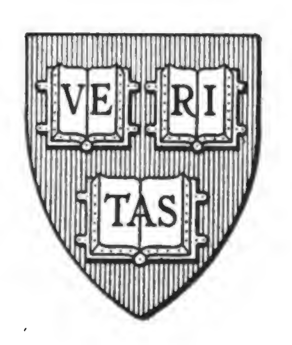
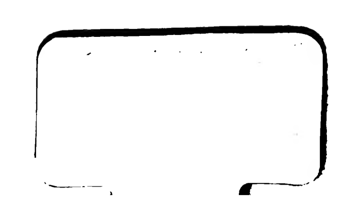
# Analecta bollandiana

Bollandists




VE
RI
TAS





# ANALECTA

# BOLLANDIANA

## TOMUS XXVI

EDIDERUNT

CAROLUS DE SMEDT, FRANCISCUS VAN ORTROY,
HIPPOLYTUS DELEHAYE,
ALBERTUS PONCELET ET PAULUS PEETERS

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLIS

BUREAUX DE LA REVUE
Société des Bollandistes
775, Boulevard Militaire

IMPRIMERIE
Joseph Polleunis
45, rue Sans-Souci

1907

# UNE VERSION ARABE

## DE LA

# PASSION DE SAINTE CATHERINE D'ALEXANDRIE

---

Le texte publié ci-après représente une variété nouvelle dans la littérature polyglotte relative à S[te] Catherine d'Alexandrie. Variété de forme plutôt que de fond, car il ne se distingue du récit traditionnel que par des traits insignifiants et par les maladresses du traducteur. Mais à défaut d'autre originalité, il présente cependant une combinaison de détails caractéristiques, qui semble contenir une indication utile pour le classement des rédactions primitives de la légende. Ce serait d'un intérêt assez mince si la critique ne s'attachait à ces documents qu'à raison des renseignements authentiques qu'elle espère y trouver. Son jugement sur leur contenu est arrêté depuis longtemps, et il n'y a pas apparence qu'elle soit jamais forcée d'en revenir. Mais ces textes impropres aux usages historiques ont eux-mêmes leur histoire. L'extraordinaire célébrité dont ils ont joui, les a distingués du genre hagiographique très inférieur auquel ils appartiennent de plein droit. A raison du prestige que la légende de S[te] Catherine exerça sur l'imagination des conteurs et des poètes, elle a déjà donné beaucoup d'ouvrage aux érudits et elle leur en réserve encore s'ils veulent aboutir à des conclusions utiles. Au reste puisque ces recherches sont engagées, autant vaut les faire complètes. C'est comme contribution à l'étude littéraire de la légende que nous en publions aujourd'hui cette recension arabe.

Rappelons d'abord ceux d'entre les textes anciens auxquels elle est apparentée.

**1.** Μαρτύριον τῆς ἁγίας Αἰκατερίνης τῆς ἐκβιργιλίου καὶ ῥήτορος, par un soi-disant Athanase, tachygraphe et serviteur de la martyre. M. l'abbé Viteau l'a publié d'après le codex Palatinus 4 de la Bibliothèque Vaticane (1) (= A).

(1) *Passions des saints É[illegible]rine [illegible] Pierre d'Alexandrie, Barbara et Anysia,* Paris, 1897. Cf. *Anal. Boll.*, XVII, 3[illegible]

2. Μαρτύριον τῆς ἁγίας Αἰκατερίνης τῆς βιργιλίου καὶ ῥήτορος, publiée par M. Viteau (*l. c.*, pp. 25-39) d'après les codd. Vaticanus 807, Parisiensis 1539 et deux autres mss. (= B). Les variantes jugées nécessaires ou du moins utiles ont seules été recueillies dans l'appareil critique.

3. Μαρτύριον τῆς ἁγίας ἐνδόξου παρθένου μάρτυρος Αἰκατερίνης (= C) édité comme les deux autres par M. Viteau (*l. c.*, pp. 43-65). Le texte basé sur le ms. Parisiensis 1180 avec le secours de quatre autres mss. est établi d'après la même méthode employée pour la rédaction précédente. C'est cette forme de la Passion qui semble avoir servi à Métaphraste (1).

Dans toute la partie narrative, B ne s'écarte de A que par des détails accessoires. Il en va de même de C, bien que certains passages y aient été fort librement abrégés. Ces trois textes forment donc un groupe nettement caractérisé.

La principale différence qui les sépare réside dans les discours auxquels le récit sert de cadre. B met dans la bouche de S[te] Catherine et des philosophes de longues harangues qui, par endroits, ne sont qu'un galimatias de mots sonores, enfilés au hasard ou forgés à plaisir. Les copistes mis en goût d'émulation par ces fantaisies baroques les ont accommodées au gré de leur inspiration personnelle. Un de ces logogriphes est tombé aux mains d'un traducteur qui s'est essayé à le mettre en latin puis semble avoir perdu courage au beau milieu. Sa version (= L) a été insérée au tome III de la *Bibliotheca Casinensis* (Florilegium pp. 74-76; *BHL*. 1658). M. Varnhagen semblait autrefois vouloir l'identifier au texte grec « du manuscrit de Vienne » (2) dont il cite le commencement (3). On voit aujourd'hui par la publication de M. Viteau que cette comparaison doit avoir été incomplète. Toutes les recensions appartenant à ce groupe, débutent de même ou peu s'en faut; le désaccord ne commence qu'à partir du premier discours. Du reste, si le parallélisme de B et du ms. de Vienne se soutenait jusqu'au bout, M. Varnhagen, qui reproche à l'éditeur du Florilège de ne pas comprendre le latin (4), se serait aperçu que ce mauvais compliment se trompe d'adresse.

Il en va autrement de la rédaction C. Catherine et les philosophes y font assaut d'érudition profane, en un langage peu élégant mais

(1) Viteau, p. 2. — Id. *La légende de Sainte Catherine (Écaterine)* dans Annales de Saint-Louis des Français, t. III, p. 14. — Texte de Métaphraste dans Migne, *P. G.*, t. CXVI, p. 276-301. — (2) C'est-à-dire Bibliothèque impériale N° 114 (40) fol. 47-61. Cf. Herm. Knust, *Geschichte der Legenden der H. Katharina von Alexandrien und der H. Maria Aegyptiaca*, Halle s/S. 1890, p. 1, note 3. — (3) Herm. Varnhagen, *Zur Geschichte der Legende der Katharina von Alexandrien*, Erlangen, 1891, p. 4-5. — (4) *L. c.*, p. 2, note.

intelligible. A première vue ces réminiscences littéraires ne laissent pas que d'étonner de la part d'un écrivain qui ne sait pas mieux s'en servir. Mais M. Bidez, dont ces discours ont attiré l'attention, a constaté que l'hagiographe s'est borné à piller un recueil de χρησμοί ou quelque autre compilation analogue qui doit avoir aussi servi de source à Malalas (1). Rapproché d'autres indices qui désignent C comme une recension secondaire, le cas devient absolument évident : les passages oratoires y sont interpolés.

Et ceux de B? Pour B au même titre que pour C, M. Viteau, dès avant le travail de M. Bidez, regardait comme établi, ou plutôt supposait comme tout naturel que les développements de rhétorique ont été intercalés après coup dans une rédaction primitive représentée par A (2). Sans être positivement invraisemblable *a priori*, cette assertion est loin de s'imposer après un examen attentif. D'abord ces morceaux d'éloquence entortillée se rattachent étroitement au contexte par les formules hyperboliques qui en décrivent l'effet sur les auditeurs, dans A aussi bien que dans B et dans C (3), la narration les suppose ou en suppose l'équivalent pour garder un semblant de logique, et leur extravagance même est loin de faire tache sur l'ensemble. Ensuite, et ceci est d'ordre plus positif, le classement proposé par M. Viteau ne laisse aucune place sortable pour la Passion latine (M) publiée par Mombritius (4).

Dans ce document aussi les argumentations de S[te] Catherine et de ses contradicteurs sont réduites à leur plus simple expression. La première apostrophe de la sainte au roi Maxence pourrait même d'abord sembler traduite de A. Moins sensible pour les autres passages en style direct, le parallélisme subsiste encore en ce sens que les discours sont aussi rudimentaires dans M que dans A, à peu de chose près. Mais ce peu de chose est significatif. Un exemple : Dans la riposte au protagoniste des rhéteurs, d'après M, Catherine mentionne en une prétérition de quelques lignes Aristote, Esculape, Philistion, la Sibylle, etc. ; puis au moment de conclure, elle jette à son interlocuteur cette phrase inattendue : « *...horum fabulae et aliorum philosophorum demergunt homines in profundum ignis*

(1) J. Bidez, *Sur diverses citations, et notamment sur trois passages de Malalas retrouvés dans un texte hagiographique*. Byzantinische Zeitschrift, t. XI, p. 388-94. — (2) *Op. cit.*, p. 23. — (3) On pourra juger des passages oratoires de A par la version arabe qui en offre des équivalents assez semblables. Le roi et les philosophes qui se laissent interloquer par les harangues de Catherine, y sont naturels comme un personnage de comédie qui tombe en pâmoison. — (4) *Sanctuarium*, t. I, fol. 160-62[v] = *BHL*. 1657. D'autres textes latins dont nous n'avons pas à nous occuper ici sont énumérés *BHL*. 1659-66. Voir aussi Vincent de Beauvais, *Speculum historiale*, l. XIV, ch. 5-8.

*gehennae. De ligno autem sanctae crucis Sibylla dixit : o lignum beatum, in quo vita pependit.* » Or cette citation erratique dont il n'existe pas trace dans A se retrouve dans B où elle fait suite à des considérations sur la doctrine des autres personnages mentionnés précédemment. Il n'y a pas à s'y méprendre. La dissertation de Catherine d'après B a servi à fabriquer le résumé qui est dans M, — sans vouloir dire pour cela que les tirades amphigouriques dont elle est émaillée aient appartenu intégralement à l'original de cette rédaction.

Voici d'autres indices qui confirment la même conclusion :

1. A, § 8 : Διαλεχθῶμεν ἐγώ τε καὶ σύ· καὶ ὑποδείξω σοι ὅπως δαίμονες ὄντες [οἱ θεοὶ] καὶ τὸ τῶν ἀνθρώπων ἀπατῶντες γένος ἠφανίσθησαν... — B. Διαλεχθῶμεν ἐγὼ καὶ σύ, καὶ ὑποδείξω σοι ἄφραστον καὶ σφιρμιγγίλιον καὶ φρικοειδὲς σταυροφύσιον ἔκταμα... — M. Disputemus ego et tu et ostendam tibi inenarrabilam et gloriosam sancte crucis extensionem... (L. ... gloriosam e. s. c.)

2. A, § 9 : « Εἰ ἔστιν λόγος ἐν ὑμῖν σοφίας ἰδού ἐστιν παρ' ἡμῖν γύναιον φαντασίᾳ λόγων καταπλῆσσον ἡμᾶς. Διαλέχθητε πρὸς αὐτήν. » — B. « Εἰ ἔστιν ἐν ὑμῖν λόγος πολύκυδος καὶ σφιρμιγγιλιώτατος ἀποκρίνεσθε. Ἰδοὺ γάρ ἐστιν παρ' ἡμῖν γύναιον λεκτικώτατον καὶ πολύκυδον, σφιρμιγγιλιότρυπτον γλυφίδι καὶ καλάμῳ ῥητορικῷ ἀνωτάτω σοφίας ἀλκιμωτάτως παιδευθέν. Εἰ οὖν ἐστιν ἐν ὑμῖν λόγος σοφώτατος ἐκ βιργιλίων καὶ ῥητόρων σαφῶς τορνευθείς, λέγετε πρὸς αὐτήν... Καὶ εἰ δυνηθῆτε ἀντειπεῖν αὐτῇ, δώσω ὑμῖν ὃ ἂν αἰτήσητε παρ' ἐμοῦ. — M. Si est in vobis obscurus sermo et fusco plenus dicite mihi ; est enim apud nos mulier quaedam gloriosa spetie fulgida omni scientia et rhetorico sermone decorata. Si est ergo sapientissimus sermo in vobis et potestis contradicere aut superare eam, dabo vobis quaecumque postulaveritis. — (L. Sicut obscurus sermo in vobis et fuco plenum dicite michi. Est enim dictionalis mulier apud nos gloriosa . et fuco plena scriptura calamo rhetorico sursum imaginaria . et robuste docta. Sicut ergo sapientissimus sermo in vobis et potestis contrastare aut contradicere ei . dabo vobis quidquit a me postulaveritis. »)

3. A. *Ibid.* : ἐγὼ αὐτὴν ἐκ πρώτης μου ῥήσεως πείσω αὐτήν. — B. ἐγὼ αὐτὴν ἀπὸ πρώτης γλυφίδος Ὁμήρου κατεάξω. — M. Ego eam primus scriptura Homeri vincam. [L. et ego vincam eam cum prima scultura omeri].

4. A, § 13 : Οὐαὶ ἡμῖν ὅτι ὁ καιρὸς τοῦ θανάτου ἡμῖν ἐφέστηκε σήμερον. — B. Οὐαὶ ἡμῖν ὅτι ὁ καιρὸς τῆς ἀναλύσεως ἡμῶν ἐφέστηκε σήμερον. — M. Vae nobis! Quoniam tempus resolutionis nostrae advenit hodie.

Inutile d'allonger la liste de ces insipides exemples : le résultat est déjà suffisamment clair : la passion latine M est en rapports étroits avec B. Elle n'est cependant pas un extrait de B ou de quelque rédaction identique à ce dernier : sa ressemblance avec A est trop marquée en plusieurs endroits. Deux abréviateurs opérant séparément n'auraient point, par exemple, réduit presque à la même teneur l'interpellation de Catherine à Maxence (voir ci-dessus, p. 7). L'explication la plus naturelle sinon la seule possible, c'est que A d'un côté et M de l'autre procèdent de B par l'intermédiaire de quelque recension grecque plus ou moins abrégée.

La version arabe confirme indirectement cette conclusion. Elle prouve que A doit avoir été copié sans beaucoup de soin sur un exemplaire qui se rapprochait davantage de B, au moins pour le détail. Ce document dont elle dérive elle-même, il s'en faut qu'elle le reproduise avec une exactitude scrupuleuse. Des expressions comme le serment arabe : *per palpebram et oculum* (§ 13, p. 24) montrent que le traducteur ne s'est pas gêné pour donner à son modèle quelques touches de couleur locale (1). En d'autres endroits, il l'a enduit, sans le vouloir, d'une teinte très orientale aussi : des inexactitudes, des omissions, des changements maladroits, des à peu près, des demi non-sens, des non-sens complets s'y remarquent un peu partout. Néanmoins, sur cet ensemble fruste et effacé, quelques détails précis, restés visibles çà et là rappellent sans doute possible la rédaction B. Voici les principaux :

Arabe, § 3. *Dicta Vergilii et Homeri*. Le nom traduit ici par Virgile est altéré. Il semble que le traducteur ou un copiste ait fondu deux noms en un seul. Mais la première partie du mot ne peut répondre qu'au mot Βιργίλιος. — B (§ 4) : ὅσα ὁ Βιργίλιος ἔλεξεν. — L. librum virgilii et omeri. — Manque dans A.

§ 6. qui non secus ac pulvis comminuantur. — B. (§ 8) οἱ γὰρ θεοί σου τέφρα φαντασιώδης ὑπάρχουσιν. — A. ὡσεὶ χνοῦς (χοῦς?) διεσκορπίσθησαν.

(1) Peut-être faut-il compter parmi ces repeints la substitution d'une roue de noria à l'instrument de supplice popularisé par l'iconographie médiévale; à moins que la version arabe ne nous donne ici le sens spécial du mot τροχός dans les Passions grecques (voir § 17).

§ 7. Maxima vobis dona praemiaque pollicemur. — B. (§ 9) δώσω ὑμῖν ὃ ἂν αἰτήσητε παρ' ἐμοῦ. — M. Dabo vobis quicquit a me postulaveritis. — C. πλουσίαις δωρεαῖς ὑμᾶς ἀμειψόμεθα. — Manque dans A.

§ 11. ignis iste vobis pro baptismo habebitur. — B. (§ 13) ἕξετε βάπτισμα τοῦ Χριστοῦ διὰ πυρός. — M. Ecce habetis baptismum Christi per ignem. — C. τὸ γὰρ πῦρ ... ὑμῖν ἐπευτρέπισται βάπτισμα. — A. Ἰδοὺ ἕξετε βάπτισμα τοῦ Χριστοῦ.

§ 15. Quippe qui in bellis versatus sim omnibus diebus aetatis meae. — B. (§ 16) ἤμην γὰρ ἐγὼ ἀεὶ ἀκμάζων περὶ τοὺς πολέμους. — C. ἐκ βρέφους γὰρ σχεδὸν περὶ τοὺς πολέμους ἠσχόλημαι. — A. εἰμὶ γὰρ ἐγὼ ἀκμάζων περὶ τοὺς πολέμους.

§ 19. Martyrium perfecerunt die vicesimo quarto mensis tesrin posterioris feria sexta. — B. (§ 22) ἐτελειώθη αὐτῶν ἡ μαρτυρία μηνὶ νοεμβρίῳ εἰκάδι τετάρτῃ ἡμέρᾳ ἕκτῃ. — C. ... μ. ν. ε. τ. ἡ. παρασκευῆς. — A. καὶ ἐτελειώθη ἡ μαρτυρία αὐτῶν τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ.

§ 20. Dixit lictori : « Paulisper exspecta, frater, ... legatum iis qui post me futuri sunt. — B. Ἐκδέξασθε, ἀδελφοί, ... καὶ καταλείψω εὐχὰς τῇ μετὰ ταῦτα γενεᾷ. — M. sustinete, fratres : ... et relinquam nomen meum in posteriorem generationem. — A. Ἐκδέξασθέ με ὀλίγον ὅπως... καταλείψω εὐχὰς τῇ γενεᾷ ταύτῃ.

§ 22. Completum est martyrium ... hora tertia. — B. ... ὥρᾳ γ'. — Omis dans A.

En tous ces endroits, l'influence de B est visible. Il est à croire que les traces en seraient plus nombreuses si le traducteur arabe avait serré son original de plus près. D'autre part, ses personnages parlent avec la même brièveté que ceux de A et souvent dans les mêmes termes, indice qui suffit à démontrer le rapport étroit des deux rédactions entre elles. Comment accorder ces apparences contradictoires sinon en admettant que l'arabe a été traduit sur un exemplaire de A plus voisin de B que le texte actuel ?

Ainsi d'une part A semble abrégé de B par l'intermédiaire d'un autre abrégé, qui se retrouve en substance dans la version M ; d'autre part il est prouvé que A n'est pas un texte primitif et qu'un copiste y a supprimé nombre de traits caractéristiques rappelant B. Les deux résultats se complètent, et la conclusion finale est que le classement proposé par M. Viteau devrait être retourné : l'original de la Passion de S[te] Catherine était un récit à discours et sur la qua-

lité de ces discours, il y a une présomption créée par le traitement qu'ils ont subi. C a dérobé dans un bric-à-brac pseudo-classique de quoi remplacer ce verbiage par quelque chose de moins choquant. M et l'arabe, ou plutôt leurs originaux respectifs et enfin A l'ont à peu près complètement éliminé. L a bravement essayé de le traduire mais a, de guerre lasse, abandonné la partie. Au contraire les copistes qui ont exécuté les différents exemplaires de B, brochant sur la donnée du modèle ont à qui mieux mieux aggravé le galimathias. Mais le thème de ces variations macaroniques doit avoir appartenu à la rédaction primitive. On objectera que ces ornements lui donnent un air on ne peut plus artificiel. C'est précisément ce qui achève de lui composer ou plutôt de lui rendre sa physionomie propre. Nous dirions volontiers que ce document n'a plus rien à y perdre aux yeux de personne, si tout récemment encore M. Viteau lui-même n'avait essayé de lui refaire une figure (1).

Le manuscrit d'où est tirée la version arabe a été trouvé à Homs en 1902 (2). La copie qui a servi à l'édition ci-après nous a été procurée par le R. P. L. Cheïkho S. I., qui a pris la peine de la collationner lui-même sur l'original et d'y indiquer un certain nombre de corrections. Nous tenons à lui en adresser ici tous nos remercîments.

(1) ANNALES DE SAINT-LOUIS DES FRANÇAIS, l. c., pp. 16 et suiv. Cf. *Anal. Boll.*, XVIII, p. 69-70. M. Viteau estime que A pourrait avoir été composé dans la seconde moitié du VI[e] siècle, ou, plus probablement, dans la première moitié du VII[e]. Cette date, qui n'est attestée par aucune preuve positive, est rendue plus que douteuse par le fait que A comme B, comme C et toutes les autres recensions, mentionne la translation du corps de la martyre au mont Sinaï. Or les itinéraires des anciens pèlerins qui ont visité le Sinaï n'y font pas la moindre allusion. Un peu avant 820, le moine Épiphane paraît encore ignorer totalement la présence des reliques miraculeuses. (Διήγησις, MIGNE, *P. G.*, CXX, col. 265-68.) Bien plus, le dominicain Félix Fabri, qui, vers la fin du XV[e] siècle, s'est enquis sur place des « traditions » relatives à S[te] Catherine, rapporte que le corps de la martyre demeura caché durant trois cents ans, sur un des pitons de la sainte montagne jusqu'au moment où un higoumène du mont Horeb en eût la révélation *(Evagatorium Terrae Sanctae*, éd. Hassler, t. II, Stuttgart, 1843, pp. 493-95). Une autre forme de la même histoire est rapportée par « Maître Thietmar », qui l'aurait recueillie vers 1217, de la bouche de son guide, au Sinaï. Mais Thietmar ne parle pas de l'époque où les saintes reliques auraient été tirées de l'oubli. (Cf. J.-C.-M. LAURENT, *Peregrinatores medii aevi quatuor. Burchardus de Monte-Sion* ... Ed. secunda *accessit Mag. Thietmari peregrinatio*, Leipzig, 1873. Append., p. 43-44.) Il vaudrait la peine de reehercher quand et comment a germé l'idée de cette « Invention ». Mais, quoi qu'il en soit, la première légende l'aurait bien empêchée de pousser, si elle avait l'ancienneté que lui suppose M. Viteau. — (2) Voyez L. CHEÏKHO S. I., من رياق الى حماة (« *de Riâq à Hamâ* ») dans AL-MACHRIQ, t. V, p. 908.

Voici d'après notre savant maître la description du manuscrit :

F$^{\text{es}}$ 60 ; — 0$^{\text{m}}$24 × 0$^{\text{m}}$16 ;

1) F$^{\text{o}}$ 1-10. Vie de S$^{\text{te}}$ Catherine ;

2) F$^{\text{o}}$ 10$^{\text{r}}$-14. Vie de S$^{\text{te}}$ Marine (autre que les recensions déjà publiées par M. Clugnet, *Vie et office de S$^{\text{te}}$ Marine,* Paris, 1900. Bibliothèque hagiographique Orientale, n° 8) ;

3) F$^{\text{o}}$ 14-18$^{\text{r}}$. Vie de S. Gérasime, par « Saint » كويكس البيساني (Cyrille de Scythopolis ?) ;

4) F$^{\text{o}}$ 18$^{\text{r}}$-30$^{\text{r}}$. Questions bibliques proposées par S. Éphrem à S. Grégoire de Nazianze et résolues par ce dernier ;

5) F$^{\text{o}}$ 30$^{\text{r}}$-49$^{\text{r}}$. Homélies sans noms d'auteurs ;

6) Les feuillets restants sont remplis par les « Révélations d'un ange à S. Paul sur l'état des damnés et des élus dans la vie future ».

Le manuscrit est incomplet au commencement et à la fin. La date et l'auteur en sont inconnus. Le P. Cheïkho le croit ancien d'environ un siècle et demi (1). On peut supposer que son original immédiat était déjà mis en langue arabe. Tout au moins renferme-t-il un certain nombre de bévues qui semblent le fait d'un copiste plutôt que d'un traducteur. Du rôle qui est donné à S. Grégoire de Nazianze dans la pièce n° 3, il est plausible d'inférer que le document est de provenance orthodoxe grecque ou melkhite.

Dans son état primitif le manuscrit devait contenir quelque autre Vie avant celle de S$^{\text{te}}$ Catherine, car dans cette dernière, la narration n'est écourtée que de cinq ou six lignes qui ne suffiraient pas à justifier la pagination, si un seul feuillet avait disparu. Ou bien le manuscrit débutait-il par une de ces préfaces en prose étudiée où les scribes et traducteurs arabes aiment à étaler leur rhétorique ? En ce cas la perte serait mince. La langue de notre écrivain, style, vocabulaire, grammaire, orthographe, est des plus mélangées. Nous l'avons laissé s'exprimer dans son jargon. Des constructions généralement usitées dans le parler vulgaire, ne sont pas justiciables des conventions classiques. Quant aux solécismes involontaires du traducteur, ils se sont défendus par leur propre nombre. Sous peine de devoir récrire le document d'un bout à l'autre, il fallait se borner à rectifier les incorrections qui dénaturent soit le mot, soit la fonction grammaticale. D'après ce principe (2), nous avons corrigé des formes telles

(1) Il serait donc à peu près contemporain du codex Vatican. arab. 696 (92) qui contient aussi (N° 7) une vie de S$^{\text{te}}$ Catherine (Mai, *Scriptorum veterum nova collectio,* t. IV, p. 599). — (2) Auquel du reste nous n'avons pas cru devoir nous en tenir strictement. Ayant éliminé comme équivoques حكمت . مرعت, etc., il paraissait bizarre de laisser subsister الحكمت . بسرعت, etc.

que : لكي · كثرت · قوت · حظر etc., pour : للكي · كثرة · قوة · حضر etc. Mais de simples fantaisies orthographiques sans conséquence comme انتى · قاتي · توماكي ont été maintenues. Nous en avons usé de même pour la presque totalité des énormes fautes de syntaxe dont le texte est tout hérissé : tel, pour n'en citer qu'un exemple, l'emploi absolument vicieux de la négation لم. Enfin, malgré l'inconséquence du manuscrit, il nous a paru préférable d'écrire avec notre copie : دبح · تورا · دلك · اد et même الدين (sans équivoque possible pour الذين), etc., etc. Cette omission des points diacritiques, qui est en certains cas l'effet de la prononciation vulgaire, est presque une variété dialectale de l'arabe chrétien. Nous n'y avons suppléé que là où le mot appelait par ailleurs une correction.

P. P.

I. . . . . . . . . . . . . . . . . . Fol. 1.

السلام عليكم يا سائر الولاة والنواب قد وجب عليكم ان تحضروا ١) الى عندنا الى مدينتنا الى ٢) الاسكندرية الكبيرة العظمى لكي تعرفوا الامر الصائر في ذياناتنا وكل من لا يسمعني يوتى به الينا لكي نحل به من العقوبات ·

2. فلما وصلت رسالته الى سائر ولاياته وقريته ٣) فجاء خلق ٤) كثير ليس لهم عدد ٥) · ثم امر الملك المنافق المنادية بجمع ٦) الخلق

١) تحظروا ٢) الا ٣) اولايته وقريته ٤) خلقًا ٥) عددا ٦) بجمع

1. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Salvete quotquot estis praefecti et legati. Oportet vos ad nos convenire Alexandriam, ad urbem nostram magnam et munitam ut quae de religionibus nostris agantur cognoscatis. Quicumque dictis meis non paruerit, adducatur ad nos, ut poena eum multemus. »

2. Postquam autem eius litterae pervenerunt ad omnes provincias et pagos regni eius, confluit multitudo magna, cuius non erat numerus. Deinde iussit rex impius congregari turbam per praecones apud aulam turpium idolorum suorum; tum adduci tauros, volucres, aves, quas unusquisque pro facultate sua idolis

عند في مجلس اصنـــامه الدنسة فامر ان يحضروا ١) تيران وغنم ٢) وطيور ليقدموهم ضحية للاصنــام ٣) كل انســان على قدر ٤) قوته · وامر الملك الملعون ان يحضروا ١) له ذبيحة مخـتصة به وحده وهى مائة وثـلاثين ثوراً تذبح للالهة · وحضروا الناس ايضاً ٥) كل واحد على حسب قدرته منهم ملوك وقواد ورؤساء ومنهم رعية ومن كان لا يقدر يجيب ثوراً كان يجيب طيورا مختلفة حتى ان ذلك الموضع النجس لم يسع ٦) الخلق الذين كانوا هناك لكثرتهم وارتفعت اصواتهم مع اصوات الدبائح وارتجف ذلك المكان وكل المدينة من اصوات الغنم والبقر واللعب والتصفيق بالايادي · ثم اظلم ضوء الشمس وتنجست الارض من دماء تلك الدبائح ومن تلك الامور المطغية التي كانت الناس فيها ·

Fol. 1v. 3. وان امراة كانت مومنة في الاله الحقاني من مدينة الاسكندرية * ابنة ٧) احد الملوك وكانت وحيدة له وكان قد تركها في بلاطها في نعمة ٨) جزيلة مع جواريها وكان اسم هذه الصبية كاترينا وكانت قد تعلمت كل الحكمة وكل

١) يحظروا ٢) غنام ٣) للصنام ٤) قد ٥) ايظا ٦) يساع ٧) ابنت ٨) نعمت

immolaret. Praecepit etiam rex impius ut sibi uni victimas praecipuas destinarent boves triginta centum, quos diis suis mactaret. Alii vero sive reguli, duces et principes, sive homines de grege obtulerunt quod cuiusque opes ferebant : qui bovem offerre non posset, aves afferebat alias alius generis, ita ut locus iste impurus prae multitudine congressam turbam capere non posset. Attollebanturque vociferationes eorum una cum clamoribus victimarum. Locum universamque urbem concutiebant balatus mugitusque, ludi manuumque plausus. Dein obscuratum est lumen solis terraque foedata cruore harum hostiarum operibusque impiis in quibus homines versabantur.

**3.** Erat autem mulier fidelis Deo vero, domo Alexandria, regis cuiusdam filia unica : qui reliquerat (1) eam in eius aedibus lautissime viventem cum ancillis eius. Nomen illi erat Catharina. Didicerat autem sapientiam omnem universosque philosopho-

(1) I. e. post mortem suam.

كتب الفلاسفة ١) من قول ارسطاطاليس وأفلاطون وارجليوس وامروس العلوم الفلسفية ٢) والنجوم وسائر العلوم من الاثنين وسبعين لسان حتى كانت توقف كل من يخاطبها ولا يقدر يجاوبها ولا بكلمة ٣) واحدة . ثم ان هذه المباركة لما ابصرت كثرة ٤) الناس وعجيج الدواب وكثرة ٤) الدبائح ودلك الصفق والملاهي حزنت القديسة لذلك هي والنصارى المومنين بالسيد المسيح وبكوا على هلاك انفس سائر الناس من كفرهم . ثم انها اخذت جواريها ٥) ومضت بسرعة ٦) نحو هيكل الاصنام ثم دخلت المكان الذي كان الملك يدبح فيه دبائحه النجسة .

4. وكانت المباركة جليلت الاقتدار مزينة بنعمة المسيح وانها صنعت رسم الصليب ودخلت في وسط الجموع ووصلت نحو باب ذلك المسجد وقالت لجواريها ٧) : ادخلن الى الملك وعرفنه ٨) اني اريد اخاطبه . فلما دخلوا اليه وعرفوه ٩) بذلك امر الملك (ان) يدخلوها الى عنده ظآنا ١٠) انها تريد تقرب للاصنام . عند دلك

١) الفلافسة ٢) وارجيون وامورس العلوم الفلفسية ٣) بكلمت ٤) (و) كثرت ٥) جوارها ٦) بسرعت ٧) جوارها ٨) وعرفوه ٩) : *Lege* دخلن . . . عرفنه ١٠) ضانا

rum libros : ut dicta Aristotelis et Platonis, Vergilii (1) et Homeri, philosophiam, signa siderum, atque ceteras disciplinas, quarum in numero linguas septuaginta duas, ita ut ad silentium redigeret omnes qui cum ea altercarentur, neque erat qui vel unum verbum ei responderet. Haec igitur virgo benedicta, ut vidit hominum frequentiam, iumentorum tumultum, victimarum multitudinem <audivitque> plausum illum et risum, hoc dolore mota est ipsa fidelesque Domino Christo credentes, atque aliorum animas propter impietatem pereuntes collacrimabant. Tum pedisequas secum ducens ad templum idolorum festinavit, locumque ingressa est ubi rex lutulenta sacrificia peragebat.

**4.** Erat autem benedicta virgo proceritate conspicua, ornata dono Christi. Iam facto crucis signo, in mediam turbam se immisit pervenitque ad ianuam istius fani. Tum ancillis suis : « Accedite, inquit, ad regem, meque coram eo verba facere velle nuntiate. » Illae ad regem ingressae, nuntium ei pertulere. Iubet eam ad se admitti, existimans eam idolis sacrificare paratam.

(1) Vide supra, p. 9.

اسرعت اليه وقالت له : ادا قد جمعت اليك هذه الخلائق كلها لكي تهلك
Fol. 2. انفسهم بطغيانك في هذه العبادت النجسة التي للاصنام ١) * المهلكة. ارفع الآن
عقلك واسمع الله الغير محدود الذي ٢) هو فوق كل جنس الناس. اد هو الاله
الحقيقي الذي بعث ٣) ابنه وحيده ايشوع المسيح الى العالم وتجسد من مريم
العذراء ٤) الطاهرة شبيهنا ما خلا الخطية وكرز ٥) في العالم باسمه وملك السماء
للمومنين به وصعد على عود الصليب وخلصنا من تمرد الشيطان ثم صعد الى
السماء وايضا ٦) ليدين الاحياء والاموات. والمومنين به يورثهم ملك السماء
والدين لا يومنون به يورثهم العداب الدائم الى الابد. اد هو الاله حقاني.
.5 فلما ان سمع ٧) الملك دلك حرد من قولها وغضب ٨) ثم ضبط ساعة لانه
ما قدر يجاوبها ٩). ثم قال لها : يا امراة اتركيني حتى تتم التقدمة وبعد دلك

١) عند ذلك — الاصنام *Bis scr.* ٢) اللدي ٣) ابعت ٤) العذري ٥) واكرز
٦) ايظا ٧) سمع سمع ٨) غظب ٩) ما بدر يخوبها

Quac continuo ad eum properans hanc orationem habuit : « Convocasti ad te omnes istas multitudines ut animas earum perderes impietate qua spurcissime colis idola exitiosa. Eia nunc attolle mentem tuam; ausculta Deum infinitum, qui hominum genus universum exsuperat. Nempe hic est Deus verus, cuius filius unicus Iesus Christus in mundum missus, carnem assumpsit ex Maria virgine purissima, nostrique similis factus praeter peccatum (1), praedicavit in mundo nomen suum credentibusque sibi regnum caelorum (promisit), atque in lignum crucis sublatus nos a factione daemonis vindicavit. Deinde in caelum ascendit. Qui idem iudicaturus est vivos et mortuos, credentibus quidem sibi addicit hereditatem regni caelorum, non credentibus autem hereditatem perpetui supplicii in aeternum. Ecce ipse est Deus verus. »

**5.** His auditis rex Catharinae orationem indigne ferens ira primum excanduit. Deinde cum non haberet quid ei responderet, coartatus est ad horam. Tandem : « Heus tu mulier, inquit, dimitte me donec sacrificium perfecerimus. Statim explorari curabimus

(1) Cf. *Hebr.* IV, 15.

نعلم بالخاص ما توعزين به . ولما فرغ من فعله البشع امر ان تحضر ١) اليه الى البلاط فلما دخلت نظر ٢) الى وجهها واذا هو ينير مثل شعاع الشمس . ثم انه دنا منها وقال لها : يا شبيهة بنور الشمس من اين انتي وما يقال لك وما اسمك وما هو الاله الذي ذكرت ٣) لنا عنه . فاجابت ٤) الطاهرة كاترينا وقالت له : ما تعرفني ايها الملك انا بنت قسطس ومولدي ٥) على البرفير واما في الناس اسمي كاترينا وتعلمت سائر الفلسفة والحكمة وكلام المنطق حتى اني فهمت الاثنين وسبعين لسان وقد تركت هذا كله كقول الرسول « اني اهلك حكمة الحكماء وابطل ٦) فهم الفهماء » .

6. فقال لها الملك : اظنك من الارض ٧) قد ولدتِ وشبه خيالٍ ٨) قد تخيلتي لنا من عند الالهة وقد اتيتي نحونا . فقالت له المباركة كاترينا : قد تكلمت ايها الملك بغير معرفة لان الهتك ليس يقدرون الان ان يتخيلوا لاحد ٩)

١) تحظر ٢) نظر ٣) ذكرتي ٤) فجابت ٥) قسطس ومولودي ٦) وبطل
٧) اظنك من الارض قد ولدتي ٨) خيالاً ٩) يخيلون لاحداً .

quid de praeceptione tua sentiendum sit. » Postquam igitur absolvit foedum opus, eam ad se in aedes regias adduci iussit. Cuius ut ingressa est, vultum adspexit : ecce fulgebat sicut splendor solis. Tum ad eam accedens dixit : « Eia tu, quae solis lumini similis es, unde es tu ? Quomodo te vocant ? quod nomen tuum ? Et quis ille Deus de quo nos commonuisti ? » — Respondit incorrupta virgo Catharina : « Me, inquit, non novisti, o rex. Costi (1) sum filia ; purpura me natam excepit. Inter homines quidem nomen habeo Catharinam. Didici philosophiam omnem et sapientiam, ac dialecticam, ita ut linguas septuaginta duas intellegam. Quae omnia posthabui, sicut loquitur Apostolus : « *Perdam sapientiam sapientium et intellectum intellegentium infirmabo* (2). »

**6.** Dixit ei rex : « Terrigenam quidem te existimo, at instar spectri ad nos divinitus missa es. » — Respondit benedicta Catharina : « Indocte locutus es, o rex. Dii enim tui non amplius (3)

(1) A. Κόστου. B. Κώνστου. C. Τοῦ πρὸ σοῦ βασιλέως. — (2) Cf. *I Cor.* I, 19. — (3) Sive aliter : *nunc non possunt.*

ولا يغيرون اشكالهم ولما انا قد امنت بسيدي ايسوع السيح الخالق ١) كل شي. الذي سحق قوة ٢) الشيطان الذي انت قد تسجد له وتعبد اصنامه التي يسكنها اللعين . فقال لها الملك : ان الالهة عندنا مشرفين ولها نعبد. فقالت له القديسة كاترينا : لنتناظر ٣) انا وانت وأريك وافهمك ٤) انهم شياطين طغاة ويسحقون متل الغبار من قوة ٢) ربي ايسوع المسيح. فادهلت الملك من قولها وبقي متحيرًا ٥) لا يقدر يجاوبها . عند دلك قال لها : ليس اقدر اجاوبك فيما تتكلمين به لكن انا أجيب لك علماء وادا قهروكي بترجعي ٦) الى عبادة الالهة.

7. وان الملك للوقت كتب رسالة فيها هذا الشرح : من الملك الكبير مكسنتيوس ٧) السلام على كل مدينة وعلى كل كورة تحت يدي وحكمي من الفلاسفة والحكماء يحضرون الى عندي بسرعة ٨). فان قد وردت الينا
Fol. 3. امرأة حكيمة لم نقدر نجاوبها ونريدكم تحضروا ٩) * لكي تجادلوها وتقروها

١) ايشوع الخالق .bis scr ٢) قوت ٣) لتناظر ٤) واوريك وفهمك ٥) بقا متحير
٦) : *forma vulgaris pro* ترجعين ٧) فكستيوس ٨) بسرعت ٩) تحظروا

possunt cuiquam sui speciem ostendere, neque figuras suas immutare. Ego vero spem habeo a Domino Iesu Christo rerum omnium Creatore, qui contrivit potestatem diaboli quem adoras quippe qui servias idolis istius, in quibus habitat ille perditissimus. — Dixit ei rex : « Dii apud nos in honore habentur eosque colimus. » — Cui sancta Catharina : « Una igitur disputemus ego et tu faciamque ut videas atque intellegas eos esse daemones perversos qui non secus ac pulvis comminuantur virtute Domini nostri Iesu Christi. » Rex porro verbis eius obstupefactus haesit neque poterat ei respondere. Deinde dixit ei : « Non valeo equidem ad te revincendam. Verum arcessam ad te viros doctos, qui cum te rationibus coegerint, ad cultum deorum revocabere. »

**7.** Rex itaque confestim litteras scripsit in hanc sententiam : « Ego Maxentius rex magnus omni civitati et regioni quae est sub imperio ac dicione mea salutem. E philosophis et sapientibus < aliqui > celeriter ad me se conferant. Ecce enim nobis adducta est docta mulier cui refellendae impares sumus. Vos

وبكم منا اكبر الجوائز والعطايا. فلما ان وصلت رسالته وقروؤها ١) ثم حضروا ٢) اليه رجالٌ ٣) كثيرة من العلماء والحكماء عددهم خمسين وعند وصولهم دخلوا الى الملك في البلاط وسلموا عليه سلام الملوك. ثم قال لهم : اعلموا ان هاهنا امراة قد ذهلنا ٤) من منطقتها واقاويلها ٥) الخيلة اريدكم ان تجادلوها. فقال له اول الحكماء : اريد منك ايها الملك فاني من ة اول كلمة اوقفها وان لم اوقفها اقطع رأسي.

٨. فلما ان سمع الملك دلك فرح وامر بحضورها فجاءت ٦) المباركة كاترينا فلما حضرت ٧) وكان ملاك الرب قد وقف بها وشجعها وقال لها : لا تخافي فان الله يرزقك بكل فهم وتقهرين الخطباء الخمسين بكلامك وبعد دلك يومنون بالمسيح وينالون الشهادة وتأخذين انتِ إكليلك ٨) من الله وتتم شهادتك وتصيرين الى النياح الدائم لاني انا ميخائيل ريس الملائكة. فلما وقفت امام

١) قروها ٢) حظروا ٣) رجالاً ٤) دهلتنا ٥) واقوايلها ٦) بحظارها فجات
٧) حضرة ٨) كاليلك ( كذا )

igitur hic adesse volumus ut cum ea disputetis eamque convincatis. Maxima vobis dona praemiaque pollicemur ». Quae litterae ut acceptae et perlectae sunt, convenere ad regem e sapientibus et eruditis, viri multi, numero quinquaginta. Simul atque advenerunt, apud regem in aedibus admissi, eum ritu regali salutaverunt. Qui dixit eis : « Notum sit vobis hic adesse mulierem quamdam cuius dialectica versutisque sententiis obstupefacti sumus. Vobis igitur mando ut cum ea disputetis. » Dixit illi sapientum princeps : « Sit mihi tua venia, o rex ; egomet primo verbo eam coercuero ; sin aliter, caput mihi praecidatur. »

**8.** His auditis, gavisus est rex, eamque arcessi iussit. Advenit itaque beata Catharina. Ut autem introducta est, adfuit ei angelus Domini, qui eam adhortabatur dicens : « Noli timere. Deus enim omni te intellectu instruet, illosque oratores quinquaginta oratione tua profligabis; qui deinde Christo credituri sunt, martyriumque adipiscentur. Tute ipsa coronam tuam a Deo accipies martyrioque perfecto, migrabis ad requietem aeternam. Namque ego sum Michael archangelus. » Illam autem, ut constitit coram

الحكماء قال لها المتقدم فيهم: انتِ اتى ١) تريدين بقوتك على سائر الحكماء ولكن على ما اظن ٢) انك ولا كلمة ٣) واحدة ما تفهمين من اقوال الحكماء. اما البارة ٤) فانها رسمت رسم الصليب العظيم ٥) على مفاصلها واما الحكيم فجادلها من افلاطون وارسطاطاليس ومن غيرها من قول الحكماء ورموزهم. كانت البارة ٤) ترد الجواب عن كلما يذكره فوجدها ٦) ماهرة بذلك جميعه وما كانت تتركه يقول قولاً واسرعت في الجواب نقيضه ٧).

9. ثم قالت له بعد ذلك كله: بئسما ٨) كلي ما قلته انت ولا حرفاً

Fol. 3v. * تفهم انت عن ما قد فُرض الينا من نعمة ٩) الله سبحانه وهذه هي الحكمة ١٠) الحقانية التي تفوق على كل عقل وفهم. واعلم ان حكمة ١١) العالم عند الله حمق وجهل. والاصنام التي تعبدونها لا تنفعكم شيء بل

١) انتي الدين ٢) اضن ٣) كالمت ٤) البارره ٥) العضيم ٦) فوجها ٧) قيضيه ٨) يـ‍ـيـ‍ـا من كل ٩) نعمت ١٠) الحكمت ١١) حكمت

philosophis, allocutus est eorum antesignanus : « Tune ista es, quae ingenio tuo ceteris sapientibus antecellis ? Verumtamen, ut mihi videtur, ne verbum quidem percipis e doctorum sententiis. » At pia virgo signavit artus suos signo amplissimae Crucis, dum philosophus adoritur eam ex doctrina Platonis, Aristotelis, ceterisque sapientum dictis et parabolis. Quaecumque afferebat, a pia virgine refellebantur, repperitque eam in his omnibus versutissimam. Neque hunc illa sinebat effari argumentum, sed opposita responsione istud occupabat.

**9.** His tandem exactis, dixit ei sancta : « Me miseret omnium quae disputasti (1) : ne litteram quidem intellegis eorum quae nobis praecepta sunt gratia Dei, cui sit gloria ! Illa tamen est scientia vera quae omnem intellectum acumenque exsuperat. Scito prudentiam huius mundi coram Deo insipientiam esse et ignorantiam. Idola vero quae colitis, nihil vos iuvant, immo vobis nocent, quemadmodum David propheta

(1) Verba maxime dubia.

تضركم ١) حسب ما قال داود النبي : « اوثان الامم فضة وذهب اعمال يدي الناس لهم افواه ٢) ولا يتكلمون ولهم اعين ولا يبصرون ولهم اذان ولا يسمعون ولهم اياد ٣) ولا يلمسون ولهم ارجل ولا يمشون. شبيههم تكونوا صانعيهم وجميع المتكلين عليهم واما الاهنا فهو صانع السماء والارض » وخلق الانسان الاول ولما عصاه ابعده من نعيمه ونفاه ثم ارسل كلمته وتجسدت من عذراء ٤) بتول وتألم وصلب وقبر وقام وأرانا طريق الخلاص ولمن يومن به فأومن انت يابن ٥) الله سوف تخلص من عذاب الآخرة لانكم في عمل الظلمة والضلالة في هذه العبادة.

10. فعند ما قالت هذه الاقوال وبرهنتها ذهلت الحكماء وبقي ذلك الحكيم خزي وخاب ظن الملك وفزعوا اولئك ٦) الحكماء لما نظروا رييسهم انبكم وانهزم من قول القديسة. فدعاهم الملك وقال لهم : تعالوا انتم ايضا لكي

١) تنظروكم ٢) افوه ٣) ايادي ٤) عذري ٥) يا ابن ٦) ذلك

dixit : « Simulacra gentium argentum et aurum, opera manuum hominum; ora habent, neque loquuntur; oculos habent neque vident; aures habent, neque audiunt; manus habent neque palpant; pedes habent neque ambulant : similes eis sunt effectores eorum, et qui eis confidunt; noster vero Deus creator est caeli et terrae (1), idemque fecit hominem primum : quem ob detrectatum sibi imperium e suo paradiso expulit et abiecit. Deinde misit Verbum suum, quod carnem assumpsit ex Maria virgine integerrima, passum est, cruci affixum est, sepultum est et a morte surrexit, nobisque et omnibus sibi credentibus viam salutis ostendit. Crede et tu Filio Dei, ac servaberis ab extremo supplicio. Vos enim, in hac religione vestra, operibus impiis et exitiosis dediti estis, unaque vobis salus ut illum colatis ».

**10.** Quae cum exposuisset et demonstrasset, obstupuerunt philosophi. Et ille quidem sapiens mente confusus remansit regisque exspectatio frustrata est. Reliqui vero philosophi perterriti sunt quod principem suum viderant verbis destitutum

(1) Cf. *Ps.* CXIII, 4-8.

تردعوها ١) بصناعة حكمتكم. ثم قالوا له : ان رئسنا قد وقع وانبكم كيف نحن نجسر نقف بها ثم ان ٢) الملك غضب على الحكماء وأمر بإحراقهم بالنار. وعندما كانوا يسحبوهم للحريق قالوا : الويل لنا اذا وقف بنا بهذا
Fol. 4. * اليوم الموت بعينه. لكن نسألك يا قديسة الله ان تعطينا علامة المسيح لكي نجد راحة في هذا العذاب.

.١١ وانها نظرت ٣) اليهم وقالت لهم : طوبا لكم اذا قد حصلت لكم الشهادة بالله والامانة به. وهوذا تكون لكم هذا النار معمودية من السيد المسيح الذي آمنتم به فلا تخشوا من عذاب هولاء ٤) الكفرة اصبروا قليلاً فان النياح الى الابد دائم. ثم انها اعطتهم علامة الصليب ونالوا الشهادة في التاسع عشر في شهر تشرين الاول. ولما اجسادهم فلم ينالها من الحريق شيء من الاضرار ٥) ولا شعرة واحدة ما احترقت منهم بل خلصهم ملاك

١) تردعواها ٢) لان ٣) نضرة ٤) هولاي ٥) شيئا من اضرار

fugatumque oratione sanctae virginis. Quos rex compellans : « Accedite et vos, inquit, ut istam doctrinae vestrae artibus refellatis ». Dixerunt illi : « Si dux noster prostratus obmutuit, qui nos eam adoriri audeamus? » — Iratus rex philosophis iussit eos igni tradi : qui cum ad rogum traherentur dixerunt : « Vae nobis! Ecce mors ipsa nobis hodie adversata est. Verum, ó Sancta Dei, da nobis, quaesumus, sigillum Christi, ut in hoc cruciatu requietem inveniamus ».

**11.** Illa autem eos intuita dixit : « Beati estis quibus contingat Dei martyres esse eique fidem habere. Nempe ignis iste vobis pro baptismo habebitur a Christo Domino cui credidistis. Ne terreamini tormentis horum impiorum; constantes estote parumper : requies autem illa vobis permanebit in aeternum ». Tum tradidit illis symbolum crucis. Hi martyrium adepti sunt die decimo nono mensis tesrin prioris (1). Corpora vero eorum nihil prorsus ex flamma passa sunt neque unus crinis eorum adustus est, sed angelus Domini eos ab ardore ignis

(1) I. e. Octobris.

الرب من قوة النار .. فلما كان نصف الليل جاء رجالٌ ١) من المومنين فاخذوا اجسادهم ووضعوها في مكان واحد وآمنوا من المدينة ناس كثير .

12. وان الملك اللعين لما فرغ من اولائك قال للقديسة : رأيتي ما قد صار الى الحكماء من الموت فأطيعيني ٢) وادبحي للالهة حتى اجعلك في بلاطي واترك جميع الناس يسجدون لك لانك بهية المنظر ووجهك يضيء كنور الشمس. فقالت له * كاترينا المغبوطة : ايها الكلب الوقاح قد قلت لك Fol. 4v. اني مستعدة عرس لختني وخطيبي المسيح . وقال لها الملك : لا تتركيني ٣) اشتم . وللوقت زرع الخبيث ٤) الشيطان في قلب الملك الكافر ان ينزع عنها لباس البرفير ويضربوا جسدها في عروق اعصاب البقر . فبقيت تضرب نحو من ساعتين وبعد ذلك امر في حبسها لكيما يتفكر في عذابها وموتها . ثم مضت القديسة الى الحبس ومعها اثني عشر جنديا .

13. وقد كانت مرة الملك مكسنتيوس مشتاقة الى نظر ٥) القديسة فلم

١) جاوا رجالاً ٢) الي الموت فطيعيني ٣) ترتكيني ٤) الخبث ٥) انظر

liberavit. Nocte media venerunt aliqui e fidelibus et accepta eorum corpora deposuerunt in eodem loco. E civitate autem multi Christo crediderunt.

**12.** Rex vero perditissimus, ut ab illis se expedivit, dixit sanctae virgini : « Vidisti qua morte philosophi affecti sint. Quare mihi oboedias. Sacrifica diis ut te in aedibus meis collocem et ab omnibus adorari permittam : quia specie praeclara es vultuque splendida sicut lumen solis ». Cui beata Catharina : Inverecunde canis, te fugit me uxorem ducendam esse Christo proco sponsoque meo ». — Dixit ei rex : « Noli me ad convicia provocare ». — Et continuo flagitiosus daemon in animo impii regis consilium insevit ut Catharinae corpus, detracta veste purpurae, nervis bubulis caederetur : quae in flagris excipiendis duas circiter horas perseveravit. Deinde iussit eam in carcerem conici ut de eius supplicio et nece consilium caperet. Abiit igitur Sancta in carcerem inter milites duodecim.

**13.** Erat autem uxor Maximini regis videndae Sanctae

كانت تقدر على دلك . فلما علمت ان البارة ١) في الحبس ارادت ان تنظرها لما قد سمعت من حسنها المشهور . وفي بعض الايام دخل على الملكة برفيرون القائد فقالت له الملكة : اقسم عليك بالاهتك ان لا تخالفنى وتهتك امري على ما اقول لك ٢) . فان لي غرض ان ابصر هذه الامرأة المباركة التي ٣) في الحبس وتتم شهوتي . فقال لها القائد : على الحاجب والعين انا اتم غرضك وامضي بك في الليل الى عندها للحبس ولا اعلم احدا بذلك وفي تلك الليلة جاء واخذ الملكة بسرعة ولم يشعر بذلك احدا من جماعت اهل الملك ولا من البلاط . وجاءت ٤) الملكة الى الحبس ومعها مشاعل من نار . ثم انها وهبت مالا جزيلا للذين يحرسون السجن * ودخلت على القديسة . Fol. 5.

14. واذا رأت وجهها يضيء ٥) كضوء الشمس وقعت الملكة على رجليها ساجدة لها وقالت لها : طوباكي في النساء فان وجهك ليس يساوي وجه احد ٦)

١) علمة ان البارر ٢) اقوالك ٣) الذي ٤) جات ٥) ياضي ٦) احدا

cupidissima, necdum id potuerat. Ut igitur cognovit piam virginem in carcere esse, statuit eam invisere propter ea quae de inclita eius pulchritudine audierat. Die quodam, cum ad eam accessisset Porphyrion dux, dixit ei regina : « Obsecro te per deos tuos ne mihi officias neu prodas negotium de quo tibi locutura sum. Nempe intueri cupio mulierem illam benedictam quae est in carcere : praesta mihi hoc desiderium ». Respondit dux : « Per palpebram et oculum meum exsequar voluntatem tuam; noctu te ad illam in carcerem adducam nec quempiam hoc monebo ». Hac ipsa nocte adveniens reginam celeriter abduxit, cum nemo neque ex universa regis familia neque ex regia id animadverteret. Regina autem, cum praelucentibus facibus pervenisset ad carcerem, custodibus primum multa pecunia donatis, ad Sanctam ingressa est.

**14.** Cuius vultum solis instar fulgentem ut vidit : « Beatissima es, inquit, inter mulieres. Profecto facies tua nullius speciem refert ex omnibus hominibus qui sunt in terra, verum

مَن الناس الذين في الارض بل (انهُ) مملوة ١) نورًا ومجدًا سماويا ٢) وقد لي ٣) اليك شوقٌ ٤) عظيم . فقالت لها القديسة : طوباكي ايها الملكة في ملكوت السماوات فانني انظر إكليلا ٥) محمولا مع الملائكة ويريدون (ان) يضعوه على رأسك لثلاثة ايام تابسينه ٦) وتمضين الى الرب حيث النياح الدائم . واعلمي ليها الملكة ان المسيح يوقفك عل كلما تسأليه . فقالت الملكة : قد ت انزع من عذابات الملك الشديدة المختلفة . فقالت لها القديسة كاترينا : لا تخافي لكن تقوي بقوة المسيح ولا تدنو اليكي شرٌ ٧) فاصبري قليلا سوف تملكي النعيم السماوي الى الابد .

15. وعندما قالت هذا القول قال برفيرون الحاجب : ولي انا يا سيدتي ٨) فاني مومنٌ ٩) بالسيد المسيح واريد اجثو ١٠) له . فقالت له الطوبانية : ا ما سمعت ما قيل في الكتاب عن النصارى ١١) * والومنين انه قد يتعوم Fol. 5v.

١) مملواً ٢) سماوي ٣) وقولي ٤) شوقاً ٥) انضر كليلا ٦ Cf. p. 19, adn. ٦) مشابيه ٧) شراً ٨) سيدي ٩) مومنا ١٠) تجثوا ١١) النصراني

lumine et maiestate caelesti perfusa est. Equidem tui sum cupidissima ». — Dixit ei Sancta : « Beata es in regno caelorum, o regina. Ecce video angelos coronam deferentes quam capiti tuo imponere parati sunt; hac post triduum redimita transibis ad Dominum apud quem est requies sempiterna. Atque id certum habeas, o regina, a Christo tibi donatum iri quidquid petieris ». — Regina dixit : « Me iam terrent regis tormenta saeva et varia ». Respondit sancta Catharina : « Ne formides. Sed enim Christi virtute te confirma neque accedet ad te malum (1). Patientia utere paulisper : paradisum caelestem in aeternum possessura es ».

**15.** Haec ubi locuta est, Porphyrion cubicularius dixit : « Et ego equidem, o domina, Christo iam fidem habeo, illumque adorare paratus sum ». — Respondit beata virgo : « Nonne audisti quae in Libro de christianis et fidelibus scripta sunt : Deum eos stabiliturum esse in bonis suis caelestibus? » — Dixit ei Porphyrion : « Nondum quidpiam horum legi, quippe qui

(1) Cf. *Ps*. XC, 10.

الله في خيراته السماوية . فقال لها برفيرون : اني (لم) اقرّ بعض شيء ١) من ذلك لاني في الحرب طول ايام حياتي . فقالت له المباركة : لا تخاف بل تقوَّ ٢) بالمسيح فهو يخلصك من قوة العذاب وعملك الى الدهر . وان برفيرون امتلا فرحاً وآمن هو والاثنين جندي الذين ٣) كانوا معه آمنوا كلهم بالسيد المسيح . وانه ودعها هو والملكة وانصرفوا بعد ما اعطوا لحافظين السجن الجوائز لكي لأ يشهروا امرهم . اما المغبوطة كاترينا فكان غداها في الاثني عشر يوم الذي قامت في الحبس ان جماعة ملائكة منيرة كانت تنزل وتغذوها الطعام . وبعد الاثني عشر يوم ظهر لها المسيح مع الملائكة قائلا لها : طوباكي في النساء ان كثيرين في العالم يومنون باسمي من اجلك . وارتفع الى (السماء) بمجدٍ ٤).

16. ولما كان بالغداة امر الملك ان تجاب الى خدمته فلما ان حضروها كان وجهها يضيء مثل الشمس حتى حاروا من حسنها كل الناس . عند ذلك

١) اني اقري بعض شيء ٢) تقوي ٣) الذي ٤) ورتفع الي بمجدا

in bellis versatus sim omnibus diebus aetatis meae ». — Dixit ei beata virgo : « Noli timere, sed virtutem tibi quaere in Christo, ut vim tormentorum a te arceat, regnumque aeternum consequaris ». — Ingenti gaudio perfusus Porphyrius, Christo Domino credidit una cum militibus ducentis qui cum illo erant. Dein, salute data Catharinae, una cum regina discessit, postquam custodibus carceris dona largiti sunt, ne factum suum proderent. Beata vero Catharina, per dies duodecim quos in vinculis transegit, usa est victu quem splendidus coetus angelorum < de caelo > descendens ei ministrabat (1). At post diem duodecimum, una cum angelis visus est ei Christus : qui dixit ei : « Beatissima es ex mulieribus, cuius causa multi homines in universo mundo nomini meo credituri sint ». — Et in caelum cum gloria elatus est.

**16.** Postquam autem illuxit dies, mandavit rex ut in suo consessu Catharina sisteretur. Quam cum adduxissent, splendebat

(1) Reliquae narrationes columbam habent pro angelo.

قال الملك : يامشبهة بالشمس لكِ ١) يليق الملك ادبجي للالهة واملكي معنا
اولى لكِ ٢) ولا تصيري للعذاب والهلاك . فقالت له القديسة كاترينا :
اندهلت من حسني * الذي هو اليوم وغدًا ليس تراه بل يجوز شبه الظلال Fol. 6
ادا جاز تراه وبعد ذلك ليس تراه لان الدود ٣) يأكله والعظام تتجرد
وتصير رماد . اما انا فقد عرست لسيدي ايسوع المسيح حتى ارى ٤) ملكه
ولا اصير متلكم الى الجحيم . فعندما قالت هذا القول جاء برفيرون القائد
ووقف قدام الملك وقال له : اسمع مني ايها الملك وافعل ما اقوله لك . اترك
عنك عبادت الاوثان واعبد الله لكي تنجا ٥) وتحيا من عذاب الآخرة .
17. فاغتاظ ٦) الملك من قوله ثم امر بعزله ٧) وافتكر بعذاب البارة ٨)
كاترينا وامر ان يعملوا اربع نواعير ويصير في كل ناعورة مسامير حادة ٩)

١) لكي ٢) اولا لكي ٣) الذوود ٤) ارا ٥) *Lege* : تنجو ٦) فافتاض ٧) بعزاله
٨) البارره ٩) حادده

facies eius sicut sol, ita ut eius pulchritudine omnes obstupescerent. Rex interea : « Age tu, inquit, quae soli similis es, regia te potestas decet. Sacrifica diis ut mecum regnes. Cave tibi ne cruciatibus tradaris et exitio ». — Dixit ei sancta Catharina : « Mentem tuam perculit formositas mea quae hodie est neque cras comparebit; praeterit enim instar umbrae : hanc dum transit vides statimque postea non iam vides; vermes eam depascunt, nudantur ossa et in cinerem dissolvuntur. Equidem Domino Iesu Christo desponsata sum ut videam regnum eius, neque sicut vos addicar inferno ». — Haec cum diceret, ecce superveniens Porphyrius dux (1) constitit coram rege eique dixit : « Ausculta me, o rex, et fac quod tibi dicturus sum. Dimitte cultum idolorum, Deum cole ut salvus sis et vivas immunis o cruciatibus alterius mundi ».

**17.** Excanduit rex dictis eius eumque expelli iussit. Sanctae vero Catharinae novum poenae genus excogitans, tym-

(1) In ceteris exemplaribus inducitur hoc loco non Porphyrius, sed ὁ ὕπαρχος (A) — ἔπαρχός τις ὀνόματι Χουρσασθέμ (B) — ὕπαρχός τις ὀνόματι Χουρσασαδέμ (C) — (ὑ. τ. ὄνομα Χρυσασαδέμ. Metaphrastes) — *praefectus quidam Cusersates* (M) qui regi suadet ut machina illa conficiatur de qua iam sermo erit.

وثلثمائة ١) منشار ويتركوا المناشير في جانب النواعير تحكي عند دورانها تلازم ٢) لبعضها بعض ويكون لها اصوات هائلة وانعكاس ٣) دورانها ملازم لكي اذا ما نظرت ذلك تفزع القديسة وتذبح للاصنام . فلما عملوا ذلك واسرعوا ٤) به بثلاث ايام ثم امر باحضار البارّة ٥) وسألها سؤالا ٦) كثيرا ان تجيبه على ما هو عليه من الكفر فلم تجيبه . عند ذلك امر للوقت ان يشدوها في ذلك الناعورة . فلما شدوها ظهر ملاك الله وخطفها من تلك الناعورة وتدحرجت على قوم كثير من الناس فاما باقي الخلق صاحوا وقالوا : حي ٧) هو الاه * هذه القديسة الاه النصارى ٨) .

Fol. 6v.

18. وان الملك اراد ٩) يسلم القديسة راجعا الى العذاب وان الملكة للوقت ظهرت من البلاط بغضب وقالت للملك زوجها : اترك عبدة الله التي لم ينالها

١) تلايت ٢) تزلم ٣) الانعكاس ٤) سرعوا ٥) البارره ٦) ويسألها اسوالا ٧) حي
٨) النصارا ٩) راد

pana (1) quattuor fieri praecepit in quibus singulis clavi praeacuti serraeque trecentae figerentur; hasque serras orbilibus tympanorum sic aptari, ut dum ista volverentur, una alteram corripiente horribilis ederetur stridor illaque (tympana) perpetuo in contrarias partes moverentur : quo fieret ut Sancta hoc aspectu perterrita idolis immolaret. Quod opus postquam tribus diebus perfectum et confestim allatum est, iussit rex adduci piam virginem eamque multis precibus urgere coepit ut impietati suae assentiretur, neque responsum tulit. Extemplo igitur imperavit ut tympano alligaretur. At cum eam vinxissent, apparuit angelus Dei eamque a tympano abripuit : quod devolutum complures e turba obruit. Reliqua autem multitudo exclamavit : « Vivit Deus huius Sanctae, Deus christianorum ! »

**18.** Rex tamen Sanctam tormentis iterum tradere parabat, cum regina eodem momento ex aedibus indignabunda exiit regique suo coniugi dixit : « Dimitte hanc Dei famulam quae ex tuis tormentis nihil mali passa est. Deus enim te perdi-

(1) Haec est rotae maior quaedam forma urceis vel modiolis instructa, quibus aqua hauritur et evehitur. Organum eiusdem ferme rationis describitur a Vitruvio, *de Architectura*, l. X, cap. 4 (9).

ضررٌ ١) من عذابك لان الله سيهلكك اشر هـلاك . فغضب الملك وامر ان يجيبوا خلقين كبير ويطرح فيه رصاص مداب ويرموا الملكة فيه ويجـاب مسامير كبار ويسمروها في يديها وتعلق ايضا لكي تتقطع . فلما تحققت الملكة القضية رفعت نظرها ٢) نحو البارّة ٣) كاترينا وقالت لها : صلي علي واطلبي الى الله لن يفتح لي باب الفردوس . فقالت لها البارة ٣) : ادهبي بسلام فانك تملكي الى الدهر مع القديسين والقديسات . ثم امر الملك ان يخرجوها الى خارج ويضربوا عنقها بالسيف . وكان دلك في اليوم الثالث والعشرين من شهر تشرين الاخر يوم الخميس .

19. ولما توفت جاء برفيرون القائد مع المائتين جندي الـذين ٤) له وقال للملك: ها نحن قد صرنا مسيحيين موثرين نكون ٥) معه في جنديته . فـادا سمع منهم هدا صرخ بصوت ٦) عظيم وقـال : ويلي ويلي لان برفيرون ريس اجنادي قد دهب مني . ثم قال الملك للجند : ما الذي صابكم حتى

١) ضررا ٢) نضرها ٣) البارره ٤) الذي ٥) موترين ندون ٦) صوت

turus est exitu pessimo (1) ». Iratus rex iussit lebetem magnum adduci eumque liquefacto plumbo impleri, ac reginam in eum mergi; simul afferri clavos ingentes qui in eius manibus infigerentur ut suspensa quoque dilaniaretur. Regina autem ut sententiam in se dictam intellexit, suspiciens respexit Sanctam Catharinam : « Ora pro me, inquit, Deumque roga ut mihi paradisi ianuam aperiat ». Respondit pia virgo : « Vade in pace, ecce regnabis in aeternum cum sanctis viris et mulieribus ». Deinde iussit rex ut abduceretur foras et gladio cervices eius praeciderentur. Contigerunt autem haec die vicesimo tertio mensis tesrin posterioris (2) feria quinta.

**19.** Post eius obitum advenit cum militibus ducentis Porphyrion dux. Qui dixit regi : « Et nos quidem christiani facti sumus, volentes cum eo (Christo) esse et in exercitu eius ». Quae verba cum audisset rex, erupit in clamorem validum : « Vae mihi! inquit, vae mihi! quia Porphyrion dux copiarum mearum a me defecit ». Tum ad cohortem conversus : « Quid vos perculit, inquit, ut a diis descisceretis? » Isti enim prae

(1) Reginae supplicium aliter hic narratur atque in exemplaribus tum graecis tum latinis. — (2) Id est mense decembri.

Fol. 7. طرحتم الالهة * لانهم لم يجـاوبوه من اجل خوفهم منه · فلما نظارهم ١)
برفيرون صاروا خائنين منه · قـال له : ايها الملك ما بالك تركت الرأس
وجئت الى الرجلين تلامك معي انا وليس مع هؤلاء ٢) · قال له الملك :
ايها الرأس انت رأس هؤلاء ٢) · قـال له : نعم · وللوقت امتلأ الملك
غضبـا ٣) وامر باخراجهم ٤) الى برات المدينة ويقطع رأسه بالسيف هو
والجند الذي معه · ثم كملت شهـادتهم في رابع وعشرون من شهر تشرين
الثاني يوم الجمعة ·

20. فـلما توفوا هولاء ٥) امر الملك ان تحضر اليه المغبوطة كـاترينـا فلما
حضرت ٦) الى عنده تملقها ٧) الملك كثيرا فلم ينفعه شيئاً ٨) فحينئذ اطلق
III القضية بالسيف وقام من منبره وهو اشد ما يكون من الغضب · ولما خرجت
البارة كاترينا الى خارج المدينة لكي تقبل الشهادة بالسيف وخرج معهـا شعب
كثير من رجال ونساء المومنين بالسر · ولما وصلت الى الموضع نظرت ٩).

١) نضرهم ٢) هولاي ٣) غضب ٤) بحراجهم ٥) هولاي ٦) حضرة ٧) تملها
٨) شياء ٩) نصرت

timore nihil ei respondebant. At cum eos respexisset Porphyrius, veriti sunt eum. Qui dixit regi : « Age tu rex, cur posthabito capite ad pedes te convertis ? Ad memetipsum sit sermo tuus, non ad istos ! » — Dixit ei rex : « Tune, o dux, caput es istorum ? » — « Sum », inquit. — Extemplo iracundia motus rex, iussit eos extra civitatem abductos gladio feriri. Porro martyrium hi perfecerunt die vicesimo quarto mensis tesrin posterioris feria sexta.

**20.** Quibus consumptis, praecepit rex ut sibi adduceretur beata Catharina, eamque ut adfuit, multis blanditiis allicere coepit, nec profecit quidquam. Tum igitur capitalem sententiam in eam edixit, surrexitque e tribunali ira percitus quam saevissima. Sanctam extra muros egressam ut martyrium oppeteret, secuta est multitudo ingens virorum et mulierum qui occulte fidem colebant. Ad locum ut pervenit, confertas turbas intuita lictori dixit : « Aliquantulum morae concede mihi, frater, ut Deum exorem precationemque relinquam in legatum

الجماعة المجتمعين ثم قالت للسياف : يا اخي تمهل علي شيئاً ١) ينيرا لكي اصلي الى الاهي وأخلف ٢) الصلاة تخليفا للدين بعدي لاني رأيت ٣) ناسا كثيرا * يبكون علي من اجلي . وان السياف قال لها : صلي كما تريد .

Fol. 7r.

21. وان القديسة بسطت يديها الى السماء قائلة : ايها الرب الاهي استمعني ٤) ومهما اطلب منك اجبني ٥) واعطي يا رب للدين يستغيثون باسم عبدتك كاترينا خصبا من اراضيهم في بلادهم ولشفيهم من سائر الامراض واطرد عنهم سائر الارواح الخبيثة السوءة ٦) واغفر خطايا كلمن يدكرني في وقت وفاته فيما اخطأ في وقت صباه وجهله واستر اولاد بني المعمودية من شر كل بلية سماوية وارضية ومن شر الرؤساء والسلاطين والظلام ٧) والحاسدين والاعوان وتغفر يا ربي لكاتب تذكاري ٨) وللسامعين بقصتي ولقارئيها ولاجمعين ٩) . امين . واقبل نفس عبدتك وانت الممجد ١٠) الى الابد . امين .

22. ولما ان اكملت القديسة صلاتها خاطبها الرب من العلا في السحاب

١) شي ٢) خلف ٣) ربا ٤) تسمعني ٥) احيني ٦) الخبثة السو ٧) والطلام ٨) لتدكاري ٩) وللقاريها واجمعين ١٠) المجد الممجد

iis qui post me futuri sunt; multos enim video qui mea causa collacriment ». — Respondit lictor : « Ora sicut tibi lubebit ».

**21.** Tum Sancta expandens manus in caelum : « Domine Deus, inquit, exaudi me et quidquid a te petiero annue mihi. Quicumque invocaverint nomen famulae tuae Catharinae, in eorum terra largire arvis ubertatem, sana eos ab omnibus morbis, propelle ab eis spiritus malignos infestosque. Ignosce peccata omnium quotquot in hora sui exitus per me deprecati fuerint delicta iuventutis et ignorantiae suae (1). Protege filios baptizatae gentis a saevientibus aerumnis sive de caelo sive de terra, a malitia principum huius mundi, daemonum, tyrannorum, invidorum et satellitum. Qui mei memoriam scriptis persequentur, qui meam historiam auscultabunt, qui eam legent, iis omnibus clemens esto, Domine. Amen. Accipe animum famulae tuae tibique gloria sit in aeternum. Amen ».

**22.** Quam orationem cum absolveret Sancta, Dominus in

(1) *Ps.* XXIV, 7.

قائلا : افرحي اذا قد قبلت مسألتك وطلبتك وسوف تكون نفسك في
خزائن الفردوس وتكون مع جوقة ١) الملائكة مستبشرة بملك السما . وها
الكل مهيا لك ٢) من اجل ما طلبت ٣) للشعب المومن سأعطي ٤) الذين
Fol. 8. يذكرون اسمك مائة ضعف . * ولما سمعت المغبوطة هذا الكلام حينئذ
قالت للسياف : تقدم يا اخي ٥) اعمل حسب ما اومرت به من الملك .
تقدم السياف وضرب عنق المباركة كاترينا فخرج عوض الدم لبن ٦)
واقبلت الملائكة فرفعوا جسدها الطاهر واوضعوه ٧) في جبل طور سينا
المقدس باكرام ومجد ٨) عظيم .

23. كانت كمالة شهادتها القديسة كاترينا في ساعة الثلاثة من النهار
في رابع وعشرون من شهر تشرين الثاني . ونحن نسأل ربنا والاهنا ان يرزقنا
حظا ٩) ونصيبا مع هذه القديسة في ملكوت السماوات . امين . والتسبيح
لله دائما امين .

١) جات ٢) لكي ٣) طلبتي ٤) ساعطي ٥) ياخي ٦) لبنًا ٧) واوضعوه
٨) باكرامًا ومجدًا ٩) حضًا

nube ex alto eam affatus est : « Laetare, quia preces postulationesque tuas exaudivi. Animus tuus habitaturus est penetralia paradisi, sociatusque angelorum coetibus in caelorum regno laetabitur. Ecce tibi quidem haec parata sunt. Quod autem pro populo fideli precata es, iis qui nomen tuum invocabunt, centies duplum largiturus sum ». Quae verba postquam audivit beata virgo, lictori dixit : « Accede, frater, exsequere quae iussus es a rege ». Et appropinquans lictor, cervices feriit benedictae Catherinae exiitque lac pro sanguine. Corpus eius integerrimum angeli advenientes elatum deposuerunt in Sinaï monte sacrato cum reverentia et honore maximo.

**23.** Completum est martyrium beatae Catharinae interdiu hora tertia, die vicesima quarta mensis tesrin alterius. Nos vero Dominum Deumque nostrum rogemus ut nos cum sancta illa consortes participesque faciat regni caelestis. Amen. Laus Deo in aeternum.

---

# DE CODICE HAGIOGRAPHICO

## C. R. BIBLIOTHECAE PALATINAE VINDOBONENSIS

### LAT. 420

### (OLIM SALISBURG. 39)

---

Plane mirum est codicem tanti pretii pro re critica Vitarum sanctorum, praesertim aevi Merovingici, omnes doctos latuisse hagiographos ac etiam cl. v. Brunoni Krusch incognitum mansisse. Hoc forte eo evenit, quod in *Tabulis codicum manu scriptorum praeter Graecos et Orientales in bibliotheca Palatina Vindobonensi asservatorum* inde ab anno 1864 typis impressis noster liber saeculo undecimo assignatur; quod errore seu typographi seu eius qui indicem confecit, factum est, cum tamen certissimis indiciis palaeographicis, ut statim probabimus, eum saltem saeculo nono exaratum esse constet. In describendo autem codice ita agemus, ut primo de exteriore eius forma, dein de scriptura et aetate eius, postremo de singulis Vitis in eo contentis disseramus atque ultimo demum loco appendicis instar quaedam notabiliora ex eo exscribamus ac disquiramus.

Codex ergo 420 (olim Salisburgensis 39) asseribus sat robustis 0m310 longis et 0m191 latis corioque suillo fusco obductis compactus 173 folia membranacea numerata continet. Tegumento anteriori schedula membranacea agglutinata est cum inscriptione manu saec. XV. facta : *Uita sancti Symeonis qui stetit in columpna et ceterorum ac ceterarum uita uel passio sicut in primo folio sunt interius secundum ordinem registrati*. Super hanc mediam altera schedula membranacea est, in qua numerus *292* scriptus habetur. Iuxta hanc alteram schedulam in corio ipso manu saec. XV. quoque scriptum est : *377,* et infra in eiusdem corii parte dextra manu saec. XVI. : *282*. Ex duobus numeris superioribus 292 manu antiquiore scriptus esse mihi videtur, et in catalogo librorum capituli Salisburgensis, qui anno 1433 confectus nunc inter manuscripta musei Germanici Norimbergensis sub signatura 8743 (membr.) asservatur, f. 20v noster codex isto modo describitur : *292. Vita sancti Simeonis* (cetera, quae sequuntur, eadem sunt, quae schedulae tegumenti

inscripta sunt). Occasione ergo novae descriptionis anno 1433 in bibliotheca capitulari factae liber numero 292 insignitus esse videtur. Praeterea ex tribus istis variis numeris consequitur bibliothecam capituli Salisburgensis saeculo XV. saltem bis et saeculo XVI. semel in novum fuisse redactam ordinem. Probabiliter codex, de quo agimus, idem esse videtur atque Passionarius bibliothecae archiepiscopalis, qui iam in catalogo sub Friderico de Chiemgau (958-991) confecto habetur (1). Salisburgo Vindobonam noster codex tempore publicationis (1806) venit. In dorso codicis chartae albae manu saec. XVII. exeuntis inscriptum est infra : *3427* et supra : *Vita S. Symeonis Stilitae et aliorum SS.* Tegumento anteriori et posteriori a parte interiore agglutinata sunt fragmenta membranacea; item f. 173 (quod non ab initio ad codicem pertinuit) fragmenta, scripta saec. XIII., quae ex Summa Decretalium Bernardi Papiensis (quae etiam prima Compilatio dicitur et 1860 a Laspeyres Ratisbonae apud Manz edita est) desumpta sunt, et quidem ex libro II. Decret. tit. 20-24, 26 et 27, 30 et ex libro III. tit. 1-5, 16, 17, 21-24.

In f. 1 et 1ᵛ manu saec. XV., quae anno 1433, quo librarium capituli Salisburgensis denuo digestum est, scripsit (forsan Joannis Holueld), accuratior elenchus Vitarum triginta quattuor in codice contentarum legitur, qui ita incipit : *In hoc volumine continentur infra scripta Primo vita sancti Symeonis qui in columna stetit quod est non. Ianr.*, et ita explicit : *Item 34° Passio sancte Eufemie cum socijs suis quae martirij palmam promereri sub dyocleciano imperatore proconsule prisco die XVI kl. octobris.* Vita tricesima quinta S. Eulaliae, cuius parvum tantum fragmentum in fine codicis habetur (in semipagina f. 172ᵛ), non amplius commemoratur, quia minima pars eius restat. Certum exinde est codicem iam anno 1433 mutilum fuisse. Ceterum, ut mox ostendemus, duo tantum folia in fine desunt.

A f. 2 usque ad f. 172ᵛ Vitae sanctorum in membrana saepe fistulosa ac rudi conscriptae sunt. Tres saltem manus codici scribendo allaboraverunt, et quidem manus I. f. 1-60 et f. 131-158ᵛ, manus II. f. 60ᵛ-98ᵛ, manus III. f. 99-130ᵛ et f. 159-172ᵛ. Manus prima et tertia sibi simillimae magis rudes et arrectae in scribendo sunt, secunda vero paulo elegantior est et ad latus dextrum magis vergens. Ceterum omnes tres manus easdem fere proprietates in litteris depingendis atque abbreviaturis et ligaturis usurpandis exhibent, ut tota scriptura unum eundemque scribendi modum prae se ferat. Quod ad plagulas (quas Germani *Lagen*, Galli *cahiers* vocant) attinet, hae viginti duae sunt, quae singulis litteris alphabeti maiusculi continuo ab A usque ad Y signatae sunt. Omnes quaterniones sunt, praeter H (f. 57-

(1) Cf. M. Büdinger, *Österreichische Geschichte*, t. I (Lipsiae 1858), p. 288, nota 3.

60r) et V (f. 155-158v), qui sunt biniones, X (f. 93-98v) et R (f. 125-130v), qui sunt terniones, et O (f. 99-108v), qui est quinternio. Unicuique scribae singulae plagulae assignatae sunt, ita ut manus I. plagulas A usque II et S usque V, manus II. I usque N, manus III. O usque R nec non X et Y conscripserint. In ultima tantum pagina binionis II. (f. 60r) iam manus secunda scribere incepit. Ex isto modo quaterniones inter singulos scribas dividendi explicatur cur f. 98v in fine ternionis N Vita S. Germani Antissiodoriensis praerupte desinat. Et notandum est scribam, eo quod f. 98v lineam ultimam in medio ponat spatium vacuum ad partem sinistram et dextram relinquens, ipsum finem scriptionis suae indicare nec coniciendum est hoc in loco unum vel plura folia excidisse. Ultimus quaternio mutilus est, cui in fine duo folia deficiant, tot quot, ut ex comparatione textus impressi liquet, necessaria fuissent, ut Vita ultima (S. Eulaliae, *BHL.* 2696) ad finem perduci potuisset. Schema linearum siccarum ita ordinatum est, ut scriba plagula in media parte eius explicata lineas libratas et ad utrumque marginem paginae binas lineas a parte superiore ad inferiorem instrumento acuto duxerit; qua de causa lineae in media plagula magis appareant quam in initio vel fine. Neque omittendum est Carolum Foltz in opusculo, cui titulus est : *Geschichte der Salzburger Bibliotheken* modum praedictum et signaturas ponendi et lineas ducendi scholae scribarum Salisburgensi saeculi noni tribuere, hunc tempori Arnonis archiepiscopi, illum saeculo nono in universum.

Scriptura ipsa est minuta Carolingica antiquior (germanice *früh-karolingische Minuskel*, gallice simpliciter *minuscule caroline*) saeculi octavi exeuntis et saeculo noni ineuntis, prout reformatione scripturae sub Carolo Magno Alcuino et discipulis eius auctoribus primum in regno Franciae exculta est, quod forma litterarum luculentissime probatur. Scapus enim in litteris *b, d, h, l,* clavatus est; *a* et *r* praesertim in ligaturis antiquiorem formam ex scriptura patria cursiva retinent; ę caudatum pro *e* simplice et diphthongis *ae* et *oe* in usu est; ultima pars litterarum *m* et *n* aut linea coniunctiva omnino caret aut versus partem sinistram plus minusve inclinata est; *n* saepe ab initio et in medio formam maiusculam habet; semper *u* et *uu* scriptum est praeter abbreviaturam *r*ꝰ, signum numerale autem *v* est. Maxime autem vestigia scripturae antiquioris cursivae (Merovingicae) in ligaturis deprehendimus ex quibus *ra, re, ʳr, rs, ct, rt, st, mi, ni, ri, nt, it, et* nominamus. Ligatura *et* praecipuo studio in initio, medio, fine omnium generum vocabulorum adhibetur. Ligaturae litterarum maiuscularum NT, UT, US non ita rarae sunt. Abbreviaturae non adeo frequentes sunt; eae, quibus scriba saepius utitur, sunt : *pro, per, prae, ur, er* (pro utroque idem signum), *us, quae, quod, quoniam, m* (in syllaba *um* = ū). Sigla

Tironiana pro *autem* et *con* omnino desunt, et *con* numquam modo abbreviato scribitur. At f. 166v l. 8 in fine Vitae S. Afrae siglum est, quod nota Tironiana pro *Amen* esse videtur. Modus syllabam *um* linea transversa per ultimam litteram ducta abbreviandi tantum in *rum* adhibetur. Verba singula nondum inter se separata sunt, sed hinc inde particulas separatim legendas esse accentu super vocali posito innuitur. Pro interpunctione praecipue duo signa (brevioris et longioris pausae) et signum interrogationis formis alioquin in minuta carolingica antiquiore usitatis adhibentur; rarius scribae solo puncto ad brevius intervallum indicandum utuntur. Orthographia ut in aliis codicibus eiusdem aevi valde fluctuat et saepe *i* et *e*, *u* et *o*, *ti* et *ci* inter se permutantur atque in compositionibus verborum plerumque formae non assimilatae habentur. Dicendum aeque est scribas in superscriptionibus titulorum scripturam capitalem quoque elegantem et uncialem adhibuisse; fol. 2 priores tres lineae capitali litteras minores cum maioribus miscente, ceterae autem duae lineae tituli unciali scriptura exaratae sunt, fol. 9 et 14 prima linea capitalem, secunda uncialem habet formam.

A fol. 20 verba tituli semper unciali scripta sunt. Verbum *explicit* in fine Vitarum etiam saepissime unciali modo scriptum est. Notatu quoque dignum est fol. 166v, l. 10 secundam lineam tituli Vitae XXXIV scriptura semiunciali exaratam esse, unicum exemplum huius modi scribendi in nostro codice.

Si haec omnia, quae hucusque de indole scripturae codicis disputavimus, rite perpenderis, dubium non est quin codex 420 bibliothecae Palatinae Vindobonensis sub saeculi octavi fine vel (quod mihi magis placuerit) initio saeculi noni conscriptus fuerit. Sed adhuc restat quaestio utrum in Gallia an Salisburgi in lucem prodierit. Si ea, quae Carolus Foltz in opusculo suo iam laudato et cl. v. Theodorus eques de Sickel in studiis suis Alcuinianis (1) de re scripturaria scholae Salisburgensis saeculi noni doctissime et eruditissime exposuerunt, attenderis, nostrum codicem aevo Arnonis (ab anno 785 episcopi, ab anno 798 archiepiscopi Salisburgensis usque ad annum 821) facile adscribes, qui plures quam centum quinquaginta codices conscribi iussit. Attamen multae ligaturae formam antiquiorem prae se ferentes, scriptura semiunciali semel adhibita, forma litterarum minuscularum *m* et *n*, quae paululum ab ea differt, quas Foltz Salisburgensibus adscribit et imprimis id, quod magna pars sanctorum, quorum vita describitur, ad Neustriam pertinet, mihi persuadent codicem in Francia occidentali

(1) Cf. *Sitzungsberichte der phil. hist. Classe der Kais. Academie der Wissenschaften in Wien*, t. LXXIX (1875), p. 461 ss., praesertim p. 492.

versus septentrionem sita, forsan in monasterio sancti Amandi seu Elnonensi, cuius abbas Arno antea fuerat, ortum, sed tempore Arnonis Salisburgum translatum cum aliis eiusdem originis et indolis exemplar similium in ipsa urbe Salisburgo scriptorum factum esse.

Nunc autem ad descriptionem codicis ipsius pergimus, quam ita instituemus, ut singulas Vitas cum numeris, sub quibus in *Bibliotheca hagiographica latina* Bruxellis 1898-1901 edita (=*BHL.*) citantur, adnotemus et, ubi opus fuerit, breviores explicationes apponamus. Longiores vero tractationes in Appendicem amandabimus.

**1.** (Fol. 2-9.) Vita sancti Simeonis qui in columna stetit quod est Non. Jan. = *BHL.* 7957.

**2.** (Fol. 9-14.) Vita sancti Hilarii episcopi Pictavinsis quod est Id. Janr. = *BHL.* 3885.

Deest prologus et liber II. de virtutibus S. Hilarii.

Textus multis rebus codici G., quo praecipue Krusch in editione sua operum Venantii Fortunati (*MG.,* Auct. ant. IV, 2, p. 2-11) usus est, similis est, convenit quoque hinc inde cum V. et A. vel cum V. solo, ac etiam singulares lectiones praebet. Quare dignus est, qui in nova editione adornanda conferatur.

**3.** (Fol. 14-20.) Vita sancti Antonii monachi XVI Kl. Febr. = *BHL.* 609.

Desunt ambo prologi et omnia a cap. IV. § 26 (*Act. SS.*) usque ad finem.

**4.** (Fol. 20-22.) Vita sancti Simplicii Agustidunensis Prid. Id. Febr. = *BHL.* 7787.

Textus codicis melior est quam Parisini bibl. national. 5278 saec. XIII. et multo melior quam Bruxell. bibl. reg. 206 saec. XIII. Quapropter pro nova editione codex Vindob. fundamentum esse debet. Hoc quoque notandum est Gregorii Turon. *Glor. Conf.* cap. 75 ex hac Vita fluxisse, ut vel ex levi comparatione utriusque apparet. Ex. g.

| VITA | GREGOR. TURON. |
| --- | --- |
| *Occulitur saeculi tegmine consortium....* | *Obtegente saeculo....* |
| *Adit torum pontificis castitas virginalis....* | *Viri castissimi torum adibat....* |
| *Incendia nihil nocitura suscipiet....* | *Ignem nequaquam tuis velaminibus nociturum.... Suscipiente vero pontifice....* |

In rebus minoribus Gregorius pauca mutavit et uno in loco sensum perperam intellexit.

**5**. (Fol. 22-26.) Vita sancti Albini episcopi. Kl. Mart. sic obiit. = *BHL*. 234.

Deest prologus.

**6**. (Fol. 26-28.) Vita sancti Germani episcopi. V. Kl. Jun.

Inc. *Cunctorum ueneranda atque sanctissima uita resplendens sensibus humanis uitae gaudia subministrat* — Des. *Nunc uiuit aeternus secutus in lumine Christum. Cui est cum patre et spiritu sancto maiestatis unita potestas in saecula saeculorum. Amen.*

De hac compilatione vitae Germani Parisiensis cf. *Anal. Boll.*, t. XVII, p. 99-100. — *BHL*. 3469 est solummodo brevis pars (non prologus) huius Vitae.

**7**. (Fol. 28-31v.) Vita sancti Medardi episcopi. VI. Id. Jun. = *BHL*. 5864.

**8**. (Fol. 31v-35.) Vita sancti Paulini episcopi. X. Kl. Jul. = *BHL*. 6558.

Deest prologus.

**9**. (Fol. 35-39v.) Vita sancti Pauli eremitae. XVII. K. Ag. = *BHL*. 6596.

**10**. (Fol. 40-42.) Uita sancti Lupi Trigasini. IIII. K. Ag. = *BHL*. 5087.

Vide plura in Appendice, num. I.

**11**. (Fol. 42-46.) Inuentio corporis sancti Stephani protomartyris. III. Non. Ag. = *BHL*. 7851.

**12**. (Fol. 46-52.) XVII. Kl. Septb. (1). Natalis sancti Arnulfi episcopi. = *BHL*. 689.

Codex noster fluxit e codice textum medium inter A 2a. et B. 1. (secundum Krusch, *MG.*, Scr. rer. merov. t. II, p. 429), sed magis cum B. 1. congruentem exhibente. Cum iuxta eundem Krusch A2 et B. consentientibus genuina lectio archetypi restitui possit, Vindobonensem pro re critica principalem esse apparet.

**13**. (Fol. 52-60v.) Uita sancti Filiberti abbatis. XIII. Kl. Septemb. = *BHL*. 6805.

Omissa ultima sententia des. *palmam glorie in triumphum*.

**14**. (Fol. 61-66v.) VII. K. Sep. Natalis sancti Audoini episcopi = *BHL*. 750.

**15**. (Fol. 67-71.) V. Kl. Sep. Natalis sancti Bibiani = *BHL*. 1324.

Textus nostri codicis ad eam classem pertinet, quam Krusch (*MG.*, Scr. rer. merov. t. III, p. 92-100) vocat 3 et melior est quam 3a et 3*b*. Communiter, ut puto, ista regula proferri posset : 1 et 2 (etsi interpo-

(1) Septb. *expunctum et desuper* Octb. *manu paulo recentiore positum.*

latus sit) unam meliorem classem, quam *x* nomino, Vindobonensis cum 3a 3b. alteram deteriorem *y* constituunt. E. g. cap. 5 : 1. *2 boves;* Vindob. 3a 3b *bovem* habent (iuxta *x* sanctus duobus bubus, iuxta *y* uno bove vectus est; *x* praeferendus esse videtur): cap. 3 : 1. Vindob. *indagatione;* 2. 3a 3b *indicatione;* optimi textus utriusque classis habent *indagatione*, quod ergo in textum ponendum erit.

**16.** (Fol. 71-79.) VII. Id. Sep. Natalis sancti Euurti episcopi = *BHL.* 2799.

Epilogus deest.

**17.** (Fol. 79-85.) VIII. K. Octb. Natalis sancti Lupi = *BHL.* 5083.

Videas Appendicem, num. II.

**18.** (Fol. 85-87ᵛ.) Kl. Octb. Natalis sancti Remedii = *BHL.* 7150.

**19.** (Fol. 87ᵛ-98ᵛ.) K. Octb. Natalis sancti Germani = *BHL.* 3453.

Inc. *Igitur Germanus authisideorensis oppido indigena fuit.* — Reliquis omissis des.: *ut et regio absolutione et illi emendatione fruerentur*.......

Deest initio epistola Constantii presbyteri aeque ac finis a cap. 28. (iuxta numerationem G. Levison).

Noster codex Vitam genuinam nec interpolatam Germani a Constantio presbytero Ludgdunensi conscriptam continet et ad classem meliorem pertinet, quam cl. v. Guilelmus Levison in egregio suo tractatu : *Bischof Germanus von Auxerre und die Quellen zu seiner Geschichte* (NEUES ARCHIV DER GESELLSCHAFT FÜR ÄLTERE DEUTSCHE GESCHICHTSKUNDE, t. XXIX, 1903, pp. 95-175.) *A* vocat. Quod ex lectionibus : *elafus* (1) et *religionis inimica vis* (2) (ubi B. habet : *legionis inimica vis*) elucet. Cum codex Vindobonensis antiquior sit quam omnes, quos Levison ex classe A affert, in recensione nova, quam a viro doctissimo expectare debemus, locum praestantiorem fortasse obtinebit.

**20.** (Fol. 99-103.) VII. Id. Octb. Natalis sancti Richarii sacerdotis = *BHL.* 7245.

Videas in Appendice, num. III.

**21.** (Fol. 103-105.) XII. Kl. Noub. Uita sancti Seuerini episcopi = *BHL.* 7652.

Edita ab Henrico QUENTIN, O. S. B. inter *Mélanges Léonce Couture* (Toulouse, 1902), p. 60-63.

**22.** (Fol. 105-107.) X. Kl. Noub. Natalis sancti Uenanti abbatis. = *BHL.* 8526.

(1) § 61 edit. Boschianae in *Act. SS.*, Iul., t. VII, p. 201-221. — (2) § 45 eiusd. edit.

**23.** (Fol. 107-110.) Pridi. Non. (1) Noub. Natalis sancti Amanti = *BHL*. 351.

Deest prologus.

**24.** (Fol. 110-115.) XV. Kl. Deceb. Natalis sancti Anniani = *BHL*. 473.

Videas in Appendice, num. IV.

**25.** (Fol. 115-119.) Uita sancti Paterni episcopi = *BHL*. 6477.

Codex Vindobonensis quadringentis annis antiquior est quam Paris. bibl. nat. 5666 saec. XIII., quo unico Krusch in edenda hac vita (*MG.*, Auct. ant., IV, 2, p. 33 ss.) usus est, eique multis rebus affinis est. Quapropter maximi momenti pro re critica mihi esse videtur.

**26.** (Fol. 119-121v.) Uita Romani.

Inc. prol. *Pauca quidem dicturus sum quanta dominus noster Iesus Christus in seruis suis praestare dignatus est mirabilia* — Inc. Vita : *Romanus igitur monachus aurece prouinciae opido oriundus fuit.* — Des. : *Et est ibi laus domini et benedicitur ibi Christus filius dei qui regnat cum patre et spiritu sancto in saecula saeculorum. Amen. Explicit.*

Deest in *BHL*. Vide in Appendice, num. V.

**27.** (Fol. 121v-130v.) Gesta sanctorum septem dormiencium qui in Epheso dormiunt id sunt Maximinianus Malchus Martinianus Dionisius Johannes Saraphion et Cunstantinus = *BHL*. 2316.

**28.** (Fol. 131-140.) Vita sanctae Genoveuae quae est. III. Non. Januar. = *BHL*. 3336.

Est ea recensio textus, quam Krusch (*MG.*, Scr. rer. Merov., t. III, p. 213) *C* vocat et fortasse saeculo undecimo factam esse autumat, quod propter aetatem codicis Vindobonensis certe impossibile est ; qui pro re critica illius recensionis maioris momenti esse videtur.

**29.** (Fol. 140v-150.) III. Non. Aprl. Passio sanctae Theodosiae uirginis = *BHL*. 8090.

Haec Acta latina S. Theodosiae, quae iam 1675 Godefridus Henschenius in *Act. SS.*, April. t. I., p. 62, non satis credibilia notaverat, semel tantum edita sunt, et quidem in *Catal. Lat. Brux.*, t. I., p. 164-178 secundum cod. Bruxellensem bibl. reg. 207-208 saec. XII. Si textum Vindob. cum Bruxellensi contuleris, facile invenies Vindob. passionem forma breviore et puriore exhibere, Bruxellensem eadem quidem narrare, sed plura per ambages amplificare, interpolare retractare, quin sensus ipse mutatus sit. Ergo recensio Vindob. antiquior et melior est et in textu edendo Bruxellensi praeferendam esse cuique patebit. In unico tantum loco (statim ab initio) his paucis verbis : *quo tempore uasa dominica persecutionis titulo probantur*, quae speciem maioris aetatis prae se ferre et

(1) Ante *Non.* est *Id.* erasum.

forsitan ex aliqua genuina Passione desumpta esse videatur ac in retractatione Bruxellensi desunt, textus Vindob. exuberat. Hoc denique non silendum est in cod. Vindob. manum alteram corrigentem saec. X. multas lectiones manus prioris arbitrarie et inepte in peius mutasse.

**30.** (Fol. 150v-156v.) V. Non. Mai. Inuentio sanctae crucis = *BHL.* 4171.

**31.** (Fol. 156v-158v.) Reuersio sanctae crucis = *BHL.* 4178.

**32.** (Fol. 159-165v.) Passio sanctarum uirginum Spei Fidei Caritatis cum Sapientia matre earum. Sub Adriano imperatore passae sunt. Kl. Ag.

Inc. *Cum iam perfecti sermonis seminatio esset In universa quae sub caelo sunt.* — Des. : *in aeternum duro uorandus incendio. Explicit passio sanctarum uirginum.* — Est haec Passioni *BHL.* 2971 similis, sed non eadem.

**33.** (Fol. 165v-166v.) Passio sanctae Afre (1) quod est VII. Id. Ag.

Inc. *Apud prouintiam ritia in ciuitate agusta quodam tempore cum christianis esset gloriosa persequutio.* — Des. : *qui glorificat sanctos suos per bonam confessionem in saecula saeculorum. Amen.*

Deest in *BHL.* Videas Appendicem, num. VI.

**34.** (Fol. 166v-172v.) Passio sanctae Eufemiae cum sociis suis quae martyrii palmam promereri meruit sub Diocliciano imperatore proconsule uero Prisco. die XVI. Kl. Octbr. = *BHL.* 2708.

**35.** (Fol. 172v.) Passio sanctae Eulaliae uirginis quae passa est IIII. Id. Decembr. = *BHL.* 2696.

Desunt prima verba : *In Barcellona civitate provinciae Hispaniae.* — Codice mutilo des. paulo post initium : *dedicatas religioni animas et uirgines dei. Dominus me docuit* (Cf. *Catal. Lat. Brux.*, t. I., p. 261, l. 14/15).

Quod ad ordinem, quo Vitae in codice se excipiunt, attinet, primo viginti septem sancti (fol. 2-130v), dein octo sanctae (fol. 131-172v) in eo occurrunt. Historia inventionis sanctae crucis propter S. Helenam inter festa sanctarum ablegata est et narrationem de reversione eiusdem sanctae crucis post se traxit. Tam sancti quam sanctae iuxta seriem dierum, quibus quisque celebrabatur, dispositi sunt. Sed iste ordo in Vita vicesima quarta desinit, cum festum S. Paterni (Vita **25.**) die 16. April. et S. Romani (Vita **26.**) die 24. Nov. celebratum fuerit. Ultimo loco inter sanctos (Vita **27.**) narratio permira de septem dormientibus, quorum festum plerisque in Galliae locis 27. die Iulii habebatur, quasi additamentum adiecta est. Istae tres ultimae Vitae sanctorum diem festum, qui alias appositus est, notatum non habent.

(1) Afre *manu* I. *supra lineam.*

In altera parte sola reversio sanctae crucis proprium diem assignatum non habet, quia saeculo octavo et ineunte nono unicum tantum festum crucis in Gallia celebrabatur, sc. inventio eius die 3. Mai. Inter viginti septem sanctos, quorum Passiones vel Vitae in codice recensentur, viginti duo in Gallia vixerunt, duodecim durante imperio Romanorum et decem aevo Merovingico, qui omnes ascesi quadam rigidiore praeminuere. Novissimus eorum est S. Audoenus, episcopus Rotomagensis, qui anno 684 vita functus est. Sanctae autem omnes praeter unam tempore persecutionis christianorum extra Galliam passae sunt; sola S. Genovefa sub primordiis regni Merovingici Parisiis vixisse fertur.

## APPENDIX

Abhinc brevitatis causa cod. 420 bibl. Pal. Vindob. littera V notabimus.

### I. VITA SANCTI LUPI EPISCOPI TRECENSIS (V, fol. 40-42.).

V in hac vita cum aetate tum bonitate illos tres codices praecellit, quibus Krusch in editione sua (*MG.*, Scr. rer. merov., t. III, p. 117-124) usus est. Bonitas elucet ex loco cap. 9, ubi 1a (= Paris., bibl. S. Genovefae HL 2 saec. XI.) habet : *proclamans dolere desisse languorem cui;* 1b (= Paris., Bibl. nat. 5278 saec. XIII.) : *proclamans se sensisse doloris languorem, cui;* 2 (= Bruxell. bibl. reg. 9636-9637 saec. XI.-XII.) : *proclamans pronuntiat nihil se doloris sentire... cui.* V vero legit : *proclamans nihil se doloris sensisse languorem, cui.* Quod per se genuinam lectionem esse patet neque coniecturae Kruschii opus est : *proclamans doloris cessisse languorem, cui;* et manifestum est totum errorem ex omissa voce *nihil* exortum esse. Aliud exemplum afferam ex cap. 5. : 1a *muris arcu sui agminis ac densitate,* 1b *muris cum insessanter sui agminis densitate,* 2 *muris cum infensarent sui agminis densitate,* V *muris cum infensaret sui agminis densitate.* Lectionem V Krusch ex sua coniectura in textu praebet. Ut ex priore exemplo multisque aliis claret, ad V proxime accedit 1b; e. g. cap. 6., ubi glossema *pro centum quinquaginta* aeque in V ac in 1b. irruit. 2 (quamvis foede sit interpolatus) saepius cum V et 1b quam cum 1a consentit; e. g. cap. 6 V *districtione,* 1b *districtioni,* 2 *districtioni,* 1a *intentione.* Ex his omnibus concludendum est V optimum textus exhibere fundamentum, dein 1b et 2 (quamquam interpolatum) sequi, 1a vero, quem Krusch praecipue secutus est,

ultimum locum obtinere. Etiam in re grammatica et orthographica V praeferendus esse videtur.

At infitiari nolim V in paucis minoris momenti rebus errore librarii mendis parvulis non carere, e. g. cap. 4 V legit: *se commitantes,* ubi ceteri : *se committentes* recte habent et cap. 12. V : *quos ab limis* pro recto *quo sublimis;* librarius codicis V enim in suo exemplari loco *u* legerat *a* et verba false separavit.

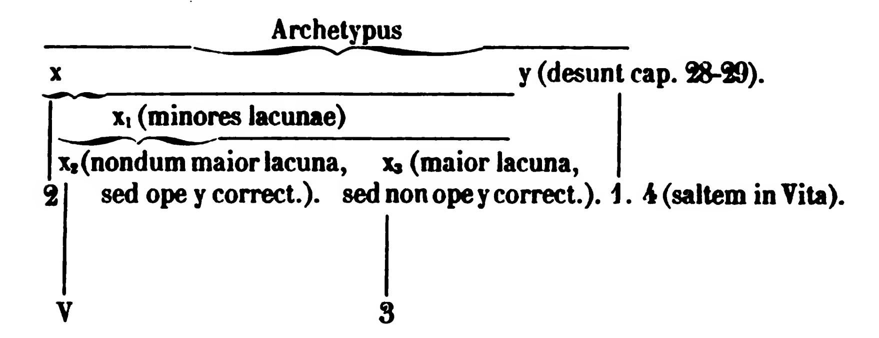
Cum iam saec. VIII. ex. vel IX. in Vita S. Lupi Trecensis in hoc codice V textus in forma existat, ex qua eum pluries descriptum fuisse conici licet, biographus non, uti Krusch vult, saec. VIII. ex. vel IX. in., sed uno forsan saeculo prius compilasse videtur. Cui argumentum alterum (ex mea quidem sententia) magis probans accedit. Nam locus cap. 11 : *Sanctum Severum Treveris ordinatum primae Germaniae gentibus praedicantem* legitur quoque in Bedae *Hist. eccl.* I. 21 circa 731 conscripta, sed duobus verbis additis nempe : *tunc* et *verbum;* ex quo additamento concludi fas est Bedam ex Lupi Vita, non Vitam Lupi ex Beda hausisse. Simili modo Bedam, quem usque ad I. 23 alios semper auctores ad verbum fere sequi constet, etiam in enarrando itinere Brittanico Lupi et Germani capite quarto nostrae Vitae quasi fonte usum esse probabile est. Qua de causa Vitam S. Lupi Trecensis saltem initio saeculi octavi conscriptam esse existimaverim.

## II. Vita sancti Lupi episcopi Senonici (V, fol. 79-85).

Duas distinguo classes praecipuas codicum huius Vitae, *x* et *y*, quarum altera capitibus 28 et 29 caret. Ad *y* codices eius classis, quam Krusch (*MG.*, Scr. rer. merov. t. IV, p. 177-187) 1 vocat, pertinent; in classe *x* eminet ille, quem Krusch in appendice (l. l. p. 777-778) affert et 2 nuncupat (= Cod. Lat. Monac. bibl. reg. 4618 = Benedictobur. 110 saec. XII.), dein ordine critico sequitur 3a apud Krusch (= Trevir. bibl. urb. 453 saec. XIII). Noster V pluribus in rebus (sed non omnino) cum 3a convenit et quidem, ut saltem ea, quae maioris momenti sunt, afferam, in his : V aeque ac 3a metathesin finis cap. 4 et totius cap. 5 post verba : *claritate superna* in cap. 6 habet, ambo verba in cap. 6 : *cumque praedia circuiret* omittunt, uterque additamentum in eodem cap. : *et in reliquiis exornandis praeclara intentio* habet, in fine cap. 15 verba : *qui volunt — ab hominibus* utrubique desiderantur, in init. cap. 26 nomen proprium : *Briennone* ambo non habent et totam vitam sine doxologia finiunt. Sed hiatus longus, quem in 3a ab initio cap. 7 usque ad initium cap. 14 invenimus, in V

non adest. Qua de causa V ex exemplari codicis 3a descriptum esse constat, in quo tanta lacuna nondum affuit. Cum 3a inter textus meliores habendus sit, in V subsidium ad textum eorum emendandum haberemus. At dicendum est V et 3a nullatenus in omnibus lectionibus congruere, sed, ut puto, V ope codicis classis *y* correctum et multis mendis a librario suo defoedatum esse. De classe, quam Krusch 4 vocat et quam in Vita ipsa magis cum *y*, in cap. 28 et 29 cum *x* facere opinatur, nihil certi amplius dicere queo.

Omnibus ergo rite perpensis, tale fere stemma codicum mihi se offert :




Lectiones classis *x* praeferendas esse patet e. g. :

Cap. 4 fin. : 2 V : *auribus regiis unanimiter* (V *unianimiter*) *postulavit.*
2a : *aures regis unanimiter postulavit.*
3a : (om. *a. r.*) *unanimiter postulavit.*
1a : *auribus regiis unanimiter suggessit.*
Cap. 10, ubi 2. 2a. V : *inmani,* classis y : *in magna* habent.
Cap. 11 : 1a : *principum auribus intulit.*
2a. V : *principalibus intulit auribus.*
Cap. 15 : 2a : *penuriae,*
3a. V : *penuriam,*
1a : *penam.*

Ex eadem causa capita 28 et 29 genuina esse et iam a priori ad Vitam pertinuisse puto, cum in omnibus codicibus classis *x* adsint.

Demum operae pretium esse duco notare, quod in superscriptione codicis V natalis S. Lupi Senonici VIII. Kal. Oct. esse dicitur, qui alias Kal. Sept. habeatur. Forsan nihil aliud est nisi permutatio festi S. Lupi episcopi Lugdunensis, quem in Martyrologio Hieronymiano VIII. Kal. Oct. adscriptum esse invenio.

## III. Vita S. Richarii sacerdotis Centulensis (V, fol. 99-103).

Codex noster Vitam primam S. Richarii continet, quae hucusque ex uno codice Abrincensi 167 saec. XIII. cognita erat, ex quo eam Albertus Poncelet in tomo XXII, p. 186-194 horum *Analectorum* edidit. V quattuor saeculis Abrincensem, quem in sequentibus A vocabimus, aetate superat eodemque fere tempore, quo Alcuinus compilationem suam congessit, iam scriptus est. Quamvis negandum non sit A textum fideliter saltem in genere conservasse, tamen pluribus in locis codices inter se discrepant, ideoque iuvabit praecipuas lectiones varias ex V in medium proferre. Differentias mere orthographicas (etiam mutationem litterae e in i et vice versa) non respexi nec id, quod V in compositione vocabulorum fere semper formis non assimilatis utitur. Hoc quoque praemoneo in V loco terminationis — *um* declinationis secundae tam in masculinis quam in neutris saepissime — *o* adhibitum esse, ita ut manus I. super tale — *o* ᵛ posuerit e. g. *mauronto* (posteriori *o* littera ᵛ superscripta) pro : *mauronntum*. Coniecturae, quas Krusch in suo articulo : *Die älteste Vita Richarii* (= Neues Archiv für ältere deutsche Geschichtskunde, t. XXIX, p. 13-48) publici iuris fecit, aliae per V confirmantur, aliae reprobantur.

| V | A |
|---|---|
| Cap. 1. *iubante* [*iubente* corr. al. man. (1)] | *iuvante* |
| *confessorque christi richarius miles christi* | *confessor fuitque richarius miles christi* |
| *decus* | *decies* |
| *curaui* (*curabo* corr. al. man.) | *curavi* |
| Cap. 2. *coepit* | *cepit* |
| *caliditatem* (alterum *l* super lineam inter *a* et *l* m. I., sed eras.) | *calliditatem* |
| *mendacia nec loquere lingua* | *mendatio nec loquele lingua* |
| *Fichori* | *fit hori* |
| *scotorum* | *Iscotorum* |
| *siccambriam* | *sic Cambriam* |
| *obuius* | *ob huius* |
| *quod essent dusi hemaones uocitabant* | *quos esse dusie manes vocitabant* |

(1) man. altera corrigens est saec. IX-X.

| | |
|---|---|
| *deorum* [*deeorum* corr. man. I(1)] | *putabant de eorum* |
| *domicilium* | *domicium* |
| *exigerunt gracias* (*exegerunt gratias* corr. al. man.) | *exierunt gratias* |
| *ad suam domum* | *ad susi domicium* |
| *inlęsos* | *illesus* |
| Cap. 3. *noctem illam* | *illam* (*noctem* add. corr. sup. lin.) |
| *uerbo* (cum ꝛ supra *o*) *dei* | *verba Dei* |
| *uerbum dei recipit* (*recepit* corr. al. man.) | *verbum recepit* |
| *dedit eis* | *dedit* |
| *ut coepit* | *concepit* |
| *ordiatium* | *ordeaceum* |
| *poculum limphe cum fletu largiebant* (2) | *poculum impletum fletu largiebantur* |
| *in pauperes* | *pauperes.* |
| *impertibat* (ult. hasta litterae *m* eras.) | *impertiebatur* |
| *pauperes refocilabat* | *Esurientes* (add. al. man. in marg.) *refocillabant* |
| *operiebat* | *operiebatur* |
| *ablutione* | *ablutionem* |
| *ingrediebat* | *ingrediebatur* |
| *osculabat* | *osculabatur* |
| *infirmi qui* | *infirmi* |
| *tam corporis quam animae* | *tam anime quam corporis* |
| *q : rebant* (supra : man. alt. *va*) | *querebat* |
| *proderat* | *prodebat* |
| Cap. 4. *mediocres* | *mediocras* m. I. |
| *montem non timeret subitam* (*mortem* corr.) | *mortem non timeret sibitam* |
| *colluquutione blanditor* | *collocatione blanditur* |
| *uirtutes* | *virtutibus* |
| *serta caritate* (*inserta* corr. al. man.) | *insertam caritatem* |
| *habebat-diligebat* | *habebant-diligebant* m. I. |

(1) Sic interpungo : *Ubi gentiles pontearii inridebant ei ; male facere adfirmabant stulti, quod essent dusi ; hemaones uocitabant, qui deum non credebant ; eis reputabant, quod segetes tollebant.* — (2) Antecedentia sic interpungenda esse duco : *Nec olim in tempore cognitum sacerdotii sui populum, quem praedicabat, honorem illic prestabant in alimonia. Quod ei largiebant ...*

| | |
|---|---|
| *carnem suum* (*suam* corr. man. prima) | *carnem suam* |
| *cernebant* | *carnebant* |
| Cap. 5. *Euenit quadam die* | *Et venit quandam diem* (*Evenit quadam die* corr.) |
| *deuotae* | *devota* (*devote* corr.) |
| *cummatri suae* | *cummatres sue* |
| *benedictionem* (*m* eras.) *peracta* (1) | *benedictionem Parata* |
| *legilauacri* | *lege lavacri* |
| *puerum eum super equo osculare coepit* | *puerum equo o super equos osculare cepit* |
| *infantulo* | *infamulo* |
| *nimis uelocis curreret* | *velocis nimis curere* |
| *ipse* | *ipsi* (*ipse* corr.) |
| *alteraque* | *alteroque* |
| *christum* (*u* m. II. in *o*) *ex ore clamore* (*clamare* corr. al. man.) | *Christo ex ore clamare* m. I. |
| *mater qui* | *mater que* |
| *primum* (*primo* corr. al. man.) | *primo gemitum* m. I. |
| *puerum* | *puero* (*puerum* corr.) |
| *ad terram* | *in terram* |
| *teneretudo* (*tenere* propter vitium membr. vix legi potest) | *teneriturо* |
| *ut uel semeuiuo* (*semiv-* corr. al. man.) | *velut semivivo* |
| *in manu*ˢ (*s* m. I. supr. lin.) | *in manu* |
| *susciperet* | *reciperet* |
| *terra quam factum talpigini uocant* (2) | *cum factum talpigini vocans* |
| *pertimuit* | *perduxerit* |
| *in manu*ˢ (*s* m. I. supr. lin.) | *in manu* |
| *ex genere* | *e genere* |
| *psalmodii canto* (cum ᵛ supra *o*) | *psalmo ducanto* m. I. (*palmo ducendo* corr.) |
| *quo uoluit* | *quid* (*quo* corr.) *voluit* |
| *pro christi mandata* | *christi mandata* |
| Cap. 6. *cenubio* (cum ᵛ supra *o*; *u* m. II. in *o* corr.) | *cenabio* |
| *quam* (m. II. ad *a* appos. *e*) | *quam* (*q* directis duabus lineolis, |

(1) Sic interpunge : *pro salute poposcit. Benedictione peracta* ... — (2) Distinguatur et interpungatur : *Super mota terra, quam factum talpigini uocant, inlaesum infantem repperit.*

| | |
|---|---|
| | altera supra *q*, altera trans hastam corr.) |
| $g^{h}$*islemarus* (*h* m. I. supr. lin.) | *Gislemarus* |
| *ducebat* | *dicebat* (*ducebat* corr.) |
| *reliquo homine* | *reliquos homines* |
| *tam elatus* | *camelatus.* |
| *pro bona* | *pro bono* |
| *et partemque noctis* | *et partem noctis* |
| *censiculo* (cum ꝰ supra *o*) | *sensiculo* |
| *ad luminariam* | *ad luminaria* |
| Cap. 7. *quod* | *quos* (*quod* corr.) |
| *tam elymosinam* | *tam elemosinas* |
| *pro culpis* | *pro culpas* (*culpis* corr.) |
| *ut captiuos* (*unde c.* corr. al. man.) | *ut captivos* |
| *sua cogitatione* | *suam cogitationem* |
| *saxonia* | *Saxamia* (*Saxania* corr.) |
| *christum* | *Christo* (*Christum* corr.) |
| *ualuit* | *voluit* |
| *captiuos* | *captivis* (*captivos* corr.) |
| *intenta* | *in tanta* (*intenta* corr.) |
| *laborem* | *labore* |
| *reduxit de eos* | *reduxit deos* m. I. |
| *inlesus* (*inlesos* corr. al. man.) | *illesos* |
| *repperit* | *reperiit* |
| *nullam dolorem* (1) | *nullum dolorum* m. I. |
| *illico* (*l* alter. delet.) | *in illico* (*in* del. corr.) |
| Cap. 8. *in ieiuniis se confixit* | *se ieiuniis confixit* |
| *prostratus* | *prostratur* (*prostratus* corr.) |
| *soletariam* | *seletariam* m. I. |
| *quantum secretius* | *quantum secretus* (*quanto secretius* corr.) |
| *meditaret.* | *meditaretur* |
| *nomine* | *nomen* |
| *uicinia* | *vicinio* |
| [*At beatus sacerdos dei percunctabat ut uasta heremi deus illi prouideret*] add. al. man. in marg. inf. | *Ad* (*At* corr.)... *percunctabatur*... *illi* om. |
| *At uir nobilis* | *Ac vir nobilis* |
| *di*$^{s}$*similis* (*s* m. I. sup. lin.) | *dissimilis* |

(1) In sequentibus interpunge : *Sic praeuidebat. Christus, qui in eum manebat, pse ei, quid faceret, indicabat.*

| | |
|---|---|
| *mao*(cum v supra *o*)*rontusque nomine qui postea religionem adeptus et monachus effectus post obitum.* | *Maurontus post obitum* |
| *nanctilde* | *Nanctille* |
| *suggestionem* | *suggestione* |
| *ditione* | *dictione* |
| *crisiacensé foreste* | *Chrisciacense florefice* |
| *exiguo* | *exigo* |
| *illa forestis* | *ipsa forestis* |
| *censita* | *censata* |
| *haria* (*harea* corr. al. man.) | *area* |
| *desiderauit* | *deravit* |
| Cap. 9. *illic tantam mortificationem tantamque abstinentiam* | *illic tantamque abstinentia* |
| *uix* | *vis* |
| *uiuebat* | *vivebant* |
| *et in eodem* | *in eodem* |
| *per manibula sua* | *per manibulas sua* (*suas* corr.) |
| *sigoberto* | *Sigobardo* |
| *ab eo* | *habeo* |
| *cuncta et* | *cunctas et* |
| *herimoaldus* | *Hermonaldus* |
| *uernaculi aut* | *vernaculi seu aut* |
| *qd* (lineola trans hastam superiorem directa) (*d* eras. et in ras. m. II. *vo*ˢ) | *quod* |
| *monasterium* (*-o* corr. al. man.) | *monasterium* |
| Cap. 10. *referam.* | *referant* (*referam* corr.) |
| *ergaterriae* | *erga terrigit* |
| *longor* (*langor* corr. al. man.) | *langor* |
| *cumfugium* (*conf.*- corr. al. man.) | *confugium* |
| *pro eos quos protinus* | *pro eius quos patronus* (*patronus* delet. a corr.) |
| *operat* (*opera*ᵇᵃ*t*ᵘʳ corr. al. man.) | *operatur* |
| Cap. 11. *praeuidit* | *preuenit* |
| *et sua* | *ad sua* |
| *ut de* | *unde* man. pr. |
| *diligentiam exhibuit nisi* | *diligentiam nisi* |
| *inde concauo* | *in decauo* |
| *finis sancta euenit* | *finis sanctus venit* |

| | |
|---|---|
| *praeciperat* (*preceperat* corr. al. man.) | *preciperet* |
| *multum post tempore* | *multo post tempore* |
| *ex centulo* | *et centulo* |
| *antea* | *ante* |
| *qui praeerat suos sequipeda* (1) | *qui preerant vos sequipeda* |
| *ma$^{g}$nus* (*g* man. pr. sup. lin.) | *magnus* |
| *in suas uices* (post *suas* rasura, probabiliter signum interpunctionis erasum est) | *in sua vices* (*vice* corr.) |
| *seruos dei* | *servus Dei* |
| *ut ad* | *et* (*ut* corr.) *ad* |
| *ita et fecerunt* | *ita fecerunt* |
| *ubi* m. I. (altera hasta litterae *u* eras.) | *ubi* |
| *impetrasse* | *impetrans se* (*impetrase* corr.) |
| Cap. 12. *sancta basilica* | *sanctae basilicae* |
| *in contra beati saepulcro* (cum v supra *o*) *erectus fuit. Ingressuum sua quae fuerunt sustentacula Ibi pendunt pro miracula* | *in contri beato sepulcro erectus fuit ingressuum sua que effuerunt sustentacula ibi penditur pro miracula* |
| *fuerat* | *fuerant* |
| *uincolati* (cum v supra *o*) | *vincolato* |
| *quidem* | *quidam* |
| *consistens* | *consistentes* |
| *reuertunt* | *revertuntur* |
| Cap. 13. *et* \|\|\| *ipsam* (forsan ante ras. legebatur *etiam ipsam*) | *et ipsam* |
| *Clades maligna* | *Vades maligni* |
| *ipsa plaga uocant* (super duas *a* final. m. II.-) | *ipsa plaga vocatur* |
| *panucola* | *panicola* |
| *lacerta* | *lacerna* |
| *regionis* | *religionis* |
| *ipse sanctus richarius* | *ipse richarius* |
| *unum e* | *unum a* |
| *quem* | *quam* (*quem* corr.) |
| *de claue* | *clave* |
| *sancto richarii* (*sancti* corr. al. man.) | *sancto Richario* (*sancti Richarii* corr.) |
| *periit* | *peribit* (*periit* corr.) |

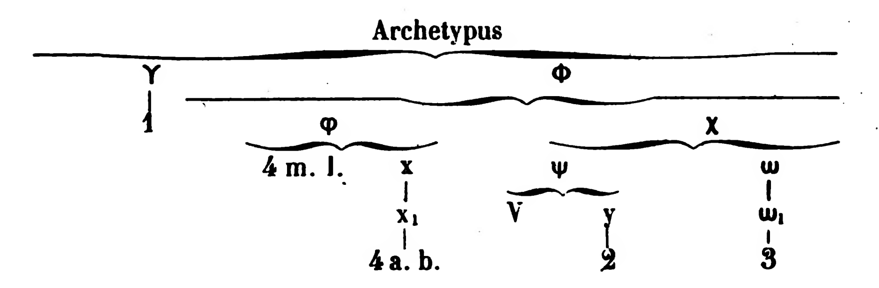
(1) Interpungatur : *et ipse, qui praeerat, suos sequipeda (suus sequipeda).*

| | |
|---|---|
| Cap. 14. *scribere debui hoc post* | *scribere de hoc postea* |
| *conposito conpositus* | *compositus* |
| *manibula* | *manipola* |
| *quasi uidisset* | *quam vidisset* |
| *malam* | *male* |
| *et pro fummosam* (prius *m* eras.) *mansionem* | *et pro fumosa mansione* |

Ex omnibus his allatis nemo non satis intelleget V ex alio meliore exemplari quam A fluxisse, at correctorem A codice, qui V. persimilis erat, usum esse.

## IV. Vita sancti Aniani episcopi Aurelianensis (V, fol. 110-115).

V cum illa subdivisione, quam Krusch (*MG.*, Scr. rer. merov. t. III, p. 104-117) nominat 2, id commune habet, quod et in cap. 4. interpolationem : *non est nostrae facultatis euoluere* ex Sulpicii Severi Vita Martini cap. 10. admittit et toti fere cap. 10. substituit cap. 7. libri II. *Historiae Francorum* Gregorii Turonensis (ed. Arndt, p. 69, l. 2 — p. 71, l. 1) Praeterea V multum affinis est praecipuo codici Turicensi bibl. urb. C. 10. i. (= Magnum Passionarium Sangallense saec. X. exeunt.), de quo Krusch in appendice ad vol. IV. Scr. rer. merov. (p. 767-768) agit quemque 4 vocat. Stemma codicum hoc fere modo mihi constituendum esse videtur (servatis numeris a Krusch adhibitis) :




Classis Υ grammatice et orthographice non correcta est, Φ vero quantum ad haec correcta est, φ interpolationem ex Sulpicio Severo non habet, χ eam admittit. Quamvis ψ loco cap. 10. excerptum ex Gregorio Turonensi exhibeat, textum multo meliorem quam ω praebet ideoque anteponenda erat. 4 a.b. ex classe φ quidem fluxerunt, sed multis mutationibus arbitrariis foedati sunt.

Ex lectionibus V duas afferre liceat, quae simul transitum unius classis in alteram manifeste ostendunt.

Cap. 2. : *ad pontificale munus*, 1., *ad pontificale onus*, 2. 3. 4 a. b., *ad pontificalem onus* recte V.

Cap. 7., : *cum omnem vestrorum falanges* 1. 4 m. I.,
*cum omne vestrorum fallanges* V,
*cum omni vestrorum falanga* 2,
*cum omni vestrorum falange* 4 a. b.,
*cum omnibus vestris phalangis* 3.

## V. Vita sancti Romani sacerdotis Blaviensis (V, fol. 119-$121^{v}$.)

Cum textus brevior, quem V exhibet, multum ab eo, qui in his *Analectis*, tom. V, p. 177-199 e codice Bruxellensi bibl. reg. 8550-8551 saec. X. editus est, differat et numquam impressus sit, primo eum legentibus praebebimus, dein alia quaedam praecipue de relatione utriusque textus adiciemus.

### Vita Romani.

Pauca quidem dicturus sum, quanta dominus noster iesus christus in seruis suis praestare dignatus est mirabilia. Quicumque legerit vel legentem audierit, tamquam bonus christianus aurem acommodet, ut non quasi sollicitus, sed spiritalem habeat intellectum. Cui parua non sufficit, plura (1) prodesse non possunt; etiam plura de seruis dei oportet credere, quam possit lectio humana monstrare.

Romanus igitur monachus aurece prouinciae opido oriundus fuit (f. $119^{v}$) ibique puerili aetate sanctae et pudicae (2) uiuens in monasterio cuiusdam abbatis electus ab omni congregatione fratrum diaconatus fungitur officium. Totusque deo decatus diuinis praeceptis mente et corpore quasi catenarum nexibus obligatus erat sedulus in uigiliis, in laboribus, in ieiuniis cibumque diurnum, quem a proposito suo accipiebat, pauperibus erogabat; fratres uero ieiunabant usque ad uesperum, ille uero post septimum diem cibum sumebat. Una uero die egressus ostium monasterii uidit quodam caecum (3) ali-

(1) *Ante* plura *2-3 litt. eras.* (*forsan* com). — (2) cae *in ras.* — (3) caeco *corr. al. man. saec. IX-X.*

moniam petere et signans oculos eius signaculum christi tangensque eos de oleo benedicto inuocans nomen domini aperuit oculos et ait ei : Uade in domum tuam et honorifica dominum, qui te curauit, et nemini dicas, quod romanus te curauit, ne subito tibi deterius contingat. Ille autem exiens defamauit eum in totam prouintiam illam. Et tunc uenientes infirmi curabat eos in nomine domini. Una autem noctium uisitauit eum dominus per uisum dicens ad eum : Serue meus fidelis, surge, oportet te exire de gente hac et loco tuo; ego enimuero adiutor tuus, et perges ad terreturium (1) burdegalensium urbis, castrum, cui uocabulum est blauia, ibique habitabis et destrues templum ibidem constitutum; ego enim uocabo ad adiutorium tuum sacerdotem meum (2) fidelem similem tui, et effugietis demonia, quae ibidem habitant et praeualent occidere animas hominum. Inde diuertens narbona ciuitatis portum adtigit coepitque inibi multas uirtutes facere. Nam quedam (3) uidua habens filium adulescentem prefectualis offitiis militantem, qui indigentiam genetricis stipendiis (4) propriis (f. 120) sustentabat. Hic puer subita infirmitate faciente defunctus est. Mox mater eius amissum filium ad uirum dei romanum festina percurrit, ibi beati uiri genua conplexa clamabat dicens : Credo, quia miseratio diuina ideo te hic, sanctae adduxit, ut filium redderis (5) matri; flebiliterque (6) subplicanti mulieri lacrimasque eius aspiciens solita miseratione commotus ad tugurium eius occultae latenterque peruenit. Fusa itaque prece solito ore prostratus super corpus exanime necdum ora expleta puer de mortis tenebris est reuocatus. Illa autem agens gratias non tantum uerbis (7) quantum lacrimis et uocibus gaudiisque persoluitur. Cuius igitur miraculi magnitudo non solum ciuitatem illam, sed prouintia cuncta fidelium deuocionibus (8) ac nuntius peragrabat. Sed in hoc domini nostri iesu christi non defuere magnalia. Cum iter ad tolosa urbis adpropinquasset, apparuit per spiritum uir beatissimus saturninus, eiusdem ciuitatis antestis et pater, et quasi in occursum progrediens miro affectu suscepit. Sed et ille reuelante domino cognouit, quisnam esset. Unde factum est, ut, cum se corpore non uidissent, propriis se inuicem nominibus salutauerint; locutique (9) diu simul ortabatur eum beatus pater sagaciter implere, quae sibi a domino fuerant imperata. Sed et ille cognoscens uirum

(1) terretorium *corr. al. man.* — (2) me || um, *una litt. erasa.* — (3) qe : dam. — (4) stypendiis, y *m. I. in* i *corr.* — (5) redderes *corr. al. man.* — (6) flebiterque, li *m. I. supr. lin.* — (7) urbis, e *m I. supr. lin.* — (8) devotionibus *corr. al. man.* — (9) loquutique *corr. al. man.*

sanctum confessus est ei, quo loco eum dominus arcessire dignatus est et quod ibidem pati deberet. Et post haec gratias agens deo iter, quod coeperat (1), ambulauit. Cumque uenisset terreturium (2) burdegalensium ciuitatis blauia castellum incessabili portu super litus garonne fluuii, ibi sibi cellulam suis manibus construxit. Paganorum autem nimia multitudo ante molem fani (f. 120v) ibidem constituti ludibria (3) exercebant. Domini autem uoluntas ibi eum plantauit, ubi persistens multam partem populi per eum dominus adquirebat. Turba autem reliqua paganorum multis eum iniuriis et superstitionibus adfligebant. Nam sępius ipsum legatis (4) manibus de terra suspensum uirgis (5) et flagellis caesum exinde exire cogebant. Sed ille sicut cędros (6) qui est in libano, perseuerabat immobilis, et, cum multa ab eis diuersa genera tormentorum sustineret, assiduae dominum deprecabatur, ut indulgentiam eis tribuere dignaretur eo quod nescirent, quid faciebant. Et cum diu multoque tempore dei famulus hoc modo laboraret, partem populi illius uidentes uirtutes, quas faciebat per ueneratorem suum romanum, domino adquirebat. Tamen molem illum satanę constructum ideo orationem suam non euertebat eo, quod dominus adiutorem illius sacerdotem suum transmittere (7) promiserat. Orante autem beatissimo romano sanctus martinus a domino ammonitus toronicę (8) ciuitatis episcopus, ut fratrem pro bono opere laborantem dei famulum uisitaret. Exsurgens autem diluculo martinus iter sibi propositum usque perfixit. Cumque beatus martinus itaer ad uisitandum adpropinquaret, beatum romanum in oratione positum dominus de martini aduentum ammonere dignatus est. Cumque ille iam prope esset, romanus una cum populo, quem domino adquisierat, in occursum eius progrediens nexu amplectitur sancti martini. Utrique genua in terra positi domino gratias peregerunt. Dehinc post oratione expleta cellulam sancti romani ingressi hymnis (f. 121) et psalmis deum benedicentes (9) dicebant : Jubilemus deo cum uoce exultationis et confessionis, ubi christus dominus ab ipsis est depraecatus, ut populum in tenebris et umbra mortis positum saluare (10) dignaretur. Sed cum milites (11) dei imperio christi fuissent coniuncti,

(1) coeperat, o *m. I. supr. lin.* — (2) terretorium *corr. al. man.* — (3) ludi. bria, *post* lud *duae litt. eras.*, i *in ras.* — (4) legatis, *m. I. corr.* e *in* i. — (5) *post* uirgis *duae litt. eras.* — (6) cedros, ŏ *corr. al. man.* — (7) transmittere, t. *m. I. supr. lin.* — (8) ę *supra priore* o *corr. al. man.* — (9) benedicentes, *post* bened *2 litt. eras.*, *in ras. m. II.* it *et ead. m. II. supr. lin.* cen. — (10) salu. are *una litt.* (t) *eras.* — (11) militẽs, s *m. I. supr. lin.*

infelix populus ille stupefactus non praeualuit domino adiuuante resistere. Tunc milites dei celebratis uigiliis accedentes ad molem fani illius hymnum deo dicebant: Omnes dii gentium demonia, dominus autem cęlos fecit; ponentes itaque baculos super molem fani illius statim corruit a fundamentis ita, ut, ubi esset, non pareret. Uidens autem populus uirtutem domini, quam per sanctos suos operare dignatus est, batizati sunt ab eis in nomine domini. Tunc sanctus (1) romanus cum magna prece postulauit sanctum martinum, ut ei honorem praesbiterii inponeret; quod ille humiliter, ut fieret, non negauit. Inposito itaque sacerdotis offitio et cum iam depositis daemonum motibus effugata uenená fuissent et sic populus dei liberatus cum sacerdote suo romano gauderet, Martinus ad suam repetiit ciuitatem. Tantam gratiam dominus beatissimo romano presbitero contulit, ut, quicumque ab eo uisitatus esset ęgrotus, continuo saluaretur. Quo tempore omnes per girum crediderunt in christum. Cumque omnis populus paganorum fidem christi recepisset (2), post pauco tempore petit a domino uir beatus romanus, ut sicut presbiterii honore per (3) manus sancti martini acciperat, ita per eius praesentiam saepulturae conderetur (4). Mox dominus eius adfuit petitionibus. Iubet sanctum martinum, ut ad sepeliendum beatum romanum ambulare deberet. Tunc (5) ueniens summus dei sacerdos martinus blauia usque peruenit (f. 121ᵛ). Cumque pariter in oratione persisterent, uidentibus fratribus beatissimus romanus emisit spiritum. E cuius orae in conspectu omnium columba candida sicut nix exiliens alta conscendit. Uidens autem sanctus martinus surgens ab oratione corpus beatissimi romani inuoluens (6) sindone mundo dignissimaę tradidit sepulturae. In quo loco talis gratia usque in hodiernum diem exuberat, ut omni anno supra monumentum et pauimentum tumuli sui quasi flores in similitudine appareant, cumque fiale collegeret, multis benefitia sanitatis dominus dignatur operare. Nauigantibus, si inuocatus fuerit, praestus occurrit, merentibus tristitiam auferet, uiduis et orfanis solatium tribuit, omnia in uota suscipiens, maximus interuentor; natale autem eius ab obsessis corporibus fugantur daemonia et multi infirmi ibi saluantur, et est ibi laus domini et benedicetur (7) ibi christus, filius

(1) sc. s., *una litt. eras.* — (2) recepisse. t., *una litt.* (n) *eras.* — (3) *Post* per *tres litt. eras* (scs. = sanctas). — (4) condereţur, *prius* e *m. I. in* i *corr.* — (5) tunc ue ueniens *cod.* — (6) incoluens, u *supra* c *corr. al. man.* — (7) benedicetur, e *in* cetur *m. I. in* i corr.

dei, qui regnat cum patre et spiritu sancto in saecula saeculorum. amen. Explicit.

Hanc vitam breviorem, quam *V* nomino, et alteram prolixiorem, quam, cum e codice Bruxellensi edita sit, *B* vocare libeat, ab invicem dependere cum idem ordo narrandi tum multa alia communia ostendunt, ex quibus pauca proferre sufficiet.

| V | B |
|---|---|
| *quasi catenarum nexibus obligatus* | Cap. 2. *quasi catenarum compage nexibus obligatus* |
| *fratres uero ieiunabant usque ad uesperum* | Cap. 2. *fratrum vero refectio ad vesperum parabatur* |
| *ego enim uocabo ad adiutorium tuum sacerdotem meum fidelem similem tui* | Cap. 5. *ego vero vocabo servum meum fidelem et sacerdotem tui similem, qui auxiliabitur tibi* |
| *prefectualis offitiis militantem* | Cap. 6. *praefectoriae dignitatis officia regia potestate consecutus* |
| *cuius igitur miraculi magnitudo non solum ciuitatem illam, sed prouintia cuncta fidelium deuocionibus ac nuntius peragrabat* | Cap. 6. *huius igitur miraculi magnitudinem circa quasque provincias cuncti audientes confluebant* |
| *legatis manibus de terra suspensum uirgis et flagellis caesum exinde exire cogebant* | Cap. 9. *vinctis retro manibus ab imis in alto suspensum virgisque caesum multisque affectum iniuriis abinde exire cogebantur* |
| *cum multa ab eis diuersa genera tormentorum sustineret* | Cap. 9. *cum autem assidue diversorum tormentorum sustineret iniurias* |
| *e cuius orae in conspectu omnium columba candida sicut nix exiliens alta conscendit.* | Cap. 13. *ex huius sancti viri ore speciosa egrediens columba ad instar nivis candidis contecta pennis, pulcra specie candore eximio coruscabat ac volatu alta conscendens caelos feliciter penetravit.* |
| *in quo loco talis gratia usque in hodiernum diem exuberat* | Cap. 15. *in quo loco usque in praesens eximiae ad tumulum virtutes exuberant* |

Iam ex his atque ex plurimis aliis exemplis ac locis quisque facile cognoverit B verba et narrationes, quae V continet, largo quodam modo amplificare et dilatare, ut exinde suaderi videatur B ex V fluxisse et nonnisi retractationem prolixiorem vitae V constituere. Sed et aliis quoque indiciis idem insinuare possumus. In V nihil dicitur de navigatione Romani, nihil de itinere eius transmarino (hoc solum legitur : *Narbonnae civitatis portum attigit)*, in B autem (cap. 5 et 9) expresse agitur de navigatione eius usque ad Narbonnam et Blaviam. Talis autem differentia ex errore compilatoris Vitae B exorta esse mihi videtur. Nam iuxta V Aurecae in oppido Provinciae (= Provence) natus est, B vero loco *Aurecae* legerat *Avrecae* (Africae) eumque ex Gallo Africanum fecit ideoque iter eius trans mare fingere debuit. Alia eiusdem generis sunt : in V filius viduae Narbonnensis praefectorio officio militare legitur, cum B (cap. 6) eum praefectoriae dignitatis officia regia potestate consecutum esse dicat; in V Romanus a Martino honorem sacerdotii petit, neque ille humiliter eum denegat, iuxta B (cap. 11) Martinus a Romano pia supplicatione obtinet, ut presbyterii ministerium recipiat; denique V hoc tantum enarrat super tumulum Romani *flores in similitudine* apparere, B vero (cap. 15) id amplificat scribens : *(at) supra omne pavimento tumuli sancti ad instar nivis quasi flores magnae mirabiliter oriantur odore suavissimo redolentes*. Ex quibus eruerit forte quispiam B esse amplificationem et exornationem Vitae V. Equidem ex rationibus ad finem huius Cap. adferendis id asserere audacius nolim.

Iam Gregorius Turonensis *Glor. Conf.* cap. 45. S. Romanum maxime et praecipue patronum navigantium novit, ergo scripta Vitae eius, de quibus Turonensis loquitur, non V sed B esse possunt (1). Qua de causa B iam saec. VI. conscriptam esse putaverim et V (uti etiam ex notitia accurata Galliae Romanae et ex verbis : *usque in hodiernum diem*, quae tempus non longe praeteritum indicant, patet) saec. V. exarata est, cui rei sermo non modo non obstat, sed et congruit.

In V. praefatiuncula quaedam (2) Vitam antecedit, in codice Bruxellensi vitae B prologus quidem deest, sed in codice Carnotensi bibl. civit. 68 saec. XII. (cf. *Anal. Boll.*, t. VIII, p. 101) longus prologus praemittitur, qui incipit : *Dum senescente nunc mundo*... Quem nonnisi amplificationem praefatiunculae esse persuasum mihi habeo. Illud quoque notandum est compilatorem B

(1) Nam B bis (cap. 9 et 15) prolixius auxilium eius in periculo navigationis laudat, quod V obiter tantum inter alia beneficia commemorat. — (2) Eadem praefatiuncula etiam in uno codice Actorum S. Piatonis habetur *Act. SS.*, Oct. t. I, p. 22.

singulari studio Sulpicii Severi Vitam S. Martini et eiusdem tres epistulas de S. Martino prosecutum esse, unde saepe sententiae Sulpicianae in B redeunt, e. g. B cap. 3. *Qualem se quantumque praestiterit non est nostrae facultatis evolvere* (= Vita S. Mart. cap. 10). — B cap. 4. *Sensitque per spiritum Domini adesse virtutem* (= Vita S. Mart. cap. 7 : *sensisseique per spiritum Domini adesse virtutem)*. — B cap. 8. *Cum fatigata ex itinere paulisper membra quiescerent... somnus obrepsit* (= Epist. II. init. : *cum fatigata animi angore in lectulo membra posuissem... somnus obrepsit)*. — B cap. 11. *Foeda indicia relinquentes* (= Vita S. Mart. cap. 17 : *foeda relinquens vestigia)*. — B cap. 13. *Dissolutionem corporis sui imminere conspiciens* (= Epist. III. 6 : *dixitque fratribus dissolutionem sui corporis inminere)*. — B. cap. 13. *Nec mori metuebat nec vivere renitebat* (= Epist. III. 14 : *nec mori timuerit nec vivere recusaverit)*. — B cap. 13. *Fatiscentibus artubus spiritui servire cogebat* (= Epist. III. 14 : *fatiscentes artus spiritui servire cogebat)*.

In V tales mutuationes ex Sulpicio Severo nullae inveniuntur. Attamen dicendum est non pauca, quae a Sulpicio de S. Martino narrantur, etiam S. Romano attribui, e. g. curationem caeci, suscitationem mortui, destructionem fani paganorum, conversationem cum iam pridem mortuis, et a Gregorio Turonensi *De virtutibus S. Martini* I. 2, I. 9, I. 45, II. 17 S. Martinum adiutorem navigantium praedicari. Quapropter Vitas S. Romani V et B fide nullatenus dignas esse censeo et hoc solummodo de eo historice constare puto : Saeculo quarto ad finem suum vergente apud Blaviam castrum ad ostia Garumnae Romanus quidam sacerdos fama sanctitatis praeclarus vixit et (forsan) a S. Martino episcopo Turonensi sepulturae traditus est.

### VI. Passio sanctae Afrae martyris Augustanae. (V, fol. 165v-166v).

V solam passionem S. Afrae exhibet et forma textus in genere similis est ei, quem cod. Paris. Bibl. nat. 17002 f. 45-45v saec. X (apud Krusch, *MG.*, Scr. rer. merov., t. III, p. 46, siglo A7b) notatus praebet quemque Narbey in suo *Suppl. aux Acta SS.*, t. II, fasc. 21 et 22 (1905), p. 366-67 publici iuris fecit. Cum tamen V pluribus in locis ab eo discrepet, totum textum V hic exscribendum esse putavimus.

## Incipit passio sanctae afre (1), quod est VII. Id. Ag.

Apud prouintiam (2) ritia (3) in ciuitate agusta, (in) quo (4) tempore (5) cum (6) christianis esset (7) gloriosa persequutio et omnes christiani conprehensi et uariis suppliciis afflicti conpelle(ren)tur (8) sacrificare atque contradicentibus et resistentibus gloriosae passiones (9) adfe(rretur) (10) mors, tunc et (11) apud prouintiam ritia (12) in ciuitate (13) agusta conprehensa est afra, uenerabilis martyra (14), quae meretrix fuerat, oblataque est iudici. Iudex iniquitatis dixit ad eam : Quae diceris? Afra respondit : Etsi inuolata (15) sum peccatis, tamen christiana. Iudex dixit : Quia expedit tibi uiuere, necesse est, ut praeceptis imperatorum obtemperes, ut accedens sacrifices. Afra respondit : Sufficiunt mihi peccata mea, quae nunc usque gessi; hoc ego non sum factura. Iudex dixit : Accede ad capitolium (16), sacrifica. Afra respondit : Capitolium meum christus est, qui scit, quid gessi in meipsa; tamen, si dignam me iudicat, desidero ipsi sacrificare. Iudex dixit : Audio de (17) te esse publicam meretricem; sacrifica ergo, quia lex christianorum aliena est a deo uestro, siquidem meretrix (18). Afra respondit : Dominus noster iesus christus pro peccatoribus de caelo descendere et pati dignatus est, unde prima (19) sum ego. Nam nec peccatores nec meretrices despexit, sed cum ipsis bibit et manducavit (20). Iudex dixit : Magis sacrifica, ut diligaris ab omnibus amatoribus tuis, ut, sicut nunc usque dilect(a es) (21), ameris et multa tibi confer(en)tur (22) pecunia. Afra respondit : Adhuc me cognosco non esse despecta (23) a facie dei, quia me ad hanc gloriosam passionem peruenire dignatus est, per quam credo me remissionem peccatorum meorum esse consequuturam (f. 166). Iudex dixit : Haec fabulae sunt, magis sacrifica; te enim talem scenam tantisque inuo-

(1) afre *m. I. supr. lin.* — (2) prouintia., *una litt.* (m) *eras.-m. I. supr. lin.* — (3) ritia, -*m. II. supr. lin.* — (4) ... quo *eras.*, quodam *m. II. supr. lin.* — (5) tempore, *supra alterum* e *rasura.* — (6) cum *in ras.* — (7) esset *eras.*, *supr. lin.* ingruit. — (8) conpelle... tur, *tres litt. eras, in fin. lin. post* conpelle *positum* ban. — (9) passiones e *m. II. in* ı *corr.* — (10) adfe..., *quinque vel sex litt. eras.*, *m. II.* batur *in ras.* — (11) et *eras.* — (12) ritia - *m. II. supra* a. — (13) in ciuitate *in litura, postea* ricia *eras.* — (14) uenerabilis martyr. *m. I. adicit. in marg. inf. ult. litt.* (a) *eras.* — (15) inuolàta, v *m. II. supra primum* a. — (16) et *m. II. in initio lin. addit.* — (17) de *eras.* — (18) siquidem meretrix *m. II. expunct;* meretrux, *ult. hasta* u *eras.* — (19) prima., *una litt. eras.* — (20) manducabit *m. I.*, b *eras. et m. II.* u *in ras.* — (21) dilect..., *duae litt. eras.* an *in ras. et* ter *supr. lin.* (dilectanter) *m. II.* — (22) confer... tur, *duae litt. eras.* a *m. II. in ras.* — (23) despecta, -*m. II. supr.* a.

lutam peccatis desidera (1) saluari? Afra respondit : Nihil difficile est apud deum. Nam et latronem (2) confitenti deus bona paradisi promittere dignatus est. Iudex dixit : Sacrifica, ne te in conspectu amatorum tuorum, qui tecum turpiter uixerunt, ut publicam meretricem uiuam incendam. Afra respondit : Confusio mihi nulla est nisi de peccatis meis. Iudex dixit : Porro iam sacrifica, quoniam iniuria mihi est tot horis tecum contendere: certe, si nolueris, occideris. Afra respondit : Hoc mihi est, quod opto, si tamen merear in conspectu eius, cui peccaui in corpore (3) meo, requiem inuenire. Iudex dixit : Aut sacrifica aut te incendam. Afra respondit : Corpus meum, quod peccauit, accipiat diuersa tormenta; nam animam meam sacrificiis daemonum non coinquinabo. Tunc iudex nequissimus data sententia dixit : Afra publica meretrix, qui (4) se christianam (5) professa est et noluit sacrificiis participari (6), uiuam incendi praecipimur (7). Statimque rapta est a ministris et ducta ad insulam fluuii, quae uocatur lacce, ibique expoliantes eam ad stipem ligauerunt. At illa eleuans oculos suos ad caelum orauit cum lacrimis dicens : Domine deus omnipotens, qui non iustos uenisti uocare, sed peccatores ad paenitentiam, cuius promissio uera et manifesta est, sicut dignatus es dicere : ex qua ora conuersus fuerit peccator a suis iniquitatibus, ex eadem ora non te (8) memoraturum peccata tibi soli confiteor iniquitates (9) meas, quas gessi in corpore meo et condignam paenitentiam non egi, sed peto ac deprecor tuam misericordiam, ut per hanc confessionem nominis tui digna (10) satisfactione suscipias atque me a conspectibus tuis non facias (f. 166[v]) alienam, sed cum sanctis tuis requiem donare (11) digneris. Sic quoque subsequuto igne ministri uiuam eam incenderunt apud urbem et cum ea alios uiginti septem (12) : id est quirino (13), largion (14), criscentianum, ammiam, iuliam, leunina (15), euthicianum, diumercam, charietonem, fidelfam (16), agape (17), petrum et alii (18) duodecim, quorum nomina dominus nouit, qui pro nomine domini nostri iesu christi

(1) desidera[s], s *m. II. supr. lin.* — (2) latronem, em *eras. et m. II.* i *in ras.* — (3) corpori, i *m. I. in.* e *corr.* — (4) qui, i *m. II. in* ę *corr.* — (5) christia[nam], nam *m. I. supr. lin.* — (6) participari, *ult.* i *m. II. in* e *corr.* — (7) praecipimur, *sic cod.* — (8) *Post* te *duae litt. eras. forsan* re (rememoraturum). — (9) initates, qui *m. I. supr. lin.* — (10) *Post* digna *m. II.* me. — (11) d... re *tres litt. eras. et post* d *in ras.* a *ex alia litt.* (o) *corr.* — (12) se..., *quattuor vel quinque litt. eras. in ras.* x. — (13) quirino, *m. II. add.* nem — (14) largion, *m. II. add.* em — (15) leunina, *supr.* a *m. II.* — (16) fidelfam, el *m. I. expunct.* — (17) agape, - *m. II. addit. supr.* e — (18) alii[os], os *m. II. supr. lin.*

decollati sunt, qui glorificat sanctos suos per bonam confessionem in saecula sacculorum. Amen (1).

Existentia ipsa textuum V et P (sic deinceps textum codicum A 7a et A 7b generatim nominabimus) (2), qui solam passionem Afrae sine conversione eius et sine martyrio matris ac ancillarum continent, ostendit quam false Krusch iudicaverit Passionem Afrae praesupponere conversionem et utramque vinculo artissimo inter se conexam esse (3). Quae assertio Kruschii eo falsior est, quia nec in V nec in P minima relatio ad narrationem conversionis habetur. Fundamentalis autem et praecipuus error Kruschii iste est, quem his verbis enuntiat (*Monum. Germ.*, Scr. Merov., III, p. 50) : « Passionem in breve compendium ibi (sc. in P) redactam esse. » E contra in sequentibus rationibus gravissimis probabimus, K ex V et P contaminatam, compilatam, consutam ac conversionis historiae adaptatam esse.

P ex V fluxit. Permultis quidem in rebus utraque recensio consentit, in aliis autem V, si eam cum P comparemus, simplex, inaffectata, non fucata est, e. g.

| V | P |
|---|---|
| *esset gloriosa persequutio.* | *gloriosum esset persecutionis certamen subire.* |
| *gloriosae passiones adferretur mors.* | *gloriosa passionis inferrentur tormenta.* |
| *quae meretrix fuerat.* | *hec enim meretrix fuerat* (*enim* ineptissime hic adhibitum est). |

Ad interrogationem iudicis : *Quae diceris?* in V Afra pure et simpliciter respondet; iuxta P iudex bis fere idem interrogat. P breviando interdum sensum a V alienum exprimit, e. g.

| V | P |
|---|---|
| *qui scit, quid gessi in meipsa; tamen si dignam me iudicat, desidero ipsi sacrificare.* | *que gessi, ipse me ad singula iudicat.* |

Si P sententiam textus. : « *Audio de te esse publicam meretricem* mutat in : *audio pulcherrimam te esse meretricem* inepte hoc

(1) *Signum quoddam propr. simile notae Tironianae, forsan* Amen. — (2) Textum, quem Krusch, *MG.*, Scr. rer. merov., t. III, pp. 55-64, praebet, K signabimus. Ceterum sigla Kruschii pro singulis codicibus retinebimus. — (3) *Neues Archiv für ält. deutsche Geschichtskunde*, t. XXIV, p. 288.

facit. Nam Afram pulchram esse non audire debet, sed ipse videre potest iudex. Certo *pulcherrimam* ex *publicam* ortum est. P ordinem nominum in appendice martyrologica contra V A3a. A5a. A7a. proprio Marte invertit.

K ex V fluxit. Quod multis locis, in quibus congruunt, innuitur. Praeterea argumenta plura praesto sunt V fundamentum recensionis K esse. V graviter et simpliciter habet : *qui scit.... ipsi sacrificare* (ut supra), K autem tumidissime : *quem habes ante oculos meos. Ipsi cotidie.... abluatur*. V dicit : *lex christiana aliena est a deo uestro* (sc. pagano meretricum), P autem : *aliena es a deo christianorum*, quod impossibile est in ore iudicis pagani. In V iudex unum supplicium Afrae minatur : *uiuam incendam*, in K legimus : *torquere te faciam et post haec vivam incendi*. In V formula usitata et sollemnis habetur : *data sententia dixit*, cum K insolite dicat : *dictavit sententiam dicens*.

Ergo V fundamentum textuum et P et K est.

Si textum K accuratius inspexerimus, eum recensione et V et P usum esse inveniemus. Aliis in locis magis cum V, aliis cum P consentit. Exempla, in quibus V et K contra P conveniunt, sunt :

| V | K |
|---|---|
| *accede ad capitolium, sacrifica.* | *accedens ad capitolium sacrifica.* |
| *ut diligaris ab omnibus amatoribus tuis, ut, sicut nunc usque dilecta es, ameris et multa tibi conferentur pecunia.* | *ut diligaris ab amatoribus tuis et, sicut semper dilecta es, habearis* (*ameris* A 2) *et inferantur tibi pecuniae multae ab eis.* |
| *haec fabulae sunt, magis sacrifica.* | *hoc fabulae sunt, magis sacrifica diis.* |
| *porro iam sacrifica... certe, si nolueris, occideris.* | *porro iam sacrifica... certe, si nolueris, occideris.* |
| *hoc mihi est, quod opto, si tamen merear in conspectu eius, cui peccaui in corpore meo, requiem inuenire.* | *hoc est, quod opto, si tamen merear, ut per hanc confessionem digna efficiar requiem invenire.* |
| *nam animam meam sacrificiis daemonum non coinquinabo.* | *nam animam meam sacrificiis daemoniorum non coinquinabo.* |
| *ibique expoliantes eam ad stipem ligauerunt.* | *ibique eam expoliantes ad stipidem* (*stipem* B.1.3.) *ligaverunt.* |

Sunt etiam exempla, in quibus P et K contra V consentiunt :

| P | K |
|---|---|
| *sacrifica, quia expedit tibi.* | *sacrifica diis, quia expedit tibi (vivere quam in tormenta deficere).* |
| *capitolium meum Christus est, quem ante oculos meos habeo.* | *capitolium meum Christus est, quem habeo ante oculos meos.* |
| *sed cum ipsis manducavit.* | *secum eos manducare permisit.* |
| *catonis cesam.* | *catomis caedi iubeam.* |
| *supposito igne.* | *igne subposito.* |

K directe ex P fluere non potuit, quia tunc consensus eius cum V contra P explicari nequit; P ex K directe oriri non potuit, quia in hoc casu consensus P cum V contra K impossibilis esset neque intellegendum esset, cur P aeque eadem ex K omiserit, quae in V omissa sunt; P et K ex V tamquam ex uno fonte derivari nequeunt, quia ratio differentiarum inter P et K contra V reperiri non posset.

Ergo nihil aliud restat nisi hoc : K ex V (et quidem, ut comparatio accurata docet, praecipue) et ex P tamquam ex duobus fontibus compilatus est. Hinc ea, quae in K redundant, interpolationes et mutationes arbitrariae esse cognoscuntur. Tales interpolationes, quibus passio cum conversione coniungitur sunt : *hanc, quam notam habebat facies publica, quod esset lupanaria* (ed. Krusch, t. c., p. 61, l. 12-13), *quae ignorans deum gessi* (p. 61, l. 16), *nam et euangelia eius.... indulgentiam acceperit* (p. 62, l. 2-4). Aliae quoque interpolationes sunt : tota inquisitio a responsione Afrae : *Pecuniae execrabiles* usque ad interrogationem iudicis : *Unde nosti, quia te admisit ad hoc nomen* (p. 62, l. 7-17) et tota oratio altera Afrae ante supplicium (p. 63, l. 12-17). Etiam finis orationis prioris in K mutatus est (p. 63, l. 9-11) itemque verba in fine : *Et haec dicens emisit spiritum* arbitrarie adiecta sunt. Ex eo, quod K, qui ex V et P est haustus artificiose conversioni aptatus est, explicatur quoque, cur in K initium passionis : *Aput provincia Retia in civitate Augusta* semel positum cum sequentibus cohaereat et quare eadem verba in V et P bis (et primo loco inepte et inconcinne) ponantur. Ne enim falso crederetur Afra aeque ac martyres, quorum appendix martyrologica meminit, Romae passa esse, ista verba ex sequentibus ad initium passionis collocata sunt sicque inconcinnitas in V et P orta est, quae in K manu perpolienti sublata est.

Si, uti iam probavimus, textus K praecipue ex V et altera recensione eiusdem V, nempe ex P, consutus et arbitrarie interpolatus est, sequitur V fundamentum unicum et solidum passionis Afrae esse.

Quod eo magis evincitur, quod in V omnia, quae Krusch auctoritati et veritati passionis Afrae obiecit, desunt et id, quod desiderat, revera habetur. Desunt enim in V nomen iudicis, eius ratio agendi minus apta, verba *facies publica* et *catomi*, quaestio in socias Afrae et, quae Krusch desiderat, expresse commemorantur : praecepta imperatorum. Argumentum ex verbis *tot horas tecum certare* desumptum Krusch ipse non multum persuasibile habuerit, cum legerit, quae de eo iam in antecedens Boschius in *Act. SS.*, Aug., t. II, p. 59, not. *f*, scripserit. Nulla ergo restat obiectio nisi forte ea, quod insula (non fluvius), in qua Afra cremata est, Lecchae (in V lacce) vocatur. Sed cum P, qui ex V fluxit, legat *Lycie*, possibile est, in V etiam *Lyci* scriptum fuisse et a scriba nomen in eam formam mutatum esse, quae suo tempore usitata erat (1).

Si omnia, quae hucusque de passione S. Afrae disputavimus, rite perpenderis, nullum dubium erit, quin V pura et integra acta in genuina forma exhibeat, a verbis : « *In quo tempore cum christianis esset gloriosa persequutio* usque ad verba : *incenderunt apud urbem*. Analysi ergo fontium idem assecuti sumus, quod ex rationibus internis L. Duchesne (2) probare conatus est.

Reiciendae igitur sunt conversio Afrae, interpolationes et mutationes in K factae, passio Hilariae et ancillarum nec non, uti per se patet, appendix martyrologica, quae iam, ut codex A2. saec. VIII. litteris Anglosaxonicis exaratus ostendit, saec. VIII. addita fuerat. Ex eodem codice A2 constat etiam conversionem et martyrium sociarum iam saec. VIII. exstitisse, non, ut Narbey vult, saec. IX. medio ficta esse. Cod. A7a. in monasterio Bobiensi scriptus est, quod a S. Columba erectum est, qui et Luxovium fundaverat, cuius abbas Eustasius iuxta Krusch fortasse cultum Afrae ex Alemannia eo transtulerat.

Sed quibus verbis acta genuina Afrae inceperunt? Verba, quae nunc leguntur : ***Apud prouintiam ritia in ciuitate agusta*** nonnisi stolide ex sequentibus in initium transposita esse iam probavi et inter eruditos constat. In *Anal. Boll.* t. X, p. 53 sqq. acta puriora et sinceriora S. Pancratii habentur, quorum prima enuntiatio ad verbum fere eadem est cum V : ***Cum esset persecutio et omnes christiani apprehensi et variis suppliciis afflicti atque contradicentibus gloriosa inferretur mors***. Praeposita autem sunt ibi, uti moris est in Actibus proconsularibus, nomina imperatorum : ***Temporibus Diocletiani et Maximiani nequissimorum principum***. Inde conicio etiam in Actis Afrae ab initio praeposita esse nomina imperatorum (3) et puto ini-

(1) Cf. Th. Hornung. *Die Heilige Afra.* (Augsburg, 1904), p. 16-17. — (2) Imprimis in *Bulletin critique,* II Sér., t. III, 1897. — (3) Praecepta imperato-

tium Actorum Afrae sonuisse : *Diocletiano et Maximiano imperatoribus*, haec verba postea erasa et eorum loco scriptum esse : *Apud prouintiam vilia in ciuitate agusta*. Haec coniectura etiam eo probatur, quod utraque enuntiatio eundem fere numerum litterarum (34-35) exhibet. Sed hanc hypothesin tantummodo esse velim.

Aliud autem certum mihi esse videtur. Prior enim pars Passionis S. Macrae (observa assonantiam : Macra, Afra), virginis in territorio Remensi, cuius Passio (1) ad eas pertinet, in quibus Rictiovarus praeses occurrit, et iam in Parvo Martyrologio Romano Rosweydi sat antiquo commemoratur, ex Actis Afrae deprompta est. Etiam Macra in civitate Augustana, in insula Litia patitur; iudex ad eam dicit : *Prospice ad Capitolium et sacrifica diis*. Macra respondet : *Christus.... Capitolium est meum*; latronem paenitentem inducit; oratio Macrae ante cremationem fere verbo tenus eadem est atque Afrae (in V et P) ante supplicium. Quia vero Passio Macrae nullum indicium genuinae antiquitatis, ut Acta Afrae, prae se fert, ex his, non vice versa, fluxisse oportet.

Finem tractatui meo tandem impositurus noto sex Vitas vel Passiones sanctarum, quae in cod. 420 bibl. Pal. Vind. habentur, ex eodem, ut consimiles lectiones ostendunt, repeti in cod. 339 eiusdem bibl. (olim Salisb. 11) saec. XIII. incunt., scilicet : S. Genovefae f. 4ᵛ-8ᵛ, SS. Fidei etc. f. 8ᵛ-12, S. Afrae f. 12-12ᵛ, SS. Euphemiae etc. f. 12ᵛ-15ᵛ, S. Eulaliae f. 15ᵛ-16ᵛ, S. Theodosiae f. 16ᵛ-20.

Godefridus Vielhaber, O. Praem.,
Bibliothecarius canoniae Plagensis (Schlägl)
in Austria superiore.

rum expresse in V. commemorantur, de Commodo et Vero vix cogitandum est, quare Diocletianus et Maximianus restant. — (1) *Act. SS.*, Ian. t. I, p. 325-326.

# LES DEUX ANCIENNES

# VIES DE S. GRÉGOIRE LE GRAND

Dans ces derniers temps on s'est demandé à plusieurs reprises quels rapports unissent entre elles les deux anciennes *Vies de S. Grégoire le Grand*, écrites l'une par le Vénérable Bède *BHL.* 3638, l'autre par un moine de Whitby *BHL.* 3637. Les solutions les plus différentes ont été données à ce problème. Ewald (1) affirme que Bède utilisa la Vie *BHL.* 3637. Le P. Thurston (2) croit au contraire que l'auteur de cette Vie *(BHL.* 3637) s'est servi de *BHL.* 3638. Enfin le R. P. Dom Butler (3) nie le seul point sur lequel les premiers auteurs fussent d'accord, qu'il y ait une dépendance quelconque entre ces deux œuvres.

Surprenantes à première vue, ces divergences s'expliquent aisément par l'examen des biographies en question. Car elles sont ainsi composées qu'elles donnent une part de vraisemblance à chaque manière de voir. Ces récits sont en effet si semblables par endroits, qu'il est bien naturel de les croire dérivés l'un de l'autre; d'autre part ils renferment chacun trop de détails qui leur sont propres, pour ne pas faire douter de cette dérivation. Pour nous rendre compte du degré de probabilité de la dépendance entre les deux Vies, nous transcrivons ici tous les passages qui l'ont fait admettre par Ewald et par le P. Thurston, mettant en parallèle les textes du *Liber Pontificalis* et des œuvres de S. Grégoire qui ont servi aux biographes.

*BHL.* 3637 (4).

***Fuit igitur iste*** NATIONE ROMANUS, EX PATRE GORDIANO ***et matre Silvia, nobilis secundum legem, sed nobilior corde coram Deo in religione. Longo iam tempore*** manens in monasterio, ***ubi*** EIUS ANIMO LABENTIA CUNCTA SUBTERFUISSE ***ipse designat,*** REBUS OMNIBUS QUAE VOLVUNTUR EMINEBAT, NULLA NISI CELESTIA COGITARE CONSUERAT.

(1) PAUL EWALD, *Die älteste Biographie Gregors I.*, HISTORISCHE AUFSÄTZE DEM ANDENKEN AN GEORG WAITZ GEWIDMET (Hannover, 1886), p. 17-54. — (2) *The Oldest Life of St Gregory,* THE MONTH, t. CIV (1904), p. 337-53. — (3) *Hagiographica,* THE JOURNAL OF THEOLOGICAL STUDIES, t. VII (1906), p. 312-13. — (4) FR. GASQUET, *A Life of Pope St Gregory the Great written by a Monk of the Monastery of Whitby* (Westminster, 1904).

*Unde etiam aptius ad hec qualiter venisset, carptim breviterque eius perfruamur sermone et sensu. Primo namque eum in eo loco honorificum secundum* apostolice *ubi hec designat clare* Constantinopolim *testantur* responsa, *ubi confestim non in hoc gloriando sed solite se humiliando* : Diu, *inquit*, longeque conversationis gratiam distuli...

## SOURCES.

*Gregorius* NATIONE ROMANUS, EX PATRE GORDIANO, *sedit ann. XIII, mens. VI, dies. X.* (*Liber Pont.*, LXVI.)

*Quadam vero nocte huic Tharsillae amitae meae... per visionem* atavus meus Felix *huius Romanae Ecclesiae antistes apparuit.*
(*Homel. in Evang.* l. II, XXXVIII, P. L., t. LXXVI, col. 1291.).

*Infelix quippe animus meus occupationis suae pulsatus vulnere, meminit qualis aliquando in monasterio fui; quomodo* EI LABENTIA CUNCTA SUBTER ERANT ; QUANTUM REBUS OMNIBUS QUAE VOLVUNTUR EMINEBAT ; QUOD NULLA NISI COELESTIA COGITARE CONSUEVERAT ; quod etiam retentus corpore, ipsa iam carnis claustra contemplatione transibat; quod mortem quoque, quae pene cunctis poena est, videlicet ut ingressum vitae et laboris sui praemium amabat.
(*Dial.* I ; P. L., t. LXXVII, col. 149. 152.)

*Dudum te, frater beatissime, in* Constantinopolitana *urbe cognoscens, cum me illic sedis* apostolicae responsa *constringerent, et te illuc iniuncta pro causis fidei Visigothorum legatio perduxisset, omne in tuis auribus, quod mihi de me displicebat, exposui : quoniam* diu longeque conversionis gratiam distuli.
(*Libri Moralium*, epist., P. L., t. LXXV, col. 510 et 511.)

## *BHL.* 3638.

*Erat autem* NATIONE ROMANUS, EX PATRE GORDIANO, *genus a proavis non solum nobile, sed et religiosum ducens. Denique* Felix *eiusdem apostolicae sedis quondam episcopus, vir magnae gloriae in Christo et ecclesia,* eius fuit atavus. *Sed ipse nobilitatem religionis non minore quam parentes et cognati virtute devotionis exercuit. Nobilitatem vero illam, quam ad saeculum videbatur habere, totam ad nanciscendam supernae gloriam dignitatis divina gratia largiente convertit. Nam mutato repente habitu saeculari monasterium petiit, in quo tanta perfectionis gratia coepit conversari, ut, sicut ipse postea flendo solebat adtestari,* ANIMO ILLIUS LABENTIA CUNCTA SUBTERESSENT, UT REBUS OMNIBUS, QUAE VOLVUNTUR,

EMINERET, UT NULLA NISI COELESTIA COGITARE SOLERET, ut etiam retentus corpore ipsa iam carnis claustra contemplatione transiret, ut mortem quoque, quae pene cunctis poena est, videlicet ut ingressum vitae, et laboris sui praemium amaret...

*BHL.* 3637.

*De quo paulo post* tempore quo AD MINISTERIUM, *inquit,* ALTARIS accessi, hoc [de] me, ignorante [me] actum est, ut sacri ordinis pondus acciperem. Ubi [me] scilicet MULTI EX MONASTERIO FRATRES MEI, GERMANA VINCTI CARITATE, SECUTI SUNT. Quod divina effectum dispensatione conspicio, UT EORUM SEMPER EXEMPLO AD ORATIONIS PLACIDUM LITTUS, QUASI ANCHORE FUNE RESTRINGERER, CUM CAUSARUM SECULARIUM INCESSABILI IMPULSU FLUCTUAREM.

SOURCE.

*Sicut eo quoque* tempore, quo AD MINISTERIUM ALTARIS accessi, hoc de me, ignorante me, actum est, ut sacri ordinis pondus acciperem, *quatenus* in terreno palatio licentius excubarem; ubi me scilitet MULTI EX MONASTERIO FRATRES MEI, GERMANA VINCTI CHARITATE, SECUTI SUNT. Quod divina factum dispensatione conspicio, UT EORUM SEMPER EXEMPLO AD ORATIONIS PLACIDUM LITTUS, QUASI ANCHORAE FUNE RESTRINGERER, CUM CAUSARUM SAECULARIUM INCESSABILI IMPULSU FLUCTUAREM. (P. L., t. LXXV, col. 511.)

*BHL.* 3638.

...*et dum primo de monasterio abstractus,* AD MINISTERIUM ALTARIS *ordinatus, atque Constantinopolim apocrisiarius ab apostolica sede directus est, non tamen* in terreno conversatus palatio *propositum vitae caelestis intermisit. Nam* QUOSDAM FRATRUM EX MONASTERIO SUO, *qui eum* GRATIA GERMANAE CARITATIS *ad regiam urbem* SECUTI SUNT *in tutamentum coepit observantiae regularis habere; videlicet* UT EORUM SEMPER EXEMPLO, *sicut ipse scribit,* AD ORATIONIS PLACIDUM LITUS QUASI ANCHORAE FUNE RESTRINGERETUR, CUM INCESSABILI CAUSARUM SAECULARIUM IMPULSU FLUCTUARET, *concussamque saeculi actibus mentem inter eos cotidie per studiosae lectionis roboraret alloquium.*

Constatons-le immédiatement : toutes les expressions qui se retrouvent dans les deux Vies sont, sans en excepter aucune, empruntées à des écrits plus anciens; et partant ces ressemblances verbales ne

prouvent pas péremptoirement que les biographes se soient copiés, mais seulement qu'ils ont tous les deux, directement ou non, utilisé les mêmes documents. La question se pose donc de savoir si la similitude des citations est fortuite, ou si elle est due à un emprunt entre les biographes.

Il n'y a pas lieu de s'arrêter aux quatre mots pris dans le *Liber Pontificalis* (1). La ressemblance allant jusqu'à l'identité, on ne peut rien tirer de leur rapprochement. Il n'en est pas de même des citations prises dans les œuvres de S. Grégoire.

Il est remarquable assurément qu'au début de leur récit les deux biographes ont cité les deux mêmes passages. Pourtant, à côté de cette ressemblance, on pourrait, dans les citations de ces mêmes chapitres, signaler bien des différences. Ainsi elles sont plus littérales et aussi plus régulièrement annoncées par le moine de Whitby que par Bède. De plus elles diffèrent tant par leur choix que par leur étendue. Il arrive même que dans un long passage transcrit dans la Vie *BHL.* 3637 à l'exception d'un seul membre de phrase : *quatenus in terreno palatio licentius excubarem,* Bède n'utilise presque exclusivement que les mots omis, en écrivant : *in terreno conversatus palacio.* Ce qui prouve à tout le moins que les auteurs ont tous les deux recouru directement au texte de S. Grégoire, et qu'ils se sont emprunté au plus deux références aux œuvres du saint docteur. N'ont-ils pu connaître ces passages que l'un par l'autre? Nous ne le pensons pas. Car l'emploi de ces citations s'explique, et par le récit qu'elles contiennent, et par la place qu'elles occupent dans les œuvres de l'illustre pontife. Elles ont été prises au commencement des deux principaux traités que composa S. Grégoire, les *Libri Dialogorum* et les *Libri Moralium* (2), qui tous deux jouirent de bonne heure d'une grande notoriété et ne pouvaient longtemps rester ignorés dans des milieux aussi cultivés que Whitby et Jarrow-Wearmouth.

Quoi d'étonnant si, pour rappeler la vie monastique du saint et son séjour à Constantinople, les biographes se sont servis de ces deux passages, puisque dans les œuvres de S. Grégoire il n'est fait allusion à cette période de sa vie que rarement et brièvement? Comme la chose était naturelle, les textes les plus en vue ont été utilisés.

Que si maintenant, au lieu de concentrer notre attention sur les emprunts faits à S. Grégoire dans les premiers paragraphes de ces biographies, nous étudions l'ensemble des citations qu'elles con-

(1) Bède cite encore textuellement le *Liber pontificalis* au sujet des réformes liturgiques introduites par S. Grégoire (Éd. PLUMMER, p. 78-79). — (2) *Epistola missoria episcopo Leandro,* mise en tête des *Libri Moralium.*

tiennent, nous remarquerons qu'elles dénotent chez ces auteurs une connaissance bien inégale des œuvres du saint docteur.

Bède les a de beaucoup le mieux connues et les a utilisées avec le plus de profit.

Ainsi, seul il cite la correspondance du pape, il reproduit en entier plusieurs lettres (1) pleines de détails précis et grandement intéressants. Des *Libri Moralium* le moine de Whitby n'a utilisé que la préface (2), Bède y a emprunté en outre le détail des infirmités du saint (3), l'histoire de l'hérésiarque Eutyches (4), l'appréciation du pape sur la conversion des Angles (5). Les *Libri Dialogorum* ont eux aussi peu servi à l'auteur de la *Vita antiquissima*. Il n'en cite que les débuts. Il y a même lieu de se demander s'il a connu le reste de l'ouvrage. Car lorsqu'au ch. XXVIII, il raconte la faute et le châtiment du moine Juste, son récit est si abrégé, si imprécis — le nom même du coupable ne s'y trouve pas — qu'on le croirait plus volontiers reproduit d'après une tradition orale que d'après le livre IV des Dialogues (6). Ajoutons, pour être

(1) p. 43, ep. VI, 50ª (d'après HARTMANN), vol. I, p. 425; p. 44, ep. VI, 50, vol. I, p. 424; p. 48-62, ep. XI, 56ª, vol. II, p. 331; p. 62, ep. XI, 45, vol II, p. 318; p. 63, ep. XI, 39, vol. II, p. 311: p. 61-66, ep. XI, 56ª, vol. II, p. 331; p. 66, ep. XI, 26, un fragment. vol. II, p. 305; p. 67, ep. XI, 37. vol. II, 308. Peut-être utilisa-t-il encore l. I, ch. XXVII, la lettre VIII, 29, et aussi, d'après Hartmann t. I, p. 355, n. 1, la lettre V, 53ª. — (2) Il la cite à plusieurs reprises dans ses premiers chapitres et aussi au ch. XXVII. — (3) *P. L.*, t LXXV, col. 1 . — (4) *Ib.*, col. 1077-107?. — (5) *P. L.*, t. LXXVI, col. 411. — (6) *P. L.*, t. LXXVII, col. 420-21. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que le moine de Whitby invoque continuellement la tradition. Ainsi il écrit : ch. IX : *Est igitur narratio fidelium ;* ch. XVI : *Nec tamen quod tam spiritaliter a fidelibus traditur, tegi silentio per totum rectum rimamur, cum etiam sepe fama cuiusque rei, per longa tempora terrarumque spatia, post congesta diverso modo in aures diversorum perveniet ;* ch. XVII : *Fertur a videntibus*: ch. XVIII : *Vade, inquit, ad vicum illum in Lindissi, cuius nomen frater noster, illius presbiteri cognatus qui hanc mihi exposuit ystoriam, non recolebat...*; ch. XIX : *Fertur quoque ab hoc relatum presbitero ;* ch. XX : *Antiquorum fertur esse narratio... ;* ch. XXI : *Est et altera vetus quoque relatio viri Dei istius fame, in qua quidam dicuntur... ;* ch. XXIII : *Licet ex parte ut cetera nesciatur ex nobis... fertur... Fuit igitur rex quidam, quem puto Longobardorum fuisse, quia non evidenter cuius esset gentis reminiscor... ;* ch. XXX : ... *obsecramus lectorem, si quid melius scire possit in illis, ne vituperationis sue dente nostre adrodet opus diligentie tanti viri dilectione magis quam scientia extorsum. Unde si quid horum que scripsimus de hoc viro non fuit, quae etiam non ab illis qui viderunt et audierunt per ore didicimus, vulgata tantum habemus, de illo eius etiam esse in magno dubitamus minime...* Ce perpétuel usage de la tradition donne à la Vie *BHL.* 3637, son caractère fabuleux et sa grande imprécision. Tout autre est le procédé d'information de Bède; il a connu des documents et relègue à la fin de la Vie ce qu'il emprunte à la tradition orale, p. 79-81. Aussi combien il est plus sûrement informé : à titre

complet que le moine de Whitby cite (ch. xxvi) une phrase prise dans une homélie (1).

D'après l'ensemble des emprunts faits aux œuvres de S. Grégoire, il n'y a donc pas lieu de croire que les biographes les ont connues l'un par l'autre. D'autre part, Dom Butler a déjà fait valoir les raisons qui portent à conclure que les Vies sont indépendantes.

Se figure-t-on, en effet, qu'un auteur aussi érudit que Bède, ou aussi mortifié des lacunes de son information que le moine de Whitby (2) ait eu connaissance d'une Vie de S. Grégoire et n'y ait pris que deux références aux écrits du saint, négligeant de compléter ses renseignements, ce qu'il eût pu faire si aisément et avec tant de profit (3)? La liste des emprunts que l'un des auteurs aurait pu et dû faire à l'autre a déjà été dressée assez complètement (4) : nous y renvoyons le lecteur, nous bornant à noter qu'au milieu même du passage qui a fait admettre une dépendance entre les deux Vies et que nous avons reproduit, Bède aurait pu trouver dans la Vie *BHL*. 3637 le nom de la mère de S. Grégoire, et l'auteur de cette dernière Vie aurait pu apprendre par Bède que S. Grégoire était apparenté au pape Félix (5).

d'exemple comparez dans les deux Vies les indications au sujet du baptême du roi Eduin.

| *BHL*. 3637. n. xiv. | *BHL*. 3638. l. II, c. xiv. |
|---|---|
| *Qui (Paulinus) tam facile signum Dei sui sapientiae, quadam, ut reor dominica dicitur dedisse.* | *Igitur accepit rex Aeduini cum cunctis gentis suae nobilibus ac plebe perplurima fidem et lavacrum sanctae regenerationis anno regni sui XI, qui est annus dominicae incarnationis DCXXVII, ab adventu vero Anglorum in Brittanniam annus circiter CLXXX*mus*. Baptizatus (Eduin) est autem Eburaci die sancto paschae pridie iduum aprilium in ecclesia Petri apostoli, quam ibidem ipse de ligno, cum cathecizaretur atque ad percipiendum baptisma inbueretur, citato opere construxit.* |

(1) *P. L.*, t. LXXVI, col. 859. — (2) Il en fait longuement et naïvement l'aveu, ch. xxx. — (3) Comparez Gasquet, ch. ix, x avec Bède l. II, ch. i; Gasquet ch. xii-xv avec Bède l. I, ch. xxv et svv., l. II, ch. v, l. II, ch. ix et svv.; Gasquet ch. xvi avec Bède l. II, ch. xii; Gasquet ch. xvii et xviii avec Bède l. III, ch. xiv, l. II, ch. xx, l. III, ch. xxiv. — (4) Cf. Ewald, op. cit., p. 42-44, Thurston, l. c. et Butler l. c. — (5) Peut-être Bède a-t-il trouvé ce renseignement au l. II des Homélies sur les Évangiles, hom. xxxviii, *P. L.*, t. LXXVI, col. 1291; on le retrouve au livre IV des Dialogues, *P. L.*, t. LXXVII, col. 348.

La dépendance entre les deux Vies est rendue moins probable encore par ce fait, que les biographes se contredisent en plus d'un point.

Ainsi, parlant de la consécration épiscopale des missionnaires anglais, le moine de Whitby écrit de S. Grégoire, ch. X. : *Quantaque potuit festinatione venerande memorie viros huc Augustinum et Mellitum atque Laurentium direxit cum ceteris; Augustinum ordinando episcopum, a quo hic Mellitus dicitur, et a Mellito Laurentius ordinatus*. Bède, au contraire, affirme que, sur l'ordre de S. Grégoire, Augustin fut sacré par Aetherius, archevêque d'Arles (1) et Laurent par S. Augustin (2).

En résumé, ces deux Vies diffèrent par trop d'endroits, soit qu'elles se complètent, soit qu'elles se contredisent, pour qu'on doive admettre une dépendance de l'une à l'autre; et la similitude des quelques expressions, qui ont été signalées, ne saurait rien prouver. Il est du reste curieux de constater que les deux auteurs qui l'ont admise n'ont su se mettre d'accord sur l'ordre des emprunts. Se basant sur les différences qui existent entre ces deux textes, ils en sont arrivés l'un, P. Ewald, à regarder Bède comme un emprunteur, l'autre, le P. Thurston, à reconnaître en lui l'auteur qu'a consulté le moine de Whitby. Ces auteurs, pensons-nous, ne se doivent rien l'un à l'autre.

Il s'en suit qu'il reste impossible de déterminer à quelle date fut écrite la Vie *BHL*. 3637. On sait seulement qu'elle n'est pas antérieure aux premières années du VIII[e] siècle, et qu'en 872 le diacre Jean l'a utilisée dans sa Vie de S. Grégoire *BHL*. 3641 (3).

H. Moretus, S. I.

(1) Bède, l. I, ch. xxvii, cf. epist. S. Gregorii viii, 29. — (2) Bède, l. II. ch. iv. — (3) On a cru que la Vie de S. Grégoire *BHL*. 3639, écrite par le diacre Paul, dépendait aussi de *BHL*. 3637. Le P. Thurston a montré que seules les parties interpolées étaient empruntées à la biographie anglaise, cf. *The Month*, t. CIV, pp. 346 et 347.

# LES MIRACLES DE S. WILLIBRORD

## *BHL.* 8943

Dans un manuscrit qui appartenait jadis à l'abbaye d'Echternach et se conserve maintenant à Paris (Bibl. Nat. lat. 9740), se trouve une copie (1) de la Vie de S. Willibrord par Alcuin *(BHL.* 8935) suivie d'un assez singulier appendice. On peut le diviser en six paragraphes, dont les trois premiers ne font que répéter en d'autres termes quelques récits qu'on vient de lire déjà dans le texte même d'Alcuin (2), tandis que les trois autres relatent des faits nouveaux. Tout l'appendice a été publié par un de nos collègues (3), qui s'est contenté de le caractériser ainsi : « Nonnulla miracula S. Willibrordi, quae in editis desiderantur » (4). L'examen auquel il nous a fallu soumettre, en vue du tome prochain des *Acta Sanctorum*, les divers documents qui nous restent sur S. Willibrord, nous a amené à préciser cette donnée vraiment un peu vague, et il sera peut-être utile de mettre ici une petite discussion qui nous paraît présenter quelque intérêt, bien que son importance ne soit pas telle qu'il y ait lieu d'en encombrer les *Acta* eux-mêmes (5).

Comme nous l'avons déjà fait observer *(BHL.* 8943*)*, les six paragraphes, autrement dit les six miracles en question, ne font en somme que reproduire, plus brièvement d'ailleurs, ce qui se lit dans six chapitres de la Vie de S. Willibrord écrite au commencement du XII[e] siècle par l'abbé Thiofrid d'Echternach *(BHL.* 8940*)*. Voici le détail.

(1) Le volume est un recueil factice, composé de copies faites pour la plupart au XII[e] siècle. La Vie de S. Willibrord nous semble dater seulement du XIII[e]. Elle occupe les feuillets 146[v], 148-148[v], 151-164. Le texte a été, en partie, surtout aux feuillets 151-153[v], repassé par une main du XVI[e] siècle. La préface, qui avait disparu, a été suppléée au f. 148, qui est en papier et qui a été copié en 1583. — (2) Celui-ci est transcrit intégralement. Après les derniers mots *(fructus ventris tui)*, vient immédiatement l'appendice (fol. 162), et c'est seulement à la fin de celui-ci qu'a été mise la rubrique : *Explicit vita beati Willibrordi episcopi.* — (3) *Catal. Lat. Paris.*, t. II, p. 581-83. — (4) *Ibid.*, p. 580, 17°. — (5) Cf. *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 212.

§ 1 = THIOFRID, ch. 25. — C'est l'amplification de la première phrase du ch. 27 d'Alcuin.
§ 2 = THIOFRID, ch. 26. = ALCUIN, ch. 29.
§ 3 = THIOFRID, ch. 27. = ALCUIN, ch. 30.
§ 4 = THIOFRID, ch. 30. — Deux traits empruntés à la Vie de S[te] Amelberge *(BHL. 323)*.
§ 5 = THIOFRID, ch. 34 (1).
§ 6 = THIOFRID, ch. 35 (2).

Entre Alcuin et Thiofrid il y a, dans la forme, une différence considérable. L'abbé d'Echternach, ici comme ailleurs, a développé dans son style à lui, style diffus, pompeux et recherché, le récit court et simple du premier. En revanche, bien que le texte des six paragraphes du manuscrit 9740 de Paris soit considérablement plus court que celui des six chapitres correspondants de Thiofrid, on peut dire que les deux rédactions sont, en un certain sens, identiques. Ce sont non seulement les mêmes détails, mais les mêmes phrases, les mêmes mots, si bien qu'en pratiquant dans Thiofrid les coupures voulues, on arriverait très souvent à obtenir littéralement le texte dont nous nous occupons. Je cite deux exemples entre cent.

ALCUIN, ch. 27 : *Per unctionem quoque olei, quod supra corpus sancti viri lucere solebat, multi infirmi, Deo donante et fide illorum cooperante, curati sunt.*

Dans les deux autres ouvrages, on a amplifié ce simple énoncé en attribuant à l'huile dont parle Alcuin une origine surnaturelle.

*BHL.* 8943, § 1 : *In lychnis dependentibus ante viri Dei Willibrordi sepulcrum oleum lucere solebat, quod nullae tenebrae obfuscare, nulla nox interpolare valebat. In die quoque ipsius inter missarum sollemnia usque ad effusionem excrevit ac efferbuit, ac exceptum in ampullulis et datum et missum infirmis, unctione salubri < sanitati ? > restituit.*

THIOFRID, ch. 25. *Igitur in loco, ubi lampas contempta in carne apud cogitationes carnalium nulla bona nisi quae carnaliter vident pensare valentium parata ad tempus statutum desuper miraculorum splendore choruscabat post animae diiugium, in lichnis dependentibus lucere ac noctem vincere solebat oleum, praeter vinum cordis gaudium et dominici sanguinis mysterium et divini crismatis materiem opobalsamum in liquoribus praestantibus praestantissimum. Nulla id nox interpolare*

(1) On trouvera ce chapitre 34 non seulement dans l'édition complète de la Vie par J. Schmitz, mais encore — en partie du moins — dans Brower, dans Mabillon, dans la Patrologie de Migne (voir *BHL.* 8940, exc.) et dans *MG.*, Scr., t. XXIII, p. 27. — (2) Le ch. 35 a été publié en entier dans *MG.*, t. c., p. 27-28.

*valuit; in die inter missarum sollemnia usque ad effusionem excrevit ac efferbuit, et exceptum in ampullulis et datum et missum aegrotantibus unctione salubri salutem et incolumitatem mentis et corporis restituit.*

Le second exemple fera voir comment les deux narrateurs invoquent dans des termes presque identiques, pour confirmer un même récit, le témoignage d'un même personnage.

*BHL.* 8943, § 6 : *Neque victrix phalanx, ut nobis qui eidem bello interfuit et postmodum monachum induit rettulit, quemquam nisi tres ex suis perdidit; quod ex ipsorum inconsulta temeritate evenisse liquido constitit. Itaque post tanti triumphi gloriam...*

Thiofrid, ch. 35 : *At Walinchrensium populus, cuius in forti sedit arcus, ut nobis qui eidem bello interfuit et postmodum, abiectis militaribus armis, armatura Dei sub monachico habitu se induit, verissima attestatione retulit, nullum ex suis nisi tres perdidit; quod ex ipsorum inconsulta temeritate evenisse liquido constat...* Et un peu plus loin : *Victrix vero phalanx post tanti triumphi gloriam...*

La même ressemblance s'observe tout le long des six paragraphes, et il est évident qu'il y a, entre les deux ouvrages, un lien, un rapport de dépendance très étroit. Quel est ce rapport? Les six paragraphes contenus dans le manuscrit 9740 de Paris seraient-ils un simple résumé ou plutôt un extrait des chapitres correspondants de Thiofrid? On serait tenté de le croire. Néanmoins, sans insister sur quelques autres indices, d'ailleurs nullement décisifs (1), il y a lieu de signaler deux passages qui semblent montrer que le texte de Thiofrid est postérieur à l'autre.

D'abord, le texte cité ci-dessus, dans lequel il s'agit des guérisons opérées grâce à l'huile des lampes allumées sur la tombe de S. Willibrord. Thiofrid a l'air d'y opposer, on ne sait trop pourquoi, le jour et la nuit : *Nulla nox id interpolare valuit; in die inter missarum*

(1) Ainsi, tandis que Thiofrid (ch. 35) désigne comme ceci Robert le Frison : *divae memoriae praesidis Flandriae Baldwini iunior filius Rûppertus...*, dans le manuscrit 9740 on lit simplement (§ 6) *presidis Flandriae Baldwini iunior filius Rupertus...*; mais il se pourrait que les mots *divae memoriae* soient simplement tombés sous les ciseaux d'un abréviateur. Au commencement de ce même chapitre 35, Thiofrid déclare : *libet in calce voluminis inserere pauca de plurimis*, ce qui ne l'empêche pas, le chapitre terminé, d'en commencer un autre de belle taille. Dans le ms. 9740, les mots *de quibus in calce voluminis libet inserere pauca de plurimis* (§ 6) se comprennent certainement mieux ; mais il ne semble pas qu'on puisse insister, d'autant que dans Thiofrid le ch. 36, tout comme le ch. 35, rapporte des faits arrivés dans l'île de Walcheren et qu'il rentre très bien dès lors dans la rubrique des quelques traits *(pauca de plurimis)* que Thiofrid pouvait raconter au sujet des miracles de S. Willibrord dans l'île.

*sollemnia*... Aurait-il, par hasard, en rédigeant sa verbeuse amplification, lu distraitement le texte du ms. 9740, où après avoir dit que la lumière des lampes dont il s'agit ne s'éteignait jamais *(nulla nox interpolare valebat)*, l'auteur raconte qu'en la fête de S. Willibrord *(in die ipsius)* l'huile se mit un jour à monter dans les lampes jusqu'à déborder ?

Le second passage semble plus concluant encore.

ALCUIN, ch. 30 : *Quidam itaque officio diaconus et non merito in ecclesia sancti viri...*

*BHL.* 8943, § *3* : *In tam nobili et celebri viri Dei coenobio quidam nomine, non merito, diaconatus functus officio sacro...*

THIOFRID, ch. 27 : *In tam nobili et sanctitatis fama celebri coenobio, cum in omni condicione et gradu optimis mixta sint pessima, in communi pro damnationis suae cumulo diaconatus functus officio conversatus est corpore, non animo.*

Alcuin étant certainement la source des deux autres récits, la rencontre des mots *officio et non merito* dans Alcuin, *nomine non merito* dans le texte abrégé, sera malaisément regardée comme fortuite, et ces mots étant remplacés dans Thiofrid par l'opposition *corpore non animo*, il est tout naturel de croire que le récit abrégé est l'intermédiaire entre Alcuin et Thiofrid.

Ce n'est pas toutefois qu'il n'y ait des raisons ou des semblants de raisons pour donner la priorité à Thiofrid. Ainsi le témoin auquel, comme nous l'avons vu, se réfèrent les deux auteurs au sujet d'une bataille dans l'île de Walcheren (1), pourrait être le moine Ekehard qui servait d'interprète à l'abbé Thiofrid quand il vint, comme il le raconte (ch. 36), régler dans l'île diverses affaires; mais même si l'identification était assurée, un autre moine d'Echternach a pu voir et interroger, tout aussi bien que Thiofrid, son confrère Ekehard ; or l'auteur des six paragraphes fournis par le ms. 9740 était certainement moine de l'abbaye.

C'est surtout le chapitre 30 qui parle en faveur de Thiofrid. Il y est question de S[te] Amelberge, et Thiofrid déclare qu'il a emprunté cette partie de son récit à un *acutioris ingenii et limatioris linguae scriptor*, lequel n'est autre que l'auteur de la Vie de S[te] Amelberge. Dans le

(1) Weiland *(MG.*, Scr. t. XXIII, p. 28, note 54) l'affirme sans hésiter. L'identification n'est cependant pas si certaine. Il est dit simplement, au ch. 36, que le moine Ekehard était *ante conversionem inter principes eiusdem insulae (Walichrensis) nominatissimus* ; vu les relations qui existaient entre Echternach et l'île, il se peut très bien que plus d'un de ses habitants ait pris au XI[e] siècle l'habit monastique dans l'abbaye.

paragraphe correspondant du ms. 9740 nulle référence de ce genre, et de plus l'auteur rapporte, d'ailleurs dans les mêmes termes que Thiofrid (1), deux traits seulement, alors que Thiofrid a pris dans la Vie de S[te] Amelberge deux autres détails : l'origine princière de la sainte et les entreprises matrimoniales du roi Charles à son endroit. Si donc on admet que Thiofrid a utilisé et amplifié le recueil de miracles *BHL*. 8943, il faudrait qu'à cet endroit il eût été reprendre, à son tour, la Vie de S[te] Amelberge, pour y puiser plus abondamment que son prédécesseur. C'est possible, certes; est-ce probable?

Tout considéré, il semble qu'on arriverait à rendre compte de l'ensemble des faits par une conjecture assez simple : Thiofrid serait l'auteur du recueil *BHL*. 8943. Au cours de sa très longue carrière monastique, bien du temps peut-être avant d'écrire sa verbeuse Vie de S. Willibrord — qu'il rédigea, on le sait, dans ses vieux jours, — il aurait fait un plus modeste essai de son talent en ajoutant, à la suite d'une copie de l'ouvrage d'Alcuin, quelques miracles et notamment les deux §§ 5 et 6, relatifs à des faits du XI[e] siècle et dans lesquels il parle en témoin contemporain et bien informé. Il est tout naturel dès lors qu'ayant utilisé une première fois, dans le petit recueil qui nous occupe, la Vie de S[te] Amelberge, il y ait recouru une seconde, voire une troisième fois, dans les deux Vies de S. Willibrord, en prose et en vers, qu'il composa plus tard. A. P.

(1) Il y a même, de part et d'autre, pour clôturer le récit, la même exclamation pieuse : *O paranymphum verae* (al. *tantae*) *caritatis dote praeditum... thalamum*.

LE

# TÉMOIGNAGE DES MARTYROLOGES

Les Passions ou Vies de saints et les martyrologes sont les deux grandes classes de documents écrits sur lesquels s'appuient les études hagiographiques. Nous avons essayé ailleurs de nous rendre compte du parti que l'on peut tirer des récits proprement dits (1). Il ne sera pas inutile de compléter ces recherches en nous occupant de la seconde catégorie, encore plus sujette, si possible, à tendre des pièges au critique imprudent.

Un traité des martyrologes ne saurait trouver place ici. Les questions de détail nous entraîneraient à l'infini. Mais nous pouvons tenter de poser quelques principes généraux pour aider à peser à sa juste valeur un témoignage d'un genre très spécial et dont on a, selon l'occurrence, méconnu ou exagéré la portée (2). Il n'entre pas dans notre pensée de déprécier toute une série de documents d'une importance incontestable, malgré les conditions défavorables dans lesquelles ils se présentent à nous. N'est-ce point les faire valoir que d'apprendre à les lire avec fruit?

## I

### NOTIONS PRÉLIMINAIRES

Il serait assez inutile pour le but que nous nous proposons, de relever les diverses significations du mot μαρτυρολόγιον, *martyrologium,* en partant du sens primitif, discours, récit concernant les martyrs (3), jusqu'à l'acception actuelle dans l'église latine et en tenant compte de l'usage des Grecs (4). Quand nous parlons de martyrologes, nous songeons à un catalogue de martyrs disposé selon

(1) *Les Légendes hagiographiques,* 2e éd., Bruxelles, 1906.— (2) Les travaux d'ensemble et de détail dont nous avons profité seront cités au cours de cette étude. — (3) Il a ce sens dans le canon 63 du Concile in Trullo : τὰ ψευδῶς ὑπὸ τῶν τῇ ἀληθείας ἐχθρῶν συμπλασθέντα μαρτυρολόγια, etc. — (4) Le synaxaire des grecs est ce qui correspond le mieux au martyrologe des latins. Voir *Anal. Boll.*, t. XIV, p. 396-403; *Synax. Eccl. Cptanae*, ii-v.

l'ordre du calendrier, et plus généralement, à la liste des fêtes ecclésiastiques qui se célèbrent à date fixe.

A s'en tenir aux formes purement extérieures, il faudrait distinguer deux classes de martyrologes : ceux qui se réduisent à une série de noms placés sous des dates déterminées avec ou sans rubrique topographique, et ceux qui renferment en outre des récits ou des détails biographiques.

Ces derniers sont appelés parfois d'un nom qui peut prêter à l'équivoque « martyrologes historiques ». Ceux de Bède, d'Adon, d'Usuard sont les types les plus connus. Les grands synaxaires grecs se rattachent à la même catégorie.

Comme type de la première espèce, on pourrait citer le martyrologe connu sous le nom de Petit Romain, et, en ne tenant compte que des grandes lignes, les hiéronymiens.

Dans les recherches qui nous occuperont, il servirait de peu d'avoir constamment sous les yeux cette division matérielle. Nous réduirons idéalement tous les martyrologes à la forme la plus simple, en négligeant provisoirement les éléments narratifs qu'ils peuvent renfermer.

L'idée fondamentale qui doit diriger toute discussion sur les martyrologes, c'est la distinction des martyrologes locaux et des martyrologes généraux.

Les premiers donnent la liste des fêtes d'une église particulière ou d'un groupement ecclésiastique restreint. Nous en avons des exemples bien connus dans le férial romain du chronographe de 354 (1), dans le calendrier de Carthage publié par Mabillon (2) et dans le calendrier gothique, dont un fragment est conservé avec les restes de la bible d'Ulfilas (3).

Les martyrologes généraux résultent de la combinaison de plusieurs martyrologes locaux. Le territoire qu'ils embrassent peut être plus ou moins étendu : une province, un pays, une moitié d'empire, le monde chrétien tout entier. Le martyrologe oriental que représente le *Breviarium Syriacum* de Wright et dont l'hiéronymien est tributaire, est un martyrologe général. L'hiéronymien est un martyrologe universel, ou peu s'en faut.

Bien que l'usage ne soit pas absolument fixé sur ce point, on donne souvent le nom de calendrier aux martyrologes locaux, et l'on réserve

(1) DUCHESNE, *Le Liber Pontificalis*, t. I, p. 10-11 ; MOMMSEN, *Chronica minora*, t. I, p. 70-72. — (2) *Vetera Analecta*, t. III (1682), p. 398. M. H. LIETZMANN, *Die drei ältesten Martyrologien* (Bonn, 190 ) en a donné une nouvelle édition commode, en y ajoutant le férial romain et une traduction du martyrologe syriaque. — (3) *P. L.*, t. XVIII, p. 877. Voir H. ACHELIS, *Der älteste deutsche Kalender*, ZEITSCHRIFT FÜR DIE NEUTESTAMENTLICHE WISSENSCHAFT, t. I (1900), p. 308-350. Cf. *Anal. Boll.*, t. XX, p. 214-15.

plus volontiers la dénomination de martyrologe à ceux qui ont un caractère moins exclusif. Il n'y a pas lieu d'adopter cette distinction et de donner aux termes une précision qu'ils n'ont pas. Martyrologe et calendrier seront employés indistinctement.

Toutes les difficultés qui se rencontrent dans le vaste champ d'investigation qui s'ouvre devant nous, se concentrent dans les documents des six ou sept premiers siècles, et si les recherches de détail sur les martyrologes plus récents sont parfois très ardues, il ne se pose à leur sujet aucune question fondamentale qui ne puisse se résoudre à l'aide des principes que nous essayerons d'établir. Notre étude se bornera donc presque exclusivement aux martyrologes anciens, dont l'hiéronymien est le dernier type.

L'on sait d'ailleurs qu'en ce qui concerne l'antiquité, les « martyrologes historiques » dépendent principalement de deux sources, l'hiéronymien et les Passions ou Vies de saints (1). En essayant de guider le lecteur dans l'étude des martyrologes antiques, nous aplanirons en même temps la voie pour la critique des martyrologes du moyen âge.

## II

### LES MARTYROLOGES LOCAUX

L'origine du martyrologe local n'est pas difficile à découvrir. Chaque église célébrait un certain nombre d'anniversaires. Les plus anciennes traces que l'on en trouve dans la littérature, ont rapport aux anniversaires des martyrs.

L'église de Smyrne dès le milieu du II[e] siècle commence à célébrer celui de S. Polycarpe (2). En Afrique, au témoignage de Tertullien, les chrétiens avaient leurs fastes (3) et S. Cyprien écrit à ses prêtres : « *Denique et dies eorum, quibus excedunt, adnotate, ut commemorationes eorum inter memorias martyrum celebrare possimus* » (4). Il s'agit ici des martyrs de l'église de Carthage, et chaque église, dans les premiers temps, honorait ainsi ses propres martyrs. Sozomène encore rappelle cette discipline à propos de la réunion, par Julien, des deux villes de Gaza et de Majuma ou Constantia. Politiquement unies, les deux cités voisines continuèrent à être ecclésiastiquement

(1) En ce qui concerne l'hiéronymien, ce point a été récemment encore remis en lumière par H. ACHELIS, *Die Martyrologien, ihre Geschichte und ihr Wert*, ABHANDLUNGEN DER K. GESELLSCHAFT DER WISSENSCHAFTEN ZU GÖTTINGEN, N. F., t III, 3 (1900), p. 213-42. — (2) *Martyrium Polycarpi*, XVIII, 2. — (3) *De Corona*, XIII. — (4) *Epist.* XII, 2, HARTEL, t. II, 503. — Cf. *Epist.* XXXIX, HARTEL, t. c., p. 583.

séparées, ayant chacune son évêque, son clergé καὶ πανηγύρεις μαρτύρων καὶ μνείας τῶν παρ' αὐτοῖς γενομένων ἱερέων (1).

Le catalogue des martyrs d'une église avait à peu près la physionomie de la *Depositio martyrum* de l'église de Rome, dont la rédaction simple et les rubriques uniformes sont bien connues : *XIII kal. feb. Fabiani in Callisti et Sebastiani in Catacumbas; III id. sept. Proti et Iacinti in Basillae.* La rubrique topographique devait souvent faire défaut, lorsqu'il s'agissait d'une agglomération moins considérable que celle de Rome, et qu'il était superflu de spécifier le cimetière.

Nous avons entendu Sozomène mentionner à la suite des martyrs les commémoraisons des évêques. Il était naturel que les communautés chrétiennes gardassent pieusement le souvenir de leurs chefs et inscrivissent dans leurs fastes une date aussi importante que celle de leur sépulture, date qui fermait une période de leur histoire pour en ouvrir une nouvelle.

A Rome la liste de ces anniversaires, la *Depositio episcoporum* telle que nous l'avons, commence au milieu du III<sup>e</sup> siècle.

D'abord séparée de la liste des martyrs, la liste des évêques finit par se fondre avec elle, et le martyrologe local se trouva constitué. Le titre même du calendrier de Carthage a gardé la trace de cette fusion : *Hic continentur dies nataliciorum martyrum et depositiones episcoporum quos ecclesia Cartagenis anniversaria celebrant.*

Mais là ne s'arrête pas le développement du martyrologe local. Dans le principe, les églises particulières ne font mémoire que de leurs propres martyrs. Bientôt elles commémorent aussi certains martyrs des églises voisines ou de celles qui leur sont unies par des liens d'une fraternité plus intime. A Rome, le 7 mars, on fait l'anniversaire *Perpetuae et Felicitatis Africae*, le 14 septembre *Cypriani Africae.* Réciproquement, à Carthage on célébrait plusieurs fêtes romaines; ainsi le 29 juin, les SS. Apôtres, le 6 août *sancti Systi episcopi et martyris Romae*, le 10, S. Laurent, le 13, S. Hippolyte et ainsi de suite. D'autres martyrs étrangers figurent au calendrier de Carthage, comme le 19 juin les SS. Gervais et Protais, le 16 septembre S[te] Euphémie, etc.

Quoique infiniment plus rares, on signale même des emprunts à la *Depositio episcoporum,* et la notice du 29 août dans le calendrier de Carthage mentionne le nom de l'évêque d'Hippone : *depositio Restituti et Agustini episcopi.*

On remarquera que les deux dernières classes de commémoraisons,

(1) *Hist. eccl.* V, 3.

celles que l'on emprunte à une église étrangère, se placent à la même date dans les deux calendriers.

Un anniversaire que les communautés ne pouvaient manquer de célébrer, c'était celui de la dédicace de leurs églises. Aussi l'inscrivaient-elles dans le martyrologe, et cela sous diverses formules, dont nous trouvons la trace notamment dans l'hiéronymien. Tantôt l'objet spécial de la fête est clairement désigné. Exemple au 27 janvier : *dedicatio basilicae sancti Victoris;* au 9 avril : *In Ravenna dedicatio oratorii sancti Poliucti;* au 2 novembre : *dedicatio basilicae sanctorum Syxti, Ippoliti et Laurenti;* tantôt les noms des saints titulaires sont seuls exprimés, et c'est ce que l'on constate précisément pour les cas que nous venons de citer, dans un certain nombre de manuscrits.

On a des exemples fort anciens de basiliques dédiées à des martyrs. L'église de S. Serge à Eitha dans la Batanée remonte à l'année 354 (1), deux autres à Zebed (2) et à Bostra (3) sont de 512, et il serait facile de montrer que le cas de S. Serge n'est nullement exceptionnel. Nous reviendrons un jour sur cette question.

Aux dédicaces il faut en quelque manière assimiler les translations de reliques. C'étaient pour les églises qui les recevaient, soit en vue d'une consécration soit à toute autre fin, des événements dont on gardait la mémoire comme de la première déposition d'un martyr, et souvent des inscriptions en rappelaient le souvenir aux fidèles (4).

Ici encore on dut se servir de deux sortes de formules plus ou moins explicites, les unes indiquant expressément la translation, les autres se bornant aux noms des saints. Les inscriptions aussi mentionnent parfois la déposition des reliques : *In hoc loco sunt memoriae sanctorum martirum Laurenti, Ippoliti, Eufimie, Minne et de cruce domini deposite die III nonas februarias anno provincie CCCCXXXV* (5). Mais elles ne la soulignent pas toujours, et l'on sait notamment que beaucoup d'inscriptions africaines énumèrent simplement les noms des martyrs dont elles couvraient les reliques.

Il est à peine besoin de faire remarquer que dans le cas d'une translation, comme dans celui d'une dédicace, les martyrs ne sont point inscrits au jour propre de leur déposition, les solennités dont il s'agit n'ayant habituellement aucune connexion avec cet anniversaire.

(1) Lebas-Waddington, n. 2124. — (2) Sachau, *Zur Trilinguis Zebedaea,* dans Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft, t. XXXVI (1882), p. 345-52. — (3) Lebas-Waddington, n. 1915. — (4) *CIL.*, VIII, 19353. — (5) *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques,* 1895, p. 319. Voir aussi *CIL.*, VIII, 8630.

Une autre catégorie de mentions figurant au calendrier de certaines églises est celle des bienfaiteurs. Le martyrologe hiéronymien nous en a conservé quelques-unes qui sont facilement reconnaissables : au 14 avril, *Cornili conditoris tituli,* au 14 août, *Eusebi tituli conditoris.* Elles appartiennent incontestablement au martyrologe spécial de l'église de Rome (1).

De nouveaux développements dans la vie chrétienne et la discipline devaient introduire dans les calendriers locaux des séries nouvelles. Aux évêques, chefs de la communauté chrétienne, devaient être assimilés les supérieurs des communautés monastiques, et lorsque, après le temps des persécutions, l'admiration des fidèles se détourna quelque peu des martyrs pour se porter sur les héros de la pénitence, ceux-ci arrivèrent insensiblement à partager les honneurs réservés d'abord aux témoins sanglants du Christ. Comme ceux des martyrs, les tombeaux des grands ascètes furent visités; on leur éleva des basiliques, et Théodoret raconte la vie d'un de ses contemporains, l'ascète Jacques, à qui l'on prépara de son vivant un sarcophage et une grande église (2). Il va de soi que l'hommage essentiel, la commémoraison liturgique, ne leur était point refusé et que, partant, leur nom figurait au calendrier. L'inscription de Syméon Stylite au martyrologe oriental n'a rien d'extraordinaire.

Voici donc, dès le V<sup>e</sup> siècle, les éléments principaux du martyrologe local, sans compter les fêtes à date fixe, et consacrées aux mystères, telle que la Nativité du Christ : 1° Anniversaires des martyrs indigènes ou des martyrs étrangers dont on fait spécialement la mémoire; 2° anniversaires des évêques; 3° dédicaces d'églises et translations de reliques; 4° anniversaires de personnages illustres par leurs vertus ou leurs bienfaits.

Le martyrologe local dans lequel sont consignées, à l'exclusion de toute autre, les fêtes spécialement célébrées dans une église déterminée, est un document de première main qui nous renseigne sur l'usage liturgique de cette église. On y reconnaît la tradition vivante et authentique de la communauté, et aucun témoignage ne l'emporte sur celui-là en valeur et en précision. Le martyrologe local est en ces matières comme l'unité de mesure.

Sans entrer ici dans la question de savoir si nous possédons dans sa pureté et son intégrité un martyrologe local des temps antiques, essayons d'établir comment se présente à nous un document

(1) Au 8 octobre le manuscrit E énumère les noms suivants : *Rome eusebi eracle dionisi candidi tituli sui,* où l'on distingue sans peine *Romae Eusebi conditoris tituli sui* sans avoir le moyen d'expliquer cette répétition d'une façon satisfaisante. — (2) *Hist. religiosa,* XXI.

composé des éléments que nous venons d'énumérer, et demandons-nous si nous sommes en état de le lire et de l'entendre dans le même sens que les contemporains.

Une première difficulté naît du mélange des éléments hétérogènes qui sont entrés successivement dans la composition du martyrologe, et qui pour la postérité acquièrent une valeur sensiblement égale. Pour nous en tenir à un point, rappelons que les deux séries principales qui le constituent sont la *Depositio martyrum* et la *Depositio episcoporum*, deux groupes d'anniversaires qui par leur fusion se trouvent exactement sur le même plan et évoquent pour nous l'idée de fêtes célébrées avec une solennité égale. Il est plus que douteux qu'il en ait été de même chez les anciens. Tout porte à conclure que les deux catégories de commémoraisons n'étaient pas de même rite, et que les martyrs jouirent toujours à cet égard d'un véritable privilège.

Les martyrs étaient placés au premier rang dans la vénération et l'amour des fidèles. Ils étaient la plus pure gloire de l'église, les imitateurs du Christ, les chrétiens parfaits par excellence. Admis sans retard à contempler la face de Dieu, à l'exclusion des autres défunts, ils méritaient des honneurs proportionnés à leur prérogative. Le respect particulier qu'on témoigne à tous les martyrs, ne paraît avoir été étendu aux évêques que dans des cas exceptionnels, lorsqu'ils s'étaient rendus particulièrement illustres dans les luttes pour la foi. Sur le tombeau du martyr s'élevait une basilique, et les foules se rassemblaient pour fêter le jour de son entrée dans la gloire. Pareille distinction n'était point accordée à tous les évêques, alors que cependant tous, en règle générale, étaient inscrits sur les fastes. Car il fallait, pour en être exclu, être renié par la communauté; pour y être admis, il suffisait de n'avoir pas démérité.

Cet ensemble de circonstances nous autorise à penser qu'il y avait entre la *Depositio martyrum* et la *Depositio episcoporum* une différence analogue à celle que nous mettons de nos jours entre le martyrologe et l'obituaire, et que les évêques défunts figuraient dans le calendrier au même titre que dans notre *Ordo divini officii*. Impossible pour nous de confondre avec les saints dont on fait l'office, les évêques ou autres dignitaires dont l'obit est marqué au calendrier du diocèse. De même dans l'antiquité chaque église se retrouvait sans peine dans son martyrologe et la pratique quotidiennne suppléait à l'insuffisance de la rédaction. Entre les mains d'un étranger, une distinction si essentielle devenait difficile à constater, surtout lorsque les formules étaient réduites à leur plus simple expression, ainsi que nous le constatons d'ordinaire dans les martyrologes antiques. Le temps aussi effaça fatalement toutes les

marques distinctives, et la confusion de l' « obituaire » et du « martyrologe » devint presque inévitable.

Ce qui se passa dans beaucoup d'églises pour la liste des premiers évêques se renouvela pour d'autres mentions du même ordre, et l'on peut dire que tels personnages pieux, qui eurent la bonne fortune d'avoir leur anniversaire marqué au calendrier de leur église, furent redevables au voisinage des martyrs d'une canonisation sommaire. La mention des empereurs et des membres de la famille impériale que l'on relève dans les synaxaires grecs, n'a pas d'autre portée (1) et c'est peut-être grâce à la confusion de l'obituaire et du martyrologe que le nombre des saints irlandais dépasse si notablement les limites ordinaires.

L'usage, qui s'introduisit de bonne heure, de célébrer des anniversaires de martyrs étrangers crée un autre genre de difficultés pour l'interprétation des martyrologes. Lorsque leurs rédacteurs ont pris la peine d'indiquer expressément le pays d'origine des saints qui n'appartiennent point à leur église, comme dans la *Depositio* romaine : *Perpetuae et Felicitatis Africae*, il ne saurait y avoir aucun doute. Mais il s'en faut de beaucoup qu'ils aient généralement pris cette précaution. Ainsi, dans le calendrier de Carthage, on lit bien au 6 août *sancti Systi episcopi et martyris Romae*, mais rien de tel pour S. Laurent, S. Hippolyte, S. Janvier et autres, qui sont simplement désignés par leurs noms. De sorte que, si ces martyrs ne nous étaient connus d'ailleurs, nous serions tentés de les prendre pour des saints de Carthage.

Une confusion analogue peut se produire à propos des martyrs dont le nom figure au martyrologe le jour de la dédicace de leur église, ou de « l'entrée » de leurs reliques. Une mention comme celle du 9 avril dans l'hiéronymien, manuscrit d'Echternach, *Ravenna sancti Polieucti* donnerait à penser que l'église de Ravenne célébrait un saint local du nom de Polyeucte, martyrisé le 9 avril. La leçon moins concise des autres manuscrits nous permet de constater qu'il s'agit du célèbre martyr de Mélitène, et que la date est celle de la dédicace d'un oratoire en son honneur.

Le martyrologe local d'une église quelconque, à moins d'être rédigé avec des précautions que les hommes n'ont pas l'habitude de prendre en faveur de la lointaine postérité, doit donc nécessairement présenter des difficultés d'interprétation hors du milieu et de l'époque dont il traduit l'usage. Il a besoin d'être éclairé par d'autres monuments qui suppléent à son silence et à ses obscurités.

(1) *Synax. Eccl. CP.*, p. LXXV.

## III

### LES MARTYROLOGES GÉNÉRAUX

Il ne faut pas confondre les martyrologes généraux avec ceux qui comprennent autre chose que des éléments purement locaux. La présence d'un certain nombre de commémoraisons, qui leur sont communes avec d'autres églises, n'enlève nullement à ces derniers leur caractère spécial, et le calendrier de Carthage ne passe pas au rang des martyrologes généraux, parce qu'on y relève des noms de saints romains, italiens, orientaux. L'église de Carthage avait adopté leurs anniversaires; c'était, en quelque sorte les naturaliser chez elle (1).

Le martyrologe général est essentiellement une compilation. Il ne saurait, en aucune façon, avoir par lui-même la valeur traditionnelle d'un martyrologe local. Comme tout agrégat, il vaut ce que valent ses composants, et la tâche du critique est de reconnaître les parties du mélange, pour les isoler.

Théoriquement, il convient de distinguer deux sortes de martyrologes généraux, les uns formés exclusivement d'une combinaison de martyrologes locaux, les autres empruntant en outre des notices à des sources littéraires. Je n'envisage pas le cas où celles-ci seules auraient été exploitées. Nous aurions alors une liste purement artificielle, qu'il faut traiter d'après les règles communes de la critique.

Pour indiquer tout de suite ce que serait un martyrologe de la première catégorie, et pour simplifier la discussion, supposons que l'on fusionne ensemble le calendrier de Carthage et le calendrier romain représenté par la *Depositio martyrum* et la *Depositio episcoporum*. Le martyrologe résultant, s'il est rédigé avec intelligence, ne contiendra plus de notices comme celles-ci : *XIII kal. feb. Fabiani in Callisti; XIII kal. maias martyris Mappalici*. Le rédacteur accentuera la provenance en écrivant : *XIII kal. feb. Romae in Callisti Fabiani; XIII kal. maias Carthagine martyris Mappalici*. Omettre la rubrique topographique, c'est laisser le lecteur dans l'incertitude du lieu propre du culte.

Les compilateurs n'ont pas toujours eu conscience de l'importance de ce détail. Le plus ancien représentant des martyrologes généraux,

(1) M. P. MONCEAUX, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. III, p. 109, pense que « le calendrier de Carthage serait... déjà une synthèse de calendriers locaux. » Je n'oserais m'exprimer ainsi. Il me semble également que son interprétation des noms de groupes comme *Timidenses, Maxulitani*, etc., peut difficilement se soutenir. Voir *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 350.

l'abrégé syriaque, porte sur ce point des traces visibles d'une insouciance excessive. Une trentaine de noms dépourvus de toute indication de lieu nous laissent dans l'hésitation sur leur origine. A quelle église appartient le Rufus du 19 avril, l'Hésychius du 26 août? on est très embarrassé de le dire. Un moment de réflexion de la part de l'auteur, du traducteur, de l'abréviateur ou quel que soit ici l'agent responsable, nous aurait évité ces difficultés. A quoi faut-il s'attendre, lorsque le problème à résoudre exige un véritable discernement?

Voici dans le calendrier romain, au 10 août, la mention *Laurenti in Tiburtina*, et à la même date dans celui de Carthage, *sancti Laurenti*. Il y a trois partis à prendre. Le meilleur serait d'écrire : *Romae in Tiburtina et Carthagine Laurenti*. Cette formule, il est vrai, n'exprime pas laquelle des deux églises a emprunté à l'autre. Mais ne poussons pas trop loin les exigences.

On pourrait dire aussi : *Romae in Tiburtina Laurenti. Carthagine item Laurenti*. Cette rédaction est exacte, mais elle a l'inconvénient de donner à supposer qu'à Rome et à Carthage on célébrait le même jour deux saints du nom de Laurent. Il est à présumer que plus d'un homonyme a été de la sorte introduit dans l'hagiographie, et que certains dédoublements célèbres n'ont pas d'autre origine. Se rappeler les trois groupes de martyrs appelés Cosme et Damien.

A la date du 24 août, l'abrégé syriaque nomme sans plus Μαρῖνος. Il existe au moins deux martyrs de ce nom, l'un de Césarée, l'autre d'Antioche. Eusèbe les connaît tous les deux. Il raconte le martyre de celui qui appartient à sa ville épiscopale (1) et dans un discours prononcé à Antioche, il cite l'homonyme honoré dans cette église (2). En se reportant au martyrologe hiéronymien, dont l'annonce est moins incomplète, on est amené à rétablir < ἐν Ἀντιοχείᾳ > Μαρῖνος. Mais nous n'avons pas encore le droit de conclure de cette formule, qui paraît certaine, qu'il est question ici du martyr d'Antioche, dont le nom, uni à celui de Fronto, comme dans le sermon d'Eusèbe, est marqué dans l'hiéronymien au 16 novembre. Il faut en effet compter avec l'hypothèse d'un échange d'anniversaires entre Antioche et Césarée comme il en existait entre Rome et Carthage, Antioche et Nicomédie; des martyrs de la première peuvent avoir figuré au calendrier de la seconde et réciproquement. Si tel est le cas pour Marinus de Césarée, le compilateur, relevant son nom sur le calendrier d'Antioche, peut très bien avoir noté ἐν Ἀντιοχείᾳ Μαρῖνος, et cette formule si claire en apparence nous laisse dans l'incertitude.

(1) *Hist. eccl.*, VII, 15. — (2) *Journal of sacred literature*, N. S. t. VI (1865), p. 133.

Enfin, une troisième solution consistait à supprimer une des deux mentions, puisqu'il s'agit du même saint. Mais alors, si le rédacteur écrit simplement *Romae in Tiburtina Laurenti*, on ne saura pas que S. Laurent a été honoré à Carthage; et s'il écrit *Carthagine Laurenti* on pourra être amené à penser que S. Laurent est un saint africain. Le cas se présente plus d'une fois dans le martyrologe syriaque, par exemple au 24 janvier : Ἐν Νικομηδείᾳ Βαβύλας ἐπίσκοπος Ἀντιοχείας. Si nous ignorions l'histoire de S. Babylas, nous serions forcés de le prendre pour un martyr de Nicomédie, alors qu'il appartient tout entier à Antioche, à qui Nicomédie l'a emprunté.

L'on voit par ces exemples que, dans le cas relativement simple de la synthèse de deux martyrologes locaux, il n'est pas toujours aisé de distinguer les deux sources et de les reconstituer avec certitude. Leur nombre augmente-t-il, la difficulté s'aggrave en proportion. Toutefois, dans l'hypothèse simplifiée où nous raisonnons, la présence d'un saint dans un martyrologe général suffit à démontrer l'existence de son culte.

Voyons si nous pouvons en dire autant lorsque le rédacteur a utilisé, outre les calendriers officiels des sources littéraires, relations, annales, récits hagiographiques.

Évidemment oui, quand le témoignage porte précisément sur la fête d'un martyr ou sur sa basilique ou sur toute autre manifestation du culte public. Supposons que le compilateur d'un martyrologe ait inscrit, sur la foi de la pèlerine longtemps appelée Silvia, l'annonce suivante : *Nono kal. maias Charrae in Mesopotamia Helpidi* (1). Son information provenant d'un témoin oculaire serait du plus haut prix. Mais si nous en ignorons la source?

On sait, du reste, que ce n'est ni aux itinéraires ni aux monuments que les martyrologistes vont puiser leur documentation. Les livres qui ont laissé des traces dans les martyrologes, sont des Passions de martyrs, des récits empruntés aux historiens ecclésiastiques. Eusèbe surtout, avec sa collection des *Anciens Martyrs*, ses *Martyrs de Palestine* et son *Histoire*, a été exploité de préférence. Le martyrologe oriental englobé dans l'hiéronymien est tributaire d'Eusèbe. Parfois le compilateur s'énonce en termes qui font reconnaître l'emprunt. Mais ce n'est pas la règle générale, et la plupart du temps ses formules sont d'une telle simplicité que la critique n'a aucune prise sur elles. Qui nous dira si la mention du 18 novembre, dans le martyrologe syriaque : ἐν Ἀντιοχείᾳ Ῥωμανοῦ, dans l'hiéronymien : *in Antiochia Romani* provient du calendrier d'Antioche plutôt que du livre d'Eusèbe, *Les*

(1) Geyer, *Itinera Hierosolymitana*, p. 65.

*Martyrs de Palestine (II, 1)*, que l'auteur du martyrologe oriental a certainement exploité ? Il n'est pas indifférent d'être fixé sur ce point. Car dans le premier cas, le seul fait de l'inscription suffit à établir l'existence du culte ; dans le second, le témoignage n'est pas distinct de celui d'Eusèbe. On est alors ramené à discuter le texte de cet historien, comme il faudra discuter les autres sources qui peuvent avoir fourni leur contribution à la composition du martyrologe. Dans beaucoup de cas on en tirera simplement la preuve du martyre. Celle du culte restera à faire.

Il ne suffisait pas, en effet, qu'un chrétien eût souffert la mort en confessant sa foi pour être honoré comme martyr. D'abord, le culte des martyrs ne fut point pratiqué par toutes les églises dès les premières persécutions. L'église de Rome en particulier ne semble pas avoir été très empressée à entrer dans cette voie. La *Depositio martyrum* ne nous conduit pas au delà du III^e^ siècle, et l'on ne saurait découvrir aucune trace du culte rendu par l'église de Rome à des martyrs aussi authentiques que le philosophe Justin et le sénateur Apollonius. Des douze chrétiens de Smyrne, dont le martyre ne fait aucun doute, Polycarpe seul paraît avoir été l'objet d'une commémoraison spéciale (1).

L'église d'ailleurs n'approuvait ni ne pouvait approuver sans distinction les honneurs rendus à tous les martyrs, ni proposer comme modèles tous ceux qui s'étaient illustrés par une mort courageuse. Les sectes hérétiques prétendirent de bonne heure avoir leurs martyrs aussi. Les marcionites en comptèrent un grand nombre (2), et Asclepios, un de leurs évêques, qui, volontairement, partagea le bûcher du martyr Pierre Abselamos à Césarée, ne fut évidemment pas inscrit aux fastes ecclésiastiques (3). Chez les montanistes également la persécution fait des victimes, mais les catholiques ne les reconnaissent pas (4). Les fauteurs ou adeptes d'un schisme ne peuvent pas non plus prétendre aux honneurs du culte : *Martyr esse non potest qui in ecclesia non est*, dit S. Cyprien (5). Les martyrs donatistes sont trop connus pour qu'il soit besoin d'en parler (6).

La question de savoir s'il était permis à un chrétien de se livrer au persécuteur et de chercher la mort pour la foi a été diversement

(1) *Martyrium Polycarpi*, XVIII. — (2) EUSÈBE, *Hist. eccl.*, V, 16, 21. — (3) *De Martyribus Palaestinae*, X. — (4) EUSÈBE, *Hist. eccl.* V, 16, 22. — (5) *De eccl. cat. unitate*, XIV. Cf. *Epist.* XXXVI. — (6) Voir L. DUCHESNE, *Le dossier du donatisme*, MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE, t. X (1890), pp. 621, 628, 636. Il faut citer aussi les canons de Laodicée (c. 380) relatifs aux martyrs des hérétiques : XXXIV. Ὅτι οὐ δεῖ πάντα χριστιανὸν ἐγκαταλείπειν μάρτυρας Χριστοῦ καὶ ἀπιέναι πρὸς τοὺς ψευδομάρτυρας τοῦτ' ἔστιν αἱρετικῶν. Cf. can. IX. LAUCHERT, *Die Kanones der wichtigsten altkirchlichen Concilien*, Freiburg, 1896, pp. 76, 73.

résolue suivant les cas, et si de bonnes autorités semblent avoir blâmé cette ardeur indiscrète (1), il se trouva aussi de grands personnages pour l'excuser et admirer la générosité qui l'inspirait. Eusèbe loue sans réserve Priscus, Malchus et Alexandre, et les six jeunes gens qui, les uns sous Valérien, les autres lors de la grande persécution, se précipitent au martyre (2). S. Basile célèbre l'héroïsme de Gordius, lui aussi martyr volontaire (3). D'autre part, le concile d'Elvire (306) porte ce décret : *Si quis idola fregerit et ibidem fuerit occisus, qualenus in evangelio scriptum non est neque invenietur sub apostolis unquam factum, placuit in numerum eum non recipi martyrum* (4). On peut citer d'autres exemples pour l'une et pour l'autre discipline.

Il est d'autres circonstances dans lesquelles on peut légitimement mettre en doute l'approbation de l'église. Des soldats, comme Maximilien de Maurétanie, ont souffert la mort pour le refus de service militaire (5). Et pourtant, le troisième canon du premier concile d'Arles sanctionne ce qui suit : *De his qui arma proiciunt in pace placuit abstineri eos a communione* (6).

On voit que le contrôle exercé par l'église sur l'admission des martyrs au privilège du culte public, était presque partout commandé par la nature des choses, et que l'équivalent de la *vindicatio*, dont la pratique régulière se constate en Afrique (7), devait fatalement s'observer partout. L'on ne conçoit pas, d'ailleurs, une commémoraison annuelle et d'un caractère solennel, introduite sans l'assentiment de l'autorité. Mais dans la bienheureuse antiquité ces choses se passaient fort simplement, et l'on n'a pas besoin de se figurer dans chaque église un tribunal ecclésiastique réglant les affaires du culte et discutant l'inscription des martyrs sur les diptyques.

La constatation de la mort endurée pour la foi et celle des honneurs rendus au défunt par l'église, ne s'établissent donc pas par les

(1) Clément d'Alexandrie, *Strom.* IV, 4; voir le canon IX de Pierre d'Alexandrie, et dans Augustin, *Brevic. collat. diei* III, xiii, 25. — (2) *Hist. eccl.* VII, 12; *De Mart. Palaest.*, III, 2, 3. — (3) *P. G.*, t. XXXI, p. 489-507. — (4) Canon 60. Lauchert, t. c., p. 23. Il convient de rappeler également le canon 11 du premier concile de Carthage (c. 345), dont le texte laisse malheureusement à désirer mais dont le sens est assez clair : *Martyrum dignitatem nemo profanus infamet, neque ad passiva corpora quae sepulturae tantum propter misericordiam ecclesiasticam commendari mandatum est, redigant, aut insania praecipitatos, aut alia ratione peccati discretos non ratione vel tempore competenti, quo martyria celebrantur, martyrum nomen appellent.* Lauchert, p. 152. — (5) *BHL.*, n. 3813, texte réimprimé par Harnack, dans l'ouvrage indiqué ci-dessous. — (6) Les textes relatifs à cette question ont été réunis par Harnack, *Militia Christi*, Tübingen, 1904. Ce qui ressort le plus clairement de leur comparaison, c'est une profonde différence dans la discipline suivant les temps et les lieux. — (7) Voir P. Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. III, p. 108.

mêmes arguments, et le récit authentique du supplice d'un martyr laisse souvent ouverte la question du culte dont il a été l'objet.

On comprend par là à quelles étranges conclusions on pourrait être amené, si on reconnaissait une valeur égale aux parties d'un martyrologe dérivées du document officiel qui est le calendrier local, et à celles qui sont l'écho d'un récit de martyre, fût-il l'œuvre d'un témoin oculaire. La mention de Métrodore dans l'hiéronymien au 12 mars, est tirée de la Passion de Pionius, réputée excellente. Le rédacteur n'a pas réfléchi que Métrodore, prêtre marcionite, n'a jamais pu figurer dans un calendrier orthodoxe. Nous avons parlé plus haut des onze martyrs de Smyrne qui ont précédé S. Polycarpe. S'ils ont trouvé place au martyrologe hiéronymien, ce n'est pas qu'ils aient été relevés dans le calendrier de Smyrne. Le *Martyrium Polycarpi* les mentionne, et c'est là que l'auteur est allé les prendre, sans se demander si les termes mêmes du récit, sans rien ôter aux martyrs de leur mérite, ne les privait pas en quelque manière du droit de figurer au martyrologe (1).

Qui ne voit les conséquences résultant de l'insertion, au martyrologe, de notices étrangères aux calendriers spéciaux? Formulées dans les mêmes termes, ces annonces artificielles ne se distinguent plus de celles qui sont l'expression de la tradition immémoriale des églises, et à chaque ligne du martyrologe se pose la question de savoir à quelle source elle est puisée. Et cette question ne se résout presque jamais que par des arguments tirés d'ailleurs. Croirait-on que le plus célèbre des anniversaires, celui de S. Polycarpe, au 23 février, est, dans tous nos martyrologes, tributaire du récit de la Passion du saint et non du martyrologe de Smyrne (2). Il serait peu logique, d'après cela, de conclure que d'autres noms plus obscurs ont dû être nécessairement fournis par les calendriers. Dans les synaxaires grecs est indiquée, au 4 octobre, la fête des saintes Bernice et Prosdoce, bien connus par l'homélie de S. Jean Chrysostome, fête attestée par l'antique usage d'Antioche (3); mais on se tromperait en pensant que l'église grecque ne fait que continuer la tradition d'une église sœur. Le 4 octobre n'est point l'anniversaire de ces martyrs, dont les orientaux faisaient mémoire au mois d'avril (4). La date

(1) Voir DUCHESNE, dans *Act. SS.*, nov., t. II, p. [LXVII]. — (2) Il faut bien remarquer que cette circonstance n'ôte rien, dans l'espèce, à la valeur du témoignage. La date, qui fait depuis longtemps partie intégrante de la lettre, est exacte et représente l'antique usage de l'église de Smyrne. Voir E. SCHWARTZ, *Christliche und jüdische Ostertafeln*, ABHANDLUNGEN DER KÖN. GESELLSCHAFT DER WISSENSCHAFTEN ZU GÖTTINGEN, N. F. VIII, 6 (1905), p. 129. — (3) *Synax. eccl. Cptanae*, p. 955. — (4) Le martyrologe syriaque les annonce au 20, l'hiéronymien au 15.

des grecs a été calculée d'après une phrase de S. Jean Chrysostome, qui commence ainsi son panégyrique des deux saints : Οὔπω εἴκοσι ἡμέρας ἔχομεν σταυροῦ μνείαν ἐπιτελέσαντες (1). Dans la pensée de l'orateur, la mémoire de la Croix était le jour du vendredi saint, ce qui nous ramène en effet au mois d'avril. Le rédacteur byzantin l'a entendue d'une fête d'institution plus récente, celle de l'Exaltation, fixée au 14 septembre. En comptant 20 jours à partir de cette date, il s'est arrêté au 4 octobre. On reconnaît ici bien clairement l'origine purement littéraire de la fête des saintes Bernice et Prosdoce chez les Grecs. Sans le panégyrique de S. Jean Chrysostome, ils n'auraient pas songé à la célébrer. La continuité de la pratique ecclésiastique fait défaut ici, et la mention des calendriers grecs n'a par elle-même aucune valeur.

Inutile d'insister sur les énormes inconvénients résultant de l'introduction, dans les martyrologes généraux, de l'élément littéraire. Le mélange de cet élément avec la matière traditionnelle devient nécessairement une source de confusion et trop souvent le remède n'est pas à côté du mal.

## IV

### LE MARTYROLOGE HIÉRONYMIEN

Dans ce qui précède nous n'avons guère abandonné le terrain de la théorie. Pour nous rendre compte de la valeur des documents martyrologiques, nous avons supposé des cas fort simples, en nous bornant à souligner les difficultés inhérentes au genre et résultant de la composition même, abstraction faite des particularités de la transmission.

Le type abstrait considéré jusqu'ici, doit nous aider à nous prononcer sur la valeur du martyrologe auquel nous ramènent nécessairement toutes les recherches hagiographiques se rapportant aux premiers siècles, le martyrologe hiéronymien. Quelles que puissent être les divergences d'opinion sur le lieu précis et la date exacte de sa première rédaction et de la recension gallicane qui seule nous est parvenue, personne ne conteste qu'il ne provienne de la fusion d'un martyrologe général des églises d'Orient, d'un martyrologe local de l'église de Rome, d'un martyrologe général d'Italie, d'un martyrologe général d'Afrique, d'une série de martyrologes locaux de la Gaule (2).

(1) *P. G.*, t. L, p. 629. — (2) MM. De Rossi et Duchesne, dans leur édition du martyrologe hiéronymien, *Act. SS.*, nov., t. II, indiquent tous les travaux de

Le martyrologe oriental, on le sait, a de grandes affinités avec le *Breviarium Syriacum*. Mais on aurait tort de penser que ce dernier est un abrégé du document même qui s'est trouvé entre les mains du rédacteur de l'hiéronymien. Le syriaque traduit et abrège un martyrologe nécessairement antérieur à 411. Celui dont procède le latin, a été mis à jour jusqu'au delà de la première moitié du V[e] siècle. Ainsi, l'anniversaire de Syméon Stylite († 460) y était mentionné à sa véritable date (1). L'auteur de la compilation grecque a compulsé des sources officielles, il est difficile d'en douter, et des récits.

Pour l'église de Rome, le rédacteur de l'hiéronymien semble n'avoir eu recours qu'à un document de première main. Il n'y a pas de raison de croire, jusqu'ici, que ses renseignements concernant l'Italie soient dus à des combinaisons artificielles.

L'ensemble des notices se rapportant à l'Afrique présente les plus grandes obscurités. Elles proviennent très probablement d'un martyrologe général de l'Afrique, qui doit comprendre de nombreux fragments de calendriers locaux (2).

Nous ne dirons rien des listes gallicanes. Elles se détachent de la masse sans effort et sont aisément reconnaissables. L'hiéronymien sera considéré ici abstraction faite de cette classe spéciale d'additions, c'est-à-dire avant son arrivée en Gaule.

Il va sans dire, tout d'abord, qu'aucune des obscurités que nous avons signalées dans la rédaction des martyrologes locaux ou généraux, ne se trouve atténuée dans la grande compilation hiéronymienne. Elles sont, au contraire, beaucoup aggravées par les incertitudes de la tradition et par des particularités de rédaction dont il faut tenir compte. La confusion proverbiale qui règne dans toutes les pages du vieux document, est due à des causes multiples.

Les copistes ignorants y ont beaucoup contribué pour leur part. Ils ont souvent mal déchiffré le modèle, n'ont point reconnu les limites qui séparent un jour d'un autre, et ont introduit dans le

quelque importance antérieurs à cette publication. En y ajoutant les articles de Mgr Duchesne dans les *Anal. Boll.*, t. XVII, p. 421-47, t. XX, p. 241-45, où sont citées les critiques de M. Krusch, dont ils sont la réfutation et divers ouvrages auxquels nous avons renvoyé plus haut, on pourra se rendre compte de l'état des recherches sur le texte et les sources de l'hiéronymien. — (1) Voir les anciens calendriers syriaques dans S. E. Assemani, *Bibliothecae apostolicae Vaticanae*, t. II, p. 267-68 ; Wright, *Catalogue of Syriac manuscripts in the British Museum*, t. I, p. 280. Outre la fête du 1[er] septembre, les synaxaires grecs consacrent à Syméon Stylite une mention au 26 juillet. *Synax. eccl. CP.*, p. 845. — (2) Sur les calendriers africains on peut lire avec fruit, sans toutefois admettre toutes les idées de l'auteur, P. Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. III, p. 108-111.

martyrologe leurs lectures parfois bizarres. Plus d'une correction au texte de l'hiéronymien est suggérée et justifiée par la paléographie et par la psychologie du copiste, qui inconsciemment laisse troubler sa vue et guider sa plume par ses souvenirs.

Les correcteurs ont souvent aidé les copistes dans l'œuvre de désordre. Des gloses, des notes marginales ou interlinéaires, suggérées par la conjecture ou la comparaison des manuscrits, ont fini par pénétrer dans le texte. Il en est de même des réminiscences que certains lecteurs notaient sur leur exemplaire.

Mais il ne faut pas oublier le rédacteur lui-même, qui a compulsé ses sources avec peu de discernement, les a transcrites matériellement, sans rejeter les parties qui faisaient double emploi, et a commis bien d'autres méfaits du même genre. Il serait sans doute très intéressant de fixer la responsabilité de chacun, pour ne point accuser le scribe lorsque le coupable est l'auteur lui-même. Mais il nous importe surtout de constater les faits eux-mêmes, et de nous rendre compte de l'état lamentable dans lequel l'effort combiné de tant d'hommes de bonne volonté nous a livré un document si précieux.

Nous n'insisterons pas sur les erreurs les plus palpables et les plus fréquentes que chacun constate en feuilletant rapidement l'hiéronymien. Les noms de saints comme les noms de lieux sont défigurés de façon à devenir méconnaissables. Exemple au 11 octobre. (B. W.) *In Acervo Sicilie santi Tanasi presbit. Ampodi*, qu'il faut lire : *In Anazarbo Ciliciae natale Taraci, Probi et Andronici.* Je ne compte pas les cas où les noms d'hommes sont travestis en noms de femmes et réciproquement. Le fait est fréquent et la comparaison des exemplaires montre qu'ordinairement il n'y a aucune solution à attendre. Les noms de lieux ou de mois ou des noms communs sont changés en noms de saints, et réciproquement. *Sebastiani* pour *Sebastae; Arimina* pour *Armenia; Concordia*, *Alexandria* pour *Alexandri; Ianuarius, Iulius* (1). A remarquer le rapprochement fréquent des saints appelés *Urbanus* et *Romanus* qui font trop songer à la formule *in Urbe Roma*. Des notices comme celle du 17 octobre, *In Alexandria natale Nicodemis Nicomediae Alexandri* livrent le lecteur à de cruelles perplexités. Quel est le nom du saint et celui de la ville? Les rubriques topographiques sont souvent déplacées ou modifiées : *Africa* pour *Caesarea, Palaestinae* pour *Roma*, etc., *Caesarea Cappadociae* régulièrement pour *Caesarea Palaestinae; Creta* pour *Retia, Numidia* pour *Nicomedia,* etc.

Un petit nombre de ces erreurs peuvent se corriger par conjecture;

(1) Au 18 mars on note même parmi les saints un *Aprilis*.

quelques autres se découvrent en rapprochant du texte les sources parallèles, lorsqu'il s'en trouve; beaucoup doivent passer inaperçues et il arrive trop souvent qu'une circonstance fortuite révèle des confusions graves dans les notices qui, au premier aspect, semblent d'une absolue clarté. Qui hésiterait devant des annonces aussi limpides que celles-ci : *Apud Ciprum natale Alexandri, Ammonis et aliorum XX* (9 février); *Apud Ciprum Potami, Nemesis, Didimi* (20 février). Pourtant nous savons que les martyrs de ce nom appartiennent en propre à Alexandrie (Eusèbe, *Hist. Eccl.* VIII, 13,7; VI, 5) et nous n'avons aucune bonne raison de penser qu'une église de Chypre ait admis ces saints étrangers dans son calendrier, d'autant plus que l'île de Chypre n'est représentée dans l'hiéronymien par aucun autre anniversaire. Sommes-nous en présence d'une erreur de lecture comme celle qui a changé *Retia* en *Creta,* et *Syria* en *Istria,* ou bien y a-t-il eu substitution de noms comme au 24 mars où on lit *in Africa Agapi*, etc., alors qu'il faut lire indubitablement *Caesareae Agapi?* On ne saurait le dire, et l'on voit par cet exemple quel surcroît de difficultés naît pour l'hagiographe de l'incertitude des rubriques topographiques. Dans un martyrologe général dont le texte est fixé, le lecteur hésite sur le point de savoir si un saint est rapporté à son église d'origine ou à une église étrangère. Ici, il doit se demander souvent si le saint a la moindre relation avec l'église dont on le rapproche.

Mais le problème le plus intéressant et peut-être le plus obscur qui se pose à propos de l'hiéronymien, est celui des répétitions. On sait qu'un grand nombre de saints et de groupes y figurent plusieurs fois, quelques-uns jusque huit ou dix fois, et l'on peut se demander dans chacun des cas s'il s'agit d'un saint homonyme ou d'une autre fête du même saint.

Il faut distinguer trois sortes de répétitions.

1° Les mêmes noms sont répétés le même jour; 2° les mêmes noms sont inscrits à des jours très rapprochés; 3° à des jours relativement éloignés.

Le premier cas se représente très souvent et n'a aucune signification spéciale. Il peut se produire, lorsque le rédacteur combine deux documents qui lui fournissent les mêmes noms, ou bien lorsque le scribe, au lieu de collationner deux copies, les combine machinalement, s'imaginant, à chaque légère variante, avoir affaire à d'autres noms.

On peut rappeler l'exemple bien connu de la double liste des papes au 23 décembre. Il est bon de s'en souvenir, lorsqu'on cherche à éclaircir les interminables groupes d'Africains. C'est là surtout que les répétitions foisonnent et que l'on a consciencieusement

travaillé à dérouter le lecteur en multipliant les *item* devant les homonymes.

Les répétitions à des dates voisines s'expliquent par des raisons analogues. Une distraction a fait sauter une date et inscrire un groupe sous une date voisine ; on s'est aperçu de l'erreur et le groupe a été rétabli à sa place ou écrit en marge à sa vraie date, d'où il est passé dans le texte, sans qu'on ait fait disparaître sa première mention. Voilà une des manières dont l'accident peut se produire. Il s'est renouvelé souvent, et quelquefois sur les mêmes noms. De là ces annonces identiques qui se retrouvent jusque quatre ou cinq fois autour de la date vraie, rendant parfois celle-ci tout à fait incertaine. La négligence n'a pas de lois, et c'est tantôt avant, tantôt après le jour de la fête, que sont inscrits ces doublets.

La troisième classe de répétitions qui semble n'avoir aucune cause fortuite, mérite davantage de retenir l'attention. Certaines mentions reviennent à des semaines et à des mois de distance, et quelques-unes sont si fréquentes qu'on ne peut rien ici attribuer au hasard.

Écartons d'abord celles qui peuvent encore être mises sur le compte de la négligence ou de la distraction. Si, par exemple, S. Lucien, dont le jour est le 7 janvier, apparaît également le 7 juin, c'est sans doute que la date *VII id. ian.* a été prise pour *VII id. iun.* S[te] Euphémie aussi figure au 17 août et au 16 septembre, c'est-à-dire au *XVI kal. sept.* et *XVI kal. oct.* Ce genre d'erreurs est trop naturel pour ne pas s'être reproduit souvent. La date se composant de trois éléments : le chiffre d'abord, puis les nones, ides, kalendes, et enfin le mois, un moment d'inattention suffit pour confondre deux dates qui, dans notre manière de compter les jours du mois, semblent ne point prêter à la confusion.

Une autre source de répétitions peut être l'emploi simultané de documents traditionnels et de récits qui ne s'accordent pas sur la date.

D'après ce que nous avons dit de la composition des martyrologes locaux, on peut supposer également qu'un anniversaire donné n'est pas celui de la fête du martyr, mais celui de la dédicace d'une église en son honneur ou de la translation d'une relique. Nous avons donné plus haut des exemples empruntés précisément au martyrologe hiéronymien. Il est bon de faire remarquer que dans le cas de la déposition des reliques, il se constitue parfois des groupes artificiels, où se trouvent réunis plusieurs saints qui n'ont jamais eu d'autres relations ensemble. Voir les inscriptions africaines (1) et l'hiéronymien au 7 mai, au 27 novembre, etc.

(1) *CIL.*, VIII, 8632, cf. p. 972 ; 18656 ; *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques*, 1895, p. 319.

Enfin, il y a une dernière catégorie de répétitions, qui n'a pas été étudiée à fond, et que nous avons expliquée par l'*attraction des homonymes* (1). A plusieurs endroits, on a inscrit, à côté de certains saints, des saints du même nom dont la fête se célèbre à une toute autre date, et qui sont parfois reconnaissables par les noms voisins qu'ils ont entraînés avec eux, et qui ont été pris sans doute pour leurs compagnons. Nous avons essayé de montrer que S. Hermogène avait de la sorte groupé autour de lui toute une foule de saints qui lui sont étrangers et dont la véritable place est ailleurs (2). Voici un autre exemple. Le 7 janvier et le 14 février, le martyrologe indique la fête d'un saint Candidus. Celui du 14 février est devenu un centre d'attraction pour le Candidus de janvier et d'une suite de saints annoncés le même jour : *Polyeuctus, Felix, Ianuarius, Palladius, Philoromus*. On pourra vérifier aisément combien de fois un S. Félix attire le groupe *Felix et Fortunatus,* et constater la similitude des noms qui motive la fréquente répétition d'un autre groupe célèbre, *Castus et Aemilius*. Les noms isolés sont plus difficiles à découvrir au milieu du désordre, mais il doit y avoir beaucoup de saints qui se sont indûment glissés de la sorte dans des séries où leur identité a disparu pour nous.

Le phénomène de l'attraction ne se manifeste pas seulement à l'égard des homonymes. Le P. Savio a montré, à propos des martyrs de Milan, qu'il se reproduit également pour les saints de la même église ou du même pays (3). Ainsi, les SS. Nabor et Félix, dont la fête se célèbre le 12 juillet, sont mentionnés ailleurs encore, mais avec d'autres saints de Milan. Voir le 14 mai : *Mediolani Victoris Naboris Felicis*; au 23 et au 24 avril : *Felicis Victori Navori*, quel que soit du reste le saint Victor dont il est fait mention à ces dates. Même constatation pour les saints Nazaire et Celse (4).

La commune origine et l'homonymie ne sont probablement pas les seules causes qui ont amené des groupements artificiels. Certains noms ont attiré tout naturellement ceux avec qui ils forment des groupes très connus. *Felix* appelle naturellement *Fortunatus*, pour le rédacteur du martyrologe, comme *Petrus* appelle *Paulus* (5). Ailleurs *Felix* lui remet en mémoire *Adauctus* (14 mai), du groupe bien connu dont la fête se célèbre le 30 août. Au nom de Marc, alors même qu'il n'est point celui de l'évangéliste, se joint celui de Matthieu, au 7 octobre : *Marci, Matthaei evang.*; de même au 21 septembre, qui est le jour de S. Matthieu : *Matthaei apostoli et sancti Lucae evangelistae*. A certains endroits, on ne peut s'empêcher

(1) *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 96. — (2) *Ibid.*, p. 97. — (3) *Rivista di scienze storiche*, t. III, p. 271. — (4) Savio, l. c., p. 272. On pourrait étudier encore au même point de vue le groupe *Victor et Corona*, qui reparaît souvent. — (5) Voir 22 janvier, 24 février, 12 mars, 1er juin, 2 juin, etc.

de penser qu'on a voulu se livrer à des rapprochements de pure curiosité. Ce n'est probablement pas un effet du hasard que la réunion, à la même date, des noms suivants : *Primi, Secundi, Terti, Quarti, Quinti, Quintulae, Septimi, Septiminae, Decimi* (12 avril, cf. 10 mai).

Il serait intéressant de pouvoir dire si les rapprochements qui viennent d'être signalés, ou du moins la plus grande partie de ceux-ci, sont imputables au premier rédacteur de l'hiéronymien. Il n'y a pas d'inconvénient à laisser la question pendante jusqu'à ce qu'une étude plus approfondie ait permis de mieux se rendre compte de la répartition de ces commémoraisons factices (1). Il importe surtout de constater qu'elles ont profondément troublé l'économie du martyrologe et rendu plus épineuse encore la reconstitution des calendriers locaux qui doit être l'œuvre principale du critique.

Pour résumer ce qui précède, rappelons les principaux points sur lesquels le témoignage de l'hiéronymien a besoin d'être pesé avec prudence.

1° Les *saints* d'abord qui y sont inscrits. Il faut commencer par être sûr du nom, ce qui en l'état des manuscrits est souvent illusoire.

Lorsque le nom est fixé, il faut s'assurer de l'identité du personnage, et le distinguer de ses homonymes. Cette distinction devrait se faire en précisant pour chacun d'eux la date de sa fête et l'église à laquelle il appartient en propre, deux points malaisés à déterminer, rien que par le fait de l'introduction, dans les martyrologes, des dédicaces, des translations et surtout par ce que nous avons nommé l'attraction. Tout ce qui a été dit de l'origine et de la composition de l'hiéronymien, montre aussi que l'on se rapprochera davantage de la vérité en restreignant, dans une large mesure, les saints homonymes qu'en les multipliant. Les anciens commentateurs du martyrologe, y compris les rédacteurs des *Acta Sanctorum,* ont suivi une tendance opposée.

Il est, enfin, très dangereux de constituer des groupes de saints en suivant les indications de l'hiéronymien. Nous avons vu que les groupements y sont souvent absolument factices, lorsqu'ils ne sont pas un effet du désordre qui règne dans tout le document.

2° La question du *culte*. Le témoignage de l'hiéronymien n'est pas recevable ici par lui-même, la compilation empruntant, sans distinction, ses éléments à des documents qui fournissent la preuve du

(1) Il faut cependant noter ce fait que ces rapprochements manquent totalement dans la partie gallicane du martyrologe. N'y verra-t-on pas un argument de plus contre l'opinion de ceux qui prétendent que l'hiéronymien a été dans son ensemble rédigé dans les Gaules ?

culte et à d'autres. Il faut arriver, dans les cas particuliers, à dégager la source.

3° La *date* de la fête. Plusieurs causes peuvent la rendre incertaine : la négligence des copistes qui répètent les mêmes noms à des jours voisins ; les translations et les dédicaces qui ne coïncident généralement pas avec la fête ; les rapprochements de fantaisie.

4° Le *centre du culte*, c'est-à-dire, l'église qui, la première, a admis le saint aux honneurs publics ; pour les martyrs, celle qui abrite son tombeau. Les rubriques topographiques sont distribuées avec une grande négligence ; d'ailleurs elles se rapportent souvent à des églises où le culte du saint n'est qu'emprunté.

On serait tenté de conclure de tout ceci que l'hiéronymien, tel qu'il nous est parvenu, est un document de mince valeur et que l'on perd son temps à vouloir en tirer des renseignements sûrs.

Évidemment, il n'y a pas de quoi encourager les tentatives de restitution, à supposer que l'on arrive à formuler exactement dans quel état de son développement on entend reconstituer un document qui a passé par tant de mains inconnues. Mais même tel que nous le possédons, le martyrologe hiéronymien est un témoin précieux de l'antiquité chrétienne. Il est composé de matériaux de choix, dont quelques-uns de première qualité. La littérature de fantaisie, qui sous prétexte d'honorer les saints a si souvent obscurci leur souvenir, n'y a point laissé de vestiges appréciables. Nous savons que de grandes richesses y sont enfouies, trop souvent, hélas, à des profondeurs où nos moyens d'investigation ne nous permettent plus d'atteindre.

Le martyrologe hiéronymien est pour nous comme un vaste champ de ruines, couvert autrefois de basiliques, de palais et de tombeaux. Les tremblements de terre ont secoué les édifices sur leurs bases et bouleversé les monuments ; les barbares ont retourné les débris, dissipé les matériaux, fouillé les sépultures ; la négligence des générations nouvelles a achevé l'œuvre de destruction. Le touriste jette à peine un regard sur ce spectacle de désolation ; l'archéologue ne se laisse arracher qu'avec peine à la contemplation de l'amas informe de décombres qui pour lui recouvre tout un passé. Et il s'arme courageusement de la pioche avec le vague espoir de le faire revivre, avec la certitude de faire sortir du sol des restes d'un haut prix, un nom, une date, un fait nouveau, qui éclairent tout un ensemble. On fouillera longtemps encore le sol aride de l'hiéronymien, et si l'on ne peut se promettre de relever des temples et des portiques, on en retirera beaucoup de débris d'une valeur incontestable.

H. D.

# BULLETIN

## DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

---

**N. B. Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.**

1. — * L. Duchesne. **Histoire ancienne de l'Église**, t. I, Paris, Fontemoing, 1906, in-8°, xi-577 pp. — Voici un livre digne d'être lu par tous les esprits cultivés qui soupçonneraient encore l'école historique, dans son ensemble, de détruire par goût, par instinct, par entraînement ou par simple habitude, sans savoir elle-même où elle s'arrêtera et ce qu'elle laissera debout. Après avoir admiré la grandeur imposante de ce tableau dessiné en entier d'après les vestiges authentiques du premier âge chrétien, ils seront moins tentés de regretter les embellissements douteux dont la légende l'avait surchargé. Tout au moins admettront-ils que d'autres prennent allègrement le parti de les sacrifier. Mgr Duchesne apporte d'ordinaire à l'accomplissement de ce devoir pénible, une belle humeur et un entrain, où quelques lecteurs plus circonspects ont parfois cru sentir comme un plaisir taquin de les effaroucher. Cette fois, ils auront lieu d'être contents. L'éminent auteur s'est attaché avec une condescendance visible à montrer que la critique n'est pas un simple dissolvant. Nous n'hésitons pas à déclarer que son livre sera reçu comme un secours providentiel par le groupe de plus en plus nombreux des gens instruits qui s'intéressent aux recherches d'érudition religieuse sans s'y mêler activement. Aux yeux de ces spectateurs du dehors, l'histoire des origines chrétiennes risque aujourd'hui de passer pour un chaos mouvant d'hypothèses et de systèmes contradictoires. Il était temps de réagir contre cette impression sceptique. L'ouvrage de Mgr D. est, à ce titre, un livre de haute actualité. Il n'est pas de lecture mieux faite pour montrer à tous, aux attardés comme aux inquiets, que la science loyale et prudente n'est pas autant qu'on le dit condamnée à l'instabilité. Sur les questions encore pendantes, le lecteur trouvera, à défaut de mieux, des aperçus nets et plausibles : un peu en deçà ou au delà, il y a grande chance que la vérité n'est pas loin. Au pis aller, en se récusant lui-même,

l'auteur ne manque pas de donner l'adresse de quelque chercheur déjà prêt à en dire plus long.

Qu'on ne s'attende pas cependant à trouver chez lui un inventaire des publications récentes, dressé avec un grand appareil d'information bibliographique. Mgr D. n'a rien d'un compilateur. Sa critique va droit à l'essentiel, prend la question au point où l'ont laissée les meilleurs travaux spéciaux, retient de ceux-ci le résultat certain, les complète, y supplée au besoin et caractérise d'un mot les assertions dont il faut rabattre. Presque tous les sujets connexes à l'histoire du développement chrétien sont ainsi passés en revue d'après un plan à la fois très souple et fortement synthétique. Ceux qui ne reconnaissent l'érudition qu'à son extérieur hérissé, auront peine à se figurer quel savoir immense est accumulé dans ces pages d'un style si libre et si clair. Pas un homme du métier ne s'y méprendra. Tout permet de présager à ce livre un rôle aussi fécond que celui du « vieux cahier de cours » dont il est chargé d'arrêter la circulation (p. x, note). Souhaitons qu'il contraigne au repos, puisque l'auteur y tient, ce prédécesseur demeuré si ingambe malgré son grand âge. Mais s'il pouvait le mettre en oubli, Mgr D. n'aurait pas le souci d'y pourvoir lui-même après bientôt trente ans. P. P.

2. — * Paulus Fridolinus Kehr. **Regesta Pontificum Romanorum. Italia Pontificia.** Vol. I. *Roma.* Berolini, apud Weidmannos, 1906, in-8°, xxvi-201 pp. — On sait que la Société royale de Göttingen a décidé la publication du recueil complet des lettres pontificales depuis les origines jusqu'à Innocent III, et qu'elle a confié cette grande entreprise à M. P. Kehr, actuellement directeur de l'Institut historique prussien à Rome. Les *Nachrichten* de Göttingen nous ont, à plusieurs reprises déjà, apporté les résultats des recherches faites dans les archives pour cet objet. Un autre travail préliminaire a été jugé nécessaire. Les *Regesta* de Jaffé, même après la transformation que le recueil a reçu dans la seconde édition, ne répondent plus qu'assez imparfaitement aux nécessités actuelles. La production effrénée de ces derniers temps rend ses lacunes de plus en plus sensibles, et on en a exclu, de propos délibéré, l'indication des originaux ou des sources manuscrites. De plus l'ordre chronologique a seul guidé Jaffé et ses continuateurs, et ils n'ont pas cru nécessaire de compléter les *Regesta* par une table des destinataires. Ces considérations ont décidé M. K. à entreprendre une nouvelle édition des *Regesta,* qui parerait à tous les inconvénients signalés. Il n'est même pas exact de parler de nouvelle édition, car nous avons ici un ouvrage entièrement nouveau, non seulement par l'abondance des matériaux utilisés pour la première fois, mais par sa conception même. L'ordre chronologique, qui est à la,

base de tous les Regestes, est abandonné, et l'ordre géographique et topographique lui est substitué. Le premier volume tout entier est consacré à la ville de Rome, et les établissements qui ont possédé dans leurs archives des lettres pontificales sont disposés suivant les régions de la ville où ils sont situés. On le voit, M. K. a pris un moyen radical de suppléer à l'absence de la liste des destinataires. Souhaitons que l'énorme effort que suppose ce remaniement de fond en comble ne retarde ni l'achèvement des nouveaux Regestes ni l'apparition du recueil des lettres. Le volume qui vient de paraître rendra les plus grands services. Les pièces qui y sont signalées sont réparties suivant les différents fonds : églises, monastères, corporations, familles, etc., et sur chacun d'eux l'auteur nous donne une courte notice et une ample bibliographie. Alors même que pour l'ensemble des Regestes on pourrait exprimer des réserves sur l'abandon de la chronologie comme principe de classification, les résultats de la nouvelle disposition en ce qui concerne la ville de Rome sont trop appréciables pour qu'on hésite à féliciter M. K. de l'innovation. Chaque volume sera d'ailleurs précédé d'un tableau où les pièces seront indiquées par ordre de dates et dans le dernier volume, sans doute, tous ces tableaux partiels seront fondus en un seul. P. 107, à propos de la *Notitia fundorum* du titre de Pammachius, M. K. cite encore la leçon *Constantinus servus servorum* qui est celle de De Rossi. Je crois avoir montré qu'il faut lire *servus sanctorum*, ce qui supprime d'ailleurs une grosse difficulté (*Anal. Boll.*, XVI, 69-73). P. 134, parmi les catalogues de la bibliothèque du chapitre de S. Pierre aurait pu figurer celui qui a paru en 1905 en appendice aux *Analecta*. A propos des *Nobiles de S. Eustachio* (p. 195) le livre bizarre de Kircher, *Historia Eustachio-Mariana* (Romae, 1665) aurait pu être mentionné sans inconvénient. A signaler p. 120, le *Monasterium S. Symmetrii et S. Caesarii Corsarum*, et la remarque de M. K. au sujet de la lettre de S. Grégoire, IX, 191. M. Hartmann a remplacé la leçon des premières éditions : *S. Severini* par *S. Demetrii*. Les meilleurs manuscrits portent *S. Semetrii*, qu'il y a lieu, par le fait, de rétablir dans le texte, quelque énigmatique que soit le saint en question (voir *Acta SS.*, mai VI, 360). H. D.

3. — * A. Cappelli. **Cronologia e Calendario perpetuo.** Tavole cronografiche e quadri sinottici per verificare le date storiche dal principio dell' Era cristiana ai giorni nostri. Milano, Hoepli, 1906, in-16, xxxiii-421 pp. (Fait partie des Manuali Hoepli). — M. A. Cappelli, l'auteur si hautement apprécié du *Dizionario di abbreviature latine ed italiane usate nelle carte e codici specialmente del Medio Evo*, vient de publier un nouveau manuel, non moins savant, clair, commode et suffisamment complet, *Cronologia e Calendario*

*perpetuo*, qui ne peut manquer de rendre de précieux services aux travailleurs. C'est la quintessence des meilleurs ouvrages de l'espèce et le fruit de ses longues veilles d'archiviste à Milan d'abord, puis à Parme, où son mérite l'a placé à la tête de cet important dépôt. Je m'étonne seulement que l'auteur n'ait point eu connaissance du répertoire de Sir Harris Nicolas *The Chronology of History containing Tables, Calculations and Statements* (2e édit., 1838), dont il aurait pu tirer profit, et qu'il n'ait point songé à faciliter les recherches par un Index des grandes divisions et subdivisions de son livre. La liste alphabétique des principaux saints et bienheureux (p. 200-227) devra être expurgée dans un prochain tirage d'un certain nombre de distractions et de fautes d'impression. Ainsi S. Alexandre Sauli n'a pas été canonisé par Benoît XIV, ni Ste Claire d'Assise en 1435. A signaler plus particulièrement dans l'introduction le soin minutieux avec lequel l'auteur indique d'après quel style les principales villes d'Europe fixèrent au moyen âge le commencement de l'année officielle, ainsi que l'année où fut introduite la réforme grégorienne dans la plupart des états de l'Europe, et les jours précis qu'ils supprimèrent à cet effet. V. O.

4. — * Adolf Harnack. **Lukas der Arzt der Verfasser des dritten Evangeliums und der Apostelgeschichte.** Leipzig, J. C. Hinrichs, 1906, in-8°, vii-160 pp. — Nous n'avons pas l'habitude de discuter les questions qui se rattachent directement à l'étude des écrits du Nouveau Testament et qui semblent relever plutôt de la compétence des exégètes. Il ne convient pas, toutefois, de passer entièrement sous silence le nouvel ouvrage de M. H. sur S. Luc. Il s'agit après tout d'un saint du calendrier et il ne nous est pas indifférent de savoir ce que l'on pense actuellement dans d'autres milieux de la thèse traditionnelle tour à tour combattue et défendue par divers groupes de critiques. Il est de mode, aujourd'hui, parmi les avancés, de la traiter avec un tel dédain que, selon la remarque de M. H., on feint de ne plus s'apercevoir qu'elle s'appuie sur certains arguments. M. H. entreprend résolument de remonter ce courant, et il faut reconnaître que cette attitude est un bel exemple d'indépendance intellectuelle.

Dans ce livre M. H. pratique une fois de plus l'art de pénétrer au cœur des grandes questions et de mettre à leur service toutes les ressources de l'érudition. Pour M. H. donc, S. Luc est un grec, probablement natif d'Antioche, médecin de profession, le compagnon de S. Paul et son collaborateur dans l'œuvre de l'évangélisation, l'auteur du troisième évangile et des Actes des Apôtres. Après avoir établi ces conclusions générales, M. H. s'occupe spécialement des difficultés tirées des chapitres des Actes où l'auteur parle à la première personne. Un troisième chapitre est intitulé : « Sur la prétendue

impossibilité de revendiquer pour S. Luc le troisième évangile et les Actes des Apôtres. » Dans le chapitre final l'auteur tire les conséquences de sa démonstration. Parmi les appendices, je noterai spécialement celui qui touche à l'élément biographique. M. H. y reprend la question déjà plusieurs fois étudiée, notamment par Hobart (*The medical language of St Luke*, Dublin, 1882), des traces du langage professionnel dans l'œuvre de S. Luc. Elle est traitée avec beaucoup de précision et sans aucune des exagérations qui avaient compromis la thèse chez tel de ses patrons. L'étude de la langue de S. Luc ne laisse à M. H. aucun doute : le troisième évangile et les Actes sont l'œuvre d'un médecin.

Le livre de M. H. fera du bruit dans le monde théologique, et ne peut manquer de provoquer la contradiction (voir par ex. Schürer, dans la *Theologische Literaturzeitung*, 1906, p. 405). L'auteur n'est pas de ceux qui renoncent facilement à se défendre. H. D.

5. — F. Nau. **Notes sur les mots πολιτικός et πολιτευόμενος et sur plusieurs textes grecs relatifs à Saint Étienne**, dans Revue de l'Orient chrétien, 2e série, t. XI, 1906, p. 198-216. — Ceux qui connaissent *l'Invention des reliques de S. Étienne, le premier martyr, de Nicodème, de Gamaliel et de son fils Habib*, par le prêtre Lucien, savent combien la tradition a malmené ce récit déjà assez inquiétant par son fond primitif. Écrit d'abord en grec par l'auteur responsable de la trouvaille, il fut traduit en latin, en syriaque, en arménien (1), et dans les deux premières de ces langues tout au moins, comme dans la langue originale, il subit une série de transformations et d'arrangements. Nombre d'auteurs le relatent ou le mentionnent (une liste des textes publiés a été dressée par M. von Dobschütz avec son érudition ordinaire, *Christusbilder*, Texte und Untersuchungen, *N. F.*, t. III, p. 289 **, note 2). M. l'abbé Nau, qui en a rencontré à la Bibliothèque Nationale de Paris quelques textes grecs inédits, les a comparés avec certains des documents publiés : grec (*BHG*, p. 120), latins (*BHL* nos 7851, 7853) et syriaques (*Zachariae episcopi Mitylenes... scripta historica*, édit. J.-P.-N. Land, *Anecdota syriaca*, t. III, Leyde, 1870, p. 76-84; P. Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. III, Paris, 1892, p. 188-199). L'article annoncé ci-dessus contient le résultat de cette étude « qui a, dit M. N., occupé et charmé nos loisirs pendant quelques mois ». Nous renonçons absolument à calculer ce que les écrasantes occupations de M. N. peuvent lui laisser de loisir en un semestre. Nous admirons seulement que des moments perdus lui suf-

(1) J. Dashian, *Catalog der armenischen Handschriften in der Mechitaristen-Bibliothek zu Wien* (Vienne, 1895), partie arménienne, p. 12a.

fisent pour mettre sur pied une dissertation aussi savante. Que n'a-t-il trouvé quelques heures de plus pour achever de la rendre entièrement claire à des lecteurs qui n'ont pas toutes les pièces originales sous les yeux! Aussi par crainte de fausser la pensée de l'auteur, nous la lui laissons résumer lui-même : « Nous avons fait connaître une note inédite ajoutée sur un ms. de la Vie d'Isaac (de Constantinople...) et trois rédactions inédites du martyre de S. Étienne. La première (A), contenue dans le ms. 881 du XI[e] siècle, nous a paru contenir le texte grec original de la lettre de Lucien traduite en latin par Avitus (*P. L.*, t. XLI, col. 807-817), car elle peut passer pour l'original de la version syriaque qui est conservée dans un ms. du VI[e] au VII[e] siècle et qui a été éditée par Land... La seconde (C), contenue dans le ms. 1179 du XI[e] siècle, commence par transcrire A puis ajoute le récit de la translation à Constantinople déjà traduit par Anastase (*P. L.*, t. XLI, col. 817-822) et le fait suivre d'une homélie de Métrophane qui aurait été prononcée à cette occasion.» (Elle ne serait donc pas inédite, au sens strict du mot, car M. Papadopoulos-Kérameus a publié un texte grec répondant à cette description : Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. V, Saint-Pétersbourg, 1898, p. 28-53). « Enfin la troisième (B), contenue dans le ms 1176 du XII[e] siècle n'est qu'un remaniement de la précédente, *mais* a passé dans le synaxaire... » (P. 214).

Voici maintenant quelques observations. Le récit du prêtre Lucien a été rédigé à la demande d'Avitus de Braga. Ce dernier l'affirme expressément dans la lettre qui est la plus ancienne attestation du document : *epistulam conscriptionemque transmisi quam pro me fide veritatis plenius cognoscendae rogante et expetente dictavit graeco primum ipse sermone sed per me postea in latinum versa est* (Appendix ad tom. VII operum S. Augustini, éd. de Saint-Maur, col. 3). Donc jusqu'à nouvel ordre, c'est sa traduction latine qui représente l'original disparu, réserve faite, cela va de soi, de certaines phrases, qui forment comme des parenthèses du traducteur. Aussi j'avoue ne pas bien comprendre pourquoi les mots : *foris portam quae est ad aquilonem, quae ducit ad Cedar* (p. 5) ne comptent pour M. N. qu'à dater du moment où ils sont attestés par la version syriaque (p. 207), postérieure de beaucoup à la lettre d'Avitus.

Sans vouloir déprécier cette version syriaque, nous n'irions pas jusqu'à trouver qu'elle est d'une importance « capitale » (p. 210). Elle est par endroits d'une fidélité douteuse — que le coupable soit le traducteur de Zacharie ou quelque autre. Car il est assez probable que l'Invention des reliques de S. Étienne a été rajustée à la recension syriaque de l'*Histoire ecclésiastique*, comme la légende de S. Silvestre, celle des Sept Dormants, et d'autres épisodes du premier livre, qui existent à l'état isolé dans la même langue. M. N. a fait remarquer

qu'elle omet une indication topographique, contenue dans A (p. 207, note 6) et dans la traduction d'Avitus. Or, on vient de retrouver dans un palimpseste, un fragment d'une autre version syriaque de la lettre de Lucien où la phrase en question est conservée tout au long (Fr. SCHULTHESS, *Christlich-Palästinische Fragmente aus der Omajjaden-Moschee zu Damaskus*, dans ABHANDLUNGEN DER KÖNIGLICHEN GESELLSCHAFT DER WISSENSCHAFTEN ZU GÖTTINGEN, Philologisch-historische Klasse, N. F., t. VIII, p. 104-105). Il n'est donc pas téméraire de supposer que la légende des reliques de S. Étienne dans le Zacharie syriaque n'est qu'une copie plus ou moins exacte d'une traduction antérieure. Son témoignage est sujet à caution au moins pour le détail.

D'après M. N., l'origine de toute l'histoire serait une inscription qu'on aurait découverte, un peu avant 415, à Kefar -Gamlâ (1) sur des sarcophages contenant des ossements. Le nom du village et ceux que l'on crut déchiffrer sur l'épitaphe, « ont pu facilement conduire à identifier les corps trouvés avec ceux de S. Étienne, de Nicodème et de Gamaliel, et on comprend qu'il a été facile au prêtre Lucien quelques années plut tard de dramatiser cette découverte » (p. 203). Passe pour « dramatiser ». Mais si le récit étant ce qu'il est, doit son origine à l'inscription de Kefar-Gamlâ, on admirera comme Lucien s'entendait à la mise en scène. Le sens littéral donné par lui à l'épitaphe peut même difficilement passer pour avoir été suggéré par une analogie avec le parler indigène, et il nous semble que M. N. s'est donné une peine inutile pour interpréter cet hébreu par l'étymologie syriaque (cf. p. 203, note 3). Les traducteurs et copistes syriens eux-mêmes n'ont vu que du feu à ces vocables hybrides et les ont reproduits d'après le libellé de Lucien, sous une forme qui jure d'étrange sorte avec l'exégèse de l'ingénieux critique. Du reste, si l'on admet l'hypothèse de M. N., les recensions grecques et syriaques se dénoncent une fois de plus comme entachées d'altération, voire d'altération intentionnelle. Outre l'épitaphe proprement dite, elles mentionnent, sans la citer littéralement, une autre inscription « hébraïque » qui aurait été interprétée à Lucien par un quidam : τοῦτο τὸ χωρίον κοπετοῦ δικαίων (al. δίκαιον), (NAU, p. 208, PAPADOPOULOS-KERAMEUS, l. c. p. 39, cf. LAND, p. 83, BEDJAN, p. 198). Chez Avitus, il n'est question que des noms inscrits sur la pierre tombale, et le traducteur, prenant la parole pour son compte personnel, ajoute en propres termes : *Hoc interpretatus est papa Iohannes sicut et ipse audivi ab ipso sancto episcopo* (l. c., col. 9).

(1) A 20 milles de Jérusalem, nous dit-on (AVITUS, l. c., col. 5). C'est peut-être la localité actuelle de Beït-Gimâl, non loin de Ramleh. Une phrase de Lucien peut en effet se comprendre comme si Kefar-Gamlâ n'était pas éloigné de Diospolis-Lydda (AVITUS, col. 9).

En terminant son article, M. l'abbé N. déclare modestement qu'il abandonne aux « spécialistes » le soin d'en compléter les conclusions. Comme la topographie des sanctuaires de S. Étienne à Jérusalem y est mise en cause, il peut être assuré que sa laborieuse étude attirera l'attention de juges très compétents et qu'elle recevra l'honneur d'une discussion sérieuse. P. P.

6. — * F. X. Funk, **Die apostolischen Väter**, zweite verbesserte Auflage. Tübingen, Mohr, 1906, xxxvi-256 pp.

7. — * H. Boehmer. **Analecten zur Geschichte des Franciscus von Assisi**. Ibid., 1905, in-8°, lxxii-146 pp.

8. — * A. Bruckner. **Quellen zur Geschichte des Pelagianischen Streites**. Ibid., 1906, in-8°, viii-103 pp. (= Sammlung ausgewählter kirchen-und dogmengeschichtlicher Quellenschriften, zweite Reihe, erstes, sechstes, siebentes Heft).

L'*editio minor* des Pères Apostoliques de M. Funk a été annoncée ici dès son apparition (*Anal. Boll.*, XXI, 82). Elle a été rapidement enlevée, car depuis plusieurs mois déjà nous avons devant nous la seconde édition de cet excellent recueil. Ce n'est pas une simple réimpression. L'introduction a été mise au point et en partie remaniée. Les textes n'ont pas été, en général, retouchés, sauf celui du Pasteur d'Hermas et le *Martyrium Polycarpi*. Dans une dissertation sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir (*De Pionio et Polycarpo*, 1905), M. E. Schwartz a récemment proposé un certain nombre de corrections au *Martyrium*. M. F. en a tenu compte, sans toutefois les admettre toutes.

Nous nous bornerons à signaler deux autres travaux parus dans l'utile collection de M. G. Krüger. Les *Analectes* sur S. François d'Assise devront être l'objet d'un compte rendu détaillé. A la demande de l'auteur, nous le réservons pour la seconde édition. La controverse pélagienne n'ayant que des rapports éloignés avec l'hagiographie, il n'y a pas lieu de nous arrêter bien longtemps aux textes recueillis par M. Bruckner, et dont les uns se rapportent à l'histoire de la controverse, les autres à la doctrine des Pélagiens. Il serait à désirer que l'on eût des manuels de ce genre pour toutes les grandes questions théologiques. Cela épargnerait de longues recherches que tous n'ont pas le loisir de faire et ôterait toute excuse à ceux qui se dispensent de vérifier leurs sources. H. D.

9. — * Ad. Harnack. **Mission und Ausbreitung des Christenthums in den ersten drei Jahrhunderten.** Zweite neu durchgearbeitete Auflage mit elf Karten. Leipzig, Hinrichs, 1906, 2 volumes in-8°, xiv-421-312 pp.

10. — * Ad. Harnack. **Militia Christi. Die christliche Religion und der Soldatenstand in den ersten drei Jahrhunderten.** Tübingen, J. B. C. Mohr, 1905, in-8°, vii-129 pp.

11. — E. Vacandard. **La question du service militaire chez les chrétiens des premiers siècles,** dans Revue pratique d'apologétique, t. II (1906), pp. 337-49, 399-413.

12. — * E. Misset. **Saint Martin a-t-il menti?** Petite dissertation historique sur quatre mots latins : *Christi ego miles sum*. Paris, chez l'auteur, 1906, in-8°, 9 pp.

Le grand ouvrage de M. Harnack sur la mission chrétienne dans la primitive église est trop connu de nos lecteurs pour qu'il soit nécessaire d'en parler longuement. Nous avons essayé d'en analyser rapidement la première édition (*Anal. Boll.*, XXII, 459). La seconde n'a pas subi de remaniements essentiels et le point de vue de l'auteur, qui n'est pas toujours le nôtre, n'a pas changé; mais elle a reçu de nombreuses retouches. La bibliographie a été complétée et tenue à jour et certains chapitres ont été développés. Les additions sont si importantes que, malgré la suppression de la dissertation sur « le prétendu concile apostolique d'Antioche » (p. 52-60 de la première édition), l'ensemble s'est trouvé accru d'une bonne dizaine de feuilles d'impression, ce qui a nécessité la division en deux volumes. Une amélioration qui vaudra à M. H. la reconnaissance de tous les travailleurs, consiste dans l'adjonction de plusieurs cartes qui rendent sensibles aux yeux les principaux résultats des minutieuses recherches répandues à travers plus de sept cents pages. Deux grandes cartes enregistrent les conquêtes du christianisme dans le monde romain respectivement vers les années 180 et 325. Trois cartes spéciales donnent le détail pour l'Orient dans la seconde période. Un coup d'œil sur les deux premières cartes produira un effet salutaire sur les partisans — s'il en reste encore — de l'apostolicité des églises d'Occident prises en masse. Leurs idées, matérialisées dans une carte bien teintée, présenteraient un beau contraste avec celles de M. H.

M. H. a modifié son appréciation sur quelques documents hagiographiques dont il avait fait usage. Ainsi il renonce (II, 219) à tirer parti des *Acta Felicis,* dont en 1905 M. Monceaux a nettement distingué la partie africaine primitive et la partie italienne, fruit d'un remaniement. Il nous sera permis de rappeler que cet état du document avait déjà été indiqué dans les *Analecta* en 1897.

Bien que M. H. ait adopté notre manière de voir, qui est maintenant aussi celle de M. P. Franchi au sujet des Actes de S. Théodote, et qu'il insiste à plusieurs reprises sur leur caractère légendaire (voir aussi *Militia Christi*), il s'appuie encore sur ce texte pour esquisser l'état du christianisme aux environs d'Ancyre (II, 183-484). A propos

de la Cappadoce (II, 164), il renvoie au travail de M. Grégoire sur les *Saints Jumeaux* dont nous avons entretenu nos lecteurs (*Anal. Boll.*, XXIV, 505), en faisant une restriction bien nécessaire au sujet de la composition de la légende au III[e] siècle. C'est trop peu, à notre avis. Il n'y a rien à prendre dans ce récit artificiel pour l'histoire du christianisme en Cappadoce au temps des persécutions.

Déjà dans la première édition de son ouvrage M. H. s'était occupé du rôle de l'élément militaire dans la propagation du christianisme et de l'attitude de l'église vis-à-vis de l'armée. Depuis, il est retourné aux textes, et a jugé la question assez importante pour faire l'objet d'une monographie, dont les conclusions seules pouvaient prendre place dans le grand ouvrage. Rien que comme collection de documents, le *Militia Christi* doit intéresser l'historien (1). Les écrivains ecclésiastiques, jusqu'à Eusèbe, ont été dépouillés et trois pièces hagiographiques, les Actes de Maximilien, de Marcellus, de Jules le Vétéran ont été intégralement reproduits par l'auteur, qui cite parfois aussi, je le regrette, les Actes de S. Tarachus, de S. Sébastien et quelques autres documents aussi peu sûrs.

Plusieurs questions se posent à propos des soldats chrétiens. Quelques historiens ont essayé de leur attribuer une part considérable dans la rapide propagation du christianisme. M. H. n'est pas de leur avis et l'on ne peut que se rallier à son sentiment. Il se demande ensuite si des textes fort nombreux où le chrétien est assimilé au soldat et animé aux combats de la foi on peut conclure que l'église dans les premiers temps a inspiré à ses fidèles je ne sais quels sentiments belliqueux qui pouvaient les préparer à la guerre sainte; et il répond résolument par la négative. Si quelques chrétiens ont pu exceptionnellement se compromettre dans des mouvements d'un caractère séditieux, l'esprit général était éloigné de tout fanatisme, et la *militia Christi* n'est qu'une belle allégorie. Mais le problème difficile n'est pas celui-là. C'est celui de savoir si l'église blâme, tolère ou approuve le service militaire. En parcourant les nombreux textes que l'on peut citer en cette matière, on est frappé de la difficulté de ces sortes de sujets et des résultats opposés auxquels on arrive selon la manière de grouper les témoignages. Sans l'abondante documentation que nous devons à M. H., on se perdrait dans des plaidoyers *in utramque partem*. Il n'y a guère moyen d'hésiter sur l'impression qui se dégage de l'ensemble. Si l'on tient compte de certaines circonstances spéciales, dont souvent le détail nous échappe, on voit que la pratique est très éloignée de l'attitude que semblent dicter les théoriciens et les rigoristes, et l'on peut

(1) Pour le dire en passant, M. H. n'a point connu la dissertation du P. Victor de Buck, *An militia priscis christianis esset illicita* dans *Acta SS.*, oct., t. XII, p. 531-36.

dire que le sentiment de l'église vis-à-vis de l'armée loin d'être de l'hostilité est plutôt de la sympathie. Elle s'est bien rendu compte des dangers propres au service militaire, et, dans les moments de crise surtout, le soldat avait besoin de tact et de souplesse pour éviter certains conflits entre la discipline et son devoir de chrétien. Les moralistes, pour la plupart, manquent de ce sens pratique et sont portés aux solutions extrêmes; c'est dans leurs écrits que l'on irait chercher de quoi prouver la thèse d'une irréductible opposition entre l'état militaire et la profession chrétienne. Il est aussi des individus, chez lesquels le sens des situations concrètes n'est pas aussi développé que la générosité, cœurs nobles mais esprits entiers, qui rendent inévitables des conflits en apparence si aisés à aplanir. Ne faudrait-il pas dire qu'on en a des exemples dans quelques Actes des martyrs qui nous déconcertent parce que ni la rigueur du service ni l'inflexibilité de la doctrine ne semblent exiger l'issue fatale? Il ne faut donc pas juger l'esprit de l'église en matière militaire par les thèses radicales de quelques écrivains ou par des faits isolés. L'étude de la vie chrétienne aux premiers siècles montre que la milice n'a jamais été jugée par l'église incompatible avec les devoirs de la religion, qu'elle estimait, au contraire, un état dont elle recommandait à ses enfants d'imiter les vertus propres.

M. Vacandard a résumé, d'une façon intéressante, une partie du livre de M. H., et il a même conduit un peu plus loin l'étude que ce dernier avait arrêtée au règne de Constantin, sans toutefois pousser à fond les recherches. Il s'en tient principalement aux cas de S. Martin et de S. Victrice.

M. Misset s'occupe également de S. Martin, et sous une forme qui pourra paraître quelque peu originale, il réfute Lecoy de la Marche, qui prétend que le saint en disant : *Christi ego miles sum* invoquait « non pas son titre de chrétien mais celui de clerc ou de religieux ». M. M. a dix fois raison contre son adversaire en affirmant que S. Martin « n'a pas fait valoir un faux cas de dispense ». Il ajoute : « Avait-il raison de refuser de servir parce qu'il était chrétien? C'est là une question différente et qui relève non de l'histoire, mais de la théologie. » Ici M. M. pourrait bien avoir tort. Si ce que nous avons dit plus haut pouvait le persuader qu'à ces quatre mots latins, qui forment le sujet de sa brochure, se rattache un problème historique des plus intéressants, et surtout, s'il voulait pour la prochaine fête de S. Martin — la plaquette porte la date du 11 novembre 1906 — essayer d'expliquer avec la même clarté comment le saint a pu ajouter quatre autres mots *pugnare mihi non licet*, sans mentir — cela va de soi — mais aussi sans paraître user d'hyperbole, nous n'aurions pas perdu notre temps.

H. D.

13. — * Erich KLOSTERMANN. **Eusebius Werke**, Vierter Band. *Gegen Marcell. Ueber die Kirchliche Theologie. Die Fragmente Marcells*. Leipzig, Hinrichs, 1906, in-8°, XXX-256 pp.

14. — * Otto STÄHLIN. **Clemens Alexandrinus.** Zweiter Band. *Stromata Buch I-VI*. Ibid., in-8°, XIV-519 pp.

15.— * Charles-Henry BEESON. **Hegemonius.** *Acta Archelai*. Ibid., in-8°, LIV-134 pp. (= DIE GRIECHISCHEN CHRISTLICHEN SCHRIFTSTELLER DER ERSTEN DREI JAHRHUNDERTE, XIV, XV, XVI).

Les deux écrits intitulés *Contra Marcellum* et *De ecclesiastica theologia* sont certainement du même auteur. Ce fut toute une question naguère de savoir s'il fallait continuer à les attribuer à Eusèbe. M. Conybeare, par deux fois, avait essayé de démontrer qu'ils ne sont point d'Eusèbe de Césarée, mais bien d'Eusèbe d'Émèse (voir *Zeitschrift für neutestamentliche Wissenschaft*, 1903, 330-334; 1905, 250-270). Ses arguments n'ont pas convaincu tout le monde, et M. G. Loeschcke les a réfutés avec succès (même revue, 1906, 69-76). M. Klostermann de même en a été peu touché, et il n'a pas hésité à donner place aux deux traités parmi les œuvres d'Eusèbe. Dans son introduction il en signale les raisons, et examine les difficultés de M. Conybeare, tirées de la chronologie, de l'histoire des dogmes et du style, et les écarte d'une manière fort satisfaisante, même celle que l'on formule en disant que l'auteur du *Contra Marcellum* parle de lui-même à la première personne et d'Eusèbe de Césarée à la troisième.

On connaît sept manuscrits des deux traités. Mais, sauf peut-être le septième, que l'on n'a pas retrouvé, tous dérivent d'un seul qui est le Marcianus 496, du X[e] siècle. Le dernier éditeur du *Contra Marcellum*, J. H. Nolte (1857) dans la Patrologie grecque de Migne (XXIV, 705-1046), s'est servi de quatre manuscrits qu'il ne nomme pas, et sur lesquels il n'a pas eu l'occasion de s'expliquer. Il a négligé le manuscrit de Venise, et son édition, qui n'a guère été remarquée avant M. K. n'est pas un progrès sur celle de Gaisford (1855). Celle de M. K. fera oublier toutes les précédentes. Une collation minutieuse du texte, un relevé complet des textes scripturaires, une disposition plus logique et plus rigoureuse des fragments de Marcel, un index très abondant d'Eusèbe, destiné à fournir de nouveaux arguments contre les adversaires de l'authenticité, et enfin, un index spécial sur le texte de Marcel, tels sont les principaux avantages de cette édition.

Le second volume de Clément d'Alexandrie ne nous donne encore que les six premiers livres des Stromates. On a deux manuscrits de cet ouvrage de Clément, le Laurentien V, 3, et le Paris. Suppl. grec 250; ce dernier est une copie de l'autre. Le Laurentien est du XI[e] siècle. Il présente assez bien de corrections de première main et de deux autres plus récentes. M. Stählin a reconnu qu'elles n'ont pas été faites d'après

des manuscrits, ce qui diminue beaucoup leur valeur. Voilà donc la tradition d'un texte aussi ancien et aussi difficile que celui des Stromates réduite à un seul témoin. Il n'est pas besoin d'insister sur les difficultés de la tâche imposée à l'éditeur, même si l'on fait abstraction du travail énorme qu'entraîne, pour une compilation cousue d'extraits et d'allusions, la détermination des sources. On exagèrera difficilement l'importance du service rendu aux études patristiques par M. S. Il fallait toute sa science et sa longue préparation pour nous donner un Clément qui répondît aux exigences actuelles. On attend, non sans quelque impatience, le troisième volume, sans lequel l'usage des précédents est forcément restreint.

A propos du premier volume, nous avions parlé incidemment d'une prétendue Vie de Clément d'Alexandrie du ms. de Paris Suppl. grec 1000, que nous croyons avoir été les premiers à identifier et à réduire à sa juste valeur (*Anal. Boll.*, XXIV, 1905, 509). M. S. nous a fait remarquer que, sans avoir songé à consulter notre catalogue (1896), il l'a reconnu de son côté en 1901. (*Texte und Untersuchungen*, N.F., V, 4, 8). Nous donnons bien volontiers acte à M. Stählin de sa revendication.

L'écrit que l'on est convenu d'appeler *Acta Archelai*, et dont l'auteur, d'après Héraclien de Chalcédoine, serait un certain Hegemonius, est une œuvre de polémique sous forme d'une dispute ouverte à Carchara (?), ville de Mésopotamie, entre l'évêque Archelaus et le fondateur du manichéisme. On admet généralement que cette dispute est une simple fiction littéraire. Sur Archelaus lui-même on n'a trouvé jusqu'ici aucun autre témoignage. La notice que S. Jérôme (*De viris inl.* 72) lui consacre n'est pas indépendante des *Acta*. L'affirmation que ceux-ci furent rédigés en syriaque et traduits en grec, est probablement une conjecture de S. Jérôme, qui croyait à la réalité d'un colloque tenu en Mésopotamie. On n'a jusqu'ici produit aucun argument probant en faveur d'un original syriaque. En tout état de cause, le texte latin, le seul que nous ayons au complet, est une traduction du grec. On a du latin de très anciens manuscrits, que M. B. a collationnés et étudiés très minutieusement. L'assistance de M. Traube, dont on connaît le travail sur les *Acta Archelai* (*Sitzungsberichte* de Munich, 1903, p. 533-49) est une garantie sérieuse pour la présente édition, dont il faudra évidemment se servir pour étudier Hegemonius et le manichéisme. Il doit y avoir encore beaucoup à faire dans ce domaine, d'autant plus que M. B. s'est complètement interdit d'empiéter sur le terrain des orientalistes, pour lesquels ni Archelaus ni Manès ne sont des inconnus. Parmi les auteurs qui ont connu les *Acta Archelai*, il faut citer le poète Romanos, qui parlant de Manès, dit : ὅντινα ἀπεδίωξεν ὁ Ἀρχέλαος ἐπίσκοπος ... διαλεχθεὶς αὐτῷ, etc. Voir *Byzantinische Zeitschrift*, XV, 20. H. D.

16. — * **Per il XVI Centenario del martirio di S. Gennaro.** Omaggio della *Rivista di Scienze e Lettere*. Napoli, M. d'Auria, 1905, in-8°, 204 pp., gravures. — Nous avons fait ressortir plus d'une fois l'intérêt, au point de vue de l'histoire du culte des saints, de ces publications jubilaires sans lesquelles il n'y a pas, en Italie, de centenaire sérieux. Naples a célébré en 1905 celui de son patron S. Janvier, et parmi les recueils qui ont vu le jour à l'occasion de cette fête, celui que nous annonçons est un des plus variés. Il a d'ailleurs l'avantage de donner une bibliographie du Centenaire (p. 166-182) due à la plume de M. A. Ferrandina, et des illustrations bien choisies. Des vingt-quatre numéros que renferme le volume, presque tous, sauf ceux qui ont un caractère purement littéraire, traitent des questions qui méritent d'attirer l'attention de l'hagiographe. Je citerai en particulier ceux du P. Taglialatela sur les Actes de S. Janvier[1] et sur S. Sosius; celui du vénérable Mgr Galante sur le culte des compagnons de S. Janvier à Naples, et un grand article de M. V. de Crescenzo sur la critique moderne dans l'histoire des persécutions. On ne peut nier que le savant professeur n'ait l'œil très ouvert sur les travaux récents et un jugement sincère. M. V. Castaldo réunit quelques observations sur la légende grecque de S. Janvier, et le chanoine G.-M. de Pompeis s'occupe de la liturgie grecque en l'honneur du saint patron. L'auteur me permettra-t-il de trouver qu'il n'a pas fait la part assez belle à S. Janvier? Il s'est borné à des considérations assez générales, alors que les synaxaires et les ménées, où la fête de S. Janvier est mentionnée à deux dates (septembre et avril), auraient pu lui fournir le sujet d'une importante dissertation, non moins que l'Ἀκολουθία τοῦ ἁγίου Ἰαννουαρίου (Venise, 1776). Celle-ci renferme en appendice un panégyrique du saint qui n'a jamais été étudié, que je sache.

Il y a aussi dans le volume un article intitulé *Il miracolo di San Gennaro*...... H. D.

17. — Élie Batareikh. **Une nouvelle recension de la Vie d'Abercius,** dans Oriens Christianus, t. IV (1904), p. 278-307. — Outre les deux Vies d'Abercius que nous avons indiquées dans la *BHG.*, p. 1, il en existe une troisième restée inédite, et dont on connaissait deux manuscrits, le 1540 de Paris et le 27 de Saint-Sabas à Jérusalem. M. B. a cru devoir publier ce texte d'après le seul manuscrit de Jérusalem en se contentant d'un petit nombre de corrections qui portent presque toutes sur des itacismes, et de très rares remarques, parmi lesquelles je relève celle-ci, très contestable, que Cη dans la marge des manuscrits veut dire σημεῖον ὡραῖον. Pour ce qu'il y a encore à tirer de la Vie d'Abercius, il se pourrait bien que cette édition suffise. On a du moins, grâce à M. B., tout ce qu'il faut pour déterminer les rapports des trois recensions. H. D.

18. — * L'abbé L. Campion. **S. Servatius, évêque de Tongres, patron de Saint-Servan.** Deuxième article. Rennes, Plihon et Hommay, 1906, in-8°, 10 pp. Extrait des Annales de Bretagne, t. XXI (1905-1906), p. 277-84. — L'auteur reprend en sous-œuvre, pour les compléter et les mettre mieux en relief, quelques-unes des considérations présentées dans le premier article (cf. *Anal. Boll.*, XXIV, 510-12). Il s'occupe surtout de ce cimetière de S. Servais (*sancti Servatii coemeterium*) qui fut le berceau de la paroisse et de la ville actuelle de Saint-Servan. On le trouve formellement mentionné quelques années avant 1098; mais il existait depuis bien longtemps déjà. Quand a-t-il commencé à porter le nom de S. Servatius? M. le chanoine C. propose deux conjectures : peut-être S. Hélier, que sa légende — légende, il est vrai, peu sûre — fait naître à Tongres et évangéliser les pays avoisinant Saint-Servan, peut-être S. Hélier a-t-il apporté dans ces parages le nom et le culte de S. Servais, évêque de Tongres-Maestricht; peut-être serait-ce S. Malo lui-même : on sait qu'il est allé à Tours, qu'il y a conversé avec Gégoire de Tours, lequel, dans quatre chapitres de ses ouvrages, a parlé de S. Servais. Les Bretons insulaires, établis en Armorique, auraient « bretonnisé » le latin *Servatius* en lui donnant la forme *Serwan*, qui serait devenue, en français, *Servan*. Fort bien, mais aucun texte précis n'indique que le cimetière en question ait porté le nom de Servatius avant l'époque carolingienne et même avant les invasions normandes; l'endroit a pu être primitivement appelé Saint-Serwan, en l'honneur de l'apôtre des Orcades. Passe, répond M. l'abbé C., pourvu qu'on ne parle que du lieu, du cimetière. Quant à la paroisse, elle a toujours eu pour unique patron S. Servatius de Tongres; il est vrai qu'elle n'a été fondée qu'à la fin du XI[e] siècle.

Pas n'est besoin de s'arrêter à examiner telle ou telle assertion contestable qui se rencontre dans cet article. Ses conclusions mêmes, que nous venons de résumer de notre mieux, laissent voir à l'évidence tout ce qu'il reste d'obscurité, d'incertitude, d'imprécision, et dans la documentation et dans la question elle-même. A. P.

19. — A. Ledru. **Saint Turibe, évêque du Mans, 490-496 ou 497,** dans La Province du Maine, t. XIV (1906), p. 177-86 et p. 228-36. — A plusieurs reprises déjà, des historiens et non des moindres ont cherché à concilier entre elles les données chronologiques que fournissent les *Actus pontificum Cenomannis in urbe degentium* au sujet des premiers évêques de cette église. Sans reprendre dans son ampleur l'étude de la valeur de ce document, M. L. s'attache à donner aux renseignements relatifs à S. Turibe leur vraie interprétation. La difficulté consiste en ceci, que l'auteur des *Actus* fait venir ce saint chez les

Cénomans vers l'an 90, et assigne comme date de sa mort le 16 des calendes de mai après le consulat de Viator, c'est-à-dire le 16 avril 496 ou 497 (1). Après avoir rappelé les différentes interprétations de ceux qui veulent défendre l'apostolicité de ce siège, et qui proposent d'admettre l'existence de deux saints Turibe ou bien de reconnaître que la date de 496-497 n'est point celle de la mort du Saint, mais celle de la première translation de ses reliques, M. L. montre que ces conjectures, pour ingénieuses qu'elles soient, — la seconde du moins — ne reposent sur aucune preuve. Il admet en conséquence que S. Turibe vécut au V^e^ siècle. En le faisant naître au I^er^ siècle, l'auteur des *Actus* se trompe comme il lui est arrivé plusieurs fois dans les premières pages de son œuvre (2); et tandis qu'il indique la date consulaire qui correspond à l'année 496/497, il se contredit sans s'en apercevoir. A l'appui de sa manière de voir, M. L. rappelle, ce qu'avait déjà observé le P. Henschenius (3) qu'il est invraisemblable d'admettre que S. Turibe aurait au commencement du II^e^ siècle, en un temps de persécution, fondé quatre monastères, consacré trente-neuf églises, ordonné quatre-vingt-neuf prêtres, cinquante diacres, quarante sous-diacres et de nombreux clercs et cela durant les courtes années de son épiscopat. Replacé au V^e^ siècle, S. Turibe aurait succédé à l'évêque Victurius, qui mourut le 1^er^ septembre 490. La concordance des dates est à tout le moins remarquable. H. MORETUS, S. I.

**20.** — * L'abbé H. BOUVIER. **Histoire de l'église et de l'ancien archidiocèse de Sens.** Tome I. *Des origines à l'an 1122*. Paris, Picard, 1906, in-8°, XIII-469-VII pp. — L'ouvrage comprendra trois volumes. Celui-ci est certainement le plus important, puisqu'il traite de l'époque où le siège de Sens atteignit lui-même l'apogée de son influence ; il était aussi le plus difficile à écrire, puisqu'il y est question et des origines et en général des temps sur lesquels nous sommes moins sûrement et moins abondamment renseignés. « Notre ambi- » tion », explique l'auteur (p. VII), « a été de faire une œuvre scien- » tifique, basée sur une érudition solide qui va puiser aux meilleures » sources et s'inspire d'une critique saine et impartiale dont elle met » les conclusions à la portée du public éclairé. » Nous sommes heureux de constater que de fait M. l'abbé B. n'a pas épargné sa peine et qu'il s'est livré, pour rassembler les matériaux de son histoire, à des recherches consciencieuses et étendues; mais surtout il est visible qu'il s'est laissé diriger, dans la mise en œuvre, par l'unique et sincère

(1) Telle est l'interprétation qu'a proposée M. JULIEN HAVET, *Questions mérovingiennes*, t. I, p. 348. — (2) Cf. Julien HAVET, *op. cit.*, t. I, p. 350-58. — (3) *Act. SS.*, April. t. II, p. 416.

désir de trouver et de dire la vérité. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir avec quelle loyale franchise il abandonne résolument des thèses qui lui furent chères jadis, notamment au sujet des SS. Savinien et Potentien et de S[te] Théodechilde (pp. 16 et suiv., 75 et suiv.; cf. *Anal. Boll.*, XII, 463; XIV, 441), et comment il renonce à défendre l'apostolicité de l'église de Sens, « la critique historique ne permettant plus guère de garder cette conviction » (p. 18).

L'ouvrage pourrait être meilleur, sans doute. Malgré le zèle que l'auteur a mis à se renseigner, on signalerait aisément plusieurs lacunes dans ses informations (1); les conclusions auxquelles il se rallie sont parfois contestables (2). Mais l'ensemble est bon et méritoire.

(1) Par exemple, p. 60 apparaît encore la légende de l'évêque élevé à la charge de *defensor civitatis* (cf. *Bulletin critique*, 1889, p. 451); — p. 139, pour la *Vita S. Vulframni*, M. B. adopte les conclusions de M. l'abbé Legris, sans tenir compte de l'étude capitale de M. W. Levison (cf. *Anal. Boll.*, XIX, 234); — p. 164-65, l'installation à Sens de l'évêque Beornrad est fixée en 792 (cf. *Anal. Boll.*, XXV, p. 212, note 2); — p. 204, pour préciser la date de l'abrégé hiéronymien de Sainte-Colombe (le ms. S[1] de l'édition De Rossi-Duchesne), M. B. attire l'attention sur « un détail important et précis qui n'a pas été remar» qué jusqu'ici : c'est le jour de Pâques, qui est marqué au VI des calendes d'avril » (27 mars) en ces termes : *Resurrectio domini nostri Iesu Christi*, et qui nous » porte à supposer que cette date de Pâques est celle de l'année où le martyro» loge fut composé. Or... Pâques est tombé le 27 mars, durant cette période, » dans les années 791, 802, 813 et 875. Ce serait donc... » Malheureusement, le raisonnement repose sur un fond ruineux. La fête marquée au 27 mars n'est pas la fête mobile de Pâques, mais la commémoration de la résurrection du Sauveur, fête fixe, qui se trouve, et toujours à cette date, dans de nombreux martyrologes et calendriers d'époque très variée; — p. 221, la meilleure édition des lettres de Loup Servat est, nous dit-on, celle de Baluze. M. B. ignore évidemment l'excellente édition donnée en 1902 par Dümmler (*MG.*, Epist. VI, 1). L'auteur a connu et utilisé plusieurs volumes de la collection des *Monumenta Germaniae*; mais il en est, et des plus importants, qui lui ont échappé : telle l'édition des conciles mérovingiens par Maassen. On peut aussi s'étonner à bon droit qu'il ne cite pas une seule fois les trente pages si spirituelles, si intéressantes, que Mgr Duchesne a consacrées à la liste épiscopale de Sens, des origines au X[e] siècle, dans le tome II des *Fastes épiscopaux* (p. 389-418). M. B. connaît ce volume et y renvoie deux fois (p. 17, citation vague, et p. 111 à propos d'Auxerre). Le silence observé partout ailleurs est d'autant plus étrange que si, sur certaines questions très importantes, M. B. s'est rangé à l'avis du savant prélat, sur plusieurs autres il défend des conclusions divergentes. Et puis, que n'a-t-il pris dans les *Fastes* (p. 393-94) l'édition critique de la liste épiscopale du sacramentaire de Stockholm et du ms. de Saint-Aubin (Vaticane, Reg. Suec. 465), au lieu de donner sur deux colonnes (p. 463-64) d'une part le texte brut du sacramentaire, de l'autre celui d'une copie récente du ms. de Saint-Aubin (Paris, B. N. lat. 17187, du XVIII[e] siècle), copie ou fautive ou mal reproduite (p. ex. *Throclerus* pour *Theoderus*, *Watterius* pour *Walterius*, etc.)? — (2) Ainsi la « Grande Passion » des SS. Savinien et Potentien daterait de la fin du VI[e] ou du commencement du VII[e] siècle (pp. 8, 114-15); pas un mot pour nous dire que Mgr Duchesne en place

Les quelques courtes dissertations réunies dans l'appendice touchent à diverses questions d'hagiographie : I. « La première recension du martyrologe hiéronymien en France (p. 349-50) : elle aurait été rédigée non pas à Auxerre entre 592 et 600, comme le pense Mgr Duchesne, ni à Luxeuil en 627/628, comme le veut M. Krusch, mais à Autun entre 592 et 600. II. « La légende de S. Loup » de Sens, *BHL.* 5082 (p. 451) : « elle a dû être rédigée définitivement au IX[e] siècle, à l'aide d'une Vie plus ancienne ou de récits qui auraient été recueillis par un témoin oculaire ou du moins un contemporain »; c'est là, je le crains, bien de l'optimisme. III. « Identité de S. Gondelbert » (p. 452-54). Le fondateur de l'abbaye de Sénones aurait été évêque de Sens. V. « Identité de S. Amé » (p. 457-460). L'évêque *Amatus,* inséré dans certaines listes épiscopales sénonaises, aurait le droit d'y figurer. Le prélat de ce nom exilé par Thierry III serait un évêque de Sens et non de Sion. VI. « Identité de S. Honobert et de S. Monulphe » (p. 461-62) : ils ne seraient autres, comme on l'a déjà conjecturé, que Hartberctus et Merulfus, les deux successeurs d'Ebbon. A. P.

**21. — N. Marr. Крещеніе армянъ, грузинъ, абхазовъ и алановъ святымъ Григоріемъ** *(Baptême des Arméniens, des Géorgiens..... par S. Grégoire)* dans **Записки Восточнаго Отдѣленія Императорскаго Русскаго Археологическаго Общества,** t. XVI (1905), p. 63-211, 4 fac-similé. — L'activité de M. le professeur Marr tient du prodige. Non content de la place hors de pair qu'il occupe dans la philologie arméno-géorgienne, il vient de se révéler arabisant distingué par une publication du plus haut intérêt. Le document qui en forme la partie principale, est une trouvaille comme les explorateurs de l'ancienne littérature arabe chrétienne n'en rencontreront plus souvent. Mais son importance à ce point de vue est fort secondaire au prix des services qu'il rendra pour l'étude des origines chrétiennes en Arménie. A-t-on échafaudé assez de systèmes autour du livre d'Agathange! A-t-on essayé assez de combinaisons pour résoudre les difficultés qui foisonnent dans ce livre énigmatique! Or voici un document écrit qui élargit, au moins dans une certaine mesure, la base par trop étroite sur laquelle la critique devait asseoir ses conjectures. On ne peut évidemment s'attendre qu'il renouvelle la question de fond en comble, mais si peu qu'il apporte de données positives, on ne saurait déployer trop de soin à les mettre en lumière. Nul n'y était

la composition au XI[e] (*Fastes*, t. II, p. 402-6) et pour discuter cette opinion, nullement invraisemblable. De même, M. B. continue (p. 378) à mettre au compte d'Odoranne l'office des mêmes saints contenu dans le ms. 577 de la Reine de Suède; Mgr Duchesne (l. c., p. 403) avait cependant démontré d'une façon péremptoire qu'Odoranne n'en est pas l'auteur.

mieux préparé que M. M., à qui cette tâche difficile revenait de plein droit. Que son abondant commentaire se ressente un peu de la précipitation trop naturelle à l'auteur d'une belle découverte, on l'en excusera facilement, et le lecteur aux prises avec un ouvrage si instructif se trouvera bien, au total, d'avoir été forcé de le relire. Mais comment le cacher? L'application et la bonne volonté ne suffisent point pour y voir clair partout. L'éminent auteur qui sait tant de choses, résume ses vastes recherches en des aperçus auxquels il n'est pas donné à tout le monde de se hausser. Les courants d'idées qui ont traversé le peuple et l'église d'Arménie : prétentions du parti hellénophile, réaction du parti syriacisant, exigences progressives de l'exclusivisme national, mouvement anti-chalcédonien, mouvement chalcédonien, union, rupture, « compromis » (p. 175) avec l'église géorgienne : ces faits, ces tendances et d'autres encore caractérisent des époques; ils ont eu leur répercussion dans la littérature, et nous ne pouvons qu'envier les esprits sagaces qui savent relever exactement ces points de repère chronologiques dans la psychologie des auteurs. Mais s'il s'agit de dater un document, on se trouve tout de même mieux des procédés ordinaires de la critique. Allons au détail. D'après M. M., le document représenté par la version arabe aurait vu le jour au VII$^e$-VIII$^e$ siècle, dans la province de Taïkh. Ce serait une recension « chalcédonienne » d'un premier *Agathange* aujourd'hui perdu, qui aurait été rédigé au VI$^e$ siècle par Mesrop ou sous son nom et que Georges des Arabes aurait connu. Au VIII$^e$ siècle, un nouvel arrangement de la légende donna la rédaction nationale arménienne. De celle-ci dérivent les Actes grecs de S. Grégoire (p. 182). Ainsi donc le texte grec qui a servi au traducteur arabe, quoique déjà remanié, est antérieur à l'Agathange définitif, grec ou arménien? C'est possible, et, si l'on y tient, mettons que c'est probable. Mais que penser de considérations comme les suivantes? Dans la recension arabe, on ne paraît pas se douter que la langue syriaque ait jamais été employée en Arménie. Agathange, de son côté, veut que Grégoire ait pris soin de faire enseigner le syriaque dans une partie des écoles du pays. La raison en est, que, transformant le saint en apôtre national de l'Arménie, il ne pouvait pas ne pas tenir compte, si peu que ce fût, du fait existant (p. 176). Dans l'arabe, les divinités arméniennes portent des noms grecs; Agathange au contraire les affuble de noms sémitiques, parce qu'il lui fallait bon gré mal gré faire place aux éléments syriaques infiltrés dans la littérature arménienne (p. 177, § 5). On remarque aussi dans sa rédaction des traits de mœurs indigènes, des bouts de chansons populaires, des thèmes empruntés à l'épopée nationale, etc. : c'est de la couleur locale plaquée artificiellement sur le récit primitif conservé par le traducteur arabe (p. 177, § 7). Nous aurions cru tout le contraire; mais puisqu-un cri-

tique aussi clairvoyant que M. M. veut bien nous détromper, nous ne demandons pas mieux que de nous en rapporter à lui. Seulement, c'est à charge qu'il nous explique dans quel milieu ignorant des choses arméniennes s'est formée la recension ainsi reconnue pour archaïque, et par quelle rencontre bizarre Agathange s'est vu réduit à broder sa recension nationale sur un canevas de facture étrangère.

Il y aurait aussi quelques détails à relever dans l'exposition. Il n'est pas tout à fait exact qu'à part la lettre de Georges des Arabes aucun document conservé ne mentionne la prétendue assistance de S. Grégoire au concile de Nicée (p. 158). L'abrégé éthiopien des Actes de l'Illuminateur contient la même donnée (F. M. ESTEVES PEREIRA, *Vida de S. Gregorio, patriarcha da Armenia*, dans BOLETIM DA SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA DE LISBOA, 1901, p. 23 du tirage à part, cf. *Anal. Boll.*, XXIII, p. 481). Comme l'a fait observer M. E. Pereira, cet abrégé dérive d'une version arabe (l. c., p. 8), et il est à regretter que M. M. n'ait point songé à rechercher si cette traduction a quelque rapport avec la sienne. Il y est dit notamment que Grégoire traduisit les Livres Saints en langue du pays et en syriaque (p. 21, texte déjà cité dans le *Lexicon aethiopico-latinum* de Ludolf 2e éd., Francfort s/M., 1699, col. 156).

Nous ne pouvons omettre de relever ici, comme un fait au moins très curieux, que le texte arabe contient deux allusions précises à la conversion de Constantin (pp. 143, 147), qui ne se lisent ni dans l'Agathange grec, ni dans l'Agathange arménien. Par cette simple constatation, Moïse de Khoren est déchargé provisoirement de l'inculpation d'avoir cité à faux ce problématique historien en rapportant la légende de Constantin et de S. Silvestre. Il devient aussi de plus en plus clair que les critiques qui tranchent de si bon cœur sur les falsifications du pseudo-Moïse devraient commencer par établir rigoureusement le texte des documents qu'ils étudient, et M. M. est en droit de leur rappeler qu'il leur a donné ce sage conseil il y a passé dix ans. (Византійскій Временникъ, t. I, 1894, p. 306).

Le texte arabe est accompagné d'une traduction russe. Toutes les observations relatives soit au manuscrit soit à la langue ont été rejetées dans des articles spéciaux de la dissertation. On y trouvera beaucoup de remarques utiles, noyées malheureusement parmi des observations un peu trop élémentaires. Ceux qui savent de combien de difficultés la philologie arabe-chrétienne est hérissée, ne s'étonneront pas de remarquer çà et là de légères inexactitudes, comme l'éminent arméniste n'en commet guère dans sa spécialité propre. Ainsi p. 183, l. 19, il y a un *sic* de trop à côté du mot شيخين, qui n'est pas un pluriel mais un duel parfaitement régulier et parfaitement en place. Les moindres anomalies

de l'écriture sont notées avec un soin vraiment trop minutieux (p. 206-209). S'il y a intérêt à ce que la critique descende à des questions de cet ordre, elle devrait éviter de s'y prendre à la manière d'un maître d'école qui corrige un devoir de calligraphie. A en juger par les excellents fac-similé de M. M. (pl. V-VIII), l'écriture du ms. (*Sinaiticus arab.* 460) appartient au même type que celle du palimpseste de Leipzig, *Tischendorfianus* 2, exécuté à Mâr Sabas entre 885 et 890 (1). Le *codex Sinaiticus* 460 ne proviendrait-il pas aussi de Mâr Sabas? Certaines particularités de son contenu tant pour le fond que pour la forme ne s'en expliqueraient que mieux, par exemple l'emploi de ش pour transcrire χ (Cf. MARR, pp. 164, 203). Malgré les quelques réserves que nous nous sommes permis de formuler, nous n'hésitons pas à déclarer que la publication de M. M. occupera une place distinguée dans l'œuvre déjà gigantesque du savant orientaliste. P. P.

22. — O. VON LEMM. **Iberica**, dans MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES DE SAINT-PÉTERSBOURG, VIII[e] série, t. VII, 1906, p. 1-39, 2 fac-simile. — Du nom Ibéria transcrit en copte et précédé de l'article féminin, une faute de lecture assez naturelle a fait Tibériade, dans la brève notice consacrée par Zoega aux Actes saïdiques de S. Théophane (*Catal. codd. copt. Musaei Borgiani*, cod. CLXVIII, p. 287). M. von Lemm, qui a le premier remarqué cette erreur, ajoute aujourd'hui à ses précédentes observations un supplément de preuves qui achève de les rendre évidentes. A cette occasion il publie un long fragment de la Passion de S. Jacques l'Intercis, où est racontée une translation des reliques de ce martyr par Pierre l'Ibère, évêque de Maiuma. Dans les synaxaires copte et éthiopien, un rôle identique est attribué à Pierre d'Édesse. Georgi s'était déjà demandé qui est ce personnage qu'Évode Assemani avait pris à la légère pour un patriarche de Jérusalem (*De miraculis sancti Coluthi et reliquiis actorum sancti Panesniv*, Rome, 1793, p. 249 et suiv.). Son explication peu plausible est mise à néant par la solution péremptoire de M. VON L.

L'article suivant reprend *ex professo* une question de détail rencontrée par M. VON L. dans son savant mémoire intitulé : *Zur Geschichte*

(1) Voir le spécimen assez mal venu qu'en a donné M. Graf dans AL-MACHRIQ, t. VIII, p. 260 (cf. p. 258). Un terme de comparaison encore plus ressemblant serait le *Sinaiticus Arab.* 457. (Cf. Margaret D. GIBSON, *Catalogue of the Arabic Mss. in the Convent of St Catharine on Mount Sinai*, STUDIA SINAITICA N° II, Londres 1894, p. 88.) Le palimpseste de M[me] Lewis représente une forme un peu plus archaïque de cette même écriture (cf. *Apocrypha Syriaca*, STUD. SIN., N° XI, Londres, 1902, pl. I). Mais la provenance de ces deux derniers documents n'est pas indiquée.

*der Bekehrung der Iberer zum Christentum* (BULLETINS DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES DE SAINT-PÉTERSBOURG, V<sup>e</sup> série, t. X, p. 416 et suiv.; cf. *Anal. Boll.*, XX, 338-39). La sainte qui évangélisa la Géorgie, s'appelait-elle Nino (Nuna, Nunê, *Nonna*) ou Théognosta? M. VON L., qui s'est prononcé nettement pour la seconde dénomination, laisse paraître quelque surprise du peu de faveur que son hypothèse a rencontré ici même (l. c.). Qu'il nous permette de lui dire que personne n'a cru ni ne croit voir la moindre difficulté à ce qu'une vierge chrétienne se soit appelée Théognosta (Cf. VON L., p. 20-21). La question est seulement de savoir si les documents où elle est ainsi nommée doivent être crus de préférence à ceux qui lui donnent le nom appellatif Nunê, lequel, soit dit en passant, fait fonction de nom propre aussi bien que Nonnus (Cf. PAYNE-SMITH, *Thesaurus syriacus*, col. 2325). Or, il ne semble pas que les nouveaux témoignages produits par M. von L. lèvent toute incertitude. La Théognosta dont il y est parlé, n'a pas converti les Ibères. Jean de Nikiu (p. 24) l'envoie dans le Yémen, l'« Inde » du synaxaire copte et des textes congénères, qui ont aussi été allégués dans la question. Inde ou Yémen, nous sommes loin de la Géorgie. Qu'il s'agisse pourtant de la même sainte dans les deux pays, c'est absolument clair; mais puisqu'elle est connue sous deux noms, c'est celui qu'elle porte dans sa première patrie qui doit être présumé vrai. Or le droit de priorité de la Géorgie est indiscutable, quand même nous n'aurions pas le témoignage de Rufin. Si l'on exige en outre que le nom de Nunê soit au moins aussi anciennement attesté que celui de Théognosta, nous ne sommes pas en peine de remonter même au delà du VII<sup>e</sup> siècle, puisqu'il paraît que M. VON L. peut garantir cette date à l'un de ses documents (p. 20). Tout n'est pas dit parce qu'on a discrédité Moïse de Khoren, à supposer que la condamnation portée contre lui doive être ratifiée en tous ses articles et avec tous ses considérants (voir ci-dessus, n° 21, p. 19). Dans le catalogue des falsifications qu'on lui endosse, on n'a pas assez tenu compte de certaines sources qui lui étaient accessibles. C'est ce qu'a fort bien montré M. Conybeare par un choix d'exemples, dont l'un des plus curieux est précisément l'épisode de la conversion des Ibères (*Մ. Խորենացւոյ պատմութեան ժամանակին մասին* : dans ՀԱՆԴԷՍ ԱՄՍՕՐԵԱՅ XVII, pp. 215-18, 317-20, 325-30). Quoi que l'on pense du succès avec lequel M. Conybeare s'est employé à réhabiliter en bloc l'œuvre de Moïse (*Byzantinische Zeitschrift*, t. X, p. 489-504), il a clairement établi que même certaines parties suspectes n'y ont point été fabriquées de matériaux aussi neufs qu'on l'a prétendu; et il ne serait pas juste d'ignorer ou de dédaigner sa thèse, parce qu'elle est proposée par un critique à qui un grain de paradoxe ne répugne pas.

On conviendra aussi qu'il y a quelque invraisemblance à vouloir qu'une légende géorgienne se soit conservée, mieux qu'en Géorgie même, chez ces Coptes que l'on ne peut interroger qu'avec une extrême précaution sur l'histoire de leur propre pays. Par la Passion de S. Jacques l'Intercis et par d'autres pièces encore, on voit bien que les Égyptiens se sont occupés de l'Ibérie; mais ce qu'ils en racontent permet-il de dire « *dass die Kopten über georgische Angelegenheiten sehr gut unterrichtet waren* » (p. 21) ? P. P.

23. — Siméon Vailhé, des Augustins de l'Assomption. **Saint Abraham de Cratia,** dans Échos d'Orient, t. VIII (1905), p. 290-94.

24. — Κλεόπας Μ. Κοικυλίδης. **Κυρίλλου τοῦ Σκυθοπολίτου βίος τοῦ ἁγίου πατρὸς ἡμῶν Ἀβρααμίου τοῦ γεγονότος ἐπισκόπου Κρατείας,** dans Νέα Σιών, t. IV (1906), juillet-août. Supplément, p. 1-7.

25. — * Henri Grégoire. **La Vie de S. Abraamios par Cyrille de Skythopolis,** extrait de la Revue de l'Instruction publique en Belgique, t. XLIX (1906), p. 281-96 (plus un feuillet non paginé).

Après être demeuré de longs siècles dans un oubli presque complet, S. Abraamios de Cratia se trouve mis subitement en possession d'une notoriété relative. Sa courte biographie, par Cyrille de Scythopolis, exhumée d'un manuscrit arabe par M. l'abbé G. Graf (*al-Machriq*, t. VIII, p. 258-65) a tout aussitôt attiré l'attention des chercheurs. En essayant ici même (*Anal. Boll.*, XXIV, 350-56) de la traduire à l'usage des lecteurs occidentaux, nous n'avons pas cru devoir nous charger d'en élucider les difficultés historiques. Cette omission fut tout aussitôt réparée par le R. P. S. Vailhé, avec l'érudition claire et sobre qu'on lui connaît. Les observations du savant byzantiniste portent principalement sur la question chronologique, dont quelques points obscurs sont éclaircis d'une manière fort plausible. Sur ces entrefaites, l'éditeur du texte arabe en publiait une traduction allemande, en même temps qu'une bonne introduction, qui aurait gagné à s'inspirer des résultats établis par le R. P. Vailhé (*Byzantinische Zeitschrift*, t. XIV, p. 508-18; cf. *Anal. Boll.*, XXIV, p. 514-15). Tous ceux qui se sont occupés de la Vie arabe d'Abraamios avaient exprimé le regret que le document grec original, conservé au monastère du Sinaï (*Sinait. gr.* 494), fût inaccessible et peut-être destiné à le rester longtemps encore. Ce regret devait recevoir, à brève échéance, une confirmation et un démenti, tous deux très complets. Il se trouve en effet que l'exemplaire grec est écourté de son troisième tiers. Mais de la partie conservée, nous possédons maintenant deux

éditions pour une. A part une courte note assez incolore, qui tient lieu d'introduction, celle de l'archidiacre Cléophas Koikylidès se borne à reproduire la leçon du ms. en suppléant la partie absente par une rétroversion grecque de la traduction arabe. Elle fut suivie à quelques semaines de distance par le travail de M. H. Grégoire, où le sujet est repris à fond, avec le secours des publications antérieures. Toutefois, celle qui dans l'espèce importait davantage, je veux dire l'article du R. P. V., est arrivée trop tard à la connaissance de l'auteur, comme le déclare une note insérée dans le tirage à part.

Bien que pris au même ms. par deux éditeurs parfaitement maîtres de la langue, le texte de l'archidiacre Kl. et celui de M. G. ne font pas strictement double emploi. Le P. Kl. a unifié certaines anomalies orthographiques d'après des règles d'école qu'il a laissées sous-entendues. M. G. s'est conformé de plus près aux exigences de l'exactitude philologique. Des lectures comme ἀνεπίληπτον, κοινόβιον, Κλαυδιοπολιτῶν, ἰνδικτιῶνος, etc., où M. G. écrit ἀνεπίλημπτον, κανόβιον, Κλαυδιουπολιτῶν, ἰνδικτιόνος, etc., sont, sans doute, des corrections harmonistiques du P. Kl. Le cas est clair pour le mot τεσσαρακοστοῦ (§ 9, p. 10) à propos duquel M. G. remarque (p. 293) que τεσσερακοστοῦ est une forme propre au *Sinait.* 494 (p. 293). En revanche, l'appareil critique du P. Kl. relève un certain nombre de graphies incorrectes que M. G. paraît avoir rectifiées d'instinct sans les remarquer. Çà et là, on pourrait hésiter entre des lectures divergentes. Ex. Kl. § 2 : τὸ γλυκὺ τῆς συνεντεύξεως. G. l. 19 : τ. γ. τῆς ἐντεύξεως. Cf. l. 74. — Kl. § 6 : συνέβη αὐτῷ προσκυνοῦντα τὴν ἁγίαν Ἀνάστασιν. G. l. 51 : συνέβη αὐτὸν προσκυνοῦντα τ. ἁ. ἀ. — K. § 9 : ἀκανόνιστον εἶναι ἔλεγεν τὸ ἄλλον ἄλλου λῦσαι ἀφορισμὸν. G. l. 105-106 : τὸ ἄλλου λῦσαι ἀφορισμὸν ... etc.

M. Gr. a bien voulu noter au passage un certain nombre de points où la Vie grecque d'Abraamios donne raison à notre traduction contre la version allemande, qu'il cite pourtant de préférence. Deux rectifications que j'ai encourues me sont décernées d'une manière plus ostensible. *Scholasticus* pour *Scholaris* (cf. *Anal. Boll.*, l. c., p. 352, l. 8, et passim), est du mauvais purisme. Au reste, le terme grec σχολάριος, placé juste à côté, y servait de correctif. L'autre inexactitude tire plus à conséquence et méritait d'être redressée. Mais dans son empressement à me rendre ce bon office, M. G. va un peu au delà des besoins de mon ignorance. Les lecteurs de la *Revue de l'Instruction publique* ne pourront manquer d'entendre (p. 288) qu'en un endroit de la Vie arabe d'Abraamios, « le P. Peeters avait pris le mot *stq* pour un nom propre » et que M. G. a dû lui enseigner l'origine et le sens de ce mot générique. Ils seront bien fins, s'ils se doutent qu'en cet endroit mon contradicteur cite les *Analecta Bollandiana* (XXIV,

p. 515), où l'étymologie du mot *síq* est expliquée, et son double emploi, comme nom commun et comme nom propre, établi parallèlement à celui du terme syriaque d'où il dérive par le grec σουκᾶς. Si je me suis décidé pour la signification spéciale, c'est que dans le texte arabe, le mot est nom propre de par la grammaire — comme l'est du reste l'expression ἡ μεγίστη λαύρα sous la plume d'un moine de Mar Sabas. Pourquoi ai-je songé au nom de Σουκᾶς, oubliant que la laure ainsi appelée « n'était pas un des monastères fondés et dirigés par S. Sabas »? Parce que, dans le texte en question, il n'est pas question du monastère de Suka, mais d'un ξενοδοχεῖον qu'on pouvait croire situé à Jérusalem. Or, le couvent de Saint-Euthyme y possédait, près de la Tour de David, une « hôtellerie » qu'il avait achetée en 485, et précisément aux moines de Suka. C'est ce que dit en toutes lettres le passage de la Vie de S. Cyriaque allégué par nous (l. c., p. 515) et avant nous par le P. Vailhé et le P. Pétridès (1): τότε οἱ τῆς μονῆς τοῦ μεγάλου Εὐθυμίου ἠγόρασαν ξενοδοχεῖον τῶν αὐτῶν διακοσίων νομισμάτων πλησίον τοῦ πύργου τοῦ Δαυὶδ παρὰ τῶν πατέρων τῆς λαύρας τοῦ Σουκᾶ (*Act. SS.*, sept. t. VIII, p. 149). Cet établissement pouvait donc avoir passé sous l'obédience de S. Sabas au même titre que d'autres fondations d'Euthymius, à commencer par la Tour d'Eudocie dont il est question dans la biographie d'Abraamios. En fait, cette coïncidence était illusoire. J'avais du reste déjà fait remarquer moi-même (l. c. p. 515) qu'elle ne s'applique pas au second passage où intervient l'appellation controversée, et que celle-ci y désignait peut-être la laure de Mâr Sabas, par une convention de langage étrangère à Cyrille de Scythopolis (2). M. G. n'a pris garde ni à cette restriction ni à cette distinction : au point qu'il substitue l'une à l'autre les traductions des deux paragraphes en dépit de leur contexte assez différent. Ceci dit pour notre excuse et parce que la légèreté nous parait un tort moins pardonnable que celui de ne pas tout savoir, nous faisons notre profit de l'observation décisive de M. G., comme aussi des utiles renseignements qu'il a réunis dans son commentaire très condensé (p. 288-94). La note sur les invasions de No'mân et d'al-Mundir en Célésyrie (p. 289) est intéressante, mais n'a pas de lien spécial avec le sujet, puisque la Vie d'Abraamios ne parle que d'une simple *razzia* (3), comme les Sarrazins en ont pratiqué à toutes les époques.

On ne prétendra pas que le document retrouvé ajoute un grand lustre à la réputation littéraire de Cyrille de Scythopolis. Pour en

(1) *Saint Jean le Paléolaurite, précédé d'une notice sur la Vieille Laure*, REVUE DE L'ORIENT CHRÉTIEN, 1904, p. 345. — (2) Cette observation est en partie justifiée, puisque, ici encore, le grec porte εἰς τὴν μεγίστην λαύραν. — (3) M. G. préfère dire un *raid*.

sauver la chronologie, le P. V. est obligé d'admettre qu'Abraamios, qui, d'après le biographe, abandonna son évêché de Cratia, en 531, aurait été remplacé sur son siège épiscopal par un autre Abraamios, lequel signa les Actes du concile local de Constantinople en 536 *(Échos d'Orient*, l. c., p. 293). Cette explication n'a rien d'impossible en soi, mais, faute d'être confirmée par un témoignage positif, elle ressemble un peu à un expédient. M. G. qui la rejette *(Note additionnelle*, voir ci-dessus p. 123), croit que S. Abraamios en personne se serait rendu au concile de Constantinople, bien que Cyrille n'en dise rien. Seulement cette hypothèse charge Cyrille d'une inexactitude plus grave que ne serait une simple omission. A en croire son récit, Abraamios aurait déserté l'église de Cratia, dans des circonstances qui devaient ôter à ses diocésains toute espérance de le revoir jamais. Si sa disparition avait été subite et complète, comme on le raconte, la convocation du patriarche Ménas n'aurait pas été trouver le fugitif dans le monastère de Judée où il était caché depuis cinq ans. Somme toute, la date initiale du second séjour d'Abraamios au monastère de la Tour est fort gênante, mais de quelque façon qu'on s'y prenne pour l'éliminer, elle emporte avec soi tout un lambeau de la biographie de l'évêque anachorète. P. P.

**26.** — * Can. Vincenzo Legè. **La pieve di San Ponzo Semola il suo titolare e il suo patrono celeste.** Tortona, Rossi, 1906. — Le saint vénéré à San Ponzo Semola, dans la province de Pavie, est-il un saint local inconnu d'ailleurs, ou bien S. Ponce de Cimiez, dit le Romain? L'auteur de la brochure, qui semble bien connaître les antiquités de son pays, est fort perplexe. Il distingue le « Titolare » du « Pätrono » de l'église de San Ponzo. Ils portent le même nom, mais l'un est celui de Cimiez; l'autre, le patron, est le saint dont le corps est conservé dans l'église paroissiale et le chef à Fortunago, et qui pourrait bien être un martyr, mis à mort par les hérétiques, à la fin du moyen âge, comme le bienheureux Giovannino Costa, de Volpedo. La question est obscure et mériterait d'être traitée avec de plus grands développements. H. D.

**27.** — * B. Turaiev, **Копто-эѳіопское сказаніе о преподобномъ Кирѣ.** — Extrait de **Записки Восточнаго Отдѣленія Императорскаго Русскаго Археологическаго Общества**, t. XV (1903), p. 1-20. — « *Légende copte-éthiopienne sur S. Cyr* », c'est-à-dire, comme l'explique M. T., recension éthiopienne d'une légende copte. Sur la provenance de cette histoire ou plutôt de ce roman, il n'y a pas l'ombre d'un doute : il est égyptien par ses origines prochaines et lointaines. L'auteur, qui cherche à se faire passer pour l'abbé Pambo, s'est visiblement inspiré de l'histoire

d'Abunafer par le pseudo-Paphnuce, ainsi que l'a fort bien marqué M. T. (p. 17-18). Mais Abunafer lui-même n'est pas le modèle original. Sa légende, comme celle de Cyr, comme celle de Marc de Termaqa (Bibl. Nat. Paris, mss. arabes n[os] 257[18], 260[1], 281[12]) et d'autres encore sont des accommodations à peine dissimulées du type créé par l'histoire de S. Paul de Thèbes. Telle qu'elle nous est présentée ici, la légende de S. Cyr doit avoir été altérée par le rédacteur éthiopien, mais dans quelle mesure, on ne saurait le dire. La notice du synaxaire éthiopien traduite par M. T. d'après une copie de M. von Lemm (Bibl. Nation. Paris, ms. éthiop. 128) ne jette pas beaucoup de lumière sur ce côté de la question, qui vaudrait la peine d'être étudiée, au moins pour certains détails. Deux petites remarques : la qualité de prêtre qui est donnée à Pambo (p. 9) doit-elle être maintenue? A l'endroit que M.T. marque d'un point interrogatif, je crois comprendre : *praesta hunc haeredem fieri* (ይረስ ፡) *vitae sempiternae.* » — P. 5, l. 2 et 3 : la phrase : « Какъ я, прахъ, могу быть Богомъ (или) аббой Киромъ : *quomodo ego cinis Deus sim (vel) abbas Cyrus*, serait à peine naturelle, si elle s'adressait à un païen (cf. *Act.* XIV, 10-14). Il doit être tombé un mot comme ገብረ ፡ *Egone cinis sim Dei servus abbas Cyrus.*

P. P.

28. — Alfred Schulze. **Zur Brendanlegende**, dans Zeitschrift für romanische Philologie, t. XXX (1906), p. 257-79. — Contribution à l'étude des sources et des premiers stades du fabuleux « Voyage de S. Brendan ». L'auteur, qui s'attaque au problème ardu des origines de la légende, ne s'occupe pas ici des innombrables rédactions plus récentes en langue vulgaire. Il concentre son attention sur les textes latins et sur la vieille Vie irlandaise. Son point de départ sont les articles bien connus de H. Zimmer, parus en 1889; malgré l'estime en laquelle M. S. tient ce travail fondamental, il n'en présente pas moins sur divers points, notamment sur la Vie irlandaise, des vues divergentes qui méritent d'être prises en sérieuse considération.

A. P.

29. — F. Nau. **Histoires d'Ahoudemmeh et de Marouta suivies du traité d'Ahoudemmeh sur l'homme**, dans la Patrologia Orientalis, t. III, s. a. (1906), p. 1-120. — On ne sait rien de précis sur les débuts de la prédication chrétienne parmi les Arabes nomades de la Mésopotamie. La biographie, ou plutôt le panégyrique d'Ahudemmeh, publié par M. l'abbé Nau, permettra d'ajouter quelques lignes sur cette page à peu près blanche. C'est ce qui lui donne un intérêt que l'introduction et les notes font bien ressortir. Malgré le soin

déployé par l'infatigable éditeur, bien des détails chronologiques et topographiques demeurent inexpliqués; mais où trouver les renseignements qui permettraient de les éclaircir? Peut-être cependant y aurait-il eu profit à consulter pour l'aperçu historique les pages excellentes où Mgr Duchesne a mis en œuvre tout ce que l'on sait d'à peu près certain sur les premières missions chrétiennes parmi les Arabes. (*Églises séparées*, 2e éd. Paris, 1896, p. 336-52). L'apostolat de Mâr Aḥudemmeh, avant son élévation au siège métropolitain de Tagrit, eut pour théâtre principal le Beït Arbâje (entre Nisibe, Mossoul, et le mont Singar). Sa ville épiscopale n'est pas nommée non plus que celles des suffragants qui relevaient de sa juridiction métropolitaine. S'il était certain que cette omission n'est pas due simplement à la négligence du panégyriste, elle fournirait sans doute un renseignement négatif sur l'organisation des premières églises parmi les Bédouins. Il est aussi à remarquer que, toujours d'après notre auteur, Aḥudemmeh semble avoir eu un certain rôle à jouer parmi des peuplades habitant assez loin au sud du Beït Arbâje, comme les ʿAqulâie, qui devaient ressortir à l'évêché de Hîra, si celui-ci existait dès cette époque.

Sur la personne du saint, la biographie est assez pauvre en détails nouveaux, et je crains un peu que tout le monde ne se laisse point persuader par les déductions qui amènent M. N. à rectifier d'après les *obiter dicta* du panégyriste, certaines assertions formelles de Barhebraeus. Rien ne s'oppose à ce qu'Aḥudemmeh ait reçu la consécration épiscopale des mains de Christophe I, catholicos d'Arménie; au contraire, ce fait s'encadre assez naturellement dans ce que l'on sait par ailleurs (Voir Ter-Minassiantz, *Die armenische Kirche in ihre Beziehungen zu der syrischen Kirche*, Texte und Untersuchungen, N. F., t. XI, p. 55-56). Le panégyriste, il est vrai, le conteste implicitement, puisqu'il veut qu'Aḥudemmeh ait été consacré évêque en même temps qu'il fut créé métropolitain par Jacques Baradée en 559. (Voyez p. 20 avec la note 3 de M. N.) Mais si cette assertion devait être prise au pied de la lettre et tenue pour historique, comment M. N. lui-même s'arrêterait-il un seul instant à l'idée qu'Ahudemmeh pourrait être l'évêque nestorien de Ninive qui assistait au synode du catholicos Joseph en 554? Car cette hypothèse, en soi, n'est déjà rien moins que vraisemblable. Il n'y a pas de difficulté sérieuse à ce « que deux évêques contemporains aient porté ce nom assez étrange que l'on traduit par « le frère de sa mère » (p. 10). Le nom d'Aḥudemmeh n'a rien de très bizarre, au moins pour des Orientaux. Il faut le comprendre par analogie avec celui du patriarche nestorien Aḥadabuh « *quod nomen interpretandum est frater sui patris, quia ille erat patri suo simillimus unus* » (*Maris, Amri et Slibae de patriarchis Nestorianorum commentaria*, ed. H. Gismondi, pars altera Amri et Slibae

textus, Rome, 1896, p. 5. Cf. partem priorem : *Maris textus arabicus, ibid.* 1899, p. 2). Étrange ou non ce vocable ne doit pas avoir été bien rare, puisque les deux lectionnaires nestoriens que M. N. indique comme faisant mémoire d'un jacobite, mentionnent à l'endroit cité, deux évêques de Ninive qui le portaient. (Wright, *Catalogue of the Syriac Manuscripts, in the British Museum*, p. 185*b*, 192*b*). Aḥudemmeh mourut à Séleucie-Ctésiphon, dans les cachots de Chosroës Anuršiwan, le 2 août 575, un vendredi. M. N., dont c'est le cas de rappeler la compétence ès-sciences mathématiques, fait observer que ce synchronisme est exact (p. 46). Les restes du confesseur qui avaient, paraît-il, été transférés clandestinement au monastère de Beït Asa, allaient être rendus à sa ville épiscopale, lorsqu'un contretemps miraculeux arrêta les porteurs au « castrum » d'Aqruntâ, localité qui devait être située sur la rive du Tigre, un peu en amont de Tagrit. Rapprochée du texte de Barhebraeus, qui dit simplement qu'Aḥudemmeh fut inhumé à Maḥoze (Séleucie-Ctésiphon), la narration du panégyriste donne à penser que celui-ci n'habitait pas loin de l'église qui prétendait avoir bénéficié de ce prodige, et que les jacobites d'Aqruntâ, dont il venait de faire un éloge hyperbolique (p. 32-33), auront eu la primeur du compliment.

Il y a aussi d'utiles renseignements à glaner dans la *Vie de Maruta*, primat jacobite de Tagrit, par Denḥâ son successeur, bien que les amplifications laudatives y tiennent plus de place que les faits. Les graves événements dont Maruta fut le témoin et auxquels il fut parfois mêlé, sont encore plus lestement traités que les menus épisodes de sa biographie. M. N. a eu l'heureuse idée de réunir dans un précis, pour la facilité du lecteur, les circonstances historiques sous-entendues par la verbosité assez creuse de son auteur. Nous n'avons pas à nous occuper ici du traité philosophique sur l'homme, qui forme la troisième partie du fascicule que nous analysons.

Du texte et de la traduction il n'y a qu'un mot à dire : ils sont dignes en tout point de la réputation avantageuse que M. N. s'est si rapidement acquise dans la philologie syriaque. Çà et là tout au plus quelque détail pourrait donner prise à la critique. Page 61, note 1, il n'est pas tout à fait exact de dire que le titre d'*ancien* (ܩܫܝܫܐ) conviendrait mieux à Maruta de Maïperqat. Cette qualification était une simple formule de respect n'impliquant aucune priorité chronologique (cf. Théodoret, Vie de Julien Sabas, *Religiosa historia*, § II. *P. G.* LXXXII, col. 1305). — P. 73 dernière phrase du premier alinéa, les mots suppléés dans la traduction ne sont pas heureux. Le sens paraît être : *cum alios ante docere audemus quam ipsi congrue docti sumus, (perinde est) ac si artem fictilem a luto discamus, id est in animis aliorum timorem Dei speculamur;* en d'autres termes : nous recevons des leçons de nos disciples. P. P.

30. — **Byzantinische Zeitschrift,** tomes XII, XIII, XIV, XV, 1903-1906. — Nous sommes tellement en retard avec la *Byzantinische Zeitschrift*, et il règne dans le camp où commande M. Krumbacher, une activité si exemplaire et si féconde que dans l'intérêt de nos lecteurs nous croyons devoir nous contenter cette fois d'une indication sommaire des principaux travaux qui peuvent avoir quelque attache avec les études hagiographiques, quitte à revenir plus tard sur ceux qui ont une portée spéciale, et qui, pour la plupart, nous ont été envoyés par leurs auteurs. Ceux-ci voudront bien excuser ces lenteurs nécessitées par l'encombrement. Nous passons sous silence les textes ou dissertations dont il a été rendu compte dans les volumes précédents de notre revue.

1° P. Van den Ven, *Encore Romanos le mélode*, XII, 153-66. — Le problème de la chronologie de Romanos continue toujours à inquiéter les byzantinistes, et on le fait tour à tour contemporain d'Anastase I (491-518) et d'Anastase II (713-716). La seconde solution semblait être en faveur, lorsque M. V. d. V. écrivit son article, qui fut remarqué, et dont les conclusions furent généralement adoptées. Elles revenaient à écarter les arguments de M. Gelzer et du P. Vailhé (*Échos d'Orient*, V, 207-212). L'auteur a bien montré qu'on ne pouvait rien tirer de la mention des Assyriens et des Ismaélites dans un cantique de Romanos, et il apporte à l'appui un texte inédit de la Vie de S. Syméon Stylite le jeune par Arcadios. Presque en même temps que M. V. d. V., M. Papadopoulos-Kerameus défendait une thèse identique et citait le même passage d'Arcadios (Νέα ἡμέρα, 1902, 22 et 24 juillet). En terminant, M. V. d. V. fait ressortir l'importance qu'il y aurait à être fixé sur le recueil des Miracles de S. Artemios connus par une ancienne version slave. Dans un de ces miracles, il est question d'un homme qui chantait les stichères de S. Romain. Or le fait est censé se passer sous le règne d'Héraclius. M. Papadopoulos-Kerameus a retrouvé le miracle dans le manuscrit 30 de Messine, et le publie dans la Νέα ἡμέρα du 27/9 septembre 1905. La publication intégrale du recueil, annoncée déjà par le même auteur, permettra de se rendre mieux compte de la valeur du renseignement, qui pourrait être décisif.

2° D. Serruys, *Les homélies de Léon le Sage*, XII, 167-70. — L'édition des discours de l'empereur Léon (Athènes, 1868, voir *Échos d'Orient*, 1899-1900, 245) dérive d'un manuscrit d'Iviron, qui est perdu et n'était pas absolument complet. Le ms. 360 de Vatopédi, décrit par M. S., qui contient un plus grand nombre d'homélies, servira de base à une future édition critique. Parmi les pièces nouvelles il y a une oraison funèbre de Basile le Macédonien, qui

« n'ajoutera aucune donnée importante à celles que nous a conservées la Vie de Basile par Constantin Porphyrogennète. »

3° P. N. Papageorgios, Διόρθωσις χωρίου ἐν τῷ βίῳ Ἰωσὴφ ὑμνογράφου, XII, 223. — Correction à l'édition de M. Papadopoulos-Kerameus (voir *Anal. Boll.*, XXII, 99), p. 2, l. 29.

4° J. Pargoire, *A propos de Boradion*, XII, 449-93. — Étude de topographie très bien conduite, et dont les résultats sont des plus importants pour nos études. Les lecteurs familiarisés avec le *Synax. Eccl. CP.* seront heureux d'être fixés sur la situation d'un bon nombre de quartiers connus par des sanctuaires célèbres. En ville, τὰ Βοραΐδου, τὰ Ἐλεβίχου, τὰ Κύρου, etc.; dans la banlieue, τὰ Βοραδίου, τὰ Ἀνθεμίου, Βρόχθοι, etc.

5° A. Naegele, *Johannes Chrysostomus und sein Verhältnis zum Hellenismus*, XIII, 73-113. — Travail très érudit dont la première partie, « Chrysostome au cours des siècles », ne répond qu'imparfaitement au titre, tout en apportant plus d'un élément nouveau sur ce que l'on pourrait appeler la gloire posthume de S. Jean Chrysostome dans la littérature théologique. La seconde partie a pour objet « Chrysostome et les études classiques. »

6° H. Grégoire, *La Vie anonyme de S. Gérasime*, XIII, 114-35. — M. A. Papadopoulos-Kerameus a publié dans le tome IV de ses Ἀνάλεκτα une Vie de S. Gérasime dont le titre ne mentionne aucun nom d'auteur. Pour des raisons de style, il n'a pas hésité à attribuer cette pièce à Cyrille de Scythopolis, l'auteur des importantes biographies de moines Palestiniens que l'on connaît. M. G. cherche à prouver que la Vie de Gérasime ne peut être l'œuvre de Cyrille, en se basant sur ces deux faits : 1° qu'elle ne renferme pas un certain nombre de détails précis (date de naissance, lieu natal) qui se trouvent dans toutes les œuvres authentiques de Cyrille; 2° parce qu'elle se révèle un véritable centon composé surtout avec des fragments de Cyrille lui-même. Les conclusions sont énoncées avec beaucoup de décision; les arguments devront être examinés de près.

7° S. Pétridès, *Notes d'hymnographie byzantine*, XIII, 421-28. — L'auteur étudie quelques tropaires, dont le suivant mérite surtout d'être noté : Ἐλπίς μου ὁ πατήρ, | καταφυγή μου ὁ Χριστός, | σκέπη μου τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον. Il est parfois attribué à S. Joannice, et nous lisons dans sa vie par le moine Sabas qu'il aimait à le réciter. Le P. P. montre qu'il est vraisemblablement beaucoup plus ancien, du V<sup>e</sup> plutôt que du IX<sup>e</sup> siècle, et S. Auxence en serait l'auteur. On peut donc, si l'on veut, l'appeler l'*oraison de S. Joannice*, comme on appelle l'*Anima Christi* la *prière de S. Ignace*.

8° C. de Boor, *Ein falscher Bischof*, XIII, 433-34. — Dans la liste des évêques de Gortyne, Lequien (II, 262) introduit un Cyrille II,

martyrisé par les Sarrasins vers 822. Ce martyr inconnu à tous les hagiographes et dont la fête ne se célèbre pas, a été découvert par Lequien dans Cedrenus et Scilitzes; il aurait pu ajouter le continuateur de Théophane (Michael Amor. xxiii), qui non seulement cite le martyr Cyrille de Gortyne, mais parle aussi ἄλλων τε πολλῶν τῶν ὑπὲρ Χριστοῦ τότε μαρτυρησάντων καὶ τῶν δέκα περιωνύμων μαρτύρων. Ce contexte est un trait de lumière. M. de Boor est allé à la source, qui est ici Genesius, lib. II, p. 487, et a constaté qu'il y est question du martyr Cyrille de Gortyne bien connu, et des dix célèbres martyrs de Crète. C'est le continuateur de Théophane qui a confondu les temps, et créé un martyr qui doit être effacé des listes épiscopales de Gortyne.

9° A. Heisenberg, *Kaiser Johannes Batatzes der Barmherzige*, XIV, 160-233. — Jean Ducas Vatazi, empereur d'Orient à Nicée (1222-1254), est honoré chez les Grecs d'un culte public. Sa fête se célèbre encore, à Magnésie du moins, le 4 novembre. M. H. étudie les documents qui le concernent, et publie, d'après le ms. 579 du Vatican, un panégyrique en son honneur. Il existe une Vie du saint, dont on connaît une traduction en grec moderne par Nicodème du Mont Athos, qui rédigea également une ᾀσματικὴ ἀκολουθία en son honneur. L'œuvre de Nicodème fut publiée à Constantinople en 1872. M. H. l'analyse et fournit, pour cette pièce comme pour l'autre, les éléments d'un bon commentaire historique. L'auteur de la Vie en grec vulgaire, Nicodème, caractérise ainsi son travail : τὸν κατὰ πλάτος βίον τούτου μετέφρασεν ἡ ἐμὴ ἀδυναμία εἰς τὸ ἁπλοῦν, ἐξ οὗ καὶ συνώψισα τὸ παρὸν συναξάριον. D'après M. H. εἰς τὸ ἁπλοῦν ne se rapporte pas à la langue mais à l'étendue de la traduction, à cause de l'opposition avec κατὰ πλάτος. Il faudrait d'après cela distinguer une Vie développée, dont nous n'avons plus le texte, une « métaphrase » *abrégée* de cette Vie, et un second abrégé, le synaxaire. Je croirais que les termes de comparaison ne sont point ceux que M. H. indique. Le βίος κατὰ πλάτος est opposé ici au résumé συναξάριον, et le εἰς τὸ ἁπλοῦν se rapporte au langage usuel.

10° K. Praechter, *Antikes in der Grabrede des Georgios Akropolites auf Johannes Ducas*, XIV, 479-91. — Bien que l'oraison funèbre de Jean Ducas ne soit pas un document hagiographique, il convient de la rapprocher des documents que nous venons de citer. M. Heisenberg en a publié le texte dans *Georgii Acropolitae opera*, II (Lipsiae, 1903), 12-29. Voir ses propres remarques dans *Byz. Zeitschrift*, XIV, 665-67 (aussi 306-309). Le titre de l'étude de M. Praechter en dit assez l'objet, et il nous serait malaisé de la résumer ici.

11° P. Vogt, *Zwei Homilien des hl. Chrysostomus mit Unrecht unter die zweifelhaften verwiesen*, XIV, 498-508. — Les deux homélies sur

la Prière (*P. G.*, L, 775 sqq.), souvent réimprimées sous le nom de S. Jean Chrysostome, ont été rejetées par Montfaucon parmi ses œuvres douteuses. Des difficultés avaient été soulevées par Tillemont et Ceillier. Le P. V. pense qu'il n'y a pas lieu de s'en émouvoir et que, tant qu'on ne trouvera rien de plus fort contre elles, il y a lieu de les réintégrer au rang honorable qu'elles occupaient jadis.

12° A. Papadopoulos-Kerameus, Ἀνέκδοτον ᾆσμα τοῦ μελῳδοῦ Κοσμᾶ, XIV, 419-26. — Le biographe de S. Cosmas le mélode signale parmi ses œuvres poétiques une composition en l'honneur de S. Georges, et dans le typicon du monastère de la Vierge τῆς Εὐεργέτιδος, est indiqué pour le 23 avril un canon de Cosmas. M. P.-K. a retrouvé ce morceau, et le publie d'après le ms. 241 de S. Sabas, écrit au XI[e] siècle.

13° P. Maas, *Die Chronologie der Hymnen des Romanos*, XV, 1-44. — L'auteur est un partisan convaincu du système qui place Romanos au VI[e] siècle (voir plus haut, 1°), et c'est dans ses œuvres qu'il cherche de nouveaux arguments pour l'étayer. Le plus important est tiré d'un cantique εἰς ἕκαστον σεισμόν où il voit des allusions claires à la révolte de 532 (Nica), à la ruine et à la reconstruction de S[te] Sophie, dont la dédicace fut faite en 537. M. M. plus familiarisé que nous ne pouvons l'être avec les œuvres de Romanos, la plupart inédites, doit avoir sur l'efficacité de l'argument une conviction très arrêtée. Oserai-je avouer que pour la partager pleinement je voudrais lire en entier le morceau dont on n'a ici que des extraits, et que, pour écarter toute arrière-pensée, il faut être bien édifié sur les procédés de Romanos, et savoir démêler ce qu'il emprunte à ses sources et ce qui lui est personnel? Les textes mêmes que nous soumet M. M. ne sont pas tous également clairs, et la phrase Ἀνάστασιν ἁγίαν καὶ τὴν Σιὼν ἔχομεν νῦν ne suggère pas avec la dernière évidence le commentaire de l'auteur : « Mit der ἁγία Ἀνάστασις ist die hl. Grabkirche in Jerusalem gemeint, ..... das zweite Zion ist natürlich die Hagia Sophia. » Je n'insiste pas sur d'autres indices auxquels M. M. lui-même ne reconnaît qu'une valeur secondaire, et certainement ni le fait de n'avoir chanté aucun saint postérieur au VI[e] siècle, ni les doctrines théologiques dont les poésies de Romanos s'inspirent ne peuvent être regardés comme péremptoires. M. M. a eu la bonne pensée de réunir aussi (§ V) tous les détails biographiques concernant Romanos. Les œuvres ne fournissent rien, ou presque rien, et on en est réduit à la notice du synaxaire (cf. *Anal. Boll.*, XIII, 440), avec quelques strophes poétiques dans lesquelles on apprend qu'il était juif de naissance. A l'argument tiré du nom, pour confirmer l'origine syrienne de Romanos, M. M. aurait pu ajouter que Romanos est le nom d'un célèbre martyr d'Antioche (Eusèbe, *Mart. Palaest.*, II, 1). L'identification du poète

avec le prêtre Romanos ἐκκλησιέκδικος de S[te] Sophie est une pure conjecture.

14° P. N. Papageorgios, Σίπυλον ὄρος ὁ νῦν Κουσινᾶς, XV, 278. — Il est question du mont Κουζηνᾶς dans la Vie de Jean Ducas (plus haut, n° 9), que M. Heisenberg avait déjà identifié (l. c. p. 167) avec le Sipyle. M. P. a trouvé dans les Scolies de Sophocle (Dindorf, II, 319) un nouveau texte énonçant cette identification.

15° E. von Dobschütz, *Eine Sammelhandschrift des 16 Jahrhunderts, Dresden MS. A. 187.*, XV, 243-74. — Description très détaillée d'un manuscrit grec en deux volumes reliés ensemble, écrit en 1600, dans un monastère dépendant du Sinaï, probablement en Crète, d'où le recueil passe en Sicile au commencement du XVII[e] siècle, puis tombe entre les mains du comte Gotter (†1762) et finit, après d'autres pérégrinations, par échouer à Dresde.

Les matières qu'il contient, presque toutes religieuses, sont d'une infinie variété, et il fallait toute la science de M. v. D. pour en faire ressortir l'intérêt, et écrire l'histoire du manuscrit d'après l'inspection de son contenu. L'auteur donne la liste des morceaux, puis il examine les plus importants en les groupant d'après les sujets bibliques, dogmatiques, canoniques, liturgiques. A la première catégorie il rattache les apocryphes comme le Protévangile, l'évangile de Thomas, la lettre à Alypius sur l'assomption de la S[te] Vierge, publiée sous le nom de Michel Glykas et attribuée ici comme d'autres du même auteur à Jean Zonaras. P. 546-549 se lisent une série de demandes et réponses dont les échantillons sont curieux. M. v. D. a bien voulu m'en communiquer un autre qui a son intérêt, puisqu'il y est question des auteurs synaxaires. La question et la réponse se trouvent p. 550 : τίς ὁ συντάξας τὸ συναξάριον; — ἀπόκρ. Ἠλίας ὀνόματι· ὁ δὲ εἰς πλάτος μεταβαλὼν Κωνσταντῖνος μητροπολίτης Μοκισσοῦ. Ces noms étaient connus par d'autres manuscrits comme on peut le voir dans notre édition, p. xxxv. Nous enregistrons volontiers ici ce nouveau témoignage, si tant est qu'il soit indépendant des précédents. La seconde partie du manuscrit est tout entière hagiographique. Les Passions sont empruntées à divers mois de l'année, surtout à septembre et à novembre. Parmi les pièces inédites il y a six miracles (p. 144-147) intitulés περὶ τῆς ἁγίας κορυφῆς τοῦ ἁγίου ὄρους Σινᾶ. Toute la série se termine par la Vie de Judas publiée par Istrin (*Zeitschrift für slavische Philologie*, XX, 605).

H. D.

31. — * P. Michael Huber, O. S. B. **S. Swithunus, miracula metrica auctore Wulfstano monacho.** I. *Text. Beitrag zur altenglischen Geschichte und Literatur.* Beilage zum Jahresbericht des humanistischen Gymnasiums Metten für das Schuljahr

1905/1906, in-8°, 105 pp. — Le R. P. H. publie intégralement, d'après deux manuscrits fort anciens (Londres, Brit. Mus., Reg. 15. C. VII et Oxford, Bodléenne, Auct. F. 2. 14), l'interminable poème — 3200 hexamètres — du moine Wolstan de Winchester sur les miracles de S. Swithun (*BHL*. 7947). C'est, on le sait, la mise en œuvre du récit écrit peu auparavant en prose par un autre moine de Winchester, nommé Lantfred (*BHL*. 7944-7946). Le courageux éditeur réserve à une autre occasion l'examen du poème, comme aussi une étude sur S. Swithun, sur Lantfred, sur Wolstan, etc., etc. A. P.

32. — Marcellin BOUDET. **Saint Robert de Turlande, fondateur de La Chaise-Dieu,** BULLETIN HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE DE L'AUVERGNE (1906), pp. 47-72 et 82-116. — Cette intéressante étude, où sont mis en œuvre les renseignements fournis par quatre cartulaires (1) réforme et complète en plus d'un point ce que nous savons de l'histoire de S. Robert. Les paragraphes consacrés à rechercher à quelle famille appartenait le saint sont particulièrement instructifs. D'après une tradition autorisée par Marbod, son premier biographe (*BHL*. 7261), S. Robert descendait des comtes d'Aurillac et était ainsi le parent de S. Géraud. Il n'en est rien. La comparaison des chartes montre clairement que le saint était de la famille des Turlande. Bien plus, la charte 37me du cartulaire de Conques permet de découvrir l'origine probable de cette légende. Il y est question de deux églises données à cette abbaye par deux des frères de S. Robert. Par une erreur, qui du reste se trouve corrigée à la charte 39me, le copiste écrivit que ces édifices étaient situés *Aureliaco*, soit Aurillac, au lieu de *Aureliageto*, soit Orlhaguet. Cette méprise a permis de croire que les Turlande étaient originaires d'Aurillac. L'habitude qu'avait cette famille de donner à chaque génération S. Géraud, comte d'Aurillac, pour patron à un fils, a confirmé et complété cette légende. Marbod l'a rapportée avec quelque réserve *ut creditur*, mais les hagiographes l'ont souvent, dans la suite, catégoriquement affirmée.

Cette première identification permet d'en établir deux autres : le *paterfamilias*, que le saint, au dire de Marbod, visitait assidûment à Brossadol, était Guiraud de Turlande, seigneur de l'endroit, qui était soit son père, soit son frère aîné ; son confident Étienne s'appelait sans doute de Chaliers.

Ce travail consciencieux contient bien d'autres renseignements sur les frères, les parents, les aïeux de S. Robert, et sur les propriétés de sa famille. Un tableau généalogique résume les résultats de cette étude.

H. MORETUS, S. I.

(1) Ce sont les cartulaires des abbayes de Brioude, de Sauxillanges, de Conques, enfin celui de Saint-Flour que M. M. B. édite en ce moment.

33. — Alessandro Colombo. **La « Vita beati Bernardi » dell' anonimo Novarese,** dans *Miscellanea Valdostana* (= Biblioteca della Società storica subalpina, t. XVII, Pinerolo, 1903), p. 291-312. — Les biographies anciennes de S. Bernard de Menthon, jusqu'ici publiées (*BHL.* 1242-1245), sont des écrits de basse époque et de peu d'autorité; une des moins récentes (*BHL.* 1242) est un faux bien caractérisé et en même temps un recueil de méprises notoires. Aussi doit-on recueillir avec reconnaissance les textes plus anciens et meilleurs qu'on parviendrait à retrouver. Telle est la Vie que M. C. vient de publier (p. 302-11) d'après le manuscrit I de la bibliothèque du chapitre de Novare. Le contenu en est plutôt maigre et on n'y relèvera guère qu'un fait vraiment important : la rencontre du saint et de l'empereur Henri IV à Pavie (en 1081); mais l'ensemble est, en somme, de bon aloi et il y a chance que nous ayons là la plus ancienne Vie connue de S. Bernard. M. C. la regarde comme écrite encore au XI[e] siècle et il croirait volontiers qu'elle a pour auteur cet Azolin, dit de Novare, dont l'ouvrage avait été vu jadis, paraît-il, par le chanoine de Rivaz dans un manuscrit du Grand-Saint-Bernard. Le ms. I de Novare « pourrait bien être ou l'autographe ou du moins une copie directe d'Azolin » (p. 297). M. C. estime, en effet, que le ms. « appartient aux X[e] et XI[e] siècles; la partie où se trouve la Vie de S. Bernard († 1681) daterait, cela s'entend, seulement du XI[e]; en tous cas, la Vie serait dès lors, à n'en pas douter, l'œuvre d'un contemporain. Je ne veux pas le nier absolument; mais ces assertions, comme aussi plusieurs autres passages de la préface, d'ailleurs intéressante, de M. C., appellent plus d'une réserve. Et d'abord, le ms. I de Novare n'est pas du XI[e] siècle (1), mais en partie du XII[e]-XIII[e] (fol. 2-7, 9-185; la *Vita S. Bernardi* se lit fol. 174-181[v]), en partie du XIV[e] (fol. 186-290) et du XV[e] (fol. 1 et 8). Cela change déjà notablement la situation. De plus, il existe d'autres exemplaires de la Vie contenue dans le ms. de Novare. Un d'entre eux, pas très ancien d'ailleurs (Verceil, bibliothèque du chapitre, ms. XLVII, fol. 93-98[v], du XV[e] siècle pour cette partie), présente, en tête de la Vie, une longue préface où nous avons relevé ce passage fort intéressant : *Nec expectetis cuncta sancti viri facta nos enarraturos, sed illa tantum quae per eum in extremitate vitae suae vel post eius obitum Dominus operari dignatus est. Alia namque nobis ignota. Verumtamen ad animi nostri consolationem spondemus Açolinum quendam virum prudentem ac in Domini lege meditan-*

(1) M. C. le dit et le répète (pp. 293, 295, 302), et il s'autorise de la « description définitive » qu'a donnée, au tome VI des *Inventarii* de Mazzatinti, M. Nicolas Colombo. Mais nous avons eu le regret de constater que les dates assignées par ce dernier aux manuscrits de Novare sont plus d'une fois fantaisistes et témoignent de peu d'expérience en paléographie.

*tem eiusdemque viri germanum ea quae relinquimus declaraturum.* Il y aurait lieu d'examiner de près ce prologue, d'après lequel Azolin serait le propre frère de Bernard et devrait absolument être distingué de l'auteur de la Vie publiée par M. Colombo. A. P.

34. — D. MUNERATI. **L'azione del Card. S. Bernardo degli Uberti nella pacificazione della chiesa Parmense,** dans RIVISTA DI SCIENZE STORICHE, t. III (1906), pp. 79-86 et 257-264. — En ces quelques pages M. M. rappelle rapidement le nom et les actes mémorables des évêques de Parme qui précédèrent S. Bernard, ainsi que les faits qui caractérisèrent les querelles de cette cité avec les papes et la comtesse Mathilde et la pacification opérée grâce au saint cardinal. Cette énumération un peu sèche d'événements est faite à l'aide de témoignages d'auteurs anciens juxtaposés et rapportés à la lettre plus souvent que ne le donneraient à croire les guillemets. C'est assez dire qu'on n'y trouve ni des détails nouveaux ni un exposé synthétique. Une annotation érudite mais un peu touffue atteste le soin que l'auteur a mis à son travail. H. MORETUS, S. I.

35. — C. MERCURO. **Una leggenda medioevale di S. Guilielmo da Vercelli,** dans RIVISTA STORICA BENEDETTINA, t. I (1906), p. 321-33 (à suivre). — Premières pages d'une réédition, d'après le manuscrit unique retrouvé aux archives de Naples (XIIe siècle), de la Vie de S. Guillaume de Verceil, fondateur de Montevergine (*BHL.* 8924). L'édition de Giordani, publiée en 1643 et reproduite dans les *Acta Sanctorum*, est fort peu fidèle, nous dit Dom C. M. : phrases omises et même paragraphes entiers interpolés, et le reste. Quant aux doutes émis jadis sur la valeur de la pièce, le nouvel éditeur les écarte avec une assurance un peu dédaigneuse et renvoie pour plus de détail à l'*Apologia* publiée en 1733 par Paulin Sandulli, en réponse aux critiques de F. Noia. A. P.

36. — * L'abbé Léon LE MONNIER. **Histoire de Saint François d'Assise,** VIe édition. Paris, Lecoffre, 1906, deux volumes in-12, LXXIII-467 et 493 pp. (1). — L'*Histoire de S. François d'Assise,* par M. l'abbé Le Monnier, remonte à l'année 1889. Elle a été si justement estimée, si goûtée du grand public qu'elle est arrivée à sa sixième édition. C'est un beau succès pour un ouvrage hagiographique, formant

(1) Les pages L-LXXII, qui constituent la partie neuve de l'introduction, ont également paru, sous le titre : *Les sources de l'histoire de S. François d'Assise,* dans la REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES, t. LXXX, 1906, p. 561-72, ainsi que dans les ÉTUDES FRANCISCAINES, t. XVI, 1906, p. 565-79, avec l'addition d'un paragraphe nouveau, qui ne dit rien de neuf.

deux volumes compacts; il s'explique un peu par le choix du sujet, plus populaire que jamais, et bien davantage encore par la façon maitresse dont l'auteur a su l'exploiter. Nous n'avons pas à nous étendre sur les mérites d'une publication datant de plusieurs années; notre rôle doit se borner à considérer en quoi la nouvelle édition diffère des précédentes. Cette fois, en effet, l'auteur a senti le besoin d'apprécier le vaste mouvement de critique franciscaine, qui s'est manifesté depuis la première apparition de son livre dans le monde de l'érudition. Il ne lui est guère sympathique; et cela se comprend. Les nouveautés ont rarement le don de plaire aux écrivains qui ont à protéger des ouvrages composés d'après des théories cadrant peu avec les derniers résultats de la critique. Le moindre inconvénient, si l'on accepte ceux-ci, est d'être obligé de modifier l'ordonnance ancienne du travail, au moins dans certaines parties, et de s'imposer de douloureuses amputations. Tel eût été le cas pour le long chapitre que M. Le Monnier consacre à l'indulgence de la Portioncule. Ce n'est pas une remarque vraiment candide (t. I, p. 351, note) sur l'invraisemblance d'une supercherie, quarante ans après la mort du séraphique patriarche, qui pourrait rompre le faisceau de preuves, que naguère encore M. l'abbé Pierre Kirsch a renouvelées (cf. plus loin, p. 140) contre l'historicité du grand pardon, prétendûment octroyé au petit pauvre d'Assise (1). De même, si M. L. avait été plus familiarisé avec la critique allemande, il aurait pu se rendre compte de l'appoint considérable qu'elle a apporté dans ces dernières années à mon essai de démolition de la légende traditionnelle des *Tres Socii*. Du reste, on peut être tranquille, l'histoire véritable de S. François d'Assise, même au point de vue littéraire et sous le rapport de la mise en scène, perdra fort peu à l'élimination de cette pièce apocryphe, la plupart de ses récits faisant double emploi avec des documents parfaitement authentiques (2). Il y avait lieu notamment de tirer un plus large parti de la Chronique de Jourdain de Giano (*Analecta franciscana*, t. I), du traité des Miracles de Celano, qui aurait suppléé une foule de détails topiques, écartés par S. Bonaventure pour des raisons passagères d'édification, et à faire remarquer le vif attrait que l'abréviateur de la Première Vie de Celano, Julien de Spire, exerça sur un esprit aussi distingué que le séraphique docteur, dans la composition de sa biographie officielle.

(1) L'auteur aime à répéter que « ni Frère Léon ni personne au XIII[e] siècle n'ont dit Sainte-Marie-des-Anges en parlant de la chapelle de la Portioncule » (p. LIV; cf. p. 249). Pourtant Celano fait observer que celle-ci « *solebat enim veterum incolarum relatu Sancta Maria de Angelis alio nomine dici* (2[e] Vie, édit. Éd. d'Alençon, n° 19). Le mot *solebat* est, me semble-t-il, significatif. — (2) Sur le respect dû aux prêtres, il y avait mieux à citer que le témoignage des *Tres Socii* (p. 294), à savoir le Testament même de S. François.

A juger donc de l'attitude ultra-conservatrice de M. L., l'étude des sources, appliquée à l'histoire de S. François d'Assise, n'aurait depuis quinze ans rien révélé, rien produit, rien changé. C'est assurément trop de défiance, comme il ne serait pas moins aventureux de prétendre d'autre part que toutes les nouvelles conceptions mises en circulation aient contribué à une connaissance plus intime du saint et de son œuvre. *In medio stat virtus.* Je m'étonne qu'un esprit aussi délié, aussi ouvert que l'abbé L. ne s'en soit pas aperçu davantage. Néanmoins son ouvrage, bien mûri, fortement charpenté, quoique d'après un type un peu suranné, écrit dans une langue alerte et claire, nous donne du séraphique rénovateur du XIII[e] siècle une image plus vraie et plus vivante, que bien des élucubrations plus ou moins tapageuses, écloses de nos jours. V. O.

37. — F. GRATIEN, O. M. C. **L'Œuvre des « Trois Compagnons »**, dans les ÉTUDES FRANCISCAINES, t. XV (1906), p. 128-47. — L'auteur, un nouveau venu dans le champ des études franciscaines et qui trahit son inexpérience en plusieurs endroits, entend apprécier en quelques pages les plus récentes productions, propres à répandre de la lumière sur l'œuvre des Trois Compagnons. On s'étonnera sans doute qu'il n'ait point compris dans cette revue les travaux de M. W. Goetz (cf. *Anal. Boll.*, XXIV, 521-25) et la dissertation si lumineuse, si sensée que M. H. Thode a consacrée à la *legenda antiqua* ou *vetus*, telle qu'elle se présente dans le ms. du Vatican 4354 et ses congénères (*Franz von Assisi und die Anfänge der Kunst der Renaissance in Italien*, 2[e] édit., p. 603-07). Voici les conclusions auxquelles aboutit l'examen sommaire du R. P. Gratien : « I. Conclusions certaines. 1° La légende traditionnelle des Trois Compagnons, n'est pas des Trois Compagnons; 2° Elle n'est pas un habile postiche de la fin du XIII[e] siècle; 3° Elle est antérieure à la Vita secunda de Th. de Celano, elle lui a servi de source et mérite par conséquent une très grande confiance; 4° L'œuvre des Trois Compagnons se trouve en majeure partie dans le *Speculum perfectionis*. II. Conclusions probables : La légende traditionnelle des Trois Compagnons est du notaire apostolique de Grégoire IX, Jean de Ceperano; 2° Elle contient, sous forme d'interpolations, une faible partie de l'œuvre des Socii. » Il convient que peu à peu l'auteur s'applique à l'étude rigoureuse des textes et qu'il se familiarise avec la critique historique (1). V. O.

(1) Beaucoup de critiques veulent sauver à tout prix l'authenticité de la lettre placée en tête de la légende des Trois Compagnons. Et l'on n'en apporte d'autre preuve, que le résumé de cette lettre qui se lit dans la *Chronique des XXIV généraux* (ANALECTA FRANC., t. III, p. 262). Comme s'il fallait croire sur parole les compilateurs de cette Chronique, postérieure

38. — **The Catholic World**, t. LXXXIII (1906), pp. 289-98, 299-314, 332-37, 338-44. — La livraison de juin 1906 du *Catholic World* est un « Franciscan Number » destiné à commémorer le septième centenaire de la conversion de S. François d'Assise, qui eut lieu en 1206. Quatre écrivains distingués ont contribué à la célébration de cet heureux événement. Voici le titre de leurs articles : MONTGOMERY CARMICHAEL, *The Catholicism of St Francis* où M. Paul Sabatier est surtout pris à partie, avec courtoisie d'ailleurs ; Father CUTHBERT O. S. F. C., *St Francis and Modern Society* et Countess DE LA WARR, *The Love and Humility of St Francis*, deux études d'un caractère plutôt ascétique et social qu'historique ; enfin Paschal ROBINSON O. F. M., *The Franciscan Centenary*, où l'auteur aborde le véritable objet de ce jubilé, la conversion de François, dont il commente en historien et en poète les circonstances particulières. V. O.

39. — * F.-X. FAUCHER. **Le B. Pélage de Portugal appelé vulgairement San Pelayo ou San Paio** (Extrait des ANNALES DOMINICAINES, 1904), in-8°, 12 pp. — Notice fort sobre, les documents faisant défaut, d'un insigne disciple de S. Dominique, qui fit une mort très édifiante vers 1240. Il semble bien qu'un culte populaire lui ait été rendu pendant quelque temps. V. O.

40. — * F.-X. FAUCHER. **Le Bienheureux Carino, meurtrier de saint Pierre Martyr** (Extrait des ANNALES DOMINICAINES, 1905), in-8°, 39 pp., illustrations (1). — Ce qu'il y a de plus saillant dans la carrière du B. Carino, c'est l'assassinat qu'il commit, en 1252, sur la personne de l'inquisiteur de la Lombardie, Pierre de Vérone, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Peu de temps après, il tomba gravement malade, à Forlì, sur un grabat d'hôpital et entra dans l'Institut de S. Dominique, où pendant les quarante années qu'il vécut encore († 1293) il pleura amèrement son crime dans les humbles fonctions de frère convers. Telle est l'histoire touchante, que M. l'abbé Faucher a tâché de mettre en valeur, en y employant toutes les ressources de sa vive piété et de son talent littéraire. Avec le temps, les habitants de Forlì associèrent aux témoignages de vénération dont ils honoraient le B. Carino, deux autres éminents serviteurs de Dieu, les BB. Jacques

de soixante-quinze ans à la légende susdite et qui fourmille d'inexactitudes et d'erreurs. J'accepte au contraire les renseignements que la Chronique fournit sur l'œuvre de Celano, parce que dans leur ensemble ils concordent avec les attestations d'autres autorités, indépendantes du témoignage de cette Chronique. — (1) Une version italienne de ce travail a paru, sans les illustrations pourtant, dans la *Rivista di scienze storiche* de Pavie, an. III, 1906, p. 47-61 et p. 193-211. Le traducteur, M. A. Moiraghi, y a ajouté quelques notes.

de Venise († 1314) et Marcolin († 1397), qui illustrèrent également par leurs vertus le couvent dominicain de cette ville. M. Faucher se plaît dans les dernières pages de son opuscule à retracer les vicissitudes de leur culte commun. Sa pensée est claire : il voudrait que Rome en accordât la consécration formelle. V. O.

41. — * F.-X. FAUCHER. **La Bienheureuse Hélène de Hongrie du monastère de Veszprim** (Extrait des ANNALES DOMINICAINES, 1904), in-8°, 20 pp. — A part ses fonctions de prieure du couvent de S^te^ Catherine à Veszprim et le don des stigmates dont elle fut gratifiée, M. l'abbé Faucher n'a pu découvrir aucune particularité remarquable dans l'existence contemplative de la B^se^ Hélène de Hongrie. Mais il a été plus heureux à rassembler les éléments incontestables d'un culte *ab immemorabili*; et il peut espérer qu'un jour l'autorité suprême de l'Église ratifie le résultat de ses patientes recherches. V. O.

42. — * Peter Anton KIRSCH. **Der Portiunkula-Ablass, eine kritisch-historische Studie.** Tübingen, Laupp, 1906, in-8°, 95 pp. (Extrait de THEOLOGISCHE QUARTALSCHRIFT, t. LXXXVIII, pp. 81-101, 221-91). — Un document inédit de Benoît XIV, du 4 septembre 1748, traitant des conditions requises pour gagner l'indulgence de la Portioncule, a fourni à M. K. l'occasion de reprendre *ab ovo* et par le menu détail la question de son origine historique. Cet examen devait fatalement aboutir à la conclusion que nous avons nous-mêmes énoncée jadis (*Anal. Boll.*, XXI, 372-80) et qui se trouve déjà formulée et solidement étayée dans un opuscule devenu fort rare : *Tractatus brevis historico-theologicus quo examinatur quid censendum sit de indulgentia ab ipso Christo S. Francisco in ecclesia vel sacello B. Mariae Angelorum vulgo de Portiuncula ut circumfertur concessa*. Rhemis, 1697 (Bibl. des Bollandistes, Hagiogr. A. 1794). On trouvera sans doute que tous les arguments de l'auteur, pris séparément, ne portent pas coup et que bien des considérations accessoires, notamment en ce qui concerne les sources de la Vie de S. François et les premiers temps de son Institut, prêtent flanc à la critique. Soit; mais l'ensemble est irréfutable et il faut bien se résigner à ne plus rattacher au séraphique fondateur l'origine du célèbre Pardon de la Portioncule (1).

Pour renforcer la preuve, tirée de l'indulgence plénière que Boniface VIII accorda à l'occasion du jubilé de l'année séculaire 1300,

(1) Ce travail a achevé de convertir Mgr Nic. Paulus. (*Neues über den Portiuncula-Ablass*, dans LITERARISCHE BEILAGE DER KÖLNISCHEN VOLKSZEITUNG, Nr. 30, 26 juillet 1906).

je me permettrai de signaler à M. K. l'empressement que le même pape mit en 1295 à abroger l'indulgence plénière dont son prédécesseur Célestin V avait enrichi, l'an 1294, l'église de Sainte-Marie de Collemaggio afin de rehausser la fête de la Décollation de S. Jean-Baptiste (*Anal. Boll.*, XVI, 419, note 3). Faut-il placer l'apparition de l'indulgence de la Portioncule entre les années 1288-1295 et l'attribuer, comme le prétend M. K., aux savantes manœuvres de Pierre-Jean Olivi? Le peu d'indices dont on dispose empêche de donner à cette question une réponse satisfaisante. En revanche, il convient de féliciter l'auteur de la sûreté avec laquelle il est parvenu à dégager les enjolivements successifs et aussi les rectifications introduites dans le récit primitif de la légende. V. O.

43. — * **La Légende Dorée,** par JACQUES DE VORAGINE, traduite du latin et précédée d'une notice historique et bibliographique par M. G. B. Paris, Garnier, s. a. (1906), deux volumes in-8°, 431 et 423 pp. — Il n'y a pas longtemps nous avons annoncé deux traductions françaises de la *Légende Dorée*, l'une par le chanoine V. Rose, l'autre par T. de Wyzewa (*Anal. Boll.*, XXII, 81). Toutes les deux ont eu du succès et ont ramené l'attention sur un livre bien peu fait, semble-t-il, pour charmer les générations contemporaines. Il faut croire que la demande ne ralentit pas, car cette année même on réimprime la *Légende* traduite et publiée en 1848 par Gustave Brunet. Nous n'avons pas à rechercher pourquoi, en France, le grand public s'intéresse de nouveau à la *Légende Dorée*. Disons que, comme toute traduction, celle de Brunet ôte quelque chose au parfum de naïveté qui se dégage du latin du treizième siècle ; que l'auteur a reculé devant les invraisemblables étymologies des noms des saints dont Jacques de Voragine égaie son lecteur; qu'il a quelque peu dénaturé le caractère du livre en le réduisant à une collection de légendes indépendantes du cadre de l'année ecclésiastique; qu'il a grossi le volume en y ajoutant des Vies empruntées à Mombritius, ainsi que les Vies de S[te] Geneviève et de S. Jean-Baptiste en vieux français. On pourra en conclure que la *Légende Dorée* de Brunet est impropre à l'usage scientifique. Mais les savants n'ont pas besoin de lire la *Légende* dans une traduction.

H. D.

44. — * Girolamo GOLUBOVICH Ord. Min. **Vita et miracula B. Benedicti Sinigardi de Aretio Ord. Min. scripta per Nannen Aretinum a. 1302.** Ad Claras Aquas, typ. Collegii S. Bonaventurae, 1905, grand in-8°, 25 pp.— Outre la Vie de Nannes d'Arezzo, publiée une première fois en 1901 par Mgr Faloci Pulignani au tome VIII de ses *Miscellanea francescana* (cf. *Anal. Boll.*, XXI, 449), le

R. P. Golubovich reproduit encore des extraits de la *Chronique des XXIV Généraux* et du *Liber conformitatum* de Barthélemy de Pise : extraits étroitement apparentés avec le texte de Nannes. Franchement, l'ensemble de ces morceaux hagiographiques, si l'on excepte deux ou trois informations fournies ailleurs par des sources plus sincères, est un tissu de merveilles puériles, et les ingénieuses explications de l'éditeur ne parviennent pas à dissiper l'impression fâcheuse qu'elles produisent.

Le B. Benoît d'Arezzo, qui remplit pendant de longues années la charge de provincial de son ordre en Syrie, n'a pas eu la chance de rencontrer un biographe digne de ses œuvres. C'est une raison de louer davantage le soin que le R. P. G. a mis à recueillir et à discuter dans une sorte de *commentarius praevius* les données chronologiques, capables de jeter du jour sur sa carrière si féconde. Une réserve s'impose par rapport à l'attestation de 1277 que l'on invoque d'ordinaire en faveur de l'indulgence de la Portioncule. Cette attestation étant fortement suspecte, voire apocryphe, elle n'est guère propre à montrer que Benoît vivait encore à cette date. V. O.

45. — * Girolamo Golubovich. **Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente francescano,** t. I (1215-1300). Leipzig, O. Harrassowitz, 1906, in-8°, viii-479 pp. — Le premier siècle, ou plus exactement les quatre-vingt-cinq premières années des œuvres franciscaines dans le Levant, ont fourni la matière de cet imposant volume. Le R. P. Golubovich ne s'y est pas proposé d'écrire cette glorieuse histoire, mais il en a réuni les matériaux avec une érudition digne du sujet. Son livre est non seulement le répertoire biographique et bibliographique des missions franciscaines en Orient, mais aussi leur martyrologe, leurs archives littéraires et scientifiques, le mémorial domestique de leurs couvents, la chronologie des événements mémorables connexes — de près ou de loin — à l'action de l'ordre séraphique en Égypte, en Terre-Sainte et dans les pays avoisinants. Il est bien d'autres choses encore, et, s'il avait un défaut, ce serait sa richesse même. Le R. P. G. paraît l'avoir destiné à des lecteurs de son espèce, qui savent que tout tient à tout et qu'un renseignement utile se rencontre souvent à l'endroit où l'on s'attendrait le moins à le trouver. Mais en dehors des érudits de profession, qui songerait, par exemple, à chercher dans la *Biblioteca dell' Oriente francescano* des anecdotes édifiantes sur les rapports de Fra Stefano da Narni avec S. François (p. 126-28), en se rappelant que Fra Stefano appartint pendant quelques années à la mission de Syro-Palestine.

Plusieurs de ces raretés inédites courent risque de n'être pas remarquées dans les pages trop denses où elles sont perdues. D'autant plus

que l'auteur n'a pas délimité plus étroitement la matière propre de son sujet qu'il n'a circonscrit la façon de le traiter. Ainsi le B. Raymond Lulle, en qualité de membre du tiers ordre franciscain, occupe une place disproportionnée non pas à l'importance du personnage, mais au rôle de celui-ci dans l'histoire franciscaine proprement dite (p. 361-92). Pour le lecteur averti il n'y aurait pas d'inconvénient à ce *compelle intrare*, si les études relatives à l'Orient latin n'étaient déjà par elles-mêmes si terriblement touffues. Au demeurant le grand mérite d'une bibliographie est d'être complète, et entre les deux extrêmes opposés au juste milieu, il vaut mieux y pécher par excès que par défaut. Celle du R. P. G., pour être un peu encombrée et moins facilement maniable au gré des spécialistes, y aura du moins gagné de se rendre indispensable à un plus grand nombre de travailleurs. Les services qu'elle rendra seront la meilleure preuve de son mérite. P. P.

46. — P. Michel BIHL. **Le B. Raymond Lulle,** dans ÉTUDES FRANCISCAINES, t. XV (1906), p. 328-45. — Étude très minutieuse des trois dernières biographies parues sur le B. Raymond. En passant, l'auteur discute quelques points obscurs de la vie de Lulle. A signaler aussi sa note sur la *Vita ipso vivente conscripta* (*BHL.* 7067). Il y conteste l'opinion de Sollerius et refuse de voir dans l'anonyme un contemporain du bienheureux. Sans vouloir défendre ici l'opinion du bollandiste, il faut cependant constater que les raisons du P. B. ne sont pas fort concluantes. Même l'incise : *ad papam Avinione tunc temporis residentem,* considérée dans le contexte, ne suppose nullement le retour de la papauté à Rome (1378). Car au n° 27 l'anonyme raconte l'entrevue de Raymond avec Clément V à Lyon; au n° 34 il établit son itinéraire et rapporte que le bienheureux quittant Gênes s'en fut chez le pape qui se trouvait à ce moment à Avignon : *ad papam Avinione tunc temporis residentem,* de là il se rendit à Paris. Il tâcha de rencontrer une troisième fois Clément V à Vienne (n° 35). On le voit, ce membre de phrase, à première vue décisif, n'a guère d'importance par lui-même, et les autres raisons du P. B. y ajoutent fort peu. L'aperçu bibliographique qui termine cet article est de nature à rendre de bons services.

E. HOCEDEZ, S. I.

47. — * Paul LECACHEUX. **Lettres secrètes et curiales du pape Urbain V (1362-1370)** se rapportant à la France, publiées ou analysées d'après les registres du Vatican. Fasc. 1 et 2. Paris, Fontemoing, 1900-05, in-4°, 1-320 pp. (Fait partie de la BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, 3e série, 5°). — Les registres du Vatican contenant la correspondance d'Urbain V avaient déjà à plusieurs

reprises été utilisés, notamment par M. Prou (*Études sur les relations politiques du pape Urbain V avec les rois de France Jean II et Charles V*) et par M. Delisle (*Mandements de Charles V*); quelques années auparavant Theiner en avait édité une minime partie (*Codex diplomaticus* vol. II). Grâce à M. L. ce riche recueil est rendu accessible à tous les travailleurs. Cette importante publication est faite avec le soin qu'elle méritait. Les lettres, classées dans l'ordre chronologique, sont pour un grand nombre reproduites en entier, d'autres moins intéressantes ou déjà publiées, sont caractérisées par la date et le lieu de leur expédition, le nom de leur destinataire et les mots initiaux. Toutes les pièces sont précédées du résumé de leur contenu, et s'il y a lieu, de l'indication du dépôt où en est conservé l'original ou quelque copie. De plus, l'auteur a pris soin de mettre souvent au bas des pages des notes qui renseignent sur les personnages et sur les négociations dont il est question, et renvoient aux livres traitant le sujet. Au cours de son travail, M. L. non seulement redresse quelques inexactitudes dans les travaux de Rainaldi (*Annales ecclesiastici, VII, 119* cf. let. 1724), Prou (*Op. cit.* cf. let. 133), Eubel (*Hierarchia catholica*), Theiner (*Op. cit.* cf. let. 223), Canestrini (*Documenti per servire alla storia della milizia italiana*, ARCH. STOR. ITAL., SER. I, t. XV, p. 83, cf. let. 1298), mais corrige et complète en bien des points les listes d'évêques et d'abbés données par le *Gallia Christiana*. Ainsi il montre que Déodat de Canillac, évêque de Maguelonne, mourut le 19 août 1364 (Let. 1169), que Giraud était abbé de Saint-Michel-en-l'Herm avant le 13 janvier 1365 (Let. 1507), que Pierre de Galard avait cessé d'être évêque de Condom avant le 6 avril 1365 (Let. 1679). Cf. aussi lett. 1172, 1704, 1492, etc.

Dans les pièces éditées on trouvera bien des renseignements nouveaux; citons à titre d'exemple, comme particulièrement intéressante, la correspondance du bienheureux Urbain V avec Jeanne, reine de Sicile. H. MORETUS, S. I.

48. — * HUGUENY, O. P. **Vie de sainte Catherine de Sienne par le Bienheureux Raymond de Capoue.** Traduction nouvelle, sur les documents originaux. Paris, Lethielleux, s. a. [1904], in-12, XII-497 pp., illustrations.

49. — Edmund G. GARDNER. **St Catherine of Siena,** dans THE HIBBERT JOURNAL, t. IV (1906), p. 570-89.

La nouvelle version française de la Vie de S^te^ Catherine de Sienne par le B. Raymond de Capoue est précédée d'une esquisse de son biographe, traduite des leçons du bréviaire dominicain, ce qui n'offre rien de bien neuf, et suivie d'un appendice, renfermant l'éloge tout aussi connu de Catherine, que Raymond de Capoue composa pour servir de

premier prologue à l'histoire de la sainte. Les *documents originaux*, annoncés dans le titre de l'ouvrage, sont tout bonnement le texte latin, tel que l'ont imprimé les bollandistes dans les *Acta Sanctorum*. Il n'y a rien à redire à la traduction; elle est faite avec fidélité et élégance.

De l'article fort sympathique, consacré dans le *Hibbert Journal* à glorifier le rôle pacifique que Catherine assuma vis-à-vis de Florence et du Saint-Siège, une promesse est à retenir. L'auteur compte publier, en appendice à sa prochaine Vie de la sainte, un certain nombre de lettres inédites de l'illustre Siennoise, avec la traduction d'autres lettres qui n'ont paru jusqu'ici que sous une forme mutilée (p. 581, note). Puisse M. G. se raviser pour ces dernières et nous en donner également le texte authentique, dans leur langue originale. V. O.

50. — * Leto Alessandri. **Inventario dell' antica biblioteca del s. convento di S. Francesco in Assisi, compilato nel 1381,** pubblicato con note illustrative e con raffronto ai codici esistenti nella comunale della stessa città. Assisi, Metastasio, 1906, in-8°, XLVII-270 pp. — Ce volume, qui paraît sous le patronage de la Société internationale d'études franciscaines, inaugure dignement la série des publications scientifiques dont il faut savoir gré à cette société d'avoir pris l'intelligente initiative. La compétence bien connue de l'auteur le désignait tout naturellement pour faire l'édition critique du célèbre catalogue franciscain de 1381.

Ce catalogue a une histoire, non moins intéressante que celle de la bibliothèque du sacro Convento; il en constitue, peut-on dire, un des plus précieux documents pour le XIV^e^ siècle. On s'est déjà occupé de l'une et de l'autre, notamment le P. Ehrle dans ses savantes études sur la bibliothèque des souverains pontifes de cette époque. A la suite d'un guide aussi expert, dont il aime à invoquer souvent l'autorité, M. Alessandri a poussé beaucoup plus loin ses investigations. Il s'est surtout appliqué à identifier, d'après les indications fournies par le catalogue de 1381, les manuscrits qui existent encore de nos jours dans le fond communal d'Assise et qui proviennent presque tous de la bibliothèque du sacro Convento. Des trois cents volumes qu'il est ainsi parvenu à reconnaître, il a examiné avec un soin minutieux tant la forme extérieure, l'écriture, les marques d'origine que le contenu. Ce travail de recherches patientes et sagaces est exposé dans une série de notices sobres, mais qui, vu les choses découvertes par leur heureux auteur, prennent parfois les proportions de petits traités. Tout ce trésor d'érudition et de critique, y compris des index multiples et variés qui en doublent la valeur, occupe un bon tiers de l'ouvrage (p. 155-270); ce dont personne, j'en suis sûr, ne songera à se plaindre. Le texte lui-

même de l'inventaire est reproduit avec une parfaite exactitude, mais sans verser dans des minuties de représentations paléographiques, qui en auraient rendu la lecture fastidieuse.

Quand on le parcourt au point de vue de l'histoire et de l'hagiographie des Frères Mineurs, on s'aperçoit que la bibliothèque du sacro Convento, qui pouvait au XIV$^{e}$ siècle rivaliser d'ampleur et surtout d'importance avec les plus remarquables dépôts du temps, la Sorbonne et le Vatican, ne possédait pas autant d'ouvrages franciscains qu'on aurait pu se le figurer. Parmi ceux qui ont disparu, il y a lieu de regretter la légende de S. Antoine de Padoue *Benignitas et humanitas*, dont on n'a retrouvé jusqu'ici que des fragments (L. DE KERVAL, *S. Antonii de Padua Vitae duae*; cf. *Anal. Boll.*, t. XXIV, 307-8). A signaler encore (p. 83, n° marginal 342) une recension de la Vie de S. Angèle de Foligno, dont il faudrait tenir compte, si l'on songeait un jour à faire une édition critique de ce singulier document hagiographique, que M. Alessandri qualifie si bien de « psicologico-mistico-autobiografico » (p. 177). Dans les feuillets de garde du ms. 390 l'auteur a découvert des bribes du traité des miracles de Thomas de Celano, et il les décrit par le menu (p. 161-2). Un détail à retenir, c'est qu'au dernier miracle fait immédiatement suite, comme dans le ms. de Marseille, l'épilogue significatif : *Cum igitur immensa Christi Dei pietas*. De ce que le feuillet du ms. 390 laisse de côté les trois miracles 195, 196 et 197 de la fin, M. Al. s'empresse de conclure que ce texte est plus ancien que celui du ms. de Marseille. Je n'oserais pas me prononcer d'une façon si catégorique, car les recueils de miracles sont très facilement exposés de la part des copistes à des oublis ou à des omissions arbitraires.

Quoi qu'il en soit de cette observation, l'auteur a bien mérité des études franciscaines. Habitué à vivre dans un commerce intime avec les riches dépouilles de la bibliothèque du sacro Convento, il a toute raison de déclarer que grâce à la présence des Frères Mineurs, Assise devint un foyer de culture générale et le berceau de la renaissance artistique en Italie. La bibliothèque tant publique que privée du sacro Convento, celle de S$^{te}$-Marie de la Portioncule, les accroissements dont elles ne cessèrent après 1381 de s'enrichir, prouvent surabondamment, à côté de bien d'autres témoignages, que les hautes études furent toujours en honneur parmi les fils de S. François et que leur fondateur n'a jamais fait la guerre à la science, mais à l'orgueil et à l'esprit de possession que le désir de s'instruire aurait pu engendrer. M. Al. a consacré à ce sujet délicat quelques pages de son introduction, qui ne peuvent manquer de rallier l'adhésion des esprits calmes et impartiaux.

V. O.

51. — * Albano Sorbelli. **Il Trattato di S. Vincenzo Ferrer intorno al Grande Schisma d'Occidente.** Seconda edizione rifatta. Bologna, N. Zanichelli, 1906, in-8°, 159 pp. (Estratto dagli Atti e Memorie della R. Deputazione di Storia Patria per la Romagna, IIIe série, vol. XXIII, p. 301-455). — Nous avons loué jadis l'utile publication entreprise par M. Sorbelli (*Anal. Boll.*, t. XXI, p. 115-16). Il est donc superflu de nous y attarder, d'autant que cette *edizione rifatta* est plutôt un texte revu et corrigé. Les retouches se rapportent surtout à l'introduction, où l'on a rajeuni la bibliographie, rectifié quelques inexactitudes et mis plus de clarté, en déplaçant un certain nombre de paragraphes et en développant quelques idées secondaires, à peine indiquées dans la première rédaction. La toilette du traité a pris aussi un aspect plus sévère. Cette fois les aristarques les plus pointilleux ne manqueront pas, je pense, d'être pleinement satisfaits. V. O.

52. — **Thomae Hemerken a Kempis Sermones ad novicios, Vita Lidewigis Virginis,** adiectis epilegomenis adnotatione critica indicibus tabulis photographicis ex autographo edidit... Michael Josephus Pohl. Friburgi Br., Herder, 1905, in-12°, 511 pp., dix fac-similé photographiques. (= Th. H. a Kempis Opera Omnia, ed. Pohl., vol. VI). — La Vie de Ste Lidwige de Schiedam nous fournit l'occasion de rendre hommage au soin diligent avec lequel M. Pohl poursuit l'édition critique des œuvres de Thomas a Kempis. Le texte est traité suivant toutes les exigences de la méthode philologique en vigueur aujourd'hui. Les moindres irrégularités orthographiques, même les pures erreurs de distraction, sont relevées minutieusement. Ce procédé, qui appliqué à des pièces du XVe siècle pourrait paraître excessif, se justifie dans l'occurrence, puisqu'il s'agit d'autographes. Mais pourquoi M. P. a-t-il poussé la condescendance à l'égard des lecteurs pieux, comme il les appelle, jusqu'à dépouiller la latinité de ces autographes de toutes leurs particularités, de toutes leurs formes médiévales, quitte à reléguer l'appareil critique dans de doctes appendices, placés à la fin du volume? Je doute que cette disposition ait chance de recueillir beaucoup de suffrages dans le monde de l'érudition. Autre remarque. L'auteur a tort (p. 489) de contester à Hirschius que Jean Brugman, le biographe de Ste Lidwige résumé par Thomas a Kempis, ait remis trois fois son ouvrage sur le métier. Un coup d'œil jeté sur notre *BHL.* (p. 731, art. *Lidwigis*) aurait suffi pour tirer M. P. de son erreur. Mais ces légères réserves n'enlèvent rien aux mérites du travailleur patient, sagace et exercé qui consacre le meilleur de son activité littéraire à rétablir dans leur intégrité originelle les plus beaux monuments de l'école ascétique de Windesheim.

V. O.

53. — Carlo Calissè. **Rinascenza francescana nel secolo XV,** La Rassegna Nazionale, t. CXLV (1905), p. 351-378. — Dans cette belle conférence, donnée à Assise le 4 juin 1905, il y a quelques bons traits à recueillir sur l'action sociale et économique de S. Bernardin de Sienne et du B. Bernardin de Feltre. V. O.

54. — Johannes Heldwein. **Reliquienverehrung in bayerischen Klöstern am Ausgange des Mittelalters,** dans Forschungen zur Geschichte Bayerns, t. XIII (1905), p. 81-92. — Renseignements, en grande partie inédits, tirés des inventaires de reliques de quelques monastères bavarois. L'auteur s'attache principalement à faire connaître quelles étaient les reliques en question ; il rassemble d'ailleurs aussi divers traits relatifs à leur acquisition, à leur conservation, à leur culte. Ni d'une part ni de l'autre on ne constate rien de bien caractéristique qui distinguerait en cela la Bavière du XV[e] siècle des autres pays d'Occident. A. P.

55. — Edoardo Gallazzi. **La patria della Beata Giuliana Puricelli del Sacro Monte sopra Varese,** dans la Rivista di scienze storiche, anno III (1906), p. 3-10.

56. — * Luigi Brambilla. **Risposta alla disertazione del R[mo] sac. Edoardo Gallazzi canonico in Busto Arsizio** intorno alla patria della B. Giuliana Puricelli. Gallarate, L. Checchi, 1906, in-8°, 19 pp.

Épineuse question de *campanilismo*, débattue depuis des siècles (cf. *Acta SS.*, t. X d'octobre, p. 553-54). Deux localités du Milanais, dans l'arrondissement actuel de Gallarate, se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à la B[se] Julienne Puricelli († 1501). Il serait téméraire sans doute pour un étranger de s'immiscer dans une controverse, fort amicale d'ailleurs, qui en fin de compte pivote sur une pointe d'aiguille, à savoir quelle délimitation topographique il faut assigner au coin de terre qui s'appelait, du temps de la bienheureuse, *Cassina de Verghera*. Néanmoins, s'il m'était permis de dire l'impression que j'ai recueillie de la lecture des deux dissertations, j'opinerais que M. Brambilla, curé de Verghera, tient le bon bout.

V. O.

57. — * Ludwig Pastor. **Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters.** Vierter Band, I. Abteilung : *Leo X*. Freiburg im Br., Herder, 1906, in-8°, xviii-609 pp. — Le nouveau volume de l'infatigable historien des papes de la Renaissance accuse encore un notable progrès dans la manière de l'auteur. Sans atteindre à l'intensité de vie et de couleur que Gregorovius répand dans ses

descriptions, M. P. dépasse de beaucoup son rival par son exposition lumineuse et impartiale des intrigues politiques les plus entortillées, — il est curieux de voir avec quelle finesse et quelle sûreté de coup d'œil il démêle la conduite versatile de Léon X à l'égard de François Ier et de Charles V, — par l'étendue, la variété et la solidité de sa documentation dans toutes les sphères de la culture brillante de l'époque : on sait que parmi les historiens modernes nul n'a poussé plus loin le souci de s'instruire en fouillant dans les archives publiques et privées, — par l'analyse approfondie de quelques causes plutôt occasionnelles de la prétendue Réforme, comme la querelle des indulgences (p. 199-246), la frivolité et le luxe de la cour romaine, qui contribuèrent efficacement à déchaîner la tempête luthérienne contre l'Église, — enfin et surtout par l'appréciation minutieuse, sereine et absolument objective, j'insiste sur ce qualificatif, des vertus, des qualités, des défauts, des erreurs et des folies, celles par exemple du népotisme, d'un pape trop calomnié par les uns et exalté d'une façon irréfléchie par d'autres. Il y aurait plaisir, si la nature de notre revue le permettait, à justifier cet éloge par le résumé de certains chapitres de l'ouvrage ; on verrait avec quelle maîtrise l'auteur a traité le pontificat complexe de Léon X. Qu'on lise, si l'on veut, la notice consacrée au B. Baptiste Spagnuolo, religieux carme de Mantoue (p. 440-42), et l'on sera convaincu que les moindres sujets ont été étudiés avec une attention soutenue. Il sera aisé sans doute d'ajouter quelques traits à la biographie de Léon X ; mais ils ne modifieront guère le jugement assez sévère porté par M. P. sur cette nature superficielle et sans consistance. Les hagiographes de profession n'ont qu'à bien se pénétrer des graves enseignements de ce volume, pour mieux comprendre les merveilles de sainteté qui illustreront l'Église, en la renouvelant, pendant les deux derniers tiers du XVIe siècle. V. O.

58. — * La comtesse de Rambuteau. **La Bienheureuse Varani, princesse de Camerino et religieuse franciscaine.** Paris, Lecoffre, 2e éd., 1906, in-12, viii-188 pp. — Ce n'est point un livre d'érudition, de critique, ni même de psychologie qu'a voulu écrire Mme la Comtesse de R., mais un ouvrage de piété. Les renseignements sont puisés aux meilleures sources : l'autobiographie de la sainte, ses révélations sur les douleurs spirituelles du Christ, la lettre prophétique dictée par Notre-Seigneur, et diverses lettres ou poésies de la bienheureuse (cf. *Anal. Boll.*, XVI, 361). S. E. le card. Couillé écrivait à l'auteur : « la lecture de cette sainte vie fera du bien » ; on peut ajouter qu'elle sera lue avec intérêt et plaisir. E. Hocedez, S. I.

59. — * Ciro da Pesaro, O. F. M. **Vita e culto del B. Giovanni Righi da Fabriano sacerdote dei Minori.** Roma, Tip. Sallustiana,

1904, in-8°, XII-186 pp., portrait et illustrations. — En septembre 1903 le Saint-Siège confirma le culte rendu de tout temps au Bienheureux Jean-Baptiste Righi, né à Fabriano en 1469 et décédé au couvent de Massaccio le 11 mars 1539. Sa vie fut celle de beaucoup de serviteurs de Dieu, une vie d'oraison, de pénitence et d'obscur apostolat; elle n'a d'extraordinaire que la constance et la générosité que mit le saint à exceller dans la pratique de ces vertus. C'est ce qui ressort d'une modeste biographie, écrite quelque soixante ans après sa mort. Ce document, le seul vraiment ancien que l'on possède, sert aussi de base à la nouvelle Vie du R. P. Ciro da Pesaro. Comme le sujet était en soi assez maigre, l'auteur a tâché de l'étoffer un peu en intercalant dans le fond primitif une foule de souvenirs pieux, qui se rattachent aux deux couvents illustrés par la présence de son héros, Fabriano et Massaccio. V. O.

60. — * Pilatus (Dr. Victor Naumann). **Der Jesuitismus.** Eine kritische Würdigung der Grundsätze, Verfassung und geistigen Entwicklung der Gesellschaft Jesu, mit besonderer Beziehung auf die wissenschaftlichen Kämpfe und auf die Darstellung von antijesuitischer Seite. Nebst einem literarhistorischen Anhang : *Die antijesuitische Literatur von der Gründung des Ordens bis auf unsere Zeit.* Regensburg, Manz, 1905, in-8°, IX-595 pp. — Voici apparemment de la nouveauté, une défense de la Compagnie de Jésus, écrite par un protestant. Après avoir étudié à fond la littérature antijésuitique — une bagatelle de 700 ouvrages, — M. le Dr. V. Naumann s'est fait un devoir de réduire à néant force calomnies dirigées contre nous par la masse de ses coreligionnaires et par maint catholique, tel que Pascal et la petite église de Port-Royal; une bonne partie du livre est consacrée à réfuter les Provinciales. Comme le Pilate de l'Évangile, l'auteur *nullam invenit in eo causam*, sans éprouver pour cela de la sympathie pour notre Ordre, mais soucieux de servir la vérité et de rendre justice à des adversaires redoutables, dignes de respect et de considération. Avec quelle fine ironie il s'acharne à montrer (p. 348-9) comment nos ennemis dans leurs plus graves accusations se sont continuellement inspirés de la fameuse maxime « la fin justifie les moyens », qu'ils aiment tant à nous reprocher. La seconde partie tourne en ridicule avec une intarissable verve caustique les mensonges et les vilainies qui s'étalent dans une foule de pamphlets, ayant eu leur heure de tapageuse notoriété.

Cette apologie originale, où nous n'aurions pas de peine à reprendre certaines idées, qui ne cadrent ni avec les faits de notre histoire ni avec l'interprétation exacte de nos constitutions, est une mise au point d'une série d'articles parus dans la gazette *Augsburger Postzeitung*.

Rien d'étonnant donc qu'il s'y rencontre des longueurs et des répétitions, et que le style vivant, alerte, imagé trahisse assez souvent le journaliste par ses redondances et ses incorrections. Ce qui nous a particulièrement intéressé, ce sont les premiers chapitres de l'ouvrage, consacrés à la vie et à l'œuvre personnelle de notre fondateur (p. 12-116). A ne considérer que le but poursuivi par l'auteur de confondre la caricature, qu'on se plaît dans les milieux protestants à se faire de S. Ignace de Loyola — qu'on lise la sombre description de sa mort (p. 17) — l'information est suffisante. Mais il aurait été souhaitable qu'il eût imprimé à sa biographie une marque plus scientifique, en se documentant aux excellentes publications parues dans ces dernières années, telles que les *Monumenta historica S. I.*, le premier volume de l'*Histoire de l'Assistance d'Espagne* par le P. Astrain, et bien d'autres travaux remarquables, que nos *Analecta Bollandiana* auraient facilement portés à sa connaissance. En passant, je me permettrai de lui faire remarquer que le *Manuel des Exercices spirituels* n'a pas été élaboré chez les dominicains (p. 32), pour la bonne raison qu'à Montserrat Ignace fut l'hôte des bénédictins et qu'à Manrèse il logea à l'hôpital. Ce n'est pas non plus le jour de l'Annonciation (25 mars), mais à la fête de l'Assomption de la S[te] Vierge (15 août 1534) qu'Ignace et ses compagnons prononcèrent leurs premiers vœux. Enfin il y a plus que de l'inexactitude à s'exprimer, comme le fait M. N., sur l'anéantissement de la volonté que S. Ignace poursuivrait dans celui qui se soumet à sa méthode ascétique. Prétendre que l'*absolute Seelenruhe ist eben das höchste Ziel, welches Ignatius vorschwebte* (p. 44) est un langage à tout le moins équivoque. Non, S. Ignace n'entend pas faire de son retraitant un quiétiste, mais un homme d'action et d'une grande énergie de volonté. Ses moindres prescriptions manifestent constamment cette intention ; et c'est ce que M. Holl a mis parfaitement en lumière dans son beau mémoire sur le livre des *Exercices* (cf. l'art. suivant). A part cette réserve, nous tenons à rendre hommage à un adversaire qui apporte, au cours de son travail de démolition, tant de pénétration d'esprit, de droiture, de sincérité et de saine intelligence de notre histoire.

V. O.

61. — * Karl HOLL. **Die geistlichen Uebungen des Ignatius von Loyola.** *Eine psychologische Studie* (= SAMMLUNG GEMEINVERSTAENDLICHER VORTRAEGE UND SCHRIFTEN AUS DEM GEBIET DER THEOLOGIE UND RELIGIONSGESCHICHTE 41). Tübingen J. C. B. Mohr, 1905, in-8°, 35 pp.

62. — Dauphin MEUNIER. **Mécanique des Exercices spirituels de S. Ignace de Loyola,** *à propos de la réédition d'« Un homme libre » par M. Maurice Barrès,* dans LA QUINZAINE, 12e année, 1905, p. 358-80.

63. — Pierre Suau. **La Mécanique des « Exercices spirituels » de S. Ignace de Loyola d'après M. Dauphin Meunier,** dans les Études, t. CII (1905), p. 716-22.

64. — * Noël Nougat. **Les Exercices spirituels d'Ignace de Loyola.** Thèse présentée à la Faculté de Théologie protestante de Montauban. Montauban, Imprimerie coopérative, 1906, in-8°, 99 pp.

Après une description sommaire et généralement exacte des différents thèmes de méditations, répartis dans les quatres semaines du livre des exercices, — le reste est presque entièrement laissé de côté, — M. Holl examine plus particulièrement le rôle dévolu par S. Ignace, au cours de cette gymnastique spirituelle, à l'imagination et au sentiment. Son étude, conduite avec beaucoup de méthode, de netteté et de modération, a lieu de surprendre sous la plume d'un écrivain protestant. Nulle part la moindre note discordante ne se fait sentir. Peut-être pourrait-on trouver qu'il y a quelque exagération à prétendre que la culture artistique des jésuites ait pris naissance dans la partie imaginative du célèbre manuel (p. 23). Il est plus juste de penser avec l'auteur que la multiplicité des prescriptions et l'espèce de contrainte imposées au retraitant, loin d'annihiler sa volonté, la fortifie, l'assouplit et lui communique une énergie élastique, qui la rend capable de dominer ses impressions et ses représentations même religieuses (p. 32-33). La conclusion du sagace psychologue est que le fondateur des Jésuites est passé maître dans l'art du dressage spirituel. Les protestants ont tort, dit-il en terminant, de se figurer que les exercices de S. Ignace opèrent, dans celui qui les fait, une dépression mentale et un amoindrissement de sa personnalité. C'est tout juste la conscience du contraire qu'ils produisent. On éprouve, après s'en être acquitté suivant toute la rigueur des indications ignatiennes, un accroissement de liberté et de force morale « eine Kraft der Selbstbeherrschung » (p. 35). L'essai de M. Holl est lui-même un fait psychologique, digne de sérieuse attention.

On ne peut guère en dire autant, malgré les bonnes intentions de l'auteur, de l'article paradoxal et superficiel de M. D. Meunier. Non, le dessein de S. Ignace, en écrivant son traité des Exercices, n'a pas été « exclusivement de pourvoir au recrutement de sa Compagnie » (p. 359), puisque la majeure partie de ce manuel fut composée quelque vingt ans avant la fondation de son Ordre, à une époque où il ne songeait pas encore à créer un Institut religieux.

Il est peu équitable, qu'on daigne m'en croire, et assez impertinent de reprocher à « la plupart des jésuites » de ne rien entendre au mécanisme des Exercices « en cela respectueux des avis de leur maître, qui recommande de se soucier de la fin plus que des moyens et de ne pas s'égarer en recherches oiseuses » (p. 362). Et après nous avoir ainsi

gourmandés, l'auteur oublie de nous dire quelle est la raison intime de la troisième et de la quatrième semaines (p. 369), en tant qu'elles forment des périodes distinctes des deux premières. Au surplus, ces ignorants de jésuites ne seront pas peu étonnés d'apprendre que la mécanique des Exercices fera « d'un ami de la liberté plutôt un anarchiste qu'un gendarme » (p. 370), que « le fameux *De ratione discendi et docendi* du P. de Jouvency, jésuite, c'est une rhétorique et une pédagogie tirées des Exercices » (p. 378), et que l'on trouve presque textuellement dans le Livre des Exercices cette maxime de Nietzsche : « Une fois qu'une décision est prise, il faut fermer les oreilles aux meilleurs arguments contraires. C'est l'indice d'un caractère fort. Par occasion, il faut donc faire triompher sa volonté jusqu'à la sottise » (p. 380). C'est le cas de dire avec le R. P. Suau « qu'une telle maxime est faite pour former un âne rouge, et S. Ignace n'aima jamais les ânes rouges » (p. 721). Pour ceux que la réfutation détaillée des bizarres théories de M. Meunier pourrait intéresser, nous nous permettons de les renvoyer à la spirituelle critique de notre distingué confrère.

Ce compte rendu était terminé, lorsqu'il nous est parvenu la thèse de M. N. Nougat pour l'obtention du grade de bachelier en théologie. Inutile de s'attarder aux manques d'expérience qui se manifestent dans la composition d'un premier essai, aux incorrections de style, à l'emploi de certains mots de la langue française, en dehors de leur acception ordinaire. Il y a dans ce travail bon nombre d'utiles remarques de détail, qui indiquent que l'auteur a voulu sérieusement scruter son sujet. Le malheur est qu'en se livrant à cette étude il n'a pas su se dépouiller de sa mentalité calviniste et qu'il est allé en outre puiser ses informations dans la Réforme de Michelet. De là des énormités, comme celles-ci, qui résument tout l'ouvrage : « La méthode des Exercices est un aveuglement systématique des âmes; par là elle ne s'écarte pas du mysticisme orthodoxe catholique... Ignace veut que l'âme s'appauvrisse et se retire en elle-même; l'Évangile, qu'elle s'enrichisse et qu'elle rayonne... Cette éducation [des Exercices spirituels] détruit le sentiment de la fraternité humaine... Négligeant la révélation du Christ, Ignace, par la matérialisation de ses procédés, aboutit à la matérialisation de Dieu. L'idolâtrie le guette... On ne voit guère ce que l'âme chrétienne, jalouse de posséder la glorieuse liberté des fils de Dieu, pourrait rechercher dans cette pédagogie d'âmes serves » (p. 94-96). Ce qu'on voit clairement, me sera-t-il permis d'ajouter, c'est que l'auteur, trop préoccupé de nous mettre en garde contre le détraquement systématique des sens (p. 81) et l'hallucination physiologiqne (p. 83), pourrait bien être à son tour victime d'un cas pathologique, à tout le moins aussi grave.

V. O.

65. — Jos. Dahlmann, S. I. **Der Apostel von Indien und Japan zum vierten Zentenar seiner Geburt,** dans Stimmen aus Maria-Laach, t. LXX (1906), p. 249-69. — Article de pieuse et saine vulgarisation, d'un caractère ascétique, dont la substance a été prise dans l'ouvrage de Cros, *Saint François de Xavier*. V. O.

66. — * Prof. Pio Spezi. **Pio V e i suoi tempi.** Rome, F. Pustet, 1905, in-12, 108 pp. (collection Fede e Scienza, N. 37). — Il est difficile de caractériser en une centaine de pages l'histoire de S. Pie V et des graves événements auxquels il fut mêlé pendant son pontificat, à moins de connaître à fond le sujet et de s'être tenu au courant des travaux les plus importants qui ont paru dans ces derniers temps. De cette érudition indispensable il n'y a guère de trace dans le petit livre de M. Sp., proprement écrit d'ailleurs. J'ai peine à voir quel profit la Foi ou la Science en retireront; et ceux qui ont besoin de s'informer rapidement et à bon escient, seront plus vite satisfaits en consultant quelque encyclopédie récente, voire le Dictionnaire déjà vieilli d'érudition ecclésiastique de Moroni. V. O.

67. — * R. P. B. Wilberforce. **Vie de saint Louis Bertrand de l'ordre des Frères Prêcheurs,** traduite de l'anglais par le R. P. J. D. Folghera. Paris, Lethielleux, s. a. (1904), in-8°, 426 pp., gravure. — Livre édifiant et utile, mais où le récit anecdotique tient trop de place. Les matériaux de l'auteur sont de premier choix : la Vie écrite un an après la mort du saint par le P. Antist, son disciple (*Act. SS.*, octob. t. V, p. 305) et la Vie plus longue, due à la plume du P. Avinone, procureur dans la cause de canonisation (*Act. SS.*, t. c., p. 367). Qu'on nous permette néanmoins de faire remarquer que le second biographe s'étant manifestement inspiré du premier, leur accord n'offre pas un surcroît de garantie. E. Hocedez, S. I.

68. — V. Dufort. **Le bien patrimonial de Saint Vincent de Paul,** dans Revue de Gascogne, nouv. série, t. V (1905), p. 354-57. — M. D. analyse un document inédit, établissant les biens des de Paul.
E. Hocedez, S. I.

---

# PUBLICATIONS RÉCENTES

**Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.**

* Barreca (Canonico Concetto). *Le Catacombe di S. Giovanni in Siracusa.* Siracusa, Tip. del « Tamburo », 1906, in-8°, 167 pp., illustrations.

* Idem. *Sopra un giudizio del Prof. Paolo Orsi*, a proposito di una recente pubblicazione sulle Catacombe di S. Giovanni in Siracusa. Siracusa, Tip. del « Tamburo », 1906, grand in-8°, 32 pp.

* Begley (Rev. John). *The Diocese of Limerick Ancient and Medieval.* Dublin, Browne, 1906, in-8°, xxiv-469 pp., nombreuses illustrations.

* [Bernouis (L.)]. *Saint-Siméon (Orne).* Alençon, Imprim. alençonnaise, 1906, in-8°, 67 pp.

* Brewer (Heinrich), S. I. *Kommodian von Gaza. Ein Arelatensicher Laiendichter aus der Mitte des fünften Jahrhunderts.* Paderborn, F. Schöningh, 1906, in-8°, ix-370 pp. (= Forschungen zur christlichen Literatur- und Dogmengeschichte, Bd. VI, 1. und 2. Heft).

* Brunetière (Ferdinand) et Labriolle (P. de). *Saint Vincent de Lérins.* Paris, Bloud, 1906, in-12, xcviii-145 pp. (Fait partie de la collection La Pensée chrétienne, textes et études).

* Cabrol (Dom Fernand). *Les Origines liturgiques.* Conférences données à l'Institut catholique de Paris en 1906. Paris, Letouzey et Ané, 1906, in-8°, viii-373 pp.

* Cagin (Dom Paul). *L'Euchologie latine* étudiée dans la tradition de ses formules et de ses formulaires *1. Te Deum ou Illatio?* Contribution à l'histoire de l'Euchologie latine à propos des origines du Te Deum. Abbaye de Solesmes, 1906, grand in-8°, xxxi-595 pp. (= Scriptorium Solesmense, I, 1.)

* Callewaert (C.). *Le Sceau du chancelier de Flandre Guillaume (1205-1231) avec contre-sceau du chanoine Guillaume de Capella* (Extrait des Annales de la Société d'Émulation de Bruges, 1906, p. 390-94, et une simili-gravure).

* Callewaert (C.). *Les Origines de la collégiale Saint-Donatien à Bruges.* Deux chartes inédites du XIe siècle (Extrait des Annales de la Société d'Émulation de Bruges, 1906, p. 395-408).

* Cantel. *La bienheureuse Rose Crétien de Neufville, en religion Sœur Julie Louise de Jésus, l'une des seize carmélites de Compiègne.* Évreux, Imprimerie de l'Eure, 1905, in-8°, 143 pp., illustrations.
* Cumont (Franz) et Cumont (Eugène). *Voyage d'exploration archéologique dans le Pont et la Petite Arménie.* Bruxelles, H. Lamertin, 1906, in-4°, nombreuses figures et 18 cartes. (= Studia Pontica, fasc. II, paginé 106-375.)
* Dartein (Dom G. de) bénédictin. *L'Évangéliaire d'Erkanbold, évêque de Strasbourg (Xe siècle).* Rixheim, F. Sutter, 1906, in-8°, 59 pp. (Extrait de la Revue d'Alsace).
* Dejob (Charles). *La foi religieuse en Italie au quatorzième siècle.* Paris, A. Fontemoing, 1906, in-12, 443 pp.
* Deslandres (Paul). *Innocent IV et la chute des Hohenstaufen.* Paris, Bloud, 1907, in-12, 64 pp. (= Science et Religion, 427).
* Duckworth (H. T. F.). *Notes on Alexander Pallis' Romaic Version of the New Testament Canticles.* Cambridge, Heffer, 1906, in-12, 30 pp.
* Durell (J. C. V.). *The Historic Church.* An Essay on the Conception of the Christian Church and its Ministry in the Sub-Apostolic Age. Cambridge, University Press, 1906, in-12, xxiv-328 pp., fac-similé.
* Gambaro (Angelo). *La Santa Casa di Loreto* (A proposito del recente libro dello Chevalier). Firenze, Tip. S. Giuseppe, 1906, in-8°, 13 pp. Extrait du Studium, N. 10-11.
* Geoffroy de Grandmaison. *Madame Louise de France. La vénérable Thérèse de Saint-Augustin (1737-1787).* Paris, J. Gabalda, 1907, in-12, v-207 pp. (Fait partie de la collection Les Saints).
* Getino (Fr. Luis G. Alonso), O.P. *El Proceso de Fr. Luis de León.* Salamanca, Calatrava, 1906, in-12, 77 pp.
* Goffin (Arnold). *La Vie et Légende de Madame saincte Claire par le frère mineur François Dupuis 1563.* Texte publié d'après le manuscrit de la bibliothèque de Lyon avec une introduction et des notes. Paris, Bloud, s. a. (1906), in-16, 125 pp. (= Science et Religion, 434 et 435).
* Graziani (Paul). *Sixte-Quint et la réorganisation moderne du Saint-Siège.* Paris, Bloud, 1907, in-12, 64 pp. (= Science et Religion, 430).
* Hoffmann (Georg). *Das Wiedersehen jenseits des Todes.* Leipzig, Hinrichs, 1906, in-8°, 79 pp.
* J. S. B. L. *Sueti Dujam* (S. Doimo) *Biskup i Mučenik Solinski.* Spljet, 1906, in-8°, 132 pp.
* Jackson (Henry Latimer). *The fourth Gospel and some recent German Criticism.* Cambridge, University Press, 1906, in-12, xiv-247 pp.

* JOLY (Henri). *Le vénérable Père Eudes (1601-1680).* Paris, J. Gabalda, 1907, in-12, IV-207 pp. (Fait partie de la collection LES SAINTS).
* KNOPF (Rudolf). *Die Nachapostolische Zeitalter. Geschichte der christlichen Gemeinden vom Beginn der Flavierdynastie bis zum Ende Hadrians.* Tübingen, J. C. B. Mohr, 1905, in-8°, XII-468 pp.
* KRONENBURG (J. A. F.), C. SS. R. *Maria's heerlijkheid in Nederland.* Troisième et quatrième parties. Amsterdam, Bekker, s. a. (1906), 2 volumes in-8°, 534 et 476 pp., nombreuses chromogravures et photogravures.
* KRUMBACHER (Karl). *Die Photographie im Dienste der Geistenwissenschaften.* Leipzig, Teubner, 1906, grand in-8°, 60 pp., 15 planches hors texte (Tiré à part des NEUE JAHRBÜCHER FÜR DAS KLASSISCHE ALTERTUM, GESCHICHTE UND DEUTSCHE LITERATUR, t. XVII, 1906, p. 601-60).
* LANDREAU (François), O. S. B. *L'Abbaye de Saint-Maur de Glanfeuil du X^e au XIII^e siècle.* Ses relations avec le Mont-Cassin. Anger, Germain, 1906, in-8°, 83 pp. (Extrait de la REVUE DE L'ANJOU).
* LANGLOIS. *Marie-Claude-Cyprienne Brard, en religion sœur Euphrasie de l'Immaculée-Conception, l'une des seize carmélites de Compiègne.* Évreux, Imprimerie de l'Eure, 1905, in-8°, 117 pp., illustrations.
* LAUER (Ph.). *Le Trésor du Sancta Sanctorum.* Paris, E. Leroux, 1906, grand in-4°, 142 pp., 18 planches et 35 gravures dans le texte. (Extrait des MONUMENTS ET MÉMOIRES PUBLIÉS PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, t. XV, fasc. 1 et 2.)
* LEA (Henry-Charles). *A History of the Inquisition of Spain.* Vol. II. New-York, Macmillan, 1906, in-8°, XI-609 pp.
* [LEMMENS (Leonardus), O. F. M.]. *Victoriae mirabilis divinitus dc Turcis habitae duce vener. beato Ioanne de Capistrano series descripta per Fr. Ioannem de Tagliacotio illius socium et comitem atque beato Iacobo de Marchia directa.* Ex cod. IX. F. 62 bibl. nat. Neapolitanae nunc primum integre edita. Ad Claras Aquas (Quaracchi), Typ. Coll. S. Bonaventurae, 1906, in-12, VIII-128 pp.
* LÉPICIER (Le P. Aug.), des servites de Marie. *Sainte Julienne Falconieri fondatrice des Mantelées.* Sa vie, son temps, son œuvre. Bruxelles, Vromant, 1907, in-12, 219 pp., illustrations.
* LOCATELLI (Sac. Carlo). *Il 4 novembre 1606.* Memorie e Documenti. Milano, Ghirlanda, 1906, grand in-8°, 69 pp.
* MARR (N.). *Acta Iberica sanctorum Tergeminorum martyrum Speusippi, Eleusippi, Meleusippi,* explicuit, edidit et rossice vertit. Extrait des ZAPISKI VOSTOČNOJ OTDĚLENIJA IMPERATORSK. RUSSK. ARKHEOLOG. OBŠČESTVA, t. XVII, 1906, pp. H et p. 285-344.

* Misset (E.). *Sainte Pome a-t-elle ressuscité les morts?* Paris, chez l'auteur, 1906, in-8°, 8 pp.
* Mortier (R. P.), des Frères Prêcheurs. *Histoire des Maîtres Généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs.* Tome III. *1324-1400.* Paris, Picard, 1907, grand in-8°, vii-696 pp.
* Murdoch (James) and Yamagata (Isoh). *A History of Japan during the century of early foreign intercourse (1542-1651).* Kob (Japan), Office of the « Chronicle », 1903, in-8°, 743 pp., cartes.
* Nairn (J. Arbuthnot). Περὶ ἱερωσύνης *(De Sacerdotio of St John Chrysostom).* Cambridge, University Press, 1906, in-12, lviii-192 pp. (Fait partie des Cambridge Patristic Texts).
* *Nell' ottavo Centenario del Concilio generale di Guastalla.* Parma, L. Battei, s. a. (1906), in-folio, 35 pp., illustrations.
* Papadopoulos (Chrysostome A.). Ἱστορικαὶ μελέται. Ἐν Ἱεροσολύμοις, τυπ. τοῦ ἱεροῦ κοινοῦ τοῦ παναγίου τάφου, 1906, in-8°, 247 pp.
* Pidoux (André). *Sainte Colette (1381-1447).* Paris, J. Gabalda, 1907, in-12, 191 pp. (Fait partie de la collection Les Saints).
* Pietro (A. C. d.). *Ancora del sepolcro originario di San Domnio vescovo e martire di Salona.* Risposta ad una nota del Bulletino di archeologia e storia Dalmata (con un' appendice e una tavola). Zara, Artale, 1906, in-8°, 24 pp.
* Plenkers (Heribert). *Untersuchungen zur Ueberlieferungsgeschichte der ältesten lateinischen Mönchsregeln.* München, Beck, 1906, grand in-8°, ix-100 pp., deux phototypies (Forme le 3e fascicule du t. I des Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters de Ludwig Traube).
* Plummer (Charles). *On two Collections of Latin lives of Irish Saints in the Bodleian library, Rawl. B. 485 and Rawl. B. 505.* Halle a. S., M. Niemeyer, s. a. (1906), paginé 429-54. (Tiré à part de la Zeitschrift für celtische Philologie).
* Prat (F.), S. I. *Origène, le théologien et l'exégète.* Paris, Bloud, 1907, in-12, lxiii-221 pp. (Fait partie de la collection La Pensée Chrétienne, textes et études).
* Raffaelli (P. Lottaringo), O. S. M. *Vita del beato Giovanni Angelo Porro dell' Ordine dei Servi di Maria.* Roma, Tip. Salesiana, 1906, in-12, xi-256 pp., illustrations.
* Ramsay (W. M.). *Studies in the History and Art of the Eastern Provinces of the Roman Empire.* Written for the quartercentenary of the University of Aberdeen by seven of its graduates. Aberdeen, University Press, 1906, in-4°, xvi-391 pp., illustrations.
* Reitzenstein (R.). *Hellenistische Wundererzählungen.* Leipzig, B. G. Teubner, 1906, in-8°, 172 pp.

* ROBINSON (Paschal), O. F. M. *The Golden Sayings of the Bl. Brother Giles of Assisi*, newly translated and edited together with a sketch of his life. Philadelphia, The Dolphin Press, 1907, in-12, LXIII-141 pp., portrait et illustrations.
* SAINZ (Fr. Manuel de M.), O. P. *Vida del martir Viscaino Beato Valentin Berrio-Ochoa O. P.* Vergara, Imprenta de « El Santisimo Rosario », 1906, in-12, 332 pp., portrait et illustrations.
* SCHLUMBERGER (Gustave). *Campagnes du roi Amaury Ier de Jérusalem en Égypte, au XIIe siècle.* Paris, Plon, 1906, in-8°, 352 pp., carte.
* SCHNÜRER (Gustavo). *Francesco d'Assisi.* Versione dal tedesco pel Sacerdote Prof. Angelo Mercati. Firenze, Libreria Editrice Fiorentina, 1907, grand in-8°, 170 pp., 72 illustrations. — Il convient de féliciter M. l'abbé A. Mercati d'avoir fait connaître à ses compatriotes, dans une traduction exacte, facile et agréable, l'estimable biographie de S. François d'Assise par M. G. Schnürer (cf. *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 415-16).
* SCHWARTZ (E.). *Ueber den Tod der Söhne Zebedaei.* Ein Beitrag zur Geschichte des Johannesevangeliums. Berlin, Weidmann, 1904, in-4°, 53 pp. (= ABHANDLUNGEN DER KÖNIGL. GESELLSCHAFT DER WISSENSCHAFTEN ZU GÖTTINGEN, Philolog.-Historische Klasse, N. F., Bd. VII., Nro 5).
* [L'abbé SERPETTE]. *Le Berceau de Saint Vincent de Paul.* Documents inédits. Dax, J. Pouyfaucon, 1906, in-8°, 64 pp., portrait.
* SIECKE (Ernst). *Mythus, Sage, Märchen in ihren Beziehungen zur Gegenwart.* Leipzig, J. C. Hinrichs, 1906, in-8°, 29 pp.
* STEFFENS (Franz) und REINHARDT (Heinrich). *Die Nuntiatur von Giovanni Francesco Bonhomini 1579-1581.* Documente, I. Bd. Solothurn, Commissionsverlag der Union, 1906, gr. in-8°, XX-762 pp., portrait (Fait partie des NUNTIATURBERICHTE AUS DER SCHWEIZ SEIT DEM CONCIL VON TRIENT).
* STOKES (Whitley). *The Birth and Life of St. Moling.* Paris, H. Champion, 1906, in-8°, 56 pp. Tiré à part de la REVUE CELTIQUE, 1906.
* SYBEL (Ludwig von). *Christliche Antike.* Einführung in die altchristliche Kunst. Bd. I. Marburg, N. G. Elwert, 1906, grand in-8°, VIII-308 pp., 4 chromos hors texte et 55 illustrations.
* SYBEL (Ludwig von). *Die Klassische Archaeologie und die altchristliche Kunst.* Marburg, N. G. Elwert, 1906, in-8°, 18 pp. (= MARBURGER AKADEMISCHE REDEN, 1906, Nr. 16).
* Université Saint-Joseph, Beyrouth (Syrie). *Mélanges de la Faculté orientale*, t. I. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1906, grand in-8°, 377 pp.

* VENTURI (A.). *Storia dell' arte italiana*. Volume V. *La pittura del Trecento e le sue origini*. Milano, U. Hoepli, 1907, grand in-8°, XXXIII-1093 pp., 818 illustrations en phototypographie.
* WAUER (Edmund). *Entstehung und Ausbreitung des Klarissenordens besonders in den deutschen Minoritenprovinzen*. Leipzig, Hinrichs, 1906, in-8°, IV-179 pp.
* WINCKLER (Hugo). *Die Babylonische Weltschöpfung*. Leipzig, Hinrichs, 1906, in-8°, 36 pp. (= DER ALTE ORIENT, VIII. Jahrgang, Heft 1.)
* WINDISCH (Hans). *Die Theodizee des christlichen Apologeten Justin*. Leipzig, Hinrichs, 1906, in-8°, 49 pp.
* WORDSWORTH (Chr.). *The Precedence of English Bishops : and the Provincial Chapter*. Cambridge, University Press, 1906, in-8°, X-95 pp.
* ZEILLER (Jacques). *Les origines chrétiennes dans la province romaine de Dalmatie*. Paris, H. Champion, 1906, in-8°, XIX-189 pp., 3 plans. (= BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES, Sciences historiques et philologiques, 155e fascicule).
* ZIMMERMANN (R. P. Benedictus), O. C. D. *Monumenta historica Carmelitana*. Tertius fasciculus. *Fragmenta capitulorum generalium ab anno 1238 usque ad annum 1321 celebratorum, necnon tractatum de prioribus generalibus*. Lirinae, ex typis abbatiae, 1906, in-8°, paginé 193-288.

---

# SAINTS DE CHYPRE

Peu de provinces de l'empire d'Orient sont aussi bien représentées dans les recueils hagiographiques byzantins que l'île de Chypre. Fertile à la fois en saints et en hagiographes, elle compte dans sa littérature sacrée des œuvres importantes et nulle part une végétation légendaire plus touffue n'a poussé autour des sanctuaires. Il nous a paru intéressant de passer rapidement en revue les principales sources de nos informations au sujet des saints de Chypre, et de les compléter en faisant connaître quelques textes inédits qui sont restés inaccessibles à nos prédécesseurs.

## I

## Textes inédits

Parmi les Vies de saints cypriotes non encore publiées, il en est, comme nous aurons l'occasion de le montrer, qui n'ont qu'une importance secondaire au point de vue historique, et que l'on doit considérer comme des versions nouvelles de textes déjà connus et étudiés dans leurs sources. Nous pouvons d'autant moins songer à en encombrer les *Analecta* qu'ils se rapportent précisément à des saints qui seront traités dans les prochains volumes des *Acta Sanctorum,* où l'on tâchera de mettre en lumière non seulement tout ce qui concerne leur vie, mais encore leur histoire littéraire. En éliminant ces morceaux fort longs et sans notable utilité pour le but que nous cherchons à atteindre, nous sommes amené à chercher toute notre contribution d'inédit dans l'œuvre d'un seul hagiographe, Néophyte le reclus, dont le ménologe, représenté par le manuscrit de Paris grec 1189, n'a jusqu'ici tenté aucun éditeur (1).

Il n'y a pas lieu de recommencer l'analyse du manuscrit 1189, que

(1) C'est par distraction que M. Ehrhard, dans Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur,* 2e Aufl., p. 173, affirme que dix des homélies contenues dans ce volume sont publiées. Le manuscrit est tout entier inédit.

nous avons donnée en détail dans notre catalogue de la Bibliothèque Nationale (1). Nous l'étudierons plus loin au point de vue de sa composition, en même temps que nous esquisserons un rapide commentaire des pièces qui lui seront empruntées.

Le manuscrit de Paris est unique, et l'on est bien obligé de s'en contenter, quoiqu'il ne soit pas écrit avec un soin extrême. Il serait fastidieux de relever les nombreuses erreurs d'accentuation et surtout les permutations de voyelles qui se rencontrent presque à chaque ligne. On corrigera les fautes de cette catégorie sans avertir chaque fois le lecteur, sauf les cas où la manière d'écrire pourrait influer sur le sens. Une série de leçons obscures, qui font hésiter sur la vraie pensée de l'auteur, sont plus embarrassantes. En l'absence de tout autre témoin, nous les avons traitées, selon notre habitude, avec beaucoup de réserve, et seules, les corrections que le sens rend suffisamment certaines, ont été introduites dans le texte. Les conjectures simplement plausibles sont rejetées au bas de la page. La lettre K désigne les corrections suggérées par M. Ed. Kurtz, qui a eu l'obligeance, dont nous le remercions vivement, de relire ces pages de texte. Nous avons cru pouvoir négliger certaines notes marginales, qui n'appartiennent en aucune façon aux textes que nous publions, et dans lesquelles des lecteurs inconnus ont consigné leurs impressions, en termes d'ailleurs fort concis. Il n'en est pas de même des corrections, qui ont été soigneusement notées.

## 1. *Narratio de monacho Palaestinensi.*

Fol. 15. **Νεοφύτου πρεσβυτέρου μοναχοῦ καὶ ἐγκλείστου λόγος περί τινος μοναχοῦ ἐν τῇ Παλαιστίνῃ κατὰ τὸ ,ϛχϟγ' ἔτος, ἰνδ. γ', μηνὶ σεπτεμβρίῳ παρὰ δαιμόνων ἀπατηθέντος καὶ ἐκπεπτωκότος δεινῶς.**

Historia recentissima

1. Ἀκοῇ μὲν ὠτός, καθὼς γέγραπται, ἤκουον διὰ λόγων βίβλων πατερικῶν περί τινων πλανηθέντων καὶ ἀπατηθέντων ὑπὸ τῆς σκαιωρίας τοῦ Σατανᾶ, ἅτε δὴ βασκαίνων ἀεὶ ὡς βάσκανος καὶ κακοῦργος τὸ γένος τῶν ἀνθρώπων. Νῦν δὲ καὶ ἐν ταῖς ἡμέραις ἡμῶν συμβέβηκέ τι τοιοῦτον καὶ τῶν παλαιῶν ἀθλιώτερον, ὥστε καὶ κατακαλύπτειν ἐκεῖνα καὶ ὑπερβαίνειν κατὰ πολὺ τῷ μεγέθει τοῦ δράματος. Καὶ τοῦτο ἀνέμαθον ἔγωγε ὑπό τινος μοναχοῦ φιλαλήθους καὶ κατὰ Θεὸν

(1) *Cat. gr. Paris*, p. 86-90.

βιοτεύοντος· ὃς καὶ καιρὸν οὐκ ὀλίγον συνηυλίσθη αὐτῷ καὶ τὰ τῆς ἀπάτης ἐξ ἐκείνου τοῦ στόματος ἀκήκοε καὶ αὐτὸς περὶ ἧς ὑπέστη ἀπάτης ἀκριβεστέρως ἐκείνου ἐπύθετο, τοῦτο[1] μὲν τὰ τοῦ ἐχθροῦ τεχνάσματα περιεργαζόμενος, τοῦτο δὲ καὶ τὴν ἰδίαν ἐντεῦθεν ἀσφάλειαν περιποιούμενος κατὰ τό· ὀλολυζέτω (φησί) πίτυς, ὅτι πέπτωκε κέδρος. Καὶ οὗτος μὲν ὁ ἀδελφὸς εἴ τι παρὰ τοῦ ἀπατηθέντος ἀκήκοε, διηγήσατό μοι περιαλγῶν τὴν καρδίαν. Κἀγὼ δὲ ἐξεπλάγην καὶ ἠνιασάμην μεγάλως ἐπὶ τῇ συμφορᾷ ταύτῃ καὶ τῇ κακουργίᾳ τοῦ Σατανᾶ.

Fol. 15v. — *Zach. 11. 2.*

**2.** Καὶ οὐ δίκαιον ἡγησάμην λήθης βυθοῖς καταδῦσαι ὑπόθεσιν τηλικαύτην, ἀλλὰ διασημᾶναι αὐτὴν εἰς ἀσφάλειαν ἡμῶν καὶ ἄλλων πολλῶν Χριστοῦ χάριτι, ἐπειδὴ οὐ μόνον τῶν κατορθούντων τὰ κατορθώματα τοὺς σπουδαιοτέρους πρὸς μίμησιν διεγείρουσιν, ἀλλ' ἔστιν ὅτε καὶ τῶν πεπτωκότων αἱ πτώσεις τοὺς πλείονας ἀπτώτους διακατέχουσι· διὸ καὶ κατὰ κράτος αἱ θεῖαι γραφαὶ καὶ κατορθούντων καὶ πεπτωκότων εἰς τὸ μέσον τὰ διηγήματα παρεισάγουσιν, ὅπως οἱ ἀκροαταὶ τῶν μὲν τὸν ἄπτωτον βίον ζηλώσωσι, τῶν δὲ τὸν ὄλισθον ἀποδράσωσιν, οὗ χάριν κἀγὼ δίκαιον ἡγησάμην κατὰ τὸ ἐγχωροῦν γραφῇ παραδοῦναι τὸ σατανικὸν τοῦτο δρᾶμα καὶ καινότατον ἄκουσμά τε καὶ θέαμα, ὅπως μὴ εὐπαράδεκτοι ὦμεν πρὸς τὰς φαντασίας τοῦ ἀρχεκάκου καὶ παμπονήρου διαβόλου, ἀλλὰ κἂν ὡς ἄγγελος φωτὸς ἢ μάρτυρος εἶδος ἢ ὁσίου τινὸς γένηται πρὸς ἡμᾶς, αὐτῷ μὴ πειθώμεθα, ἀλλὰ σφραγίζειν ἑαυτοὺς ὀφείλομεν πανταχόθεν τῷ τοῦ σταυροῦ σημείῳ καὶ διαπετᾶν χεῖρας μετὰ ὀμμάτων ἄνω πρὸς Θεὸν καὶ τὸ σωτήριον καὶ πανάγιον τοῦ Χριστοῦ ὄνομα καλεῖν εἰς βοήθειαν καὶ ἀποφθέγγεσθαι οὕτως· « Μὴ ἐγκαταλίπῃς με, κύριε ὁ Θεός μου, καὶ μὴ ἀποστήσῃς τὴν βοήθειάν σου καὶ τὸ ἔλεός σου ἀπ' ἐμοῦ καὶ μή με δελεάσῃ καὶ ἀποστήσῃ ἐκ σοῦ ὁ ἀρχέκακος ἀποστάτης καὶ μή με εἰς πειρασμὸν εἰσελθεῖν συγχωρήσῃς τὸ πλάσμα σου, ἀλλὰ κατὰ τὸ σόν, δέσποτα, λόγιον ῥῦσαί με ἀπὸ τοῦ πονηροῦ καὶ ἀρχεκάκου ἐχθροῦ πρεσβείαις τῆς ἀειπαρθένου Μαρίας καὶ παναχράντου μητρός σου. »

monachi a diabolo — *II. Cor. 11. 14.* — illusionem passi — *Ps. 36. 15 ; 37. 22 ; 70. 10.* — Fol. 16. — *Matth. 6. 13.*

**3.** Τούτων δὲ λεγομένων, πέπεισμαι, ὅτι ἐλεγχθήσεται[2] τὸ φανέν, ὁποῖόν ἐστιν, εἴτε θεῖον εἴτε ἐναντίον· καὶ εἰ μὲν ἐστι σατανικόν, ἀφανισθήσεται τάχιον τῇ τοῦ κληθέντος Χριστοῦ ἐκδιωκόμενον χάριτι, εἰ δέ που καὶ θεῖόν ἐστιν ἐν ἀληθείᾳ, οὐδ' οὕτως πρὸς τοῦτο χρὴ τάχιον ἐπιτρέχειν, λέγειν δὲ μᾶλλον πρὸς τὸ φανέν· Δεῦτε, προσκυνήσωμεν

ad exemplum — *Ps. 94. 6.*

[1] τοῦτον *cod.* — [2] ἐλλεχθήσεται *cod.*

καὶ προσπέσωμεν αὐτῷ Χριστῷ τῷ βασιλεῖ καὶ Θεῷ ἡμῶν· δεῦτε, προσκυνήσωμεν τρισυπόστατον μίαν θεότητα· δεῦτε προσκυνήσωμεν τοῦ Χριστοῦ τὴν εἰκόνα καὶ τῆς θεομήτορος καὶ τὸν σταυρὸν τοῦ κυρίου καὶ ἐμὸν φυλακτήριον καὶ δαιμόνων τὸ ὀλοθρευτήριον. Ἐξείπωμεν δὲ καὶ τὸ τῆς πίστεως ἅγιον σύμβολον καὶ τὸ Ἀναστήτω ὁ Θεὸς (*Ps. 67, 1.*) καὶ τότε ἴσως πιστεύω σοι, ὅτι ἀπὸ Θεοῦ ἐλήλυθας πρὸς τὴν ἐμὴν ἀναξιότητα, τὸν μηδέν τι ἀγαθὸν πεποιηκότα ἐνώπιον τοῦ Θεοῦ, ἀλλὰ κατὰ χάριν ἐλεῶν καὶ παρακαλῶν τὴν ἐμὴν οὐθενότητα. Ταῦτα οὖν καὶ τὰ τοιαῦτα ὁ ἀπατηθεὶς ἀδελφὸς εἰ ἔδρασε καὶ ἔφρασεν, οὐκ ἂν ὑπὸ τῶν πονηρῶν ἐκείνων ἐνεπαίχθη δαιμόνων, οὐκ ἂν ὑπ' αὐτῶν τηλικαύτην ὑπέστη ἀπάτην καὶ κάκωσιν, οὐκ ἂν ἀντὶ ποιμένος καθυπεδέξατο λύκον, οὐκ ἂν ἀντὶ φωτὸς ἐδέξατο σκότος, οὐκ ἂν ἀντὶ λιμένος εἰς τοσοῦτον εἰσπέπτωκε βόθρον.

(proponitur: Fol. 16v.) **4.** Ἀλλὰ δεῦρο καὶ εἰς μέσον εἰσάξωμεν τῆς ἀπάτης τὸν τρόπον, οὐχ ἵνα πάντως ἐκείνου κατηγορήσωμαι [1] (κατηγορῶν γὰρ ἐκείνου κατηγορῶ ἐμαυτοῦ, ὡς καὶ τὰ ἡμέτερα θαλαττώδη πρὸς ποῖον ὁ κυβερνήτης ἰθῦναι λιμένα μὴ ἐπιστάμενος), ἀλλ' ἵνα τὸ ἐκείνου σφάλμα καὶ πρόσκομμα ἀσφάλεια μετὰ Θεὸν γενήσεται ἡμῶν καὶ διέγερσις· ἐκεῖνος γὰρ πέπονθεν ἤδη, ὅπερ καὶ πέπονθε, καὶ μέλει [2] περὶ ἐκείνου τῷ Θεῷ, ἡμεῖς δὲ πολλῆς Θεοῦ χρῄζομεν βοηθείας καὶ πολλῆς ἐγρηγόρσεως, ἵνα μὴ ὑπὸ μιαροῦ ἀγρευτοῦ ἀγρευθῶμεν δεινῶς. Διὰ τοῦτο κἀγὼ τὸν ἀπατηθέντα καταλιπὼν περὶ τῆς ἡμῶν σὺν Θεῷ ἀσφαλείας πρότερον διελέχθην· εἰ γὰρ ἀσεβῶν καταπιπτόντων, ὡς γέγραπται, δίκαιοι κατάφοβοι γίνονται καὶ πονηρὸν πανοῦργος ἰδὼν τιμωρούμενον κραταιῶς αὐτὸς παιδεύεται, πόσῳ γε μᾶλλον ἡμᾶς ἐνδέχεται φοβηθῆναί τε καὶ παιδευθῆναι, μὴ ἀσεβῆ ἀλλ' εὐσεβῆ μηδὲ πονηρὸν ἀλλ' ἐνάρετον εἰδότας [3] καὶ πλοῦτον ἀρετῶν ἐσχηκότα καὶ ἐξάπινα κενωθέντα καὶ ἐλεεινῶς ἐπὶ χέρσου τὸ ναυάγιον ὑπομείναντα.

(Gabriel Iberus Hierosolymis) **5.** Ἴβηρος γὰρ τῷ γένει ὑπῆρχεν ὁ ἀνὴρ καὶ δόκιμος μοναχός, Γαβριὴλ τοὔνομα, καὶ ἱερατικοῦ κατηξιωμένος βαθμοῦ· περιδέξιος δὲ ἐν χειρεργίῳ παντὶ καὶ τοὺς ἁγίους τῶν Ἱεροσολύμων τόπους καταλαβὼν ἐργάτης ἄριστος ἐδείκνυτο ἀρετῆς καὶ οὐ μόνον δὲ ὅτι ἐν διαφόροις δεδούλευκε κοινοβίοις τιμώμενος ὑπὸ πάντων ὡς νουνεχὴς καὶ ἱερεὺς καὶ περιδέξιος καὶ συνετὸς καὶ φιλάδελφος καὶ ἐν ταῖς ἁγίαις γραφαῖς πεπυκνωμένος, ἀλλ' ὅτι καὶ βίον ἐρημικὸν κατὰ

[1] *ita cod., exspectes* κατηγορήσωμεν. — [2] μέλλει *cod.* — [3] εἰδότα *cod.*

διαφόρους διέτριψε τόπους καὶ χρόνους καὶ νῦν μὲν χρόνους τρεῖς νῦν δὲ χρόνους πέντε νῦν δὲ χρόνους τρεῖς ἄλλους πάλιν τὴν τοῦ σώματος ῥώμην καταλῦσαι φι λονεικῶν καὶ τὸ χεῖρον καθυποτάξαι Fol. 17. τῷ κρείττονι καὶ εὐήνιον τὸ δυσήνιον καταστῆσαι προαιρούμενος· εἶτα πρὸς τὴν τοῦ ἁγίου καὶ μεγάλου πατρὸς Σάβα προσχωρήσας [1] εὐαγεστάτην μονὴν καὶ ἐν αὐτῇ διατρίψας χρόνους τινάς, ἔφεσις αὐτῷ πρὸς ἀνάβασιν στύλου προσγίνεται πρὸς περισσοτέρας τάχα σκληραγωγίας σκοπὸν καὶ κατόρθωσιν ἀρετῆς, κἂν καὶ συμβέβηκε τοὐναντίον, προσαπολέσας καὶ ἅπερ προεῖχε χρηστὰ πλεονεκτήματα· καὶ ὥσπερ οἱ πετασθῆναι ἄνευ πτερῶν ἐφιέμενοι ῥᾳδίως πεπτωκότες συντρίβονται. Ὁ οὖν καθηγούμενος κύρις Σάβας ὡς τοῦ καλοῦ columnam ascendit; ἐραστὴς καὶ συνήγορος προτρέπεται τῷ ἀνδρὶ πρὸς τὴν τοῦ στύλου ἀνάβασιν, ἥτις αὐτῷ κατάβασις γέγονε μᾶλλον ἢ ἀνάβασις, ὅτι οὐδὲ ἐπὶ θαλάσσης διατρέχειν ἅμαξαν δυνατὸν οὐδὲ ἐπὶ ξηρᾶς ὁλκάδα ἐφικτὸν διαπλεῖν· τούτοις τάχα τοῖς παραδείγμασι καὶ ἡμεῖς ἐξομοιούμεθα, ὁπηνίκα ἀνακολούθως τὰ πράγματα παραχρώμεθα καὶ ἐπιθυμῶμεν τὰ μὴ προσήκοντα.

6. Ἦν οὖν ἐπὶ τρία ἔτη ἐν τῷ στύλῳ διαιτώμενος ἐν σπουδῇ καί, a daemone sub S. Sabae specie ὡς αὐτὸς ἔλεγεν, ὑπέκλινεν ἡ καρδία αὐτοῦ χάρισμά τι ζητοῦσα πρὸς Θεοῦ, ἦν δὲ τοῦτο, ὡς τὸ πρᾶγμα ὑπέδειξεν, ἐναργὴς τέχνη τοῦ Σατανᾶ, ὅπως αὐτὸν ποιήσῃ ἐπιθυμῆσαι τὰ μὴ προσήκοντα κἀντεῦθεν καὶ ἃ ἔχει προσαπολέσῃ διακενῆς· ὅπερ καὶ γέγονεν. Ὁ γὰρ τὸν ἴδιον ὀδόντα ἐκριζώσας καὶ ξύλινον ἀντ' αὐτοῦ καταπήξας, δυσχερὴς ἡ ἐσθίασις, καὶ ὁ τῆς θείας καὶ τῆς εὐθείας τρίβου ἐκτραπεὶς κακοβουλίᾳ σατανικῇ δυσχερῆ καὶ ὀλέθρια ἐφεψόμενα ἐφευρίσκει [2]· Fol. 17v. καὶ ὢ τῆς πλάνης, ὢ τῆς μανίας τῆς καθ' ἡμῶν τοῦ ἐχθροῦ· ἔρχεται οὖν πρὸς αὐτὸν ἐν ἀωρίᾳ νυκτερινῇ ὁ παμπόνηρος δαίμων καὶ τῆς κακίας ταμειοῦχος, τὸ τοῦ μεγάλου πατρὸς Σάβα σχῆμα ὑποκρινόμενος, καί φησι πρὸς αὐτόν· « Χαίροις, ἀδελφέ, ὡς μεγάλα ὄντως κατωρθωκὼς κἀμὲ ὑπερβὰς [3] ταῖς ἀρεταῖς· κἀγὼ ἐνταῦθα διατρίβων καὶ περιπολεύων πολλάκις, πλὴν σοῦ οὐδενὶ ἐμαυτὸν ἀπεκάλυψα τῶν ἐν τῇ λαύρᾳ μου μοναχῶν, διὰ τὰ πάθη καὶ τὴν ἀμέλειαν αὐτῶν ἀποστρεφόμενος τούτους, τῇ δὲ σῇ ἀρετῇ καὶ τοῖς χρηστοῖς κατορθώμασι θεραπευθεὶς ὁ Θεὸς ἀπέσταλκέ με τοῦ ἐπισκέψασθαί σε καὶ χαρὰν μεγάλην

[1] *ita corr., prius* προχωρήσας *cod.* — [2] ἐφευρίσκει *alia manu in marg. cod.* — [3] K, ὑπερβάντα *cod.*

εὐαγγελίσασθαί σοι· μέλλει γὰρ ὁ Χριστὸς μετὰ τῶν ταγμάτων αὐτοῦ παραγενέσθαι πρός σέ, ὅπως χαρισμάτων τινῶν κατὰ τὸ σὸν ἐφετὸν ἀναδείξῃ σε μέτοχον καὶ ὑποδείξῃ σοι, ὥσπερ καὶ τῷ μεγάλῳ Παϊσίῳ, [tentatur;] πῶς μέλλει ἐλθεῖν ἐν τῇ δευτέρᾳ αὐτοῦ καὶ φρικτῇ παρουσίᾳ. Ἐγὼ δὲ κατὰ τὴν αὔριον ὀψὲ μέλλω πάλιν ἐνδημῆσαι πρός σέ, οὐ μόνος ἀλλὰ καὶ μετὰ τῶν ἐμῶν δύο συναδέλφων ἤτοι τοῦ μεγάλου Συμεὼν τοῦ στυλίτου καὶ τοῦ ἐκ τῆς ἐμῆς λαύρας ἁγίου Στεφάνου τοῦ Τριχινᾶ — ὅρα τὸν δόλον, πῶς καὶ τὰ τρία ὀνόματα εἰς τὸ τοῦ σίγμα στοιχεῖον, Σάβας, Συμεὼν καὶ Στέφανος —, ὅπως καθοδηγήσωμέν σε, φησίν, εἰς ὑπάντησιν καὶ προσκύνησιν τοῦ Χριστοῦ· ἔταξε γὰρ τοὺς τρεῖς ἡμᾶς τοῦ ἐπισκέπτεσθαι καὶ παραμένειν ἐν σοί. »

[qui, duobus sociis stipatus,] 7. Καὶ ταῦτα εἰπὼν ὁ τῆς κακίας σπορεὺς καὶ τὸ δέλεαρ ἐπιδείξας ἐν τῷ τῆς ἀπάτης ἀγκίστρῳ μεστὸν ἰοῦ θανατηφόρου, ἀπηλλάγη τοῦ [Fol. 18.] μοναχοῦ. Οὐ γὰρ ἔστιν ὀφθῆναι δένδρον ἐν τῷ οὐρανῷ ἄνω ἐρριζωμένον οὐδὲ ἔστιν ἀστέρα πάλιν ἐπὶ τῆς γῆς θεωρῆσαι περιαυγάζοντα κάτω καὶ οὐδέν ἐστιν σφαλερώτερον καὶ ὀλεθριώτερον τοῦ εὐπαράδεκτον καὶ εὐεξαπάτητον εἶναί τινα ταῖς φαντασίαις καὶ μεθοδείαις τοῦ Σατανᾶ. Ὁ δὲ μοναχὸς ἀντὶ τοῦ ἑτοιμασθῆναι πρὸς τὸ ἀπαιτῆσαι τοὺς ἐνδημοῦντας ἀναμφιλέκτους τὰς ἀποδείξεις, εἴτε πλάνοι πεφύκασιν εἴτε ἀληθεῖς, ἀνεπτέρωσε μᾶλλον τοὺς λογισμοὺς πρὸς θείων ἔφεσιν χαρισμάτων καὶ τοῦ φρονεῖν παρ' ὃ δεῖ φρονεῖν καὶ μᾶλλον παραφρονεῖν. Εἶτα κατὰ τὴν ὑπόσχεσιν τῇ ἐπιούσῃ νυκτὶ παραγίνεται πρὸς αὐτὸν ἡ προρρηθεῖσα[1] πανολέθριος τριάς· καὶ ὥσπερ οὐκ ἔστιν θεάσασθαι ποταμὸν τρέχοντα ἐξαντιστρόφως ἐκ τῶν κάτωθεν ἄνω, οὕτως οὐκ ἔστιν περὶ ταῖς τοιαύταις φαντασίαις καὶ ἀπάταις ὀρθὸν ἢ χρήσιμόν τι ὀφθῆναι ἢ λαληθῆναί ποτε· καὶ τὰ τῆς ἀπάτης τῶν προλεχθέντων ἐπιβεβαιωσάμενοι ῥήματα καὶ εὐπαράδεκτον εὑρηκότες τὸν μοναχὸν καὶ ὡς μηδεμιᾶς ἀσφαλείας ῥήματα ὑπ' αὐτοῦ ἀπαιτηθέντες, οὗτοι λοιπὸν αὐτὸν ἀπαιτοῦσιν ἀπαίτησιν σφαλερὰν καὶ [Deiparam non esse colendam] ὀλέθριον καὶ τῆς αὐτῶν κακουργίας ὄντως ἐπάξιον. Τὴν γὰρ τιμίαν καὶ πανάχραντον εἰκόνα τῆς θεομήτορος τῷ μοναχῷ ἐπιδείξαντες, ὢ τῆς πλάνης, ὢ τῆς μανίας, λέγουσι πρὸς αὐτόν· « Μηκέτι ταύτην προσκύνει μήτε λιτάνευε ὡς μητέρα Χριστοῦ· ἀπατῶνται γὰρ οἱ προσκυνοῦντες καὶ τιμῶντες αὐτὴν ὡς Θεοτόκον· τοσοῦτον γὰρ τὸν [Fol. 18v.] Χριστὸν ὄντα καὶ τηλικοῦτον, ἀμήχανον | ἦν διὰ γυναικὸς γεννηθῆναι

[1] *corr. prius* προρηθεῖσα.

καὶ γυναῖκα καλέσαι μητέρα. Τοῦτο δὲ καὶ ὁ Χριστὸς ἔχει σοι ἐπιβεβαιῶσαι κατὰ τὴν αὔριον ὀψὲ ἐνδημήσας πρὸς σέ. »

8. Ταῦτα γὰρ οἱ ἀπατεῶνες ἐκεῖνοι καὶ παμμίαροι δαίμονες εἰρηκότες καὶ εἰς φρενῶν ἔκστασιν ἀγαγόντες τὸν ἀδελφόν, οὐδὲν ἴσχυσεν, οἴμοι, ἀντιφράσαι τι ὅλως πρὸς ταῦτα, μήτε προφητικῶν ῥήσεων ἀπομνημονεῦσαι μήτε ἀποστολικῶν κηρυγμάτων μήτε συνοδικῶν θεσπισμάτων, τῶν διαρρήδην Θεοτόκον ἀποκαλούντων αὐτὴν καὶ τοῦ γένους ἡμῶν ἐκ τῆς αἰχμαλωσίας ἀνάκλησιν. Ἐπελάθετο δέ, ὅτι καὶ ἐπὶ σταυροῦ κρεμάμενος ὁ Κύριος ὡς μητέρα αὐτοῦ προμηθούμενος, πρὸς ἕτερον υἱὸν τὸν θεολόγον Ἰωάννην ταύτην παρέθετο· < καὶ [1] > ὅπως ἐκ Θεοῦ υἱοῦ διακριθεῖσα κατὰ τὸ ἐνεστὸς καὶ πρὸς θετὸν υἱὸν συγκριθεῖσα, τὸ μητρικὸν γέρας ἀναφαίρετον φέρει διηνεκῶς· ἐπελάθετο τούτων ἁπάντων ὁ μοναχὸς καὶ ἐντεῦθεν λοιπὸν φρενοβλαβῶς ἐνωτίζετο τὰ τῶν δαιμόνων πανολέθρια ῥήματα.

illi suadet; — Io. 19, 26.

9. Εἶτα πάλιν τῇ ἐπιούσῃ νυκτὶ οἱ πλάνοι τῷ πλανηθέντι προσέρχονται· καὶ ὥσπερ οὐκ ἔστι φυράσαι καὶ ἀρτοποιῆσαι τὸ ἄχυρον, οὕτως οὐδὲ ἐν τούτοις τι ἀγαθὸν ἀποβῆναι. Καί φασι πρὸς αὐτόν· « Θυμίασον· ἥκει γὰρ ἤδη πρὸς σὲ ὁ Χριστός. » Εἶτα μετὰ τὸ θυμιάσαι λέγουσιν αὐτῷ· « Ἆρον τοὺς ὀφθαλμούς σου καὶ ἰδέ [2]. » Καὶ ἀτενίσας ὁρᾷ τάγματα φωτεινῶν δῆθεν ἀγγέλων χορόν τε ἀποστόλων καὶ προφητῶν καὶ μαρτύρων δῆθεν καὶ ὁσίων, μέσον δὲ τούτων ὡς ἐπὶ θρόνου ἐπηρμένου καθήμενον τὸν Χριστόν, τὸν τοῦ Χριστοῦ μᾶλλον ἐχθρὸν καὶ ἀλλότριον καὶ τοῦ σκότους ἐξάρχοντα. Καὶ λέγουσιν αὐτῷ πάλιν οἱ κακοὶ ὁδηγοί· « Θέασαι ἐκεῖνο ! τῶν ὁσίων τὸ τάγμα, ἐν ᾧ ὁ μέγας Ἀντώνιος προΐσταται, ὅτι ἐν τῷ χορῷ τούτων μέλλεις περιχορεῦσαι καὶ αὐτός, ὡς τοῦ Χριστοῦ ἐκλεκτός· ἀλλὰ νῦν ἔξελθε τάχιον καὶ προσκύνησον τὸν Χριστὸν καὶ λήψῃ [3] τὰ παρ' αὐτοῦ σοι διδόμενα χαρίσματα. »

Christum ipsum adesse — Fol. 19.

10. Καὶ δύναται ἄρα νεκρὸς δοῦναι τῷ ζῶντι ζωήν; ἆρά γε δύναται τὸ σκότος καταφωτίσαι τινά; ἆρα ἔχει ὁ δαίμων ἀγαθὸν μεταδοῦναί τινι; εἰ δὲ ἀγαθὸν ἐν αὐτῷ οὐκ ἔστι, πῶς ἄρα γε μεταδώσει ὃ οὐκ ἔχει ἀγαθόν; εἰ δέ που καὶ ἐξ οὗ ἔχει μεταδώσει, πάντως πονηρὸν καὶ ὀλέθριον, ὥσπερ καὶ ἀσπὶς ὅτε ἐξ οὗ ἔχει μεταδώσει τὸν ἐκ τῆς φύσεως ἰὸν μεταδίδωσι πρὸς θάνατον καὶ ἀπώλειαν, ὥσπερ καὶ ὁ λεγόμενος σκαζόχοιρος εἰ θελήσειεν ὑφαλεῖψαί [4] τινα ἕψεται [5] τὸ τῆς

impudenter mentitur;

[1] *suppl., om. cod.* — [2] εἶδε *cod.* — [3] ψῃ *in ras.* — [4] *ita cod.*, ὑπαλεῖψαι K. — [5] ἕψεται (?) *cod.*

φύσεως καταικίζων μᾶλλον ἢ προσαλείφων τῷ προσπελάζοντι· οὕτω καὶ ἐνταῦθα· « Ἔξελθε, φησίν, καὶ προσκύνησον τὸν Χριστὸν καὶ λάβε τὰς παρ' αὐτοῦ δωρεάς. » Καὶ ὢ τῆς πλάνης, ὢ τῆς ἀπάτης καὶ τῆς ἀλόγου συγκαταθέσεως· δέον γὰρ πρὸς τὸ φανὲν φάναι τῷ μοναχῷ· « Τί τὸ ὁρώμενον ξένον θέαμα; τίς ἡ παροῦσα παράταξις; τί τὸ περὶ ἐμὲ τοῦτο γεγονὸς μυστήριον; τίς εἰμι ἐγὼ καὶ τί τὸ ἡμέτερον ἔργον, ἵνα ὁ Χριστὸς μετὰ τοσαύτης δορυφορίας ἐλεύσεται [1] πρός με; ἆρα ἀληθὲς τὸ φαινόμενον; ἆρα ἀπάτη καὶ φαντασία καὶ ἐνύπνιον; καὶ πῶς ἄρα τὸ ἀσφαλὲς ἐπιγνώσομαι, ὅτι σὺ εἶ ὁ Χριστός, εἰ [2] μή που τῆς σῆς χρηστότητος καὶ ἀγαθότητος ἐμφανίσεις μοι τὰ γνωρίσματα, τὸν σταυρόν σου τὸν τίμιον δι' οὗ εἰργάσω τὴν σωτηρίαν ἡμῶν, τοὺς *Io. 20, 25.* τύπους τῶν ἥλων δι' ὧν καὶ Θωμᾶς καὶ κόσμος ἐβεβαιώθη τὴν ἐκ Fol. 19ʳ. νεκρῶν σου ἀνάστασιν; | ᾀσάτωσαν δὲ καὶ τὰ τάγματά σου ταῦτα τὸν ἐξ ἔθους ᾀδόμενον τρισάγιον ὕμνον· ἐπειδὴ γὰρ κατεδέξω τὸ μεῖζον καὶ ἐλήλυθας πρός με, κατάδεξαι καὶ τὸ ἔλαττον καὶ πληροφόρησόν με δι' ὧν ἐξεῖπον συμβόλων· καὶ εἰ βεβαιωθῶ ἀσφαλῶς, ὅτι σὺ εἶ ὁ Χριστός, οὐχ ἁπλῶς προσκυνήσω, ἀλλὰ καὶ τὸν ὑποκάτωθέν σοι χοῦν ἐπιλούσομαι [3] καὶ φαγοῦμαι ὡς ἁγίασμα πρῶτον· ἄνευ δὲ τούτων τῶν γνωρισμάτων οὐ μόνον ὅτι οὐ προσκυνῶ, ἀλλὰ καὶ ἀποτάσσομαί σοι καὶ τὸ Ἀναστήτω ὁ Θεὸς καὶ τὰ ἑξῆς ἀποφθέγγομαί σοι. »

monachus diabolum adorat, **11**. Τούτων δὲ φωράσας μηδὲν μήτε λαλήσας μήτε ἀνακρίνας ὁ μοναχὸς τὸν ἀρχέκακον καὶ τοῦ Θεοῦ ἀλλότριον ἕως ἐδάφους προσεκύνησε διάβολον. Ὃς μετὰ τὴν προσκύνησιν λέγει τῷ μοναχῷ· « Ἰδοὺ προσεκύνησάς με καὶ ἡμέτερος γέγονας καὶ εἶδες τὴν δόξαν μου μεθ' ἧς μέλλω ἐλθεῖν ἐν τῇ δευτέρᾳ παρουσίᾳ μου· σὺ δὲ πρόσεχε σεαυτὸν τοῦ μὴ ἀποστῆναί σέ ποτε ἀπ' ἐμοῦ καὶ σύνταξαι τούτῳ κατ' ἔμπροσθέν μου καὶ τῶν ταγμάτων μου τοῦ εἶναί σε ἡμέτερον· κἀγώ σοι δωροῦμαι τρία μεγάλα χαρίσματα ἀντὶ τοῦ τρία μεγάλα κακὰ ἔτη. » Καὶ ὑπολαβὼν ἔφη ὁ μοναχός· « Ἐπειδὴ σὺ εἶ ὁ Χριστός, συντάσσομαι τοῦ εἶναι σός. » Καὶ ἀποκριθεὶς εἶπεν ὁ ἀπατεών· « Τὴν εἰκόνα Μαρίας τῆς λεγομένης Θεοτόκου μηκέτι ὡς μητρός μου προσκύνει, καθότι οὐδέ ἐστίν μου μήτηρ καὶ σοὶ ὡς δούλῳ ἡμετέρῳ καὶ θεράποντι νῦν ἀπεκάλυψα τοῦτο. Ἰδοὺ γὰρ τὴν ἐμὴν δόξαν πάντως ὁρᾷς, καὶ πῶς ἄρα ἦν δυνατὸν γυναῖκα ἔχειν με μητέρα; »

Fol. 20. **12**. Ἔδει οὖν, ἔδει ἐν τούτοις τοῖς λόγοις τοῦ δολίου φω|ράσαι τὸν

[1] ἐλεύσηται *cod.* — [2] οι εἰ *cod.?* — [3] *ita cod.*, ἐπιλείξομαι? K.

δόλον καὶ φράσαι τρανῶς· « Οὐκοῦν, εἰ οὐκ ἔστιν σου μήτηρ ἡ Θεοτόκος, εὔδηλον ὅτι οὐδὲ σὺ εἶ ὁ Χριστός, καὶ ἀεὶ ψεύστης ὢν ἐν τούτῳ καὶ μόνον ἠλήθευσας, νῦν ἐξειπών, ὅτι ἡ Θεοτόκος οὐκ ἔστι σου μήτηρ, καθότι οὐδεμία κοινωνία φωτὶ πρὸς σκότος[1]· ἐκείνη γὰρ τοῦ ἀληθινοῦ φωτός ἐστι μήτηρ, σὴ δὲ μήτηρ ἡ ἀπώλειά ἐστι καὶ ἡ γέεννα τῆς αἰωνίου φλογὸς καὶ ἡ πανέσπερος σκοτία τοῦ ᾅδου. » Καὶ λοιπόν· « Ἀναστήτω ὁ Θεὸς καὶ διασκορπισθήτωσαν οἱ ἐχθροὶ αὐτοῦ καὶ τὰ ἑξῆς. Ἐγὼ δὲ σέβομαι καὶ ὑμνῶ καὶ προσκυνῶ τὴν ἄχραντον εἰκόνα τῆς θεομήτορος καὶ τοῦ ἐξ αὐτῆς γεννηθέντος ἀρρήτως καὶ τὸν σταυρὸν αὐτοῦ τὸν τίμιον καὶ τῶν θείων αὐτοῦ θεραπόντων τοὺς σεπτοὺς χαρακτῆρας· ὑφ' ὧν ἐλογίσθης ὡς ἄθυρμα καὶ ὡς στρουθίον παιζόμενον ὑπὸ παιδίων μικρῶν. » Ἀλλὰ τούτων ἁπάντων ὁ ἀπατηθεὶς ἐξεῖπεν οὐδέν. Ἦσαν γὰρ λοιπὸν κεκλοφότες οἱ κλέπται καὶ θύσαντες καὶ ἀπολέσαντες τὸν νοῦν αὐτοῦ καὶ τὰς φρένας· διὸ καὶ μετὰ πάσης ἀδείας λοιπὸν ἔδρων εἰς αὐτὸν ὅσα καὶ ἐβούλοντο.

quem repellere debebat: II. Cor. 6, 14.

**13.** Εἶτα προσθεὶς ὁ ἀπατεὼν λέγει τῷ ἀπατηθέντι· « Κατὰ τὴν αὔριον ὀψὲ στῆθι πρὸς τὴν βόρειον παραθύραν τοῦ στύλου σου καὶ τρανῶς ἐπικραύγασον τὰ τρία ταῦτα ὀνόματα Σάβαν, Συμεὼν καὶ Στέφανον. » Καὶ ὅρα μοι τὴν τέχνην τοῦ Σατανᾶ καὶ τὴν πολλὴν κακουργίαν, πῶς παρασκευάζει τὸν μοναχόν, ἵνα αὐτὸς καλέσῃ τοὺς δαίμονας καὶ μὴ αὐτόκλητοι ἔλθωσι. Καὶ κάλεσον, φησί, Σάβαν δηλονότι τὸν Σατανᾶν, Συμεὼν σύνεδρον δηλαδὴ τοῦ ῥηθέντος, Στέφανον δὲ ὡς δαιμονικοῦ στίφους ἐξάρχοντα[2] καὶ στέφους θείου ἀπαλλοτριοῦντα[3] τοὺς πειθομένους αὐτῷ· καὶ κράζον, φησί, τούσδε τοὺς τρεῖς μου θεράποντας, μεθ' ὧν καὶ σταλήσονται τὰ ὑποσχεθέντα σοι μεγάλα τρία χαρίσματα· τούτους γὰρ τοὺς τρεῖς ἔταξα τοῦ διακονεῖν σοι καὶ διὰ παντὸς παραμένειν σοι — ὅρα τὴν σκαιωρίαν — ἀντὶ τοῦ ἐτάζειν σε καὶ πατάσσειν σε. Ταῦτα οὖν ἀπατηλῶς καὶ δολίως τῷ πλανηθέντι ὁ βύθιος δράκων ἐκεῖνος ἀποφηνάμενος ἄφαντος μετὰ τῆς αὐτοῦ συμμορίας ἐγένετο. Ὁ δὲ μοναχὸς τῇ ἐπιούσῃ νυκτὶ πρὸς τὴν ῥηθεῖσαν θυρίδα σταθεὶς φωνῇ μεγάλῃ ἐκραύγασε τὰ προρρηθέντα[4] ὀνόματα. Ἀκηκοότες δὲ οἱ ἐν τῇ λαύρᾳ μοναχοὶ τὰς ἀτάκτους ἐκείνας φωνὰς ἐταράχθησαν οὐ μετρίως, κουρσαρίων τινῶν ὑποτοπάσαντες ἔφοδον.

daemones evocare docetur, Fol. 20v.

[1] πρὸς κότως *cod.* — [2] ἐξάρχοντος *cod.* — [3] ἀπαλλοτριοῦντος *cod.* — [4] προρηθέντα *cod.*

*eucharistiam evomere iubetur;*

**14.** Ἐφίσταται οὖν πρὸς αὐτὸν εὐθὺς μετὰ τὴν κραυγὴν ἡ κληθεῖσα πανολέθριος τῶν δαιμόνων τριὰς καί φησι πρὸς αὐτόν· « Ἡμεῖς ἐσμεν ἃ ὁ Χριστὸς ἔστειλέ σοι τρία χαρίσματα· ἀλλὰ πρῶτον ἐξέμεσον τὴν ὕλην τῶν ἐντοσθίων [1] σου καὶ καθάρθητι καὶ εἶθ' οὕτως ὑπόδεξαι τὰ χαρίσματα. » Τάχα τὴν χάριν τοῦ ἁγιασμοῦ καὶ τῆς ἁγίας δωρεᾶς τοῦ δεσποτικοῦ σώματος ὕλην οἱ παμπόνηροι ἐκάλεσαν δαίμονες καὶ ἤθελον ταύτης αὐτὸν διαγυμνῶσαι καὶ ἀδεῶς εἰς αὐτὸν ἐνοικῆσαι· ὅπερ καὶ γέγονε. Κεκυφότος γὰρ καὶ ἐξεμοῦντος ἐκείνου καὶ δεινῶς πάσχοντος καὶ ἀκρατῶς ἐξεμοῦντος καὶ ποιουμένου τὰς ἐρυγάς, ὥστε μικροῦ δεῖν καὶ τὴν ἔνδοθεν ἅπασαν οἰκονομίαν μέλλειν [2] ἐκχέειν, ἔτι τοῦ στόματος αὐτοῦ ὄντως ἀνεψγμένου περὶ τὰ τοιαῦτα δεινά, τὸ ἓν εἰσπηδῆσαν τῶν δαιμονίων εἰσῆλθε διὰ τοῦ στόματος ἐν τοῖς ἐγκάτοις αὐτοῦ, τὰ δὲ ἕτερα δύο πρὸς ἓν (*Fol. 21.*) εἰς τὰ δύο αὐτοῦ εἰσήλθοσαν [3] ὦτα· καὶ πατάξαντες τοῦτον ἐπὶ τῆς γῆς καὶ δεινῶς τιμωρήσαντες μόλις ἀνῆκον τῆς τυραννίδος αὐτόν.

*ad inpudicitiam*

**15.** Καὶ εὐθὺς πορνείας ἐπιθυμίαν τούτῳ προσβάλλουσι [4] καὶ δαιμόνιον ὡς γύναιον δῆθεν αὐτῷ παραστήσαντες ἐκπορνεύειν προετρέποντο. Τὰ δὲ ἑξῆς βλάσφημά τε καὶ ἀπόρρητα ὡς μιαρά τε καὶ ἄθεσμα καὶ πολλῆς βλάβης παραίτια τοῖς ἐντυγχάνουσι [5] μέλλοντα γραφῇ παραδοῦναι οὐ βούλομαι, ἀλλ' ἐν βραχείᾳ λέξει τινὶ τοῖς νουνεχέσι παραδηλώσω τὴν συμφοράν· ἀπερρίφη γὰρ ἔκτοτε, οἴμοι, εἰς βάθη καρδίας θάλασσα [6] λογισμῶν ἀκαθάρτων καὶ ποταμοὶ βλασφημίας ἐλεεινῶς καὶ ἀθλίως τοῦ Ἰωνᾶ ὑπὲρ πλεῖον περιεκύκλωσαν αὐτόν. Καὶ τότε λοιπὸν τῆς πολλῆς ταύτης ἀπάτης αἴσθησιν ἔλαβεν καὶ ἔμαθε πείρᾳ, ὅτι πρὸς τὰ τοῦ διαβόλου καὶ τῶν δαιμόνων δίκτυα περιπέπτωκεν.

*et homicidium allicitur;*

**16.** Ἐπεὶ δὲ ἀκόρεστον οἱ δαίμονες πρὸς τὸ κακὸν πάντοτε τὴν ῥοπὴν ἔχουσιν, οὐκ ἀρκοῦνται τοῖς εἰρημένοις δεινοῖς, ἀλλὰ καὶ πρὸς φόνον αὐτὸν παρορμοῦσι τρόπῳ τοιῷδε. Ἦν γὰρ ὡς ἔκ τινος διαστήματος τοῦ στύλου αὐτοῦ ἡσυχάζων τις ἕτερος μοναχὸς δόκιμος, Δαβὶδ τοὔνομα. Καὶ τοῦτον ὁ δαίμων ὑποκρινόμενος εἰσήρχετο εἰς τὸν στύλον καὶ ἔλεγε· « Τί ἐστιν, ἀδελφὲ Γαβριήλ, καὶ ἵνα τί διαλογίζῃ ἐν τῇ καρδίᾳ σου, ὡς ὅτι ἠπάτησαι παρὰ δαιμόνων; γίνωσκε οὖν, ὅτι ἄγγελοί εἰσιν οἱ πλησιάσαντές σοι καὶ οὐ δαίμονες, καὶ μηδὲν λοιπὸν ὑπονόει, ὅτι

[1] ἐνδοσθίων *cod.* — [2] μέλλων *cod.* — [3] εἰσέλθωσαν *cod.* — [4] *corr., prius* προβάλλουσι *cod.* — [5] ἐντυγχάννουσι *cod.* — [6] θαλάσσης *cod.*

ἠπάτησαι.» Ὁ δὲ πείρᾳ γινώσκων, ὅτι ἐνεπαίχθη παρὰ δαιμόνων καὶ δεινῶς πάσχει, κατὰ τοῦ ῥηθέντος Δαβὶδ ἐξεμαίνετο καὶ διεπρίετο, (Fol. 21v.) δοκῶν, ὅτι καταγελᾷ [1] αὐτοῦ καὶ κατειρωνεύεται ἀγγέλους εἶναι τοὺς δαίμονας. Ὡς δὲ πολλάκις ὁ δαίμων τὸ τοῦ Δαβὶδ προσωπίον ὑποκρινόμενος πρὸς τὸν στύλον εἰσῄει, καὶ ἀγγέλους αὐτοὺς εἶναι φάσκοντος, ἐμμανὴς ἐκ τοῦ στύλου κάτεισιν, ἐμβριμούμενος μετὰ θυμοῦ καὶ ὀργῆς πρὸς τὸν Δαβὶδ ἀφικνούμενος τοῦ ἀναιρεῖν αὐτόν, ὡς αὐτοῦ διαγελῶντος δῆθεν καὶ καταπαίζοντος.

**17.** Ἀπελθὼν δὲ καὶ κατά τινα Θεοῦ οἰκονομίαν τὸν Δαβὶδ ἐπιτηδείως μὴ εὑρών, λοιδορίαις καὶ ὕβρεσιν ἔξωθεν ἑστηκὼς τοῦτον κατέπλυνε· « Καὶ ἵνα τί, φησίν, εἰσέρχῃ ἐν τῷ στύλῳ μου καθ' ἑκάστην καὶ διαγελᾷς μου καὶ καταπαίζεις μου, ἀγγέλους μοι λέγων εἶναι τοὺς δαίμονας; » Ἐξεπλάγη Δαβὶδ ἀκούων ταῦτα καὶ ἔγνω τὸν δόλον καί φησι πρὸς αὐτόν· « Τί λέγεις, ἀδελφέ, τί λέγεις, πεπλανημένε; ἐγὼ γὰρ ἱκανὸν ἔχω χρόνον ὅτι οὐ παρέβαλόν σοι· καὶ σὺ λέγεις, ὅτι ἔρχομαι πρὸς σὲ καθ' ἑκάστην καὶ λέγω σοι ταῦτα; τί ἐστιν ὃ λέγεις καὶ τί πέπονθας; εἰπὲ ἡμῖν. » Τότε λοιπὸν διηγεῖται αὐτῷ κατὰ μέρος τὰ τῆς ἀπάτης καὶ τῆς δραματουργίας τοῦ Σατανᾶ καὶ ὅτι τρία δαιμόνια εἰσῳκίσθησαν εἰς αὐτόν. Τότε οὖν ὁ Δαβὶδ τοῦτον παραλαβὼν ἄπεισι πρὸς τὴν λαῦραν· καὶ τῆς ἀπάτης τὸν τρόπον ἑκάτεροι ἐκτραγῳδήσαντες, ἐξεπλάγησαν οἱ μοναχοὶ πάντες ἐπὶ τῷ ξένῳ τούτῳ ἀκούσματί τε καὶ θεάματι καὶ εἶπον ὅτι· « Καὶ ἡμεῖς ἠκούσαμεν αὐτοῦ τὰς φωνὰς κράζοντος τῇ νυκτὶ ἐκείνῃ Σάβαν καὶ Συμεὼν καὶ Στέφανον καὶ ἐφοβήθημεν σφόδρα, κουρσαρίων τινῶν δεδιττόμενοι ἔλευσιν. »

(ad lauram S. Sabae reductus.)

**18.** Κρίσει οὖν τοῦ καθηγουμένου κυροῦ Σάβα καὶ | τῶν ὑπ' αὐτὸν (Fol. 22.) μοναχῶν στέλλεται εἰς τὸ τοῦ μεγάλου Εὐθυμίου κοινόβιον, ἐν ᾧ καθηγούμενος ἦν ὁ τιμιώτατος γέρων κύρις Θεοστήρικτος, παρ' οὗ καὶ ξύλα ἀποκομίζειν ἐν τῷ ἀρτοκοπείῳ καὶ ἐν τῷ μαγειρείῳ προστάττεται. Καὶ ἦν τοῦτον, φησίν, καθορᾶν καθ' ἑκάστην φόρτον ξύλων τοῖς ὤμοις ἐπιφερόμενον καμήλου σχεδὸν μηδὲν ἀποδέοντα· ἀλλ' οὐδ' οὕτω ἀνήκειν αὐτὸν οἱ δαίμονες εἵλοντο, ἀλλὰ τοῦτον καὶ οὕτως κατατρυχόμενον καὶ αὐτοὶ κατατρύχοντες αὐτὸν ἐβασάνιζον. Εἶτα διὰ θερμῆς ἐπισκέψεως τοῦ μεγάλου πατρὸς Εὐθυμίου τὰ ἐν τοῖς ὠσὶν αὐτοῦ ἀπηλάθησαν δύο δαιμόνια. Τὸ δὲ ἐν τῇ αὐτοῦ κοιλίᾳ ἐμφωλεῦσαν ἀκμὴν ἐπιμένει, κατατῆκον καὶ ἀποθλίβον αὐτοῦ τὰ ἐντὸς καὶ λέγον

(S. Euthymii coenobium petere iubetur.)

[1] καταγελᾶν *cod.*

αὐτῷ ὅτι· « Ἐγὼ τὴν ψυχήν σου παρέλαβον καὶ [1] ἐξουσιάζω αὐτὴν καὶ ἐκριζῶ αὐτὴν ἀπὸ σοῦ, ὅτε καιρός. » Ὦ τῆς καθ' ἡμῶν ἀπλήστου μανίας τοῦ Σατανᾶ, ἧς μηδένα ἐξ ἡμῶν πειραθῆναι τὸν Κύριον δυσωπήσωμεν· οὐ γάρ ἐστιν, οὐκ ἔστιν ἀκινδύνως πειραθῆναί τινα δηλητηρίου φαρμάκου καὶ οὐκ ἔστιν τὸν εἰς τὰ δίκτυα συμπλακέντα καὶ τοῦ ἰοῦ μετασχόντα τῶν πονηρῶν δαιμόνων μὴ τῇ ψυχῇ καὶ τῷ σώματι κακωθῆναι δεινῶς, ὡς καὶ ὁ νῦν ἐκθειαζόμενος καὶ θρυλλούμενος μοναχός, ὃς ἦν ἐν ὑποταγῇ ἐκδουλεύων ἐπιμελῶς ἐν τῇ ῥηθείσῃ μονῇ, ἄχρις ἂν ὁ τῆς ἀπωλείας υἱὸς Σαλαχαντὴς ὡς μονιὸς ἄγριος εἰσελθὼν κατελυμήνατο τὸν ἀμπελῶνα κυρίου.

De capta sancta civitate 19. Ἐγὼ [2] δὲ καὶ περὶ ταύτης τῆς συμφορᾶς δίκαιον ἡγοῦμαι μικρά τινα προσθεῖναι τῷ λόγῳ. Τίς ἄρα κριμάτων Θεοῦ ἀκατάληπτον καὶ
Fol. 22v. ἀνεξιχνίαστον ἄβυσσον καταλαβέσθαι ἰσχύσειε; τίς ἄρα οὐκ ἐκπλαγείη [3] καὶ θαυμάσειε Θεοῦ μακροθυμίαν καὶ ἀκατανόητον βάθος οἰκονομιῶν αὐτοῦ ἢ τίς οὐ θρηνήσειεν ἀπὸ ψυχῆς καὶ καρδίας συμφορὰν τηλικαύτην καὶ πραγμάτων τοιούτων μεταβολὴν ἐναντίαν, βλέπων τε καὶ ἀκούων, πῶς τῆς ἁγίας ἐκείνης γῆς ἡ ἁγία ποίμνη ἀπηλάθη καὶ
Matth. 7, 6. ἐδόθησαν τὰ ἅγια τοῖς κυσί, πῶς τοῦ ἁγίου σίμβλου ὁ καθαρώτατος τῆς πίστεως μελισσῶν ἐξεβλήθη καὶ ἀντεισῆλθεν κανθάρων ἑσμὸς ἀκαθάρτων, πῶς πέπτωκεν εὐαερία [4] καὶ ἀντανέστη εὐροκλύδων ἐξ ἐσχάτων τῆς γῆς καὶ κατέστρεψε τὸν φραγμὸν τοῦ δεσποτικοῦ ἀμπελῶνος; οὕτω γὰρ περὶ τούτου τινὲς ἐτεκμήραντο, ὅτι ἄνεμος ἐγερθήσεται καὶ καταστρέψει ἅπασαν τὴν γῆν ἐκείνην· πῶς ὕπνωσεν
Ps. 79, 14. ὁ φυλάσσων καὶ μονιὸς ἄγριος εἰσελθὼν τοὺς καρποὺς ἐλυμήνατο τοῦ ἀμπελῶνος κυρίου; Πῶς ἄρα καὶ διὰ τί γέγονε ταῦτα, λέγειν οὐδαμῶς [5] δύναμαι οὐδὲ τολμῶ πάντων κατηγορῆσαι περὶ πράξεως καθολικῆς ἁμαρτίας συμβεβηκέναι τὰ τοσαῦτα δεινά· διότι ὥσπερ ἀμήχανον τοῦ μὴ εἶναι ἁμαρτωλοὺς καὶ παρανόμους τινάς, οὕτως ἀμήχανον τοῦ μὴ εἶναι καὶ δικαίους τινὰς καὶ τοῦ καλοῦ ἐραστάς· ἀλλ' ἐπειδὴ καὶ δι' ἑνὸς ἁμαρτίαν, ὡς γέγραπται, μαστίζεται πόλις, πόσον ἂν εἶχε μαστίξαι ἡ τῶν πλειόνων ἁμαρτία λοιπόν. Τῆς γὰρ μιᾶς πλάστιγγος τῆς τρυτάνης βαρυνομένης, ἡ ἑτέρα πάντως ἀνακουφίζεται καὶ ὑπερνικᾷ ῥᾳδίως· δηλονότι καὶ ὁ τῶν ἁμαρτωλῶν πλεο-
Fol. 23. νασμός· πλεονάζει γὰρ τοῦ σίτου τὸ ἄχυρον, τῶν δὲ | δικαίων πολλὰ

[1] καὶ καὶ *cod. sed semel del.* — [2] *in marg.* περὶ τῆς ἁλώσεως Ἱεροσολύμων *cod.* — [3] ἐκπλαγεῖ *cod.* — [4] *corr., prius* εὐαρία *cod.* — [5] δαμῶς *linea obducta del.*

οἱ ἁμαρτωλοί· καὶ ἐντεῦθεν αἱ πράξεις αἱ πονηραὶ ὑπερενίκησαν τὰς τῶν δικαίων λιτὰς καὶ τὴν τοῦ Θεοῦ ἐπεσπάσαντο ἀγανάκτησιν· ἥτις καὶ πάντων καθήψατο, ὥσπερ καὶ ἀχρήστου ὕλης πυρπολουμένης παρά τινος γεωργοῦ, συνεμπίπραται πολλάκις καὶ ὁ φραγμὸς καὶ τὸ κάρπιμον ξύλον· οὕτω καὶ ἐνταῦθα συνέβη παραπλησίως, ὥστε διὰ πράξεις τινῶν ἀθέσμους καὶ παρανόμους παρεδόθησαν τὰ ἅγια τοῖς *Matth. 7, 6.* κυσί, χολέσαντος τοῦ [1] Θεοῦ.

*et iustorum tribulatione.*

**20.** Καὶ οἱ τοῦ καλοῦ ἐργάται καὶ ἐρασταὶ ἐπάσχησαν μέντοι, οὐ παρεβλάβησαν δέ. Ἐῶ γὰρ λέγειν, ὅτι καὶ ἐλαμπρύνθησαν πλεῖον ὡς χρυσὸς ἐν καμίνῳ· *Prov. 27, 21.* διὸ οὐδὲ ἀλύειν καὶ ξενίζεσθαι χρὴ τοὺς ἐκεῖθεν ἀπελαθέντας διὰ τὴν ὧδε κἀκεῖσε περιφοράν, ὅτι τοῦ Κυρίου ἡ γῆ καὶ τὸ πλήρωμα αὐτῆς *Ps. 23, 1.* καὶ ὁ δόκιμος ἐν Ἱεροσολύμοις πρὸς ἀρετῆς ἐργασίαν πάντως καὶ πανταχοῦ δόκιμος, τὴν φιλεργὸν ἀεὶ ἐκμιμούμενος μέλισσαν τὴν μέλι ἐπὶ παντὶ τόπῳ φιλοπονοῦσαν καὶ κηρίον ἀθροίζουσαν. Διωχθέντες γὰρ ἐκ τῆς χώρας ἐκείνης φευγέτωσαν *Matth. 10, 23.* πρὸς ἑτέραν κατὰ τὴν θείαν φωνήν, τὴν λογικὴν ὁλκάδα ἐπιφερόμενοι μετὰ πλούτου πνευματικοῦ καὶ ἐπιζητοῦντες σωτηρίας λιμένα, καὶ ζητοῦντες εὑρήσουσιν, ὡς εἶπεν ὁ ἀψευδής· ἡμεῖς δὲ ἐπανέλθωμεν πάλιν πρὸς τὸ προκείμενον, ὅτι οὐ περὶ τούτων, ἀλλὰ περὶ τοῦ πλανηθέντος ἐλέγομεν, ὅπως καὶ τὰ τοῦ λόγου παραλειπόμενα τούτῳ συνεξυφάναντες αὐτὸν περατώσωμεν.

*Gabriel revertitur ad S. Sabam. Fol. 23v.*

**21.** Καὶ ἦν, ὡς εἴρηται, ἐν τῇ τοῦ μεγάλου Εὐθυμίου μονῇ ὁ ἐκπεσὼν μέχρι καὶ τῆς ἁλώσεως· καὶ εἶθ' οὕτως πάλιν ὑπέστρεψε πρὸς τὴν λαῦραν τοῦ ἁγίου Σάβα διὰ τὴν τῶν βαρβάρων προκειμένην ἐπιδρομήν· ἀλλ' οὐδὲ ἐκεῖσε τὰς τούτων διαδρᾶσαι ἴσχυσε χεῖρας, ἀλλ' αἰχμάλωτος ὑπ' αὐτῶν ἀπηνέχθη ἐκεῖθεν εἰς Δαμασκὸν μετὰ καὶ ἑτέρων τινῶν μοναχῶν. Τὸ δὲ τέλος αὐτοῦ οἷον γέγονεν ἢ γενήσεται, οὔπω μεμάθηκα. Αὕτη οὖν ἡ ἀπάτη καὶ ὑπερβολικὴ κακουργία γνωστὴ γέγονεν ἐν ὅλῃ τῇ Παλαιστίνῃ, ὥστε καὶ ἡσυχαστὰς μοναχοὺς καὶ μιγάδας κοινοβιακοὺς φοβῆσαι· καὶ συστολὴ κατέλαβε πάντας καὶ τὸ τοῦ ἑνὸς σφάλμα πρὸς ἀσφάλειαν σὺν Θεῷ συνήλασε πλείστους καὶ ἡ πτῶσις τοῦ ἑνὸς στάσις γέγονε τοῖς βουλομένοις καὶ μᾶλλον τοῖς ὀξυτέροις.

*Oratio Neophyti pro eo*

**22.** Οὗ χάριν [2], Χριστὲ πολυέλεε, ἵλεως ἔσο τῷ πεπτωκότι δούλῳ ἐκείνῳ· ἄνες, ἄφες, δέσποτα κύριε, τὴν ἐξ ἀπάτης καὶ πλάνης αὐτῷ

[1] *supra lin. cod.* — [2] *in margine rubrica* εὐχή.

προσγινομένην παρανομίαν. Ἐπειδὴ γὰρ τοῖς ἀρρήτοις σου κρίμασι *Matth. 8, 30.* συνεχωρήθη ὁ πονηρὸς δαίμων ἐκεῖνος ὁ μηδὲ κατὰ χοίρων ἄνευ τῆς κελεύσεως[1] ἔχων ἐξουσίαν καὶ τοσαῦτα ἐπείρασέ τε καὶ ἠπάτησέ σου τὸ πλάσμα, ἔστω τούτῳ μισθὸς ἡ ὠφέλεια τῶν πολλῶν· καὶ μνήσθητι ἡμερῶν ἀρχαίων καμάτων αὐτοῦ· κἂν καὶ μίαν μόνην ἡμέραν δεδούλευκέ σου, μνήσθητι αὐτῆς· πιστεύομεν γάρ, ὅτι τῆς δικαιοκρισίας σου ὑπερπλεονάζει τῶν οἰκτιρμῶν σου ἡ ἄβυσσος· ὁ μὴ θελήσει θέλων *Ezech. 33, 11.* τὸν θάνατον τοῦ ἁμαρτωλοῦ ὡς τὸ ἐπιστρέψαι καὶ ζῆν αὐτόν, ὁ ἐλθὼν καὶ διασώσας ἀπολλύμενον κόσμον, ὁ ἐλθὼν καὶ ἐλευθερώσας ἡμᾶς τῆς καταδυναστείας καὶ αἰχμαλωσίας τοῦ διαβόλου καὶ τῆς αὐτοῦ *Fol. 24.* τυραννίδος, ὁ ἐλθὼν τοῦ ζητῆσαι καὶ σῶσαι τὸ ἀπολωλὸς καὶ ὑπὲρ *Luc. 19, 10.* τούτου θάνατον ὑποστάς, ὁ γινώσκων ἡμῶν τῆς φύσεως τὸ ἀσθενὲς καὶ εὐόλισθον ὡς ταύτης δημιουργός, ὁ ἐπιστάμενος τὴν καθ' ἡμῶν ἄσχετον μανίαν τοῦ ἀνθρωποκτόνου καὶ ἀρχεκάκου διαβόλου, ὁ συν- *IV. Reg. 17, 36.* τρίβων πολέμους ἐν ὑψηλῷ βραχίονι καὶ βραχίονα ὑπερήφανον τῷ πανσθενεῖ σου σθένει πανσθενῶς, δέσποτα, συντρίψας καὶ ἀφανίσας[2], σύντριψον καὶ ἀπέλασον ἐκ τῶν ἐγκάτων τοῦ δούλου σου ἐκείνου καὶ ἀπὸ πάντων αὐτοῦ τῶν μελῶν τὸν τύραννον δαίμονα ἐκεῖνον καὶ πᾶσαν αὐτοῦ τὴν ἐνέργειαν· καὶ δὸς συγγνώμην τῷ πλάσματί σου ὡς ἀγαθὸς καὶ φιλάνθρωπος· ἐλέησον δὲ ὡς ἐλεήμων καὶ τὴν τούτου ψυχὴν καὶ τοῦ κλήρου τῶν σῳζομένων ἀνάδειξον ὅτε καιρός, ὅπως καὶ ἐντεῦθεν δοξασθῇ σου τὸ πανάγιον ὄνομα καὶ αἰσχυνθῇ ἐπὶ πλεῖον ὁ βύθιος δράκων ἐκεῖνος καὶ ἀπατεὼν καὶ τοῦ πλάσματός σου πολέμιος.

*et pro suis.* **23.** Φύλαξον δὲ καὶ ἡμᾶς ἐκ τῶν σκανδάλων αὐτοῦ τῷ ἀμετρήτῳ *Ps. 16, 10.* ἐλέει σου· σκέπασον ἡμᾶς ἐν τῇ σκέπῃ τῶν πτερύγων τῆς σῆς ἀγαθότητος· φωτὶ γνώσεως καὶ συνέσεως καὶ ἀσφαλείας καὶ ἐγρηγόρσεως τοὺς ὀφθαλμοὺς καὶ τὰς φρένας καὶ τὰς αἰσθήσεις καὶ τὴν καρδίαν καὶ τὴν διάνοιαν ἡμῶν καταφώτισον καὶ καταλάμπρυνον τῷ ἀρρήτῳ φωτὶ τοῦ προσώπου σου, ὅπως μὴ ἀγνοῶμεν τὰς καθ' ἡμῶν κινουμένας μεθοδείας καὶ μηχανὰς τοῦ ἀρχεκάκου ἐχθροῦ, ἀλλὰ μυούμεθα πόρρωθεν τὰς αὐτοῦ μεθοδείας καὶ προσβολὰς καὶ τὰ θηριώδη ὁρμήματα καὶ καταγελῶντες αὐτοῦ πρὸς σὲ καταφεύγομεν, πρὸς σὲ ἀτενί- *Fol. 24v.* ζομεν καὶ πρὸς σὲ πεποιθότες ἐπανατρέχομεν τὸν ὄντως ὄντα Θεὸν καὶ σωτῆρα καὶ δεσπότην τῶν ἁπάντων ὁμοῦ, τὸν λιμένα, τὸ τεῖχος, τὸ τῆς σωτηρίας ὀχύρωμα, τὸν ποιμένα, τὴν θύραν[3], τὴν ὁδὸν τὴν

[1] *corr., prius* ἐλεύσεως. — [2] κ. ἀ. *supra ras.* — [3] θύρα *cod.*

σωτήριον, δι' ἧς οἱ βαδίσαντες πρὸς τὸν πατέρα ἐβάδισαν· ἡ καταφυγὴ πάντων ἡμῶν, ἡ βοήθεια τῶν ἀβοηθήτων, ἡ ἐλπὶς τῶν ἀπελπισμένων καὶ λιμὴν τῶν χειμαζομένων καὶ ἀνάπαυσις πάντων ὁμοῦ τῶν σῶν θεραπόντων, Χριστὲ ὁ Θεὸς ἡμῶν· καὶ τύχωμεν σωτηρίας αἰωνίου ἐπὶ τῷ ὀνόματί σου τῷ ἁγίῳ, ᾧ πρέπει πᾶσα δόξα, τιμὴ καὶ προσκύνησις ἅμα τῷ πανταιτίῳ καὶ συνανάρχῳ πατρὶ καὶ τῷ συναϊδίῳ καὶ ζωαρχικῷ καὶ παναγίῳ σου πνεύματι, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

## 2. *Laudatio S. Polychronii.*

Νεοφύτου πρεσβυτέρου μοναχοῦ καὶ ἐγκλείστου συνοπτικὸν ἐγκώμιον εἰς τὸν ἅγιον ἱερομάρτυρα Πολυχρόνιον. Fol. 77v.

**1.** Πολυχρόνιος ὁ θαυμάσιος μετὰ τῶν ἄλλων αὐτοῦ[1] χρηστῶν καὶ θείων πλεονεκτημάτων ἔχει καὶ τὸ ἀρχαιότατον· ἤκμασε γὰρ ἐπὶ τῆς βασιλείας Κωνσταντίνου τοῦ μεγάλου, ἐξ ἐπαρχίας Γαμφάνης οὕτω καλουμένης, γονέων εὐσεβῶν καὶ τὸν Χριστὸν σεβομένων· ἄγροικος δὲ ἤτοι γεωργὸς ἦν ὁ πατὴρ αὐτοῦ· ἀλλά γε τὸν Πολυχρόνιον παῖδα φιλοπόνως τὰ ἱερὰ ἐξεπαίδευσε γράμματα· εἶτα καὶ τὴν καλλίστην | ἐν ἀρεταῖς εὐπείθειαν τὸν παῖδα ἐκπαιδεῦσαι βουληθεὶς τοῖς βουσὶν ἐπακολουθεῖν τοῦτον προείλετο· ὁ δὲ εὐπειθῶς μὲν ἐλειτούργει τὸ κελευσθέν, οὐ μέντοι καὶ ὡς κτηνῶν ὀπαδὸς παρημέλει τῆς ἐναρέτου ζωῆς, ἀλλὰ προηγουμένως μὲν σωφρονεστάτου βίου καὶ καθαροῦ ἐργωδῶς ἐποιεῖτο τὴν ἐπιμέλειαν· εἶτα νηστείας καὶ προσευχῆς ἐργάτης ἦν δοκιμώτατος. Ἐπεὶ δὲ πορρωτέρω ἦν τὸ ποτιμώτατον ὕδωρ, ὥστε καὶ αὐτῷ τε καὶ τοῖς βουσὶν αὐτοῦ κάματον προξενεῖν[2], προσηύξατο πρὸς Κύριον πηγὴν ὕδατος ἀναβλύσαι ἐφ' ᾧ αὐτὸς ἐδοκίμασε τόπῳ· Κύριος δὲ εἰωθὼς ποιεῖν τὸ θέλημα τῶν φοβουμένων αὐτὸν καὶ τῆς δεήσεως αὐτῶν εἰσακούειν, εἰκότως ἀκούει καὶ τῆς δεήσεως Πολυχρονίου θεράποντος αὐτοῦ, καὶ πηγὴ[3] νάματος δαψιλοῦς ἀνεδίδοτο, πληρουμένης τῆς προσευχῆς.

Polychronius boves pascens

Fol. 78.

fontem precibus elicit; *Ps. 144. 19.*

**2.** Ἐπεὶ δὲ διὰ τοῦ θαύματος τούτου διά τε τῶν ἀρετῶν τὴν χρηστότητα παρὰ πολλῶν ἐτιμᾶτο κλεϊζόμενος, τῆς ἰδίας πατρίδος ἀπαναστῆναι καὶ ξενωθῆναι προείλετο· ἔνθεν καὶ μετά τινων ἀμπε-

cum decem sociis CP. petit;

[1] αὐτῷ *cod.* — [2] προξενῶν *cod.* — [3] *corr., prius* πηγὴν *cod.*

λουργῶν ἀνθρώπων καταλεγεὶς εἴχετο τῆς ὁδοῦ, ων τὰ ονόματα· Παρμένιος, Πολυτέλειος, Ἐλυμᾶς, Μώκιος, Χρυσοτελῆς, Μάξιμος, [Fol. 78r.] Λουκᾶς, Ἄβδιος, Σέμνιος καὶ Ὀλυμπάδιος. Τούτοις γοῦν τοῖς ἀνδράσιν ἀμπελουργοῖς ὁ θαυμάσιος Πολυχρόνιος συνοδεύσας, οὓς καὶ συναθλητὰς ὕστερον ἔσχεν ὑπὲρ Χριστοῦ μαρτυρῶν, προσφοιτᾷ τῇ βασιλίδι τῶν πόλεων· μεθ' ων καὶ ἦν ἐργαζόμενος τὰς ἀμπέλους ἐργωδεστέρως τῶν ἄλλων. Πειρώμενος γὰρ παρακρύπτειν τὴν ἔνθεον [vineam excolit;] αὐτοῦ πολιτείαν διέλαθεν οὐδαμῶς. Κατὰ γὰρ τὸν κυριακὸν λόγον· [*Matth.* 5. 14.] οὐ δύναται πόλις κρυβῆναι ἐπάνω ὄρους κειμένη, οὕτω καὶ ἡ ἔνθεος πολιτεία Πολυχρονίου τὸν κύριον τοῦ ἀμπελῶνος οὐ λέληθεν· ἀλλὰ τὴν αὐτοῦ κατανοήσας ἀρετὴν ἐξεπλήττετο, ὅτι μετὰ κόπου καὶ ἐργασίας πηλίκης οὐδὲ τροφῆς μεταλαμβάνειν ἠνέσχετο, πλὴν ὅτι διὰ δύο ἢ καὶ τριῶν ἡμερῶν βραχείας τινὸς μετεῖχε τροφῆς, καὶ ἐν προσευχαῖς ἦν διανυκτερεύων αἴθριος. Κἀντεῦθεν ὁ κύριος τοῦ ἀμπελῶνος αἰδεσθεὶς τὴν ἀρετὴν τοῦ ἀνδρός, ἐφοδιάζει αὐτὸν χρήμασι καὶ τὰ λοιπὰ ἐφόδια τῆς ὁδοῦ· καὶ ἐντίμως ἀπολύσας αὐτὸν κατέσχε τὴν δίκελλαν αὐτοῦ χάριν εὐλογίας τῷ οἴκῳ αὐτοῦ· ἔνθεν καὶ τοῦ σκοποῦ διήμαρτεν οὐδαμῶς, ἀλλὰ καὶ πλεῖστα ἦν θαύματα ἐπιτελοῦσα τοῖς πιστῶς χρωμένοις αὐτήν.

[sacerdos ordinatur; Fol. 79.] **3.** Ὁ δὲ θεῖος Πολυχρόνιος προσφοιτήσας τῇ πατρίδι αὐτοῦ καὶ εὐκτήριον οἶκον δομησάμενος, ἐν αὐτῷ τὰς ἱερὰς προσευχὰς καὶ ἱκετηρίους ᾠδὰς ἀπεδίδου τῷ Θεῷ. Εἶτα καὶ διὰ τὴν ἀκραιφνεστάτην αὐτοῦ πολιτείαν, καὶ τὸ τοῦ πρεσβυτέρου ἀξίωμα περιτίθεται καὶ τὰς ἀναιμάκτους θυσίας ἦν ἀμέμπτως προσφέρων Θεῷ. Φασὶ δέ τινες, ὅτι μετὰ ταῦτα καὶ εἰς τὸν τῆς ἀρχιερωσύνης θρόνον ἀνακεκομίσθαι.

[cum ceteris ab haereticis] **4.** Ἐπεὶ δὲ Κωνσταντῖνος ὁ μέγας, τῆς εὐσεβείας ὁ πρόμαχος, τὸ τῆς θνητῆς φύσεως ἐλειτούργησε χρέος καὶ πρὸς τὰς τοῦ βίου ἀπεκρύβη δυσμάς, τὰ ζιζάνια τῶν αἱρέσεων μεταξὺ τοῦ καθαρωτάτου σίτου τῆς πίστεως καὶ αὖθις ἀνεφύοντο καὶ τὰ λήϊα τῆς ἐκκλησίας τὰ συρφετώδη τῶν αἱρέσεων σπέρματα μοχθηρῶς καὶ ἀθέως συγκατεμίγνυντο. Καὶ οἱ θεομάχοι καὶ δυσσεβεῖς βασιλεῖς, ἀντὶ τοῦ ἐκτῖλαι τὰ πονηρὰ σπέρματα, ἔτι μάλιστα πρὸς τὸ ἑδραιότερον ἐνεδυνάμουν αὐτά. Καὶ τότε λοιπὸν οἱ ἔξαρχοι τῶν αἱρέσεων παρρησίαν δρεψάμενοι, ἐλύττων ἀσέμνως κατὰ τῶν ἁγίων τοῦ Χριστοῦ ἐκκλησιῶν· οἳ καὶ τὸν θεῖον ἀγωνιστὴν Πολυχρόνιον ἅμα καὶ τοῖς προλεχθεῖσιν αὐτῷ συνο- [torquetur *Ps.* 33. 19.] δοιπόροις συλλαβόμενοι, πικροῖς βασάνοις κατέβαλον, ὅτι πολλαὶ αἱ θλίψεις τῶν δικαίων καὶ διὰ πολλῶν θλίψεων συγχωρεῖ Κύριος στε-

φανοῦσθαι τοὺς δούλους αὐτοῦ διὰ τῆς αὐτοῦ βοηθείας· | ἔνθεν καὶ τὸν γενναῖον αὐτοῦ θεράποντα Πολυχρόνιον καὶ τοὺς αὐτοῦ συνάθλους συγχωρεῖ μιαιφόνοις ἀνδράσι παραδοθῆναι καὶ ἀναιρεθῆναι· οὓς ἐκ ποδῶν ἀναρτήσαντες τὰς πλευρὰς κατεκέντουν, τὰς σιαγόνας λίθοις συνέτριβον· καὶ μετὰ πλείστων βασάνων τὴν μανιώδη λύσσαν αὐτῶν κατὰ τῶν γεννάδων ἀποπληρώσαντες, τελευταῖον τὰς θεοστεφεῖς κεφαλὰς αὐτῶν ἀποτεμόντες, τὸν ὑπὲρ Χριστοῦ θάνατον ὡς Χριστοῦ θεράποντες ἐκαρπώσαντο, παρ' οὗ καὶ τὴν βοήθειαν καὶ τὸ στέφος τῆς μαρτυρίας ἐδρέψαντο· ὧν ἔξαρχος ἦν καὶ ἀλείπτης πρὸς καρτερίαν καὶ ὑπομονὴν μετὰ Θεὸν ὁ θεῖος Πολυχρόνιος.

*Fol. 79r.*
*et capite plectitur.*

**5.** Ὧν ἡ μνήμη δὶς ἐπιτελεῖται τοῦ ἐνιαυτοῦ, λέγω δὴ ἐν τῇ ἑβδόμῃ τοῦ ὀκτωβρίου μηνὸς καὶ αὖθις φεβρουαρίῳ εἰς τὰς δέκα ἑπτὰ δηλονότι, ἡ μὲν μία τῆς αὐτῶν μαρτυρίας καὶ τελειώσεως, ἡ δὲ ἑτέρα ἡ σεπτὴ ἀνακομιδὴ τῶν ἱερῶν καὶ θείων λειψάνων αὐτῶν. Οὕτω γὰρ οἶδε Κύριος τοὺς αὐτὸν δοξάζοντας ἀντιδοξάζειν· ἠγωνίσαντο γὰρ ἐπὶ τῆς γῆς, ἐδόξασαν ὡς ἄνθρωποι τὸν Θεὸν ἐν τοῖς μέλεσιν αὐτῶν ἐν βραχυτάτῳ καιρῷ, καὶ ἀντεδόξασεν αὐτοὺς ὁ Θεὸς ἐν τῷ οὐρανῷ δόξαν ἀσύγκριτον, μηδὲν ἔχουσαν τέλος ποτὲ μήτε διατομήν. Μακάριος ἄνθρωπος, λέγει ὁ Θεός, ὃς τὰς ἐμὰς ὁδοὺς | φυλάξει· αἱ γὰρ ἔξοδοί μου ἔξοδοι ζωῆς ἤτοι ζωῆς ἀθανάτου, καὶ βασιλείας οὐρανῶν μετουσία καὶ ἀπόλαυσις ἀγαθῶν αἰωνίων, ἃ ὀφθαλμὸς οὐκ εἶδε καὶ οὖς οὐκ ἤκουσε καὶ ἐπὶ καρδίαν ἀνθρώπου οὐκ ἀνέβη ποτέ, ἃ ἡτοίμασεν ὁ Θεὸς τοῖς ἀγαπῶσιν αὐτόν, καθὼς ὁ θεῖος Παῦλος μυσταγωγεῖ.

*Duplex quotannis festum martyrum agitur.*
*Fol. 80.*
*I Cor. 2, 9.*

**6.** Τούτων γοῦν τῶν θείων καὶ οὐρανίων ἀγαθῶν ὁ θεῖος Πολυχρόνιος ἐντρυφῶν μετὰ τῶν ἑταίρων αὐτοῦ, ποῖος ἂν ἐφίκοιτο λόγος αὐτὸν ἐγκωμιάσων; σιωπῆς δὲ λοιπὸν χρεία καὶ μόνον θαυμάζειν αὐτοῦ καὶ τῶν ἑταίρων αὐτοῦ τὰς ἀριστείας καὶ τὰ ἔπαθλα· ἀλλ' ὅμως μικρά τινα χαιρετίσας μετ' ἐγκωμίων καὶ τὸν θεόληπτον βίον Πολυχρονίου συνάψας καὶ τὴν ἔφεσιν ἀφοσιώσας κατευνάσω τὸν λόγον, ἐκπληρώσας τὴν ἔφεσιν τοῦ εἰλικρινῶς περὶ τοῦδε τοῦ συγγράμματος λιπαρήσαντος.

**7.** Χαίροις, ἱερὲ Πολυχρόνιε, ὅτι ἐκ πρώτης βαλβῖδος καθιερωθεὶς τῷ Θεῷ γέγονας κειμήλιον Θεοῦ καὶ ἐργαστήριον ἀρετῆς, καὶ ἐξότου τῶν ἱερῶν μαθημάτων προείλω τὴν ἀρχὴν καὶ τῶν ἱερῶν ἀρετῶν προύθηκας τὰς κρηπῖδας, καὶ τῷ ποτίμῳ λόγῳ τῆς χάριτος ἀρδευθεὶς ὡς ἐλαία κατάκαρπος ὤφθης ἐν τῷ οἴκῳ τοῦ Θεοῦ καὶ ὡς φοῖνιξ ἀνυψωθεὶς ἐξήνθησας ἀρετὴν ἐν ταῖς αὐλαῖς τοῦ Θεοῦ σου. Χαίροις,

*Polychronii laudes.*

Fol. 80v. Πολυχρόνιε θεῖε, ὅτι τοῖς βουσὶ παρεπόμενος οὐχ ὡς βούτας ἠκολούθεις, ἀλλ' ὡς γεωργὸς ἄριστος ὤφθης Θεῷ τῷ παγγεωργῷ[1] καὶ νεώσας ἑαυτῷ νεώματα θεῖα κατέσπειρας δικαιοσύνην καὶ γεωργήσας τριάκοντα καὶ ἑξήκοντα καὶ ἑκατὸν κατὰ τὴν θείαν φωνήν, νῦν ἐντρυφᾷς τῶν θείων ἀγαθῶν σὺν τοῖς μετόχοις σου. Χαίροις, Πολυχρόνιε μάκαρ, ὅτι τὰς ἀμπέλους καλλιεργῶν ἐν ταπεινῇ καρδίᾳ ἐκολλήθης ὡς κλῆμα[2] τῇ ἀληθινῇ ἀμπέλῳ Χριστῷ τῷ παγγεωργῷ[1] τῶν ὅλων, ἐξ οὗ καὶ γλεῦκος ἀθανασίας πιὼν εὐφραίνεσαι ἀλήκτως. Χαίροις, Πολυχρόνιε πανευκλεέστατε, ὅτι τὸν ἱερὸν δειμάμενος εὐκτήριον οἶκον ὡς ἄλλος τις θεῖος Σαμουὴλ ἐλειτούργεις ἀμέμπτως Θεῷ τῷ παντοκράτορι. Χαίροις, Πολυχρόνιε, Χριστοῦ ἱερομάρτυς, ὅτι διὰ Χριστοῦ τὴν ἀγάπην τὰς νιφάδας τῶν κακοδόξων καὶ τὰς πικρὰς τιμωρίας ὡς βέλη νηπίων ἐτόπαζες, ἄχρις ἂν διὰ καρτερίας καὶ ὑπομονῆς ἀξιεπαίνου τῷ τῆς μαρτυρίας στεφάνῳ κατεκοσμήθης παρὰ τοῦ ἀγωνοθέτου Χριστοῦ· πρὸς ὃν ἔχων παρρησίαν ὡς θεράπων αὐτοῦ μὴ ἐλλίπῃς πρεσβεύειν σὺν τοῖς μετόχοις σου ὑπὲρ πάντων ἡμῶν καὶ
Fol. 81. ὑπὲρ τῶν ἐν πίστει ἐκτελούντων τὴν σε|βάσμιον μνήμην σου τοῦ εὑρεῖν ἔλεος παρὰ Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος ἅμα τῷ πατρὶ καὶ τῷ ἁγίῳ καὶ ζωαρχικῷ αὐτοῦ πνεύματι, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

## 3. *Laudatio SS. Andronici et Athanasiae.*

Fol. 81. Νεοφύτου πρεσβυτέρου μοναχοῦ καὶ ἐγκλείστου βραχυτελὲς ἐγκώμιον εἰς τὸν ἅγιον πατέρα ἡμῶν καὶ θαυματουργὸν Ἀνδρόνικον καὶ εἰς τὴν αὐτοῦ συμπράκτορα ὁσίαν Ἀθανασίαν καὶ μέρος τι ἐκ τῶν θαυμάτων αὐτῶν.

SS. Andronici et Athanasiae

1. Ἀνδρονίκου καὶ Ἀθανασίας ὁ λαμπρὸς καὶ περίβλεπτος βίος κατάλληλον αὐτῶν τὴν κλῆσιν μαρτυρεῖ τηλαυγῶς· τὰ τοῦ βίου γὰρ ἄφυκτα δεσμὰ πεδηθέντες καὶ δύο παίδων γεννήτορες φωραθέντες καὶ τούτους ἀποβαλόμενοι[3] οὐ πεπόνθασί τι μαλακὸν καὶ ἀνθρώπινον[4]. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

[1] πανγεωργῶ *cod.* — [2] κλῆμα ||||| *cod. prius* κλήματι. — [3] *corr. prius* ἀποβαλλόμενοι *cod.* — [4] *quae sequuntur usque ad fol. 84r ultro rescindimus.*

Fol. 84v. Ἐχρῆν δὲ καὶ ἡμᾶς ἐνθάδε καταλῦσαι τὴν τοῦ λόγου φοράν, ἔνθα καὶ οἱ ὅσιοι οὗτοι κατέλυσαν τὴν τοῦ κόσμου περιφοράν.

reliquiis **2.** Ἀλλ' ἔτι προσθήσω βραχέα τινὰ περί τε τοῦ ναοῦ αὐτῶν καὶ ὀλίγα πάλιν ἐκ τῶν θαυμάτων τῶν πολλῶν αὐτῶν. Θαυμάτων γὰρ οὐκ ὀλίγων παρὰ τῶν θείων λειψάνων ἐκτελουμένων, ἰδοὺ καὶ ἱερὸς ἐδομήθη νεὼς ἐπ' ὀνόματι Ἀνδρονίκου καὶ Ἀθανασίας, ἐφ' ᾧ καὶ τὰς ἱερὰς αὐτῶν εἰκόνας χρωματουργήσαντες, ἐκ τῶν αὐτῶν ἁγίων εἰκόνων ἱδρῶτος δίκην ἀπεστάλαζε μῦρον, | ὃ ἦν ἰαματικὸν νοσημάτων παντοδαπῶν (Fol. 85.)· ἀφ' ὧν δύο ἢ καὶ τρία πρὸς βεβαίωσιν τῆς τῶν ἁγίων θεοχαρίας συλλήβδην ἐρῶ. Ἀνθρώπου τινὸς τῶν ὁμόρων ἀνίατον πάθος ἐπισκήψαν[1] τῇ γλώσσῃ, φαγέδαινα τοῦτο καλοῦσιν ἰατρῶν παῖδες, τὴν τοῦ ἀνθρώπου ὀδυνηρῶς κατενέμετο γλῶτταν. Καὶ ἐπεὶ παρ' οὐδενὸς τῶν ἰατρῶν ἐτύγχανεν ἰάσεως, πρόσεισι λοιπὸν πρὸς τὸ ἄφθονον ἰατρεῖον καὶ ἐκ τοῦ ῥηθέντος μύρου ἐπιλαβόμενος καὶ περιχρίσας τὴν γλῶτταν, ἐντὸς ὀλιγοστῶν ἡμερῶν ὑγιὴς ὁ ἄνθρωπος ἐφωρᾶτο, σῴαν ἔχων τὴν γλῶσσαν καὶ τρανῶς ἐκφωνοῦσαν.

varia miracula **3.** Ἑτέρου δὲ πάλιν ἀνδρὸς θυγάτριον κομιδῇ νέον ἐτρύχετο τὰ ἐντὸς ἀπὸ στίγματος[2] πρὸς ἰατρῶν καλουμένου καὶ μείζονος[3] πάσης ἰατρικῆς τέχνης ἐνδεικνυμένου· προσάγει ὁ πατὴρ τὴν παῖδα ἐν τῷ σηκῷ τῶν ὁσίων, καὶ ἐκ τοῦ μυρελαίου[4] τοῦ χαρακτῆρος αὐτῶν εἰληφὼς καὶ τοῦτο κεράσας ἐν ὕδατι καὶ ποτίσας τὴν παῖδα, διατέμνει τὸ πάθος ἐκεῖνο τὸ πόμα ὥσπερ ξυρίον, καὶ διά τινος ἐμετοῦ ἑλκώδους καὶ δριμυτάτου ἡ παῖς ἀπηλλάγει τοῦ πάθους.

patrantur. **4.** Εἶτα καὶ ἄλλου τινὸς τὰ τοῦ σώματος ἀπόκρυφα μόρια ὑπὸ δεινῆς νόσου κατασαπέντα[5] ἔκειτο ἡμιθανής. Εἰς μνήμην δὲ ἐλθὼν τῶν θαυμάτων Ἀνδρονίκου καὶ Ἀθανασίας καὶ τὸ ἐξ αὐτῶν ἀποστάζον[6] (Fol. 85v.) μῦρον μεταστειλάμενος καὶ ὑφαλείψας[7] τὰ σεσημμένα αὐτοῦ μόρια, θᾶττον μὲν τὸ ἄλγος ἐρράϊσε[8], αἱ σηπεδόνες[9] δὲ δι' ὀλίγων ἡμερῶν ἠρτιοῦντο ῥωννύμεναι. Ὁ δὲ τῆς θεραπείας ἐπαπολαύσας ἀνὴρ ἔσπευσε διά τινος ἀνδρὸς συνετοῦ ἐγγράφως παραδοθῆναι τὰ τῶν ὁσίων θαύματα καὶ τὸν περίβλεπτον βίον.

Sanctorum laudes. **5.** Ἐγὼ δὲ μετὰ τοσούτων χρόνων παρέλευσιν, ὦ μακαρία μου δυάς, ὦ θεοσύζευκτον καὶ πανόλβιον ζεῦγος τοῦ παγγεωργοῦ[10] Θεοῦ,

[1] K, ἐπισκήψας *cod.* — [2] *cod.* ἀπόστιγματος (τος *corr. rec. del.*). — [3] μεῖζων *cod.* — [4] τὸ μυρέλεον *cod.* — [5] *ita cod.*; ἄλλος τις ... κατασαπέντα ἔχων *vel quid simile exspectes.* — [6] *corr., prius* ἀποστάζοντα *cod.* — [7] *ita cod.* ὑπαλείψας K. — [8] ἐράισε *cod.* — [9] σηπεδῶναι *cod.* — [10] πανγεωργοῦ *cod.*

ποῖον ὑμῖν ἐγκώμιον προσαγάγω ἐπάξιον, ἢ τί ὑμᾶς ὀνομάσω ἀξίως; ὁ γὰρ λαμπρότατος καὶ περίβλεπτος ὑμῶν βίος κατὰ παντὸς ἐγκωμίου φέρει τὰ νικητήρια. Ἀνδρείαν γὰρ πνευματικὴν τῇ ἀθανασίᾳ τῶν πράξεων συνζευξάμενοι νεώματα κατενεώσατε θεῖα, ἐσπείρατε δικαιοσύνην, ἐθερίσατε δράγματα ζωηρά, ταῖς θείαις ἀποθήκαις τὰ γεννήματα[1] τῶν πράξεων ὑμῶν ἐσυγκλείσατε, τριακοντάδας, ἑξηκοντάδας καὶ ἑκατοντάδας θεοπρεπῶν γεννημάτων· ὑπεμείνατε τὸν καύσωνα ὅλης τῆς ἡμέρας τοῦ ἐπιπόνου βίου ὑμῶν, ἐβαστάσατε τὸν παγετὸν τῆς νυκτὸς ἀνυστάκτως κατὰ παθῶν καὶ δαιμόνων εἰς τέλος, ἐθησαυρίσατε ἐν *Fol. 86.* οὐρανῷ τὸν πλοῦτον τῶν πράξεων ὑμῶν καὶ | νῦν ἐντρυφᾶτε τὸν *Isa. 35, 10.* πλοῦτον τῆς θείας ἀγαλλιάσεως, ἐν ᾗ ἀπέδρα ὀδύνη πᾶσα καὶ λύπη καὶ στεναγμός, ἐν ᾗ τὸ ἄληκτον φῶς καὶ τῶν ἀγαλλιάσεων αἱ φωναί, ἐν ᾗ κλῆρος ἀθανασίας καὶ παραδείσου τρυφή.

*Miracula Attaliae.* 6. Τὰ δὲ ἱερὰ ὑμῶν λείψανα κατ' ἐμφέρειαν ναματοφόρου πηγῆς τὸ μῦρον πηγάζουσι· καὶ μαρτυρεῖ μου τῷ λόγῳ τῆς Ἀτταλείας[2] ἡ χώρα, ἐν ᾗ μέρος τι τῶν λειψάνων Ἀνδρονίκου τοῦ θείου τοσοῦτον ἀναβλύζει τὸ μῦρον, ὡς κατὰ πᾶσαν χώραν διανεμόμενον καὶ μηδὲν ἐλαττούμενον καὶ ἀφθόνως τὰς ἰάσεις παρέχον τοῖς κάμνουσι. Ἐξ οὗ καί τις νεανίας ἐκ τῆς χώρας τῶν Μυρέων παραγενόμενος, ὄφιν ἐν τῇ κοιλίᾳ ἔχων καὶ δεινῶς πάσχων καὶ μεθέξας τοῦ μύρου, εὐθυβόλως τὸν ὄφιν ἐξέμεσε. Τούτου δὲ τοῦ μύρου κἀγὼ ἐθεασάμην τὴν θείαν ἐνέργειαν ἐν σκεύει μικρῷ ὑαλίνῳ διακομισθέν μοι παρά τινος ἐξ Ἀτταλείας[3]. Καὶ ἰδὼν αὐτοῦ τὴν ἐνέργειαν ἔν τε ἀνθρώποις καὶ κτήνεσι, καὶ τῷ δοξάσαντι σὺν τῷ δοξασθέντι ἐδόξασα, ὅτι τοὺς αὐτὸν δοξάζοντας ἀντιδοξάζει δόξαν ἀσύγκριτον.

7. Ὑμεῖς δέ, ὦ ἱερὰ ξυνωρὶς καὶ πανόσιε Ἀνδρόνικε καὶ Ἀθανασία, ὡς μικρὰν εὐλογίαν δεξάμενοί μου τοῦ λόγου τὴν προσφοράν, ὑπὲρ *Fol. 86v.* ἐμοῦ τε | καὶ ὑπὲρ πάντων τῶν γεραιρόντων τὴν ἐτήσιον μνήμην ὑμῶν, ἐξιλεώσασθε Χριστὸν τὸν Θεὸν ἡμῶν, ὃν ἐδοξάσατε ἐν τοῖς μέλεσιν ὑμῶν[4], παρρησίαν ἔχοντες πρὸς αὐτόν, ᾧ καὶ ἡμεῖς δόξαν ἀναπέμπομεν ἅμα τῷ πατρὶ καὶ τῷ ἁγίῳ καὶ ζωαρχικῷ πνεύματι αὐτοῦ, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων· ἀμήν.

[1] γενήματα *cod.* — [2] Ἀτταλήας *cod.* — [3] Ἀτταλίας *cod.* — [4] ||||| *prius* καὶ *cod.*

## 4. *Laudatio S. Theosebii Arsinoitae.*

**Νεοφύτου πρεσβυτέρου μοναχοῦ καὶ ἐγκλείστου ἐγκώμιον εἰς τὸν βίον καὶ τὰ θαύματα τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Θεοσεβίου τοῦ Ἀρσινοΐτου.** Fol. 86v.

1. Τὸν θεοσεβείας ἐπώνυμον Θεοσέβιον, τὸν κλεινόν, τὸν κεκρυμμένον θησαυρόν, τὸν δοκιμώτατον πνευματικὸν ἰατρόν, οὗ ἡ φαρμακοθήκη φαρμάκων πλήρης ἐκ τῆς ἄνωθεν χάριτος, τὸ διαυγέστατον καὶ θαυμαστότατον καὶ ποτιμώτατον ὕδωρ τῆς χάριτος, ἐξ οὗ πολλοὶ τῶν νοσούντων προσιόντες καὶ πίνοντες τῆς καυστικῆς τῶν νοσημάτων φλογώσεως ἀπηλλάγησαν, φάρμακον ἀκεσώδυνον τῆς ἀλγηδόνος ἐντεῦθεν δρεψάμενοι, ἡ φωταυγὴς δίοπτρα τῶν τυφλῶν ἡ πολλοὺς ἀμβλυωποῦντας μέχρι καὶ τῶν κοράκων τῆς ἀμβλυωπίας ἐλευθεροῦσα καὶ | ἀπαλλάττουσα καὶ ὥσπερ κολλούριον [1] ἀκεσώδυνον τὴν ἐνοι- (Fol. 87.) κοῦσαν χάριν τοῖς ὀφθαλμοῖς προσάγων τοῖς προσιοῦσι θερμῶς καὶ ἀντὶ ἀμβλυωπίας ὀξυωπίαν χαριζόμενος τάχιστα, τὸν σκόλοπα τῶν ἱεροσύλων καὶ ἀπηνεστάτων κλεπτῶν, ἐν οἷς οὐ κολλούριον ἰαματικόν, ἀλλὰ βέλος ἐπάξιον τῆς ἐκείνων ὠμότητος προσῆγε τοῖς ὀφθαλμοῖς, ἄχρις ἂν τὰ κεκλοφότα διομολογήσαντες ἀπεδώκασι. Τοιαῦτα γὰρ καὶ μείζονα τούτων ἐνεργεῖν οἶδεν ἡ θεία χάρις διὰ τῶν δούλων αὐτῆς, ἵνα γνώσονται πάντες, ὅτι δυνατωτέρα παντός ἐστιν ἡ εὐσέβεια καὶ οὐ μὴ κατισχύσει ποτὲ κακία σοφίας οὐδὲ μὴ παρελεύσεται πονηροὺς ἐλέγχουσα ἡ δίκη.

(Sanctorum laudes)

2. Ἀλλ' ἐπειδὴ μνήμη δικαίου μετ' ἐγκωμίου τελεῖται, δεῦτε τὸν δίκαιον καὶ πανόσιον τοῦτον τῆς θεοσεβείας ἐπώνυμον Θεοσέβιον [2] εἰς μέσον εἰσάξωμεν καὶ ὡς οἷόν τε ἡμῖν αὐτοῦ προσάξωμεν τὸ ἐγκώμιον, ὅτι μνήμη δικαίου μετ' ἐγκωμίου, φησί, καὶ εὐλογία Κυρίου ἐπὶ κεφαλὴν αὐτοῦ (Prov. 10, 7; 29, 2.) καὶ ἐγκωμιαζομένου δικαίου εὐφρανθήσονται λαοί, οὐχ ὅτι ὁ λόγος τοῦ ἐγκωμιάζοντος φαιδρότερον τὸν δίκαιον ἐκτελεῖ καὶ εὐφραίνει τοὺς λαούς, ἀλλ' ὅτι τοῦ δικαίου τὰ κατορθώματα καὶ ὁ (Fol. 87v.) περίβλεπτος βίος ἐπιμέσεως [3] ἐξηγούμενος, εὐφραίνονται πνευματικῶς οἱ ἐνηχούμενοι λαοὶ καὶ δόξαν προσάγουσι τῷ ἀγαθοδώρῳ καὶ ἀγωνοθέτῃ Θεῷ· ὥστε καὶ πρὸς πρακτικὴν μίμησιν ἐντεῦθεν διεγείρονται πλεῖστοι καὶ ἃ ὁ λόγος ἐπιμέσεως [3] περὶ τοῦ δικαίου ἐξετραγῴδησε,

(audientibus utiles.)

[1] κο|||λλούριον *cod., prius* κουλλούριον. — [2] Θεοσέβειον *hic cod.* — [3] *ita cod.*

πλεῖστοι τῶν φιλαρέτων ἐγκολπωσάμενοι πρὸς τοὺς ἰδίους οἴκους ἀπῄεσαν καὶ πρὸς μίμησιν τῶν ἀκουσθέντων διεσπουδάκασι, τὸ κατὰ δύναμιν τὸν ἔνθεον ζῆλον τοῦ δικαίου μιμούμενοι, τὸν καθαρώτατον καὶ σωφρονέστατον καὶ ἀξιάγαστον βίον, τὴν παροψίαν τῶν φθειρομένων, τὴν ἐπιμέλειαν τῶν ἀφθάρτων, τὴν πρὸς τοὺς δεομένους μετάδοσιν, τὴν νηφαλέον[1] προσευχήν, τὴν συνετὴν ψαλμῳδίαν, τὴν ἐκ τῶν παθῶν ἀλλοτρίωσιν, τὴν τῶν ἀρετῶν προσοικείωσιν, τὴν τῶν πέντε τοῦ σώματος αἰσθήσεων τήρησιν, ὅρασιν δηλαδή, ὄσφρησιν, γεῦσιν, ἀκοὴν καὶ τὴν ἁφήν, περὶ ὧν πολλὴ χρεία σπουδῆς καὶ ἐγρη-
Ierem. 9, 21. γόρσεως τοῖς βουλομένοις σωθῆναι, ἵνα μὴ θάνατος διὰ τῶν θυρίδων τούτων αἰσθήσεων ἀναβῇ, καθὼς γέγραπται, καὶ θανατώσῃ αὐτούς,
Fol. 88. ἵνα μή τις ἐμπαθῶς καὶ περιέργως βλέπων κάλλος ἀλλότριον καὶ
Matth. 5, 28. βέλος ἐπιθυμίας ἐπισπασάμενος μοιχεύσῃ ἐν τῇ καρδίᾳ κατὰ τὴν θείαν φωνήν· ταῦτα γὰρ καὶ τὰ τούτων ἐφάμιλλα καὶ δυσμαχώτερα ὁ δίκαιος κατορθώσας, ὄντως εὐφραίνονται λαοὶ ἐνωτιζόμενοι τούτων· μακάριος δὲ ὄντως καὶ ἀξιεπαινετώτατος ὁ μὴ μόνον ἀκούων ἁπλῶς, ἀλλ' ὅστις καὶ μιμεῖται τὸ κατὰ δύναμιν τοῦ δικαίου τὰ κατορθώματα· πρὸς τούτῳ γὰρ καὶ γράφοντες ἀναγινώσκομεν τὰ τῶν ἁγίων ἔπαθλα, οὐχ ἵνα τὴν ἐκείνων πάντως εὔκλειαν ἐν τῇ τῶν οὐρανῶν βασιλείᾳ τελοῦσαν περιαυξήσωμεν, ἀλλ' ἵνα ἡμᾶς αὐτοὺς ἐκ τῆς τοῦ βίου τύρβης καὶ τῶν παθῶν τῆς ἀχλύος ἀπαναστήσαντες πρὸς κατόρθωσιν ἀρετῆς μετὰ θείας ἐπικουρίας προσδράμωμεν καὶ τῆς ἄνω πορείας τὴν τρίβον ποθήσαντες καὶ ἐπιζητήσαντες εὕροιμεν καὶ διὰ ταύτης βαδίσαντες πρὸς τὴν ζωὴν τὴν αἰώνιον Χριστοῦ χάριτι καταντήσωμεν.

S. Theosebius **3.** Ἦν καὶ ὁ θεῖος οὗτος βαδίσας Θεοσέβιος μετὰ τῶν αὐτοῦ συμμετόχων, τῆς χορείας καὶ συναυλίας τῶν ἄνω τετύχηκε. Σήμερον γάρ, ὦ θεοφιλέστατον ἄθροισμα καὶ φιλέορτον, Θεοσέβιος ὁ μέγας
Fol. 88v. τὸν βίον ἀπολιπὼν πρὸς ἀμείνονα καὶ μακαριώτατον ἐχώρησε βίον. Ἀπάρας γὰρ ἐκ τῶν τῇδε καὶ τὴν σκηνὴν τοῦ βίου καταλιπών, ἐσκήνωσεν ἐκεῖ, ἔνθα οἱ κόποι τῶν ἔργων αὐτοῦ αὐτὸν συνεκάλεσαν.
octobr. 12 Σήμερον τὸ τοῦ σαρκίου ἄχθος καὶ τὸ τοῦ βίου ἀπατηλὸν παρωσάμενος, πρὸς τὰς αἰωνίους μονὰς καὶ τὰς ἄνω χοροστασίας ἀνέδραμεν ὡς καλλίδρομος, ὅπως τῶν οἰκείων κόπων καὶ τῶν καμάτων καὶ τῶν ἱδρώτων παρὰ τοῦ ἀγωνοθέτου τῶν ὅλων Θεοῦ πλουσιοπαρόχους λήψηται[2] τὰς ἀντιδόσεις, ὅτι τοὺς αὐτὸν δοξάζοντας ἀντιδοξάζειν

[1] νιφάλαιον *cod.* — [2] *ita cod.* λήψεται K.

ὑπέσχετο. Ὑπὲρ οὗ σήμερον τῆς παροικίας τοῦ κόσμου τούτου ἀπαναστὰς πρὸς τὴν ἀΐδιον αὐτοῦ πατρίδα χαίρων παρέβαλεν, ὅτι πάροικοι καὶ παρεπίδημοι πάντες, ὡς γέγραπται, ἐν τῷ παρόντι βίῳ πεφύκαμεν, *I Petr. 2. 12.* καὶ οὐχ ὡς γέγραπται μόνον, ἀλλὰ καὶ ὡς τῶν πραγμάτων ἡ πεῖρα καθ' ἡμέραν ἡμᾶς διδάσκει[1] ἀναφανδόν, ὅτι βασιλεῖς καὶ δυνάσται καὶ τύραννοι, πλούσιοι καὶ πένητες, σοφοί τε καὶ ἰδιῶται, δοῦλοι καὶ *caelum ascendit.* ἐλεύθεροι καὶ ἁπαξαπλῶς ἅπαντες ὡς πάροικοι καὶ ὁδῖται τοῦ τῇδε βίου μεθίστανται· καὶ ὁρῶμεν, ὅτι μεθίστανται μὲν ἅπαντες, οὐ πάντες δὲ ὁμοίαν καὶ τὴν αὐτὴν μετάστασιν ἐπιδέχονται, ἀλλὰ θάνατος μὲν *Fol. 89.* ἁμαρτωλῶν πονηρός, ὡς πονηροὺς καὶ ἀπηνεῖς ἔχων ἐνσπιλευτάς, *Ps. 33, 22.* καὶ ὡς πονηρὸς πρὸς πονηροὺς ἐκδοθείς, πονηροῦ καὶ τοῦ τέλους ὄντως τετύχηκε. Τίμιος δὲ ἐναντίον Κυρίου ὁ θάνατος τῶν ὁσίων *Ps. 115, 15.* αὐτοῦ, ὡς τίμιος πρὸς τιμίους παραδοθεὶς καὶ πρὸς τιμίους τόπους μετατεθείς, τιμίου ὄντως καὶ τοῦ τέλους τετύχηκε.

**4.** Σήμερον τῆς ἐξορίας ἀπαλλαγείς, ὡς φερώνυμος πρὸς τὴν *Qui natus in Melandra* ἑαυτοῦ θεοσεβεστάτην χώραν καὶ πατρίδα χαίρων ἀνέδραμεν. Ἀπολυθεὶς γὰρ τῶν δεσμῶν καὶ τῆς δουλείας ἀπαλλαγεὶς καὶ παντὸς ἀνιαροῦ ἀνεθεὶς ἀνέκαμψε πρὸς τὰ ἴδια πεποιθὼς καὶ γαννύμενος. Καὶ ὥσπερ ἦν ποτε τούτου πατρὶς ἡ πενιχρὰ κώμη Μελάνδρα[2] οὕτω καλουμένη, νήσου Κύπρου πόλεως Ἀρσινόης, οὕτω καὶ νῦν πατρὶς μὲν αὐτοῦ ἡ ἄνω Ἱερουσαλὴμ ἡ ἐλευθέρα, ἡ μήτηρ τῶν πρωτοτόκων· ἧς τεχνίτης *Gal. 4, 26.* καὶ δημιουργὸς ὁ Θεός· ἔνθα ἀπέδρα ὀδύνη πᾶσα καὶ λύπη καὶ στεναγμός. Πατὴρ δὲ τούτου καὶ μήτηρ οὐκέτι ὁ δεῖνα καὶ ἡ ὁδεῖνα ἀπὸ Μελάνδρας κώμης ὁρμώμενοι, ἀλλ' ὁ ἐκ τοῦ ἀνωτάτου πόλου παντεπόπτης καὶ παντουργὸς καὶ πατὴρ καὶ Θεός, μήτηρ δὲ ἡ Ἐδὲμ ἡ τιθηνοῦσα καὶ τὴν αὐτοῦ καὶ καθόλου τὰς τῶν δικαίων ψυχάς. Οὐκέτι *Fol. 89v.* πρόβατα νέμει τὰ πατρικὰ καὶ διαθρύπτει ὀρνέοις τὸν ἄρτον αὐτοῦ· τοῦτο γὰρ ἐποίει ἐν ταῖς ὡρισμέναις καὶ τετυπωμέναις ἡμέραις τῆς ἀσιτίας αὐτοῦ. Καὶ ἐν τῷ μὴ συναντᾶν ἴσως τινὶ ἐν τοῖς ὄρεσι τῆς νομῆς, διέθρυπτε τοῖς πετεινοῖς τὸν ἄρτον αὐτοῦ. Ὁπηνίκα δὲ χρείαν ἔσχε τροφῆς, μετελάμβανε ταύτης· οὐ γὰρ ἦν ἀσώματος, ἵνα τελείως τυγχάνῃ τροφῆς ἀνεπίδεκτος, ἀλλὰ μετεῖχε τροφῆς ὅσον διὰ τὸ ζῆν *aves nutrit* καὶ ἐνεργεῖν τὰ σωτηρίας ἐχόμενα καὶ μὴ ἐκλείπειν ἐκ τῆς ἀμέτρου νηστείας. Τὰς δὲ νηστίμους ἡμέρας αὐτοῦ εἰ συνήντησέ τινι χρείαν ἔχοντι, δηλονότι ἀπεδίδου τὸν ἄρτον αὐτοῦ, τοῖς ὀρνέοις προκρίνων

[1] *prius* ἀναδιδάσκει *cod.*, ἀνα *punctis del.* — [2] με *supra lin.*; *prius* λάνδρα.

μᾶλλον τὴν φύσιν τὴν λογικήν· ὁπηνίκα δὲ πάλιν μὴ περιέτυχε τοιούτου τινός, τότε δηλαδὴ καὶ τὸν ἄρτον ἐψώμιζε τοῖς ὀρνέοις, πρὸς ἕνα σκοπὸν ἀφορῶν τοῦ μὴ ἐκπεσεῖν τοῦ τῆς νηστείας καλοῦ.

Et greges pascit.

5. Νῦν δὲ οὐ θρέμματα νέμει καὶ πετεινὰ διατρέφει κατὰ τὸ πρίν, ἀλλὰ κάλλιστον Χριστοῦ θρέμμα γεγονώς, μετὰ τῆς Χριστοῦ ποίμνης ἐνθέως συναγάλλεται καὶ πετεινὰ ξένα καὶ πάμπολλα, ἡδύφθογγα καὶ

Fol. 90.

καλλικέλαδα μετὰ σειρήνων αὐλοῦντα [1] μελῳδικῶς, οὐκέτι σιτίζει, ἀλλὰ βλέπων καὶ ἀκούων ἐν τῷ τερπνῷ παραδείσῳ τοῦ Θεοῦ ἀσυγκρίτως εὐφραίνεται. Σήμερον Θεοσέβιος ὁ θεσπέσιος καθάπερ πανεδέσιμον πανδαισίαν προὔθηκε πᾶσιν ἡμῖν τὴν ἐτήσιον αὐτοῦ καὶ μακαρίαν μετάστασιν, ὅπως ὡς καλοὶ καὶ πνευματικοὶ δαιτυμόνες εὐφρανθῶμεν ἐνθέως καὶ τὴν θείαν χάριν τῶν ἰαματικῶν καὶ ἱερῶν λειψάνων αὐτοῦ προσελθόντες πιστῶς, ψυχῆς ἅμα καὶ σώματος εὐρωστίαν ἐπαπολαύσωμεν. Σήμερον κοινὸν διδασκαλεῖον ὠφελείας πεπληρωμένον, Θεοσεβίου τοῦ ὁσίου τὴν μνήμην, πᾶσιν ἡμῖν προὔτεινε Θεός, ὅπως διδαχθῶμεν ἐντεῦθεν, ὅτι οὐχ ὁ τόπος ἀλλ' ὁ τρόπος σὺν Θεῷ σῴζει τὸν ἄνθρωπον· καὶ μάρτυς περὶ τούτου πιστότατος ὁ νῦν εὐφημούμενος ὅσιος, ὅτι νεώτερος ὢν τῇ ἡλικίᾳ καὶ πενιχρὰν κώμην κεκτημένος πατρίδα, πατρὶ δὲ ὑποτασσόμενος καὶ μητρὶ καὶ θρέμματα νέμων καὶ ἑτέρας τινὰς ὑπηρετῶν βιωτικῶν μελημάτων φροντίδας, τὴν ἀρετὴν οὐκ ἠμέλησε, καὶ τῆς νεότητος ἡ ἀκμὴ πρὸς σαρκικὰς ἡδονὰς ὑποκύψαι οὐκ ἔπεισε, τῶν χαμαιζήλων δὲ καὶ ματαίων ἡ ἀπάτη μαλακίσαι τοῦτον οὐκ ἴσχυσε· καὶ οὔτε πρὸς τὰ

Fol. 90v.

πάθη διὰ τὸ λεῖον τῆς ἡδονῆς ὡς νεώτερος ηὐτομόλησεν οὐδὲ τῆς ἀρετῆς διὰ τὴν ὀδύνην ἀπηυτομόλησεν.

Eius virtutes.

6. Οὐ γὰρ ἐνίκησεν αὐτὸν γαστρὸς τυραννίς, οὐκ ἠπάτησεν αὐτὸν φιλήδονος λογισμός, οὐκ ἐνίκησεν αὐτὸν ἔρως ἀπατηλός, οὐκ ἠπάτησεν αὐτὸν φιλοχρήμων ἐπιθυμία, οὐκ ἐνίκησεν αὐτὸν φύσις σαρκὸς ἐμπαθοῦς, οὐκ ἠπάτησεν αὐτὸν ὀφθαλμὸς χαμερπής, οὐκ ἐνίκησεν αὐτὸν δόξα κενή, οὐκ ἠπάτησεν αὐτὸν ἱματισμὸς μαλακός. Καὶ ἐντεῦθεν λοιπὸν ἀπεδύσατο τοὺς δερματίνους χιτῶνας, ἐντεῦθεν τῶν παθῶν κατεκράτησεν ἄκρως, ἐντεῦθεν τὸν θάνατον ὑπεξέφυγεν ὅλως, ἐντεῦθεν τὴν ζωὴν ἐκληρώσατο ἀξίως, ἐντεῦθεν πρὸς οὐρανὸν εἶχε τὸν νοῦν βαδίζων ἐπὶ τῆς γῆς· καὶ ἐντεῦθεν λοιπὸν πρὸς τὰ οὐράνια πτερωθεὶς καὶ σθένους θείου καταξιωθείς, οὐδὲ τὸ λεῖον τῆς ἡδονῆς τὸ

[1] K, αὐλούντων *cod.*

τῆς ψυχῆς αὐτοῦ στερρὸν κατεμάλαξεν οὐδὲ τῆς ἀρετῆς τὸ τραχὺ αὐτὸν κατεπτόησεν· ἀλλ' ὥσπερ τις ἀξιάγαστος καὶ ἐμπειρότατος κυβερνήτης μέσον πολλοῦ πελάγους καὶ τρικυμίας κυμάτων καὶ πειρατῶν καὶ θηρίων ἐπικουρίᾳ Θεοῦ καὶ ῥώμῃ καὶ τέχνῃ καὶ ἐμπειρίᾳ θαλαττικῇ ἰθύνει καὶ διασῴζει τὸ σκάφος πρὸς σωτηρίας λιμένα, οὕτω καὶ ὁ θεῖος πατὴρ Θεοσέβιος ἔδρασε θαυμασίως καὶ μέσον πελάγους κοσμικῶν τρικυμιῶν καὶ πείρᾳ τῶν ἀοράτων ἐχθρῶν καὶ θηρίων παθῶν ὀλεθρίων καὶ μεταξὺ νομίμου συνεύνου παραδόξως πρὸς λιμένα οὐράνιον διεσώσατο ἄρραγὲς καὶ ἀνέπαφον ἐν ἁγνείᾳ καὶ σωφροσύνῃ τὸ τίμιον σκάφος αὐτοῦ σῶμα σὺν τῇ ἐπιβάτῳ ψυχῇ· καὶ νῦν συγχορεύει ἀγγέλοις, συναγάλλεται δικαίοις καὶ συνευφραίνεται ὁσίοις ὡς ὀπαδὸς τούτων καὶ ζηλωτής, ὡς τῆς φύσεως νικητής, ὡς δοῦλος πιστὸς καὶ ἐργάτης τοῦ ἀμπελῶνος Χριστοῦ.

Fol. 91.

7. Τὸ δὲ πάντων θαυμασιώτερόν τε καὶ ἀξιεπαινετώτατον τοῦτό ἐστιν, ὅτι καὶ νομίμῳ γάμῳ συναρμοσθεὶς γυναικὶ ἁγνὸς ἦν ὑπογύναιος καὶ ἡ γυνὴ ὁμοίως ὕπανδρος παρθένος, σύνευνοι μὲν ὁρώμενοι τῷ λόγῳ, ἀδελφοὶ δὲ τῷ πράγματι διαμένοντες, ὡς ἁρμόδιον αὐτοῖς ἀποφθέγγεσθαι τὰ τῆς ἐν τῷ ᾄσματι νύμφης παρθενικώτατα ῥήματα. Ἐγώ, φησί, τῷ ἀδελφιδῷ μου καὶ ἀδελφιδός μου ἐμοί· καὶ ὁ νυμφίος· τί ὡραιώθης, φησί, καὶ τί ἡδύνθης, ἀδελφή μου νύμφη; Ταῦτα γὰρ Θεοσεβίῳ καὶ τῇ ἀδελφῇ αὐτοῦ νύμφῃ ἁρμόττει τὰ ῥήματα· ὑπέκυψε γὰρ προσομιλῆσαι τῷ γάμῳ οὐ χάριν φιληδονίας, ὡς τὸ πρᾶγμα ὑπέδειξεν, ἀλλ' ἵνα δύο ἀξιαγάστως ἐντεῦθεν ἀποτελέσῃ καλά, τουτέστι, τὴν εὐπείθειαν τοῖς γονεῦσιν | καὶ τὸ ἆθλον τῆς ἐγκρατείας συνδιάγων τῇ γυναικί, ὅτι οὐχ ὁ ἐν τῇ ἀπορίᾳ τῶν ἐφετῶν ἐγκρατής (καρποῦ γὰρ μὴ παρόντος, φησί, οὐ συχνῶς ὀρεγόμεθα), ἀλλ' ὁ ἐν ἀφθονίᾳ τῶν πραγμάτων ἐγκρατευόμενος μέγας ὡς ἀληθῶς Θεῷ καὶ ἀνθρώποις εὐάρεστος.

In matrimonio continentiam servat,

*Cant.* 2, 6; 7, 6.

Fol. 91v.

8. Καὶ ὅτι μὲν γὰρ ζηλωτὸν καὶ μέγα καὶ ἀγγελικώτατον τὸ τῆς παρθενίας χρῆμα, παντί που δῆλον· ἀφ' οὗ γὰρ ὁ δεσπότης Χριστὸς ἐτέχθη ἀνερμηνεύτως ἐκ τῆς πανάγνου καὶ παναμώμου παρθένου Μαρίας καὶ παρθένον αὐτὴν καὶ μετὰ τόκον ἐτήρησεν, ἔκτοτε χάριτι αὐτοῦ καὶ συνεργίᾳ πολλοὶ τοῦ γάμου τὴν κοινωνίαν ἐξέφυγον καὶ τὸ ἆθλον τῆς παρθενίας ἐδρέψαντο. Τὸ δὲ καὶ γάμῳ προσομιλῆσαι καὶ ἀλώβητον τηρῆσαι τὴν παρθενίαν μέγα καὶ δυσκατόρθωτον καὶ λίαν ὀλιγοστοῖς κατωρθώθη τὸ ἔπαθλον, οἷον ἐκείνῳ φημὶ Κόνωνι τῷ μεγάλῳ τῷ ἐν ταῖς ἡμέραις τῶν ἁγίων ἀποστόλων πιστεύσαντι καὶ

Cononis martyris,

βαπτισθέντι καὶ ἀκούσαντι περὶ ἐγκρατείας καὶ παρθενίας· πείθει θεοφθόγγοις ῥήμασι τῇ νεοζεύκτῳ γυναικὶ καὶ συμφωνοῦσι τὴν παρθενίαν παραφυλάττειν ἀμείωτον καὶ στείρωσιν τῆς ἀτεκνίας τὴν (Fol. 92.) αἰτίαν ὑποκρινόμενοι διελάνθανον ἅπαντας. Εἶτα καὶ ἐπισκοπικῆς προεδρείας θρόνον εἰληφὼς καὶ πλείστων θαυμάτων ἀναφανεὶς αὐτουργὸς καὶ τῆς ἀληθείας ὑπερμαχῶν καὶ τοῦ σωτηρίου κηρύγματος ἀντεχόμενος καὶ διδάσκων, ὕστερον καὶ τῷ τῆς μαρτυρίας στέφει κατακοσμεῖται καὶ πρὸς Κύριον ἐκδημεῖ.

(Anastasii et Theogniae,) 9. Καὶ αὖθις ἕτερός τις ἱερεύς, Ἀναστάσιος τοὔνομα, Θεογνείαν οὕτω καλουμένην σύμβιον κεκτημένος, οὗ πρὸς τὸν οἶκον Βασίλειος ὁ μέγας εἰσελθὼν διὰ τῆς ἐνοικούσης ἐν αὐτῷ πνεύματος χάριτος τὸ κεκρυμμένον φανεροῖ θαῦμα, λέγων τῇ γυναικί· « Ποῦ ἔστι, κυρὰ Θεογνία, ὁ ἀδελφός σου, κύρις Ἀναστάσιος ὁ πρεσβύτερος; » Τῆς δὲ εἰπούσης ὅτι « ἀνήρ μού ἐστι, δέσποτα, καὶ οὐχὶ ἀδελφός μου », ἀντεῖπε πάλιν ὁ μέγας· « ὅτι ἀνήρ σου λογίζεται μόνῳ τῷ λόγῳ, ᾔδειν κἀγώ· τῷ δὲ πράγματι ἀδελφός σου καθέστηκεν. » Τοῦτο οὖν τὸ θαῦμα καὶ τὰ λοιπὰ κατορθώματα τῆς μακαρίας ξυνωρίδος ἐκείνης εἰς δόξαν Θεοῦ καὶ πολλῶν ὠφέλειαν φανερώσας ὁ μέγας ἄπεισι χαίρων μετὰ τῶν συνόντων αὐτῷ. Ἀλλὰ καὶ Πέτρον φασὶ τὸν τοῦ αὐτοῦ μεγάλου Βασιλείου ὁμαίμονα εἰς γάμου κοινωνίαν ἐλθεῖν· καὶ παρθένος (Fol. 92v.) σὺν παρθένῳ συμβίῳ, ὅλον τὸν δίαυλον διετέλεσαν τῆς αὐτῶν βιοτῆς, μηδὲν ἀπὸ τῆς συνοικήσεως τῆς παρθενίας τὸ κάλλος ὅλως πημάναντες.

(Ammonis Nitriotae,) 10. Τί δὲ ὁ μέγας ἐν πατράσιν Ἀμμοῦν ὁ Νιτριώτης; οὗ ἡ πατρὶς Ἀλεξάνδρεια ἦν ἡ μεγάλη, βαλσαμοτέχνης δὲ ἦν τῇ ἐπιστήμῃ· γάμῳ δὲ νομίμῳ καὶ αὐτὸς γυναικὶ συζευχθείς, συνεφώνησαν συμφωνίαν εὐαρεστοῦσαν Θεῷ, ὥστε ἀπήμαντον παραφυλάττειν τὴν παρθενίαν ἑκάτεροι· καὶ οὕτως ἑπτακαίδεκα διατελέσαντες ἔτη, εἶπεν ἡ μακαρία ἐκείνη γυνὴ τῷ θαυμασίῳ ἀνδρί· « Οὐ καλόν ἐστιν, ἄνθρωπε τοῦ Θεοῦ, ἵνα δι' ἐμὲ τηλικαύτη ἀνδρὸς διαλανθάνῃ καὶ παρακρύπτηται ἀρετή, ἀλλὰ δέον ἐστὶν ἡμᾶς διανεῖμαι τὴν οὐσίαν τοῖς χρῄζουσι καὶ τοῖς δεομένοις καὶ σὲ μὲν ὑποχωρῆσαι πρὸς τὴν ἔρημον καὶ ἡσυχάσαι, ἐμὲ δὲ εἰς μοναστήριον παρθένων γυναικῶν εἰσελθεῖν καὶ παραμεῖναι. » Δέχεται οὖν ἀσπασίως ὁ θεσπέσιος ἀνὴρ τῆς θεσπεσίας γυναικὸς τὴν εἰσήγησιν καὶ διανέμουσι πένησι τὰ τούτων ὑπάρχοντα· καὶ ἡ μὲν εἰς μοναστήριον παρθένων παραγίνεται, τὴν ἔνθεον πολιτείαν ἕως τέλους ἀσμένως ἐπιτελοῦσα καὶ ἀσπαστῶς, ὁ δὲ ἐν τῇ ἐρήμῳ τοῦ

ὄρους τῆς Νιτρίας ὑποχωρήσας, ἐν τούτῳ τὴν ἀσκητικὴν σκηνὴν καὶ Fol. 93. παλαίστραν ἐν πλείστοις ἔτεσι κατεπήξατο· καὶ θαυμάτων πηγὴν δι' αὐτοῦ Θεὸς ἐχαρίζετο τοῖς προστρέχουσι, μακαρίου δὲ καὶ ἐνδόξου ὡς ἀληθῶς καὶ τοῦ τέλους τετύχηκεν. Ἀντώνιος γὰρ ὁ μέγας ἐν τῇ ἐσωτέρᾳ ἐρήμῳ τὴν οἴκησιν ἔχων, ὡς ἀπὸ διαστήματος ἡμερῶν δεκαοκτώ, εἶδεν ἀγγέλων στρατεύματα καὶ δικαίων τάγματα ἐν τῷ ἀέρι δορυφοροῦντά τινα καὶ ἀναφέροντα μετὰ δόξης ὅτι πολλῆς· καὶ ἐδεήθη ἐκτενῶς τοῦ Θεοῦ ἀποκαλύψαι αὐτῷ, τί τὸ παράδοξον θέαμα· καὶ ἀπεκαλύφθη αὐτῷ ὅτι· « αὕτη ἐστὶν ἡ ψυχὴ Ἀμμοῦν τοῦ Νιτριώτου καὶ ἀνάγεται μετὰ δόξης, καθὼς ὁρᾷς. »

**11.** Φέρεται δὲ καὶ ἐν τοῖς λόγοις τῶν φιλαλήθων καὶ μακαρίων Ioannis presbyteri exemplo. πατέρων ἀξιάγαστον διήγημα, ὃ οὐ κατοκνήσω διαγράψαι εἰς δόξαν Θεοῦ καὶ φιλαρέτων ἀνδρῶν ὠφέλειαν. Ἱερεύς τις, φασίν, Ἰωάννης καλούμενος, ἑξήκοντα διετέλεσεν ἔτη συμβιοτεύων τῇ νομίμῳ πρεσβύτιδι, καὶ εἶθ' οὕτως ἡ ὄντως ἐκείνη ἄνθρωπος καὶ μακαρία πρὸς Κύριον ἐξεδήμησεν· ἣν καὶ κατὰ τὸ εἰωθὸς ἐξοδιάσαντες ἠθροίσθησαν οἱ ἄγχιστα μετὰ τῶν φίλων καὶ συγγενῶν παραμυθῆσαι τῷ ἱερεῖ καθὼς ἔθος ἐστί· πρὸς ὃν μετὰ τῶν ἄλλων παρακλητικῶν ῥήσεων καὶ τοῦτο προσέθηκαν ὅτι· « Εἰ καὶ σπέρμα οὐ κατέλειψεν ἡ πρεσβύτις διὰ τὴν Fol. 93v. τῆς φύσεως ἀποστείρωσιν, ἀλλ' οὖν ἡ μακροχρόνιος ζωὴ καὶ συναπόλαυσις τῆς ὑμῶν συζυγίας ἱκανή ἐστι πρὸς παράκλησιν, ὦ ἱερεῦ, καὶ δεῖ λοιπὸν ἐντεῦθεν ἀγαθὴν ἔχειν σε παραμυθίαν, ὡς ἱκανῶν ὄντων τῶν ἑξήκοντα τῆς ὑμῶν συναυλίας ἐτῶν· » ἐκείνου δὲ ἀκούσαντος ταῦτα καὶ τῇ ὄψει ὑπομειδιάσαντος, κάτω ἦν περιχαρὴς νενευκώς. Οἱ δὲ παρόντες θαυμάσαντες τὸ ξένον τοῦ θεάματος, τῆς μεταβολῆς τὴν αἰτίαν ἐδυσώπουν μαθεῖν· καὶ ὁ μὲν λέγειν οὐκ ἤθελεν, οἱ δὲ δυσωπεῖν οὐκ ἐπαύοντο, ἄχρις ἂν αὐτὸν ἔπεισαν φάναι ὅτι « πιστεύσατέ μοι, ἀδελφοί, τοιαύτην πρὸς Κύριον προεπεμψάμην αὐτήν, οἵαν καὶ ἐκ τῶν γονέων αὐτῆς ἔλαβον παρθένον ». Τούτου δὲ ἀκούσαντες ἐκεῖνοι ἐξεπλάγησαν ἅπαντες· καὶ ἔδωκαν ἐκεῖνοι τότε δόξαν τῷ Θεῷ, καὶ ἡμεῖς ἀρτίως ὁμοίως. Ἔργῳ πεπληρώκασιν οὗτοι τὸν ἀποστολικὸν θεσπισμόν, ὅτι « ὁ καιρὸς λοιπὸν συνεσταλμένος », φησί, « ἐστίν, *I Cor. 7, 29-31.* ἀδελφοί, ἵνα καὶ οἱ ἔχοντες γυναῖκας ὡς μὴ ἔχοντες ὦσι καὶ οἱ κλαίοντες ὡς μὴ κλαίοντες καὶ οἱ χαίροντες ὡς μὴ χαίροντες καὶ οἱ χρώμενοι τῷ κόσμῳ τούτῳ ὡς μὴ καταχρώμενοι. Παράγει γὰρ τὸ Fol. 94. σχῆμα αὐτοῦ μικρὸν ὅσον καὶ ἰδοὺ οὐκ ἔστιν. »

**12.** Ἀκούσατε οὖν ταῦτα πάντα, ἀκούσατε, ἄνδρες ὁμοῦ καὶ Suadentur

auditores γυναῖκες, καὶ ἀκούσαντες ἑαυτοὺς καταμέμψασθε, ὅσοι δηλαδὴ μηδὲ τῷ νομίμῳ γάμῳ ἐπαρκούμενοι παρηνομήσατε, πῶς τινες φόβῳ καὶ πόθῳ Θεοῦ καὶ τὰς ἰδίας καὶ νομίμους γυναῖκας παρθένους ἐτήρησαν καὶ παρθένους αὐτὰς πρὸς τὸν Κύριον ἐξαπέστειλαν. Ταῦτα καὶ μοναχοὶ νουνεχῶς ἐνωτίσθητε, πῶς οἱ γάμῳ προσομιλεῖν συνταξάμενοι τὴν παρθενίαν διὰ τὸν Κύριον προείλοντο καὶ συνεύνοις προσομιλοῦντες ἀπήμαντον παραδόξως τὴν παρθενίαν διετήρησαν. Καὶ ἡμεῖς ἁγνείαν καὶ σωφροσύνην παραφυλάττειν συνταξάμενοι τῷ Θεῷ τὴν συνταγὴν ἀθετοῦμεν καὶ παραπίπτομεν· ἆρα οὐκ ἔστιν αἰσχύνη μεγάλη ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ· ὑπογυναίους μέν τινας εὑρεθῆναι παρθένους, ἀγυναίους δὲ καὶ μοναχοὺς φανῆναι διεφθαρμένους; Ἀλλ' ἔγωγε πλατυτέρως περὶ τούτου λέγειν οὐ βούλομαι, ἀλλὰ καὶ ταῦτα[1] ἔφην, ὠφελῆσαι καὶ οὐ λυπῆσαι βουλόμενος καὶ πρὸς γνησίαν καὶ εἰλικρινῆ μετάνοιαν τοὺς πεπτωκότας προσεπισπώμενος καὶ πρὸς ζῆλον διεγείρων τῶν ῥηθέντων ὑπογυναίων παρθένων, ἀνδρῶν τε καὶ γυναικῶν. Οἷος ἦν καὶ ὁ νῦν εὐφημούμενος μετὰ τῆς συμβίου Θεοσέβιος ὁ πανόσιος, παρ' οὗ Fol. 94v. καὶ ἀφορμὴν εὐ|λογωτάτην ὁ λόγος δραξάμενος καὶ ἑτέρους αὐτοῦ συμπράκτορας φιλοκαλλιπαρθένους ὑπογυναίους ἐπιμνησθεὶς εἰς μέσον παρήγαγε.

ut Theosebii sanctimoniam **13.** Οἴδατε, ἀγαπητοί, πόσης ἡμῖν γέγονε πρόξενος ὠφελείας ἡ μνήμη τῆς ἁγνείας τοῦ θείου τούτου πατρὸς Θεοσεβίου· οἴδατε, πῶς οὐδὲν τῶν κωλυόντων ἴσχυσε διακόψαι τὸν ἔνθεον ζῆλον αὐτοῦ τὸν ἐνάρετον· οἴδατε, πῶς ἀκλινῆ τε καὶ ἀπερίτρεπτον ἕως τέλους εἰργάσατο τὴν ἀρετήν· καὶ ἀξίως ἐστέφθη πρὸς Θεοῦ· ὄντως οὐκ ἔστι *Act. 10, 34.* προσωπολήπτης ὁ Θεὸς οὐδὲ παραβλέπει ποτὲ τοὺς πρὸς αὐτὸν πεποιθότας· ἀλλ' οὓς ἂν εὕροι ἐραστάς τε καὶ ἐργάτας τῶν ἁγίων αὐτοῦ ἐντολῶν καὶ ἐπιποθοῦντας τῆς αἰωνίου ζωῆς, κἄν τε δυσγενεῖς κἄν τε εὐγενεῖς, κἄν τε σοφοὺς κἄν τε ἰδιώτας, κἄν τε πολίτας κἄν τε κωμήτας, κἄν τε ἐρημικοὺς κἄν τε μιγάδας, κἄν τε ἄνδρας κἄν τε γυναῖκας, κἄν τε δούλους κἄν τε ἐλευθέρους, τῆς αὐτοῦ εὐνοίας καὶ ἐπικουρίας καὶ προμηθείας οὐδέποτε ὑστερεῖ, ἀλλὰ φαιδρύνει καὶ στέφει καὶ θεοειδεῖς αὐτοὺς ἀπεργάζεται. Καὶ τί ἄρα ἡμεῖς ποιήσωμεν *Ps. 140, 4.* οἱ προφασιζόμενοι προφάσεις ἐν ἁμαρτίαις καὶ τὴν ἰδίαν παραμελούμενοι σωτηρίαν; καὶ οὐδὲ φόβος Θεοῦ οὐδὲ ζῆλος ἀρετῆς ἁγίων ἀνδρῶν ἡμᾶς ἕλκει πρὸς ἀρετήν, ἀλλ' ὁ μὲν προβάλλεται τὴν τοῦ βίου

[1] *in ras.; prius* ταύτην ?

δυσχέρειαν, ὁ δὲ πραγμάτων ἀνωμαλίαν καὶ ἀλλεπαλλήλων συναντημάτων ἐπιφοράν, ὁ δὲ νέου σώματος ἀκάθεκτον τυραννίδα, καὶ τὰ τούτων ἐφάμιλλα προβαλλόμενοι ἀμελῶς καὶ ῥαθύμως ἢ καὶ ἐφαμάρτως τὸν οἰκεῖον ὑποδιεξάγομεν βίον, καίτοι γε πολλοὶ ἐν τῷ βίῳ τοῖς κωλύμασι τούτοις συνανεστράφησαν, ἀλλ' ὑπὸ τούτοις [1] οὐκ ἀπειργήθησαν τῆς ἐναρέτου ζωῆς. Fol. 95.

**14**. Καὶ μαρτυρεῖ μου τὸν λόγον Θεοσέβιος ὁ παρών. Ὃς τὴν αὐτὴν σάρκα περιφέρων ποτὲ καὶ τοῖς φυσικοῖς πάθεσιν ὑποκείμενος, οὐχ ἡττήθη ταῖς ἡδοναῖς, οὐ δέδωκε νῶτα τῷ τυράννῳ τῆς φύσεως, καίτοι γε νεανικὴν καὶ ἀκμάζουσαν φέρων τὴν ἡλικίαν καὶ ὁμευνίτιδα σύνοικον ἔχων πρὸς ὁμιλίαν, ὑπερφυῶς τῷ κάλλει τῆς παρθενίας ἦν φαιδρυνόμενος. Καὶ καθάπερ τις ἄοκνος καὶ ἄριστος γεωργὸς χρηστὰς ἐλπίδας περιζωσάμενος ἀνενδότως κακοπαθεῖ καὶ ἐν τῷ καιρῷ τοῦ χειμῶνος καλλιεργεῖ τὰς ἀρούρας καὶ ἀφειδῶς καταβάλλει τὰ σπέρματα καὶ ἐν τῷ καιρῷ τοῦ ἀμητοῦ ἐπευφραίνεται δραγμάτων πληρώσας τὴν ἅλωνα, οὕτως καὶ ὁ θεῖος οὗτος πατὴρ ἔδρασε Θεοσέβιος· καὶ ἐν τῷ καιρῷ τοῦ χειμῶνος τῆς τυραννούσης σαρκός, ὁπηνίκα ὑπὸ παθῶν σαρκικῶν καὶ διαβολικῆς τυραννίδος χειμάζηται ἡ σὰρξ καὶ τὰ αὐτῆς ἔμ|φυτα σπέρματα καταβάλλειν ἐπιθυμεῖ, τότε μᾶλλον Θεοσέβιος ὁ θεῖος σωφροσύνης καὶ ἁγνείας ζώνην περιζωσάμενος τὴν ὀσφύν, τὴν ῥηθεῖσαν κατασπορὰν τῆς σαρκὸς ἐσπούδαζεν ἀπειργῆσαι, τῆς δὲ καλλίστης ἀρούρας καρδίας αὐτοῦ τὴν γαῖαν κάλλιστα καλλιεργήσας κατέσπειρε δικαιοσύνην καὶ θερίσας δράγματα ζωηρὰ πεπλήρωκε τὸν κόλπον καὶ ἐκληρώθη λοιπὸν κλήρῳ τῆς κληρουχίας τῶν ζώντων παρὰ τοῦ Θεοῦ τῶν ζώντων καὶ χορηγοῦ τῆς ζωῆς, ἵνα γνῶσιν ἐντεῦθεν οἱ ζῶντες μηκέτι ζῆν ἑαυτοῖς ἀλλὰ τῷ αἰτίῳ τῶν ζώντων τῆς ζωῆς, ὡς ὄντως φύσει ζωὴ πεφυκὼς [2] καὶ ζωαρχίας πηγή, παρ' οὗ καὶ ζωαρχίας θεοπρεπῶς ἐκπηγάζων [3] πηγὴ τριαδικὴ ἑνικῶς ἀρδεύει ποτίζει καθαίρει φωτίζει συνέχει τὸ πᾶν καὶ διακρατεῖ ἀσφαλῶς· παρ' οὗ χοροὶ στεφηφόρων ἐστέφθησαν, καὶ Θεοσέβιος ὁ κλεινός. assequi Fol. 95v.

**15**. Ἐκακοπάθησε γὰρ ὡς καλὸς στρατιώτης τοῦ παμβασιλέως Χριστοῦ, συνέκοψε φάλαγγας [4] πολεμίων παθῶν τῷ ξίφει τῆς χάριτος, ἐτροπώσατο στίφη ἀκοιμήτων ἐχθρῶν ἐπισκοπούμενος ἄνωθεν. Θεοῦ γὰρ πανοπλίαν περιζωσάμενος καὶ τὴν τοῦ ἁγίου Πνεύματος μάχαιραν εἰληφὼς καὶ περικεφαλαίᾳ σωτηρίας κορυφωθεὶς καὶ θώρακι [5] πίστεως| conentur.

[1] τούτοις *corr., prius* τούτης *vel* ταύτης. — [2] *ita cod.; melius* πεφυκότι K. — [3] *ita cod., legas* ἐκπηγάζουσα. — [4] φάλαγκας *cod.* — [5] θώρακα *cod.*

Fol. 96 σκεπασθείς, ἐνίκησε κατὰ κράτος καὶ κατεβάλετο τοὺς ἀντιπάλους αὐτοῦ καὶ πολεμίους ἐχθροὺς καὶ ὡς δοκιμώτατος λοιπὸν ἀριστεὺς καὶ νικητὴς τροπαιοῦχος προσπελάζει καὶ συναγάλλεται τῷ βασιλεῖ αὐτοῦ καὶ στεφοδότῃ Χριστῷ, ὡς ἀγαπήσας αὐτὸν καὶ ἀγαπηθεὶς ὑπ' αὐτοῦ καὶ χάριν ἀκένωτον παρ' αὐτοῦ εἰληφὼς καὶ κλέος ἀψευδοῦς ὑποσχέσεως αὐτοῦ ἀπλανῶς εὑρηκώς· ποίας ὑποσχέσεως ἢ ταύτης; ἐγώ, *Prov. 8, 17.* φησί, τοὺς ἐμὲ φιλοῦντας ἀγαπῶ, οἱ δὲ ἐμὲ ζητοῦντες εὑρήσουσι χάριν.

Theosebii **16.** Οὕτως οὖν καὶ [1] Θεοσέβιος, ὡς τῶν παθῶν νικητὴς καὶ τῶν καλῶν ζηλωτὴς εὐδοκιμήσας Θεῷ, ὤφθη θεοσέβιος ὄντως καὶ λόγῳ καὶ πράγματι. Κάτω γὰρ τὰ τοῦ πατρὸς πρόβατα νέμων πρὸς τὰ ἄνω εἶχε τὸν νοῦν καὶ τὴν ἔφεσιν· ἔνεμε γὰρ θρέμματα γονικὰ γονικὴν εὐπείθειαν ἐκπληρῶν, ἀλλὰ Χριστοῦ θρέμμα ἑαυτὸν λογιζόμενος τῆς ἰδίας ψυχῆς τὴν εὐγένειαν οὐ παρέβλαψεν[2], ἀλλὰ νηστείαις καὶ προσευχαῖς καὶ ἀγρυπνίαις συντονωτάταις καὶ βίου καθαρωτάτου ποιούμενος ἐπιμέλειαν ἐπιπλεῖον τὴν ψυχὴν πρὸς τὸν θεῖον ἀνεπτέρωσε πόθον, ὡς ἀκούων καὶ καθορῶν, ὅτι τὰ βλεπόμενα πρόσκαιρα καὶ μάταια καὶ Fol. 96ᵛ. ψευδῆ [3] | καὶ ῥεῖ καὶ ἀπορρεῖ καὶ αὐτὰ τοῦ βίου τὰ βέλτιστα, τὰ δὲ μὴ βλεπόμενα αἰώνια καὶ ἀψευδῆ· πρὸς ἃ καὶ ἀφορῶν τὸν ἑαυτοῦ ὁ πανόσιος βίον ἐρρύθμιζεν [4] ἦν γὰρ δοκιμώτατος ἐπὶ πᾶσι καὶ ἄκακος καὶ φρόνιμος εἰς τὰ θεῖα καὶ ἀκέραιος πρὸς τὰ δέοντα καὶ πρᾶος καὶ προσηνὴς καὶ τοῖς ὁρῶσιν εὐμείλικτος καὶ φιλάρετος καὶ φιλόθεος — τὸ πάντων ὑπερεπέκεινα — καὶ εὐπειθὴς καὶ ἀστεῖος καὶ τοῖς συνοῦσιν ὀνησιμώτατος, πρὸς ἐργασίαν δὲ πνευματικὴν εἴτε καὶ βιωτικὴν ὡς γονεῦσιν ὑποταττόμενος ἑτοιμότατος, καὶ γονεῦσιν ἐκείνοις τοῖς καλ- frater Arcadius, λιγόνοις ὁμοῦ καὶ καλλίπαισιν, ὧν οἱ κλάδοι Ἀρκάδιος καὶ Θεοσέβιος ὡς καρποὶ πανευκλεεῖς τῆς μακαρίας ῥίζης ἐμφανίζουσι τὸ εὐθαλὲς καὶ *Matth. 12, 33.* κατάκαρπον, ὅτι καὶ τὸ δένδρον, φησίν, ἐκ τοῦ καρποῦ αὐτοῦ ἐπιγινώσκεται καὶ ὅτι ἀγαθῆς ῥίζης ἀγαθὰ τὰ βλαστήματα καὶ ἀγαθῶν σπορέων ἀγαθὰ τὰ γεώργια.

parentes Michael et Anna. **17.** Μιχαὴλ δὲ τοὔνομα ἦν ὁ πατήρ, Ἄννα δὲ ἐκέκλητο ἡ μήτηρ, εὐσεβεῖς ἑκάτεροι καὶ φιλόθεοι, φιλάρετοι ὁμοῦ καὶ φιλόξενοι, χρηστοὶ Fol. 97. καὶ ἐπιεικεῖς, | λαμπροὶ τῷ τρόπῳ, λαμπρότεροι τῇ ἀρετῇ, αὐτάρκεις τὸν βίον, ὥστε μήτε πενίᾳ πιεζόμενοι μήτε πλούτῳ πολλῷ περιρρεόμενοι· ὅθεν καὶ τὸν παῖδα τοῖς προβάτοις ἕπεσθαι κατεδέξαντο· καὶ οὐκ

[1] *add. corr.* — [2] *ita cod.;* παρέβλεψεν? K. — [3] *cod. lacer.* ψευδ. — [4] ἐρύθμιζεν *cod.*

ἂν συνεχώρησεν αὐτοὺς πρὸς τοῦτο τὸ τοῦ βίου δοξάριον, εἰ σφόδρα πλούσιοι ἐτύγχανον. Πλούσιοι οὖν τῇ ἀρετῇ καὶ τῇ γνώμῃ, αὐτάρκεις δὲ τὸν βίον, ὡς εἴρηται, διὰ τὸ καὶ δυσκόλως πλούσιοι[1] πρὸς βασιλείαν Θεοῦ εἰσάγεσθαι δεδιττόμενοι, τοὺς δὲ ῥηθέντας παῖδας δύο ἀποτεκόντες, ἐν παιδείᾳ καὶ νουθεσίᾳ φιλοφρόνως τούτους ἀνέτρεφον καὶ τῆς αὐτῶν ἀρετῆς καὶ εὐγενείας ἀξίως ἀνατραφῆναι περιεσπούδαζον. Καὶ Ἀρκάδιον μὲν πρὸς τὴν βασιλίδα τῶν πόλεων ἔστειλαν· εἴτε πρὸς παίδευσιν μαθημάτων εἴτε καθ' ἕτερον τρόπον, λέγειν οὐκ οἶδα. Θεοσέβιον δὲ ὡς νεώτερον ἐν τῷ οἴκῳ κατέσχον, περὶ οὗ καὶ ὁ λόγος προφθάσας ἐδήλωσε πλατυτέρως. *Matth. 19, 23.*

**18.** Εἶτα ἐκ τῆς βασιλίδος μετὰ χρόνους τινὰς ἐπανήκοντος Ἀρκαδίου, ἀρετῇ καὶ ἀγχινοίᾳ καὶ χρηστότητι τρόπων περιαυγαζομένου καὶ ψήφῳ τινὶ καὶ προμηθείᾳ Θεοῦ τὸν θρόνον τῆς προεδρίας τῆς οἰκείας πατρίδος κατακοσμήσαντος καὶ ὡς λύχνος ἐπὶ λυχνίᾳ τῷ τῆς ἐπισκοπῆς θρόνῳ προσεπιβὰς καὶ τῷ τῆς ἀρετῆς ἅμα | καὶ τῆς ἀρχῆς καὶ εὐσεβείας φωτὶ καταπυρσεύων καὶ φωτίζων τὸ λογικὸν ποίμνιον, ὡς λύχνος ἐπὶ λυχνίᾳ[2] φαίνων καὶ ἐπιφαινόμενος, Θεοσέβιος ἐπὶ[3] τὸν μόδιον εἶχε τὸ τῆς ἀρετῆς φῶς, ἀφανείᾳ καὶ λήθῃ τετιμημένος ὁμοῦ, ὡς γυναικὶ προσπελάζων καὶ ὡς θρέμματα νέμων καὶ εὐτελεῖ βίῳ περινοστῶν. Ἐπορεύετο γὰρ ἐν τῷ ὄρει ὡς ἀπὸ τριῶν μιλίων ἀπέχων τῆς πατρίδος αὐτοῦ ἐπὶ προφάσει δῆθεν ποιμαίνειν τὰ πρόβατα, τὸ δ' ἀληθὲς ἵνα μετὰ ἀδείας ἀναφέρῃ τὰς εὐχὰς τῷ Θεῷ διὰ τοῦ τόπου τὸ ἥσυχον. Καὶ ἄντρον εὑρὼν ἐν ἐκείνῳ τῷ ὄρει, ἐν αὐτῷ κατεκρύπτετο καὶ συντόνους μετὰ δακρύων καὶ στεναγμῶν καὶ ἀκροτάτου νηστείας ἀπεδίδου τὰς εὐχὰς τῷ Θεῷ.

Arcadius episcopus creatur, *Matth. 5, 15.* Fol. 97v. Theosebius latitat;

**19.** Οὕτως οὖν διατελῶν καὶ πάντας διαλανθάνων ἐπὶ χρόνοις οὐκ ὀλίγοις, ἔγνω πρὸς Θεοῦ τὸ τέλος τῆς αὐτοῦ ἀποβιώσεως. Ὅθεν καὶ ἐν μιᾷ τῶν ἡμερῶν, ὥσπερ ὁ πατριάρχης Ἰακὼβ πρὸς τὰ ποίμνια ἐν τῷ πεδίῳ προσκαλεσάμενος τὰς συμβίους κατ' ἰδίαν διελέγετο αὐταῖς τὰ δηλωθέντα αὐτῷ παρὰ τοῦ Θεοῦ καὶ τὰ τῆς ἀναλύσεως αὐτοῦ πρὸς τὴν πατρῴαν γῆν, οὕτω καὶ αὐτὸς προσκαλεσάμενος κατ' ἰδίαν τὴν γυναῖκα αὐτοῦ ἀδελφὴν καὶ καθεσθεὶς ἤρξατο λέγειν πρὸς αὐτὴν ὅτι· « Ἐγώ, γύναι, ἀπέρχομαι ἤδη πορρωτέρω | πρὸς νομὴν τῶν προβάτων καὶ μέλλω ἐκεῖσε προσκαρτερῆσαι χρόνον οὐκ ὀλίγον· σὺ δέ, κἄν τε ἐν τῷ κηδεστικῷ κἄν τε ἐν τῷ γονικῷ σου οἴκῳ μέλλῃς προσκαρτερεῖν,

qui mortis praescius, Fol. 98. monita coniuge,

[1] *ita cod.;* πλούσιον? K. — [2] *cod.* λυχνίαν. — [3] *ita cod.*, ὑπὸ Matth. 5, 15.

Deut. 32, 10. πρόσεχε σεαυτὴν ὡς κόρην ὀφθαλμοῦ καὶ ἄμεμπτον σπούδασον ἕως τέλους παραφυλάξαι σου τὴν παρθενίαν, ἵνα τῷ τῆς παρθενίας ὡς παρθένος στέφει διακοσμηθεῖσα, μετὰ τῶν παρθένων περιχορεύσῃς, ὅτε καιρός. Εἴτε πρὸς Φιλοῦσαν τὴν κώμην τὴν σὴν πατρίδα οἰκήσῃς εἴτε πρὸς τὴν ἐμὴν ταύτην, γρηγόρει καὶ νῆφε καὶ προσεύχου καὶ ἐκλιπάρει τὸν Θεόν, ἵνα σε διαφυλάξῃ ἀνέπαφον ἐκ τῶν σκανδάλων τοῦ πονηροῦ. Λογισμοὺς ἀκαθάρτους καὶ φιληδόνους μὴ συγχωρῇς καταμολύνειν σου τὴν καρδίαν, διότι ἀρχὴ ἁμαρτίας συγκατάθεσις λογισμῶν φιληδόνων ἐκ φιληδόνου καρδίας· συμπαθεστάτην ἔχε πρὸς τοὺς δεομένους καρδίαν καὶ γνώμην τὸ κατὰ δύναμιν, καὶ ἐπιβραβεῦσαί σοι Κύριος αὐτοῦ τὴν χάριν καὶ τὸ ἔλεος, σκέπων καὶ διατηρῶν σε τῇ αὐτοῦ χάριτι· ἀμήν. »

animam reddit. **20.** Ταῦτα οὖν ἐξειπὼν καὶ συνταξάμενος κατὰ τὸ ἔθος ὑπεχώρησε μετὰ τῶν ποιμνίων ἐν τῷ ὄρει τῷ τῆς προσευχῆς μᾶλλον ἢ τῷ τῆς νομῆς· καὶ ἡμέρας τινὰς ἐν αὐτῷ διατρίψας προσομιλῶν τὰ τελευταῖα Fol. 98v. τῷ Θεῷ καὶ πρὸς τὸ σπήλαιον | τὸ σύνηθες προσβαλὼν καὶ ἐν αὐτῷ ἐκτενέστερον τοῦ Θεοῦ δεηθεὶς καὶ ἀποδοὺς τὰς εὐχαριστηρίους καὶ ἱκετηρίους εὐχὰς καὶ ὑπὲρ τῆς τοῦ κόσμου σωτηρίας καὶ εὐσταθείας Luc. 23, 46. τῶν ἁγίων τοῦ Θεοῦ ἐκκλησιῶν δεηθεὶς καὶ « εἰς χεῖράς σου, Κύριε, παρατίθημι τὸ πνεῦμά μου » εἰπὼν πρὸς Κύριον ἐξεδήμησε καὶ ἀποπεραίνει τὸν βίον κατὰ τὴν δωδεκάδα τοῦ ὀκτωβρίου μηνὸς εἴσω τοῦ σπηλαίου, μηδεμιᾶς ἐν μηδενὶ ἀνθρωπίνης ὑπηρεσίας δεηθείς, ἀλλὰ τῇ ἐκ τῆς θείας χάριτος καὶ ἀγγελικῆς ἐνδημίας[1] ἐπαρκεσθεὶς παρα-Ps. 115, 15. κλήσει, καθότι καὶ τίμιος ἐναντίον Κυρίου ὁ θάνατος τῶν ὁσίων αὐτοῦ.

Eius corpus **21.** Ἔκειτο οὖν τὸ τίμιον λείψανον ἀνθρωπίνης ἔρημον προμηθείας καὶ παρὰ θείας ἐπισκεπόμενον ἐπιβλεψίας· τὸ δὲ συνήθως αὐτῷ ἑπόμενον κυνάριον ἐπὶ τὸ στόμιον ἦν τοῦ σπηλαίου παρεστηκὸς καὶ πυλωροῦ διακονίαν ἀποπληροῦν· ὃ μεθ' ἡμέρας τινὰς ὧδε κἀκεῖσε περὶ τὸν λόφον καταδραμὸν καὶ διά τινος ὑλακῆς τὰ πρόβατα συναθροῖσαν καὶ δρομαίως[2] πρὸς τὸν οἶκον ἀπαγαγὸν ὑποστρέφει ἅλματι τῷ σπηλαίῳ, οὐκ ἀφ' ἑαυτοῦ ταῦτα ἐπιτελοῦν[3], ἀλλὰ θαῦμά τι Θεὸς εἰς δόξαν τοῦ δούλου αὐτοῦ ἐντεῦθεν ἀποπληρῶν. Αἰσθόμενοι Fol. 99. δὲ οἱ τεκόντες τὴν ἔλευσιν τῶν | προβάτων καὶ Θεοσέβιον μὴ ἐνδημήσαντα, διηπόρουν καὶ περιειργάζοντο[4] ὧδε κἀκεῖσε περὶ αὐτοῦ, καὶ ὁ ζητούμενος οὐχ ηὑρίσκετο· εἶτα καὶ εἰς Φιλοῦσαν τὴν κώμην ἐξαπο-

[1] *corr., prius* ἐκδημίας. — [2] δρομαῖος *cod.* — [3] ἐπιτελῶν *cod.* — [4] περιηργάζοντο *corr.*

στείλαντες τοὺς αὐτοῦ ἐπύθοντο κηδεστάς· τῶν δὲ ἀποφηναμένων μὴ εἰδέναι αὐτὸν ἀπὸ χρόνου, ἀθυμίᾳ περιεβλήθησαν ἅπαντες καὶ ὁμοθυμαδὸν ἐξελθόντες ζήτησιν ἀκριβῆ ὥσπερ θηρευταὶ ἐποιοῦντο περὶ αὐτοῦ. Ὡς οὖν ἐν τρισὶν ἡμέραις ὧδε κἀκεῖσε περινοστήσαντες καὶ μηδὲν εὑρηκότες, ἔσχατον ἔρχονται καὶ ἐπὶ τὸ ὄρος ἐκεῖνο τὸ τῆς νομῆς. Οὓς τὸ ῥηθὲν κυνάριον ἐπιγνὸν [1] καὶ τὴν ἐξ ἔθους ποιησάμενον ὑλακήν, ἐφίστανται κατὰ τὴν τούτου φωνὴν οἱ ἄνδρες ἐπὶ τῷ τόπῳ καὶ εἰσελθόντες ἐν τῷ σπηλαίῳ εὗρον τὸ λείψανον τοῦ ἁγίου κείμενον καὶ εὐωδιάζον καὶ ὡς ἄνθος πρωϊνὸν καὶ ἀμάραντον οὕτω φαιδρυνόμενον· καὶ τοῦτο περιπτυξάμενοι καὶ τοῖς δάκρυσι περιβρέξαντες καὶ « μνήσθητι ἡμῶν » ἐπειπόντες « δοῦλε τοῦ Θεοῦ, ἐν τῇ ἁγίᾳ κοιμήσει σου », ἠθέλησαν μὲν ἆραι αὐτὸ πρὸς τὴν κώμην αὐτοῦ καὶ φιλοφρόνως κηδεῦσαι, οὐκ ἠδυνήθησαν δέ· μείναντες δὲ ἐπὶ τοῦ τόπου, διὰ τὸ τὴν ἑσπέραν ἤδη κατειληφέναι, φαίνεται τῇ νυκτὶ ἐκείνῃ κατ' ὄναρ τῷ πατρὶ αὐτοῦ καί φησι πρὸς αὐτόν· « Μή με ἀναγάγῃς ἐντεῦθεν, ἀλλ' ἐν τούτῳ τῷ τόπῳ κήδευσόν μου τὸ σῶμα καὶ εὐκτήριον οἶκον εἰς δόξαν Θεοῦ ἐπὶ τῷ ὀνόματί μου ἐξέγειρόν μοι. » Καὶ ἐγένετο οὕτως, καθὼς ἐχρημάτισεν ὁ πανόσιος οὗτος, καὶ ἐκηδεύθη ἐπὶ τῷ τόπῳ ἐκείνῳ, καὶ ἐδομήθη καὶ οἶκος ἐν τῷ ὀνόματι αὐτοῦ.

Fol. 99ʳ.
in sacello conditur.

**22**. Θαῦμα περὶ κωφοῦ τινος καὶ ἑτέρου τυφλοῦ. Χρόνου δὲ παρῳχηκότος τινός, δύο τινῶν κάτωθεν παρὰ τὴν ὁδὸν διερχομένων, ὧν ὁ μὲν εἷς κωφὸς ἦν, τυφλὸς δὲ ὁ ἕτερος ὑπ' ἐκείνου χειραγωγούμενος, ἤκουσε δὲ ὁ τυφλὸς ψαλμῳδίας εὐήχου καὶ συμφωνίας φωνῶν ἀγαλλιάσεως καὶ στραφεὶς λέγει τῷ κωφῷ· « Εἴθε ἤκουες, ἀδελφέ, ἧς ἐγὼ ἀκούω μελῳδικῆς συμφωνίας καὶ εἴθε ἔβλεπον κἀγὼ καὶ εἶδον τὴν ὄψιν τῶν θαυμαστῶν τούτων μελῳδῶν [2]. » Τοῦ δὲ εἰπόντος ἀμυδρῶς πως καὶ ἰσχνῶς ἀκούειν ἐκείνου τοῦ μέλους, κατέλειψαν τὴν ὁδὸν καὶ ἐξένευσαν ἐπ' ἐκεῖνο τὸ μέρος, ἑπόμενοι τῷ ἤχῳ· ἔτι δὲ πορευομένων αὐτῶν, τελείως ἠνεῴχθησαν τὰ τοῦ κωφοῦ ὦτα καὶ ἤκουε καθαρῶς τὸ ἐξαίσιον μέλος ἐκεῖνο καὶ θαυμαστόν. Φθάσαντες δὲ τὸν εὐκτήριον οἶκον τοῦ ἁγίου Θεοσεβίου, τῶν μελῳδῶν [3] ἐκείνων εἶδον οὐδένα· ἄγγελοι γὰρ ἦσαν ὑμνοῦντες τὸν Θεὸν καὶ διὰ τοῦδε τοῦ θαύματος φανεροῦντες τὸν ἅγιον. Διὸ καὶ ὁ κωφὸς ἤκουσε τρανῶς καὶ ὁ τυφλὸς ἀνέβλεψε τηλαυγῶς. Καὶ ἐκπλαγέντες τῷ παραδόξῳ τοῦ

Miracula. De surdo et caeco.

Fol. 100.

[1] *cod.* ἐπὶ γνοῦν. — [2] μελωδιῶν *cod. vid. infra* [3]. — [3] *ita corr., prius* μελωδιῶν.

θαύματος καὶ προσκυνήσαντες ἔδωκαν δόξαν τῷ Θεῷ καὶ τῷ θεράποντι αὐτοῦ τῷ ἁγίῳ Θεοσεβίῳ.

De calce. **23**. Περὶ τῆς ἀσβέστου. Εἶτα μοναχός τις ἐλθὼν ἀπὸ τῶν μερῶν τῆς Ῥωμανίας καὶ δύο ἀνοικοδομήσας κελλία [1] παρέμενε τῷ ἁγίῳ· ᾧ καὶ ἐν ὁράματι ἐπιφανεὶς νυκτὸς λέγει· « Ὄρυξον κατὰ τόνδε τὸν τόπον καὶ εὑρήσῃς ἄσβεστον ἀποθέμενον καὶ τούτῳ χρῆσαι καθὼς δεῖ ». Ἔδοξε δὲ ὁ μοναχὸς φάντασμα εἶναι τὸ λαληθὲν καὶ μὴ ἀληθές, ἀλλ' ὅμως ὡς ἐν παρέργῳ καὶ κατὰ δοκιμὴν διορύξας, σωρὸν ἀσβέστου ἀποκείμενον εὗρεν καὶ ἐχρήσατο προσηκόντως καθὼς προσετάγη.

De corvis. **24**. Περὶ τῶν κοράκων. Ὁ αὐτὸς μοναχὸς ἐνασχολούμενός που, ζεῦγος κοράκων ἐληλυθὸς [2] ἐλυμήνατο αὐτοῦ τὸ μικρὸν ὄσπριον καὶ εἴ τι πρὸς ἀναγκαίαν εἶχε διατροφήν· ἐλθὼν δὲ ὁ γέρων καὶ αἰσθόμενος τὴν τῶν βρωμάτων βοράν [3], ἤρξατο ἁπλοϊκῶς λέγειν καὶ διαμάχεσθαι τῷ ἁγίῳ ὅτι· « Ἐπεὶ ὑπὸ κοράκων ἐγὼ πολεμοῦμαι καὶ οὐκ ἀμύνῃ, τίνι ἄλλῳ λοιπὸν ἀμύνεις καὶ διὰ τί, ἅγιε, ὧδε ἐγὼ διὰ σὲ

Fol. 100v. περιμένω; » | Εἶπε ταῦτα καὶ μετ' ὀλίγον πάλιν ἑτέρωθεν προσασχολούμενος, ἤκουσι [4] πάλιν συνήθως οἱ κόρακες τοῦ φαγεῖν τὰ εὑρισκόμενα καὶ τυφλωθέντες εὐθὺς ἐκρατήθησαν ἐν τῷ τόπῳ. Ἐλθὼν οὖν ὁ γέρων καὶ τούτους ἰδὼν οὕτως ἐλεεινῶς περικρούοντας ὧδε κἀκεῖσε καὶ μήτε ὁρᾶν μήτε πετασθῆναι ἰσχύοντας [5], ἔπαθε τὴν καρδίαν καὶ σπλαγχνισθεὶς ἐκράτησεν αὐτοὺς καὶ προσέφερε τῷ ἁγίῳ λέγων αὐτῷ· « Εὐχαριστῶ σοι, ἅγιε τοῦ Θεοῦ, διὰ τὸ ταχύτατον τῆς ἐκδικήσεως, ἀλλὰ καὶ πάλιν προσπίπτοντός μου καὶ δεομένου σου ἐπάκουσόν μου τοῦ δούλου σου καὶ σπλαγχνισθεὶς δὸς συγγνώμην καὶ χάρισαι τοῖς ὀρνέοις τούτοις τὴν ὅρασιν καὶ τὴν πτῆσιν κατὰ τὸ πρότερον· ῥᾴδιον γάρ σοι καὶ ἐπιρρεπὲς πρὸς τὸ ἰᾶσθαι μᾶλλον ἢ τὸ πατάσσειν. » Ταῦτα δὲ εἰρηκὼς ὁ γέρων καὶ ἔλαιον ἐκ τῆς κανδήλας τοῦ ἁγίου λαβὼν καὶ ἐπιχρίσας τοὺς ὀφθαλμοὺς τῶν κοράκων, ἀνέβλεψαν παρευθὺ ὡς τὸ πρότερον· πρὸς ἐπίδειξιν δὲ τοῦ θαύματος παρέμειναν ἐν τῷ τόπῳ μέχρι τέλους τῆς ἑαυτῶν ζωῆς, ἀπερχόμενοι καὶ νεμόμενοι καὶ πάλιν ἐπανακάμπτοντες, εἰς δόξαν Θεοῦ καὶ τοῦ δούλου αὐτοῦ.

Fol. 101. De clave et caecutiente. **25**. | Περὶ τοῦ ἀνοικτηρίου καὶ τοῦ ἀλγοῦντος τὸν ὀφθαλμόν. Τελευτήσαντος δὲ τοῦ γέροντος, ὁ τόπος πάλιν ἐναπέμεινεν ἄοικος, οἱ δὲ κόρακες ἐν τῷ τόπῳ παρέμενον· ὥστε καὶ ἐν μιᾷ

[1] κελία *cod.* — [2] ἐληλυθὼς *cod.* — [3] βορρὰν *cod.* — [4] *ita cod., corr. recens* ἤκουσεν. — [5] *corr. recens* ἰσχύοντα.

τῶν ἡμερῶν ἐλθών τις Παφηνὸς καὶ τὸν δεξιὸν ἀλγῶν ὀφθαλμὸν καὶ εὑρὼν κεκλειδωμένον τὸν εὐκτήριον ναὸν καὶ μὴ δυνάμενος ὑπανοῖξαι καὶ προσκυνῆσαι καὶ δεηθῆναι τοῦ ἁγίου διὰ τὸ ἄλγος τοῦ ὀφθαλμοῦ, ἤρξατο λυπεῖσθαι καὶ ἀδημονεῖν· τότε οἱ κόρακες τρόπῳ τινὶ ἐπινεύοντες τῷ ἀνθρώπῳ ἐφίστανται καὶ τὸν τόπον ἐπιδεικνύουσιν, ἐν ᾧ τὸ ἀνοικτήριον ἦν κεκρυμμένον· ὃ καὶ λαβὼν καὶ διανοίξας καὶ εἰσελθὼν καὶ προσκυνήσας καὶ δυσωπήσας τὸν ἅγιον περὶ τοῦ ἰδίου ὀφθαλμοῦ καὶ ἰαθείς, ἄπεισι χαίρων καὶ δοξάζων τὸν Θεὸν καὶ τὴν ταχεῖαν καὶ ἄφθονον χάριν τοῦ ἁγίου Θεοσεβίου, ὅτι χάρις ἐδόθη αὐτῷ μεγάλη πρὸς τὸ ἰᾶσθαι τὰ τῶν ὀφθαλμῶν ἄλγη καὶ τὰς πηρώσεις τῶν καθ' ἑκάστην ἐπιδημούντων.

**26**. Περὶ τοῦ τυφλοῦ μοναχοῦ. Ἕτερος δέ τις τυφλὸς μοναχός, ἀπὸ ταύτης τῆς χώρας ὁρμώμενος Κύπρου, ἀκούσας περὶ τοῦ ἁγίου, ὅτι ἰαματικὴν ἔχει χάριν πρὸς ἀμβλυωποῦντας, προσῆλθε τῷ ἁγίῳ, δυσωπῶν ἅμα καὶ ὑποσχόμενος καὶ λέγων μετὰ κλαυθμοῦ ὅτι « Εἰ ἐλεήσεις με, ἅγιε τοῦ Θεοῦ, καὶ τὸ βλέπειν χαρίσεις μοι, ἔχω παραμεῖναι καὶ ὑπηρετῆσαι τῷ ἁγίῳ σου τούτῳ ναῷ ἕως τέλους τῆς ἐμῆς βιοτῆς ». Ταῦτα οὖν ὑποσχόμενος καὶ δυσωπῶν μετὰ πόνου καρδίας, τυγχάνει τῆς ἰάσεως δι' ἐπισκέψεως τοῦ ἁγίου καὶ ἀναβλέπει τρανῶς· καὶ ἦν παραμένων τῷ ἁγίῳ ἐπὶ χρόνον τινά, εἶτα διαβολικῇ ἐπηρείᾳ καὶ ἀκηδίας πάθει περιληφθεὶς καὶ τῶν συνθηκῶν ἐπιλαθόμενος, τοῦ τόπου καὶ τοῦ ἁγίου ἀπαναστὰς ὑπεχώρησε καὶ ἀπελθὼν περὶ τὰ λεγόμενα Μαυροβούνια ἐν τῷ τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου σηκῷ, παρῴκησεν ἐν αὐτῷ· ᾧ καὶ[1] ἐπιφανεὶς ἐν ὁράματι ὁ θεῖος Θεοσέβιος λέγει πρὸς αὐτόν· « Τί ὧδε παραγέγονας καὶ τὰς πρὸς ἐμέ σου συνθήκας διαψευσάμενος ὑπεχώρησας; οὐκ ἐγὼ ἰασάμην τοὺς σοὺς ὀφθαλμούς; οὐκ ἐγώ σοι τὸ φῶς διὰ τῆς ἐν ἐμοὶ ἐνεργούσης θείας χάριτος ἐπρυτάνευσα; καὶ ὅρα λοιπόν, τί εἰργάσω κατὰ σεαυτοῦ ». Ταῦτα δὲ ἀκούσας ὁ μοναχὸς καὶ ἀπὸ τοῦ ὕπνου ἐξαναστὰς τυφλὸς ἦν, καθὼς καὶ τὸ πρότερον· καί τινος χειραγωγοῦ προσδεηθεὶς ὑποστρέφει πάλιν πρὸς τὰς συνθήκας αὐτοῦ καὶ τὸν ἅγιον μετανοῶν καὶ ἐξομο|λογούμενος τὴν λήθην καὶ τῆς ἁμαρτάδος κατηγορῶν καὶ τὸν ἅγιον λιπαρῶν, ἐντὸς ὀλίγων ἡμερῶν καθαρῶς πάλιν τὸ βλέπειν τούτῳ χαρίζεται· ὃς καὶ μέχρι τέλους τῆς αὐτοῦ βιοτῆς παρέμεινε τῷ ἁγίῳ κατὰ τὴν προλαβοῦσαν ὑπόσχεσιν.

De monacho caeco.

Fol. 101v.

Fol. 102.

[1] *corr. add. supra lin.*

De furibus. **27.** Περὶ τῶν κλεπτῶν. Καὶ ταῦτα μὲν καὶ ἕτερα θαύματα γεγόνασι παρὰ τοῦ ἁγίου, τινὰ μὲν πάλαι, τινὰ δὲ καὶ πρὸ ὀλίγων χρόνων. Ἀρτίως δὲ ἐν ταῖς ἡμέραις ἡμῶν ταύταις μοναχός τις Λουκᾶς τοὔνομα ἐλθὼν μετὰ πίστεως ὅτι πολλῆς παρέμενε καλλιεργῶν τὸν εὐκτήριον τοῦ ἁγίου σηκόν· ἐξήγειρε δὲ ὁ Σατανᾶς ἐκ τοῦ μέρους τοῦ Ἀκάμα δύο χερσαίους ἀγρότας βοσκούς τινας· καὶ ἐλθόντες ἐσύλησαν ἅπαντα, ὅσα εὗρον τοῦ τε μοναχοῦ καὶ τοῦ ἁγίου καὶ ἀπῆλθον εἰς τὸν ἴδιον τόπον. Ἡ δὲ θεία δίκη καὶ ἡ ἐν τῷ ἁγίῳ Θεοσεβίῳ ἐνοικοῦσα χάρις φέρει αὐτοὺς μεθ' ἡμέρας εἴκοσι διαλεύκους ἔχοντας ὡσεὶ χιόνα τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτῶν καὶ προσπίπτοντας τῷ ἁγίῳ καὶ συγγνώμην καὶ ἔλεος ἐξαιτοῦντας μὲν οὐ μέντοι καὶ ὁμολογίαν ποιουμένους τῆς κλοπῆς· δι' ἧς καὶ ἡ τύφλωσις καὶ τὸ ἄλγος τῶν ὀφθαλμῶν αὐτοὺς κατεδάμαζεν, ἀλλὰ μωράν τινα καὶ νεκρὰν διέμενον ἐξαιτούμενοι
Fol. 102v. αἴτησιν. Ὡς δὲ οὐκ ἦν ἴασις ἐν αὐτοῖς, ἀλλὰ τὸ ἄλγος μᾶλλον ἐπιτεινόμενον ἦν καὶ ὁ πόνος ὀξύτερος, λέγει ὁ εἷς πρὸς τὸν ἕτερον· « Ὁρᾷς, ἀδελφέ, πῶς ἐπὶ πλεῖον ἡ τῶν ὀφθαλμῶν ἡμῶν ἡ νόσος ὀξύνεται· εὔδηλον, ὅτι οὐκ ἔστιν εἰς ἡμᾶς ἔλεος[1] οὐδὲ ἰάσεως ἐλπίς, εἰ μή πω ἐξομολογησόμεθα τὴν ἁμαρτίαν ἡμῶν καὶ ἀποδώσομεν τὰ κλαπέντα. » Ἐκεῖνος δὲ ἀντὶ τοῦ δέξασθαι τὴν ἀγαθὴν ταύτην συμβουλήν, μᾶλλον ἀφέλειαν καὶ ἀνυπομονησίαν αὐτοῦ κατηγόρει καὶ ἔλεγε πρὸς αὐτόν· « Ὅτι ἂν καὶ πάθοιμεν, μὴ ὁμολογήσωμεν μηδὲ φανερώσωμεν κλέπτας ἡμᾶς. » Ἔτι δὲ αὐτοῦ ταῦτα λαλοῦντος, ἰδοὺ ὁρᾷ τινα μετὰ λόγχης ὀξείας ἐπικρούσαντα αὐτοῦ τοὺς ὀφθαλμούς, ὡς καὶ δεινοτάτην ὑποστῆναι τὴν βάσανον· καὶ ἤρξατο κράζειν καὶ λέγειν μεγάλῃ τῇ φωνῇ· « Ἡμεῖς ἐσμεν, ἅγιε τοῦ Θεοῦ, οἱ ἀφαιρούμενοι τὰ κλαπέντα καὶ ἀποδώσομεν ταῦτα· μόνον ἐλέησον ἡμᾶς καὶ ἀπολύτρωσαι τῆς μάστιγος. » Οὕτως οὖν ἀποδυρομένων καὶ ἐξομολογουμένων αὐτῶν καὶ ὑποσχομένων ἀποδοῦναι τὰ κεκλοφότα, ἔτυχεν ἰάσεως ὁ εἷς ὁ τὸ ἀγαθὸν συμβουλεύσας· ὁ δὲ ἕτερος ἐθεραπεύθη μετρίως καὶ χάριν
Fol. 105. παιδείας ἡμίβλεπτος ἐναπέμεινεν, ἵνα[2] | ἐν κημῷ καὶ χαλινῷ τῶν σιαγό-
Ps. 31, 9. νων καὶ ὀφθαλμῶν ἀγχόμενος καὶ παιδευόμενος τῆς πονηρᾶς ἐργασίας ἀπόσχηται.

S. Theosebii laudes. **28.** Ὁ δὲ θεῖος Θεοσέβιος[3] θεοσεβῶς καὶ ἀξιαγάστως τὸν βίον ἀπολιπὼν καὶ τὴν αὐτοῦ σκιὰν παραδραμών, πρὸς βίον ἐχώρησεν ἀλυπότατον καὶ τῷ ἡλίῳ τῆς δικαιοσύνης περιλαμπόμενος ὁμοῦ καὶ

[1] ἔλεον *corr. rec. qui atramentum renovavit.* — [2] *folia 103, 104 suo loco mota sunt et inter codicis ff. 117 et 118 collocanda.* — [3] Θεοσέβειος *cod.*

θαλπόμενος ἀσυγκρίτως εὐφραίνεται καὶ ἐξ ἀλόγου ποιμνίου ἀπαναστὰς καὶ σωματικοὺς κόπους ἀποβαλὼν πρὸς ποίμνιον θεῖον Χριστοῦ καὶ ἀγαθῶν μετουσίαν συνήφθη γαννύμενος καὶ ὡς ἀμνὸς καθαρώτατος τοῦ καλοῦ ποιμένος τὰ εὐώνυμα καταλείψας κληροῦται τὰ δεξιά, ἵνα ὡς θεῖος καὶ θεοσέβιος καὶ τῆς θείας δεξιᾶς στάσεως τὰ μέρη κατειληφὼς καὶ τῆς θεοκλήτου φωνῆς ἀξιωθεὶς σὺν τοῖς μετόχοις αὐτοῦ πρὸς τὴν βασιλείαν τῶν οὐρανῶν, πρὸς νυμφῶνας ἀθανασίους, πρὸς παστάδας ἀνεκλαλήτους, πρὸς σκηνὰς ἀθανάτους, πρὸς παραδείσου τρυφήν, πρὸς δόξαν καὶ τέρψιν καὶ ζωὴν μηδὲν ἔχουσαν τέλος ποτέ· ἧς γένοιτο καὶ ἡμᾶς ἅπαντας τοὺς συγγραφεῖς καὶ ἀναγνώστας καὶ ἀκροατὰς καὶ τοὺς μνημοποιοὺς τρανῶς ἐνηχηθῆναι, Χριστὲ βασιλεῦ, καὶ εἰσελθεῖν καὶ τῶν ῥηθέντων ἐναπολαῦσαι καλῶν εὐχαῖς καὶ ἱκεσίαις τοῦ ὁσίου σου Θεοσεβίου καὶ τῶν αὐτοῦ συμμετόχων, ὅπως πάντες ὁμοῦ γεγηθότες σὺν τῷ πατρὶ καὶ τῷ ἁγίῳ σου πνεύματι δοξάσωμέν σου τὸ πανάγιον ὄνομα καὶ νῦν καὶ τότε καὶ πάντοτε εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

*Io. 10, 11; Matth. 25, 33.*

## 5. *Laudatio S. Arcadii ep. Arsinoes.*

Νεοφύτου πρεσβυτέρου μοναχοῦ καὶ ἐγκλείστου ἐγκώμιον εἰς τὸν βίον καὶ εἰς τὰ θαύματα τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἀρκαδίου ἐπισκόπου πόλεως Ἀρσινόης. Fol. 114ᵛ.

1. Ἀρκάδιον τὸν θεσπέσιον καὶ μέγαν ἐν ἱεράρχαις ἤρκεσεν ἂν γλῶττα πρὸς εὐφημίαν πνευματικὴν καὶ τὰ θεῖα δαψιλῶς πηγάζουσα νάματα καὶ νοῦς πλούσιος πράξει καὶ θεωρίᾳ κεκοσμημένος καὶ αὐγαζόμενος· καὶ τότε ἂν ὁ τοιοῦτος ἴσως ἴσχυσε τῷ μεγάλῳ τούτῳ πατρὶ λόγον προσοῖσαί τινα πρὸς εὐφημίαν ἐπάξιον· ἐμοὶ δὲ καὶ ὁ νοῦς χαμερπὴς καὶ ἡ γλῶσσα βραδεῖα καὶ ὁ λόγος ἄπρακτος καὶ ἰσχνός· καὶ πῶς ἄρα κατατολμήσω λοιπὸν τοιούτῳ δι' ἐγκωμίων προσπελάσαι φωστῆρι; πῶς ἄρα φωτίσει ὁ λύχνος τὸ φῶς; πῶς τὸ φάος τὸ ἡμερινὸν μικρὸς αὐγερινὸς ἐπιφωτίσει ἀστήρ; πῶς μεσημβρινὰς ἡλίου | μαρμαρυγὰς ἐπιφαιδρυνεῖ[1] σελήνη; πῶς τὸ χρυσοῦν τοῦ σιδήρου μεθέξει ποσῶς; πῶς τὸ τῆς ἀλόης εὐωδέστατον ξύλον εὐωδιάσει ξύλον κοινὸν καὶ καπνῶδές ποτε; πῶς τὸ ἄχυρον[2] συναρτοποιήσει τίς ποτε μετὰ

Arcadii episcopi

Fol. 115.

[1] ἐπιφαιδρύνει *cod.* — [2] ἀχύρῳ *cod.*

*Ps. 147, 3.* στέατος πυροῦ [1]; πῶς ἡ γῆ ἐπιφθάσει ἄνω τὸν οὐρανόν; πῶς τὴν ποικιλωτάτην τις ἰσομοιράσειε τῶν φωστήρων διαφοράν; ἄλλη γὰρ *I. Cor. 15, 41.* δόξα ἡλίου, φησί, καὶ ἄλλη δόξα σελήνης καὶ ἄλλη δόξα ἀστέρος· ἀστὴρ γὰρ ἀστέρος διαφέρει ἐν δόξῃ.

laudes, **2.** Οὕτω γὰρ ἔγωγε τὴν ἐμὴν μετὰ τοῦ μεγάλου Ἀρκαδίου συγκρίνων διαφορὰν ὡς ἀχύρου καὶ ἀλεύρου καὶ χρυσοῦ καὶ σιδήρου καὶ τῶν ἄλλων παραδειγμάτων· ἀλλά γε διὰ τοὺς ἡμᾶς εἰλικρινῶς περὶ τοῦδε δυσωπήσαντας τοῦ συγγράμματος ὑπεκύψαμεν ἤδη πρὸς τὰ ἡμᾶς ὑπερβαίνοντα, ὥστε μικρά τινα καὶ βραχέα καὶ εὐσύνοπτα τῷ μεγάλῳ τούτῳ πατρὶ προσλαλῆσαι ἐγκώμια, τοιαῦτα δηλαδὴ καὶ τοσαῦτα, ὅσα διὰ τῶν τούτου λιτῶν ἡ ἄφθονος ἐπιβραβεύσαι μοι χάρις· ἀλλὰ δέον ἐστὶν οἶμαι καὶ γονέας αὐτοῦ καὶ ἀνατροφὴν καὶ πατρίδα προτάξαι τοῦ λόγου καὶ εἶθ' οὕτως διὰ βραχέων τοῦ βίου τὸ θεόληπτον καὶ τῆς προεδρίας τὸν θρόνον καὶ τὰ ἑξῆς.

Fol. 115v. patria et parentes, **3.** Οὗτος οὖν ὁ θεῖος Ἀρκάδιος, ὁ μέγας τὴν ἀρετὴν καὶ τῇ εὐσεβείᾳ περίβλεπτος καὶ τοῖς θαύμασι περιβόητος, Μελάνδρα οὕτω καλουμένην κώμην ἐκ νήσου Κύπρου πόλεως Ἀρσινόης ἔσχε πατρίδα, εὐσεβεστάτων καὶ φιλοχρίστων γονέων, Μιχαὴλ πατρὸς καὶ Ἄννης οὕτω καλουμένης μητρός, ὑπάρχων υἱός· ἐξ ὧν οὗτος ὁ Ἀρκάδιος καὶ Θεοσέβιος [2] ὁ τούτου ὁμαίμων ἐτέχθησαν μόνοι, ὡσανεὶ μὴ δυναμένης τῆς φύσεως πολλοὺς ὁμοῦ καὶ μεγάλους τοιούτους ἀποτεκεῖν, ἀρκεῖται τοῖς δυσὶν τούτοις φωστῆρσιν ἀντὶ πολλῶν, καθότι καὶ ἔστι πολὺ βραχὺ λογιζόμενον διὰ τὸ ἄχρηστον καὶ ἔστιν ὀλίγον πολὺ λογιζόμενον διὰ τὸ βέλτιστον, ὅτι καὶ ἡ στεῖρα ἔτεκεν ἑπτὰ πληθυντικῶς ἑπτὰ τὸν ἕνα ἐπονομάζουσα διὰ τὸ κάλλιστον καὶ ὅτι κρεῖσσον εἷς ποιῶν τὸ θέλημα τοῦ Θεοῦ ἢ μύριοι παράνομοι· ὥστε καὶ τοὺς τεκόντας Ἀρκάδιόν τε καὶ Θεοσέβιον τοῖς δυσὶ τούτοις ἀρκεσθῆναι καὶ frater Theosebius; μόνοις· οὓς καὶ ἀνέτρεφον ἐν παιδείᾳ καὶ νουθεσίᾳ ὡς θεόφρονες ὄντως γεννήτορες καὶ τὰ ἱερὰ παπαδικὰ γράμματα αὐτοὺς ἐξεπαίδευσαν· φιλότεκνοι γὰρ ἦσαν ὁμοῦ καὶ φιλόθεοι, φιλάρετοι ὁμοῦ καὶ φιλόξενοι, χρηστοὶ καὶ ἐπιεικεῖς, λαμπροὶ τῷ τρόπῳ, λαμπρότεροι τῇ ἀρετῇ· καὶ μάρτυρες περὶ τούτων οἱ εὔκαρποι κλάδοι αὐτῶν, Ἀρκάδιος Fol. 116. καὶ Θεοσέβιος, | ἐξ ὧν τὸ εὐθαλέστατον καὶ κατάκομον τῆς μακαρίας ῥίζης ἐκείνης γνωρίζεται, ὅτι καὶ τὸ δένδρον, φησίν, ἐκ τοῦ καρποῦ *Matth. 12, 33.* αὐτοῦ ἐπιγινώσκεται καὶ ἀγαθῆς ῥίζης ἀγαθὰ πάντως καὶ τὰ βλαστή-

[1] πυρροῦ *cod.* — [2] Θεοσέβειος *cod.; cf. supra p. 181.*

ματα καὶ χρηστὰ τὰ ἀκρόδρυα καὶ ἀγαθῶν σπορέων ἀγαθὰ τὰ γεώργια.

*uterque parentibus dignus.*

4. Τὰ δὲ ἑξῆς πρὸς τὰ ἑξῆς καὶ τὸ ἐναντίον πρόδηλον, ὅτι ἐκ πονηροῦ πονηρότερον βλάστημα, ὡς καὶ ἡ γραφὴ μαρτυρεῖ, ὅτι ἐκ σπέρματος ὄφεων ἐξελεύσονται ἔκγονα ἀσπίδων καὶ ἐξ ἀσπίδων πάλιν ὄφεις πετόμενοι, (*Isa. 14, 29.*) ἤτοι ὁ πονηρὸς γεννήτωρ γεννᾷ αὐτοῦ πονηρότερον, καὶ τὸ πονηρὸν γέννημα πάλιν αὐτοῦ πονηρότερον ὅπερ ἐστὶν ὄφις καὶ ἀσπὶς καὶ πάλιν ὄφις πετόμενος καὶ ἄλλος· γεννᾷ γὰρ πάθος μικρὸν πάθος αὐτοῦ μειζότερον κἀκεῖνο πάλιν ἄλλο μειζότερον· οἷόν τι λέγω· γεννᾷ ἡ ἐπιθυμία τῆς ἁμαρτίας τὸ ἀποτέλεσμα, τὴν αὐτῆς μειζοτέραν, ἡ δὲ ἁμαρτία γεννᾷ τὸν ἀπὸ Θεοῦ χωρισμόν. Καὶ πάλιν γεννᾷ κενοδοξία ὑπερηφανίαν τὴν αὐτῆς μιαρωτέραν, ἡ δὲ ὑπερηφανία ἄρνησιν Θεοῦ βοηθείας καὶ τὰ ἑξῆς, ἅτινά ἐστιν ὄφεις καὶ ἀσπίδες καὶ πάλιν ὄφεις πετόμενοι. Ἐξ ἀγαθῶν δὲ γονέων, ὡς καὶ οἱ νῦν εὐφημούμενοι Ἀρκαδίου καὶ Θεοσεβίου γεννήτορες, ἀγαθὰ τὰ γεννήματα καὶ ἡ δόξα πανευκλεής· δόξα γὰρ γονέων ὁσιότης παίδων | καὶ τιμή, φησίν, (Fol. 116v.) αὐθεντῶν οἰκετῶν φόβος.

*Theosebius greges pascit,*

5. Αὐτάρκη δὲ τὸν βίον ἐκέκτηντο οἱ νῦν ἐκθειαζόμενοι, ὥστε μήτε πενίᾳ πιεζόμενοι κατατρύχεσθαι μήτε πολλῷ πλούτῳ βριθόμενοι πρὸς τὰ κάτω καταδουλοῦσθαι[1]· ὅθεν καὶ τὸν παῖδα Θεοσέβιον τοῖς προβάτοις ἕπεσθαι κατετάξαντο· καὶ οὐκ ἂν τοῦτο κατεδέξαντο, εἰ τῶν πλουσίων σφόδρα ἐτύγχανον· οὐκ ἂν τὸ τοῦ βίου δοξάριον τούτους πρὸς τοῦτό ποτε συνεχώρησε· πλουσίους δὲ ἔγωγε τούτους φημὶ τῇ ἀρετῇ καὶ τῇ τῆς γνώμης εὐθύτητι, αὐτάρκεις δὲ τοῖς ἀναγκαίοις, ὡς εἴρηται, διὰ τὸ καὶ δυσκόλως πλούσιοι πρὸς βασιλείαν Θεοῦ εἰσάγεσθαι δεδιττόμενοι[2]. (*Matth. 19, 23.*) Ἔσπευδον δὲ καὶ τοὺς δύο παῖδας αὐτῶν ἐν μηδενὶ τῆς οἰκείας εὐγενείας καὶ ἀρετῆς ἀπολιμπάνεσθαι· καὶ Ἀρκάδιον (*Arcadius CP. mittitur;*) μὲν πρὸς τὴν βασιλίδα τῶν πόλεων ἔστειλαν, εἴτε διὰ μαθημάτων παιδείαν, εἴτε διὰ τρόπον ἄλλον, ἀκριβῶς λέγειν οὐκ ἔχω· Θεοσέβιον δὲ ὡς μειράκιον οἴκοι κατεῖχον, περὶ οὗ καὶ εἰς τὸν περὶ αὐτοῦ λόγον προεγράψαμεν καὶ παρεδηλώσαμεν πλατυτέρως.

*virtutis studio*

6. Εἶτα μετὰ τινας χρόνους ἐπανήκοντος Ἀρκαδίου τῆς βασιλίδος, ἀρετῇ καὶ ἀγχινοίᾳ καὶ χρηστότητι τρόπων περι|αυγάζοντος, (Fol. 117.) κόρον λαβεῖν τοῖς χρηστοῖς τούτοις πλεονεκτήμασιν οὐκ ἠνείχετο, καθότι οὐδὲ κόρον ὁ θεῖος ἔρως καὶ ἡ κατὰ Θεὸν προκοπὴ λαμβάνειν οἶδέ ποτε· ἀλλ' ὅσον ἄν τις πλουτήσειε ταῖς ἀρεταῖς, τοσοῦτον πλείους

[1] K, καταδουλούμενοι *cod.* — [2] *supra, p. 191, n. 1.*

ἐπιθυμεῖ· καὶ καθόσον τις πρὸς οὐρανὸν ἀνατείνῃ τὴν ἔφεσιν, ἔτι πλείονα τὴν ἐπίτασιν ἔχει περὶ τῶν ἄνω καὶ καθόσον τις ποτισθῇ ἐκ τῆς θείας καὶ ἀδαπανήτου πηγῆς, κατὰ τοσοῦτον πλεῖον δαψιλῶς κατὰ τὰς ἐλάφους πρὸς τὰς πηγὰς τῶν ὑδάτων καθέλκεται, τῷ θείῳ φλεγόμενος καὶ πυρπολούμενος ἔρωτι· ὅθεν καί τις ζῶντος πηγὴν ὕδατος *Ps. 62, 2; 41, 1.* ἀναβλύζων καὶ πάλιν διψῶν ἔκραζεν· « Ἐδίψησέ σε ἡ ψυχή μου· καὶ ὃν τρόπον ἐπιποθεῖ ἡ ἔλαφος ἐπὶ τὰς πηγὰς τῶν ὑδάτων, οὕτως ἐπιποθεῖ ἡ ψυχή μου πρὸς σέ, ὁ Θεός· ἐδίψησεν ἡ ψυχή μου πρὸς τὸν Θεὸν τὸν ἰσχυρὸν τὸν ζῶντα· πότε ἥξω καὶ ὀφθήσομαι τῷ προσώπῳ τοῦ Θεου; » οὗ τῷ φλογμῷ τῆς ἀγάπης κατατηκόμενος ἐδροσίζετο καὶ *Ps. 41, 4.* διετρέφετο τὰ δάκρυα τὰ ἑαυτοῦ· « ἐγενήθη, φησίν, τὰ δάκρυά μου ἐμοὶ ἄρτος ἡμέρας καὶ νυκτός, ὥστε πάντα μὲν ἔχουσι κόρον, πάντα *Ps. 118, 6.* δὲ προσδέχονται πέρας· πάσης, φησίν, συντελείας εἶδον πέρας, πλα- *Fol. 117v.* τεία δὲ καὶ ἀπέραντος ἡ ἐντολή σου : καὶ ὁ ταύτης καρπὸς σφόδρα καὶ πέρας μὴ ἔχουσα οὐδὲ κόρον οἶδε λαμβάνειν ποτέ. »

*oratione, ieiunio,* **7.** Τοῦτον οὖν τὸν ἀκόρεστον κόρον τῶν θείων πλεονεκτημάτων καὶ Ἀρκάδιος ὁ θεῖος μὴ κορεννύμενος, ὄρεσι καὶ σπηλαίοις καὶ ταῖς ὀπαῖς τῆς γῆς κατεκρύπτετο, νηστείαις καὶ ἀγρυπνίαις καὶ προσευχαῖς διεκοσμεῖτο καὶ πρὸς τὸν θεῖον ἐξήπτετο ἔρωτα· καὶ ἀνθρώπους διαλανθάνειν ἐσπούδαζε μὲν οὐ διέλαθε δέ, ὥσπερ καὶ πόλις οὐ δύνα- *Matth. 5, 14.* ται διαλαθεῖν ἐπάνω ὄρους κειμένη οὐδὲ λύχνος φαεινὸς ὑπὸ τὸν μόδιον κατακρύπτεσθαι πέφυκε· καὶ ὥσπερ πάλιν οἱ δρῶντες τὴν ἁμαρτίαν φανεροῦνται καὶ μὴ βουλόμενοι, οὕτω καὶ οἱ δρῶντες τὴν δικαιοσύνην φανεροῦνται καὶ μὴ βουλόμενοι· καὶ ὥσπερ ἐκείνοις ἐπακολουθεῖ μέμψις καὶ στηλιτεύματα, οὕτω καὶ τούτοις ἐπακολουθεῖ φήμη μετ' ἐγκωμίων, εἰ καὶ μὴ ταύτην προσίενται, τῆς θείας καὶ μόνης εὐκλείας τὴν ἔφεσιν ἔχοντες· ἀλλ' ὅμως μετ' ἐκείνης καὶ ταύτης *Luc. 8, 17.* ἐπαπολαύουσι, ὅτι οὐκ ἔστιν ἄγνωστον εἴτε χρηστὸν εἴτε φαῦλον, ὃ οὐ γνωσθήσεται καὶ εἰς φανερὸν ἔλθῃ, λέγει Κύριος. Καὶ Ἀρκάδιος ὁ *Fol. 103.* θεῖος καθ' ὅσον ὧδε κἀκεῖσε[1] περὶ τοῖς ἄντροις ἐναποκρύπτεσθαι ἤθελε καὶ λεληθότως ἐργάζεσθαι τὴν ἀρετήν, κατὰ τοσοῦτον ἐφανέρου τοῦτον ὁ Θεός· ὅθεν καὶ δωρημάτων θείων αὐτὸν κατεκόσμησεν, ἤτοι κατὰ *divinis donis praeclarus,* δαιμόνων ἰσχὺν καὶ χάριν προγνωστικὴν καὶ ἰαματικὴν τοῖς προσιοῦσιν αὐτῷ μετὰ πίστεως. Ὁ γὰρ τοῖς αὐτοῦ ἀποστόλοις ἐπιδοὺς ἐξουσίαν *Matth. 10, 11.* κατὰ πνευμάτων ἀκαθάρτων καὶ τὸ ἰᾶσθαι πᾶσαν νόσον καὶ πᾶσαν

[1] *hic, permixtis foliis inserenda sunt codicis folia 103-104.*

μαλακίαν, αὐτὸς καὶ τὸν τούτοις ὁμότροπον Ἀρκάδιον τὸν πανόλβιον τοῖς αὐτοῖς χαρίσμασι κατεκόσμησε καὶ τοῦ θρόνου διάδοχον ἄξιον ἐναπέδειξεν. Οὗτος οὖν τὴν λογικὴν ὁλκάδα ἔχων πεπληρωμένην πράξεων ἀγαθῶν καὶ θείων χαρισμάτων καὶ νεκρώσας τὰ ἐπὶ γῆς μέλη *Col.* 3, 5. καὶ εὐήνιον τὸ δυσήνιον σῶμα κατασκευάσας καὶ τὸ χεῖρον καθυποτάξας τῷ κρείττονι καὶ ἀριστεύσας κατὰ δαιμόνων καὶ βασιλεύσας κατὰ παθῶν τυραννίδος καὶ γενόμενος πλήρης τοῦ πνεύματος καὶ ἀνὴρ ἐπιθυμιῶν, τέλειος, ἄκακος καὶ οἶκος ἐπάξιος Θεοῦ, οὐκ ἔδει *Dan.* 9, 23. λοιπὸν τῶν τοσούτων ἀγαθῶν τὸ θησαύρισμα ἐν ὄρεσι κατακρύπτεσθαι καὶ σπηλαίοις καὶ ταῖς ὀπαῖς τῆς γῆς, ἀλλ' ἔδει μᾶλλον ὡς λύχνον ἐπὶ *Hebr.* 11, 38. λυχνίαν προκομισθῆναι πρὸς φωταυγίαν τοῦ λαοῦ· ὅπερ καὶ γέγονεν.

8. Τὸ τηνικαῦτα γὰρ ἔρχεται πρὸς τὰς τοῦ βίου | δυσμὰς Νίκων Fol. 103v. ἐκεῖνος ὁ μέγας ὁ τότε διακατέχων τῆς ἐκκλησίας τοὺς οἴακας, καὶ τὸν episcopus creatur; βίον ἀποπεράνας ἐν ὁσιότητι καὶ δικαιοσύνῃ, ψηφίζεται ἀντ' αὐτοῦ ψήφῳ Θεοῦ Ἀρκάδιος ὁ θεσπέσιος καὶ τοῦ θρόνου ἐπάξιος· ὃς τὴν ψῆφον δυσχερῆ καὶ βαρεῖαν ἡγούμενος, ἀποδιδράσκειν ἐσκέπτετο, ὡς τῆς φίλης ἐρήμου καὶ τῆς θεογνώστου ἡσυχίας μὴ ὑποφέρων τὴν διάζευξιν. Ἀλλ' ἐπειδὴ τὴν θείαν ψῆφον ἔδει νικῆσαι, καὶ νενίκηκεν ἤδη, κεχειροτόνηται λοιπὸν κατὰ τὴν εἰθισμένην τῇ ἐκκλησίᾳ τάξιν καὶ ἀκολουθίαν καὶ τῆς οἰκείας πατρίδος κατακοσμεῖ τὴν προεδρείαν· καὶ εἶχεν αὐτὸν ὁ θρόνος ἤδη ὡς φανότατον λύχνον προφαίνοντα [1] ἀπὸ λυχνίας καὶ δᾳδουχοῦντα τὸν οἶκον· Θεοσέβιον δὲ τὸν ὁμαίμονα τούτου ἀφανείας παρακατεῖχε τιμή, ὡς ἐπὶ μοδίῳ τῶν ἰδίων κατορθωμάτων τὸ φῶς ἔχοντα [2] ἐγκεκρυμμένον, ἅτε δὴ ὡς πρόβατα νέμοντα [3] καὶ γυναικὶ προσπελάζοντα καὶ βίῳ προσομιλοῦντα, καὶ μηδενὸς τοῦτον ὑποτοπάζοντος ἁγνὸν ὑπογύναιον, μηδὲ τὴν σύμβιον αὐτοῦ ἐπιστάμενός τις ὕπανδρον παρθένον, ἕως οὗ τὸ τοῦ βίου πέρας καὶ τῶν πραγμάτων ἡ πεῖρα καὶ ἡ τῶν θαυμάτων ἐνέργεια δεδήλωκε τὸ ἆθλον.

9. Ἀρκάδιος < οὖν [4] > ἦν ἐπὶ τοῦ θρόνου ὡς φῶς, ὡς ἄρτος, ὡς gregem ὕδωρ, ὡς | ἅλας, ὡς οἰκοδόμος, ὡς τέκτων, ὡς γεωργός, ὡς θεριστής, Fol. 104. ὡς ποιμὴν καὶ ὡς Χριστοῦ στρατιώτης καθωπλισμένος τὴν χάριν τοῦ ἁγίου πνεύματος, καὶ ἐντεῦθεν φωτίζων, διατρέφων, ποτίζων, ἁλίζων, οἰκοδομῶν, τεκτονεύων, κατασπέρων [5], θερίζων, νέμων, ποιμαίνων καὶ τοὺς ἐχθροὺς τῶν προβάτων ἀναιρῶν ἀσυγγνώστως, καὶ φωτίζων

[1] *ita prius cod. ut videtur, nunc* προφαίνον |||| *corr.* προφαίνων. — [2] *ita prius cod. ut vid., nunc* ἔχον |||| *corr.* ἔχων. — [3] *ita prius cod. ut vid., nunc* νέμον ||||| *corr.* νέμων. — [4] *om. cod.* — [5] *ita cod.* κατασπείρων *exspectes.*

μὲν δηλονότι [1] πρὸς θεογνωσίαν, διατρέφων τῷ λόγῳ τῆς χάριτος, ποτίζων τῆς εὐσεβείας τὰ νάματα, ἁλίζων πρὸς ἀρετήν, ὅτι καὶ τὸ κάλλιστον τῶν βρωμάτων ἄναλον ἄχρηστον, οἰκοδομῶν διὰ μετανοίας τὰς πεπτωκυίας ψυχάς, τεκτονεύων ὁλκάδα πρὸς τὴν ἄνω διάπλευσιν, κατασπέρων [2] ταῖς λογικαῖς ἀρούραις τὸ σωτήριον κήρυγμα, θερίζων καὶ πυρπολῶν τὰ κακοδόξων ζιζανιώδη καὶ πανολέθρια σπέρματα, νέμων καὶ ποιμαίνων ἐπὶ νομὰς ζωηφόρους τὸ λογικὸν ποίμνιον τοῦ Χριστοῦ, τοὺς λύκους δὲ καὶ τοὺς κλέπτας, τούς τε ὁρατοὺς καὶ ἀοράτους ἐχθροὺς κατατιτρώσκων ὡς ἀριστεὺς τροπαιοῦχος τῇ
*Eph.* 6, 17. ὀξείᾳ μαχαίρᾳ τοῦ πνεύματος, ὅ ἐστι, φησί, ῥῆμα Θεοῦ.

more apostolico. *Hebr.* 7, 26. Fol. 104v.
**10.** Τοιούτου δὲ ὄντος αὐτοῦ καὶ τηλικούτου τυγχάνοντος, πάντως ἐχρῆν λέγειν τοὺς ὑπ' αὐτὸν ὅτι· « Τοιοῦτος ἡμῖν ἔπρεπεν ἀρχιερεύς, ὅσιος, ἄκακος, καθαρός, φωτεινός, θρεπτικός, πηγαῖος, | ἀρτυματιαῖος, οἰκοδομικός, τεκτονευτικός, καλλισπορεύς [3], καλλιδρέπανος [4], καλοποιμήν, καλονομεύς, καλοστρατιώτης καὶ τῆς τῶν οὐρανῶν βασιλείας ἐπάξιος· ὃς οὐκ ἔχει καθ' ἡμέραν ἀνάγκην ὡς οἱ λοιποὶ ἀρχιερεῖς περὶ βιωτικῶν μελημάτων πρότερον φροντίζειν, ἔπειτα τῶν τοῦ Θεοῦ,
*Phil.* 3, 20. ἀλλὰ τὴν ἅπασαν ἔφεσιν ἔχειν ἐν τῷ οὐρανῷ, ἐν ᾧ καὶ τὸ πολίτευμα εἶχε καὶ τῆς διανοίας τὸν ὀφθαλμόν, ἐν ᾧ ἔσχε τὸν νοῦν καὶ τὰς φρένας βαδίζων ἐπὶ τῆς γῆς, ἐν ᾧ ἐθησαύριζε τοὺς θησαυροὺς τῶν καμάτων καὶ τῶν σπουδασμάτων αὐτοῦ διὰ τὸ μὴ εἶναι κλέπτας ἢ
*Luc.* 12, 33. σῆτας φθορέας ἢ λύπην ἢ στεναγμόν· ἐν ἐκείνῳ τῷ χώρῳ τὰ πάντα ἐν πᾶσιν αὐτοῦ ἐκεῖ ἀποθέμενος ἐθησαύρισε· διὸ καὶ τοιοῦτος ἡμῖν ἔπρεπεν ἀρχιερεὺς ὡς οἷόν τε μιμητὴς τοῦ μεγάλου ἐκείνου ἀρχιερέως τοῦ κατὰ τὴν τάξιν Μελχισεδὲκ ὀφθέντος ἐπὶ τῆς γῆς καὶ διεληλυθότος [5] τοὺς οὐρανοὺς καὶ ὑψηλότερον αὐτοῦ ἀνελθόντος καὶ ἐντειλαμένου·
*Io.* 12, 26. εἴ τις ἐμοὶ διακονεῖ, ἐμοὶ ἀκολουθείτω καὶ ὅπου εἰμὶ ἐγὼ ἐν τῷ παραδείσῳ τῷ ἐμῷ, ἐν τῇ βασιλείᾳ τῇ ἐμῇ, ἐν τῇ δόξῃ τῇ πατρικῇ μου, ἐκεῖ καὶ ὁ διάκονος ὁ ἐμὸς ἔσται· τοιοῦτος ἡμῖν ἔπρεπεν ἀρχιερεὺς
Fol. 118. περιεζωσμένος τὴν σωφροσύνην καὶ νήφων ὑπὲρ τῆς ποίμνης | καὶ ἀνάπτων τὸν λύχνον τῆς διανοίας καὶ προσδεχόμενος τὸν δεσπότην
*Luc.* 12, 42. καὶ τοῖς συνδούλοις εὐκαίρως ἐπιδιδοὺς τὸ σιτομέτριον· τοιοῦτος ἡμῖν ἔπρεπεν ἀρχιερεὺς ἐμπορευτὴς καὶ ἐργάτης τοῦ δεσποτικοῦ ἀργυρίου καὶ τοῦ ταλάντου διανομεὺς καὶ εἰσεληλυθὼς εἰς τὴν δόξαν τοῦ κυρίου αὐτοῦ. »

[1] δηλοννότι *cod.* — [2] *supra, p. 201, n. 5.* — [3] καλισπορέος *cod.* — [4] καλιδρέπανος *cod.* — [5] καὶ ἐντειλαμένου *add. cod. sed corr. del.*

**11.** Ἐν ταύτῃ οὖν τῇ κυριακῇ δόξῃ τε καὶ χαρᾷ εἰσεληλυθὼς καὶ [*Matth. 25, 21.*] Ἀρκάδιος ὁ θαυμάσιος ὡς δοῦλος ἀγαθὸς καὶ πιστὸς καὶ τοῦ δεσποτικοῦ ταλάντου διττὸς εἰσαγωγεύς, καὶ ὁ τῆς νίκης ἐπώνυμος Νίκων ὁ μέγας καὶ Ἀρίστων ὁ περιβόητος κατὰ δαιμόνων ἄριστος ἀριστεύς, [**sanctorum pontificum**] ἡ τρισόλβιος σάλπιγξ, ἡ τρίφθογγος λύρα τοῦ πνεύματος, ἡ τρίδομος βάσις τῆς ἐκκλησίας, ἡ τρισσέσοπτρος τῶν ἀγαθῶν ἐπιφάνεια, ἡ τρίσειρος τῶν δογμάτων πλοκή, ἡ τῆς τριάδος τριπαράστατος παραστάς, ἡ τρίφθογγος περὶ τῆς τριάδος φθογγή, ἡ τρίφωτος τῆς τρισηλίου μονάδος θεραπαινίς, ἡ τρισαυγέστατος δᾳδουχία τῶν ἐν σκότει κειμένων, ἡ τρισόλβιος τῆς τρικατοίκου κτίσεως διδαχή, ἡ τρίστυλος τῆς ἐκκλησίας κρηπίς, ἡ τρισαυγὴς τῆς ἀχωρίστου τριάδος πανσεβάσμιος οἴκησις. Ἐκεῖ οὖν εἰς τὴν χαρὰν τοῦ Κυρίου ἐν τῇ δόξῃ τῇ ἀνεκλαλήτῳ συνεκάλεσεν ὡς θεράποντας καὶ διακόνους αὐτοῦ καὶ ἀρχιερεῖς ὁ [*Hebr. 5, 6.*] μέγας ἀρχιερεὺς ὁ κατὰ τὴν τάξιν Μελχισεδέκ· | ἐκεῖ συνεκλήθη καθόλου [**Fol. 118v.**] καὶ ἅπας τῶν ἀρχιερέων ὁ μελισσών, ἐκεῖ ἡ θεόβρυτος καὶ γονιμωτάτη πηγὴ τῆς ζωηφόρου διδασκαλίας Βασίλειος ὁ μέγας, [**exempla aemulatus,**] ἐκεῖ τὸ βαθύτατον φρέαρ τῆς θεολογίας τὸ κράτος καὶ ὁ τῶν δογμάτων βυθὸς Γρηγόριος ὁ θεολόγος καὶ γρηγορώτατος νοῦς· ἐκεῖ οὖν καὶ ὁ περιβόητος ἐν ποταμοῖς ὁ μέγας ὠκεανὸς ὁ περικυκλῶν πᾶσαν τὴν οἰκουμένην ταῖς διδαχαῖς θεῖος Χρυσόστομος, ἡ χρυσαυγίζουσα τοῦ ἁγίου πνεύματος περιστερά, ἡ χρυσόρειθρος γλῶσσα τῶν ῥείθρων τῆς χάριτος, ἡ χρυσοκόλλητος λύρα τῆς σωτηρίου φθογγῆς, ἡ χρυσότευκτος μουσικὴ τῆς μελιφθόγγου φωνῆς, ἡ χρυσήλατος σάλπιγξ ἡ περιηχοῦσα τὰ περάματα, ἡ χρυσέα τοῦ πνεύματος ἀξίνη καὶ μάχαιρα ἡ ἐκκόπτουσα καὶ ἐξαφανίζουσα τῶν κακοδόξων τὰ δόγματα καὶ τῷ πυρὶ παραπέμπουσα, ἡ χρυσαυγέστατος αἴγλη καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος ἔλλαμψις, τὸ χρυσοειδέστατον ῥεῖθρον τῆς διδαχῆς καὶ διειδέστατον, τὸ παγχρυσότατον ἔσοπτρον τῶν ἀφανῶν καὶ ἀδήλων τὴν δήλωσιν ἐκκαλύπτον, τὸ χρυσορητόρευτον ἄροτρον τῆς οὐρανίου γεωργίας, τὸ θαυμασιώτατον, ἡ χρυσόνευρος ναῦλα τῆς ἡδυφθόγγου φωνῆς. Ἐκεῖ οὖν ἐν τῇ ῥηθείσῃ χαρᾷ τοῦ Κυρίου Χρυσόστομος, Βασίλειος, Γρηγόριος, Νίκων, Ἀρίστων, Ἀρκάδιος, | ὁ τῆς σήμερον [**Fol. 119.**] πανηγύρεως ἔξαρχος, καὶ ἅπας τῶν θείων ἀρχιερέων ὁ κάλλιστος ὁρμαθὸς σὺν τῷ μεγάλῳ αὐτῶν ἀρχιερεῖ καὶ σωτῆρι Θεῷ συναγάλλεται καὶ συνευφραίνεται· ὧν ταῖς εὐχαῖς, Χριστὲ βασιλεῦ, καὶ ταῖς αὐτῶν διδαχαῖς ὁδηγουμένους ἡμᾶς τῆς εἰσόδου ἐκείνης καὶ ἀνεκλαλήτου χαρᾶς πάντας ἡμᾶς καταξίωσον.

pascit, **12**. Ἀλλὰ δεῦρο καὶ πρὸς τὸν θεῖον Ἀρκάδιον τὸν λόγον πάλιν ἀνακομίσωμεν, εἰ καὶ μικρὸν πρὸς τοὺς αὐτοῦ συμποιμένας τὸν λόγον προσεφηπλώσαμεν, ὅπως ἐν τῇ αὐτοῦ πανηγύρει καὶ οἱ τούτου συμπράκτορες συγχορεύσωσιν. Οὗτος οὖν, ὡς προείρηται, ποιμάνας τὸ ποίμνιον τοῦ Χριστοῦ ἐν ὁσιότητι καὶ δικαιοσύνῃ καὶ τὸν καλὸν ἀγῶνα *II. Tim. 4, 7.* ἀγωνισάμενος, τὸν δρόμον τελέσας καὶ τὴν πίστιν τηρήσας, εὔδηλον ὅτι καὶ τὸ στέφος τῆς δικαιοσύνης αὐτὸν προσεδέχετο· καὶ δὴ ἐφειστήκει αὐτῷ λοιπὸν ἡ τοῦ βίου δύσις καὶ τὸ πέρας τοῦ δρόμου καὶ ἡ κατάπαυσις· ἐφίσταται τῆς ἀναλύσεως ὁ καιρός, παραγίνεται τῆς αἰχμαλωσίας ἡ ἀνάκλησις· διὸ οὐδὲ λύπης ἢ δυσχερείας ἴχνος ἦν πρὸς αὐτόν· αἰχμαλωσίας γάρ τις ἀπολυτρούμενος δεσμῶν καὶ φυλακῆς ἀπολυόμενος καὶ πρὸς τὴν ἰδίαν πατρίδα ἐπανερχόμενος, ὅση αὐτῷ Fol. 119v. χαρὰ καὶ θυμηδία ἐντεῦθεν προσ|γίνεται, ἐκεῖνοι καὶ μόνοι γινώσκουσιν οἱ πείρᾳ μεμαθηκότες τὸ τῆς χαρᾶς ἀνεκλάλητον. Τοιγαροῦν καὶ οἱ πρὸς τοῦ βίου πέρας ἐρχόμενοι ἄνδρες δίκαιοι καὶ τοῦ δεσμοῦ τῆς τυραννούσης σαρκὸς ἀπολυόμενοι καὶ τὴν ἀνάκαμψιν πρὸς τὸν οἰκεῖον δεσπότην καὶ τὴν πατρίδα ἐν ἀγαθῇ πεποιθήσει ποιούμενοι, τίς ἂν μὴ πείρᾳ μεμαθηκὼς ἐκείνην ἐκτραγῳδήσειε τὴν χαράν; ἔστι γὰρ τούτοις ὡς ἀληθῶς ἐν Κυρίῳ ὕπνος ὁ θάνατος καὶ ὄντως ἀνάπαυσις· ὁ γὰρ δεσποτικὸς θάνατος τὸ [1] τοῦ θανάτου κέντρον ἐξαφανίσας πρὸς ὕπνον ἄμειψε [2] καὶ ἀνάπαυσιν· καὶ τοῦτο προᾴδουσα ἡ θεία γραφὴ ἔλεγεν· *I. Cor. 15, 55.* Κατεπόθη ὁ θάνατος εἰς νῖκος, ποῦ σου, θάνατε, τὸ κέντρον; ποῦ σου, ᾅδη, τὸ νῖκος; καὶ ἐντεῦθεν λοιπὸν οὐ φοβερώτατος ἀλλὰ καὶ ποθεινότατος τοῖς δικαίοις ὁ θάνατος· ὅθεν καί τις ποτνιώμενος ἔλεγεν· *Ps. 141, 8; 41, 3.* ἐξάγαγε ἐκ φυλακῆς σαρκικῆς τὴν ψυχήν μου, τοῦ ἐκδεμῆσαι πρὸς σέ· πότε ἥξω καὶ ὀφθήσομαι τῷ προσώπῳ τοῦ Θεοῦ; καὶ ἕτερος· Ἐπιθυ*Phil. 1, 23; Gal. 2, 20.* μίαν ἔχω, φησίν, τοῦ ἀναλῦσαι καὶ σὺν Χριστῷ εἶναι· διότι Ζῶ οὐκ ἔτι ἐγώ, Ζῇ δὲ ἐν ἐμοὶ Χριστός.

moritur **13**. Τοιοῦτος οὖν καὶ ὁ μέγας Ἀρκάδιος πεφυκώς, ὕπνον οὐ θάνα-Fol. 120. τον, ἐλευθερίαν καὶ ἀνάκλησιν τὴν [3] ἀποβίωσιν ἐλο|γίζετο· ἐθρήνουν δὲ εἰκότως τὰ τέκνα τὴν ὀρφανίαν, τὰ πρόβατα τὸν ποιμένα, οἱ νοσοῦντες τὸν ἰατρόν, οἱ πένητες τὴν χορηγίαν, οἱ πρεσβῦται τὴν βακτηρίαν, οἱ νέοι τὴν παιδαγωγίαν, οἱ ὀρφανοὶ καὶ αἱ χῆραι τὸν ἐπίκουρον καὶ προστάτην· ἀλλ' ἐπειδὴ ἔδει καὶ αὐτὸν ὡς ἄνθρωπον ἀποδοῦναι τὸ τῆς φύσεως ὄφλημα, ἀπέδωκεν ἤδη καὶ ἀποπεραίνει τὸ

[1] *corr. supra lin. add.* — [2] ἀμεῖψαι *cod.* — [3] τὸν *cod. corr.*

πέρας τοῦ βίου, αὐγούστῳ μηνὶ τῇ ἐννάτῃ καὶ εἰκοστῇ, ἀξίαν ὄντως τοῦ βίου καὶ τῶν κατορθωμάτων αὐτοῦ εὐμοιρηκὼς τὴν ἡμέραν τῆς τελευτῆς, ὁπηνίκα καὶ ὁ μείζων τῶν προφητῶν Ἰωάννης ὁ μέγας καὶ τοῦ Χριστοῦ πρόδρομος καὶ βαπτιστὴς ἀπετμήθη ἐκ παρανόμου χειρός. Καὶ Ἀρκάδιος τὸ τῆς ἡμέρας κλέος ταύτης πεπλουτηκώς, τὸ τοῦ βίου τέλος καθυπεδέξατο, ἐπεὶ καὶ αὐτὸς τὸν ἡσύχιον καὶ ἐρημικὸν βίον φιλοπόνως ἠσπάζετο, οὐ πρὸ τῆς ἐπισκοπῆς μόνον ἁπλῶς ἀλλὰ καὶ μετὰ τὴν ἐπισκοπὴν πρὸς τὰ ἐχόμενα ὄρη εὐκαίρως παραγενόμενος μετὰ νηστείας καὶ ἀγρυπνίας καὶ προσευχῆς καὶ δακρύων ἀπεδίδου τὰς εὐχὰς τῷ δεσπότῃ Θεῷ.

augusti 29.

**14**. Θαύματα δὲ πάμπολλα ἔτι ζῶν καὶ ἀποβιοὺς καὶ μέχρι τοῦ νῦν ἐπήγασε καὶ πηγάζει Θεὸς δι' αὐτοῦ, ἅτινα κατὰ μέρος διὰ τὸ τοῦ λόγου μῆκος διαγράψαι οὐκ ἠθέλησα | καὶ ὥσπερ ὁ καθαρῶς βλέπων οὐ χρείαν ἔχει διδαχῆς ἄλλου ἀναβλέψαι καὶ ἰδεῖν τὴν τοῦ ἡλίου λαμπρότητα, οὕτω καὶ οὗτος ὁ ἅγιος, ἐκ τῶν δρωμένων ὑπ' αὐτοῦ καὶ γενομένων θαυμάτων ἡ αὐτοῦ εὔκλεια καὶ παρρησία πρὸς Θεὸν γνωρίζεται· ὥστε καί τις πρὸ μικροῦ γεωμέτρης μετὰ ὑψηλῆς ὀφρύος καὶ ἀλαζονικοῦ γέμων φρονήματος παρέβαλε τῇ τοῦ ἁγίου μονῇ καὶ ὥρμησε τοῦ γεωμετρῆσαι τὰς ἀρούρας αὐτοῦ· καί τινων εἰρηκότων μὴ συγχωρεῖν τὸν ἅγιον μετρηθῆναί τι τῶν αὐτοῦ, λῆρος αὐτῷ τὰ λεγόμενα ἦν· καὶ δὴ τὸν τῆς γεωμετρίας σχοῖνον ἐφαπλώσαντος[1] τῇ χώρᾳ, δαιμόνιον παρευθὺς ἐπισκήπτει τῷ ἵππῳ αὐτοῦ· καὶ ταράξαν αὐτὸν καταράσσει αὐτὸν ἄνωθεν κάτω· καὶ μέλλον τοῖς ὀδοῦσι καὶ τοῖς ποσὶν αὐτὸν ἀναιρεῖν, μόλις ἀποδιδράσκει τὸν ὄλεθρον· καὶ ἐλεεινῶς προσφοιτᾷ πρὸς τὸν ἅγιον, συγγνώμης καταξιωθῆναι παρακαλῶν καὶ τῆς ἁμαρτάδος κατηγορῶν· καὶ μέντοι τυγχάνει συγγνώμης καὶ ὑποχωρεῖ μετὰ φόβου πολλοῦ, ὡς καὶ τοῦ ἵππου ἀναιρεθέντος ὑπὸ τοῦ δαιμονίου, αὐτοῦ δὲ διανοουμένου, ὅτι τὸν τοῦ ἵππου ὄλεθρον αὐτὸς ἔμελλεν πείσεσθαι, εἰ μὴ Θεὸς διὰ τοῦ ἁγίου θᾶττον αὐτὸν | παρεφύλαξεν.

Miraculum. Fol. 120v. Fol. 121.

**15**. Ἕτερος δέ τις πάλιν ζῳομέτρης καὶ μηδὲν τῆς ἀπονοίας τοῦ ῥηθέντος ἀπολειπόμενος ἀπῆλθε μετὰ ἐπηρμένης ὀφρύος καὶ κατεμέτρησε μετὰ καὶ προσθήκης ψευδοῦς καὶ πλεονεκτικῆς γνώμης τὰ θρέμματα τῆς τοῦ ἁγίου μονῆς καὶ ὑπεχώρησε χαίρων· καὶ τὸ χωρίον κατειληφώς, ἐν ᾧ ἤμελλεν ἀριστῆσαι, στροβεῖσθαι ἤρξατο τὰ ἐντὸς

Aliud miraculum.

[1] K, ἐφαπλώσαντες *cod.*

καὶ οὐ μετρίως ἁπλῶς ἀλλὰ μετ' ὀξύτητος καὶ δριμύτητος ὅτι πολλῆς, ὡς αἰκίζειν[1] αὐτὸν διστόμῳ μαχαίρᾳ τὴν ἔνδον οἰκονομίαν ἀφειδῶς κατατέμνειν αὐτοῦ· εἶτα φάρμακον ἀλεξίκακον καὶ ἰατρικὴν ἐπίσκεψιν ἐπιζητῶν καὶ ὧδε κἀκεῖσε οἱ περὶ αὐτὸν ἐπιτρέχοντες, λύσις τῆς συμφορᾶς ἦν οὐδαμῶς, ἀλλὰ καὶ ἐπίδοσις μᾶλλον καὶ ἐπίτασις ἐπὶ τὸ χεῖρον αὐξάνουσα· εἶτα αἰσθόμενος τὴν εἰς τὸν ἅγιον πλεονεξίαν καὶ μοχθηρίαν καὶ παράνοιαν, μεταστέλλεται τῷ γέροντι τῷ ἡγουμένῳ μετὰ καὶ ἁγίου ἐλαίου καὶ τῆς τοῦ ἁγίου εἰκόνος· ὃς ἐλθὼν καὶ ὑφαλείψας[2] αὐτὸν καὶ τὴν ἁγίαν εἰκόνα τούτῳ προστεθηκώς, ἐξέπνευσε ταχινώτερον, τῆς αὐτοῦ ἀπονοίας καὶ μοχθηρίας καὶ πλεονεξίας τέλος ἐπάξιον εὑρηκώς.

Fol. 121v. Potentia in daemones.

**16.** Ὅσον δὲ κατὰ πνευμάτων ἀκαθάρτων εἶχε[3] τὸ κράτος καὶ ὅσους τῆς τῶν δαιμόνων ἔλυσε τυραννίδος καὶ ὅσους ἐκ ποικίλων ἐθεράπευσε νοσημάτων, οὐ χρείαν ἔχω γράφειν κατὰ μέρος· ἀρκεῖ γὰρ καὶ ταῦτα τοῖς βουλομένοις μαθεῖν, ὡς καὶ ἀπὸ κρασπέδου ὅλον τὸ ὕφασμα καὶ ὡς ἀπὸ μικρᾶς γεύσεως τοῦ πολλοῦ εἴδους τὴν ποιότητα.

Precatio.

**17.** Σὺ δέ, ὦ πατέρων πάτερ καὶ ἱεραρχῶν ἐγκαλλώπισμα, Ἀρκάδιε πανόλβιε, ἐργάτα τοῦ Χριστοῦ ἀμπελῶνος καὶ οἰκονόμε τῶν αὐτοῦ
*Dan. 9, 23.* μυστηρίων καὶ ἄνερ ἐπιθυμιῶν, ὑπόδεξαί μου τὴν πενιχρὰν πρὸς σὲ
*Marc. 12, 42.* τοῦ λόγου προσαγωγήν, ὡς ὁ δεσπότης τὰ τῆς χήρας δύο λεπτά, ἅτε μηδὲν πλέον εὐπορούσης ἐκείνης τότε[4], μηδὲ ἡμῶν νῦν περὶ τὴν πρὸς σὲ ἡμῶν προσφοράν· καὶ ὥσπερ ἐγὼ μνησθεὶς ἐμνημόνευσά σου τὸ κατὰ δύναμιν, οὕτως καὶ αὐτὸς μνήσθητί μου πρὸς τὸν δεσπότην ἐν τῇ ἐνδόξῳ σου μνήμῃ, εἰ καὶ χρείαν οὐκ ἔχεις τῆς ἡμετέρας μνείας· καὶ μάλα δικαίως ἀπόδεξαί μου τὴν εὐγνωμοσύνην, ὅτι καὶ μὴ χρήζοντός[5] σου προσήγαγόν σοι τὸ κατὰ δύναμιν· καὶ τί ἂν εἶχον ποιῆσαι λοιπόν; εἰ ἔχρῃζες, κἀγὼ πλεῖον ἐχώρουν πρὸς χορηγίαν· ἐμοῦ δὲ χρῄζοντος καὶ πάνυ τῆς σῆς μνείας ἐνώπιον τοῦ δεσπότου, πόσον ἂν
Fol. 122. σε περὶ ταύτης σπουδάσαι προσήκει; σοῦ γὰρ λυθέντος | τοῦ δεσμοῦ τῆς σαρκὸς καὶ τῆς τοῦ βίου ἐξορίας ἀπαλλαγέντος καὶ χωρήσαντος πρὸς τὸν δεσπότην καὶ γαλήνης περιτυχόντος καὶ ἀχειμάστου λιμένος εἴσω χωρήσαντος, ῥᾴδια κέκτησαι πάντα καὶ ἄσινῆ. Ἡμεῖς δὲ καθόλου καθυστερούμεθα τούτων ἁπάντων ὡς τῷ βίῳ τῷ μοχθηρῷ τούτῳ καὶ τῷ σαρκίῳ περινοστοῦντες καὶ συμπλεκόμενοι καὶ προσπαλαίοντες καὶ προσεδρεύοντες καταπίπτομεν· σοῦ δὲ μνημονεύσαντος καὶ λιτα-

[1] *ita cod.;* αἰτίζειν? K. — [2] *ita cod.; melius* ὑπαλείψας. — [3] εὖχε *cod. corr.* — [4] *ita prius cod., corr.* τάτε. — [5] χρίζοντος *cod.*

νεύσαντος ὑπὲρ ἡμῶν τῷ δεσπότῃ τῶν ὅλων, πάντως τὴν κατὰ τούτων ἡμῖν ὡς πλουσιοπάροχος νίκην ἐπιβραβεύσοι· καὶ χάριν ὁμολογήσαντες τῇ ταχινῇ σου πρεσβείᾳ τῷ δοξάσαντι ἅμα τῷ δοξασθέντι δοξάσωμεν ἀξιόχρεως, ὅτι αὐτῷ πρέπει πᾶσα δόξα, τιμὴ καὶ προσκύνησις, τῷ πατρὶ καὶ τῷ υἱῷ [1] καὶ τῷ ἁγίῳ πνεύματι, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

## 6. *Oratio de terrae motibus.* Fol. 129.

Νεοφύτου πρεσβυτέρου μοναχοῦ καὶ ἐγκλείστου ἀνάμνησις περὶ σεισμῶν διαφόρων, καὶ ζήτησις περὶ τούτων καὶ περὶ Θεοῦ κηδεμονίας.

**1.** Ζητῶν πολλάκις ἐγὼ τὴν αἰτίαν, δι' ἣν ἡ γῆ τρέμει καὶ κατασείεται, διττὴν ταύτην εὑρίσκω σαφῶς, τοῦτο μὲν διὰ τοὺς πολυθέους καὶ θεοποιοῦντας τὴν κτίσιν, ἵνα γνῶσιν, ὅτι εἷς [2] Θεὸς ὁ κτίσας τὸν κόσμον καὶ τινάσσων τὴν γῆν ὡς χλαμύδα μικρὰν καὶ στερεῶν αὐτὴν (*Isa.* 42, 5.) αὖθις ἐπὶ τὴν ἀσφάλειαν αὐτῆς, τοῦτο δὲ καὶ διὰ πλῆθος πολὺ παρανομούντων ἀνθρώπων· ὁ ἐπιβλέπων, φησίν, ἐπὶ τὴν γῆν | καὶ ποιῶν (Fol. 129v.) αὐτὴν τρέμειν· καίτοι γε μυριοπλάσιον ἡλίου ἑκάστοτε Θεὸς ἐπιβλέπει (*Ps.* 103, 32.) ἐπὶ τὴν γῆν, ἀλλ' ὅτε βλοσυρῶς ἐπιβλέψει διὰ τὰς ἁμαρτίας ἡμῶν, περικλονεῖται ἡ γῆ, ὡς μὴ φέρουσα φοβερὸν ὄμμα κτίστου αὐτῆς καταπληκτικῶς καθορᾶσθαι, ὅπερ ἐστὶν ἀπλέτου κηδεμονίας ἀμάρυγμα καὶ σύμβολον, φιλανθρωπίας ἀξιάγαστον γνώρισμα, ὅτι ὁ ἀποδιδοὺς ἑκάστῳ κατὰ τὰ ἔργα αὐτοῦ ἐνταῦθα καὶ μόνον ἐξαντιστρέφει τὴν κρίσιν. Τῆς λογικῆς γὰρ κτίσεως ἁμαρτανούσης, ἡ ἄλογος καὶ ἀνεύθυνος μαστίζεται κτίσις, ἀνθρώπους διδάσκουσα φεύγειν τὴν ἁμαρτίαν· ὅτι πολλὰ μὲν καὶ μεγάλα ἡ γῆ βαστάζει φορτία, πλεῖον δὲ πάντων καταβαρύνει αὐτὴν ὁ φόρτος τῆς ἁμαρτίας, δι' ἧς καὶ τινασσομένη λάλῳ σιωπῇ πρὸς ἡμᾶς ἀποφθέγγεται τάδε.

Causa duplex terrae motuum,

**2.** Ὑμεῖς, φησίν, ὦ ἄνθρωποι, ἁμαρτάνετε· κἀγὼ κλονοῦμαι καὶ τρέμω· ἡ κυρία παρανομεῖ καὶ ἡ δούλη μαστίζεται καὶ ταπεινοῦται, ὁ οἰκοδεσπότης προσκρούει καὶ ὁ δοῦλος ἐτάζεται καὶ μαστιγοῦται, ὁ ἄρχων ἐξαμαρτάνει καὶ ὁ ἀρχόμενος τύπτεται καὶ κλαυθμυρίζει· ὦ βάθος ἀφάτου κηδεμονίας Θεοῦ, ἡμεῖς οἱ ἁμαρτάνοντες ἀνεχόμεθα,

[1] *corr., prius* ἁγίω, *et linea obducta del.* καὶ τῶ. — [2] *corr., prius* εἰ *cod.*

Fol. 130. καὶ ¦ ἡ μὴ ἁμαρτάνουσα γῆ μαστιγοῦται καὶ τρέμει, ἵν' ἡμεῖς φρίξαντες συσταλῶμεν· ὥσπερ τύπτεται κύων καὶ συστέλλεται λέων, τινάσσεται σειρομάστιξ [1] καὶ [2] ταπεινοῦται σοβαρότης [3] ἵππου, βρέφος γρυλλίζει χοίρου καὶ μέγιστος ἐλέφας φεύγει, ὡς οἱ δεινοὶ περὶ ταῦτα φιλοσοφοῦσι τρανῶς, ὡς ὅτι τινὰ τῶν μειζόνων ἡττῶνται παρὰ μικρῶν κνωδάλων, οὕτω καὶ ἐνταῦθα τρομάσσει Θεὸς τὴν γῆν, βουλόμενος καὶ ἡμᾶς συντρομάξαι καὶ ἀποστῆναι τῆς ἁμαρτίας. Διὰ τοῦτο γὰρ καὶ κατὰ διαφόρους καιροὺς σεισμοὶ φοβεροὶ ἐπηνέχθησαν πρὸς Θεοῦ πρὸς πίστιν καὶ μετάνοιαν ἄγοντος [4] τοὺς ἀνθρώπους.

*quales acciderunt*

3. Καὶ γὰρ ἐπὶ τῆς βασιλείας Θεοδοσίου τοῦ μικροῦ [5] κατὰ τὴν εἰκοστὴν πέμπτην τοῦ σεπτεμβρίου μηνὸς τηλίκον [6] φασὶ συμβεβηκέναι σεισμὸν ἐπὶ πλείσταις ἡμέραις, ὡς μικροῦ δεῖν ἔρημον ἀνθρώπων ἐναπομεῖναι τὴν πόλιν καὶ ἔξω ἐν τοῖς πεδίοις λιτανεύειν πανδημεὶ ἅμα τῷ βασιλεῖ καὶ Πρόκλῳ τῷ πατριάρχῃ καὶ βοᾶν ἐκτενῶς τὸ Κύριε ἐλέησον. Ἦν δὲ τοῦ σεισμοῦ ἡ αἰτία, ὅτι κακοφρόνως αἱρετικοί τινες ἐπεχείρουν διδάσκειν διεστραμμένα καὶ συνάπτειν τῷ τρισαγίῳ [7] σταυρόν, λέγοντες· Ἅγιος ὁ Θεὸς ὁ σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς, ὡς μὴ τῇ ἀνθρωπότητι ἀλλὰ τῇ θεότητι τὸ διὰ τοῦ σταυροῦ πάθος συνάπτοντες· Fol. 130v. καὶ μέντοι Θεὸς σεσαρκωμένος ἦν ὁ ¦ σταυρωθείς, ἔπασχε δὲ τὸ σῶμα, οὐχὶ δὲ ἡ ἀσώματος θεότης τοῦ Χριστοῦ, ὥσπερ καὶ σίδηρος πεπυρακτωμένος τυπτόμενος οὐδὲν πάσχει τὸ πῦρ, ἀλλ' ὁ σίδηρος τὰς ῥαΐστρας [8] καθυποδέχεται, ὡς δεκτικὴν φέρων [9] φύσιν πρὸς αὐτάς. Ἐκεῖνοι δὲ μὴ οὕτως φρονοῦντες τῇ ἀπαθεῖ καὶ ἀθανάτῳ φύσει τοῦ Θεοῦ λόγου τὸ διὰ σταυροῦ πάθος κατεψηφίζοντο· ὧν τὴν παράνοιαν

*sub Theodosio iuniore,*

κατέπαιξέ τις τῶν νεοφωτίστων λέγων ὅτι· « Λύπη μοί ἐστι καὶ θλῖψις ἀπαραμύθητος ἐφ' ὧν ἤκουσα σήμερον· » οἱ δὲ ἐτόπασαν μὲν ὅτι μεταμεμέληται [10] βαπτισθείς, ὅμως ἐπύθοντο τῆς θλίψεως τὴν αἰτίαν μαθεῖν. Ὁ δέ· « Γραφή μοι, φησί, διεκομίσθη σήμερον περιέχουσα, ὅτι τέθνηκε Μιχαὴλ ὁ ἀρχάγγελος. » Οἱ δέ· « Καὶ πῶς οἷόν τέ ἐστι, φησίν, ἄγγελον τεθνηκέναι; » Ὁ δέ· « Τί οὖν φησίν, ἄγγελος οὐ θνήσκει καὶ Θεὸς ἀποθνήσκει; » καὶ κατήσχυνεν αὐτοὺς ἄνθρωπος ἐκ φυλῆς τῶν Σαρακηνῶν βαπτισθεὶς καὶ φωτισθεὶς σὺν τῇ ψυχῇ καὶ τὸν νοῦν. Τοῦ βασιλέως δὲ καὶ τοῦ πατριάρχου πανδημεὶ λιτανευόντων καὶ Θεῷ ἐξιλεουμένων, ἡρπάγη παιδίον ἐκ μέσου τοῦ λαοῦ καὶ

[1] σειρομάστιγα *cod.* — [2] καὶ *supra lin. corr.* — [3] σοβαρότητα *cod.* — [4] ἄγον *cod.* — [5] *in ras. corr.* — [6] πηλίκον *cod.* — [7] τρι τρισαγίω *cod.* — [8] *ita cod.*, ῥαιστῆρας? K. — [9] φέρειν *cod.* — [10] *corr.*, *prius* μεμέληται *cod.*

ἐφ' ὥραν ἱκανὴν ἀποκρυβὲν ἄνω πρὸς ἀέρα, πάντες ἔκραζον τὸ Κύριε ἐλέησον· εἶτα διὰ νεφέλης κατάγεται ὁ παῖς μέσον τοῦ λαοῦ, τοῦτο καὶ | μόνον εἰπὼν ὅτι « Ἤκουσα τῶν ἀγγέλων μὴ ἐν τῷ τρισαγίῳ ὕμνῳ (Fol. 131.) συνάπτειν σταυρόν, ἀλλ' οὕτω λέγειν· Ἅγιος ὁ Θεός, ἅγιος ἰσχυρός, ἅγιος ἀθάνατος ἐλέησον ἡμᾶς. » Καὶ ταῦτα εἰπὼν ἐκοιμήθη. Ὁ δὲ ἄσχετος ἐκεῖνος ἔστη σεισμὸς ἐλέει Θεοῦ.

4. Καὶ[1] αὖθις κατὰ τὴν παροῦσαν ἡμέραν εἴτουν κατὰ τὴν εἰκοστὴν (sub Leone Isaurico,) ἕκτην τοῦ ὀκτωβρίου μηνός, ἐπὶ τῆς βασιλείας Λέοντος Ἰσαύρου τοῦ μισοχρίστου καὶ εἰκονομάχου τοιοῦτός φασιν ἐπεισῆλθε σεισμός, ὡς πλείστους οἴκους καὶ ναοὺς καὶ τείχη καταπεσεῖν, ἵνα τάχα συνήσει ὁ ἀσεβὴς βασιλεὺς καὶ ἀλάστωρ μὴ θεομαχεῖν μηδὲ πρὸς κέντρα λακτί- (Act. 9, 5.) ζειν· ἀλλ' οὐ συνῆκεν ὁ ἄθλιος οὐδὲ ἐπαύσατο θεομαχεῖν, ἄχρις ἂν θανὼν παρεδόθη τῷ πυρὶ τῷ ἀσβέστῳ.

5. Ἐπὶ[2] δὲ τῆς βασιλείας Λέοντος τοῦ μεγάλου κατὰ τὴν ἕκτην καὶ (sub Leone magno) αὖθις τοῦ ὀκτωβρίου μηνὸς παντὸς σεισμοῦ βαρυτέρα ὤφθη ἀπειλὴ Θεοῦ καὶ ἀνάγκη· ὤφθησαν γὰρ ἐν τῷ ἀέρι παρασυνήθεις πυρφοροῦσαι νεφέλαι καὶ ὅσον οὔπω πῦρ βρέχειν προσαπειλοῦσαι καὶ καταφλέξαι τὴν πόλιν ὡς τὰ Σόδομα πάλαι· πᾶς δὲ ὁ λαὸς ἐν τοῖς ἱεροῖς κατέφευγον ναοῖς τὸ Κύριε ἐλέησον κράζοντες ἐκτενῶς τοῦ μὴ τοιαύτης πειραθῆναι ὀργῆς καὶ πυρὸς τοιούτου παρανάλωμα γενέσθαι τὴν πόλιν καὶ τὸν λαόν. Διὸ καὶ ὁ φύσει ἀγαθώτατος Κύριος τὸ τῆς δικαίας | ὀργῆς ἀπότομον συγκεράσας πρὸς τὸ ἐνδόσιμον, πῦρ μὲν (Fol. 131v.) οὐκ ἔβρεξεν, ἀνθρώπους δὲ οὐ κατέφλεξεν, ἔβρεξε δὲ μέλαιναν ζέουσαν αἰθάλην ὥσπερ ἀπὸ καμίνου ἀφ' ὥρας ἑσπερινῆς μέχρι μεσονυκτίου, ὡς καλυφθῆναι τὴν γῆν παρὰ μικροῦ ἕως γονάτου[3] ἀνδρὸς καὶ κατεφλέχθησαν κῆποι καὶ φυτὰ ὥσπερ ἀπὸ πυρὸς καιομένου. Τεκμηράμενος δὲ ὁ βασιλεὺς σοδομιτικῆς πράξεως σύμβολον εἶναι τὴν τοιαύτην Θεοῦ ὀργήν, προσέταξε κεδνοὺς[4] ἄνδρας τινὰς μαστεῦσαι τὴν πόλιν. Οἱ δὲ περιεργασάμενοι τημελῶς, εὕροσαν πλείστους τῆς σοδομιτικῆς μυσαρᾶς πράξεως συμμετέχοντας, οὐ τῶν τυχόντων ἁπλῶς ἀλλὰ μέχρι καὶ ἀρχικωτάτων καὶ περιβλέπτων ἀνδρῶν· οὓς ὁ βασιλεὺς ὡς ἄλλος τις Φινεὲς ζηλωτὴς ἐποινηλάτησε διαφόρως[5]· τινὰς γὰρ δημεύσει καὶ φυλακαῖς καὶ ἐξορίαις κατέκρινεν, τινὰς δὲ τῷ τῆς θαλάσσης βυθῷ κατεπόντισεν, ἄλλων δὲ τὰ τοῦ σώματος ἀπόκρυφα μόρια ἐξέτεμεν. Ταῦτα δὲ ποιῶν καὶ Θεῷ ἐθεράπευεν καὶ

[1] β' *in margine.* — [2] γ' *in margine.* — [3] *ita cod.* — [4] K, κιδνοὺς *cod.* — [5] διαφόρους *cod.*

πολλοὺς τῆς μυσαρᾶς ἁμαρτίας παρέστειλεν καὶ τῆς δικαίας θείας ὀργῆς τὴν πόλιν ἐρρύσατο.

[sub Basilio] [Fol. 132.] 6. Καὶ[1] αὖθις ἐν τῇ ἐννάτῃ τοῦ δεκεμβρίου μηνὸς ἐν τῷ δεκάτῳ ἔτει Βασιλείου τῆς βασιλείας, παμ|μεγίστου σεισμοῦ γενομένου, πάμπολλα κατεστράφησαν ὀχυρώματα. Τότε γὰρ καὶ ὁ μέγιστος τοῦ ἁγίου μάρτυρος Ἀντίπα κατερράγη νεὼς καὶ πλεῖστα τῶν τῆς πόλεως οἰκημάτων.

[iterum,] 7. Ὡσαύτως[2] καὶ ἐν τῇ ἀρχῇ τῆς βασιλείας τοῦ αὐτοῦ Βασιλείου τοῦ βασιλέως ἐν τῇ ἐννάτῃ τοῦ ἰαννουαρίου μηνός, βαρυτάτου ἐπενεχθέντος σεισμοῦ, οὐ μόνον πλεῖστα τῶν οἰκημάτων κατέπεσον ἀλλὰ καὶ ὁ ἐν τῷ Σίγματι[3] μέγιστος τῆς ἀχράντου Θεοτόκου κατεστράφη ναός.

[sub Diocletiano et Maximiano,] 8. Οὐ[4] μὴν δὲ ἀλλὰ καὶ πρώην ἐπὶ τῆς βασιλείας Διοκλητιανοῦ καὶ Μαξιμιανοῦ τῶν τυράννων κατὰ τὴν τεσσαρεσκαιδεκάτην τοῦ δεκεμβρίου μηνὸς ἄξιος τῆς αὐτῶν μανίας καὶ θεομαχίας ἐπηνέχθη[5] σεισμός, ὡς μικροῦ δεῖν καὶ αὐτὴν καταστραφῆναι τὴν γῆν, διδάσκων τοὺς δυσμενεῖς γνῶναι τὸν αἴτιον καὶ χορηγὸν τῆς μεγίστης αὐτῶν τιμῆς καὶ βασιλείας καὶ ὅτι οὐ θεοὶ τὰ εἴδωλα αὐτῶν ἀλλ' εἷς Θεὸς ὁ ἐπιβλέ- [*Ps. 103, 32.*] πων ἐπὶ τὴν γῆν καὶ ποιῶν αὐτὴν τρέμειν καθάπερ φύλλον φυτοῦ· αὐτοὶ δὲ οὐ συνῆκαν οὐδὲ ὀρθῶς ἔκριναν, τίς Θεὸς ὁ ζωῆς καὶ θανάτου ἔχων τὴν ἐξουσίαν καὶ τὴν γῆν κατασείων· διὸ καὶ δοκοῦντες εἶναι [*I. Cor. 3, 18.*] σοφοί, ἐμωράνθησαν καὶ οὐ μόνον παρασυνεβλήθησαν καὶ ὡμοιώθη- [*Ps. 48, 12, 20.*] σαν τοῖς κτήνεσι τοῖς ἀνοήτοις ἀλλὰ καὶ αὐτῷ ἐξωμοιώθησαν τῷ διαβόλῳ, ἄσπονδον πόλεμον ποιούμενοι καθ' ἑκάστην κατὰ Χριστοῦ [Fol. 132v.] | καὶ τῶν δούλων αὐτοῦ χριστιανῶν· καὶ οὐκ ἐπαύσαντο θεομαχεῖν καὶ [*I. Cor. 15, 9.*] διώκειν τὴν ἐκκλησίαν τοῦ Θεοῦ, ἄχρις ἂν θάνατος ἐπελθὼν τῷ διαβόλῳ καὶ τῷ Ταρτάρῳ παρέπεμψεν τούτους, ἵνα δώσωσι λόγον περί τε τῆς θεομαχίας αὐτῶν καὶ τῆς αἱματεκχυσίας τῶν χριστιανῶν.

[sub Theodosio iterum,] 9. Ὁ δὲ[6] πρὸς τὰ τελευταῖα τῆς βασιλείας Θεοδοσίου τοῦ μικροῦ προσγενόμενος σεισμὸς τοὺς προγενεστέρους καὶ μεταγενεστέρους ἀπέκρυψεν οὐ τῷ μεγέθει ἁπλῶς ἀλλὰ καὶ τῇ διαρκείᾳ τῶν τριῶν μηνῶν, ἀρξάμενος κατὰ τὸν ἰαννουάριον εἰκοστῇ ἕκτῃ τοῦ μηνὸς ὥρᾳ δευτέρᾳ τῆς ἡμέρας ἡμέρᾳ κυριακῇ μέχρι καὶ εἰκοστῆς πέμπτης τοῦ ἀπριλλίου μηνός· καὶ κατέπεσον τὰ τῆς πόλεως τείχη καὶ πλεῖστον μέρος τῶν οἰκημάτων· γέγονε δέ, φασί, περισσοτέρα κατάπτωσις

[1] δ' *in margine*. — [2] ε' *in margine*. — [3] σήγματι *cod.* — [4] ς' *in margine*. — [5] ἐπενέχθη *cod.* — [6] ζ' *in margine*.

ἀπὸ τῶν λεγομένων Τρωαδισίων ἐμβόλων μέχρι καὶ τοῦ χαλκοῦ Τετραπύλου. Ὁ δὲ βασιλεὺς πανδημεὶ λιτανεύων μετὰ δακρύων ἐβόα πρὸς Κύριον· « Ῥῦσαι ἡμᾶς Κύριε, λέγων, ῥῦσαι ἡμᾶς τῆς δικαίας σου ὀργῆς, ἣν ἐξήγειραν αἱ πολλαὶ ἡμῶν ἁμαρτίαι· καὶ ἐσάλευσας τὴν γῆν καὶ συνετάραξας αὐτήν, ἀλλὰ φεῖσαι ἡμῶν, Κύριε, ὡς μόνος ἐλεήμων καὶ φιλάνθρωπος. »

et recens in Cypro, Fol. 133.

**10.** Καὶ ταῦτα μὲν ἐκ τῶν προγενεστέρων φοβερωτάτων σεισμῶν | ὀλίγα ἐκ πολλῶν συλλεξάμενος ἔγωγε καὶ ἐν τῷ παρόντι λόγῳ συνταξάμενος συνοπτικῶς ἐπείγομαι φάναι καὶ ἀφ' ὧν εἶδον αὐτόπτως καὶ ἀφ' ὧν ἤκουσα ἀτεχνῶς· κατ' ἀρχὰς γὰρ τῆς ἐν τῇ Ἐγκλείστρᾳ καθείρξεώς μου πρὸς τετάρτην τῆς νυκτὸς ὥραν τοσοῦτος ἐξαίφνης ἐπηνέχθη σεισμός, ὡς μικροῦ δεῖν ἐπὶ πρόσωπόν με πεσεῖν ἀπὸ τοῦ χαραδρίου μου ἐπὶ τὴν γῆν. Γέγονε δὲ ὁ τοιοῦτος σεισμὸς ἐν τῇ νυκτὶ ἐκείνῃ ἕως ἑπτάκις καὶ κατέπεσον δέκα καὶ τέσσαρες [1] ἐκκλησίαι καθ' ὅλης τῆς ἐπαρχίας Πάφου. Τότε γὰρ καὶ ὁ μέγιστος κατεστράφη ναὸς τῆς ἀχράντου Θεοτόκου, ὁ ἐν τῷ φρουρίῳ τῆς Πάφου, ἣν Λιμενιώτισσαν καλοῦσιν οἱ λαοί. Τότε γὰρ ἐτόπασαν πλεῖστοι ἀναιρεθῆναί με τῇ νυκτὶ ἐκείνῃ ὑπὸ τοῦ σαθροτάτου κρημνοῦ καὶ τοῦ τῆς Ἐγκλείστρας σπηλαίου· ἦσαν γὰρ τότε τὰ πάντα τεταριχευμένα καὶ σεσαθρωμένα. Διὸ καὶ ἥκασι πρός μέ τινες ἅμα πρωΐ. Ἰδόντες δέ, ὅτι οὐδὲ οἱ λίθοι πεπτώκασιν, οὓς τρουλλοειδῶς [2] τέθηκα ἐγὼ περὶ τὰ πρόθυρα τοῦ σπηλαίου, ἐδόξαζον τὸν Θεὸν καὶ ἠρώτων [3] τὴν αἰτίαν μαθεῖν τοῦ σεισμοῦ. Καὶ ἀπεκρίθην αὐτοῖς κατὰ τὸ ἐγχωροῦν, ὅτι, καθάπερ ἁμαρτήσαντος δούλου βασιλέως τινός, | οὐχ ὑποφέρει ὁ δοῦλος βλοσυρὸν ὄμμα τοῦ βασιλέως ἀλλὰ τρέμει ἐκ τοῦ πολλοῦ δέους, οὕτω καὶ ἡμῶν ἁμαρτανόντων καὶ βασιλέως παντουργοῦ Θεοῦ βλοσυρῶς ἐπὶ τὴν γῆν ἐπιβλέψαντος, ἡ δούλη κτίσις οὐχ ὑποφέρει τὸ φοβερὸν ὄμμα τοῦ κτίστου ὀπτεύειν μετὰ θυμοῦ, καὶ εἰ οὐ συνείχετο παρὰ τοῦ κτίστου, τελείως εἶχε καταστραφῆναι καὶ ὑποβρύχιος γενέσθαι πρὸς τὰς ἀβύσσους· ἀλλ' ὥσπερ ἡ θάλασσα, κἂν μυριάκις μαίνηται, οὐχ ὑπερβαίνει τοὺς ὅρους, οὕτω καὶ ἡ γῆ, κἂν μυριάκις περικλονῆται καὶ κατασείηται, οὐ συγχωρεῖται παρὰ τοῦ κτίστου καταστραφῆναι. Καὶ περὶ τούτων μὲν ἅλις.

Fol. 133v.

Antiochiae.

**11.** Εἶτα μετὰ καιρὸν οὐ συχνὸν μοναχός τις ἐξ Ἀντιοχείας τῆς μεγάλης ἀφίκετο πρός με, ξένον καὶ φοβερὸν σεισμὸν διηγούμενος

[1] τέσσαρις *cod.* — [2] τρουλοειδῶς *cod.* — [3] ἐρώτουν *cod.*

ἐν ἐκείνῃ συμβεβηκέναι τῇ πόλει· οὐ μόνον, φησί, σφοδρῶς ἡ γῆ κατεσείετο, ἀλλὰ καὶ ἐμυκᾶτο καὶ κατεσχίζετο καὶ οἱ λίθοι κάτω ὡς ἐπὶ φάραγγος κατερρίπτοντο. Ἐν δὲ τῷ σμίγεσθαι πάλιν τὴν γῆν, ὅσοι περὶ τὰ ἀκρόχειλα εὑρίσκοντο λίθοι ὥσπερ ἐκ πετροβόλου ἀφιέμενοι πρὸς ὕψος ἐξηκοντίζοντο. Καταπεπτώκασι δὲ οὐ τείχη μόνον καὶ πλεῖστα τῶν οἰκημάτων, ἀλλὰ καὶ ἡ μεγάλη ἐκκλησία, ἐξ ἧς καὶ ὁ
Fol. 134. πατριάρχης κατεφο|νεύθη καὶ πλῆθος λαοῦ πολλοῦ.

Dei potentia et benignitas. **12.** Τούτων δὲ πάντων ἐπιτροχάδην ἐμνημόνευσα ἐγὼ τῶν σεισμῶν, βουλόμενος δεῖξαι ὁμοῦ δύναμιν Θεοῦ καὶ κηδεμονίαν ὑπὲρ ἡμῶν. Καὶ δύναμιν μέν, ὅτι τὴν οὕτω βαρεῖαν καὶ παμμεγέθη γαῖαν βλέμματι καὶ μόνῳ ποιεῖ αὐτὴν τρέμειν καθάπερ φύλλον· κηδεμονίαν δέ, ὅτι ἁμαρτανόντων ἡμῶν πατάσσει τὴν γῆν, τὴν μᾶλλον διαμένου-
*Ps. 118, 90.* σαν τῇ διατάξει αὐτοῦ· ἐθεμελίωσας, φησί, τὴν γῆν καὶ διαμένει τῇ διατάξει σου· ἡμῶν δὲ φείδεται πρὸς μετάνοιαν ἕλκων· ὥσπερ καὶ ὅτε Χριστὸς ἐσταυροῦτο, οὐδὲν ἔπασχον οἱ σταυροῦντες, ἡ δὲ κτίσις ἐμαστίζετο τρόμῳ καὶ σκοτασμῷ· ἔνθεν καὶ πλήθη πολλὰ πρὸς πίστιν
*Matth. 27, 54.* καὶ μετάνοιαν ἤγαγεν, τύπτοντες τὰ στήθη καὶ λέγοντες « ἀληθῶς Θεοῦ υἱὸς ἦν οὗτος »· ὃς αἰσθητοῦ τε καὶ νοητοῦ σεισμοῦ καὶ ἡμᾶς ἀπαλλάξας ἐν ἐλέει αὐτοῦ γαλήνης ἀπαθείας ἡμᾶς καταξιώσειεν καὶ ζωῆς αἰωνίου, ὅπως σὺν τῷ πατρὶ αὐτοῦ καὶ τῷ παναγίῳ πνεύματι δοξάζωμεν αὐτὸν εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

## 7. *Laudatio S. Diomedis.*

Νεοφύτου πρεσβυτέρου μοναχοῦ καὶ ἐγκλείστου ἐγκώμιον κεφαλαιῶδες εἰς τὸν ὅσιον καὶ θαυματουργὸν πατέρα ἡμῶν Διομήδην[1] τὸν νέον, τὸν ἐγγὺς Λευκουπόλεως Κύπρου καὶ κώμης Λευκομιάδος τηλαυγῶς διαλάμψαντα[2].

Diomedes iuvenis **1.** Διομήδην[1] τὸν θαυμάσιον τίς ἱκανὸς ἐπαινέσαι ἀξίως; φέρει γὰρ ὁ περίβλεπτος αὐτοῦ βίος κατὰ παντὸς ἐπαίνου τὰ νικητήρια· ὃν γὰρ ἔστεψε Κύριος καὶ τῆς αὐτοῦ βασιλείας ἀνέδειξε κληρονόμον, ποῖος λόγος καὶ χαμαίζηλος νοῦς ἐπαινέσει ἀξίως; ὅμως πείθει πολλάκις ἔρως πνευματικὸς καὶ περὶ Θεοῦ λέγειν καὶ ἀΰλων ἀγγέλων· καὶ

[1] Διομήδιν *hic cod.*; *scribit quoque* Διομήδην, Διομήδιον, Διόμηδον. — [2] διαλάμψαντος *cod.*

τί ξένον λοιπὸν λέγειν καὶ περὶ ἁγίων ἀνδρῶν τῶν ἀπὸ τῆς γῆς ἐχόντων τῆς ὑπάρξεως τὴν αἰτίαν, ὥσπερ καὶ ὁ νῦν εὐφημούμενος Διόμηδος ὁ θεσπέσιος; ὃς καὶ ἐξ ἁπαλῶν ὀνύχων καὶ τῆς πρώτης βαλβῖδος προείλατο ἆραι τὸν σταυρὸν καὶ ἀκο|λουθεῖν τῷ Χριστῷ· ὃς καὶ δώδεκα [Fol. 134v.] ἐτῶν ὑπάρχων υἱός, θαυμάτων θείων καὶ χαρισμάτων κατηξιώθη πρὸς [Matth. 16, 24.] Θεοῦ τοῦ εἰπόντος· « Ζῶ ἐγώ, λέγει Κύριος, ὅτι τοὺς δοξάζοντάς [I. Reg. 2, 30.] με δοξάσω. » Ὃς καὶ τόνδε τὸν ὅσιον ἐκ νεαρᾶς ἡλικίας ἐδόξασε γλαφυρώσας τοῖς θαύμασιν.

2. Ἦν δὲ ὁ μεῖραξ ἀνατροφή τε καὶ μαθητεία Τριφυλλίου τοῦ [a Triphyllio educatus,] μεγάλου, τοῦ τῆς Λευκουπόλεως ἐπισκόπου· οἶμαι δὲ ὅτι καὶ τοῦ γένους κοινωνὸς καὶ συμμέτοχος· ἔνθεν καὶ ὡς ἐξ ἀγαθῆς ῥίζης βλαστὸς ὤφθη πολυφόρος καὶ ὡς φοῖνιξ καρποὺς ὡρίμους ἐξήνθησεν ἐν τῷ οἴκῳ Κυρίου ξενοπρεπῶς· ὅτι καὶ αὐτὸς ὁ φοῖνιξ ἐξ αὐτῶν τῶν κρηπίδων τῆς γῆς τὸ σύμπαχον ἀπαρτήσας ὑψοῦται κατὰ μικρόν, μηδαμῶς χαριζόμενος πλάτος τῷ στελέχει· καὶ ὁ πανόσιος οὗτος ἐκ πρώτης ἡλικίας τὴν τοῦ φοίνικος ἐμφέρειαν ἀποσῴζων ταῖς ἀρεταῖς καὶ τοῖς θαύμασι συνηυξάνετο. Τριφυλλίῳ δὲ καὶ Σπυρίδωνι τῷ μεγάλῳ ἐκμαγεῖον ἐφωράθη καὶ σφράγισμα, ὧν καὶ τὰς ἀρετὰς καρπωσάμενος, ὡς ἐκείνοις καὶ αὐτὸς κληϊζόμενος καθορᾶται.

3. Ἐγένετο δὲ κατ' ἐκείνοις τοῖς χρόνοις[1] ἡ νῆσος Κύπρου ἁλώσιμος [Sarracenos insectantes] τοῖς ἀπογόνοις Ἄγαρ, ἣν καὶ λεηλατήσαντες καὶ πολλὰ παράνομα καὶ δεινὰ δράσαντες ἐν αὐτῇ, παρεδόθησαν τὰ ἅγια τοῖς κυσὶν διὰ τὰς [Matth. 7, 6.] ἡμῶν ἁμαρτίας. Τότε γοῦν καὶ τὸν διδάσκαλον Διομήδους τὸν μέγαν Τριφύλλιον χειρωσάμενοι αἴκιζον ἀπανθρώπως, χρημάτων εἴσπραξιν ἀπαιτοῦντες καὶ ὅσα τῆς αὐτῶν κακουργίας ἐπάξια· ἔφερε δὲ γενναίως ὁ γεννάδας τὰς ἀκίδας τῶν αἰκισμῶν, εἰδὼς ὅτι πολλαὶ αἱ θλίψεις τῶν [Ps. 33, 19.] δικαίων καὶ ὅτι διὰ πολλῶν θλίψεων καταξιοῦταί τις τῆς βασιλείας [Act. 14, 22.] τῶν οὐρανῶν. Διόμηδος δὲ ὁ παῖς καταλείψας τὸν ἐπιστάτην, ὀρρωδῶν τῶν ἀλαστόρων τὰς ἀπηνείας, φυγὰς ᾤχετο καί τι[2] ἄντρον | ὑπό- [Fol. 135.] γαιον εὑρὼν πρὸς ἔξω τῆς Λευκομιάδου[3] κώμης, ἐν αὐτῷ κατεκρύπτετο· οἴκτῳ δὲ καὶ φίλτρῳ τοῦ διδασκάλου νυττόμενος, ἐφοίτα πρὸς αὐτὸν λεληθότως ἐν ἀωρίᾳ νυκτερινῇ, ἄρτον μικρὸν καὶ ὕδωρ ἐπικομίζων αὐτῷ πρὸς ἀνάκτησιν καὶ παραμυθίαν τῆς τοῦ σώματος βίας τε καὶ κακώσεως· εἶτα φωραθεὶς παρὰ τῶν κυνῶν, ἐνεδρεύεται παρ' αὐτῶν, πειρωμένων μαθεῖν, τίς ὁ γενόμενος πρὸς Τριφύλλιον καὶ

[1] *ita cod.; lege* ἐκείνους κτλ. — [2] καίτοι *cod.* — [3] p. 212 : Λευκομιάδος.

πόθεν ἥκων καὶ ποῦ καταμένων· καὶ παρομαρτῶσιν ὄπισθεν Διομήδους Ἀγαρηνοί, τῷ ἀριθμῷ πεντακόσιοι.

signo crucis repellit

4. Θαῦμα πρῶτον. Καὶ ὁ μὲν μεῖραξ τάχει ποδῶν ἔσπευδεν ἀποδρᾶσαι. Οἱ δὲ ὥσπερ σκύλακες ἀπηνεῖς τὸ θήραμα κατεδίωκον·

*II. Pet. 2, 9.*

οἶδε δὲ Κύριος εὐσεβεῖς ἐκ πειρασμοῦ ῥύεσθαι· διὸ καὶ φωνὴ ἄνωθεν ἐξηκούετο λέγουσα· « Διόμηδε, ἐπιστραφεὶς χάραξον πρὸς τοὺς διώκτας τὸ τοῦ σταυροῦ σημεῖον. » Ὁ δὲ τάχιστα τοῦτο ποιήσας, θᾶττον θεήλατος πρὸς αὐτοὺς ἐπιπίπτει ὀργή· ὧν τὰς γαστέρας μὲν ὑδερικὴ νόσος[1] ἐξώγκωσεν, τὰ σπερμογόνα δὲ αὐτῶν μόρια μέχρι καὶ τῶν γονάτων κατέσπασεν, ὡς μικροῦ διαρραγῆναι τάς τε γαστέρας καὶ τὰ παράβυστα μέλη· ἔνθεν καὶ μὴ δυνάμενοι ἐπὶ τὰ πρόσω ἢ ἐπὶ τὰ ὀπίσω βαδίσαι, ἐν ὀδύνῃ καὶ ἀμηχανίᾳ διῆγον ὅτι πολλῇ. Τότε γοῦν οἱ πρὸ μικροῦ διῶκται καὶ σκύλακες ἀπηνεῖς ἐλεεινοὶ μεταβάλλονται ἱκέται[2]. Ἐπεὶ δὲ ὡς Θεοῦ μιμηταὶ τὸ εὐσυμπάθητον ἔχουσιν οἱ ἅγιοι, καὶ ὁ πανόσιος οὗτος τὸ εὐσυμπάθητον πρὸς τοὺς ἐχθροὺς ὑπεδείκνυεν καὶ ἕνα ἐξ αὐτῶν εἰς τὸ αὐτοῦ ἄντρον μεταστειλάμενος ἐπυνθάνετο λέγων· « Εἰ ἐξαρνεῖσαι, φησίν, τὴν πατρῴαν ἀσέβειαν καὶ τῷ ἐσταυρωμένῳ πιστεύεις δεσπότῃ Χριστῷ, ῥᾷον εὑρήσεις εὐθυβόλως τὴν ῥῶσιν. » Ὁ δέ· « Πιστεύω, ἔλεγε, κύριέ μου, εἰς Χριστὸν τὸν κύριον, καὶ μόνον ἡ ὀδυνηρὰ νόσος αὕτη ἀρθήτω ἀπ' ἐμοῦ. » Ὁ δὲ ὅσιος κλίνας τὰ γόνατα καὶ ἐκτενῶς προσευξάμενος καὶ τὸ

Fol. 135v.

| σταυρικὸν σημεῖον πάλιν σφραγίσας αὐτὸν καὶ βαπτίσας εἰς τὸ ὄνομα τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος, ὅλος ὑγιὴς τῇ ψυχῇ καὶ τῷ σώματι ὁ νοσῶν καθωρᾶτο· οὗ τὴν ταχίστην καὶ ἀθρόαν οἱ ἑταῖροι[3] αὐτοῦ θεασάμενοι ῥῶσιν καὶ τὴν αἰτίαν καταμαθόντες τῆς ἰάσεως, προσέπιπτον παρακαλοῦντες τὸν ὅσιον, ὅπως καὶ ὑπὲρ

et Christo conciliat.

τούτων εὐξάμενος φυγαδεύσῃ τὴν νόσον. Ὁ δέ· « Εἰ τὴν πατρῴαν, φησίν, ἀναθεματίσητε ἀσέβειαν καὶ πιστεύσητε καὶ βαπτισθῆτε εἰς πατέρα καὶ υἱὸν καὶ ἅγιον πνεῦμα, ἡ νόσος φυγαδευθήσεται παραχρῆμα. » Οἱ δὲ ὡς εὐθυβόλως καὶ ὁμοφρόνως τὴν τῆς πίστεως ὁμολογίαν ἐξεβόησαν, ἔφη πάλιν ὁ ὅσιος πρὸς αὐτούς· « Ἐπὶ ταύτῃ τῇ πίστει καὶ τῇ καλλίστῃ ὁμολογίᾳ φυγαδευθήτω ἡ νόσος καὶ ἡ ῥῶσις ἀντεισαχθήτω. » Καὶ ὢ θαυμαστῆς δούλου πρὸς Θεὸν παρρησίας καὶ θαυμασιωτέρας πάλιν Θεοῦ ταχινοτέρας ἐπικουρίας· οἱ τῇ διττῇ καὶ θεηλάτῳ ἐκείνῃ κατατρυχόμενοι νόσῳ ἄρτιοι καὶ ἐρρωμένοι ὤφθησαν,

[1] ὑδερρικὴ νόσσος *cod.* — [2] οἰκέται *cod.* — [3] ἕτεροι *cod.*

δοξάζοντες τὸν δεσπότην Χριστὸν καὶ τὸν αὐτοῦ δοῦλον Διόμηδον καὶ ἀσμένως αἰτούμενοι καταξιωθῆναι καὶ τῆς τοῦ θείου βαπτίσματος χάριτος· οὗ καὶ τυχόντες οὐκέτι πρὸς τὴν ἰδίαν χώραν ἀνέκαμψαν, κρίναντες ἀσφαλῶς ὅτι· « ἐν ᾗ ἐφωτίσθημεν χώρᾳ καὶ υἱοθετήθημεν [1], ἐν αὐτῇ πάντως καὶ προσμεῖναι εἰς τέλος προσῆκεν καὶ ἐν αὐτῇ καταθεῖναι τὰ κῶλα »· ὅπερ καὶ ἀπετέλεσαν.

**5.** Ἀρκεῖ γοῦν τόδε τὸ θαῦμα ἀντὶ πολλῶν διδάξαι ὑμᾶς τὴν ἔνθεον τοῦ ὁσίου πρὸς Θεὸν παρρησίαν, ὥσπερ καὶ μία κύλιξ ὅλου τοῦ οἴνου *(Moritur die 28 octobris;)* παραδηλῶσαι τὴν πόσιν τοῖς βουλομένοις ἢ ὥσπερ ἐξ ὀλίγων βολίδων τὸ στοχὸν τοῦ τοξότου. Ἐπεὶ δὲ κατὰ τὴν σοφὴν παροιμίαν καὶ αὐτοῦ *(Sap. 4, 14.)* ἀρεστὴ Κυρίῳ ἦν ἡ ψυχή, τελειωθεὶς ἐν ὀλίγῳ ἐπλήρωσε χρόνους μακροὺς καὶ ἔτι νέος ὢν ἔρχεται πρὸς τὰς τοῦ βίου δυσμάς, τὸν δρόμον τελέσας καὶ τὴν πίστιν τηρήσας καὶ τοῦ στεφάνου τῆς δικαιο- *(II. Tim. 4, 7)* σύνης ἄξιος γεγονώς· ἀποπεραίνει λοιπὸν καὶ τὸ πέρας τοῦ βίου ἐν τῇ ὀγδόῃ καὶ εἰκάδι τοῦ ὀκτωβρίου [2] μηνὸς καὶ καταξιοῦται τέλους τιμίου | τίμιος ὢν καὶ γίνεται ἐν ἁγίοις ὁ κλῆρος αὐτοῦ· *(Fol. 136.)* καὶ ἡ μὲν ἁγία αὐτοῦ καὶ καθαρωτάτη ψυχὴ ἀνάγεται ἐντίμως ὑφ᾽ ἁγίων ἀγγέλων πρὸς Θεὸν *(Sap. 5, 5.)* καὶ τοὺς αἰωνίους θαλάμους ἐν τῷ ἀνεσπέρῳ φωτὶ καὶ τῷ χορῷ τῶν δικαίων. Τὸ δὲ ἄμεμπτον αὐτοῦ καὶ ἀκηλίδωτον σῶμα κηδεύεται ἐντίμως ὑπὸ ἐντίμων ἀνδρῶν πρὸς ἔω κώμης Λευκομιάδος εἰς τὸ ἄντρον τῆς ἀσκήσεως αὐτοῦ καὶ πηγὴ ἀνεξάντλητος γίνεται θαυμάτων θεοπρεπῶς καὶ φάρμακον ἀλεξίκακον παντὸς [3] νόσου καὶ πάσης μαλακίας τοῖς πίστει προσερχομένοις. Ἐπεὶ δὲ καὶ ναὸς ἐδομήθη ἐπ᾽ ὀνόματι *(templum ei erigitur.)* τοῦ ὁσίου καὶ σεμνεῖον ἐγένετο τιμίων μοναχῶν, προσρυῇ [4] τις ἐξ αὐτῶν πρὸς τὴν βασιλίδα τῶν πόλεων καὶ πρός τινα τῶν ἀρίστων ζωγράφων παραβαλὼν καὶ τῶν ἁγίων εἰκόνων τὸ γλαφυρὸν ἐρασθεὶς μάλα θερμῶς τὸν ζωγράφον ἠρώτα, ὅπως τὴν τοῦ ὁσίου Διομήδους ἱστορήσει [5] εἰκόνα. Καὶ ὁ ζωγράφος· « Διομήδην, λέγει [6], μάρτυρα ἐπίσταμαι, ἐν ᾧ καὶ βασιλικὸν φροντιστήριον ἵδρυται πολυαρίθμων ἀνδρῶν· Διομήδην [7] δὲ ὅσιον οὔτε γινώσκω οὔτε ἱστορῆσαι ἱκανῶ. » Πολλὰ δὲ μογήσας ὁ μοναχὸς λιπαρῶν τὸν ζωγράφον ἤνυεν οὐδέν, διὰ τὸ γινώσκειν τὸν ζωγράφον Διομήδην ὅσιον οὐδαμῶς.

**6.** Θαῦμα < β′ [8] >. Εἶτα ἐν μιᾷ νυκτερινῇ ἀωρίᾳ ἐπίσταται [9] τῷ *(Miraculum de pictore.)* ζωγράφῳ ὁ πανόσιος Διόμηδος καί φησι πρὸς αὐτόν· « Ὅρα,

[1] υἱοθετίθειμεν *cod.* — [2] ὀκτωμβρίου *cod.* — [3] *ita cod. non* πάσης. — [4] *ita cod.*; προσφοιτᾷ? K. — [5] ἱστορῆσαι *cod.* — [6] λέγων *cod.* — [7] Διομήδιν *cod.* — [8] *margine rescisso deest* β′. — [9] *ita cod. non* ἐφίσταται.

ὦ Ζωγράφε, ὅρα ὃν λέγεις ἀγνοεῖν. Καὶ πειθόμενος τῷ αἰτουμένῳ σε μοναχῷ χρωματούργησον σχῆμα, ὃ καθορᾷς. » Καὶ τοῦτο εἰπὼν ἄφαντος ἐγένετο ὁ λαλῶν. Ὁ δὲ Ζωγράφος ἅλματι ἐξαναστὰς τῆς εὐνῆς ἔκπληκτος [1] ἦν ἐν τῇ τοῦ ὁσίου ἐπιφανείᾳ· καὶ συγγνώμην μὲν περὶ τῆς ἀπαθείας ἐξαιτεῖτο τὸν ὅσιον, τῆς δὲ χρωματουργίας ἤρχετο θαρσαλέως· καὶ ἱστορήσας ἐντέχνως ὃν ἑώρακε τοῦ ὁσίου χαρακτῆρα, ἀπέθετο αὐτὸν εἰς ταμεῖον μεταξὺ εἰκόνων πολλῶν· εἶτα προσφοιτᾷ πάλιν συνήθως ὁ μοναχὸς περὶ τῆς εἰκόνος παρακαλῶν, ὥσπερ καὶ πρότερον. Καὶ ὁ Ζωγράφος· « Εἴσελθε εἰς τὸ ταμεῖον, φησίν, καὶ ἄθρησον

Fol. 136v. τὰς εἰκόνας. » Ὁ δὲ εἰσελθὼν καὶ ἀτενίσας | ὁρᾷ τὴν τοῦ ὁσίου εἰκόνα μεταξὺ πλήθους εἰκόνων συχνῶν· ἣν καὶ ἐπιγνοὺς χαρᾶς πληρωθεὶς ὅτι πολλῆς, ἦρεν αὐτὴν καὶ ἐξῆλθεν περιχαρῶς, πολλὰ μὲν αὐτὸς εὐχαριστῶν τὸν Ζωγράφον, ὡς ὅτι ἀσφαλῶς τὴν τοῦ ὁσίου ἐχρωματούργησεν χαρακτῆρα. Ὁ δὲ τὴν τοῦ ὁσίου ἐπιστασίαν παρεδήλου τῷ μοναχῷ· καὶ ἐδίδουν ἑκάτεροι δόξαν τῷ Θεῷ τῷ οὕτω καταξιοῦντι ἀγγελικῆς ἀξίας τοὺς οἰκείους δούλους αὐτοῦ. Ἐγὼ δὲ τῶν ἀρχαιοτέρων αὐτοῦ θαυμάτων τὴν μνήμην παραδραμὼν μνησθήσομαι τῶν προσφάτων καὶ ἑνὸς ἢ δύο παρεισάγω τὸ διήγημα, ὧν αὐτόπται πολλοὶ καὶ αὐτὸς ὁ παραμονάριος ἱερεὺς τοῦ εὐκτηρίου ναοῦ τοῦ ὁσίου αὐτοῦ, παρ' οὗ καὶ πλεῖστα δυσωπηθεὶς ἔγωγε περὶ τοῦ παρόντος συγγράμματος ἀνεβαλόμην [2] τὴν ἐπιχείρησιν· τῆς δὲ ἀναβολῆς τὴν αἰτίαν τοῦ λόγου προϊόντος παραδηλώσω σαφῶς· ἀρτίως δὲ περὶ τῶν γενομένων θαυμάτων ἐν ταῖς ἡμέραις ἡμῶν ἐξείπω ἐν κεφαλαίῳ. Διηγήσατο γάρ μοι ὁ τοῦ ὁσίου παραμονάριος ὅτι· « πολλαὶ μὲν αἱ καθ' ἑκάστην ἰαματικαὶ χάριτες τοῦ ὁσίου, ἀλλά γε πρὸ δέκα ἢ καὶ δώδεκα ἐτῶν αὐτόπτης ἐγενόμην ἐγὼ καὶ ἄλλοι πολλοὶ τοιῶνδε θαυμάτων δύο. »

Morborum 7. Θαῦμα γ'. Ἀνθρώπου, φησί, τινὸς ἡ γαστὴρ ἡμέραν ἐξ [3] ἡμέρας ὠγκοῦτο κατὰ μικρόν, βρωμάτων δὲ καὶ πομάτων μετέχων πολλῶν, ἔτι πεινῶν καὶ διψῶν ἐπὶ πλεῖον ὠρέγετο· ἡ δὲ ὄψις τοῦ προσώπου αὐτοῦ ὠχρὰ ἐκαθοράτον [4] καὶ δυσειδής· τὰ δὲ παράβυστα τῶν ἐνδοσθίων αὐτοῦ δεινῶς κατετρύχετο ἡμέρας καὶ νυκτός· καὶ οὕτω δεινῶς ἔχων καὶ κακῶς πάσχων καὶ ἀνιαρῶς, τῇ ἁγίᾳ σορῷ προσφοιτᾷ τῶν τοῦ ἁγίου λειψάνων, μάλα θερμῶς κλαίων καὶ δυσωπῶν θεραπείας καταξιωθῆναί τινος καὶ μὴ ἀνακάμψαι κενός. Ἐπεὶ δὲ ὁ τάφος κεκλει-

[1] ἔκπληττος *cod.* — [2] ἀνεβαλόμην *cod.* — [3] ἐεξ *cod.* — [4] *ita cod.*

σμένος ἦν ἀσφαλῶς καὶ μηδέποτε ἀνοιγόμενος, ἀνακλίνουσιν οἱ παρόντες τὸν ἄνθρωπον ὕπτιον κατὰ τὸ | κλῖτος τοῦ τάφου καὶ τὴν (Fol. 137) ἐπάνω τούτου κανδήλαν καθήκουσιν ἐν τῇ τοῦ ἀνθρώπου γαστρί, ἐπαλείφουσι δὲ αὐτὴν ἔλαιον ἅγιον ἐκ τῆς ῥηθείσης κανδήλας· καί τι μικρὸν πρὸς ὕπνον τραπεὶς ὁ νοσῶν, τὸ ἐν τῇ γαστρὶ αὐτοῦ θηρίον εἰς τμήματα δύο παραδόξως τμᾶται· καὶ θᾶττον ἀφυπνισθεὶς ἔδοξε νύττεσθαι[1] παρὰ τῆς γαστρὸς πρὸς ἔκκρισιν[2] περιττωμάτων συνήθων. Ἐξελθὼν δὲ τάχα πρὸς τοῦτο καὶ καθεσθείς, τμήματα δύο ἐχίδνης ἀπὸ σπιθαμῆς καὶ ἡμίσυ[3] ἐξήλθοσαν ὑποκάτωθεν αὐτοῦ. Καὶ τούτου, φησίν, αὐτόπται γεγόναμεν πλεῖστοι καὶ ἐξεπλάγημεν σφόδρα ἐπὶ τῷ ξένῳ καὶ παραδόξῳ τοῦ καινοῦ καὶ προσφάτου θαύματος τούτου. Ὁ δὲ ἄνθρωπος οὐκέτι ὠχρὸς ὡς τὸ πρότερον οὐδὲ ἀσθενής, ἀλλὰ καὶ μάλα εὐσθενὴς καὶ εὐειδὴς ἕως τέλους ἦν καθορώμενος, δοξάζων τὸν Κύριον καὶ τὸν θεῖον Διομήδιον.

**8.** Θαῦμα δʹ. Καί τις γυνὴ εὑρέθη ἐν γαστρὶ ἔχουσα καρκίνον, (curationes.) πάνυ δεινῶς καὶ αὐτὴ πάσχουσα τὰ ἐντὸς[4] ἡμέρας καὶ νυκτός. Ἀκούσασα δὲ καὶ ἰδοῦσα περὶ τοῦ προρρηθέντος[5] ἀνθρώπου τὴν θεραπείαν, ὅτι διχοτομημένον θηρίον ἐκ τῆς γαστρὸς αὐτοῦ ἐξήνεγκεν ὁ ἄνθρωπος, τρέχει καὶ αὐτὴ πρὸς αὐτὸν πόθῳ πολλῷ καὶ πίστει θερμῇ τὴν δεινῶς τρυχομένην γαστέρα προσάπτουσα καὶ προστρίβουσα τῇ σορῷ τῶν λειψάνων κλαίουσά τε καὶ δυσωποῦσα τὸν ὅσιον ἀπαλλαγῆναι τῆς νόσου· εἶτα καὶ τὴν τοῦ τάφου κανδήλαν λαβοῦσα ἐπὶ χεῖρας καὶ πιοῦσα μὲν ἐξ αὐτῆς ἀλείψασα δὲ καὶ τὴν ὀδυνωμένην[6] γαστέραν, στενοχορεῖται τὸ ἐντὸς ἑρπετὸν καὶ πρὸς τὰ ἔξω πειρᾶται φυγεῖν. Ἡ δὲ γυνὴ ταραχθεῖσα καὶ τὸ στόμα χανοῦσα πρὸς ἔμετον, ἐξεμεῖ τὸν καρκίνον ὁλόκληρον, φησί, κατέμπροσθεν ἡμῶν· καὶ ἐλυτρώθη μὲν ἡ γυνὴ τοῦ δεινοτάτου πάθους ἐκείνου, δοξάζουσα τὸν Θεὸν καὶ τὸν θεράποντα αὐτοῦ Διομήδιον. Οὐκ εὐσθενῆ δὲ | ἀλλὰ μετρίαν τινὰ καὶ (Fol. 137v.) βραχεῖαν ἕως τέλους ἐκέκτητο τὴν ἰσχύν· οἰκονομικῶς πάντως καὶ τοῦτο ἐδικαίωσεν ὁ ἰατρός, ὅπως ὁ ἔξωθεν μὲν ἵνα θλίβεται ἄνθρωπος, ὁ ἐντὸς δὲ κατὰ Παῦλον ἀνακαινοῦται. (*II Cor. 4, 16.*)

**9.** Καὶ ταῦτα μὲν ἀποχρώντως βεβαιοῦσιν ἡμᾶς, ὅσην ἐκεῖνος (**Haec scripsit Neophytus**) ἐπλούτει θαυμάτων χάριν πρὸς Θεοῦ· καὶ λοιπὸν οὐ χρείαν ἔχομεν πολλοὺς περὶ τούτων λόγους καινοτομεῖν, ἀλλὰ τὴν ὑπόσχεσιν ἐκπληρῶσαι, ἣν ὑπεσχόμην, δι' ἣν αἰτίαν οὐκ ἤθελον ὑπακοῦσαι τῷ παρα-

[1] ἔδοξεν ὕττεσθαι *cod.* — [2] ἔκρησιν *cod.* — [3] ἡμίσου *cod.* — [4] ἐνδὸς *cod.* — [5] προρηθέντος *cod.* — [6] ὀδυναμένην *cod.*

μοναρίῳ ταῦτα συγγράψαι· καὶ αὐτὸς ἐν τῇ ἐξωτέρᾳ πύλῃ περιεκάθητο ἡμερόνυκτον ὅλον παρακαλῶν μὴ κοπιᾶσαι εἰς κενὸν ἡμερῶν τόσων ὁδοιπορίαν. Ἐγὼ δὲ ἐμαυτὸν ἤμην προεδραιώσας εἰς τὸ μηκέτι με λόγους συντάττειν εἰς ἁγίων ἐγκώμια· ἡ δὲ αἰτία, ὅτι φθάσας διαφό- **hortatu paramonarii** ρους βίβλους συνεγραψάμην, οὐκ ἐγώ, ἀλλὰ καθὼς ἡ τοῦ θείου πνεύματος ἐδωρήσατο χάρις, εἰς ἑορτὰς μὲν δεσποτικὰς πανηγυρικοὺς λόγους, εἰς ἁγίους δὲ πλείστους ἐγκώμια καὶ ἱστορίας. Ἤκουσα δέ, ὅτι ἀγυρτέων καὶ βλακῶν καὶ μεμψιμοίρων τινὲς ἠδολέσχησαν κατ' ἐμοῦ, ὅτι· πῶς, φησίν, οὗτος κατετόλμησε γράψαι, τοῦ ἀποστόλου *Gal. 1, 9.* εἰπόντος, ὅτι εἴ τις ὑμᾶς εὐηγγελίσεται[1] παρ' ὃ ἡμεῖς εὐηγγελισάμεθα, ἀνάθεμα ἔστω· καὶ ταῦτα ἔλεγον μηδὲν αἰσθανόμενοι, τί λέγουσι. Μετὰ γὰρ τὴν ἀποστολικὴν ῥῆσιν ταύτην αἱ μυρίαι παρὰ τῶν διδασκάλων τῆς ἐκκλησίας ἐσυνεγράφησαν[1] βίβλοι δογματικαί, διδασκαλικαί, πανηγυρικαί, μεταφράσεις καὶ μελῳδικαί, ὑμνοῦσαι τὸν Θεὸν καὶ τοὺς ἁγίους αὐτοῦ· οὐκ ἔγραψαν δὲ παρ' ὃ ἀλλὰ καθ' ὃ οἱ ἀπόστολοι παρέδοσαν καὶ ἐδογμάτισαν, οὔτε ἄλλον Χριστὸν οὔτε ἕτερον εὐαγγέλιον οὔτε πίστιν ἑτέραν ἐκήρυξαν, ἀλλὰ μᾶλλον ἐτράνωσαν καὶ ἐβεβαίωσαν **Fol. 138.** καὶ ἐρρητόρευσαν[2], ὅσα δύσληπτα παρὰ τῶν ἀποστόλων | εὑρέθησαν· τὸν αὐτὸν σὺν Θεῷ νοῦν καὶ αἱ παρ' ἐμοῦ[3] συγγραφεῖσαι βίβλοι περιέχουσι, μηδὲν τῆς ἀληθείας καὶ τῶν ὀρθῶν δογμάτων ἔξω βαδιοῦσαι· αἷς καὶ πολλοὶ τῶν σοφῶν τε καὶ συνετῶν ἐντευξόμενοι τὴν τοῦ Θεοῦ χάριν ἐθαύμασαν καὶ τὸν Θεὸν ἐδόξασαν. Οἱ δὲ προρρηθέντες[4] μεμψίμοιροι μέμφονται[5] ἐθελοκάκως πονήματα, ἃ οὔτε εἴδοσαν οὔτε ἤκουσαν· ὁπηνίκα δὲ λάχουσιν εἰδέναι καὶ ἀκοῦσαι, τὴν προτέραν αὐτῶν καταμέμφονται ψῆφον[6]. Διὰ ταύτην γοῦν τὴν αἰτίαν μικροῦ τὸν ῥηθέντα παραμονάριον ἀπέστρεφον ἄπρακτον· ἵνα δὲ μὴ καὶ τοῦτον λυπήσω καὶ τοῦ ἁγίου δόξω καταφρονεῖν, ὑπέκυψα αὐτοῦ τῷ θελήματι, κατὰ τὸ ἐγχωροῦν γράψας συνοπτικῶς, ὡς ἡ τοῦ ὁσίου Διομήδους ἐπέσκηψε χάρις.

**et visu monitus.** **10.** Ἀλλ' οὐδὲ μὴ κατοκνήσω καὶ τοῦτο φράσαι διὰ βραχέων εἰς δόξαν Θεοῦ καὶ τοῦ θεράποντος αὐτοῦ Διομήδους· κατὰ γὰρ τὴν ὀγδόην καὶ[7] εἰκοστὴν τοῦ μηνὸς ὀκτωβρίου[8] εἶδον ἐν ὁράματι[9] τῆς νυκτὸς ἐλθόντα πρός με μητροπολίτην τινά, γλιχόμενον[10] τάχα ἐξειπεῖν μοι τὸν βίον καὶ τὰς πράξεις αὐτοῦ. Ἐγὼ δὲ αὐτὸν εὐλαβούμενος[11] καὶ

[1] *ita cod.* — [2] ἐρητόρευσαν *cod.* — [3] ἐμοὶ *cod.* — [4] προρηθέντες *cod.* — [5] μέμφωνται *cod.* — [6] φήφων *cod.* — [7] (κατὰ-καὶ) *in rasura.* — [8] ὀκτωμβρίου *cod.* — [9] (εἶδον-ὁράματι) *in rasura.* — [10] ἐγλιχόμενον *cod.* — [11] ἐβλαβούμενος *cod.*

παραιτούμενος ἔλεγον· « Τίς εἰμι ἐγώ, δέσποτα, ἵνα σύ με πνευματικὸν ποιήσεις πατέρα, δέον μάλιστα τοῦ μέτρου [1] σου εὑρεῖν ἄνδρα [2] καὶ αὐτὸν συντυχεῖν; » Ὡς δὲ εἶδον αὐτὸν περίλυπον γεγονότα ἐν τῇ τοιαύτῃ μου ἀποκρίσει, πάλιν ἐξεῖπον αὐτόν· « Μὴ λυποῦ, δέσποτα, καὶ ἰδοὺ ἐγὼ ποιῶ τὸ θέλημά σου, καθὼς ἐκέλευσας ». Καὶ τοῦτο εἰπὼν καὶ εὐθὺς ἔξυπνος γενόμενος οἰόμην [3] τὸ ὅραμα φαντασίαν συνήθη νοὸς πλανωμένου καθεύδοντος σώματος, μηδεμίαν περὶ τοῦ ὁσίου αἴσθησιν εἰληφὼς οὐδ' ὅτι κατὰ τὴν αὐτὴν ἡμέραν ἡ αὐτοῦ μνήμη γεραίρεται. Καὶ γενομένης ἡμέρας, εἰσῆλθον εἰς ἔννοιαν τοιάνδε, ὅτι, ὁπηνίκα ἀδειάσω καὶ μέλλω συντάξαι λόγον τῷ ὁσίῳ, καθὼς ὑπεσχόμην, ἄρα πως προοιμιάσω τὴν τοῦ λόγου ἀρχήν· καὶ εὐθυβόλως ἡ τοῦ λόγου ἀρχὴ ἐν τῇ γλώττῃ μου ἦν καὶ ὁ λογισμὸς ἐπισκήπτων μοι σημειώσασθαι αὐτὴν διὰ τὸ | εὐληθάργητον. Καὶ λαβὼν ἅλματι Fol. 138v. χάρτην καὶ κάλαμον, τὴν κατὰ διάνοιαν ἀρχὴν λόγου διαγράψαι καὶ παῦσαι βουλόμενος, γέγονε τοὐναντίον καὶ εὑρέθη ὁ τοῦ λόγου εἱρμὸς τρέχων ἀκατασχέτως, ὥστε τὸ ἥμισυ τοῦ λόγου σχεδὸν σχεδιασθῆναι· καὶ τότε λοιπὸν ἦλθον εἰς μνήμην, ὅτι κατὰ τὴν παροῦσαν ἡμέραν καὶ ἡ τοῦ ὁσίου μνήμη τελεῖται, ἔνθεν καὶ ὡς τῆς [4] ἄνω μητροπόλεως μητροπολίτης ἡμῖν ἐπεφάνισται· ὃν καὶ βραχέα τινὰ χαιρετίσας περιστείλω τὸν λόγον καθότι καὶ χαμαίζηλος νοῦς οὐ σθένει ἐγκωμιάσαι μητροπολίτην οὐράνιον.

**11.** Χαίροις, πάτερ Διόμηδε, ὡς πνεύματος ἁγίου δοχεῖον καὶ τῆς S. Diomedis ἄνω μητροπόλεως πολίτης ἄξιος εὑρεθεὶς καὶ πλοῦτον θεῖον πεπλουτηκὼς τοὺς πιεζομένους πτωχείᾳ σωματικῆς ἀρρωστίας [5] καὶ τρυχομένους νόσοις ποικιλοτρόποις· τὸν πλοῦτον τῆς ὑγείας χαρίζεσαι ἀκέστωρ ἀνάργυρος πρὸς Θεοῦ αὐτοῖς χαριζόμενος. Χαίροις, πάτερ πανόλβιε Διόμηδε [6], τὸ θεῖον κειμήλιον, τῶν ἀρετῶν τὸ θησαύρισμα, τὸ ἀκηλίδωτον ἔσοπτρον, τὸ τῆς πραότητος οἴκημα, τὸ τῆς ὑπομονῆς ἐργαστήριον, τὸ τῆς ἀγάπης δοχεῖον, τὸ τῆς ἐγκρατείας ἀνένδοτον ἔπαθλον, τὸ τῆς ἀγρυπνίας καὶ κατανύξεως ῥυπτικὸν [7] θέλγιστρον [8], τὸ τῆς προσευχῆς καὶ ψαλμῳδίας ἁγιώτατον τέμενος, τὸ τῆς πίστεως καὶ ἐλπίδος καὶ ἀγάπης ἔνθεον καταγώγιον. Χαίροις, θεσπέσιε πάτερ Διόμηδε, ὅτι τὸ κατ' εἰκόνα φυλάξας ἀλώβητον ὑπέταξας τὴν σάρκα τῷ πνεύματι καὶ συμπαθὴς γενόμενος ἀνυπόκριτος ἄγγελος ἐπίγειος καὶ ἐπουράνιος ἄνθρωπος γέγονας· ἔνθεν [9] καὶ ὁ θεῖος ἐπιστάτης σου καὶ

[1] μέτρους *cod.* — [2] ἀδρα *cod.* — [3] οἴομην *cod.* — [4] *supra lin. cod.* — [5] K, εὐρωστείας *cod.* — [6] Διόμιδε *cod.* — [7] ῥυπτικῶν *cod.* — [8] *ita cod.* — [9] ἔνθε *cod.*

τῆς Λευκουπόλεως πρόεδρος Τριφύλλιος [1] ὁ πάνυ, ἐκ νεαρᾶς ἡλικίας εἰς τὸν τοῦ διακόνου καὶ ἱερέως βαθμὸν ἀξίως ἀνήγαγε, καθότι καὶ *Sap. 4, 9.* ἡλικία γήρους οὐχ ἁπλῶς ἡ [2] γηραιὰ ἀλλὰ βίος ἀκηλίδωτος. Χαίροις, πάτερ τρισόλβιε Διόμηδε, ὅτι τὸ τριμερὲς τῆς ψυχῆς, λέγω δὴ τὸ Fol. 139. λογικόν, τὸ ἐπιθυμητικὸν καὶ τὸ θυμοειδές, χρησάμενος εὐσχη|μόνως ὡς λογικὸς ἐκαρποῦ τὰ λογικοῦ ἄξια, τὰς δὲ ἀλόγους καὶ ἀτόπους ἐπιθυμίας καταπατῶν ἐπεθύμεις λοιπὸν τὰ τῆς αἰωνίου ζωῆς ἐπάξια, τὸ δὲ θυμοειδὲς κατὰ παθῶν καὶ δαιμόνων ἐκείνης καθ' ὧν καὶ ἐπεδόθη τῇ φύσει πρὸς Θεοῦ.

invocatio. **12.** Χαίροις, ἀοίδιμε πάτερ Διόμηδε, ὅτι ὡς ἄλλος Ἠλιοῦ ἐπέβης [3] ὡς ἐφ' ἅρματι τετραΐππῳ ταῖς τέσσαρσιν γενικωτάταις ἀρεταῖς, σωφροσύνης φημί, φρονήσεως δικαιοσύνης καὶ ἀνδρίας· δι' ὧν καὶ τὰς ὀκτὼ μητροκάκους καὶ γεννητρίας τῶν παθῶν συνέτριψας ἀνδρείως, λέγω δὴ τὸν τῆς κοιλιομανίας ἀπληστότατον χῶνον, τὸν φιλόσαρκον καὶ φιλόβρωμον καὶ φιλομάκελλον κύνα τῆς πορνείας, τὸν τῆς φιλαργυρίας πολυκέφαλον ἀπατεῶνα, τὸν τῆς ὀργῆς καπνόν, τὸν τῆς λύπης πνιγμόν, τὸν τῆς ἀκηδίας ἀπηνέστατον λύκον, τὸν τῆς κενοδοξίας πολυποίκιλον ὄφιν, τὸν τῆς ὑπερηφανείας οὐρανομήκη κρημνόν, καὶ τῶν ὀκτὼ τούτων νενοθευμένα γεννήματα, ὧν οὐκ ἔστιν ἀριθμός. Τούτων γοῦν τῶν ὀλεθρίων παθῶν τὴν τυραννίδα καταβαλὼν σθένει Θεοῦ κατὰ παθῶν ἐβασίλευσας καὶ τῆς ἄνω βασιλείας καὶ μητροπόλεως κληρονόμος γενόμενος συγχορεύεις ἀγγέλοις, συναγάλλει δικαίοις καὶ λογάσιν ἐκλεκτῶν Θεοῦ· μεθ' ὧν ποίησον ἱκετηρίαν πρὸς Κύριον, ὦ πάτερ θεσπέσιε, ὑπὲρ πάντων ἡμῶν ἐν τῇ ἐνδόξῳ [4] σου μνήμῃ· καὶ καθὼς ἡμεῖς χρεωστικῶς μνημονεύομεν τὴν ἱεράν σου πανήγυριν, οὕτω καὶ αὐτὸς οὐ χρεωστικῶς ἀλλὰ δωρεαστικῶς μνήσθητι πάντων ἡμῶν, συγγραφέων, ἀναγνωστῶν, ἀκροατῶν, μελῳδιστῶν [5], ψαλτῶν, μνημοποιῶν, διακονητῶν, καὶ πάντων ἀπαξαπλῶς καὶ πασῶν ὁλικῶς καὶ τῶν πιεζομένων νοσεροῖς πάθεσιν, δωρούμενος εὐθυβόλως τὴν ἴασιν· εἶτα καὶ ὁ παρὼν πενιχρότατος λόγος ὡς εὐπρόσδεκτος ἔστω σοι προσφορά, ὅπως ἐκ πάντων καὶ διὰ πάντων Fol. 139v. καὶ πασῶν ἐν τῇ ἱερᾷ πανη|γύρει σου δοξολογεῖται ὁ δοξάσας σε Κύριος, ᾧ πρέπει πᾶσα δόξα, τιμὴ καὶ προσκύνησις, τῷ πατρὶ καὶ τῷ υἱῷ καὶ τῷ ἁγίῳ πνεύματι, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

[1] Τριφύλιος *cod.* — [2] εἰ *cod.* — [3] ἐπεύεις *cod.* — [4] ἐδόξο *cod.* — [5] ν *supra lin. cod.*

## *8. Laudatio S. Gennadii archiep. CP.*

Νεοφύτου πρεσβυτέρου, μοναχοῦ καὶ ἐγκλείστου ἐγκώμιον κεφαλαιῶδες εἰς τὸν ἐν ἁγίοις πατέρα ἡμῶν Γεννάδιον ἀρχιεπίσκοπον Κωνσταντινουπόλεως· καὶ περὶ τῆς αὐτοῦ ἐγκυκλίου ἐπιστολῆς· καὶ διὰ τί τὸ τίμιον αὐτοῦ λείψανον οὐκ ἀνεκομίσθη πρὸς τὴν βασιλεύουσαν πόλιν. Fol. 230v.

**1.** Γεννάδιος ὁ γενναῖος τῆς εὐσεβείας ὑπέρμαχος, Γεννάδιος ὁ κλεινὸς τῆς ἐκκλησίας τὸ στήριγμα, Γεννάδιος ὁ σεμνὸς τῶν ἱεραρχῶν τὸ κλέος, τῶν ὀρθοδόξων τὸ στήριγμα, τῆς ἱεραρχίας τὸ ἀγλάισμα, ὁ ὑποφήτης τῆς χάριτος, ὁ μύστης τῶν εὐσεβῶν δογμάτων, ὁ φύλαξ καὶ θεσμοθέτης τῶν ἐκκλησιαστικῶν κανόνων, ὁ φωστὴρ τῶν ἐν σκότει ἀσεβείας κατακειμένων, ὁ λαμπαδοῦχος πάσης τῆς οἰκουμένης, ὁ τῆς μεγαλοπόλεως βασιλίδος ποιμενάρχος καὶ πρωτοπρόεδρος καὶ οἰκουμενικὸς μύστης τῆς χάριτος, πάν|τας ἡμᾶς πρὸς εὐωχίαν πνευματικὴν συνεκάλεσε σήμερον, ἵνα τὸν αὐτὸν δοξάσαντα δοξάσωμεν Κύριον, ὃς ἐκ τῆς προσκαίρου ταύτης καὶ πολυπόνου ζωῆς πρὸς τὴν ἀθάνατον μετέστησε ζωήν, ὅτι δίκαιοι εἰς τὸν αἰῶνα ζῶσι καὶ ἐν Κυρίῳ ὁ μισθὸς αὐτῶν καὶ ἡ φροντὶς αὐτῶν παρὰ ὑψίστῳ, καὶ ὅτι τὸ βασίλειον τῆς εὐπρεπείας καὶ τὸ διάδημα τοῦ κάλλους παρ' αὐτοῦ λαβόντες, ὡς γέγραπται, σὺν αὐτῷ βασιλεύουσι. Ἔνθεν καὶ ἡμεῖς ὀφείλομεν εὐχαριστεῖν αὐτὸν καὶ δοξάζειν, ὡς τοσούτων καὶ τηλικούτων ἀγαθῶν δωτῆρα καὶ χορηγόν· οὐ μὴν δὲ ἀλλὰ καὶ τὴν ἐτήσιον μνήμην γεραίρειν τοῦ θεράποντος αὐτοῦ Γενναδίου, ὡς ἐφικτόν, οὗ κἀγὼ διαρρήδην ἐρῶ τὴν ἔνθεον πολιτείαν, ἣν καὶ ἔκ τινων βραχέων ὑπομνημάτων καταλαβεῖν ἠδυνήθην.

Gennadius vir sanctus, — Fol. 231. — Sap. 5, 15-17.

**2.** Οὗτος γοῦν ὁ γενναῖος Γεννάδιος τῆς μεγάλης ἐκκλησίας πρεσβύτερος ἦν, λόγῳ καὶ πράξει κεκοσμημένος εἰς ἄκρον, καὶ σεμνότητι βίου διαλάμπων μέγα παρὰ πάντων εἶχε τὸ κλέος· ἤκμασε δὲ πρὸς τὰ τελευταῖα τῆς βασιλείας Λέοντος τοῦ μεγάλου, τοῦ καλουμένου Μακέλλη, ὁπηνίκα καὶ Δανιὴλ ὁ πανόσιος ἐν τῷ Ἀνάπλῳ αἰθέριος ἵστατο ἐν τῷ στύλῳ καὶ ὡς πύκτης πυκτεύων κατὰ παθῶν καὶ δαιμόνων, καὶ ὁ ἅγιος Ἀνδρέας ὁ διὰ Χριστὸν σαλός, ἑκούσιος ἔξηχος ἐγνωρίζετο, παίζων καὶ παιζόμενος, ὡς τὰ τοῦ κόσμου μάταια

presbyter Magnae ecclesiae,



patriarcha creatur; παίγνια λογιζόμενος. Τελευτήσαντος δὲ Ἀνατολίου[1] τότε πατριαρχοῦντος, ὁ μέγας Γεννάδιος ὑπό τε τοῦ βασιλέως καὶ τῆς συγκλήτου καὶ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας προχειρίζεται ἀξίως· ψήφῳ τε Θεοῦ καὶ τάξει κανονικῇ, ὡς λύχνος ἐπὶ λυχνίαν, ἐπὶ τὸν πατριαρχικὸν ἀνακομίζεται θρόνον, φωτίζων τοὺς ἐν σκότει ἀσεβείας πρὸς | φέγγος θεογνωσίας· καὶ ὡς ἄριστος κυβερνήτης κυβερνῶν τῆς ἐκκλησίας τοὺς οἴακας, ἔτη δέκα καὶ τρία καὶ μῆνας δύο, ὄγδοος ἐπίσκοπος μετὰ τὸν θεῖον Χρυσόστομον γενόμενος, ὧν καὶ τὰ ὀνόματά εἰσι ταῦτα· Ἀρσάκιος, Ἀττικός, Σισίνιος, Νεστώριος ὁ τῆς Θεοτόκου λύττης, Μαξιμιανός, Πρόκλος, Ἀνατόλιος· οὗ καὶ διάδοχος, ὡς προείρηται, Γεννάδιος ὁ μέγας. Ἔφθασε δὲ καὶ τὴν βασιλείαν Ἀναστασίου τοῦ αἱρετικοῦ καὶ δικόρου, ὃς καὶ ἀστραπόκαυστος γέγονε παρὰ τῆς θείας ὀργῆς. Γεννάδιος δὲ ὡς ἀστὴρ φαεινὸς λάμψας ἐν τῷ κόσμῳ εὐσεβείας μαρμαρυγάς, κατεφώτισε τὴν οἰκουμένην, ποιμαίνων τὰ ποίμνια τοῦ Χριστοῦ ἐν ὁσιότητι καὶ δικαιοσύνῃ καὶ φυλάττων θεσμοὺς ἀποστολικῶν παραδόσεων, περί τε χειροτονούντων ἅμα καὶ χειροτονουμένων λόγῳ καὶ πράξει ποιῶν τε καὶ διδάσκων. Ἀλλ' ἐπειδήπερ τὸ τῆς φιλαργυρίας τυραννικώτατον πάθος κατίσχυσεν ἡττῆσαι τῶν ἐπισκόπων τινὰς καὶ κατετόλμουν[2] παραχαράττειν χειροτονίας θεσμοὺς καὶ χειροτονεῖν ἐπὶ χρήμασιν καὶ τὴν ἄπρατον τοῦ πνεύματος χάριν ὑποβιβάζειν εἰς πρᾶσιν, ἤκουσε τοῦτο ὁ μέγας οὗτος καὶ ἐδεινοπάθησε σφόδρα. Διὸ καὶ γράφει συνοδικῶς καὶ θεοσόφως ἐπιστολὴν ἐγκύκλιον, ἤτοι περικυκλοῦσαν τοὺς ἀρχιερεῖς πάσης τῆς οἰκουμένης, περιέχουσαν οὕτως.

*Matth. 5, 15; 4, 16.*

Fol. 231v.

epistulam encyclicam mittit; 3. « Τοῖς ὁσιωτάτοις καὶ θεοφιλεστάτοις ἡμῶν συναδελφοῖς καὶ συλλειτουργοῖς[3] καὶ μητροπολίταις Γεννάδιος καὶ ἡ σὺν αὐτῷ ἐνδημοῦσα ἁγία σύνοδος, ἐν Κυρίῳ χαίρειν. Ὁ δεσπότης ἡμῶν Θεὸς καὶ σωτὴρ Ἰησοῦς ὁ Χριστὸς τοὺς ἁγίους αὐτοῦ μαθητὰς οἰκουμενικοὺς διδασκάλους χειροτονήσας καὶ ἀποστείλας κηρύξαι τοῦ εὐαγγελίου τὸ κήρυγμα, δωρεάν, φησίν, ἣν παρ' ἐμοῦ ἐλάβετε, δωρεὰν δότε, δηλονότι μηδὲν λαμβάνειν ὑπὲρ αὐτῆς χρυσὸν ἢ ἄργυρον ἢ χαλκοῦν ἢ ἄλλό τι γαιῶδες καὶ ὑλικόν. Ταύτην δὲ τὴν ἐντολὴν καὶ ἡμῖν δι' ἐκείνων ἐντέλλεται, ὡς τὸν ἐκείνων βαθ|μόν τε καὶ τόπον καὶ ἡμᾶς καταξιώσας. Καὶ καθάπερ ἐκεῖνοι τότε οὕτω καὶ ἡμεῖς ὀφείλομεν ἀκριβῶς φυλάττειν τὴν ἐντολήν· δωρεὰν ἐλάβετε, φησί, δωρεὰν δότε.

*Matth. 10, 8.*

Fol. 232.

[1] Ἀνατολικοῦ *cod.* — [2] *ita cod.* — [3] σὺν ἀδελφοῖς καὶ σὺν λειτουργοῖς *cod.*

Τί γὰρ τῆς ἐντολῆς ταύτης σαφέστερον; τί δὲ τοῖς πειθαρχοῦσι λυσιτελέστερον; οὐαὶ δὲ τοῖς κτήσασθαι ἢ διδόναι διὰ χρημάτων τὴν τοῦ Θεοῦ δωρεὰν ἐπιχειροῦσιν· εἰς χολὴν γὰρ πικρίας, ὥς φησι Πέτρος, *Act. 8, 23.* καὶ σύνδεσμον ἀδικίας οἱ τοιοῦτοι ὑπὸ τῆς ἑαυτῶν συνελήφθησαν φιλαργυρίας. Ἔνθεν καὶ ὁ δεύτερος κανὼν τῶν ἐν Χαλκηδόνι ἑξακοσίων τριάκοντα ἁγίων πατέρων συνοδικῶς ἀπεφήνατο λέγων· Εἴ τις ἐπίσκοπος ἐπὶ χρήμασι χειροτονίαν ποιήσοιτο καὶ χειροτονήσει ἐπίσκοπον ἢ χωρεπίσκοπον ἢ πρεσβύτερον ἢ διάκονον ἢ οἰκονόμον ἢ ἕτερόν τινα τῶν ἐν τῷ κλήρῳ καταριθμουμένων καὶ εἰς πρᾶσιν καταγάγῃ τὴν ἄπρατον χάριν καὶ ἐλεγχθῇ, κινδυνευέτω περὶ τὸν οἰκεῖον βαθμὸν ὅ τε χειροτονῶν καὶ[1] ὁ χειροτονούμενος καὶ ἀλλότριος ἔστω τῆς ἀξίας, ἧς διὰ χρημάτων προσελάβετο. Κάλλιστα καὶ εὐσεβῆ τῶν ἁγίων πατέρων τὰ παραγγέλματα, ὅτι πᾶν φιλάργυρον καὶ διαβολικὸν ἐπιχείρημα, κατὰ τῆς πνευματικῆς φερόμενοι δωρεᾶς, ἐξέκοψαν καὶ ἀπεβάλοντο· ἀλλ' οὔτε πρὸ τῆς χειροτονίας, φησίν, οὔτε μετὰ τὴν χειροτονίαν ἔξεστι δι' αὐτὴν χρήματα λαμβάνειν· λαβεῖν γὰρ ἔστιν, ὅτε καὶ λάβοι. Ἐφωράθησαν δέ τινες κατὰ τὴν Γολάτων χώραν δι' αἰσχροκερδίαν καὶ φιλαργυρίαν τὰ σωτήρια ταῦτα καὶ ἅγια παραγγέλματα παραβῆναι[2] καὶ διὰ τοῦτο ἡμεῖς ἐν ταύτῃ τῇ νέᾳ Ῥώμῃ καὶ βασιλίδι μετὰ τῆς ἐνδημούσης ἡμῖν ἁγίας συνόδου ὁρίζωμεν ἀκολούθως τοῖς προλαβοῦσιν, ὥστε δίχα πάσης ἐπινοίας καὶ προφάσεως καὶ σοφίσματος τὴν ἀσεβῆ ταύτην νόσον καὶ βδελυρὰν παντελῶς ἐκκοπῆναι τῶν ἁγιωτάτων ἐκκλησιῶν τοῦ Θεοῦ, ὅπως ἀκαπηλεύτου καὶ καθαρᾶς τῆς τοῦ χειροτονοῦντος χειρὸς γινομένης, ἄνωθεν καὶ ἡ καθαρὰ τοῦ ἁγίου πνεύματος χάρις ἐπιφοιτῶσα | ἐκπληρεῖ τὸν χειροτονούμενον, *Fol. 232v.* καὶ μὴ συστέλλεσθαι μᾶλλον ὡς ἤδη διὰ χρημάτων τῆς χειρὸς μολυνθείσης· δεῖ γὰρ τοὺς χειροτονοῦντας ὑπηρέτας εἶναι τοῦ πνεύματος καὶ μὴ πράτας τοῦ πνεύματος καὶ χάριν εἶναι τὴν χάριν καὶ μηδαμῶς μεσιτεύειν ἀργύριον. Διὸ ἔστω τοίνυν καὶ ἔστιν ἀποκήρυκτος καὶ πάσης ἱερατικῆς ἀξίας ἀλλότριος καὶ τῇ κατάρᾳ τοῦ ἀναθέματος ὑποκείμενος ὅ τε κτώμενος καὶ ὁ διδοὺς αὐτὴν διὰ χρημάτων οἰόμενος κἂν τε ἐλέγχοιτο[3] ὁ τοῦτο ποιῶν κἄν τε μὴ ἐλέγχοιτο[3]. Ταύτην δὲ ἡμεῖς τὴν ἀπόφασιν κατὰ τῶν παρανομούντων τὰ τοιαῦτα συνοδικῶς ἐξεφράσαμεν καὶ πᾶσαν δὲ ὑμῖν τὴν ἐν Χριστῷ ἀδελφότητα προσαγορεύομεν. Καὶ ἔρρωσθε ἐν Κυρίῳ, θεοφιλέστατοι ἀδελφοί. »

[1] καὶ *in ras.* — [2] παραβεῖναι *in ras. corr., prius* παραβ...ψαι *cod.* — [3] ἐλεγχεῖτο *cod.*

CPolim relinquit;

4. Ἀξιέπαινος ἅμα καὶ φοβερὰ ἐπιστολὴ αὕτη ὡς πᾶσαν καπηλίαν ἐκκόπτουσα τῶν ἐκκλησιῶν τοῦ Θεοῦ· ἀλλὰ ταύτην οἶμαι οὐδὲ ἀκοῦσαι ἀνέχονται τῶν ἐπισκόπων τινές, καὶ μάλιστα [1] ὅσοι τὸν νοῦν καὶ τὰς χεῖρας ἔχουσιν ἑτοιμοτάτας πρὸς τὸ λαβεῖν. Ἀκούσονται δὲ ταῦτα καὶ μὴ βουλόμενοι, ὁπηνίκα ὁ παντεπίσκοπος λόγος τοῦ Θεοῦ γυμνὰ πάντα καὶ τετραχηλισμένα ἐνώπιον ἑκάστου παραστήσας ἐρεῖ τῷ ὑπευθύνῳ· « Ἐλέγξω σε καὶ παραστήσω κατὰ πρόσωπόν σου τὰς ἁμαρτίας σου· » περὶ ὧν ἔγωγε λέγειν εὐρυτέρως οὐ βούλομαι· ἀλλὰ καὶ ταῦτα ἔφην, παρομαρτῶν τῆς ἐπιστολῆς τὸν εἱρμόν, καὶ ὑποδεῖξαι βουλόμενος, ὅτι ἦν θαυμαστὴ καὶ μεγάλη τοῦ μεγάλου Γενναδίου εὐσέβεια. Αὐτὸς δὲ θείῳ πνεύματι ἐμπνευστὴς καὶ πρὸ χρόνου τὴν αὐτοῦ ἀποβίωσιν φωτισθεὶς καὶ μὴ ἀνεχόμενος ἐν πόλει τελευτῆσαι, ἐν ᾗ αἱρετικὸς κρατεῖ βασιλεύς, ἀσθένειάν τινα προβάλλεται καὶ ἀδυναμίαν καί τινα πρεσβύτερον τῆς αὐτοῦ ἐκκλησίας, Ἀκάκιον τοὔνομα, προχειρίζεται εἰς πατριάρχην· αὐτὸς δὲ σχολάσας τῆς τῶν πολλῶν συναυλίας καὶ ἀπὸ δερμάτων εἰργασμένον | περιβόλαιον ἐπιρράψας καὶ φορέσας καὶ ἔνδοθεν αὐτοῦ περιζωσάμενος σίδηρα, ἐξέρχεται τῆς πόλεως λάθρᾳ ἐν νυκτί, Νείλῳ τινὶ εὐλαβεῖ μοναχῷ, μύστην [2] ἔχων τῶν γινομένων, ᾧ καὶ διεστείλατο μηδενὶ ἐξειπεῖν πώποτε τὰ περὶ αὐτοῦ.

Ps. 49, 21.

Fol. 233.

Hierosolyma petit;

5. Συνοδοιπόρον [3] δὲ καὶ μαθητὴν τοῦτον παραλαβὼν πρὸς Ἱεροσόλυμα προσφοιτᾷ, καὶ τὸ ζωηφόρον τοῦ Χριστοῦ μνῆμα σχετικῶς προσκυνήσας, καὶ πανάγιον προσκύνημα προσκυνήσας καὶ προσευξάμενος, οὐδὲ ἐν αὐτοῖς στέργει τὴν τελευτήν· ἀλλὰ θᾶττον εἰς Κύπρον ἐπανεστράφη καὶ ἐν τῷ τῆς πόλεως Πάφου ἐπινείῳ προσορμισθεὶς οὐδὲ ἐν αὐτῇ παραμεῖναι προείλετο, ἀλλὰ τὸν μαθητὴν ἐν αὐτῇ καταλείψας ὥρμησεν ἐπὶ τὸ ὄρος, ἐν ᾧ πάλαι ὁ μέγας Ἱλαρίων τὴν ἡσυχαστικὴν καὶ ἀσκητικὴν παλαίστραν κατὰ δαιμόνων ἐπήξατο· σχολαιότερον δὲ βαδιοῦντος αὐτοῦ διὰ τὴν τοῦ σώματος ἀτονίαν, καταλαμβάνει αὐτὸν νὺξ καὶ νιφετὸς μέγας καὶ λαῖλαψ καὶ θύελλα. Καὶ πλανηθεὶς τὴν ὁδὸν ὧδε κἀκεῖσε περιεφέρετο· καὶ ἵνα γνωσθῇ Κύριος κρίματα ποιῶν, ἔρχεται εἴς τινα κώμην Κισσόπτερα καλουμένην, ἥτις καὶ προάστειον ἦν τῆς ἐπισκοπῆς Πάφου, καὶ καταντᾷ πρός τινα πύλην χήρας γυναικός, δύο τέκνα ἐχούσης. Καὶ κρούσαντος πολλάκις τῇ πύλῃ καὶ κράξαντος, οὐκ ἐκαύθη ἡ γυνὴ προκύψαι καὶ ἰδεῖν, τίς ὁ

[1] μάλλιστα *cod.* — [2] *ita cod.*; *lege* <σὺν> Νείλῳ ... μυστὴν <αὐτόν>. — [3] συνοδειπόρον *cod.*

ἐκ τοῦ χειμῶνος βιαζόμενος καὶ βιάζων ἐν τῇ πύλῃ· ὅπερ τάχα καὶ ἡμεῖς πολλάκις πάσχομεν οἱ πολλοῖς τὰ τῆς φιλοξενίας σπλάγχνα σκληρύνοντες· καὶ μηδὲν τοῖς ξένοις ἀνοίγοντες, τὰ ὑπὲρ ἡμῶν ἀνεψγμένα σπλάγχνα τοῦ Θεοῦ ἐναποκλείομεν. Τοῦτο καὶ ἡ ἀθλία ἐκείνη γυνὴ δράσασα, οὐκ ἐκαύθη διανοῖξαι τῷ ξένῳ· ἐκεῖνος δὲ τῇ ὑπερβολῇ τῆς χιόνος καὶ τῇ τοῦ ἀέρος ψυχρότητι ἀποπαγωθείς[1], τῷ Κυρίῳ τὸ πνεῦμα παρέδωκε, κατὰ τὴν εἰκάδα τοῦ | νοεμβρίου[2] μηνός.

*in Cypro moritur.* — Fol. 233v.

6. Ἐπεὶ δὲ ἐν οἷς τις ἁμαρτάνει ἐν τούτοις καὶ τιμωρεῖται, ἰδοὺ καὶ ἡ γυνὴ ὥσπερ καὶ αὐτὴ ἀπὸ ψύξεως παριθεῖσα[3] σὺν τοῖς τέκνοις αὐτῆς, ἡμίθνητοι καὶ ἡμίξηροι ἐνδίκως γεγόνασι. Πρωΐας δὲ γενομένης, συνῆλθόν τινες τῶν γειτόνων καὶ εὑρίσκουσι νεκρὸν μὲν τὸν ξένον, ἡμιθνήτους καὶ τοὺς οἰκείους· καὶ ᾔσθησαν, ὅτι διὰ τὸν ξένον οὗτοι παρείθησαν παριδόντες αὐτόν. Διὸ καὶ δηλοῦσιν εἴδησιν[4] τάχιον ταῦτα τῷ ἐπισκόπῳ Ὑπερωρίῳ, εἴτε δὲ κυρίως ἦν αὐτῷ ὄνομα τοῦτο, εἴτε ὑπερόριος γέγονέ ποτε, οὐκ ἴσμεν εἰπεῖν. Ὁ δὲ στέλλει τινὰ τῶν πρεσβυτέρων αὐτοῦ καί τινα λαϊκὸν σὺν αὐτῷ πρὸς τὸ θάψαι τὸν ξένον. Καὶ ὁ μὲν λαϊκὸς προῆλθε καὶ διεσώθη παραδηλῶν ἤδη καὶ τὴν ἔλευσιν τοῦ πρεσβυτέρου· ὁ δὲ πρεσβύτερος οὗτος ἐλθὼν μέχρι καὶ τῆς κρήνης τοῦ ὕδατος, οὐκ ἐδόκει κρήνην ὁρᾶν, ἀλλὰ ποταμὸν παμμεγέθη λίαν καὶ ἀπέραντον. Καὶ πτοηθεὶς πάλιν ὑπέστρεψεν, μηδὲ τῷ ἐπισκόπῳ τολμήσας ἐμφανισθῆναι· ἀλλὰ πάλιν ἀπὸ Κισσόπτερα[5] τάχει ποδῶν τρέχει πρὸς τὸν ἐπίσκοπον ἕτερος πρέσβυς, τὰ περὶ τοῦ ξένου μοναχοῦ διηγούμενος καὶ τὰ περὶ τῆς γυναικὸς πάθη. Μαθὼν δὲ καὶ παρὰ τοῦ πρεσβυτέρου, ὅπως ὑπὸ μεγίστου ἤργηται[6] ποταμοῦ, ἐν τόπῳ ᾧ οὐκ ἦν ποταμός, τινὰ τῶν ἁγίων ὑπε<ν>όει τὸν ξένον ἐκεῖνον μοναχόν, καὶ λοιπὸν οὐκέτι στέλλει τινάς, ἀλλ' αὐτὸς σὺν τῷ κλήρῳ καὶ λογάδος λαοῦ ἅπτεται τῆς ὁδοῦ. Φθάσαντες δὲ τὴν προρρηθεῖσαν κρήνην, βλέπουσι καὶ αὖθις οὐχ ἁπλῶς μέγιστον ποταμὸν ἀλλὰ καὶ σκότος ἐπάνω τοῦ ὕδατος. Καὶ τότε ὁ ἐπίσκοπος ᾔσθη[7] σαφέστερον, μέγα[7] τινὰ εἶναι τὸν ξένον ἐκεῖνον, καὶ ἡμεῖς ἀνάξιοι τῆς πρὸς αὐτὸν ἐνδημίας. Διὸ καὶ προτρέπει ἐκτενῶς εὔξασθαι πρὸς Κύριον συγχωρηθῆναι τὴν διάβασιν πρὸς τὸν ξένον ἐκεῖνον. Καὶ γενομένης ἐκτενοῦς ἱκετείας καὶ κραυγῆς τὸ Κύριε ἐλέησον, | ἄφαντος καὶ ὁ ποταμὸς καὶ τὸ σκότος θᾶττον γεγόνασι, καὶ ἡ συνήθη κρήνη τοῦ ὕδατος πάλιν ὡρᾶτο

*Eius corpus reperitur,* — Fol. 234.

[1] *ita cod.;* ἀποπαγετωθείς K. — [2] νοευρίου *cod.* — [3] παριθῆσα *cod.* — [4] *ita cod.;* πρὸς εἴδησιν *exspectes.* — [5] Κισσώπτερα *cod.* — [6] *ita cod.;* εἴργεται? K. — [7] *ita cod.*

μονώτατος, ἣν καὶ Ὅμωρον ὕδωρ ὁ ἐπίσκοπος κέκληκε· ὅμωρον δὲ ἑρμηνεύεται τὸ πλησίον καὶ οὐ πόρρω.

ab episcopo agnoscitur

7. Ὁ δὲ ἐπίσκοπος καὶ πάντες οἱ σὺν αὐτῷ φθάσαντες ὁρῶσι μὲν τὸν ξένον νεκρὸν δερμοφόρον καὶ σιδηροφόρον ὁμοῦ· τίς δὲ ἦν καὶ πόθεν, ὁ γινώσκων οὐδείς. Κελεύει δὲ ὁ ἐπίσκοπος τὴν παρειμένην γυναῖκα σὺν τοῖς τέκνοις αὐτῆς ἐν τοῖς ποσὶν προστεθῆναι τοῦ ἁγίου, καὶ ἐδυσώπουν αὐτὸν δοῦναι συγγνώμην τῇ γυναικὶ καὶ λυθῆναι τὴν τιμωρίαν· ὅπερ καὶ γέγονε. Καὶ ἰαθέντες ἀνέστησαν· καὶ ἥλαντο καὶ περιεπάτουν δοξάζοντες μετὰ πάντων τὸν Κύριον καὶ τὸν ξένον ἐκεῖνον ἅγιον αὐτοῦ. Γίνεται οὖν φήμη μεγάλη περὶ[1] τὸ κάστρον καὶ <ἐν[2]> τοῖς χωρίοις, ὅτι σημειοφόρος τις μοναχὸς ἐκοιμήθη εἰς τὸ τῆς ἐπισκοπῆς κτῆμα Κισσόπτερα καὶ ὁ ἐπίσκοπος σὺν τῷ κλήρῳ πρὸς αὐτὸν ἥκει. διὸ καὶ πανταχόθεν ἔτρεχον πάντες ἰδεῖν, τίς ἄρα ὁ σημειοφόρος μοναχὸς οὗτος. Αὕτη δὲ ἡ φήμη καὶ τὸν προρρηθέντα[3] Νεῖλον εἵλκυσε μετὰ πάντων. Ὃς ἰδὼν καὶ ἐπιγνοὺς τὸν διδάσκαλον, πλέον πάντων ὀλολύζων ἐθρήνει· καὶ ὡμολόγει μὲν αὐτὸν ἐπιστάτην αὐτοῦ, τίς δὲ καὶ πόθεν ἐστὶν εἰπεῖν οὐκ ἠνείχετο, ἄχρις ἂν ὁ ἐπίσκοπος κατιδίαν αὐτὸν λαβών, παρεκάλει ὁρκίζων αὐτὸν φανερῶσαι, τίς ἄρα καὶ πόθεν ὁ ἅγιος οὗτος. Ὁ δὲ ὑπολαβὼν ἔφη· « Ἐγὼ μὲν ἐντέταλμαι παρ' αὐτοῦ μηδενὶ γνωρίσαι τὰ κατ' αὐτὸν καὶ ἐφύλαξα τὴν αὐτοῦ ἐντολήν. Ἐκείνου δὲ τὸν βίον ἤδη ἀπολιπόντος, ἰδοὺ πρὸ πάντων ἀρτίως ἐρῶ τὸ μυστήριον· ἴσθι οὖν, δέσποτα, ὅτι ὁ μοναχὸς οὗτος, ὁ ξένος καὶ εὐτελὴς καὶ πτωχὸς καθορώμενος, Γεννάδιός ἐστιν ὁ ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως, ὃς γνώμῃ αὐθαιρέτῳ καταλείψας τὸν θρόνον κἀμοὶ τῷ

Fol. 234v

ἐλαχίστῳ τεθαρρηκὼς[4] τὸ μυστήριον, | ἐξήλθομεν τῆς πόλεως λάθρα ἐν ἀωρίᾳ νυκτὸς καὶ κατήλθομεν εἰς Ἱεροσόλυμα, κἀκεῖθεν μετὰ τὸ προσκυνῆσαι ἀνεζεύξαμεν ἐν τῇ Κύπρῳ· κἀμὲ περὶ τὸ κάστρον Πάφου καταλείψας· ἀπελεύσομαι, ἔλεγεν, ἰδεῖν τὸν τόπον ἐν ᾧ ὁ μέγας ἡσύχασεν Ἱλαρίων πάλαι, καὶ εἶθ' οὕτως ἐπανελεύσομαι. Καὶ τοῦτο μὲν οἶδα. Ἐν ποίῳ δὲ τρόπῳ ἐλθὼν ἐνθάδε καὶ ἐτελεύτησε[5], οὐκ οἶδα. »

et honorifice humatur.

8. Ταῦτα δὲ καὶ τὰ ἑξῆς τῆς ἱστορίας ἐξειπὼν ὁ μαθητής, ἐξεπλάγη ὅ τε ἐπίσκοπος καὶ ἅπας ὁ λαός· καὶ ἐδόξαζον τὸν Θεὸν καὶ τὸν κρυπτὸν δοῦλον αὐτοῦ. Εἶτα κελεύει ὁ ἐπίσκοπος γλωσσόκομον σκευασθῆναι καινόν, ἐν ᾧ καὶ ἀπετέθη τὸ ἅγιον λείψανον μετὰ δόξης καὶ ὕμνων καὶ θυμιαμάτων πολλῶν· καὶ αἴρουσιν αὐτὸ μετὰ λαμπάδων

[1] ἐπερι *ita cod.* — [2] *supplevi, om. cod.* — [3] προρηθέντα *cod.* — [4] τεθαρικῶς *cod.* — [5] τελευτῆσαι *cod.*

καὶ δορυφορίας πολλῆς καὶ μεγάλης παρεμβολῆς τοῦ ἀνακομίσαι καὶ θάψαι ἐν τῇ ἁγιωτάτῃ ἐπισκοπῇ. Φθάσαντες δὲ τὸν τόπον, ἔνθα νῦν ὁ αὐτοῦ ἵδρυται νεώς, ἄχθος καὶ ἀτονία ἥψατο τοῖς τὸ κιβώτιον φέρουσιν, καὶ καθῆκαν αὐτὸ ἐν τῇ γῇ ἀναπαύσεως χάριν· ἆραι δὲ αὐτὸ ἐξ ἐκείνου τοῦ τόπου ἴσχυσαν οὐδαμῶς, ἀλλ' ὥσπερ ῥίζας βαθείας καταπῆξαν[1] ἦν ἀμετάθετον. Τότε λοιπὸν ᾔσθησαν[2], ὅτι ἐν τῷ αὐτῷ τόπῳ ἠράσθη ὁ ἅγιος σορευθῆναι. Διὸ καὶ θάπτουσιν αὐτὸν ἐντίμως ἐν τῷ αὐτῷ τόπῳ, καὶ γίνεται ὁ τάφος τοῖς πιστῶς προσιοῦσιν ἰαματοφόρος πηγή· καὶ πάντες ἐδόξαζον τὸν Θεόν, ὅτι θησαυρὸν τηλικοῦτον καὶ ἰατῆρα ἐδωρήσατο αὐτοῖς. Ἐπεὶ δὲ καὶ ὁ κατάρρους πολλάκις ἀπὸ πολλῆς ψυχρότητος εἴωθεν γίνεσθαι καὶ αὐτὸς ἀπὸ πολλῆς ψυχρότητος τέθνηκεν, ἰαματικὴν πρὸς τοῦτο τὸ πάθος κέκτηται χάριν. Εἶτα καὶ ναὸς ἐπάνω τοῦ τάφου δομεῖται ἐπὶ τῷ ὀνόματι τοῦ ἁγίου. Καὶ ὁ ῥηθεὶς Νεῖλος, | ὁ μαθητής, ὑποδιάκονος ἐν τῷ τέως χειροτονεῖται· Fol. 235. τελευτᾷ δὲ καὶ αὐτὸς μετ' ὀλίγον, ὅπως κατὰ τὴν τοῦ Κυρίου φωνήν, ἔνθα ὁ κύριος, ἐκεῖ καὶ ὁ διάκονος αὐτοῦ συνδοξάζεται. *Io. 12, 26.*

9. Ζητήσεως δὲ ἄξιόν μοι δοκεῖ, πῶς οὐδεὶς τῶν βασιλέων ἢ τῶν πατριαρχῶν ἠρεθίσθη ἀνακομίσαι τὸ λείψανον τοῦ ἁγίου ἐν τῇ βασιλευούσῃ τῶν πόλεων, ὡς καὶ ἄλλα πλεῖστα ἀνεκομίσθησαν τῶν ἁγίων. Quare CP. non fuerit translatus. Ἐμοὶ γὰρ δοκεῖ, ὅτι οὐκ εὐδόκησεν ὁ ἅγιος ἐπὶ τοῦτο, εὐδόκησε δὲ μᾶλλον τὴν παροικίαν, ὡς ἀεὶ τὴν ματαίαν δόξαν ἀποδιδράσκων, καὶ ἵνα λέγει τὰ τοῦ Δαυῒδ ὅτι πάροικος ἐγὼ καὶ παρεπίδημος ἐν τῇδε τῇ *Ps. 118, 19.* νήσῳ Κύπρῳ, καὶ ἵνα, ὅτε ἀποστείλῃ ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου τοὺς ἀγγέλους αὐτοῦ ἐπισυνάξαι τοὺς ἐκλεκτοὺς αὐτοῦ ἀπὸ τῶν περάτων τῆς γῆς, μὴ ἐκ βασιλίδος καὶ θρόνου ἀλλ' ἔκ τινος ἐσχατιᾶς καὶ παροικίας ἀναληφθεὶς ὑψωθῇ κατὰ τὴν θείαν φωνήν, ὡς ἑαυτὸν ταπεινώσας. *Matth. 23, 12.* Ὁ θανὼν γὰρ ἐν ἀρετῇ καὶ εὐσεβείᾳ, κἂν εἰς βαρβαρικὴν χώραν πείσεται τοῦτο, οὐδὲν ζημιοῦται, ὥσπερ καὶ ὁ ἐν ἁμαρτίᾳ καὶ ἀσεβείᾳ θανών, κἂν εἰς βασιλικοὺς θαλάμους θανεῖται, οὐδὲν ὠφελεῖται.

10. Καὶ μαρτυρεῖ μου τῷ λόγῳ μετὰ πολλῶν καὶ ὁ προρρηθεὶς[3] βασιλεὺς Ἀναστάσιος, ὃς διὰ πολλὴν καὶ ἄφατον μακροθυμίαν Θεοῦ ἑπτὰ καὶ εἴκοσι ἔτη ἐβασίλευσεν ἀσεβής, εἶτα βλέπει καθύπνους νεανίαν τινὰ φοβερόν· <ὃς[4]> κρατῶν ἐπὶ χεῖρας κώδικα γεγραμμένον καὶ ἀναπτύξας αὐτόν, λέγει πρὸς αὐτόν· « Ἰδοὺ διὰ τὴν ἀπιστίαν σου ἀπαλείφω τῆς ζωῆς σου ἔτη ιδ' » καὶ ἐχάραξεν αὐτὰ τῷ καλάμῳ. Οὐ De Anastasio imperatore

[1] καταπήξας *cod.* — [2] *ita cod.; cf. supra, p. 225, l. 30.* — [3] προρηθεὶς *cod.* — [4] *supplevi, om. cod.*

πολὺ [1] τὸ ἐν μέσῳ, καὶ ἐπιπίπτουσιν αὐτῷ ἐν τῷ παλατίῳ ἀστραπαὶ καὶ βρονταὶ καὶ φόβητρα φοβερά, καὶ πάντες ἐξέφυγον τοῦ παλατίου, καὶ αὐτὸς κατελείφθη μονώτατος, φεύγων ᾧδε κἀκεῖσε τῆς ἀστραπῆς τὴν φοράν. Ἐν ἑνὶ δὲ τῶν κοιτονίσκων, εἰς τὸ λεγόμενον Ὠάτον, ἡ ἀστραπὴ αὐτὸν κατατεφρώσασα, εὑρέθη νεκρός. Καὶ ἀποτίθεται ἐν τῷ τῶν ἁγίων ἀποστόλων σηκῷ, ἐν λάρνακι λιθίνῳ, ἐν ᾧ καὶ μεθ' ἡμέρας Fol. 235v. τινὰς ἐβόα λέγων· « Ἐλεήσατέ με καὶ ἀνοίξατέ μου τὸν τάφον. » Ἀποκριθέντων δέ τινων, ὅτι ἄλλος βασιλεύει, ἔφη· « Οὐδέν μοι μέλει· εἰς μοναστήριον ἀπαγάγετέ με. » Ἐάσαντες δὲ αὐτὸν καὶ μεθ' ἡμέρας τινὰς ἀνοίξαντες τὸν τάφον, εὑρέθη ὅτι ἀπὸ πείνης καὶ τὰ καλίγια [2] καὶ τοὺς βραχίονας κατέφαγεν αὐτοῦ ὅτι αἱρετικὸς ἦν.

Haeretico. **11**. Εἰ δέ τις λέγει διαπορῶν, ὅτι πῶς μετὰ νέκρωσιν ἔκραζεν ἐκ τοῦ μνήματος, ἀκουέτω τὴν λύσιν. Εὔδηλον γάρ, ὅτι ἐκ τοῦ πολλοῦ φόβου τοῦ καταλαβόντος αὐτὸν σὺν τῷ ἀθλίῳ σώματι καὶ ἡ ἀθλία συνενεκρώθη ψυχή, ὡς μήτε ἀγγέλου πρὸς αὐτὴν καταξιώσαντος, μήτε δαιμόνων ἐπάνω τῆς θείας ὀργῆς προσπελάσαι κατατολμήσαντες [3]. Καὶ ἐτάφη λοιπὸν τὸ σῶμα μετὰ ψυχῆς· ἀλλ' ἐπειδὴ ἀθάνατος αὕτη καὶ διά τινος ἠρεμίας ἐν τῷ τάφῳ ἀπαλλαγεῖσα τοῦ δέους καὶ ἀνανήψασα, ἔκραζε διὰ τοῦ σώματος τὰς προλεχθείσας φωνάς, οὐ μέντοι καὶ εἰσηκούσθη εἰς φῶς ἐξελθεῖν ἔτι διὰ τὴν προλαβοῦσαν ἀσέβειαν [4], *Ps. 6, 6.* ὅτι πάντα καλὰ ἐν καιρῷ αὐτῶν· ἐν τῷ ᾅδῃ δέ, φησί, τίς ἐξομολογήσεταί σοι; εἴωθεν γὰρ ἡ γραφὴ πολλάκις ᾅδην καλεῖν καὶ τὸν τάφον, πρὸς ὃν ἐκεῖνος ἐτάφη σὺν τῇ ψυχῇ καὶ τῇ αἱρέσει. Ἦν δὲ αὐτοῦ ἡ αἵρεσις ἡ λεγομένη τῶν ἀκεφάλων, ἀπὸ Σεβήρου τινὸς ἀρξαμένη κακῶς. Ἐκλήθησαν [5] δὲ ἀκέφαλοι ὡς ἐμοί γε δοκεῖ, ὅτι τὸ τῆς πίστεως ἀκροθίνιον καὶ τῶν ἀγαθῶν τὸ κεφάλαιον, τὴν σάρκωσιν τοῦ Κυρίου, ἠθέτησαν κακοφρόνως, δόκησίν τινα καὶ φαντασίαν τοπάσαντες αὐτὴν καὶ μὴ σάρκωσιν ἐν ἀληθείᾳ. Διὸ καὶ ἐπειρῶντο συνάπτειν τῷ τρισαγίῳ ὕμνῳ Ἅγιος ὁ Θεὸς « ὁ σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς. » Οἱ δὲ τοιοῦτοι θεοπασχῖται καλοῦνται, ὡς ὅτι ἡ θεία φύσις ἔπαθεν, οὐχὶ δὲ ἡ ἀνθρωπίνη. Ὢ τῆς ἐσχάτης ἀνοίας· πῶς οὐκ ἐνόησαν ὅτι φύσις ἀσώματος οὔτε κρατηθῆναι δυνατὸν οὔτε πασχίσαι ποτέ; εἰ δὲ οὐκ ἦν ἀληθὴς ἡ τοῦ Χριστοῦ σάρξ, τίς ἐθήλασε, τίς περιετμήθη, τίς ἐβαπτίσθη, τίς ἐκοπίασε, τίς συνέφαγε καὶ *cetera desiderantur*.

[1] πολὺν *cod.* — [2] καλλίγια *cod.* — [3] *ita cod.*; *lege* κατατολμησάντων. — [4] *pertuso folio* .. έβειαν *cod.* — [5] ἐκλεί.. θησαν *cod.*

## *Appendix. Vita S. Tychonis* (1).

**Βίος καὶ πολιτεία ἐν ἐπιτόμῳ τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν καὶ θαυματουργοῦ Τύχωνος.** Cod. Paris. 1488, pag. 39.

Tychon pistoris filius,

**1**. Ὁ ἅγιος πατὴρ ἡμῶν καὶ θαυματουργὸς Τύχων οὗτος γεγέννηται ἐκ φιλοχρίστων καὶ εὐσεβῶν γονέων· ὃν τῷ Θεῷ ἀφιερώσαντες καὶ τοῖς ἱεροῖς γράμμασιν ἐγγυμνάσαντες [1], τὰ ἱερὰ ἐπαναγινώσκειν αὐτὸν ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ ἐθέσπισαν λόγια. Ζηλώσας δὲ πάντων τῶν κρειττόνων ἐν ἑαυτῷ τὰ ἀγαθουργήματα, θαυμαστὸς τοῦ Θεοῦ θεράπων καὶ ἱεράρχης πρὸ τῆς τοῦ ἁγίου Ἐπιφανίου προεδρίας κατέστη. Τοῦ οὖν πατρὸς αὐτοῦ ἀρτοποιοῦ ὑπάρχοντος, τοῦτον τοὺς ἄρτους πιπράσκειν ἔτι νήπιον ὄντα ἐπέτρεπεν. Ὁ δὲ τὴν τῶν ἄρτων τιμὴν ταῖς τῶν ἐνδεῶν γαστέραις ἀπεθησαύριζεν. Τοῦτο γνοὺς ὁ πατὴρ ταραχῆς τε πλήρης γενόμενος, ὀργιζόμενος ἠθύμει. Ὁ δὲ ἅγιος Τύχων τῷ Θεῷ δανεῖσαι τοὺς ἄρτους διεβεβαιοῦτο, ὡς καὶ πιττάκιον ὁμολογίας εἰληφέναι παρ' αὐτοῦ τοῦ Θεοῦ ἑκατονταπλασίονα λήψεσθαι τὸν μισθόν. Εἰς δὲ τὸ ὅριον ἀπελθὼν ὁ πατὴρ μετὰ τοῦ ἁγίου παιδὸς αὐτοῦ Τύχωνος, εὑρίσκει πλήρης τοῦτο ὑπάρχον σίτου παρὰ τὸν ἐν ἀρχαῖς ὑπ' αὐτοῦ συγκλειόμενον. Καὶ δὴ τοῦ πατρὸς ἀποβιώσαντος, αὐτὸς μετὰ τῆς μητρὸς ἐγκαταλειφθείς, πάντα τὰ προσόντα αὐτῷ διαπωλεῖ καὶ πτωχοῖς διανέμει καὶ τῷ ζυγῷ τοῦ Χριστοῦ ἑαυτὸν καθυποβάλλει, τῶν τοῦ κόσμου φροντίδων ἑαυτὸν ἐλευθερώσας.

**2**. Τοῦτον Μνημόνιος ὁ ἁγιώτατος ἐπίσκοπος Ἀμαθούντων ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ περιχαρῶς δεξάμενος, διάκονον κεχειροτόνηκεν καὶ διεκδικεῖν τὰ τῆς ἐκκλησίας ἐπέτρεψεν. Καὶ ἦν ἐλέγχων τὴν τῶν ἑλλήνων καὶ Ἰουδαίων ἀθεότητά τε καὶ ματαιότητα· διδασκαλίᾳ δὲ καὶ νουθεσίᾳ τούτοις διαλεγόμενος, πλείστους προσέφερεν τῷ ἐπισκόπῳ καὶ τοῦ

Amathuntis

Pag. 40.

[1] ἐνγυμνάσαντες *cod.*

(1) Au cours de l'impression de ces pages, nous avons appris que la Vie de S. Tychon, que nous attendions depuis longtemps de H. Usener, et dont la publication, d'après les papiers laissés par ce savant, était annoncée comme imminente, ne paraîtrait pas de sitôt. Ne pouvant pas indéfiniment retarder notre travail, nous avons pris le parti de publier ici la Vie abrégée du saint, d'après le manuscrit de Paris 1488. Voir *Catal. Gr. Paris.*, p. 170. Espérons que la Vie développée, attribuée à S. Jean l'Aumônier, ne se fera pas trop attendre.

θείου τούτους βαπτίσματος κατηξίωσεν. Τελευτήσαντος δὲ Μνημονίου τοῦ ἐπισκόπου τὸν ἅγιον Τύχωνα εἰς τὴν προεδρίαν τῆς ἐπισκοπῆς
episcopus creatur ; Ἀμαθούντων ἀνήγαγον· ὅστις τῷ λόγῳ τοῦ Θεοῦ καταφωτίζει τὴν ἐκκλησίαν, ζηλωτὰς αὐτοῦ καθιστῶν τοὺς πιστεύοντας τῷ Χριστῷ. Τοὺς οὖν ἕλληνας πλειοτέρους ἀπέστρεφεν ἐκ τῆς τῶν εἰδόλων θρησκείας καὶ προσῳκείου τῷ Χριστῷ. Τινῶν δὲ ἐμμενόντων τῇ πλάνῃ καὶ ἐν τῷ ναῷ τῶν εἰδώλων θυσίας ἐπιβωμίους ποιούντων, εἰσελθὼν ὁ ἅγιος καὶ δυναμωθεὶς παρὰ τοῦ Θεοῦ τὰ βδελύγματα αὐτῶν κατέστρεψεν· φραγέλλιον δὲ εἰς χεῖρας λαβών, τὴν ἱέρειαν τῆς Ἀρτέμιδος, Μιαρανάθουσαν λεγομένην, ὕβρεις ἐπαγαγοῦσαν αὐτῷ, ἰσχυρῶς ἐξωθήσατο· ἥτις καὶ συνεῖσα τὴν δύναμιν τοῦ Χριστοῦ τὴν τῷ ἁγίῳ ἐπιφοιτήσασαν καὶ ταύτην θαυμάσασα ὡμολόγησε τὸν Θεὸν καὶ δεσπότην ἡμῶν τὸν κύριον Ἰησοῦν Χριστόν· ὅθεν καὶ ταύτην βαπτίσας Εὐήθειαν προσηγόρευσεν.

infideles convertit ; **3**. Τὸ οὖν εἴδωλον τῆς Κύπριδος οἱ ἕλληνες ἄραντες μετὰ λαμπάδων καὶ θυμιατηρίων ἄνδρες τε καὶ γυναῖκες διήρχοντο πλησίον τῆς ἁγίας ἐκκλησίας βακχεύοντες καὶ ὀρχούμενοι· οὓς καὶ κατανοήσας ὁ ἅγιος Τύχων, ἐξελθὼν μετὰ τοῦ κλήρου, τὸ μὲν εἴδωλον ἐλέπτυνεν, αὐτούς τε κατήσχυνεν τὴν πλάνην αὐτῶν στηλιτεύσας· κατηχήσας τε τούτους τῷ λόγῳ τοῦ Θεοῦ, ἔπεισεν ἀποστάντας τῆς ἀσεβείας προσδραμεῖν τῷ Χριστῷ· οὓς καὶ βαπτίσας συνηρίθμησε τῇ ποίμνῃ τοῦ Χριστοῦ, δαιμονιῶντάς τε ἰάσατο πλείστους καὶ τοὺς συσκευὰς ποιοῦντας κατ' αὐτοῦ εἰς εἰρήνην μετέβαλεν. Καλύκιος δὲ καὶ Κλεοπάτρα, τὴν θρησκείαν ἕλληνες ὄντες, ἄδικον γραφὴν κατὰ τοῦ ἁγίου ποιήσαντες τῷ ἄρχοντι ἐπιδεδώκεισαν, ἥτις περιεῖχεν, ὡς ὅτι καὶ τὸ
Pag. 41. εἴδωλον τὸ λεγό|μενον θεὸν αὐτῶν συνέτριψεν καὶ τοὺς λοιποὺς θεοὺς αὐτῶν ἐλοιδόρησεν, καθεῖλέν τε καὶ τὰ σεβάσματα αὐτῶν, ἐλαίῳ τε ἀλείφων[1] καὶ βαπτίζων[2] ὕδατι ἄνδρας τε καὶ γυναῖκας τῶν ἑλλήνων καὶ ἀτίμως, φησίν, αὐτοῖς χρώμενος, καὶ ἕτερα πλείονα κατ' αὐτοῦ συνέγραψαν· ἅπερ ἀναγνόντες οἱ ἕλληνες τῷ ἄρχοντι τὸν ἅγιον παρέστησαν. Ὁ δὲ θαρρῶν τῇ πίστει τοῦ Χριστοῦ ἐξέθετο αὐτοῖς θαρσαλέως τὸν τοῦ ἁγίου εὐαγγελίου λόγον, στηλιτεύσας τῶν εἰδώλων τὰς ἀκαθαρσίας, ἔνθα λέγει τὴν Ἀφροδίτην ἐν Πάφῳ τῆς Κύπρου ταφῆναι. Ἔκτοτε δὲ πολλοὺς καὶ ἄλλους διὰ τῆς τοῦ λόγου διδασκαλίας τῷ Θεῷ προσῳκείωσεν.

[1] ἀλείφοντα *cod.* — [2] βαπτίζοντα *cod.*

*vitibus benedicit;*

4. Ἀγρὸν ἔχων ὁ ἅγιος καλούμενον Ἀμπελῶνα, ἐν τούτῳ ἀμπελῶνα ἐφύτευσεν· ὅθεν οἱ κάμνοντες τὰ μὲν ζῶντα τῶν κλημάτων ἐβόθρευον, τὰ δὲ ξηρὰ ἔξω ἔβαλλον. Ἓν δὲ τῶν ἐκβληθέντων ξηρῶν ὁ ἅγιος λαβόμενος κλῆμα, ηὔξατο τῷ Θεῷ τέσσαρα χαρίσματα δοθῆναι τῷ ξηρῷ κλήματι, ἰκμάδα ζωῆς, εὐφορίαν καρπῶν, σταφυλῆς ἡδύτητα καὶ πρώϊμον βλάστησιν. Καὶ οὕτως τὸ κλῆμα εἰς γῆν κατεφύτευσεν, τὸ ὄνομα τῆς ἁγίας Τριάδος ἐν τῷ φυτεύειν ἐπιφθεγξάμενος· ὅπερ κατὰ τὴν αἴτησιν τοῦ ἁγίου ῥιζωθὲν καρπὸν ἤνεγκε πρώϊμον καὶ μέχρις αἰῶνος οὐ διαλείπει διδόναι τὸν καρπὸν αὐτοῦ εἰς μνήμην τοῦ τὴν εὐχὴν τῷ Θεῷ ὑπὲρ αὐτοῦ προσενέγκαντος ἁγίου. Τῆς οὖν μνήμης *iunii 16* τῆς κοιμήσεως τοῦ ἁγίου ἑξκαιδεκάτῃ τοῦ ἰουνίου μηνὸς γινομένης καὶ τῶν βοτρύων ἤδη ἀνίκμων καὶ ἀώρων θεωρουμένων, ἔστιν ὅτε καὶ πρὸ μιᾶς ἡμέρας τῆς αὐτοῦ μνήμης, ὅτε δὲ καὶ ἐν αὐτῇ τῇ ἡμέρᾳ πρωΐας, πολλάκις δὲ καὶ κατὰ τὴν αὐτὴν ὥραν τοῦ ἁγίου εὐαγγελίου αἱ σταφυλαὶ περκάζειν ἄρχονται καὶ ἀπαλύνεσθαι μηδέποτε ὑστεροῦσαι προσενεχθῆναι τῷ θείῳ θυσιαστηρίῳ καὶ σὺν τῷ ἀχράντῳ σώματι καὶ αἵματι τοῦ Χριστοῦ τῷ λαῷ εἰς μετάληψιν μεταδοθῆναι εἰς μνήμην τοῦ ἁγίου ἱεράρχου Τύχωνος. | Ἔστι δὲ ὅτε καὶ ὀλίγους *Pag. 42.* ῥόγας ἔχων ὁ βότρυς μέλανας ἀποσταλεὶς πρός τινας ἀσθενεῖς ἢ ἑτέρους χάριν εὐλογίας, ἀπαρχόμενος πέπειρος γίνεται καὶ τοὺς ὁρῶντας καὶ ἀπογευομένους τὸ τάχος ὑγείαν ψυχῆς καὶ σώματος τῇ τοῦ ἁγίου εὐλογίᾳ παρέχεται· ὡσαύτως καὶ τεμνόμενοι ὀλίγοι ἄωροι, ἡνίκα τῷ δίσκῳ τῆς ἐκκλησίας ἐναποτεθῶσι, κυάνεοι εὑρίσκονται.

*moritur.*

5. Καταλαβούσης οὖν τῆς πρὸς Θεὸν μεταστάσεως τοῦ ὁσίου πατρός, ἐξῄει πρὸς τοὺς θερίζοντας χωρικοὺς τὸν ἀγρὸν αὐτοῦ. Καὶ αὐτῶν ὑπαντησάντων καὶ εὐλογουμένων παρ' αὐτοῦ, ἰδοὺ φωνὴ οὐρανόθεν ἠνέχθη πρὸς αὐτὸν ἀκουόντων πάντων· « Τύχων ἐμοὶ ποθεινότατε, ἐν πᾶσι λαμπρῶς εὐηρέστησας· ἀλλὰ δεῦρο λοιπὸν πρὸς βίον τὸν ἄλυπον καὶ ζωὴν τὴν ἀγήρω μετάβηθι· ἠνέῳκται γάρ σοι ὁ παράδεισος καὶ τῶν οὐρανῶν τὰ βασίλεια καὶ κλῆρος ἀεὶ διαμένων ηὐτρέπισταί σοι. » Τριῶν οὖν ἡμερῶν διελθουσῶν, ὁ ἅγιος ἀσθενείᾳ συσχεθεὶς ἐπὶ σκίμποδος τίθεται, ᾧτινι παρεστῶσα ἡ αὐτοῦ μήτηρ τρυχομένη ἀπωδύρετο· ἣν ὁ ἅγιος Τύχων παραμυθησάμενος τῇ πρὸς Θεὸν ἐλπίδι ἐστήριξεν, τὸν δὲ κλῆρον καὶ τὸν λαὸν συναθροίσας τὰ περὶ τῆς μελλούσης ζωῆς αὐτοῖς ἅπαντα διεξῆλθεν· καὶ ἐπευξάμενος πᾶσιν, εἰς τὸν οὐρανόν τε πετάσας τὸ ὄμμα καὶ τὰς παλάμας, ἐβόησε· « Κύριε, εἰς χεῖράς σου παρατίθημι τὸ πνεῦμά μου. » Καὶ οὕτως πρὸς *Luc. 23, 46.*

τὸν ποθούμενον Κύριον ἐξεδήμησεν. Ὃν οἱ πανταχόθεν τῆς Κυπρίων νήσου ἀρχιερεῖς τε καὶ ἱερεῖς καὶ λαὸς ἅμα συναθροισθέντες καὶ τῆς ἐπιταφίου αὐτοῦ εὐλογίας πλησθέντες, κατέθεντο ἐν τῷ ἀριστερῷ μέρει τῆς ἐκκλησίας.

Eius miracula

6. Τὰ δὲ θαύματα, ἅπερ μετὰ τὴν κοίμησιν αὐτοῦ ὁ Θεὸς τῇ αὐτοῦ πρεσβείᾳ ἐποίησεν, εἰσὶ τάδε. Γυνή τις λέπραν ἔχουσα, τῷ τοῦ ἁγίου τάφῳ παραμείνασα καὶ μετὰ δακρύων δεηθεῖσα αὐτοῦ, φαίνεται αὐτῇ λέγων· « Ἰδέ, ὑγιὴς γέγονας τῇ εὐσπλαγχνίᾳ τοῦ Κυρίου· πορεύου εἰς τὸν οἶκόν σου ἐν εἰρήνῃ. » Ἄλ|λη γυνὴ τὸν πόδα παρειμένη, τῷ τοῦ ἁγίου τάφῳ προσέδραμεν καὶ διὰ τῆς τοῦ ἁγίου ἐπιστασίας ἀρτίπους καὶ ἄνοσος εἰς τὰ ἴδια ἀνεχώρησεν. Παιδίον μικρότατον, ἐνεργείᾳ δαίμονος κρατούμενον, ἄλαλον ἦν καὶ κωφόν. Τοῦτο οἱ γονεῖς ἄραντες καὶ τῷ τάφῳ τοῦ ἁγίου προσαγαγόντες καὶ ἐπὶ πολλὰς ἡμέρας ἐκεῖσε προσεδρεύσαντες, οἴκαδε ὑπέστρεφον ἀθυμίᾳ βεβαπτισμένοι. Ὡς δὲ κατέλαβον τὴν ἐξωτέραν πύλην τῆς ἐκκλησίας, φαίνεται αὐτοῖς ὁ ἅγιος Τύχων ἐν σχήματι πρεσβυτέρου, ὑποστρέφειν αὐτοῖς συμβουλεύων. Τῶν δὲ τὴν βραδύτητα τῶν ἡμερῶν προβαλλομένων καὶ τὴν τοῦ οἴκου αὐτῶν ἐγκατάλειψιν καὶ ἐρήμωσιν ἀποκλαιομένων καὶ ἐπὶ πολὺ μὴ πειθομένων, κράξας αὐτοῖς ὁ ἅγιος φωνῇ μεγάλῃ διεμαρτύρετο ὑγείας τυχεῖν, εἰ ὑποστρέψωσιν. Καὶ τοῦτο αὐτοῦ εἰρηκότος καὶ ἀφανοῦς γεγονότος, ὁ παῖς αὐτίκα πεσὼν ἐπὶ τῆς γῆς ἠλαύνετο ὑπὸ τοῦ δαίμονος ἀφρίζων καὶ ἐκβοῶν· « Ὦ Τύχων, δοῦλε τοῦ Θεοῦ, τί μαστίζων διώκεις με τοῦ οἰκητηρίου μου; » Καὶ οὕτως ὁ παῖς ἀνανήψας τέλεον ἐκαθαρίσθη.

Pag. 43.

et Vita.

7. Τούτου δὲ τοῦ ὁσίου τὸν βίον συγγράφεται Ἰωάννης ὁ ἁγιώτατος ἀρχιεπίσκοπος Ἀλεξανδρείας ὁ ἐλεήμων, Κύπριος ὢν καὶ αὐτός. Ταῖς πρεσβείαις τοῦ ἁγίου Τύχωνος, Χριστὲ ὁ Θεὸς ἡμῶν, κατάπεμψον ἡμῖν πλούσια τὰ ἐλέη σου, ὅτι εὐλογητὸς ὑπάρχεις, εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

## II

## Les sources de l'hagiographie cypriote.

Dans l'île de Chypre, comme ailleurs, l'histoire du culte des saints se dégage de deux classes de documents fort disparates, dont les plus appréciés — je ne dis pas nécessairement les plus précieux — reposent dans les bibliothèques; les moins connus vivent en quelque sorte de la vie du peuple et se dérobent facilement au regard du savant trop obstinément fixé sur les parchemins. L'étude approfondie des textes et un recueil complet des traditions populaires cypriotes relatives aux saints exigerait un volume, et nous ne disposons que de quelques pages. L'hagiographe qui plus tard pénétrera résolument dans cette région encore mal explorée, nous saura gré d'avoir essayé d'y tracer un sentier.

Depuis le commencement de notre ère jusqu'à nos jours, l'île de Chypre a souvent changé de maître. Notre sujet n'exige nullement que nous esquissions son histoire politique, assez connue d'ailleurs (1). Les deux grandes périodes qui doivent attirer notre attention sont la domination byzantine, interrompue, comme on sait, par les invasions arabes et, à partir de 1191, l'occupation latine.

L'organisation d'une église latine, en 1196, introduisit dans l'île de Chypre le culte d'une foule de saints propres à l'Occident; des églises s'élevèrent en leur honneur (2), et leurs fêtes furent célébrées par les latins. Ceux-ci ne se contentèrent pas de leurs saints d'importation occidentale. Ils adoptèrent d'abord quelques saints du pays. Voici, à ce sujet, l'ordonnance du cardinal-légat Eudes de Châteauroux,

(1) Une bibliographie, même sommaire, de l'île de Chypre, ne saurait trouver place ici. Nous renvoyons aux travaux spéciaux de E. Oberhummer, *Bericht über Geographie von Griechenland, III, Kypros*. Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft, t. LXXVII (1893), p. 29-96; Id., *Die Insel Cypern*, t. I (München, 1903), p. 462-70; Cl. Delaval Cobham, *A bibliography of Cyprus*, fourth edition, Nicosia, 1900; une cinquième édition est annoncée pour cette année; Id., *Excerpta Cypria*, Nicosia, 1895, dont une nouvelle édition est également attendue; J. Hackett, *A History of the orthodox Church of Cyprus (A.D. 45-A. D. 1878)*, London, 1901. Ce dernier ouvrage nous a été particulièrement utile. La carte de Chypre, dont nous nous servons, est celle de H.-H. Kitchener, *A trigonometrical Survey of the Island of Cyprus*, London, 1885. Les évaluations en degrés et en minutes de la longitude et de la latitude sont prises sur cette carte. — (2) Le meilleur ouvrage à consulter à ce sujet est celui de C. Enlart, *L'art gothique et la renaissance en Chypre*, Paris, 1899, 2 vol. in-8°.

évêque de Tusculum, datée de 1248 : *Licet autem sancti Dei sint a tota ecclesia honorandi, super quos post Christum sua iecit fundamenta, specialiter tamen ibidem eorum est habenda memoria veneranda, ubi vitam finiere temporalem, adipiscentes aeternam. Cum igitur nonnullos apud Cyprum sanctos legamus ad Dominum migrasse, videlicet Barnabam, Epiphanium, Hilarionem, Nicanorem, Tychicum, Iasonem et Spyridionem, Aymonem et Alexandrum, Potamium et Nemesium, et pro tribus illorum tantum in Nicosiensi ecclesia intellexerimus novem fieri lectiones, nolentes ut aliis honor debitus subtrahatur, praecipimus ut per omnes ecclesias latinorum in Cypro in die festo cuiuslibet praedictorum fiant novem lectiones de martyribus sive confessoribus, prout decet* (1). Pour dresser sa liste des saints de Chypre, le légat n'a vraisemblablement guère tenu compte de l'usage des églises grecques, et s'est contenté de relever les noms dans des documents latins. Un grand nombre de saints vraiment populaires sont omis et, comme nous le verrons, quelques-uns de ceux qu'il inscrit d'office au calendrier n'ont jamais été l'objet d'aucun culte chez les Cypriotes. Plus tard les latins de Chypre enrichissent leur propre de quelques saints leur appartenant exclusivement. On cite S. Jean de Montfort (2); le bienheureux Hugues de Fagiano (3); le bienheureux Barthélemy de Bragance, évêque de Limassol (4); S[te] Limbania, religieuse originaire de Chypre et morte à Gênes (5); à la fin du XIII[e] siècle, le bienheureux Pierre de Thomas, archevêque de Crète, légat du saint-siège, mort à Famagouste en 1366 (6). Ces brèves indications suffiront à donner une idée de l'hagiographie latine de Chypre, sur laquelle nous ne reviendrons plus. Elle n'est pas véritablement indigène, et seul le culte des saints honorés par l'église nationale a ses racines dans l'âme du peuple.

Le martyrologe hiéronymien fait deux fois mention de l'île de Chypre. D'abord le 9 février. Il n'est pas facile de détacher avec certitude de la masse confuse des noms ceux qui, dans la pensée du

(1) *Ordinationes seu institutiones domini Odonis Tusculani episcopi*, n. 21. HARDOUIN, *Acta Conciliorum*, t. VII, p. 1726. — (2) *Act. SS.*, Maii t. V, p. 270. — Sur Jean de Montfort, voir L. DE MAS-LATRIE, *Histoire de l'île de Chypre*, t. I, p. 344; ENLART, *op. cit.*, t. I, p. 73; t. II, p. 713. — (3) L. DE MAS-LATRIE. *Le Bienheureux Hugues de Pise*, REVUE HISTORIQUE, t. V (1877), p. 68-83. — (4) *Act. SS.*, Iul. t. I, p. 277-87; t. VII, p. 854. — (5) *Act. SS.*, Sept. t. II, p. 784-800. — (6) *Act. SS.*, Ian. t. II, p. 990-95. Sur le tombeau du B. Pierre Thomas, voir ENLART, *op. cit.*, t. I, p. 338-39; *The Archaeological Journal*, t. LXII (1905), p. 196. Sur la Vie du bienheureux (= *BHL.* 6778), voir N. JORGA, *Philippe de Mézières*, BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES, fasc. 110, Paris, 1896.

rédacteur, appartiennent aux diverses rubriques topographiques qui se rencontrent à cette date. Le manuscrit d'Echternach porte en tête de la liste : *Apud Ciprum natale Alexandri Ammonis et aliorum XX* (1). Au 20 février, la leçon du manuscrit de Berne paraît plus assurée : *Apud Ciprum natale Potamii, Nemesi, Didimi* (2). Aussi, à première vue, faudrait-il conclure de là que la chrétienté de Chypre a été éprouvée par les premières persécutions, et que, sans compter les anonymes, elle a donné au ciel cinq martyrs. Mais, comme nous l'avons fait remarquer ailleurs (3), les noms que l'on vient de lire n'appartiennent pas à l'église cypriote; nous savons par Eusèbe que seule l'église d'Alexandrie peut les revendiquer (4); il n'est même nullement probable que le culte de ces martyrs ait passé en Chypre; du moins faudrait-il, pour le supposer, démontrer qu'un ancien calendrier de cette île s'est trouvé aux mains du rédacteur de l'hiéronymien. D'où vient alors la rubrique *in Cypro?* Nous l'ignorons, et ce n'est pas le seul problème insoluble que pose au critique la grande compilation hiéronymienne. Il est à peine nécessaire de faire remarquer que les Cypriotes ne connaissent ni Alexandre — qui représente probablement la ville d'Alexandrie — ni Ammon, ni le groupe Potamius, Nemesius, Didyme. Les pèlerins, qui passaient par l'île en se rendant en Terre-Sainte, ne les connaissent pas non plus, et les anciens itinéraires ne signalent, parmi les sanctuaires de Chypre, que celui de S. Épiphane : *in insula Cypri, in civitate Constantia, in qua requiescit sanctus Epiphanius* (5). Ce dernier texte est un des plus anciens et des plus authentiques que nous ayons sur le culte des saints dans la grande île.

Bien que les origines apostoliques de l'église de Chypre soient attestées par les Actes des apôtres, et que notamment S. Barnabé ait prêché l'évangile à plusieurs reprises à ses compatriotes, on n'arrive à relever aucune trace de son culte avant le V[e] siècle, époque à laquelle on découvrit son tombeau aux environs de Salamine (6). Dans le tombeau, avec les restes de l'apôtre, était contenu un manuscrit de l'évangile de S. Matthieu. Il circula plusieurs versions de cette invention de reliques. Ce n'est point le lieu de les discuter ici. Le fait est attesté par les contemporains (7), qui ne purent en

(1) *Act. SS.*, Nov. t. II, 1, p. [18]. — (2) *Ibid.*, p. [23]. — (3) *Anal. Boll.*, t. XXVI, p. 95. — (4) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, 13, 7; VI, 5. — (5) *Antonini Placentini Itinerarium*, Geyer, *Itinera Hierosolymitana*, p. 159. — (6) Sur la chambre souterraine connue sous le nom de tombeau de S. Barnabé, Murray-Smith-Walters, *Excavations in Cyprus* (London, 1900), p. 3; Mrs Lewis, *A Lady's Impression of Cyprus in 1893* (London, 1894), p. 302. — (7) Les textes ont été réunis par Lipsius, *Die apokryphen Apostelgeschichten*, t. II, 2, p. 292. Sur

apprécier la portée réelle. La découverte du corps de S. Barnabé était un événement trop utile aux défenseurs de l'autocéphalie de l'église de Chypre, surtout dans les conjonctures où il se produisit, pour ne point éveiller chez les historiens de graves soupçons. La légende qui s'y rattache n'est pas de nature à les dissiper.

Elle est consignée dans un double récit. Le plus ancien est l'histoire des pérégrinations de S. Barnabé, dont l'auteur se fait audacieusement passer pour Marc, c'est-à-dire Jean Marc, le compagnon de Paul et de Barnabé (1). Il s'est servi, naturellement, des Actes des apôtres. Mais il prend avec le texte sacré d'étranges libertés, et pour tout le reste il s'est livré aux caprices de son imagination, de façon à faire visiter par l'apôtre toutes les parties de l'île, et notamment les villes où furent plus tard établis des évêchés (2). Le terme du voyage est Salamine, où Barnabé est martyrisé par les Juifs, et enseveli, par les soins de Jean Marc, avec l'évangile de S. Matthieu, qui ne le quittait point durant ses courses apostoliques.

La donnée de la pièce révèle un auteur cypriote; la connaissance du pays dont il donne de nombreuses preuves confirme cette origine. Le faux Jean Marc écrivait peu après l'invention; il enregistre le premier état de la légende.

L'ἐγκώμιον du moine Alexandre (3), qui marque un pas notable dans la voie du développement légendaire, n'est vraisemblablement pas antérieur à la seconde moitié du VI[e] siècle (4). Il est destiné, comme le récit de Jean Marc, à appuyer les revendications de la province de Chypre, et l'auteur y insiste longuement. Alexandre, qui vivait dans le monastère voisin du sanctuaire de S. Barnabé, a connu les περίοδοι, mais il a trouvé moyen d'enrichir l'histoire de l'apôtre d'un certain nombre de détails nouveaux puisés dans « d'autres vieux écrits », dans les traditions nouvellement formées et aussi dans son imagination.

L'auteur de la première légende fait jouer un rôle dans l'histoire de l'apostolat de S. Barnabé à un certain nombre de personnages dont il faut retenir les noms, parce qu'ils appartiennent désormais à l'hagiographie de Chypre : Aristoclianos, Ariston, Rhodon, Timon, Héraclide. Ce dernier s'appelait d'abord Héracleon. Il fut ordonné évêque par Barnabé et Jean Marc, et son nom fut changé à cette occasion (5).

toute cette question, voir aussi DUCHESNE, *Saint Barnabé*, MÉLANGES G.-B. DE ROSSI, p. 45-49. — (1) *Act. SS.*, iun. t. II, p. 431-35; M. BONNET, *Acta apostolorum apocrypha*, t. II, 2, p. 292-302. — (2) Voir LIPSIUS, t. c., p. 290. — (3) *Act. SS.*, iun. t. II, p. 436-52. — (4) LIPSIUS, t. c., p. 304. — (5) *Act. SS.*, t. c., p. 433, n. 43.

Au pseudo-Jean se rattachent étroitement les Actes de S. Auxibius, évêque de Solia, ou Soloi, sur lequel on ne possède pas d'autres renseignements. Les deux manuscrits connus de cette pièce, le 1452 de Paris (1), représenté par la traduction des *Acta Sanctorum* (2) et celui de Vienne, *Hist. gr. XI* (3), sur lequel a été faite la traduction de G. Hervet (4), offrent quelques divergences, qui n'atteignent pas le fond de l'histoire. Auxibius était originaire de Rome. Il aborda en Chypre peu après la mort de S. Barnabé, fut baptisé et ordonné évêque par Marc, le compagnon de l'apôtre, et envoyé à Solia, où il mourut après un épiscopat de cinquante ans.

Outre les personnages que nous avons déjà rencontrés dans les περίοδοι de S. Barnabé, Héraclide, Timon, Rhodon, sans compter Marc lui-même, bien que l'auteur le confonde avec Marc l'évangéliste (5), nous voyons figurer dans son récit Themistagoras, le frère d'Auxibius, puis Tychicus (6) et Epaphras (7), établis évêques, sur l'ordre de S. Paul, par Héraclide, archevêque de Chypre, le premier à Néapolis, le second à Paphos. Les Actes en question sont d'ailleurs dépourvus de toute autorité, et ne peuvent servir qu'à constater le culte rendu dans les églises de Solia et de Paphos à un saint du nom d'Auxibius, vers l'époque où ils furent rédigés. La date reste indécise entre le VI[e] et le XI[e] siècle.

Il n'est pas sans intérêt de constater que l'hagiographe s'est efforcé de concilier dans son récit deux versions différentes, notamment en ce qui concerne l'ordination de S. Auxibius. D'après la première, qu'il fait sienne, il aurait reçu la consécration épiscopale des mains de Marc. L'autre lui faisait imposer les mains par Héraclide. Car dans la lettre par laquelle S. Paul chargeait celui-ci de donner des évêques à Paphos et à Néapolis, il lui enjoignait aussi de choisir Auxibius pour Solia. Le rédacteur s'apercevant de la contradiction, imagina de terminer la lettre de l'apôtre par ce post-scriptum : « Seulement, gardez-vous d'imposer les mains à Auxibius ; il a déjà reçu le sacerdoce des mains de Marc (8) ».

Le cycle de S. Barnabé comprend également S. Héraclide (9), que nous avons déjà plusieurs fois nommé. Sur lui aussi circulaient en Chypre des traditions assez divergentes, dont aucune ne reflète la réalité historique.

(1) *Catal. Gr. Paris.*, p. 256. — (2) *Act. SS.*, Febr. t. III; p. 124-28. — (3) LAMBECIUS-KOLLAR, *Commentariorum* lib. VIII, p. 151. — (4) LIPOMANI, *Tomus quintus vitarum sanctorum Patrum*, fol. 569-73. — (5) *Act. SS.* Iun. t. II, p. 125, n. 5. — (6) *Act.* 20, 4 ; *Eph.* 6, 21, etc. — (7) *Col.* 1, 7 ; 4, 12 ; *Philem.* 23. — (8) *Vita S. Auxibii*, n. 8; *Act. SS.*, Febr. t. III, p. 126. — (9) *Act. SS.*, Sept. t. V, p. 467-68. Cf. C. BUTLER, *The Lausiac history of Palladius*, t. II, p. 183.

Il est d'abord question de lui, on l'a vu, dans les Actes de Barnabé et dans ceux de S. Auxibius. Héraclide aurait été converti par S. Paul et S. Barnabé lors de leur voyage en Chypre (1), et plus tard ordonné évêque de Tamassos par Barnabé et Jean Marc, après la séparation de Paul et de Barnabé (2). S. Paul lui-même le chargea, par lettre, de pourvoir à plusieurs évêchés (3).

Un récit d'assez basse époque dans sa forme actuelle, mais qui n'est que le résumé d'une pièce plus ancienne (ὡς ἡ κατ' αὐτὸν ἱστορία δηλοῖ), nous le représente comme servant de guide aux apôtres Barnabé, Marc et Paul, au sortir de son village, χωρίον Λαμπαδιστοῦ. Il est converti par eux, baptisé et mis à la tête de l'église de Tamassos. Après avoir catéchisé et baptisé ses propres parents, rempli les devoirs d'un bon pasteur, guéri les malades et ressuscité des morts, il fut pris par les païens et brûlé en même temps que Myron (4).

Myron est mentionné dans beaucoup de synaxaires en compagnie d'Héraclide, et qualifié comme lui d'évêque de Tamassos (5). On essayerait en vain de concilier ce détail avec la légende que nous venons de résumer.

Le manuscrit de Paris 769 contient un Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἡρακλείδους notablement plus circonstancié (6), où le saint meurt de mort naturelle, et qui lui donne pour compagnon non pas Myron, mais Mnason (7). L'auteur se donne comme contemporain, et ne serait autre que Rhodon (8). Il aurait écrit à l'instigation « du saint père Théodore », lequel aurait composé des ὑπομνήματα de Mnason. La prétendue biographie d'Héraclide est une sorte de roman d'aventures dont il est, avec Mnason et Rhodon lui-même, le principal héros. Plusieurs autres personnages secondaires sont mêlés à l'action : Procliana, Trophima, Germanus, Aetius, Romulus et autres. Héraclide meurt en recommandant à Mnason de l'enterrer dans la caverne où repose Barnabé.

Il serait imprudent de recourir à ces légendes pour se documenter

(1) *Act.* 13. — (2) *Act.* 15, 39. — (3) *Vita S. Auxibii*, n. 8. — (4) K. Chr. Dukakis, Μέγας συναξαριστής, Sept. (Athènes, 1894), p. 250-52. — (5) *Synax. Eccl. CP.*, p. 54. — (6) *Catal. Gr. Paris.*, p. 33. M. l'abbé F. Nau a réussi à compléter, dans une certaine mesure, l'exemplaire du ms. 769. Des fragments de la vie d'Héraclide ont été trouvés par lui dans un autre ms., le 979. Voici comment doivent être rangés les feuillets : ms. 769 : fol. 181, 176, 170-175, 185-192 ; lacune ; ms. 979 : fol. 375, 376 ; lacune ; 377. Nous empruntons ces indications aux notes que M. Nau a eu l'amabilité de nous communiquer, et qui seront publiées, avec l'analyse de la pièce, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1907, n. 2. — (7) *Act.* 21, 16. Une ἀκολουθία des saints Héraclide et Mnason a été imprimée à Venise en 1774. Voir *Synax. Eccl. CP.*, p. 950. — (8) Plus haut, p. 236.

sur S. Héraclide, et de s'en prévaloir pour faire remonter son épiscopat au temps des apôtres. Mais nous n'avons aucune raison de croire que, parce qu'il a été englobé dans des récits imaginaires, le saint n'a point existé.

On voit encore, près de Politico, non loin de l'ancienne Tamassos(1), le grand monastère de Hagios Heraklis (35°/33° 15'), qui garde son tombeau : Ἡ δὲ τιμία αὐτοῦ σορὸς τοῖς μετὰ πόθου καὶ πίστεως τῷ ναῷ αὐτοῦ προσεδρεύουσι πηγὰς θαυμάτων ὅ τι πλείστας προχέει, et l'hagiographe raconte à ce propos un miracle opéré en 1769 dans cette église en faveur d'un enfant appelé Ἰωάννης, υἱὸς Χατζῆ Σάββα ἀπὸ τῆς πόλεως Λευκωσίας ἐξ ἐνορίας Πεφανερωμένης (2). De nos jours encore a lieu à Politico, le 17 septembre, date de la fête du saint, la foire de S. Héraclide, qui témoigne de la popularité de son culte (3). Il est probable que S. Héraclide est un des anciens évêques de Tamassos, dont la mémoire est restée en bénédiction dans le pays. Nous n'avons, pour le dater, que la mention qui est faite de lui dans les Actes de S. Barnabé, ce qui nous ramène au V$^e$ siècle.

S. Spyridon, évêque de Trimithonte, est célèbre dans l'histoire ecclésiastique. Il assista au concile de Nicée, et les anciens racontent à son sujet quelques anecdotes qui mettent bien en relief la figure originale de cet évêque-berger (4). Elle a tenté plus d'un hagiographe. Nous possédons encore la Vie qui fut écrite par Théodore, évêque de Paphos (VII$^e$ siècle) et qui n'a été imprimée que tout récemment (5). Elle nous apprend qu'il existait un poème iambique sur la vie du saint, et qu'on l'attribuait à Triphyllios, disciple de S. Spyridon, plus tard évêque de Lédra. Théodore de Paphos, à bon droit, élève des doutes sur cette attribution.

Léonce de Neapolis ou Naplouse aurait également composé une biographie de S. Spyridon. Il en est question dans la préface de S. Jean

(1) E. Oberhummer, *Aus Cypern*, Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde, t. XXVII (1892), p. 470. — (2) Μέγας συναξαριστής, Sept., p. 251. D'après l'archimandrite Kyprianos, Ἱστορία χρονολογικὴ τῆς νήσου Κύπρου, ἐκδ. δευτέρα (ἐν Λευκωσίᾳ, 1902), p. 537, le monastère de S. Héraclide ne posséderait qu'une partie des reliques du saint. — (3) J. T. Hutchinson-C. D. Cobham, *A Handbook of Cyprus* (London, 1907), p. 127. Nous aurons à parler plus loin de la liste des fêtes populaires en l'honneur des saints. — (4) Rufin, *Hist. eccl.*, n. 5; Socrate, *Hist. eccl.*, I, 12; Sozomène, *Hist. eccl.* I, 11. — (5) Spyr. Papageorgios, Ἀσματικὴ ἀκολουθία καὶ βίος τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Σπυρίδωνος (Athènes, 1901), p. 46-109. L'éditeur s'est servi du manuscrit de Vienne, *Hist. Gr.*, 31, d'après lequel H. Usener, *Jahrbücher für protestantische Theologie*, t. XIII (1887), p. 222-32, avait publié deux fragments de cette biographie. Le manuscrit 354 de Venise, dont M. Papageorgios relève des leçons ne contient pas le même texte, mais celui de Métaphraste. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXIV, p. 184.

l'Aumônier (1). Faut-il la reconnaître dans la Vie anonyme du manuscrit de la Laurentienne, XI, 9, dont voici les premiers mots (2) : Τὸν βίον τοῦ τρισμάκαρος καὶ ἀοιδίμου πατρὸς ἡμῶν τοῦ ἐπισκόπου, τοῦ ἁγίου καὶ θαυματουργοῦ λέγω Σπυρίδωνος κτλ.? Bien que nous n'ayons aucune raison de le penser, il semblerait téméraire de résoudre ce problème après un examen superficiel. L'auteur, quel qu'il soit, était un homme médiocrement informé, mais loyal. Sa documentation n'allait pas au delà du pseudo-Triphyllios, et il le déclare sans ambages, franchise rare chez les biographes du moyen âge, qui se disent toujours parfaitement renseignés : Οὐ γὰρ ἴδιόν τι διηγήσασθαι μέλλω, dit-il, ἀλλὰ τὴν σοφὴν συγγραφὴν τοῦ αὐτοῦ μαθητοῦ τοῦ ἁγίου καὶ θαυματουργοῦ ἐπισκόπου Τριφυλλίου τὴν γεγενημένην εἰς τὸν τοιοῦτον βίον εἰς τὸ ἐμφανὲς ἀγαγεῖν προεθέμην, διὰ τὸ τοὺς κατ' ἐμὲ ἀγροικοτέρους μὴ καταλαμβάνειν τὰ πλείω τῶν ὑπὸ τῆς ὑψηλῆς τοῦ ἁγίου Τριφυλλίου διανοίας ἐκτεθέντων ῥημάτων. Une biographie qui a pour but de mettre à la portée de tous le récit poétique attribué à Triphyllius, ne sera pas à négliger lorsqu'on voudra se rendre compte du contenu de cet écrit perdu.

Une troisième biographie de S. Spyridon, mieux connue que les précédentes, est celle qui fait partie du ménologe de Métaphraste (3). Il existe également un Βίος ἐν συντόμῳ τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν καὶ θαυματουργοῦ Σπυρίδωνος, dans lequel — le genre auquel il appartient l'indique assez — il serait superflu de chercher des données originales (4). Tous ces textes ne peuvent qu'être l'objet d'une mention rapide. Ils seront étudiés par celui de nos successeurs qui s'occupera, au 12 décembre, des Actes de S. Spyridon.

Depuis qu'en 1460 ses reliques, que l'on dit avoir été une première fois portées de Trimithonte à Constantinople (5), furent transférées à Corfou, S. Spyridon est devenu le grand patron de cette île (6), et c'est de là que nous sont arrivées les dernières pièces liturgiques composées en son honneur, et dont le nombre donne une idée de la célébrité de son sanctuaire (7). Ce n'est pas à dire que S. Spyridon

(1) H. Gelzer, *Leontios' von Neapolis Leben des heiligen Johannes des Barmherzigen* (Freiburg, i. B., 1893), p. 3. — (2) Bandini, *Catalogus codd. mss. bibliothecae Mediceae-Laurentianae*, t. I, p. 504. — (3) *P. G.*, t. CXVI, p. 417-68. Le même texte a été publié par Spyr. K. Papageorgios, Συλλογὴ τῶν ᾀσματικῶν ἀκολουθιῶν καὶ τῶν συναξαρίων τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Σπυρίδωνος (Athènes, 1883), p. 35-64. — (4) Ms. grec 1458 de Paris; cf. *Catal. Gr. Paris.*, p. 133. — (5) *Synax. Eccl. CP.*, p. 303. — (6) Ἡ θεία καὶ ἱερὰ ἀκολουθία τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Σπυρίδωνος ἐπισκόπου Τριμυθοῦντος τοῦ θαυματουργοῦ, πατρὸς καὶ προστάτου Κερκύρας (Venise, 1880), p. 90. Cf. Hackett, *Church of Cyprus*, p. 383-86. — (7) Un court aperçu sur les éditions de l'office du saint dans Spyr. Papageorgios, Ἀσματικὴ ἀκολουθία (Athènes, 1901) p. γ'. Cf. *Synax. Eccl. CP.*, p. 973.

ait été oublié par ses compatriotes. Il existe encore un monastère dont il est le patron (1), et tous les ans, au 12 décembre, sa fête amène à Trimithusia un grand concours de peuple (2).

On a fait de S. Triphyllios, nous l'avons vu, un disciple de S. Spyridon. Sozomène ne lui donne pas ce titre, mais le met en relation avec l'évêque d'Amathonte, et le fait évêque de Ledra. S. Jérome de même : *Triphylius Cypri Ledrensis sive Leucontheon episcopus* (3). Dans certains synaxaires, au 12 ou au 13 juin (4), la notice le nomme évêque de Leucosie, qui est maintenant la métropole de Chypre : Τριφυλλίου ἐπισκόπου Λευκωσίας τῆς νῦν μητροπόλεως Κύπρου. Papebroch se demandait s'il ne fallait pas distinguer deux Triphyllius, comme les noms des sièges épiscopaux semblent y inviter (5). L'évêque dont S. Jérome et Sozomène vantent la science serait différent de celui qui fut le panégyriste de S. Spyridon.

D'autres textes à première vue ne font qu'aggraver la difficulté. Théodore de Paphos parle de τοῦ ἁγίου πατρὸς ἡμῶν Τριφυλλίου τοῦ μαθητοῦ, τοῦ γενομένου ἐπισκόπου τῆς Καλλινικησσέων πόλεως ἤτοι τῶν Λευκῶν Θεῶν (al. Λευκοθέων ἁγίας τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίας) (6). Dans la Vie de S. Diomède, que nous avons publiée plus haut, il est dit que ce saint fut élevé par Triphyllius, τοῦ τῆς Λευκουπόλεως ἐπισκόπου (7). L'embarras n'existe plus depuis que l'on s'accorde à reconnaître dans Ledra, Leucotheon, Leucosie, Nicosie une même ville, ou, si l'on préfère, un même siège épiscopal (8). La forme nouvelle Λευκούπολις est à retenir (9).

On peut évidemment rattacher à l'île de Chypre S. Hilarion, le moine palestinien qui vint y achever sa carrière, mais dont les Cypriotes se laissèrent enlever le corps. Nous ne pouvons étudier ici ni la fameuse *Vita Hilarionis* de S. Jérome (10), ni les divers textes grecs dispersés dans les ménologes, et qui tous dérivent finalement de la biographie latine (11). Celle-ci ne serait pas sans révéler la connaissance des lieux, notamment en ce qui concerne la retraite du saint

(1) HACKETT, *Church of Cyprus*, p. 365. — (2) *Handbook of Cyprus*, p. 128. — (3) *De viris illustribus*, c. 92, RICHARDSON, p. 46. — (4) *Synax. Eccl. CP.*, p. 745. — (5) *Act. SS.*, Iun. t. II, p. 681. — (6) SP. PAPAGEORGIOS, Ἀσματικὴ ἀκολουθία, p. 93. — (7) Plus haut, p. 213. — (8) E. OBERHUMMER, *Aus Cypern*, ZEITSCHRIFT DER GESELLSCHAFT FÜR ERDKUNDE, t. XXV (1890), p. 212-14. — (9) G. COUSIN, *De urbibus quarum nominibus vocabulum* πόλις *finem faciebat* (Nancy, 1904), p. 150, ne cite que Leucopolis de Carie. — (10) Voir sur les dernières recherches *Anal. Boll.*, t. XIV, p. 120; M. P. WINTER, *Der literarische Charakter der Vita beati Hilarionis des Hieronymus*, Zittau, 1904. — (11) Les Vies grecques de S. Hilarion ont été examinées par M. P. VAN DEN VEN, *S. Jérome et la Vie du moine Malchus le captif* (Louvain 1901), p. 142-61.

aux environs de Paphos (1). C'est dans ces environs que la tradition semble avoir gardé le souvenir de S. Hilarion, comme on peut le conclure de la Vie de S. Gennade par Néophyte le Reclus (2).

Le château de Saint-Hilarion, souvent décrit par les savants et les voyageurs (3) et situé au nord de l'île, ne doit évidemment point son nom à une tradition ancienne, et la mémoire du célèbre solitaire y a été rattachée artificiellement. On finit par s'imaginer que les reliques du saint y étaient conservées.

Guillaume de Boldensele (1332) en parle en ces termes : *Item in Cypro est corpus beati Hilarionis sub custodia regia in castro quod Gedamoros* (al. *de Damoros*) *dicitur* (4). Pour le dire en passant, *Gedamoros* ou mieux *De Damoros* n'est autre chose que *Dieu d'Amour*, nom donné de préférence par les Francs au château de Saint-Hilarion. Ce texte semblerait prouver que les Cypriotes de cette époque tenaient à donner un démenti à S. Jérome, et ne se contentaient plus de posséder l'esprit d'Hilarion, tout en laissant son corps à la Palestine (5).

S'il faut en croire Léonce Machéras, les reliques qui reposaient au château étaient celles d'un autre Hilarion : Εἰς τὸ κάστρον τοῦ ἁγίου Ἱλαρίου ὁ ἅγιος Ἱλαρίων νέος (6). S'agit-il d'un anachorète qui marcha sur les traces de son homonyme? Le fait ne serait pas unique dans les fastes, et l'on peut rappeler Syméon l'ancien et Syméon le jeune, passant tous les deux de longues années au sommet d'une colonne aux environs d'Antioche. Mais cette analogie ne suffit pas à trancher la difficulté. Le nouvel Hilarion serait-il plutôt celui que Machéras désigne ailleurs sous le nom de Φυλαρίου ἐπισκόπου Πάφου (7), mais que Strambaldi appelle *Hilarion vescovo di Cerines?* (8) Les hagiographes cypriotes ne répondent pas à ces questions.

Le grand saint Épiphane appartient bien en propre à l'île de Chypre. Elle garda son tombeau que visitaient les pèlerins (9). L'on s'attendrait à ce qu'un saint aussi célèbre eût trouvé un biographe digne de lui. La composition qui a la prétention d'être un recueil de

(1) Oberhummer, *op. cit.*, Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde, t. XXVII, p. 435. — (2) Plus haut, p. 224. — (3) L. de Mas-Latrie, dans *Archives des missions scientifiques*, t. I (1850), p. 508-11 ; les noms des principaux voyageurs, dans Oberhummer, t. c., p. 438. Vues du château dans Fyler, *The development of Cyprus* (London, s. a.), p. 125 ; R. Haggard, *A Winter pilgrimage* (London, 1901), pp. 176, 181. — (4) Röhricht, *Bibliotheca geographica Palaestinae*, n. 191. — (5) *Vita Hilarionis*, c. 47 : « Cernas usque hodie miram inter Palaestinos et Cyprios contentionem, his corpus Hilarionis, illis spiritum se habere certantibus. » — (6) Miller-Sathas, *Chronique de Chypre par Léonce Machéras* (Paris, 1882), texte, p. 19. — (7) *Ibid.*, p. 18. — (8) R. de Mas-Latrie, *Chronique d'Amadi et de Strambaldi*, t. II (Paris, 1893), p. 12. — (9) Voir plus haut, p. 235.

mémoires de deux disciples d'Épiphane, le moine Jean et Polybe, évêque de Rhinocoroura (1), est un pur roman dans lequel on chercherait en vain la trace d'une source historique. Papebroch l'a jugée ainsi (2), et il n'y a pas d'apparence qu'on revienne jamais sur ce jugement. Le Βίος ἐν ἐπιτομῇ (3) n'est qu'un résumé de la pièce précédente, et ne mérite, par suite, aucune attention spéciale.

S. Épiphane n'a pas cessé d'être honoré par les Cypriotes, et beaucoup d'églises durent lui être dédiées. Nous retrouvons son nom dans six localités au moins, et sa fête est annuellement célébrée avec solennité le 7 mai (4).

C'est dans la partie des mémoires sur S. Épiphane attribuée à Polybe qu'il est fait mention de S. Philon, évêque de Carpasios (5), Carpasia près de Rhizokarpaso. Épiphane lui-même aurait donné à Philon la consécration épiscopale. Il est à regretter que pareil renseignement nous soit parvenu dans une source aussi troublée. Philon est, d'ailleurs, un personnage parfaitement historique, et dans sa lettre à Jean de Jérusalem, S. Épiphane le cite parmi les évêques de Chypre (6). On lui attribue un commentaire sur le Cantique des cantiques (7) et quelques autres écrits. On a reconnu à Carpasia les ruines d'une église désignée sous le nom de Hagios Philonos (8). Elle lui était évidemment dédiée (9). Certains synaxaires grecs enregistrent son nom au 24 juin. Mais sa fête ne se célèbre plus, à ce qu'il semble, avec grande affluence de peuple. La foire de Carpasia a lieu le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix (10).

Parmi les personnages qui jouent un rôle dans la légende de S. Épiphane il y a aussi un évêque, ὅσιος ἀνήρ, ἀπὸ σημείων κε' τῆς Σαλαμινέων πόλεως χειροτονηθεὶς ἐν πόλει οἰκτρᾷ, Κυθρίᾳ καλουμένῃ (11). C'est Pappos, qui n'est pas seulement placé par Machéras au rang des évêques de Kythraea (12), mais sur lequel nous avons encore un témoignage indépendant dans la Vie de S. Démétrianos, dont il sera bientôt question : ἐν ᾗ [πόλει] πρὸ πολλῶν ἄλλων Πάππος τε καὶ Ἀθανάσιος οἱ τῷ τῆς φύσεως συνδέσμῳ ὡς τῷ τοῦ πνεύματος συνδεόμενοι, καὶ μεγάλων αὐτουργοὶ θαυμάτων γενόμενοι, κατὰ

(1) Dindorf, *Epiphanii opera*, t. I, p. 3-77. — (2) *Act. SS.*, Maii t. III, p. 46. — (3) Dindorf, *Epiphanii opera*, t. V, p. v-xxviii. — (4) *Handbook of Cyprus*, p. 126. — (5) *Vita Epiphanii*, n. 49, 57, Dindorf, pp. 54, 62. — (6) *S. Hieronymi epist.* LI, 2, *P. L.*, t. XXII, p. 519. — (7) M. A. Giacomelli, *Philonis episcopi Carpasii enarratio in canticum canticorum*, Romae, 1772. — (8) D.-G. Hogarth, *Devia Cypria*, p. 90; cf. pp. 54, 57. — (9) A. Papadopoulos-Kerameus, Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. I (Saint-Pétersbourg, 1891), p. 393-99; cf. p. ιε'-ις'. — (10) *Handbook of Cyprus*, p. 127. — (11) *Vita Epiphanii*, n. 34, Dindorf, p. 39. — (12) Miller-Sathas, p. 18.

διαδοχὴν τὴν καθέδραν ἐδέξαντο (1). La mention des miracles de Pappos et d'Athanase semble bien montrer qu'ils étaient honorés comme saints dans l'église de Kythria. Toutefois, on ne signale aucun monument de leur culte. Le nom de la localité Hagià Pappou (35°30' / 34°25') par sa forme même interdirait de songer à S. Pappos, si sa position à une grande distance de Kythria ne rendait l'identification tout à fait invraisemblable (2). Les lieux qui portent le nom de Hagios Athanasios (34°40' / 33°, 34°40' / 32°50', 34°50' / 33°15') sont également trop éloignés de cette ville pour laisser supposer qu'ils empruntent cette dénomination à un évêque dont la renommée ne doit pas avoir franchi les limites de son diocèse. Le patron de ces villages n'est autre, très probablement, que le grand Athanase d'Alexandrie.

Par sa légende, S. Tychon, évêque d'Amathonte, se rattache encore à l'époque de S. Épiphane. S. Jean l'Aumônier vint mourir en Chypre, dans sa ville natale, Amathonte. Son corps fut déposé ἔν τινι εὐκτηρίῳ τοῦ ἁγίου θαυματουργοῦ Τύχωνος (3), et dans ce sanctuaire on célébrait annuellement la fête du saint titulaire. Cette fête tombait le 16 juin (4). On chanta plus tard, ce jour-là, un canon de Joseph l'hymnographe (5). Nous ferons connaître, à la fin de ce chapitre, un curieux document sur le culte de S. Tychon. Il subsiste un témoin de ce culte dans le village Hagios Tychonas, près de l'antique Amathonte.

On signale deux biographies fragmentaires de S. Tychon. De l'une, qui est anonyme, on n'a que le commencement dans le manuscrit de la Vaticane 1991 (6). Une partie très notable d'une autre Vie, à laquelle, malheureusement, manque le début et le titre, se trouve dans le manuscrit de Paris 1488 (7). La seule complète est le Βίος ἐν ἐπιτόμῳ, que nous avons publié d'après le même manuscrit dans la première partie de ce travail (8), et qui est, autant qu'il est permis d'en juger, un simple résumé de la précédente. Le grand intérêt qu'elle présente, c'est qu'elle nous révèle le nom de l'auteur de la grande Vie. Au point de vue de l'histoire littéraire, l'œuvre de S. Jean l'Aumônier est d'une très haute importance, et nous saurons gré aux héritiers de M. Usener de ne pas en retarder indéfiniment la publication. Il est à craindre — la Vie abrégée confirme cette appréhension — qu'elle ne nous apporte que peu de lumière sur l'histoire du saint. La légende que l'on a pu lire plus

(1) *Byzantinische Zeitschrift*, t. XVI, p. 231. — (2) Sur le lieu dit Hagia Pappou et les ruines d'un sanctuaire que l'on y voit, Hogarth, *Devia Cypria*, p. 79-80. — (3) Gelzer, t. c., p. 94. — (4) Gelzer, t. c., p. 10. — (5) *Act. SS.*, Iun. t. III, p. 94. — (6) *Catal. Gr. Vatic.*, p. 179. — (7) *Catal. Gr. Paris.*, p. 170. — (8) Plus haut, p. 229-32.

haut semble refléter la tradition populaire d'Amathonte au sujet des dernières luttes du paganisme avec la foi nouvelle, et essaie de rattacher à la mémoire du saint une cérémonie que l'on faisait coïncider avec le jour de sa fête et qui devait être comme la bénédiction des fruits nouveaux. Rien n'indique qu'une source antique contemporaine du saint ait été exploitée, et l'analogie nous interdit de recourir à pareille hypothèse. Le fait que S. Tychon recueillit la succession de Mnemonius sur le siège d'Amathonte doit probablement être retenu, sans qu'il faille nécessairement adopter en même temps l'attache chronologique. On peut supposer raisonnablement, en effet, que S. Jean l'Aumônier connaissait la liste épiscopale de sa ville natale, au moins dans sa partie la plus importante, et qu'il y lisait le nom de Tychon à la suite de celui de Mnemonius.

C'est assez dire que nous goûtons fort peu l'idée de ceux qui font de S. Tychon un dieu païen coiffé de la mitre épiscopale. Une simple analogie de nom l'a fait identifier par un archéologue avec Melquart-Herakles-Bes-Typhon (1). Le procédé est sommaire et pourrait mener loin. M. Usener a proposé une autre assimilation. Pour lui, S. Tychon n'est autre que le dieu des jardins, Priape, introduit, moyennant un travestissement convenable, dans le chœur des saints et honoré par les chrétiens, qui ont fini par oublier ses antécédents (2). La démonstration a été annoncée (3); l'auteur est mort avant d'avoir pu la publier. Ce n'est pas manquer de respect à la mémoire de cet excellent helléniste, qui fut trop souvent séduit par le mirage mythologique, que d'attendre avec quelque défiance les arguments à l'appui de la thèse. S. Tychon est, dans la pensée de M. Usener, le pendant de Pélagie, qu'il persistait à confondre avec Aphrodite. Nous avons dit ailleurs (4) avec quelle réserve il convenait d'accueillir des fantaisies de ce genre, et si nous en jugeons par analogie, nous avons le droit de penser que l'on cherche à retrouver le dieu des jardins sous le manteau de S. Tychon, parce qu'il semble, d'après la cérémonie et le miracle racontés dans sa Vie, avoir été le grand patron des vignerons. On ne voit pas pourquoi un évêque authentique ne pourrait point être chargé de ce patronage.

(1) M. Ohnefalsch-Richter, *Kypros, die Bibel und Homer* (Berlin, 1893), p. 20, note : « Aus dem Typhon machten die Christen den heiligen Typhonos oder Tychonos. » — (2) *Archiv für Religionswissenschaft*, t. VII (1904), p. 30. — (3) *Mittheilungen der Verlagsbuchhandlung B. G. Teubner in Leipzig*, 1905, n. 2, p. 17 : *Sonderbare Heilige. I. Der h. Tychon. II. Legenden der Pelagia.* « In zwei Heften soll auf Grund der zum Teil bisher unveröffentlichten Texte von zwei hellenischen Göttern, die man nicht im christlichen Himmel erwarten sollte, von Priapos und Aphrodite, gezeigt werden, das sie tatsächlich von der christlichen Kirche übernommen und zu Heiligen umgebildet worden sind... » H. Usener. — (4) *Les légendes hagiographiques*, 2e édit., p. 223-37.

S. Jean l'Aumônier, hagiographe à ses heures, appartient à plus d'un titre à l'hagiographie de Chypre. L'intérêt de sa biographie se concentre évidemment dans sa carrière épiscopale, et l'église d'Alexandrie a sur lui des droits incontestables. Mais ses reliques reposèrent dans son pays d'origine, et c'est un de ses compatriotes qui contribua surtout par ses récits à populariser la figure si attachante du saint évêque.

Léonce de Neapolis est un des principaux représentants de cette école d'hagiographes qui illustra l'église de Chypre au VII[e] siècle. Jean l'Aumônier lui-même ouvre la série avec la Vie de S. Tychon. Arcadius, évêque de Constantia, se fait connaître par sa Vie de Syméon stylite le jeune, dont des extraits furent lus au second concile de Nicée (1), et par une homélie sur S. Georges d'un caractère oratoire, prononcée sans doute dans une des nombreuses églises dédiées à ce saint par les Cypriotes (2). Nous avons cité plus haut Théodore, évêque de Paphos, auteur de la Vie de S. Spyridon. Un autre Théodore, évêque de Trimithonte, écrit une Vie de S. Jean Chrysostome (3).

L'œuvre de Léonce de Neapolis, sans être fort considérable, a pourtant une importance spéciale à cause de son caractère historique, qui ne nuit nullement au but d'édification que l'auteur s'est proposé (4). La Vie de S. Spyridon est malheureusement perdue. Celle de S. Syméon, « le fou pour le Christ », est une des plus curieuses productions de l'hagiographie ancienne (5). Elle le cède pourtant en intérêt à cette biographie de S. Jean l'Aumônier (6), dans laquelle l'auteur professe n'avoir eu d'autre prétention que de compléter les mémoires de deux disciples du saint, Jean Moschos et Sophronios, par le témoignage d'autres contemporains et par ses propres souvenirs. La Vie écrite par Jean et Sophronios ne nous est point parvenue dans sa forme originale. Mais on en reconnaît les contours dans la compilation qui fait partie du ménologe de Méta-

(1) HARDOUIN, *Concilia,* t. IV, p. 217-24. — (2) Deux manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris, Coislin 146 et 306, renferment cette pièce. Voir *Catal. Gr. Paris.,* pp. 300, 205. — (3) *P. G.,* t. XLVII, p. LI-LXXXVIII. Traduction en langue vulgaire dans 'Ο βίος, αἱ θλίψεις καὶ ἡ ἐξορία τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν μακαριωτάτου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ Χρυσοστόμου καὶ ἡ ἀκολουθία τῆς ἀνακομιδῆς τοῦ ἱεροῦ αὐτοῦ λειψάνου ἑορταζομένη κατὰ τὴν 27ην Ἰανουαρίου ὑπὸ Ἐμμανουὴλ Λιοδοπούλου ἱερέως (Ἐν Ἀθήναις, 1895), p. 5-44. — (4) Voir H. GELZER, *Ein griechischer Volksschriftsteller des 7 Jahrhunderts,* HISTORISCHE ZEITSCHRIFT, t. LXI (1889), p. 1-38. — (5) *Act. SS.,* Iul. t. I, p. 136-69. — (6) Publiée par H. GELZER, *Leontios' von Neapolis Leben des heiligen Iohannes des Barmherzigen,* Freiburg, i. B., 1893. Cf. A. GEORG, *Studien zu Leontios,* Halle a. S., 1902.

phraste et dont le rédacteur anonyme a utilisé à la fois les deux Vies écrites par les contemporains de S. Jean l'aumônier (1).

Nous ne pouvons omettre de relever dans celle de Léonce un trait qui a son importance dans l'histoire du culte des saints de Chypre. Après avoir rapporté que des reliques du saint patriarche découla un baume miraculeux de suave odeur (μύρων ἰαματικὴν εὐωδίαν), il fait remarquer qu'en Chypre le prodige n'est pas sans exemple : καὶ γὰρ μέχρι τοῦ νῦν ἔστιν ἰδεῖν ἐν ταύτῃ τῇ φιλοχρίστῳ τῶν Κυπρίων νήσῳ ἐν διαφόροις ἁγίοις τὴν τοιαύτην τοῦ Θεοῦ χάριν ἐνεργοῦσαν, καὶ ὥσπερ ἐκ πηγῶν τὴν τῶν μύρων εὐωδίαν ἐκ τῶν τιμίων αὐτῶν λειψάνων προχεομένην (2).

L'auteur pensait-il à S. Thérapon, dont il est dit précisément que son corps opérait ce miracle? Ce n'est pas impossible. Sur S. Thérapon nous ne savons malheureusement rien de certain, sauf ce qui concerne son culte (3). On peut se demander même s'il existe plusieurs saints de ce nom ou s'il faut rapporter à un seul les diverses légendes où il est question d'un saint Thérapon. Deux d'entre elles se rattachent très nettement à l'hagiographie de Chypre. La plus ancienne est une Vie abrégée, suivie d'un recueil de miracles, écrite à Constantinople (4). Elle fait bien mal connaître le saint. Il fut évêque et martyr dans l'île de Chypre, et un homme admirable, bien que ses contemporains aient négligé d'écrire sa Vie. Pendant longtemps il répandit ses bienfaits sur ses compatriotes. L'invasion des Sarrasins fut l'occasion d'une translation de ses reliques. Le saint corps fut transporté à Constantinople, où il opéra beaucoup de miracles, et où l'on célébrait sa fête le 26 mai, dans son sanctuaire πλησίον τῆς Ἐλαίας (5). Son jour, dans l'île de Chypre, est celui qu'indiquent les ménées, le 14 mai, date à laquelle est fixée actuellement encore la foire de S. Thérapon (6).

Un autre Thérapon, dont la fête est marquée au 14 octobre, jour auquel elle se célèbre encore à Hagios Therapon (35°10' / 33°35') près d'Angastina, a une légende qui ne se rencontre que dans des recueils d'assez basse époque, et qui est fort différente de la précédente (7). Né en Allemagne et devenu évêque dans son pays, il

(1) *P. G.*, t. CXIV, p. 896-965. Il existe une troisième Vie de S. Jean l'Aumônier, dans le ms. 349 de Venise. Voir *Anal. Boll.*, t. XXIV, p. 177. Cette pièce n'a jamais été examinée. Nous en réservons l'étude pour un prochain volume des *Acta Sanctorum*. — (2) GELZER, t. c., p. 102. — (3) *Act. SS.*, Maii t. VI, p. 682-92. — (4) L. DEUBNER, *De incubatione capita quattuor* (Lipsiae, 1900), p. 120-34. — (5) *Synax. Eccl. CP.*, p. 710. — (6) *Handbook of Cyprus*, p. 126. — (7) Ἀκολουθίαι τῶν ὁσίων Ἀναστασίου Χαρίτωνος ... Venise, 1779. Reproduit dans C. SATHAS, *Vie des Saints allemands de Chypre*, ARCHIVES DE L'ORIENT LATIN, t. II, documents, p. 412-16. Voir aussi Βίος καὶ ἀκολουθία

défendit la vraie foi, et notamment le culte des saintes images contre les hérétiques. Emprisonné et torturé par eux, il demeura inébranlable, puis fut condamné à l'exil, et se retira en Palestine. De là il vint en Chypre, où il fut élu évêque d'une ville située près de la mer : ἐκκλησίας μιᾶς τῆς κατὰ Κύπρον κειμένης, ἥτις καὶ τῷ αἰγιαλῷ προσεπέλαζε. Les Arabes envahirent l'île, et massacrèrent l'évêque pendant qu'il célébrait les saints mystères. Son corps fut transporté à Constantinople (1).

Les deux légendes mettent en scène un évêque d'une ville inconnue, martyr, dont les reliques sont transférées dans la capitale. La seconde, il est vrai, fait de lui un étranger, venu d'Allemagne en Palestine et passant de là en Chypre. Mais nous verrons plus loin que ce trait, emprunté à de vagues traditions, a passé dans plus d'une légende et doit paraître suspect. La légende de S. Thérapon l'Allemand, malgré son apparente précision, ne nous éloigne donc pas beaucoup de celle du thaumaturge. Les Grecs mêmes en ont si bien le sentiment qu'ils les rapprochent dans leurs livres, en laissant au lecteur le soin de décider à qui elles doivent s'appliquer (2).

Ils font même un autre rapprochement que nous ne saurions négliger, et qui fournit peut-être la solution des difficultés. Le 26 mai se célèbre aussi la fête de S. Thérapon de Sardes, martyr sous Valérien, à ce que disent les synaxaires, et qui après avoir souffert en différentes villes subit la mort à Satalia, ou Attalia (3). Il est probable, d'après cette dernière circonstance, que la ville de Satalia possédait ses reliques. Comme nous aurons l'occasion de le dire plus loin, entre Satalia et l'île de Chypre, les relations étaient très suivies, et l'on ne se contentait point d'échanger les produits du sol. Il y eut des transports de reliques et adoption de saints d'une population par l'autre. Serait-il téméraire de croire que le culte de S. Thérapon aurait passé avec des reliques de Satalia en Chypre et y serait devenu populaire ? que sa légende, déjà fort embarrassée dans le principe, se serait transformée et qu'une nouvelle version aurait été créée sous l'influence des traditions locales ? Pareil fait s'est produit trop fréquemment dans des circonstances analogues pour qu'il soit permis de négliger cette explication. Elle replace la figure de S. Thérapon, si indécise et si obscurcie par les récits des hagiographes, dans une lumière nouvelle. S. Thérapon de Chypre ne serait autre d'après cela que S. Thérapon de Sardes ou de Satalia, adopté par les Cypriotes. La différence des dates, qui semble plaider pour la distinction de deux

τοῦ ἁγίου ἐνδόξου ἱερομάρτυρος Θεράποντος ἐξ ἀρχαίου χειρογράφου εὑρισκομένου ἐν τῷ ἐν Ἀνδριτσαίνῃ ὁμωνύμῳ ναῷ (Athènes, 1904), p. 34-38. — (1) SATHAS, t. c., p. 415. — (2) SATHAS, t. c., p. 416; Βίος καὶ ἀκολουθία κτλ., p. 32. — (3) *Synax. Eccl. CP.*, p. 709-12 ; Βίος καὶ ἀκολουθία κτλ., p. 33.

homonymes appartenant à l'île de Chypre (14 mai et 14 octobre), n'est point une difficulté insurmontable. La dédicace des deux églises qui ont conservé le nom de Hagios Therapon n'a pas eu lieu vraisemblablement le même jour, et la fête populaire coïncide souvent avec l'anniversaire de cette solennité (1).

Le nom de *Hagios Dimitrianos* se rencontre quatre fois sur la carte de Chypre. Le saint honoré dans ces localités est l'évêque de Chythri ou Kythraea, dont la fête se célèbre le 6 novembre (2). Sa Vie a été récemment publiée d'après un manuscrit, malheureusement incomplet, du Sinaï (3). Elle nous apprend que Démétrianos naquit au commencement du règne de l'empereur Théophile (829-840), qu'il prit l'habit à l'âge de seize ans au monastère de Saint-Antoine, où il vécut quarante ans; qu'il devint prêtre et économe de l'évêché de Chythri, et qu'il succéda à l'évêque Eustathius, appelé au siège métropolitain de Salamine.

Les Arabes ayant amené en captivité un grand nombre de ses diocésains, il les suivit à Bagdad et obtint du Khalife leur mise en liberté. Son épiscopat dura vingt-cinq ans. Il mourut donc dans les premières années du X^e siècle. Sans être aussi remplie de faits que nous pourrions le désirer, la Vie de S. Démétrianos a été écrite peu d'années après sa mort, par un compatriote convenablement renseigné. Nous aurons à nous en occuper dans le prochain volume des *Acta Sanctorum*. Faisons simplement remarquer ici que le *Hagios Antonios*, situé tout près de Kythraea (36° 15'/ 33° 30'), donne vraisemblablement l'emplacement du monastère où S. Démétrianos passa ses premières années.

M. C. Sathas a fait connaître, d'après deux recueils imprimés, très rares, une série de synaxaires ou Vies abrégées de saints de Chypre, auxquels il a donné le nom de « saints allemands » (4). Les saints Thérapon, Anastase, Chariton, Auxentius et Kendeas, que l'on prendrait, d'après leurs noms, pour des Grecs bien authentiques, sont,

(1) On peut se demander si l'abba Tarabô, dont M. Galtier a récemment publié la Vie arabe, *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. IV (1905), p. 112-27, est le même saint Thérapon. M. Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, t. VII (1906), p. 369, n'y fait pas d'objection. Le P. P. Peeters en a formulé plus d'une, *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 341-42. Il n'y a rien à tirer du nouveau texte pour éclaircir la question. — (2) *Synax. Eccl. CP.*, p. 197. — (3) H. Grégoire, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XVI (1907), p. 217-37. Bonnes corrections de M. P. N. Papageorgiou dans Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, t. XXVII (1907), p. 269-71. Le résumé de cette Vie était connu par le volume déjà cité Ἀκουλουθίαι τῶν ὁσίων Ἀναστασίου ... τοῦ ἁγίου Δημητριανοῦ Κυθήρης κτλ., Venise, 1779. Cf. Sathas, dans *Archives de l'Orient latin*, t. II, p. 411. — (4) Cités plus haut, p. 247, note 7.

d'après ces courtes biographies, originaires ἐκ τῆς τῶν 'Αλαμάνων χώρας. A diverses reprises il est question des trois cents étrangers qui débarquèrent dans l'île de Chypre, et y menèrent la vie monastique. Mais la tradition est bien mal fixée. Dans la vie de S. Anastase, les trois cents sont des Allemands : τῶν ἐξ 'Αλαμανίας ὄντων (1); d'après celle de Constantin, ils étaient de différents pays (2); ailleurs ce sont trois cents soldats conduits par S. Auxentius (3). L'époque aussi est indécise et il n'est même pas possible, si l'on veut s'en tenir au témoignage de l'hagiographe, que tous ces saints aient fait partie d'un même groupe. S. Thérapon combat les iconoclastes (4); pour S. Auxentius, l'hagiographe avoue ne pas connaître le temps où il vivait (5); S. Constantin et ses compagnons sont censés être tombés entre les mains du gouverneur Sabinus, en pleine époque de persécution, et martyrisés (6); S. Anastase vivait sous les empereurs Alexis et Jean Comnène (7).

L'auteur des ἀκολουθίαι des prétendus saints allemands n'est pas le seul à parler de la troupe des trois cents émigrés. D'après Machéras, ils arrivèrent de Palestine, après la conquête par les Sarrasins. Ayant appris que les Hellènes dominaient en Chypre, dit Machéras, ils furent effrayés et se répandirent çà et là, faisant des trous en terre, dans lesquels ils entraient pour prier Dieu. Ils se réunissaient deux ou trois et avaient un serviteur qui leur fournissait des vivres. Ils moururent dans l'île; quelques-uns d'entre eux furent signalés par un ange et d'autres par de nombreux miracles (8). La chronologie de Machéras est très vague aussi, et l'on se demande à quel fait historique se rapporte cette page.

Les guerres et les persécutions amenèrent à plusieurs reprises des étrangers sur le sol de Chypre. En 754 un grand nombre de moines du thème des Thracésiens y furent envoyés en exil (9). Plus tard arrivèrent de Palestine et de Syrie des troupes de moines et de laïcs chassés par les Arabes, et notamment les habitants des grandes colonies monastiques de Jérusalem et des environs (10). La chute de Saint-Jean d'Acre conduisit en Chypre, vers la fin du XIII[e] siècle, des caravanes de gentilshommes et de religieux latins, heureux d'y

(1) Sathas, t. c., 426. — (2) Sathas, t. c., p. 423. — (3) Sathas, t. c., p. 417. M. Sathas traduit στρατιώτης par Strathiote, c'est-à-dire Albanais, et en prend texte, p. 410, pour disserter sur une colonie militaire albanaise établie en Chypre dès le IV[e] siècle, et compliquer d'une question nouvelle la question déjà si embrouillée des immigrants allemands. Sa traduction est tout à fait arbitraire, ici comme dans la Chronique de Machéras, où il fait de Κωνσταντῖνος στρατιώτης (texte, p. 19) Constantin le Strathiote (traduction, p. 22). — (4) Sathas, p. 413. — (5) Sathas, p. 417. — (6) Sathas, p. 424. — (7) Sathas, p. 110. — (8) *Chronique*, texte, p. 18-19. — (9) *Théophane*, ad an. 6262, De Boor, p. 445. — (10) *Théophane*, ad an. 6305, De Boor, p. 499.

trouver un refuge sous la protection des princes de Lusignan. Le vieil historien de Chypre, Étienne de Lusignan, rapporte à cette époque l'épisode, qui est devenu, dans la légende populaire, l'arrivée des trois cents solitaires allemands : « Trois cents gentilshommes et » barons, tant Français, Flamands que d'Allemagne, compagnons de » Jehan de Montfort, voyant qu'ils ne pouvaient avec leur armée » recouvrer la Terre-Sainte, se retirèrent aussi en Chypre, où étant » séparez en divers villages, menèrent une vie saincte et solitaire, à » la manière des ermites, lesquels ont été honorez des Grecs et » tenus pour saints (1). »

Comme on l'a dit, les chroniqueurs du XV[e] et du XVI[e] siècle ont probablement groupé, sur une époque insuffisamment déterminée d'ailleurs, une série de faits et de circonstances appartenant à des temps éloignés les uns des autres (2). C'est le résultat habituel de l'élaboration de la légende, de réunir en un seul faisceau des événements analogues sans souci de la chronologie, et on arriva, en Chypre, à condenser en une seule toutes les immigrations de solitaires. Par une conséquence logique, on rattacha à la troupe fameuse des trois cents tous les saints obscurs et sans histoire. On en aura une preuve dans la liste dressée par Machéras (3). Elle est intéressante, parce qu'elle nous fait connaître plusieurs saints personnages inconnus d'ailleurs, en indiquant généralement le lieu de la sépulture et le centre du culte. Impossible d'y découvrir un seul nom d'origine occidentale.

Εὑρίσκεται εἰς τὴν Περιστερόναν τῆς Μεσαρίας ὁ ἅγιὸς 'Αναστάσιος ὁ θαυματουργός. La légende du saint parle de son tombeau (4) sans indiquer la localité. De nos jours encore, le 17 septembre, se tient à Peristerona la foire de S. Anastase (5).

Εἰς τὴν 'Ορμητίαν ('Ορμιδάν) ὁ ἅγιος Κωνσταντῖνος στρατιώτης. La légende est d'accord avec le chroniqueur pour placer le tombeau de S. Constantin à Ormidia εἰς ἕνα χωρίον λεγόμενον 'Ορμήδιαν (6).

(1) *Description de toute l'isle de Chypre* (Paris, 1580), f. 83. Dans sa *Raccolta de cinque discorsi intitolati corone* (Padova, 1577), fol. 52[v], Lusignan en parle également : « Trecento baroni francesi compagni di Giovanni di Monforte, tra le » quali alcuni erano di Fiandra et alcuni di Germania andarono al tempo della » cruciata all' acquisto di Terra Santa et non riuscendo l'impresa, ritornarono » nell' isola di Cipro dove si dispartirono per diversi casali e fecero vita » eremitica & quivi morirono e dalli greci sono sempre havuti in veneratione de » santi contra il costume de greci moderni che non riveriscono li moderni santi » latini ». — (2) L. DE MAS-LATRIE, *Histoire de l'île de Chypre*, t. I, p. 99. — (3) *Chronique*, texte, p. 19-20. — (4) SATHAS, *Archives de l'Orient latin*, t. c., p. 426. — (5) *Handbook of Cyprus*, p. 127. — (6) SATHAS, t. c., p. 425. Sur la position d'Ormidia, OBERHUMMER, *Aus Cypern*, ZEITSCHRIFT DER GES. FÜR ERDKUNDE, t. XXVII, p. 467.

Quatre localités, dont aucune n'est dans les environs immédiats d'Ormidia, portent le nom de Hagios Konstantinos. Comme on n'a aucune raison de croire que le culte du saint Constantin d'Ormidia se soit propagé au delà de son sanctuaire, il y a lieu de penser que Hagios Konstantinos désigne l'empereur Constantin, dont la fête, au 21 mai, est très populaire dans les pays grecs. Ce jour-là, il y a la foire de S. Constantin à Derynia. Huit jours après il y en a une autre à Vasilia (1). Aucune des deux dates ne coïncide avec celle de S. Constantin, dit l'allemand, que l'on fêtait le 1[er] juillet.

Εἰς τὴν Σύνταν ὁ ἅγιος Θεράπων. Le Hagios Therapon cité plus haut, n'est pas loin de Sinta (35° / 33°30').

Εἰς τὴν Ποταμίαν ὁ ἅγιος Σωζόμενος. Il existe trois Hagios Sozomenos, dont un aux environs de Potamia où l'on montre la grotte où il vécut (2). Le saint est inconnu d'ailleurs.

Πρὸς τοῦ Κάζα Πιφάνη ὁ ἅγιος Πίκτητος. Le village Hagios Epiktitos (35°15' / 33°20') est voisin de Kazaphani (3). La fête de S. Épictète s'y célèbre encore le 12 octobre (4).

Εἰς τὸ κάστρον τοῦ ἁγίου Ἱλαρίου ὁ ἅγιος Ἱλαρίων νέος. Voir plus haut, p. 242.

Πρὸς τὴν Κυθρίαν ὁ ἅγιος Ἐπιφάνιος, τὸ κοιμητήριν τοῦ εἶναι εἰς μοναξίαν, καὶ οἱ τόποι ἐρημώθησαν, ἐπῆραν τὴν ἁγίαν του κάραν καὶ τὰ εἰκονίσματα, καὶ ἔβαλάν τα εἰς φύλαξιν εἰς τὸν Κουτζουβέντην. C'est-à-dire, d'après les traducteurs : « Saint-Épiphane vers Cythrée; le cimetière [*lisez :* la sépulture] de ce dernier se trouve dans une solitude ; aussi, pour cette raison, le pays étant devenu désert, on prit la tête du saint avec les images et on les garda à Couzzuventi (5). » Le nom de Hagios Epiphanios se rencontre sept ou huit fois sur la carte, une fois, notamment, aux environs de Kythraea. Il paraît probable que dans ce dernier cas au moins il soit question d'un saint local distinct du célèbre évêque.

Εἰς τὴν Κορφίνουν (al. Κοφήνου, Kophino) ὁ ἅγιος Ἡράκλειος ἐπίσκοπος, ὁ ἅγιος Λαυρέντιος, ὁ ἅγιος Ἐλπίδιος, ὁ ἅγιος Χριστόφορος, ὁ ἅγιος Ὀρέστης καὶ ὁ ἅγιος Δημητριανός, ὁποῦ πολομοῦν ἄπειρα θαύματα. Il faut se borner à enregistrer ces noms. Aucun d'eux n'est nouveau; mais il se pourrait à la rigueur qu'ils aient été portés par des saints locaux dont il n'y a pas d'autre trace.

Εἰς τὸ Λευκόνικον (Lefkoniko, al. Λευκομιάτην) ὁ ἅγιος Εὐφημιανός. Tout près de Lefkoniko (à 35° / 33°40'), se trouve la localité Hagios Phimianos, qu'il faut évidemment identifier avec l'Euphemianos de Machéras.

(1) *Handbook of Cyprus*, p. 126. — (2) ENLART, *L'art gothique et la renaissance en Chypre*, t. I, p. 194. — (3) OBERHUMMER, t. c., p. 440. — (4) *Handbook of Cyprus*, p. 127. — (5) MILLER-SATHAS, *Chronique de Machéras*, traduction, p. 22.

Εἰς τὴν Περιστερόναν τοῦ κούντη ΤετΖάφ ὁ ἅγιος Βαρνάβας καὶ ὁ ἅγιος Ἱλαρίων. Impossible de dire si ces deux saints vénérés à Peristerona sont distincts de l'apôtre et de l'anachorète de même nom.

Εἰς τὴν Ἀχεὰν (al. Ἀχερὰ) ὁ ἅγιος Ἡλιόφωτος (al. Ἡλιοφώτης), ἅγιος Αὐξουθένιος, ὁ ἅγιος Παμφοδίτης (al. Παφοδότης), ὁ ἅγιος Παμμέγιστος καὶ ὁ ἅγιος Παφνούτιος, ὁ ἅγιος Κορνούτας. Parmi ces saints obscurs nous ne distinguons que S. Héliophotes, dont la fête se célèbre le 13 juillet dans le village auquel il a donné son nom (1).

Πρὸς τὴν Ζωτίαν (al. Ζώτια) ὁ ἅγιος Εἰρηνικός (al. Ἀρνιακός). Il y a deux villages du nom de Zodia (Kato et Pano). Nous apprenons ici qu'on honorait dans ces environs un saint Irenicos.

Εἰς τὸ Κιλάνιν ἄλλος ὁ ἅγιος Θεράπων. Nous n'avons qu'à signaler aux environs de Kilani un Hagios Therapon, sans chercher à décider si le patron est distinct du saint du 14 octobre.

Εἰς τοῦ Μόρφου ὁ ἅγιος Θεοδόσιος καὶ ὁ ἅγιος Πολέμιος. Saints inconnus.

Εἰς τὴν Βάσαν ὁ ἅγιος Βαρνάβας μοναχὸς πρὸς τὴν Ἀλεκτόραν (al. Ἀλέκτορα). S'agit-il du village d'Alethriko? S. Barnabas moine est inconnu.

Εἰς τὴν Γλυφίαν (al. τοῦ Γλυφία) τὸ κοιμητήριν τοῦ ἁγίου Κασιανοῦ καὶ τὸ σῶμάν του· καὶ ἑορτάζουν τὸν τῇ ις' σεπτεβρίου· ἕτερος ἅγιος Κασιανὸς εἰς τὴν Αὐδίμουν καὶ ἑορτάζουν τὸν τὴν ὕστερην φεβρουάρη, καὶ ἑορτάζουν τον καὶ τὴν δ' δικεβρίου καὶ τὸ κοιμητήριν του εἰς τὴν Ἀξύλου. Il n'y a de traces nulle part d'un S. Cassien dont la fête se célébrerait le 16 septembre ou le 4 décembre. Mais dans les synaxaires on rencontre celui du 28 (ou du 29) février (2). Papebroch l'identifiait avec l'auteur des Collations (3). L'Ἀκολουθία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Κασσιανοῦ τοῦ Ῥωμαίου, publiée à Venise sous les auspices d'un archevêque de Chypre (4), montre que le bollandiste n'était pas seul de cet avis. Il faut en conclure que les saints énumérés par Machéras n'appartiennent pas tous à l'église de Chypre, ce que l'on soupçonnait bien.

Ὁ ἅγιος Ἀλέξανδρος, ὁ ἅγιος Χαρέτης (al. Χαρίτων) καὶ ἕτερος Ἐπιφάνιος εἰς τὸν Κούρδακαν (al. Κόρδακαν)· ὁ ἅγιος Πήγων (al. Πίων) καὶ ὁ ἅγιος Χριστόφορος εἰς τὴν Ἀρόδαν· ὁ ἅγιος Καλάντιος, ὁ ἅγιος Ἀγάπιος καὶ ὁ ἅγιος Βαρλὰμ εἰς τὴν Ταμασίαν· εἰς τὸ πέρα ὁ ἅγιος Βασίλειος ἐπίσκοπος καὶ ὁ ἅγιος Δημητριανὸς ἐπίσκοπος. Sauf deux, tous ces noms sont ceux de saints célèbres. Pour admettre l'existence de saints locaux homonymes, il faudrait des preuves qui nous font défaut. Démétrianos pourrait être l'évêque de Chythri (5),

(1) *Handbook of Cyprus*, p. 126. — (2) *Synax. Eccl. CP.*, p. 495. — (3) *Act. SS.*, Maii t. I, p. XVII. — (4) Voir *Synax. Eccl. CP.*, p. 994. — (5) Plus haut, p. 249.

et Chariton le moine palestinien qui a donné son nom au village de Hagios Chariton.

Plus loin, Machéras cite encore, comme appartenant au groupe des trois cents, S. Photios, célébré le 18 juillet près d'Athienu (1). Il y a trois autres localités qui portent le nom de Hagios Photios. Il rattache aussi à la même catégorie le patron du monastère τοῦ ἁγίου Ὀλφιανοῦ (al. ὁ ἅγιος Ὀλβιανός), situé εἰς τὸ χωρίον τὸν Λάρνακαν (2). On connaît un S. Olbianos qui n'a primitivement rien de commun avec l'île de Chypre (3).

Enfin, le même chroniqueur signale à Kazaphani un ossuaire rempli des reliques des ἅγιοι Φανέντες, faisant eux aussi partie des trois cents. Ces reliques, ajoute-t-il, se sont desséchées et pétrifiées (4). De nos jours encore, au témoignage des voyageurs, ce dépôt est regardé par le peuple comme un lieu sacré où sont accumulés les ossements des martyrs, et à certains jours de l'année on y vient en pèlerinage. Ces pétrifications ont été examinées par des géologues, qui y ont reconnu, non des restes humains, mais des ossements d'ours et d'autres animaux sauvages (5).

Nous venons de citer Machéras à propos d'une problématique colonie de saints allemands. Ses listes des évêques de Chypre ne peuvent pas être passées sous silence, malgré les difficultés de lecture et d'interprétation qu'elles présentent (6). Il entreprend de faire l'éloge de la « sainte île » de Chypre, et aussitôt il commence une énumération d'archevêques et d'évêques dont les uns sont qualifiés d'ἅγιος ou d'ἁγιώτατος, tandis que les autres, parmi lesquels des saints très authentiques, sont nommés sans qualificatif aucun. A-t-il voulu dresser une liste des évêques de Chypre classés au nombre des saints, ou s'est-il contenté de faire connaître les prélats les plus célèbres dans l'histoire? Strambaldi a adopté la première hypothèse; chez lui tous les noms sans exception sont précédés du terme *santo* (7). La seconde paraît pourtant plus vraisemblable, car il est difficile de croire que vingt-deux archevêques de Constantia aient été l'objet d'un culte public. Bornons-nous donc à relever sur la liste — en

(1) *Chronique*, texte, p. 21. — (2) *Ibid.*, p. 22. — (3) *Act. SS.*, Maii t. I, p. 458. — (4) *Chronique*, texte, p. 22. — (5) M. Ohnefalsch-Richter, *Kypros, die Bibel und Homer* (Berlin, 1893), p. 229. A propos des Ἅγιοι Φανέντες voir aussi les textes de Lusignan et de Drummond (1754) dans Hackett, *Church of Cyprus*, p. 421. — (6) Miller-Sathas, *Chronique de Machéras*, texte, p. 17-18. Sur les listes épiscopales de Chypre, il faut naturellement consulter, malgré ses lacunes, Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, p. 1038-1076; M. Treppner, *Das Patriarchat von Antiochien* (Würzburg, 1894), p. 189-209; Hackett, *Church of Cyprus*, p. 311-28. — (7) R. de Mas-Latrie, *Chroniques d'Amadi et de Strambaldi*, t. II, p. 12.

négligeant ceux qui sont trop connus — les évêques qu'il appelle lui-même saints, ou ceux qui, d'après d'autres documents, semblent avoir droit à ce titre.

῞Αγιος Σέργιος. Ce ne peut être que l'archevêque bien connu (1), mais il n'y a pas de traces certaines d'un culte rendu à sa mémoire. Σοφρώνιος est inscrit dans les synaxaires au 8 décembre.

Ἡρακλείδης, Μνάσων, Ῥόδων, évêques de Tamasia ont été déjà cités. Strambaldi ne les a pas reconnus. Il traduit : *Santo Araclidio di Mnassi et Rodu* (2). Machéras ajoute Μακεδόνιος Δαμασίας. Nous rencontrerons plus tard un saint Macedonios, évêque de Nicosie. Y aurait-il confusion?

La mention Ζήνωνος τοῦ ἁγιωτάτου ἐπισκόπου Κυρηνέων se rapporte peut-être à Zénon qui assista au concile d'Éphèse. La suivante est à citer sans commentaires : Κιλισίου; dans le manuscrit d'Oxford, ὁ ἅγιος Κιλίσιος.

Immédiatement après, le texte de Machéras porte : Φυλαρίου τοῦ ἁγιωτάτου ἐπισκόπου Πάφου, Νικολάου καὶ Ἀρκαδίου τοῦ ἁγιωτάτου ἐπισκόπου Ἀρσενόης. Dans le manuscrit d'Oxford on lit comme suit : Ὁ ἅγιος Φυλαρίων ἐπίσκοπος Κυρηνέων, ὁ ἅγιος Νικόλαος ἐπίσκοπος Πάφου, ὁ ἅγιος Ἀρκάδιος ἐπίσκοπος Πάφου Ἀρσενόης. Strambaldi : *Hilarion vescovo di Cerineo, santo Nicolo vescovo di Baffo, santo Archadio vescovo d'Arsenoi*. Philagrios est cité dans les synaxaires, 9 février, comme évêque de Chypre, sans désignation de siège; Nicolas est inconnu, et Arcadius est celui-là même dont nous avons publié la Vie.

Εὐλαλίου τοῦ ἁγιωτάτου ἐπισκόπου Λαπίθου; dans Strambaldi : *Santo Eulavio vescovo di Lapitho*. Non loin du monastère τῆς Ἀχειροποιήτου, près de l'ancienne Lapithos, se trouvent les restes d'une chapelle dédiée à S. Eulalios (3).

Théodore, évêque de Kyrenia est nommé dans le manuscrit d'Oxford ὁ ἅγιος Θεόδωρος. Nous parlerons de lui plus loin.

La série Φίλωνος, Συνεσίου καὶ Σωσικράτους ἐπισκόπου Καρπασέων, dans Strambaldi : *Santo Sinono, santo Sinesio, santo Socrate vescovi del Carpasso*, où la forme des noms concorde avec le manuscrit d'Oxford, appartient tout entière à Karpasia. Nous avons rencontré Philon parmi les saints de Chypre. Synesius doit y figurer

(1) Hackett, l. c., p. 305. — (2) M. R. de Mas-Latrie, l. c., à son tour, n'a pas reconnu l'erreur de Strambaldi. Il commente ainsi ce passage : « Mnassi était un village au nord de Morpho, ses ruines sont aujourd'hui désertes; [Rodu] nom douteux. » — (3) Sakellarios, Κυπριακά, t. I, p. 142; E. Deschamps, *Quinze mois à l'île de Chypre*, Tour du Monde, N. S., t. III, p. 473; p. 476; vue du « tombeau de S. Eulalios ».

également. Le 23 mai se tient, précisément à Rhizokarpaso, la foire de S. Synesius (1), qui ne peut être que l'évêque en question.

Τυχικοῦ τοῦ ἁγιωτάτου ἐπισκόπου Νέας πόλεως Λεμεσοῦ. Tychicus évêque de Néapolis ou Limassol est celui-là même qui, d'après les Actes de S. Auxibios, fut consacré par Héraclide, sur l'ordre de S. Paul (2).

En dehors des évêques, Machéras fait connaître un certain nombre d'autres saints locaux qui ne doivent pas être passés sous silence. Ainsi S. Georges ὁ Μαχαιρωμένος, εἰς τὸν Ἀχλίοντα (al. Ἄνω Λιόνταν), S. Athanase ὁ Πενтασχοινίτης, ainsi nommé du village de Pentaschino; le chroniqueur ajoute : καὶ βρύει ἰάματα. Il y a encore un S. Jean dit ὁ Λαμπαδιστής, qui était diacre dans la Marathassa. Un office du saint, avec le synaxaire d'usage, dans lequel est citée ἡ κατ' αὐτὸν ἱστορία, a été publié (3). Cette histoire ne renferme malheureusement aucun repère chronologique. Le surnom de « Lampadistes » n'a pas la signification symbolique qu'on a semblé lui attribuer (4). Οὗτος ὁ ὅσιος, dit le synaxaire, ἦν ἐκ τῆς περιφήμου νήσου Κύπρου ἀπὸ κώμης Λαμπάδος οὕτω καλουμένης τῶν Γαλατῶν ἐπαρχίας (5). Il existe encore, dans la vallée de Marathassa, entre les villages de Moutoulla et de Kalopanagiotes, un monastère qui lui est dédié, et où sa fête se célèbre le 4 octobre (6). Le couvent dépend de l'évêché de Kyrenia (7). Machéras cite enfin ὁ ἅγιος Σώζοντας, εἰς τοῦ Πλακουντουδίου, et dont voici en deux mots l'histoire : « C'était un garçon berger. Il fut poursuivi par les Sarrasins quand ils brûlèrent l'image de Notre-Dame dans le couvent; celle-ci s'imprima sur les dalles, où on la voit encore de nos jours. En fuyant, il tomba et, son vase à traire ayant été brisé, le lait se répandit à terre; tout le monde a vu cet endroit. Il entra dans une caverne avec d'autres enfants; les Sarrasins y mirent le feu et les brûlèrent. On lui a bâti une église et on y a mis ses reliques qui guérissent toute espèce de maladies (8). »

Nous ne pouvons omettre de mentionner la Διήγησις τῶν ἁγίων τριῶν καὶ δέκα ὁσίων πατέρων τῶν διὰ πυρὸς τελειωθέντων παρὰ τῶν

(1) *Handbook of Cyprus*, p. 126. — (2) Plus haut, p. 237. — (3) Ἀκολουθία τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου τοῦ Λαμπαδιστοῦ, ἐκτεθεῖσα παρὰ Γερασίμου ἱερομονάχου τοῦ Κυπρίου ... Ἐνετίησιν, ,αχξζ'. — (4) L. DE MAS-LATRIE, *Histoire de l'île de Chypre*, t. I, p. 96 : « S. Jean Lampadiste, le *Brillant*, l'*Illuminé* ». — (5) Ἀκολουθία, p. 14. — (6) Ἀκολουθία, épître dédicatoire. — (7) HACKETT, *Church of Cyprus*, p. 365. — (8) MILLER-SATHAS, *Chronique de Machéras*, traduction, p. 25. M. MENARDOS, Τοπωνυμικὸν τῆς Κύπρου, Ἀθηνᾶ, t. XVIII (1906), p. 385 cite une image τοῦ ἁγίου Γεωργίου τῆς Σαλαμάνου, et d'après lui il faudrait lire Γεωργίου τοῦ Ἀλαμάνου, c'est-à-dire que le S. Georges en question ferait lui aussi partie des trois cents Allemands.

Λατίνων ἐν τῇ νήσῳ Κύπρῳ, publiée par Sathas (1) d'après le manuscrit 575 de Venise, et dont il existe un autre manuscrit à Paris, le n. 1335. L'auteur anonyme y raconte un douloureux épisode, qui eut son dénouement en 1231, des querelles religieuses entre Latins et Grecs. On fait la mémoire des moines Jean, Conon et de leurs douze compagnons martyrs de la foi orthodoxe, le 19 mai (2).

La série des pièces hagiographiques que nous venons de parcourir nous permettra de juger de la valeur des notices consacrées aux saints de Chypre dans les synaxaires. On verra que la plupart de ceux que nous avons rencontrés, et beaucoup d'autres, sont entrés dans le trésor commun de l'hagiographie grecque, représentée, en résumé par le synaxaire de Constantinople. Voici la liste des saints de Chypre, d'après l'ordre des dates.

*Septembre 17*. Ἡρακλείδου καὶ Μύρωνος ἐπισκόπων Ταμάσου (3). Ils sont appelés « martyrs ». Certains synaxaires laissent de côté Myron et ne mentionnent que le seul Héraclide. On a pu voir plus haut l'inconsistance des traditions relatives à ces saints (4).

*Septembre 21*. Ἰσαακίου ἐπισκόπου Σίτης τῆς Κύπρου (5). La notice est insignifiante et n'indique pas même l'époque à laquelle appartient cet évêque. Dans certains synaxaires on lui adjoint Meletios, également évêque de Chypre, aussi obscur que le précédent. Quelques exemplaires portent Ἀκακίου au lieu de Ἰσαακίου, leçon confirmée par le calendrier de Naples (6). La ville de Σίτη n'est pas connue, et l'on peut craindre qu'il n'y ait ici une leçon défectueuse dans les manuscrits.

*Octobre 17*. Translation à Constantinople des reliques de Lazare le ressuscité, par les soins de l'empereur Léon le Sage (7). Le synaxariste raconte que l'empereur fit construire d'abord une belle église, puis envoya en Chypre chercher les reliques, qu'on trouva à Chiti (ἐν τῇ Κιττιαίων πόλει) dans un sarcophage en marbre, avec cette inscription « dans une autre langue » : Λάζαρος ὁ τετραήμερος καὶ φίλος Χριστοῦ. Grégoire Barhebraeus se fait l'écho de la tradition qui fait de Lazare un des apôtres de l'île de Chypre (8). Il ne s'ensuit pas que cette

(1) Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη, t. II, p. 20-39. Cf. Sakellarios, Κυπριακά, t. I, p. 431-36; Hackett, *Church of Cyprus*, p. 93-95; *Anal. Boll.*, t. XXII, p. 213. — (2) *Catal. Gr. Vatic.*, p. 226-27. — (3) *Synax. Eccl. CP.*, p. 54. — (4) Plus haut, p. 238. — (5) *Synax. Eccl. CP.*, p. 67. — (6) B. Capasso, *Monumenta ad Neapolitani ducatus historiam pertinentia*, t. I, p. 338. Les saints de Chypre sont relativement nombreux dans le calendrier de Naples. Nous nous proposons de revenir sur cette question à propos des sources du célèbre document napolitain. — (7) *Ibid.*, p. 146. — (8) Tout le monde sait que l'île de Chypre n'est pas seule à revendiquer Lazare le ressuscité, et que nous le retrouvons, non seulement en Provence, mais encore en Asie Mineure. Voir Zahn, *Forschungen zur Geschichte*

tradition soit fort ancienne. Épiphane, qui s'occupe expressément des destinées de Lazare après sa résurrection, n'en a point connaissance. On montre encore à Larnaca, dans l'église qui lui est dédiée, un grand sarcophage dans lequel Lazare aurait été déposé après sa seconde mort et d'où les envoyés de l'empereur Léon auraient extrait ses reliques (1). A la date du 4 mai, les synaxaires enregistrent une seconde fête de la translation de ces reliques à Constantinople, conjointement avec celles de Marie-Madeleine. La fête de S. Lazare est célébrée dans toute l'île la veille du dimanche des Rameaux. A Larnaca elle donne lieu à des solennités spéciales, qui ont toujours vivement intéressé les voyageurs (2).

*Octobre 19*. Μνάσωνος ἐπισκόπου Κύπρου. Simple mention avec le titre de martyr. Comme tous les personnages du Nouveau Testament, Mnason le Cypriote, qui eut l'honneur de donner l'hospitalité à S. Paul (*Act*. 21, 16), ne pouvait manquer d'être accaparé par les hagiographes, et d'être pourvu d'un siège épiscopal. Nous avons vu plus haut quel rôle on lui fait jouer dans une des légendes de S. Héraclide (3). Il existe encore aujourd'hui un monastère Hagios Mnason, dépendant de l'archevêque de Chypre (4), et à Potamiou, près de Vasa, on vénère un bras du saint (5).

*Décembre 3*. Θεοδούλου (6). Une courte notice nous apprend qu'il vivait en Chypre et pratiqua l'ascétisme en simulant la folie pour le Christ.

*Décembre 8*. Σωφρονίου ἐπισκόπου Κύπρου (7). Notice ne renfermant aucun trait saillant et nous apprenant seulement que Sophrone devint archevêque de l'église de Chypre après la mort de Damien, le très saint évêque.

*Décembre 12*. Σπυρίδωνος ἐπισκόπου Τριμιθοῦντος (8). A Constantinople il était honoré spécialement près de la grande église. Voir plus haut, p. 239.

*Janvier 19*. Θεοδότου ἐπισκόπου Κυρηνίας (9). La légende nous dit qu'il subit de cruels tourments sous l'empereur Licinius et le gouverneur Sabinus. Jeté en prison, il fut délivré par l'édit de Constantin. Sa fête et sa notice reparaissent une seconde fois le 2 mars (10).

*des neutestamentlichen Kanons*, t. VI, p. 51. Cf. J. B. CHABOT, *Chronique de Michel le Syrien*, t. I, p. 149. — (1) MARITI, *Travels in the Island Cyprus*, translated by CL. DELAVAL-COBHAM (Nicosia, 1895), pp. 23, 92; LEWIS, *A Lady's Impression of Cyprus in 1893*, p. 341. — (2) OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros, die Bibel und Homer*, p. 122. — (3) Plus haut, p. 238. — (4) HACKETT, *Church of Cyprus*, p. 365. — (5) Εἰς χωρίον Ποταμιὸν πλησίον τῆς Βάσας εἶναι ὁ βραχίων τοῦ ἁγίου Μνάσωνος Κυπρίου, dans KYPRIANOS, Ἱστορία τῆς Κύπρου, p. 536, d'après NÉOPHYTE RHODINOS. — (6) *Synax. Eccl. CP.*, p. 275. — (7) *Ibid.*, p. 290. — (8) *Ibid.*, p. 309. — (9) *Ibid.*, p. 404. — (10) *Ibid.*, p. 502.

Le rédacteur du synaxaire a trouvé une explication, très peu vraisemblable, il faut le dire, de cette répétition. Le 19 janvier rappellerait la mémoire de la sortie de prison, le 2 mars celle de la mort du saint. Dans quelques synaxaires c'est au 17 janvier ou encore au 6 mai que se fait la commémoraison de S. Théodote. Il est très difficile de rendre compte de ces différences de date, comme aussi de décider si Théodote évêque de Kyrenia en Chypre est un personnage historique. Les historiens de Chypre qui se sont occupés de lui ont distingué deux homonymes, non sans quelque grave confusion. Kyprianos cite à son propos Gennade, qui parle de Théodote d'Ancyre, et Étienne de Lusignan nomme Théodore, évêque de Cyrène en Lybie. Κυρήνη et Κυρηνία se ressemblent assez et l'on a pris si souvent Théodore pour Théodote, et réciproquement, qu'il y a quelque raison d'appréhender une erreur de ce genre derrière cette page obscure de l'hagiographie cypriote.

*Janvier 24.* Commémoraison de Philon de Carpasios, dont on a parlé plus haut, p. 243.

*Février 7.* Ἀπρίωνος ἐπισκόπου Κύπρου. Aucune notice (1).

*Février 8.* Μακαρίου ἐπισκόπου Πάφου (2). Inconnu d'ailleurs.

*Février 9.* Φιλαγρίου ἐπισκόπου Κύπρου (3). On lui donne le titre de martyr et disciple de S. Pierre, et il est cité en compagnie de S. Marcel, évêque de Sicile, et de Pancrace, évêque de Taormina.

*Février 17.* Αὐξιβίου ἐπισκόπου Σολίων. Résumé de la vie dont nous avons parlé, p. 237.

*Mars 5.* Γρηγορίου ἐπισκόπου Κωνσταντίας τῆς Κύπρου (4). Sans notice. Le Quien (5) se demande s'il ne faut pas lire Γεωργίου et dans ce cas il placerait cet évêque sous Léon l'Isaurien (718-741). La conjecture est bien hardie.

*Mars 7.* Ἀρκαδίου καὶ Νέστορος ἐπισκόπων Τριμιθοῦντος τῆς Κύπρου (6). Dans le synaxaire de Sirmond, cette annonce n'est accompagnée d'aucune notice. Un autre exemplaire met Arcadius en compagnie d'Eubulus et de Julien, et les fait vivre tous au IVe siècle. Arcadius n'est plus un évêque, mais un ascète. Il y a ici une confusion inextricable. Le calendrier de Naples, qui mentionne au 7 mars le *Natale Arcadii episcopi* (7), donne plutôt raison au synaxaire de Sirmond.

*Mai 12.* Ἐπιφανίου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντίας. Un vieux synaxaire rappelle aussi sa mémoire au 14 juillet (8).

(1) *Synax. Eccl. CP.*, p. 450. — (2) *Ibid.*, p. 454. — (3) *Ibid.*, p. 454. — (4) *Ibid.*, p. 511. — (5) *Oriens christianus*, t. I, p. 1049. — (6) *Synax. Eccl. CP.*, p. 518; cf. p. 549. — (7) Capasso, *Monumenta Neapolitani ducatus*, t. I, p. 336. — (8) *Synax. Eccl. CP.*, pp. 675, 818.

*Mai 18.* Ἐπαφροδίτου ἑνὸς τῶν ἑβδομήκοντα (1). Certains manuscrits ajoutent : ἐπίσκοπος γέγονεν ἐν Κύπρῳ τῇ λεγομένῃ Ἀδριακῇ. Nous avons rencontré Épaphrodite ou mieux Épaphras, dans la légende de saint Auxibius. Mais le siège épiscopal qu'on lui attribue est celui de Paphos. Au temps de Kyprianos il était encore honoré à Niso près de Nicosie (εἰς χωρίον Νῆσον), où l'on conservait sa tête (2).

*Mai 26.* Τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Θεράποντος ... ἐπισκόπου κατὰ τὴν Κυπρίων νῆσον. Nous avons parlé de lui plus haut p. 247.

*Juin 11.* Βαρνάβα. Voir plus haut p. 235.

*Juin 12.* Ζήνωνος καὶ Τριφυλλίου (3). Dans quelques manuscrits les noms sont séparés, et Triphyllius porte le titre d'évêque Λευκοσίας τῆς Κύπρου. Nous avons parlé de lui p. 241.

*Juin 16.* Τύχωνος ἐπισκόπου Ἀμαθούντων πόλεως τῆς Κύπρου. Voir plus haut p. 244.

*Juin 18.* La classe la plus récente des synaxaires porte à cette date la mention suivante : οἱ ἅγιοι δύο μάρτυρες οἱ ἐν Κύπρῳ τοὺς πόδας καταφλεχθέντες τελειοῦνται (4). Il n'est pas impossible que ces martyrs anonymes ne soient autres que les saints Démétrianos et Athanase, dont il est question au 23 juin. Nous n'avons malheureusement qu'une légende très résumée pour nous renseigner sur eux.

*Juin 23.* Τῶν ἁγίων μαρτύρων Ἀριστοκλέους πρεσβυτέρου, Δημητριανοῦ διακόνου, Ἀθανασίου ἀναγνώστου. Aristocles était natif de Tamasos. Durant la persécution de Maximien il fut averti par une voix céleste de se rendre à Salamine. Arrivé à Ledra, dans le sanctuaire de S. Barnabé, il y trouva Démétrianos et Athanase qui se joignirent à lui. A Salamine, le juge les fit saisir, et Aristocles fut décapité le premier. Ses compagnons subirent la même peine, après avoir enduré de grands tourments (5). La Passion développée dont cette notice est le résumé, n'est point parvenue jusqu'à nous, et nous n'avons pas d'autres documents concernant les mêmes saints. Aristocles pourrait bien n'être pas différent de l'Aristocleianos déjà englobé dans le cycle de S. Barnabé (6), et il n'est peut-être pas superflu de rappeler que les noms d'Athanase et de Démétrianos se trouvent également rapprochés sur la liste épiscopale de Kythraea. Les détails de la chronologie et autres ne sont rien pour les vieux hagiographes. Au 30 août, les trois martyrs sont cités comme les compagnons de captivité de S. Philonide.

*Août 22.* Τοῦ ἁγίου μάρτυρος Λουκίου (7). La notice nous apprend qu'il venait de Cyrène en Lybie, et qu'il vint souffrir le martyre dans

(1) *Ibid.*, p. 694. — (2) Kyprianos, Ἱστορία τῆς Κύπρου, p. 516. — (3) *Synax. Eccl. CP.*, p. 748. — (4) *Ibid.*, p. 755. — (5) *Ibid.*, p. 765. — (6) Bonnet, *Acta apostolorum apocrypha*, t. II, 2, p. 399. — (7) *Synax. Eccl. CP.*, p. 916.

l'île de Chypre. Le thème du voyage des martyrs est suspect, et il l'est d'autant plus ici que S. Lucius est mis en rapport avec Théodore de Cyrène (4 juillet), à propos duquel on a fait observer plus haut la confusion facile entre Κυρήνη et Κυρηνία. Il ne faut donc pas se hâter de revendiquer pour l'île de Chypre le martyr Lucius.

*Août 30*. Φιλονίδου ἐπισκόπου Κουρίου (1). On nous dit qu'il subit le martyre durant la persécution de Dioclétien, sous le préfet Maxime. Sa légende faisait mention aussi des trois martyrs Aristocles, Démétrianos et Athanase.

Nous aurions pu noter encore, au 25 février : Μαρκέλλου ἐπισκόπου Ἀπαμείας τῆς Κύπρου. Il n'y avait pas de ville d'Apamée en Chypre ; nous sommes donc certainement en présence d'une erreur. Au 14 août, une seconde commémoraison du même saint donne la clef du mystère (2). Nous y lisons que Marcel, évêque d'Apamée de Syrie, était originaire de l'île de Chypre. Un excès de concision a donné naissance à la formule erronée.

Le cas suivant est bien étrange. S. Conon le jardinier est entré au martyrologe romain (8 mars), sous la rubrique *In Cypro*, parce que dans le ménologe de Sirlet le nom du saint était accompagné du qualificatif τοῦ κυπρίου au lieu de τοῦ κηπουροῦ (3). La notice qui l'accompagne ne laisse aucun doute sur l'identité du saint, victime de la persécution de Dèce (4). Pourtant les Cypriotes connaissaient un autre S. Conon, contemporain des apôtres, cité par Néophyte dans sa Vie de S. Theosebios (5), et dont il n'y a trace nulle part ailleurs, à moins qu'il ne soit le patron de l'asyle rebâti en Chypre par Justinien (6). En Syrie on honorait le 19 octobre un S. Conon évêque et martyr (7). On ne sait de quel S. Conon il faut entendre cette phrase de Kyprianos, au sujet d'une relique conservée à Paphos : Εἰς τὴν Πάφον εὑρίσκεται τὸ κράνιον τοῦ ἁγίου Κόνωνος (8), ni quel est le véritable patron de Hagios Konon (35° / 32°15').

Il ne sera peut-être pas inutile, en terminant cette revue des principaux documents qui nous font connaître les saints de Chypre — nous n'avons réservé que les écrits de Néophyte le Reclus, — de jeter un coup d'œil rapide sur la partie hagiographique de l'œuvre d'un des célèbres historiens de Chypre, Étienne de Lusignan, auquel les

(1) *Ibid.*, p. 933. — (2) *Ibid.*, pp. 490, 891. — (3) CANISIUS-BASNAGE, *Thesaurus monumentorum*, t. III, 1, p. 417. — (4) Voir la Passion du saint dans A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. V, p. 384-88. — (5) Plus haut, p. 185. — (6) PROCOPE, *De aedif.*, V, 9 : τὸ πτωχεῖον τοῦ ἁγίου Κόνωνος· τὸν ἀγωγὸν αὐτοῦ ἀνενέωσεν ἐν Κύπρῳ. — (7) R. PAYNE SMITH, *Catal. codd. mss. bibliothecae Bodleianae*, t. VI, p. 319. — (8) KYPRIANOS, Ἱστορία τῆς Κύπρου, p. 536.

historiens nationaux eux-mêmes, comme Kyprianos, ont beaucoup emprunté. A plusieurs reprises il a eu l'occasion de parler des saints de l'île. Mais nulle part il ne l'a fait avec plus d'abondance que dans les *Cinque discorsi* (1), où il consacre un chapitre (Cor. IV, c. 20) aux saints rois, un autre (c. 27) aux saints indigènes, un troisième (c. 28) aux saints étrangers honorés dans l'île de Chypre. Son érudition n'est égalée que par son manque de critique. Dans le chapitre des rois, il enregistre S[te] Afra « figliuola di Afro re di Cipro e della regina Hilaria », et S[te] Catherine, parce que Pierre Calo l'appelle reine de Chypre. Quant à son catalogue général, il vise à l'allonger le plus possible, et recourt, à cet effet, aux procédés des compilateurs du moyen âge, en y faisant entrer tout ce qu'il peut de personnages de bon renom, sans trop s'inquiéter de savoir s'ils ont été ou non l'objet d'un culte de la part des Cypriotes. Les synaxaires ont été, naturellement, dépouillés par Lusignan, mais avec négligence. Nous ne relèverons que les principaux noms qu'il enregistre de sa propre autorité. Il ajoute aux saints apostoliques dont il a été question Jason *(Act. 17,5-9)*, Jean Marc *(Act. 15,37)*, Sergius Paulus *(Act. 13,7)*, les diacres Tite et Nicanor *(Act. 13,7)*. Il emprunte au cycle des légendes de S. Épiphane et de S. Spyridon des noms qui ne figurent point dans les calendriers : le moine Lucien, la vierge Véronique, une sœur anonyme de S. Épiphane, Irène fille de S. Spyridon. Les saints Timothée et Maura sont pour lui des Cypriotes. Leontius, l'auteur de la vie de S. Jean l'Aumônier, est compté parmi les saints. De même, Constantia, pieuse femme qui s'intéressa à S. Hilarion et dont Lusignan fait la patronne de Paphos (2), ainsi que les disciples de S. Hilarion qu'il appelle « Salomines, Phocione, Malchione e Crispiniano » et dont il prétend avoir lu l'histoire dans Nicéphore Calliste. Il revendique pour Chypre S[te] Euphrosyne, dont la fête, dit-il, se célèbre très solennellement le 25 février. C'est certainement une erreur. Il faut dire le 25 septembre, et il s'agit de S[te] Euphrosyne dite d'Alexandrie (3). S[te] Domnica de Constantinople, honorée le 8 janvier (4), est également pour lui une sainte de Chypre.

Parmi les saints dont il est seul à faire mention, il en est qu'il ne faut accepter qu'avec une certaine défiance. Nous signalerons Hilaire archevêque de Salamine, Theoprobos évêque de Carpasios, Olympios archevêque de Salamine, Héraclide qui devint archevêque d'Éphèse et un saint qu'il appelle « Stadio, vescovo di Ama-

(1) *Raccolta di cinque discorsi intitolati corone per comprender in se cose appartenenti à gran rè et à prencipi... composte dal R. P. lettore fr.* STEPHANO LUSIGNANO DE CIPRO, Padova, 1577. — (2) *Vita Hilarionis*, c. XLIV, XLVII. — (3) *Act. SS.*, Febr. t. II, pp. 535-37, 896; cf. *BHG.*, p. 43. — (4) *Synax. Eccl. CP.*, p. 377.

tus. » Sur cet évêque (Εὐστάθιος?) il donne les détails suivants : « Huomo giusto pio e santo con miracoli riposa in quella città » medemma, celebrata la sua festa per tutta l'isola, facendo la sua » vigilia al costume di antichi nella chiesa. »

Il dit avoir trouvé dans le calendrier grec une « Ancona vergine. » Faut-il rapprocher de ce nom l'Ἁγία Αὐγῶνα, près de Mandria, signalé par les voyageurs (1)?

Il ajoute encore Macedonios, évêque de Nicosie, qui avait, dit-il, un monastère dans sa ville épiscopale, lequel fut ensuite donné aux religieuses de Palluriotissa, et où l'on célèbre sa fête. Un érudit cypriote bien connu assure que Macedonios était évêque de Tamasia, et non de Nicosie, et que le monastère qui porte son nom existe encore (2).

Encore, « Giovanni Apafo » dont le corps est conservé intact, qui a fait beaucoup de miracles, et dont le nom est au calendrier grec, à ce qu'assure Lusignan, qui malheureusement semble n'avoir retenu la date précise d'aucune fête, ce qui rend le contrôle presque impossible. Néophyte Rhodinos, dont nous parlerons plus loin, nous fait connaître l'existence d'un office de ce saint. Voici la notice qu'il lui consacre : Ἰωάννης ἀπὸ τὴν Πάφον, τοῦ ὁποίου τὸ λείψανον εὑρίσκεται ὁλάκαιρον εἰς τὸ χωρίον, ὁποῦ ἀναπαύτηκεν, καθὼς εὑρίσκεται εἰς τὴν ἀκολουθίαν του.

Enfin, un évêque de Nicosie « Teofanio », son contemporain, au sujet duquel il n'est pas sans intérêt de recueillir son témoignage : « Fu à giorni nostri, alla cui vita non si puote mai opponere. » Essendo ingiuriato e percosso nella faccia, riputandosi indegno » di tal degnità, la renontiò, e ritornato monacho nel monastero » di Messopotamo nelli monti di Trohodos, nel quale visse santa- » mente, mori à giorni miei, et è opinione di tutti che sia santo. » E gia dieci over XII anni, che per la divotione del popolo cavarono » il capo fuori d'un tabernacolo, e vidi l'ossa che non pareano di » morto, con un odore suave. » Nous ignorons si le culte dont Lusignan décrit les premières manifestations s'est développé normalement et dure encore de nos jours.

Après avoir parcouru les listes hagiographiques de Machéras et de Lusignan, nous pouvons nous dispenser d'examiner, au même point de vue, les autres chroniqueurs ou historiens de l'île de Chypre, qui sont presque exclusivement tributaires de l'un ou de l'autre, parfois de tous les deux. Strambaldi, Amadi, Florio Bustron se rattachent

(1) SAKELLARIOS, Κυπριακά, t. I, p. 107 ; OBERHUMMER, *Aus Cypern*, ZEITSCHRIFT DER GESELLSCHAFT FÜR ERDKUNDE, t. XXV, p. 235-36. — (2) S. MENARDOS, Τοπωνυμικὸν τῆς Κύπρου, dans Ἀθηνᾶ, t. XVIII (1906), p. 382.

plus naturellement à Machéras; Néophyte Rhodinos et l'archimandrite Kyprianos dépendent surtout de Lusignan. Nous avons relevé, chemin faisant, ce qui nous a paru utilisable de leur contribution personnelle à l'hagiographie cypriote. On a pu constater que pour les uns elle se réduit à rien, pour les autres à peu de chose. Ce n'est pas sans une grande déception que l'on ferme le petit livre Νεοφύτου τοῦ Ῥοδινοῦ περὶ ἡρώων, στρατηγῶν, φιλοσόφων, ἁγίων καὶ ἄλλων ὀνομαστῶν ἀνθρώπων ὁποῦ εὐγήκασιν ἀπὸ τὸ νησὶ τῆς Κύπρου (1). L'auteur aurait pu, en sa qualité de cypriote (2), sauver de l'oubli une foule de traditions locales. Son recueil n'est qu'une compilation livresque, où les erreurs de ses devanciers sont parfois aggravées et les détails originaux fort rares. Il se termine par un appendice sur S. Mamas. Mais au lieu de nous renseigner sur le culte local de ce saint, un des grands patrons de l'île, il se contente de nous donner un Μαρτύριον τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Μάμαντος, γραμμένον ἑλληνικὰ ἀπὸ τὸν Μεταφραστήν, καὶ γυρισμένον εἰς τὴν ἁπλῆν γλῶσσαν (3). L'archimandrite Kyprianos (4) ajoute parfois aux informations qu'il emprunte à Lusignan ou à Rhodinos quelques maigres détails sur les églises ou les reliques. Mais c'est à cela que se borne pour nous l'utilité de son histoire.

La littérature hagiographique ne reflète pas exactement, on le sait assez, l'état du culte des saints dans l'Église, et on a pu constater que les monuments écrits que nous venons de passer en revue ne nous renseignent que très imparfaitement sur la qualité des honneurs rendus aux personnages auxquels ils se rapportent. La foule des serviteurs de Dieu qui ont défilé sous nos yeux se partage en deux catégories. Aux uns le glorieux titre de saint est donné par les hagiographes, sans que l'on puisse vérifier le droit ou le fait qui le justifie, et l'on en est souvent à se demander si jamais, en dehors de leur éloge inscrit dans les livres et fournissant la matière d'une lecture édifiante, ils ont reçu quelque hommage des fidèles. Ceux qui sont dans ce cas ne méritent que par extension le nom de saints. Les saints proprement dits sont ceux qui dans une église au moins ont été l'objet d'un culte officiel ou populaire, et comme nous l'avons fait remarquer ailleurs (5), les récits hagiographiques, par eux-mêmes, n'en fournissent pas toujours la preuve. La célébration des

(1) Ἐτυπώθη ἐν Ῥώμῃ παρὰ τῷ Μασκάρδῳ ἔτει τῆς Χριστοῦ γεννήσεως ͵αχνθ΄. La notice sur Jean de Paphos, p. 95. — (2) Voir la notice sur Néophyte Rhodinos dans E. LEGRAND, *Bibliographie hellénique*, XVII^e siècle, t. III, p. 289-302. — (3) Περὶ ἡρώων κτλ., p. 158-203. — (4) Ἱστορία χρονολογικὴ τῆς νήσου Κύπρου, Ενετίησιν ἐν ἔτει 1788; ἔκδοσις δευτέρα, ἐν Λευκωσίᾳ (Κύπρου), 1902. — (5) *Anal. Boll.*, t. XXVI, p. 88.

fêtes des saints fait partie de la vie des fidèles, et c'est dans les documents qui nous y font pénétrer qu'il faut chercher les preuves les plus authentiques du culte, comme aussi les idées que la foule se forme de son objet. Les traditions populaires sont, à cet égard, une mine inépuisable, malheureusement difficile à exploiter à distance, de faits précieux dont l'hagiographe peut tirer le meilleur parti. C'est aux savants locaux, et un peu aux voyageurs, à les recueillir, et nous n'avons pas à démontrer que, en ce qui concerne l'île de Chypre, les recherches de cette nature sont trop peu avancées. Nous ne pouvons ici que tracer une esquisse, et tenter de stimuler l'ardeur d'autrui.

La vie du peuple nous présente, sur les saints, trois catégories principales de documents. Il y a d'abord le souvenir des sanctuaires qui lui sont chers. Ce souvenir vit dans sa mémoire, qui est d'une admirable ténacité, et dans son langage, qui attache indissolublement le nom du saint au lieu où s'éleva une église ou un monastère en son honneur. La toponymie est à cet égard un recueil des plus riches de renseignements certains. Il y a ensuite les fêtes célébrées annuellement au jour consacré à la mémoire du patron. Le concours du peuple attire naturellement les marchands, et une fois entrée dans les habitudes d'une population, la foire du saint devient le témoin le plus sûr de la date liturgique, alors même que la dévotion se serait entièrement refroidie. Enfin, le peuple se raconte la vie du saint, ou quelque trait qui le caractérise à ses yeux. Il a sa version, très différente souvent de celle que le savant dépose dans ses gros livres, et il sait rattacher aux lieux qu'il habite, les épisodes les plus connus de l'histoire de son patron. L'étude des lieux-dits, des fêtes traditionnelles et des légendes peut prêter à l'hagiographe des lumières inattendues.

Un des savants cypriotes qui connaissent le mieux leur pays et son histoire, M. Menardos, a compris toute l'importance de l'étude de la toponymie, et il n'a point négligé de relever, sur le terrain, un grand nombre de noms de lieux où le culte des saints a laissé son empreinte (1). Comme en Occident, c'est à la Vierge que l'on a élevé le plus grand nombre d'églises et de chapelles. Chacune d'elles avait son image spécialement vénérée, et connue sous un nom particulier, faisant allusion soit au lieu où on l'honore, soit aux grâces que l'on va de préférence y demander. Voici les principaux vocables sous lesquels on honore la Ste Vierge dans l'île de Chypre. On en remarquera plus d'un qui a son équivalent exact en Occident : Ἀσπροβουνιώτισσα, Ἀφέντρια, Βουναρκώτισσα, Γιαλοῦσα, Ἐλεοῦσα, Εὐαγγελίστρια,

(1) Τοπωνυμικὸν τῆς Κύπρου, dans Ἀθηνᾶ, t. c., p. 315-421.

Ζαλακιώτισσα, Θεοσκεπάστη, Ἰαματική, Κανακαρκά, Κανταρκώτισσα, Καρδακιώτισσα, Κουσουλιώτισσα, Κυρά, Λιβαδκιώτισσα, Μακεδονίτισσα, Νάπα, Ὁδηγήτρια, Παλουρκώτισσα, Παντάνασσα, Παραδεισιώτισσα, Περκαμηνιώτισσα, Ποταμίτισσα, Σαμακιώτισσα, Σκιλλουρκώτισσα, Σκουρκώτισσα, Στυλιώτισσα, Σφαλαγιώτισσα, Τρικουκκιώτισσα, Τροοδίτισσα, Φανερωμένη, Φύλαξις, Φωτολάμπουσα, Χρυσογιαλιώτισσα, Χρυσοκαστρίτισσα, Χρυσοκινουσιώτισσα, Χρυσονεγκωμίτισσα, Χρυσοπολίτισσα, Χρυσορωγιάτισσα (1). Plusieurs de ces vocables sont répétés plus d'une fois, notamment celui de Kyra, d'Eleousa, qui est celui de la célèbre Vierge du Monastère τοῦ Κύκκου, une des nombreuses madones de S. Luc, s'il faut en croire la légende (2); et souvent aussi les vierges sont désignées sous le nom commun de Παναγία. La liste qui précède pourrait certainement être allongée; mais elle suffit bien à donner une idée de la dévotion des Cypriotes envers la Vierge Marie, dévotion qui ne le cède à celle d'aucun peuple chrétien. Rappelons seulement la Λιμενιώτισσα à Paphos, que Néophyte le Reclus nous a fait connaître (3).

Il est plus important de posséder, sans trop de lacunes, le catalogue des saints qui ont donné leur nom à quelque localité de l'île, et sous ce rapport, l'essai de M. Menardos, pour méritoire qu'il soit, laisse quelque peu à désirer. Beaucoup de noms sont passés sous silence et le relevé des lieux homonymes est loin d'être complet. Ainsi, par exemple, au lieu des six Hagios Georgios cités par M. Menardos, il faut en compter plus de soixante. Notre liste est établie d'après la carte de Kitchener. Nous transcrivons les noms sans répéter chaque fois le mot Hagios. Le chiffre indique le nombre de fois que le même nom se répète. Les formes vulgaires, si précieuses à connaître pour diriger les recherches, nous sont fournies, sauf avis contraire, par le travail de M. Ménardos.

Hagios Agapitikos; Hagia Aekaterina 2; Athanasia; cette sainte est la compagne de S. Andronicos; il sera question de ce groupe plus loin. Hagios Athanasios 3; Akindynos; Amvrosios 4 (également Ἅϊς Εὐρέσις, Ἅϊς Γρόσις); Hagii Anargyri 2, c'est-à-dire les saints Cosme et Damien; Hagia Anastasia; Hagios Anastasios, voir plus haut p. 251; Andidhikos; Andreas 4; Andronicos 7 (aussi Ἀϊντρονικούδιν); Hagia Anna 5; Hagios Antonios 2; Hagii Apostoli; Hagia Arga; Hagios

(1) Menardos, l. c., p. 381-83. — (2) Sur le célèbre monastère voir Περιγραφὴ τῆς ἱερᾶς σεβασμίας καὶ βασιλικῆς μονῆς τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου τῆς καὶ μέγα ἐχούσης τὸ αἰδέσιμον διὰ τὸν ἱστορήσαντα αὐτὴν ἀπόστολον Λουκᾶν τὸν εὐαγγελιστὴν τοῦ Κύκκου ἐπιφημιζομένης κατὰ τὴν νῆσον Κύπρον ... τέταρτον τύποις ἐξεδόθη ... Ἐνετίησιν, 1819; Hackett, *Church of Cyprus*, p. 331-45, avec une vue du monastère. Le couvent de Chrysaorgiatissa prétend également posséder une madone de S. Luc. Hogarth, *Devia Cypria*, p. 35-37. — (3) Plus haut, p. 211.

Aristos : ce saint pourrait être l'Ἀρίστων que nous avons rencontré dans le cycle de S. Barnabé; Arkadhi : le patron serait-il S. Arcadios, évêque d'Arsinoé, dont nous avons publié la Vie plus haut? Armenios.

Hagios Varnavas; Hagia Varvara 12; Hagios Basilios 5 (aussi Ἅϊς Βασίλεις); Hagious Vavatsínia; Hagios Vlódhis : Βλάσιος?

Hagios Georgios 67 (aussi Ἅϊς Γιώρκις, Ἁγιωρκούδιν); Gordianos.

Prophites Daniel; Hagios Dimitrianos 4 (plus haut, p. 249); Dimitrios 4; Dometios (Ἅϊς Δεμέτις) : la fête se célèbre le 7 août, jour auquel les synaxaires enregistrent S. Dometius le Persan (1); Dryinos.

Hagia Irini 6; Heleni; Elisabet : impossible de déterminer à laquelle des saintes de ce nom il faut rapporter ce vocable; il faut remarquer que la mère de S. Jean-Baptiste ne figure pas au calendrier byzantin; Hagios Epiktitos (Ἅϊς Δείχητος); Epiphanios 7 (aussi Ἅϊς Πιφάνις); Heraklis (voir plus haut p. 247); Hermolaos 2 (aussi Ἅϊς Ἁρμόλας) : nous aurons l'occasion d'y revenir à propos du discours de Néophyte le Reclus sur les SS. Cosme et Damien; Eulalios; Eustathios 2 (Ἅϊς Στάθις, qui rappelle le Stadio de Lusignan).

Prophites Elias 16.

Hagia Thekla 5; Hagios Theodoros 8; Theodosios: Therapon 2 (Ἅϊς Θαράπος) plus haut, p. 247; Thomas 3 (aussi Thomoudhis); Hagia Thóra, localité très connue, dont les érudits parlent volontiers, sans donner des explications satisfaisantes sur l'origine du nom (2); Hagios Thyrsos.

Hagios Iacovos 3 (Ἅις Ἄκουφος, Ainakofa); Ieremias; Hilarion; Ioannes 8 (aussi Ἅϊς Γιάνης); Prodromos 8; Ionas : on cite une inscription trouvée ἐν τῇ ἱερᾷ ἐκκλησίᾳ τοῦ ἁγίου Ἰωνᾶ τοῦ κατὰ τὴν Μεσαορίαν (3); Isidoros 2 (Ἅϊς Σίερος).

Hagios Karios; Kasianos; Kendeas, voir plus haut, p. 249; Konon, voir plus haut, p. 261; Konstantinos 4, voir plus haut, p. 251; Kyriakos; Kyryos.

Hagios Liόndis, sans doute Λεόντιος; Loukas 3.

Makarios; Mamas 6, voir plus loin; Hosia Maria; Hagia Marina 19 (et Ἁϊμαρινούδιν); Mauri 5; Maura est la compagne de S. Timothée. — Hagios Maurikios; Minas 4; Merkourios 2; Mnason (aussi Μνασὶν?); plus haut, p. 258.

Hagia Napa 2 : ce n'est pas un nom de sainte, mais un vocable de la Vierge, dont on indique ainsi l'origine : Νάπα, ὡς εὑρεθεῖσα ἐντὸς νάπας, ἤτοι νάπης (4). Hagios Nipios; Neophytus 2; Nephinios; Νικήτας καὶ Νικητάριν (5); Nicandros; Nikolaos 20 (aussi Nikoloudhi).

(1) Menardos, *op. cit.*, p. 387. — (2) Sakellarios, Κυπριακά, t. I, p. 165-66; Oberhummer, *Aus Cypern*, Zeitschrift der Ges. für Erdkunde, t. XXVII, p. 457. — (3) Ἐπετηρὶς τοῦ Παρνασσοῦ, t. IX (1906), p. 81. — (4) Menardos, *op. cit.*, p. 381. — (5) *Ibid.*, pp. 384, 388.

Hagios Xenophon.

Hagii Homologitades (῞Αοι Μολοητάδες); Hagios Onouphrios 2.

Hagia Paedia; Hagios Panteleimon 3; Hagia Pappou, voir plus haut, p. 243; Paraskeve 9; Hagii Pateres; Hagios Paulos 3.

Hagios Savas 3; Hagii Sarantaes 2; Hagios Sergios 4 (῞Αϊς Σέρκις): c'est le compagnon ordinaire de S. Bacchus; d'après M. Menardos, le tombeau de Sergios, archevêque de Chypre (vers 643), aurait donné l'occasion d'introduire le culte du martyr son homonyme (1). — Sozomenos 3, voir plus haut, p. 252; Hagia Solomoni : c'est la mère des Machabées, comme l'indique le jour de la fête, 1er août (2); Hagia Sophia; Hagios Spyridon 2; Stephanos; Symeon (aussi Συμίος).

Hagii Trimithias (ἅγιος Τριμιθίας d'après Sakellarios). Il n'y a pas de saint de ce nom et point de chapelle. Plusieurs autres localités portent le nom de Trimithias tout court. On a conjecturé que nous sommes ici en présence d'un souvenir païen, et que l'appellation est due à quelque térébinthe sacré (3). — Hagios Tryphon; Hagia Trypiméni. Cette fois encore, il ne s'agit pas d'une sainte. On rencontre, répandus sur la surface de l'île, une cinquantaine de grands monolithes debout, traversés par un trou rectangulaire. Ces pierres trouées, πέτραι τρυπημέναι, ont donné lieu, dans le monde des érudits, à de vives discussions. Les uns n'y voient que des pierres de presse (4); d'autres leur attribuent une signification religieuse et y voient des monuments du culte d'Aphrodite (5). Quoi qu'il en soit, quelques-uns — mais non pas tous, on l'a fait remarquer expressément — de ces menhirs cypriotes sont l'objet de pratiques superstitieuses, et à Hagia Trypiméni, les chiffons attachés aux branches des arbustes environnants en rendent suffisamment témoignage. Près de Hagios Photios les pierres perforées sont appelées également ἁγίαι πέτραι (6). — Hagios Tychonas, plus haut, p. 244.

Hagia Phaneromeni est un vocable de la Vierge à Nicosie et ailleurs (7); Hagia Phyla, ou Hagia Phylaxis de même, comme l'indiquent les dates des deux fêtes qui se célèbrent en son honneur à Limassol, le 8 septembre et le 15 août (8); Hagios Philos; Phimia-

(1) *Ibid.*, p. 388. — (2) *Handbook of Cyprus*, p. 126. — (3) Ohnefalsch-Richter, *Kypros, die Bibel und Homer*, p. 119. Cf. C. Boetticher, *Der Baumkultus der Hellenen* (Berlin, 1856), p. 529. — (4) Hogarth, *Devia Cypria*, pp. 20, 37-38, 41, 46, 49-50, 67, 97, 103. — (5) E. Deschamps, *Les menhirs percés de l'île de Chypre*, dans l'Anthropologie, t. VII (1896), p. 46-57. Vue des menhirs de Kouklia dans *Le Tour du monde*, N. S. t. III (1897), p. 499. — (6) Hogarth, t. c., p. 38, 51; Lewis, *A Lady's Impression of Cyprus in 1893*, p. 172. — (7) Menardos, *op. cit.*, p. 381; Ohnefalsch-Richter, t. c., p. 441 : « Das megalitische graecophönikische Gebäude bei Larnaka (Kition) heute von den Cyprioten der Panagia Phaneromeni geweiht und von Griechen und Türken verehrt... ». — (8) Menardos, *op. cit.*, p. 381.

nos : c'est-à-dire Εὐφημιανός; Phokas; Hagia Photini (aussi Φώτις?). Il est possible, qu'après la conquête latine on ait fait, plus d'une fois, la confussion de S^te^ Photine ou Photou avec S^te^ Claire, comme on semble l'avoir constaté à Famagouste (1). Remarquez toutefois qu'une S^te^ Photine était depuis longtemps honorée par les Grecs (2), et que très probablement c'est elle qui a donné son nom à la localité (3). Hagios Photios 5; Charalambos 2; Chariton (῞Αϊς Χαρίτος), Chrysostomos.

Il faut y ajouter les lieux dits Archangelos 10 (aussi Archangeloudhi); Michail Archangelos, ou Hagios Michalos 2; Asomatos 2. Mais il s'en faut que cette liste soit complète. Ainsi, on signale, comme ne figurant sur aucune carte Hagi-Aliphotos, près d'Evryku (4). Hagios Heliophotes est connu par la foire qui s'y tient le 13 juillet (5). De même, on cite les ruines d'un Hagios Perperos, à un quart de mille de Pergamon (6); tout autre renseignement fait défaut. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que beaucoup de chapelles ruinées se trouvent dans des endroits actuellement déserts ou dans des villages entièrement occupés par les mahométans (7); et que, si les Cypriotes s'entendent à prolonger le culte de leurs saints au-delà de l'existence des sanctuaires (8), il est pourtant des circonstances où cette fidélité obstinée devient une impossibilité matérielle. Il est à peine besoin de faire remarquer que, pour avoir une idée exacte de la répartition des vocables dans l'île, il faudrait connaître les patrons de tous les villages et de toutes les églises dans les villes. La liste n'en a point été dressée.

La plupart des noms que nous avons rencontrés sont ceux des saints les plus populaires dans tous les pays grecs, plus un certain nombre de saints locaux. Quelques-uns sont entièrement inconnus et nous signalons aux chercheurs les dénominations suivantes, qui se présentent sous la rubrique Hagios : Andidhikos, Arga, Armenios, Vavatsinia, Vlódhis, Dryinos, Thora, Karíos, Kyrios, Nephinios, Philos. Les déformations que les mots subissent, dans la bouche

(1) ENLART, *L'art gothique et la renaissance en Chypre*, t. I, p. 377. Cf. MENARDOS, *op. cit.*, p. 389. — (2) *Synax. Eccl. CP.*, p. 549. — (3) M. MENARDOS, *op. cit.*, p. 413, fait remarquer que les Grecs laissaient habituellement aux noms des sanctuaires leur forme primitive et se contentaient de leur donner une désinence grecque comme dans les exemples suivants : Σάντ' Ἀκοστῆ ou Σανταγουστῆ, Σάντα Κατερῖνα, Σάντα Κλέρα, Σαντομένικος, Σὰν Φραντζέσκον. — (4) OHNEFALSCH-RICHTER, t. c., p. 120. — (5) *Handbook of Cyprus*, p. 126. — (6) HOGARTH, *Devia Cypria*, p. 98. — (7) Dans la seule presqu'île Akamas, qui forme la pointe occidentale de l'île, on voit les ruines de cent chapelles réparties sur une surface de moins de 50 km. carrés. E. DESCHAMPS, *Quinze mois à l'île de Chypre*, TOUR DU MONDE, N. S. t. III (1897), p. 485. — (8) Voir HOGARTH, *Devia Cypria*, p. 30, note 1.

du peuple, ont probablement rendu méconnaissables des noms de saints connus d'ailleurs; parfois aussi Hagios peut avoir été accolé indûment à un nom qui ne rappelle en aucune manière un saint personnage ou un mystère. Nous en avons eu quelques exemples plus haut.

On a dressé récemment un tableau des principales foires de l'île de Chypre (1). Toutes rappellent des anniversaires de saints ou des fêtes du Seigneur et de la Vierge. Nous négligerons ces dernières pour n'indiquer que les solennités en l'honneur des saints. Les dates qui, pour le peuple sont celles du calendrier julien, ont été réduites par les savants anglais auxquels nous empruntons cette énumération au nouveau style. Nous rétablissons partout l'ancien.

Hagia Ackaterina 25 novembre; Hagios Ambrosios 7 novembre; Anargyroi 8 mars; 1er juillet, 31 octobre; Anastasios 17 septembre; Andreas 30 novembre; Andronicos 9 octobre; Asomatos 8 novembre; Anna 28 avril; Antonios janvier 4; Apôtres 29 juin; Archange Michel 29 septembre; Artemios 20 octobre; Auxentios 28 septembre; Barbara 4 décembre; Barnabas 11 juin; Georgios 23 avril, 3 novembre; Demetrios 26 octobre; Dometios 7 août; Ireni 5 mai; Hélène 21 mai; Epiktetos 12 octobre; Epiphanios 7 mai; Hermogenes 5 octobre; Eudokia 4 août; Zacharias 5 septembre; Helias 20 juillet; Heliophotes 13 juillet; Heracleidios 17 septembre; Thecla 24 septembre; Theodoros 8 février; Therapon 14 mai, 14 octobre; Iacobos 27 novembre; Ioannes 26 septembre; Ioannes (Prodromos) 28 août; Kendeas 6 octobre; Konstantinos 21 mai, 29 mai; Loukas 18 octobre; Mamas 2 septembre; Marina 17 juillet; Maura 3 mai; Menas 11 novembre; Neophytos 24 janvier, 28 septembre; Nikolaos 6 novembre, 6 décembre; Xenophon 26 janvier; Onesiphoros 25 juin; Panteleemon 27 juillet; Paraskevi 26 juillet; Rheginos 2 septembre; Solomoni 30 juillet; Sergios, Bacchos 7 octobre; Spyridon 12 décembre; Synesios 23 mai, Charalambos 10 février.

Nous relevons sur cette liste, parmi les saints peu connus, quelques noms qui n'ont point paru encore dans notre revue des saints de Chypre. Celui d'Onesiphoros est familier aux hagiographes; mais la date ne permet point de décider en faveur d'un des homonymes connus. Tout ce que nous savons de plus précis, c'est qu'on cite une ἀκολουθία manuscrite de S. Onésiphore où il est appelé Ἀναρήτιδος καύχημα καὶ Πάμφου ἀγλάϊσμα (2).

Néophyte n'est autre que Néophyte le Reclus, à qui nous consacrerons les dernières pages de ce travail.

(1) *Handbook of Cyprus*, p. 125-128. — (2) Menardos, Τοπωνυμικὸν τῆς Κύπρου, *l. c.*, p. 386.

On n'a signalé, jusqu'ici, qu'un saint du nom de Rheginos, l'évêque de Scopeloi, mentionné deux fois dans les synaxaires, le 25 février et le 17 octobre (1). Celui du 2 septembre serait-il Rheginos l'évêque de Constantia qui défendit l'indépendance de l'église de Chypre au concile d'Éphèse? ou serait-ce un martyr cypriote, comme le dit une notice (2) citée par M. Menardos?

Nous rencontrons ici pour la première fois S. Hermogène, un des saints les plus fêtés de l'île de Chypre, au témoignage des voyageurs (3). L'église qui lui était dédiée renfermait son tombeau. Kyprianos prétend que les reliques furent volées en partie (4). La date du 5 octobre qui lui est assignée, ne correspond à aucune de celles où l'on trouve un S. Hermogène dans les recueils hagiographiques.

A remarquer les deux fêtes de S. Thérapon; la première n'était enregistrée nulle part. Le S. Constantin du 29 mai ne peut être l'empereur; la date ne coïncide pas non plus avec celle de Constantin le Cypriote, autrement dit l'Allemand, du moins d'après l'acolouthie. Il faut noter aussi que le S. Jacques, dont on fait solennellement la fête, n'est pas l'apôtre, mais S. Jacques le Persan, et la date du 28 avril ferait croire que ce jour-là on fait mémoire d'une sainte Anne qui n'est pas la mère de la Ste Vierge.

La double date de S. Nicolas, 6 novembre et 6 décembre, fait naître quelques doutes. On se demande si un peu de négligence n'a pas présidé à la confection de la liste des foires. D'abord, on a oublié de réduire un certain nombre de dates au nouveau style. Ainsi l'Annonciation est marquée au 25 mars, au lieu du 7 avril; S. Barnabé au 11 juin au lieu du 24; la fête des apôtres au 29 juin, au lieu du 12 juillet; S. Michel est mis par distraction non au 6 ou au 19 septembre, mais au 29 septembre ce qui ne correspond à aucune date possible du calendrier julien. Ces anomalies expliquent peut-être la fête de S. Épiphane au 7 (20 mai) au lieu du 12 (25) mai qui est la date traditionnelle, la commémoration de la mère des Machabées au 30 juillet, alors que le 1er août est son jour. Le calendrier des « panégyries » est sans doute susceptible de correction en d'autres endroits; mais aucun contrôle n'est possible en ce moment.

(1) Sur S. Rheginos de Scopeloi, *Synax. Eccl. CP.*, pp. 148, 490; N. G. Georgaras, Ὁ βυζαντιακὸς ναὸς τῆς ἐπισκοπῆς ἐν Σκοπέλῳ, dans Ἐπετηρὶς τοῦ Παρνασσοῦ, t. IX (1906), p. 19-28. — (2) Menardos, *op. cit.*, p. 385 : Ὁ ἅγιος Ῥηγῖνος κατὰ τὸ ἐκδοθὲν (ἐν Λεμεσῷ 1902, εἰς 16ον, σ. 38) συναξάριον αὐτοῦ ἐμαρτύρησεν ἐν Κύπρῳ. Mais le savant Cypriote ajoute qu'ailleurs il est représenté mitre en tête comme évêque de Scopeloi. — (3) Lewis, *A Lady's Impression of Cyprus in 1893*, p. 94. — (4) Ἱστορία τῆς Κύπρου, p. 536.

Nous n'avons pas le moyen de nous étendre beaucoup sur les légendes populaires qui circulent dans l'île de Chypre au sujet des saints locaux ou de ceux dont le culte est venu d'ailleurs. Ce que nous en savons suffit à constater par un nouvel exemple que l'élaboration légendaire suit partout les mêmes procédés et aboutit aux mêmes résultats. C'est ainsi que l'on surprend les Cypriotes à accaparer pour leur île des saints étrangers dont le culte avait pris de l'extension chez eux. Non contents d'honorer S[te] Catherine, ils lui ont fait une légende qui la transforme en princesse de Chypre (1), et pour mieux affirmer leurs prétentions ils montrent, près de Salamine, son tombeau, qui est, en réalité, une tombe préhellénique (2). Près de Paphos, ils honorent les Sept-Dormants, et désignent la grotte où ils dormirent si longtemps et qui abrite leur dernier sommeil (3); d'autres, il est vrai, prétendent que ce sont les sept frères Machabées (4). S. Mamas, le martyr de Césarée, est devenu également pour eux une sorte de saint indigène. Ils le font venir d'Allaja, où, disent-ils, il subit le martyre. Mais alors ses parents le mirent dans un cercueil qui, flottant sur la mer, aborda en Chypre, près de Morpho. Le saint apparut à un chrétien des environs, qui attacha le cercueil avec une corde et le fit tirer par ses bœufs. Arrivé sur la place où il se trouve aujourd'hui il s'arrêta, et personne n'eut plus le pouvoir de le remuer. On y bâtit une église où il se fit beaucoup de miracles (5). Le thème est assez connu. Le procédé aussi qui consiste à mettre la même histoire sur le compte de plusieurs saints. Ainsi, la courte légende de S. Mamas est identique à celle de S. Sozon, que nous avons citée plus haut.

Les saints Timothée et Maura, que leur légende rattache ordinairement à l'Égypte, sont, d'après la tradition recueillie par Lusignan, nés dans l'île de Chypre aux environs de Kilani. C'est dans cette localité qu'ils furent martyrisés, et on y montre encore les traces de leur sang : « Sopra del precioso sangue sparso, corre l'acqua che mai » puote distorre quel sangue, che io vidi con gli proprii occhi (6). »

On pourrait multiplier les exemples de légendes de saints rattachées à des phénomènes naturels. Nous n'en citerons plus qu'un seul. « A l'extrême pointe orientale du Karpas et de l'île de Chypre, à quelques mètres de la mer et comme blotti entre les rochers, se trouve

(1) Voir *Les légendes hagiographiques*, p. 64-66. — (2) OHNEFALSCH-RICHTER, dans *Journal of Hellenic Studies*, t. IV (1883), p. 111-13; pll. 33-34; MURRAY-SMITH-WALTERS, *Excavations in Cyprus*, p. 2. — (3) KYPRIANOS, Ἱστορία τῆς Κύπρου, p. 536; LUSIGNAN, *Chorograffia* (Bologna, 1573), p. 28. — (4) DAPPER, *Beschrijving der eilanden in de Archipel*, p. 39. — (5) MILLER-SATHAS, *Chronique de Machéras*, texte, p. 20. Le tombeau de S. Mamas à Morfou dans C. ENLART, *L'art gothique et la renaissance en Chypre*, t. II, p. 493. — (6) *Cinque discorsi*, fol. 48[v].

un bizarre petit édifice gothique, autrefois chapelle adossée à la falaise, aujourd'hui crypte enterrée sous les remblais des terrasses relativement modernes. Ce petit édifice abrite trois sources d'eau douce autour desquelles ont été aménagés des puisards. La légende veut qu'elles aient jailli sous le pied que posait pour la première fois dans l'île de Chypre le saint apôtre André (1). » Le patronage de S. André a fait naître la légende de l'arrivée du saint dans l'île, et elle s'est développée jusqu'à préciser le lieu du débarquement (2).

Cesnola (3) rapporte de son séjour à Hagios Tychonas un épisode qui explique bien la genèse de toute une catégorie de légendes et fait comprendre en même temps la ténacité avec laquelle le peuple s'attache à certaines de ses traditions.

Il raconte donc qu'un jour, de grand matin, s'étant mis en quête de gibier, il entendit derrière une muraille en ruines une voix nasillarde qui semblait faire la lecture. Il s'approcha et vit un prêtre grec, un livre à la main, et lisant à haute voix devant une dizaine de tailleurs de pierre. Après la prière, les ouvriers se dispersèrent, et le prêtre raconta au voyageur l'histoire suivante : « Autrefois, à l'endroit où » vous voyez ces ruines, il y avait une église ; il y a très longtemps de » cela, plus de deux cents ans ». Le vieux prêtre, ajoute Cesnola, me jeta un regard exprimant la crainte de me voir révoquer en doute une si haute antiquité. En fait, l'édifice était plus ancien qu'il ne croyait et remontait aux débuts de la période byzantine. « L'église, continua-t-il, » était dédiée à S. Tychon, qui fut tué ici, et à cet autel était attachée » la puissance de guérir les épileptiques. Il y a beaucoup d'années, » un de nos évêques, un méchant homme, que Dieu lui pardonne, » ordonna que l'église fût détruite et qu'on en bâtît une nouvelle à » peu de distance avec les mêmes pierres. Mais le saint ne voulut » point consentir à un pareil sacrilège. Il apparut à tous les villageois » des environs,la même nuit, en songe, et les somma de s'opposer » par la force à une si criminelle destruction. C'est ce qu'ils auraient » fait, si l'évêque n'avait renoncé à son projet. Mais en punition il fut » atteint d'épilepsie, perdit la raison et dans un accès de folie se » tua. »

Le temps accomplit irréparablement l'œuvre à laquelle l'évêque avait dû renoncer. Un monceau de débris et de pierres et quelques

(1) Enlart, *op. cit.*, t. I, p. 404-405 ; E. Deschamps, t. c., p. 503. — (2) Nous n'avons pas touché aux légendes de la Vierge, aussi nombreuses dans l'île de Chypre que partout ailleurs. C'est un sujet d'études trop vaste et dont les matériaux ne sont guère accessibles. Quelques données ont été réunies par Ohnefalsch-Richter, dans un journal local *The Owl*. Voir *Kypros, die Bibel und Homer*, p. 121. — (3) Palma di Cesnola, *Cypern*, bearb. von L. Stern (Iena, 1879), p. 248-49.

pans de muraille sont tout ce qui reste du sanctuaire du martyr. Mais un prêtre vient tous les lundis, à la pointe du jour, prier au milieu de ces ruines. Avant de gravir la colline, il agite une sonnette pour rassembler les paysans. « Je demandai au prêtre, continue » Cesnola, pourquoi l'église du village voisin, Hagios Tychonas, était » dédiée à S. Nicolas, et non à S. Tychon. Un instant, il parut embar- » rassé, puis il ajouta gravement que le saint l'avait défendu. »

## III

## Le Panegyricon de Néophyte le Reclus

Fondateur de monastère, écrivain fécond, hagiographe, mis au rang des saints par ses compatriotes, Néophyte le Reclus mérite une place à part dans cette étude, et le volume auquel nous avons emprunté plusieurs pièces inédites vaut qu'on s'y arrête spécialement. Nous sommes relativement très bien renseignés sur la personne du saint et, si quelques détails de sa vie nous échappent, ceux que nous connaissons sont empruntés à une source dont nul ne contestera la valeur : c'est la τυπικὴ διάταξις rédigée par lui et dans laquelle il a inséré plusieurs chapitres de sa propre histoire (1). La courte biographie incorporée, en guise de synaxaire, dans l'office du saint, est de composition récente et les éléments en sont puisés dans la διάταξις. Nous pouvons, sans inconvénient, la passer sous silence (2).

Le typicon de Néophyte le Reclus, considéré comme autobiographie, a été étudié par le P. L. Petit, qui en a extrait une intéressante notice où les repères chronologiques sont bien fixés (3). On trouvera dans son travail les discussions qu'il nous a paru inutile de reprendre. Les œuvres de Néophyte nous fourniront quelques compléments.

Notre hagiographe naquit en 1134 à Leucara, l'ancienne Ama-

(1) Il existe deux éditions de cet ouvrage. La plus ancienne et la meilleure est celle de KYPRIANOS, Τυπικὴ σὺν Θεῷ διάταξις καὶ λόγοι εἰς τὸν ἑξαήμερον, τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Νεοφύτου ἐγκλείστου πρὸς τοὺς ἐν τῇ αὐτοῦ μονῇ Ἐγκλείστρᾳ πατέρας ... Ἐνετίῃσι, 1779. L'autre est celle de F. E. WARREN, *The Ritual Ordinance of Neophytus*, ARCHAEOLOGIA, t. XLVII (1882), p. 1-36. Les deux éditions sont faites d'après des manuscrits incomplets. Celui d'Édimbourg, dont s'est servi Warren, est le moins complet des deux. — (2) Ἀκολουθίαι τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Νεοφύτου τοῦ ἐγκλείστου ... ἐκδοθεῖσαι τὸ πρῶτον κατὰ τὸ 1778... ἔκδοσις δευτέρα (ἐν Λευκωσίᾳ Κύπρου, 1893), p. 18-22. Il est question dans ce synaxaire des livres de Néophyte qui ont été livrés à l'impression. — (3) *Vie et ouvrages de Néophyte le Reclus*, ÉCHOS D'ORIENT, t. II (1898-99), p. 257-68; *Les ouvrages de Néophyte le Reclus. Note complémentaire*, IBID., p. 372.

thonte, en face de l'Olympe de Chypre. A l'âge de dix-huit ans, pour échapper au mariage, il s'enfuit de la maison paternelle et s'enferma au monastère de Saint-Jean-Chrysostome, sur la montagne de Couzzouventi. Ses parents se mettent à la recherche du fugitif et finissent, au bout de deux mois, par découvrir sa retraite. On le ramène chez lui ; il demeure inébranlable dans sa résolution, et retourne bientôt à Couzzouventi, où il prend l'habit. L'higoumène Maxime l'envoie cultiver les vignes du monastère, ἐν ταῖς Στούπαις. Durant cinq années il partage son temps entre le travail manuel et l'étude ; car son éducation avait été complètement négligée. Rappelé par l'higoumène, il remplit pendant deux ans les fonctions de παρεκκλησιάρχης — le P. Petit traduit par sous-sacristain — au monastère de Saint-Jean-Chrysostome.

N'ayant pas obtenu de son supérieur l'autorisation de se livrer à la contemplation, il quitte le monastère et prend la route de Jérusalem. Il visite les saints lieux et les déserts environnants, sans réussir à satisfaire le φιλήσυχος ἔρως dont il est possédé. Il retourne donc d'où il est venu, après six mois d'absence.

Pas plus qu'auparavant il ne réussit à faire approuver son dessein. De nouveau il abandonne son couvent, se rend à Paphos, avec l'intention de se diriger vers le mont Latros, célèbre par sa colonie monastique (1). A Paphos il est jeté en prison, et obligé d'abandonner à ses gardiens le peu d'argent qu'il possède et qui était destiné à payer la traversée. Alors il s'enfonce dans les montagnes voisines, et y découvre une caverne déserte, dont il prend possession le 24 juin 1159. Néophyte avait vingt-cinq ans. Durant une année il s'occupe de l'aménagement de sa nouvelle demeure, où il se creuse un tombeau. Le 14 septembre 1160, les travaux sont terminés.

Au commencement de 1166, l'évêque de Paphos, Basile Cinnamos, engage Néophyte à recevoir le sacerdoce et à s'adjoindre un disciple. Après quatre ans de résistance, le Reclus accepte enfin. Un premier disciple est suivi de plusieurs autres et on finit par atteindre le chiffre de quatorze. Les nouveaux venus se creusent des cellules dans les flancs de la montagne. L'installation est complétée par des bâtiments communs et par une église dédiée au τίμιος σταυρός. La vingt-quatrième année de la réclusion de Néophyte, en 1183, le nouveau monastère est terminé, et la cellule du fondateur, qui en est comme le noyau, lui vaut son nom d'Ἐγκλείστρα.

Néophyte composa un règlement pour ses disciples, probablement en 1177 (2) ; il en fit plus tard une nouvelle rédaction, sans doute la τυπικὴ διάταξις que nous possédons encore.

(1) Ce témoignage est à joindre à ceux que nous avons réunis *Anal. Boll.*, t. XI, p. 13-18. — (2) *Échos d'Orient*, t. c., p. 260.

Il faut rappeler ici la lamentation de Néophyte sur les malheurs de l'île de Chypre, composée peu après la conquête de 1191, le plus connu de ses ouvrages et plusieurs fois publié (1). En 1197, très vraisemblablement, il se choisit dans la montagne une autre retraite, où il serait plus à l'abri des visiteurs. Une caverne, à laquelle il donna le nom de Νέα Σιών, devint désormais sa résidence habituelle; la cellule primitive ne lui servit plus que pour la célébration de la messe et la participation à l'office divin. La construction d'une petite cellule « accessoire » détermina un accident qui faillit coûter la vie à Néophyte. Il fut providentiellement préservé et en resta quitte pour quelques blessures. Il appela cet événement miraculeux θεοσημεία, et composa pour l'anniversaire un office commémoratif qui devait se célébrer chaque année le 24 janvier, en même temps que la fête de sainte Xéné.

La dernière date précise de la vie de Néophyte est indiquée par la rédaction définitive de la διάταξις, la cinquante-cinquième année de sa réclusion, c'est-à-dire en 1214.

Le nom de Néophyte est fort commun en Chypre. Il n'y a donc aucune raison d'identifier avec notre reclus un archevêque dont il est question dans une lettre du patriache Germain (2). La conjecture est d'autant plus invraisemblable que Néophyte serait arrivé aux honneurs vers l'âge de quatre-vingts ans.

Nous ignorons la date de sa mort. Il avait lui-même réglé ses funérailles, indiqué le lieu de sa sépulture et pris les précautions nécessaires pour la soustraire aux yeux des étrangers. En 1757, son corps fut retrouvé intact et encore chargé des chaînes que ce rude pénitent porta durant sa vie. Les reliques furent déposées derrière l'autel de l'église du monastère. On fait de nos jours encore la fête de l'invention et de la translation de S. Néophyte, le 28 septembre (3). La fête principale tombe le 24 janvier. Ce n'est pas l'anniversaire du jour de sa mort, à moins que l'on ne dise qu'il coïncide précisément avec celui de la fête instituée par Néophyte en souvenir de la θεοσημεία.

Dans son panégyrique de S. Alypius (4), Néophyte fait connaître le nom de son père et de sa mère, Athanase et Eudoxia, et ajoute ce détail que celle-ci embrassa la vie religieuse. Ailleurs, dans le titre d'un recueil de sentences, il nomme son frère Jean, moine

(1) Le premier éditeur est COTELIER, *Ecclesiae graecae monumenta*, t. II (1681), p. 457-62. La bibliographie dans KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, p. 286; OBERHUMMER, *Die Insel Cypern*, p. 271. — (2) K. N. SATHAS, Μεσαιωνική βιβλιοθήκη, t. II (Venise, 1873), p. ρκβ'. Cf. HACKETT, *Church of Cyprus*, p. 690. — (3) Récit de l'invention dans Ἀκολουθίαι τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Νεοφύτου τοῦ ἐγκλείστου, p. 34-37. — (4) Voir plus loin, p. 292.

comme lui : Λόγος κατὰ πλάτος ἤτοι διὰ ἠθικῶν καὶ γραφικῶν μαρτυριῶν εἰς μῆκος ἐπεκτεινόμενος πρὸς τὸν ἴδιον ἀδελφὸν καὶ μοναχὸν Ἰωάννην (1). Son successeur désigné fut son neveu Isaïe, prêtre et moine, économe du monastère où il avait été élevé dès son bas âge (2).

L'Ἐγκλείστρα fondée par Néophyte subsiste encore. Les bâtiments ont été reconstruits (3), plus d'une fois sans doute, et le monastère, sans être le plus important de l'île, est un des plus intéressants à visiter (4). Au dix-huitième siècle on y conservait encore quelques-uns des ouvrages du fondateur; mais on constatait déjà alors que plusieurs d'entre eux avaient disparu (5). Quels sont ces ouvrages et quelles traces en retrouve-t-on dans les bibliothèques?

Au chapitre XII de la διάταξις, Néophyte énumère les συγγραφαὶ τοῦ ἐγκλείστου, c'est-à-dire ses propres œuvres. Elles étaient complètes en seize volumes au moment où il écrivait sa règle. Les plus grands sont les trois volumes de discours sur les fêtes : αἱ μειζότεραι τρεῖς πανηγυρικαί. Le premier de la série nous a été conservé, et nous aurons à nous en occuper spécialement.

En second lieu viennent deux volumes de lettres édifiantes : ἕτερα δύο βιβλία πλείστων ἐπιστολῶν ψυχωφελῶν πάνυ, qui n'ont pas été retrouvés; un commentaire du Cantique des Cantiques, en un volume, dont on a signalé trois manuscrits (6).

Le septième volume des œuvres de Néophyte est le βιβλίον τῆς θεοσημείας, consacré à l'événement que nous avons rappelé plus haut. On y trouve un ὑπόμνημα εἰς τὴν πρὸς αὐτὸν (Νεόφυτον) γενομένην παραδόξως θείαν ἐπικουρίαν καὶ ἀώρου θανάτου ἀπαλλαγήν..., une lettre sur le même sujet, et les chants liturgiques destinés à la commémoraison du 24 janvier (7).

Le commentaire sur l'Hexaméron, en seize discours, a été publié (8); du commentaire sur les Psaumes on connaît deux manuscrits, celui du couvent de Dionysios au mont Athos 94 (9), et celui de Jérusalem, Saint-Sabas, n. 551, dont M. A. Papadopoulos-Kerameus a publié le prologue (10).

(1) A. J Sakkelion, Κατάλογος τῶν χειρογράφων τῆς ἐθνικῆς βιβλιοθήκης τῆς Ἑλλάδος, (Athènes, 1892), p. 103; *Échos d'Orient*, t. c., p. 372. — (2) Τυπικὴ διάταξις, c. XVI. — (3) Ἀκολουθίαι τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Νεοφύτου, p. 21. — (4) Hogart, *Devia Cypria*, p. 21-23; p. 22 : « Cell and Chapel of the Hermit Neophytus from a photography. »; Lewis, *A Lady's Impressions of Cyprus in 1893*, p. 166. L'auteur rapporte une tradition locale au sujet d'une apparition de la Vierge à Néophyte; Hackett, *Church of Cyprus*, p. 348-54. — (5) Ἀκολουθίαι, p. 21. — (6) *Échos d'Orient*, t. c., p. 264; Ehrhard dans Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, p. 216. Cf. S. P. Lampros, *Catalogue of the greek Manuscripts on mount Athos*, t. II, p. 44. — (7) Kyprianos, Τυπικὴ διάταξις, p. 34-53. — (8) Kyprianos, *ibid.*, p. 56-115. — (9) Lampros, *Catalogue of the greek Manuscripts on mount Athos*, t. I, p. 333. — (10) A. Papadopoulos-Kerameus, Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, t. II, pp. 584, 729.

Le volume ἑρμηνεία κανόνων τῶν δώδεκα δεσποτικῶν ἑορτῶν, commentaire sur les canons des douze fêtes du Seigneur, semble s'être conservé dans le ms. 2 de Lesbos (1).

L'énumération continue : καὶ ἕτερον δωδεκάλογον τὸ προχειρὸν τοῦ ἐγκλείστου ἐν ᾧ τεσσαρακονταετία<ς> καὶ πεντηκονταετίας φυσιολογίας ἀναφορά. Le P. Petit a conjecturé, non sans vraisemblance, qu'il s'agit d'un recueil de discours sur les faits et gestes de l'auteur, et dont le titre rappellerait les quarante années de son séjour dans la première caverne et ses cinquante années de réclusion avant la rédaction définitive de la διάταξις (2). Est-il besoin de dire que seule la découverte d'un manuscrit pourra donner un corps à cette hypothèse?

Il pourrait y avoir des restes du recueil des homélies de Néophyte sur les commandements de Dieu qu'il intitule ἑρμηνεῖαι δεσποτικῶν ἐντολῶν dans le manuscrit de Paris grec 395 et dans le Coislin 287.

Le treizième volume est celui des catéchèses ou instructions familières, dont on connaît deux exemplaires, celui de Constantinople (3) et celui de Paris, supplément grec 1317 (4). Parmi ces catéchèses il y en a une, la 19ᵉ d'après le manuscrit de Paris, la 18ᵉ d'après le manuscrit de Constantinople, que nous devons mentionner : Συνοπτικὸν ἐγκώμιον εἰς τὴν ἁγίαν καὶ ἔνδοξον μεγαλομάρτυρα τοῦ Χριστοῦ Μαρίναν καὶ περὶ συγκρίσεως ἀνδρῶν τε καὶ γυναικῶν ἐν τῇ ἡμέρα τῆς κρίσεως. On y chercherait en vain quelque détail intéressant sur la sainte. Les premiers mots donnent une indication sur le lieu où elle fut prononcée : Ἀδελφοὶ καὶ πατέρες, ἴσμεν πάντως ἅπαντες τὴν αἰτίαν τῆς ἡμῶν ἐνταῦθα συναγωγῆς, ὅτι ἡ καλὴ ἐν γυναιξίν, ὡς τὸ ᾆσμα τῶν ᾀσμάτων φησίν, ἡ καλλίμαρτυς καὶ καλλιπάρθενος κόρη καὶ νύμφη τοῦ βασιλέως Χριστοῦ μάρτυς Μαρίνα ἐν τῷ σεπτῷ ταύτης τεμένει πάντας ἡμᾶς συνεκάλεσε σήμερον. On a vu plus haut combien le culte de Sᵗᵉ Marine était populaire en Chypre. Néophyte parle, le jour de sa fête — entre celle des apôtres et la transfiguration, c'est-à-dire évidemment le 17 juillet — dans un sanctuaire dédié à la sainte. On n'a nulle connaissance d'une église ou chapelle de Sᵗᵉ Marine dépendante de l'Ἐγκλείστρα. Cela donnerait à penser que Néophyte ne s'adressait pas toujours à ses religieux et que d'autres auditoires réclamaient parfois le ministère de sa parole. Plus d'un discours du panegyricon semble confirmer cette hypothèse.

Le quatorzième volume est un petit recueil de stichères pénitentiels : ἄλλο μικρὸν κατανυκτικῶν στιχηρῶν.

La τυπικὴ διάταξις forme le quinzième volume, et le seizième est

(1) A. Papadopoulos-Kerameus, Μαυρογορδάτειος βιβλιοθήκη, p. 20. — (2) *Échos d'Orient*, t. c., p. 266. — (3) Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, t. IV, p. 339-45. — (4) Manuscrit du XIIIᵉ siècle dont on n'a pas encore de description détaillée.

bien difficile à reconnaître sous cette désignation obscure : τὸ καλούμενον τελευταῖον. Le P. Petit propose de l'identifier avec les vingt canons ascétiques plusieurs fois cités dans le typicon (1).

On a signalé dans les manuscrits quelques pièces isolées de Néophyte (2). Il est difficile de dire, à la simple inspection des titres, si elles sont extraites de quelqu'un des volumes déjà cités ou si ces compositions sont postérieures à la rédaction définitive du typicon.

***

L'ouvrage le plus considérable du Reclus, comme il l'indique lui-même, est formé par la série des βίβλοι πανηγυρικαί. C'est un panegyricon en trois volumes. On sait que l'on donne le nom de πανηγυρικὸν à un recueil de discours sur les fêtes du Seigneur et des saints (3). La plupart des livres de ce genre que l'on possède encore, sont formés d'homélies et de panégyriques empruntés à divers auteurs et disposés suivant l'ordre des fêtes. Néophyte est l'auteur unique de tous les morceaux de la collection qui porte son nom, ainsi qu'on peut le voir dans le manuscrit 1189 de la Bibliothèque Nationale de Paris, qui est évidemment le premier des trois volumes. En effet, les discours y sont disposés dans l'ordre des mois et des jours, à partir du 1er septembre jusqu'à la fin de décembre, sauf deux qui ont été oubliés dans le corps du mois de novembre et que l'on a placés à la suite de tous les autres. Ce volume comprend donc les quatre premiers mois de l'année ecclésiastique grecque; les deux autres contenaient probablement de même quatre mois chacun.

Le manuscrit de Paris n'est pas l'autographe de Néophyte; les cahiers ne sont pas tous de la même main, et dans aucun d'eux il n'y a lieu de chercher à reconnaître celle de l'auteur, qui partageait sans doute son brouillon entre plusieurs copistes. Je serais porté à conclure de la comparaison de certaines notes marginales avec une écriture qui, selon toute probabilité, est celle de Néophyte, qu'il s'est servi du volume et qu'il y a tracé quelques lignes. Le manuscrit d'Édimbourg du typicon de l'Ἐγκλείστρα, porte à la dernière page une signature en vers, qui n'est pas de la même main que le reste, et qui, selon toute vraisemblance, est autographe. Nous la transcrivons, avec son orthographe, d'après le fac-similé (4) :

† Νεοφύτου ἐγκλείστου τίσδε τῆς βίβλου
προτάξασα χείρ, ἐπεσφράγισεν ἤδη
τεθεικὼς ὡς ερκίον, σφέτερον γράμμα.

(1) *Échos d'Orient*, t. c., p. 372. — (2) *Ibid.*, p. 372. — (3) Allatius, *De libris ecclesiasticis graecorum*, p. 93-95. — (4) *Archaeologia*, t. XLVII, pl. 1.

Immédiatement au-dessus, en haut de la page, mais sans qu'on puisse dire avec certitude s'ils sont de la même main, se lisent les mots suivants : Νεοφύτου πρεσβυτέρου μοναχοῦ καὶ ἐγκλείστου.

En confrontant l'écriture des trois vers avec celle des notes du manuscrit de Paris, fol. 24v, 200v, on est frappé de leur ressemblance, et les traits sont assez caractéristiques pour révéler autre chose qu'une coïncidence.

Les discours contenus dans le premier tome du Πανηγυρικόν sont au nombre de trente. Il s'en faut donc que tous les jours de l'année fussent représentés dans le Πανηγυρικόν. L'auteur a fait un choix, motivé le plus souvent par la solennité de la fête, parfois par des circonstances locales ou personnelles, qui donnent à cette sorte de ménologe un cachet tout particulier. Examinons rapidement, en abrégeant les titres, que nous avons trancrits ailleurs (1), les divers morceaux dont se compose le volume.

1° Εἰς τὴν ἀρχὴν τῆς ἰνδίκτου. Le commencement de l'indiction, 1er septembre, était célébré comme une fête ecclésiastique et inscrit à ce titre dans les synaxaires (2). Il nous est parvenu un certain nombre de discours sur cette solennité. Celui de Néophyte ne dépasse pas l'intérêt moyen, qui est très médiocre, de cette classe d'élucubrations.

2° Εἰς τὸν ἅγιον μεγαλομάρτυρα Μάμαντα. Ce martyr, dont la fête tombe le 2 septembre, appartient à Césarée de Cappadoce. Il était spécialement honoré en Chypre; comme nous l'avons dit, il y eut sa légende locale (3). Néophyte raconte l'histoire traditionnelle et semble ne rien savoir du transport miraculeux des reliques.

3° Εἰς τὸν θεῖον ἀρχάγγελον Μιχαήλ. Le 6 septembre se célèbre la commémoraison du miracle de S. Michel, à Chonae (4). C'était, chez les Grecs, la grande fête de S. Michel, et l'on a pu voir plus haut combien le culte de l'archange était répandu dans l'île de Chypre. Le sermon est insignifiant au point de vue historique.

Il y est parlé assez longuement, et en style oratoire, d'une des nombreuses églises dédiées à l'archange S. Michel, οὗ καὶ ὁ ναὸς ὁ θεῖος καὶ ἱερὸς καὶ σεβάσμιος λίμην σωτήριος παρεικάζεται καὶ οὐρανὸς πολυφώστηρος.

4° Εἰς τὸ γενέθλιον τῆς Θεοτόκου, le 8 septembre. Un des nombreux sermons sur cette fête, et non pas un des plus originaux.

5° Περί τινος μοναχοῦ ἐν τῇ Παλαιστίνῃ. C'est le morceau publié plus haut, p. 162-75. Néophyte l'imposa comme sujet de lecture à ses moines le 10 septembre et au mois de février, comme il ressort de la

(1) *Catal. Gr. Paris.*, p. 86-90. — (2) *Synax. Eccl. CP.*, p. 1. — (3) Plus haut, p. 272. — (4) Voir *Anal. Boll.*, t. VIII, p. 289-316.

note suivante placée à la fin de la pièce (fol. 24ᵛ) : Χρὴ τὸν παρόντα λόγον ἐπὶ μέσης ἐκ δευτέρου ἀναγινώσκεσθαι τὸν χρόνον, λέγω δὴ ἐν τῇ δεκάτῃ τοῦ σεπτεμβρίου μηνὸς καὶ ἐν τῷ φεβρουαρίῳ μηνὶ πρὸς ἀσφάλειαν ἡμῶν καὶ ἀνατροπὴν τῶν τεχνασμάτων τοῦ πονηροῦ. Ἀλλὰ σύ, Κύριε, ῥῦσαι ἡμᾶς ἀπὸ τοῦ πονηροῦ. La pièce est des plus curieuses. Elle est écrite sous forme d'instruction spirituelle et destinée à prémunir les religieux contre les illusions de l'esprit malin. C'est l'histoire d'un moine ibérien, nommé Gabriel, qui après avoir vécu en solitaire, en divers lieux, pendant onze ans, va frapper à la porte de Saint-Sabas, près de Jérusalem, et après quelques années obtient de mener la vie de stylite, à laquelle il se croit appelé. Le pauvre moine, exténué par les austérités, fut en proie, sur sa colonne, à de terribles hallucinations, que Néophyte décrit comme des apparitions du démon. Satan se montre sous la figure de S. Sabas, et amène avec lui deux autres démons, qui prennent l'apparence de Syméon stylite et de Stephanos Trichinas — remarquez la ruse, dit Néophyte, comment les trois noms commencent par Σ, sans doute parce que c'est l'initiale de Satan. — Les trois esprits malins lui donnent naturellement de bien mauvais conseils, l'amènent à renier la Vierge, et à adorer le démon à la place du Christ. On l'entend, durant la nuit, crier de toutes ses forces les trois noms de Sabas, Syméon et Stephanos. Les moines de la laure entendent ces cris sauvages et croient à une invasion de brigands. Puis il est pris de terribles vomissements, et son mal dégénère bientôt en folie furieuse. Il croit voir un solitaire voisin, nommé David, monter jusqu'à lui à plusieurs reprises et le tourner en dérision. Alors, exaspéré, il descend de sa colonne et cherche à tuer l'hésychaste David. Celui-ci, heureusement, échappe, et essaye de l'entreprendre par la douceur. Gabriel lui apprend qu'il est possédé de trois démons, et David parvient à le ramener à la laure. L'abbé, pour le guérir, l'envoya au couvent de Saint-Euthymius s'occuper de travaux manuels. Cette diversion, tout d'abord, ne porta pas grand remède au mal, et les démons continuèrent à tourmenter le pauvre moine. Enfin ceux qu'il croyait établis dans ses oreilles le quittèrent, mais non pas celui qu'il logeait dans ses entrailles. Il demeura à Saint-Euthyme jusqu'à la prise de Jérusalem par Saladin, Σαλαχαντής (1187). Retourné à Saint-Sabas, il tomba aux mains des barbares, qui l'emmenèrent à Damas. A partir de ce moment Néophyte le perd de vue; mais il fait remarquer que la triste histoire de ses tribulations se répandit dans toute la Palestine et frappa de terreur les moines de toute catégorie.

Une note marginale, qui pourrait bien être de la main de Néophyte lui-même, complète le récit d'une façon assez intéressante (fol. 24ᵛ) : † Μετὰ δὲ χρόνους ιη' ἐλθών τις μοναχὸς ἀπὸ τὰ μέρη Ἀντιοχείας

ἐξεῖπεν ἡμῖν περὶ τοῦ τοιούτου μοναχοῦ ὅτι ἀπηλλάγη τοῦ πειρασμοῦ. Καὶ ἡσυχάζει ἐπὶ τὰ μέρη ἐν 'Αντιοχείας *(sic)*, καὶ δόξα τῷ θεῷ· ἀμήν † La guérison fut donc complète, et le moine Gabriel reprit sa vie d'hésychaste dans les environs d'Antioche. La note fournit la date de 1205, dix-huit ans après la prise de Jérusalem.

Le récit de Néophyte, entrecoupé d'avertissements et de conseils pour le combat spirituel contre les démons, est fort vivement mené; et le délire du malheureux stylite, exténué par des austérités excessives, est dépeint d'une façon tragique. L'histoire de Gabriel, qui fit grand bruit dans les communautés, au dire de Néophyte, jette un jour singulier sur la vie et l'état d'esprit des solitaires de cette époque. On y a remarqué, sans doute, des détails nouveaux précieux à recueillir. Les stylites signalés par Jean Phocas ne sont pas les derniers que l'on ait vus en Palestine (1). L'higoumène de Saint-Sabas, à cette époque, s'appelait Sabas lui-même; celui de Saint-Euthymius s'appelait Théostéricte. Néophyte nous fait assister aux malheurs qu'entraînent pour les moines — car c'est là son point de vue singulièrement étroit — la prise de Jérusalem. En somme, nous avons ici un modèle de διήγησις πάνυ ὠφέλιμος, plus utile que beaucoup de récits que leur titre signale comme « très profitables ».

6° Εἰς τὰ ἐγκαίνια τῆς ἁγίας 'Αναστάσεως καὶ περὶ παντὸς ἱεροῦ ἐγκαινιζομένου ναοῦ. Le 13 septembre l'église grecque fait mémoire de la dédicace de l'Anastasis de Jérusalem. Néophyte à cette occasion écrit un sermon « de communi dedicationis ecclesiae ».

7° Εἰς τὸν τίμιον καὶ ζωοποιὸν σταυρόν. Sermon pour la fête de l'Exaltation de la Croix, le 14 septembre. Dans la péroraison, il recommande à la protection divine τοῦδε τοῦ λαοῦ τὸν θίασον τὸν ἐν τῷ θείῳ τούτῳ τεμένει συναθροισθέντα, συναγρυπνοῦντα ὁμοῦ καὶ συνδοξολογοῦντα. On se souvient que l'église primitive de l''Εγκλεί-στρα était dédiée au τίμιος σταυρός.

8° Un second λόγος σταυρώσιμος pour la même fête.

9° Περὶ τῆς ἀποκαλύψεως τοῦ ἁγίου 'Ιωάννου. Ce long discours est une sorte de commentaire sur l'Apocalypse, destiné à être lu le 26 septembre, date de la fête de S. Jean l'Évangéliste.

10° Εἰς τὸν ἅγιον ἱερομάρτυρα Πολυχρόνιον. Publié plus haut, p. 175-78. Le titre est précédé d'une miniature représentant le saint en habits sacerdotaux, avec cette inscription : 'Ο ἅγιος Πολυχρόνιος. La fête se célébrait le 7 octobre, et elle est mentionnée dans les synaxaires, avec une notice qui dérive d'une source apparentée à celle du panygérique de Néophyte. Il y avait, d'après ce dernier, une seconde fête du saint, le 17 février; c'est, dit-il, celle de la translation

(1) *Les Stylites*, p. 21.

des reliques. On n'en trouve aucune trace dans les synaxaires; mais à quelques jours de là, le 24 février, S. Polychronios, un des solitaires de l'*Histoire religieuse* de Théodoret (1) s'y trouve enregistré avec deux compagnons. Ceci pourrait être l'indice d'une confusion, sans qu'il soit possible, avec les éléments dont nous disposons, d'en démontrer la réalité et d'en indiquer la genèse.

S. Polychronios est, d'ailleurs, un personnage quelque peu flottant. L'intérêt particulier que lui porte Néophyte donnerait à penser qu'il était cypriote. Mais cela n'est pas bien évident. Il était, dit-il, ἐξ ἐπαρχίας Γαμφάνης — Γαμφανήτιδος dans certains synaxaires — οὕτω καλουμένης. On ne trouve aucun nom de ce genre dans d'autres textes ou sur les cartes de Chypre, et l'expression même dont se sert Néophyte semble indiquer que le nom ne lui était pas familier comme celui d'un coin de son pays. Plus loin il s'exprime d'une façon analogue : προσφοιτήσας τῇ πατρίδι αὐτοῦ, et il fait remarquer que, d'après quelques-uns, il monta sur un siège épiscopal, qui n'est pas désigné.

L'histoire de Polychronios est fort confuse. Il vivait sous Constantin le Grand. Ses parents l'employaient à garder les troupeaux, et il fit un miracle pour les abreuver. Un jour il quitte sa patrie, et avec dix ouvriers vignerons se rend à Constantinople. Il y est employé dans une vigne. Après quelque temps, son patron le renvoie dans son pays. Là, Polychronius bâtit un oratoire; il est ordonné prêtre, et même, à ce qu'on dit, évêque. Après la mort de Constantin, il est recherché par les hérétiques, mis à la question et décapité. Les dix vignerons partagent son martyre.

Outre que ce maigre récit manque de précision, il est loin d'être logiquement enchaîné. On ne saisit pas pourquoi le saint rentre subitement dans son pays; comment ni par qui il est ordonné prêtre; pourquoi il est désigné spécialement à l'attention des hérétiques, lesquels apparaissent ici organisés pour martyriser les orthodoxes à l'instar des empereurs païens; impossible surtout de comprendre comment les onze compagnons d'autrefois, dont les destinées étaient devenues si différentes, se rencontrent au lieu du supplice. Il est visible que des traditions vagues et incohérentes ont été rassemblées ici en un faisceau. Ce qu'elles peuvent cacher d'éléments historiques nous échappe.

La source du synaxariste (2), tout en se rapprochant en beaucoup de points de celle de Néophyte, présentait sur plusieurs autres une version un peu différente. Le nom du père de Polychronios est cité : il s'appelait Bardanios (3). Le saint, après avoir bâti l'oratoire, se

(1) *Historia religiosa*, c. XXIV. — (2) *Synax. Eccl. CP.*, p. 117. — (3) On le

retrouve au concile de Nicée en qualité de lecteur; il monte au rang de diacre, puis devient prêtre et est massacré à l'autel. Les compagnons ne sont pas mentionnés. On constate facilement que plusieurs invraisemblances du récit de Néophyte sont évitées.

11° **Εἰς τὸν ἅγιον Ἀνδρόνικον καὶ τὴν ὁσίαν Ἀθανασίαν.** La date est le 9 octobre comme dans les livres ecclésiastiques les plus récents. Nous n'avons donné qu'un extrait de cette pièce (plus haut, p. 178-80), la partie qui peut offrir quelque intérêt pour l'hagiographie. La vie et les aventures d'Andronic et d'Athanasie, récit fort connu et dépourvu de valeur historique, a été longtemps populaire, et Néophyte ne fait que répéter cette légende, en la résumant, dans les premières pages de son panégyrique (1). On savait très peu de chose du culte rendu à ces saints. La fin du discours du Reclus donne sur ce point quelques détails à retenir. Il y avait un sanctuaire dédié à S. Andronic dans les environs de Satalia. On y conservait une partie de ses reliques d'où découlait un baume miraculeux. Un ami en avait apporté une fiole à Néophyte, qui eut l'occasion d'en constater la vertu sur les hommes et sur les bestiaux.

On remarquera que S. Andronic seul est mentionné à propos des reliques honorées par les Sataliotes. Les localités de l'île de Chypre qui rappellent son culte s'appellent Hagios Andronicos tout court, et une fois seulement, aux environs de Rizokarpaso, on rencontre dans le voisinage immédiat de Hagios Andronicos un Hagia Athanasia. Il n'est donc pas absolument certain que S. Andronic de Satalia, dont le culte passa en Chypre, ait été regardé, dès l'origine, comme celui du groupe fameux par sa légende romanesque. Nous devons nous tenir ici sur la réserve et laisser la porte ouverte à l'hypothèse qui l'identifierait avec un saint local.

Il est intéressant de constater l'emprunt fait par les Cypriotes à ceux de Satalia. On sait que ce port fameux au moyen âge était en relations constantes avec l'île de Chypre (2). S. Georges des Sataliotes à Nicosie d'une part (3), le μετόχιον du grand monastère de Kykko à Satalia de l'autre (4) en témoigneraient assez clairement, si les preuves

rencontre dans certains synaxaires parmi les saints. *Ibid.*, p. 425. — (1) CLUGNET, *Vie et récits de Daniel de Scété*, REVUE DE L'ORIENT CHRÉTIEN, t. V (1901), p. 370-80. — (2) W. HEYD, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge* (Leipzig, 1885-86), a réuni les principaux textes sur cette question. Voir aussi MAS-LATRIE, Histoire de Chypre, t. I, p. 174; OBERHUMMER, *Die Insel Cypern*, p. 120. — (3) HACKETT, *Church of Cyprus*, p. 505. — (4) Ἔχει δὲ τὸ ἱερὸν τοῦτο μοναστήριον μετόχια καὶ ἐν ἄλλοις διαφόροις τόποις οἷον ἐν Κωνσταντινουπόλει, ἐν Φιλιππουπόλει, ἐν Σμύρνῃ, ἐν Ἀτταλείᾳ καὶ ἀλλαχοῦ. Περιγραφὴ τῆς ἱερᾶς σεβασμίας καὶ βασιλικῆς μονῆς τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου (Venise, 1819), p. 35.

de tout genre n'abondaient point. Ce sont, à n'en point douter, les marchands de Chypre qui, ayant visité le sanctuaire de S. Andronic et constaté les effets de son intercession, ont voulu faire connaître à leurs compatriotes un si puissant protecteur. Beaucoup de dévotions d'outre-mer ont suivi les mêmes voies que les vaisseaux marchands.

12° Εἰς τὸν βίον τοῦ ὁσίου Θεοσεβίου τοῦ Ἀρσινοΐτου. On a pu en lire le texte plus haut, p. 181-97. La date de la fête est le 12 octobre. Cette Vie relativement longue, quoique bien insignifiante pour le fond, se rattache intimement à celle d'Arcadius, frère de Théosebios, que nous rencontrerons plus loin. La même source, très pauvre malheureusement, a servi à Néophyte pour se documenter sur les deux frères, et les deux Vies se répètent plutôt que de se compléter.

L'enfance de Théosebios, que l'on nous représente gardant les troupeaux dans la montagne et donnant son pain aux oiseaux les jours de pénitence, est une idylle édifiante. L'histoire de son mariage est une de celles que l'on hésiterait de notre temps à proposer comme modèle, et nous concevons difficilement ces unions contractées uniquement en vue de ne point mécontenter les parents, et ces liens intimes presque aussitôt brisés par l'engagement de garder la continence. Néophyte paraît s'en être vaguement rendu compte; aurait-il, sans cela, énuméré longuement les exemples, plus ou moins démonstratifs, qui semblent justifier une pareille détermination? Parmi les précédents, il cite S. Conon, évêque et martyr (1), le prêtre Anastase, dont il est parlé dans la Vie apocryphe de S. Basile (2), Ammon de Nitrie et un prêtre Jean (3).

Le récit des derniers moments de Théosebios, loin de tout secours humain, la découverte de son cadavre, l'apparition dans laquelle il demande d'être enterré au lieu même, et sa recommandation d'y bâtir un oratoire, nous fait assister à une de ces canonisations par la voix du peuple dont le moyen âge offre maint exemple. Il n'y a malheureusement dans tout cela aucune indication chronologique, et nous ne savons, après avoir lu le panégyrique de Théosebios, ni à quelle époque il a vécu, ni à quelle période il faut rattacher les évêques d'Arsinoé dont il est parlé dans la Vie de son frère. Serait-il permis de dire que les détails vivants et précis sur les circonstances qui accompagnèrent la recherche du corps, semblent supposer des souvenirs récents, ou bien, faut-il mettre les aboiements du chien de Théosebios sur le compte de l'imagination de Néophyte?

(1) Nous avons dit, p. 261, que de ce saint il n'y a nulle trace ailleurs, sans songer à la légende inédite dont dépendent certains synaxaires au 6 mars. *Synax. Eccl. CP.*, pp. 514, 996. — (2) Combefis, *S. Amphilochii opp.*, p. 197. — (3) *Palladii Historia Lausiaca*, c. VIII, Butler, p. 26-28.



La topographie de la Vie de Théosebios a de l'importance et fixe définitivement la position de la cité épiscopale d'Arsinoé. Lequien et d'autres à sa suite, sans ignorer qu'il y avait en Chypre plusieurs villes de ce nom, ont placé le siège d'Arsinoé à Salamis-Famagouste (1). Il faut chercher dans la partie opposée de l'île ἡ πενιχρὰ κώμη Μελάνδρα, νήσου Κύπρου, πόλεως Ἀρσινόης, où naquirent Théosebios et Arcadios. Elle existe encore (34° 35' / 32° 30'), de même que Philousa (34° 55' / 32° 30'), lieu d'origine de la femme de Théosebios. L'Arsinoé voisine est l'ancienne Marion (2); Néophyte a pu dire d'Arcadios qu'il monta sur le trône épiscopal τῆς οἰκείας πατρίδος.

13° Εἰς τὸν ὅσιον Ἱλαρίωνα. S. Hilarion, dont la fête tombe le 21 octobre, avait sa place marquée dans la collection de Néophyte (3). On s'attendrait à trouver dans le panégyrique qu'il a composé en son honneur, quelque vestige de traditions locales, à rencontrer à tout le moins quelque cypriote parmi les miraculés qui durent leur guérison à sa puissance. Mais non. Notre auteur se contente de résumer le texte de Métaphraste, qui n'a aucun rapport spécial avec l'île de Chypre, et il l'avoue avec candeur : Καὶ ταῦτα μὲν ὁ ταπεινόνους ἐγὼ ἐκ τοῦ περιβλέπτου σου βίου διακρίνας συνοπτικῶς, ὦ μακάριε, τί σοι κἀγὼ προσθήσω. Suivent quatre colonnes de louanges enthousiastes mais assez banales, avec ce titre dans la marge : ἀρχὴ τῶν ἐγκωμίων.

Quelques lignes perdues au milieu des effusions de la rhétorique de Néophyte contiennent une allusion intéressante à un grand événement contemporain, la prise de Constantinople par les croisés (1204) : Χαίροις, πάτερ Ἱλαρίων θεσπέσιε ..., πρεσβεύων σὺν αὐτοῖς [ἀγγέλοις καὶ ἁγίοις] ὑπὲρ παντὸς τοῦ κόσμου, τοῦ λίαν παρανομοῦντος καὶ ἀξίως μαστιζομένου· ἔνθεν καὶ ἡ πασῶν πόλεων ἡγεμὼν καὶ προκαθημένη καὶ τῇ προεδρίᾳ τετιμημένη πεπάτηται νῦν ὑπὸ λαοῦ ἀθνείου καὶ πάσχει δεινῶς καὶ ἀνιαρῶς ἔχει ἐνδίκῳ δίκῃ Θεοῦ διὰ πράξεις ἀθεμίτους (fol. 114). On constate une fois de plus le prestige qu'exerçait sur les imaginations la « reine des cités ».

Sur Constantia, la pieuse femme dont Lusignan fait la patronne de Paphos (4), Néophyte ne trouve rien à dire; si elle était vraiment l'objet d'un culte spécial de la part de ses compatriotes, il l'ignorait évidemment.

14° Εἰς τὸν βίον τοῦ ἁγίου Ἀρκαδίου ἐπισκόπου Ἀρσινόης. Vie publiée plus haut, p. 197-207. La date de sa mort est le 29 août. Le panégyrique n'est donc pas à sa place. Il faut supposer que Néophyte a voulu rapprocher Arcadios de son frère Théosebios, quoiqu'il eût été

(1) *Oriens christianus*, t. II, p. 1065; HACKETT, *Church of Cyprus*, p. 318. — (2) OBERHUMMER, *Griechische Inschriften aus Cypern*, SITSZUNGSBERICHTE DER K. B. AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN, 1888, t. I, p. 321. — (3) Plus haut, p. 241. — (4) Plus haut, p. 262.

plus naturel de ne pas séparer les deux Vies par celle de S. Hilarion. On a pu comprendre, par ce qui a été dit plus haut, qu'après avoir lu la Vie d'Arcadios, on n'est point très renseigné sur la carrière épiscopale de ce vertueux personnage. Toute la biographie se résume à dire que, tandis que Théosebios gardait modestement les troupeaux, son frère était envoyé par ses parents à Constantinople pour s'y initier aux lettres; que, revenu dans son pays, il se distingua par sa piété et sa vie austère et se trouva comme naturellement désigné pour prendre la succession de Nicon, évêque d'Arsinoé; qu'il fut lui-même un excellent évêque, et fit des miracles avant et après sa mort.

L'absence de chronologie est particulièrement sensible dans la Vie d'Arcadios, où l'on rencontre deux autres noms d'évêques d'Arsinoé, Nicon et Ariston. Ils furent ses prédécesseurs, c'est tout ce que l'on en peut dire. Dans Machéras, Arcadios, évêque d'Arsinoé, est cité après un évêque Nicolaos (1), mais l'état du texte ne permet pas de conclure que les deux noms se rapportent au même siège. Strambaldi ne l'a pas compris ainsi. Il traduit : *Santo Nicolo vescovo di Baffo, Santo Archadio vescovo d'Arsenoi* (2). Florio Bustron donne la liste suivante : *Al vescovato de Arsenoe, Nicolao, Arcadio e Nicon* (3). Nicolas est-il différent de Nicon? On n'oserait l'affirmer. L'un comme l'autre étant τῆς νίκης ἐπώνυμος, suivant l'expression consacrée, la confusion des noms est très aisée. Quant à Ariston, il n'est point cité ailleurs, et il n'y a pas de raison de croire que Néophyte ait songé au personnage apostolique des Actes de Barnabé (4).

15° Εἰς τὸν ἅγιον Δημήτριον. Ce panégyrique est pour le 26 octobre. Bien que relativement court, il a pour objet, d'après le titre, le martyre, les miracles et le σεβάσμιος ναός du saint. Il ne faut pas s'attendre à trouver du neuf dans les deux premières parties. Mais on est déçu en constatant que l'église dont il s'agit dans la troisième, n'est même pas un des sanctuaires cypriotes dont le nom s'est conservé (5); c'est la basilique bien connue de Sirmium, bâtie par le préfet Léonce (6). Néophyte invoque S. Démétrius, en même temps que deux autres saints militaires, et les conjure de veiller sur sa patrie. C'est le seul passage un peu vivant du discours : Χαίροις, μάρτυς Δημήτριε, ἅμα Γεωργίῳ καὶ Θεοδώρῳ τοῖς συνάθλοις καὶ συμμετόχοις σου· τὸ τρισόλβιον ὅπλον τῶν εὐσεβῶν βασιλέων ἡμῶν, τὸ τρίστομον φάσγανον τούτων κατὰ βαρβάρων ἀθέων, τὸ τρίτειχον τεῖχος τῆς βασιλείου αὐλῆς, τὸ τρίξιφον κατακάρδιον ἥλωμα τῶν δυσμενῶν πολεμίων, τὸ τρίκοσμον διάδημα τῶν βασιλέων ἡμῶν, τὸ τρίφεγγον φάος τῆς

(1) Miller-Sathas, *Chronique de Machéras*, texte, p. 18. — (2) R. de Mas-Latrie, *Chroniques d'Amadi et de Strambaldi*, p. 12. — (3) R. de Mas-Latrie, *Chronique de l'île de Chypre par Florio Bustron*, p. 33. — (4) Plus haut, p. 236. — (5) Plus haut, p. 267. — (6) *Act. SS.*, Oct. t. IV, p. 83.



τούτων ὁδοιπορίας ἡμέρας καὶ νυκτός, τὸ τριστέλεχον αὐτῶν ἀποσκίασμα καὶ τῆς τριάδος ἰσάριθμον καὶ τριπόθητον. Χαῖρε ὡς τῆς ἀλήκτου χαρᾶς ἠξιωμένος καὶ σύνδρομος βασιλέων πιστῶν· ὅτι δὲ ἡττᾶται τὸ μέρος ἡμῶν ἐν ἡμέρᾳ πολέμου, οἶδα κἀγώ· ἀλλ' οὐ τῇ ἀδρανείᾳ τῶν στρατηγῶν τούτων τὴν ἧτταν ὑποτοπάζομεν, ἀλλ' οἱ καρποὶ τῶν πονηρῶν πράξεων ἡμῶν κραταιοτέρους καθ' ἡμῶν τοὺς ἐχθροὺς ἡμῶν ἀπεργάζονται (fol. 128). Nous avons ici un écho des événements contemporains, qui inspirèrent à Néophyte sa lamentation bien connue.

16° Περὶ σεισμῶν διαφόρων. Plus haut, p. 207-12. Tous ceux qui ont feuilleté les synaxaires, savent que les Grecs rappellent, dans leurs offices liturgiques, les grands tremblements de terre qui ont fait époque dans leur histoire. Le principal de ces anniversaires est celui du 26 octobre. C'est à cette occasion que Néophyte rappelle la suite de ces terribles événements et essaie d'en tirer la morale. Dans la partie historique de l'homélie, deux catégories de tremblements de terre sont rappelées : ceux que l'on pourrait nommer classiques, et qui sont tous, sauf peut-être celui du 9 décembre, inscrits dans les ménées et les synaxaires; les autres sont des événements contemporains. L'abondance d'érudition déployée par Néophyte dans la première partie ne représente pas les recherches que l'on pourrait supposer. Sa documentation repose sur les synaxaires et il est assez étrange qu'il n'ait songé qu'à consulter le premier semestre. Les tremblements de terre dont il rappelle les dates et les principales circonstances s'échelonnent tous entre le 25 septembre et le 26 janvier. De ceux du 16 mars et du 16 août il n'est pas fait mention (1).

L'île de Chypre a été souvent éprouvée par les grands mouvements sismiques des pays méditerranéens. Pourtant Néophyte n'en cite qu'un seul cas, et il le date des commencements de sa réclusion, c'est-à-dire des environs de l'année 1160. Cette nuit-là sept secousses furent ressenties; quatorze églises s'écroulèrent dans les seuls environs de Paphos, et parmi elles la grande église de la Vierge Λιμενιώτισσα. Néophyte parle d'un second tremblement de terre contemporain, dont il eut connaissance peu après la catastrophe précédente; c'est celui d'Antioche (2). Il fut d'une violence extrême. Les murs et la plupart des maisons furent renversés, ainsi que la grande église, où le patriarche et un peuple nombreux trouvèrent la mort.

Dans le manuscrit de Néophyte, trois autres tremblements de terre sont indiqués en marge : un σεισμὸς βαρύτατος est daté du 11 juin 1524, fol. 133ʳ; un σεισμὸς φοβερὸς inscrit presque à la même époque,

(1) *Synax. Eccl. CP.*, pp. 79, 117, 166, 308, 380, 425. Voir aussi *Échos d'Orient*, t. V, p. 270. — (2) Probablement celui de 1170. Röhricht, *Geschichte des Königreichs Jerusalem* (Innsbruck, 1898), p. 348.

fol. 133; et enfin, un troisième qu'il faut vraisemblablement dater de l'année ,ςωνη' = 1350, également fol. 133. La dernière note est conçue en ces termes : Ἐν τῷ <,ς>ωνη' ἔτει πρὸς τῇ ἐσχάτῃ τοῦ ἰουλίου καὶ τῷ αὐγούστῳ πρὸς τὸ μέσον, δύο βαρύτατοι σεισμοὶ γεγόνασιν ἐν τῇ Πάφῳ καὶ τῇ πέριξ αὐτῆς ἐνορίᾳ, ὡς καταπτωθῆναι ταύτην σχεδὸν τέλεον ὡς οὐκ ἐν ἄλλῳ καιρῷ ποτε· οὐ γὰρ οἶκος ἐναπελείφθη ἄπτωτος οὐ ναὸς ἱερὸς εἰ μὴ ὀλίγοι τινὲς ἐντὸς ταύτης (?), καὶ πολλοὶ ἐφονεύ<θη>σαν· ἀλλὰ φεῖσαι ἡμῶν, Κύριε. On devine le nombre de chapelles et d'églises que le fléau sans cesse renouvelé a fait disparaître du sol de l'île et combien, par suite, le tableau que nous pouvons tracer du culte des saints chez les Cypriotes, est nécessairement incomplet.

17° **Εἰς τὸν ὅσιον Διομήδην τὸν νέον.** Plus haut, p. 212-20. La date du 28 octobre est à remarquer. Elle identifie le Diomède cypriote avec celui du calendrier de Naples, qui porte ce jour-là : P(ASSIO) S(ANCTI) DIOMIDII (1). Cette annonce, qui fait de lui un martyr, concorde avec celle des synaxaires : **τοῦ ἁγίου μάρτυρος Διομήδους ἐν Λευκοπόλει** (2). Pourtant, Néophyte croit fermement que Diomède n'appartient pas à cette catégorie. Il l'appelle **τὸν ὅσιον καὶ θαυματουργόν**, le distingue de Diomède le martyr (3) en le nommant **Διομήδην τὸν νέον**, et cette distinction est encore plus nettement accentuée dans l'histoire du peintre chargé d'exécuter une image du saint (4). La Vie contient très peu d'éléments historiques, et l'on peut se demander si la plupart des détails précis qu'elle renferme, ont une relation réelle avec le saint. Néophyte fait vivre celui-ci au IV[e] siècle, le présente comme un disciple de Triphyllios et en même temps le met aux prises avec les Sarrasins, qui s'étaient emparés de l'île de Chypre, sans que nulle part il fasse connaître ses moyens d'information. Il dit bien que le chapelain du sanctuaire de S. Diomède l'a engagé à écrire, et qu'une vision l'y a décidé. Mais si ce prêtre a pu l'entretenir des faveurs attribuées à l'intercession de son patron, il n'a pu lui communiquer, sur les faits et gestes du saint, que des traditions populaires. Il ne saurait être question d'une relation écrite.

Machéras parle également de S. Diomède, qui, pour lui aussi, est un disciple de S. Triphyllios, et il raconte à sa manière le miracle opéré en faveur des Sarrasins (5). Il n'y a rien à tirer de ce chroniqueur pour éclaircir l'histoire de S. Diomède. Il faudra nous contenter de savoir qu'un saint de ce nom, martyr selon les uns, confesseur

(1) B. CAPASSO, *Monumenta ad Neapolitani ducatus historiam pertinentia*, t. I, p. 338. — (2) *Synax. Eccl. CP.*, p. 171. — (3) *Act. SS.*, Aug. t. III, p. 278. — (4) Plus haut, p. 215. — (5) MILLER-SATHAS, *Chronique de Machéras*, texte, p. 21.

selon d'autres, était honoré à Leucomiade, près de Nicosie (1), qu'une église lui était dédiée, qu'on y conservait ses reliques et que de nombreux malades venaient y implorer leur guérison.

18° Περὶ τῶν ἁγίων Κοσμᾶ καὶ Δαμιανοῦ. Une des fêtes des SS. Cosme et Damien se célébrait le 1er novembre. C'est pour ce jour que Néophyte a écrit le panégyrique, où il est question non seulement des trois groupes homonymes bien connus (2) dont les Grecs n'hésitaient pas à admettre l'existence (τρεῖς δέ, ὥς φασιν, συνωνύμους ταύτας εἶναι τὰς συζυγίας ...), mais également des autres saints qui, comme eux, ont reçu le nom d'ἀνάργυροι, médecins qui guérissent gratuitement leurs malades. Il n'en compte pas moins de dix, qu'il énumère dans cette étrange péroraison : Χαίροις, τῶν θείων ἀναργύρων ἡ δεκάριθμος φάλαγξ, ἑξὰς Δαμιανῶν μετὰ Κοσμάδων καὶ τετρὰς Ἰωάννου μετὰ Κύρου ἅμα Παντελεήμονι καὶ τῷ σοφῷ Ἑρμολάῳ, ἡ δεκάχορδος λύρα τῆς χάριτος, ἡ δεκάριθμος πόα τοῖς κάμνουσιν, ἡ δεκάπλοκος ἴασις τῶν ποικίλων παθῶν, ἡ δεκάνευρος θεία ναῦλα, τῶν θλιβομένων παράκλησις, ὧν ταῖς λίταις κτλ. (fol. 141). Les noms de Cyr et Jean et de Pantéléemon sont bien à leur place parmi les anargyres. On n'était pas habitué d'y voir un S. Hermolaos. Quel est ce dixième anargyre? La toponymie de l'île de Chypre nous a donné deux fois le nom d'Hermolaos et il est fait mention d'un évêque Hermolaos, suffragant d'Olympios, archevêque de Constantia, dans les actes du concile de Chalcédoine (3); Lequien pense qu'il était évêque de Karpasios (4). Les deux localités Hagios Hermolaos (34°55'/32°45'; 35°15'/33°10') sont trop distantes de cette ville épiscopale pour rendre vraisemblable l'identification du prélat avec leur patron; rien n'indique d'ailleurs qu'il ait jamais figuré au rang des saints. Les martyrs du nom d'Hermolaos cités par les hagiographes (5) n'ont pas de lien spécial avec l'île de Chypre, et on ne leur attribue aucun patronage qui puisse leur assurer un rang parmi les anargyres. En attendant d'être mieux renseignés, nous proposerons de reconnaître dans l'Hermolaos invoqué par Néophyte le saint local dont il a été question. Sa légende ne nous est point parvenue; mais le fait d'être associé aux SS. Cosme et Damien, Cyr et Jean, montre assez que S. Hermolaos était regardé comme un grand thaumaturge et peut-être comme un saint médecin.

Ainsi que nous l'avons dit, le panégyrique de Néophyte était destiné à être lu le 1er novembre; la rubrique initiale l'indique. Il est suivi

(1) Le P. Matagne, *Act. SS.*, Oct. t. XII, p. 575, a intitulé sa « Sylloge » sur S. Diomède : *De S. Diomede martyre Leucopoli in Caria.* Ne connaissant point le panégyrique de Néophyte, il a été fatalement dérouté par le nom de Leucopolis. — (2) *Synax. Eccl. CP.*, pp. 144, 791. — (3) Mansi, t. VII, p. 166. — (4) *Oriens christianus*, t. II, p. 1068. — (5) *Synax. Eccl. CP.*, pp. 321, 843.

d'une note conçue en ces termes : Τοῦτο καὶ ἐν τῇ α' τοῦ νοεμβρίου καὶ ἐν τῇ α' τοῦ ἰουλίου ἀναγινώσκεσθαι χρή, ce qui supposerait que le morceau a été composé primitivement pour une autre commémoraison des SS. Cosme et Damien. Peut-être pour celle du 17 octobre (1); mais alors pourquoi occupe-t-il cette place dans le volume?

19ʳ Εἰς τὴν σύναξιν τῶν ἀσωμάτων. Le 8 novembre se célèbre chez les Grecs une fête des anges dont on ignore l'origine et dont on a essayé des « expositions » bien peu vraisemblables (2). Le discours de Néophyte n'apporte aucun nouvel élément de solution.

21ʳ Εἰς τὸν μέγαν ἱεράρχην Χρυσόστομον. La fête de S. Jean Chrysostome est fixée chez les Grecs au 13 novembre. On se rappelle que Néophyte passa ses premières années dans un monastère placé sous le patronage de ce saint. En faisant son panégyrique, il acquitte une dette de reconnaissance, et il ne manque pas de rappeler, avec des détails très personnels et très pittoresques, comment il l'a contractée. Le passage vaut la peine d'être cité.

'Αλλ' ὅμως ἕλκει με πόθος τις ἔνθεος περὶ αὐτοῦ φάναι τὸ κατὰ δύναμιν, τοῦτο μὲν ἵνα μὴ ἀγνώμων καὶ ἀχάριστος περὶ τὸν εὐεργέτην ἀναφανῶ ὡς τῆς ἐκείνου θείας μάνδρας καὶ ποίμνης θρέμμα καὶ βόσκημα γεγονὼς ἐπὶ χρόνοις ἑπτά, καὶ γὰρ οὐκ αἰσχύνομαι ἐφ' ᾧ λέγειν ἐπείγομαι· ὁπηνίκα γὰρ τῆς πατρικῆς μου ἑστίας ἀπαναστὰς ὡς ἐτῶν δέκα καὶ ὀκτὼ καὶ ἀφικόμην πρὸς τὴν θείαν μάνδραν καὶ ποίμνην αὐτοῦ, ἀπλάστου τε καὶ ἀμαθοῦς προβάτου διενήνοχα οὐδὲν μηδὲν ὅλως εἰδὼς τί ἐστι τὸ ἄλφα ἢ τί ἐστι τὸ βῆτα καὶ τὰ ἑξῆς· διὸ καὶ ἀμπέλους παρὰ τῶν τῆς μονῆς προεστώτων προετράπην καλλιεργεῖν· ἡ ἄμπελος δὲ ἡ ἀληθινὴ καὶ ὁ πατὴρ αὐτῆς ὁ γεωργὸς καθὼς ηὐδόκησε πεποίηκέ με ταῖς τοῦ θείου Χρυσοστόμου λιταῖς, τοῦτο δὲ ἵνα μὴ τῆς πανηγυρικῆς μου βίβλου, ἣν συγγράψαι παρακλητικῶς ἐπετράπην, ἔξω τὸν ἅγιον καταλεῖψαι δίκαιον ἡγησάμην καὶ περὶ τούτου φάναι ὡς ἐφικτὸν εὐσύνοπτα καὶ σμικρά, ὥστε μήτε αὐτὸς ἔξω τῆς ἡμετέρας βίβλου καταλειφθῇ μήτε ἡμεῖς τῶν ἐκείνου εὐχῶν ἐναπομείνωμεν ἔξω. (fol. 153-153ᵛ.)

21ᵛ Περὶ Μαρίας τῆς θεόπαιδος. Sermon pour la fête du 21 novembre, que les Latins appellent la Présentation. Dans la péroraison, Néophyte invoque la Vierge : τῆς 'Εγκλείστρας μου ταύτης σὺν τῷ πανσέπτῳ σταυρῷ τοῦ υἱοῦ σου ἀκαθαίρετον φρούριον καὶ τεῖχος ἀκράδαντον; il la supplie, avec son fils : ἕως τέλους τὸ κτῆμά σου περισκέπειν τοῦτο καὶ τοὺς οἰκοῦντας ἐν αὐτῷ καὶ τὴν Νέαν ταύτην Σιών, ἣν καὶ προσφάτως ἐδομησάμην ἐγὼ σθένει Θεοῦ (fol. 169). Cette mention de la Nouvelle Sion est une date à retenir.

(1) *Ibid.*, p. 144. — (2) Sur cette fête voir l'opuscule de B. Bolotov cité dans *Synax. Eccl. CP.*, p. 964.

22° Εἰς τὸν βίον τοῦ ὁσίου Ἀλυπίου. On pourrait d'abord s'étonner que Néophyte, qui n'a pas cru devoir raconter, au 1er septembre, la vie du patriarche des stylites, ait consacré tout un panégyrique à un stylite bien moins célèbre (1). Lui-même indique suffisamment la raison de son choix, en rappelant à ses moines que cette date du 26 novembre est l'anniversaire de la mort de sa mère. Les éléments autobiographiques du passage suivant ne sont pas à négliger : Μὴ φανῇ δὲ παρέλκον ἡμῖν (*l.* ὑμῖν) καὶ τοῦτο ὅσοι φιλόγονοι εἰ μνησθήσομαι νῦν μητρὸς μακαρίας ἐμῆς, μοναχῆς Εὐδοξίας, ἐν ταύτῃ τῇ ἡμέρᾳ τὸν βίον ἀπολιπούσης, τοῦ δὲ πατρὸς Ἀθανασίου, ἐν τῇ τετάρτῃ τοῦ αὐγούστου μηνός, οὓς ἀθανάτου ζωῆς ὁ ἀθάνατος Κύριος ἐν ἐλέει αὐτοῦ ἀναδεῖξαι μετόχους, ὁ καὶ πατέρας τιμᾶν καὶ μητέρας εὐμενῶς προθεσπίσας, οὓς κἀγὼ διὰ τὴν αὐτοῦ ἐντολὴν τιμῶν, ἐμνήσθην ἀρτίως τούτων βραχυτελῶς, ὅπως οἱ ἐν τῇ ἁγίᾳ μου Ἐγκλείστρᾳ ἀδελφοὶ ἐν ἡμέρᾳ σαββάτῳ κατὰ τὴν ἑβδομάδα ταύτην τῆς μνήμης τοῦ ἁγίου πατρὸς ἡμῶν Ἀλυπίου, μετρίως πὼς μνημονεύουσιν Ἀθανασίου καὶ Εὐδοξίας μοναχῆς διὰ τὴν ἀγάπην τοῦ Θεοῦ (fol. 172v).

On remarquera que l'anniversaire des parents de Néophyte est transféré au samedi qui suit la fête de S. Alypius.

23° Εἰς τὸν θεῖον πατέρα ἡμῶν Σάβαν. Ce panégyrique, destiné à la fête du 5 décembre, est presque exclusivement consacré au récit de vingt-six miracles de S. Sabas. Les souvenirs personnels que Néophyte aurait pu recueillir à la grande laure palestinienne et que l'on écouterait volontiers, n'y ont point trouvé place. Le début du discours montre qu'il n'a point été prononcé. Il en est probablement de même de plusieurs autres, simplement destinés à la lecture. Voici comment Néophyte s'exprime : Σάβας ὁ θεῖος ... οὗ ἡ πανήγυρις ἤθροισεν ἡμᾶς, ἴσμεν ὑπερκεῖσθαι γλώτταις καὶ διανοίαις ταῖς κατ' ἐμὲ τὰ περὶ τούτου ἐγκώμια· ἀλλ' ὅμως οὐ θέμις ἡγησάμην τοῦτον ἀποκληρῶσαι τῆς ἱερᾶς μου τῶν πανηγύρεων δέλτου, δεδοικὼς μήπως καὶ αὐτός με ἀποκληρώσειε τῆς εὐλογίας αὐτοῦ (fol. 173).

Quelques mots de la péroraison méritent également d'être cités. C'est une invocation à S. Sabas : Ναὶ μὴν καὶ τὴν σὴν λαύραν καὶ τὴν ἐμὴν ἐγκλείστραν μὴ ἐκλίποις ἄνωθεν ἐποπτεύων, οὐ μὴν δὲ ἀλλὰ καὶ πάντας ὁμοῦ συγγραφεῖς, ἀναγνώστας, ἀκροατάς, ψάλτας, μνημοποιοὺς καὶ ἅπας ὁ σύλλογος *(sic)* τοῦδε τοῦ λαοῦ τῆς ἱερᾶς καὶ παντίμου πανηγύρεώς σου (fol. 180). La même énumération revient ailleurs encore dans le livre de Néophyte. Ainsi à la fin du panégyrique de S. Mamas, fol. 7v, et du suivant, fol. 199.

24° Εἰς τὸν μέγαν πατέρα ἡμῶν Νικόλαον. Panégyrique pour le 6 décembre, où l'on ne trouve malheureusement, pas plus qu'ailleurs,

(1) Sur ce saint et les diverses rédactions de ses Actes, voir *Les Stylites*, p. 14.

ce qu'il nous importerait le plus de savoir au sujet de ce saint si populaire.

25° Παρεξέτασις περὶ τῆς νεοφανοῦς διχονοίας. Discussion théologique, à lire le 24 décembre, sur la question de savoir si le Christ s'est revêtu d'une chair incorruptible ou corruptible. Malgré le peu d'intérêt qui s'attache ordinairement à ces exercices d'école, on peut regretter, cette fois, de ne pas posséder en son entier la dissertation de Néophyte, — il manque des pages entre les feuillets 199 et 200 — moins à cause de la rigueur de l'argumentation que des exemples qu'apporte le Reclus en faveur de sa thèse. Nous transcrivons ce qui reste de ces histoires, en commençant, parce qu'il le faut bien, au milieu d'une phrase.

(Fol. 200). Λευκάρων Ἀράβανδα οὕτω καλούμενον· ἐν ᾧ τις ἱερομόναχος λειτουργήσας ἐν τῷ τῆς ἁγίας μάρτυρος Μαρίνης νεῷ καὶ διά τινα κατεπείγουσαν βίαν ἐξελθὼν ἅλματι παρῆκεν ἀδιοίκητα τὰ ἅγια καὶ εἰς τελείαν λήθην τούτων ἐλθὼν εἰσῆλθε κατὰ τὴν αὔριον καὶ ἄρας τὸ κάλυμμα ὁρᾷ αἷμα καὶ κρέα τὰ ἐν τῷ ἁγίῳ ποτηρίῳ· θάμβει δὲ καὶ αἰδοῖ συσχεθεὶς πειρᾶται διὰ πυρὸς ἀναλῶσαι καὶ ἀφανίσαι αὐτά. Καὶ δὴ πρὸς πλῆθος ἐφαπτομένων ἀνθράκων κατακενώσας τὰ ἅγια, οὐ μόνον οὐ κατεφρώθησαν ἀλλὰ καὶ κνίσσαν ἀπετέλεσαν κρεώδη καὶ αἱματώδη, καὶ ὡς ἐν χωνείᾳ ἐχωνεύθησαν εἰς ἓν κόμμα σαρκός· καὶ πάλιν ὁ μοναχὸς φόβῳ συσχεθεὶς λαμβάνει καὶ ἀποκαθαίρει αὐτὸ τῆς αἰθάλης καὶ πειρᾶται μὲν κατακρύπτειν αὐτὸ αἰδούμενος τοὺς ἀνθρώπους, οὐ διέλαθε δέ. Ὁ γὰρ ἀρχιεπίσκοπος Κύπρου, Ἰωάννης ὁ Κρητικὸς καὶ ὁ Κασιανὸς Ἀλέξιος ὁ δοὺξ ἀκούσαντες τοῦτο μεταστέλλονται αὐτὸ ἐν ἀργυρέῳ θηκαρίῳ μετὰ σεμνοῦ τοῦ σεβάσματος.

Καὶ αὖθις ἱερομόναχος ἕτερος, Λεόντιος τοὔνομα, διηγήσατό μοι ὅτι· Λειτουργῶν καὶ τὴν τῶν ἁγίων μυστηρίων εὐλαβούμενος διοίκησιν, παρέβαλλον αὐτὰ τὸ παιδίον μου, ὡς καθαρὸν καὶ ἀμίαντον, καί ποτε τοῦτο ποιοῦντός μου, ἠλλοιώθη τὸ παιδίον καὶ ἐτινάχθη, καὶ ἐρευξάμενον ὥσπερ κεκορεσμένον λέγει μοι· « Ὦ κύρι, κρέη με παραβάλλεις. »

Εἶτα καὶ ἕτερος μοναχὸς ἐξεῖπέ μοι ὅτι· Ὄντος μου ἐν Ἱεροσολύμοις ἐν τῇ τοῦ μεγάλου Εὐθυμίου μονῇ, ἱερουργήσαντος τοῦ ἱερέως καὶ ὑψώσαντος τὸν θεῖον ἄρτον, καὶ κατὰ τὸ εἰωθὸς ἤρξατο μελίζειν αὐτόν. Καί τις τῶν νεωτέρων μοναχῶν, ὀξέως ἐπιδραμών, κατέσχε τὰς τοῦ ἱερέως χεῖρας. Ὃς καὶ ἐρωτηθεὶς παρὰ τοῦ ἡγουμένου Θεοστηρίκτου τοῦ γέροντος ὅτου χάριν κατέσχε τὰς τοῦ ἱερέως χεῖρας· « Παιδίον, φησίν, ἐδόκουν τὸν ἱερέα κατεπειγόμενον σφάξαι, καὶ δραμὼν ἐκράτησα τὰς χεῖρας αὐτοῦ κωλῦσαι βουλόμενος τὴν σφαγήν. »

Il n'est pas sans intérêt de constater, que précisément vers l'époque où l'on commence à raconter en Occident divers miracles de l'eucharistie, tendant tous à prouver, d'une façon sensible et matérielle à

l'excès, la présence du corps et du sang du Christ sous les espèces sacramentelles, des histoires analogues circulent en Orient. Celles de Néophyte lui sont rapportées comme contemporaines par des moines que l'on ne connait pas autrement. La première se passe près de son lieu natal, Leucara, dans un village, non encore signalé jusqu'ici, Arabanda, où il y avait une église de S[te] Marine. Deux personnages historiques sont cités dans ce récit. L'archevêque Jean le Crétois (1) est le contemporain de Manuel Comnène (1143-1180), de même que le duc Alexis, surnommé Κασιανός, dont Jean Cinname fait plusieurs fois mention (2). A propos du troisième miracle, qui se passe à Jérusalem, nous voyons reparaître l'higoumène Théostéricte, dont il avait été question dans l'histoire du stylite Gabriel.

26° Εἰς τὸ γενέθλιον τοῦ σωτῆρος Ἰησοῦ Χριστοῦ. Exposition de divers textes scripturaires à l'occasion de la fête de Noël.

27° Λόγος ἀντιρρητικὸς πρὸς τοὺς λέγοντας Ἰουδαίους ὅτι ὁ Χριστὸς ὅταν ἔλθῃ τότε συμβοσκηθήσεται λύκος μετὰ ἀρνός, κτλ. Encore un commentaire sur divers textes d'Isaïe (surtout XI, 6) et sur Ézéchiel. (XLIV, 2.)

28° Εἰς τὸν πρωτοδιάκονον Στέφανον. Panégyrique assez court à lire le 27 décembre. La partie narrative, où il est question du martyre et de la translation des reliques de S. Étienne, à Constantinople, disparait pour ainsi dire sous l'élément oratoire.

Ce morceau terminait primitivement le volume. Les deux pièces qui suivent ont été ajoutées pour réparer un oubli du copiste qui les a omises en leur lieu propre.

29° Εἰς τὸν ἅγιον Ἰωάννην τὸν ἐλεήμονα. La date de la fête est le 11 novembre. Néophyte ne pouvait se dispenser de célébrer celui qu'il appelle ὁ φαινότατος οὗτος ἀστὴρ ἀπὸ τῆς ἡμεδαπῆς χώρας καὶ νήσου Κύπρου. Nous pourrons nous occuper de ce panégyrique, d'une importance très secondaire, dans un prochain volume des *Acta Sanctorum*.

30° Εἰς τὸν ἐν ἁγίοις πατέρα Γεννάδιον. Plus haut, p. 221-28. Le panégyrique de Gennade, archevêque de Constantinople (471), mérite d'autant plus l'attention, qu'il est le seul récit hagiographique que nous possédions au sujet de ce personnage célèbre, et qu'il tranche définitivement la question obscure de la date de sa mort (3). La tradition des synaxaires permet d'hésiter entre trois dates. Les plus récents marquent Gennade au 17 novembre (4); dans les anciens il est marqué deux fois, le 20 novembre et le 25 août, mais jamais seul (5). Comme il fait chaque fois partie d'un groupe de patriarches,

(1) Voir HACKETT, *Church of Cyprus*, pp. 309, 318. — (2) *Ioannis Cinnami epitome*, MEINEKE, pp. 179, 269. — (3) *Act. SS.*, Aug. t. V, p. 148-55. — (4) *Synax. Eccl. CP.*, p. 233. — (5) *Ibid.*, pp. 240, 924.

il faut même se demander si une de ces deux dates est déterminée par son anniversaire liturgique. Le témoignage d'un document écrit non loin du sanctuaire où se conservait le corps du saint et où se célébrait sa fête est décisif, et tranche la question en faveur du 20 novembre.

On reconnaît aisément, à la lecture du panégyrique, que l'auteur s'est livré à un travail de compilation et qu'il a fondu dans un ensemble des documents de provenance et de valeur très diverses. Il ne s'en cache pas, et déclare n'apporter que ce qu'il a pu tirer ἐκ τινων βραχέων ὑπομνημάτων.

Le corps du morceau se compose de quatre parties principales : l'épiscopat de Gennade (n. 2); son encyclique (n. 3); son départ de Constantinople, sa mort et ses funérailles (n. 4-8); considérations sur les motifs qui ont pu empêcher la translation de son corps à Constantinople (n. 9-11). La première et la seconde partie sont sans importance. Néophyte rappelle que Gennade avait commencé par être prêtre de la Grande Église; puis il établit quelques synchronismes que ses lectures des chroniques et de la Vie des saints lui ont fournis sans trop de peine. Il cite, parmi les contemporains, les empereurs Léon et Anastase, Daniel stylite, André le fol.

La Vie de Daniel parle expressément des relations du stylite avec Gennade (1), et il est probable que la mention d'André comme son contemporain est le résultat d'une combinaison. En effet, Gennade n'est nommé nulle part dans la biographie de ce personnage, mais l'auteur le fait vivre sous Léon le Grand. Cela a pu suffire à Néophyte pour établir sa chronologie, et il fallait en avertir le lecteur pour qu'on ne croie pas aussitôt résolues les difficultés que présente, à ce point de vue, la Vie de S. André (2). La liste des évêques de Constantinople entre S. Jean Chrysostome et Gennade s'établit sans difficulté au moyen des chroniques; on y trouve aussi la durée précise, treize ans et deux mois, de son épiscopat (3); à remarquer seulement que Flavien manque à la liste de Néophyte. Après ces préliminaires, et quelques lignes sur les vertus apostoliques de son héros, l'auteur mentionne son action contre la simonie, et notamment sa lettre synodique, le seul écrit de Gennade qui nous soit parvenu. Il la transcrit intégralement, et nous permet de constater qu'il la lisait dans une rédaction différente de la forme connue (4).

La troisième partie contient une série de détails inédits que

(1) Néophyte a pu lire la vie de S. Daniel stylite dans les deux textes principaux, dont un seul, celui de Métaphraste, est publié, *P.G.*, t. CXVI, p. 969-1037. — (2) *Act. SS.*, Maii t. VI, p. 4*-111*. Sur le problème chronologique, voir p. 2*, n. 3. — (3) Ainsi dans Nicéphore, De Boor, p. 116. — (4) Pitra, *Iuris ecclesiastici graecorum historia et monumenta*, t. II, p. 183-87.



Néophyte doit avoir empruntés à quelque ὑπόμνημα écrit en Chypre d'après des souvenirs que l'on fait remonter jusqu'à un compagnon du saint. Le document utilisé avait-il vraiment l'importance d'une relation contemporaine, ou bien le moine Nilos est-il une fiction littéraire, créée en vue de donner un corps à des traditions flottantes ou à des légendes sans autorité? Le texte seul de la pièce pourrait nous fixer. Elle renfermait peut-être des éléments historiques sérieux; telle que l'a lue Néophyte, elle ne les avait pas gardés sans mélange : les invraisemblances ne manquent pas et l'élément populaire est suffisamment accusé dans le récit des funérailles du saint, où l'inévitable paralysie des porteurs oblige l'évêque à déposer le corps au lieu où l'on voit s'élever l'église dédiée au saint (1).

Le récit des derniers jours du patriarche est curieux. L'opposition qu'il rencontre et la prévision de sa mort prochaine le décident à quitter Constantinople. Il désigne Acace comme son successeur, et quitte la ville en secret avec un moine nommé Nilos. Les deux voyageurs se rendent à Jérusalem, et bientôt de là en Chypre. A Paphos, Gennade abandonne son compagnon pour visiter seul les lieux sanctifiés par la pénitence de S. Hilarion. Il s'égare, et arrive dans une bourgade, nommée Kissoptera, appartenant à l'évêché de Paphos. Surpris par une tempête de neige, il va frapper à la porte d'une veuve qui habitait ces parages. Elle ne daigne point se déranger pour accueillir l'étranger, et le lendemain on trouve celui-ci mort de froid.

Néophyte explique fort bien comment, grâce à l'émoi causé par la funèbre découverte, l'évêque de Paphos envoya d'abord du monde sur les lieux, puis s'y rendit lui-même; comment aussi la nouvelle parvint aux oreilles du compagnon de Gennade, qui arriva à point pour découvrir l'incognito de son maître. Abstraction faite de certains détails, l'ensemble de ce récit a bonne apparence, et l'existence d'une relation contemporaine, dont Néophyte se serait inspiré, n'est nullement invraisemblable.

Le panégyrique de Gennade ne nous est point parvenu en entier, et nous n'avons qu'une fraction, difficile à évaluer, de la quatrième partie, où il a notamment recueilli les légendes concernant l'empereur Anastase et qu'il a puisées dans les chroniqueurs. Comme il n'y a nulle apparence que le fragment final ait contenu quelques éléments originaux, on se console aisément de sa perte.

Néophyte mentionne une église élevée sur le tombeau de Gennade et les guérisons qui s'y opèrent. Il ajoute cette curieuse réflexion : Comme le catarrhe a ordinairement pour cause un froid trop vif et

(1) Cf. *Les légendes hagiographiques*, p. 35.

que Gennade est mort de froid, il a le don de guérir de ce mal. On sait, par cent exemples, que les pouvoirs spéciaux attribués aux saints par la voix populaire sont déterminés le plus souvent d'après quelque trait de leur biographie; mais rarement les hagiographes le disent avec autant de simplicité et de candeur.

L'œuvre de Néophyte le Reclus a été considérée, dans ce qui précède, au point de vue restreint de sa contribution à l'hagiographie locale de son pays. Elle est intéressante à beaucoup d'autres titres, mais nous devons laisser à de plus habiles le soin de la faire valoir complètement. On pourra s'attacher plus spécialement à l'étude de sa langue et de son style, relever les particularités du vocabulaire, expliquer certaines anomalies de la phonétique, marquer les irrégularités de la syntaxe. En respectant, dans notre édition, le texte de Néophyte jusque dans ses bizarreries et ses incorrections, nous avons visé à livrer aux philologues des matériaux appropriés à leurs recherches.

H. D.

---

# TABLE DES NOMS DE SAINTS

---

# RÉCIT DE LA MORT DU PAPE S. LÉON IX

## NOTE COMPLÉMENTAIRE

Les derniers jours de Léon IX et les miracles opérés à Rome le lendemain et le surlendemain de sa mort ont été racontés dans un opuscule dont nous avons publié l'an passé la rédaction originale (1). Elle a pour auteur un évêque de Cervia, contemporain des faits et fort malhabile écrivain. Au début, dans le paragraphe d'introduction où est retracée très sommairement la vie ou plutôt la physionomie du grand pape, on rencontre deux phrases qui tranchent tout à fait, par la fermeté du style et la correction relative de la langue, avec tout le reste de l'ouvrage : *Iste almificus praesul humilibus suaviter blanditur*... et *Vere dixerim catholicam*... Nous avons trouvé depuis l'explication de ce phénomène, qui nous avait alors fort intrigué. Elle est très simple : les deux phrases en question, de même que le passage presque inintelligible qui les précède, ont été copiées littéralement par l'évêque de Cervia dans une Vie de S. Jérôme, *BHL*. 3870-3871. Qu'on en juge.

Récit de l'évêque de Cervia, ch. 1. *Nam inexpugnabilem suae ecclesie Dominus murum dementesque hereticos erigere hunc viro in litterarum studiis plerumque cathecizetas fugere.*

*Iste almificus presul humilibus suaviter blanditur, iste superborum colla confringit, iste derogatoribus suis vicem necessaria mordacitate restituens, virginitatem predicans, matrimonia casta defendens, virtutum certamina gloriosa collaudans, lapsus in clericis atque monachis pravitate accusans.*

*Vere dixerim catholicam hominis istius scientiam, sanam doctrinam, quocumque loco conversatus fuisset, stabilis perstitit fidei firmitatem.*

(1) *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 288-95. J'ai vu depuis lors le livre de F. Forlivesi signalé p. 262, note 1 ; il ne contient aucun renseignement utile pour notre sujet.

VIE DE S. JÉRÔME *BHL.* 3870-3871 (*P. L.*, t. XXII, col. 202) *Nam ut inexpugnabilem suae ecclesiae Dominus murum contra perfidos dementesque hereticos erigeret, huic viro in litterarum studiis pleriaue* καθηγητάς, *id est praeceptores, fuere...*

(Ibid., col. 206-207) *Modo humilibus suaviter blanditur, modo superborum colla confringit, modo derogatoribus suis vicem necessaria mordacitate restituens, modo virginitatem praedicans, modo matrimonia casta defendens, modo virtutum certamina gloriosa collaudans, modo lapsus in clericis, monachos pravitatis accusans...*

(Ibid., col. 207 med.) *Vere dixerim catholicam istius hominis prudentiam sanamque doctrinam; quocumque conversatus fuisset loco, stabilis perstitit fidei firmitate.*

Que l'évêque de Cervia soit ici l'emprunteur, et non vice versa, c'est déjà souverainement vraisemblable en soi; c'est de plus certain. En effet, si la Vie *BHL.* 3870-3871 n'est pas très ancienne (1), elle est néanmoins antérieure d'un demi-siècle environ, si pas davantage, à la mort de S. Léon IX († 1054) : car on en possède un exemplaire transcrit en l'an 1010 par un moine nommé Martin (2); la rubrique attribue la paternité de l'ouvrage à un autre moine du Mont-Cassin : *composita a Sebastiano monacho sanctissimi Benedicti* (3).

Dès lors, trois conclusions s'imposent :

1° Il y a lieu d'attacher une moindre importance aux détails que les trois phrases en question pourraient fournir pour la caractéristique de Léon IX. Leur origine purement littéraire ne leur ôte pas toute valeur — l'évêque de Cervia, contemporain du saint, ayant pu, sinon dû, choisir dans la Vie de S. Jérôme les traits qui rendaient le

(1) M. G. GRÜTZMACHER, *Hieronymus*, t. I (1901), p. 37-39, place au VIII° ou au IX° siècle la date de composition de la Vie *BHL.* 3869 et constate avec raison que la Vie *BHL.* 3873 est plus récente et la Vie *BHL.* 3870-3871 plus récente encore. — (2) Dans le manuscrit 148 du Mont-Cassin, fol. 80v-86. Cf. *Bibliotheca Casinensis*, t. III, pp. 306, 309. Les exemplaires manuscrits de cette Vie sont très nombreux; on peut en citer facilement une vingtaine datant du XI° siècle (par ex. Bruxelles 64 et II. 992; Châlons-sur-Marne 78; Douai 856; Mont-Cassin 142 et 147; Paris, Bibl. Nat. lat. 12600 et 15437; Rome : archives de Saint-Pierre A. 5; archives du Latran A. 80 et A. 81; Casanatensis 719; Vallicellana tomes I et IX; Vittorio-Emmanuele, Sessorianus 5; Turin F. II. 10 etc., etc.); mais nous ne nous souvenons pas d'en avoir jusqu'ici trouvé de plus anciens. — (3) Pierre Diacre a dû connaître ce manuscrit, mais il a mal compris ou du moins mal interprété la rubrique : il fait de Sébastien un contemporain de S. Benoît, un disciple du saint patriarche, au même titre que Marc et Simplicius. Cf. *Liber de viris illustribus*, c. 4 (*P. L.*, t. CLXXIII, col. 1013).

mieux la physionomie du pape Léon — mais elle diminue incontestablement leur portée.

2° L'antériorité du récit de l'évêque de Cervia relativement aux deux recensions parallèles (*BHL.* 4819 et 4824) est établie d'une manière plus claire encore que nous n'avions pu le faire l'an passé (1). Dans la seconde phrase, les deux autres recensions s'écartent nettement du texte de la Vie de S. Jérôme, reproduit fidèlement par l'évêque de Cervia, et leur rédaction *(iste derogatoribus suae vitae necessarium victum subministrans)* résulte visiblement non pas d'une erreur de copiste, mais d'un remaniement d'auteur.

3° Au contraire, dans la première phrase, c'est le copiste du manuscrit de la Vallicellana qui est pris en flagrant délit de négligence : comme ailleurs déjà (2), il a omis quelques mots *(ut, contra perfidos)* et en a mal transcrit quelque autres *(erigere, plerumque)*; l'évêque de Cervia (3), comme on peut le voir par les deux autres recensions, lesquels dérivent de son texte, ici du moins n'est pas en faute.

A. P.

(1) *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 269-71. — (2) Cf. ibid., p. 276 — (3) Cf. ibid., p. 289, note 2.

# LA VITA PRIMA URBANI V

## AUCTORE ANONYMO

Cette Vie fait partie d'un groupe de biographies pontificales (Benoît XII à Clément VII) publiées par Bosquet (1) en 1632. Baluze (2) la reproduisit dans ses *Vitae Paparum Avenionensium*, sous le titre de *Prima Vita Urbani V*, titre qu'elle a conservé dans le recueil d'Albanès (3). Cette biographie a exercé la critique de plusieurs historiens distingués, en particulier de Lindner (4), et récemment M. Georges Schmidt (5) lui a consacré une étude sérieuse et approfondie.

M. Schmidt, comme M. Lindner, attribue tout le groupe des biographies pontificales à un seul et même auteur, qui se trouvait à Rome au moment de l'élection d'Urbain VI et écrivit probablement à Avignon. Sur la personalité de l'auteur anonyme, tout ce qu'on pouvait dire a été dit; mais il y aurait lieu de discuter la date de composition et d'examiner encore les sources employées par l'anonyme.

### I

M. Lindner croit que les Vies de Benoît XII à Grégoire XI ont été écrites au commencement du règne de Clément VII; l'œuvre aurait été reprise entre 1404-1409 par l'auteur lui-même, corrigée au moins en deux endroits et menée jusqu'à la mort de Clément VII († 1394). M. Schmidt rejette toute retouche; les premières Vies, y compris

(1) Bosquet, *Pontificum Romanorum qui e Gallia oriundi, in ea sederunt, historia*. Parisiis, 1632. — (2) Baluze, *Vitae Paparum Avenionensium* (Parisiis, 1643), col. 363-98. — (3) Albanès-Chevalier, *Actes anciens et documents concernant le B. Urbain V pape* (Paris, 1897), p. 3-36. — (4) Th. Lindner, *Ueber einige Quellen zur Papstgeschichte im vierzehnten Jahrhundert*, dans Forschungen zur Deutschen Geschichte, t. XII, p. 251-57. — (5) Georg Schmidt, *Der historische Wert der vierzehn alten Biographien des Papstes Urban V*, dans Kirchengeschichtliche Abhandlungen, herausgegeben von D. Max Sdralek, t. III (Breslau, 1905), p. 157-73.

celle d'Urbain V et le commencement de celle de Grégoire XI (†1378), auraient été composées vers la fin du règne de Grégoire XI, au plus tard dans les premières années du pontificat de Clément VII; l'auteur aurait complété son travail dans la suite, en y ajoutant la biographie de Clément VII.

Les deux critiques s'accordent donc à trouver deux moments dans la composition de ces *Vitae Pontificum* : il leur semble impossible que la biographie de Clément VII ait été écrite immédiatement après celle de Grégoire XI, à cause de la différence d'allure et de ton qu'on remarque entre elles. La relation de l'élection d'Urbain VI, qui termine la vie de Grégoire XI (1) est d'un auteur contemporain, encore sous le coup de l'émotion; elle est pleine d'entrain et d'espoir. Le résumé de cette même élection qui ouvre la Vie de Clément (2), est terne, et toute la *Vita* marque la tristesse et le découragement devant les maux du schisme.

Cette raison, toute d'appréciation subjective, paraît peu péremptoire; car l'ardeur polémique déployée dans la narration de l'élection d'Urbain VI s'explique facilement : l'auteur fut témoin de ces troubles (3); peut-être même, en sa qualité de Français, fut-il menacé lui-même, et l'on comprend que les émotions subies autrefois soient restées bien vives dans sa mémoire et peut-être dans ses nerfs. De plus, pour un partisan acharné et convaincu comme il l'était des papes français, tout l'effort de la polémique devait précisément se porter sur la description des menaces, des troubles, des soulèvements de Rome, à cause desquels les cardinaux annulèrent l'élection d'Urbain. L'on comprend aussi que résumant en quelques lignes, au commencement de la Vie de Clément, les événements qu'il venait de décrire longuement, il n'y ait pas mis la même passion. Quant à l'opposition que Lindner et, après lui, M. Schmidt croient remarquer entre l'optimisme de la première et le pessimisme de la seconde, elle est illusoire. Dans son récit de l'élection d'Urbain, le but de l'anonyme est avant tout de dégager la responsabilité des cardinaux électeurs (4) : l'espoir exprimé n'est pas un sentiment personnel de l'auteur (5), mais celui des cardinaux, persuadés en ce moment qu'Urbain VI, la tempête passée, abdiquerait (6), et l'on sent déjà, à l'insistance de l'auteur, la profondeur de sa tristesse et de son

(1) BALUZE, op. c., col. 442-52. — (2) ID., col. 485. — (3) ID., col. 451-52. *Quae etiam extra conclave attentata sunt, ego ipse tunc Romae existens ut plurimum vidi.* — (4) ID., col. 450. — (5) Il ne s'agit nullement de l'espoir de voir tout le monde se détacher d'Urbain, comme le croit Lindner. — (6) ID., col. 450 : *Elegerunt credentes firmiter quod statum huiusmodi, etsi forte pro eorum indemnitate ad tempus acceptaret, ipsum tamen cito post dimitteret...* Suivent les raisons : *Praesens enim fuerat...* etc.

indignation. Si l'on veut bien le remarquer, l'auteur emploie exactement le même procédé littéraire lorsqu'il décrit l'élévation de Clément VII (1), avec cette différence que, dans ce dernier récit, au paragraphe qu'on pourrait qualifier d'optimiste succèdent des considérations sur les maux du schisme. L'absence de considérations semblables dans la relation de l'intronisation d'Urbain s'explique parfaitement par le mouvement de la pensée. La polémique, en cet endroit capital, accapare l'attention, et la principale préoccupation est de convaincre le lecteur de l'entière sincérité de la narration (2). Il n'en pouvait être autrement; car la légitimité du pape avignonais dépend de ces événements. Rien n'oblige donc à admettre deux moments dans la rédaction des Vies pontificales.

Il est moins probable encore que l'anonyme commença son œuvre et la poursuivit jusqu'à Urbain V, du temps de Grégoire XI. L'argument tiré du long éloge que l'auteur insère dans sa *Vita* est nul, comme nous le verrons bientôt. M. Schmidt croit pouvoir tirer parti de l'observation suivante : au commencement de chacune des biographies, se lit la formule stéréotipée : *seditque annis... mensibus... et diebus*. Or cette formule fait défaut au commencement de la Vie de Grégoire XI (3). Ce serait un indice que l'auteur écrivit ces lignes du vivant du pontife. Malheureusement pour lui, le critique n'a pas remarqué qu'à quelques lignes de là (4), à propos des événements qui eurent lieu, l'année même de l'avènement de Grégoire, on lit ces mots : *imo et quandiu Ecclesiae praefuit, continue aliquos notabiles inter eos habuit,* ce qui énerve singulièrement l'argumentation. Nous pouvons même affirmer que, certainement, ce passage n'a pas été écrit avant la mort de Grégoire (1378) et l'on peut présumer déjà avec vraisemblance que l'ensemble des Vies ne fut pas commencé avant cette date.

Il semble même impossible de placer la composition de la Vie d'Urbain V avant 1388 ou même 1390, à moins d'admettre avec Lindner des interpolations : hypothèse que nous écartons avec M. Schmidt, parce que rien ne nous invite à l'admettre.

Il s'agit du passage, si souvent invoqué, touchant la succession du Brabant.

Parmi les provinces que pouvait espérer Philippe le Hardi, en épousant Marguerite de Flandre (1369) (5), l'anonyme nomme le Brabant : *Et idem erat de materna* [successione], *in qua veniebat ducatus*

(1) Id., col. 487-88. Rien n'indique que l'auteur fût à Anagni en ce moment ; ce qui expliquerait déjà une différence d'allure. — (2) Id., col. 452. — (3) Id., col. 425. — (4) Id., col. 427. — (5) Albanès, op. c., p. 13. L'anonyme, suivant à l'aveugle sa source, Werner de Liège, place le mariage en 1365 ; à cette date, le pape annula les fiançailles de Marguerite avec le fils du roi d'Angleterre.

*Brabantiae post decessum amitae suae ducissae, de cuius posteritate spes nulla erat.* La duchesse Jeanne mourut en 1404. Lindner en conclut que ce passage ne peut pas avoir été écrit avant cette date; comme, pour de bons motifs que nous examinerons plus loin, il croit impossible de placer la rédaction de la *Vita* à une date si tardive, il se juge en présence d'une seconde rédaction. Pour M. Schmidt, au contraire, un écrivain en 1376 pouvait parler de l'accession de la maison de Bourgogne au trône brabançon : la phrase elle-même, nous reporte au passé et n'insinue nullement l'avènement effectif de cette maison au duché. Le raisonnement serait excellent, si de fait en 1376 on avait pu prévoir avec quelque certitude cette succession. Or il n'en est rien. Depuis 1357, l'héritage de Jeanne était promis en bonne et due forme aux proches parents de son mari, Wenceslas de Luxembourg; même en 1383, à la mort du duc, rien ne fut changé. En 1390 seulement, Jeanne, circonvenue depuis longtemps par Philippe, annula son premier testament et institua Marguerite de Flandre héritière du duché de Brabant : les États brabançons ne souscrivirent pas sans difficulté à cet acte (1). Ce n'est donc que quelques années après 1390 que l'erreur d'optique de notre anonyme devient explicable; ce qui nous rapproche singulièrement de 1394, date de la mort de Clément VII et favorise l'hypothèse que toutes les Vies furent composées en une fois. Le dernier argument de Lindner pour conjecturer l'existence d'une seconde rédaction, embarrasse visiblement M. Schmidt, qui ne veut ni de deux rédactions ni de composition tardive. A propos de la succession de Hollande, l'anonyme annote : *Ludovicus, dux Bavariae... comitatum (Hollandiae) dedit filio suo Willelmo; quem usque ad tempora nostra pacifice tenuit posteritas sua* (2). Or, en 1356, Guillaume fut atteint de folie et en 1358 enfermé au château du Quesnoy. Le gouvernement échut à son frère Albert avec le titre de régent; il succéda en 1388 à Guillaume, qui n'avait pas d'enfants, et laissa en 1404 la couronne comtale à son fils Guillaume. D'après Lindner, l'anonyme confondit le neveu et le fils; mais cette erreur même n'a pu être commise qu'à partir de 1404. M. Schmidt interprète le mot *posteritas* dans le sens plus élastique de successeur, et comme Albert gouverna en réalité depuis 1358, bien qu'au nom de son frère, la phrase ne s'oppose nullement selon lui à l'hypothèse d'une rédaction faite vers 1376. On l'avouera, l'explication est pénible, et il semble bien qu'il faille au moins placer cette rédaction après la mort du comte (1388); surtout si l'on compare l'anonyme avec sa source : ...*cuius comitatum... Bavarus*

(1) Pirenne, *Histoire de Belgique*, t. II (Bruxelles, 1903), pp. 171, 205. — (2) Baluze, op. c., col. 250

*praedictus filio suo contulit, qui eum possidet in diem hodiernum* (1). Ce passage engagerait même à placer la rédaction en 1404, si d'autres faits ne s'y opposaient (2). En effet, après le siège d'Avignon (1403) on comprendrait difficilement que l'anonyme ait pu écrire au sujet de l'acquisition d'Avignon par Clément VI : *Quod, quantum eidem Romanae Ecclesiae utile et fructuosum extitit, inaestimabile est, cum hodie non habeat locum alium in toto orbe in quo liberius et securius commoretur* (3). De plus, s'il faut en croire Albanès (4) le plus ancien manuscrit contenant ces Vies date de la fin du XIV[e] siècle (ms. D.). Ces constatations excluent donc 1404. La véritable solution semble la suivante : le mot *sua (posteritas sua)* se rapporte, non pas nécessairement à Guillaume, mais bien au duc de Bavière, et dès lors il suffit de reculer la composition de la *Vita* au delà de 1388, pour avoir un sens satisfaisant, sans qu'il soit nécessaire de la rejeter jusqu'en 1404.

En résumé, d'après l'ensemble des indices relevés jusqu'ici, il semble difficile de placer la rédaction de la *Vita Urbani* avant 1388; selon toute probabilité, il faut même la porter au delà de 1390 et l'hypothèse la plus naturelle est que l'ouvrage fut composé d'un trait après la mort de Clément VII († 1394). Mais il ne serait pas sans inconvénient de reculer la date de composition au delà de 1400 et impossible de la différer jusqu'en 1404.

## II

Pour ceux qu'auraient convaincus ces raisonnements, il serait facile de retrouver une nouvelle source de la *Vita prima*, que n'ont signalée ni Lindner ni M. Schmidt. Il y a même moyen de l'établir indépendamment des considérations précédentes; les conclusions auxquelles ont conduit jusqu'ici nos recherches s'en trouvent confirmées.

Dès 1375, Waldemar, roi de Danemark, avait fait des démarches auprès de Grégoire XI pour obtenir la canonisation d'Urbain V (5). De 1376 à 1379, on dressa les procès-verbaux des faveurs obtenues par l'intercession du saint pape (6). A de nouvelles instances du roi de France, de la reine de Naples et d'un bon nombre de prélats (7), Clément VII répondit par une bulle du 17 avril 1381 nommant des

(1) ECCARD, *Corpus historicum medii aevi*, t. I, p. 1502. — (2) Nous avons rejeté l'hypothèse d'une seconde rédaction, comme insuffisamment justifiée. — (3) BALUZE, op. c., col. 263. — (4) ALBANÈS, op. c., p. 4. — (5) RAYNALDUS, *Annales ecclesiastici*, t. VII, ad ann. 1370, XXIV. — (6) ALBANÈS, op. c., p. 117-365. — (7) RAYNALDUS, t. c., a. 1381, XLVIII.

commissaires chargés d'informer sur la vie et les miracles d'Urbain V. Le postulateur de la cause, Pierre Olivier de Falgar, présenta en 1382 (1) à la commission un mémoire détaillé (2). Il est manifeste que ce mémoire fut connu de l'anonyme et qu'il y puisa largement (3).

On peut remarquer, en effet, avec M. Schmidt, deux parties dans la *Vita prima* : la première affectant la forme d'annales, inspirée principalement par Werner de Liége (4), la seconde, au contraire, indépendante de celui-ci, ne contient plus d'éléments chronologiques; c'est une sorte de portrait d'Urbain V. M. Schmidt se fonde justement sur cette seconde partie pour montrer que l'anonyme connut intimement Urbain. Or cette partie n'est que le résumé du procès de béatification.

La dépendance mutuelle des deux documents se démontre aisément.

| Procès | Vita |
|---|---|
| N° 77. *Contra ambiciosos in beneficiorum pluralitate processit et multos privavit omnibus queque mundialiter et ambiciose tenebant et certas super hoc edidit constitutiones.* | P. 32. *Multos ex illis qui plura obtinebant privavit, relictis eis tantummodo illis quae suis statui et sufficientiae congrue convenire iudicavit. Super quo etiam constitutionem edidit quae incipit : Horribilis...* |
| N° 121... *demonstravit se bonas personas et licteratas diligere, illis multipliciter proficiendo et illas promovendo...* N° 123 *suis expensis cum illis magistris artium in diversis locis tenuit ultra mille studentes et tenebat et tenuit usque ad tempus mortis sue inclusive.* N° 124. *Item quod quando aliqui ex illis erant provecti in illis scientiis primitivis, ut plurimum suis expensis mittebat eos ad studia generalia ad alias facultates... et loco recedencium alios surrogabat et surrogavit.* | P. 33. *Viros litteratos valde dilexit, multosque ex ipsis promovit et exaltavit ; et ut daret caeteris ad discendum materiam et opportunitatem, quamdiu vixit in papatu, suis expensis tenuit in diversis studiis mille studentes ; ex quibus cum aliqui iam erant provecti, aut alias deficiebant, illorum loco alios continue subrogavit.* |

(1) Albanès, *Abrégé de la vie et des miracles du B. Urbain V* (Paris, 1872), p. 191-93. — (2) Publié dans Albanès, *Actes anciens et doc.*, p. 379-480. — (3) Pour la date, il est dit dans le document : *A duodecim annis proxime preteritis et citra et supra... postquam huiusmodi temporalis vitae cursum explevit...* Albanès, op. c., p. 376... Nous ne savons pas pourquoi en tête du document Albanès écrit la date 1390. — (4) Publiée dans Albanès, op. c., p. 37-49.

Nº 165. *Item quod prefatus dominus Urbanus appropinquans morti, ut sibi et aliis videbatur, fecit vocari omnes familiares suos, confessorem eius et camerarium et quam plures alios notabiles dominos et coram eis devote dixit et expressit se tenere et credere firmiter et confiteri simpliciter, quicquid sancta catholica et apostolica Ecclesia credit, docet et predicat, et si in preteritum, legendo, docendo, conferendo aut disputando aliud vel aliter dixisset, totum illud, in quantum insanum vel malesonans esset, revocavit et revocabat et se intellexisse et intelligere sub determinatione catholice fidei orthodoxe fuit protestatus et asseruit.*

P. 35. *Sed cito magna infirmitas ipsum arripuit, ex qua sentiens se gravari mortemque sibi propinquam existimans... ad illa quae animae suae salutem concernere poterant totaliter se convertit, humiliterque et devote saepius confessus est, et caetera ecclesiastica sacramenta suscepit. Praesentibus etiam camerario, confessore, pluribusque aliis familiaribus suis, ac aliis multis notabilioribus personis dixit et asseruit se tenere et credere firmiter, sicque simpliciter confessus est, quidquid sancta Ecclesia catholica et apostolica tenet, docet et praedicat. Et si per prius legendo, docendo, conferendo, praedicando, disputando vel quovis modo aliud dixerat, totum id revocavit voluitque haberi pro non dicto, submittens se et dicta sua huiusmodi, correctioni et determinationi dictae sanctae matris Ecclesiae, a qua asseruit nunquam se deviasse scienter.*

L'emprunt ne peut faire de doute; mais à qui revient la priorité? Ceux qui auraient accepté la date que nous avons essayé d'établir, n'hésiteront pas sur la réponse à donner au problème; mais la seule comparaison des textes nous invite à la même solution.

Pour qui lit les deux documents et les compare dans leur ensemble, l'impression totale est toute en faveur du Procès : malgré ses formes juridiques, on y sent souvent plus de vie que dans les passages parallèles de la *Vita*. La comparaison du second paragraphe de la page 31, avec le nº 141 du procès est instructive à ce sujet. Mais l'exemple le plus frappant est encore la description de la mort du pontife, dont le lecteur a déjà rencontré un extrait plus haut. Tout le nº 167, si vivant, a été résumé en quelques lignes froides et sèches, tandis que le nº 165, transcrit plus haut, a passé en entier chez l'anonyme.

| Anonyme | Procès |
| --- | --- |
| P. 35. *Mortemque sibi propinquam existimans, ad ea vacare destitit et ad illa quae* | Nº 167. *Item quod existens in eadem egritudine cum non posset comode per se ipsum missam celebrare, fecit suum confessorem predictum venire et confessus fuit eidem peccata sua humillime more suo et devote, et* |

| | |
|---|---|
| *animae suae salutem concernere poterant totaliter se convertit, humiliter et devote saepius confessus est et caetera ecclesiastica sacramenta suscepit.* (Suit la profession de foi donnée plus haut.) *Tandem vero post multa bona et virtuosa opera in Domino requievit die XIX mensis decembris anno Domini MCCCLXX, pontificatus sui anno nono ...* | *ex post fecit per dictum confessorem suum missam in sui presentiam celebrari; qua celebrata et per ipsum audita, devotissime sacratissimum sacramentum corporis domini nostri Ihesu Christi recepit, more catholico, cum quanto potuit amoris ac venerationis affectu, prout omnibus sibi astantibus videbatur et visum fuit; et processu morbi postea ingravescente, aliis omnibus sacramentis ecclesiasticis devotissime per eum receptis, anno etatis sue sexagesimo primo, die decima nona mensis decembris circa horam nonam, pontificatus sui anno nono, in camera domus habitationis domini cardinalis Albanensis, ianuis patentibus et apertis omnino, ut quilibet volens ad videndum eius finem felicem et catholicum introire posset, salutifere sancte crucis signum tenens in manibus, animam suam Creatori recommendans, de misero carnis eductus ergastulo, ad celestia, ut creditur, evolavit, vestitus semper existens...* |

La disposition des documents renforce encore cette impression, un peu subjective peut-être. Le rapport du postulateur de la cause se compose de 179 numéros mêlant sans ordre les circonstances importantes de la vie et les côtés anecdotiques, qui n'ont de valeur que comme le geste révélateur d'un état d'âme : nul souci de la chronologie : la canonisation d'Elzéar, 15 avril 1369 (n° 52), est placée à la suite de la visite de Jean Paléologue, 18 octobre 1369 (n° 51); celle-ci se trouve avant le voyage du pape à Rome, mai 1367 (n° 140), etc.

Au contraire, dans la deuxième partie de la *Vita*, l'ordre est très apparent. Tout le côté proprement historique, objet de la première partie, est volontairement omis : l'auteur y traite méthodiquement des vertus du saint et des qualités de l'administrateur. Pourquoi le rapporteur eût-il bouleversé l'ordre et la chronologie s'il s'était inspiré de la Vie anonyme, dans laquelle il trouvait un cadre historique tout tracé?

A cet indice, tiré de la disposition générale des deux pièces, peut s'ajouter cette considération : étant donnée la dépendance certaine des documents démontrée plus haut, les passages suivants se rapprochent suffisamment pour qu'on puisse les croire en relation mutuelle. On peut facilement considérer les premiers comme le résumé des seconds; l'ordre inverse ne se conçoit guère.

| Anonyme | Procès |
|---|---|
| P. 30 et 31. Constructions et fondations. | Semble résumer n[os] 111, 114, 115. |
| P. 31. Restaurations à Rome. | N[os] 91, 55, 141. |
| Libéralités envers les églises. | N[os] 66 à 69, 116 à 120. |
| P. 32. Applications aux affaires. | N[os] 144, 149. |
| Amour de la justice. | N[os] 144, 145, 152, 153, 154; bulle? |
| Zèle contre la corruption et les injustices des clercs; | N[os] 75, 76, 78, 79; bulle? |
| contre la multiplicité des bénéfices. | N° 77 et bulle. |
| P. 33. Faveurs accordées aux lettres. | N[os] 121, 123, 124, 126, 127. |
| L'Université de Montpellier. | N° 128. |
| Zèle à protéger les libertés ecclésiastiques. | N[os] 151, 143, 148. |
| Amour des pauvres. | N[os] 132, 133, 134, 158, 160. |
| Intervention en faveur des églises grevées par tailles et guerres. | Bulle du 27 févr. 1363; n° 74. |
| P. 34. Enquêtes sur les mérites des clercs à promouvoir. | N[os] 47; 156. |
| Surveillance des mœurs de la curie. | N[os] 152, 153, 57, 58. |
| P. 35. Détachement des affections humaines. | N[os] 71, 72 et source différente. |
| Amour pour tous. | N° 22. |

Quelques exemples feront mieux saisir encore la difficulté qu'il y aurait à supposer que l'anonyme a servi de source au Procès. Le premier semble décisif, si l'on compare le texte de l'anonyme avec sa source (Werner) et avec le Procès; on devrait supposer, dans l'hypothèse que nous rejetons, que le rapporteur a justement omis les détails que l'anonyme a puisés dans Werner.

| Procès | Anonyme | Werner |
|---|---|---|
| N° 52. *Item quod prefatus domnus Urbanus in Urbe apud Sanctum Petrum canonisavit et sanctorum confessorum cathalogo annotavit sanctum Elziarium quondam comitem Ariani, pro quo ibidem publice coram dominis tunc cardi-* | P. 24. *Anno Domini MCCCLXIX die XV mensis aprilis Romae dictus Urbanus Papa canonizavit et sanctorum confessorum catalogo annotavit sanctum Alziarium quondam comitem Ariani, natione Provincialem, multis et magnis* | P. 46. *Anno Domini MCCCLXVIIII, die dominica XV aprilis, adscripsit sanctorum catalogo sanctum Alziasium praedictum, statuens eius festum ...* P. 45. *Eodem anno* |

*nalibus et toto clero et populo Romano ad hoc devote congregato solempniter predicavit in laudem dicti sancti et eius facta et exempla virtutem sancte fidei catholice declaravit et collaudavit palam et publice.*

*miraculis coruscantem, in cuius commendationem fecit sermonem valde solemnem et audientibus multum utilem et aedificativum.*

*(68) ... declaravit canonizandum S. Alziasium olim comitem Ariani, cuius corpus est in civitate Aptensi in Provincia, et claret multis miraculis.*

La faute de chronologie au sujet de la succession de Brabant (1) renforce encore le raisonnement.

Très suggestive aussi la comparaison des n° 111 et 112 avec le § 1 de la page 31 ; de même, les passages que nous avons cités plus haut, si l'on compare le texte complet du Procès avec l'anonyme. Pour finir, un dernier exemple :

**Procès**

N° 114. *Item... quod prefatus dominus Urbanus erexit novum collegium canonicorum secularium cum uno presidente decano apud ecclesiam et in ecclesia Beate Marie de Quesaco, diocesis Mimatensis, et loci illius redditus ad sufficientiam augmentavit, ubi eius expensis edificatum fuit et est fortalicium post eius mortem, iuxta ordinationem quam ipse vivens fecerat et fecit, ad tuitionem dicte ecclesie et collegii et securitatem patrie et compatriotarum, ut proxime est dictum de Bodoesco.*

**Anonyme**

P. 31. *In ecclesia etiam de Quesaco, dictae diocesis, ubi est oratorium spirituale et devotum Beatae Mariae virginis, collegium novum instituit certorum canonicorum secularium et decani qui ipsis habeat praesidere, pro quorum sustentatione sufficienti redditus et proventus multos acquisivit et ordinavit, fecitque dictam ecclesiam muris et turribus altis circumdari.*

Rien d'invraisemblable d'ailleurs que notre anonyme résume le procès de canonisation. M. Schmidt reconnaît qu'il s'inspire parfois des documents pontificaux. Il est manifeste que son paragraphe sur les Grandes Compagnies est un résumé des bulles d'Urbain V (2) ; de même, les termes par lesquels est exprimée l'acceptation de la tiare par

(1) Voir p. 308. — (2) Albanès, op. c., p. 10 ; Prou, *Relation politique du pape Urbain V avec les rois de France,* dans Bibliothèque de l'École des Hautes Études (Paris, 1888), p. 31 et suiv. ; Denifle, *La Guerre de cent ans et la désolation des églises,* etc., t. I (Paris, 1899), p. 443 et suiv.

Urbain, paraissent empruntés aux lettres du 7 novembre 1362 (1). Résumer des pièces officielles rentre donc dans les habitudes de notre auteur; et si, après ces constatations, on se reprend à comparer la seconde partie de la *Vita* avec le Procès, on saisira sans peine qu'il y a entre ces deux documents la même relation qu'entre la *Vita* et les documents pontificaux : c'est le même procédé et la même méthode.

Remarquons enfin que, à peu de renseignements près, probablement puisés dans des lettres pontificales, on retrouve dans le Procès tous les détails qu'on lit dans la seconde partie : le Procès, au contraire, renferme bien des renseignements négligés par l'anonyme. Ces omissions s'expliquent naturellement par la nécessité où se trouvait ce dernier de ne pas allonger démesurément une Vie déjà longue, destinée à faire partie d'une collection de biographies. Mais comment comprendre le silence du Procès au sujet de la réforme du Mont-Cassin, dont l'anonyme parle dans sa première partie (2), si celui-ci a servi de source? Le Procès, en effet, relate avec soin ces sortes de renseignements.

M. Schmidt s'étonne d'une certaine disproportion entre la biographie d'Urbain V et celle des autres pontifes. L'auteur a coutume de résumer, juste avant la relation de la mort, les principaux titres de gloire qui n'ont pas trouvé place dans la chronologie. Cet éloge, en général assez court, est remplacé ici par le portrait développé qui forme la deuxième partie de la *Vita*. M. Schmidt conclut de la longueur inacoutumée de cet éloge que l'auteur approcha la personne d'Urbain; et de ce que l'éloge consacré à Grégoire XI, qu'il dut aussi connaître, est si bref, il infère que les événements interrompirent l'anonyme dans son travail et qu'il eut hâte de raconter les troubles qui accompagnèrent l'élection d'Urbain VI. L'explication semble plus simple : c'est affaire de documents. L'auteur ayant sous la main des documents aussi précieux que le Procès, ne voulut pas les négliger; pour les autres Vies il fut réduit à des documents moins étendus, peut-être à des ouï-dire.

Une dernière question. L'auteur employa-t-il le Procès pour la première partie de son œuvre? Il semble bien que oui. De même qu'il compléta Werner au moyen de notices sur les cardinaux, de documents pontificaux, bulles, etc.; de même il emprunta quelques détails complémentaires au Procès. Ainsi les antécédents d'Urbain V paraissent puisés dans les n[os] 10, 12, 14, 19, 20 de cette pièce; les manœuvres électorales dans les n[os] 26, 27, 28, 29; la consécration du monastère de Montpellier a été complétée au moyen

(1) LECACHEUX, *Lettres secrètes et curiales du pape Urbain V*, p. 2. — (2) ALBANÈS, op. c., p. 27.

des n[os] 103, 110, etc. Werner ignore la cause du retour du pape à Avignon; l'anonyme la connaît, mais il ne fait que développer celle que donne le Procès (n° 140). Le chanoine de Liége ne connaît pas la valeur des bustes d'argent des apôtres Pierre et Paul; mais le Procès (n[os] 97 et 98) fournit à l'anonyme tous les détails dont il a besoin.

La partie vraiment originale de l'œuvre de l'auteur des *Vitae Pontificum,* ou du moins celle qu'on n'a pas encore pu identifier, se trouve donc singulièrement réduite.

E. Hocedez, S. I.

---

# BULLETIN

## DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

**N. B. Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.**

69. — * Dom Fernand Cabrol. **Les origines liturgiques.** Conférences données à l'Institut catholique de Paris en 1906. Paris, Letouzey et Ané, 1906, in-8°, viii-373 pp. — Le volume comprend deux parties, dont la première (p. 1-188) est une série de huit conférences sur l'esthétique dans la liturgie, la liturgie envisagée comme science, les origines liturgiques, la composition liturgique, le style liturgique, la messe, le baptême, la semaine sainte et les origines de l'année liturgique. Ces conférences, solides quoique très élémentaires, s'adressent à un public peu initié à la matière. Œuvre d'un spécialiste, elles sont bien faites pour servir de première introduction à des études plus approfondies. Peut-être auraient-elles gagné à être débarrassées, en vue de l'impression, de certains détails que la nécessité de stimuler l'attention de l'auditoire peut seule justifier; ainsi l'anecdote rapportant la boutade de cet original qui regrette d'avoir à lire des psaumes dans son bréviaire, parce qu'il les trouve trop juifs. Ces propos de fanatique, en supposant qu'ils aient été tenus, ne méritent guère de passer à la postérité.

Les appendices, qui forment la partie principale du volume (p. 191-372, d'une impression plus serrée), s'adressent plutôt aux savants et renferment les dissertations suivantes: 1° Note sur les documents liturgiques; 2° Sur la méthode en liturgie; 3° Le premier des calendes de janvier et la messe contre les idoles; 4° La liturgie mozarabe et le *Liber ordinum;* 5° Le *Book of Cerne* et les liturgies celtiques; 6° Les messes de S. Augustin; 7° Centonisations patristiques dans les formules liturgiques; 8° Les origines de la messe et le canon romain. Les appendices 6° et 7° sont dus à la plume de dom M. Havard. L'auteur y montre que les rédacteurs de textes liturgiques ont beaucoup puisé dans S. Augustin. Le titre de *Missa sancti Augustini,* que l'on rencontre dans certains sacramentaires, s'explique par ces sortes d'emprunts. H. D.

70. — R. Loddo. **Note illustrative su un manoscritto del secolo XVIII con documenti epigrafici romani, bizantini e medioevali dell' agro Cagliaritano,** dans l'Archivio storico Sardo, t. II, (1906), p. 36-59. — Le manuscrit épigraphique décrit par M. L. a pour auteur Michel Plazza, professeur de chirurgie à Cagliari en 1759. Parmi les textes qu'on y relève, nous signalerons le n° 23, ainsi conçu : *B. M. Greca quiescit in pace vixit annis XX menses II dies XVIII deposita pridie idus ianuarias*. Nous négligeons les monogrammes, les croix et autres symboles dont cette inscription est parsemée. La typographie ne saurait rendre la physionomie de l'ensemble, et il est à désirer qu'on nous donne un fac-similé de l'épitaphe originale, qui se trouve encore dans l'église de Sainte-Greca à Decimomannu. Mommsen, qui se défiait à bon droit des inscriptions chrétiennes de Sardaigne, dont il a été fait l'étrange abus que l'on sait, n'a pas accueilli dans le *Corpus* l'épitaphe de Greca, dont il n'a pu voir l'original et qu'il n'a connue vraisemblablement que par une copie suspecte. A s'en tenir au texte de l'inscription, celle-ci ne mérite en aucune façon d'être jugée apocryphe. C'est la pierre tombale d'une jeune chrétienne morte en la paix du Seigneur dans sa vingt et unième année. Greca n'a certainement pas subi le martyre. Mais les épigraphistes sardes bien connus du commencement du XVIII[e] siècle n'en ont pas jugé ainsi. Ils voyaient des martyrs partout, et c'est ainsi que le *B(onae) M(emoriae)* du début est devenu pour eux *B(eata) M(artyr)*. Ce n'est malheureusement pas le seul méfait de ce genre qu'ils ont à se reprocher. H. D.

71. — **Νέος Ἑλληνομνήμων, τριμηνιαῖον περιοδικὸν σύγγραμμα συνταασσόμενον καὶ ἐκδιδόμενον ὑπὸ Σπυρ. Π. Λάμπρου, I-III.** Athènes, Sakellarios, 1904-1906, in-8°. — A côté de ses nombreuses publications sur l'histoire et l'archéologie de son pays, M. Sp. L. trouve moyen d'éditer un recueil trimestriel, qui en est déjà à son quatrième volume, et dans lequel il donne au public une foule de travaux et de documents qui s'étaient accumulés dans ses cartons. Parmi les sujets variés qui s'y trouvent représentés et qui presque tous méritent d'attirer l'attention des byzantinistes, nous ne ferons qu'indiquer cette fois deux importantes contributions à l'hagiographie. La première intitulée **Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν μονῶν τῶν Μετεώρων** (II, 49-156), est un recueil de documents relatifs aux fameux monastères des Météores, suspendus aux rochers du Pinde, en Thessalie. Le premier est la Vie de S. Athanase, fondateur, au XIV[e] siècle, du couvent de la Transfiguration, le principal de ce groupe : **Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἀθανασίου, ὁποῦ ἀσκήτευσε εἰς τοὺς Σταγοὺς εἰς τὸν λίθον ὁποῦ ἀπ' αὐτὸν ὠνομάσθηκε Μετέωρον** (p. 61-87). C'est

une paraphrase en grec moderne, par un moine du mont Athos, Néophyte Christopoulos (XVIII[e] siècle), de la vie du fondateur par un contemporain. L'original est perdu, et le texte publié par M. L. en tient lieu plus avantageusement, comme il le montre bien, que la version publiée dans l' Ἀκολουθία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἀθανασίου τοῦ ἐν Μετεώρῳ ἀσκήσαντος (Venise, 1788). Une autre série de documents hagiographiques a pour objet les frères Nectarios et Théophane, fondateurs du monastère de Barlaam, au XVI[e] siècle, imparfaitement connus par une Ἀκολουθία imprimée à Venise en 1803 (et non en 1815, comme l'avait dit Sathas). Le principal est le Βίος καὶ πολιτεία Νεκταρίου καὶ Θεοφάνους τῶν αὐταδέλφων καὶ ὁσιωτάτων πατέρων, ῥηθεὶς δὲ καὶ συγγραφεὶς ἐν συνόψει ἀπὸ προσώπου αὐτῶν (p. 98-107). Cette autobiographie est suivie du testament des deux frères, daté de 1542 (p. 107-13), et de quelques autres pièces, parmi lesquelles un Ὑπόμνημα ἐγκωμιαστικόν (p. 121-30). M. L. y joint la Vie d'un compatriote des fondateurs, qui étaient de Joannina, le νεομάρτυς Jean, décapité à Constantinople en 1526. Sa mémoire se célèbre le 18 avril, et ses reliques sont conservées aux Météores, dans le monastère de Barlaam. M. L. rappelle à ce propos un autre néomartyr, Nicodème des Météores, et il établit que la vraie date de sa mort est le 16 août 1551.

Dans le tome III (p. 131-222), nous trouvons le texte de la Vie de S. Nicon, surnommé ὁ Μετανοεῖτε (26 novembre), d'après le manuscrit du monastère Athonite de Koutloumousiou 210. Le document n'est pas sans importance pour l'histoire de Sparte et du Péloponnèse au X[e] siècle. M. L. en a fait ressortir les mérites dès 1901 dans un article republié dans ses Μικταὶ σελίδες (Athènes, 1905), p. 401-406. La Vie de S. Nicon n'était pas entièrement inconnue. Il en existe à la bibliothèque Vaticane, fonds Barberini VI. 22 (voir notre catalogue dans *Anal. Boll.*, XIX, 112), un autre exemplaire, sur lequel le P. Sirmond a fait sa traduction publiée par Martène et Durand, *Amplissima Coll.* VI, 837-87. Une collation complète du manuscrit Barberini avec celui du mont Athos révélerait des divergences assez notables, dont un futur éditeur ne pourra manquer de tenir compte. H. D.

72. — * Charles Plummer. **On two Collections of Latin Lives of Irish Saints in the Bodleian Library, Rawl. B. 485 and Rawl. B. 505,** dans Zeitschrift für celtische Philologie, t. V (1905), p. 429-54. — Les deux manuscrits étudiés par M. P. contiennent une seule et même collection de trente-six Vies de saints irlandais, lesquelles, dans le ms. 485 ont été transcrites à la file, sans principe d'ordre apparent, tandis que le ms. 505 les présente rangées selon l'ordre du calendrier. L'intéressante collection conservée dans ces

exemplaires a été examinée avec un soin extrême par M. P.; ses minutieuses investigations lui ont permis d'établir solidement les conclusions suivantes : 1° le ms. 505 est plus récent que le ms. 485; il a été transcrit, et transcrit directement, sur ce dernier; 2° quand la collection contenue dans les deux mss. Rawlinson s'écarte notablement des textes que nous ont conservés le *Codex Salmanticensis* et le *Codex Kilkenniensis*, elle représente presque partout une recension plus récente; exception doit être faite pour la Vie de S. Ciaran de Clonmacnois et peut-être aussi pour la Vie de S. Flannan; 3° le ms. Rawlinson B. 505 doit être identifié avec un ms. souvent utilisé par Colgan et désigné par lui sous les noms de *Codex Inisensis*, *codex Insulensis*, *codex Insulae Sanctorum*, codex *Lochrivensis* (du monastère de Saints' Island dans le Lough Ree); à tout le moins le manuscrit B. 505 est un frère jumeau de l'exemplaire employé par Colgan. Tout cela est établi avec une clarté parfaite et une surabondance de preuves. Un seul regret, c'est que M. P. se soit borné (p. 430-32) à donner une simple liste des Vies dont se compose le légendier Rawlinson B. 485 + 505; on eût été heureux de recevoir d'une main aussi exercée un vrai catalogue, avec identification précise de toutes les pièces. A. P.

73. — Anton E. Schönbach. **Ueber Gutolf von Heiligenkreuz.** Untersuchungen und Texte. In-8°, 129 pp. = Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Klasse der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, t. CL (Wien, 1905), fascicule II. — Étude solide et intéressante sur la vie et les œuvres d'un moine cistercien de la seconde moitié du XIII[e] siècle. Quant à la vie de Gutolf, il faut surtout signaler les pages (p. 59-81) où M. S. examine les rapports du moine d'Heiligenkreuz avec la vénérable Wilbirge de Saint Florian et particulièrement l'aventure très étrange racontée dans la *Vita Wilbirgis* (*BHL*. 8887). M. S. y voit une plaisanterie du bonhomme; une bien forte plaisanterie, en vérité, « très hardie et peu convenable », comme dit fort bien M. S. — Parmi les œuvres de Gutolf, deux regardent l'hagiographie : une Vie de S. Bernard en vers latins (*BHL*. 1237), dont M. S. s'occupe p. 38-45, et un autre poème latin, dans lequel est racontée, sous forme de dialogue, la Passion de S[te] Agnès; il était inédit et M. S. le publie p. 82-94 d'après le ms. 300 d'Heiligenkreuz. A. P.

74. — * Rev. John Begley. **The Diocese of Limerick ancient and medieval.** Dublin, Browne & Nolan, 1906, in-8°, xxiv-469 pp., illustrations. — M. B. s'est proposé de fournir des renseignements précis sur l'histoire des différentes localités du diocèse de Limerick, tout en

conservant à son travail, grâce aux groupements des faits, l'unité qui donne du charme à l'histoire (préface, p. XVI). Après une courte description de cette partie de l'Irlande et de l'organisation politique de ses habitants lors de l'arrivée des premiers missionnaires, il raconte brièvement l'évangélisation de la contrée, la fondation des premiers monastères et les invasions successives des Danois et des Normands. Arrivé au XIII^e siècle, il change le plan de son ouvrage, et s'attache moins à grouper logiquement les différents événements, qu'à suivre avec une rigueur excessive l'ordre chronologique, en procédant siècle par siècle. Il reprend ainsi successivement, pour le XIII^e, le XIV^e et le XV^e siècles, l'histoire politique et religieuse de la ville épiscopale et du diocèse. Cette nouvelle disposition est assez arbitraire, elle nuit à l'unité de l'exposé et rend les redites inévitables.

Sous chacune des rubriques que nous venons d'indiquer, l'érudit auteur a réuni un nombre très considérable de renseignements; on y trouve des listes d'anciennes églises avec leur description et des indications sur les fêtes particulières qui s'y célébraient, le nom des bénéficiaires de certaines charges ecclésiastiques ou civiles, une histoire abrégée des évêques, la nomenclature des monastères ainsi qu'un aperçu rapide de leur histoire. Mais parmi ces chapitres si pleins de documents, l'hagiographie n'occupe qu'une place très restreinte. Quelques pages à peine sont consacrées à S. Patrice; encore sont-elles empruntées à l'ouvrage déjà ancien de Cusack. Il est fait également mention de S^te Itte et de S. Brendan. Une carte, placée en tête du volume, représente le diocèse de Limerick divisé selon ses anciens tuaths et leurs paroisses. L'itinéraire que suivit S. Patrice lorsqu'il évangélisa le diocèse s'y trouve tracé; il serait opportun d'avertir le lecteur de la manière dont il a été établi, et comment ont pu être déterminées, même approximativement, les limites des différents tuaths. Ce travail fournirait un précieux appoint à la topographie ancienne du diocèse.

Le livre de M. B., je le crains bien, paraitra à plusieurs d'une lecture pénible à cause de la grande masse des faits énumérés, lesquels, en dépit des intentions de l'auteur, ne sont pas suffisamment reliés entre eux par des vues d'ensemble et des idées générales. Quant à ceux qui voudront non pas lire l'ouvrage, mais s'en servir comme d'un répertoire, ils regretteront sans doute que l'auteur n'ait pas indiqué plus soigneusement ses sources; ils lui auraient su gré d'avoir donné à son travail une allure plus scientifique et plus méthodique, et surtout de l'avoir muni de tables plus complètes. Tel qu'il est, le livre marque un progrès notable sur les travaux consacrés au même sujet et fournit une utile contribution à l'histoire ecclésiastique de l'Irlande.

H. MORETUS.

75. — *Arnold Nüscheler und Konrad Lütolf. **Die Gotteshäuser der Schweiz. Historisch-antiquarische Forschungen.** *Kapitel Hochdorf* (extrait du Geschichtsfreund, t. LVII, 1902, p. 93-128). *Dekanat Sursee*, in-8°, 69 pp. (extrait du Geschichtsfreund, t. LX, 1905). *Dekanat Willisau*, in-8°, 47 pp. (extrait du Geschichtsfreund, t. LXI, 1906). — L'ouvrage de M. N. est trop connu pour que, à l'occasion d'une nouvelle reprise de son travail, il soit nécessaire d'en expliquer la nature et le but. Mais il n'est peut-être pas superflu de rappeler sur quel plan il a été conçu et quelles parties en ont été exécutées jusqu'à présent. D'autant plus que le principe d'ordre adopté a donné à l'ouvrage une ordonnance un peu archaïque, et que la longue durée et les vicissitudes de sa publication, non moins que l'absence de tables et l'insuffisance des rappels, rendent difficile de s'y retrouver et d'en faire usage.

Ainsi qu'il s'en explique dans sa préface, écrite en 1864, M. N. a groupé les églises de Suisse, non d'après les cantons actuels mais d'après les anciens diocèses et leurs subdivisions, telles qu'elles existaient au XIII<sup>e</sup> siècle, en archidiaconés et en doyennés comprenant chacun des paroisses principales et des filiales avec leurs chapelles et leurs couvents. Il se proposait de décrire les diocèses dans cet ordre : Coire, Constance, Besançon, Lausanne, Genève, Sion, Milan, Côme.

Après quarante-trois ans, la publication de cet important ouvrage est loin d'être achevée; des huit diocèses, un seul, celui de Coire, est entièrement décrit; deux autres sont commencés, celui de Bâle et celui de Constance. Le diocèse de Bâle comprenait sept doyennés, dont deux seulement ont été traités (*Argovia*, XXIII, 121-241). Le diocèse de Constance comptait, outre la ville épiscopale, dix archidiaconés, qui se subdivisaient en soixante-quatre doyennés (sur ce nombre, trois archidiaconés et quarante-et-un doyennés sont situés en Bavière); six archidiaconés ont été étudiés, ceux du Breisgau, du Klettgau, de Thurgovie, de la Forêt-Noire (les quatre en un volume de 278 pp., paru en 1867), de Zurich (en un volume dont la pagination fait suite à celle du précédent : XII et 279-634 pp., publié en 1873), enfin celui d'Argovie dont six doyennés sur sept ont paru, comme suit : celui de Bremgarten dans le *Geschichtsfreund*, XXXIX, 73-144 et XL, 1-82; celui de Lucerne, ib. XLIV, 1-78; XLV, 285-336; XLVI, 45-108; XLVII, 117-224; XLVIII, 1-80; les quatre autres doyennés (Mellingen, Aarau, Willisau, Sursee), pour leurs parties situées dans l'Argovie actuelle, ont été décrits sous un titre spécial : *Die Argauischen Gotteshäuser*, dans la revue Argovia XXVI, 1-130, XXVIII, 1-66; pour les autres parties dans le *Geschichtsfreund*, t. LVII, 93-128; LX, 163-256; LXI, 221-68. Le septième doyenné (Hochdorf) reste à décrire.

Les trois derniers articles parus ont été publiés, après la mort de M. N., par M. K. Lütolf. Le modeste continuateur n'a pas pris soin d'indiquer dans quel état lui ont été remises les notes de son devancier et quelle part est la sienne dans les nouvelles sections du travail. Elles ne le cèdent en rien aux précédentes. Nous faisons des vœux pour que ce bel ouvrage soit vaillamment mené à terme, et muni de tables soignées qui mettent commodément à la portée des chercheurs les trésors d'érudition qu'il contient. H. MORETUS.

76. — * **Université Saint-Joseph, Beyrouth (Syrie). Mélanges de la Faculté Orientale.** Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1906, in-8°, VIII-377 pp. — Nous devons nous borner à signaler ici deux articles entre les neuf que contient ce recueil aussi important que varié. Au début de sa magistrale étude sur le règne du khalife Mo'âwia Ier, le P. Lammens est amené à discuter une question relative à l'événement que Théophane enregistre en ces termes, sous l'année 6157 : τούτῳ τῷ ἔτει ... ἐκάη ὁ ἐπίσκοπος Ἐμέσης. Lequien, complétant par conjecture ce texte laconique, opinait que l'évêque avait dû être brûlé *ab impiis Mohammedanis*, donc par les Arabes de Mo'âwia. Le P. L. relève cette assertion, qui cadre mal avec la tolérance dont le premier khalife omayyade passe pour avoir usé à l'égard des chrétiens, tolérance assez peu sympathique du reste, puisqu'elle ne l'empêchait pas d'exploiter à son profit les rivalités des différentes confessions chrétiennes (cf. NÖLDEKE, *Bruchstücke einer syrischen Chronik über die Zeit des Mo'âwija* dans ZEITSCHRIFT DER DEUTSCHEN MORGENLAENDISCHEN GESELLSCHAFT, XXIX, 84). Sans regarder comme certain ni même comme très probable que l'évêque ait péri de la main des Musulmans, il ne conteste pas la possibilité du fait. A le supposer prouvé, il faudrait y voir non un acte de persécution émané de l'autorité régulière, mais une conséquence fortuite de quelque explosion de fanatisme survenue parmi la populace islamite, à la suite d'une intrigue criminelle où aurait trempé le médecin de Mo'âwia, le chrétien Ibn Othâl. Cette hypothèse, en l'absence de preuve positive, ne s'appuie que sur une combinaison possible entre certaines données connues d'ailleurs. Mais le P. L., avant de la risquer, en retrace les préliminaires historiques d'après les sources arabes, avec une érudition de première main et un merveilleux talent de composition. Les faits, les anecdotes, les citations, mille petits traits recueillis un peu partout, sont groupés dans son exposé avec un art si vivant et la couleur locale y est partout d'une vérité si franche, que le lecteur a besoin d'un effort pour se rappeler de quelle qualité sont les documents qui ont servi à cette évocation prestigieuse. La question se pose néanmoins, et nous espérons que dans l'ouvrage d'ensemble qu'il nous promet, le brillant écrivain ne reculera pas devant l'austérité de

quelques chapitres techniques sur les sources de son histoire. Son vaste savoir d'arabisant saura les faire lire, même si sa plume ne parvient pas à égayer le sujet.

L'article du P. M. Chaine sur le *Cycle de la Vierge dans les apocryphes éthiopiens* (p. 189-96) nous est également présenté comme un spécimen d'un travail développé sur les documents ainsi désignés. Il en porte le titre par anticipation. L'auteur paraît se rendre compte que, présentement, cette rubrique n'est pas tout à fait appropriée à l'essai qu'elle introduit. Il serait donc assez peu équitable de lui objecter que le *Protevangelium Iacobi* et le *Transitus Beatae*, pour avoir été traduits en ghéez, ne sont pas devenus des apocryphes éthiopiens, et l'apocalypse de la Vierge peut-être pas davantage (cf. TISCHENDORF, *Apocalypses apocryphae*, p. XXVII-XXX). Mais réserve faite de cette convention de langage un peu abusive, est-il exact de parler d'un cycle éthiopien de la Vierge? Le P. Ch. paraît avoir de bonnes raisons de le penser. Si la publication qu'il prépare doit justifier cette vue, elle présentera un intérêt encore bien supérieur à celui que tous les explorateurs de la littérature apocryphe sont assurés d'y trouver. P. P.

77. — * Louis BRÉHIER. **L'Église et l'Orient au moyen âge. Les Croisades.** Paris, Lecoffre, 1907, in-8°, XVI-377 pp. (= BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE) — Trois cent cinquante pages de moyen format semblent bien courtes pour esquisser l'histoire des Croisades. Dans cet espace réduit, M. Bréhier a su faire tenir en outre plusieurs chapitres sur l'Orient chrétien aux premiers siècles, ses rapports avec l'Europe, les vicissitudes des protectorats franc et byzantin, les missions catholiques dans l'Asie centrale au moyen âge et la chute de Constantinople. Le plus admirable est que cette histoire si condensée est pourtant vivante. Elle se lit avec un intérêt qu'on n'a point coutume de prendre à des résumés qui, d'ordinaire, ne réussissent à être complets qu'en devenant arides. C'est que M. B. parle de choses qu'il connaît à fond et que son érudition se meut à l'aise parmi des documents qui lui sont familiers de longue date. Son exposition, sans l'ombre d'un apprêt, est d'une clarté supérieure. Les faits sont groupés et agencés avec un art qui supplée à l'abondance des détails. Évidemment, il y aurait de l'exagération à prétendre que cette synthèse repose en entier sur des études personnelles. Ainsi, les pages consacrées aux Mongols ne sont guère qu'un abrégé des travaux de Cahun, abrégé où l'on pourrait signaler quelques distractions (p. 209 : Džébé et Subutaj, fils de Genghiskhan, etc.). Les spécialistes trouveront aussi, chacun de son côté, des inexactitudes à relever dans les autres parties du livre. Mais nous croyons pouvoir dire que ces menues erreurs porteront surtout sur des points de détail auxquels

M. B. touche incidemment. Dans le vaste sujet qui s'étendait devant lui, il est parfaitement excusable de n'avoir pas remarqué, par exemple, les questions récemment soulevées à propos de la *Peregrinatio Silviae* (p. 13-14). On ne saurait non plus lui faire un reproche bien sérieux de s'être un peu exagéré, semble-t-il, les avantages pratiques que les chrétiens d'Orient retirèrent, après Hârûn ar-Rašîd, et même de son vivant, des politesses diplomatiques échangées entre Charlemagne et le khalife (pp. 25-26, 28-29). Plus nombreuses sont les indications devenues imprécises par trop de brièveté : telle (p. 227) la note sur les Assassins. Sans doute, à vouloir être complet sur tous ces menus détails, M. B. aurait promptement fait éclater les cadres de son livre. Mais peut-être dans une prochaine édition, qui ne pourra tarder, jugera-t-il bon d'ajouter çà et là une brève indication à l'effet de prévenir une erreur de perspective. Plus d'un lecteur novice se figurera, par exemple, que les rapports de l'église d'Occident avec la Géorgie datent des missions catholiques du XIII[e] siècle (p. 276). En fait, les relations remontent beaucoup plus haut. Les Ibères auraient même pu être mentionnés (p. 15) parmi les correspondants du pape S. Grégoire-le-Grand, s'il est exact, comme M. Marr le donne à penser, en se référant à un ouvrage introuvable dans nos parages, que le destinataire de la lettre *ad Quiricum episcopum in Hiberia catholica ecclesia*, ait décidément été identifié avec un évêque géorgien du nom de Kyrion (voir ci-après, n° 89, *Acta iberica sanctorum Tergeminorum*, p. 306-7). Mentionnons à ce propos un important mémoire du même savant, où il est longuement question du christianisme en Asie centrale au moyen âge : **Аркаунъ, монголское названіе христіанъ** : Arkhaun, nom des chrétiens chez les Mongols (**Византійскій Временникъ**, XII, 1906, 1-68). Voilà bien des vétilles. Ces minuscules imperfections sont si terriblement promptes à se glisser partout qu'un travail de vulgarisation sur un sujet tant soit peu vaste n'est guère possible qu'à la condition de ne point prétendre les traquer trop rigoureusement. Si M. B. en avait eu une horreur plus vive que de raison, il ne nous aurait peut-être pas donné cet excellent livre, où plusieurs figures de saints, du pape S. Grégoire au bon roi S. Louis, occupent un rang d'honneur glorieusement mérité. P. P.

78. — * C. Beccari, S. I. **Emm. Barradas S. I. Tractatus tres historico-geographici**. Rome, De Luigi, 1906, in-8°, XXXII-403 pp., 2 fac-similés (= Rerum aethiopicarum scriptores occidentales. vol. IV). — L'importante collection entreprise par le R. P. Beccari continue de s'accroître avec une régularité méthodique, qui témoignerait à elle seule de l'esprit pratique et judicieux qui a présidé au plan de l'œuvre. Sans atteindre aux proportions de l'histoire d'Éthiopie de

Pedro Paez, le traité du P. Barradas est aussi du plus haut intérêt. L'hagiographie n'y occupe pas une place aussi considérable ; elle n'en est point absente cependant. En d'autres occasions, Barradas s'en était occupé ex professo. Il rappelle à plusieurs reprises qu'il a lui-même traduit en portugais les Vies d'Abba Garimâ, de Gabra Manfas Qeddûs et de Gabra Krestos (pp. 238, 273), qu'il apprécie du reste à leur juste valeur. Ce renseignement a son prix. A propos des régions géographiques dont il traite tour à tour, Barradas mentionne ou décrit nombre de sanctuaires consacrés aux saints indigènes d'Éthiopie, à la Vierge, à S. Georges, etc. On est heureux de constater que ces renseignements, entremêlés parfois d'allusions aux légendes locales, ont été recueillis par un homme qui a pris intérêt à l'hagiographie éthiopienne. Il ne l'est pas non plus de constater que ce lettré était en même temps un observateur instruit et judicieux, assez au fait de l'archéologie, par exemple, pour pouvoir au besoin dater un monument (cf. p. 269). A cet égard, tout le livre du P. Barradas révèle chez son auteur un esprit clairvoyant et objectif, qui ferait encore figure à notre époque dans la littérature des voyages et explorations scientifiques. Il sera sans nul doute un des plus précieux volumes de l'imposante collection à laquelle le P. Beccari aura l'honneur d'attacher son nom. P. P.

79. — Christian Burdo. **La Sainte Vierge et les apocryphes,** dans Études, t. CVIII (1906), p. 600-628. — En reconstituant d'après les apocryphes « une vie complète de Notre-Dame », M. B. n'entend point sans doute attribuer au sujet lui-même l'unité assez artificielle de son exposé. Le tableau qu'il compose n'a existé comme tel dans l'esprit d'aucune génération chrétienne. Les légendes qui en ont fourni les différents traits, appartiennent à des littératures et à des époques distinctes. Librement imaginées par des auteurs qui se souciaient peu de suivre un plan d'ensemble, elles ne se laissent, nous ne dirons pas coordonner — il n'y a pas moyen — mais simplement juxtaposer qu'au prix d'une sélection assez complaisante. Pourtant il y avait intérêt à réunir, dans une sorte de résumé synoptique, les épisodes bien ou mal inventés par lesquels des âmes simples, et trop souvent aussi des imposteurs effrontés, ont essayé de suppléer au silence de l'Évangile. L'aperçu de M. B. est écrit d'une plume alerte. Sans épuiser la matière, il témoigne d'une lecture étendue et d'un réel talent de mise en œuvre. La valeur esthétique de chaque récit y est caractérisée d'un tour rapide et expressif. Ce qui paraît moins, malheureusement, c'est la triste qualité de cette littérature apocryphe, où ces épisodes gracieux forment une exception trop marquée pour profiter à l'ensemble. Cette source contaminée s'est déjà épanchée un peu plus qu'il ne conviendrait dans certaines traditions hagiographiques concernant

la Mère de Dieu. A faciliter ses infiltrations, on ne peut que préparer des troubles aux âmes pieuses pour l'inévitable jour où la critique reprendra et poussera à fond l'attaque que les Pères et les conciles ont autrefois dirigée contre ces livres malsains et superstitieux au premier chef. Malgré le soin que M. B. prend d'avertir que ses auteurs ne méritent pas d'être crus sur parole, son exégèse a parfois pour eux des complaisances excessives. Il fait à l'un d'entre eux l'honneur de lui emprunter, par manière de conclusion, une phrase qu'il cite comme suit : « Lorsqu'il s'agit de notre Reine, la mère de notre Roi, celui qui » parle n'est jamais en peine, et ceux qui l'écoutent ne perdent point » leur temps... Quand nous nous sommes mis à vous parler de la glorieuse » Vierge, de la Mère du Christ notre Roi, les paroles ont jailli avec une » telle abondance que nous n'avons pu les retenir » (p. 628). La référence marginale nous renvoie au texte saïdique d'un fragment publié par J. Armitage Robinson (*Coptic apocryphal Gospels*, Cambridge, 1896, p. 26). Le copte, dont une excellente traduction anglaise est donnée en regard (p. 27), dit un peu différemment : « *Redeamus igitur ad argumentum de regina matre regis. Neque enim expositu difficile est neque auditu importunum... Ut coepi vobiscum colloqui de dormitione Virginis gloriosae* (ετβε πελκοτκ ⲛ̄τπⲁⲣⲑⲉⲛⲟⲥ) *matre Christi nostrum omnium regis, fons orationis me demersit.* » Il n'est cependant pas indifférent que l'auteur se dise plein d'une éloquence intarissable pour célébrer les louanges de la Mère de Dieu, ou pour raconter sa Dormition, dont il ne sait rien. M. B. n'y a pas songé, mais par le fait de cette toute petite rature, une effusion de piété à la saint Bernard a remplacé l'inspiration factice d'un faussaire. P. P.

80. — * J. A. F. Kronenburg, C. SS. R. **Maria's heerlijkheid in Nederland.** IV Deel. Amsterdam, Bekker, 1906, in-8°, 476 pp., nombreuses illustrations. — Dans les trois premiers volumes de son ouvrage (cf. *Anal. Boll.*, XXV, 193), le R. P. K. avait retracé l'histoire du culte rendu à Marie en Hollande durant les premiers siècles du moyen âge (t. I) et la dévotion qu'eurent pour elle les ecclésiastiques tant séculiers (t. II) que réguliers (t. III), du X[e] au XV[e] siècle. Ce quatrième livre rappelle quelles étaient durant cette même période les pratiques de dévotion en usage parmi les fidèles. Ainsi que l'auteur le déclare dans sa préface, le sujet était particulièrement difficile à traiter, parce que les traces du culte populaire sont innombrables et disséminées partout, et parce qu'il est malaisé de classifier celles que l'on a pu relever.

M. K. a divisé son livre en six chapitres intitulés : les princes, la noblesse, les croisades, les communes, les gildes, la famille. On retrouve dans le nouveau volume toutes les qualités des précédents, la

même richesse d'information et la même abondance de références bibliographiques. Aussi les détails curieux et instructifs s'y rencontrent-ils en grand nombre. Mais nous persistons à trouver que le plan de l'ouvrage est conçu trop arbitrairement et d'une manière peu favorable aux vues d'ensemble. Il est bien malaisé, parmi tant de faits, d'anecdotes et de légendes rapportés bout à bout, de se faire une idée quelque peu précise du développement et de l'évolution du culte voué à la Ste Vierge. Comme il était à prévoir dans un livre où sont traitées tant de questions peu étudiées encore, les différents chapitres sont de valeur inégale. Par exemple, sur les prières familières au peuple, on attendait mieux que l'énumération sommaire et un peu superficielle des pages 359-88. Il eût valu la peine de parcourir un plus grand nombre de livres d'heures. Beaucoup sont conservés dans les bibliothèques de Hollande et de Belgique, notamment à Bruxelles (cf. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, I, nos 715-800) et aussi en Angleterre (cf. DE FLOU et GAILLARD, *Beschrijving van middelnederlandsche en andere handschriften die in Engeland bewaard worden*. Gand, 1896).

H. MORETUS.

81. — * E. SCHWARTZ. **Ueber den Tod der Söhne Zebedaei. Ein Beitrag zur Geschichte des Johannesevangeliums.** Extrait des ABHANDLUNGEN DER KÖNIGL. GESELLSCHAFT DER WISSENSCHAFTEN ZU GÖTTINGEN, philol.-hist. Kl., N. F. t. VII, no 5 (1904), p. 1-53. — M. E. Schwartz, adoptant résolument une conjecture de Wellhausen, s'attache à montrer que l'apôtre S. Jean a dû subir le martyre en même temps que son frère Jacques. Il en voit la preuve dans un passage de l'évangile selon S. Marc (10, 35-40). La prédiction du Christ : τὸ ποτήριον ὃ ἐγὼ πίνω, πίεσθε, désignerait clairement le martyre. De plus, la manière dont les deux frères, dans ce récit, partagent *ex aequo* la préséance aux côtés du Sauveur triomphant, semblerait impliquer qu'ils ont péri de la même mort avant tous les autres disciples. On conviendra que cette interprétation ne s'impose pas, et, en tout cas, pour revendiquer la valeur historique du texte ainsi compris, il n'était pas nécessaire d'y voir un *vaticinium ex eventu*. M. S. affirme sans balancer que la mort violente des deux fils de Zébédée devait être un fait accompli au moment où fut rédigé l'évangile de Marc; elle aurait eu lieu au cours de la persécution d'Agrippa en l'année 43 ou 44. A l'appui de cette exégèse, passablement radicale, il apporte le témoignage connu de Papias (Παπίας ἐν τῷ δευτέρῳ λόγῳ λέγει ὅτι Ἰωάννης ὁ θεολόγος καὶ Ἰάκωβος ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ ὑπὸ τῶν Ἰουδαίων ἀνῃρέθησαν), dont il défend énergiquement l'authenticité. A notre humble avis, il serait difficile de la contester de bonne

foi. Une curieuse leçon du martyrologe syriaque pourrait aussi servir à corroborer l'ancienneté relative de cette tradition : ܘܒܥܣܪܝܢ ܘܫܒܥܐ ܘܝܘܚܢܢ ܘܝܥܩܘܒ ܫܠܝܚܐ ܒܐܘܪܫܠܡ *et die vicesimo septimo* [*mensis Canun prioris*] *Iohannes et Iacobus apostoli Hierosolymis* (*Act. SS.*, Nov. II, 1, p. [LII]). On remarquera que cette mention vient immédiatement après celle du martyre de S. Étienne. Il serait intéressant de savoir d'où elle provient; car la conformité matérielle de la leçon avec l'assertion de Papias est au moins assez frappante. Du reste, ceux à qui ce double témoignage paraîtra déconcertant, auraient tort de trop s'en émouvoir. Il y en a d'autres qui ne pèsent pas lourd et dans le martyrologe syriaque, et dans Papias. Le reste de la démonstration de M. S. concerne exclusivement les exégètes, à qui nous nous contenterons de la signaler. P. P.

82. — * John W. Taylor. **The Coming of the Saints. Imaginations and Studies in early Church history and tradition.** London, Methuen & C°, 1906, in-8°, xvi-326 pp., vingt-six gravures. — On devinerait malaisément, à lire son titre, le contenu de ce livre. Il y est question des saints venus de Palestine et du pays grec dans notre Occident pour nous apporter l'Évangile. L'auteur a toujours aimé les légendes qui les concernent, a visité les endroits où la tradition localise leur apostolat, et s'est persuadé que la critique moderne n'étant pas infaillible, il y a quelque inconvénient à vouloir séparer l'histoire de la légende. De peur d'arracher le bon grain avec l'ivraie, nous dit-il d'après l'Évangile, laissez-les croître ensemble jusqu'à la moisson. Nous voilà renvoyés au jugement dernier avec les *Acta Sanctorum*, notre *Bulletin* et tout le reste. Il sera permis, toutefois, de nous étonner de l'état d'âme de M. T., qui a lu tout ce qu'il faut pour juger à leur juste valeur les légendes apostoliques de France et d'Angleterre, et qui nous parle des Trois Marie, de S. Martial, de S. Trophime, de Joseph d'Arimathie comme on l'aurait fait au moyen âge, bien entendu sans l'appareil d'érudition qui s'étale à côté. A quoi on n'aurait certes pas songé alors, c'est à dresser la carte des voyages de Joseph d'Arimathie, montrant par où il a passé pour arriver de Jérusalem à Glastonbury (voir p. 224). On ne la consultera pas sans fruit, je veux dire, sans être mis de bonne humeur. Un avantage plus sérieux de ce livre se trouve dans les belles gravures dont il est orné. On y voit plusieurs des lieux rendus célèbres par les légendes des saints apostoliques : ainsi, la grotte de Marie Madeleine, la crypte de Sainte-Marthe à Tarascon, le tombeau de Zachée, etc. Je ne sais si les amateurs de légendes, auxquels M. T. s'adresse spécialement, seront tout à fait contents de lui. Les adversaires de l'« apostolicité » ne se sentiront guère menacés dans leurs positions par la *Coming of the Saints*. H. D.

83. — * Arthur James MASON. **The historic martyrs of the primitive Church.** London, Longmans, Green and C°, 1905, in-8°, x-423 pp.

84. — * Herbert B. WORKMAN. **Persecution in the early Church. A chapter in the history of renunciation.** London, Kelly, s. a. [1906], in-8°, xx-382 pp.

85. — * Antoine BAUMANN. **Les martyrs de Lyon.** Paris, Perrin et Cie, 1906, in-8°, VII-327 pp.

M. Mason s'est fait connaître, il y aura bientôt trente ans, par un livre sur la persécution de Dioclétien. Il revient aujourd'hui sur l'histoire des persécutions en général, non pour refaire un ouvrage qui serait susceptible d'utiles retouches, mais pour en écrire un autre d'un caractère entièrement différent. L'auteur ne s'adresse plus aux savants, mais bien au grand public, à qui il veut faire goûter les récits primitifs concernant les martyrs. « En envoyant ce livre à l'impression », dit M. M., « j'exprime l'espoir qu'il ne servira pas seulement à instruire » et à intéresser le lecteur, mais qu'il le stimulera à se dévouer avec » plus d'ardeur à la grande cause pour laquelle les martyrs ont » souffert. » Ce sont là de nobles paroles, et, tel qu'il est conçu, l'ouvrage est bien fait pour atteindre le but élevé que se propose l'auteur. Il n'est pas nécessaire pour cela que tous les textes utilisés soient des sources hagiographiques de premier ordre, et nous n'hésitons pas à dire que plus d'une pièce que nous rejetons résolument comme dépourvue de valeur historique est très propre à édifier, à rendre sensible une vérité ou à inspirer de bons sentiments. Dans ces conditions, nous aurions mauvaise grâce à chicaner M. M. sur la qualité de quelques-uns des matériaux qu'il a choisis, et en ne prenant dans certaines Passions que les parties jugées bonnes, il n'a rien fait que son plan ne puisse justifier. Ce serait aller trop loin de partager son avis lorsqu'il pense n'avoir inséré aucun récit qui ne soit historiquement vrai, alors même qu'il aurait été découpé dans un ensemble moins satisfaisant. Les Actes de Ste Cécile et de S. Sébastien, que M. M. cite comme exemple, et plusieurs autres, ne sont guère susceptibles d'une pareille opération, et l'auteur semble s'être égaré quelque peu sur les pas de Le Blant (voir *Les légendes hagiographiques*, p. 138).

Le titre même du livre, *The historic Martyrs*, n'est pas rigoureusement exact, car on n'est pas encore arrivé à démontrer l'existence de quelques martyrs dont les Actes, qui d'ailleurs ne sont point dépourvus de beautés, sont utilisés par M. M. Nous citerons le cas de Théodote d'Ancyre (voir *Anal. Boll.*, XXII, 320-28; cf. XXIII, 478-79), et il y en a quelques autres. Mais il est juste de dire que ce sont des exceptions. Dans l'ensemble, le choix des morceaux est bon, et ils sont commentés d'une manière sobre et intelligente.

Le livre de M. Workman est sorti d'une conférence (36th. Fernley Lecture), et en plus d'un point il a gardé le cachet de son origine. Ce n'est pas à proprement parler une histoire des persécutions, mais une série de dissertations, qui se lisent sans fatigue, sur l'époque des martyrs. Dans le premier chapitre intitulé « Le maître et ses disciples », il est question du martyre en général et des toutes premières persécutions. Le chapitre II, « César ou le Christ », est consacré à la situation juridique des chrétiens dans l'empire. L'auteur, qui n'ignore pas les divers travaux sur ce problème difficile, se rapproche de la solution de Mommsen. « Les causes de haine » examinées dans le chapitre III, sont principalement celles qui sont indépendantes de toute question politique ou sociale, les raisons profondes de l'impopularité des chrétiens. Dans le chapitre IV, nous passons rapidement en revue les grandes persécutions. Le chapitre final intitulé : « Les expériences des persécutés » a un caractère plus oratoire. C'est un tableau d'ensemble de la persécution avec ses horreurs, ses supplices, ses défaillances, ses triomphes, ses dangers. Neuf appendices où sont discutées quelques questions spéciales, comme celles du nombre des martyrs et de la punition des femmes, et un tableau chronologique terminent le volume. Comme tout le reste de l'ouvrage, ils témoignent d'une très vaste lecture. La bibliographie de l'auteur est abondante, et peu de travaux importants lui ont échappé. Sur le titre de martyr (p. 345) il aurait dû consulter Kattenbusch (voir *Anal. Boll.*, XXV, 189); sur les traitements infligés aux femmes chrétiennes il y avait à consulter la monographie d'Augar (*Anal. Boll.*, XXV, 179). Le cadre était trop restreint pour permettre à l'auteur de discuter beaucoup de points controversés. On ne peut pas dire que son livre renouvelle l'histoire des persécutions; mais il est d'un usage commode et mérite d'être consulté.

Nous ne saurions nous dispenser de citer l'ouvrage de M. Baumann, dont le titre abrégé a peut-être trompé plus d'un lecteur et fait croire que la littérature hagiographique venait de s'enrichir d'une étude critique sur les martyrs de Lyon. L'auteur a entendu écrire un roman, et nous n'y pouvons trouver à redire. Mais nous devons laisser à d'autres le soin d'analyser l'œuvre, et d'en faire valoir le mérite littéraire et psychologique. Des juges compétents en ont parlé avec éloge (voir par exemple *Bulletin critique*, 15 avril 1906). Dans la préface, M. B. initie le lecteur à sa préparation historique et aux sources de sa documentation. Elle est sérieuse. Mais, puisqu'il s'agit en somme d'une œuvre d'imagination, un tel préambule est-il bien de nature à disposer favorablement le lecteur, et ne faudrait-il pas mieux l'introduire, sans parler de ces misères, dans le monde de l'idéal? En appendice l'auteur donne le texte de la lettre des Églises de Lyon et de Vienne (traduction

de l'abbé J. Pourrat). C'est avoir foi en son œuvre que de ne point redouter un pareil voisinage. H. D.

86. — * J. Rendel Harris. **The Cult of the Heavenly Twins**. Cambridge, University Press, 1906, in-8°, 160 pp., sept gravures.

87. — Herbert Thurston, S. I. **The hagiography of the Heavenly Twins,** dans The Month, t. CVIII (1906), p. 202-207.

*Voici un nouveau volume sur les Dioscures chrétiens (cf. *Anal. Boll.*, XXIII, 427). On se tromperait en s'imaginant que M. Harris l'a écrit pour rétracter ou du moins pour atténuer la thèse extraordinaire qu'il a soutenue dans ses *Dioscuri in the Christian Legends*. De nouveaux trésors d'érudition sont dépensés à l'effet de persuader au lecteur que l'on ne peut ouvrir le martyrologe sans y trouver une trace du culte rendu aux dieux jumeaux. Je crois avoir dit suffisamment ce qu'il faut penser de la méthode de M. H. Dans ces pages, elle est poussée à outrance, et on devine, sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans le détail, les résultats où elle aboutit. Et puis, l'on n'en finirait pas si l'on voulait suivre pas à pas M. H. et l'arrêter chaque fois qu'on n'est pas de son avis. Comme il arrive trop souvent à ses collègues en folk-lore, M. H. éblouit son lecteur par un déploiement d'érudition surprenant; il groupe les renseignements qui peuvent sembler favorables à la thèse et néglige les autres, soit par défaut d'information, comme on peut le constater souvent là où il touche à l'hagiographie, soit par cet état d'âme particulier qui se produit lorsqu'on se grise d'une idée. Parmi les nouveaux Dioscures découverts par M. H. depuis la dernière fois, il y a les martyrs d'Anaunia Sisinnius, Martyrius et Alexandre, dont les critiques les plus exigeants n'avaient point encore contesté les titres. On remarquera qu'ils sont trois, ce qui rend la ressemblance avec Castor et Pollux moins sensible. Mais on sait que les Dioscures sont des divinités secourables aux folkloristes. Ils leur apparaissent volontiers en compagnie de leur sœur Hélène ou d'un frère moins connu, suivant les nécessités de leurs dévots. Les groupes de martyrs dont fait partie un saint Félix ouvrent au dioscurisme un champ illimité. Nabor et Félix, Félix et Fortunatus, Félix et Adauctus, etc., entrent dans des combinaisons tout à fait inattendues. Ainsi le nom de Nabor n'étant ni latin, ni grec, ni celtique, sera une forme du Persan Nabarze, que l'on rencontre sur des inscriptions mithriaques. Et voilà comment S. Nabor devient un témoin du culte de Mithra à Milan. Le lien avec le culte des Dioscures ne manque pas, mais j'en fais grâce au lecteur, qui se demandera sans doute pourquoi Nabor est nécessairement un nom persan et ne serait pas plutôt d'origine sémitique. Le groupe Félix et Fortunatus a amené dans les vieux martyrologes des confusions fort graves et qu'il vaudrait la peine de tirer au clair quelque jour.

Mais elles sont d'origine purement littéraire et le culte des jumeaux n'est pas plus ici qu'ailleurs la clef de la difficulté. Il en est à peu près de même du cas des SS. Félix et Adauctus, que nous avons essayé d'éclaircir dans un travail resté inconnu à M. H. (*Anal. Boll.*, XVI, 17-68). Pour se débarrasser de S. Adauctus et ne garder que les deux Félix, M. H. se sert de la phrase : *post haec alius sanctus vir venerabilis memorati martyris germanus iunior, adductus ad Draccum.* Adauctus, dit-il, est une simple erreur de lecture pour *adductus*, et le prêtre romain désigné par ce nom n'est autre que le second Félix. M. H. oublie que le nom d'Adauctus est garanti par une inscription Damasienne bien antérieure au texte de basse époque qu'il invoque. N'y a-t-il pas lieu de plaindre M. H. d'avoir rencontré sur sa route les deux mauvais génies qui l'obsèdent depuis bientôt trois ans ?

On lit avec plaisir l'article consacré par le P. H. Thurston aux fantaisies hagiographiques de son compatriote. Il en fait bonne justice dans une série d'excellentes remarques qui sont la voix même du bon sens, et il termine par un exemple où les conséquences de la méthode de M. H. sautent aux yeux de la manière la plus piquante. En l'appliquant à deux saints anglais dont les noms sont cités par Bède, qui fut presque leur contemporain, S. Cedd et S. Chat, deux personnages en chair et en os, le P. T. établit l'existence d'un groupe de Dioscures auxquels M. H. n'a pas songé, mais qu'il ne saurait logiquement exclure de son panthéon. H. D.

88. — * Léon Levillain. **Note sur l'ancien reliquaire en plomb trouvé dans la chapelle de Saint-Sixte à la cathédrale de Poitiers.** Poitiers, 1906, in-8°, 11 pp., planche. Extrait du Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, t. X, p. 546-56. — Solution claire et élégante d'un petit problème qui touche à nos études. Le reliquaire dont il s'agit, découvert en 1894 sous une table d'autel, est fermé par une rondelle de plomb sur laquelle est tracée à la pointe une inscription. Après que d'autres, et non des moindres, eussent tenté vainement de la déchiffrer, une première lecture fut proposée par un savant poitevin : Sepulcrum Rhesepi, Nomenstii, Acisclii (ou -clii); en guise de commentaire, cette explication conjecturale : « Guillaume le Grand, duc d'Aquitaine et comte de Poitou (993-1030), aurait rapporté d'un de ses pèlerinages à Rome les reliques de S. Rasiphe, et d'un voyage à Saint-Jacques de Compostelle celles des saints martyrs de Cordoue Némèse et Aciscle ».

M. L. L. rejette, pour de bonnes raisons, et la lecture et l'interprétation. Son déchiffrement et son explication à lui sont, au contraire, de nature à donner pleine satisfaction aux plus difficiles. L'inscription,

mélange de capitale, d'onciale et de cursive, est vraisemblablement mérovingienne. Il faut lire : SEPULcrum RHEMensis EPiscopi urbis NOMENe (ou NOMENebus) XISTII AC ISCinicii. A l'époque mérovingienne, les églises de Reims et de Poitiers avaient des relations. S. Sixte et S. Sinice, le premier et le second évêque de Reims, avaient été inhumés dans une même tombe; une église était placée à Reims sous leur commun vocable; enfin leur Vie à tous deux a été écrite dans un même opuscule (*BHL.* 7815). Tous ces détails, soigneusement recueillis et commentés par M. L., éclairent d'un jour nouveau l'intéressante inscription, qui cesse désormais d'être une énigme. A. P.

89. — * N. MARR. **Дѣянія трехъ святыхъ близнецовъ мучениковъ Спевсиппа, Еласиппа и Меласиппа (Acta iberica sanctorum tergeminorum martyrum Speusippi Eleusippi Meleusippi).** Extrait de **Записки Восточнаго Отдѣленія Археологическаго Общества**, t. XVII (1906), p. 285-344. — Voici du neuf sur la question des Tergemini. L'infatigable M. Marr, qui avait eu vent d'une passion géorgienne des trois frères martyrs, est parvenu à en découvrir deux manuscrits après plusieurs années d'efforts persévérants, qu'il nous conte par le menu. Ce document est une passion métrique divisée en strophes, qui, sous sa forme actuelle, à en juger par les particularités dialectales des deux exemplaires connus, ne doit pas remonter au delà du Xe siècle. Touchant cette date, on peut s'en rapporter de confiance au sentiment de M. M. Admettons encore que l'archétype géorgien d'où dérive la passion rythmée pourrait être du VIIIe siècle au plus tôt. Cette date n'est pas ce qu'il y a de plus énigmatique dans l'histoire du texte, telle que M. M. paraît la comprendre. D'après le savant éditeur, la recension géorgienne ne procède pas d'une version arménienne, comme on serait porté à le présumer. Pour être fondé à croire qu'elle vient du grec, il faudrait avoir trouvé un texte contenant les leçons primitives conservées dans la paraphrase géorgienne (p. 305). Où est-il ? Ce n'est assurément pas le texte du manuscrit de Gênes, publié, comme l'on sait, par M. Chr. Loparev et par M. H. Grégoire. Bien plus, celui-ci a tout l'air d'être traduit du géorgien (pp. 308, 310 et suiv.), voire par un helléniste de nationalité ibérienne (p. 318). Autrement dit, M. M. croit moins qu'il ne le laisse d'abord paraître (cf. pp. 305, 312) à l'existence d'une rédaction byzantine antérieure au codex de Gênes, laquelle aurait rendu fort inutile le thème grec de son Géorgien hypothétique. D'autre part, le texte que celui-ci a pu lire dans sa langue natale, n'est certainement qu'une version. Version de quoi ? D'un texte latin ? M. M. se garde bien de l'affirmer positivement, mais il déclare sans détours que cette hypothèse ne lui paraît pas impossible en elle-même (p. 306-307) et, au bout de ses explications, on ne sait plus à quelle

autre combinaison il laisse le champ libre. Elle concorde d'ailleurs avec l'idée qu'il paraît avoir touchant l'origine première de la légende. Un collaborateur distingué, dont il parle en des termes d'une admiration respectueuse, l'archimandrite Augustin, semble l'avoir à peu près persuadé que le roman des Tergemini est éclos à Langres, en Champagne, où l'on ne voit guère par qui ni pour qui il aurait été écrit en grec (cf. p. 306). M. M. est un critique trop averti pour accepter sans nul embarras une hypothèse hérissée de tant d'invraisemblances. Elle est pourtant impliquée dans son système, à tel point qu'il prend la peine de montrer comment le Géorgien qui aura tourné en grec la Passion des trois jumeaux, a dû se mettre en tête de transporter le lieu de la scène de Champagne en Cappadoce (p. 319 et suiv.)

Nous avons le regret de lui avouer que sa démonstration prouve à merveille, comme tout ce qu'il écrit, la surprenante érudition de son auteur, mais qu'à cela près elle ne produit pas la conviction. Pour embrouillée que soit la question des SS. Speusippe, Élasippe et Mélésippe, l'origine hellénique de leur légende ne peut être sérieusement contestée, et il faut reconnaître à M. H. Grégoire le mérite d'en avoir clairement montré les attaches avec la Cappadoce (cf. *Anal. Boll.*, XXIV, 507). Si cette explication conduit à supposer un texte grec différent de l'unique recension connue, qu'à cela ne tienne! Une telle supposition n'est ni malaisée, ni surtout gratuite, puisque M. M. lui-même fait observer que les Ménées grecs ont conservé la forme des noms propres qu'il regarde comme archaïque (p. 305). Qu'après cela, le manuscrit de Gênes ne nous offre qu'un texte secondaire, voire dénaturé, digne d'être attribué à un barbare héllénisant, peu importe. Ce n'est certainement pas ce misérable exemplaire qui a révélé aux Byzantins l'histoire des Tergemini. Indépendamment des conclusions ultérieures qui restent à tirer, les remarques de M. M. sur le texte grec sont des plus instructives. Le terrible critique n'y va pas de main morte avec l'édition de M. Grégoire : il la massacre. On savait déjà que plusieurs conjectures du jeune byzantiniste étaient un peu aventureuses (cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 505). Mais peut-être eût-il été plus équitable de se rappeler que M. Grégoire n'avait pas de texte géorgien à sa disposition pour lui éclaircir les énigmes de son manuscrit. P. P.

90. — * Joseph Gudiol y Cunill. **Sant Pau de Narbona y lo bisbat de Vich.** Barcelona, 1906, gr. in-8°, 60 pp. Extrait des Mémoires de l'Académie de Barcelone. — Cette étude, l'auteur a voulu l'écrire et il l'a vainement écrite « sense prevencións y ab lo sol » desitg de fer resplandir la veritat » (p. 6). Il y examine les relations entre S. Paul de Narbonne et l'église de Vich : elles sont purement liturgiques, et le saint n'a pas, comme ont voulu le faire croire

quelques écrivains, évangélisé le diocèse catalan. M. G. y C. s'attache surtout à faire l'histoire du culte de S. Paul à Vich ; il s'arrête particulièrement à l'assaut victorieusement repoussé par les habitants en 1475, le jour même de la fête de S. Paul, point de départ d'un accroissement des manifestations de la piété des habitants envers leur saint protecteur. A. P.

91. — Georges MONCHAMP. **Le culte de saint Georges à Gruitrode et à Maestricht**, dans LEODIUM, t. V (1906), p. 54-56. — Reproduction d'un paragraphe des *Acta SS.* (Avril III, 136, num. 17) relatif à une relique de S. Georges conservée jadis à Maestricht, dans l'église de la Commanderie de l'Ordre Teutonique. Mgr M. la commente par quelques notes que lui a fournies M. le baron Louis de Crassier. Le sacriste de la Commanderie des Vieux-Joncs, dont le témoignage est transcrit dans le paragraphe en question, s'appelait Morberius et non Morbecius, comme on lit dans les *Acta*. A. P.

92. — * Eberhard NESTLE. **Šarbēl-Tutaēl.** Extrait de ZEITSCHRIFT DER DEUTSCHEN MORGENLAENDISCHEN GESELLSCHAFT, t. LX (1906), p. 352-54. — Il n'est pas si petite question en philologie qu'un véritable érudit ne sache agrandir par son savoir ou par l'excellence de sa méthode. M. le professeur Nestle s'est fait une spécialité de ces remarques détachées, où il signale et discute avec la rigueur pointilleuse de sa critique des inexactitudes ou des difficultés que personne n'avait remarquées avant lui. Telle courte note de l'auteur des *Marginalien und Materialien*, sous ses apparences modestes, renferme plus de vraie science que bien des gros mémoires. Le petit essai qui nous occupe maintenant se rapporte à deux groupes de martyrs qui figurent dans les synaxaires grecs : Sarbêl ou Sarbil (Σάρβηλος, Σάρβιλος), prêtre païen d'Édesse, avec Bebaia ou Bebia (Βεβαία, Βεβία), sa sœur, le 29 janvier, et Thuthaêl ou Thathuêl (Θουθαήλ, Θαθουήλ), pareillement pontife des idoles, avec sa sœur nommée aussi Bebaia, le 5 septembre. Ces deux groupes se retrouvent parfois amalgamés en un seul : Ζάρβηλος, Θαθουήλ, Βεβαία (4 septembre), Βουθαήλ, Βαιεβᾶ, Ζαρβίλιος (5 septembre), Θουθαήλ, Ζάρβιλος, Βεβαία (même date). En confrontant ces différentes mentions, M. N. s'est convaincu que les deux premiers groupes s'équivalent et que, partant, Sarbêl et Thuthaêl sont un seul et même personnage. Cette hypothèse avait déjà été avancée par l'un de nous (*Synax. Eccl. CP.*, 946). Amené par ses propres recherches au même résultat, M. N. déclare franchement ne pas s'expliquer comment s'est produite la substitution de Sarbêl à Thuthaêl. Après cet aveu d'un savant si hautement qualifié, nous n'éprouvons aucun embarras à confesser à notre tour que la même

question nous avait déjà préoccupé en pure perte. Voici seulement quelques remarques complémentaires suggérées en partie par la note de M. N. Sarbêl, ou plutôt Śarbel (ܫܪܒܝܠ ܫܪܒܠ), pourrait être rapproché du nom arabe Śuraḥbîl (شرحبيل), porté par plus d'un personnage historique (voir par ex. Tabari, ed. de Goeje, Indices, p. 298). Si la ressemblance des deux vocables a quelque valeur démonstrative en bonne phonétique, on pourrait inférer que Śarbel n'est pas un nom spécifiquement araméen, mais qu'il représente un mot sémitique de formation plus ancienne. Régulièrement, il semble être nom propre masculin. Aux exemples indiqués par M. N., il faut joindre encore la mention du martyr Σάρβιλος, second fils des SS. Térenoe et Néonille (*Synax. Eccl. CP.*, 169). Dans le passage où le même nom désignerait une déesse d'Arbel (Bedjan, IV, 133), la leçon est peut-être rendue douteuse par une allitération qui suit presque immédiatement : ܦܘܩܕܢܐ ܗܘܐ ܕܫܪܒܝܠ ܐܠܗܬܐ ܕܐܪܒܝܠ. Le nom de Thuthaël, ordinairement écrit ܬܘܬܐܝܠ (توثايل), se présente aussi sous la forme ܬܐܘܬܐܝܠ (exemple : ܬܐܘܬܐܝܠ ܐܣܛܘܢܝܐ ܕܐܚܝ ܡܝܬܐ : *(die* 12 *mensis sextilis) S. Thuthael stylita, qui mortuum suscitavit*, Assemani, *Biblioth. Vatican. catal.*, II, 269). Cette graphie, à supposer qu'elle ne soit pas une simple faute d'impression, donnerait une certaine vraisemblance à la transcription *Tewâthîl* adoptée par Wright (cf. Nestle, p. 353-54). La signification du mot n'en devient pas plus claire; mais faut-il nécessairement partir de cette signification pour expliquer l'alternance Śarbel-Thuthael? Jusqu'à plus ample informé, il semble que cette substitution de noms soit propre aux Grecs, pour qui Śarbel et Babaj étaient des étrangers, et Thuthael pareillement. Chez les Orientaux, les deux martyrs sont invariablement désignés par les noms qu'ils portent dans les Actes célèbres édités par Cureton. La mention Thuthael et Bebaia n'apparaît chez eux que comme un doublet emprunté aux livres liturgiques byzantins. Ainsi, le calendrier jacobite déjà cité annonce Śarbel et Babaj (ܒܒܝ) aux deux dates ordinaires, 5 septembre et 14 octobre (Assemani, l. c., 270 et 251), et de plus, au 10 décembre Thuthel et Bâbâ, sa sœur (ܬܘܬܝܠ ܘܒܐܒܐ, p. 254). Il n'est pas jusqu'à cette mutilation des noms qui ne trahisse le détour par lequel ils sont rentrés en Orient. D'autre part, les ménées syriaques des Melkhites, où Śarbel est annoncé au 4 septembre, mentionnent au jour suivant un S. Thuthael martyr (R. Payne Smith, *Catal. cod. Biblioth. Bodleianae*, Cod. Syr., col. 312-13), le même peut-être qu'on rencontre ailleurs à la date du 13 juillet. Il est possible que le compilateur grec par qui S. Śarbel a été introduit dans le calendrier byzantin, ait brouillé deux mentions consécutives du document syriaque d'où

la notice sur le martyr d'Édesse provient originairement. C'est du reste une méprise de ce genre qui doit avoir formé le groupe composite **Σάρβηλος, Θουθαὴλ καὶ Βεβαία**, dont celui de **Θουθαὴλ καὶ Βεβαία** peut fort bien n'être qu'une réduction. L'équivalence Šarbel-Thuthael reposerait donc sur une simple erreur de lecture. Cette explication n'est pas très élégante ; mais on ne contestera pas qu'elle puisse se réclamer de nombreux précédents dans la littérature martyrologique.

P. P.

93. — * A. Delassus. **L'auréole de saint Chrysole**. Paris-Lille, Société Saint-Augustin, s. a. (1906), in-12, 127 pp., gravures. — « A l'occasion du XVI[e] centenaire du martyre de S. Chrysole à Verlinghem, 303-1903, » M. l'abbé D., curé de la paroisse, a fait peindre pour son église six grands tableaux représentant toute la vie du saint. Puis, il a consacré à expliquer ces tableaux une série d'entretiens paroissiaux, qu'il publie aujourd'hui. Ces pieux discours, nous n'avons à les apprécier ici qu'au point de vue de l'histoire, et il nous faut bien, à notre vif regret, constater qu'ils appellent de nombreuses et expresses réserves. Le fond de l'ouvrage est pris dans la Passion du saint (*BHL*. 1798, 1799), écrit de basse époque et de très peu d'autorité. Ce que l'auteur y a ajouté n'est pas de meilleure qualité et on s'y heurte à plusieurs assertions fort étonnantes. Par exemple, p. 41 : « Dès que » Dioclétien fut arrivé au pouvoir, il réunit son conseil d'état dans la » ville de Nicomédie, et là il proposa les mesures les plus infernales » contre l'envahissement de la religion chrétienne. Le lendemain *(sic)*, » un édit fut publié. » C'est là de la rhétorique, et pas de l'histoire. M. D. ignore-t-il donc qu'entre l'avènement de Dioclétien et le premier édit de persécution il s'écoula dix-huit ans et qu'à Nicomédie précisément Dioclétien se montra longtemps favorable aux fidèles ? — P. 42, on nous parle de « S[te] Perpétue combattant avec ses sept enfants dans l'amphithéâtre de Carthage. » Sans doute, il y a une S[te] Perpétue qui périt en 203 dans l'amphithéâtre de Carthage ; mais elle n'était âgée que de vingt-deux ans et avait un seul enfant. Il est vrai que parmi ses compagnons de martyre se trouve une S[te] Félicité ; d'autre part, il y a une S[te] Félicité, martyre à Rome sous Antonin, et que sa légende fait mère de sept fils martyrs. M. D. a tout confondu. En fait, S[te] Perpétue de Carthage, mère des sept frères, était absolument inconnue jusqu'ici. — Et puis, s'il faut encore un trait, comment M. D. peut-il dire que S. Chrysole évangélisa « pendant dix-neuf ans » (p. 34) le territoire de Verlinghem et les environs, alors que, d'une part, il date son martyre de 303 et que, d'autre part, il place au plus tôt en 296 son arrivée dans le pays ? D'après lui (p. 19), en effet, S. Chrysole fut envoyé en Gaule par le pape S. Marcellin. A. P.

94. — * J. Tiryakian. *Արտաշիրի Բաբականն կարնամակ* (**Artasiri Papakan historia**). Paris, Basmadjan, 1907, in-8°, xx-137 pp. — Les aventures d'Ardašir, fondateur de la dynastie des Sassanides, sont à peine de l'histoire, et pas du tout l'histoire d'un saint. Mais ce récit fabuleux s'est glissé dans le prologue des Actes grecs de S. Grégoire l'illuminateur, où sa présence projette un jour des plus fâcheux sur la composition de cette pièce fameuse. Déjà Stilting y avait fort judicieusement reconnu une tradition d'origine persane, sans toutefois en retrouver la provenance exacte (*Act. SS.*, Sept. VIII, 323-24). Mieux servi par son érudition spéciale, M. Nöldeke en a indiqué la source dans un livre pehlevi, qu'il a étudié et traduit, chemin faisant, tout en préparant son ouvrage capital sur Tabari (*Geschichte des Artachšîr Pâpakân, aus dem Pehlewi übersetzt*, Göttingen, 1879). Avec son ordinaire sûreté de coup-d'œil, l'éminent orientaliste a démontré que le traducteur grec d'Agathange, ou plutôt l'auteur de la recension grecque, a travaillé sur un document arménien, où le Kârnamâk d'Ardašîr aurait été mis à contribution (l. c., p. 24; cf. A. von Gutschmid, *Kleine Schriften*, III, 132, et le précédent travail du même auteur sur Agathange, ibid., 343 et suiv.). C'est ce texte pehlevi dont M. le Dr Tiryakian nous donne à son tour une traduction en arménien moderne. Le but du travail est avant tout linguistique, quoique l'introduction et le commentaire touchent à des sujets assez variés. Quelques notes sont autant de petites dissertations, qui fourniront un utile appoint à la lexicographie arménienne. Il ne nous est pas possible de juger si et dans quelle mesure la traduction de M. T. améliore celle de son illustre prédécesseur, qui est quelquefois pris à partie dans l'annotation. M. Nöldeke est, dit-on, le premier linguiste qui se soit trouvé de force à interpréter sans aucune indication subsidiaire un texte pehlevi de quelque étendue. Dans ces conditions, il n'y aurait rien que de très naturel à ce que sa traduction appelât en certains points une légère retouche. Tout ce qu'il nous est permis de dire, c'est que M. T. semble avoir apporté à son travail un soin fort consciencieux, encore que sa méthode philologique ne rappelle pas tout à fait la rigueur de l'école.

P. P.

95. — Patrick F. Cardinal Moran. **Some Strictures on Professor Bury's « Life of St. Patrick »**, dans The Irish Theological Quarterly, t. II (1907), p. 151-75. — S. É. le cardinal Moran n'est pas satisfait de l'ouvrage de M. Bury (cf. *Anal Boll.*, XXV, 206-10). Il désapprouve en général la méthode suivie dans la composition de ce livre, « où les *si*, les *peut-être*, les conjectures arbitraires abondent à chaque page. » Visiblement, il n'a pas, sur la valeur des nombreux documents qui nous parlent du saint, les mêmes idées que le savant

auteur dont il critique les procédés. Nous avions pensé que M. Bury a fait vraiment œuvre d'historien, et bien que, comme nous l'avons marqué (*Anal Boll.*, l. c.), nous ne partagions pas sur tous les points sa manière de voir, la loyauté nous oblige à maintenir, dans l'ensemble, notre appréciation.

Naturellement, le cardinal M. ne se borne pas à prononcer cette sentence de blâme. Il entre dans le détail et commence (p. 151-53) par donner « quelques spécimens » — sept ou huit en tout — d'erreurs commises, selon lui, par M. B. sur certains points accessoires. Je crains que, dans cet *erratum*, on ne trouve, à côté de rectifications utiles (par ex., p. 152, sur la date du martyrologe d'Aengus; cf. *Anal. Boll.*, XXV, 344), des corrections discutables, voire telle assertion à tout le moins étrange (par ex. l'étymologie *Patricius* = *pater civium*, p. 151). Mais c'est là une simple entrée en matière. L'éminent prélat s'attache surtout à réfuter « deux théories » qui forment, selon lui, la « trame de tout l'ouvrage de M. B. » et peuvent être regardées « comme les caractéristiques distinctives » de sa Vie de S. Patrice. Ces deux théories sont 1° que la captivité de S. Patrice doive être localisée à Croagh Patrick (cf. *Anal. Boll.*, XXV, 209); Son Éminence défend l'opinion dite traditionnelle et se prononce pour Sliab Mis (p. 153-64); 2° que S. Patrice soit mort en 461; le cardinal M. s'en tient à la date de 493 (p. 164-73) et, à ce propos, maintient la réalité de l'existence du Patricius senior ou Sen-Patraic (p. 173-75). A. P.

96. — F. R. Montgomery HITCHCOCK. **The Confession of St Patrick,** dans THE JOURNAL OF THEOLOGICAL STUDIES, t. VIII, 1 (1906), p. 91-95. — L'auteur tente d'amender et d'interpréter quatre passages, spécialement difficiles, spécialement importants aussi, de l'obscure *Confessio*. Son exégèse mérite considération. A. P.

97. — * Philippe DE FÉLICE. **L'autre monde. Mythes et légendes. Le purgatoire de saint Patrice.** Paris, Champion, 1905, in-8°, 193 pp. — C'est un sujet intéressant à traiter que l'histoire du Purgatoire de S. Patrice, et M. de F. a eu raison de la considérer comme un chapitre du grand livre des traditions relatives à l'autre monde. Tout ce que l'on peut dire sur la légende se groupe autour du récit célèbre d'Henri de Saltrey. M. de F. raconte d'après le moine cistercien les aventures du chevalier Owain, et essaie de fixer la date de la rédaction. Ward, dans son *Catalogue of Romances*, t. II, 435-92, avait déjà très sérieusement examiné cette question. M. de F. pouvait se réserver d'autres problèmes, qu'il ne s'est pas posés peut-être avec assez de netteté. Quelles sont les sources d'Henri de Saltrey? Quelle est la dose d'éléments historiques contenue dans son récit? De quelle époque

date la localisation du Purgatoire de S. Patrice dans l'île de Lough Derg? Quel est le lien de cette histoire et de ce pèlerinage avec l'apôtre de l'Irlande? La première question seule a reçu un commencement de réponse. Le voyage d'Owain, on le sait bien, est apparenté à un grand nombre de récits où l'on prétend nous renseigner sur ce qui se passe dans le monde des morts. Il serait surtout intéressant de savoir, avec quelque précision, auxquels d'entre eux il se rattache plus directement. L'auteur semble s'être quelque peu égaré dans la revue des principales légendes apocalyptiques, depuis celles de l'Égypte et de la Chaldée jusqu'aux visions chrétiennes de l'antiquité et du moyen âge. La thèse de E. J. Becker, *A contribution to the comparative study of the Medieval Visions of Heaven and Hell* (Baltimore, 1899), pour ne pas parler d'autres ouvrages cités par cet auteur, avait déjà notablement déblayé le terrain, et il eût fallu la compléter et la mettre à jour. M. de F. ne s'est pas donné beaucoup de peine pour cela. On pourrait notablement allonger sa liste; pour ne citer que quelques exemples, il semble ne pas connaître les Visions d'Othlon de St-Emmeram, ni l'édition de la Vision du moine d'Eynsham par le P. H. Thurston, parue ici-même (*Anal. Boll.*, XXII, 225), ni l'édition de Vasiliev du récit de Zosime. Il y a d'autres lacunes dans son information. Parmi les récits de pèlerinage au Purgatoire d'Irlande il ne signale pas celui du hongrois Georges, fils du comte Krisszafán, en 1353, dont il existe une très longue relation conservée dans plusieurs manuscrits, et dont F. Toldy a publié des extraits. L'édition du voyage de Raimon de Perelhos par M. Jeanroy (*Anal. Boll.*, XXII, 496) n'est pas mentionnée; et ainsi de suite.

J'adresserai à M. de F. une critique d'un autre genre. Il a tenu à visiter Lough Derg et l'île du Purgatoire; ceci est le fait d'un chercheur consciencieux. Mais il y est allé à la fin de mars, époque où l'île ne reçoit pas de pèlerins. Ceux-ci ne se rendent au sanctuaire que pendant les mois de juin et de juillet et jusqu'au 15 août. Je ne crois pas que l'auteur eût recueilli sur les origines du Purgatoire de S. Patrice de plus amples indications s'il avait trouvé moins déserts l'église et ses dépendances. Mais il aurait pu s'édifier de la piété profonde des paysans irlandais, et remarquer par quelle heureuse transformation ces lieux, que la superstition, hélas, plus encore que la foi, avait contribué à rendre célèbres, sont devenus le centre d'un pèlerinage de pénitence, d'où le peuple ne rapporte que de salutaires impressions. De si heureuses métamorphoses doivent intéresser l'historien, qui peut constater qu'ici encore le peuple irlandais donne un grand exemple, qui mérite d'être imité ailleurs.

Nous terminerons ces notes sur le livre intéressant, quoique un peu superficiel, de M. de F. en annonçant la prochaine publication, dans les

*Analecta*, du voyage de Laurent Rathold de Pászthó au Purgatoire de S. Patrice. H. D.

98. — P. Beda Franz ADLHOCH, O. S. B. **« Les légendes hagiographiques » und die « Vita sancti Mauri per Faustum »**, dans STUDIEN UND MITTEILUNGEN AUS DEM BENEDIKTINER- UND DEM CISTERCIENSER-ORDEN, t. XXVIII (1907), p. 101.

99. — ID. **Zur Vita S. Placidi**. IBID., p. 102-4.

Nous avons dit assez souvent ce que nous pensons, ce que pensent les historiens, de la Vie de S. Maur (par ex. *BHL.* 5772 : *auctore Pseudo- Fausto, reapse Odone abbate Glannafoliensi)*. Le R. P. Dom A. prend texte de la mention faite de cette Vie par notre collègue le P. Delehaye, pour protester de nouveau (cf. *Anal. Boll.*, XVII, 478) contre une sentence qui lui paraît inacceptable. Jadis, il appelait à l'aide des cojureurs qui, selon le vieux droit germanique, se porteraient avec lui garants de la véracité de l'abbé du XI[e] siècle (cf. ibid.). Maintenant il préconise l'institution d'un jury, qui trancherait la question. Est-elle encore à trancher ?

Dans le second articulet, le R. P. Dom A. fait savoir qu'il n'est qu'à moitié content de la solution proposée par Dom L'Huillier pour la question de S. Placide (cf. *Anal. Boll.*, XXIV, 406). En particulier, il lui paraît que son confrère n'est pas encore assez conservateur dans sa critique des sources. Au reste, ici Dom A. ne fait plus de difficultés pour reconnaître que le Gordien, auteur de la *Vita Placidi*, est un Pseudo-Gordien. C'est par trop clair, du reste. A. P.

100. — M. BESSON. **Mémoire pour servir à l'histoire de saint Aimé, moine à Saint-Maurice et premier abbé de Remiremont,** dans ZEITSCHRIFT FÜR SCHWEIZERISCHE KIRCHENGESCHICHTE, t. I (1907), p. 20-51. — La Vie de S. Aimé (*BHL.* 358), après avoir été longtemps considérée comme l'œuvre d'un moine de Remiremont contemporain du saint abbé, avait été dénoncée par M. Krusch (*MG.*, Scr. rer. merov. IV, 208-13) comme une pièce apocryphe écrite par un auteur du IX[e] siècle. M. B. refuse de souscrire à cette conclusion ; il reprend une à une les considérations émises par le savant éditeur des *Monumenta* et déclare que chacune, prise séparément, lui paraît peu concluante. Il n'apporte du reste dans son étude aucune preuve positive de l'authenticité du document. Nous croyons, comme M. B., qu'aucune démonstration apodictique de la composition relativement tardive de cette pièce n'a encore été faite. Toujours est-il que les observations de M. Krusch sont graves, et que si on ne se laisse pas convaincre même par leur ensemble, on ne peut pourtant accorder qu'une confiance très limitée à cette biographie. Au reste, M. B.

reconnait lui-même qu'elle fut écrite environ cinquante ans après la mort de S. Aimé, et qu'elle n'est pas absolument impartiale (p. 30). Il est manifeste, en effet, que les détails qui peuvent jeter un peu d'ombre sur certaines périodes de la vie du saint ont été passés sous silence, et qu'on lui a attribué dans la conversion de S. Romaric le rôle qui appartient à S. Colomban et à S. Eustase. Dès lors on est bien près d'être d'accord sur la valeur de cette biographie, et c'est là sans contredit le point principal du débat. La discussion ne porte plus que sur la sincérité du biographe anonyme et la date de la composition de son ouvrage. H. MORETUS.

101. — K. VOIGT. **Die Vita S. Baboleni und die Urkunden für Saint-Maur-des-Fossés,** dans NEUES ARCHIV DER GESELLSCHAFT FÜR AELTERE DEUTSCHE GESCHICHTSKUNDE, t.XXXI (1906), p. 289-334. — Étude de diplomatique, où est surtout examiné un groupe de fausses chartes de Saint-Maur-des-Fossés. Contrairement à l'avis de Bordier, M. V. fait voir que les fausses chartes qui nous sont parvenues — parmi elles il en est que Bordier regardait comme authentiques — ont été utilisées par l'auteur de la Vie de S. Babolein (*BHL.* 886). Bordier croyait, lui, que le biographe avait connu et cité des chartes authentiques, et que les pièces fausses que nous possédons avaient été fabriquées plus tard d'après les citations faites dans la Vie. Celle-ci ne date pas d'avant le milieu du XI[e] siècle. Mais l'éloge *BHL.* 888 est plus ancien et de meilleur aloi (cf. *Catal. Lat. Paris.*, II, 518, 6°). A. P.

102. — G. Anton WEBER. **Die Reliquien des heiligen Emmeram,** dans STUDIEN UND MITTEILUNGEN AUS DEM BENEDIKTINER- UND DEM CISTERCIENSER-ORDEN, t. XXVII (1906), pp. 38-58 et 254-70.

103. — J.-A. ENDRES. **Die Konfessio des hl. Emmeram zum dritten Mal. Eine Erwiderung,** dans RÖMISCHE QUARTALSCHRIFT, t. XXI (1907), p. 18-27.

M. Weber prépare une histoire de S. Emmeram et de ses reliques (cf. p. 39). En attendant, il étudie surtout ici la sépulture retrouvée en 1894, dans laquelle on a cru reconnaître le sarcophage et les reliques du saint (cf. *Anal. Boll.*, XIV, 212). Le travail, il faut le dire franchement, ne se recommande pas par la belle sérénité et la correction parfaite qu'on aime à rencontrer dans un historien. La polémique est trop personnelle; à des raisons scientifiques, l'auteur mêle mal à propos des arguments d'ordre sentimental, et cherche plus d'une fois, non sans vivacité, moins à réfuter son contradicteur qu'à lui dire des choses désagréables. La démonstration elle-même de M. W. n'est pas d'ailleurs sans présenter des points faibles : ainsi, sa manière de ponctuer et d'interpréter le texte important d'Arnold de Saint-Emmeram (p. 55)

est tout à fait inadmissible. Néanmoins, il faut reconnaître que l'identité du tombeau retrouvé en 1894 n'est pas aussi certaine qu'on l'a prétendu, et la réplique de M. Endres n'a pas dissipé à cet égard tous les doutes. A. P.

104. — * E. A. Wallis Budge. **The Life of Takla Hâymânôt and the Miracles of Takla Hâymânôt and the Book of the riches of kings.** Londres, privately printed for Lady Meux, 1906, 2 volumes in-fol., LXIII-396 et 141 pp., 165 planches en chromolithographie. — Les publications défrayées par Lady Meux sont célèbres non moins parmi les bibliophiles que parmi les orientalistes. Celle que nous avons sous les yeux dépasse en magnificence toutes les précédentes. Le manuscrit assez récent qui en a fourni la matière (Brit. Mus., Orient. 723, XVIIIe siècle) a fixé les préférences de l'éditeur à raison de son importance pour l'iconographie éthiopienne. Le plan de l'édition semble avoir été calculé en vue de mettre en relief la valeur artistique du document — si toutefois le mot d'art peut s'appliquer aux enluminures bariolées des miniaturistes éthiopiens. Toutes les pages du manuscrit qui portent soit une vignette, soit une image hors texte sont reproduites en fac-similé de grandeur naturelle, et placées en regard du passage correspondant de la traduction qui, à cet effet, est tirée en blanc. Une aussi large part faite au point de vue pittoresque n'empêche pas cette curieuse publication d'offrir un intérêt plus sérieux ; car la Vie de Takla Hâjmânot, d'après la recension de Dabra Libânos, n'était encore connue que par des analyses ou des traductions plus ou moins complètes. Outre la Vie proprement dite, l'édition comprend les Miracles de Takla Hâjmânot, également d'après la recension de Dabra Libânos, la translation des reliques du saint, et le petit traité *De regum divitiis*, qui lui est attribué dans le cod. Brit. Mus. Orient. 722, et que M. Boris Turaiev avait déjà publié d'après ce même manuscrit, en le collationnant sur le ms. Brit. Mus. Orient. 503 (**Записки Восточнаго Отдѣленія Археологическаго Общества**, XIII, 1901, 160-68). Le texte original de ces différentes pièces est rejeté dans un appendice paginé à part ; il est précédé d'une traduction anglaise du *Gadla Takla Hâjmânot* selon la recension de Waldebba, publié par M. Conti Rossini dans les *Atti della reale Accademia dei Lincei* (ser. V, Memorie, t. II, p. 102 et suiv.). Une longue introduction analyse la légende traditionnelle du fameux patriarche cénobitique d'Éthiopie, sans pénétrer bien profondément dans les problèmes historiques qu'elle soulève. M. B. n'y prétendait pas. Sa publication est avant tout consacrée à faire connaître pour lui-même un manuscrit intéressant. Toutefois, sans la charger d'un appareil critique, puisque le savant éditeur y répugne par principe (cf. p. IV), il y avait lieu peut-être d'y rectifier, à l'aide

d'autres sources, certaines erreurs qui peuvent tirer à conséquence. M. B. inscrit dans le titre même du livre que la Vie de Takla Hâjmânot a pour auteur un certain Gabra Masqal. Le colophon assez mutilé sur lequel est basée cette attribution ne le dit pas expressément. Sauf meilleur avis, Wright nous semble plus près du vrai quand il croit que cette note désigne non le rédacteur de la Vie, mais un simple copiste (*Catalogue of the Ethiopic manuscripts in the British Museum*, p. 195). En fait, le ms. éthiopien 138 de la Bibliothèque Nationale de Paris porte que le même document à été composé « en l'an de grâce 7007 sous le règne du roi Gabra Masqal », ce qui explique à merveille le libellé peu sûr du texte suivi par M. B. (voir Zotenberg, *Catalogue des manuscrits éthiopiens de la Bibliothèque Nationale*, p. 206). Concernant la composition du livre des miracles de Takla Hâjmânot, il n'aurait pas été superflu de faire observer que les deux derniers récits ont été ajoutés par des mains différentes au recueil primitif (cf. Wright, loc. cit., p. 195). A part ces imperfections de détail, ce dernier numéro de la somptueuse collection de Lady Meux répond brillamment à sa destination. Le lettré abyssin qui a peiné sur cet énorme manuscrit n'a certainement pas soupçonné l'honneur qui était réservé à son chef-d'œuvre. P. P.

105. — Achille Pellizzari. **Su la più antica testimonianza del' esistenza del volgare nelle Gallie**, dans Studi medievali, t. II (1906), p. 93-97.

106. — F. N(ovati). **Per la mia interpretazione.** Ibid., p. 98-100.

M. Pellizzari revient sur les passages des Vies de S. Mommelin examinés jadis par M. Novati (cf. *Anal. Boll.*, XX, 226-27). Il constate avec raison que les mots de la Vie *BHL.* 6025 : *utraque autem eruditiori latinorum eloquio, sicut gratia haec ei concessa fuerit, ad plenum respondere dinoscitur*, sont peu clairs, et il propose, pour en tirer quelque chose de prendre *utraque* non pour un nominatif (*utraque ecclesia*), comme on l'a fait d'ordinaire, mais pour un ablatif (*utraque lingua*). Cet essai d'interprétation n'a pas plu à M. Novati, et nous n'en sommes pas étonné; car c'est une exégèse à la fois étrange et forcée. De son côté, M. N. tente de guérir l'endroit malade en lisant : *si cui haec gratia*... c'est mieux, ou plutôt c'est moins mal. Au surplus, il y a une question préliminaire, savoir laquelle des deux Vies *BHL.* 6025 et 6026 est la plus ancienne. M. Novati tient toujours pour *BHL.* 6025 ; mais naguère M. L. Van der Essen a présenté d'excellentes raisons en faveur de *BHL.* 6026 (cf. *Anal Boll.*, XXV, 370) ; et dès lors, le texte obscur sur lequel s'escriment les deux savants perd encore davantage de son importance. A. P.

107. — C. G. Roland. **Un texte manuscrit du Miracula S. Gengulfi,** dans Annales de la Société archéologique de Namur, t. XXVI (1906), p. 259-61. — Un manuscrit du XVII[e] siècle, conservé à la cure de Florennes dans les archives de la collégiale, contient les leçons de l'office votif de la translation de S. Gengulphe; elles sont tirées textuellement du livre des miracles (*BHL.* 3330) écrit par Gonzon. Cette copie, quoique relativement récente, a son intérêt; car le texte *BHL.* 3330, publié par Henschenius (*Act. SS.*, Mai II, 648-55) d'après une copie perdue d'un manuscrit de Florennes perdu lui aussi, est fort rare. M. Holder-Egger, pour les extraits qu'il en a publiés (*MG.*, Scr. XV, 791-96), s'est borné à rééditer le texte des *Acta*. M. R., qui aurait bien fait de signaler cette circonstance, corrige, grâce au manuscrit de Florennes, deux noms propres qui avaient été maltraités dans les éditions. On y lisait : *Comes Godefridus de Griso-monte*, au lieu de : *Orsisomonte*, soit Orchimont (au reste, cette correction avait déjà été suggérée par le contexte à M. Holder-Egger), et : *Villeriacum* au lieu de : *Wilercesia*, soit Willerzies (Henschenius avait donné sa lecture comme douteuse, ainsi qu'il en avertit en note : « sic enim legere videor in apographo nostro »).

Mais, ce que ni M. Holder-Egger ni M. Roland ne semblent avoir remarqué, c'est qu'il subsiste un exemplaire ancien de l'ouvrage de Gonzon : le ms. II. 1055 (ancien Phillips 4632') de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, transcrit à Aulne vers la fin du XII[e] siècle (cf. *Catal. Lat. Brux.*, II, 480). Il confirme, en les améliorant, les corrections proposées. Nous lisons, en effet (fol. 40) : *Comes vero Godefridus de Orciso monte* et quelques lignes plus bas : *deveniensque in villam nomine Willerceias*.

H. Moretus.

108. — R(uggero) d(ella) T(orre). **Frammenti di una nuova redazione della leggenda dei santi Amico e Amelio,** dans Memorie storiche Cividalesi, t. II (1906), p. 145-48. — M. R. d. T. a trouvé au musée de Cividale deux feuillets d'un manuscrit en papier, daté de 1384, qui renferment le commencement et la fin d'une rédaction latine de la légende d'Amis et Amile. Il se borne aujourd'hui à les publier, comptant étudier sous peu la « rédaction cividalaise » et ses rapports avec les recensions déjà connues. Il s'apercevra alors que son texte n'est nullement « nouveau »; il est, à part les inévitables variantes, identique à la recension publiée en 1836 par Mone et en 1884 par Kölbing (= *BHL.* 386).

A. P.

109. — * Pio Paschini. **San Paolino patriarca († 802) e la chiesa Aquileiese alla fine del secolo VIII.** Udine, tip. del « Crociato », 1906, in-8°, 190 pp., gravure. — Par ce titre M. P. caractérise bien son

ouvrage. Il y parle autant de l'histoire du diocèse que de la vie du saint patriarche. Ses fréquentes doléances sur le manque de documents portent à croire que c'est là le motif qui lui a fait ainsi élargir son sujet, au risque d'en compromettre l'unité. Le procédé permet de développer les proportions d'un livre, mais on ne voit pas comment il résout la difficulté de reconstituer, quand on est si peu renseigné, la physionomie du saint personnage avec assez de précision pour la rendre pleinement intéressante.

M. P. raconte la vie de S. Paulin telle que la fait connaître l'excellent travail de Giannoni (1). Il emprunte les considérations plus générales sur l'histoire politique et religieuse de l'Italie du Nord aux travaux bien connus d'Hergenröther et d'Ellero. On constate avec plaisir que M. P. n'a pas voulu s'exposer aux mésaventures à peu près inévitables des écrivains qui ne font que compiler les travaux modernes; il a lu avec soin les principaux documents anciens. Aussi son livre est-il sinon original, du moins exact dans son ensemble.

Deux discussions sont ajoutées en appendice. La première, sur la date de l'élévation de S. Paulin au patriarcat, résume un chapitre de Giannoni; il n'y a donc pas à s'y arrêter. La seconde est relative au concile d'Altino. Après avoir exposé la manière de voir de Muratori et de M. Grion, l'auteur se range du côté de Muratori et montre qu'il s'agit probablement du concile de Cividale.

M. P. a republié un hymne en l'honneur de S. Paulin (CHEVALIER, *Repert. hymn.* 11416), ainsi qu'une élégie sur les ruines d'Aquilée; une traduction due à M. Ellero est mise en regard de ces deux pièces.

H. MORETUS.

110. — J. CALMETTE. **La famille de saint Guilhem,** dans les ANNALES DU MIDI, t. XVIII (1906), p. 145-65. — Étude claire et solide, dans laquelle sont rassemblés et soigneusement examinés les renseignements épars qui nous sont parvenus sur la généalogie de S. Guillaume de Gellone, principalement sur ses enfants et petits-enfants. A. P.

111. — * ADOLFO CINQUINI. **Chronica Mediolanensis a. 606-1145. Genealogia comitum Angleriae.** Roma, s. a. (1906), in-8°, XVI-31 pp. — La *Chronica Danielis de comitibus Angleriae,* cet invraisem-

(1) Cf. *Anal. Boll.,* t. XVII, p. 251. A la page 32, en note, M. P. contredit pour une fois une conclusion de Giannoni. Il est à remarquer que l'interprétation qu'il donne, après Giannoni lui-même, d'un passage des *Versus de sanctis Eboracensis ecclesiae* (vers 1555 et suiv.), n'infirme qu'un argument accessoire et proposé comme tel par cet auteur dans la démonstration de sa thèse. Comparez WATTENBACH, *Deutschlands Geschichtsquellen,* 5e édit., t. I, p. 142 et 7e éd. t. I, p. 168-69.

blable recueil de fables à la fois risibles et mensongères, a été souvent citée; des extraits en ont été publiés. Mais la pièce dans son ensemble était restée inédite. M. C. vient de la publier, d'après un seul des manuscrits connus (Paris, Bibl. Nat. lat. 8315, XIV[e] siècle), le meilleur et le plus ancien, il est vrai. On y trouvera (ch. VIII-XI, p. 8-12) un récit de translation; il semble avoir formé un opuscule à part — il a son prologue, un long prologue — et avoir été inséré, peut-être après retouches, par l'auteur de la chronique dans son étrange compilation. Au surplus, la translation ne dépare pas le reste. Il s'agit de la main droite de S. Pierre, du sang coagulé de S. Paul et de la langue du pape S. Marcel, transportés, du temps de Charlemagne, de Rome au Mont *Pedalis*, près de Civate, en Lombardie. A. P.

112. — * A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS. **Ἀντώνιος Στουδίτης καί τινα σύμμικτα. Ἐν Ἱεροσολύμοις, ἐκ τοῦ τυπ. τοῦ ἁγίου Τάφου**, 1905, in-8°, 35 pp. — Parmi les mélanges que M. P.-K. nous donne dans ce petit volume, et qui ont paru d'abord dans **Νέα Σιών**, il faut relever les remarques sur Nicéphore le Blachernite (p. 18-20), c'est-à-dire sur la Vie de Théophane le Chronographe, publiée en dernier lieu par De Boor (II, 13-30). L'auteur s'occupe notamment du passage (p. 21, l. 1-5) où il est question du voyage de Théophane se rendant au concile de Nicée. Tandis que les autres y arrivèrent sur de beaux chevaux et richement habillés, lui τῷ συνήθει τριχίνῳ κοσμούμενος ὑποζυγίῳ τε ἐπιβὰς κἂν θηλείᾳ τὴν ὁδοιπορίαν ἀσμένως ἐποιεῖτο. Les mots soulignés ne donnent évidemment pas un sens satisfaisant. La correction proposée par M. P.-K. κἂν ἀθελείᾳ est certainement ingénieuse. Malheureusement, si ἀθελής est connu, il n'y a pas d'exemple d'ἀθέλεια et on est obligé de le justifier par l'analogie de ἀφελής ἀφέλεια. M. E. Kurtz (*Byzantinische Zeitschrift*, XV, 679), en disant qu'il faut lire ὑποζυγίῳ ... κανθηλίῳ, a trouvé la véritable solution. H. D.

113. — * Alice GARDNER. **Theodore of Studium. His Life and Times.** London, Arnold, 1905, in-8°, VII-284 pp., illustrations.

114. — * L'abbé MARIN. **Saint Théodore (759-826).** Paris, Lecoffre, 1906, in-12, IV-197 pp. (Fait partie de la collection LES SAINTS.)

L'auteur du premier livre anglais consacré à S. Théodore Studite s'est déjà fait connaître par d'autres ouvrages d'un caractère non moins austère que celui-ci. Le mérite d'avoir choisi un pareil sujet n'est point banal dans un pays où les sources hagiographiques sont peut-être moins exploitées qu'ailleurs, et où les théologiens réservent le meilleur de leurs forces pour l'étude des premiers siècles. La période iconoclaste offre aussi son intérêt, et l'on ne saurait y découvrir une plus grande figure que celle de Théodore Studite. Miss A. G., sans se

livrer à ces études de menus détails où se perdent parfois les érudits, a réussi à écrire une monographie d'une lecture aisée, dans laquelle une large place est accordée à l'histoire de l'époque, sans que le héros principal soit sacrifié. Le moine, le champion de l'orthodoxie, le confesseur de la foi sont étudiés aussi bien que le théologien et le poète, et les fils spirituels de Théodore reçoivent les louanges qui leur reviennent pour leurs travaux littéraires et leur calligraphie. Le sujet ainsi conçu est vaste, d'autant plus que sur le personnage principal, comme aussi sur les luttes auxquelles il fut mêlé, les documents sont nombreux et considérables. Miss G. n'a pas pu donner le même soin à toutes les parties de son livre, et l'on souhaiterait plus d'uniformité et de précision dans l'indication des sources. On parcourt souvent de longues pages sans rencontrer de références et fréquemment elles se rapportent à des travaux de seconde main. Les fautes d'impression sont nombreuses, et quelques noms propres sont particulièrement maltraités. A propos d'Alexis Mosele, M. G. nous parle (p. 54) de « a certain Alexius, bearing the curious surname of Moslem ». Voir ce que nous avons dit de ce nom à propos de l'établissement τοῦ Μωσηλέ (*Anal. Boll.*, XIV, 161-65). La transcription *Saccudio* pour le monastère τοῦ Σακκουδίωνος est difficile à justifier. L'information laisse parfois à désirer. Ainsi l'auteur ne connaît pas l'important travail du P. Pargoire sur S. Théophane le Chronographe et ses rapports avec saint Théodore Studite (cf. *Anal. Boll.*, XXIII, 365). Lorsqu'il est question des stylites qui descendent de leurs colonnes, M. G. fait cette remarque : « Il est donc évident que les stylites, qui formaient probablement un ordre distinct, séjournaient habituellement sur leurs colonnes et non à l'intérieur (p. 111). » Nous avons essayé autrefois (*Les stylites*, 1895) de montrer qu'il n'y a pas nécessairement incompatibilité.

Les imperfections que nous avons cru devoir signaler, et quelques autres que l'auteur pouvait difficilement éviter, ne vont pas jusqu'à ôter toute valeur au livre de M. G. On pourra le lire avec fruit, à condition de le compléter par d'autres, celui de Schneider, par exemple (*Der hl. Theodor von Studion*, Münster i. W., 1900). N'oublions pas en terminant de recommander les belles photogravures dont l'ouvrage est orné. Elles se rapportent au célèbre monastère illustré par S. Théodore; il reste, hélas, bien peu de chose en dehors des monuments écrits pour perpétuer ce grand souvenir.

M. l'abbé Marin, qui a fait des moines de Constantinople et des Studites en particulier l'objet de ses études spéciales, était tout désigné pour traiter S. Théodore dans la collection *Les Saints*. Il est bien superflu de dire qu'il connaît tous les textes et tous les travaux sur la matière. Le cadre qui lui était imposé ne se prêtait pas à la discussion;

c'est avant tout un récit qu'il avait à fournir, et ce récit est emprunté directement aux sources, ce dont on ne saurait assez louer l'auteur. Il n'oublie d'ailleurs pas qu'il écrit une Vie de saint et non une histoire, et son sujet lui fournit abondamment tout ce qu'on peut désirer pour l'édification. Le grand public pieux, qui ne connaît guère les saints de l'Église grecque, saura gré à M. M. d'avoir choisi, pour l'initier, une figure aussi attachante. H. D.

115. — Ambroise Ledru. **Translation des reliques des premiers évêques du Mans par saint Aldric,** dans La Province du Maine, t. XIV (1906), pp. 49-62 et 85-97. — La question est complexe et embrouillée. Elle porte spécialement sur deux points : 1° Est-il vrai, comme l'assure Julien Havet, que l'auteur des *Actus pontificum Cenomannensium* se contredit en affirmant d'abord que les saints évêques Turibe, Pavace et Liboire avaient été enterrés dans l'église des Douze-Apôtres, puis plus loin que Victurus et Victurius y avaient les premiers trouvé place? M. le chanoine L. fait fort bien voir qu'il n'y a pas de contradiction, et sûrement pas de contradiction évidente, dans les premiers chapitres des *Actus* relativement à la sépulture des plus anciens évêques du Mans. 2° Est-il vrai que l'auteur des *Actus* trompe sciemment ses lecteurs en supprimant, c'est-à-dire en omettant de raconter, la translation faite au IX^e siècle par S. Aldric des SS. Turibe, Pavace et Liboire aux Douze-Apôtres, translation dont il avait été lui-même témoin ? C'est encore ce qu'affirme Julien Havet, et ici il fait évidemment erreur, puisque le seul texte qui ait conservé la mention de la translation opérée par S. Aldric parle non pas de l'église des Douze-Apôtres, mais de la cathédrale du Mans. La théorie de Havet, en ce qui concerne le point particulier de l'église des Douze-Apôtres, est donc, des deux côtés, ébranlée et plus qu'ébranlée.

Mais M. L. ne s'en tient pas là. Il s'attache à faire voir que la translation des corps saints dans l'église cathédrale par S. Aldric n'a pas eu lieu et que le passage des *Gesta Aldrici* où elle est racontée (ch. 44 de l'édition Waitz) est une addition postérieure, écrite vers l'an 900 ou plus tard encore. Que ce passage n'appartienne pas à la rédaction première des *Gesta*, cela semble certain. Que les faits qu'il relate soient controuvés, M. L. s'efforce de le montrer en y relevant six erreurs. La discussion est vivement conduite et mérite d'être lue. Tout n'est peut-être pas cependant absolument décisif. Prenons, par exemple, la première erreur, qui semble la plus forte. M. L. part de ce fait : « En 836, quand les clercs de Paderborn vinrent au Mans » pour avoir des reliques, ils trouvèrent dans l'église des Douze- » Apôtres ou de Saint-Victeur les corps des premiers évêques du » Mans (à l'exception de celui de S. Julien), c'est-à-dire ceux de

» Turibe, Pavace, Liboire, Victurus et Victurius, honorablement » disposés dans des sarcophages. » (p. 49) « Les corps saints », dit M. L., en signalant la première erreur, « avaient été transportés à la » cathédrale avant 836 ou après. Si c'est avant 836, les clercs de » Paderborn n'ont pu les voir à Saint-Victeur, où cependant ils les » ont incontestablement trouvés; si c'est après 836, le corps de » S. Liboire n'a pu être transporté à la cathédrale, puisque les clercs » de Paderborn l'avaient emporté, hormis un bras, dans leur pays. » Cette contradiction seule détruit l'autorité » du passage des *Gesta Aldrici* dont il est question (p. 56). Cela semble clair. Mais que penser du point de départ? Que les corps des SS. Turibe, Pavace et Liboire se soient trouvés aux Douze-Apôtres honorablement disposés dans des sarcophages (M. L. insiste sur ce détail, car il y revient souvent pp. 49, 50 [citation de J. Havet], 87; cf. pp. 56, 86), M. L. le prouve par ce texte d'un récit de la Translation de S. Liboire (*BHL.* 4913) : ***Erant autem in eodem loco aliorum quoque membra sanctorum in sarcofagis honeste recondita, maxime episcoporum civitatis illius, ex quibus tunc cum beati Liborii corpore datae sunt reliquiae Pavacii videlicet atque Gundanisoli.*** Remarquons que Turibe n'est pas nommé; et puis, y a-t-il une contradiction absolue entre ce texte et celui des *Gesta Aldrici* où il est dit simplement qu'Aldric transporta à la cathédrale une partie — quelle partie? — du corps de S. Liboire *(et partem corporis sancti Liborii)*? M. L. lui-même admet que le corps de S. Liboire ne fut pas emporté tout entier à Paderborn, mais qu'une « partie », savoir le bras droit, était encore au Mans en 840 (p. 86). Mais il y a plus : le texte sur lequel s'appuie M. L. est un texte dérivé, écrit longtemps après les événements par un étranger qui n'était jamais venu au Mans. Ne fallait-il pas remonter plutôt à la source de ce récit postérieur, à la relation du prêtre Idon, témoin oculaire de ce qui s'est passé au Mans en 836? Or celui-ci n'est nullement aussi affirmatif : ***in ecclesia apostolorum,*** dit-il, ***in qua beatus Victurius... corpore requievit. In qua etiam et aliorum multorum sanctorum corpora humata atque sepulta iacent, ibidemque corpus sancti Liborii collocatum est*** (cf. *Anal. Boll.*, XXII, 157, ch. 2). L'auteur original ne dit pas que les saints enterrés aux Douze-Apôtres étaient des évêques (je n'entends pas d'ailleurs en conclure qu'ils ne le fussent pas); il parle de S. Liboire (1), mais lui non

(1) C'est à ce passage que M. L. aurait pu se référer pour prouver que « en 836 les clercs de Paderborn virent le corps de S. Liboire décemment conservé à Saint-Victeur. » (p. 86) Quant au texte qu'il cite à l'appui : ***in ecclesia in qua corpus sancti Liborii componebatur et ornabatur*** (= *Anal. Boll.*, t. c., p. 158, ch. 6), il n'a pas le sens qu'on lui prête. Voir ibid., p. 157-58, ch. 4 : ***in praefixa ecclesia dum praefati sancti Liborii corpus a iam dicto episcopo Aldrico et a suis sacerdotibus in loculo, in quo deportaturus erat Saxoniam, componebatur et nobiliter ornabatur.*** Il s'agit

plus ne nomme pas S. Turibe; et quant aux SS. Pavace et Gundanisole, ils interviennent dans un autre texte (ibid., p. 161, ch. 13), où il n'est nullement dit qu'ils avaient reposé aux Douze-Apôtres, mais seulement que leurs reliques avaient été données aux envoyés de l'évêque de Paderborn. On peut se demander si ce n'est pas une combinaison du rédacteur de la recension *BHL.* 4913 qui a mis un lien entre eux et les Douze-Apôtres. Encore une fois, la question n'est pas absolument claire. A. P.

116. — * Robert EISLER. **Die Legende vom heiligen Karantanerherzog Domitianus.** In-8°, 65 pp. Extrait des MITTEILUNGEN DES INSTITUTS FÜR ÖSTERREICHISCHE GESCHICHTSFORSCHUNG, t. XXVIII (1907), p. 52-116. — La légende latine de S. Domitien de Carinthie (*BHL.* 2248) est assez singulière et d'époque visiblement tardive. Bollandus, qui la publia d'après une copie de l'exemplaire sur parchemin (XV[e] siècle) conservé de nos jours encore à Millstatt, ne la soumit pas à une critique fort sévère. Il la jugea écrite « fide optima », et ne semble pas s'être beaucoup préoccupé de la distance qui sépare le narrateur du héros principal. S. Domitien, selon Bollandus, aurait vécu au IX[e] siècle, et son historien n'est certainement pas antérieur au XIII[e]. En cas pareil, il y a lieu d'y regarder de plus près, et c'est ce que vient de faire M. E. Son travail a d'abord le mérite de fournir un texte de la Vie latine revu sur le manuscrit de Millstatt et qui remplacera très avantageusement l'édition vraiment trop fautive de Bollandus (1). Reprenant une idée simplement indiquée par ce dernier, M. E. montre que la légende a été rédigée par trois écrivains : la première partie (*Act. SS.*, num. 1-9) vers les années 1270-1280, les deux autres (ibid., num. 10-18 med., 18 med. - 25) un peu plus tard, entre cette date et 1305 environ. La pièce, spécialement la première partie, serait avant tout une machine de guerre imaginée par les moines de Millstatt pour essayer de se soustraire aux exactions des avoués du monastère, les comtes de Görz. La tendance de la légende serait d'établir que l'église de Millstatt avait été fondée dans un passé lointain par le premier duc chrétien de Carinthie (Domitien) et non pas, comme on le disait et comme on peut le prouver avec certitude, par le comte palatin Aribo († 1102), ancêtre des comtes de Görz. L'explication est ingénieuse,

non du sarcophage où le corps du saint aurait été décemment conservé, mais de la châsse dans laquelle on disposait avec soin les reliques pour les transporter à Paderborn.

(1) Ce n'est pas toutefois que rien ne reste à corriger dans le texte de M. E. Ainsi p. 62, lin. 76, 77, dans le passage : *cumque... animam sepedictas reliquias provolutus iaceret* (Bollandus : *cumque... iamque saepe ad dictas r. p. i.*), le mot *animam* est certainement fautif. Lire *ante iam*?

spécieuse même, et il vaut la peine de lire l'intéressant exposé qu'en fait M. E. Il est cependant étonnant, très étonnant, qu'un écrit destiné à accréditer ce que l'on vient de dire, rappelle formellement le souvenir d'Aribo et lui attribue précisément la première fondation du monastère : *quidam palatinus de Wavaria, Arbo nomine, ad quem pertinebat omne pene predium, quod circa Milstat situm est, qui et fundator monachorum primus illic esse coepit* (p. 61, lin. 25-27).

Une autre conjecture de M. E. n'est pas moins ingénieuse, mais je n'oserais pas la déclarer plus solide, bien au contraire. Le S. Domitien de Millstatt, premier duc chrétien de Carinthie, ne serait qu'une déformation légendaire, livresque, de l'empereur Domitien, le persécuteur des chrétiens. Le patron et fondateur de Millstatt aurait, d'après l'hagiographe, détruit dans cette localité d'innombrables statues de faux dieux et fait consacrer leur temple *in honorem omnium sanctorum*. A ce propos, il rappelle l'exemple du pape Boniface IV purifiant le Panthéon et le dédiant à tous les saints. Par un intéressant rapprochement de textes, M. E. fait voir que l'auteur de la *Vita S. Domitiani* a eu sous les yeux et quelque peu copié le passage de l'Histoire ecclésiastique de Bède (II, 4) où est rappelée la dédicace du Panthéon romain. Or Bède, dans un autre ouvrage, il est vrai (Chronique, ad an. 4069), et à un tout autre propos, met la construction du Panthéon à l'actif de l'empereur Domitien ; et de nombreux écrivains du moyen âge ont reproduit cette assertion. Dès lors, le joint est trouvé. L'empereur païen Domitien a construit à Rome le temple des faux dieux, que le pape Boniface a purifié ; le duc de Carinthie, qui a purifié le sanctuaire païen de Millstatt, fondé on ne sait par qui, s'appellera... Boniface ? Non, mais Domitien... Avions-nous tort de dire que la conjecture est ingénieuse? peut-être même l'est-elle trop. Toujours est-il que M. E. a rassemblé dans son travail une foule de renseignements qui ne pourront qu'être fort utiles pour débrouiller l'origine de la très obscure et peu solide légende de S. Domitien. A. P.

117. — * H. G. Voigt. **Die von dem Přemysliden Christian verfasste und Adalbert von Prag gewidmete Biographie des heil. Wenzel und ihre Geschichtsdarstellung.** Prag, Řivnáč, 1907, in-8°, 88 pp. — Nous avons dit franchement (*Anal. Boll.*, XXV, 512) comme quoi l'argumentation convaincante de M. J. Pekař avait enfin triomphé des préventions que, nous aussi, nous conservions au sujet de la Passion de S. Wenceslas (*BHL.* 8825) presque universellement regardée, durant le XIX<sup>e</sup> siècle, comme un ouvrage apocryphe forgé par le « Pseudo-Christian. » M. P. n'a pas été aussi heureux près de quelques autres tenants de l'opinion courante et sa réhabilitation de Christian a rencontré, chez des savants de marque, une opposition décidée, voire

très vive. Il se consolera et, pour notre modeste part, nous serions rassuré, si besoin était, par l'adhésion sans réserve que vient de donner à ses conclusions un des hommes les plus compétents, à l'heure qu'il est, en ce qui touche l'histoire de la Bohème au Xe siècle. L'éminent historien de S. Adalbert (cf. *Anal. Boll.*, XVIII, 196; XXI, 123; XXV, 377) est aussi catégorique que possible : « Den langen Streit über die » Echtheit der unter dem Autornamen Christian bekannten *Vita et* » *Passio sancti Wenceslai et sanctae Ludmilae aviae eius* hat Jos. » Pekařs Buch m. E. für immer zu Gunsten der Echtheit entschieden. » (p. 1) Mais il fait mieux que d'approuver. Dans le premier chapitre de son intéressant travail (p. 2-10), sans reprendre l'ensemble de la démonstration de M. Pekař, il met en relief quelques-uns des arguments de ce dernier, les fortifie, les complète. Un second paragraphe (p. 11-25) rencontre plusieurs des motifs qui avaient fait douter de l'authenticité de la pièce; ici encore, la réfutation tentée par M. Pekař est notablement renforcée. Un chapitre sur « les sources » (p. 25-31) est consacré à déterminer l'ordre chronologique et la dépendance mutuelle des Vies anciennes de S. Wenceslas. D'accord avec M. Pekař sur les points essentiels, M. Voigt présente, quant au détail, certaines conclusions divergentes, qui ont grande chance d'être justes (l'ordre des Vies les plus anciennes serait celui-ci : *BHL.* 8821, 8823, 8826, 8825 [Christian], 8824, 8827, etc.) Le profit que l'histoire tirera du document ainsi réhabilité est signalé dans le ch. IV (p. 31-60), où M. Voigt; en quelques pages lumineuses, refait d'après les sources l'histoire du saint martyr, dont il caractérise, à la fin, avec un rare bonheur, la jeune, chevaleresque et chrétienne figure (p. 60). Le travail est terminé par une table chronologique (p. 61-64) embrassant l'histoire politique et religieuse de la Bohême de 739 à 997.

Suivent trois appendices. Les deux premiers ne concernent pas nos études. Dans le troisième (p. 79-88), M. Voigt a réuni une gerbe de notes et remarques complémentaires relativement aux divers travaux qu'il a fait paraître sur S. Adalbert. A. P.

118. — G. Wolfram. **Les chartes de la comtesse Ève (950) et de son fils Udalrich (958). Contribution à la question du lieu de naissance de S. Arnould,** dans le Bulletin mensuel de la Société d'archéologie lorraine, t. VI (1906), p. 281-90. — Traduction de quelques pages publiées en 1888-1889 par M. G. W. dans le *Jahrbuch der Gesellschaft für Lothringische Geschichte*. Il n'est pas aisé de suivre, dans le texte français, la pensée du savant auteur. Cela ne vient pas seulement de ce que la traduction manque totalement de souplesse et d'élégance; en bien des endroits elle est ou inexacte, ou peu précise. Exemple la première phrase : « S. Arnould doit être né à

Laium... ; » il fallait : « S. Arnould serait né, passe pour être né, à Laium (SOLL... geboren sein), » l'étude de M. W. tendant précisément à montrer que les documents qui localisent à Lay la naissance du saint sont falsifiés en tout ou en partie. De même p. 283 : « Que l'une des deux chartes soit le projet de l'autre ; » il fallait dire : « ait servi de modèle (VORLAGE) pour l'autre ; » et ainsi de suite. A. P.

119. — * Eugène MONSEUR. **Les Moines et les Saints de Gand. Croquis d'histoire religieuse dessinés pour la plupart d'après une étude de Oswald Holder-Egger.** Bruxelles, 1907, in-12 carré, VIII-131 pp. — Il s'agit de la lamentable querelle qui sévit à Gand, au Xe et au XIe siècles, entre les moines de Saint-Bavon et ceux de Saint-Pierre, et des nombreux textes hagiographiques forgés dans les deux camps opposés pour soutenir leurs prétentions respectives. La question a été traitée jadis par M. Holder-Egger dans une étude solide et très remarquée, qu'il publia en 1886 dans les *Waitz-Aufsätze*. Cette étude, M. M. ne la traduit pas, il la transpose; tantôt il serre de plus près l'article original, tantôt il s'en écarte, non seulement dans l'ordonnance du travail, mais aussi pour développer, pour discuter, pour ajouter tels ou tels détails; détails subsidiaires d'ailleurs, en général, car dans les grandes lignes M. M. n'ajoute rien à la démonstration définitive de son devancier. Dans un autre sens encore on doit dire que M. M. transpose : M. le professeur Holder-Egger, peu tendre d'ailleurs pour les moines gantois, avait écrit en historien ; il n'est pas possible d'en dire autant de M. le professeur Monseur. Car enfin, comment expliquer autrement le ton qu'il a jugé bon d'adopter, ton insolite chez les historiens de métier et qui semblait devoir rester l'apanage de la basse presse anticléricale ? Qu'on en juge par ces quelques échantillons : « La coexistence de plusieurs couvents dans une localité n'aboutit aujourd'hui à aucune lutte entre ces établissements; ils s'entendent plutôt pour vivre, chacun de son côté, tels des groupes de parasites à différentes places de la peau d'un animal » (p. 3); « Un curé du Xe siècle a voulu posséder des os à miracles » (p. 15); « un aussi beau lot de miraculeuses carcasses » (p. 16); « le type de la vieille fille entreteneuse de couvents » (p. 21); « si Dieu m'avait demandé mon avis sur le miracle, c'est du moins ce que je lui aurais conseillé de faire » (p. 48); « le nouveau squelette à miracles » (p. 70); « le mouchoir de sainte Véronique » (p. 74); « les ignorantins cherchant à constituer un grand trust de la Bêtise pour enrayer les progrès du rationalisme moderne » (p. 75), etc., etc. Que M. M. nous permette de le lui dire franchement : ce style gouailleur ne choquera pas seulement les âmes pieuses; il est en soi déplacé et déplaisant sous la plume de quelqu'un qui est censé faire œuvre de science. Le zèle que

l'auteur a dépensé pour accumuler ces badinages, il l'aurait employé utilement, croyons-nous, à châtier un peu sa langue (1), lourde d'habitude, parfois incorrecte même, et à mettre un peu d'air et de jour dans un exposé où quelques remarques utiles sont comme perdues au milieu des broussailles touffues parmi lesquelles il est souvent malaisé de se retrouver. A. P.

120. — Ladislaus Pámer, S. I. **Der heilige Emerich, königlicher Prinz von Ungarn**, dans Theologisch-praktische Quartalschrift, t. LIX, (1906), p. 481-501. — D'après une supputation, qui ne repose du reste sur aucun fondement solide (cf. *Act. SS.*, Nov. II, 1, p. 481, num. 17), S. Émeric serait né en 1007. Le pieux désir de célébrer l'anniversaire neuf fois séculaire de cette naissance a inspiré au R. P. L. P. l'idée de l'article que nous signalons. L'auteur a voulu dépeindre S. Émeric « tel qu'il vit dans la tradition historique » (« wie er in der historischen Ueberlieferung lebt »). En réalité, il nous donne du saint une biographie traditionnelle, mais pas précisément historique. Au reste, les mots cités sont immédiatement suivis de cet avertissement : « Celui qui voudra distinguer dans la légende de S. Émeric ce qui est historiquement prouvé de ce qui, faute de documents, ne peut être démontré, nous le renvoyons aux *Acta Sanctorum* » (t. c., p. 477 et suiv.) En somme, le R. P. P. s'en tient à la légende; l'effort que nous avons tenté dans les *Acta* pour débarrasser l'aimable figure du saint prince des déformations légendaires, n'est sans doute pas ignoré de son nouveau biographe; mais pratiquement, c'est tout comme. A. P.

121. — H. Grisar, S. I. **Dionysius Areopagita in der alten päpstlichen Palastkapelle und die Regensburger Fälschungen des 11. Jahrhunderts**, dans Zeitschrift für katholische Theologie, t. XXXI (1906), p. 1-22. — Excellent commentaire d'un document écrit au XI[e] siècle sur un feuillet de parchemin que le R. P. G. a retrouvé dans le trésor, désormais célèbre, du *Sancta Sanctorum* au Latran. La pièce en question contient, sous la forme d'un authentique de relique, un abrégé de la légende de S. Denis l'Aréopagite-évêque de Paris, plus quelques lignes relatives à la prétendue translation de son corps à Ratisbonne. Le P. G. conjecture avec raison

(1) Des perles comme ceci ne sont pas rares : « Bavoniens et Blandiniens ne se » bornèrent pas à tripoter des textes pour obtenir des topographies » favorables à leurs prétentions ». Les épreuves auraient aussi pu être revues avec plus de soin ; aux fautes corrigées au crayon par l'auteur dans notre exemplaire, on pourrait ajouter encore « une pastiche » (p. 57), « un écholâtre » (p. 87), etc.

qu'elle a été rédigée à Saint-Emmeram de Ratisbonne, vraisemblablement par le moine Othlon, lors du séjour du pape S. Léon IX dans le monastère, en 1052, et qu'elle fut remise au pape pour être rapportée à Rome en même temps qu'un ossement de S. Denis (une omoplate), signalé au XII<sup>e</sup> siècle dans le catalogue des reliques du *Sancta Sanctorum*. A ce propos, le savant auteur rappelle, apprécie et stigmatise comme il convient les agissements des écrivains trompeurs et faussaires qui assurèrent à la fable de la translation de S. Denis à Ratisbonne le crédit extraordinaire dont elle jouit jadis. A. P.

122. — A. BRACKMANN. **Zur Kanonisation des Erzbischofs Anno von Köln**, dans NEUES ARCHIV DER GESELLSCHAFT FÜR AELTERE DEUTSCHE GESCHICHTSKUNDE, t. XXXII, 1 (1906), p. 151-65. — Bien que la canonisation de S. Annon appartienne au plus ancien groupe de celles qui se sont faites sous le régime de la centralisation, elle n'avait pas encore été étudiée et les particularités de sa procédure n'étaient que confusément connues. L'article de M. B. montre qu'elle fut incontestablement irrégulière. Car lorsque, le 29 avril 1183, les légats Jean d'Anagni et Pierre de Luni élevèrent les reliques d'Annon, ils n'avaient ni une délégation du pape, ni une preuve péremptoire de son assentiment. Ils s'étaient laissés persuader que Lucius III avait permis à l'abbé de Siegberg de canoniser Annon, qu'il en avait parlé à Adolphe, grand doyen de Cologne, et à Jean Petrinus, et que le messager, porteur de son autorisation, était mort en route. L'inconsidération de leur conduite ne tarda pas à se manifester. Car quelques mois après ces événements, le 24 juin 1183, Lucius III écrivait à l'abbé Gérard pour lui demander des renseignements complémentaires sur la vie d'Annon et protester en même temps de sa volonté de ne point laisser cette négociation traîner en longueur. M. B. montre fort bien que c'est à cause de ce vice de procédure qu'au synode de 1186 l'archevêque de Cologne, Philippe, canonisa à nouveau S. Annon. Ce fut, cette fois, du consentement du pape, *auctoritate apostolica*, comme le dit expressément l'auteur du récit de la translation (*BHL.* 512). Ainsi prirent fin les discussions qui s'étaient élevées parmi les fidèles au sujet de la sainteté de l'évêque de Cologne. Ce qui caractérise aussi cette canonisation et sur quoi M. B. n'a pas insisté, c'est l'impéritie de son promoteur et la nature des démarches que lui inspira son zèle impétueux, quoique tardif. C'est en 1181, lors d'un séjour à Siegberg du légat Pierre, évêque de Tusculum, que naquit chez l'abbé le désir d'obtenir cette canonisation. Au grand étonnement du cardinal, il n'avait jusqu'alors été fait aucune démarche dans ce but, parce qu'il paraissait impossible aux moines d'entreprendre avec Rome des négociations si importantes. Telle était leur ignorance des usages qu'ils s'enquirent

auprès du légat pour savoir s'il ne pourrait pas de sa propre autorité procéder incontinent à la canonisation. Apprenant que le consentement du pape était indispensable, l'abbé Gérard, sur les instances de ses religieux, se mit en campagne. Sa principale préoccupation fut de se chercher des protecteurs parmi les princes. Dans ce but, il se rendit au camp de l'empereur, qui se trouvait près de Brunswick, et obtint de lui, ainsi que de chacun des principaux personnages de son armée, des lettres appuyant sa requête auprès du pape. L'auteur de la Translation ne dit pas que l'abbé se soit occupé de rassembler des témoignages sur la sainteté d'Annon; la lettre de Lucius III du 24 juin 1183 montre bien qu'on l'avait incomplètement renseigné à ce sujet. C'est là aussi peut-être ce qui explique l'accueil que Gérard reçut auprès du pape en novembre 1181. Lucius III était élu depuis deux mois à peine; il ne donna au solliciteur qu'une réponse dilatoire; sous prétexte que les lettres qu'on lui présentait étaient adressées à son prédécesseur et non pas à lui, il se contenta de promettre d'en conférer avec l'empereur; il accorda du reste à l'abbé une lettre de confirmation en faveur de l'abbaye de Siegberg. Peu satisfait du résultat de sa démarche, Gérard se fit mettre en relation avec l'archevêque Christian, titulaire de Mayence, qui représentait en Italie la puissance et les intérêts de l'empereur. Après une courte temporisation, ce puissant personnage prit la négociation en main et, à en croire l'auteur de la Translation, obtint aisément du pape la canonisation d'Annon. M. B. place la démarche de Christian durant les premiers mois de l'année 1183. A ce moment Lucius III, aux prises avec d'inextricables difficultés, se vit contraint d'implorer l'assistance du chancelier. Celui-ci mit-il à profit cette circonstance? il se peut, mais nous n'avons à ce sujet aucun détail. C'est à la même époque, s'il faut en croire M. B., que le doyen Adolphe, se trouvant à Rome, entendit le pape autoriser l'abbé Gérard à canoniser Annon. Le fait est possible, mais non certain; car les événements auraient dû se succéder bien rapidement pour qu'Adolphe pût déjà être rentré à Cologne au mois d'avril et avoir été informé de la mort du messager du pape. L'époque de son voyage à Rome n'est donc pas certaine. On sait seulement qu'au 10 septembre 1182 il se trouvait à Cologne (1). Quant à sa probité, tant vantée par l'auteur de la Translation, elle peut nous paraître bien suspecte; car peu d'années après, ce triste personnage, devenu archevêque de Cologne, dut être déposé de son siège (2). On comprend aisément qu'une négociation ainsi menée, et dont l'issue n'était pas

(1) Lacomblet, *Niederrheinisches Urkundenbuch*, t. I, n. 481. Parmi les nombreux actes signés par le doyen Adolphe qui sont publiés dans les recueils de chartes du pays rhénan, celui-ci est le seul qui date de l'année 1182. — (2) Cf. Ennen, *Geschichte der Stadt Köln*, t. II, p. 29-31.

mieux garantie, n'était pas de nature à prévenir l'opposition d'un groupe de fidèles peu favorables à cette canonisation. Aussi n'en tinrent-ils aucun compte.

Sur la seconde canonisation nous ne savons rien. Seul un recueil plus complet des lettres de Lucius III pourrait jeter de la lumière sur ce fait très rare et fort intéressant. H. Moretus.

123. — * Johannes von Walter. **Die ersten Wanderprediger Frankreichs. Studien zur Geschichte des Mönchtums.** Neue Folge. *Bernhard von Tiron; Vitalis von Savigny; Girald von Salles; Bemerkungen zu Norbert von Xanten und Heinrich von Lausanne.* Leipzig, Deichert (Böhme), 1906, in-8°, x-179 pp. — Le nouveau volume ne le cède ni en valeur ni en intérêt au premier (cf. *Anal. Boll.*, XXIII, 375-77), qui était consacré au B. Robert d'Arbrissel. Comme il l'avait fait pour celui-ci, M. v. W. divise en deux sections chacun des trois premiers chapitres, où il traite respectivement de S. Bernard de Tiron et des BB. Vital de Savigny et Giraud de Salles : 1° examen des sources; 2° exposé critique de la vie des trois personnages. Cette fois encore, l'étude des sources est conduite avec une rigueur toute scientifique, même avec une logique qu'on serait parfois tenté de trouver plus intransigeante que ne le comportent les conditions de l'histoire. Quant à l'esquisse biographique qui suit, l'auteur, pour ne pas être des nôtres, y met toutefois une réelle sympathie, notamment à l'endroit du B. Vital, dont il fait bien ressortir la grande et énergique figure. Un quatrième chapitre contient quelques remarques sur S. Norbert; quelques remarques seulement, car M. v. W. pense que la vie du saint a été assez souvent écrite et que l'examen des documents serait ici superflu. Il concentre donc son attention sur certaines questions, en particulier sur celle-ci : « D'où vient l'idéal religieux de Norbert? » et conjecture que l'exemple des prédicateurs itinérants, dont Norbert avait entendu parler, l'aurait déterminé à quitter sa patrie et à venir en France exercer un apostolat analogue au leur. Cet apostolat, Norbert ne cessa de s'y adonner, même après qu'il eut une demeure fixe. Dans un cinquième chapitre on trouvera de même quelques remarques sur cet Henri dit « de Lausanne », qui eut des démêlés avec S. Bernard de Clairvaux et avec Hildebert de Lavardin. Enfin un sixième chapitre présente des considérations générales sur les origines et les conséquences de l'apostolat des « prédicateurs ambulants. »

L'ouvrage est plein de remarques utiles et souvent neuves. Je signale particulièrement les pages consacrées à l'étude critique de la biographie de S. Bernard de Tiron (*BHL.* 1251). Partant de ce fait, qui n'avait pas été remarqué jusqu'ici, que la plupart des traits de

la vie du saint y sont relatés deux fois, avec des variantes plus ou moins considérables, M. v. W. arrive à conclure que l'ouvrage que nous possédons n'est pas la plus ancienne Vie de Bernard. L'auteur, Geoffroy le Gros, est à peu près contemporain de son héros, car il doit avoir écrit son récit entre 1137 et 1149, et Bernard est mort en 1117 (corriger dans *BHL*. p. 187 la date fautive 1114); il semble bien qu'il ait combiné, et maladroitement combiné, deux biographies plus anciennes : l'une courte et en somme digne de créance, — ce pourrait bien avoir été la notice nécrologique composée immédiatement après la mort du saint et écrite sur son « rouleau » funèbre, — l'autre antérieure à l'année 1134 et dont l'auteur avait déjà utilisé la première. A. P.

124. — * **VIII Centenario dalla consecrazione di san Bernardo degli Uberti e della cattedrale di Parma. MCVI-MDCCCCVI.** Parme, Zerbini, 1906, in-folio, 44 pp.

125. — * Mauro Ercolani. **San Bernardo degli Uberti, Vallombrosano, vescovo di Parma.** Roma, 1907, in-8°, 36 pp., illustrations. Extrait de la Rivista storica Benedettina, t. II, p. 31-65.

126. — Sac. Amato Masnovo. **Le feste centenarie di Parma per san Bernardo degli Uberti**, dans la Rivista, t. c., p. 136-42.

La ville de Parme a célébré par un triduum solennel, du 11 au 13 novembre 1906, l'anniversaire huit fois séculaire de trois événements importants de son histoire écclésiastique: la consécration de sa cathédrale, sa réconciliation avec le pape Pascal II et l'élection de son saint archevêque Bernard. M. A. Masnovo a publié le compte rendu de ces fêtes, brillamment clôturées par un panégyrique prononcé dans l'église de Saint-Jean par Dom M. Ercolani. A l'occasion de cet anniversaire, le collège théologique de Parme a fait paraître un numéro jubilaire consacré à retracer la vie du saint archevêque et l'histoire de sa cathédrale. Tout un groupe d'historiens ont collaboré à cette publication; nous ne citons que les auteurs d'articles hagiographiques. Dom Ercolani raconte — résumé fait d'après son sermon — la jeunesse et la vie monacale du saint; MM. N. Pelicelli et R. Maiocchi rapportent les actes et les négociations du légat pontifical; Mgr Guido Conforti recueille les appréciations que les auteurs les plus anciens ont portées sur le saint cardinal; enfin M. L. Luigi retrace l'historique du culte rendu à l'illustre pontife dans le diocèse de Parme.

Il est regrettable que ces articles de vulgarisation et d'édification — recommandables à tant d'égards — aient paru avant qu'un travail de critique soit venu jeter une pleine lumière sur le sujet. Car même après l'excellent ouvrage d'Affò (*Vita di san Bernardo degli Uberti*, Parme, 1788), l'étude des sources diplomatiques et des anciennes

biographies est loin d'être complète. Les éditions de la Vie *BHL.* 1246, et surtout celles du texte *BHL.* 1249 offrent des variantes nombreuses et importantes. D'autres recensions ont été signalées et n'ont pas encore été examinées (voir *Catal. Lat. Rom.*, 183[34-39]). Comme, au surplus, ces documents sont parfois en désaccord, ils resteront d'un usage difficile aussi longtemps que leur texte n'aura pas été reconstitué et suffisamment annoté.

Les auteurs des articles que nous venons de citer se sont servis indistinctement de la Vie *BHL.* 1246 et de celle *BHL.* 1249. Ainsi qu'il était à prévoir, il leur arrive de se contredire, au sujet notamment du discours que S. Bernard aurait ou n'aurait pas prononcé le jour de l'Assomption de la S[te] Vierge (cf. p. 13 et 16). Ils adoptent ou rejettent, sans explication suffisante, le témoignage de Donizon et de Landolphe. Il eût mieux valu citer les textes *BHL.* 1246 et 1249 d'après l'édition des *Chronica Parmensia* que d'après Affò. Pour ces motifs, les articles que nous venons de signaler ne constituent pas un travail définitif; mais on y trouve un exposé clair et d'une lecture agréable des principaux résultats acquis. L'élégance de l'édition et la richesse de l'illustration rendent ce souvenir digne du grand anniversaire qu'il rappelle. H. MORETUS.

127. — * P. D. Celestino MERCURO. **Una leggenda medioevale di San Guglielmo da Vercelli.** Roma, 1907, in-8°, 67 pp. Extrait de la RIVISTA STORICA BENEDETTINA, t. I, p. 321-33; t. II, pp. 74-100, 345-70. — Maintenant que la pièce est republiée en entier, on peut voir combien le R. P. Dom C. M. avait raison de dire que l'édition de Giordani, reproduite dans les *Acta Sanctorum*, est peu fidèle (cf. ci-dessus, p. 136). Sans parler de beaucoup de phrases ou bouts de phrases qui ont été omis ou modifiés par le premier éditeur, plusieurs passages ont été tout simplement interpolés par lui (= *Act. SS.*, la fin du num. 15 [*Haec autem*...], tout le num. 20, la fin du num. 22 [*A qua paucos*...], la dernière phrase du num. 49, les num. 50-52, la seconde moitié du num. 57 [depuis *Huius beati viri*...]). De plus l'ordre des chapitres a été profondément bouleversé. Voici comment devrait être disposé le texte des *Acta SS.* : num. 1-17, 21-28, 33-37 (première phrase), 39-41, 54-57, milieu (jusqu'à *et mox auditum recepit*), 18, 19, 29-32, 37 (à part la première phrase), 38, 42-49, 53. A. P.

128. — * Leo L. DUBOIS. **Saint Francis of Assisi social Reformer.** New York, Benziger, 1906, in-12, 250 pp — Un réformateur social! Que faut-il entendre par cette expression, appliquée à un saint fondateur d'ordre du XIII[e] siècle? Il est bien clair qu'elle ne signifie pas, qu'elle ne peut signifier ce qu'elle désigne couramment de

nos jours. L'idée de la justice sociale et d'autres concepts qui s'y relient étroitement n'ont jamais effleuré l'intelligence peu complexe du petit pauvre d'Assise ; l'amour de Dieu et du prochain, la paix, la concorde, l'esprit de pénitence, la pauvreté volontaire, voilà la bonne semence que lui et ses premiers disciples s'en allaient répandant avec un enthousiasme de troubadours religieux. Aux riches et aux grands de la terre ils prêchaient la bonté et la douceur, aux humbles la résignation ; dans toutes les classes de la société ils s'efforçaient d'éteindre les haines et les jalousies, d'établir ou de ramener la bonne entente entre les différentes conditions d'hommes d'une même cité. Ce zèle bienfaisant, imprégné des enseignements du Maître et qu'aucune persécution, aucun déboire ne déconcertait, finit par procurer aux pays qui en étaient le théâtre un amendement au moins partiel et temporaire des mœurs tant publiques que privées. C'est sous cet aspect de héraut de l'évangile et dans des proportions plus considérables qu'aucun de ses devanciers, que François exerça son influence de réformateur social. Ainsi l'ont compris tous ses biographes, et M. Dubois, dans un livre d'ailleurs attrayant, n'a pu guère ajouter à leurs descriptions, sinon en appuyant sur certains traits, sur des scènes qui offrent plus d'analogies avec des situations actuelles. Encore n'aurait-il dû employer que des matériaux de premier choix et ne pas puiser indifféremment dans l'œuvre de Celano ou de Bonaventure, dans le *Speculum perfectionis* et les *Fioretti*. Une étude plus approfondie des derniers travaux critiques l'aurait aidé à mieux faire le départ et à éviter mainte inexactitude de détail. Enfin, c'est surtout par son Tiers Ordre que l'humble apôtre de l'Ombrie atteignit les masses et qu'il se rapproche le plus de notre conception moderne d'un réformateur social. Ces sortes d'associations pieuses de laïcs, où l'on se groupait pour abriter ses intérêts spirituels et pour se défendre contre l'injustice, les violences, l'oppression, d'où qu'elles vinssent, pullulaient au XIII[e] siècle. Si S. François n'en est pas le créateur, il en a singulièrement favorisé l'essor et la puissance en mettant sur beaucoup d'entre elles son empreinte personnelle (1). Voilà une veine qui mériterait d'être exploitée par un écrivain aussi préoccupé des questions sociales que M. D. et qui le dédommagerait de ses peines par de féconds résultats. Ce serait le moyen de rajeunir un sujet trop souvent traité par les vieux procédés d'analyse. V. O.

**129. — * Analecta Franciscana sive chronica aliaque varia documenta ad historiam Fratrum Minorum spectantia edita a**

(1) Contrairement à ce qu'affirme l'auteur (p. 207), l'évolution d'un tiers ordre laïque en une collectivité purement religieuse est bien antérieure au XVI[e] siècle Les deux types d'associations continuèrent à exister simultanément (*Anal. Boll.*, XXIII, 403-4).

Patribus collegii S. Bonaventurae. Tomus IV. *De conformitate vitae B. Francisci ad vitam Domini Jesu auctore Fr. Bartholomaeo de Pisa.* Liber I, Fructus I-XII. Ad Claras Aquas (Quaracchi), typogr. collegii S. Bonaventurae, 1906, grand in-8°, XXXV-668 pp. — Tout le monde saura gré aux doctes Pères franciscains de Quaracchi de s'être laissé persuader qu'il fallait faire entrer dans leur remarquable collection d'*Analecta Franciscana* l'ouvrage, devenu fort rare, de Barthélemy de Pise sur les conformités que présente la vie de S. François d'Assise avec celle de Notre-Seigneur. Car des trois éditions parues jusqu'ici, et déjà anciennes, celle de 1590 était inutilisable pour des travaux sérieux, tant elle a subi d'altérations de toute sorte; quant aux éditions de 1510 et de 1513, identiques entre elles, il est fort malaisé d'en rencontrer un exemplaire. De plus, elles reproduisent le plus souvent, avec toutes ses particularités, la recension assez fautive du manuscrit d'Assise.

Cela étant, les Pères de Quaracchi se sont courageusement mis à la besogne, en examinant au préalable une douzaine de manuscrits, qui ont conservé en tout ou en partie l'œuvre considérable de Barthélemy de Pise. Ces manuscrits se classent en deux familles. En tête de la meilleure, figure l'exemplaire du couvent de l'Alverne, qui semble se rapprocher le plus de l'original et que les éditeurs ont choisi comme type à reproduire. Plusieurs de ces codices étaient déjà connus, mais combien imparfaitement! Même les listes qui en ont été publiées dans ces derniers temps sont criblées d'erreurs. Désormais on pourra s'en référer avec une pleine confiance à l'exacte description qu'en ont faite les Frères Mineurs de Quaracchi, non moins qu'au texte de Barthélemy, fixé et publié (1) d'après les méthodes modernes. Quoiqu'ils n'aient point jugé opportun d'en pousser l'application jusqu'à signaler les transpositions de mots et les variantes provenant de la distraction des scribes et n'altérant pas le sens de la phrase, on peut néanmoins considérer leur édition comme définitive et véritablement critique. L'occasion ne s'offrira guère plus de discuter, souvent à perte de vue, sur le texte authentique de l'auteur. Sous ce rapport, deux résultats qui sont le fruit de l'étude des manuscrits, méritent d'être notés ici : 1° Les quatre passages, où Barthélemy affirme que la basilique de Sainte-Marie-des-Anges conserve le cœur de S. François d'Assise, se retrouvent dans tous les exemplaires manuscrits; ce qui, sans être démonstratif, déblaie cependant les abords de cette question délicate; 2° on ne relève pas d'interpolations dans les codices de la première catégorie; et celles que l'on

(1) On sait que chaque section ou *fruit* de l'ouvrage se compose de deux parties, dont la première est toujours le développement ascétique d'un point de la vie de Notre-Seigneur. Cette exposition n'offrant qu'un médiocre intérêt pour l'histoire de S. François, les nouveaux éditeurs ont eu l'idée pratique de l'imprimer en petit caractère.

constate dans les autres mss. sont plutôt des continuations du texte original, telles que des additions faites aux différents catalogues insérés par Barthélemy dans son ouvrage.

C'est encore à bon escient que les éditeurs ont pu se prononcer sur le caractère du compilateur. En vérifiant ses sources et la teneur de ses citations, ils ont abouti à la conclusion qu'il fut un copiste d'une scrupuleuse exactitude, mais qui rapporte avec peu de discernement les traditions les plus disparates, les merveilles les plus grotesques. C'est bien ainsi que le jugeait déjà notre prédécesseur Stilting : « scriptor magis pius et credulus, quam crisi severa usus » (*Act. SS.*, t. II d'oct., p. 551, n. 31). Et les éditeurs de Quaracchi s'empressent d'ajouter : « Nimis credulus revera fuit et clausis oculis saepe — omisso examine — acceptavit, quae pia gens et fratres simplices retulerunt ; narrat miracula, prophetias, visiones ridicula et absurda. » (p. XXIII) Ce qui n'empêche pas que ce naïf collectionneur ait été le seul à nous conserver des pièces de toute première valeur.

Quand on cherche à se rendre compte de ce que l'auteur comprend sous le titre qu'il donne aux documents dont il se sert, il importe d'observer qu'il semble avoir ignoré l'existence de la 1[re] Vie de S. François, par Thomas de Celano, en tant qu'elle forme un ouvrage distinct. A la vérité, il en rapporte plusieurs traits, mais il n'en reconnaît pas l'auteur et il les cite comme provenant de la *legenda antiqua*, où de fait on les trouve, mêlés à des extraits d'autres compilations. La *legenda fratris Thomae*, à laquelle Barthélemy a fait divers emprunts, représente toujours pour lui la 2[de] Vie de Celano. D'autre part, la *legenda trium sociorum*, qu'il rappelle souvent, couvre toujours des bribes prises dans la *légende traditionnelle des trois compagnons*. Barthélemy n'en a point connu d'autre texte. Le *Speculum perfectionis*, qu'il exploite en maint endroit, est celui même qu'a édité M. P. Sabatier, avec les mêmes divisions principales. Enfin, la *legenda antiqua*, qui revient très fréquemment, semble avoir été une compilation dans le genre du cod. Vat. 4354 (*Fac secundum exemplar*), assemblage de chapitres tirés du *Speculum perfectionis*, des *Actus B. Francisci et sociorum eius* d'où sont issus les *Fioretti*, et des deux légendes de Celano. On sait qu'entre les divers exemplaires de la *legenda antiqua* qu'on a récemment retrouvés, la ressemblance n'est point complète, il s'en faut. Le recueil employé par Barthélemy ajoute encore à cette divergence; car plusieurs des anecdoctes qu'il déclare extraites de la *legenda antiqua*, ne se rencontrent dans aucune des recensions connues. Quoi qu'il en soit, c'est un des principaux fonds explorés par Barthélemy.

Tous ces rapports de dépendance ont été minutieusement indiqués dans une annotation sobre et substantielle, comme on a eu soin aussi

de relever quelques-unes des plus grosses bévues historiques du compilateur. Voir à la table, sous la rubrique *Errores Pisani*. De plus, dans ces notes, bien des petits problèmes ont été soumis à un nouvel examen, sans faux amour-propre. C'est ainsi que pour l'année où Bonaventure aurait pris l'habit de Frère Mineur (p. 305), on finit par se ranger à l'avis des *Analecta Bollandiana* (XXII, 362). En général, les solutions proposées sont des plus satisfaisantes; parfois cependant le critique, fatigué, a été victime de quelque distraction. L'étude des sources m'intéressant plus particulièrement, je me permets de lui faire remarquer que l'historiette des pains bénits par S[te] Claire en présence du pape (p. 354, note 2) a été interpolée dans la Vie de Celano et que Bernard de Besse affirme de la façon la plus claire (p. 308, note 3) que Julien le Teutonique est l'auteur d'une légende de S. François (cf. *Anal. Boll.*, XIX, 321-28); un passage manifestement tronqué du ms. d'Angers 737 ne saurait prévaloir contre cette dernière attribution. Enfin, il m'est agréable de constater qu'en fait de compagnons intimes du B. Gilles d'Assise, Barthélemy de Pise ne mentionne que le frère Gratien (p. 279); nulle part il n'insinue que pareille faveur soit également échue à un certain frère Jean, comme on le lit dans la soi-disant lettre d'envoi de la légende traditionnelle des trois compagnons. Ce détail est consigné ici à titre de simple information.

Enfin, il est un point d'histoire littéraire que les nouveaux éditeurs semblent avoir convenablement élucidé, avec le concours de M. l'abbé S. Barsotti, c'est l'existence simultanée dans la ville de Pise de deux Frères Mineurs du nom de Barthélemy. L'un, s'appelant Barthélemy d'Albisi de Vico, serait l'auteur d'une Vie développée de S. Gérard de Valence (cf. *BHL.* 3435) et serait mort à la fin de l'année 1361. L'autre, Barthélemy de Rinonico, aurait vécu jusqu'en 1400. Maître en sacrée théologie, professeur et prédicateur célèbre, il trouva encore le loisir de composer bon nombre d'ouvrages, notamment la célèbre compilation, dont on vient de rééditer le premier livre. Quoique dans l'ordre de S. François on célèbre à l'envi la sainteté de cet illustre personnage, les *Acta Sanctorum* ont été contraints de le reléguer parmi les *praetermissi* du 4 novembre (t. II, pars 1 de novembre, p. 214), toute trace de culte public faisant défaut. Il est à espérer que les Pères de Quaracchi, en publiant prochainement les livres II et III des Conformités, pourront combler cette lacune. Je me permets de formuler encore un autre vœu. C'est que, outre l'excellent index dont ce volume-ci est pourvu, ils donnent à la fin de la publication des tableaux de références établissant, avec plus de rigueur que ceux de M. P. Sabatier, les emprunts précis faits par Barthélemy de Pise aux principaux ouvrages de ses devanciers. Ce serait là un précieux instrument de travail pour les futures controverses franciscaines. V. O.

130. — * Arnold Goffin. **La Vie et Légende de Madame Saincte Claire par le Frère Mineur François Dupuis 1563.** Texte publié d'après le manuscrit de la bibliothèque de Lyon avec une introduction et des notes (1). Paris, Bloud, s. a. [1906], in-16, 125 pp. (= Science et Religion, 434 et 435).

131. — * Edmond Wauer. **Entstehung und Ausbreitung des Klarissenordens besonders in den deutschen Minoritenprovinzen.** Leipzig, Hinrichs, 1906, in-8°, iv-179 pp.

Il y a plus de poésie et de piété que de rigueur historique dans la notice que M. G. a placée, en guise d'introduction, en tête d'une traduction française, faite au XVI[e] siècle, d'une œuvre de Thomas de Celano, la Vie de S[te] Claire d'Assise. Qu'à propos des relations de la sainte avec son guide séraphique on aime à se représenter les premières phases de l'histoire franciscaine comme tenant à la fois de l'épopée et de l'idylle (p. 32), soit; mais qu'on ne la fasse pas, de grâce, dégénérer en roman. M. G. est un esthète religieux, qui accepte de confiance les conclusions d'une certaine école. A quoi bon dès lors discuter des problèmes qu'il a peut-être soulevés à son insu? Il n'eût pas été inutile cependant de noter que la traduction française, publiée par ses soins, ne renferme pas les deux chapitres 15 et 33 des *Fioretti*, qui ont été interpolés dans bon nombre de mss. latins de la Vie de S[te] Claire (cf. *Act. SS.*, t. II d'août, p. 762, n. 39-45). Le chapitre 15 surtout, que le sympathique écrivain se plaît à exploiter dans sa préface, n'a aucun caractère historique.

La monographie de M. Wauer a une allure franchement scientifique. Dans une première partie (p. 1-71) l'auteur étudie le personnage que fut S[te] Claire, les premiers développements de la famille religieuse qu'elle fonda avec le concours de S. François d'Assise, l'opposition que son œuvre rencontra dans le clergé séculier et régulier, et surtout les vicissitudes de la règle primitive jusqu'aux temps du pape Urbain IV († 1264). Le reste de l'ouvrage est consacré à grouper, d'après certaines circonscriptions géographiques, les couvents de Clarisses qui se sont établis au moyen âge en Europe. Ce dénombrement s'arrête à l'aube de la Réforme et représente une somme considérable de recherches patientes et laborieuses. Accompagné de deux excellents tableaux, qui permettent de s'y orienter facilement, il constitue la partie neuve et vraiment utile de l'ouvrage pour tous ceux qui s'occupent d'histoire ecclésiastique.

Moins satisfaisant paraîtra sans doute aux yeux des initiés l'essai de discussion critique tenté par M. W. dans la première moitié de son

(1) L'introduction (p. 11-32) a paru également dans la Revue Générale, t. LXXXIV (1906), p. 877-94, sous le titre : *Sainte Claire d'Assise*.

livre. L'auteur y appuie très fort sur le rôle envahissant que le saint-siège se serait arrogé dans l'organisation graduelle du second ordre de S. François. De fréquentes translations et fusions de monastères, opérées par les papes pour des raisons qui sautent aux yeux, provoquent chez M. W. des effarements (p. 47 svv.), que lui aurait sans doute épargnés un peu plus de connaissance de la discipline de l'Église et du droit canon. Après les solides travaux de M. Lempp et du R. P. Léon Lemmens O. M. concernant la règle des Clarisses, il restait bien peu à glaner sur ce terrain. Force fut donc à M. W. de se borner à confirmer les conclusions de ses devanciers, et à les compléter en poussant plus loin l'examen de deux variétés de règle, qui virent le jour sous le pontificat d'Urbain IV (*Bullar. Francisc.*, t. II, p. 477, n° 77 et p. 509, n° 98). L'une et l'autre sont une atténuation de l'idéal de la pauvreté franciscaine et inculquent davantage l'obligation d'une clôture rigoureuse. D'accord avec lui sur ce point, je le suis beaucoup moins sur un autre, que je considère comme essentiel pour l'origine des Clarisses et que je tiens à signaler en terminant. François, dit M. W., n'entendit pas fonder d'ordre de femmes (p. 13). Or d'une part le critique démontre, à l'aide d'une foule de minuties, une chose par trop manifeste, à savoir que Claire ne voulut jamais être, ne fut jamais moniale bénédictine. Et d'autre part il reconnaît, avec Thomas de Celano, que le séraphique patriarche nomma Claire abbesse, en 1215, trois ans après sa séquestration du monde. Abbesse de qui ou de quoi?

V. O.

132. — F. M. Geudens. **Dissertatio de B. Iuliana**, dans Analectes de l'Ordre de Prémontré, t. II (1906), p. 1-12. — Dissertation scolastique pour prouver que la bienheureuse appartenait à l'ordre de Prémontré. Sans être grand clerc, on peut faire remonter la querelle jusqu'à Molanus. A lire la dissertation de M. le chanoine G., on croirait que la discussion n'a que peu avancé depuis Henschenius (*Act. SS.*, April, I, 438-42).

E. Hocedez.

133. — * Paschal Robinson, O. F. M. **The Golden sayings of the Blessed Brother Giles of Assisi, newly translated and edited together with a sketch of his life.** Philadelphia, The Dolphin Press, 1907, in-12, LXIII-141 pp., illustrations. — Le B. Gilles d'Assise représente le type des Frères Mineurs contemplatifs, chez qui la nature primesautière n'a pas été étouffée par les dons merveilleux de la grâce et de la vie extatique. Le recueil savoureux de ses « paroles d'or » contribue non moins à mettre en relief le caractère de leur auteur qu'à nourrir la dévotion solide de tous les âges et de tous les états de vie. C'est pour les faire connaître à des lecteurs ordinaires que le

R. P. P. Robinson en a entrepris la première traduction complète en anglais. Il a pris pour base de son travail le texte latin de la nouvelle édition, suffisamment critique, de ses confrères de Quaracchi (cf. *Anal. Boll.*, XXIV, 409-11). L'interprétation toujours exacte s'efforce d'exprimer dans un langage aisé et concis le tour sentencieux de l'original latin; et comme celui-ci ne pèche pas toujours par un excès de clarté, des notes sobres viennent à propos justifier le sens auquel le traducteur s'est arrêté de préférence.

En mêlant à quelques maximes du contemplatif frère franciscain des traits caractéristiques de sa vie, le R. P. Robinson a réussi à tracer dans son introduction une esquisse biographique d'un charme captivant. Mais comment n'a-t-il pu résister à la tentation d'y insérer le récit de l'entrevue du bienheureux avec S. Louis, roi de France, tel que le rapportent les *Fioretti*? Il sait lui-même que c'est une anecdote apocryphe, pour la bonne raison que le monarque ne descendit jamais en Italie. Et vain est son effort de la réhabiliter, en supposant qu'on a peut-être confondu S. Louis, roi de France avec son neveu S. Louis, évêque de Toulouse O. M.; car celui-ci naquit seulement quelque dix ans après la mort du B. Gilles († 1262). D'autre part il ne peut être question, quand il s'agit des faits et gestes de notre bienheureux, d'invoquer l'autorité du frère Jean, comme étant le plus « frequently mentioned in the early legends and chronicles » (p. LI). Aucun document primitif ne parle du frère Jean; et ce silence est précisément une des preuves qui rendent suspecte l'authenticité de la lettre placée en tête de la légende traditionnelle des trois compagnons de S. François d'Assise (*Anal. Boll.*, XXIII, 383). V. O.

134. — * Pater Gisbert MENGE, O. S. F. **Der selige Aegidius von Assisi. Sein Leben und seine Sprüche.** Paderborn, Junfermann, 1906, in-8°, XVI-118 pp. — Un mot de la préface (p. XVI) laisse entendre que le R. P. G. Menge est l'auteur de l'édition, que nous avons jadis louée, des *Dicta B. Aegidii Assisiensis* parus dans la *Bibliotheca Franciscana ascetica* des Pères de Quaracchi. De la sorte, il a été amené à étudier aussi au point de vue critique les anciennes légendes du B. Gilles; il l'a fait avec mesure, avec précision et ses conclusions sont conformes à celles que nous avons énoncées jadis (*Anal. Boll.*, XXI, 112-13). En somme, le texte original de la Vie attribuée par Salimbene au frère Léon est encore à retrouver. Néanmoins, avec les matériaux qui nous sont parvenus, un esprit sagace et circonspect est capable de bâtir une histoire vraie et édifiante du saint Frère Mineur. On pourra s'en convaincre en lisant le travail du R. P. Menge. C'est de la saine et pieuse hagiographie. A aucun endroit il ne s'est départi de la règle qu'il a tracée lui-même pour ce genre d'ouvrages: « Auch

die der Erbauung dienenden Schriften dürfen auf kritische Genauigkeit nicht verzichten (p. IV). Toutes nos félicitations à l'auteur. V. O.

135. — * D. Amadeo BOLZONETTI. **Il Monte Fano e un grande anachoreta. Ricordi storici**. Opera postuma. Roma, Artigianelli di S. Giuseppe, 1906, in-8°, XIV-190 pp., portrait de l'auteur et autres illustrations (1). — Le grand anachorète dont la mémoire se rattache à Monte Fano, localité voisine de Fabriano, dans les Marches, est S. Silvestre Guzzolini, fondateur de la congrégation bénédictine qui prit son nom. Né à Osimo, en 1177, il fit à Bologne ses études de jurisprudence et de théologie. Pourvu d'un canonicat par son évêque, il ne tarda pas à renoncer aux dignités qui l'attendaient, en s'enfonçant dans les solitudes boisées qui environnaient sa ville natale, et songea dès lors à relever l'idéal bien déchu de la vie cénobitique. Avec le concours de quelques hommes de bonne volonté, animés de son esprit, il parvint, en 1231, à ériger à Monte Fano un petit monastère, dédié à la Reine du ciel et à S. Benoît. Tels furent les débuts de la branche bénédictine de Monte Fano. Innocent IV l'approuva par la bulle du 27 juin 1247. A la mort du fondateur (27 novembre 1267), la nouvelle congrégation, qui s'appela plus tard de son nom congrégation Silvestrine, comptait 433 membres et 12 monastères. Ce qui indique une situation plutôt florissante, à une époque où l'enthousiasme religieux des masses allait d'instinct aux ordres récemment établis par S. Dominique et S. François d'Assise.

La vie du grand anachorète tient en ces quelques lignes. Sur ce fond, son plus ancien biographe, André de Giacomo de Fabriano, qui rassembla ses souvenirs de témoin contemporain entre 1275 et 1280, a répandu tant de détails qu'il a laissé fort peu à glaner à ceux qui reprendraient après lui le même sujet. Ainsi on comprend que l'auteur d'une nouvelle Vie de S. Silvestre, feu Dom A. Bolzonetti, se soit particulièrement attaché à retracer l'histoire de son culte (p. 68-174). Cette histoire est exposée avec ordre et clarté; la lecture en serait même intéressante, n'était le style qui manque de naturel et qu'on dirait une imitation de la manière d'écrire emphatique qui sévissait en Italie au XVII^e^ siècle. Quoiqu'il en soit, nos successeurs seront heureux d'y puiser à pleines mains, le jour qu'il leur faudra traiter les Actes et la *gloria postuma* de S. Silvestre de Monte Fano. V. O.

136. — * Boris TURAIEV. **Monumenta Aethiopiae hagiologica**, t. III (*Vita et miracula Eustathii*). Saint-Pétersbourg, Université impériale, 1905, in-8°, 178 pp.

(1) Un résumé du livre a été publié par U. POLICARI, sous le titre *San Silvestro Guzzolini e le origini d'una nuova congregazione benedettina nel sec. XIII*, dans RIVISTA STORICA BENEDETTINA, t. II (1907), p. 221-29.

137. — ID. **Vitae sanctorum indigenarum**. I. *Acta S. Eustathii*. Paris, 1906, in-8°, 97 pp. (= CORPUS SCRIPTORUM CHRISTIANORUM ORIENTALIUM. Scriptores aethiopici. Versio. Series altera, t. XXI).

Dans le troisième et dernier fascicule de ses utiles *Monumenta Aethiopiae hagiologica* (cf. *Anal. Boll.*, XXII, 346), M. B. T. édite le texte éthiopien de la Vie et des miracles d'Ewstâtêwos dont la traduction latine vient de paraître par ses soins dans le fascicule du *Corpus scriptorum orientalium* annoncé ci-dessus. Ces deux publications ne sont pas strictement parallèles. La traduction s'en tient à la leçon des manuscrits Orient. 704 et 705 du British Museum. C'est d'après le second de ces documents que M. T. avait antérieurement traduit en russe l'histoire d'Ewstâtêwos (**Изслѣдованія въ области агіологическихъ источниковъ исторіи Эѳіопіи**, Saint-Pétersbourg, 1902, p. 295-373). Pour la constitution du texte original, les mss. 702 et 703 du même fonds ont aussi fourni leur appoint, bien que le faux titre de l'édition ne les mentionne pas. En renonçant délibérément à les utiliser pour l'interprétation des mss. 704 et 705, M. T. semble reconnaître implicitement qu'il eût mieux valu ne pas les y raccorder dans l'édition éthiopienne, car la raison de les traiter à part est au fond la même dans les deux cas. Ni le nombre ni le contenu des variantes ne donnent pourtant l'idée qu'il s'agisse de deux, voire de trois recensions séparées par des différences irréductibles. Mais peut-être les deux dernières n'ont-elles été citées que par extraits (cf. **Изслѣдованія**, p. 154-57). Ceux qui ont intérêt à le savoir ne tarderont pas à être fixés là-dessus, puisque M. T. semble annoncer l'intention de traduire séparément le texte des codd. 702 et 703. En tout cas, on ne se plaindra pas que la Vie d'Ewstâtêwos n'ait pas reçu du très distingué éthiopisant tous les honneurs qu'elle mérite. En soi, ce *gadl* est un triste spécimen de l'hagiographie éthiopienne, dans sa plus médiocre façon. Eustathe, qui fut le second des deux patriarches monastiques de l'Abyssinie, semble aussi avoir exercé une influence décisive dans l'organisation du parti remuant qui finit par imposer la restauration des observances judaïques. Mais ce rôle considérable ne suffit pas à l'intempérante imagination de son biographe. Il faut en outre que le héros devienne un apôtre ou plutôt une sorte de thaumaturge itinérant, qui réforme à coups de prodiges la Nubie, l'Égypte, la Terre Sainte, l'île de Chypre et l'Arménie. Inventions pures ou amplification démesurée de quelque donnée historique, on ne saurait le dire et il n'importe guère. Toutefois, dans le cas présent, M. T. a cru, non sans motifs, discerner chez le biographe un calcul plus réfléchi que l'envie d'étonner du mieux qu'il peut. Dans l'Éthiopie du XIV[e] siècle, il n'y avait plus place pour la légende d'un second Takla Hâjmânot. Cherchant à pousser leur congrégation au

premier plan, et désireux de légitimer dans son origine le mouvement schismatique dont elle avait pris la tête, les Eustathiens imaginèrent de transformer leur fondateur en apôtre universel des chrétientés monophysites. Ce qu'ils ont le mieux réussi à rendre probable, c'est que les violentes rivalités dont tout le document porte la trace auraient forcé Ewstâtêwos à s'éloigner de l'Éthiopie, hors de laquelle il semble avoir fini ses jours (cf. Изслѣдованія, p. 165).

Ces lignes étaient écrites, quand nous avons pu lire dans les Записки Восточнаго Отдѣленія Археологическаго Общества, XVII, 1906, 51-73, un compte rendu où la méthode adoptée par M. T. pour la publication des *Monumenta* est vivement critiquée. Tout en rendant justice aux autres mérites de ce travail, on lui conteste même le droit de porter le titre d'édition : « imprimé par les soins de M. T. », soit; mais un ou plusieurs manuscrits reproduits servilement, avec toutes leurs leçons fautives, ne sont pas pour cela « édités ». La signature abrégée du censeur correspond aux initiales de M. le prof. P. Kokowtsow. Sans vouloir en remontrer à un juge aussi qualifié, il nous sera permis de trouver que son verdict est bien un peu sévère. De l'avis d'un savant hors de pair comme M. Krumbacher, les éditeurs de textes byzantins devraient, pour longtemps encore, se confiner, avec la discrétion qui s'impose de reste, à la pratique réprouvée par M. P. K. (cf. *Göttingische gelehrte Anzeige*, 1905, p. 940 et suiv.). Si la philologie byzantine en est là, les éditeurs de textes éthiopiens doivent se trouver plus loin encore de posséder la règle d'après laquelle ils pourront amender à coup sûr la cacographie des copistes, — si tant est qu'une telle règle existe pour cette littérature semi-barbare. On ne peut dire que la grammaire et la lexicographie ghéez soient encore à créer. Mais Ludolf et Dillmann ne les ont pas conduites en deux étapes au delà du point où les hellénistes sont encore arrêtés dans un domaine infiniment mieux connu. La réserve que cette situation impose a ses limites, évidemment, et M. T. les a quelque peu dépassées; mais plusieurs des fautes d'interprétation que lui reproche son distingué critique, ne viennent-elles pas précisément d'une illusion créée par la prétendue fixité de l'orthographe classique? P. P.

138. — P. Lugano. **I Fondatori di Montoliveto e la confraternità dei disciplinati della Scala di Siena,** dans Rivista storica Benedettina, t. I (1906), p. 55-61. — La note de Dom Pl. Lugano tend à révoquer en doute que les fondateurs de la congrégation bénédictine de Montolivet aient jamais appartenu à la confrérie siennoise des Flagellants de Notre-Dame. Pour toute preuve, il allègue le silence du premier chroniqueur de l'ordre, Antoine de Barga. Celui-ci, faut-il le rappeler à son docte éditeur? composa en 1450, c'est-à-dire un siècle

et demi après l'érection de son institut, un ouvrage fort mince où il n'a relaté que les fastes principaux. Cela ne suffit pas pour infirmer le témoignage explicite de Léonard Benvoglienti. Quoique écrivant son esquisse de S. Bernardin de Sienne en 1446, le biographe a pu s'assurer par des voies diverses du détail contesté, notamment en compulsant les registres ou les annales de la confrérie des flagellants. L'assertion de Benvoglienti est corroborée par celle du moine montolivétain Alexandre da Sesto, auteur d'une chronique de son ordre, composée entre 1493 et 1503. Leurs témoignages, à en comparer la rédaction, semblent indépendants l'un de l'autre. C'est l'occasion d'exprimer le vœu que Dom Pl. Lugano ne tarde pas à mettre au jour cette judicieuse compilation. V. O.

139. — * Charles Dejob. **La foi religieuse en Italie au quatorzième siècle**. Paris, Fontemoing, 1906, in-12, 443 pp. — La foi religieuse au XIVe siècle plongeait-elle encore de profondes racines dans le cœur des Italiens ? M. Dejob n'hésite pas à répondre à cette question par un oui très catégorique. L'on sera, je pense, assez enclin à partager son sentiment, quitte à ne point accepter toutes les preuves, multiples et variées, qu'il apporte en faveur de sa thèse. L'érudition de l'auteur est assurément considérable ; et quoiqu'on puisse y signaler des lacunes, on ne lui contestera cependant pas le mérite d'aborder les aspects divers d'un sujet fort complexe en écrivain bien informé. Sa critique des hommes et des institutions de l'époque est d'ordinaire judicieuse et ferme ; peut-être cède-t-il trop couramment au penchant d'émoustiller la curiosité des lecteurs par le tour paradoxal qu'il donne souvent à l'expression de sa pensée. Enfin, l'auteur excelle à grouper une foule de traits de mœurs et de menus faits en de solides synthèses. De bons sommaires placés en tête des chapitres et un index soigné facilitent pour le lecteur les recherches de détail. Quel que soit le jugement définitif que l'on porte sur le fond de l'ouvrage, on ne peut méconnaître que c'est une contribution utile à l'histoire extérieure de l'état moral et religieux de l'Italie du XIVe siècle.

Mais l'auteur touche à tant de points délicats et les faits qu'il allègue sont susceptibles d'interprétations si diverses, que la contradiction doit nécessairement se produire. Il prouve assurément que certains abus, certains vices, même assez répandus, sont compatibles et s'accordaient de fait avec un sentiment religieux sincère. Mais on aura peine à admettre qu'une chose aussi vague que la naïveté — l'auteur y revient à plusieurs reprises — soit un critérium de la foi des masses ; que le prestige moral et politique du saint-siège, la crainte de ses foudres spirituelles (interdit, excommunication) témoignent de l'intensité des croyances du vulgaire. De même, à l'époque du grand schisme la fidé-

lité que la plupart des états italiens gardaient au pape Urbain VI, tandis qu'ailleurs on tenait avec le pape d'Avignon, ne prouve ni pour ni contre l'intégrité et la profondeur de la vie religieuse dans la péninsule. Rien non plus à tirer, je pense, de ce que les écrits de plusieurs mystiques du XIV[e] siècle soient devenus des *testi di lingua* (p. 274-75), ni de ce qu'on maintenait « la multiplicité des chômages pour fêtes religieuses, lesquelles n'emplissaient les poches ni des ouvriers ni des patrons » (p. 278). M. D. aurait dû se rappeler que les problèmes économiques ne se posaient pas alors avec les exigences d'aujourd'hui et que, si on a pu tant chômer au moyen âge, c'est que le travail abondait moins et ne requérait pas l'activité que l'on dépense de nos jours. D'autre part, je suis étonné que le savant critique n'ait pas consacré un chapitre aux superstitions populaires, dont les manifestations, préludant à celles du XV[e] siècle, furent déjà si nombreuses, et qui constituent une véritable dégénérescence de la foi; qu'il ait glissé si légèrement sur la secte des *Fraticelli*, en ne se servant que de l'ouvrage assez superficiel de F. Tocco, *L'eresia nel medio evo*, guide beaucoup moins sûr que les remarquables travaux du P. Ehrle; qu'il n'ait pas songé à approfondir l'organisation et les vicissitudes des différents Tiers Ordres, dont le rôle fut prépondérant dans la vie civile et sociale de cette époque.

En revanche, il convient de signaler, parmi les sujets qui intéressent plus particulièrement les hagiographes, quelques témoignages nouveaux ou peu remarqués sur le B. Venturino de Bergame et les Flagellants (les *Bianchi*) de Florence, sur S[te] Brigitte de Suède, sur les BB. Urbain V et Jourdain de Pise, sur les vols de reliques opérés au XIV[e] siècle, au nombre desquels méritait de figurer l'enlèvement artificieux, sinon édifiant, du corps de S. Célestin V (*Anal. Boll.* XVI, 468-73). Naturellement, dans cette galerie des champions de la foi chrétienne, une place d'honneur revient à S[te] Catherine de Sienne, et M. D. s'est empressé de lui payer le tribut de son admiration. Mais n'y a-t-il pas quelque exagération à prétendre qu'elle vécut plus renfermée qu'une religieuse de Port-Royal (p. 117) et que dans ses lettres « elle s'enveloppe d'un brouillard mystique », dictant à l'usage de ses correspondants « de longues et monotones généralités qu'elle n'approfondit pas » (p. 120)?

Enfin comment le docte auteur a-t-il négligé de parler de l'école ascétique des ermites de S. Augustin, ou à tout le moins de ses coryphées, le B. Simon Fidati da Cascia († 1348) et son biographe Jean de Salerne, dont l'*Antologia agostiniana* du Père N. Mattioli a remis en honneur l'œuvre littéraire et religieuse (cf. *Anal. Boll.* XVIII, 298-99; XXI, 227; XXIII, 400-401)? V. O.

140. — *S. Barsotti. **Un nuovo fiore serafico. Il beato Giovanni Cini confessore Pisano soldato ed eremita fondatore dei Fraticelli della Penitenza ed uno dei fondatori della pia casa di misericordia.** Quaracchi, Collegio di S. Bonaventura, 1906, in-8°, xiv-253 pp. — Pourquoi, se demandera-t-on peut-être, mettre dans le titre du livre ce qui constitue apparemment le résumé même de la vie du personnage ? Voilà des années que M. Barsotti, le distingué conservateur des archives archiépiscopales de Pise, travaille à dégager la personnalité du B. Jean Cini d'avec celle de son homonyme, qui pratiqua la peausserie et vécut dans les liens du mariage jusqu'à sa mort arrivée en 1433 (cf. *Anal. Boll.* XXI, 452-53). Ce dédoublement s'imposait; mais le critique ne parvenait pas à découvrir le moindre renseignement sur la vie de son héros. Enfin, son inlassable patience à fouiller les vieilles écritures est parvenue à exhumer une vingtaine de documents inédits, d'où se déduisent avec certitude quelques caractéristiques de la carrière du bienheureux. Ces résultats ont paru assez considérables aux yeux de M. B. pour qu'il ait tenu à les inscrire dans le titre de l'ouvrage et à publier *in extenso* les pièces justificatives. En somme, travail original (1), dont il convient de féliciter chaudement l'auteur, en lui souhaitant beaucoup d'imitateurs parmi ses confrères préposés à la garde des riches dépôts d'archives épiscopales et communales qui couvrent le sol d'Italie. Nous ne serons pas les derniers à profiter du précieux dossier mis au jour par M. B., quand nous aurons à préparer les Actes du bienheureux pour le 12 novembre, jour où Pie IX a permis de célébrer sa fête liturgique. On ignore l'année exacte de sa mort; il semble qu'il faille la placer vers 1332.

Un vœu en terminant. Il s'agit de l'histoire, fort mal connue jusqu'ici, des tiers ordres laïques, ou ordres des Frères de la Pénitence, qui fleurirent nombreux aux XIIIe et XIVe siècles. Ces associations évoluèrent avec le temps vers une forme de vie religieuse strictement canonique. Beaucoup de ces confréries étaient purement locales, sans aucun lien entre elles, et vivant sous la dépendance de l'ordinaire. Les documents publiés par M. B. abondent en informations à cet égard. Puisse cette importante question d'histoire ecclésiastique et sociale préoccuper et guider le docte archiviste de Pise dans ses explorations ultérieures. V. O.

141. — Guido Traversari. **Il beato Pietro Petroni Senese e la conversione del Boccacio,** dans Rassegna Pugliese, t. XXII (1905), p. 76-81. — Sur le B. Pierre Petroni, moine chartreux de Sienne († 1361), Henschenius n'avait rien trouvé de mieux à publier que la

(1) Comme le fait remarquer l'auteur (p. 164, note), les documents III, IV et VI concernant la *Pia casa di misericordia*, ont déjà paru ailleurs.

traduction latine d'une légende italienne, attribuée à S. Jean Colombini (*Act. SS.*, Mai VII, 189-231). Notre prédécesseur regrettait vivement de n'avoir pu mettre la main sur l'original : « Quandocumque tamen eum invenerit aliquis, disait-il, sciat excipiendum a meis successoribus, velut thesaurum ingentem » (Ibid., p. 188). Mais le trésor est demeuré caché, et l'on est toujours réduit, quand on veut étudier la vie du B. Pierre, à épiloguer sur un texte latin du XVII[e] siècle, qui n'offre pas toute garantie d'exactitude, voire d'authenticité.

Ce qui a mis particulièrement en éveil la défiance de M. G. Traversari, c'est un des chapitres de la fin, où l'on rapporte les avertissements prophétiques que le B. Pierre mourant aurait adressés par l'envoi d'un intermédiaire à Jean Boccace, pour déterminer l'auteur du *Décaméron* à changer de vie et à abandonner son genre littéraire de prédilection. Que le célèbre conteur florentin ait reçu pareille visite et qu'il en ait été tourmenté dans le plus profond de l'âme, on en a pour gage une lettre que Pétrarque lui écrivit en réponse à ce sujet, et dans laquelle il s'efforce à la fois de le calmer et de l'encourager au bien. Partant de là, l'habile critique prétend établir d'abord que le passage de la biographie du B. Pierre, où se trouve relaté cet épisode, dérive de la lettre de Pétrarque comme de sa source directe, ce en quoi il nous semble raisonner juste ; ensuite que cet emprunt n'a pu être fait par S. Jean Colombini lui-même, et ici l'on souhaiterait un supplément de preuve.

V. O.

142. — * K. Krogh-Tonning. **Die heilige Birgitta von Schweden.** Kempten und München, Kösel, 1907, in-8°, viii-142 pp. (= Sammlung illustrierter Heiligenleben, V). — Biographie assez résumée, précédée d'un chapitre sur la mystique en général et d'un autre sur le caractère des révélations de la bienheureuse. L'auteur, tout en se défendant d'être un historien de profession, se propose de se tenir à égale distance de l'hypercriticisme et du manque de critique. Le propos est louable et l'effort sérieux. De plus, M. K.-T. a visiblement beaucoup de lecture. Il faut bien reconnaître toutefois qu'il n'a pas fait une œuvre critique. Ce genre de travail suppose la discussion des sources ; or l'auteur, à part les Révélations de la sainte, ne s'est servi que d'ouvrages de seconde main, d'ailleurs excellents. Ce qui est plus grave, c'est qu'on ne voit pas quelles raisons le dirigent dans son choix entre les opinions divergentes. Suivre l'avis du bollandiste De Bue, c'est à coup sûr se mettre à bonne école ; mais depuis la publication du tome IV d'octobre (1730), les nombreux travaux dont la sainte a été l'objet, ont modifié certaines conclusions. Ainsi la date de la naissance de Brigitte (1302) n'est que probable : le pèlerinage à Compostelle doit se placer vraisemblablement en 1341-1342 plutôt qu'en 1339-1340 ;

de même, on s'accorde à préférer 1349 pour le départ définitif de Brigitte. E. Hocedez.

143. — * P. Chavin de Malan. **Storia di S. Catarina da Siena.** Versione italiana e prefazione di Pietro Vigo. Siena, Tipografia pontificia S. Bernardino, 1906, in-12, xxix-256 pp., illustrations. — Traduction exacte et coulante d'une Vie qui jouit d'une vogue méritée dans le monde de la dévotion. C'est l'histoire d'une âme mystique que le pieux auteur a voulu écrire, sans insister sur l'influence exercée par Catherine dans les affaires du saint-siège et des républiques siennoise et florentine. On aurait pu s'attendre que le traducteur approfondît, en quelques notes substantielles, le rôle politique de la grande sainte italienne. Il a préféré au contraire, conformément à l'esprit du livre, faire dans une élégante préface l'apologie du mysticisme. Encore faut-il savoir garder les bornes en traitant une matière si délicate. Et n'est-ce pas une exagération de déclarer tout uniment que la vie des saints les plus mystiques a été aussi l'existence la plus active et la plus bienfaisante pour les contemporains (p. xxiii)? V. O.

144. — * Léopold de Chérancé. **La bienheureuse J.-M. de Maillé.** Paris, Poussielgue, 1905, in-12, xvi-288 pp., portrait (= Nouvelle bibliothèque Franciscaine, 1re série, XVII). — La Bse Jeanne-Marie de Maillé († 1414) fit-elle partie du Tiers Ordre de S. François ? Le R. P. Léopold consacre tout un chapitre à résoudre cette question; car c'est bien à ce titre de tertiaire que la biographie de la bienheureuse mérite de figurer dans la *Nouvelle bibliothèque Franciscaine*. J'ai peine à croire que les preuves apportées par le vénérable écrivain aient le don de persuader tout le monde. Que Jeanne-Marie devenue veuve ait sanctifié le reste de ses jours dans un coin de l'hôtellerie attenant au couvent des Cordeliers de Tours et qu'elle ait été revêtue *après sa mort* de l'habit de Ste Claire, est-ce suffisant pour prouver son agrégation au Tiers Ordre du patriarche séraphique? Son premier biographe, un Cordelier, qui fut aussi son confesseur, n'en souffle mot; et c'est au XVIe siècle seulement que l'on commence à élever cette prétention. On pourrait également reprendre plusieurs inexactitudes dans le chapitre, assez inutile, que l'auteur a consacré au grand schisme d'Occident, ainsi qu'une tendance excessive à grossir les menus incidents d'une vie humble et mystique, dont la majeure partie s'est écoulée à l'ombre du sanctuaire. Mais à considérer la catégorie de lecteurs auxquels s'adresse le pieux hagiographe, ce ne sont là que des vétilles peu préjudiciables au but édifiant d'un récit plein de charme et d'onction. V. O.

145. — * André Pidoux. **Sainte Colette (1381-1447).** Paris, Lecoffre, 1907, in-12, 191 pp. (Fait partie de la collection Les Saints). — Après l'apparition en 1903 d'une Vie de S[te] Colette par M. A. Germain, le besoin ne se faisait pas précisément sentir d'une nouvelle biographie, où se reflètent des préoccupations édifiantes encore plus vives, et dont la trame historique n'accuse guère de progrès notable. L'introduction, écrite dans une note juvénile et souvent déclamatoire (1), consiste à établir des rapprochements entre des saints de différentes époques, pour se perdre dans des généralisations outrées ou inexactes. Que sait-on, par exemple, de saint Pothin de Lyon pour l'opposer à l'apôtre des Indes, S. François Xavier? Où a-t-on pu découvrir que S. François d'Assise est allé chercher sa voie auprès de S. Benoît, dans le site sauvage de Subiaco, et S. Ignace de Loyola « sa direction céleste » auprès de S. Dominique (p. 3)? Le livre se ferme sur la liste chronologique des biographes connus de la sainte. Mieux eût valu serrer de près l'étude des sources, exercer un contrôle plus sévère sur des auteurs du XVIII[e] siècle, comme l'abbé de Saint-Laurent, dépouiller avec soin le tome VII du *Bullarium Franciscanum* (cf. *Anal. Boll.*, XXIII, 403), examiner le procès de canonisation de sainte Colette, qui se trouve actuellement à la Bibliothèque Nationale de Paris, sous la cote 1827-1866 (cf. *ibid.*, V, 151), faire un choix plus discret entre les faits merveilleux que l'on met sur le compte de la sainte et ramener plusieurs de ces faits à leur signification véritable. Il est encore à noter que Colette demeura attachée à Benoît XIII bien après l'élection d'Alexandre V, contrairement à ce que prétend M. P. (p. 71), et qu'il n'y eut point de lettre « collective » (p. 98) adressée au concile de Constance par la sainte réformatrice et S. Vincent Ferrier. Chacun écrivit de son côté. Pour le surplus, je me permets de renvoyer le lecteur aux remarques que j'ai faites autrefois sur le livre de M. Germain (*Anal Boll.*, XXIII, 508-510). En résumé, un peu plus de documentation et de rigueur scientifique aurait singulièrement contribué à soutenir l'intérêt et le charme littéraire qu'on ne peut dénier à cette nouvelle biographie de l'illustre réformatrice du second ordre de S. François. V. O.

146. — L. Perroni Grande. **A proposito della beata Eustochia,** dans Archivio storico Messinese, t. VII (1906), p. 128-31. — M. P. G. publie un acte notarié inédit, par lequel la mère de la B[se] Eustochia fait une donation entre vifs à sa fille Mita, sœur d'Eustochia. De ce

(1) En voici un spécimen : L'ordre séraphique « à peine fondé, brille d'un éclat incomparable, et jette à la face du paganisme renaissant, comme un « Mane, Thécel, Pharès », les noms de François d'Assise, Antoine de Padoue, Bonaventure » (p. 5).

document il ressort qu'Eustochia a hérité de son fiancé défunt, Nicolo de Ferrono, certains biens dont elle a pu disposer à son plein gré. La découverte ne manque pas d'intérêt; mais les conclusions romanesques qu'en tire M. P. G. ne se justifient nullement. L'existence de cet héritage ne contredit pas nécessairement la *Legenda* de Sœur Jacopa Pollicino (cf. *Anal. Boll.*, XXIV, 530) et peut se concilier avec une opposition ferme et constante à tout projet de mariage. Certes, il y a des obscurités, mais qui proviennent d'un tout autre chef; car il est étrange qu'à deux reprises différentes Eustochia se trouva merveilleusement, grâce à la mort imprévue du fiancé, délivrée de fiançailles conclues malgré elle par sa famille. Le problème demande à être étudié; l'élément nouveau qu'apporte M. P. G. ne le tranche pas dans le sens qu'il indique; il ne fait que compliquer la question. E. HOCEDEZ.

147. — * Franz STEFFENS und Heinrich REINHARDT. **Die Nuntiatur von Giovanni Francesco Bonhomini, 1579-1581.** Documente, I Band (= Nuntiaturberichte aus der Schweiz seit dem Concil von Trient. I. Abteilung). Solothurn, 1906, gr. in-8°, xxx-762 pp., portrait. — On sait quels services signalés la publication des *Nuntiaturberichte*, entreprise par des savants catholiques et protestants, a déjà rendus et continuera à rendre à l'histoire de la réforme et de la contre-réforme, particulièrement en Allemagne. Pour ne parler que du pontificat de Grégoire XIII, auquel se rapporte le volume soumis à notre appréciation, on est unanime à reconnaître aujourd'hui que son zèle prudent et éclairé reconquit sur l'hérésie ou préserva de ses atteintes un bonne partie des pays germaniques. Mais cette gloire ne lui serait pas échue, s'il n'avait eu, pour seconder ses laborieux desseins, le concours d'une pléiade d'agents diplomatiques habiles, intelligents, désintéressés, souples et tenaces, fertiles en combinaisons, d'une patience et d'une circonspection à toute épreuve. Parmi cette élite, figure au premier rang l'évêque de Verceil, Giovanni Francesco Bonhomini, qui mourut au monastère de Saint-Jacques, à Liége, le 24 février 1587, tandis qu'il visitait l'Allemagne inférieure, en qualité de légat du saint-siège.

Son triomphe fut assurément sa nonciature en Suisse, où il travailla avec un grand succès et à travers d'incessantes difficultés à la régénération et à l'affermissement de la foi catholique. Il importe cependant d'observer que les voies lui avaient été aplanies par les nonces Bartolomeo Portia et Feliciano Ninguarda qui, pendant qu'ils s'acquittaient de leur mission en Allemagne, n'avaient point négligé les intérêts religieux de la Suisse. Lui-même, Bonhomini, avait déjà, en sa qualité de visiteur du diocèse de Côme, poussé une reconnaissance apostolique dans deux territoires voisins qui en faisaient partie, le Tessin et la

Valteline. Mais surtout l'illustre archevêque de Milan, S. Charles Borromée qui, pour avoir accompli en 1567 une tournée pastorale dans les cantons des Trois Ligues soumis à sa juridiction ecclésiastique, avait pu entrevoir les besoins de la Confédération entière; depuis 1570, il ne cessait de solliciter de Rome la création d'une nonciature spéciale pour la Suisse, et revenant toujours à la charge, il tâchait d'obtenir que le premier titulaire en fût l'évêque de Verceil. On finit par se rendre aux instances du sage cardinal. La nomination de son candidat date du 2 mai 1579 (p. 325).

Sur ces préliminaires de la nonciature de Bonhomini en Suisse, les doctes éditeurs ont découvert un nombre considérable de pièces inédites, et à raison même de l'intérêt historique qu'elles renferment, ils n'ont pas résisté à la tentation de les imprimer presque toutes in extenso. Cela fait un joli total de 322 pages. Le reste du volume embrasse une période de huit mois (mai-décembre 1579) et reproduit des documents, la plupart inédits, qui se rapportent directement à la mission de Bonhomini. C'est un dossier des plus instructifs pour l'histoire du nonce lui-même et pour celle de beaucoup de personnages mêlés à ses délicates négociations.

Il était naturel de s'attendre que les doctes éditeurs eussent exposé, comme on a coutume de le faire, dans une introduction claire et substantielle, les résultats nouveaux de portée plus générale qui se dégagent de la masse des matériaux exhumés avec tant de soin et d'érudition. Ils auraient ainsi rendu un service appréciable à bien des travailleurs, qui n'ont pas le loisir de se livrer eux-mêmes à l'analyse détaillée d'un grand nombre de textes. En outre, il eût été expédient d'expliquer en quelques pages quelle était la situation religieuse et morale à laquelle le nouveau nonce était appelé à remédier. De tout cela il n'y a aucune trace dans l'avant-propos; mais on y relève la promesse d'un vaste tableau historique, ayant déjà les proportions d'un imposant volume « zu einem stattlichen Bande angewachsen » (p. XI) et qui reportera le lecteur jusqu'à l'époque où finit le concile de Trente (1563). Ce volume, qui n'est pas encore achevé, paraîtra-t-il jamais? J'ai des raisons de croire que M. le professeur Reinhardt s'était chargé de l'écrire. Or, une mort prématurée vient de l'enlever aux études historiques, et son collègue, M. le professeur Steffens se voit ainsi tout seul à la tête de l'entreprise. Puisse-t-il avoir les forces et le temps de la mener à bonne fin; qu'il prenne garde tout d'abord de se noyer dans l'introduction projetée.

En attendant, il y a lieu, pour le volume qui vient de paraître et qui est exclusivement son ouvrage, de le féliciter de grand cœur et du choix des documents et de la maitrise avec laquelle il les a annotés et publiés. C'est irréprochable. La correspondance officielle de Bonhomini

constitue évidemment le fond le plus riche de ce premier recueil. L'éditeur n'a pas hésité à l'accroître encore d'un grand nombre de lettres particulières que le nonce échangea avec son protecteur et ami, le saint archevêque de Milan. Il a eu parfaitement raison. C'est, en effet, dans ces épanchements familiers que l'on saisit le mieux la pensée de l'envoyé pontifical et les secrets mobiles de sa conduite. A Rome, ses mesures de réforme n'étaient pas toujours bien accueillies; on mettait de la lenteur, de la réserve, à les approuver. Non moindre était l'opposition des autorités locales et de ceux que ces mesures atteignaient. Et toute la diplomatie du nonce, d'ailleurs peu endurant de sa nature, ne serait pas venue à bout de ces résistances. Bonhomini le comprenait; aussi ne cessait-il de solliciter les lumières, les conseils, les encouragements, voire au besoin l'intervention efficace du cardinal Borromée, en lui confiant avec un plein abandon ses peines et ses déboires. C'est à travers leur correspondance privée qu'on se rend le mieux compte et du caractère des deux éminents prélats et de la savante combinaison de leurs efforts communs. Inutile d'ajouter, je pense, que la nouvelle publication fournit en bon nombre des matériaux solides pour rectifier, enrichir et renouveler le chapitre de la Vie de S. Charles Borromée, concernant le rôle qu'il joua dans les affaires religieuses de la Suisse. A noter encore quelques documents au sujet du B. Paul Burali, appelé couramment le cardinal de Plaisance. V. O.

148. — * **The cause of the Eleven Bishops**, dans THE USHAW MAGAZINE, t. XVI (1906), p. 315-20. — L'auteur anonyme, qui n'est autre que M. G. E. Phillips, après avoir établi dans son livre *The Extinction of the ancient Hierarchy* l'identité des onze évêques qui moururent en prison victimes de la persécution d'Élisabeth (cf. *Anal. Boll.*, XXV, 523), s'attache à ne laisser subsister aucun doute sur la recevabilité de leur martyre en cour de Rome. C'est ainsi que, dans le *Guardian*, où on avait pris son ouvrage à partie (21 mars 1906, p. 493-94), il repousse une à une les attaques de son contradicteur (18 avril, p. 659 et 25 avril, p. 706). Néanmoins, on pourrait encore épiloguer beaucoup sur le martyre *sensu stricto* de ces vaillants défenseurs de la foi catholique. Et voilà pourquoi, si l'on veut obtenir rapidement leur béatification, on fera bien de s'en tenir à l'argument juridique tiré de la célèbre fresque, qui fut peinte avec l'assentiment de Grégoire XIII et où se trouvait représentée la prison de ces héros.

V. O.

149. — * [Achille RATTI]. **Guida sommaria per il visitatore della Biblioteca Ambrosiana e delle collezioni annesse.** Milano, Allegretti, 1907, in-8°, 160 pp., deux planches coloriées et 90 illu-

strations. — Les aménagements nouveaux exécutés au palais qui abrite à Milan la bibliothèque ambrosienne et ses trésors artistiques et littéraires, ont été pour Mgr A. Ratti l'occasion d'esquisser, avec la compétence que tout le monde lui connaît, les vicissitudes de ce riche dépôt de livres et de manuscrits, et de dresser le catalogue des œuvres rares et variées que renferment la galerie de peinture et le musée Settala, annexés à la bibliothèque. Ce guide sommaire, qui recèle dans son laconisme un savoir très sûr, est un modèle d'ordre, de clarté, d'élégance et de bon goût typographique. Il sera consulté avec fruit par mainte catégorie de personnes, notamment par les hagiographes. C'est là qu'on trouve signalé (p. 58) le tableau de l'Agonie de Notre-Seigneur, dû au pinceau de Giulio Campi et que S. Charles Borromée, en mourant, contempla d'un dernier regard. C'est encore dans la pinacothèque que se conservent plusieurs portraits du saint archevêque de Milan faits par des contemporains, en particulier celui d'A. Figgino, que le cardinal Frédéric Borromée tenait pour « la più vera effige » de son illustre parent (p. 77, n° 103). Enfin, la salle ancienne (M.) renferme les portraits d'une foule de personnages célèbres, de saints et de saintes, qui vécurent aux XV[e] et XVI[e] siècles. Ces portraits furent exécutés sur l'ordre du fondateur de la biliothèque ambrosienne d'après les meilleurs copies ou les originaux qui se conservaient à Côme, à Florence, à Rome et à Turin (1).

Quand on pense que l'appropriation des locaux, qui mettent en valeur toutes ces richesses artistiques, a été entreprise et menée à bonne fin sous l'impulsion éclairée de Mgr Ratti, on ne saurait assez se réjouir de voir la direction de la bibliothèque ambrosienne confiée à des mains aussi expertes. Cette nomination est bien faite pour adoucir les regrets que la disparition récente de son prédécesseur, Mgr A. Ceriani († 2 mars 1907), a excités partout dans les cercles scientifiques. Ceriani fut un prêtre exemplaire, un paléographe et un orientaliste très distingué, dont on retracera sans doute la carrière féconde, un savant modeste et serviable, cachant sous des abords timides et parfois brusques des trésors de bonté et de délicatesse. Ses *Monumenta sacra et profana* resteront son plus beau titre de gloire, avec l'honneur de s'être préparé un successeur digne de lui et de la bibliothèque ambrosienne. V. O.

(1) Mentionnons, parmi les portraits authentiques, ceux des BB. martyrs anglais Jean Fisher et Thomas More, du B. Nicolas Albergati, cardinal et évêque de Bologne, de S. François de Paule, de S. Félix de Cantalice, de S[te] Catherine de Ricci, de S[te] Thérèse et de beaucoup de cardinaux contemporains de Frédéric Borromée.



150. — * J.-M. CAPES. **St. Catherine de Ricci. Her life, her letters, her community**. Preceded by a **Treatise on the mystical life** by J.-B. WILBERFORCE, O. P. London, Burns & Oates, s. a. (1905), in-8°, XLV-282 pp., photogravures. — Le sous-titre pourrait donner le change; l'ouvrage, en effet, ne compte pas trois parties distinctes et l'on n'y trouve pas réunie une collection de lettres, voire de lettres inédites. Ce qui justifie le sous-titre, c'est le soin que l'auteur a mis à décrire le milieu dans lequel vécut la bienheureuse et l'emploi fréquent de sa correspondance; l'auteur a soin d'encadrer les lettres dans le récit, de manière à leur donner toute leur signification. Nous sommes donc simplement en présence d'une biographie, mais d'une biographie de tout point excellente. Ce n'est cependant pas à proprement parler une œuvre critique. Bien des problèmes posés par l'auteur restent à résoudre, qui relèvent surtout de la psychologie mystique, par exemple, pour n'en signaler qu'un, l'étonnante ressemblance entre les fiançailles mystiques de S[te] Catherine de Ricci et celles de S[te] Catherine d'Alexandrie. E. HOCEDEZ.

151. — J. CALVET. **Saint Vincent de Paul et la réforme catholique au XVII[e] siècle**, dans REVUE CATHOLIQUE DES ÉGLISES, t. I (1904), p. 305-20.

152. — ID. **Saint Vincent de Paul et les protestants**. IBID., p. 497-511.

153. — ID. **De l'influence de S. Vincent de Paul sur la prédication**, dans BULLETIN DE LITTÉRATURE ECCLÉSIASTIQUE, publié par l'Institut catholique de Toulouse, 1904, p. 312-19 (Extrait du précédent).

Après Maynard (1), M. C. a décrit avec beaucoup de clarté l'attitude de S. Vincent envers les protestants : cette douceur, cette loyauté parfaite, cette fuite de toute controverse, cette méthode indirecte de conversion par la moralisation des catholiques, constituent vraiment un fait nouveau dans l'histoire religieuse de France; mais que cette conduite fût, comme le pense M. C. (p. 507), le résultat de je ne sais quelle tolérance, voilà ce qui semble peu admissible. Rien n'autorise à croire que le saint ait en ce point devancé son époque, et l'ardeur avec laquelle le bon Monsieur Vincent poursuivit la condamnation et l'extirpation du Jansénisme (2), ne paraît guère compatible avec les sentiments que lui prête M. C.

Dans le dernier article, M. C. montre l'influence de S. Vincent sur la prédication en France; Maynard (3) et M. de Broglie (4) avaient

(1) *S. Vincent de Paul, sa vie et son temps* (Paris, 1860), t. II, p. 415-19. — (2) Ibid., p. 209-377; E. DE BROGLIE, *Saint Vincent de Paul* (Paris, 1897), p. 116-20; BOUGAUD, *Histoire de S. Vincent de Paul* (Paris, 1889), t. I, p. 270-290. — (3) Op. c., p 391-410. — (4) Op. c., p. 90-93.

déjà abordé le sujet : le grand mérite de M. C. est d'avoir élargi le point de vue, et d'avoir considéré l'influence de S. Vincent sur la spiritualité même de son siècle. A la subtilité et aux raffinements dans lesquels se plaisaient souvent dévots et directeurs, S. Vincent opposa le bon sens et la simplicité. Sans bruit, sans heurt, par une action continue sur le clergé, il rapprocha du peuple la religion qui tendait à s'en séparer (p. 320). M. C. n'a pas pu épuiser le sujet en une conférence; il serait utile d'étudier les sources de la spiritualité du bon Monsieur Vincent. Peut-être cette étude atténuerait-elle l'impression un peu trop défavorable que laisse la lecture de ces pages à l'endroit des ordres religieux qui travaillèrent en France avant l'homme de Dieu.

E. Hocedez.

154. — * Henri Joly. **Le vénérable Père Eudes (1601-1680).** Paris, Lecoffre, 1907, in-12, IV-208 pp. (Fait partie de la collection Les Saints) — La Vie du P. Eudes vient très heureusement compléter les travaux entrepris ces dernières années sur la renaissance catholique qui marqua les débuts du XVII^e siècle, en France. En effet, le P. Eudes a été, avec sa congrégation, un des ouvriers les plus actifs de ce renouveau, et cependant il est un des moins connus. Lié avec Bérulle, Condren, Olier, Vincent de Paul, en rapport avec la confrérie du Saint-Sacrement, le P. Eudes s'intéressa à toutes les questions vitales de l'époque. Aussi le livre de M. J. excite un intérêt qui dépasse celui d'une simple biographie. L'auteur raconte avec beaucoup de tact les démêlés du vénérable avec l'Oratoire, dont il avait fait partie; mais peut-être un peu plus de détails sur ce moment décisif de la vie du P. Eudes n'eussent pas été de trop. Peut-être aussi eût-il été utile de marquer la différence entre le culte du Sacré-Cœur tel que l'inaugura le P. Eudes (la fête au 20 octobre), et celui que devait propager quelques années plus tard la B^se Marguerite-Marie. E. Hocedez.

155. — * Geoffroy de Grandmaison. **Madame Louise de France. La vénérable Thérèse de Saint-Augustin (1737-1787).** Paris, Lecoffre, 1907, in-12, 208 pp. (Fait partie de la collection Les Saints) — Cette étude, qui avait déjà paru en majeure partie dans le *Correspondant* (25 octobre 1906) est d'une lecture aussi instructive qu'édifiante. Les historiens, trop souvent absorbés par le récit des scandales royaux, avaient jusqu'ici un peu laissé dans l'ombre la reine Marie Leczinska et sa petite société, ou en avaient parlé avec un manque de sympathie trop évident. Les chapitres consacrés par l'auteur aux premières années de Madame Louise sont donc une véritable contribution à l'histoire du règne de Louis XV. La méthode de l'auteur est sévère, son information étendue (voir en particulier

l'excellente bibliographie) et de première main; il a mis en œuvre des documents peu connus, surtout pour ce qui regarde son héroïne, et ses conclusions sont bien assises. Il fait bonne justice des calomnies qui ont trop longtemps circulé dans certains milieux, par exemple sur l'ignorance où on laissa Madame Louise dans son enfance, sur son immixtion dans les affaires temporelles, ses intrigues, en particulier ses prétendues négociations, indignes de son caractère, pour obtenir l'annulation du mariage de Madame du Barry. E. HOCEDEZ.

156. — * Victor PIERRE. **Les seize Carmélites de Compiègne.** Paris, Lecoffre, 1905, in-12, XXIV-188 pp. (Fait partie de la collection LES SAINTS).

157. — * Henri CHÉROT. **Les seize Carmélites de Compiègne.** Paris, Dumoulin, 1905, in-8°, 111 pp. (Extrait des ÉTUDES, 5-20 novembre, 20 décembre 1904, 5 février 1905).

158. — * Abbé GRISELLE. **Les Carmélites de Compiègne. Extraits des actes de leur baptême,** dans BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE BEAUVAIS, t. XXI (1906), p. 238-52.

159. — * Geoffroy DE GRANDMAISON. **Les bienheureuses Carmélites de Compiègne.** Paris, Bloud, 1906, in-12, 96 pp.

160. — * S. G. Mgr C. DOUAIS. **Lettre et ordonnance sur la recherche des écrits des S. D. Sœur Thérèse de S. Augustin et ses compagnes.** Beauvais, Tholomé, 1901, in-4°, 5 pp.

161. — * S. G. Mgr C. DOUAIS. **Lettre pastorale et mandement pour annoncer la béatification des seize Carmélites de Compiègne.** Beauvais, Lancel, 1905, in-4°, 20 pp.

162. — * S. G. Mgr C. DOUAIS. **Lettre pastorale et mandement annonçant les fêtes de la béatification solennelle des seize Carmélites de Compiègne.** Beauvais, Lancel, 1906, in-4°, 14 pp.

163. — * S. G. Mgr C. DOUAIS. **Les bienheureuses Carmélites de Compiègne.** Beauvais, 1906, in-12, 24 pp.

164. — * S. G. Mgr C. DOUAIS. **Le service de Dieu ou la Bse Charlotte de la Résurrection. Panégyrique.** Beauvais, 1906, in-12, 24 pp.

165. — * S. G. Mgr C. DOUAIS. **Vérité et humilité ou la Bse Thérèse du Cœur de Marie. Panégyrique.** Beauvais, 1906, in-12, 18 pp.

166. — * Dom Louis DAVID, O. S. B. **Les seize Carmélites de Compiègne.** Paris, Oudin, 1906, in-12, XVI-164 pp., photogravure.

167. — R. DE TEIL. **Autour d'une cause de béatification. Les seize Carmélites de Compiègne,** dans LE CORRESPONDANT, t. CCXXIII (1906), p. 690-715.

168. — * Chanoine LANGLOIS. **Marie Claude Cyprienne Brard, l'une des seize Carmélites de Compiègne.** Évreux, 1905, in-8°, 118 pp., photogravures.

169. — * Chanoine Cantel. **La Bienheureuse Rose Crétien de Neufville, l'une des seize Carmélites de Compiègne.** Évreux, 1906, in-8°, 142 pp., photogravures.

La récente béatification des Carmélites de Compiègne, victimes de la Terreur († 17 juillet 1794), a produit une riche floraison de publications. Au point de vue historique, les plus remarquables sont à coup sûr celles de M. V. Pierre et du P. Chérot. Il est instructif de voir comment, de documents identiques, peuvent naître des œuvres d'allure fort différente, quoique d'une égale valeur. Sans négliger la physionomie morale des saintes martyres, V. Pierre s'est surtout préoccupé de dépeindre exactement les faits dans leur milieu historique; au contraire, le P. Chérot, moins complet sur les événements extérieurs, s'est attaché davantage à nous peindre les âmes et à nous mettre en contact plus immédiat avec elles, citant de longs passages de leurs écrits ou des souvenirs de la Sœur Marie de l'Incarnation; ce qui donne à son récit un charme tout particulier. Les deux auteurs se complètent donc et on prend plaisir au second après avoir lu le premier. Dans sa préface, le P. Chérot annonce qu'il a pour but de faire une biographie critique, et certes il a remarquablement réussi. Sans le dire, V. Pierre n'a pas fait preuve d'un moindre sens critique et peut-être même a-t-il dépassé le P. Chérot. Un chapitre préliminaire de chacun des deux ouvrages est consacré aux sources : les deux auteurs se réfèrent aux manuscrits de Marie de l'Incarnation, ancienne compagne des martyres, à la lettre de l'abbesse des Bénédictines de Woolton, aux dossiers conservés dans les archives de Compiègne, les archives départementales de l'Oise et les archives nationales, déjà exploitées par A. Sorel (*Les Carmélites de Compiègne devant le tribunal révolutionnaire*. Compiègne, 1878). De part et d'autre, la valeur respective des sources est étudiée avec le plus grand soin; mais V. Pierre pousse plus loin l'analyse. Il découvre une triple rédaction des mémoires de Marie de l'Incarnation : une première faite avant 1803 (p. XIV), dont se servit Mgr Jauffret (1); une seconde utilisée par l'abbé Guillon (p. XVII) (2); la troisième, représentée par les manuscrits actuels, serait seulement un remaniement des précédentes (p. XVIII). Le card. Villecourt les a assez mal édités (3). Il semble bien qu'il faille approuver aussi la réserve de V. Pierre (p. 136-43) au sujet de l'interrogatoire des martyres, rapporté par Marie de l'Incarnation; vraiment, le P. Chérot lui accorde trop de foi (p. 107); peut-être V. Pierre lui-même est-il encore trop facile; à coup sûr, l'argument esthétique

(1) Mgr Jauffret, *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion à la fin du XVIII^e siècle*. Paris, Le Clerc, 1803. — (2) Guillon, *Les martyres de la foi pendant la Révolution française*. Paris, Mathiot, 1821. — (3) *Histoire des Religieuses Carmélites de Compiègne*. Sens, Malvin, 1836.

est de nulle valeur. Le P. Chérot place, à bon droit (p. 64), le bel épisode de « l'holocauste » des Carmélites avant 1794; mais il a tort, paraît-il, de le fixer avant leur expulsion du monastère; en ce point encore, V. Pierre a raison de se prononcer pour la fin de 1792. Enfin, le récit du P. Chérot s'arrête à la mort des bienheureuses; celui de V. Pierre, dans un dernier chapitre, nous conduit jusqu'à nos jours.

A côté de ces travaux de première valeur, il faut signaler la découverte faite par M. l'abbé Griselle, au cours de recherches entreprises pour le P. Chérot. Il a recueilli dans les archives départementales les extraits des actes de baptême de quatorze des Carmélites, comblant ainsi les lacunes qui restaient.

Grâce à ces actes, M. G. de Grandmaison a pu corriger dans sa brochure, l'erreur encore commise par le P. Chérot au sujet du lieu de naissance de Rose Crétien : il est désormais établi qu'elle naquit à Évreux et non à Loreau. Cette brochure, d'un ton oratoire qui ne dédaigne pas un peu de mise en scène (p. ex., p. 60-63), n'a aucune prétention critique; elle résume plutôt les biographies précédentes. Ses appendices ne sont pas sans intérêt; elle se ferme sur un essai de bibliographie, qui manque aux livres analysés plus haut.

Dans le même genre de publications se rangent naturellement les panégyriques et les lettres pastorales de Mgr Douais. Ces œuvres unissent à la profondeur des leçons morales le souci de l'exactitude historique, qu'on était en droit d'attendre de l'auteur des beaux travaux sur l'Inquisition. Le livre du R. P. Dom David est aussi, de l'aveu de l'auteur, avant tout un livre d'édification ; mais la piété qui a guidé l'écrivain est une piété éclairée, qui recherche la vérité. Il est regrettable cependant que Dom D. n'ait pas imité la réserve de V. Pierre au sujet de l'interrogatoire. Contrairement à l'opinion du même historien, Dom D. croit pouvoir ajouter foi à la « tradition » (p. 119) d'après laquelle les Carmélites auraient revêtu le manteau de chœur pour aller au martyre. L'affirmation un peu vague de Mgr Jauffret n'est certes pas sans valeur; mais les autres vraisemblances accumulées par le pieux auteur n'ont guère de poids. La question n'est certes pas tranchée; mais on peut s'en consoler, car elle n'est pas de grande conséquence.

Ce n'est plus une biographie que publie le *Correspondant*, mais bien plutôt, comme l'indique le titre, une analyse des pièces relatives au procès de béatification et comme une histoire de ce procès, au cours de laquelle l'auteur a trouvé occasion d'esquisser le portrait des bienheureuses. Pour les œuvres de la Sœur Marie de l'Incarnation, M. de Teil se refère, à bon droit, à l'étude de V. Pierre. Les autres pièces et les principaux témoignages qui composent le dossier, sont ensuite passés en revue. L'auteur s'étend surtout sur les témoignages d'origine anglaise. Ce chapitre restait à faire ; car V. Pierre et le

P. Chérot avaient un peu négligé les procès, et il fallait recueillir les éléments d'appréciation disséminés dans leurs ouvrages.

Pour finir, il faut signaler deux monographies, l'une sur la B[se] Rose Crétien de Neufville, l'autre sur la B[se] Marie-Claude Brard. Dans ces deux ouvrages se retrouvent le même dessein d'édification, le même ton, un peu oratoire; tous deux se distinguent par la même toilette extérieure et l'élégance de l'impression. Mais là s'arrêtent les ressemblances; tandis que le premier n'ajoute rien, sauf les généalogies, aux récits de V. Pierre et du P. Chérot, le second a trouvé aux archives départementales de l'Oise la correspondance de la sœur Euphrasie, dont il donne de larges extraits. E. HOCEDEZ.

---

# PUBLICATIONS RÉCENTES

**Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.**

* ALLARD (Paul). *Les dernières persécutions du troisième siècle (Gallus, Valérien, Aurélien).* Troisième édition. Paris, Lecoffre, 1907, in-8°, XXIII-437 pp.
* BAINVEL (J.-V.). *La dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Doctrine. Histoire.* Paris, Beauchesne, 1906, in-12, VIII-373 pp.
* BARDENHEWER (Otto). *Hieronymus.* Rede beim Antritt des Rektorats der Ludwig-Maximilians-Universität. München, Wolf, 1905, in-4°, 21 pp.
* BECCARI (C.), S. I. *Rerum aethiopicarum scriptores occidentales inediti a saeculo XVI ad XIX.* Vol. V. *P. Emmanuelis d'Almeida S. I. Historia Aethiopiae. Liber I-IV.* Roma, De Luigi, 1907, gr. in-8°, LXIV-525 pp., fac-similé.
* BRANDSCHEID (Fridericus). *Novum Testamentum graece et latine.* 3ª editio critica recognita. Pars altera : *Apostolicum.* Friburgi Br., Herder, 1907, in-12, VIII-803 pp.
* BRAUN (Joseph), S. I. *Die belgischen Jesuitenkirchen. Ein Beitrag zur Geschichte des Kampfes zwischen Gotik und Renaissance.* Freiburg im Br., Herder, 1907, in-8°, XII-208 pp., 73 illustrations (= STIMMEN AUS MARIA-LAACH, Ergänzungsheft 95).
* BROGLIE (Il duca DE). *Sant' Ambrogio.* Roma, Desclée, 1906, in-12, 197 pp. (Fait partie de la collection I SANTI).
* BUONAIUTI (E.) *Lo Gnosticismo. Storia di antiche lotte religiose.* Roma, Ferrari, 1907, in-12, 288 pp.

• BUSSON (G.) et A. LEDRU. *Nécrologe-obituaire de la cathédrale du Mans*. Au MANS, 1906, in-8°, XV-399 pp. (= ARCHIVES HISTORIQUES DU MAINE, VII.)

• CAMPION (L.). *S. Servatius, évêque de Tongres, patron de Saint-Servan*, dans la REVUE DU PAYS D'ALETH, t. III (1906), p. 225-235. — « Résumé et complément » des deux articles signalés *Anal. Boll.* XXIV, 510; XXVI, 114.

• CHÉROT (Henri), S. I. *Figures de martyrs*. Deuxième édition revue... par Eugène GRISELLE. Paris, Beauchesne, 1907, XII-310 pp.

• CHEVALIER (Chan. Ulysse). *Un document en faveur de Lorette (1310)*. Extrait des MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE publiés par l'École française de Rome, t. XXVII (1907), p. 143-51.

• CIRO DA PESARO. *Fiori serafici. Bozzetti. Il martirologio francescano nei due primi giorni dell'anno*. Quaracchi, Collegio S. Bonaventura, 1907, in-12, 267 pp.

• CREIXELL Y IGLESIAS (Juan), S. I. *San Ignacio en Barcelona*. Barcelona, Vidal, 1907, in-8°, 181 pp., illustrations.

• CUMONT (Franz). *Les religions orientales dans le paganisme romain*. Paris, Leroux, 1907, in-12, XXII-333 pp. (= ANNALES DU MUSÉE GUIMET, Bibliothèque de vulgarisation, t. XXIV.)

• DACIER (Henriette). *Saint Jean Chrysostome et la femme chrétienne au IV^e siècle de l'église grecque*. Paris, Falque, 1907, in-12, VII-345 pp.

• DAL-GAL (Niccolò), O. F. M. *Sant' Antonio di Padova taumaturgo francescano (1195-1231). Studio dei documenti*. Quaracchi, tipogr. del collegio di S. Bonaventura, 1907, in-8°, XL-423 pp., portrait.

• DARTEIN (Dom G. DE), O. S. B. *Cisiojanus cistercien. Calendrier de Pairis (Alsace) XIII^e siècle*. Namur, Wesmael-Charlier, 1906, in-8°, 34 pp. Extrait de la REVUE MABILLON.

• DEUBNER (Ludwig). *Kosmas und Damian. Texte und Einleitung*. Leipzig, Teubner, 1907, in-8°, 240 pp.

• DOMENICHELLI (Teofilo) O. F. M. *La Famiglia di san Francesco*. Firenze, Barbèra, 1907, in-8°, 16 pp. Extrait de la Revue *Luce e Amore*, anno IV, n^os 2-3.

• DUFOURCQ (Albert). *Étude sur les Gesta martyrum romains*. Tome II. *Le mouvement légendaire lérinien*. Tome III. *Le mouvement légendaire grégorien*. Paris, Fontemoing, 1907, deux volumes in-8°, XI-302 et 329 pp.

• DUPRAT. *La digne fille de Marie ou la bienheureuse Jeanne de Lestonnac*. Nouvelle édition. Paris, Bloud, s. a. [1906], in-12, 155 pp.

• DUVAL (Rubens). *Anciennes littératures chrétiennes*. II. *La Littérature syriaque*. 3^e éd. Paris, Lecoffre, 1907, in-12, XVII-430 pp. (BIBLIOTHÈQUE DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE).

• EHRLE (Franz), S. I. *Martin de Alpartils Chronica actitatorum temporibus domini Benedicti XIII.* Band I. Paderborn, Schöningh, 1906, gr. in-8°, XLII-616 pp. (= QUELLEN UND FORCHUNGEN AUS DEM GEBIETE DER GESCHICHTE ... herausgegeben von der Görres-Gesellschaft, XII.)

• ELLI (Carlo). *La Chiesa di S. Maria della Passione in Milano. Storia e descrizione (1485-1906).* Milano, Bertarelli, 1906, in-8°, 208 pp., illustrations.

• FALOCI PULIGNANI (M.). *La S. Casa di Loreto secondo un affresco di Gubbio illustrato e commentato.* Roma, Desclée, 1907, in-8°, 105 pp., illustrations.

• FAUCHER (F.-X.) *Lettres de Dalmatie.* s. l. a., in-8°, 51 pp. Extrait de ...?

• FIERENS (A.) *Les Origines du Speculum perfectionis.* Extrait du RAPPORT SUR LES TRAVAUX DU SÉMINAIRE HISTORIQUE PENDANT L'ANNÉE ACADÉMIQUE 1905-1906 (Université Catholique de Louvain). Louvain, Van Linthout, 1907, in-12, 39 pp.

• FOURNIER (Paul). *Études sur les fausses décrétales.* Louvain, Peeters, 1907, in-8°, 57 pp. Extrait de la REVUE D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, 1906 et 1907.

• [FRANCHI DE' CAVALIERI (Pio)]. *Il Menologio di Basilio II (cod. Vaticano greco 1613).* I. *Testo.* Torino, Bocca, 1907, in folio, XXII-125 pp.

• FUNK (F. X.). *Kirchengeschichtliche Abhandlungen und Untersuchungen.* Dritter Band. Paderborn, Schöningh, 1907, in-8°, 446 pp.

• GAIDOZ (Henri). *De l'étude des traditions populaires ou folk-lore en France et à l'étranger.* Extrait des EXPLORATIONS PYRÉNÉENNES. BULLETIN TRIMESTRIEL DE LA SOCIÉTÉ RAMOND, 3e série, t. I (1906), p. 174-93.

• GETINO (El P. Fr. Luis G. A.), O. P. *El averroismo teológico de Santo Tomás de Aquino.* Vergara, 1906, in-12, 111 pp.

• GOODSPEED (Edgar J.). *Index patristicus sive clavis patrum apostolicorum operum ex editione minore Gebhardt Harnack Zahn, lectionibus editionum minorum Funk et Lightfoot admissis.* Leipzig, Hinrichs, 1907, in-8°, VIII-262 pp.

• GRANDERATH (Theodor), S. I. *Geschichte des Vatikanischen Konzils von seiner ersten Ankündigung bis zu seiner Vertagung. Nach den authentischen Dokumenten dargestellt.* Herausgegeben von Konrad KIRCH, S. I. Dritter (Schluss-) Band. Freiburg i. Br., Herder, 1906, in-8°, XXI-748 pp.

• GRISAR (H.), S. I. *Il Sancta sanctorum ed il suo tesoro sacro. Scoperte e studii dell' autore nella cappella palatina Lateranese del medio evo.* Roma, Civiltà cattolica, 1907, in 8°, VIII-199 pp., illustrations.

* GUIRAUD (Jean). *Cartulaire de Notre-Dame de Prouille. Précédé d'une étude sur l'albigéisme languedocien aux XII^e et XIII^e siècles.* Paris, Picard, 1907, deux volumes in-4°, CCCLI-286 et 355 pp.
* HAMON (Auguste). *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie, d'après les manuscrits et les documents originaux.* Paris, Beauchesne, 1907, in-8°, XXXIX-537 pp., illustrations.
* HARNACK (Adolf). *Protestantismus und Katholizismus in Deutschland.* Rede zur Feier des Geburtstages Sr. Maj. des Kaisers und Königs gehalten in der Aula der K. Friedrich-Wilhems-Universität zu Berlin am 27. Januar 1907. Berlin, Schade, 1907, in-4°, 28 pp.
* HERGENRÖTHER (Joseph Kardinal). *Handbuch der allgemeine Kirchengeschichte.* Vierte Auflage, neu bearbeitet von D^r Johann Peter KIRSCH. Dritter (Schluss-) Band. Erste Abteilung. Freiburg im Br., Herder, 1907, in-8°, VII-433 pp.
* HERWEGEN (P. Ildefons), O. S. B. *Das Pactum des hl. Fruktuosus von Braga.* Stuttgart, Enke, 1907, in-8°, XI-84 pp. (= KIRCHENRECHTLICHE ABHANDLUNGEN herausg. von D^r Ulrich STUTZ, 40 Heft.)
* HUGHES (Thomas), S. I. *History of the Society of Jesus in North America colonial and federal.* Text. Volume I : *From the first colonization till 1645.* London, Longmans, 1907, gr. in-8°, XIV-655 pp., carte.
* INGOLD (A. M. P.) *Dom Mayeul Lamey, prieur majeur de Cluny.* Colmar, Hüffel, 1907, in-12, 107 pp., portrait (MOINES ET RELIGIEUSES D'ALSACE).
* JUBARU (Florian), S. I. *Sainte Agnès, vierge et martyre de la Voie Nomentane, d'après de nouvelles recherches.* Paris, Dumoulin, 1907, in-4°, XI-384 pp., photogravures.
* KAUFMANN (Carl Maria). *Zweiter Bericht über die Ausgrabung der Menas-Heiligtümer in der Mareotiswüste (Sommercampagne Juni-November 1906).* Cairo, Finck & Baylaender, 1907, in-8°, 109 pp., gravures et plans.
* KEHR (Paulus Fridolinus). *Regesta pontificum Romanorum. Italia pontificia.* Vol. II. *Latium.* Berlin, Weidmann, 1907, gr. in-8°, XXX-230 pp.
* KERVAL (Léon DE). *Les Sources de l'histoire de S. François d'Assise. Étude critique.* Pérouse, Unione tipogr. cooper., s. a. [1906], in-8°, 45 pp. Extrait du BULLETINO CRITICO DI COSE FRANCESCANE de L. Suttina, 1905 et 1906.
* KIEFFER (Ch.). *S. Giusto di Susa. Appunti storici.* Versione dal francese (sul manoscritto) del Can. Gius. CALABRESE. Torino, Bellardi, 1906, in-8°, 128-XVI pp., illustrations.
* KROYMANN (E.). *Tertullian adversus Praxean.* Tübingen, Mohr (Siebeck), 1907, in-8°, 88 pp.

* LABRIOLLE (Pierre DE). *Tertullien. De paenitentia. De pudicitia.* Paris, Picard, 1906, in-12, LXVII-237 pp.
* LABRIOLLE (Pierre DE). *Tertullien. De praescriptione haereticorum.* Paris, Picard, 1907, LXVIII-114 pp.
* LABRIOLLE (P. DE). *Vie de Paul de Thèbes et Vie d'Hilarion, par Saint Jérôme. Traduction, introduction et notes.* Paris, Bloud, s. a., 72 pp. (= SCIENCE ET RELIGION, 436).
* LAVEILLE (L'abbé A.) *Le bienheureux L.-M. Grignion de Montfort (1673-1716), d'après des documents inédits.* Paris, Poussielgue, 1907, in-8°, XXXII-560 pp., portrait.
* LEA (Henry Charles). *A History of the Inquisition of Spain.* Vol. III. New York, Macmillan, 1907, in-8°, XI-575 pp.
* LEHMKUHL (Augustinus), S. I. *Manuale vitae spiritualis continens Ludovici Blosii opera spiritualia selecta.* Friburgi Br., Herder, 1907, in-12, XV-373 pp. *(Bibliotheca ascetica mystica).*
* LEPIN (M.) *L'origine du quatrième évangile.* Paris, Letouzey, 1907, in-12, XI-508 pp.
* MEIER (P. Gabriel), O. S. B. *Der heilige Benedikt und sein Orden.* Regensburg, Manz, 1907, in-8°, 161 pp., illustrations.
* MISSET (E.). *Pourquoi S. Martin refusa-t-il de combattre? Pugnare mihi non licet et le 74^e^ canon d'Hippolyte.* Paris, 1907, in-8, 20 pp.
* MISSET (E.). *La Légende de S. Memmie ou Menge, patron du diocèse de Châlons. Série d'études critiques.* Première étude... Paris, 1907, in-8°, 16 pp.
* MOLINIER (Auguste). *Les Sources de l'histoire de France des origines aux guerres d'Italie (1494).* VI. *Table générale* par Louis POLAIN. Paris, Picard, 1906, in-8°, VII-218 pp. (= MANUELS DE BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE, III.)
* MULDER (W. J. M.), S. I. *Dietrich von Nieheim. Zijn opvatting van het Concilie en zijne Kroniek.* Amsterdam, Van der Vecht, 1907, deux volumes in-8°, 3 ff., XXV-215 pp. et 3 ff., XXIX-88 pp.
* NIMAL (H.), Rédemptoriste. *M^gr^ Scheppers fondateur des Frères et des Sœurs de Notre-Dame de Miséricorde.* Liége, H. Dessain, 1906, grand in-8°, 432 pp., illustrations.
* PAPADOPOULOS-KERAMEUS (A.). Διάφορα ἑλληνικὰ γράμματα ἐκ τοῦ ἐν Πετρουπόλει μουσείου τῆς Ἀ. Ἐ. τοῦ κυρίου *Nikolas Likhatcheff.* Saint-Pétersbourg, 1907, gr. in-8°, 55 pp., 6 planches en phototypie.
* PAPADOPOULOS-KERAMEUS (A.). Συλλογὴ παλαιστίνης καὶ συριακῆς ἁγιολογίας ... Τεῦχος πρῶτον. Saint-Pétersbourg, 1907, in-8°, VIII-224-252 pp. (= Православный Палестинскій Сборникъ, 57 = t. XIX, 3).
* PARSY (Paul) *Saint Éloi (590-659).* Paris, Lecoffre, 1907, XII-191 pp. (Fait partie de la collection LES SAINTS.)

* PASTOR (Ludwig). *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters*. Vierter Band, zweite Abteilung : *Adrian VI. und Klemens VII*. Freiburg im Br., Herder, 1907, in-8°, XLVII-799 pp.
* PRÜMMER (P. Fr. Dom. M.), O. Pr. *Manuale iuris ecclesiastici*. Tomus II. *Ius regularium speciale*. Friburgi Br., Herder, 1907, in-12, XXVIII-357 pp.
* REGNIER (Adolphe). *Saint Martin (316-397)*. Paris, Lecoffre, 1907, in-12, 209 pp. (Fait partie de la collection LES SAINTS.)
* SAINTYVES (P.). *Les saints successeurs des dieux*. *Essais de mythologie chrétienne*. Paris, Nourry, 1907, in-8°, 416 pp.
* SALTET (Louis). *Les Réordinations*. *Étude sur le Sacrement de l'Ordre*. Paris, Lecoffre, 1907, in-8°, VII-419 pp. (Fait partie de la colleetion ÉTUDES D'HISTOIRE DES DOGMES ET D'ANCIENNE LITTÉRATURE ECCLÉSIASTIQUE.)
* SCHWARTZ (E.). *Christliche und jüdische Ostertafeln*. Berlin, Weidmann, 1906, in-4°, 197 pp., trois planches (= ABHANDLUNGEN DER K. GESELLSCHAFT DER WISSENSCHAFTEN ZU GÖTTINGEN, philologisch-historische Klasse, N. F., Bd. VIII. N° 6).
* SÉJOURNÉ (L'abbé Edmond). *Les reliques de saint Aignan, évêque d'Orléans*. *Histoire et authenticité, d'après des documents originaux et inédits*. Orléans, Séjourné, 1905, in-8°, XII-236 pp., gravures.
* SIECKE (Ernst). *Drachenkämpfe*. *Untersuchungen zur indogermanischen Sagenkunde*. Leipzig, Hinrichs, 1907, in-8°, 123 pp. (= MYTHOLOGISCHE BIBLIOTHEK, Bd. I, Heft 1.)
* TAUSIN (Henri). *Dictionnaire des devises ecclésiastiques*. Paris, Chevalier, 1907, in-12, XX-324 pp.
* THIEMAN (Fr. Pachomius), O. F. M. *De H. Margarita van Cortona, een beeld van boete en liefde*. Cuyk, Van Lindert, s. a. (1906), in-8°, 286 pp., gravures.
* THURSTON (Le R. P. Herbert), S. I. *Étude historique sur le chemin de la croix*. Traduction française par A. BOUDINHON. Paris, Letouzey et Ané, 1907, in-12, XI-286 pp. illustrations.
* TURNER (Cuthbertus Hamilton). *Ecclesiae occidentalis monumenta iuris antiquissima*. Tomi II pars I. Oxonii, ex typogr. Clarendoniano, 1907, in-4°, XII-144 pp.
* WARESQUIEL (Marguerite de). *Le bienheureux Laurent de Ripafratta, de l'ordre des Frères Prêcheurs*. Paris, Lethielleux, 1907, in-12, X-114 pp., illustrations.
* WINTER (Paul). *Der literarische Charakter der Vita beati Hilarionis des Hieronymus*. Zittau, Menzel, 1904, in-8°, 24 pp.
* ZIMMERMAN (R. P. Benedictus), O. C. D. *Monumenta historica Carmelitana*, fasc. IV et V, paginés 289-400, 401-555. Lirinae, 1907, in-8°.

---

# LES RELIQUES

DE

# S. ALBERT DE LOUVAIN

## ÉVÊQUE DE LIÉGE

---

Les Carmélites Déchaussées du Couvent royal de Bruxelles, qui conservent pieusement les reliques de S. Albert de Louvain, évêque de Liége, ayant pu constater, à l'ouverture de la châsse qui eut lieu le 22 décembre 1904, que la conservation des ossements était loin d'être assurée, nous prièrent de les soumettre à un examen anatomique précis, dans le but d'étudier l'état du squelette et de prendre les mesures possibles pour en retarder la désagrégation osseuse. L'examen des reliques se fit le 11 mai 1905, en présence de M. le chanoine Schueremans, gardien des reliques, délégué par S. É. le Cardinal Goossens et de huit témoins : le R. M. Aertssens, doyen de Bruxelles-faubourgs-ouest, le R. P. Ange de Saint-Louis, définiteur des Carmes Déchaussés, le R. P. Gratien, prieur des Carmes Déchaussés, le R. M. Mussche, vicaire à Saint-Gilles, la R. Mère Gertrude de Saint-Joseph, prieure des Carmélites Déchaussées, et trois religieuses du couvent.

L'étude préalable des documents historiques et médicaux se rapportant à la mort de S. Albert et aux translations de ses reliques, nous permit de constater que certaines données de première importance avaient été négligées ou indiquées d'une façon erronée par les biographes du martyr. C'est le motif pour lequel nous avons cru utile de publier le rapport médical dont les constatations permettent de préciser quelques détails de la mort de l'évêque de Liége et de relever certaines erreurs anatomiques qui se sont glissées dans les procès-verbaux relatifs aux inventaires antérieurs de ses reliques.

L'histoire de S. Albert est assez connue, et il suffira d'en rappeler rapidement ici les traits essentiels. Frère d'Henri Ier, duc de Brabant, il avait été élu, le 8 septembre 1191, au siège épiscopal de Liége, vacant par la mort de Raoul de Zähringen. Nul choix ne pouvait être

plus heureux : membre du chapitre de Saint-Lambert, archidiacre de Campine, Albert unissait à l'éclat de la naissance une grande piété et une science remarquable. Mais tandis que tout le parti brabançon, c'est-à-dire la grande majorité des voix, se ralliait sur son nom, quelques membres du chapitre lui opposèrent la candidature d'Albert de Rhétel, cousin de Baudouin V, comte de Hainaut. Une députation du chapitre de Liége se rendit en Italie pour notifier à l'empereur Henri VI l'élection d'Albert de Louvain et demander l'investiture; d'autre part, une ambassade du comte de Hainaut avait sollicité l'appui du prince en faveur d'Albert de Rhétel. Malgré le désistement tardif de ce dernier, Henri VI, qui craignait l'influence croissante de la maison de Brabant, passa outre aux vœux du chapitre, donna l'investiture de la principauté de Liége à Lothaire de Hostaden, prévôt de Bonn, et enjoignit au comte de Hainaut d'établir par la force des armes l'autorité du faux pasteur.

Abandonné de la plupart de ses amis et de la grande majorité du clergé de son diocèse, Albert en appela au pape. Après une enquête approfondie, Célestin III condamna solennellement Lothaire de Hostaden, proclama Albert de Louvain légitimement élu évêque de Liége, et voulant lui donner en d'aussi tristes circonstances une marque spéciale de son affection, lui conféra la dignité de cardinal et lui fit don d'un anneau d'or et d'une mitre précieuse.

Revenu en Belgique, Albert dut fuir la vengeance de l'empereur et ne trouva d'asile qu'à la cour de Limbourg auprès de son oncle maternel, le duc Henri III; quelques mois plus tard, il se rendit à Reims, où l'archevêque lui conféra, le 19 septembre 1192, la consécration épiscopale; ce fut son arrêt de mort.

Trois chevaliers allemands, émissaires de Henri VI ou de Lothaire de Hostaden, parvinrent à s'insinuer dans les bonnes grâces de l'évêque en se disant exilés de la cour impériale; après plusieurs tentatives vaines, ils le tuèrent traîtreusement au cours d'une promenade à cheval faite en leur compagnie. Cet horrible crime suscita une vive indignation parmi la population de Reims; le clergé recueillit pieusement les restes du martyr, qui furent inhumés, après de grandioses funérailles, à l'entrée du chœur de l'église de Notre-Dame.

Il n'est pas sans intérêt de reproduire le récit circonstancié de l'assassinat dont, après plus de sept siècles, il nous a été possible d'établir la scrupuleuse exactitude. Ce récit, nous le devons à un contemporain admirablement informé. Peu de temps après le meurtre, en effet, un familier du saint a raconté, avec une minutie de détails peu ordinaire, l'histoire d'Albert depuis son élection jusqu'à sa mort. Le récit, connu sous le nom de *Vita S. Alberti epi-*

*scopi Leodicensis* (1), est anonyme. D'après une attachante étude de M. G. Kurth (2), ce ne serait qu'un fragment, mais un fragment très considérable, d'un ouvrage historique destiné à renseigner l'évêque de Liége, Hugues de Pierrepont, sur ce qui s'était passé dans le diocèse pendant les années qui précédèrent immédiatement son avènement. L'auteur ne serait autre que l'archidiacre Hervard, chanoine de Saint-Lambert ; il aurait recueilli les relations orales ou même écrites des fidèles amis de l'évêque, et spécialement de ceux qui l'accompagnèrent dans son exil de Reims et furent témoins de sa fin tragique ; il les aurait complétées à l'aide de ses souvenirs personnels et des renseignements recueillis à Reims, au cours d'une enquête faite sur les lieux du crime.

Quoi qu'il en soit, la *Vita Alberti* n'a pu être écrite que par une personne de l'entourage immédiat du saint et elle est justement regardée par tous comme un document historique de haute valeur.

Elle constitue l'unique source à laquelle ont puisé, à diverses époques, les historiens qui nous ont légué, de la Vie d'Albert de Louvain, des récits de valeur et d'inspiration fort différentes. Tous, comme la *Vita* elle-même, se caractérisent, d'une part, par l'abondance de détails au sujet de l'élection et de l'assassinat, de l'autre, par l'absence de renseignements sur la jeunesse et l'adolescence de l'évêque ; nul d'entre eux n'indique son âge, et si son origine nous a été transmise, c'est qu'elle fut, au moment de la revendication du siège épiscopal, un des principaux mobiles de l'hostilité de l'empereur d'Allemagne.

Longtemps, la *Vita* ne fut connue que par la transcription qu'en avait faite, au XIII<sup>e</sup> siècle, Gilles d'Orval dans sa chronique (3), et c'est le texte de Gilles que l'on trouve généralement invoqué à propos des circonstances de l'assassinat. Or le chroniqueur a parfois altéré la teneur de la Vie originale et nous aurons l'occasion de démontrer ultérieurement le mal fondé d'une de ses modifications, bien qu'elle ait été reprise par tous les historiens subséquents.

Voici donc le récit primitif, écrit, rappelons-le, ou par un spectateur du drame, ou du moins par un contemporain qui a reçu ses informations des témoins oculaires eux-mêmes.

C'est vers le soir, au cours d'une promenade à cheval en compagnie de Siger de Donglebert, chanoine de Saint-Lambert, et d'Olivier, homme d'armes de Siger, que l'évêque fut assassiné par trois chevaliers allemands. A un signal convenu, leurs quatre écuyers se précipitent sur Olivier, qu'ils blessent grièvement, et sur le chanoine,

(1) *MG.*, Scr. t. XXV, p. 135-68. — (2) *L'archidiacre Hervard*, dans le BULLETIN DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE, t. LXXII (1903), p. 160-80. — (3) Livre III, Ch. 47-69 ; cf. *MG.*, t. c., p. 113.

qu'ils empêchent de venir au secours d'Albert. Avant que celui-ci eût pu se rendre compte de leur criminel dessein, il reçut d'un des chevaliers un coup à la tempe, porté avec une violence telle qu'il tomba de cheval le crâne fracassé et expira sans proférer de plainte. Aussitôt les meurtriers se jettent sur le corps inanimé de leur victime et ne l'abandonnent qu'après l'avoir littéralement déchiqueté.

*...gladiis eductis super agnum illum episcopum Albertum crudeliter irruerunt milites Alemani et, horrendum, timpus eius cerebrumque et caput eius effregerunt. Cadentem gladiis simul et cultris exceperunt, et tres milites et quatuor satellites ad tante cedis opus pariter occurrentes, nihil sibi cedis actum reputabant, nisi unusquisque tam dolende cedis auctor esset. Ventri ergo eius et femoribus et aliis eius membris gladios atque cultros crudeliter immiserunt, totum corpus eius horrendo carnificio laniantes. Ad primam enim plagam vel secundam expiravit. Non enim est vox eius audita sive clamor. Ipsum autem tredecim magnis vulneribus confoderunt* (1)... *Omnibus ergo membris laniatum, cum membra simul non tenerent preter pellem, quae intercisa se tenebat, diligenter ipsum collegerunt et pannis sericis involventes, ad civitatem magno luctu retulerunt* (2).

Le texte que nous venons de reproduire décrit très expressivement la scène de carnage et l'acharnement des meurtriers à maltraiter le cadavre; celui-ci portait treize grandes blessures au ventre et aux membres, que la peau seule joignait encore par places. Le récit est tout aussi net quant aux conséquences mortelles du premier coup : le crâne est défoncé, le cerveau gravement atteint, la mort immédiate. Il est un peu plus obscur au sujet de l'arme qui porta le coup fatal. Quelques historiens français et le chanoine David l'interprètent comme suit : l'un des chevaliers porta un coup de hache si violent à la tête de l'évêque que la cervelle en jaillit. En s'en tenant à la lettre du texte latin, cette interprétation soulève de sérieuses objections; nous aurons l'occasion de revenir sur ce point lors de la discussion des observations recueillies au cours de l'examen des ossements de S. Albert.

La plus grande partie des reliques de S. Albert est conservée avec un soin pieux par les religieuses du monastère du Carmel à Bruxelles, à qui les archiducs Albert et Isabelle en confièrent le dépôt en 1612. Un testament de l'Infante, fait à Bruxelles le 30 novembre 1633, leur en assure la possession à perpétuité. Ajoutons qu'il est défendu aux

(1) Ch. 40; *MG.*, t. c., p. 163. — (2) Ch. 41; ibid., p. 165.

religieuses Carmélites de disposer de ces reliques, sous peine d'excommunication. Il n'est pas étonnant dès lors que, malgré les vicissitudes que traversèrent les ordres religieux à la fin du XVIII[e] siècle, ces précieux restes, grâce à la piété des archiducs, nous aient été transmis dans un état de conservation vraiment extraordinaire, et il est permis de penser qu'ils eussent été perdus, comme tant d'autres reliques vénérables, lors de la tourmente révolutionnaire, s'ils eussent été gardés dans un trésor d'église belge ou française. L'histoire des reliques de S. Albert nous en fournira une preuve indiscutable.

Après l'assassinat, le clergé de Reims recueillit soigneusement les membres déchiquetés de l'évêque et les enveloppa d'un manteau de soie pour les rapporter à la ville. On y joignit le doigt arraché à S. Albert, qu'un enfant venait de retrouver enfoui dans le sable. On lava ces restes ensanglantés, qui portaient treize profondes blessures, et le cadavre, recouvert des ornements épiscopaux, fut inhumé dans une tombe de granit, à l'entrée du chœur de l'église Notre-Dame.

En 1612, les archiducs Albert et Isabelle, vivement intéressés par l'histoire de S. Albert, que des recherches généalogiques avaient permis de rattacher à leur famille, demandèrent au roi de France de pouvoir ramener ses ossements en Belgique. Ce fut l'occasion de la première reconnaissance des reliques.

Au cours d'un examen préliminaire, on avait découvert la tombe qui, fendue en plusieurs endroits, était fermée par une dalle mesurant six pieds de long sur trois de large. Le corps du saint paraissait être intact, encore revêtu des ornements épiscopaux et d'une mitre dorée. A côté gisaient quelques vêtements et des fragments de crosse.

Voici un extrait du procès-verbal de l'exhumation dressé par Simon Hernet, médecin, et Remi Testelet, chirurgien (1).

*On eut dit d'abord que le corps entier était conservé et avait encore ses muscles, mais dès qu'on y toucha, tout tomba en poussière; il en fut de même des ornements; néanmoins on put encore distinguer la mitre, l'étole, les sandales, quelques pièces du manteau et d'autres vêtements; la crosse était le mieux conservée.*

*On visita toutes les pièces du sacré corps, entre lesquelles on trouva plusieurs os entiers, comme la tête, qui avait encore la peau et la chevelure, avec la machoire d'en haut, bordée de dents.* LES TEMPES ÉTAIENT CASSÉES ET FENDUES *du côté de l'os que les médecins nomment « os petrosum » et y paraissait* UN *coup de taille, que le saint martyr*

(1) On le trouvera en entier dans l'ouvrage de G. de Rebreviettes cité ci-après, p. 409. Les autres documents dont nous donnerons plus loin des extraits, ont été publiés dans l'histoire de S. Albert du chanoine J. DAVID, traduction française, Tournai, 1848.

*aurait reçu quand il fut massacré. On trouva aussi les os des hanches, des cuisses et des jambes, avec quelques vertèbres et côtes assez entières; mais le reste était consumé et réduit en cendres.*

Les ossements dont la conservation était suffisante furent déposés dans une châsse de bois et on y ajouta quelques autres reliques de S. Albert; quant aux vêtements détruits et aux poussières osseuses, ils furent brûlés selon l'usage de l'Église, et leurs cendres conservées dans le lieu sacré.

Transportées à Bruxelles, les reliques de S. Albert y furent l'objet d'un examen minutieux en présence du nonce Bentivoglio et des archiducs. Nous donnons ci-dessous le texte original de l'acte de translation et reconnaissance des reliques, en ce qui regarde les constatations faites par le docteur Depaz, médecin de l'Infante; nous insisterons plus loin sur le caractère vague et les grossières erreurs anatomiques de ce rapport médical.

*Quas vero invenimus reliquias et in novam intulimus arcam, nominatim hic recensemus. Caput integrum sine inferiori mandibula, ossa duo femoris integra, ossa duo humeri integra usque ad cubitum, ossis sacri portio quaedam, os radii a cubitu usque ad manum fere, portio ossis coxendicis, diversae partes variorum ossium tum maiorum tum minorum numero sexaginta quinque. Capillorum exiguus manipulus serico involutus. Vestimentorum diversae partes numero quadraginta quinque. Caliga una. Pars rochetti sanguine infecti. Partes duae exiguae pallii. Quinque partes pedi pastoralis lignei. Sandalium in duas partes divisum. Stola in duas partes divisa. Fragmenta tria patenae ex cupro sive stanno. Particula media calicis cuprei, seu stannei. Annulus aureus cum zaphiro.*

L'inventaire dressé, les chanoines de Reims déclarèrent que c'étaient bien là les reliques de S. Albert, ce qu'attestaient d'ailleurs des documents authentiques. L'anneau d'or et quelques ossements furent remis aux archiducs: l'os de la hanche fut déposé dans une cassette d'ébène, richement ornée de statuettes en argent, et offert en hommage au chapitre de Reims. Les autres reliques, renfermées dans une châsse, furent confiées à la vénérable Mère Anne de Jésus, prieure du Carmel de Bruxelles.

Près de deux siècles plus tard, en 1783, les Carmélites, chassées par le décret de Joseph II, émigrèrent en France et se réfugièrent, avec leurs reliques, au monastère de Saint-Denis. Les ossements de S. Albert furent extraits de la châsse et déposés dans une urne de marbre destinée à orner le maître-autel du couvent de Sainte-Thérèse.

Le chanoine Lecourt, de Paris, procédant à cette cérémonie, put constater l'intégrité des cachets d'authenticité; il transféra les os dans l'urne, mais dut, en raison des dimensions insuffisantes de celle-ci, scier les fémurs en deux morceaux.

En 1790, les Carmélites bruxelloises revenant dans leur patrie, ramenèrent avec elles les reliques de S. Albert, sauf un fémur qu'elles donnèrent à leurs consœurs de Saint-Denis, en reconnaissance de leur bon accueil, et quelques parcelles d'ossements, que reçurent les Carmélites d'Alost.

Quand les religieuses françaises furent chassées à leur tour par un décret de l'Assemblée Nationale, elles restituèrent au Carmel de Bruxelles le fémur de S. Albert, pour le soustraire à la profanation des révolutionnaires (1792). Un document signé par l'abbé Charlier constate l'authenticité de cette relique. L'urne renfermait deux fragments de fémur, dont l'un en bon état; l'autre était presque réduite en poussière.

En 1822 eut lieu une nouvelle division des reliques, à la prière des collégiales de Louvain et de Liége. Le prince de Méan, archevêque de Malines, présida à la cérémonie. Une moitié de fémur fut donnée à l'église Saint-Pierre de Louvain et une autre moitié à la cathédrale de Liége. L'archevêque, tenant à réserver à son église métropolitaine une relique de S. Albert, détacha de ce dernier ossement un fragment assez important, dont il fit don à l'église Saint-Rombaut. En vue de cette répartition, le chanoine Van Helmont avait enlevé de la châsse un demi-fémur, qu'il joignit dans une cassette au demi-fémur revenu intact de Saint-Denis.

A l'occasion de la remise d'une relique — le premier métatarsien gauche — aux Bénédictins du Mont-César à Louvain, nous avons pu procéder, en 1905, à l'examen méthodique des ossements existant encore au Carmel de Bruxelles et prendre quelques dispositions pour assurer, dans la mesure du possible, la conservation de reliques si vénérables et si intéressantes pour l'histoire de l'Église en Belgique.

Nous donnons ci-dessous l'énumération des principales reliques connues de S. Albert. Dans un premier groupe, nous avons réuni celles dont le sort nous est inconnu et qui ont probablement disparu.

Nous ignorons notamment ce que sont devenus :

1) Les vêtements ensanglantés apportés au duc de Brabant;

2) Les vêtements et un anneau doré donnés à l'abbé de Lobbes;

3) Quelques débris d'ossements et une bague d'or que reçurent les archiducs;

4) Une parcelle d'os, de grandeur indéterminée, demandée par Cosme, grand duc de Toscane. Les archives du Carmel possèdent,

en effet, une lettre écrite en date du 12 février 1686 par le pape Innocent XI, autorisant les religieuses de Sainte Thérèse à détacher des reliques de S. Albert une parcelle osseuse destinée au grand duc; le document ne spécifie pas de quel ossement il s'agit.

Nous croyons intéressant d'ajouter quelques mots au sujet des anneaux de S. Albert, dont il est souvent question à l'occasion de ses reliques. Le texte de Gilles d'Orval indique nettement que Wery, abbé de Lobbes, reçut l'anneau « épiscopal » qui fut trouvé enfoui dans le sable avec le doigt arraché au martyr et rapporté par un jeune garçon au trésorier du chapitre de Reims. Cet anneau, d'argent doré et orné d'une petite hyacinthe, avait été prêté à l'évêque par son fidèle ami l'abbé de Lobbes. S. Albert le portait toujours dans les cérémonies religieuses auxquelles il présidait à Reims. Cet anneau fut restitué à son propriétaire, qui reçut aussi quelques vêtements ensanglantés du martyr. Ces reliques furent conservées dans une « fierte » assez riche sur laquelle on grava « De sanguine domini Alberti episcopi Leodiensis ». Les abbés de Lobbes portèrent l'anneau de S. Albert jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, époque à laquelle les derniers religieux de ce monastère émigrèrent en Allemagne après l'incendie de leur couvent. Peut-être ces reliques ont-elles été transportées en ce pays avec les richesses artistiques que les moines de Lobbes emportèrent dans leur fuite; il est plus probable qu'elles furent brûlées avec les corps d'autres saints, et leurs cendres jetées aux vents par les troupes françaises victorieuses des Autrichiens.

Dans l'inventaire des reliques fait en 1612 par le nonce Bentivoglio, on parle d'un autre anneau en or, orné d'un saphir, qui fut remis aux archiducs. Il s'agit vraisemblablement de la bague offerte au nouvel évêque par le pape Célestin III.

5) Une autre relique importante de S. Albert peut être considérée comme perdue. D'après une lettre que nous a adressée M. l'abbé Divoir, de Reims, il n'existerait plus à l'église de Notre-Dame de reliquaire du martyr. Or un inventaire des reliques et richesses fait en 1790 relate encore la présence d'une cassette d'ébène ornée d'argent, d'une grande richesse, renfermant un os de la hanche de S. Albert. D'après un autre document, en date de 1792, ce reliquaire a été mis en lieu sûr; malheureusement, après la Révolution, il n'a pu être retrouvé. L'église Notre-Dame de Reims ne conserve donc plus de souvenir de l'évêque dont elle posséda les ossements pendant plus de quatre siècles.

Voilà pour les reliques qui semblent perdues. En revanche, nous avons pu obtenir confirmation de l'existence d'ossements de S. Albert au Canada, à Liége, à Louvain, à Malines, à Alost, à Bruxelles au

monastère de Berlaymont, sans parler des importantes reliques que possède le Carmel de Bruxelles.

6) Au Canada, dans le diocèse de Saint-Albert, existe une relique assez notable du martyr. Nous devons les renseignements suivants à l'obligeance de Mgr Joseph-Émile Legal, évêque de Saint-Albert. La relique est conservée actuellement dans un reliquaire en forme de tour, déposé dans une niche de l'autel de la chapelle privée de l'évêché canadien. Elle consiste en un fragment d'os, scié à ses deux extrémités et de forme régulièrement arrondie; la couleur extérieure en est brunâtre, celle de la surface de section est blanchâtre se rapprochant de l'aspect normal. Cet os semble avoir appartenu à une personne robuste, jeune encore, et ne présente aucun signe de désagrégation. Son diamètre est de 3 centimètres; il mesurait primitivement 5 centimètres en longueur, mais une rondelle de 7 millimètres en a été détachée en faveur du R. P. Albert Lacombe, vénérable missionnaire à qui le diocèse doit son nom. Ce religieux, octogénaire, réside actuellement à Pincher Creek-Alberta. L'autel de son église est orné d'une statue en cire de S. Albert revêtu de ses habits épiscopaux. La relique fut obtenue en 1878, grâce à l'intervention du cardinal Dechamps, par Mgr Vital-Justin Grandin, évêque du diocèse de Saint-Albert au Canada.

Il n'est pas difficile de déterminer la nature et l'origine de cet ossement : il s'agit à toute évidence d'un fragment appartenant au tiers moyen du fémur — morceau de 5 centimètres de longueur, de 3 centimètres de diamètre, régulièrement arrondi, et n'offrant aucune trace de désagrégation osseuse; — seul le fémur possède un fragment d'importance semblable au niveau de son tiers moyen et plus spécialement dans la moitié inférieure de sa région moyenne. Il ne pourrait y avoir doute que pour un fragment d'humérus; mais, dans ce cas, les dimensions de la relique du Canada la feraient dériver d'un humérus énorme, caractère qui mettrait en suspicion son authenticité, les ossements de S. Albert étant ceux d'un homme de taille moyenne. D'autre part, nous savons que, lors de l'exhumation, le squelette des bras et avant-bras se réduisit en poussière. Force nous est donc de considérer la relique comme un fragment de fémur; or, nous possédons dans la châsse de Bruxelles un morceau homologue, correspondant à l'extrémité sciée de la moitié inférieure du fémur droit et dont l'aspect est identique; sa surface de section est de 29 millimètres, l'os est intact, de couleur brune, de forme régulièrement arrondie. Nous sommes donc bien en présence d'un fragment fémoral de 5 centimètres, scié de la moitié inférieure du fémur gauche.

Nous en concluons que la relique canadienne est le morceau de

fémur détaché, en 1822, par le prince de Méan, de l'ossement donné à la collégiale de Liége pour être conservé à l'église Saint-Rombaut de Malines. La blancheur de sa surface de section, que signale la lettre de Mgr Legal, nous confirme dans la persuasion que cet ossement a été scié à une époque relativement récente. Les renseignements que veut bien nous transmettre à ce sujet M. le chanoine Schuermans corroborent entièrement ce qui précède. Il n'existe plus à Malines que de petits fragments d'ossements, la plus grande partie de la relique ayant été donnée au premier évêque du nouveau diocèse canadien placé sous l'égide de S. Albert.

7) Nous ignorons quel est l'état de conservation du demi-fémur existant à Liége. D'après une note (1906) de M. le chanoine Grében de Saint-Germain, la relique est renfermée dans une caisse de plomb solidement soudée, qui n'a plus été ouverte depuis la donation de 1822 et qui se trouve contenue dans un reliquaire de bois.

8) Nous avons obtenu la preuve de l'existence de parcelles osseuses de S. Albert vénérées chez les religieuses Carmélites d'Alost depuis l'année 1790.

9) Les Dames chanoinesses de Berlaymont possèdent également un petit fragment d'os provenant du trésor des reliques de Malines (1846).

10) Les Bénédictins du couvent du Mont-César à Louvain ont obtenu en 1905 un ossement de S. Albert, qui fut enlevé de la châsse de Bruxelles; cet os, dont l'état de conservation est parfait, est le premier métatarsien gauche.

11) Également à Louvain, où elle est l'objet d'une grande vénération, existe, en l'église Saint-Pierre, une relique importante du martyr, qui fut baptisé dans cette paroisse (1).

Une note de M. l'abbé Vander Heyden, actuellement curé à Blauwput, nous donne à ce sujet des renseignements très précis. L'église Saint-Pierre possède depuis 1822 la moitié supérieure environ du fémur gauche. Ce fragment d'os mesure de 235 à 237 millimètres (2), il est bien conservé, sauf au niveau de la tête fémorale, qui est légèrement érodée; il porte au col et à l'extrémité sciée les sceaux d'authenticité. La relique est renfermée dans une châsse en chêne doré, surmontée d'un Christ; l'os, protégé par une glace, est disposé horizontalement, montrant sa face postérieure. Ajoutons que la relique est exposée à la vénération des fidèles en la chapelle de l'ancienne corporation des Brasseurs, qui porte, depuis la translation, le nom de chapelle de Saint-Albert. On vénère encore à Saint-Pierre

(1) L'église renferme aussi les tombeaux de son père Godefroid III et de son frère Henri I, ducs de Brabant. — (2) La mesure n'est qu'approximative, l'os étant renfermé dans un reliquaire.

une parcelle osseuse de 2 1/2 millimètres, détachée de la relique précédente.

12) Nous avons vu plus haut que la donation de l'Infante assure au Carmel de Bruxelles la possession des ossements et reliques de S. Albert déposés dans la châsse en 1612 et dont nous donnons plus loin la description complète. On ignore généralement que les Carmélites possèdent un autre ossement du martyr dont l'authenticité est établie par ce document, que nous traduisons d'après l'original.

*Je dis, moi Anne de Jésus, prieure et fondatrice des Religieuses Carmélites déchaussées de Bruxelles, que j'ai reçu de Joachim Dezenhear, garde des joyaux et habillements du Sérénissime Archiduc Albert, un reliquaire d'argent doré, travaillé au burin, d'un palme et quatre doigts de haut, en forme de custode avec lunette en cristal, contenant un grand os, qui est celui qui a été retiré de la châsse des reliques du bienheureux S. Albert, martyr, cardinal et évêque de Liège, par ordre de Son Altesse. Son poids est de vingt-deux onces et six esterlins. Et en témoignage que je l'ai reçu, je donne la présente, signée de mon nom, datée de Bruxelles le douze de septembre de l'an mil six cents seize.*

ANNE DE JESUS.

Il s'agit donc d'un ossement remis aux archiducs lors de l'examen des reliques en 1612. Le procès-verbal de cette opération porte du reste que, conformément à leur désir, un anneau et quelques petits os leur furent réservés. Cet ossement est parfaitement conservé et peut être facilement identifié au travers de la glace du reliquaire. Il s'agit du calcaneum du pied gauche, os en tous points semblable, comme structure, dimensions et conformation, au calcaneum droit que renferme la châsse; son apophyse articulaire est masquée en partie par l'étoffe qui l'entoure au niveau du piédestal.

Il nous reste, pour compléter le relevé actuel des reliques de S. Albert, à donner la description des ossements que renferme la châsse du Carmel de Bruxelles et dont nous avons pu dresser l'inventaire précis en 1905.

CRANE. — Le plus grand diamètre vertical mesure 125 millimètres; il est trop faible, en raison d'une destruction partielle de l'étage cranien inférieur; nous l'évaluons à 13 centimètres au maximum. Le diamètre transversal maximum mesure 128 millimètres à la région pariétale; le diamètre transversal frontal est de 104 millimètres; il ne

dépasse pas 108 millimètres à la région occipitale. Le diamètre antéro-postérieur maximum nous donne 177 millimètres. La circonférence cranienne mesure 514 millimètres. Calculée pour une forme géométrique régulière, dont les axes auraient l'importance des diamètres indiqués ci-dessus, la circonférence n'atteindrait qu'une longueur de 489 millimètres. La différence de 25 millimètres nous permet d'apprécier l'asymétrie de ce crâne, évidente surtout au niveau de l'occipital et des pariétaux. D'après l'indice céphalique, obtenu à l'aide de la formule habituelle, et qui est de 72,3, le crâne est un type irrégulier de dolichocéphale.

Les os craniens sont parfaitement conservés au niveau des régions pariétales, de la face antérieure du frontal et des deux tiers supérieurs de l'occipital. En avant, l'os frontal est détruit dans la zone osseuse en rapport avec l'ethmoïde et les os nasaux, et dans une grande étendue des voûtes orbitaires. En arrière, le trou occipital n'existe plus et le crâne se limite par une ligne anfractueuse unissant les apophyses jugulaires. Latéralement, les temporaux offrent des altérations très importantes, notamment le temporal droit, dont la destruction est presque complète. Au niveau de cette région, comme du reste dans toute l'étendue de la base du crâne, existent les lésions habituelles de la désagrégation osseuse. Les os sont poreux, friables, émiettés, mais n'offrent aucune trace de fracture ou de défoncement de la table interne. L'os frontal est développé normalement, peut-être d'une manière excessive dans le diamètre vertical; les os pariétaux sont larges, à bosses très saillantes et fort asymétriques, la bosse pariétale gauche étant beaucoup plus haute. Les mensurations des os pariétaux dénotent un excédent de 9 millimètres en faveur du côté gauche. L'occipital donne au crâne son aspect caractéristique. Il est bas et allongé dans le diamètre antéro-postérieur. D'autre part, la protubérance occipitale externe atteint un développement extrême et la crête externe est représentée par une arête tranchante, très aiguë, de 6 à 8 millimètres de hauteur. Il résulte de ces anomalies osseuses une conformation générale du crâne fort irrégulière, dont les caractéristiques sont l'asymétrie des bosses pariétales et le développement considérable de l'occiput.

Les arcades sourcilières sont nettes, très saillantes, à même hauteur et d'étendue égale. L'épaisseur des os craniens est au-dessus de la moyenne, les sutures sont peu compliquées et fort soudées; leur synostose est très avancée étant donné l'âge d'Albert de Louvain; les os wormiens sont assez nombreux.

Région temporale droite. — L'os temporal est détruit dans presque toute son étendue; il n'en persiste qu'une languette de 12 à 15 millimètres, correspondant à la région voisine de la suture tem-

poro-pariétale. On n'y remarque cependant aucune lésion traumatique, mais, dans toute l'épaisseur osseuse, les altérations de la désagrégation. Le rocher a disparu, ainsi que l'apophyse styloïde. L'apophyse mastoïde existe, mais la table externe en est déjà fort entamée.

Région temporale gauche. — Elle présente, vers la région moyenne de la portion écailleuse, un orifice dont l'origine est nettement traumatique; le rocher et le conduit auditif sont à peu près intacts, ainsi que l'apophyse mastoïde. Il y a un contraste évident entre l'état de destruction du temporal droit et la conservation du temporal gauche, dont les seules lésions paraissent être de nature traumatique. La suture temporo-pariétale persiste très adhérente; l'apophyse zygomatique est à peu près intacte; la région mastoïdienne n'est pas entamée et l'orifice du conduit auditif externe est respecté. Seule l'apophyse styloïde, très fragile, a disparu.

L'état de conservation du temporal gauche (1) fait ressortir davantage l'origine traumatique de l'orifice qu'il porte à sa région centrale. Cet orifice (fig. 1) est irrégulièrement ovalaire, à grand axe antéro-postérieur légèrement dirigé de bas en haut et mesurant 48 millimètres; sa largeur en avant va de 9 à 11 millim., elle atteint 14 millim. en arrière; il est exactement situé au tiers moyen de la portion écailleuse du temporal. Les bords du trou cranien sont caractéristiques, fissurés ou fracturés; dans le segment postérieur ils sont très anfractueux et constitués exclusivement par la table interne de l'os. La description intérieure du crâne confirme l'interprétation donnée à cette lésion du temporal gauche. On n'y découvre aucune trace de méninge; les sillons méningés sont peu profonds; la surface interne des os craniens a son aspect normal, sauf au niveau du pariétal gauche et de la fosse supérieure ou cérébrale gauche de l'occipital. Cette région offre une tache uniformément pigmentée, d'origine nettement hématique, de coloration brunâtre et légèrement écaillée par places. Cette tache (fig. 2), de forme irrégulièrement ovalaire, mesure d'avant en arrière 92 millimètres, transversalement 75 millimètres. Elle occupe assez exactement la zone cranienne où viendrait se collecter, en raison de la déclivité, un épanchement hémorragique cérébral ou méningé consécutif à une fracture du temporal, le blessé étant étendu sur le sol.

L'ethmoïde manque; on retrouve encore une dizaine de fragments

(1) Nous ne pouvons expliquer la conservation curieuse du temporal gauche que par l'hypothèse suivante : le crâne a probablement été déposé dans les reliquaires sur sa face droite, afin de mettre en évidence ou de protéger la région où se voyait la trace du coup fatal. Cette hypothèse expliquerait aussi la désagrégation avancée du temporal droit. On observe généralement que l'os se détruit plus rapidement au niveau de ses points de contact avec les corps environnants.

osseux, dont quelques-uns ont appartenu aux ailes du sphénoïde, à l'occipital et au temporal droit; tous révèlent un travail de désagrégation osseuse avancée.

FACE. — Les os nasaux ont disparu; les os malaires sont à peu près complets, les palatins sont détruits, les maxillaires supérieurs intacts, sauf au niveau des apophyses montantes, partiellement abîmées. La forme du palais est cintrée, large et plate; les alvéoles dentaires supérieures sont ouvertes dans presque toute leur hauteur, qui est grande. Nous reconnaissons facilement l'incisive médiane gauche, les incisives latérales, les canines qui sont très longues, les quatre petites molaires et les deux premières grosses molaires. Ces dents ne sont pas cariées et n'offrent guère d'usure; plusieurs sont fissurées au niveau de leur couronne.

MAXILLAIRE INFÉRIEUR. — Il n'en persiste qu'un assez petit fragment, où se voient nettement le condyle et l'apophyse coronoïde gauches jusqu'au trou dentaire; une seule alvéole existe, renfermant la dernière grosse molaire intacte.

CHEVEUX. — La mèche primitive est encore représentée par un petit faisceau de cheveux noirs ou châtain foncé, de 5 à 6 centimètres de longueur.

COLONNE VERTÉBRALE, STERNUM, CLAVICULES, COTES. — Manquent totalement.

OMOPLATES, OS ILIAQUES, SACRUM. — Nous pouvons supposer que, parmi les petits fragments osseux, il s'en trouve appartenant à l'acromion ou aux crêtes iliaques.

COCCYX. — On reconnaît fort bien, malgré la désagrégation osseuse avancée, les trois quarts moyens de cet os, ainsi que les traces de trois soudures vertébrales.

MEMBRES SUPÉRIEURS. — Nous ne possédons aucun fragment d'humérus, de radius ou de cubitus; aucune des parcelles osseuses non identifiées ne rappelle par ses caractères l'aspect de ces ossements.

MAINS. — LES OS DU CARPE droit paraissent au complet; quelques-uns, tels le semi-lunaire, le scaphoïde et le trapèze sont intacts, les autres sont entamés et poreux. On ne pourrait affirmer cependant, en raison des lésions osseuses, que les huit os du carpe existant sont tous droits.

MÉTACARPIENS. Nous ne retrouvons que le troisième métacarpien gauche.

PHALANGES. Nous reconnaissons facilement la première phalange du pouce droit et nous possédons encore celles de l'index, de l'annulaire,

du petit doigt (probablement gauche), mesurant 3 centimètres en moyenne.

Phalangines. Celles d'un index, d'un annulaire et d'un petit doigt existent, mesurant 18 à 22 millimètres; leurs extrémités, fort entamées, ne permettent plus d'en reconnaître le côté.

Phalangettes. Celle du pouce droit est à peu près intacte; nous en avons une autre, restée indéterminée.

Membres inférieurs. — Fémurs. Dans la châsse du Carmel de Bruxelles ne se trouve plus aujourd'hui que la moitié inférieure environ du fémur droit, qui a été scié en deux fragments sensiblement égaux. Ce fragment mesure 21 centimètres; sa largeur au niveau des condyles, dont le tissu spongieux est à nu, atteint près de 10 centimètres. Le diamètre de l'os au niveau de la surface de section est de 29 millimètres, sa circonférence de 89 millimètres. Le trou nourricier est situé à un centimètre en-dessous de l'extrémité sciée. L'état de conservation de ce fémur est remarquable.

Rotule gauche. Elle est intacte, très belle.

Tibia droit. Il mesure 358 millimètres. Ses faces antérieure et externe sont à peu près complètes; la face tibiale postérieure est détruite dans son tiers supérieur. Ses extrémités sont peu entamées; la supérieure mesure 7 centimètres de largeur, l'inférieure 5 centimètres.

Tibia gauche. Il mesure 354 millimètres. L'os est moins bien conservé qu'à droite; la face postérieure en est détruite sur une étendue de 18 centimètres; l'extrémité supérieure de l'os est également en voie de désagrégation.

Péroné droit. Il en reste un fragment assez altéré, surtout au niveau de son extrémité supérieure, et mesurant 202 millimètres.

Péroné gauche. Nous ne possédons qu'un morceau de 6 centimètres de longueur, correspondant à la malléole externe, très facile à reconnaître. La longueur des péronés devait être de 353 à 356 millimètres.

Pied droit. Existent en très bon état : le calcaneum, l'astragale, le cuboïde et le troisième métatarsien; nous trouvons en plus deux fragments de phalangettes fort abîmés.

Pied gauche. Est presque au complet; le calcaneum est renfermé dans un reliquaire séparé, don des archiducs. L'astragale et le cuboïde sont intacts. Les trois cunéiformes existent, mais sont très entamés. Les cinq métatarsiens gauches se trouvaient dans la châsse, tous en excellent état de conservation; le métatarsien du gros orteil a été donné aux Bénédictins de Louvain, les autres mesurent de 62 à 69 millimètres. La première phalange du gros orteil et deux autres

premières phalanges existent en bon état. Appartiennent probablement à ce pied deux fragments de phalangettes.

Tous les ossements examinés appartiennent à un même individu : leur texture est identique; leur désagrégation de même âge obéit aux mêmes règles; les os homologues n'offrent aucun caractère différentiel. Ces ossements appartiennent à un sujet de sexe masculin, comme le montrent l'épaisseur osseuse surtout au niveau de la voûte cranienne, le développement des surfaces d'insertion musculaire, le volume des apophyses mastoïdes, le relief des arcades sourcillières et les dimensions des orbites.

Le sujet était de taille moyenne, ne dépassant pas 1m65. Il est difficile, à l'aide des ossements, de préciser son âge. Le squelette appartient, en tous cas, à un homme ayant acquis son plein développement corporel et on n'y remarque aucune trace d'atrophie sénile.

La perforation du crâne au niveau de la tempe gauche résulte d'un coup porté avec violence et devait entraîner une mort rapide, sinon immédiate.

La science médico-légale nous permet, à l'aide des constatations que nous avons pu faire au cours de l'examen anatomique des ossements d'Albert de Louvain, de reconstituer certaines données de la personnalité et de la vie du martyr sur lesquelles la plupart de ses historiens ont dû, faute de documents, garder le silence.

Nous avons vu que l'on ne connaît de la vie de S. Albert que la narration minutieuse des circonstances de son élection et de son séjour à Reims, et que la *Vita Alberti* est l'unique source historique où purent puiser les écrivains tentés par la beauté de caractère du saint évêque. Aussi rien n'est-il plus fastidieux que la lecture de ces Vies, copies serviles ou traductions littérales du texte original, adaptées plus ou moins heureusement à la manière littéraire du siècle. Toutes sont muettes sur l'existence d'Albert de Louvain avant son élection et aucune ne nous renseigne sur son âge. Nous ne pourrions faire le même reproche à G. de Rebreviettes, qui trace d'imagination un portrait dont la haute fantaisie saute au yeux, en raison même des nombreuses perfections physiques et morales qu'il accumule sur son héros. Ajoutons que les quelques traits de cette description qu'il nous a été possible de contrôler, sont totalement inexacts.

« C'est ce qui randoit Sainct Albert si aggreable à ceux qui le
» cognoissoient : car, outre la beauté de l'esprit, il auoit celle du
» corps si bien composée qu'il y auoit fort peu de princes en ce
» temps là qui le peussent esgaler. Il n'auoit pas trente ans quand il

» mourut, de sorte qu'il estoit en son plus bel aage, ayant passé la
» délicatesse de l'adolescence et n'ayant pas encore atteint les
» rudesses de la virilité. Sa stature estoit assez grande, ayant PLUS DE
» SIX PIEDS DE HAUTEUR. Il auoit la face vermeille et LA CHEVELURE
» BLONDE, comme nous voyons ordinairement peindre les anges. Ses
» joües estoient coulorées d'un beau vermeillon, comme si c'eussent
» esté des lys meslez parmi des roses. Ses yeux ressembloient à ceux
» des coulombes, et quant à son regard, il estoit si gracieux que l'on
» jugeoit par iceluy de la beauté de son âme; de sorte que ceux qui le
» regardoient se sentoient par je ne sçay quelle force occulte
» poussez à l'amour de l'honnesteté et des bonnes mœurs (1). »

Nous avons vu dans notre inventaire des reliques que la châsse renferme encore une petite tresse de cheveux de nuance noire ou brun foncé, et nous établirons plus loin que, d'après les ossements, la taille de S. Albert ne pouvait dépasser 1m65, soit un peu plus de cinq pieds.

La détermination de l'âge exact d'Albert de Louvain au moment de sa mort est impossible; nous devons nous en tenir à une approximation assez large et le fixer entre 32 et 35 ans. Nous venons de voir que G. de Rebreviettes reste même en dessous de notre évaluation : « il n'auoit pas trente ans quand il mourut ». Nous croyons que cette affirmation est encore erronée; car au XII[e] siècle on observait fidèlement la prescription canonique, qui exige chez les candidats à l'épiscopat l'âge de 30 ans. Bien plus, la transgression de cette loi eût constitué pour les autres compétiteurs un excellent argument à invoquer contre l'élu du chapitre de Saint-Lambert. Or cet argument ne fut produit ni à la diète de Worms, ni au cours de l'enquête contradictoire ordonnée par Célestin III, à en juger par la narration minutieuse de ces événements dans la *Vita Alberti*, qui n'en fait nulle mention.

En conséquence, l'âge minimum de S. Albert au moment de son assassinat serait d'environ trente et un ans et demi, puisque la mort survint quatorze mois et demi après l'élection (8 septembre 1191 — 24 novembre 1192). Nous savons d'autre part qu'Albert de Louvain était le second fils issu de l'union de Godefroy III, duc de Brabant, et de Marguerite de Limbourg, dont le mariage fut célébré en 1155. La mort de l'évêque étant survenue en 1192, il est impossible que le saint ait dépassé l'âge de 35 ans lors de son assassinat. L'examen des ossements confirme cette opinion. Les os ont acquis leur plein développement, les sutures craniennes sont fort soudées, mais la

(1) G. DE REBREVIETTES, *Le portrait du vray pasteur. Histoire mémorable de S. Albert, évesque de Liége* (Paris, 1613), p. 226.

texture osseuse du squelette n'offre pas de traces de lésions atrophiques. Nous inclinons donc à croire que S. Albert avait de trente-deux à trente-quatre ans quand il fut assassiné près de Reims.

Possédons-nous des indices suffisants pour évaluer sa taille, que certains auteurs, avec de Rebreviettes, estiment avoir été très grande? Grâce aux recherches modernes établissant la relation constante qui existe entre la stature d'un individu et la grandeur de ses os longs, il est possible, à l'aide des ossements que renferme la châsse de Bruxelles, de reconstituer la taille de S. Albert à quinze millimètres près. Nous avons un autre élément d'appréciation qui suffirait déjà à faire justice de l'incroyable affirmation de l'auteur du XVII<sup>e</sup> siècle, assignant à l'évêque une stature dépassant six pieds, soit plus de 1<sup>m</sup>80 (1). Lors de l'exhumation de 1612, on trouva sous une dalle d'environ SIX PIEDS DE LONGUEUR sur trois de largeur une tombe de granit de mêmes dimensions renfermant le corps du martyr revêtu des ornements épiscopaux, LA TÊTE COUVERTE D'UNE MITRE DORÉE. Il en résulte à toute évidence que la taille de S. Albert ne pouvait dépasser cinq pieds et demi. Les mensurations d'ossements vont nous permettre de préciser davantage. Nous avons soigneusement mesuré les tibias, dont l'état de conservation est très satisfaisant, et nous avons obtenu 358 millimètres pour le droit et 354 millimètres pour le gauche, soit une moyenne de 356 millimètres. D'après les tableaux de Manouvrier, utilisés par les médecins légistes pour établir la stature en se basant sur la mensuration des os longs, nous voyons que la taille de S. Albert n'atteindrait pas 1<sup>m</sup>65.

| Péroné | Tibia | Fémur | Taille |
|---|---|---|---|
| 349 millimètres | 351 millimètres | 428 millimètres | 163,4 |
| 353 millimètres | 357 millimètres | 434 millimètres | 164,4 |

Rollet, dont les recherches sur la question sont classiques, indique cinq procédés permettant d'arriver à la reconstitution de la taille. Nous obtenons par sa méthode un résultat encore inférieur au chiffre précédent : la taille de S. Albert n'aurait eu que 161,5 à 162 centimètres.

Nous possédons encore la longueur exacte de deux moitiés de fémur, un segment inférieur droit existant à Bruxelles et mesurant 21 centimètres (cet os, intact, porte un trou nourricier à une distance de

(1) La valeur en centimètres du pied variait beaucoup en Europe; de 29 à 32 centimètres en Allemagne, de 29 1/2 dant les États romains, elle n'était pas égale dans les diverses régions de France et des Pays-Bas (pied de Paris : 32,5 — pied marchand : 30). On lui assigne généralement une longueur minima de 30 centimètres.

20 centimètres du point saillant des condyles) et une moitié supérieure de fémur gauche, vénérée à Louvain et dont la longueur est de 23 1/2 à 24 centimètres environ. Malheureusement l'inégalité de ces mensurations établit que les fémurs n'ont pas été sciés par le milieu, circonstance qui rend impossible le rétablissement de la longueur fémorale; d'après les chiffres de Manouvrier elle serait de 43 centimètres, d'après les procédés de Rollet elle pourrait atteindre 44 centimètres. Nous avons vainement essayé d'utiliser la situation du trou nourricier que porte le demi fémur droit. Les recherches que nous avons faites sur la relation qui existe entre la place de cet orifice et la longueur du fémur n'ont pas abouti à une conclusion nette. Quoi qu'en aient dit les auteurs de traités d'anatomie, la situation du trou nourricier fémoral, qu'ils placent à l'union des deux tiers inférieurs de l'os avec son tiers supérieur, en un point voisin de la division supérieure de la ligne âpre, est loin d'être fixe. Nous avons constaté que les bifurcations de la ligne âpre se font à une hauteur assez variable d'après les fémurs, et que la situation du trou nourricier est tout aussi inconstante. Sur trois os, il était placé vers le milieu du fémur à une distance de la bifurcation de la ligne âpre de 35, 45, 50 millimètres; sur deux autres, il correspondait au tiers supérieur de l'os, à la hauteur de la bifurcation de la ligne âpre; dans trois cas enfin, il occupait une région analogue, mais il existait un deuxième trou nourricier, situé vers le tiers inférieur du fémur. On le voit donc, la situation du trou nourricier du fémur n'obéit à aucune loi constante et ne peut être utilisée pour reconstituer la longueur de cet os.

En résumé, d'après les dimensions des ossements de S. Albert sa taille n'aurait pas dépassé 1m64. En tenant compte des mesures de la tombe de granit, il est impossible que la stature de l'évêque ait eu plus de 5 1/2 pieds, ce qui correspond à une taille moyenne.

Au cours de l'examen des ossements, nous avons été frappé par l'absence presque totale d'os appartenant au tronc et aux membres supérieurs, ces derniers n'étant représentés que par quelques phalanges, un métacarpien et l'ossature d'un poignet. La colonne vertébrale, les côtes, les omoplates, les clavicules manquent. Seuls de minimes fragments du bassin semblent avoir échappé à cette destruction. Cette désagrégation du squelette, du tronc et des membres supérieurs, qui remonte du reste à l'époque du premier inventaire fait en 1612 — le corps qui paraissait entier, encore revêtu des ornements épiscopaux, tomba en poussière dès qu'on y toucha et, sauf quelques vertèbres et côtes assez entières, on ne trouva intacts que les os du bassin et des membres inférieurs, ainsi que le crâne — cette

désagrégation contraste d'une manière frappante avec l'état de conservation qui est remarquable pour le fémur, les tibias et les os des pieds. Cette circonstance ne peut s'expliquer, à notre avis, que par une anomalie dans la marche de la décomposition, qui, d'habitude, atteint assez uniformément tous les os longs, plus lents à se désagréger que les petits ossements des extrémités. C'est le motif pour lequel on ne rencontre habituellement dans les fouilles que des humérus, des tibias et des fémurs intacts, alors que la plupart des petits os du squelette sont détruits ou fragmentés. Ici rien de pareil. D'humérus ou de radius, aucune trace ; en revanche, le tarse des deux pieds existe, le métatarse et les phalanges gauches sont presque au complet. Nous devons donc accepter l'hypothèse d'une forme anormale de la décomposition cadavérique, aboutissant en l'occurrence à une momification du tronc et des membres supérieurs adjacents.

L'étude médico-légale des facteurs qui modifient la marche normale de la putréfaction a démontré que de multiples causes peuvent intervenir pour imprimer aux processus de désagrégation une allure spéciale. Ce sont notamment l'état atmosphérique, la nature du sol, les conditions de l'inhumation, l'intervention de certains insectes, le genre de mort, le contenu de l'appareil digestif et spécialement les substances toxiques; enfin, l'état du sang et l'anémie provoquée par d'abondantes hémorragies. Nous insistons sur ce dernier facteur, dont nous avons pu apprécier maintes fois l'importance primordiale en pratiquant l'autopsie de cadavres presque exsangues et qui, par ce fait, résistaient longtemps au travail de décomposition ; dans ce cas, nous constations souvent un état de dessication des tissus organiques aboutissant, dans certaines conditions, à la momification du cadavre.

Les circonstances de la mort de S. Albert permettent d'expliquer de cette façon le singulier état de pétrification du corps de l'évêque, qui parut aux médecins présents à l'exhumation parfaitement conservé et possédant encore tous ses muscles. Après l'horrible massacre, le cadavre devait être presque exsangue; d'autre part, au retour d'une promenade que l'évêque s'était plu à prolonger jusqu'à la nuit tombante, il est probable que l'estomac était à peu près vide. Ces circonstances suffisent à nous rendre compte de la marche anormale de la décomposition et à comprendre pourquoi, au premier contact, le corps de S. Albert tomba en poussière, ne laissant à peu près intacts que le squelette des membres inférieurs et le crâne.

Quant à l'inégalité de la résistance osseuse au travail de momification, elle tient, pensons-nous, à l'intervention d'un nouveau facteur : la décomposition des viscères abdominaux et thoraciques. Contentons-nous de rappeler que des membres détachés d'un cadavre

résistent beaucoup plus longtemps à la désagrégation et se décomposent bien plus lentement que le tronc dont ils ont été séparés. Or, d'après la *Vita Alberti*, les membres, surtout les inférieurs, étaient couverts de profondes blessures et n'étaient retenus que par la peau tailladée et teinte de sang. La condition a donc été réalisée pour les bras et les jambes; mais elle n'a été vraiment efficace que pour les membres inférieurs, les mains du défunt ayant été très vraisemblablement ramenées au devant de la poitrine. Nous comprenons ainsi que les membres supérieurs en contact immédiat avec le tronc ont dû subir, tout autant que le squelette thoracique et vertébral, l'influence nécrosante des gaz émanant de la décomposition viscérale et se momifier de même façon, tandis que l'ossature des membres inférieurs, détachés du tronc, y était soustraite et demeurait intacte.

Nos recherches sur la mort de S. Albert de Louvain et les différentes translations de ses reliques nous ont fourni plusieurs fois la preuve du peu de soin et de la légèreté avec laquelle ont été pratiqués les examens successifs de ses ossements. Si nous en groupons ici les erreurs commises en matière si délicate, c'est bien moins pour faire ressortir l'inexpérience ou la négligence des médecins et chirurgiens des siècles passés que pour insister sur les conséquences regrettables, au point de vue de l'authenticité des reliques, que peuvent avoir des examens anatomiques peu précis et des rapports médicaux erronés.

Dans l'ordre chronologique, la première erreur commise résulte à toute évidence d'une inadvertance d'écrivain, Gilles d'Orval, altérant sans raison sérieuse le texte original du manuscrit qui relate l'assassinat de l'évêque. Alors que la *Vita Alberti* dit clairement : *timpus eius cerebrumque et caput eius effregerunt*, il juge bon de copier : TEMPORA *eius et cerebrum et caput effregerunt*. Cette retouche de style, qui ne se justifie par aucun document nouveau, se trouve en opposition avec les circonstances de la mort, telles que les décrit avec une netteté remarquable la *Vita Alberti* primitive. L'examen du crâne nous a permis de relever cette erreur. La destruction de la tempe droite est due à la désagrégation osseuse *post mortem ;* seul, le temporal gauche porte trace du coup fatal qui entraîna la mort immédiate.

Cette inadvertance d'historien se double, en 1612, d'une erreur médicale, à moins que la rédaction des sieurs Simon Hernet, médecin, et Remi Testelet, chirurgien, n'ait été inspirée par le désir de mettre le rapport nécropsique en parfaite concordance avec l'histoire de Gilles d'Orval, probablement la seule connue à cette époque.

Leur texte porte : *Les tempes étaient cassées et fendues du côté de*

*l'os que les médecins nomment « os petrosum » et y paraissait* UN *coup de taille que le saint martyr aurait reçu quand il fut massacré.*

Est-il excessif d'invoquer contre les auteurs la teneur même de leur document? « Un seul coup de taille était visible. » Dès lors, si l'autre temporal semblait détruit, n'était-il pas prudent de préciser la nature de ses lésions? Nous passons sur l'inexactitude de localisation de la fracture temporale; notre figure 1 (1) démontre que l'orifice siège en réalité au centre de la portion écailleuse de la tempe et que la portion pétrée est intacte.

Que dire du rapport relatant les constatations faites par le docteur Depaz, médecin des archiducs, lors de la remise solennelle des reliques de S. Albert aux Carmélites de Bruxelles? Outre son manque de précision, il n'est remarquable que par la grosse erreur d'anatomie qu'il renferme. Il suffit, pour le démontrer, de lui opposer les résultats très précis que l'examen des ossements nous a permis de consigner dans un rapport postérieur en date de près de trois siècles. Peut-on avancer qu'il y avait *caput integrum sine inferiori mandibula*, quand nous possédons actuellement encore un fragment de maxillaire inférieur représenté par ses apophyses condylienne et coronoïde gauches et portant encore dans son alvéole intacte la dernière grosse molaire? Nous n'avons trouvé nulle trace des *ossa duo humeri integra usque ad cubitum*. En revanche, nous possédons deux tibias de conservation remarquable, dont il n'est question nulle part dans le rapport. Absent également *os radii a cubitu usque ad manum fere*, mais que remplacent dans la châsse deux fragments importants et caractéristiques de péronés différents. Nous citons pour mémoire une rotule sans la moindre altération et les nombreux os des pieds presque au complet. Sauf les phalanges, il était plus difficile de reconstituer l'ossature des mains. Tous ces ossements, qu'un examen superficiel permettait de reconnaître facilement, sont classés sous la rubrique : *diversae partes variorum ossium numero sexaginta quinque*.

Quoi qu'il en soit, la photographie que nous donnons ici (fig. 3) ne laisse place à aucun doute sur l'existence de deux tibias. Dès lors, il faut bien admettre que le médecin des archiducs s'est grossièrement mépris sur la nature de ces ossements, à moins d'accepter l'hypothèse d'une substitution de reliques en France, hypothèse que rien ne justifie. D'une part, toutes les preuves d'authenticité existent et peuvent être soumises à la plus sévère critique. D'autre part, tous les ossements que renferme la châsse appartiennent sans conteste

(1) Nous devons les photographies reproduites ici à l'obligeance du R. P. Gérard de Saint-Joseph, actuellement prieur des Carmes Déchaussés de Bruxelles.



Fig. 1. Face gauche du crâne.



Fig. 2. Face intérieure du crâne.

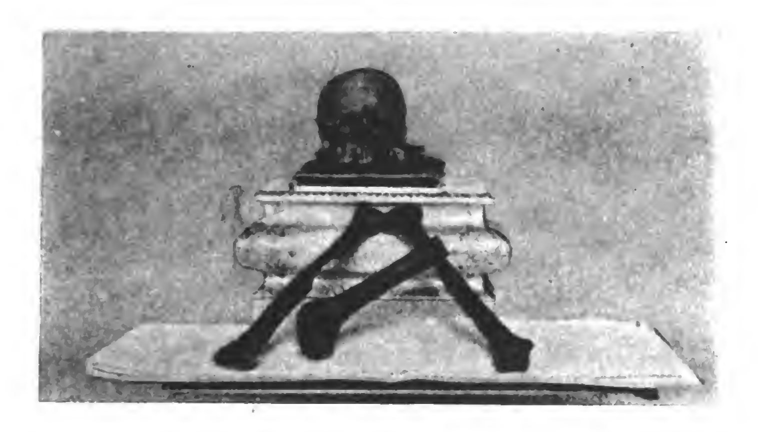


Fig. 3. Crâne et ossements.

# RELIQUES DE S. ALBERT

à un même individu. Au surplus, le procès-verbal de l'exhumation à Reims dit clairement que les ossements tombèrent en poussière à l'exception de ceux des membres inférieurs. Nous devons donc bien nous résoudre à mettre sur le compte d'une ignorance en anatomie, que l'on ne s'attendrait pas à rencontrer chez un médecin de famille princière, les erreurs du Dr Depaz. Admettons un instant qu'au cours des déplacements successifs des Carmélites de Bruxelles, une main maladroite ou malintentionnée ait rompu les cachets d'authenticité de la châsse ou dispersé les ossements — fait banal dans l'histoire des reliques aux XVIIIe et XIXe siècles — quelles difficultés n'aurait-on pas rencontrées dans la reconstitution du squelette et quelles suspicions légitimes n'eût provoquées l'existence, dans la châsse, d'ossements absents lors d'un inventaire antérieur?

Pouvons-nous établir quel est le fragment fémoral vénéré à Liége? Les fémurs, dont la conservation était excellente jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, furent sciés par le milieu en raison de l'exiguité de l'urne de marbre qui devait contenir les ossements de S. Albert. Un des fémurs resta au couvent de Saint-Denis jusqu'à l'époque de l'expulsion des Carmélites françaises. Un fragment de cet os fit alors retour à la communauté de Bruxelles; l'autre était presque réduit en poussière. Le second fémur ne fut enlevé de la châsse qu'à l'époque de la donation de reliques aux églises de Louvain et de Liége, en 1822. Le chanoine Van Helmont prépara en vue de cette cérémonie une cassette renfermant deux demi-fémurs : celui qui était revenu de Saint-Denis, un autre qu'il enleva de la châsse de Bruxelles. Malheureusement, tous les documents qui se rapportent à cette cérémonie ne s'expriment qu'en termes très vagues sur la nature des fragments fémoraux : *os aliud femoris*, sans spécifier davantage. Les actes de donation de reliques aux églises de Louvain, Liége et Malines ne sont pas plus précis. Le seul renseignement intéressant au point de vue anatomique est que l'archevêque de Méan trouva dans la cassette *os femoris martyris in duas partes separatum*, expression démontrant qu'il s'agissait d'un fémur complet ou tout au moins complété. Les renseignements que nous possédons sur les demi-fémurs existant à Bruxelles et à Louvain vont nous permettre d'établir à l'aide de quelles parties fémorales cette donation fut faite. Nous savons qu'à Bruxelles existe une moitié inférieure du fémur droit, et M. l'abbé Van der Heyden a bien voulu nous apprendre que Louvain possède la moitié supérieure du fémur gauche. Nous en déduisons d'abord que la relique de Liége, que personne ne connait pour l'avoir vue, doit être une moitié inférieure de fémur, puisqu'elle formait, avec la relique de Louvain, l'*os femoris in duas partes separatum*, que sub-

divisa le prince de Méan. Il est évident que, si la cassette avait contenu deux fragments homologues de fémurs différents, le texte eût été formulé autrement. Donc le demi-fémur existant à Liége est une moitié inférieure, et comme la droite est contenue dans le reliquaire de Bruxelles, il s'agit de la moitié inférieure du fémur gauche.

L'exactitude de cette conclusion est confirmée par l'existence au Canada d'un fragment de la moitié inférieure du fémur gauche. Or, nous savons que cette relique, primitivement donnée à l'église Saint-Rombaut, fut enlevée à la scie par le prince de Méan du demi-fémur destiné à la Collégiale de Liége. Il s'ensuit donc que le fragment fémoral, réduit en poussière à Saint-Denis, était l'extrémité supérieure du fémur droit, et que la communauté française reçut en don deux fragments de fémurs différents.

Il nous reste à examiner une question très intéressante au point de vue médico-légal. Quelle est la lésion organique qui a provoqué la mort si rapide de S. Albert et au moyen de quelle arme fut-il frappé?

Nous pouvons apprécier une fois de plus la remarquable précision de la *Vita Alberti : gladiis eductis super Albertum irruerunt Alemanni et timpus cerebrumque eius effregerunt. Cadentem gladiis et cultris exceperunt... ad primam enim plagam vel secundam expiravit... non est vox eius audita sive clamor.*

Rien de plus net. Brusquement assailli, l'évêque reçoit un coup qui lui brise le crâne et lèse le cerveau; il tombe de cheval, sans proférer de plaintes ou de cris, et expire. Ce récit est entièrement conforme aux constatations anatomiques que nous avons pu faire sur le crâne de S. Albert. Le défoncement de la tempe gauche est établi par l'orifice elliptique de 48 millimètres de longueur que présente la région centrale de la portion écailleuse du temporal. Pareil traumatisme devait entraîner une lésion cérébrale étendue et mortelle. Bien plus, la mort ne pouvait être qu'immédiate et foudroyante, sans que le blessé pût avoir le temps de crier. A en juger par les caractères de l'orifice de pénétration, le coup a dû être porté avec une grande violence et l'arme pénétrer à une certaine profondeur dans le cerveau.

Or, nous savons que la blessure de la région cérébrale correspondante à la tempe est toujours grave et fréquemment mortelle; foudroyante, si la lésion s'étend en profondeur ou en surface; dans les suicides par armes à feu, qui s'exécutent de préférence à cette région, la mort est le résultat constant et immédiat, si la balle pénètre dans le cerveau. Ce sont les circonvolutions du lobe temporo-sphénoïdal qui sont atteintes en premier lieu; puis, dans la scissure de Sylvius, l'artère cérébrale moyenne, dont la section est fatale; plus loin encore, les noyaux centraux, dont la lésion est mortelle. Nous pouvons donc

affirmer que la mort de S. Albert a eu pour cause une blessure grave de la région temporo-sphénoïdale du cerveau.

L'examen du crâne nous en a fourni, du reste, une preuve péremptoire : les traces d'épanchement hémorragique qu'accuse la surface interne de la région temporo-occipitale gauche et qui suffisent, à elles seules, à démontrer l'existence d'une lésion méningo-encéphalique d'origine traumatique.

Au moyen de quelle arme le coup fatal fut-il porté? Il ne nous est pas possible d'accepter ici la version que donne la *Vita Alberti*, et si nous révoquons en doute un texte dont nous avons pu contrôler souvent l'exactitude, la minutie même, c'est à la suite de recherches consciencieuses d'ordre archéologique et anatomique dont la conclusion nous paraît évidente. Le texte de la *Vita* est incomplet ou erroné. Albert de Louvain n'a pu recevoir, étant à cheval, un coup d'épée qui lui aurait fracassé le crâne et eût entraîné la mort immédiate. Réduit dès lors à envisager des hypothèses, nous ne les formulerons qu'après avoir étudié le problème sous ses diverses faces.

I. Examen du texte. — A s'en tenir au manuscrit du XII[e] siècle, il ne peut y avoir de doute : *gladiis eductis irruerunt Alemanni et effregerunt timpus et cerebrum*. Le crâne fut traversé avec violence par un coup d'épée. L'expression *gladium educere* est caractéristique; si exceptionnellement et dans une langue d'expression imparfaite (1), il a été possible d'entendre par le mot *gladius* une autre arme tranchante que l'épée, il n'est pas permis d'étendre cette licence au texte de la *Vita Alberti*, écrit dans un latin assez pur pour qu'un « à peu près » ne puisse s'y glisser. Le narrateur est donc formel, c'est le glaive à la main que les chevaliers allemands se sont précipités sur l'évêque et lui ont brisé la tempe. Il ajoute *cadentem gladiis et cultris exceperunt*. C'est donc à l'aide de dagues et d'épées que le corps de S. Albert fut cruellement déchiqueté, mais les poignards ne sont entrés en jeu que pour achever le blessé, tombé de cheval, et n'ont probablement déchiré qu'un cadavre : *non est vox eius audita, sive clamor... ad primam plagam vel secundam expiravit*.

II. Conditions de l'assassinat. — C'est au cours d'une promenade à cheval que l'évêque fut assailli par les trois chevaliers allemands qui l'accompagnaient. Il est certain que les assassins, dont les allures mystérieuses avaient déjà éveillé des soupçons à Reims, ne s'étaient pas munis d'armes bien apparentes, telle la lance, dont le port les eût

(1) A la fin du XIV[e] siècle, Froissart employait parfois le mot glaive dans le sens de lance.

gênés au cours de leur excursion et qui eût trahi leurs intentions perfides. En revanche, ils portaient l'épée et la dague et pouvaient dissimuler d'autres armes de dimensions restreintes. Admettra-t-on, étant données ces conditions, qu'un cavalier puisse porter efficacement un coup de pointe d'épée à hauteur de la tempe de son compagnon et la traverser profondément? Cela nous paraît absolument impossible; d'autant plus qu'un coup violent, porté à la région temporale par une arme plus acérée que pesante, aurait vraisemblablement pour résultat de rejeter la tête de côté sans pouvoir la traverser; en effet, la résistance des muscles du cou chez un homme pris à l'improviste est certes inférieure à celle de la paroi cranienne. Le même raisonnement s'applique à la dague ou au poignard, qui n'arriverait à briser la tempe que si le bras de l'assaillant, enserrant le cou, empêchait le crâne de céder devant l'impulsion meurtrière. Encore cette chance est-elle fort aléatoire.

Nous comprendrions mieux que pareil résultat fût obtenu à l'aide d'une hache ou d'une masse d'armes; porté par l'assaillant de droite ou par un chevalier précédant l'évêque et revenant sur lui, un coup de hache ou de masse d'armes briserait certes un crâne avec le défoncement brutal qu'indique bien *effregerunt* et que révèlent encore les bords traumatisés de l'orifice de pénétration.

III. Résistance des parois craniennes. — A priori, il nous paraissait impossible qu'une épée ou dague puisse traverser la tempe d'un cavalier. Nous avons tenu à appuyer notre expérience personnelle, acquise par la pratique des autopsies, de l'autorité indiscutable d'un anatomiste de carrière. Notre ancien professeur du cours d'anatomie à l'Université de Bruxelles, le D[r] Wilmart, a bien voulu nous donner son avis sur la question; nous nous rallions en tous points à son opinion. « Il est certain, dit-il, que l'endroit perforé est de paroi très
» mince, la plus mince du crâne après la voûte orbitaire; l'épaisseur
» musculaire y est minime et n'ajoute guère d'obstacle à la pénétra-
» tion d'une arme. Néanmoins il faut déployer beaucoup de force
» pour briser un crâne, appuyé sur un plan résistant, à l'aide d'une
» hachette, et ce même à l'endroit faible de la région temporale. Je
» crois donc que l'instrument vulnérant a dû être plus lourd qu'un
» poignard et surtout qu'une épée. Un coup de hache asséné par
» surprise pourrait aller jusqu'au cerveau; un poignard ou coutelas
» n'y réussirait que si la victime, assommée d'un premier coup,
» tombait sur le sol et que l'assassin s'acharnât sur un même point
» de la région temporale. »

IV. Examen du crane. — Nous avons vu que la partie centrale de la région écailleuse du temporal offre un orifice traumatique irrégulièrement ovalaire de 48 millimètres de longueur, de 10 millimètres de largeur, à grand axe presque parallèle au diamètre antéro-postérieur du crâne; les bords en sont fissurés ou fracturés, constitués exclusivement dans le segment postérieur du trou par la table interne de l'os. Il est donc certain que le coup a été porté avec grande violence et latéralement, à courte distance. L'aspect des bords indique que le traumatisme a dû être plus considérable et plus étendu que ne le feraient supposer les dimensions de l'orifice de pénétration. Ajoutons qu'on ne peut guère tirer de déductions de la forme du trou. La plaie osseuse que détermine une arme traversant le crâne ne peut être comparée à une plaie cutanée ou musculaire. Cette forme ne se juxtapose nullement à la conformation et aux dimensions de l'arme; au surplus des esquilles osseuses en se détachant peuvent en étendre ou en régulariser le pourtour; de même, plusieurs coups assénés au même endroit ont pu modifier la forme primitive de l'orifice cranien.

V. Armes utilisées par les chevaliers au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle (1). — Citons pour mémoire la lance, dont l'usage est trop improbable ici, en raison du champ qu'elle eût exigé et qui n'aurait pu échapper au témoin du drame. Il est certain qu'un coup de lance eût pénétré avec violence dans la boîte cranienne et dilacéré le cerveau; toutefois le trou d'entrée eût été plus large à sa partie médiane, les fers de lance du XII<sup>e</sup> siècle possédant tous, vers le milieu, un renfort allant presque jusqu'à la pointe.

Les épées de l'époque étaient assez lourdes, toujours à deux tranchants, mais servaient rarement d'estoc. Jamais un coup de taille n'arriverait à donner une blessure osseuse pénétrante semblable à celle que porte le crâne de S. Albert. Un coup d'estoc ou de pointe, très anormal déjà dans les combats de chevalerie au XII<sup>e</sup> siècle, ne se porterait pas à la tête et ne parviendrait pas en tout cas à traverser la tempe; il pourrait certes étourdir un cavalier et le renverser de cheval.

Les dagues, dont il existait au XII<sup>e</sup> siècle un assez grand nombre de

(1) Nous devons les renseignements d'ordre archéologique à M. de Prelle de la Nieppe, l'érudit et distingué conservateur du musée de la Porte de Hal, et à M. Charles Buttin, notaire à Rumilly, qui a bien voulu nous envoyer au sujet de la mort de S. Albert, une dissertation aussi savante qu'intéressante. Une visite au Musée d'armures sous la conduite de M. G. Macoir, conservateur-adjoint, nous a permis de comparer avec pièces à l'appui les différentes hypothèses que soulève l'examen du crâne.

variétés, offrent toutes un dos et un tranchant. Cette arme rendrait parfaitement compte de la forme de l'orifice. Son usage se concevrait fort bien ici pour achever un blessé gisant à terre; porté de haut en bas, avec violence, la force d'un coup de dague serait suffisante pour perforer la région temporale. Ce résultat obtenu, l'assaillant frapperait à plusieurs reprises pour blesser le cerveau. Toutes les armes du même type, acérées et courtes, étroites ou larges, coutelas, poignards, etc., arriveraient dans des conditions identiques à traverser la tempe d'un homme étendu à terre, sans connaissance.

La hache d'armes peut facilement briser un crâne. Elle s'employait dans le combat à cheval, ses coups se portant de préférence à la tête, surtout si l'assailli n'était pas protégé par un casque. Il ne faut pas oublier toutefois que les haches connues de l'époque appartiennent toutes au type « danois » dont la lame est très large, mais ne possèdent pas encore les pointes en tête et à l'opposite du tranchant, qui rendent si redoutables les haches du XV^e^ siècle. Dans ces conditions, elles auraient provoqué une destruction cranienne plus vaste et moins régulière. Il faudrait, pour obtenir un orifice à l'emporte-pièce de 4 à 5 centimètres, une arme à lame très étroite du genre de certaines francisques ou des haches de l'âge du bronze qui, elles, pénétreraient tout entières dans le crâne; mais les haches de bronze, les haches mérovingiennes et carolingiennes ont disparu après l'an mil, et il est fort peu probable qu'une arme semblable ait été utilisée à la fin du XII^e^ siècle.

Les masses d'armes de cette époque sont de véritables casse-tête, fort massives — les reliefs ou pointes de masse d'armes ne commencent à apparaître qu'à la fin du XII^e^ siècle et sont encore peu saillants et peu acuminés; — il semble que, tout en possédant une grande force de destruction, elles auraient peine à produire une lésion bien limitée du crâne. Remarquons cependant que l'orifice de pénétration a pu se régulariser par l'élimination d'esquilles ou l'effritement de ses bords. Un autre argument plaide en faveur de la masse d'armes : les traces de traumatisme contondant que révèle le pourtour de la perforation cranienne, notamment au niveau de son segment postérieur, où la table interne de l'os est à nu (voir la photographie, fig. 1).

Il est douteux toutefois, étant donnée l'exiguïté relative de l'orifice cranien, qu'une masse d'armes ait pu pénétrer à une profondeur suffisante pour blesser le cerveau au point d'entraîner la mort immédiate; pareille lésion s'explique mieux par une arme acérée, telle la dague.

Les marteaux d'armes de l'époque étaient souvent en plomb. Si quelques-uns sont munis d'une pointe quadrangulaire, celle-ci est trop épaisse pour pouvoir traverser un trou de 9 à 10 millimètres de

largeur. L'usage d'armes d'hast est tout aussi improbable; il en est une série d'autres que nous éliminons, parce qu'elles étaient exclusivement utilisées par des fantassins, ou parce que leur existence n'est bien établie qu'à partir du XIV^e siècle.

De l'analyse qui précède, nous croyons pouvoir conclure :

1° Que dans un *combat à cheval* il est impossible de traverser le crâne d'un coup d'épée ou de dague : une lésion pareille ne peut avoir été produite que par une hache ou par une masse d'armes.

2° Il est possible, en frappant un blessé étendu sur le sol, de briser la tempe en y assénant violemment un ou plusieurs coups de dague, surtout si le poids du gantelet et du brassard de mailles vient en augmenter la force impulsive.

Dans les deux hypothèses, le récit de la *Vita Alberti* est inexact : il dit formellement que le coup ayant fracassé le crâne et blessé profondément le cerveau de S. Albert lui a été porté par une épée. La scène de carnage n'eut lieu que plus tard, la victime gisant à terre sans proférer de plainte ou de cris, peut-être morte déjà. Nous nous expliquons aisément l'erreur faite de bonne foi par le narrateur qui a assisté au drame. Le chanoine Siger, brusquement assailli par les écuyers allemands, qui se bornèrent à le maintenir, n'a vu que très indistinctement et d'assez loin la première phase de l'assassinat : les trois chevaliers se précipitant, le glaive levé, sur l'évêque, qui tombe de cheval. Dans son inexpérience, il a pu attribuer à l'une des épées qu'il voyait briller, le coup mortel porté à l'aide d'une autre arme, arme qu'il n'a pu distinguer en raison de la distance et des écuyers qui l'entouraient. Son compagnon Olivier, grièvement blessé, avait perdu connaissance et n'a pu ultérieurement rectifier ses souvenirs.

Dans la seconde hypothèse, le chanoine s'est trompé sur le moment de la fracture cranienne. S. Albert, jeté à bas de cheval d'un coup d'épée à la poitrine, au cœur peut-être, tombe sans un cri et expire; ses meurtriers s'acharnent sur le cadavre et l'un d'entre eux lui brise la tempe à coups de dague. Nous pourrions même admettre que l'évêque, étourdi d'un premier coup d'épée asséné sur la tête, soit tombé de cheval et qu'un des assaillants l'ait tué en fracassant le crâne.

Les deux hypothèses sont défendables; nous nous rallions à la dernière, qui s'adapte le mieux à la narration de la *Vita*, toujours si minutieuse dans ses détails, l'erreur du chanoine Siger portant sur les conséquences du premier coup et sur le moment de la mort.

Puisse notre étude appeler l'attention sur l'état actuel des reliques si nombreuses que possèdent nos églises belges et dont il serait

utile de reconstituer l'histoire. Il nous paraît tout aussi nécessaire de rechercher si toutes les précautions ont été prises pour assurer la parfaite conservation des restes précieux de saints qui illustrèrent l'église de Belgique, restes dont l'authenticité pourrait, dans bien des cas, être confirmée par un examen anatomique précis et une critique scientifique approfondie.

Bruxelles. Dr Louis VERVAECK.

---

# LA LÉGENDE DE SAINT BÉAT

## APOTRE DE SUISSE

Depuis le XVII[e] siècle, l'apostolat d'un saint Béat en Suisse n'a pas cessé d'être un sujet de controverse. C'est à cette époque, plus exactement en 1680, que le P. Henschenius le révoqua en doute (1). Il fut mis en défiance par la ressemblance extrême que présentaient deux légendes merveilleuses, se rapportant l'une à S. Béat de Vendôme, l'autre à S. Béat de Unterseen. Ces récits lui parurent dériver l'un de l'autre. L'ordre de leur dépendance ne pouvait faire aucun doute; car tandis que la biographie de l'ermite gaulois était ancienne, celle du saint suisse était toute récente, rapportée pour la première fois en 1511 par Daniel Agricola et discréditée dès son apparition par Beatus Rhenanus (2). En conséquence, Henschenius déclara qu'avant d'admettre l'existence d'un saint Béat évangélisateur de la Suisse, il fallait attendre une démonstration établie sur des faits nouveaux.

Cette déclaration provoqua d'innombrables discussions qui semblent n'être pas sur le point de se terminer. Voici les différentes conclusions auxquelles elles ont abouti (3); nous ne citons que les principales :

1° S. Béat, apôtre de Suisse, est un personnage fabuleux et n'a jamais existé (4);

(1) *Act. SS.*, Mai t. II, p. 368, num. 6. « Nos haec cum omni reverentia ad » ulteriorem et securiorem notitiam proponimus, nihil detractum Helvetiis » volentes, si aliquem sibi Beatum apostolum aliunde certius probare possint. » — (2) *Libri tres rerum germanicarum*, lib. III, 1[re] éd. (1531), p. 161, 2[e] éd. (1551), p. 172; éd. de Francfort (1712), p. 602-603. — (3) Nous rappellerons ici, pour mémoire, l'opinion de ceux qui ont admis intégralement la légende d'Agricola; les principaux sont Georges Garnefelt, Cratepolius, Pierre Canisius, Guillimannus, Henri Murer. Cette manière de voir est de nos jours universellement abandonnée. — (4) J. J. Hottinger, *Helvetische Kirchengeschichte* (Zurich, 1698); Fred. Wilh. Rettberg, *Kirchengeschichte Deutschlands* (Göttingen, 1846), t. I, p. 140-41; J. Dey, *Essai historique sur les commencements du christianisme et les sièges épiscopaux dans la Suisse,* dans Mémorial de Fribourg, t. III, (1856), p. 262-63; Hadorn, *Die Anfänge des Christenthums im Gebiete des Kantons Bern* (1902).

2° S. Béat est un personnage historique, mais sa vie ne nous est aucunement connue (1);

3° Le S. Béat honoré en Suisse est probablement S. Béat de Vendôme (2) ou S. Béat d'Hohenau (3).

On pourrait, à première vue, être tenté de trouver bien minces et bien contradictoires les résultats de discussions si nombreuses et menées parfois avec une âpreté qui tranche sur la sérénité qui convient aux travaux scientifiques. Elles n'ont pourtant pas été inutiles; car elles ont mis en lumière un fait important qui avait échappé aux investigations d'Henschenius. Elles ont prouvé que le culte de S. Béat est en Suisse de beaucoup antérieur à la publication d'Agricola et que, partant, cet écrivain n'en a point été le premier promoteur, mais seulement l'apôtre et le propagateur.

Dans cet article, nous ne nous proposons pas de discuter une à une les opinions émises, ce qui nous exposerait à des redites; mais seulement d'étudier les documents relatifs à S. Béat et d'indiquer quels sont, dans le débat, les points acquis et ceux qui restent à élucider. Pour mettre plus d'ordre dans nos recherches, nous examinerons successivement la valeur de la tradition orale et de la légende écrite; puis, après avoir rappelé l'histoire du culte de S. Béat, nous tâcherons de déterminer les conclusions que l'on peut en tirer.

## I. La légende orale

Les anciennes légendes orales de S. Béat, apôtre de Suisse, ont dans la question qui nous occupe un intérêt tout particulier, puisqu'elles fournissent un moyen de contrôler la biographie publiée par Agricola au commencement du XVI[e] siècle et qu'elles accentuent les différences entre les Vies des deux S. Béat. Il est donc tout naturel que les historiens modernes se soient appliqués à réunir les traditions locales, qui étaient restées inconnues à Henschenius et à tous leurs devanciers. Lütolf (4), Howald (5) et Dumermuth (6) se sont

(1) J. Grémaud, *La légende de Saint-Béat et le R. P. Pierre Bovet* (Fribourg, 1876), p. 6; Le même dans les *Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg*, t. IV, p. 126. — (2) Alois Lütolf, *Die Glaubensboten der Schweiz vor St. Gallus* (Lucern, 1871), p. 44-50; G. Dumermuth, *Der Schweizerapostel St. Beatus* (Basel, 1889), p. 51-53. — (3) Neugart, *Episcopatus Constantiensis* (S. Blasii, 1803), p. cxxviii-cxxix; E. Gelpke, *Kirchengeschichte der Schweiz* (Bern, 1856), t. I, p. 222; Bölsterli, *Einführung des Christenthums im Canton Lucern* (Lucern, 1861), p. 63; Friedrich, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 179. — (4) *Op. cit.*, p. 37-42. — (5) Howald avait recueilli un grand nombre de traditions orales relatives à S. Béat. Il n'a pas publié son ouvrage. — (6) *Op. cit.*, p. 5-18.

livrés à ces recherches avec une ardeur toute particulière. Membres tous trois du clergé, vivant dans la proximité de la grotte où le saint était censé avoir vécu, personne n'était plus à même de recueillir ces échos du passé (1); aussi ne croyons-nous pouvoir mieux faire que de reprendre leur travail, en rectifiant au besoin quelques-unes de leurs conclusions.

La tâche que se sont imposée ces consciencieux travailleurs, attrayante par son importance même, est bien délicate. Elle suppose, à défaut de tout autre moyen de contrôle, une pénétration d'esprit suffisante pour discerner dans la légende, telle qu'elle a cours de nos jours, les éléments réellement anciens, et qui n'ont pu être influencés par la légende écrite. Pour ne pas tenir compte de cette distinction, on se condamne à un travail infructueux. M. Dumermuth pourtant classe les récits traditionnels non d'après leur ancienneté, mais d'après leur valeur historique supposée. Les uns sont à ses yeux des documents, les autres de simples mythes, des lieux communs de l'hagiographie médiévale. C'est d'après la précision et l'exactitude des détails topographiques qu'il prétend reconnaître qu'une tradition est originale et n'a point été empruntée. Ce caractère est bien contestable. Car « il ne faut pas oublier que souvent des localisations très précises ont une origine purement littéraire (2) ».

Il nous est impossible d'admettre avec M. Dumermuth que les traditions qu'il a recueillies ont une importance considérable. Deux motifs nous en empêchent : l'ancienneté de ces légendes n'a pas été établie et leur valeur historique n'a pas été vérifiée d'après un critère assez sérieux. Citons deux exemples. Une légende raconte que lorsque S. Béat, par un signe de croix, arracha le dragon de sa caverne et le précipita dans le lac de Thun, les eaux entrèrent en ébullition. Suffit-il pour donner du crédit à ce récit de dire que, d'après d'anciennes chroniques, les surélévations soudaines de la température d'un lac ne sont pas sans exemple, et que des géologues en admettent la possibilité (3)?

Une autre tradition rapporte que la ville de Roll, qui était située près du lac, à quelque distance de la grotte, avait dédaigneusement repoussé l'homme de Dieu et que, par un châtiment du ciel, elle fut peu après entièrement détruite par une avalanche. Cet événement n'est attesté par aucun document, mais certains géognostes ont admis qu'il était probable. De tels rapprochements peuvent être ingénieux, ils n'ajoutent rien à la crédibilité des récits traditionnels.

(1) Dumermuth était curé de Beatenberg, Howald de Sigriswyl. — (2) H. Delehaye, *Les Légendes hagiographiques*, 2e éd. (Bruxelles, 1906), p. 49. — (3) Dumermuth, *op. cit.*, p. 61-62.

Parmi tant de légendes si laborieusement réunies, une surtout mérite examen. Elle rapporte que, au moment de quitter, sur l'ordre de S. Pierre, la ville de Rome pour évangéliser la Suisse, S. Béat s'associa un jeune homme du nom de Iustus. Ce détail est en contradiction avec la légende écrite, qui donne au compagnon du saint le nom poétique d'Achates. Cette tradition est intéressante. Il existe en effet, à côté du Beatenberg, une vallée appelée Justithales, et les deux noms se rencontrent dès le XIII<sup>e</sup> siècle. Il serait néanmoins imprudent, ce semble, d'attacher à cette dénomination une grande valeur probante. Les philologues, en effet, ne sont point parvenus à se mettre d'accord sur l'étymologie du nom Justithales. Gatschet (1) le fait dériver de « Ovis-thal » ou Vallée des moutons. A l'en croire, ce nom serait en rapport avec celui du « Schafloch » qui est tout proche et se justifierait par les pâturages de la vallée. Studer (2), au contraire, lit non « thal », mais « stal », nom qu'il rapproche de « Sägistal ».

Il ne nous appartient pas de prendre position en un tel débat. Mais peu importe ici; car alors même qu'il serait prouvé que le nom de cette vallée dérive de Iustus, peut-on conclure par cela seul à la vérité de la légende qui donne un S. Juste pour compagnon à S. Béat ?

Une circonspection toute spéciale s'impose ici dans l'interprétation des noms de lieu, généralement déjà si délicate.

Il est bien problématique, en effet, que la tradition relative à S. Juste soit ancienne; car ni Agricola ni Beatus Rhenanus — qui s'y seraient tant intéressés — ni aucun autre historien depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, n'en ont eu connaissance.

Peut-être même y a-t-il lieu de généraliser cette remarque et de l'étendre aux autres données fournies par la tradition. Car si ces légendes-là avaient été vivaces et répandues vers les années 1500, Agricola les eût connues, puisqu'il avait fait le pèlerinage de Beatenberg et qu'il était en relation avec les chanoines Augustins d'Interlaken, les propriétaires du sanctuaire; il est incontestable que cet auteur eût accueilli avec empressement des détails qui enrichissaient sa biographie si pauvre, qui distinguaient son héros d'avec le saint vendômois et qui devaient donner à son opuscule un singulier crédit parmi la foule des pèlerins.

De plus, n'est-il pas étonnant que dans l'inscription gravée à l'entrée de la grotte on ait préféré l'autorité si récente d'Agricola à celle de la prétendue tradition?

(1) GATSCHET, *Ortsetymologische Forschungen* (Bern, 1865), t. I, p. 12. — (2) STUDER, *Panorama von Bern*, p. 87.

*An dieses Berges festem Fuss*
*Sieht man noch eine Höhl' und Clus,*
*An welchem Ort vor Zeiten hat*
*Gewohnt der selig St. Beat.*
*Sein Geburt hochadelich*
*Aus Engelland dem Königrych*... (1).

Enfin, il est à remarquer que Guillimannus (2) affirme qu'après la réforme on se souvenait à peine de S. Béat dans les environs de la grotte, et le B. Canisius (3) déclare qu'un grand nombre de Suisses ne savaient à peu près rien au sujet de leur premier apôtre; aucun de ces auteurs n'a du reste connu les récits soi-disant traditionnels.

Dès lors, comme l'ancienneté des légendes orales est très douteuse, comme l'insignifiance de la plupart d'entre elles est notoire, on est en droit de conclure qu'elles ne fournissent aucune preuve et pas même une présomption en faveur de l'apostolat d'un S. Béat en Suisse. Cette constatation faite, venons-en à examiner la valeur de la légende écrite.

## II. La légende écrite.

Les biographies que nous aurons à examiner sont celles écrites par Agricola, Canisius et Murer; nous aurons aussi à apprécier une assertion de Guillimannus relative à l'épiscopat de S. Béat. Il est superflu de parler d'autres ouvrages anciens, qui sont composés avec des emprunts faits à ceux que nous venons de citer.

C'est en 1511, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le dire,

(1) Cf. Lütolf, *op. cit.*, pp. 41, 42. — (2) Fr. Guillimannus, *De rebus Helvetiorum*, lib. I, c. xv (Friburgi Aventicorum, 1598), p. 136 : « Eius demum Beati » sacrae reliquiae, ubi religio mutavit, patrum memoria, inde Luceriam translatae, » non minore in honore sunt, quamquam et *eius memoria apud Interlacus catholicis* » *non omnino obliteravit* ». — (3) Petrus Canisius, *Zwo warhaffte, lustige, recht christliche Historien, auss vilen alten Scribenten zusammen gezogen, ietzunder aber auffs new verbessert, unnd in Druck verfertiget. Die erste vom dem uralten apostolischen Mann S. Beato ersten Prediger im Schweitzerland, die ander von dem berümten Abbt S. Fridolino ersten Prediger zu Glaris und Seckingen.* Freyburg in Uchtland, 1590. Nous avons utilisé l'exemplaire qu'a bien voulu nous prêter l'*Historischer Verein* de Lucerne. Dedication, A. II : « Dass aber ich, wiewol ein » Ausslender in die Handlung und beschreibung der Histori dises tewren Mans » Gottes mich hab gewöllt einlassen, ist erstlich darumb geschehen, das ich in » der warheit gesehen und befunden, wie ein grosser Hauff in dem Schweitzer- » land von disem ihrem Geistlichem Vatter und seinen Geschichten gar wenig » gedencke, höre und wisse; unangesehen, dass der ietzigen Welt brauch ist, » sich allerley geringer, eiteler Historien hefftig, fürwitzig und unnützlich » anzunemen. »

que fut éditée la première Vie de S. Béat, apôtre de Suisse; elle avait pour auteur Daniel Agricola (1), cordelier de Bâle, et était dédiée au prieur de l'abbaye des Augustins d'Interlaken. Cette biographie est assez défectueuse. En effet, Beatus Rhenanus (2) surprit en deux endroits son auteur en flagrant délit d'invention, et le P. Henschenius (3) s'aperçut qu'il s'inspirait de la Vie de S. Béat de Vendôme. Cette double constation amena la plupart des historiens modernes à rejeter en bloc, sans plus d'examen, l'opuscule d'Agricola comme l'œuvre d'un faussaire; et les rares écrivains qui, comme Lütolf (4) et Dumermuth (5), se sont appliqués à justifier l'auteur, oublièrent d'étudier son œuvre et s'attachèrent seulement à montrer que dans ses inventions et ses emprunts il faisait preuve d'ingéniosité.

Vu l'ancienneté relative de l'opuscule d'Agricola et l'influence énorme qu'il exerça sur les écrivains plus récents, il mérite, ce semble, d'être examiné d'un peu plus près.

Voici en résumé ce qui y est raconté. S. Béat était Anglais d'origine. Converti par l'apôtre S. Barnabé, il changea au baptême son nom de Suetonius en celui de Béat. Peu après, il se rendit à Rome, où il acheva de s'instruire de la religion. S. Pierre lui conféra successivement tous les ordres sacrés, puis il l'envoya évangéliser la Suisse, tandis qu'il dirigeait d'autres missionnaires vers les différentes régions d'Europe. Après avoir opéré un grand nombre de conversions par la force persuasive de sa prédication et le prestige de ses miracles, S. Béat se sentit épris de la vie solitaire et se retira près du lac de Thun. La grotte qu'il s'était choisie pour lieu de retraite, était habitée par un terrible dragon. D'un signe de croix, le saint arracha le monstre de sa caverne et le précipita dans les eaux du lac. Dans cette caverne, il vécut avec son disciple Achates, partageant son temps entre la prière et la pénitence. Il mourut en 112, âgé de 90 ans. Les deux ermites furent ensevelis l'un à côté de l'autre dans la grotte.

Cette vie ressemble beaucoup à celle de S. Béat de Vendôme, publiée par Henschenius (*BHL.* 1064), et pourtant ce n'est pas, quoi qu'on en ait dit, ce document que Agricola a utilisé; ce n'est pas davantage la recension de la Vie du saint vendômois qu'a éditée l'abbé Métais (*BHL.* 1066) (6); car l'opuscule de 1511 ne contient aucune expression empruntée à ces biographies, tandis qu'il est aisé

(1) Daniel AGRICOLA, *Almi confessoris et anachorete Beati, Helveciorum primi Evangeliste et Apostoli, a sancto Petro missi, vita iam pridem exarata* (Bâle, 1511). Un exemplaire de cet ouvrage rarissime nous a été très obligeamment envoyé en prêt par M. H. Escher, directeur de la bibliothèque de la ville de Zurich. — (2) *Op. cit.*, p. 602-603. — (3) *Act. SS.*, Mai t. II, p. 367. — (4) *Op. cit.*, p. 49-50. — (5) *Op. cit.*, p. 53-57. — (6) MÉTAIS, *S. Bienheuré de Vendôme* (Vendôme, 1888), p. 27-34.

de reconnaître des passages littéralement reproduits d'après une troisième recension de la Vie du saint français (*BHL.* 1065). Cette recension était signalée depuis longtemps; comme elle est fort ancienne, nous la publions en appendice. La dépendance de ces deux textes est manifeste; qu'on en juge par ces quelques exemples :

| AGRICOLA. | VIE DE S. BÉAT *BHL.* 1065. |
| --- | --- |
| C. I. *Qui dum ardentius evangelicae perfectionis (haud segnis) meditaretur fore imitator et huiusmodi nec posse assequi propositum, nisi omnibus* denudatus *facultatibus, pauperum visceribus inclusis,* nihilque sibi praeter cilicium *ad nudum corpus,* simplumque *ac vile desuper* retineret *amictum. Quamobrem cunctis ad se egenis ascitis,* partem non modicam *in eorum necessitates, reliquum autem pro* ecclesiis *construendis, ministris alendis atque Dei cultura* distribuit *amplianda. Divitias sibi supernas (iuxta Salvatoris promissum) sperans comparandas.* « *Vade, quaecumque habes vende, et da pauperibus; et habebis thesaurum in caelo; et veni sequere me.* » | C. 1. *Qui ex parte substantiae suae pauperibus* tribuit *et* ex parte ecclesiae *largitus est,* nichilque sibi nisi indumentum simplum retinuit. *Timuit enim illud Ananyae et Saphyrae exemplum vel supplicium et maxime dicentem Dominum : « Qui non renuntiaverit cunctis quae possidet non potest meus esse discipulus. » Sic ergo* nudus *et in Christo armatus...* |
| C. V. *Quos* ab *impiae* gentilitatis errore *ad veri Dei cognitionem Beatus ascivit : salutari baptismatis* lavacro *per eundem in Christo* regenerati; *mox in suae superstitionis idola irruentes, cum eorum phanis confregerunt.* | C. 3. Regenerabat per lavachrum *turbas et* ab errore gentilitatis *removebat ingentem catervam. Etenim per eius praedicationem ipsi idolorum veneratores manibus destruebant sua templa.* |
| C. IX. *Antrum cominus humano* consortio *desertum prospiciens... Erat enim* serpens mirae magnitudinis... | C. 5. *Contemplatusque speluncam in lapide eam cavato et remoto ab omni* consortio, *invenit.* ...Serpens *ibi* mirae magnitudinis... |
| C. XI. *Cibus illi* radices *aut* herbae *dumtaxat; ita ut* aridum panem *inter epulas deliciosas reputabat.* | C. 6. Radicibus *enim* herbarum *sustentabat corpusculum, et si quando* panem *sumeret* aridum, *pro summo ducebat convivio.* |
| Somnum *vero nisi super nuda* humo *vel duro saxo numquam admisit.* | C. 3. *Et si quando concedebat parum oculis* somnum, ... *recubitabat super* humum *et cilicium.* |

C'est donc visiblement le texte *BHL.* 1065 qu'Agricola a eu sous les yeux. Naturellement il a pris soin de ne pas copier les données géographiques de la légende française, et il les a remplacées par une toponymie nouvelle. De plus il a enrichi le récit de quelques détails, dont voici les principaux :

1° L'origine anglaise de S. Béat et sa conversion par S. Barnabé.

2° Son nom païen de Suetonius et celui de son compagnon Achates.

3° Son âge et la date de sa mort.

L'origine d'une de ces additions a été depuis longtemps reconnue, et Agricola lui-même est ici en aveu. Lorsque Beatus Rhenanus, étonné d'apprendre des détails si nouveaux pour lui, au sujet de son saint patron, demanda à l'auteur de l'opuscule où il les avait pris, il obtint pour toute réponse qu'ayant lu que Béat était suédois d'origine (*e Suedia*) (1), il lui avait donné le nom de Suetonius et que, pour ne pas lui laisser un disciple anonyme, il avait appelé celui-ci *fidum Achaten* (c. III), d'après une réminiscence de Virgile (*Aen.* VIII, 586).

Faut-il en conclure, comme la plupart des historiens se sont empressés de le faire, qu'Agricola accrédita une légende, en partie inventée par lui, en partie calquée sur la vie d'un saint français? Cette appréciation nous paraît juste, mais rigoureuse; car elle ne tient pas compte de circonstances atténuantes, que personne n'a remarquées jusqu'à présent et qui expliquent, sans l'excuser, l'usage qu'il a fait de la Vie de S. Béat de Vendôme *BHL.* 1065. Ainsi, avant lui on croyait déjà que S. Béat, apôtre de Suisse, avait été le disciple de S. Pierre. Conrad Türst (2) écrivait en 1497 : *In latere laci inferioris ad ortum specus, ubi discipulus sancti Petri sanctus Beatus Deo famulatus est, miraculis clarens multos nunc in annos.* En un autre endroit, il est plus explicite encore : *In vertice inferius lacus specus est diuturnis miraculis clarus. Id evenit, quod ibi divum Beatum, apostoli Petri discipulum, sanctam vixisse vitam constat.* La légende du dragon était elle aussi probablement déjà admise; car le nom primitif de la grotte était *Drachenloch,* qu'on changea ensuite en *Beatenloch* (3). Certains épisodes communs aux légendes des deux saints ont pu amener Agricola à croire qu'elles se rapportaient au même personnage et qu'il y avait lieu de les fusionner en une seule biographie. Avant de pouvoir prononcer un jugement définitif sur la sincérité d'Agricola, il faudrait savoir plus exactement ce que l'on croyait de

(1) Agricola se contredit; car dans son opuscule (c. I), il dit clairement que S. Béat était d'origine anglaise. — (2) Conrad Türst, *De situ confederatorum Descriptio,* publié par l'Allgemeine Geschichtforschende Gesellschaft der Schweiz t. VI (1884), pp. 18, 319. — (3) Cf. Dumermuth, *op. cit.*, p. 5, note 2.

son temps au sujet de S. Béat. Au reste, ce qui nous importe ce n'est pas d'être fixé sur la probité littéraire de l'auteur, mais sur la valeur historique de son opuscule; nous croyons avoir suffisamment démontré qu'il n'en a aucune. Les autres Vies de S. Béat ne sont pas plus dignes de foi.

Celle écrite par le B. Pierre Canisius (1) a joui dès son apparition d'un si grand crédit, que peu d'années plus tard l'historien François Guillimannus (2) semble reconnaître que cet ouvrage a épuisé le sujet : « De quibus dicerem plura, nisi praestitisset piis- » sime et doctissime R. P. Petrus Canisius e Societ. Iesu theologus, » cui Helvetios suum apostolum aliosque patronos merito acceptos » referre fas est ». Cet éloge est mérité sans doute, si l'on considère la diffusion que les écrits de Canisius donnèrent au culte de quelques saints suisses; il est exagéré, si on examine leur valeur comme ouvrages historiques. Au demeurant, en les écrivant, le pieux auteur prétendait faire œuvre d'apôtre plutôt que d'historien ou d'érudit. En effet, il déclare adresser l'opuscule qui nous occupe à ceux qui, principalement aux jours de fête, se plaisent à faire une lecture édifiante en même temps qu'instructive (3). Et c'est pour ce motif qu'il entrecoupe son récit de réflexions pieuses empruntées aux docteurs de l'Église. Pour ce motif encore, il a soin

(1) Voir ci-dessus, p. 427, note 3. — (2) GUILLIMANNUS, *op. cit.*, p. 136. — (3) « Es möcht aber einer sich verwundern, und mir verargen, dass ich in disem » meinem Werck, weiter und lenger, als sonst der Historischreibern brauch » ist, mich ausslasse, nemlich in dem dass ich allerley Sprüch der Göttlichen » Schrifften, unnd der heiligen Vätter Sententzen anziehe, unnd also die sach an » manchem ort hette mögen kürtzer fürbringen. Darauff ich dan dise antwort » gib, dass ich gegenwertiges Werck nit schreib für die Gelehrten, welche dess » langen berichts so wenig als die Gesunden der Artzneyen nottürfftig; sonder » dass solche aussfürung ist von mir fürgenommen worden, dem gemeinem » einfeltigen Leser zu gutem, welcher einen sondern lust und verlangen hat » etwas mehrers dann die blosse Histori zuwissen, unnd auch neben dem begirig » ist, von Göttlichen und Geistlichen dingen, sonderlich an den Feyertägen, » zu lesen und zu behertsigen. » Dedication, A. III$^{v}$. « Zum andern hat mich » zu solchem schreiben verursachet, dass diser mit Namen und werck Beatus oder » Selige Mann uns alle fein weiset auff den alten rechte Weg, wie der Prophet » Jeremias auss Gottes Befelch uns auch dahin weiset, und also uns erinnert » der ersten Apostolischen Geistreichen Kirchen, von welcher ietzunder sol vil » Menschen leider sich dermassen absöndern, als ob sie mit derselben Mütter- » kirch weder im Glauben noch in der Regel dess Lebens, einige gemeinschafft » wolten haben. Dadurch sie dann nit allein in einen unaussprechlichen » nachtheil und schaden der Seelen gerathen, sonder auch vor der gantzen Welt » beweisen, dass ihr newe Religion oder Sect den anfang unnd das herkommen » habe von den wolbekannten diser Zeit Rädelführern, und gar nit von der alten, » reinen Apostolischen Kirchen, deren sie in vilen Lehrstucken, und in ihrem » täglichen Wandel offenlich und schandlich widerstreben. » Dedication, A. II.

d'indiquer des applications pratiques, chaque fois que l'occasion s'en présente. Se pouvait-il, de plus, qu'un ouvrage de piété écrit en pleine tourmente protestante demeurât étranger à toute polémique religieuse? Canisius ne l'a pas pensé. Ainsi qu'il s'en explique expressément au commencement de sa préface, cette Vie a été écrite non seulement pour faire connaître un saint trop méconnu, mais aussi dans le but de montrer combien les adeptes des nouvelles sectes évangéliques s'écartent dans leurs croyances de la doctrine que S. Béat, après l'avoir apprise des apôtres, avait enseignée aux anciens Suisses. Ces considérations sont développées en deux longs chapitres, le XXV[e] et le XXVI[e] (1); il consacre le ch. XXIII tout entier à légitimer le culte des saints et de leurs reliques. L'ouvrage du P. Canisius est donc bien un ouvrage de piété, écrit sous l'influence de préoccupations apologétiques; l'exactitude historique ne pouvait dès lors être son but principal et n'a été que subsidiairement recherchée. Pour se documenter (2), le pieux auteur consulta les bibliothèques de Soleure et de Fulda, où Georges Vicelius l'ancien avait étudié avant lui le même sujet. Il utilisa aussi d'autres ouvrages et détermina, grâce aux traditions locales, les principaux théâtres où le saint missionnaire avait exercé son apostolat. Venons-en à préciser, dans la mesure du possible, ces indications bibliographiques fort sommaires — les seules pourtant que l'auteur nous ait données. Nous le ferons avec d'autant plus de soin que le P. Bovet prétendit jadis que

(1) Après avoir dit au ch. XXV[e], p. 95 : « Dann wer nit glaubet in allen » und jeden Stücken wie Sanct Batt glaubet hat, der wirdt warlich nit selig, » sonder verdammet, wänn er sich schon für ein christ glaubigen oder Evange- » lischen aussgibt und rühmet, » il intitule son chapitre XXVI : « In welchen » Stücken die newen Evangelischen von dises apostels Beati Glauben seyn » abgewichen ! » — (2) « Da kan ich nit unvermeldet lassen, dass in beschreibung » und aussführung diser Histori vom nöthen gewest, umb mehrer bestettigung » der Warheit, mit nachsuchung mich etwas zubemühen. Under andern Mitlen » aber habe ich zu disem fürnemen der alten Liberey von *Fulda*, sonst Mariana » genant, mich gebrauchet, auss welcher *Georgius Wicelius* Senior von disem » Beato geschriben. So halff mir auch das würdige herrliche Stiffe S. Ursi zu » *Solothurn* mit seinen alten Büchern, welche von disen Mann und seiner » Histori klare Zeugnuss geben. Ich geschweige *anderer Scribenten*, so von » unserm Beato allenthalben melden, neben *glaubwürdigen Warzeichen*, so noch » ut venerandae antiquitatis vestigia vorhanden, auch sich am Thunersee und » in der Nachbawrschafft finden und sehen lassen, auss welchen leichtlich abzu- » nemmen unnd zu mercken, an welchen Orten unser Beatus vormals geprediget, » gewohnet, gestorben und begraben worden. Ietsterzehlete stuck haben mich » zu besserem und steifferem Bericht und Erkanntnuss diser Histori geführt » und gefürdet, also dass ich dar auss dises heiligen Manns Handel, Wandel » und Thaten, in ein corpus und Ordnung gegenwertiger Histori gebracht habe, » zwar allen guthertigen Liebhabern der Warheit zu gutem. » Dedication, A. II[v]-III.

Canisius n'avait pas travaillé sur la légende d'Agricola, mais qu'il s'était basé sur des documents anciens ayant tous les caractères de la vérité.

On remarque de prime abord que, dans son ensemble, le récit proprement dit concorde fort exactement avec celui d'Agricola. Les différences sont fort rares; voici les deux principales. D'après Canisius, Béat alla rejoindre S. Pierre non pas à Rome, mais à Antioche; il l'accompagna ensuite dans son grand voyage vers la capitale de l'empire romain. Plus loin, le même auteur ajoute un détail qui, à ses yeux, a une grande importance, savoir que S. Béat avant d'être ordonné reçut une formation longue et pleine de sollicitude en même temps que S. Clément et S. Marc. Hormis quelques divergences, les deux narrations sont en continuel accord.

En outre, de nombreux passages dans Canisius reproduisent trop bien les pensées et jusqu'à l'allure du style d'Agricola pour n'être pas des traductions.

| Canisius. | Agricola. |
|---|---|
| Cap. VIII, p. 21. *Aber unangesehen solche teuffliche Eingebung und listige Fürwürff,* hörete Beatus nit auff, Gottes Wort ernstlich zu predigen, die weit aussgebreite langwirige Abgötteren zu schelten, *auff die Büss zu dringen, und die nottürfftige Erkanntnuss Christi, und annemmung dess Apostolischen Glaubens allenthalben dem Volck fürzustellen...* | Cap. V. *Cernens autem famulus christi Beatus, quia tempus eum iuvaret et sermo ipsius vacuus non rediret,* ferventius praedicationis verbo institit; exhortatus est multitudinem vana huius superstitionis ut relinquerent idolorum portenta, *omnia diruerent delubra obscoena,* unumque Deum trinae machinae architypum et opificem devote colerent, atque salutis unda in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti *crimina diluerent.* |
| *Dieweil Gottes Finger gewaltiglich da wirckt, sihe, so ergeben sich als gehorsame Schäfflein, vil Herrn und Knecht, arm und reich disem getrewen Hirten,* glauben an einen Gott, der Himmel und Erd erschaffen hat, nemmen Christum Iesum an zu ihrem Heiland unnd Seligmacher, lassen sich gern tauffen im Namen des Vatters, des Sohns, und dess Heiligen Geistes, *verlassen die Finsternuss, und werden kinder des Liechts.* | |
| P. 23. *Ist nit ausszusprechen, was für herrliche Frewde dise new getauffte christen empfunden...* | Cap. V. *Unde facta est laeticia inenarrabilis in totius terrae terminis...* |

| CANISIUS. | AGRICOLA. |
|---|---|
| Cap. XIV, p. 46. *Des Beatus nun desselbigen Traken ansichtig worden, entsatzte sich seine Natur und Menschliche Blödigkeit.* | Cap. IX. *Quo viso, primum quidem naturali quapiam conditione obriguit.* |
| Cap. XV, p. 49. *Nun seyn dise beyde, S. Batt und Achates, in dem Herren gestärcket, ...was ubels auch ihnen widerfahren möchte, wöllen sie umb Gottes Namen gern und willig leiden.* | Cap. IX. *Attamen in Domino confortati, nullius retardari potuerunt timore, qui cuncta pro Christi nomine et adversa et prospera sufferre erant paratissimi.* |
| Cap. XVII, p. 62. *Dieses Beati speiss waren da, wie daroben gemeldet, nit Fleisch oder Fisch, sondern die schlechte Kreuter und wilde ungeschmackte Wurtzsel; das liebe truckene Brot hielte er für ein sondere und wollustige Nahrung.* | Cap. XI. *Cibus illi radices aut herbae dumtaxat, ut aridum panem inter epulas deliciosas reputabat.* |
| Cap. X, p. 27. *Die alten historien rühmen ihn fast, darum dass er sich so... nach löblichem Exempel seiner Meistern, der heiligen Aposteln. Das liess er sich begnügen mit einem einfältigen Priesterlichen Rock, trug mit sich nichts anders, dann ein härins Kleid oder Cilicium, darauff er auch zuschlaffen pflegte, sampt dem libro sacramentorum.* | Cap. I. *Nihil sibi praeter cilitium ad nudum corpus, simplumque ac vile desuper retineret amictum.*<br>Cap. VIII. *Ubi vero [nauclerus] virum Dei praeter sacramentorum librum, quo inter sacrificandum uteretur, et vile indumentum, apostolorum more nihil habere cognovit, gratis traiecit.* |

Bien que Canisius ne cite nulle part nommément l'ouvrage d'Agricola, il est bien certain qu'il le connut et l'utilisa. Toutefois cet auteur n'est pas seul consulté. En effet, à plusieurs reprises le bienheureux parle d'une « Alten Histori oder Legend », qu'il cite en un endroit dans son texte original. Cette citation fortuite permet d'y reconnaître un emprunt à la légende connue de S. Béat de Vendôme (1). Je transcris quelques passages correspondants dans les trois biographies celle par Canisius, celle par Agricola et celle de S. Béat de Vendôme par un anonyme (*BHL*. 1065).

(1) C'est une preuve de plus que la recension *BHL*. 1065 de la Vie de S. Béat de Vendôme était connue en Suisse. Le B. Canisius en aura trouvé un exemplaire à Fulda ou à Soleure.

VIE DE S. BÉAT, *BHL*. 1065, cap. V.

*At ille cum humilitate* SUPPLICAVIT NAUCLERO, *ut indulgentiam ei daret ascendere navem* IN CONSORTIO FAMULORUM.

ET CUM POSCERET AB EO QUEM LARGIRETUR NAULUM PRO VIATICO, ILLE PROTULIT EI LIBELLUM SACRAMENTORUM, UNDE DIVINUM SACRIFICABAT SACRIFICIUM.

*Et cum cognovisset ille* NICHIL AMPLIUS EUM HABERE NISI SOLUM VILEQUE INDUMENTUM, NOLUIT ACCIPERE AB ILLO.

CANISIUS, cap. XIII.

*Damit er derhalben dahin kommen möchte,* VERFÜGTE ER SICH ZU DEM SCHIFFMANN, *und* begert, er wölle ihn sampt seinen gesellen uber den See unden an Berg führen, UND AN STAT EINES KNECHTS ANNEMMEN.

DA FORDERT DER SCHIFFMANN nach altem Brauch SEINEN SCHIFFLOHN, *welchen ihm Beatus nit kunde verheissen oder geben, von wegen seiner grossen Armüt, dieweil* ER NICHTS ANDERS HETTE, als nur sein schlechtes Kleid, *das er antrüg, und ein Buch, darauss, er pflegte das Messopffer zuverrichten.*

*Dann es wirdt diss Buch in der alten Historî genennet* LIBER SACRAMENTORUM, EX QUO DIVINUM SACRIFICABAT SACRIFICIUM. DASSELBE BUCH REICHETE BEATUS DEM SCHIFFMAN DAR, *welcher sich alsbald uber den Mann Gottes erbarmet,* UND NICHTS VON IHME HABEN WOLTE, *sonder ihn umbsonst uber den See führete.*

AGRICOLA, cap. VIII.

Accersitoque nauclero, poscit ut trans lacum ad eius montis radicem cum socio vehatur *Achate. Traductis itaque viris sanctis,* condignum *ille exigens naulum. Ubi vero virum Dei praeter Sacramentorum librum, quo inter sacrificandum uteretur, et* vile indumentum *apostolorum more nihil habere cognovit, gratis traiecit.*

Le récit de Canisius reproduit en maint endroit ce même document.

VIE DE S. BÉAT, *BHL*. 1065, cap. IV.

*Succendebat enim corda cunctorum ex divino eloquio de patriarcharum principatu, de prophetarum numero, et apostolorum choro, de martyrum exercitu, de confessorum praemio, de fulgore virginum, ubi beata Maria virgo tenet principatum seu de novem ordinibus angelorum seu de beatitudine sanctorum.*

CANISIUS, cap. XIII, p. 42.

*Solche Glori sey schon eingenommen worden von den frommen Gottseligen Patriarchen und Propheten, von gnadreichen herrlichen Aposteln, von unüberwindtlichen sighafften Martyrern, von den andechtigen liebreichen Beichtigern, von ehrenreichen keuschen Jungfrawen, under welchen Maria die hochgelobte Mütter Gottes, die allergebenedeyteste sey. Dissgleichen hat er ihnen schöne und tröstliche ding fürgehalten von den neun Chören der himmelischen Geistern, so mit allerley gaben unnd gnaden gezieret, vor dem Thron Gottes ewiglich frolocken.*

Il est à croire que Canisius, qui connaissait par l'ouvrage d'Agricola la légende d'un saint Béat suisse, a cru pouvoir, en toute sécurité et sans qu'il fut nécessaire d'en avertir, identifier son histoire avec celle très semblable de S. Béat de Vendôme, qu'il retrouvait dans des manuscrits. Le bienheureux lui-même confirme cette manière de voir. Ne dit-il pas (1) avoir rencontré dans la bibliothèque de Soleure des ouvrages *welche von disem Mann und seiner Histori klare Zeugnuss geben*, laissant à entendre que ces témoignages, bien qu'ils ne fussent pas explicitement appliqués au S. Béat suisse, devaient néanmoins se rapporter à ce saint ermite? Quoiqu'il en soit, l'ouvrage de Canisius n'a, au point de vue historique, aucune valeur.

Il en est de même du chapitre qu'Henri Murer consacre à S. Béat dans son ouvrage intitulé *Helvetia sacra* (2). Nous n'en aurions pas même parlé, si cette publication n'avait eu beaucoup de vogue et n'était encore fréquemment citée. C'est, en effet, par manière de parler, qu'on attribue ces pages au chartreux d'Illingen. Du commencement à la fin, il transcrit l'ouvrage de Canisius, dont il passe tous les développements apologétiques et parénétiques (3). A titre d'exemple, voici la première phrase des deux biographies.

| Canisius. | Murer. |
| --- | --- |
| *Beatus, welchen wir Teutschen ietzunder gmeinglich Batt nennen, hiess zuvor in seinem heidnischen Wesen Suetonius, biss dass er volgends zu dem christlichen Glauben bekehrt, den newen und holdseligen Namen Beati in und mit dem Sacrament dess heiligen Tauffs annam.* | *Beatus, welchen wir Teutschen ietzunder gemeiniglich Batt nennen, hiess zuvor in seinem heydnischen Wesen Suetonius, biss dass er folgends zu dem christlichen Glauben bekehrt, den newen und holdseligen Beati Nahmen in und mit dem Sacrament dess H. Tauffs annahme.* |

Bien qu'il soit partout cité comme une œuvre originale, ce chapitre n'est, on le voit, qu'une pure transcription. Le pieux chartreux avait pourtant consciencieusement indiqué en tête de son article les ouvrages qu'il utilisait. Celui de Canisius y est mis en vedette; et lorsque, à la page 9, il admet, sur l'affirmation de Guillimannus, que S. Béat fut évêque, il met en marge la référence précise aux deux

(1) Cf. p. 432, note 2. — (2) H. Murer, *Helvetia sacra seu Paradisus sanctorum Helvetiae florum* (Lucerne, 1648), p. 7-14. — (3) Murer corrige Canisius en deux endroits : p. 13, il intercale une allusion à l'épiscopat de S. Béat, et il rectifie une erreur de date évidente commise par le bienheureux, qui met au 9 juin, au lieu du 9 mai, la fête du saint. Il lui emprunte également le récit de la vie de S. Achates. A la fin de ce passage (p. 14), Murer ajoute quelques renseignements sur la translation à Lucerne des reliques de S. Béat.

ouvrages de cet auteur. Mais si la probité littéraire de Murer est irréprochable, son œuvre n'en reste pas moins la copie d'une légende sans valeur, composée par Agricola et amplifiée par Canisius.

On aurait pu croire qu'une légende si tardive, rapportée si fidèlement par des auteurs estimés, ne pourrait dans la suite subir aucune modification. Il n'en fut rien. Un fait nouveau, d'une grande importance, y a été introduit. Depuis trois siècles, on a affirmé que S. Béat avait été le premier évêque de Windisch et que S. Pierre lui avait assigné ce siège. Une si grossière invention n'a soulevé aucune protestation au moment où elle fut produite; il s'est même trouvé jusque tout récemment des auteurs, et non des moindres, pour l'accepter et la défendre. Pour ne citer qu'eux, Lütolf (1) et Dumermuth (2) se sont appliqués, à grand renfort d'érudition, à montrer qu'il n'était pas impossible que S. Béat eût été évêque. Comme cette erreur a été souvent réfutée (3), il est inutile de reprendre toute la démonstration; je n'insiste que sur une considération, celle de l'apparition récente de cette croyance. Non seulement elle n'est appuyée sur aucune liste épiscopale ancienne, mais il a même été impossible d'en retrouver aucune trace avant le XVII^e siècle. Bruschius (4), qui écrivait en 1549, dit que le siège de Windisch fut fondé au temps de Clovis; il ne nomme aucun évêque du nom de Béat. Il est vrai que, dans l'ouvrage de Manlius, qui vivait au commencement du XVI^e siècle, on trouve S. Béat mentionné comme premier évêque de Windisch. Mais, comme l'a fait remarquer l'abbé Grémaud, l'œuvre de cet auteur n'a été publiée qu'en 1607, par Pistorius (5), après avoir été retouchée. On reconnaît des remaniements dès le premier chapitre, et l'une de ces interpolations est empruntée à l'ouvrage les *Habspurgiaca* (6), au passage même où il est question de l'épiscopat de S. Béat. Il est donc à croire que Guillimannus est l'auteur responsable de cette invention. Il paraît, au reste, s'être affermi peu à peu dans cette croyance; car en un premier ouvrage *De rebus Helvetiorum* (7), publié en 1598, il s'énonce peu clairement, tandis qu'il est catégorique dans ses

(1) *Op. cit.*, p. 64-65. — (2) *Op. cit.*, p. 20. — (3) GRÉMAUD, *La Légende de Saint-Béat et le R. P. Pierre Bovet* (Fribourg, 1877) p. 17-19; J. DEY, *Essai historique sur les commencements du christianisme et des sièges épiscopaux dans la Suisse,* publié dans le MÉMORIAL DE FRIBOURG, t. VI (1856), p. 262. — (4) BRUSCHIUS, *Magni operis de omnibus Germaniae episcopatibus epitomes* (Noribergae, 1549), t. I, p. 33. — (5) PISTORIUS, *Rerum Germanicarum scriptores,* t. III (1731), p. 694 : *Chronicon episcopatus Constansiensis inchoatum a Iacobo Manlio Brigantino Doctore, postea relictum veteri simplicitati sed auctum ab alio bono viro, adiectis de novo ill. episcoporum familiis, ut haberi ea litteris potuerunt, ab anno Christi sexagesimo octavo circiter usque ad annum MDCVII.* — (6) L. II, c. I. — (7) L. c.

*Habspurgiaca*. En plusieurs endroits, cet écrivain s'est montré plus prompt à affirmer qu'à prouver. Il écrit par exemple : *In eo ferme conveniunt scriptores Beatum fuisse Anglum sacerdotem, qui primus apud Helvetios publice Christi mentionem habuerit, missum a Petro Apostolorum principe Roma in eam regionem. Sed mihi attentius ista perquirenti videtur aliud initium fuisse, ipsumque adeo Petrum fuisse, qui, ut alias nationes, ita Helvetios de fide et vera religione primus docuerit, peregrinatione illa quam ad orbis ultimos Britannos suscepit... In illa vero Britanniae insula multos sibi Petrum socios et discipulos parasse crediderim, quos variis postea gentibus et nationibus dederit aut reliquerit apostolos et episcopos* (1).

Quand Guillimannus affirme, sans rien démontrer, que S. Béat fut évêque, il ne mérite pas plus d'être cru que lorsqu'il avance sans preuve que le saint fut converti par S. Pierre. Pareilles assertions sont de nulle valeur, et il est presque incroyable qu'on les ait si longtemps admises.

Nous venons d'étudier la légende écrite et la légende orale de S. Béat, et nous sommes amené à conclure que tout ce qui a été raconté ou écrit au sujet de sa vie repose sur la confusion de ce personnage avec un ermite français du même nom, ou est de pure invention.

Il est vrai, certains auteurs, tel Lütolf, se sont cru autorisés à conjecturer qu'il y eut un S. Béat qui, après avoir évangélisé une partie de la France, vint vivre en ermite au bord du lac de Thun. Mais cette hypothèse, qui ne repose sur aucun fondement sérieux, contredit expressément la Vie de S. Béat de Vendôme (*BHL*. 1064-1066). Ce document n'a pas une très grande valeur, mais il remonte pourtant au IX[e] siècle; aussi ne peut-on le traiter aussi arbitrairement sans renouveler, en les aggravant, les procédés littéraires d'Agricola. Donc, s'il a existé un S. Béat suisse, nous ne connaissons, ni par la tradition orale ni par la légende écrite, aucune particularité de sa vie. Il nous reste à dire ce que son culte nous apprend.

## III. Le culte de S. Béat.

Si le culte rendu aux saints a, dans bien des questions hagiographiques, une importance considérable, il en a une toute spéciale dans celle qui nous occupe. Car Henschenius, après avoir rejeté l'opuscule d'Agricola, déclara que l'existence d'un S. Béat suisse n'était point encore suffisamment démontrée; et plusieurs écrivains moins circonspects la nièrent absolument. Aussi ce fut un triomphe pour les partisans du saint de pouvoir signaler des manifestations de culte

(1) *De rebus Helvetiorum*, p. 135-36.

antérieures à Agricola. Si Henschenius en avait eu connaissance, il aurait — à les entendre — aussitôt changé d'avis. Les honneurs rendus au saint deviennent ainsi l'élément décisif de la démonstration de son existence; il convient donc de les rechercher avec soin, en vue de déterminer quelles conclusions on peut en inférer.

Voici, dans l'ordre chronologique, la liste des plus anciennes traces de culte.

Nous rappelons, pour mémoire, la chapelle de S. Béat à l'entrée du Galternhälschen, près de Fribourg, et celle de Beatenberg, près de Brittnau (1), dont on n'a qu'une très vague connaissance et qui n'ont peut-être jamais existé. Il n'y a pas lieu non plus de parler longuement de la chapelle de S. Béat à Spiez (2), qui daterait du VII[e] siècle, ni du nom de Béat (3) qu'on a donné parfois au seigneur d'Oberhofen, fondateur de l'abbaye d'Interlaken.

Il y a trois documents authentiques de Suisse antérieurs au XV[e] siècle qui mentionnent le nom de S. Béat, ce sont : 1° Un inventaire des reliques conservées à Engelberg (4); il a été écrit au XII[e] siècle. 2° Une chapelle dans l'église abbatiale des bénédictines à Zurich, qui fut consacrée par un évêque de Constance du nom de Henri — par Henri II, croit-on, qui siégea de 1293 à 1306 — en l'honneur des saints Laurent, Georges, Corneille, Antoine, Fridolin et Béat. Cette chapelle existait depuis la première moitié du XII[e] siècle (5). 3° Une autre chapelle paroissiale dédiée à S. Béat et qui desservait en partie les communes de Beatenberg et de Sigriswyl. Elle est citée pour la première fois en 1230 (6).

Au XV[e] siècle, les indices de culte deviennent nombreux.

C'est d'abord un vitrail datant du commencement du siècle, placé

(1) LÜTOLF, *op. cit.*, p. 24. — (2) GELPKE, *Kirchengeschichte der Schweiz*, t. I (Bern, 1856), p. 237; J. R. BURCKHARDT, *Untersuchungen über die Bevölkerung des Alpengebirgs*, dans ARCHIV FÜR SCHWEIZERISCHE GESCHICHTE, t. IV (1846), p. 99. — (3) La forme « Béat » (cf. M. SCHMITT, *Notice sur les couvents du diocèse de Lausanne*, publiée dans le MÉMORIAL DE FRIBOURG, t. II, 1885, p. 147), n'est qu'une traduction de *Seilger*, nom par lequel on a rendu en allemand le *Seilgerus* latin. Au surplus, la charte où il est mentionné est d'une authenticité douteuse. Cf. *Schweizerisches Urkundenregister* herausgegeben... von der allgemeinen geschichtforschenden Gesellschaft der Schweiz (Bern, 1863), t. I, p. 518, n. 1682; SCHÖPFLIN, *Hist. Zaringo-Baden.*, t. V, p. 77; BÖHMER, *Regesta chronologico-diplomatica regum atque imperatorum romanorum inde a Conrado I usque ad Henricum VII*, Francfort (1831) n. 2132. — (4) E. A. STÜCKELBERG, *Geschichte der Reliquien in der Schweiz* (Zurich, 1902), t. I, p. XXXIX-XLIII, inventaire, n° 172. — (5) Cf. *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich*, t. VIII: Arnold NÜSCHELER, *Die Gotteshäuser der Schweiz*, 2[de] partie (Zurich, 1873), pp. 368 et 375-76. Cette chapelle se trouvait dans l'église des SS. Félix et Régula au sud-ouest du transept. — (6) Theod. VON MOHR, *Regesten der Archive in der schweizerischen Eidgenossenschaft* (Chur, 1850), t. I, reg. n° 15. Cf. LÜTOLF, *op. cit.*, p. 13.

dans l'église de Staufberg, près de Lenzburg ; ensuite, un souvenir de pèlerinage à la grotte de S. Béat, qui se trouve sur une cloche de 1428, dans l'église de Schinznach ; c'est enfin une représentation du saint ermite sur un vitrail de 1448, dans la chartreuse de Bâle. A la même époque, la chapelle de Beatenberg devient un lieu de pèlerinage assidûment fréquenté, comme le prouve l'expression populaire « Gan Batten ».

Le 22 juillet 1439, tandis que la peste régnait à Berne, un pèlerinage (1) se rendit solennellement à la grotte pour implorer la protection de S. Béat. Les autorités de la ville avaient elles-mêmes provoqué cette manifestation de confiance et l'avaient organisée, de concert avec le conseil de Thun. Le peuple entier y prit part, accompagné des ecclésiastiques, du bourgmestre et des conseillers. Ces pèlerinages devinrent en un peu de temps si fréquents qu'ils nécessitèrent à plusieurs reprises, notamment en 1441, l'exécution de travaux pour faciliter l'accès de la grotte. Ils arrivaient de partout, mais les cantons de Unterwalden et Bâle (2) en particulier envoyaient annuellement de nombreux fidèles. En retour de tant de confiance, S. Béat accordait largement ses bienfaits et beaucoup de miracles étaient attribués à son intercession (3). L'attachement des pieux montagnards de l'Unterwalden à la grotte de S. Béat est pleinement démontré par leur ténacité à la visiter, en dépit des interdictions portées depuis la Réforme par le gouvernement protestant de Berne. En 1528, les magistrats de cette ville donnèrent l'ordre de soustraire les reliques de la grotte, et peu après celui de murer l'entrée de l'ermitage. Ce mur, élevé en 1534, fut aussitôt démoli par les pèlerins. Le 7 juillet 1537, il fut enjoint au bailli d'Interlaken de réédifier le mur, injonction qui lui fut réitérée le 3 août 1547. En 1566, la muraille avait de nouveau été abattue, et les fidèles pèlerins assistaient à la messe dans la grotte, ils y faisaient brûler des lumières et se livraient à toutes sortes de pratiques de dévotion.

Irrité de ces contraventions, le conseil de Berne refusa passage aux pèlerins et fit emprisonner quelques-uns d'entre eux à Interlaken. Ces mesures rigoureuses émurent vivement les fidèles ; le 5 septembre 1566, les cantons catholiques, réunis en conférence à Lucerne, firent des représentations au gouvernement de Berne au sujet des

(1) Cf. LÜTOLF, *op. cit.*, p. 17 ; DUMERMUTH, *op. cit.*, p. 69-70 ; STAMMLER, *Der hl. Beatus, seine Höhle und sein Grab* (Berne, 1904), p. 19 (mentionne un pèlerinage venu de Schwyz en 1513) ; GELPKE, *Kirchengeschichte der Schweiz*, t. I, p. 229. — (2) STÜCKELBERG, *Die Schweizerischen Heiligen des Mittelalters* (Zurich, 1903), p. 14-15, parle de pèlerinages qui avaient lieu annuellement, de 1463 à 1470, de Klingenthal à Beatenberg. — (3) AGRICOLA, *op. cit.*, chap. XIV ; Conrad TÜRST, loc. cit.

mauvais traitements infligés aux pèlerins. Mais ils n'obtinrent pour toute réponse que des récriminations contre les fidèles qui s'obstinaient à désobéir aux lois. En 1593, la grotte fut de nouveau murée et des mesures minutieuses furent prises pour en surveiller les abords et punir d'une forte amende toute infraction.

Les catholiques ne purent se résigner à cesser leurs pèlerinages. Dès le 3 mai 1567, le gouvernement d'Unterwalden donnait un subside pour la construction d'une chapelle de S. Béat à Lungern; des reliques du saint y furent transportées et son culte fut très en honneur. Sa fête se célébrait le 9 mai avec solennité : grand'messe, prédication, confessions nombreuses, indulgence plénière; on chômait comme aux grands jours. Bientôt les pèlerinages affluèrent à Lungern et les murs de la chapelle se couvrirent d'*ex-voto*.

Les cantons catholiques tinrent à honneur de participer à ces manifestations. Le 25 mai 1599, dans une réunion tenue à Lucerne, les sept cantons catholiques autorisèrent leurs délégués, par respect pour les reliques et eu égard aux pèlerinages, à intervenir dans les frais (1). La tenace piété des fidèles avait triomphé de la persécution. Si nous avons raconté plus en détail les péripéties qui marquèrent la désaffectation de la grotte comme sanctuaire, c'est qu'elles montrent plus éloquemment qu'une longue énumération de chapelles, d'autels ou de reliques de S. Béat, le profond attachement des catholiques de l'Unterwalden et des autres cantons restés fidèles, à celui qu'ils considéraient comme leur premier apôtre. Au reste, les autres marques de dévotion lui furent données en assez grand nombre, comme on peut s'en convaincre en parcourant la liste placée au bas de cette page (2).

(1) *Der Geschichtsfreund*, t. XLVIII (1893), p. 62-63. — (2) Nous avons pu enrichir de plusieurs détails cette liste, grâce à la grande obligeance de M. le professeur Stückelberg, qui a bien voulu nous communiquer les renseignements relatifs à S. Béat renfermés dans le second volume, non encore publié, de sa *Geschichte der Reliquien*.

XV^e^ siècle. Des gravures sur bois et des vitraux représentant S. Béat. Cf. Stückelberg, *Geschichte der Reliquien in der Schweiz*, t. I, pp. xi et xii.

XV-XVI^e^ siècle. Une chapelle est dédiée à S. Béat à Egg (Zurich). Cf. Lütolf, *op. cit.*, p. 22.

1521 (1621). S. Béat est un des patrons d'une chapelle à Jonenthal (Argovie). Cf. Lütolf, *op. cit.*, p. 23; *Der Geschichtsfreund*, t. XXXIX, p. 102.

1528. Les reliques de S. Béat sont retirées de la grotte. Cf. Dumermuth, *op. cit.*, p. 75-79; Murer, *op. cit.*, p. 13; Stückelberg, *op. cit.*, t. I, p. 94.

1532. Melchior Fattlin (1518-48), évêque de Constance, consacre l'église de Eggenwil et y place une relique de S. Béat. Cf. Stückelberg, *op cit.*, t. I, p. 97, n. 486.

1554. Le conseiller Rudolf Haas donne à la cathédrale de Lucerne les reliques de S. Béat qu'il avait trouvées dans les environs de Thun. Cf. Stückelberg, *Gesch. der Reliquien*, t. II; Lohner, *Geschichte der reformierten Kirche*, p. 188.

Une particularité du culte ancien de S. Béat mérite une attention spéciale; c'est la date de sa fête. Dans la liturgie actuelle, elle est fixée au 9 mai, comme celle de S. Béat de Vendôme; mais au commencement du XVI$^{e}$ siècle elle se célébrait à des jours différents (1): le 17 octobre à Kägiswyl (2) et à Zurich (3), entre le 15 et le 31 août à Zug (4). Mais ces fêtes étaient locales et non diocésaines; le choix du jour avait probablement été déterminé par quelque circonstance particu-

1560. Ullimann bâtit en 1560 une chapelle à Tschuopis (Zug) en l'honneur de S. Béat; elle fut consacrée en 1587. Cf. *Der Geschichtsfreund*, t. XXIII, p. 341; t. XL, p. 67.

1576, 9 octobre. Une relique de S. Béat est placée dans l'autel de la chapelle d'Emmeten. Cf. Stückelberg, *Gesch. der Reliquien*, t. I, n. 513. La même année, on place une relique du saint dans un autel latéral de l'église de Saint-Léger à Lunkhoven. Cf. *Der Geschichtsfreund*, t. XXXIX, p. 84-85.

1590. Wirkhart, orfèvre à Zug, cisèle pour l'église de Burglen un reliquaire sur lequel S. Béat est représenté. Cf. Stückelberg, *Gesch. der Reliquien*, t. II.

1593. On conserve des reliques à Ruswil (Lucerne). Cf. Lütolf, *op. cit.*, p. 22; Stückelberg, *Die Schweizerischen Heiligen des Mittelalters*, p. 15.

1598, 19 juillet. Le nonce Jean della Torre, évêque de Veglia (1589-1623), consacre l'église de Beggenried et y dépose une relique de S. Béat. Cf. Stückelberg, *Gesch. der Reliquien*, t. II.

1601, 3 juillet. L'évêque de Bâle, Jacques Christoff, obtient du chapitre de Lucerne une relique de S. Béat. Cf. Stückelberg, *op. cit.*, t. II.

1602, 3 mars. Un autel de la cathédrale de Lucerne est consacré à S. Béat et à S. Benoît. Cf. Lütolf, *op. cit.*, p. 20. Le nonce J. della Torre dépose une relique de S. Béat dans l'autel de S. Pierre. Cf. Stückelberg, *op. cit.*, t. I, n. 561. La chapelle renfermant cet autel s'appelait déjà du nom de Béat en 1590. Cf. *Der Geschichtsfreund*, t. XLIV, p. 9-10.

1604, 6 mai. Le maire de Fribourg demande au gouvernement de Lucerne une relique de S. Béat, pour une nouvelle chapelle érigée en son honneur. Cf. Lütolf, *op. cit.*, p. 305.

1606, 23 avril. Le nonce J. della Torre dépose une relique de S. Béat dans un autel latéral de l'église de la Sainte-Trinité à Hermetschwyl (Argovie). Cf. Stückelberg, *op. cit.*, t. I, n. 584.

1608, 30 juin. Une relique de S. Béat est scellée dans l'autel de la Sainte-Vierge à Engelberg. Cf. Stückelberg, *op. cit.*, t. II.

1621, 26 avril. Jean-Antoine, suffragant de Constance (1619-1635), donne une relique de S. Béat à la chapelle d'Aristau (Argovie). Cf. Stückelberg, *op. cit.*, t. I. n. 617.

1644, 21 août. Lors de sa reconstruction, la cathédrale de Lucerne prit S. Béat comme troisième patron. Cf. Lütolf, *op. cit.*, p. 1.

1648. Il y avait à cette date à Ranft (Unterwalden), dans la chapelle de la Vierge, un tableau d'autel dont les volets peints représentaient S. Béat et le B. Nicolas de Flue. Cf. Lütolf, *op. cit.*, p. 22, n. 1.

(1) Dumermuth, *op. cit.*, p. 73-74. — (2) C'est la date indiquée dans un calendrier de Sarnen, écrit en 1500 environ. — (3) La confrérie de S. Béat établie à Zurich célébrait déjà la fête le 17 octobre au commencement du XVI$^{e}$ siècle. Cf. *Archives suisses des traditions populaires*, t. IX (1905), p. 155. — (4) Cf. le calendrier d'Eberhard, écrit en 1484.

lière, translation de reliques ou consécration d'autel; chacune de ces communes a eu une chapelle de S. Béat. En tout cas, le fait qu'à Vendôme on le fêtait à un autre jour qu'en Suisse ne prouve pas qu'il y eut deux saints du même nom. Il faudrait sans cela admettre l'existence de deux saints Béat suisses, puisqu'il y a deux dates de célébration de la fête.

Tous ces témoignages suffisent-ils à prouver l'existence d'un apôtre de Suisse du nom de Béat? Nous ne le pensons pas. Ils se divisent en deux catégories : ceux des XII[e] et XIII[e] siècles et ceux de la fin du XV[e]. Les premiers n'indiquent pas la nationalité de S. Béat et pourraient n'intéresser que le culte d'un S. Béat étranger. Seuls donc — du moins parmi les documents publiés jusqu'à présent — ceux postérieurs au XIV[e] siècle en font explicitement un saint suisse.

L'intervalle de temps — long de près de deux siècles — qui sépare les deux séries de documents, rend bien hasardeuse toute tentative de suppléer au silence des premiers par le témoignage des autres. Et qu'on ne s'y trompe pas, l'extension du culte du S. Béat suisse à presque tous les cantons dès le XV[e] siècle ne prouve pas qu'il y ait eu un centre beaucoup plus ancien, d'où il se serait peu à peu propagé (1). Car aucune époque ne devait favoriser davantage la rapide diffusion d'une dévotion que celle où les lieux de pèlerinage se multipliaient partout en Suisse et où les admirables vertus de Nicolas de Flue attiraient dans son ermitage de Ranft des pèlerins venus de partout pour le consulter et se recommander à ses prières (2).

L'apostolat de S. Béat en Suisse n'est donc attesté qu'à partir du XV[e] siècle, époque bien tardive pour faire admettre l'existence d'un personnage que la légende dit avoir vécu aux temps apostoliques et que les historiens placent au gré de leur fantaisie entre le I[er] et le VIII[e] siècle. On objectera peut-être que l'ancienne paroisse de Beatenberg, située tout près de la grotte que visitaient les pèlerins du XV[e] et du XVI[e] siècle, établit une continuité entre les documents anciens et récents et leur donne une vraie valeur pour démontrer l'existence d'un S. Béat suisse.

Il ne paraît pas qu'il en soit ainsi. Le nom de Beatenberg, bien qu'il remonte certainement au XIII[e] siècle, ne constitue pas un élément de preuve; il est pour cela trop fréquent dans la topononymie des

(1) Cette idée a été énoncée par Mgr STAMMLER, *op. cit.*, p. 23; elle n'est pas prouvée par les faits, puisque la chapelle de Zurich et la relique d'Engelberg sont attestées plus anciennement que la paroisse de Beatenberg. — (2) A Ranft et à Sachseln (1648), les fidèles avaient joint dans leur dévotion S. Béat et le B. Nicolas. Cf. LÜTOLF, *op. cit.*, p. 22, note 1; *Der Geschichtsfreund*, t. XLVIII (1873), p. 53. La chapelle An der Grundgasse était dédiée à S. Béat et au B. Nicolas. Cf. *Der Geschichtsfreund*, t. XLVI.

pays de langue allemande. Parmi bien d'autres, citons deux exemples typiques. Il existe près de Coblence une montagne, appelée anciennement *Mons Martyrum*, sur le flanc de laquelle était bâtie la célèbre abbaye de Sainte-Marie des Martyrs. Lorsque, vers l'an 1017, l'archevêque de Trèves, Poppo, fit présent aux moines bénédictins des reliques de S. Béat, ermite de Trèves, la montagne prit le nom de *Mons S. Beati*, Beatenberg ou Beatusberg (1). Et en Suisse même, près de Brittnau en Argovie, se dresse une montagne appelée également Beatenberg, en souvenir, croit-on, d'une chapelle très ancienne de S. Béat, qui a actuellement disparu (2).

Le nom de Beatenberg ne saurait donc rien prouver à lui seul; pour le justifier il suffisait bien de la chapelle dédiée à un S. Béat, suisse ou étranger, sans qu'il faille pour cela admettre une translation de reliques (3), et moins encore y voir une preuve quelconque du séjour d'un S. Béat en cet endroit (4).

On pourrait croire que la présence, sur le flanc de la montagne, de la grotte de S. Béat donne à la dénomination de Beatenberg sa pleine signification et son importance. Rien à cet égard n'a encore été prouvé; car avant le XV^e^ siècle aucun document ne fait allusion à un rapport existant entre la grotte et la vie de S. Béat. Il y a plus, — et ceci est important, — cette caverne s'appelait originairement Drachenloch (5); elle ne reçut que plus tard le nom de Beatenloch, et enfin celui de Beatenhöhle, qu'elle porte encore maintenant. Au XVI^e^ siècle, elle était appelée indifféremment Trachenloch et Sant Batten Loch (6). Il serait très intéressant de savoir à partir de quelle époque cette dernière dénomination fut employée. S'il y a eu — comme le fait n'est pas improbable — localisation en Suisse (7) de la légende de S. Béat de Vendôme, cette grotte pouvait très naturellement lui être assignée pour ermitage. Elle est

(1) Cf. Beyer, *Urkundenbuch* (Coblence 1874), t. III passim; Friedrich Lesser, *Erzbischof Poppo von Trier (1016-1047)*, Leipzig, 1888; de Lorenzi, *Beiträge zur Geschichte sämtlicher Pfarreien der Diöcese Trier* (Trèves 1887), t. I, p. 36-37. Les reliques de ce S. Béat furent reconnues par le pape Benoît VII en 975; cf. Beyer, *op. cit.*, t. I, p. 304. — (2) Lütolf, *op. cit.*, p. 24. — (3) J. Dey, *op. cit.*, p. 263. — (4) Dumermuth, *op. cit.*, p. 66. — (5) Dumermuth, *op. cit.*, p. 5, n. 2. — (6) Cf. Valerius Anshelm, *Die Berner Chronik*, éditée par l'Historischer Verein des Kantons Bern (1884-1901), t. I-VI, passim. Le nom primitif de Drachenloch provient peut-être de la forme qu'affecte une cavité dans un rocher voisin de la grotte; vue d'un certain côté, cette échancrure rappelle assez bien, paraît-il, la forme d'un dragon; cf. Dumermuth, *op. cit.*, p. 7. Au reste, le souvenir d'un dragon se rattache à plus d'une grotte en Suisse. Près du lac de Sarnem, se trouve la grotte de Drachenhöhle; Tschudi raconte qu'elle était habitée par un dragon terrible, qui fut tué par Struth de Winkelried; cette légende est célèbre. — (7) La chapelle, dédiée à un S. Béat, qu'il est jusqu'à présent impossible de spécifier, a pu donner lieu à cette localisation.

une des plus belles du pays (1), traversée par un ruisseau, ouverte du côté du midi et offrant sur le lac de Thun un superbe panorama.

Un argument auquel certains partisans de la légende du S. Béat suisse ont attaché une très grande importance, c'est la présence de reliques dans la grotte (2). Leur authenticité, admise de temps immémorial, n'a pas été contestée, même par les partisans de la réforme.

Il est sûr qu'on a cru — au moins depuis le XV[e] siècle — conserver à Beatenberg les reliques de S. Béat, apôtre de Suisse, et qu'aucun témoignage ne contredit positivement cette croyance. Mais il est tout aussi indiscutable qu'aucune inscription ni aucun document quelconque n'atteste que ces ossements sont les reliques de S. Béat, ou même qu'avant les temps modernes on y ait cru reconnaître les restes du saint. Dès lors, on ne saurait se fier sans réserve à une identification dont les motifs nous échappent, et cela surtout dans une matière où les incertitudes, les causes d'erreur, les jugements précipités sont si fréquents.

Lorsque, le 2 avril 1904, à la suite de fouilles faites dans cette même grotte, on découvrit deux squelettes au fond d'un tombeau taillé dans le roc, on émit toute une série d'hypothèses, mais sans parvenir à une identification certaine. Nos ancêtres du moyen âge étaient moins ingénieux dans leurs conjectures, moins circonspects dans leurs affirmations et plus crédules. On comprend aisément qu'une fois accréditée, la croyance à l'authenticité des reliques n'a pas été combattue par les premiers partisans de la réforme. Il y a de cela deux bonnes raisons : c'est qu'aucun d'eux ne paraît s'être occupé de cette question et qu'il leur eût été impossible de la réfuter par une preuve directe.

Il reste encore à élucider, concernant cette grotte, plusieurs points intéressants et qui méritent l'attention d'un archéologue. Ainsi on a découvert, en 1904, un tombeau (3) taillé dans le roc, et mesurant 2 mètres de long sur 80 centimètres de large ; une ardoise la recouvrait, telle — et ceci mérite considération — qu'on n'en retrouve pas dans les environs. La tombe était orientée vers l'ouest. La date de cette sépulture n'a pas encore été établie. Il existait, au temps d'Agricola (4), un autel dans la grotte ; mais on ne sait malheureusement pas quand il a été érigé.

En terminant cette longue étude, nous devons reconnaître n'avoir trouvé ni un argument décisif, ni un ensemble de circonstances équivalant à une preuve de l'existence de S. Béat, apôtre de Suisse.

Au contraire, il existe pour nous deux raisons de douter, raisons

(1) GELPKE, *Kirchengeschichte der Schweiz*, t. I, p. 227. — (2) STAMMLER, *op. cit.*, p. 21-22. — (3) STAMMLER, *op. cit.*, p. 33-35. — (4) AGRICOLA, *op. cit.*, ch. XIV

sinon décisives, du moins fort graves. La première, c'est le silence de tous les documents anciens, de tous les martyrologes, et plus spécialement de ceux rédigés ou remaniés en Suisse, depuis l'abrégé hiéronymien de Rheinau (IX^e^ siècle) et le martyrologe de Notker (Saint-Gall, IX^e^ siècle) jusqu'au martyrologe de Bâle (texte d'Usuard, imprimé à Fribourg en Brisgau, 1584) et à celui attribué à Canisius (3^e^ édit., 1583). Il y a plus. La liturgie ancienne des diocèses suisses fait douter, elle aussi, de l'existence d'un saint Béat suisse. Car la première mention de S. Béat se trouve dans un missel de Constance imprimé en 1603, à une époque donc où la légende de l'apôtre de Suisse, depuis longtemps pleinement formée, venait d'être plus généralement accréditée par l'ouvrage du B. Canisius.

Or, l'office de S. Béat, que tous les diocèses de Suisse adoptèrent l'un après l'autre et maintinrent jusqu'en 1876 (1), contient une leçon qui commence par ces mots : *Beatus sanctitate insignis missus est a Romano Pontifice in Galliam disseminandi Evangelii causa;* et se termine ainsi : *Eius corpus postea in castro Vindecino sepulturae traditum legitur*. Dans toute la leçon, rien ne s'applique à un saint suisse, tout au saint français.

Ces deux motifs nous conseillent d'attendre de meilleurs preuves avant d'admettre l'existence d'un S. Béat, apôtre de Suisse; nous dirons donc avec Henschenius : « Nos haec cum omni reverentia ad ulte- » riorem et securiorem notitiam discutienda proponimus, nihil » detractum Helvetiis volentes, si aliquem sibi Beatum apostolum » aliunde certius probare possint (2) ».

## Appendice.

On n'a jamais étudié les rapports qui unissent entre elles les différentes Vies de S. Béat. Le caractère légendaire de ces pièces a sans doute fait négliger ce travail. Il mérite néanmoins, pensons-nous, d'être entrepris; car, ainsi qu'il est aisé de le prouver, ces biographies sont relativement anciennes. Quatre recensions, dont l'une d'elles n'est qu'un abrégé, en ont été signalées. Ce sont :

1° la Vie *BHL*. 1064, publiée par Henschenius,

2° la Vie *BHL*. 1066, publiée par Métais,

3° la Vie *BHL*. 1065, mentionnée dans le catalogue des manuscrits hagiographiques de Bruxelles,

(1) En 1876 la leçon fut modifiée : *Beatus sanctitate insignis missus est a Romano Pontifice, fortasse iam a Sancto Petro, in nostras partes in Galliam... Eius corpus postea in antro inter lacus helveticos sepulturae traditum legitur.* — (2) *Act. SS.*, Mai t. II, p. 368.

4° la notice consacrée à S. Béat par Wolfhard d'Herrieden dans son martyrologe, qui a été étudié au tome XVII de cette revue.

Ces biographies se partagent en deux groupes nettement distincts : d'une part la Vie *BHL.* 1066, de l'autre les Vies *BHL.* 1064 et 1065, ainsi que l'abrégé du martyrologe. Il est malaisé de déterminer lequel parmi ces documents est le plus ancien. Métais, cependant, n'hésite pas à préférer le texte qu'il avait découvert. « Que l'on compare, écrit-il (p. 11-12), la Vie de S. Béat d'après le manuscrit de Chartres du XI[e] siècle, avec celle des Grands Bollandistes, et l'on se convaincra de suite de toute la différence qui existe entre elles, et, par suite, de l'intérêt qu'il y avait pour nous à l'exhumer de l'oubli, où elle gisait depuis des siècles comme dans un tombeau. » Et il ajoute en note : « Sans doute, les faits racontés sont les mêmes, et cela prouve que notre document n'a pas moins d'autorité que celui des Bollandistes; mais quelle différence de style, tout à l'avantage du premier! » Il nous est impossible de voir ne fût-ce qu'une apparence de démonstration dans les considérations de l'érudit abbé. Tout ce que l'on peut dire, c'est que le texte qu'il a publié (*BHL.* 1066) a été de bonne heure assez répandu dans le pays de la Loire; on le retrouve en effet dans plusieurs manuscrits de même provenance conservés actuellement à Chartres, au Mans, à Paris, à Rome (1). De plus, c'est à cette rédaction de la Vie de S. Béat qu'ont été empruntées les leçons et les hymnes liturgiques en usage dans l'église de Vendôme et dans les diocèses limitrophes. Et à ce propos, il est fort curieux de remarquer que, même dans le diocèse de Laon, qui, non content de posséder les reliques du saint, contestait aux Vendômois l'honneur de posséder la grotte où il était mort, les leçons de l'office de S. Béat étaient extraites, dès le XII[e] siècle, de cette même Vie *BHL.* 1066 (2), retouchée sans doute dans le sens des revendications laonnoises.

Sur le nom de l'auteur de cette biographie et la date de sa composition, on n'a aucun renseignement. On sait seulement qu'elle est ancienne, car on la rencontre déjà dans un manuscrit du X[e] siècle (3); elle y est précédée d'un long prologue, encore inédit, que l'on retrouve dans un manuscrit de la bibliothèque du Mans (4).

(1) Chartres, ms. 150, 190, 192, 193; Le Mans, ms. 217; Paris, Bibl. Nat., lat. 5280, 5296; Rome, Vaticane, ms. de la Reine 318 (il provient de Fleury). Le même texte se trouve encore dans le ms. 167 d'Avranches. — (2) Cf. U. Chevalier, *Ordinaire de l'église cathédrale de Laon, XII[e] et XIII[e] siècle* (Paris, 1897 = Bibliothèque liturgique, t. VI), p. 277 : *Lectiones leguntur in Passionario de Vita sancti Beati : « Cum per abrupta vitiorum... »* — (3) Le ms. 318 de la Reine; voir note 1. — (4) Ms. 217, du XI[e] ou du XII[e] siècle. Le prologue commence par ces mots : *Cum in nomine sanctae Trinitatis pio affectu ac reverenter veridica et stupenda sanctorum gesta narrantur...*

Ces constatations faites, on peut encore observer que la rédaction *BHL.* 1066 n'est pas sans rapport avec celles déjà mentionnées *BHL.* 1064 et 1065. Ainsi, les récits concordent trop bien pour avoir été composés indépendamment l'un de l'autre ; par endroits même on reconnaît dans tous deux la même allure de style et jusqu'à des expressions communes.

| *BHL.* 1066. | *BHL.* 1065. | *BHL.* 1064. |
|---|---|---|
| P. 28. *Inter quos etiam religiosus et christianissimus, nobiliter fide armatus, virtute decorus, fandi copia magnificus, castitate egregius, sacerdotii dignitate praeclarus, vir nomine Beatus sua sponte progrediens, Aquitaniae partibus, distractis omnibus quae suae facultatis esse poterant, velut inobs et quasi mendicus peregrinando divertit.* | N. 1. *Inter hos igitur exstitit vir Dei Beatus, nomine et religione maximus et genere nobilis sed nobilior fide, formosus decore sed candidior opere, opibus locuplex sed gratia Dei praedives. Qui ex parte substantiae suae pauperibus tribuit et ex parte ecclesiae largitus est.* | N. 1. *Inter quos exstitit vir Dei, Beatus nomine et opere, magnus et praestans religione, genere nobilis sed nobilior atque sublimior fide, forma decorus sapientia praeditus, opibus locuples sed gratia Dei praedives. Hic non duplici corde sed supplici veniens ad conversionem, substantiam suam ex parte pauperibus tribuit, ex parte ecclesiae ac fratribus divisit.* |

Ces ressemblances prouvent incontestablement qu'il y a entre ces biographies une dépendance ; elles ne suffisent pas à en déterminer la nature.

Plus instructive est la comparaison des récits du second groupe, composé des Vies *BHL.* 1064 et 1065 et de la notice du martyrologe de Wolfhard.

Les expressions qui se retrouvent dans les deux Vies sont si nombreuses qu'on peut les considérer comme deux rédactions d'une même pièce. La principale différence qu'elles présentent consiste en ce que le texte *BHL.* 1064 est assonancé par endroits, tandis que l'autre ne l'est pas. Citons à titre d'exemple :

| *BHL.* 1064. | *BHL.* 1065. |
|---|---|
| N. 2. *Arrepto itaque praedicationis itinere, non defuit ei verbum veritatis in semine, nec fructus in operatione, nec messis in retributione. Nam ad quascumque gentes venit praedicando verbum Dei, conversionis eorum plurimum meruit a Domino percipere fructum.* | N. 2. *Signis vero et virtutibus in omnibus erat clarificatus, ita ut ubicumque percurrebat eius medicabilis dex-* |

| | |
|---|---|
| *Signis vero et virtutibus in omnibus erat clarificatus, ut quoscumque morbidos aut languidos attrectaret eius dextera, salutem et sanitatem illis conferret ex divina misericordia. Nec mirum, tantae enim continentiae, innocentiae atque munditiae, ut non ei videretur esse absonum, quod in psalmo quotidie ruminabat canticum : « Innocens manibus et mundo corde, qui non accepit in vano animam suam ».* | *tera. consequens erat virtus continuata.* |

La comparaison de ces deux recensions avec l'abrégé du martyrologe permet de déterminer laquelle des deux est la plus ancienne. Car il reproduit assez fidèlement les expressions de la Vie *BHL.* 1065 et s'écarte plus de la Vie *BHL.* 1064, ainsi qu'on peut le remarquer dans le passage suivant.

| MARTYROLOGE. | *BHL.* 1065. | *BHL.* 1064. |
|---|---|---|
| *Ibi se in caverna quadam lapide excisa non longe ab oppido constrinxit et se ipsum quasi in ergastulo trusit. Illuc namque olim serpens mirae magnitudinis fuisse narratur et* grave *in populo* generasse *excidium perhibetur.* | N. 5. *Et cum plurimos ibidem haberet solidatos ad Dei cultum, coepit curiose investigare a naviganlibus illuc accedentibus loca vel regiones singulorum vel ubi repperire valeret remotiorem ab omnibus locum. Audivit... esse ibi cavernam in lapide excisam non longe ab ipsius Castro Ledo lacu...*<br>N. 6. *Tradunt... quod serpens ibi mirae magnitudinis habitasset aliquando, qui in eadem regione, grave generasset excidium. Tunc quasi in ergastulo se retrusit in antrum...* | N. 4. *Post haec cum plurimos ibidem haberet solidatos ad Dei cultum, per quos sanctae Ecclesiae confirmaretur religionis institutum, coepit inquirere ab omnibus secretiorem ac remotiorem ab omnibus locum... Audivit a naucleris de Vendonense oppido carum sibi nuntium, esse videlicet cavernam excisam in lapide remotiore quodam, non longe a Castro Ledo....*<br>N. 5. *Tradunt... serpentem ibi mirae magnitudinis aliquando habitaculum illud possedisse, qui in eadem regione magnum excidium, tam in hominibus quam in iumentis fertur perpetrasse... Quasi in ergastulo sese retrusit in antrum...* |

Le martyrologe de Wolfhard suffit donc à prouver que le texte *BHL.* 1065 était déjà connu avant le X^e^ siècle, et partant qu'il est plus ancien que *BHL.* 1064, puisque des remaniements en prose rimée ne peuvent dater du IX^e^ siècle. Il nous a semblé dès lors qu'il y avait intérêt à publier la recension *BHL.* 1065 de la Vie de S. Béat.

Nous la donnons d'après deux manuscrits de Bruxelles, le codex 207-208, du XIII[e] siècle (= **A**) et le codex 380-382, du XV[e] siècle (= **B**). Nous avons repris, parmi les variantes de la Vie *BHL.* 1064 (= **C**), celles qui nous ont paru plus intéressantes, renvoyant pour les notes à l'édition du P. Henschenius.

H. MORETUS, S. I.

---

## Incipit vita sancti[1] Beati presbyteri[2].

**1.** Igitur quando provinciis praeerant[1] plurimis Bellices et Aquitanii[2], tota etenim Germania manu[3] regebatur publica, tum[4] saeva gentilitas venerabatur ab accolis. Unde factum est ut ad revocandam dementiam[5] plurimi adhletae[6] armati pietate et fide a sancto Petro ab urbe Roma sunt[7] directi[8], et nonnulli sponte, ut seminarium Dei doctrinae spargerent[9] et gentes revocarent[10] ad gratiam et de credentium turba persultaret ecclesia. Inter hos[11] igitur[12] exstitit vir Dei Beatus nomine et religione maximus, et genere nobilis sed nobilior fide, formosus[13] decore sed candidior opere, opibus[14] locuplex[15] sed gratia Dei praedives; qui[16] ex parte substantiae[17] suae[18] pauperibus tribuit et ex parte ecclesiae largitus est[19], nihilque[20] sibi nisi indumentum simplum[21] retinuit. Timuit enim[22] illud Ananyae et Saphyrae[23] exemplum vel supplicium, et maxime dicentem Dominum[24] : *Qui non renuntiaverit*
*Luc.* 14, 33. *cunctis*[25] *quae possidet, non potest meus esse discipulus.*

**2.** Sic ergo[1] nudus et in Christo armatus peregrinationem traditur fuisse aggressus, ut dum inter notos venerabatur maximus, inter ignotos putaretur mendicus; et de hoc magis laetabatur sanctus quod nec peram[2] secum habebat[3] in usibus. Signis vero et virtutibus in omnibus erat clarificatus, ita[4] ut ubicumque percurrebat eius medicabilis[5] dextera, consequens erat virtus continuata. Iam enim, carne praemortua, mens tamen indesinenter desiderabat caelestia et psalmorum carmina sine cessatione personabat in labiis[6].

[1] *om.* B, *in quo add. al. man.* maximi. — [2] quod est septimo ydus maii *add.* B.

1. — [1] *om.* B. — [2] Aquitanicis B. — [3] manus B. — [4] tunc B. — [5] clementiam A; revocanda demencia B; ad revocandos populos a sua dementia C. — [6] adletae B. — [7] *om.* B. — [8] districte B. — [9] *om.* B. — [10] vocarent B. — [11] quos B. — [12] *om.* B. — [13] forma B. — [14] *ita* A *post corr.*, C; operibus A *ante corr.*, B. — [15] locuples B. — [16] *om.* B. — [17] substanciam B. — [18] *om.* B. — [19] (l. e.) e. l. B. — [20] -que *om.* B. — [21] simplex B. — [22] *om.* B. — [23] vel *add.* B. — [24] dicente Domino B. — [25] cuncta A.

2. — [1] *om.* B. — [2] operam A. — [3] haberet B. — [4] *om.* A. — [5] medicabili B. — [6] labia B.

**3.** Perficiebat manibus opus et[1] in iunco[2] texebat fiscellam[3]: imitabatur[4] antiquorum monachorum exempla et[5] apostoli sententiam[6] servabat cum diligentia, quae[7] ait : *Qui autem*[8] *non operatur, nec*[9] *manducet*. II Thess. 3, 10. Ardebat[10] fides in pectore et religionis dignitas choruscabat in[11] facie; regenerabat[12] per lavachrum turbas et ab errore gentilitatis removebat ingentem catervam. Etenim[13] per eius praedicationem ipsi[14] idolorum veneratores manibus destruebant sua templa. Ubicumque enim habitabat, diu latere non poterat, quia peractis[15] virtutibus in[16] honore[17] summo venerabatur ab omnibus. Et si quando concedebat parum oculis somnum[18] et quiescebant[19] defessa membra, recubitabat super humum et cilicium. De cibo vero[20] et potu non est necesse[20] dicendum. Cuius per meritum[21] tanta signa famulantur post funera[22], parva et[23] urbana certe ei[24] fuerant[25] in vita.

**4.** Unum enim[1] comitem parvulum habebat sanctus in consortio[2], cui strennue impendebat servitium, adeo ut calciamenta saepe ei detraheret dilectionemque[3] impenderet, cibum vero procuraret. At[4] ille in ieiunio infatigabilis perdurabat paene[4] per triduum. Et dum pro[5] glorioso fructu per innumeras discurreret provincias gentium, divertit in civitatem Namitum[6] sitam super Ligerem fluvium; ubi a paucis christianis receptus est et honoratus more peregrino. Commoratus etenim[7] ibidem pavit multos[8] tempore parvo. Succendebat enim[9] corda cunctorum ex divino eloquio de patriarcharum principatu, de prophetarum numero, de apostolorum choro, de martyrum exercitu, de confessorum praemio, de fulgore virginum, ubi beata Maria virgo tenet principatum, seu[10] de novem ordinibus angelorum, seu de beatitudine[11] sanctorum.

**5.** Et cum plurimos ibidem haberet solidatos ad Dei cultum, coepit curiose investigare a navigantibus illuc accedentibus[1] loca vel regiones[2] singulorum, vel ubi repperire valeret remotiorem ab omnibus locum. Audivit enim dicentem unum ex naucleris de Vendonense[3] oppido esse ibi[4] cavernam in lapide excisam non

3. — [1] (opus et) *om.* A. — [2] iuncco B. — [3] fiscellas B. — [4] que *add.* B. — [5] *om.* B. — [6] (a. s.) s. a. B. — [7] de quo B. — [8] *om.* B. — [9] non A. — [10] enim *add.* B. — [11] im A. — [12] (in f. r.) *om.* B. — [13] Et B. — [14] ipsius A. — [15] pro actis B. — [16] *om.* B. — [17] more B. — [18] sopnum B. — [19] (et q.) *om.* B. — [20] (v. et p. n. e. n.) *supra rasuram al. man.* B. — [21] merita B. — [22] quae ei non *add.* B. — [23] sed B. — [24] *om.* B. — [25] fuerunt B.

4. — [1] *om.* B. — [2] secum *add.* B. — [3] et dilectionem caritatis B. — [4] (At-paene) et ipse vero infatigabilis in ieiunio perduraret B. — [5] *om.* B. — [6] Nametum B. — [7] enim B. — [8] (p. m.) *om.* B. — [9] *om.* B. — [10] sive B. — [11] beatitudinibus B.

5. — [1] accedentium A. — [2] religiones A. — [3] Vendosinensi B. — [4] *om.* B.

longe ab ipsius Castro Ledo[5] lacu[6] ad radices montis perlato[7], desuper nemore contecto. At ille cum humilitate supplicavit nauclero ut indulgentiam ei daret ascendere navem in consortio famulorum[8]. Et cum posceret[9] ab eo quem largiretur[10] naulum pro viatico, ille protulit ei libellum sacramentorum, unde divinum sacrificabat[11] sacrificium. Et cum cognovisset[12] ille[13] nihil amplius eum habere nisi solum[14] vileque[15] indumentum[16], noluit[17] accipere ab illo[18]. Et cum ascendissent[19] navem[20], dirigente Domino, prosperum habebant cursum. Et[21] aspirabat[22] eis lenis aura, unda famulabatur[23] placida, dicebantque[24] mutuo numquam talem tranquillitatem meruisse[25] habere in[26] pelago antea[27]; addentesque[28] insuper : « Certe cognoscimus[29] Dei servum, cui aqua honorem impendit, necnon et flamina[30] ventorum. » Sic, intercedente Domino, devenit ad auditum locum, contemplatusque[31] speluncam, in lapide eam cavato et remoto ab omni consortio invenit[31].

**6.** Tradunt enim de hoc habitatores eorundem[1] locorum quod serpens ibi[2] mirae magnitudinis habitasset aliquando, qui in eadem regione grave generasset excidium. Tunc quasi in ergastulo[3] se retrusit in antrum, ut faceret secundum prophetae
*Is.* 33, 16. oraculum : *Hic quippe*[4] *habitavit in excelsis petrae fortissimae*. Et
Cf. *Rom.* 5, 20. apostolus similiter dicit[5] : *Ubi habundavit delictum*[6], *superhabundavit*[7] *gratia*. Radicibus enim herbarum sustentabat corpusculum, et si quando panem sumeret aridum, pro summo ducebat convivio. Cuius virtutes pro merito famulantur ipsi[8] post transitum.

**7.** Ibidem[1] consenuit vir Dei usque ad aetatem decrepitam, signis[2] et virtutibus divinis honoratus. Felix dehinc[3] anima eius[4] migravit ad astra[5], in eodem specu a religiosis viris[6] sepultus[7]; dum enim[8] ipsa caverna hospitem illum habuerit[9] vivum, habet[10] et defunctum, et fit[11] salus plurimorum languentium.

— [5] castrolodo A. — [6] lacum B. — [7] praelato B. — [8] suorum *add.* B. — [9] poposcisset B. — [10] (ab eo q. l.) *om.* B. — [11] sanctificabat B. — [12] agnovisset B. — [13] *om.* B. — [14] solummodo B. — [15] vile B; tantum *add.* A. — [16] quo utebatur, nichil *add.* B. — [17] voluit B. — [18] ab eo accipere *(al. man. sup. ras.)* B. — [19] ascendisset B. — [20] ita *add.* B. — [21] *om.* B. — [22] enim *add.* B. — [23] famulabat B. — [24] dicentes B. — [25] antea meruimus B. — [26] im A. — [27] *om.* B. — [28] addentes B. — [29] congnoscimus B. — [30] flumina B. — [31] Deinde locum contemplatus in speluncam in lapide cavo remoto ab omni consortio repperit B.

**6.** — [1] ibidem A. — [2] ibidem B. — [3] argastulo B. — [4] *om.* B. — [5] (a. s. d.) apostolo dicente B. — [6] peccatum A. — [7] habundavit B. — [8] *om.* B.

**7.** — [1] enim *add.* B. — [2] tamen *add.* B. — [3] tandem B. — [4] *om.* B. — [5] *al. man. sup. rasuram,* B, et *add.* B. — [6] *om.* A. — [7] sepulto A. — [8] et B. — [9] habet A. — [10] haberet B. — [11] fieret B; et *add.* A.

**8**. Post haec longo insecuto spatio, Alletlia ab infantia dicata Christo in eadem urbe effulsit ex genere optimo, venerantissima populo, decorata virginitate, et primo signis[1] vulgata pro[2] ambitu et religionis fama, unde[3] longe lateque percrepuerat[4]. Praedixit ergo[5] haec[6] suis in praecepto ut, quandoquidem suppleret vitae terminum, ut[7] ubi cadaver in pace requiescebat[8] sancti Beati, suum humarent religiose corpusculum, et palam adhaesit omnibus notum[9] quod[10] dum[11] fides[12] utrosque fecerat socios[13] in caelo, tumulus ille[14] uno in loco panderetur in mundo et suppleretur de hoc dictum[15] apostoli : *Honorabile conubium*[16] *et immaculatus thorus*. Non enim unus ex se, sed pro amborum merito[17], mediante Domino, cotidie ibidem[18] signa fulgurant sine numero, sed maxime credendum[19] in[20] honore sancti Beati qui peregrinam[21] finivit vitam in saeculo, praestante domino nostro Iesu Christo[22].

*Hebr.* 13, 4.

8. — [1] praemio insignis B. — [2] divulgata per a. B. — [3] *om.* B. — [4] precrepuerat B. — [5] enim B. — [6] *om.* B. — [7] *om.* B. — [8] (in p. r.) r. in p. 8. — [9] (et-notum) palamque omnibus fuit B. — [10] *om.* A. — [11] *om.* B. — [12] quae *add.* B. — [13] (f. s.) s. f. B. — [14] *om.* B. — [15] dictu A. — [16] connubium B. — [17] per amborum merita B. — [18] ibi B. — [19] est *add.* B. — [20] pro B. — [21] pro amore Domini *add.* B. — [22] qui cum Patre et Spiritu sancto vivit et regnat in saecula saeculorum *add.* B.

# BULLETIN

## DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

---

**N. B. Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.**

170. — * P. Saintyves. **Essais de mythologie chrétienne. Les saints successeurs des dieux.** Paris, E. Noury, 1907, in-8°, 416 pp. — Le culte des saints est d'origine païenne, et nombre de dieux, dûment métamorphosés, ont été admis dans le ciel chrétien. Voilà la double thèse de M. S. Les lecteurs des *Légendes hagiographiques*, ch. VI, savent assez notre opinion sur ces matières et il suffira de dire que nous n'avons rien trouvé dans le volume de M. S. qui soit de nature à la modifier. Sous des divisions très nettes et suivant un plan en apparence très clair, l'auteur, sans se soucier de la rigueur de la démonstration — qui, souvent, n'est pas même esquissée — a accumulé une foule de faits et de citations qui n'ont pour la plupart qu'un rapport très éloigné avec l'objet spécial du livre. Il aurait pu intituler celui-ci : « Curiosités hagiographiques, » et, dans ce cas, on le traiterait volontiers avec l'indulgence que l'on témoigne à la douce manie des collectionneurs préoccupés avant tout de grossir le nombre de leurs pièces. S'il n'avait point prétendu prouver quelque chose, on songerait à peine à le troubler dans la contemplation des raretés amassées, — au prix de quel effort. Mais tout cela, visiblement, est destiné à convaincre le lecteur que les saints sont des dieux déguisés, et que les honorer c'est retomber dans l'idolâtrie. Avant d'accepter des conclusions aussi graves, il est juste de peser les arguments, ou ce qui en tient lieu.

Mais d'abord, j'ai des raisons de penser que M. S. est souvent distrait dans ses lectures, et qu'il prend ses notes avec trop de négligence. Il a lu et mis sur fiches les *Légendes hagiographiques*, ainsi que plusieurs de mes articles, et comment ne pas l'en remercier ? Mais pourquoi me faire dire, à propos de S. Silvanus et Marini (p. 103), tout juste le contraire de ce que j'ai dit ? Je n'ai jamais protesté, comme il l'affirme (p. 372), contre le rapprochement de la légende de S. Hippolyte avec celle de Thésée, mais contre une assimilation de dates qui n'a rien

à voir avec ces légendes; et à propos de S. Amphibalus, M. S. aurait bien dû se souvenir que, loin de nier l'existence du saint, j'établis au contraire son identité, tout en faisant connaître l'origine du nom qu'on lui donne. Les réfutations de M. S. valent ses distractions. Avec la plupart des épigraphistes j'ai cru pouvoir dire que le *Dis Manibus Sacrum* en tête de quelques épitaphes chrétiennes n'avait aucune portée doctrinale et que les fidèles s'en étaient servis sans arrière-pensée. « Si l'invocation aux dieux mânes était gravée sans arrière-pensée, répond M. S., c'est qu'en effet la croyance païenne relative aux morts était encore au premier plan de la pensée. » Et voilà un argument de plus en faveur de l'origine païenne du culte des saints. M. S. en apporte beaucoup d'autres, qui, je l'avoue, ne valent même pas celui-là. Ainsi, s'il faut l'en croire, l'Église, qui a canonisé tant d'objets, a transformé en saint le martyrologe lui-même, et l'honore sous le nom de Saint Almanach, le 1[er] janvier. « Ne fallait-il pas un portier de l'année pour remplacer Janus ? (p. 162). » Ce prétendu S. Almanach n'est autre que S. Almachius, qui mit fin par sa mort aux combats de gladiateurs. Le nom de *Mariahilf* (M. S. écrit *Mariahilp*), si populaire en Allemagne, a également une origine suspecte. « Le nom de la sainte Vierge y est joint à celui d'une divinité païenne qui survit également dans saint Hild... Mariahilp vaut Apollo-Granus (p. 302). » Nous en aurions pour longtemps s'il fallait peser un à un tous les « arguments » de M. Saintyves. H. D.

171. — * Heribert PLENKERS. **Untersuchungen zur Ueberlieferungsgeschichte der ältesten lateinischen Mönchsregeln.** München, Beck, 1906, in-8°, XI-100 pp., deux fac-similés en phototypie (= QUELLEN UND UNTERSUCHUNGEN ZUR LATEINISCHEN PHILOLOGIE DES MITTELALTERS, I, 3). — Ce fascicule complète le premier volume de la collection entreprise naguère par le très regretté Ludwig Traube. Il est presque tout entier rempli (p. 1-84) par deux études sur la tradition manuscrite de la Règle de S. Benoît et par deux appendices à ces études. Les spécialistes en ont dit le plus grand bien.

Un troisième appendice (p. 85-100) regarde l'hagiographie. M. P. y publie le martyrologe abrégé contenu dans le manuscrit I. III. 13 de l'Escurial (fin du VIII[e] ou commencement du IX[e] siècle); c'est le plus ancien exemplaire que l'on ait retrouvé d'un martyrologe transcrit en Espagne.

L'examen soigneux auquel l'a soumis M. P. aboutit à faire voir que cet abrégé du martyrologe hiéronymien se rattache de fort près au martyrologe de Corbie; il y a cependant aussi, dans le texte, des traces visibles de l'influence de la famille représentée par les manuscrits d'Echternach et de Reichenau. A. P.

172. — * H. DE FLAMARE. **Le plus ancien obituaire de l'abbaye de Notre-Dame de Nevers.** Nevers, Vallière, 1907, in-8°, 50 pp. Extrait du BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ NIVERNAISE DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS, t. XXII. — L'obituaire en question avait été écrit sur les marges d'un exemplaire du martyrologe d'Usuard copié dans la première moitié du XIV^e^ siècle. Ce manuscrit, dépecé par un relieur, fut employé, aux archives départementales de la Nièvre, pour consolider les dos et les coins d'anciens registres, comme aussi pour fabriquer des cartons de bureau. De nombreux fragments, patiemment cherchés et juxtaposés, ont permis à M. H. de F. de reconstituer, en tout ou partie, vingt-cinq feuillets. Il les publie intégralement, martyrologe et obituaire. Le martyrologe présente naturellement quelques variantes et additions au texte d'Usuard. A. P.

173. — * Chrysostome A. PAPADOPOULOS. **Ἱστορικαὶ Μελέται.** Jérusalem, typographie du Saint-Sépulchre, 1906, in-8°, 244 pp. — Le directeur de l'École théologique de S^te^-Croix de Jérusalem a réuni dans ce volume une série de travaux historiques qui, il le fait remarquer lui-même, n'ont entre eux aucun lien logique, mais qui tous rendent témoignage de l'érudition étendue de l'auteur. Le plus grand nombre de ces articles ont paru dans la **Νέα ἡμέρα** de Trieste, qu'il n'est pas donné à tout le monde de consulter, ou encore dans l'annuaire de l'École. Les plus importants, à notre point de vue spécial, sont les suivants : S. Paul à Athènes, d'après Ernest Curtius (p. 1-18). Causes des persécutions (p. 19-55). Pour se former une opinion sur cette question difficile, l'auteur n'a pas seulement étudié les Pères et les écrivains ecclésiastiques; les publications les plus récentes de Leblant, de Mommsen, de Boissier, de Callewaert, lui sont connues. Il a ajouté en appendice (p. 56-69) une étude sur les Actes d'Apollonius, dont il donne également le texte, d'après l'édition de Knopf. Elle est suivie (p. 70-94) du texte grec de la Passion de Perpétue et Félicité, avec une introduction. Sur les diverses dates de la commémoraison des martyres dans les livres de l'Église grecque l'auteur aurait pu consulter notre édition des synaxaires de Constantinople. L'épisode de l'histoire du paganisme en Palestine au V^e^ siècle, qui fait l'objet d'un autre article (p. 114-21), est emprunté à la Vie de S. Porphyre de Gaza par le diacre Marc. L'article qui a pour objet les sentiments de S. Jean Chrysostome à l'égard de Rome (p. 122-34), touche à un point douloureux. Vienne bientôt le jour où, dans les deux églises, on pourra aborder pareil sujet avec la sérénité de l'histoire et sans crainte de froisser personne. Nous avons à signaler encore la notice sur l'archevêque grec de Cantorbéry Théodore (p. 161-80); et comme travail d'un intérêt plus général, l'étude sur la proclamation et le couronnement des empe-

reurs de Byzance (p. 181-206). Les derniers articles sur Cyrille Lucaris (p. 207-44) sont importants pour l'histoire du Collège grec de Rome.

H. D.

174. — * **Festgabe Alois Knöpfler zur Vollendung des 60. Lebensjahres gewidmet.** München, Lentner, 1907, in-8°, VIII-348 pp. (= VERÖFFENTLICHUNGEN AUS DEM KIRCHENHISTORISCHEN SEMINAR MÜNCHEN, III, 1). — Juste hommage rendu par quelques-uns de ses disciples au successeur de Döllinger dans la chaire de Munich et au fondateur du « Séminaire d'histoire ecclésiastique », qui prospère sous sa paternelle et intelligente direction. Parmi les dix-sept travaux qui remplissent le volume et dont plusieurs sont signés de noms très avantageusement connus dans le monde de l'érudition, nous signalerons ceux qui regardent nos études. — 1. Andr. BIGELMAIR. *Die Anfänge des Christentums in Bayern* (p. 1-24). Exposé concis et solide de ce que l'on sait des origines chrétiennes en Bavière. La principale source de renseignements se trouve dans les Vies de saints (Afra, Florian, Séverin, Emmeram, Rupert, Corbinien, etc...). L'auteur est au courant des derniers travaux sur ces textes et la position qu'il prend au sujet de controverses récentes est celle d'un historien consciencieux. — * 6. P. Rupert JUD, O. S. B. *Agobards von Lyon theologische Stellung nach seinen Schriften* (p. 126-44). Un court aperçu biographique, net et précis d'ailleurs; puis un examen judicieux des ouvrages du grand évêque. C'est tout un côté de sa physionomie qui se trouve ainsi brillamment retracé. — * 9. G. PFEILSCHIFTER. *Kein neues Werk des Wulfila* (p. 192-224). Il s'agit de la Passion de S. Sabas le Goth. Comme naguère un de nos confrères (cf. *Anal. Boll.*, XXIII, 96-98), M. G. se refuse à l'inscrire dans la liste des œuvres d'Ulfilas. Le destinataire de la lettre 165 de S. Basile serait Bretanion, évêque de Tomi en Scythie, et c'est dans le clergé de Tomi qu'il faudrait chercher l'auteur de la Passion. Il y aura lieu de revenir sur cette intéressante conjecture, comme sur tout le travail de M. G., quand il aura publié son histoire de l'arianisme en Germanie, dont la présente étude semble bien être un fragment détaché. — 12. A. SEIDER. *Die Bleitafel im Sarge des hl. Valentin* (p. 254-74). L'auteur de la Vie de S. Valentin, évêque en Rhétie (*BHL.* 8462), rapporte qu'en 1090 (1), lors de la translation du saint à Passau, on trouva dans son sarcophage une plaque de plomb réduite en morceaux et sur laquelle on déchiffra, vaille que vaille, une longue inscription, un vrai récit de la vie du saint. Ce récit fort coulant et qui ne présente pas de lacune, est reproduit par le

(1) La date est incertaine; elle ne concorde en tous cas nullement avec les synchronismes qu'y ajoute le narrateur lui-même. On a proposé de lire *MCXX* au lieu de *MXC*.

narrateur au § 4 de son ouvrage. L'excellente étude de M. S. démontre à l'évidence que l'inscription est un simple faux et qu'elle a été très probablement forgée par l'auteur de la Vie. Le but du faussaire était sans doute de présenter Valentin comme l'apôtre et le premier évêque de Passau et de relever d'autant le prestige de cette église. M. S. en vient même à mettre en doute la réalité de la translation de 1090 (1120?) et, de fait, ici encore le récit de l'auteur anonyme est par plus d'un côté fort suspect. A. P.

175. — * Ludwig VON SYBEL. **Christliche Antike.** *Einführung in die altchristliche Kunst.* Erster Band. Marburg, Elwert, 1906, in-8°, VIII-308 pp., gravures. — L'auteur, qui s'est fait connaître par ses travaux sur l'art antique, nous donne cette fois une introduction à l'étude de l'art chrétien. Ce premier volume, consacré presque tout entier aux questions générales et à l'art des catacombes, est ainsi divisé : 1° Introduction; 2° les sources littéraires; 3° les idées de l'antiquité sur la vie future; 4° les catacombes; 5° architecture des catacombes; 6° peintures des catacombes; 7° le repas des bienheureux; 8° la Rédemption; 9° les bienheureux dans le ciel; 10° « syntaxe » des figures typiques. Il est visible que l'auteur s'est surtout servi, pour s'initier à l'archéologie chrétienne, des travaux allemands, et c'est le grand ouvrage de Mgr Wilpert sur les peintures des catacombes (*Anal. Boll.*, XXIII, 85) qu'il commente presque d'un bout à l'autre de son livre. On regrettera que, sauf quelques planches en couleur et un petit nombre de détails reproduits par les procédés perfectionnés actuellement en usage, l'illustration du volume ne s'inspire pas davantage de l'exemple des *Malereien* du savant prélat. Les gravures au trait ou fortement stylisées empruntées aux vieux auteurs sont parfaitement inutiles et risquent même d'agir à l'encontre de l'idée maîtresse de tout le livre de M. v. S., qui consiste à rattacher intimement l'art chrétien primitif à l'art antique. Cette idée est d'ailleurs très juste, et s'impose pour ainsi dire à priori; ceux-là seuls ont pu parler sérieusement d'un art nouveau et indépendant qui n'ont vu les monuments qu'à travers les reproductions fantaisistes des graveurs. L'auteur étudie les peintures des catacombes en archéologue et en philologue « classique », persuadé que dans sa branche spéciale il trouvera la clef de presque toutes les questions qui se posent, et il se défie beaucoup — je me plais à dire qu'il le fait entendre avec courtoisie — des préoccupations dogmatiques qui influencent trop souvent le jugement des catholiques en ces matières. Je ne nie pas que quelques-uns se soient arrêtés avec trop de complaisance à des interprétations commodes, mais peu raisonnées, que leur suggérait la doctrine et la pratique de l'Église, et je regarde comme une exagération dangereuse

de voir dans les peintures des catacombes une sorte de système théologique en images. Mais les rapprochements et les explications familières à l'école de M. v. S. ne s'imposent pas non plus dans tous les cas avec la dernière évidence, et de ce côté-là aussi il convient de se garder de l'entraînement. M. v. S. veut très sincèrement mettre sa science à l'abri de toute influence confessionnelle. Faut-il que pareille sérénité soit difficile à atteindre pour que, dès les premières pages d'un traité d'archéologie, il trouve moyen de rappeler des incidents regrettables qui se sont produits à l'occasion de la nomination d'un catholique, qui n'est pas même archéologue, à une chaire d'université! Mais n'insistons pas. Pour résoudre les problèmes obscurs qui se posent à propos des premiers monuments de la peinture chrétienne, on ne doit dédaigner aucune lumière, et il est incontestable que la connaissance de l'antiquité les éclaire souvent d'un jour inattendu. M. v. S. regarde souvent les monuments sous un autre angle que Mgr Wilpert. Il ne peut y avoir que profit à comparer leurs observations. H. D.

176. — * E. SCHWARTZ. **Christliche und jüdische Ostertafeln**, dans ABHANDLUNGEN DER KÖNIGLICHEN GESELLSCHAFT DER WISSENSCHAFTEN ZU GÖTTINGEN, N. F., t. VIII, 6 (1905), 197 pp., planches. — Le mémoire de M. S. sur les tables pascales des chrétiens et des juifs est un travail technique fort serré, où les discussions de textes se mêlent à des calculs parfois assez compliqués. Il est de ceux qu'on ne lit que la plume à la main et que l'on serait bien embarrassé d'analyser en quelques pages. Voici les divisions de cette savante étude, où sont réunis tous les matériaux pour l'histoire du calcul de la Pâque : 1° Le Cycle alexandrin; 2° le Cycle romain de 112 ans; 3° le Cycle romain de 84 ans; 4° Cycles occidentaux du Ve siècle; 5° le Cycle de 84 ans avec le « saltus » de 14 ans; 6° la célébration de Pâques le dimanche après la Pâque juive; 7° la table pascale du concile oriental de Sardique; 8° le comput juif et le martyre de Polycarpe; 9° le comput juif avant la destruction du temple; 10° le calendrier juif corrigé; 11° les sermons de S. Jean Chrysostome contre les Juifs.

Rien que par cette énumération, on voit que l'auteur a été amené à toucher, chemin faisant, des questions de chronologie dont l'hagiographe ne peut pas se désintéresser. Ainsi, la date si controversée de la mort de S. Polycarpe. Le système de M. S. l'amène à la fixer au 22 février 156. Je me contente d'indiquer, sans le discuter, ce résultat, qui appellera sans doute l'attention des spécialistes et provoquera, il faut s'y attendre, la contradiction. Nous aurions d'ailleurs, à propos de S. Polycarpe, à nous occuper de plusieurs autres travaux que nous devons nous borner, faute de temps et de place, à signaler cette fois, quitte à y revenir à un moment plus opportun. Il y a d'abord le

programme de l'Université de Göttingen, 1905, où M. Schwartz lui-même, sous le titre de *De Pionio et Polycarpo* fournit une contribution à la critique textuelle des deux Passions de Polycarpe, non sans s'occuper aussi de celle de Pionius. Je m'étonne, pour le dire en passant, qu'il se serve de la version latine de cette dernière pièce, qui a été faite sur le texte du ms. unique, le nº 359 de la Marciana. Il faudrait également examiner, et de très près, l'article de M. P. Corssen, *Die Vita Polycarpi*, dans la *Zeitschrift für neutestamentliche Wissenschaft*, 1904, p. 266-302, où l'on cherche à réhabiliter la Vie de Polycarpe attribuée à Pionius. Sur la question de chronologie, nous avons un nouvel article de M. W. Ramsay, *New evidence of the Date of Polycarp's Martyrdom*, dans l'*Expository Times*, 1907, p. 188, à propos d'une inscription qui confirmerait le système de Waddington (23 février 155). J'ajouterai, pour être complet, une note de M. E. Nestle, *Ein Gegenstück zum Gewölbe und zur Taube im Martyrium des Polycarp*, dans la *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, 1906, p. 359-60. Les Actes de S. Mamas, que cite M. N., ont probablement emprunté ces traits à la Passion de S. Polycarpe. Il y en a d'autres exemples. Ainsi, les Actes de S. Théodore.

Le chapitre de M. S. sur la chronologie des homélies de S. Jean Chrysostome contre les Juifs est un corollaire de sa thèse sur le calendrier judaïque. La question a son importance, à cause de la date de l'homélie de Noël, qui est liée à tout le système. C'est dans cette homélie que Chrysostome nous apprend que la fête du 25 décembre a été introduite à Antioche moins de dix ans auparavant. Usener avait cru devoir s'écarter de la chronologie de Tillemont et de Montfaucon, qui ne s'harmonisait pas avec ses propres calculs sur les dates des fêtes juives pour les années 386-388. Or, il avait calculé celles-ci d'après le calendrier juif réformé, et M. S. s'est appliqué à démontrer que cette réforme est postérieure au IVᵉ siècle. En conséquence, il reprend l'étude des homélies, abstraction faite de cet élément et d'après les données qu'elles renferment en elles-mêmes. La série chronologique des sermons de S. Jean Chrysostome durant sa première année de prêtrise (386) comprend les panégyriques de Sᵗᵉ Pélagie, 8 octobre, de S. Ignace, 17 octobre, de S. Philogone, 20 décembre; celui de S. Lucien est du 7 janvier 387.

L'homélie sur S. Mélèce embarrasse quelque peu M. S. Il la place après les homélies de février 387, en faisant observer que le 12 février, date à laquelle les martyrologes marquent communément la fête de S. Mélèce, n'est pas l'anniversaire de la mort de cet évêque, qui mourut durant l'été de 381. M. S. aurait dû remarquer que beaucoup de synaxaires mentionnent Mélèce au 23 août. En tout cas, la phrase de S. Chrysostome καὶ γὰρ πέμπτον ἔτος ἤδη παρέδραμεν, ἐξ

οὗ πρὸς τὸν ποθούμενον ἀπεδήμησεν Ἰησοῦν ἐκεῖνος nous ramène à l'été de 386. Quant à l'homélie sur les saintes Domnina, Bérénice et Prosdocé, elle se place également bien en 386, 391 et 397.

Dans le sixième sermon contre les juifs, il est question d'une fête de martyrs qui ne sont malheureusement pas nommés. M. Lietzmann (*Theologische Literaturzeitung*, 1906, p. 508) n'est pas éloigné de croire que le martyrologe hiéronymien pourrait bien suppléer au silence du texte. Au 8 septembre, on lit cette annonce : *In Antiochia Timothei Fausti*, qui cadrerait bien. Mais il n'y a guère moyen de s'y arrêter. Timothée et Fauste ne font pas partie du même groupe. Fauste n'est pas un martyr d'Antioche, mais un des Alexandrins nommés ce jour-là (Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, 13, 7). Il ne resterait donc que Timothée, et il n'est pas même bien sûr que la rubrique *In Antiochia* se rapporte à lui.

Nous n'insisterons pas ici sur la thèse étrange défendue par M. S. au sujet de la Pâque (*Osterbetrachtungen*, dans la *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, 1906, p. 1-33). On se trompe, dit-il, en croyant que la fête de Pâque est l'anniversaire historique de la Résurrection. Les premiers chrétiens ont entendu continuer la Pâque juive. Ce n'est que peu à peu, sous l'empire des circonstances, que la fête a pris une couleur chrétienne, pour finir par se christianiser tout à fait. Oserai-je avouer qu'après avoir essayé de suivre M. S. dans son argumentation, je m'en tiens à l'opinion traditionnelle? H. D.

177. — * R. Duval. **Anciennes littératures chrétiennes. II. La littérature syriaque**, 3e édition. Paris, Lecoffre, 1907, in-8°, xviii-430 pp. (= Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique). — Le livre de M. le professeur Duval peut se passer de nos éloges. Le public, qui en a si promptement enlevé les deux premières éditions, fera encore meilleur accueil à la troisième, où se retrouvent dans une mesure plus complète les utiles qualités qui ont assuré le succès des deux premières. M. D. a surtout visé à donner un inventaire descriptif aussi complet que possible des œuvres en langue syriaque dont il est resté quelque vestige. Il y a réussi, nous ne dirons pas au delà de ce que l'on pouvait attendre de son érudition, mais au delà des limites qu'il semblait s'être fixées lui-même. Pour des motifs inhérents à l'ordonnance du travail, sinon à la nature même d'un tel relevé, l'auteur a dû, en principe, se borner aux textes déjà publiés ou connus par les sources imprimées. Toutefois les documents demeurés manuscrits sont aussi mentionnés à l'occasion. Il s'est trouvé que cette occasion se présentait plus naturellement dans la seconde partie du livre, consacrée à la biographie des « écrivains syriaques », en sorte que cette partie a un peu l'air de reprendre, sur un autre plan, le sujet qui est

proprement celui de la première. Mais partout où elles se rencontrent, ces indications sur la littérature encore inédite sont assurées d'être bienvenues du lecteur. Celui qui en fera son profit n'aura pas le mauvais goût de remarquer que, pour être conséquent, l'auteur aurait dû les omettre systématiquement ou les donner partout. Il y a bien aussi quelque flottement dans les principes d'après lesquels la matière a été délimitée. Faut-il considérer comme appartenant à la littérature syriaque les œuvres traduites des langues étrangères ? Il semble à certains endroits que M. D. l'ait pensé, puisqu'il accorde une mention spéciale à de simples décalques dont toute l'importance tient au hasard qui en a supprimé les originaux ou les modèles immédiats : telle (p. 145) la Vie de S. Antoine (où rien d'original n'appartient à l'interprète), celle de Sévère d'Antioche par Zacharie de Mitylène (p. 152), etc. Un paragraphe spécial est même consacré (p. 159-64) aux « canons ecclésiastiques traduits du grec ». C'est pur profit pour le lecteur; à celui-ci de comprendre que l'auteur n'est pas engagé par ces précédents à détailler méthodiquement toute l'œuvre des traducteurs syriens. La même difficulté revenait, sous forme inverse, à propos d'anciennes versions grecques et orientales apparentées à des ouvrages syriaques. Parce que tels ou tels de ces textes congénères sont mentionnés incidemment, même quand ils n'ont qu'un lien problématique avec la Syrie, — comme les apocryphes arabes de basse époque signalés p. 93, — fallait-il qu'ils le fussent tous, au moins ceux qui représentent un original syriaque disparu ? On pourrait le souhaiter évidemment. Mais ici encore le souci d'être conséquent aurait conduit beaucoup plus loin qu'il ne semble à première vue, tant les anciennes littératures chrétiennes se sont librement déversées les unes dans les autres. Pour les seuls textes hagiographiques, un classement raisonné des documents propres à chaque langue et des traductions correspondantes ne sera guère praticable de longtemps. Notre *Bibliotheca hagiographica orientalis*, dont la préparation s'achève, mettra sous les yeux de chacun les preuves matérielles de cette impossibilité. Aussi ne faut-il pas s'étonner que M. D. se soit borné, dans sa dernière édition, à enregistrer, bout à bout, un certain nombre de traductions syriaques tout récemment publiées, comme s'il avait renoncé à leur trouver une place appropriée dans sa rédaction précédente. Seulement, pourquoi ce post-scriptum au chapitre des « Vies des Saints et des ascètes » est-il allé s'égarer (p. 215) après les « Histoires particulières » ?

Remarquablement complet comme nomenclature de documents, le livre de M. D. l'est beaucoup moins sur la bibliographie des travaux dont ces textes ont été l'objet. En général, l'auteur se contente d'indiquer une monographie où le point dont il s'agit est étudié *ex professo*. Comme, de plus, il s'abstient assez souvent de rappeler les avis diver-

gents et même de formuler le sien, il arrivera parfois que le lecteur en soit réduit à des données un peu maigres. Qu'en pareil cas celui ci ne regarde pas d'avance comme inutile de recourir encore à l'excellent précis de Wright, complété il y a quelques années déjà par M. le professeur Kokovtzov (**Краткій очеркъ исторіи сирійской литературы**, traduction de M[me] Turaiev, Saint-Pétersbourg, 1902). Tel qu'il est cependant, malgré les imperfections qui tiennent plutôt à l'état présent des matériaux qu'à une négligence de l'auteur, le livre de M. D. mérite d'être reçu avec une sincère reconnaissance. Très peu de savants à l'heure actuelle auraient été en mesure de l'écrire, et les plus érudits seront à chaque instant dans la nécessité d'y recourir. Nous terminons en avouant un regret qui a déjà, croyons-nous, été exprimé plus d'une fois. Pourquoi un ouvrage aussi important n'est-il pas accompagné d'une carte géographique qui en soit digne? Celle qui s'y trouve jointe ne sert vraiment qu'à attirer l'attention sur la nécessité d'un tel secours. P. P.

178. — * Henri TAUSIN. **Dictionnaire des devises ecclésiastiques.** Paris, Le Chevalier, 1907, in-8°, XX-324 pp. — L'auteur de cet ouvrage avait déjà publié, en collaboration avec A. Chassant, un *Dictionnaire des devises historiques et héraldiques* (1868, supplément en 1895) qui a rendu de bons services. Le présent répertoire en est un utile complément et permet de retrouver aisément l'attribution d'une devise isolée appartenant à un évêque ou à un dignitaire ecclésiastique. N'ayant jamais cultivé la science héraldique ni fait collection d'ex-libris, je n'ai eu d'autre ressource pour apprécier l'ouvrage que de me poser quelques problèmes dont j'avais le « corrigé » à portée de la main. Je me plais à dire que dans tous les cas l'épreuve a démontré les avantages pratiques et l'exactitude du Dictionnaire. Il est, de plus, très curieux à parcourir, et certaines devises sont bien surprenantes. Ainsi *Os patet ad vos in Christo* est celle d'un prélat nommé Gueulette; et il faut se rappeler que les nobles ont ordinairement gardé les armes de leur famille pour ne pas se scandaliser d'une devise comme celle-ci : *A mon profit*. Un bon nombre de légendes sont communes à plusieurs prélats, cela est naturel. Ce qui est plus difficile à expliquer, c'est que le même nom figure sous différentes devises. Ainsi S. G. Mgr Turinaz, évêque de Nancy, est censé avoir inscrit successivement sous son blason les mots suivants : *Misericordia et veritas, iustitia et pax* (p. 120); *Veritas, iustitia et pax* (p. 217); *Sursum corda* (p. 200). En cas pareil, les historiens de l'avenir seront heureux de connaître la date du changement de devise. H. D.

179. — * **Studies in the History and Art of the Eastern Provinces of the Roman Empire** written for the Quartercentenary of the University of Aberdeen by seven of his Graduates. Edited by W. M. Ramsay. Aberdeen, 1906, in-4°, xvi-391 pp. (= Aberdeen University Studies, n° 20).

180. — * F. et E. Cumont. **Voyage d'exploration archéologique dans le Pont et la petite Arménie.** Bruxelles, Lamertin, 1906, in-4°, paginé 108 à 375, cartes et gravures (= Studia Pontica, II).

L'Université d'Aberdeen, d'où sont sortis tant d'importants travaux sur l'histoire et la géographie de l'Asie Mineure, a publié, en souvenir de son quatrième centenaire, tout un volume d'études sur les provinces orientales de l'Empire romain. L'éditeur responsable, un maître incontesté en ces matières, songeait à y ajouter une bibliographie de l'exploration de l'Asie Mineure dans les dernières années. Souhaitons qu'il puisse reprendre le projet et dresser ce catalogue, devenu indispensable aux chercheurs et où son propre nom figurera si souvent. Voici la liste des dissertations du présent volume : 1° A. Margaret Ramsay, *Isaurian and East-Phrygian Art in the third and fourth centuries after Christ;* 2° W. M. Calder, *Smyrna as described by the orator Aelius Aristides;* 3° A. Petrie, *Epitaphs in Phrygian Greek;* 4° J. Fraser, *Inheritance by adoption and marriage in Phrygia as shown in the Epitaphs of Trophimos and his relatives;* 5° T. Callander, *Explorations in Lycaonia and Isauria, 1904;* 6° J.-G.-C. Anderson, *Paganism and Christianity in the Upper Timbris Valley;* 7° W. M. Ramsay, *Preliminary Report to the Wilson Trustees on Exploration in Phrygia and Lycaonia;* 8° Id., *The war of Moslem and Christian for the possession of Asia Minor;* 9° Id., *The Tekmoreian Guest-friends : an antichristian Society on the imperial Estates at Pisidian Antioch.* Il y a évidemment beaucoup à puiser dans ces pages, remplies de recherches originales et de textes nouveaux commentés par des spécialistes qui ont fait leurs preuves; un index analytique fort clair donne un très bon aperçu de ce qu'elles peuvent ajouter à notre connaissance de la société et de la civilisation en Asie Mineure. Parmi les sujets particulièrement intéressants pour nous, nous signalerons p. 60-62, un monument appartenant à la Lycaonie méridionale et trouvé aux environs de Gudelisin, l'ancienne Derbé, près de la route qui mène à Laranda. C'est une grande pierre tombale avec inscription en l'honneur d'un martyr : Νοῦννος καὶ Οὐαλέριος ἐκόσμησαν Παῦλον τὸν μάρτυραν μ(νήμης) χ(άριν). L'inscription avait déjà été publiée par MM. Radet et Paris (*Bulletin de correspondance hellénique,* 1886, 509), sans la forme μάρτυραν, qui est commune dans l'épigraphie phrygienne. Le martyr Paul n'est pas connu d'ailleurs. Son tombeau se trouvait probablement dans la basilique

dont les ruines ont été découvertes au même endroit. Une autre tombe très importante, à Dorla (Isaura Nova), portait les inscriptions suivantes. En haut : Νον ou Νεο]νίλλα ἐκόσμησεν τὸν μακάριον Πάπαν τὸ[ν γ]λυκύτατον καὶ πάντων φ[ί]λον; au centre, dans une couronne : φίλτατος ὁ μακάριος Πάπας ὁ τοῦ Θεοῦ φίλος μ(νήμης) χ(άριν). M[me] Ramsay écrit πάπας, qu'elle regarde comme un titre, et fait remarquer, à ce propos, que nous avons eu tort (*Anal. Boll.*, XXII, 327) d'invoquer l'emploi de ce titre contre l'antiquité et la valeur historique des Actes de Théodote (p. 22-29). D'abord, je ne puis admettre que *Papas* soit ici autre chose que le nom du défunt. Sans cela, qu'on nous dise comment il s'appelait. On fait remarquer d'ailleurs (p. 57) que Papas appartient à l'onomastique Anatolienne. Et quand cela ne serait point, les Actes de Théodote ne s'en trouveraient pas réhabilités du même coup. Enfin, il est bon de savoir que M. Harnack, que l'on appelle à la rescousse, paraît n'y plus tenir du tout (*Theologische Literaturzeitung*, 1906, p. 627). Les pp. 241-43, « la route impériale vers Lystra » sont à noter comme une contribution à la topographie des Actes de Thècle. P. 163, inscription trouvée au village de Genne, l'ancienne Kanna en Lycaonie : ὅροι τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου ιοδοτερος (the reading is hopeless, dit l'éditeur, M. Callander) Θύρσου. La pierre est en mauvais état. Ne faut-il pas lire : ἱερομάρτυρος Θύρσου ? Il serait question ici des limites d'un territoire appartenant à une église d'un S. Thyrsus. P. 125 : inscription d'Ακύλας. Je ne vois pas de raison suffisante pour reconnaître dans ce personnage, avec M. Anderson (p. 201), une victime de la persécution de 303. P. 271, à propos d'une dédicace Διῒ Δαγουστη[νῷ, que M. W. Ramsay propose de corriger en Διῒ Δαγουττηνῷ, l'auteur rappelle que Dagouta est un district ou une ville de Bithynie. A rapprocher cette annonce des synaxaires au 12 juin : τοῦ ὁσίου Ἰουλιανοῦ τοῦ εἰς τὰ Λίβα ἐν τῇ Δαγούτῃ (*Synax. Eccl. CP.*, 748). Les vues de M. Ramsay sur l'usage général, en Anatolie, de marquer les lieux sacrés par un tombeau — fût-ce un cénotaphe — méritent d'être prises en considération (pp. 273, 289). Je n'en dirai pas autant de son opinion sur le culte de la Mère de Dieu faisant revivre, au V[e] siècle, le culte païen de la Mère des dieux (p. 284). L'auteur va jusqu'à dire (p. 285) que la condition inférieure de la femme dans l'Islam est due en partie à la réaction contre le culte de la Vierge. De pareilles assertions étonnent de la part d'un savant qui a vécu en pays musulman et a lu le Coran.

Le voyage de MM. Cumont fait suite à l'exploration de M. Anderson, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs (*Anal. Boll.*, XXV, 112). Nous suivons leurs étapes avec d'autant plus d'intérêt que, par une exception trop rare chez les archéologues, ils n'ont pas dédaigné de travailler un peu pour les hagiographes. C'est de bon exemple, et on

ne viendra plus nous donner pour excuse qu'un explorateur ne peut tout de même pas emporter dans ses bagages un exemplaire des *Acta Sanctorum*. A Marsivan (p. 141), M. F. C. a retrouvé des traces de localisation de la légende de S[te] Barbe. Il se refuse, et avec raison, à identifier cette ville avec le Gelasia des hagiographes. Le donjon de S[te] Barbe à Mersivan vaut la prison de S[te] Catherine dans l'île de Chypre (cf. plus haut, p. 272). C'est dans ces parages que M. C. place la Chiliocomon, connu par S. Dorothée, ὁ ἐν Χιλιοκώμῳ (*Act. SS.*, Iun. I, 605), et le monastère τῆς χρυσῆς Πέτρας (*Synax. Eccl. CP.*, 254). En visitant Amasie, les voyageurs n'ont retrouvé ni la cathédrale où fut enseveli S. Basile, ni la basilique de S. Théodore, ni le monastère de Saint-Jean situé sur l'Acropole. Entre Amasie et Comane, les Actes de S. Basilisque fournissent des données topographiques qu'il n'a malheureusement pas été possible de reporter sur la carte. A un gros rocher, creusé de tombes, qui se dresse dans la plaine de Comane, on a rattaché le souvenir de S. Grégoire le thaumaturge, qui l'aurait miraculeusement transporté, et celui de S. Jean Chrysostome, à qui il aurait servi de retraite (pp. 253, 254). C'est le procédé classique de la légende populaire. La description de Sébaste (p. 222) par les hagiographes répond assez bien à la réalité. L'étang fameux par le supplice des Quarante martyrs « a disparu comblé par les alluvions; mais on montre encore au pied de la citadelle une prairie humide qui en occuperait la place. » On veut reconnaître les restes des thermes voisins dans une construction carrée en gros moëllons, dont la porte est actuellement enfouie dans le sol jusqu'au linteau. L'église de Saint-Grégoire l'Illuminateur est transformée en mosquée (p. 226). A Niksar (Néocésarée), il n'y a plus qu'un souvenir vague de l'église de Grégoire le thaumaturge; les églises actuelles sont insignifiantes. Kara-Hissar est probablement l'ancienne Colonia (p. 296), dont l'évêque Jean est connu (*Act. SS.*, Maii III, 16). Le pont de Kourba-Keupru (p. 303) est probablement mentionné dans les Actes des XLV martyrs de Nicopolis. De l'église de la Vierge bâtie au V[e] siècle dans cette ville par Jean, plus tard évêque de Colonia, il ne reste de trace que dans la Vie de ce saint. Arauraca, la patrie de S. Eustratius, est située, d'après les Actes du saint, à deux jours de marche de Satala sur la route de Nicopolis. M. F. C. (p. 328) se contente de donner cette indication aux explorateurs futurs.

Les Actes de S. Eustratius peuvent contenir quelques données topographiques sérieuses. Mais est-il bien prudent de chercher dans ce récit des renseignements sur la diffusion du christianisme dans le pays sous Dioclétien (p. 345)? M. F. C. croit que la mention d'un évêque de Satala au IX[e] et au XI[e] siècle ne prouve rien pour l'existence de la ville à cette date. Il croit que c'étaient des prélats *in partibus* (p. 346).

Cette explication est difficile à admettre et attribue à l'église grecque une institution relativement tardive de l'église latine. P. 135, note 5 : **'Αδραπηνῶν** est bien la leçon du Synaxaire de Sirmond (p. 673). D'autres synaxaires, tel celui des *Acta SS.*, Mart. I, 456, écrivent plus correctement **'Ανδραπηνῶν.** H. D.

**181.** — Ambroise LEDRU. **La Mort de S. Julien à Saint-Marceau,** dans LA PROVINCE DU MAINE, t. XIV (1906), pp. 273-83, 305-11.

**182.** — Ambroise LEDRU. **Saint Principe, évêque du Mans (511).** IBID., p. 241-48.

**183.** — Ambroise LEDRU. **Badégisil, évêque du Mans (581-586).** IBID., p. 337-46.

**184.** — Ambroise LEDRU. **Saint Bertrand, évêque du Mans (586-626 environ).** IBID., t. XIV (1906), p. 369-83; t. XV (1907), pp. 20-26, 49-59, 97-108, 122-34, 148-62, 227-36, 262-71.

M. L. reprend et compare les récits de la mort de S. Julien qui nous ont été rapportés au IXe siècle par les *Actus* (*BHL.* 4543), vers la fin du Xe siècle par Léthald (*BHL.* 4544) et plus récemment par quelques écrivains manceaux tels que Bondonnet, Le Corvaisier, Dom Piolin (p. 282, note 2), ceci non sans une pointe de malice. Il montre ensuite que la plus ancienne église de Saint-Marceau où, d'après Léthald, serait mort S. Julien, était consacrée à S. Martial, et que l'apôtre du Mans n'y eut un sanctuaire que vers l'année 1050. L'antique paroisse de Saint-Martial fut, à partir du XIVe siècle, régulièrement appelée *Sanctus Marcellus*, et depuis la révolution on y honore comme patron le pape S. Marcel.

Poursuivant son étude sur les évêques du Mans, M. L. rapporte successivement ce que l'on peut savoir au sujet de S. Principe, de Badégisil et de S. Bertrand. En cours de route, il signale bien des légendes, dont plusieurs, grâce à la complaisance empressée de toute une génération d'auteurs manceaux, qui se les empruntaient bénévolement et sans aucun contrôle, étaient en passe d'être réputées des faits acquis à l'histoire. L'article sur S. Principe est une bonne mise au point du sujet, où les incertitudes et les conjectures sont proposées comme telles sans ambages, et où les pieuses inventions sont résolument repoussées.

Nous n'avons pas à parler de Badégisil, personnage peu édifiant, qui n'a rien à voir avec l'hagiographie.

La vie de S. Bertrand est racontée avec plus de détail et de précision. L'histoire de Grégoire de Tours et surtout le testament du saint évêque du Mans, qui nous a été conservé intégralement dans les *Actus*, permettent de compléter, de contrôler et de rectifier au besoin les indications des *Gesta domni Bertichrammi*. M. L. du reste, à la fin de

son article, consacre plusieurs pages (p. 268-70) à relever les inexactitudes de cette Vie. Parlant du lieu de naissance du saint, le savant chanoine propose une correction ingénieuse au texte du testament. Plusieurs auteurs, s'appuyant sur cette phrase : *Basilice domni et peculiaris patrini mei Germani episcopi, qui me dulcissime enutrivit*, ont admis que S. Bertrand, né vers 553, vit le jour à Autun, où S. Germain était alors abbé du monastère de Saint-Symphorien; d'autres, qui retardaient la date de sa naissance, en concluaient qu'il était originaire du Poitou. M. L. remarque fort judicieusement que l'expression *peculiaris patrini mei* ne se comprend guère ; il propose de lui substituer celle de *peculiaris patroni mei*, le saint évêque attribuant à S. Germain le même titre qu'il donne ailleurs à S. Martin, à S. Médard de Noyon, et à S. Victeur du Mans (*Actus*, pp. 119, 132, 137). Il resterait dans cette hypothèse à déterminer dans quel sens précis S. Bertrand a dit de S. Germain *qui me dulcissime enutrivit*. Peut-être n'y fait-il qu'une allusion à la formation que, devenu membre du clergé, il reçut de l'illustre évêque de Paris.

Le récit de la vie de S. Bertrand est suivi d'une longue étude de son testament, où tous les biens laissés par le riche évêque sont groupés d'après leurs bénéficiaires. Cet exposé est rendu plus parlant par une tentative d'évaluation approximative de l'étendue et de la valeur de ces domaines. On nous dit que leur superficie totale aurait peut-être dépassé 300 000 hectares (p. 266). H. MORETUS.

185. — * W. LÜDTKE. **Die koptische Salome-Legende und das Leben des Einsiedlers Abraham.** Extrait de la ZEITSCHRIFT FÜR WISSENSCHAFTLICHE THEOLOGIE, N. F., t. XIV (1906), p. 61-65. — Dans des fragments coptes publiés récemment par M. E. Revillout, on trouve de quoi reconstituer tant bien que mal l'histoire d'une pécheresse appelée Salomé, qui fut retirée du vice par un stratagème hardi de son frère, le saint vieillard Syméon (*La sage-femme Salomé*, dans JOURNAL ASIATIQUE, X$^{e}$ sér., t. V, 409-61). Un épisode à peu près identique occupe la seconde partie des Actes de S. Abraham de Qiduna (T. J. LAMY, *Acta beati Abrahae Kidunaiae*, dans *Anal. Boll.*, X, 5-49). Il y est raconté que le saint, pour aborder sa nièce tout à fait dévoyée, feignit d'avoir recours à sa honteuse industrie, puis se fit reconnaître d'elle et finalement la convertit (l. c., p. 32 et suiv.). En comparant ces deux récits, M. Lüdtke n'a point de peine à démontrer que leur ressemblance n'est pas fortuite. Il croit pouvoir en inférer que l'auteur de la Vie d'Abraham s'est inspiré de l'apocryphe grec reflété par les fragments coptes. Cette conclusion est au moins probable. Pour aller jusqu'à dire qu'elle est certaine, il manque de savoir au juste à quel ensemble appartiennent les lambeaux de textes rajustés par

M. Revillout. M. L. proteste, comme à peu près tout le monde, contre l'idée de les attribuer à l'Évangile des XII Apôtres (p. 63-64). Mais il est bien bon de s'arrêter là et de ne pas réclamer de l'éditeur les informations strictement nécessaires, ne fût-ce que sur l'état matériel du manuscrit. Bien fin qui pourrait deviner l'âge et la provenance du document, dans l'état où celui-ci nous est livré. A vrai dire, M. L. n'y prétend pas, à telles enseignes qu'il se base principalement sur la teneur des deux récits pour établir que le copte n'est pas une imitation des Actes d'Abraham (p. 64). Mais alors est-il prudent de supposer qu'un apocryphe dont la date est à ce point flottante, soit nécessairement l'original de la situation équivoque qui est mise en scène dans l'histoire d'Abraham et de Marie? D'après M. L. lui-même, la conversion d'une pécheresse par un solitaire est un des thèmes favoris des *Vitae Patrum* (p. 64). Nous ne sommes donc pas assurés de tenir précisément le modèle exploité par le biographe de S. Abraham de Qiduna. Il n'en est pas moins probable que ce dernier a copié quelque récit qui a fait souche dans la littérature monastique grecque. Rien que de ce chef, M. L. a raison de mettre en doute que ce biographe soit S. Éphrem (p. 64-65). On était déjà assez peu disposé à le croire, malgré les arguments apportés ici-même par le regretté Mgr Lamy. Ceux que le vénétable éditeur de S. Éphrem a produits dix ans plus tard en faveur de son auteur de prédilection, ne renforcent pas sensiblement les premiers (cf. *Sancti Ephraem Syri hymni et sermones*, IV, 1-10). P. P.

186. — * Edgar J. GOODSPEED. **Index patristicus sive Clavis patrum apostolicorum operum ex editione minore Gebhardt Harnack Zahn lectionibus editionum minorum Funk et Lightfoot admissis.** Leipzig, Hinrichs, 1907, in-8°, VII-262 pp. — Personne ne contestera l'utilité des lexiques spéciaux qui rendent de si grands services aux études classiques, et c'est une heureuse pensée qu'a eue M. G. de se partager avec ses élèves le dépouillement des Pères apostoliques pour nous donner le pendant de l'*Index Homericus* de Gehring. Le relevé est très exact et très complet. Si j'avais une critique à formuler, je dirais que la nouvelle *Clavis* pèche par l'excès de ces qualités. A quoi bon, par exemple, distinguer toutes les flexions d'un même mot comme Πολύκαρπος, Πολυκάρπου, etc., car toute la déclinaison y passe. Ce n'est que dans certains cas spéciaux que pareille précision ne constitue pas un véritable luxe. A quoi bon surtout ces pages remplies des citations de l'article ὁ, ἡ, τό, etc., etc. ? Ne serait-il pas plus important de constater combien de fois l'article est omis ? Il est juste d'ajouter que la richesse du répertoire n'enlève rien à la clarté; on s'y retrouve avec la dernière facilité. Un perfectionnement à apporter dans une prochaine édition consisterait à marquer d'un signe les mots qui ne sont pas

garantis par la tradition manuscrite. Ainsi στύρακα, dans le *Martyrium Polycarpi*, 16, 1, est une conjecture de Wordsworth, très ingénieuse, mais aussi très discutable. Elle mériterait, comme les autres du même genre, d'être signalée par un astérisque. H. D.

187. — * Fedele Savio, S. I. **I monasteri antichi del Piemonte. I. Il monasterio di San Giusto di Susa.** Roma, 1907, in-8°, 16 pp. Extrait de la Rivista storica benedettina, t. II, p. 205-20. — Excellente et lumineuse étude, qui fait nettement voir qu'il faut s'en tenir, quant à l'identité du patron de l'abbaye de Suse, au récit de Raoul Glaber (*Hist*. IV, 3) : il n'est autre que S. Juste, martyr à Beauvais, dont un imposteur apporta en Piémont les prétendues reliques; Raoul était présent et dénonça dès l'abord la fraude. La soi-disant « tradition » contraire, c'est-à-dire le récit du chroniqueur de Novalaise, d'après lequel Juste serait un saint local, moine de Novalaise, martyrisé à Oulx, présente tous les caractères d'une narration légendaire et fabuleuse; toutes les assertions qu'on y rencontre sont ou formellement fausses ou invraisemblables.

La version « traditionnelle » a été défendue avec beaucoup d'habileté dans une monographie parue en 1906. Le P. Savio ne cite pas cet ouvrage, mais il l'a eu visiblement sous les yeux, et les quelques pages qu'il a écrites en présentent, avec autant de courtoisie que de science, la réfutation complète et décisive. A. P.

188. — G. Balestri, O. S. A. **Il martirio di S. Teodoro l'Orientale e de' suoi compagni Leonzio l'Arabo e Panegiris il Persiano,** dans Bessarione, sér. II, t. X (1906), pp. 151-68, 248-63; sér. III, t. II (1907), p. 34-45. — Au jugement du R. P. Balestri, la Passion de S. Théodore l'Oriental et de ses compagnons n'offre d'intérêt que pour l'histoire littéraire. Il est cependant permis de trouver que, « sotto l'aspetto critico-storico » (t. X, p. 151), ce texte, sans importance propre, pourra cependant servir à prouver que certains autres documents ne valent pas beaucoup mieux, en dépit de leurs apparences moins suspectes. C'est un genre de services qui a aussi son prix. Au simple point de vue littéraire, les mêmes raisons qui rendaient utile et opportune la publication de cette pièce, auraient peut-être conseillé d'y joindre quelques éclaircissements sommaires. Nous aurons sans doute l'occasion de revenir sur ce sujet, à propos du dernier volume de M. F.-M. Esteves Pereira, où se trouve précisément une recension éthiopienne des Actes de S. Théodore « l'Anatolien » (*Acta martyrum*, Rome, 1907, p. 123-51). L'édition du R. P. B. est faite avec le même soin et d'après la même méthode que les précédentes (cf. *Anal. Boll.*, XXIV, 395; XXV, 111, 507). Toutes les particularités du

manuscrit y sont relevées, jusqu'au plus petit détail, avec une exactitude minutieuse. Elle ne peut manquer d'être bien accueillie des philologues en quête de textes non dénaturés. Pour l'intelligence des mots **ⲟⲩⲟⲛⲓⲥⲕⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲣⲁⲅⲱⲛⲁⲣⲓⲟⲥ**, dont la traduction est laissée en suspens (t. X, p. 164), le lecteur pourra recourir à une note de M. von Lemm, qui propose de lire en cet endroit : **ⲟⲩⲛⲉⲁⲛⲓⲥⲕⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲣⲁⲅⲱⲛⲁⲣⲓⲟⲥ** : *iuvenis draconarius*, c'est-à-dire un jeune enseigne des armées romaines (*Koptische Miscellen*, dans BULLETIN DE L'ACADÉMIE DE SAINT-PÉTERSBOURG, VI[e] sér., 1907, p. 149-50). Avant tout examen, il semble assez peu probable que le fleuve **ⲧⲁⲛⲟⲩⲃⲓⲥ** soit le Danube (l. c., 165 et pass.). D'autre part, je ne vois pas quelle raison empêche le P. B. de traduire **ⲁⲣⲓⲟⲡⲁⲅⲟⲥ** par « aréopage » (ibid., p. 168). Cet « aréopage » fait, il est vrai, une étrange figure dans le contexte. Mais l'écrivain copte, qui connaissait vaguement le mot par le Nouveau Testament (*Act.* 17, 19 et suiv.), est assurément très capable de l'avoir employé au hasard. P. P.

189. — * J. BROCHET. **Saint Jérôme et ses ennemis.** Paris, Fontemoing, 1906, in-8°, XVI-494 pp.

190. — * J. BROCHET. **La Correspondance de saint Paulin de Nole et de Sulpice Sévère.** Paris, Fontemoing, 1906, in-8°, 111 pp.

191. — * Otto BARDENHEWER. **Hieronymus.** Rede beim Antritt des Rektorats der Ludwig-Maximilians Universität gehalten an 25 November 1905. München, C. Wolf & Sohn, 1905, in 4°, 21 pp.

192. — * P. DE LABRIOLLE. **Vie de Paul de Thèbes et Vie d'Hilarion par saint Jérôme.** Traduction, introduction et notes. Paris, Bloud, s. a (1907), in-8°, 71 pp. (= SCIENCE ET RELIGION, 436).

193. — * Paul WINTER. **Der literarische Charakter der Vita beati Hilarionis des Hieronymus.** Zur Gedächtnisfeier für den Senator Philipp Ferdinand Adolf JUST. Zittau, 1904, 24 pp.

194. — * Paul WINTER. **Necrologe des Hieronymus.** Zittau, R. Menzel, in-4°, 24 pp. Beilage zum *Jahresbericht* des Gymnasiums zu Zittau. Ostern 1907.

M. Brochet, qui, hier encore, était un inconnu pour la plupart de nos lecteurs, occupera bientôt, on peut le prédire, une place distinguée parmi les auteurs qui font de S. Jérôme et de son époque l'objet de leurs études de prédilection. Sous une forme qui ne sent ni l'école ni le travail pénible du critique, son livre éclaire un des côtés les plus intéressants de l'activité du grand docteur, et nous fait assister aux phases les plus mouvementées de la vie de cet ardent lutteur, qui traita

si durement les ennemis de la foi et ses propres ennemis; j'allais ajouter, et ses propres amis, car il n'était pas tendre à ceux qui lui donnaient quelque sujet de plainte. Il était facile de donner au portrait de S. Jérôme polémiste un genre d'attrait assez vulgaire et de faire ressortir le côté plutôt fâcheux de l'œuvre d'un écrivain que la passion entraîne si souvent à des excès de langage. M. B. n'a point cherché le succès de ce côté. Il traite son sujet avec une gravité et un sens de la mesure qui n'étaient pas toujours faciles à garder, et ne met aucune complaisance à relever dans l'œuvre de S. Jérôme ce que la malignité humaine s'empresse instinctivement de souligner. Les divisions de l'ouvrage sont naturelles. Les premières luttes, la défense de l'œuvre scripturaire et de la morale ascétique, remplissent la première partie du volume. La deuxième et la plus importante, celle que M. B. a travaillée avec le plus de soin, est consacrée à la querelle retentissante de S. Jérôme avec Rufin. Dans la troisième, sont racontées les dernières controverses. La discussion est bien conduite, et si l'on pouvait désirer parfois une exposition plus condensée, ce serait peut-être au détriment du caractère littéraire que M. B. a voulu garder à son livre. L'origénisme est traité avec les développements nécessaires, et l'auteur a judicieusement démêlé les causes qui ont permis de transformer en hérésiarque une des intelligences les plus élevées et les plus pures que l'Église ait possédées. Origène « subissait, dit M. B., le sort des génies initiateurs. Une fois le but atteint par leur effort, l'ingratitude des hommes et des choses leur fait un grief de n'y être point arrivés d'abord et tout seuls. Imperfections, obscurités d'expression, hardiesses d'une pensée qui, malgré elle, dépasse quelquefois le but visé, on donnait à cette poussière d'idées, résidu de sa spéculation, une cohésion qu'elle n'avait pas et on l'érigeait en doctrine sous le nom d'Origénisme. » Nous ne pouvons entrer dans le détail des questions traitées par M. B. avec une réelle compétence. L'auteur rend pleinement hommage au labeur du P. Stilting (*Act. SS.*, Sept. VIII, 401-700), tout en regrettant avec nous le caractère de *Vindiciae* que prend son commentaire. Sur la question des sentiments de S. Jérôme à l'égard de S. Jean Chysostome, le P. Baur (*Revue Bénédictine*, 1906, 430-36) n'est pas absolument de l'avis de M. B. Les deux travaux ont paru presque simultanément.

Le second ouvrage de M. B. est un complément du premier, ou plutôt un chapitre qui menaçait de l'encombrer et que l'auteur a sagement fait d'en détacher. Il s'agissait de fixer la chronologie des treize épîtres de Paulin de Nole à Sulpice Sévère, et d'éclairer par là la suite des événements contemporains. Après avoir vidé la question technique, M. B. esquisse l'histoire des relations entre les deux amis.

Le *Hieronymus* de Bardenhewer est un discours rectoral. En quelques pages, l'auteur, qui connaît son sujet comme personne, caractérise

l'homme et son œuvre si variée. Il vante surtout en lui l'écrivain, et le plus grand polygraphe de l'époque (p. 19). S. Jérôme n'est point philosophe; son influence sur le développement dogmatique est presque nulle et son exégèse est conduite par des principes peu arrêtés. Mais son talent de linguiste est remarquable, et ses traductions, où se révèle une extraordinaire souplesse à rendre d'une façon originale la pensée d'autrui, sont un beau titre de gloire.

Parmi les *Chefs-d'œuvre de la littérature hagiographique* que la librairie Bloud entreprend de publier, il faut compter sans nul doute les Vies de Paul de Thèbes et d'Hilarion, dont l'influence littéraire a été si grande au moyen âge. M. P. de Labriolle en a publié une traduction, qu'il fait précéder d'une introduction mettant le lecteur bien au courant de l'état des recherches. L'auteur que M. de L. cite plusieurs fois à propos de l'histoire du monachisme s'appelle Schiwietz et non Schwietz.

La dissertation de M. P. Winter sur la *Vita Hilarionis* mérite d'être lue attentivement. Après avoir rappelé les doutes soulevés autour du personnage d'Hilarion et repoussé, avec Zöckler, les conclusions d'un scepticisme outré, M. W. analyse très soigneusement le récit de S. Jérôme, pour en établir l'étroite connexion avec les formes littéraires de la biographie antique. On pouvait affirmer à priori cette dépendance; S. Jérôme était de son temps et nourri des classiques. Il n'était pas superflu d'en donner la preuve précise. La connaissance du genre auquel se rattache un écrit est indispensable pour en juger la portée et, d'après la catégorie où on le place, maint détail gagne ou perd en importance.

Dans une seconde dissertation, M. W. étudie les « nécrologes » de S. Jérôme, comme il les appelle, c'est-à-dire les lettres où il fait l'éloge d'un défunt. Ce sont ici les lettres sur la mort de Lea, de Blaesilla, de Népotien, dans lesquelles l'auteur cherche à retrouver la technique des anciens rhéteurs, pour la forme surtout, un peu aussi pour le fond. Certaines formules relevées par M. W. ne nous semblent pas marquer une dépendance directe de la rhétorique antique, mais devaient être entrées dans le langage courant. S'il y a quelque excès dans la recherche des parallélismes, l'ensemble mérite considération. Des travaux comme ceux de M. W. devraient se multiplier.

Un article de M. Wohlenberg, portant ce titre bizarre *Zwei Krippentheologen* (Neue kirchliche Zeitschrift, 1905, 897-903), se rapporte encore d'une certaine façon à S. Jérôme, à qui divers auteurs protestants attribuaient un dialogue pieusement naïf avec l'enfant Jésus dans la crèche. M. W. a voulu savoir qui en était le véritable auteur. Il paraît que c'est un prédicant nommé Valerius Herberger, qui publia en 1613 une *Evangelische Herz-Postilla*. Le dialogue qu'il a imaginé se trouve dans un de ses sermons de Noël. H. D

195. — J. Leipoldt. **Sinuthii archimandritae Vita et opera omnia.** Paris, Poussielgue, 1906, in-8°, 5-82 pp. (= Corpus scriptorum christianorum orientalium. *Scriptores coptici.* Textus. Series secunda, t. II). — Lorsque nous exprimions le souhait que M. Leipoldt entreprît une édition des œuvres de Schenuti (*Anal. Boll.*, XXV, 147), nous ignorions encore que les directeurs du *Corpus scriptorum orientalium* y avaient déjà pourvu. La publication est annoncée, elle est même en bonne voie d'exécution, et le jeune éditeur, qui se promettait de la mener prestement, étonné de n'avoir pas encore fini, craint déjà qu'on ne l'accuse d'ajourner son travail *ad calendas graecas* (p. 1). Que M. L. se rassure! Ce n'est pas de lenteur excessive que l'on soupçonnera jamais son talent expéditif et primesautier. Une édition complète de Schenuti est une entreprise qui veut du temps et du loisir, même si M. W. E. Crum y met la main. Pour aider ses futurs lecteurs à prendre patience, M. L. réédite à leur usage la Vie bohaïrique du fameux archimandrite du Monastère Blanc par son disciple Bêsa. C'est une idée dont personne ne s'étonnera parmi ceux qui ont pratiqué l'œuvre par trop tumultuaire où ce texte a paru pour la première fois. Fruit d'un labeur entièrement personnel, étonnante par l'étendue et la variété des matériaux accumulés, indispensable à raison des services qu'elle rend provisoirement, cette collection n'est pourtant, dans son ensemble, qu'un fonds de réserve où les coptologues de l'avenir chercheront de l'inédit quand les manuscrits n'en fourniront plus. M. L. prend l'initiative de cette rénovation et en donne l'exemple par une édition coquette et soigneuse qui a tout à fait bon air. Seulement, a-t-il été bien inspiré d'y reproduire les conjectures malencontreuses de son devancier, en les marquant, à l'occasion, d'un point exclamatif? Ces corrections rétrospectives n'ont plus qu'un intérêt purement bibliographique, et, en tout cas, leur place n'est pas au bas d'un texte qui peut prétendre à être définitif. C'est presque un manque de tenue que de laisser un travail aussi sérieux prendre l'allure d'un errata à l'édition qu'il remplace. P. P.

196. — [Luigi Bocconi]. **S. Prospero d'Aquitania e il giudizio della storia. Studio critico intorno alla nota questione dell' aquitanità del santo protettore di Reggio** a cura del sacerdote Basilio Borelli. Carpi, Ravagli, 1907, in-8°, xiii-150 pp. — L'inspirateur de cette brochure, M. l'abbé B. Borelli, a jugé bon d'imprimer en tête ce qu'il appelle « una dichiarazione opportuna » (p. iii-vi). Il y déclare que le feu est à la maison, que les incendiaires sont tels de ses confrères dans le sacerdoce : un savant et pieux chanoine de Reggio, qu'il nomme expressément, et des professeurs du séminaire, qu'il désigne en général (p. iii); ces prêtres, il leur reproche de faire œuvre

délétère et impie, œuvre insensée; il les accuse de jeter le doute SUR TOUT et de répandre dans la jeunesse studieuse la triste semence du scepticisme relativement aux choses les plus sacrées. Tout cela, continue-t-il, provient tout simplement d'un désir furieux de paraître moderne; il y a là comme un tribut qu'on a pris l'habitude de payer aux idées venues « d'oltre alpi », au rationalisme incrédule. Aussi M. B. dit-il à ses collègues « la sainte colère » et le profond dégoût que leur conduite lui inspire.

Voilà des propos extrêmement graves. Ce qui l'est bien plus, c'est que l'accusateur s'en tient à ces termes vagues. Il précise un seul cas, celui de S. Prosper, et la manière dont il en parle semble indiquer qu'il n'a pas d'autre grief déterminé. Si donc il a généralisé, s'il n'a rien d'autre à reprocher à ses confrères, on est en droit de dire que ses accusations sont aussi injustes qu'elles sont injurieuses; et ce n'est pas peu dire! Un simple regard jeté sur le livre dont elles remplissent la préface, montre 1° qu'il ne s'agit nullement de doutes élevés sur « toutes choses », mais d'une seule et unique conclusion, au sujet d'un fait d'histoire très précis; 2° qu'il ne s'agit pas des choses les plus saintes, mais d'une question purement historique et d'importance secondaire; 3° que la thèse historique en litige n'a rien de moderne, mais a, au contraire, été soutenue, depuis deux siècles au moins, par les écrivains ecclésiastiques les plus vertueux et les plus éminents... Sur quoi, en effet, porte la controverse? Sur le point de savoir si S. Prosper, patron de Reggio en Émilie et qui fut très probablement évêque de cette ville au V^e^ ou au VI^e^ siècle, doit ou peut être identifié avec le célèbre écrivain gaulois Prosper d'Aquitaine. Si l'on dit oui, à l'auréole de la sainteté viendra s'ajouter, pour le patron de Reggio, la gloire de la science théologique. Si l'on constate que non, Reggio y perdra peut-être un titre accidentel à la renommée, mais l'Église aura deux Prosper, peut-être deux saints Prosper, au lieu d'un. Quant à S. Prosper de Reggio, qu'est-ce que cela peut bien lui faire de ne pas recevoir ce qui revient en réalité à un autre, et n'y a-t-il pas une aberration véritable à dire que ceux qui ne l'identifient pas avec le théologien aquitain, l'outragent et le déshonorent (« tanto oltraggio e vergogna », p. v)?

Or, parmi ceux qui depuis trois siècles se sont occupés de la question, à peu près tout ce qui compte dans le monde de l'érudition, notamment dans le clergé savant, s'est refusé à identifier les deux personnages. Pour ne pas parler de Mommsen et de M. Holder-Egger, je cite, entre bien d'autres, le P. Sirmond, le P. Labbe, le cardinal Henri de Noris, Muratori, notre prédécesseur Henschenius, Tillemont, Dom Rivet, Dom Camille Affarosi, abbé de Saint-Prosper de Reggio, Tiraboschi, le P. Garrucci, le commandeur J.-B. de Rossi, Dom

Germain Morin, le chanoine Saccani, le chanoine Valentin et, si je suis bien informé, jusqu'au grand évêque de Reggio, Mgr Vincenzo Manicardi (cf. *Revue Bénédictine*, XII, 241). Voilà ceux qu'atteignent les invectives de M. l'abbé B.; voilà ceux sur qui retombent, en fin de compte, ses accusations de rationalisme incrédule, de scepticisme, de modernisme, etc., etc. C'est le contrepied de la vérité et du bon sens, et on ne saurait réprouver assez sévèrement ces procès de tendance, dont l'absolue injustice est encore aggravée par une inconvenante virulence de style.

Malheureusement, M. l'abbé B. a trouvé un disciple, et un disciple trop docile. C'est l'auteur de la brochure, un jeune prêtre, nous dit-il, et puisqu'il l'assure, il faut bien nous résigner à le croire. Ce jeune homme s'est donc mis à vouloir prouver que S. Prosper de Reggio et Prosper d'Aquitaine ne font qu'un. Nous avons dit quels hommes éminents par leur piété et leur savoir ont pensé autrement. Il faut voir avec quel entrain ils sont injuriés ici : « hypercritiques, ultrahypercritiques, Cassandres hystériques, sophistes... » etc. etc. Chose à peine croyable, le jeune homme parle même de jeter de la boue à la face de ceux qu'il appelle hypercritiques (p. 33). Dites-lui que des prêtres, des chanoines, des religieux, ne pensent pas que ce soit le Prosper d'Aquitaine qui est vénéré à Reggio; cet extraordinaire ecclésiastique vous répond que « nè vi ha calotta di abate, nè tonaca di frate a far sì che la cosa possa essere o addivenire altrimenti » (p. 38). Les saints eux-mêmes ne sont pas mieux traités. Il se fait que Gennade, dans son *De viris illustribus*, mêle quelque blâme aux éloges qu'il donne à Prosper d'Aquitaine. M. Bocconi l'en reprend, et il avait le droit de le faire (p. 9). Mais pour discréditer Gennade, il en vient, par pure inconsidération, j'imagine, à s'en prendre violemment à un saint : « Gennade » dit-il (ibid.), « va jusqu'à mentionner avec » honneur cet Hilaire d'Arles, qui n'a véritablement aucun mérite, à » moins que, pour Gennade, ce ne soit un mérite d'avoir des tendances » semipélagiennes bien marquées ». Or, cet Hilaire (questo Ilario) n'est autre que le grand évêque que le pape S. Léon I, son contemporain, appelait *sanctae memoriae* et qui est inscrit au Martyrologe Romain (5 mai) avec la mention : *doctrina et sanctitate conspicui*. Il va bien, notre « jeune prêtre »!

Au point de vue scientifique, l'ouvrage ne vaut pas mieux; il est nul. A part l'érudition de seconde main, que l'auteur a puisée dans l'excellent travail de Mgr Giov. Mercati, paru ici même (*Anal. Boll.*, XV, 161-256), et dans les ouvrages des savants écrivains qu'il combat (p. ex., M. le chanoine Valentin; cf. ibid., XX, 104), il accumule les erreurs de fait et les preuves d'ignorance; il témoigne surtout constamment de la plus complète incompréhension des méthodes historiques et des

devoirs du véritable historien. Son factum n'aurait pas dû nous retenir une minute, s'il n'était nécessaire de protester contre une si étrange conduite et de faire voir, par un exemple typique, à quels lamentables excès peut conduire l'esprit de clocher. A. P.

197. — J. LOTH. **Sainte-Gwentroc,** dans ANNALES DE BRETAGNE, t. XXI (1906), p. 142-43. — Savante note philologique provoquée par une question de M. l'abbé Duine, qui en a tout le premier tiré profit dans son article sur la sainte (cf. *Anal. Boll.*, XXV, 191). A. P.

198. — * R. P. Louis GOUGAUD, O. S. B. **Un point obscur de l'itinéraire de saint Colomban venant en Gaule.** Rennes, Oberthur, 1907, in-8°, 20 pp. Extrait des ANNALES DE BRETAGNE, t. XXXI, p. 327-43. — L'interprétation d'un passage de Jonas relatif au voyage de S. Colomban et de ses douze compagnons, d'Irlande en Gaule, a donné lieu à discussion. Voici le texte du moine de Bobbio : *A Brittannicis ergo sinibus progressi ad Gallias tendunt.* Or l'expression *Brittannici sinus* peut signifier soit le littoral de la Grande-Bretagne, soit celui de la Bretagne armoricaine, et c'est de cette seconde manière qu'elle a été comprise par MM. Hauck et Krusch. Il y a néanmoins, sinon une certitude, du moins de très fortes présomptions en faveur de l'opinion contraire, comme le P. G. le fait fort bien voir, et M. Krusch l'a admis (cf. *Neues Archiv...*, XXXII, 518-19). H. MORETUS.

199. — * Paul PARSY. **Saint Éloi (590-659).** Paris, Lecoffre, 1907, in-12, XII-192 pp. (Fait partie de la collection LES SAINTS). — En écrivant la Vie de S. Éloi, M. P. s'est proposé de ne négliger aucun des travaux critiques parus durant ces dernières années ; il a même eu à cœur, comme il en témoigne dans sa préface, de parcourir tous les différents théâtres de l'apostolat du saint évêque de Noyon, et au cours de son livre on s'aperçoit souvent qu'il a également consulté les traditions locales. Aussi la biographie du saint est-elle reconstituée dans ses grands traits avec toute la précision que permettent les importants travaux de M. Krusch notamment et de MM. Vacandard et Van der Essen. L'activité artistique du saint orfèvre est décrite dans un chapitre spécial, où les principaux articles publiés sur ce sujet paraissent avoir été utilisés.

En retraçant la jeunesse du saint, M. P. s'est attaché à reconstituer « la physionomie morale et les efforts d'un homme vers la sainteté » (p. VII). Pareille tentative était audacieuse, tant les détails précis nous ont été parcimonieusement transmis. Aussi bien, le travail d'analyse manque-t-il de rigueur ; il n'aboutit qu'à des hypothèses ou à des généralités.

Quelques négligences ont échappé au consciencieux auteur. Ainsi, certaines questions, celles surtout qui n'ont point encore été étudiées d'une manière définitive, sont traitées trop hâtivement; tel le chapitre sur le culte et les translations de S. Éloi. Ailleurs, des traditions locales, comme celle qui attribue à S. Éloi la fondation de Dunkerque, ont été accueillies inconsidérément. Enfin, en rapportant la légende de la domestication instantanée d'un ours sur l'ordre du saint évêque, mieux eût valu omettre ces commentaires imprécis qui laissent le lecteur perplexe sur la pensée intime de l'auteur, et énumérer plutôt les saints assez nombreux auxquels des hagiographes ont attribué la même merveille.

En dépit de ces réserves, on aime à reconnaître que M. P. a écrit une œuvre sincère, et qu'il s'est acquitté avec bonheur de la tâche si délicate d'utiliser des documents d'une valeur incontestable, mais qu'il convient de contrôler point par point. H. MORETUS.

200. — * Whitley STOKES. **The Birth and Life of St. Moling.** Paris, Champion, 1906, in-8°, 56 pp. Extrait de la REVUE CELTIQUE, t. XXVII, p. 257-312. — Publie, d'après deux copies du XIV^e/XV^e et du XVII^e siècle, une Vie irlandaise, d'allure beaucoup plus légendaire que la biographie latine *BHL.* 5988. Au reste, M. S. se borne à établir le texte, à le traduire et à y joindre quelques notes sommaires, sans s'occuper de ses rapports avec les autres récits, latins ou irlandais, relatifs au même saint. A. P.

201. — * Marguerite BONDOIS. **La Translation des saints Marcellin et Pierre. Étude sur Einhard et sa vie politique de 827 à 834.** Paris, Champion, 1907, in-8°, XVI-116 pp. (= BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES, CLX). — Deux questions qui regardent plus spécialement l'hagiographie sont traitées dans cette intéressante étude: l'attribution à Einhard de la Passion en vers des SS. Marcellin et Pierre (*BHL.* 5232) et l'attitude d'esprit de cet écrivain vis-à-vis du miracle. M^lle B. n'admet pas que l'abbé de Mülheim soit l'auteur du poème; elle rappelle que Ebert et Wattenbach (1) ont émis des doutes

(1) M^lle B., qui renvoie à la sixième édition des *Deutschlands Geschichtsquellen*, aurait pu voir dans la septième, parue en 1904, que l'opinion de Wattenbach s'était modifiée ou, plus vraisemblablement, qu'elle a été abandonnée par Traube: *Das auch die in rhythmischer Form bearbeitete Passio der Märtyrer Einhard zuzuschreiben sei, wie schon Teulet meinte, und wie eine aus Fleury stammende Handschrift angibt, ist kaum zu bezweifeln* (p. 209). Ce manuscrit de Fleury est actuellement conservé à la bibliothèque Vaticane (fonds de la Reine 318); il est à remarquer que le cahier renfermant le poème en a été arraché et a été relié dans le ms. 711.II du même fonds (fol. 96-103).

à ce sujet et prétend donner (p. 10), à l'appui de cette opinion, un argument décisif. Cette pièce, dit-elle en substance, ne peut être l'œuvre d'Einhard, puisqu'elle dépend des Actes des SS. Marcellin et Pierre (*BHL*. 5230-5231) et que ceux-ci, – à l'en croire, — ont été écrits après la mort de l'abbé, durant la seconde moitié du IX[e] siècle. A l'appui de sa thèse sur la composition tardive de cette Passion, M[lle] B. fait valoir ce fait que des groupes de martyrs distincts, celui de Marcellin et Pierre et celui d'Artemius et Pauline, y ont été arbitrairement fondus en un seul, alors qu'ils n'étaient réunis ni dans les martyrologes ni dans les itinéraires, où sont indiqués pour chacun un lieu de sépulture et une date de fête propres. Sans doute, cette Passion n'a pas été écrite par un contemporain; mais il faudrait, pour en reporter la date de composition au IX[e] siècle, des raisons convaincantes. Il est certes intéressant de remarquer que tous les martyrologes anciens, sans exception, séparent ces deux groupes de martyrs; les SS. Marcellin et Pierre sont toujours mentionnés au 2 juin, les SS. Artemius et Pauline le sont parfois au 6 du même mois, parfois aussi ils sont omis; mais de cette constante unanimité quelle conclusion peut-on tirer au sujet de la date de formation de la légende? (1) Quant aux indications des itinéraires, elles ne sont nullement en contradiction avec les Actes, où il

(1) M[lle] B. donne, au sujet de certains martyrologes, des indications surprenantes. Ainsi, elle fait remonter le martyrologe hiéronymien au IV[e] siècle (p. 14), comme si les rédactions qui nous en sont parvenues pouvaient prétendre à une aussi haute antiquité. On croit rêver en lisant au même endroit que le martyrologe d'Auxerre (*P. L.*, t. CXXXVIII, col. 1229 = Martene et Durand *Veterum scriptorum... amplissima collectio*, t. VI, col. 685-738), date du V[e] siècle. Car les noms des saints du VI[e] et du VII[e] siècle y sont mentionnés à chaque page. Ceux du VIII[e] et du IX[e] siècle sont fréquents; tels : au 13 mars S. Zacharie, pape (752), au 19 avril S. Ursmar (713), au 11 mai S. Gengoul (vers 760), au 30 mai S. Hubert (727), au 5 juin S. Boniface de Mayence (754), au 6 juin S. Pierre de Cordoue (851), au 13 juin S. Fandila (853), au 20 juillet S. Paul de Cordoue (851), au 27 août S. Georges de Cordoue (852), au 17 septembre SS. Émile et Jérémie de Cordoue (852), au 27 septembre SS. Adolphe et Jean de Cordoue (vers 825), au 7 novembre S. Willibrord (739), au 24 novembre SS[tes] Flore et Marie de Cordoue (851). Ajoutons enfin qu'on rencontre au 11 mai le nom de S. Maïeul (994) et au 15 décembre celui du pape Calixte II (1119-1124). Que nous voilà loin du V[e] siècle! A défaut d'un peu d'attention, M[lle] B. se serait épargné cette méprise en parcourant l'étude des martyrologes que MM. Duchesne et de Rossi ont mise en tête de leur édition de l'Hiéronymien. L'abrégé d'Auxerre y est parfaitement caractérisé (p. xxiii) : *Est prorsus classis historicae.* M[lle] B. cite, toujours à la page 14, le martyrologe ancien de Bède (*P. L.*, t. CXXXVIII, col. 1297), par opposition au martyrologe de Bède revu par Florus, comme si l'ouvrage de Bède avait été publié dans sa teneur originale. N'eût-il pas valu la peine de mentionner aussi (p. 10) le martyrologe d'Adon, le plus ancien, vraisemblablement, qui marque la fête des SS. Artémius et Pauline?

n'est parlé que de la sépulture des SS. Marcellin et Pierre et des circonstances extraordinaires qui l'accompagnèrent. Il n'y a donc aucune raison sérieuse de croire que ces Actes furent écrits au IX[e] siècle. Comme Adon se servit de ces Actes et que plusieurs détails qui y sont rapportés se trouvent dans Raban Maur — d'où Adon les a repris textuellement — et dans Usuard, il paraît peu probable que cette Passion ait été composée si tardivement. M. Dufourcq la reporte au VI[e] siècle avec bien plus de vraisemblance.

Précisant davantage encore l'origine de cette Passion, M[lle] B., d'accord ici avec M. Dufourcq, déclare (p. 17) que ces Actes « furent » très probablement composés d'après des traditions qui se développè» rent, non pas autour de la voie Lavicane, où les martyrs avaient été » enterrés, mais autour du cimetière de Pontien et de l'église du mont » Célius, où, par suite d'une confusion, on croyait posséder leurs » reliques ». Le texte des Actes rend cette conjecture peu probable. L'auteur paraît connaître fort bien le cimetière de la voie Lavicane. Il reproduit l'inscription que Damase fit mettre au-dessus du tombeau des SS. Marcellin et Pierre, et il indique avec précision que les saints furent ensevelis par Lucilla et Firmina à côté de S. Tiburce, dans une crypte souterraine : *...atque ibi iuxta se* [i. e. *Tiburtium*] *in inferiore parte in cripta sepelirent.* Ces détails désignent clairement le cimetière de la voie Lavicane et ils sont d'une parfaite exactitude, comme on peut le reconnaître grâce aux itinéraires et à la découverte récente de la sépulture des SS. Marcellin et Pierre. Le cimetière de la voie Lavicane est même expressément nommé dans la dernière phrase des Actes; mais comme cette indication n'est peut-être qu'une addition postérieure, nous n'insistons pas (1).

Dans une autre partie de son travail, M[lle] B. relève avec un soin minutieux les indices de la disposition d'esprit d'Einhard par rapport au miracle. A ses yeux, la question de la réalité des miracles est logiquement résolue à priori, et jamais, déclare-t-elle, les mérites des SS. Marcellin et Pierre n'ont pu redresser une colonne vertébrale tordue, ni rendre la lumière aux aveugles (p. 59, note 2). Après cette déclaration de principes, à tout le moins oiseuse, M[lle] B. recherche s'il était possible pour Einhard, étant donné sa personnalité intellectuelle,

(1) Cette phrase, comme le fait remarquer Henschenius (*Act. SS.*, Iun. t. I, p. 173, note *n*.), se rattache mal au reste du récit; elle manque dans plusieurs manuscrits, notamment dans le ms. 5771 du Vatican, écrit vers la fin du IX[e] siècle et provenant de Bobbio, ainsi que dans le ms. 318 du fonds de la Reine, qui a été écrit à Fleury au commencement du X[e] siècle. Cependant, cette addition se lit déjà dans des manuscrits du XI[e] siècle, par exemple le ms. 516 de la Reine et le ms. 7810 du Vatican, dont l'écriture bénéventane dénote l'origine italienne.

d'ajouter foi aux faits qu'il raconte (p. 59). Elle conclut en se demandant (p. 63) : « Faut-il croire à la candeur de sa dévotion? Ou faut-il » admettre, étant donnée sa culture relative, qu'il aurait dû s'étonner » un peu plus qu'il ne l'a fait ? » H. MORETUS.

**202.** — Ferdinand LOT. **Mélanges d'histoire bretonne.** I. *Les « Gesta sanctorum Rotonensium ». Date de leur composition. L'auteur.* Dans les ANNALES DE BRETAGNE, t. XXII, 1 (1906), p. 1-9. — Les gestes des saints de Redon (*BHL.* 1945) ont été écrits entre 868 et 875; ils pourraient bien avoir pour auteur Ratvili, évêque d'Alet, celui-là même à qui le diacre Bili dédia sa Vie de S. Malo (*BHL.* 5116). Le premier point est solidement établi par M. L.; le second ne dépasse pas les limites d'une honnête conjecture, mais on peut se féliciter que M. L. y ait trouvé l'occasion de recueillir, avec autant de perspicacité que de prudence, ce que l'on sait de la vie et de la famille de l'évêque Ratvili. A. P.

**203.** — G. SORDINI. **Di un sunto inedito di storia spoletina scritto nel secolo X,** dans le BOLLETTINO DELLA REGIA DEPUTAZIONE DI STORIA PATRIA PER L'UMBRIA, t. XII (1906), p. 375-83. — Notre prédécesseur le P. Pien a publié seulement des extraits de la Passion de S. Jean, évêque de Spolète (*BHL.* 4437), d'après une copie faite jadis par Jacobilli sur un des trois lectionnaires de la cathédrale de cette ville; mais la copie était très mauvaise, si bien que Pien se vit obligé de sauter les passages inguérissables. Il supprima, en particulier, un assez long éloge de la ville, qui se lisait au commencement de la Passion, immédiatement après la préface (cf. *Act. SS.*, Sept. VI, 30, num. 2; cf. 31, note *b*), et qui d'ailleurs n'avait pour ainsi dire rien à voir avec l'histoire même du saint. C'est cet éloge que M. S. vient de commenter et de publier (avec la préface de la Passion) d'après le manuscrit original. Henschen et Papebroch, lors de leur passage à Spolète en 1660, avaient eu le regret de ne pas trouver les trois lectionnaires, qui avaient disparu (cf. *Act. SS.*, t. c., 28, num. 3); mais quelques années après, comme le raconte et le prouve M. S. (p. 361-62), le chapitre de la cathédrale les recouvra, et il les possède encore; un d'entre eux est daté de l'an 1200, et les deux autres sont, paraît-il, à peu près de la même époque.

L'éloge en question est appelé par M. S. « un résumé d'histoire spolétaine ». M. S. ajoute : « écrit au X<sup>e</sup> siècle »; c'est qu'il pense que la Vie de S. Jean a été composée alors, à savoir vers la fin du X<sup>e</sup> siècle. Elle ne peut être plus ancienne, le biographe mentionnant (*Act. SS.*, t. c., 31, num. 5) la translation du corps de S. Jean faite par les soins de l'abbesse Gunderade au temps d'Otton II (973-983). D'autre part,

comme l'opuscule est dédié aux religieuses de Sainte-Euphémie de Spolète et qu'en 1016 ce monastère a été donné par l'empereur Henri II au comte Acodus (1), M. S. conclut, comme jadis le P. Pien, qu'il a été rédigé au plus tard dans les premières années du XI[e] siècle, voire à la fin du X[e]. Nous avons quelque peine à regarder cette conclusion comme certaine. En effet, est-il bien sûr que, par suite de la donation faite au comte Acodus, le monastère de Sainte-Euphémie ait cessé d'exister, je veux dire d'être occupé par les religieuses? Il ne semble pas que l'un résulte nécessairement de l'autre. Mais surtout comment concilier cette date de composition de la Passion avec les mots par lesquels débute la préface de la Passion elle-même : *Compellitis me, o sacratissimum collegium, una cum devotione ductricis vestre cenobii sancti martyris Iohannis, quod ab imo fundatum quondam in honore virginis beatissime Euphemie a devotissima Gunderada recolimus abbatissa*... L'auteur, qui écrirait donc au plus tard en 1016, se rappellerait qu' autrefois l'abbesse Gunderade — laquelle vivait du temps d'Otton II (973-983) — avait fondé le monastère? Singulière façon de parler; plus singulière encore si le biographe rédigeait son ouvrage au X[e] siècle, comme le veut M. S., et était donc, en somme, contemporain de Gunderade.

M. S. n'a pas donné du texte de l'éloge une édition critique, ni même une édition quelconque. Ce qu'il imprime, c'est une sorte de décalque incomplet, représentant les lettres qui se lisent dans le manuscrit, sans que les signes d'abréviation soient reproduits ou les abréviations résolues. Il lui a semblé « plus qu'inutile, dommageable, téméraire et peut-être même impossible » de toucher au document et d'en essayer une restitution (p. 379, note 1). Ce scrupule paraît bien étonnant, alors qu'il s'agit d'un manuscrit du XIII[e] siècle, qui visiblement ne présentait pas des difficultés spéciales. Ainsi, au lieu d'exhiber des choses informes comme celles-ci : *Hec aut. frs que plata sunt nullus plixa atq. superfluvia* (sic) *existimet* (p. 383)..., ou encore : *p. quo hec comentata fut* (sic ; lire *ſūt*), *laudib.* (ibid.)..., ou encore : *Revera eni aptissime pbatur* (p. 381) ..., etc., etc., y a-t-il rien de « dommageable, téméraire et même impossible » à imprimer : *Hec autem, fratres, que prolata* (ou *prelata*?) *sunt, nullus prolixa atque s. e. ... pro quo hec commentata sunt laudibus... Revera enim aptis-*

(1) Cf. *MG.*, Dipl. reg. et imp. t. III, p. 464. C'est certainement la donation que mentionne Pien (*Act. SS.*, t. c., p. 29, num. 5). Seulement, tandis qu'il s'agit, en réalité, d'une faveur accordée au comte Acodus sur la recommandation de l'archevêque de Cologne S. Héribert, les renseignements inexacts et incomplets que Pien avait trouvés dans Jacobilli, Ughelli, etc., lui ont fait croire que l'empereur Henri II avait donné le monastère de Sainte-Euphémie à Héribert, évêque de Spolète, pour le transformer en palais épiscopal.

*sime* (ou *apertissime?*) *probatur?* On ne peut pas dire non plus que c'était « inutile ». Car rien dans le décalque de M. S. ne nous permet de voir, — ce qu'un coup d'œil sur le manuscrit aurait fait constater, — s'il faut lire ci-dessus *prolata* ou *prelata*, *aptissime* ou *apertissime*, et ailleurs si les mots imprimés *opibus* (p. 381, l. 35) *pdita* (p. 382, l. 28) doivent être lus *opibus* ou *operibus*, *perdita* ou *prodita* ...; sans parler d'autres mots qui n'ont pas de sens, par ex. *Et quavis pius dus* (p. 383, l. 2)... c'est-à-dire : *Et quamvis pius Deus* (ou *Dominus* = *dñs?*). A. P.

**204.** — Giulio Bertoni. **Relatio translationis corporis sancti Geminiani (M. XC. IX. - M. C. VI).** Città di Castello, Lapi, 1907, in-4°, XXIV-43 pp., deux fac-similés (= Rerum italicarum scriptores. Raccolta... ordinata da L. A. Muratori. Nuova edizione... tomo VI, parte I). — Tout ce fascicule de la splendide réédition de Muratori est consacré au texte *BHL.* 3302. Celui-ci n'occupe que les pages 3 à 8, ou plutôt la moitié de ces pages. Le reste est rempli par d'utiles appendices, par une verbeuse préface, par des index, verbeux hélas! eux aussi, et vraiment bien longs (p. 27-43). Notre vive sympathie pour la si louable entreprise du nouveau Muratori nous porte à signaler ce gaspillage de papier, de beau papier. On le passerait à l'éditeur d'un luxueux ouvrage de fantaisie; est-il à sa place dans une publication scientifique comme celle-ci?

Pour republier le texte de la *Relatio*, M. B. a recherché et diligemment examiné tous les manuscrits qui nous en restent; ce n'est pas sa faute si, à part la correction d'une erreur de lecture, son édition ne représente pas un progrès sensible sur celle de Bortolotti.

M. B. regarde comme probable que la *Relatio* aurait pour auteur le chanoine Aimon, *magister scholarum* à Modène et contemporain des faits. Toutefois, selon lui, le texte *BHL.* 3302 ne serait pas l'ouvrage original d'Aimon, mais une recension interpolée à Modène (1); les interpolations, du reste, ne toucheraient en rien la substance du récit et se borneraient à quelques phrases pieuses et à des fleurs de rhétorique. Le texte original se retrouverait plus exactement dans une chronique du XVI[e] siècle, les *Annales veteres Mutinenses* d'Alexandre Tassoni, dont M. B. réédite, en regard du texte de la *Relatio* (p. 3-8), la partie relative à la translation. Que penser de la « conjecture » (p. XIX) de M. B.? Le texte de Tassoni — sauf une interpolation tardive, que M. B. explique fort bien lui-même (p. XVII) — se retrouve tout entier, généralement mot à mot, dans la *Relatio*. Celle-ci présente,

(1) A corriger p. XXI, ligne 25, une grosse faute d'impression. On y lit que le récit primitif de la translation (laquelle a été faite au commencement du XII[e] siècle) a été retouché par un évêque « del secolo X »!

en plus, une préface banale et quelques développements, assez courts d'ailleurs et de peu d'importance. Il est tout naturel de penser que le chroniqueur du XVI^e siècle a copié la *Relatio*, en élaguant çà et là tel ou tel passage, et il faudrait, pour établir l'opinion opposée et faire, au contraire, du texte *BHL.* 3302 une recension remaniée et amplifiée, des raisons bien nettes et bien décisives. Ces raisons, M. B. les a-t-il apportées ? Je n'arrive pas à m'en convaincre et il me semble qu'il s'est à peu près borné à affirmer sa thèse, sans présenter même l'apparence d'une véritable démonstration. A. P.

**205.** — * Joseph Brassinne. **Contribution à l'étude de la troisième continuation du Gesta abbatum Trudonensium.** Liége, Cormaux, 1907, in-8°, 7 pp. Extrait du Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liége, t. XV, p. 441-47. — Publie un texte conservé dans une copie de 1540 à la bibliothèque de l'Université de Liége. Il s'agit principalement des fouilles faites vers 1045 et en 1085 dans l'église de l'abbaye de Saint-Trond pour retrouver les corps des SS. Éleuthère et Trudon. C'est un fragment d'un document plus étendu, rédigé après 1169 et dans lequel M. B. croit, non sans raison, reconnaître une des sources de la troisième continuation des *Gesta abbatum Trudonensium.* A. P.

**206.** — * W. E. Crum. **Barsauma the Naked.** Extrait des Proceedings of the Society of biblical Archeology, t. XXIX (1907), pp. 135-49, 187-206, fac-similé. — En dépit de son nom syriaque, Barsauma, né et mort au Caire, est bien une gloire de l'église copte à son déclin. Aucune autre communion chrétienne, sinon peut-être celle d'Éthiopie, qui l'adopta, n'aurait songé à le mettre sur les autels. Il est difficile de ne pas trouver que ce rude pénitent avait l'esprit quelque peu dérangé. Ses Actes, plus encore que son surnom, le font apparaître comme une sorte de santon chrétien. La majeure partie de sa vie se passa sur les tas de balayures de la voirie, puis dans les souterrains et les combles de l'église Saint-Mercure, où une peinture murale le représente encore aujourd'hui. Expulsé de sa retraite par la police, il se réfugia dans le monastère de Saint-Mercure ou de Ša'rân, qui dans la suite fut appelé en mémoire de lui Deïr Barsauma Il y mourut dix-huit ans après, en 1317, le 5 du « petit mois », à l'âge de plus de 60 ans. Son histoire dut être écrite à quelque temps de là, en arabe ou en copte, M. Crum ne le décide pas. Les deux documents qu'il publie, texte arabe et fragment saïdique, peuvent tous deux passer pour représenter l'original. La langue de l'un et de l'autre est également pitoyable. Le savant éditeur, dont l'excellente méthode est connue depuis longtemps, a déployé un soin méritoire pour les rendre lisibles,

sans toutefois chercher à leur ôter l'air barbare qui est leur physionomie propre. (En réponse au point d'interrogation posé dans la note 84, p. 190, nous nous permettons de suggérer que les mss. portent en cet endroit امر الرب بحفظهم). Pour le fond de l'histoire, le nouveau texte n'ajoute rien de bien saillant au synaxaire de Barsauma, qui était déjà connu par une traduction de M. A. J. Butler (*The ancient Coptic Churches of Egypt*, II, Oxford, 1884, 374-78). Mais dans un manuscrit de Paris (Bibliothèque Nationale, arabe 282), dont il n'a pu avoir communication en temps utile, M. C. a trouvé un précis des miracles opérés par S. Barsauma et, semble-t-il, de son vivant. Il a tenu à en donner au moins une analyse. Ces historiettes, au nombre de quarante-cinq, montrent quel genre de clients avaient recours à ce singulier thaumaturge et par quels moyens extérieurs celui-ci exerçait son pouvoir. Le grotesque n'y manque pas. P. P.

207. — *Stephan BEISSEL, S. I. **Frà Angelico da Fiesole, sein Leben und seine Werke.** 2e Auflage. Freiburg im Br., Herder, 1905, in-4°, XII-128 pp., 8 planches hors texte et 89 reproductions dans le texte.

208. — * Gaston SORTAIS. **Le maître et l'élève. Frà Angelico et Benozzo Gozzoli.** Paris-Lille, Desclée, s. a., gr. in-8°, 275 pp., gravures.

209. — * Henri COCHIN. **Le bienheureux Frà Giovanni Angelico de Fiesole (1387-1455).** Paris, Lecoffre, 1906, in-12, x-286 pp., 2 phototypies (Fait partie de la collection LES SAINTS).

Malgré son sous-titre, le livre du P. Beissel est avant tout une œuvre de critique artistique. Son but est de montrer que, si les peintures du pieux dominicain sont l'expression de sa vie intérieure, la piété et le recueillement du moine n'ont nullement empêché l'artiste d'étudier et de comprendre la nature, ni de suivre les progrès de l'art, si rapides à son époque. En accompagnant Frà Angelico dans ses pérégrinations, à Fiesole, à Florence, à Orvieto, à Rome, le P. B. s'efforce aussi de démêler les différentes influences subies par son génie.

Plus exclusivement artistique encore est le livre de M. Sortais. A part une courte biographie, il est consacré tout entier à décrire les chefs-d'œuvre de Giovanni da Fiesole et de son élève Benozzo Gozzoli. La compétence et l'autorité nous manquent pour apprécier ces travaux.

Avec la Vie écrite par M. H. Cochin, nous rentrons dans le domaine de l'histoire. Car c'est avant tout l'homme qu'il se plaît à considérer dans son milieu historique et artistique. Peut-être même l'hagiographe serait-il tenté de trouver que la description du milieu retient un peu

trop l'attention de l'écrivain. M. C. lui-même avait prévu le reproche et il s'en explique dans sa préface. La véritable excuse n'est peut-être pas cellè qu'il croit. Ce qui absout sa méthode des « paysages historiques », c'est qu'aucun critique n'aurait le courage de condamner ces pages, pleines de renseignements utiles; elles résument si brillamment et si fidèlement le mouvement religieux, artistique et politique de Rome et de Florence au XV[e] siècle, qu'il faudrait plutôt remercier M. C. de les avoir écrites. Au reste, l'auteur possède les qualités nécessaires pour brosser en traits vigoureux et sûrs un tableau d'ensemble de cette première Renaissance italienne : une longue familiarité avec les paysages et les choses d'Italie, une érudition peu commune (la judicieuse biographie qui ouvre l'ouvrage, p. VI-X, en ferait foi à elle seule), un sens critique très ferme, une habileté remarquable à manier l'instrument si délicat de la conjecture. C'est grâce à elle, par exemple, qu'il parvient à reconstituer les dernières années de la vie du bienheureux, sur lesquelles les documents ne nous avaient conservé que de rares points de repère (p. 272 et suiv.). Mais cette virtuosité à se jouer parmi les « vraisemblances historiques » ne laisse pas d'inquiéter quelquefois; et tout en admirant l'ingéniosité de M. C. à tirer de légendes, parfois contradictoires, des « probabilités historiques », bien des esprits hésiteront à le suivre dans ses déductions; par exemple, au sujet de l'influence d'Angelico sur l'élection de S. Antonin au siège de Florence (p. 229-33), ou encore au sujet de la familiarité de Nicolas V avec notre peintre (p. 256), etc. Hâtons-nous de dire que la modestie et la loyauté avec lesquelles l'auteur propose ses hypothèses atténuent singulièrement les dangers de la méthode. Les Vies de saints se terminent généralement par un chapitre sur la gloire posthume. Ce chapitre, M. C. l'a omis, mais il a parlé brièvement dans sa préface du culte dont le grand artiste a été l'objet. La question avait son importance : il s'agissait de justifier la présence de cette biographie dans la collection *Les Saints*. Sans avoir jamais reçu de consécration officielle, Angelico jouit du titre de bienheureux « *ab immemorabili* ». En 1661, Papebroch constatait que ce titre lui était donné depuis longtemps par les Florentins et reconnu par les Dominicains. Sur plusieurs portraits anciens, Angelico est représenté avec les « rayons ». De nos jours, les Dominicains n'ont pas hésité à répandre, comme image de piété, une reproduction du portrait de Buti, avec les « rayons ». Enfin, le chapitre général de 1904 a demandé au saint-siège d'approuver définitivement le culte du bienheureux Frà Giovanni. E. HOCEDEZ.

210. — Josef ŠUSTA. **Ignatius von Loyola's Selbstbiographie. Eine quellengeschichtliche Studie**, dans MITTEILUNGEN DES INSTITUTS FÜR OESTERREICHISCHE GESCHICHTSFORSCHUNG, t. XXVI (1905), p. 44-106.

211. — Léonard J.-M. Cros. **Histoire de la formation d'une légende hagiographique,** dans les Études (Paris), t. CXII (1907), p. 83-99.

212. — *Juan Creixell é Iglesias d. C. d. J. **San Ignacio en Barcelona. Reseña histórica de la vida del santo en el quinquenio de 1523 à 1528**. Barcelone, F. Vidal, 1907, in-8°, 181 pp., nombreuses illustrations.

213. — **Monumenta Ignatiana** ex autographis vel ex antiquioribus exemplis collecta. Series quarta. *Scripta de sancto Ignatio de Loyola Societatis Iesu fundatore.* Tomus I. Matriti, Lopez del Horno, 1904, in-8°, 840 pp., avec portrait et fac-similé (Fait partie des Monumenta historica Societatis Iesu).

A l'aide des *Monumenta historica Societatis Iesu* et de leur précieuse annotation, M. J. Šusta s'est empressé d'exécuter un travail que l'on pouvait attendre des consciencieux éditeurs de cette collection, et que ceux-ci du reste avaient déjà promis au public savant, par exemple dans les *Epistolae P. Hieronymi Nadal,* t. III, 1902, p. 540, note 1 (1). L'autobiographie de S. Ignace de Loyola est en effet un document de premier ordre pour ses historiens; et l'examen rigoureux, auquel on vient de la soumettre, contribue à en rehausser encore la valeur. Successivement, le distingué critique expose et discute la genèse et la composition de l'ouvrage, l'usage qu'en ont fait les premiers biographes du saint, Ribadeneira, Polanco et Jean-Pierre Maffei, les particularités de la traduction latine d'A. Codretto, enfin la valeur intrinsèque de l'original.

Ces différents points ont été traités avec beaucoup de minutie et une exactitude suffisante. Si l'auteur avait pu consulter l'appendice bibliographique publié par le P. Thurston à la suite de la traduction anglaise de Rix (*The Testament of Ignatius Loyola,* p. 207-30; cf. *Anal. Boll.,* XIX, 372), il se serait apparemment épargné de laborieuses recherches. De même, l'article du P. Tacchi Venturi *Della prima edizione della vita del N. S. P. Ignazio scritta dal P. Pietro Ribadeneira* (cf. *Anal. Boll.,* XXI, 230), lui serait venu bien à propos pour compléter son étude, d'ailleurs judicieuse, des premières éditions que Ribadeneira lui-même donna de sa Vie de S. Ignace. Il est à noter en

(1) Depuis, ils ont tenu parole, avant même que parût l'étude de M. Šusta, comme on pourra le constater à la fin de cette recension ignatienne. Une note de la rédaction des *Mitteilungen* avertit, il est vrai, le lecteur que l'étude en question lui avait été remise quelques mois auparavant, donc au cours de 1904; donc en temps utile, ajouterons-nous, pour profiter du texte espagnol de l'autobiographie et de l'esquisse inédite de Laynez, mise au jour par les éditeurs des *Monumenta.* Le critique autrichien semblait appeler cette publication de tous ses vœux. Pourquoi s'est-il abstenu de la consulter?

outre que l'édition de 1583 diffère beaucoup plus que ne le prétend M. S. de celle de 1572. L'édition de 1586 s'en écarte encore davantage, et l'auteur ne s'est pas fait faute, comme l'observe avec raison le critique, d'utiliser largement Polanco et Jean-Pierre Maffei.

M. S. apprécie sévèrement, trop sévèrement, à notre humble avis, la partie de la chronique de Polanco qui regarde notre fondateur. On devrait se souvenir que Polanco n'a pas eu le temps de mettre son œuvre au point pour l'impression ; que si on a tardé jusqu'à nos jours de la livrer à la publicité, ç'a été pour de toutes autres raisons que le peu d'estime que les Jésuites lui vouaient, et qu'enfin un juge très entendu en la matière et universellement apprécié parmi nous, Nic. Orlandini, le premier historien de la Compagnie de Jésus, a montré le cas qu'il en faisait, en s'appropriant dans une large mesure le texte même de Polanco. Ce n'est pas pour avoir constaté deux ou trois légères inexactitudes dans la façon d'utiliser l'autobiographie d'Ignace qu'on est en droit de jeter le discrédit sur l'œuvre entière. En revanche, je me rallie avec plaisir à l'éloge de la Vie de S. Ignace par Jean-Pierre Maffei (p. 74) ; c'est lui qui aurait le mieux compris et commenté les paroles du maître. Et Daniel Bartoli ? M. S. ne le mentionne même pas, tandis qu'il rappelle en passant bien d'autres biographes postérieurs de S. Ignace. Ce n'est pourtant pas l'espace ni le loisir qui lui ont manqué. Car il s'attarde singulièrement à trouver des raisons, plus ou moins profondes, qui expliquent les lacunes ou, pour employer son mot, les réticences de l'autobiographie, à discuter en quelle année serait né notre fondateur — l'auteur se prononce pour 1492 — et il consacre à la fin plusieurs pages à analyser la mentalité de notre chef à la lumière des conceptions de la pschychologie moderne.

L'autobiographie sera toujours la pierre angulaire de toute véritable histoire de notre saint fondateur. Il s'en dégage une personnalité puissante, infiniment respectable et sainte. Malheureusement, il n'est pas donné à tout le monde de comprendre et d'interpréter sagement cette pièce capitale. Sous prétexte d'auréoler le thaumaturge, des biographes médiocres ou peu diligents s'en vont recueillir dans les traditions légendaires des traits douteux, qui n'aboutissent qu'à rapetisser la plus vénérée des mémoires. Telle est la fable de la poule ressuscitée par S. Ignace à Manrèse, en 1522, et dont l'intrépide P. Cros vient de faire bonne justice dans les *Études*.

C'est sans doute pour avoir rencontré ce récit inconsistant dans un livre où il ne méritait à aucun titre de figurer, *S. Ignacio en Barcelona* (p. 131-32), que notre confrère français a senti son ardeur de critique se rallumer. Le P. Creixell, je n'en doute pas, profitera de la leçon. On peut prédire que, tout en payant un léger tribut à l'humaine fragilité, il est en passe de devenir un maître ouvrier. Sa monogra-

phie sur les divers séjours qu'Ignace fit, de 1523 à 1528, à Barcelone, est pleine de promesses; elle dénote un chercheur patient et érudit, toujours préoccupé de ne rien avancer que sur des documents anciens. Cette disposition est excellente; encore convient-il de passer au crible de la critique ces attestations du vieux temps et de ne pas les accepter pour des oracles infaillibles, uniquement parce qu'elles datent de deux ou trois siècles. C'est le cas pour les papiers laissés en 1674 par le chanoine barcelonais François de Amigant, dont l'information est fort sujette à caution. La même circonspection défend de prendre à la lettre les révélations d'Isabelle Roses, d'Agnès Pascual et en général de tout le *devotus femineus sexus* qui intervient dans ces mémoires. Leur imagination est prompte à s'exalter, une fois qu'elle a été frappée par l'aspect religieux de quelque insigne serviteur de Dieu. Ailleurs (p. 61-67), le P. Cr. prétend que dès 1525, époque de son second séjour à Barcelone, Iñigo eut la claire vision qu'il fonderait un jour la Compagnie de Jésus, et que cette Compagnie ne serait pas astreinte à « tener habito, ni coro » (p. 63). Cette thèse ne repose sur aucun fondement solide et va à l'encontre des déclarations catégoriques de Polanco (cf. *Anal. Boll.*, XIII, 303-304) et de Laynez. En 1538, dit ce dernier, nous trouvant tous à Rome, « primeramente, sin discrepar » alguno, fué determinado que seria bien hazer una compañia, que » durase y no se acabase en nosotros » (Lettre inédite de Laynez sur S. Ignace, dans *Mon. hist. S. I.*, IGNATIANA, series IV, t. I, p. 121). De même, il importe de peser les documents, non de les compter; et l'autobiographie de S. Ignace doit servir de pierre de touche pour tous les récits postérieurs, qui ne cadrent pas avec son témoignage. Exemple. Lors de son premier voyage à Rome, il arriva à l'ancien capitaine entre Gaète et la ville éternelle de prendre sous sa protection la vertu menacée de deux pauvres mendiantes (Autobiographie, nº 38). Puisque nous possédons le témoignage même de l'acteur principal de cet épisode, à quoi bon rapporter la version complètement divergente d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans (CREIXELL, l. c., p. 54-55)? Enfin, l'écueil d'une monographie, dans le genre de celle qu'a écrite le P. Cr., étant de rapporter des infiniment petits sur de trop frêles indices, il est à craindre que plusieurs détails n'appellent quelque rectification ou un renfort de preuve. Mais je laisse à d'autres, plus versés dans l'histoire particulière de S. Ignace, de rendre ce service à mon distingué confrère, que l'on peut considérer d'ores et déjà comme un consciencieux promoteur de nos gloires familiales.

Au cours de cette revue ignatienne, il a été question à plusieurs reprises de l'autobiographie du saint; nous aurions donc mauvaise grâce de passer sous silence un premier volume consacré par les doctes

éditeurs des *Monumenta hist. S. I.* aux *Scripta de sancto Ignatio de Loyola*, où la place d'honneur est faite à la rédaction primitive du célèbre mémorial. Aussi bien le volume ayant paru en 1904, sommes-nous en retard à leur endroit, et nous allons tâcher de réparer cet oubli de notre mieux. Il serait trop long de détailler tout ce que ce volume renferme. Voici les pièces qui, outre l'autobiographie (1), méritent une mention particulière :

1° Une esquisse de la vie de notre fondateur que le P. Laynez adressa au P. Polanco dans une lettre datée de Bologne, le 17 juin 1547. Il existe de ce document précieux une double recension tellement différente l'une de l'autre que les éditeurs ont jugé à propos de les donner toutes deux (p. 99-152). De plus, ils ont eu soin de relever discrètement au bas des pages, à raison même de l'importance de la pièce, les légères défaillances de mémoire de l'auteur et de fournir au lecteur d'utiles repères chronologiques.

2° Le journal du P. Louis Gonzalès de Camara (p. 153-336), commencé le 26 janvier 1555 et qu'il faut prendre garde de confondre avec l'autobiographie de S. Ignace. Gonzalès ne se contente pas d'y consigner au jour le jour les réponses que son maître faisait à ses questions; mais il y entremêle encore une foule de traits et de propos qu'il recueillit de sa bouche en diverses occasions. C'est une sorte de mémorial spirituel, concernant beaucoup moins l'histoire d'Ignace que le régime intérieur de la Compagnie de Jésus et les obligations de notre vie religieuse, mises en lumière par la façon d'agir du chef à l'égard de ses sujets. On y trouve bien des exemples topiques, qui ont passé en partie dans les *Dictamina S. P. Ignatii* rassemblés par le P. Lancicius (p. 476-506). Il est aisé de concevoir que le journal de Gonzalès est tout particulièrement instructif pour nous, jésuites. Mais il a été rédigé en portugais et en espagnol, surtout en portugais, et l'exemplaire qui a servi aux éditeurs a été copié par un scribe qui ignorait l'une et l'autre de ces deux langues. Dans ces conditions, il est à craindre que ce monument de choix ne demeure lettre morte pour la plupart d'entre nous, à moins qu'une âme charitable ne se charge de le traduire dans une langue plus universellement connue, en l'enrichissant de notes moins laconiques que celles des éditeurs.

3° Une foule d'anecdotes, réunies par Pierre Ribadeneira (p. 337-441), apparemment en vue d'écrire une biographie de S. Ignace. Quand on tâche de se rendre compte de ce qu'il a utilisé de ces matériaux dans les éditions successives, revues et augmentées, qu'il donna de la Vie

(1) Les jésuites espagnols ont naturellement négligé d'en reproduire la version latine publiée jadis dans les *Acta SS.*, au t. VII de juillet; mais en éditeurs pratiques, ils ont conservé la numérotation des paragraphes, telle qu'elle avait été introduite dans le texte par les Bollandistes.

elle-même, il est curieux de noter ce qu'il a décidément laissé de côté; et il convient de féliciter le biographe de ce triage.

4° *Responsio P. Manarei ad quaedam Lancicii postulata*, au sujet de S. Ignace (p. 506-24). Ce petit traité, plein de finesse, de bon sens et de mesure, a déjà été publié, d'après l'original, dans les *Acta SS.*, t. VII de juillet, p. 589-94. On ne prendra pas moins de plaisir à lire la censure de la Vie de S. Ignace par Ribadeneira, édition de 1595 (*Scripta de S. Ignatio*, p. 720-25). A comparer avec la critique que fit de la première édition (1572) le B. Pierre Canisius (p. 714-20), dont il convient de retenir le magnifique témoignage sur l'activité apostolique du B. Pierre Lefebvre (p. 716-17).

5° Un second opuscule des *Memorabilia de S. Ignatio*, rassemblés par Nic. Lancicius (525-36). L'auteur date sa relation de 1634; il comptait alors près de cinquante ans de vie religieuse et il a soin, en outre, de faire remarquer qu'il fut attaché pendant plus de six ans (p. 525) au service d'Orlandini, tandis que celui-ci travaillait au premier volume de son histoire de la Compagnie de Jésus. C'est à cette circonstance sans doute que l'on est redevable de quelques utiles renseignements de bibliographie ignatienne.

6° Un texte beaucoup plus correct (cf. *Anal. Boll.*, t. XV, 374 et t. XVIII, 206) du triple procès d'Alcala de Henares, où furent mises en cause, l'an 1526-27, l'orthodoxie et la moralité d'Iñigo (p. 598-623).

7° Le dossier fort complet de la cause du P. Simon Rodriguez (p. 666-707), rappelé de Lisbonne à Rome pour y entendre juger, selon son propre désir, la façon dont il se comporta et dont il exerça le gouvernement dans la province du Portugal. Des pièces dont se compose ce dossier il ressort que le cas de Rodriguez est beaucoup plus triste encore que ne l'a exposé le P. Astrain au tome I de son *Historia de la Compañia de Jesùs en la assistencia de España* (cf. *Anal. Boll.*, XXIII, 514-15). Le dernier mot de l'enquête judiciaire avait été que jamais le coupable ne devait remettre les pieds en Portugal; et il avait pleinement accepté la sentence d'Ignace. Or à peine trois mois plus tard, en juin 1554 (p. 680-81), on s'aperçut que le pauvre homme travaillait sous main à secouer le joug de l'obéissance religieuse et à obtenir du saint-siège l'autorisation de se retirer dans quelque ermitage voisin de Lisbonne. On ne peut assez admirer la longanimité et la douceur d'Ignace en cette rencontre. Après avoir vainement essayé de ramener dans la bonne voie cet esprit égaré, il fit revenir à Rome Bobadilla, des Marches d'Ancône, et Salmeron, de Naples, pour tenter un suprême effort auprès de leur ancien camarade. On finit, en effet, par le calmer; encore fallut-il qu'Ignace lui permît d'aller s'embarquer à Venise pour Jérusalem, où cette âme inquiète se proposait

d'ouvrir un collège de la Compagnie de Jésus. Heureusement la maladie força Rodriguez de rentrer à Rome.

Ce douloureux épisode de la carrière d'Ignace a été rapporté nettement, quoique sous une forme assez voilée, par l'honnête écrivain que fut Orlandini (*Historiae Soc. Iesu pars prima sive Ignatius*, XIV, 4-6). Les jésuites portugais s'offensèrent de cette sincérité et envoyèrent leurs récriminations jusqu'à Rome. Sacchini, successeur d'Orlandini, fut chargé d'y répondre; il le fit, le 6 mars 1616, en un langage très élevé, revendiquant pour l'historien le droit et le devoir de respecter la vérité autrement que par des réticences. Et il ajoute : « Si ces Pères continuent à réclamer, *imponent nobis necessitatem consulendi bono nomini beati Patris Ignatii et aliorum quos supra nominavi, et famae P. Orlandini qui scripsit haec, atque etiam meae, qui recognovi, qui iniuria toleror a Societate in hoc munere, si spolior fide, tum etiam Patris Generalis Claudii Aquavivae, et assistentium, et aliorum qui probarunt. Denique et defendenda erit auctoritas Historiae totius, ne si partem sinamus pro falsa traduci, tota habeatur pro fabula* » (p. 706). La lettre entière est dans ce ton de sereine franchise; elle ferait l'orgueil des meilleurs critiques de notre temps. Toutes nos félicitations aux éditeurs des *Monumenta* pour avoir exhumé un si précieux document (p. 701-7).

8° Enfin, le volume se termine par quelques censures des Vies de S. Ignace, écrites par Pierre Ribadeneira et par Jean-Pierre Maffei. Ces appréciations sont fort suggestives tant pour connaître leurs auteurs que pour faire apprécier leur œuvre. C'est ainsi que Pierre Canisius et Ol. Manare donnent l'impression d'être des juges sages et pondérés, tandis que Antoine d'Araoz paraît s'emballer facilement. A trois reprises différentes, à propos de l'édition princeps et de celle de 1585, Ribadeneira signale dans la biographie de Maffei mainte légère défectuosité; l'on sent percer dans sa critique une forte pointe de rivalité d'auteur. De son côté, le P. Alex. Valignani n'épargne pas non plus la Vie de Ribadeneira, édition de 1583. Il y relève notamment beaucoup d'hyperboles touchant S. François-Xavier et nos missions dans l'Extrême-Orient.

Quand j'aurai ajouté, à la fin de cette revue sommaire, que ce volume confirme la réputation d'éditeurs savants et consciencieux que se sont universellement acquise nos confrères espagnols; qu'avec autant de rigueur que jamais, ils ont observé la règle pratiquée dès le début, de ne pas retrancher une ligne des documents qu'ils publient; que peut-être ils poussent la modestie trop loin, en reléguant dans de petites notes fort concises une riche érudition, qu'ils pourraient mieux faire valoir dans quelque commentaire lumineux, placé en tête du document, je crois leur avoir rendu justice et avoir indiqué, à qui-

conque est désireux de connaître l'histoire vraie de nos origines, les plus sûrs garants d'information. V. O.

214. — * Otto BRAUNSBERGER, S. I. **Beati Petri Canisii Societatis Iesu epistulae et acta.** Volumen IV. *1563-1565*. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1905, in-8°, LXXXII-1124 pp.

215. — * Otto BRAUNSBERGER, S. I. **Eine geheime päpstliche Sendung des sel. Canisius, nach grossenteils ungedruckten Quellen.** Freiburg im Br., Herder, 1906, 66 pp. Extrait des STIMMEN AUS MARIA-LAACH, t. LXXI, fasc. 6-8.

216. — Walter FRIEDENSBURG. **Zwei Briefe des Petrus Canisius, 1546 und 1547.** ARCHIV FÜR REFORMATIONSGESCHICHTE, t. II (1904), p. 396-403.

217. — Christine VON HOININGEN-HUENE. **Neues aus der Geschichte der Jesuiten,** dans PREUSSICHE JAHRBÜCHER, t. CXXVIII (1907), p. 221-77.

Le nouveau volume de la correspondance de Canisius rend témoignage, plus encore que les précédents, des qualités de savant éditeur que nous avons déjà louées à plusieurs reprises (*Anal. Boll.*, XVI, 363 ; XVII, 385 ; XXI, 232) dans le P. Braunsberger. Son érudition multiple et variée, la richesse de ses informations bibliographiques, la sûreté de sa méthode, son flair de chercheur aussi prudent que sagace, un soin méticuleux à fixer et à reproduire le texte des documents, tout l'appareil critique en un mot, mérite plus que jamais pleine confiance et annonce pour l'achèvement de l'ouvrage une *summa ecclesiastica* de premier ordre. Rien n'est changé dans la disposition du volume, sauf que l'auteur, en face des documents qui ne cessent de s'accumuler, a enfin compris qu'à moins de voir grossir démesurément les volumes à venir, il lui fallait renoncer à traduire en latin les pièces écrites en d'autres langues.

Le volume commence avec l'année décisive du concile de Trente et s'arrête à la mort du Père général Laynez, laquelle arriva à la fin de janvier 1565. L'inédit y occupe une large place, tant pour les lettres de Canisius que pour les « *monumenta* », où se trouvent notamment consignées des attestations indirectes de tierces personnes, soit qu'elles attaquent, soit qu'elles louent l'illustre champion de la foi catholique en Allemagne. Et cette source de renseignements, que le P. Br. a tâché de recueillir aussi complets que possible, n'est pas la moins instructive ni la moins sûre, pour apprendre à connaître certaines particularités de la vie du bienheureux, ainsi que les milieux où il prodiguait son zèle de prédicateur et son habileté diplomatique.

Durant cette période, la plus féconde peut-être de sa carrière, il entretint un commerce épistolaire très suivi avec le cardinal Hosius,

légat du concile de Trente, avec le cardinal Otto Truchsess, évêque d'Augsbourg, qui fut un insigne ami de la Compagnie de Jésus naissante, avec le Père Jacques Laynez, général des Jésuites, un des orateurs les plus écoutés du concile de Trente, avec Jean Polanco, secrétaire de la Compagnie de Jésus, et enfin avec Jérôme Nadal, qui fut alors pour notre institut un homme providentiel, un second Ignace, aussi habile à poursuivre les négociations les plus délicates avec le dehors, qu'à discipliner, fortifier et ranimer les organismes frêles du dedans. Les affaires à traiter furent de nature très diverse, et l'on peut s'en faire une assez juste idée en lisant le résumé copieux de l'éditeur (p. XXIV-XL). Il nous plaît de signaler ici la principale, l'intervention répétée de Canisius, en 1563, auprès de l'empereur Ferdinand Ier, qui, poussé par d'autres théologiens, inclinait à faire voter par le concile des mesures de réforme incompatibles avec la dignité et les droits primordiaux du saint-siège. Que l'on engageât respectueusement le pape à se réformer lui-même et à réformer la cour pontificale, à la bonne heure; mais que les Pères s'arrogeassent l'autorité de le lui imposer d'office, jamais Pie IV n'y aurait consenti. C'était, à brève échéance, la dissolution de l'auguste assemblée, et pour l'Église la perspective d'inévitables calamités à la suite de ce retentissant échec, qui aurait donné aux princes protestants la mesure de son impuissance, et partant de sa faiblesse. La situation était tellement grave que, lors du second séjour de Canisius à Innspruck, le cardinal Morone lui-même, légat du concile, vola à la rescousse. Canisius manœuvra avec une prudence et une habileté consommées. Dans le mémoire qu'il remit à l'empereur et que le P. Br. est le premier à publier in extenso (p. 75-96), il se garde bien de dissimuler les torts et les scandales de la curie romaine; il conseille à l'empereur d'amener le saint-siège par la persuasion à s'amender; il lui suggère même l'objet de certaines suppliques, comme, par exemple, *ut catalogus librorum, qui propter suspectos aut impuros authores prohiberi coeperunt, moderationem accipiat, Germanicae nationi accommodatam* (p. 93). En même temps il s'expliqua avec tant de liberté et de sens sur l'écrit des théologiens, ses adversaires (nº 846), qu'il réussit à adoucir l'empereur et à le rendre plus traitable aux sollicitations de Morone. La conclusion fut que l'empereur abandonna beaucoup de ses prétentions et laissa le concile libre de poursuivre tranquillement le cours de ses délibérations. A Trente et à Rome on fut unanime à attribuer ce succès inespéré au courage et au talent de Canisius. C'est un grand bonheur pour nous, écrivait d'Innspruck le nonce Jean François Commendone, que nous ayons ici « il Padre Canisio, homo di grandissima bontà, e dottrina, e gran diffensore della potestà pontificia » (p. 957). Et l'enthousiasme du cardinal Morone fut si vif, qu'en reconnaissance de ce service signalé, il se déclarait prêt à

verser son sang pour la Compagnie de Jésus (p. 978, n° 569). Dès lors, il est aisé de comprendre pourquoi chez les protestants sectaires de tout temps on ne pardonna jamais à Canisius d'avoir remporté un triomphe qui marque un point culminant dans l'histoire de la contre-réforme catholique au XVI[e] siècle (1).

Rome exultait. Dans le collège cardinalice, on portait aux nues la prudence du saint religieux, la souplesse et la fertilité de son esprit à mener à bien les négociations les plus épineuses. Après la mort du Père Laynez, Canisius, s'étant rendu à Rome pour l'élection du nouveau général de la Compagnie de Jésus, se vit confier par le Pape une mission *secrète* — c'est le mot du délégué — de la plus haute importance. Elle consistait à aller stimuler le zèle d'un grand nombre d'évêques d'Allemagne et à leur remettre un exemplaire de l'édition officielle des décrets du concile de Trente. Le point capital des instructions qu'il reçut était de faire accepter aux prélats allemands, qui, pour la plupart, n'avaient pas assisté au concile de Trente, les décrets de l'auguste assemblée, et de les décider à les promulguer et à les mettre en pratique. On abandonnait à ce mandataire de confiance et doué d'un grand esprit d'initiative le soin de varier à l'infini ses moyens de persuasion. Mais comme il fallait à tout prix que rien ne transpirât de ses attributions et que, d'autre part, il était un personnage fort connu dans ces pays, le nouveau général, S. François Borgia, lui commit ouvertement la charge de visiteur pour les provinces de la Haute et de la Basse Allemagne et du Rhin. Canisius s'éloigna de Rome le 27 septembre 1565, pour rentrer à Augsbourg le 14 janvier 1566. La mort de Pie IV hâta naturellement son retour. Ce fut une mission très ardue, mêlée de déboires et de consolations, périlleuse même pour la vie de l'envoyé. Le P. Braunsberger est parvenu à en reconstituer l'itinéraire et les principales péripéties dans un récit fort circonstancié et où l'inédit est prodigué d'une main sûre et avec un réel bon goût littéraire. Il y a des tableaux d'un charme captivant, comme celui du séjour de Canisius au milieu de sa famille, à Nimègue (p. 25-31). Bien des personnages y sont dessinés d'un trait ferme et caractéristique, tel Guillaume, duc de Juliers et de Clèves (p. 41). Bref, cette étude, où l'auteur nous donne la primeur de son cinquième volume de la correspondance de Canisius, pourra paraître avec honneur dans la biographie complète du bienheureux que le P. Br. aura, je l'espère, la satisfaction de composer un jour.

Les deux lettres, publiées par M. W. Friedensburg, ne figurent pas

(1) Même les protestants qui se respectent ne parviennent pas à dissimuler leur dépit et se montrent manifestement injustes à l'égard de Canisius. Tel P. DREWS, *Petrus Canisius, der erste deutsche Jesuit* (SCHRIFTEN DES VEREINS FÜR REFORMATIONSGESCHICHTE, Nr. 38, 1892).

jusqu'ici dans la collection du P. Braunsberger. Elles se rapportent au début de la carrière publique de Canisius. Dans la première, datée du camp de l'empereur, à Nimègue, le 16 février 1546, il rapporte que Charles V est bien disposé à éloigner de Cologne les partisans de l'archevêque hérétique Hermann de Wied et à secouer la torpeur des magistrats de la ville. La seconde est adressée d'Ulm, au commencement de février 1547, au Père Bobadilla, avec prière d'obtenir certaines faveurs de Rome pour le nouvel archevêque de Cologne, dont on vient de célébrer l'intronisation.

Dans un article de cinquante-six pages et dont le titre promet du neuf sur l'histoire de la Compagnie de Jésus, Mme Ch. de Hoiningen-Huene s'occupe exclusivement du IVe volume de la correspondance de Canisius. Elle s'attache de préférence à l'analyse des documents qui concernent le rôle joué par Canisius, en 1563, aux conférences de l'empereur Ferdinand Ier à Innspruck, son apostolat de prédicateur à Augsbourg et la reprise de l'Université de Dillingen par les jésuites, sous le provincialat du bienheureux. Les larges exposés qui en découlent ne manquent pas d'une certaine facture littéraire. Ils sont au demeurant imprégnés d'un esprit foncièrement protestant, peu équitable envers Canisius et les jésuites; on ne rate jamais l'occasion de leur donner, en passant, quelque méchant coup de griffe. L'auteur constate que ce volume fournit un complément considérable au livre de Th. Specht, *Geschichte der ehemaligen Universität Dillingen* (Freiburg i. B., 1902), tout comme Mgr Nic. Paulus avait déjà fait observer (*Histor. Jahrbuch*, t. XXVII, 1906, p. 343-44) qu'en 1903 Robert Holtzmann a publié un gros ouvrage sur *Kaiser Maximilian II. bis zu seiner Thronbesteigung*, où il est souvent question de Canisius, sans que l'écrivain se doutât que trois volumes des lettres de l'illustre jésuite avaient déjà paru (1896-1901). En terminant, Mme de H. conseille au P. Br. de ne pas se laisser entraîner, dans les volumes suivants, par souci de l'édification, à donner des entailles à la vérité historique, ni à tronquer le texte des documents qui lui restent à publier. Quel crime l'éditeur a-t-il donc commis pour s'attirer cette charitable admonestation ? Rien que celui d'avoir fait ingénûment l'aveu, dans la préface, qu'il avait été tenté de supprimer le passage d'une lettre, où un jésuite était traité de buveur. Bien entendu, il ne céda pas à la tentation.

Si Mme de H. s'était simplement contentée de manifester sa malveillance vis-à-vis de la Compagnie de Jésus, je me serais certes abstenu de mentionner son compte rendu, où je pourrais d'ailleurs signaler mainte inexactitude et des traces d'inexpérience, non moins que de relever l'incartade lancée au P. Br. Mais il y a, dans les six premières pages de l'article, des accusations plus graves. En voici le point de

départ : « Die Gesellschaft Jesu war von Anfang an darauf bedacht, » nur Erbauliches auf die Nachwelt kommen zu lassen. Schon die » Abfassung der Originalschreiben wurde von dieser Vorsicht beein- » flusst » (p. 221). Et l'auteur nous ménage encore moins dans sa condamnation finale : « So tief wurzelt als heute noch die Tendenz, die » eigene Geschichte zu fälschen, um der Erbauung willen. Dass die » Gesellschaft das im XVI. Jahrhundert aus allen Kräften getan hat, » das ist um so bedauerlicher, als dadurch heute das Schreiben einer » wahrheitsgetreuen Geschichte des Ordens auch dem ehrlichsten » Willen nahezu unmöglich gemacht ist » (p. 223). Ainsi la recherche de l'édification a contaminé toutes les sources de notre passé, et il est presque impossible aujourd'hui à un esprit honnête d'écrire l'histoire vraie de notre ordre.

Pareil verdict suppose assurément un faisceau serré de preuves. Or, à part quelques vétilles indignes d'un esprit sérieux (1), la collaboratrice des *Preussiche Jahrbücher* n'apporte, à l'appui de son réquisitoire, qu'une seule catégorie de lettres, les *Quadrimestres*, qui devinrent dans la suite les *Litterae annuae* et où nos généraux recommandent en effet de n'insérer point des choses mésédifiantes. Mais d'abord, cette sorte de correspondance a été pratiquée et continue à se pratiquer par tous les gouvernements, par tous les grands corps sociaux. Il suffit de travailler quelques jours dans un dépôt public d'archives, pour se convaincre qu'à côté des lettres destinées à la masse des fonctionnaires ou des citoyens d'un pays, il y a des lettres intimes et secrètes, qui ne vont qu'à quelques privilégiés. Encore faut-il noter une différence capitale. Ces messages politiques, portés à la connaissance d'un grand nombre, visent avant tout à défendre les intérêts de l'État ou de ses chefs, et partant n'impliquent point en soi une entière impartialité, tandis que par la correspondance échangéè tous les quatres mois entre jésuites de divers pays, on poursuivait un but de nature fort paisible, celui de s'encourager mutuellement au bien, en renseignant sur les œuvres et les hommes de la Compagnie de Jésus. Du reste, ces lettres communes, ces lettres *édifiantes*; si l'on veut, sont une mine riche d'informations curieuses et variées, et c'est bien ainsi que les a appréciées maint historien. Le savant directeur des Archives de l'État à Cologne, M. J. Hansen, qui ne se cache point de son peu de sympathie pour les jésuites, n'hésite pas à déclarer que ces sortes de rapports, destinés à une large diffusion, renferment : « sehr werthvolle Materialien zur Geschichte der Gegenreformation in den verschiedenen Ländern »

(1) On leur a cependant fait l'honneur d'une réfutation dans les *Literarische Beilage der Kölnischen Volkszeitung*, 1907, nn. 25 et 32, 20 juin et 8 août. La réfutation est anonyme; mais tout me porte à croire que l'auteur en est le P. Braunsberger lui-même.

(*Rheinische Akten zur Geschichte des Jesuitenordens 1542-1582*, p. XLII) et permettent de plonger « einen unbehinderten Einblick in die innere Entwicklung des Ordens » (p. LXIX). A se servir de cette littérature édifiante, il est clair qu'il faut, comme en tout le reste, de l'esprit critique.

En second lieu, le comble de la naïveté — j'évite d'employer un mot plus expressif — est de s'imaginer ou de vouloir faire accroire que pour écrire l'histoire de notre ordre au XVI[e] siècle, on en soit réduit aux seules lettres *Quadrimestres* et que la correspondance des inférieurs avec le gouvernement central de la Compagnie de Jésus ou avec les personnes du dehors et des supérieurs entre eux n'est parvenue à la postérité qu'après avoir subi des amputations et du maquillage. Et l'on essaie de démontrer cette énormité. La preuve est de ce genre-ci : Un jour, Laynez reçoit de Canisius une lettre, dont il trouva bon d'envoyer des extraits à la cour de Rome. Mais Canisius ne voulant pas en être connu pour l'auteur, le général mit *on* là où Canisius avait écrit *je* ou *moi*. Et voilà ce que M[me] de H. appelle des *accommodations*, qui doivent jeter le discrédit sur toute la correspondance des jésuites de ce temps-là. Si l'écrivain en a le loisir, il fera bien de parcourir les vingt-huit volumes parus jusqu'ici des *Monumenta historica Societatis Iesu*, et il se convaincra, je n'en doute pas, de l'inqualifiable légèreté de son imputation. Il lui suffirait d'ailleurs de relire le tableau si vivant qu'à l'aide des lettres de Canisius et de ses correspondants il a tracé lui-même du personnel pitoyable de l'université de Dillingen à ses débuts, pour comprendre que les préjugés confessionnels plus encore que son ignorance l'ont entraîné à méconnaître le premier devoir de l'écrivain, celui de respecter la vérité. V. O.

218. — * **La santa di Firenze presentata principalmente a' suoi concittadini nel terzo centenario della sua morte** da una religiosa del suo monastero. Firenze, L. Manuelli, 1906, in-12, 169 pp., illustrations. — Petit livre anonyme, d'aspect modeste et dont le titre un peu vague, « La sainte de Florence », dit assez qu'il s'adresse avant tout à une catégorie spéciale de lecteurs, les Florentins. Eux, du moins, doivent savoir quelle est leur sainte de prédilection. Ils apprécieront, j'en suis sûr, comme il convient, cette nouvelle Vie de S[te] Marie-Madeleine de Pazzi († 1607), non moins que l'appendice qui renferme les notices biographiques de plusieurs compagnes et parentes de la sainte. Le tout révèle une personne très lettrée, habile à faire vibrer discrètement une note patriotique et religieuse dans cette belle langue toscane, dont les Italiens sont si justement fiers. C'est merveille de voir avec quel tact et quelle finesse elle a su rendre compréhensibles aux profanes les ascensions spirituelles de l'illustre mystique; car là était princi-

palement la matière à traiter, et l'auteur n'a eu garde de l'oublier. En outre, quoique l'ouvrage soit dépourvu de tout appareil scientifique, on a l'impression, en le lisant, que l'hagiographe est doublé d'un historien et qu'il a le souci constant, comme le note le P. Gallerani dans l'avant-propos, de ne rien avancer que « sull' appoggio di memorie antiche, memorie contemporanee, memorie degnissime d'ogni fede, che si conservano con gelosa cura negli archivi del monastero » (p. 15). Nouvelle preuve que l'hagiographie populaire s'accommode parfaitement des exigences de la critique et qu'elle n'a pas besoin, pour plaire et édifier, des vains embellissements de l'imagination. V. O.

219. — * **Œuvres de S. François de Sales, évêque et prince de Genève et docteur de l'Église.** Édition complète d'après les autographes et les éditions originales, enrichie de nombreuses pièces inédites... par les soins des religieuses de la Visitation du I^er^ monastère d'Annecy. Tome XIV. *Lettres,* volume IV. Annecy, Abry, 1906, gr. in-8°, XXIV-477 pp., fac-similé (1).

220. — Léon MACAIRE. **Déposition de la Mère Angélique Arnauld sur les vertus de saint François de Sales,** dans REVUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE RELIGIEUSES, t. XI (1906), p. 174-87.

En poursuivant avec un zèle éclairé sa tâche d'éditeur, le R. P. Navatel a estimé utile d'insérer à la fin du volume un nouvel index, celui « des correspondants et des principales notes biographiques et historiques » (p. 433-42). C'est une innovation, qui aura, je crois, la chance de plaire à tout le monde. Il suffira désormais de jeter un simple coup d'œil sur ce tableau, pour se faire une rapide idée de l'apport de chaque volume à la connaissance des hommes et des associations mêlés en France au mouvement religieux du XVII^e^ siècle. Telles indications permettent de constater avec quelle ardeur François de Sales s'employa à promouvoir le culte et la béatification du B. Amédée IX, duc de Savoie. D'autres renseignent sur Mgr Jean Pierre Camus, évêque de Belley. La petite dissertation que le P. Navatel lui a consacrée (p. 149-41; cf. *Études,* t. c., p. 156, note 4), ne tourne guère à l'avantage de l'auteur si renommé de l'ouvrage *L'Esprit de saint François de Sales,* qui parut en six volumes in-8°, de 1639-41. Cette compilation populaire ne mérite pas l'excès de confiance qu'elle a obtenue, même chez les historiens; et quand il s'agit d'interpréter la doctrine du saint et d'exprimer les aspects variés de sa nature exquise, on fera bien de ne se servir de Camus qu'avec beaucoup de cir-

(1) L'avant-propos, enrichi de quelques notes, a été publié séparément par le R. P. Navatel, S. I., sous le titre *Saint François de Sales d'après sa correspondance (1608-1610),* dans les ÉTUDES (Paris), t. CV (1905), p. 145-59.

conspection. Que François ait pris plaisir, par manière de récréation, aux badinages et aux saillies pittoresques de son voisin de Belley, on le comprend. Mais qu'il se soit lié d'étroite amitié avec cet esprit bizarre et inquiet, « qui fit des romans, qui bataille la majeure partie de sa vie contre les moines, qui scandalisa la Mère Angélique de Port-Royal par ses facéties peu jansénistes » (p. xx), voilà l'énigme que l'ardeur du saint à encourager son confrère dans l'épiscopat ne résout qu'à moitié.

Ce fut surtout par ses livres et ses lettres de direction spirituelle que l'évêque de Genève exerça son fructueux apostolat bien au-delà des frontières de son diocèse. Ce volume IV de la correspondance nous le montre, au cours des années 1608-1610, s'occupant plus particulièrement de lancer et de réimprimer presque aussitôt son petit traité de l'*Introduction à la vie dévote*, qui ne tarda pas à jouir d'une vogue universelle. Au témoignage du saint lui-même, le célèbre manuel fut un ouvrage tout de circonstance, un recueil d'avis qu'il avait donnés à une dame fort vertueuse d'Annecy, M[me] de Charmoisy. Le P. Forier, recteur du collège des jésuites de Chambéry, les ayant vus, fit violence à l'évêque pour qu'il les imprimât (p. 225); ce qui eut lieu en 1608. « Si jamais il retourne sous la presse, écrit le saint à l'archevêque de Vienne, je me délibère de l'agencer et accroître de certaines pièces qui, à mon avis, le rendront plus utile au public » (p. 125). A cet effet, il réclame à la baronne de Chantal toutes les lettres et les mémoires qu'il lui a jamais envoyés « parce que, dit-il, s'il faut réimprimer l'*Introduction*, cela me déchargera beaucoup, y trouvant plusieurs choses pour ce sujet » (p. 131). Ainsi revue et augmentée, la seconde édition parut en 1609, et déjà une troisième devenait nécessaire à la fin de la même année (p. 225).

Plus vifs furent les soucis du saint pour l'établissement de la congrégation de femmes qu'il méditait depuis plusieurs années de créer, de concert avec S[te] Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal. Quel type de vie religieuse voulut-on réaliser dans le nouvel institut? Les biographes des deux saints sont très partagés à cet égard. Il ne semble pas que l'intention de l'évêque de Genève ait jamais été de fonder un ordre de Sœurs de Charité. Mais, d'un autre côté, prétendre, avec notre docte confrère, que le saint n'ait songé qu'à une sorte de Carmel mitigé, c'est une conception qui ne s'appuie pas suffisamment sur les documents parvenus jusqu'à nous. Il y a d'abord le nom de Filles de Sainte-Marthe que François voulut donner à la congrégation future, et auquel il substitua le titre de la Visitation de Notre-Dame (p. 331), qui n'évoque pas davantage l'idée d'une vie essentiellement contemplative. C'est à la suite d'un entretien avec A. Valladier, l'auteur d'une biographie de S[te] Françoise Romaine, que l'évêque de

Genève semble avoir arrêté les premiers linéaments de son institut. Or Valladier lui avait surtout parlé de l'œuvre par excellence de la sainte, d'une « congrégation de veuves qui demeurent ensemble dans une maison [appelée encore aujourd'hui *Tor de' Specchi*], dans laquelle elles observent une vie religieuse, et personne n'entre en icelle que pour grandes causes; elles, néanmoins, sortent pour servir les pauvres et les malades, en quoi gît leur plus particulier exercice » (p. 69). Ceci se passait à la fin de septembre 1608. Le 6 mai 1610, François écrit à un de ses correspondants : « Si darà principio a questa festa prossima di Pentecoste ad una Congregatione di gentildonne, di gran spirito et qualità, nella quale si adopraranno molto in opere di carità verso li poveri et ammalati, al servitio de' quali quelle benedette anime si vogliono in parte dedicare, secondo che in queste parti ultramontane quel essercitio si suol fare fra le donne ; et elle havranno una casa nella quale viveranno insieme, et un oratorio di gran devotione » (p. 299). Je me propose même, ajoute-t-il, de consacrer la maison et l'oratoire au B. Amédée, qui fut si charitable, « vedendo che la divotione di quelle gentildonne è circa li poveri et ammalati » (p. 300). Et chaque fois qu'il reparle de son projet, il n'a garde d'oublier le ministère extérieur. La clôture sera telle, écrit-il au P. Polliens S. I., qu'aucune personne du dehors ne pourra entrer dans le monastère. « Quant aux sœurs, elles sortiront pour le service des malades après l'année de leur noviciat » (p. 306). Et ailleurs : « Les jeunes ne sortent point qu'en certains cas fort rares; les anciennes sortent pour servir les pauvres, mais avec une belle police, à la forme des Dames de la *Torre di Specchi* » (p. 330). Suit le détail de l'ordre du jour, où la piété occupe naturellement une large part. Enfin, l'évêque de Genève déclare lui-même qu'il s'est inspiré des règlements tracés par S. Charles Borromée pour les Ursulines de Milan, qui n'étaient rien moins que des religieuses cloîtrées (p. 330).

Devant cette accumulation de textes, il me paraît peu contestable qu'à l'origine, durant la période de tâtonnements que l'on rencontre aux débuts de presque tous les ordres religieux, S. François de Sales ait choisi pour l'institut de la Visitation un genre de vie mixte, où la visite des pauvres et des malades à domicile alternerait avec les exercices de la dévotion intérieure. Plus tard, cette combinaison fut abandonnée et le plan définitif rétrograda vers l'ancien type monacal de la clôture absolue et perpétuelle. Les volumes à venir nous apprendront sans doute sous quelle mystérieuse influence ce revirement s'opéra.

Cette petite discussion ne m'empêche pas de reconnaître que la nouvelle édition des lettres de S. François de Sales continue à accuser un progrès constant sur les recueils antérieurs. Le tome IV renferme

27 lettres entièrement inédites et dix fragments inédits, dont cinq considérables. De plus, parmi les lettres déjà publiées, il s'en trouve 49 jusqu'ici sans adresse dont on a indiqué les destinataires, 33 auxquelles les dates ont pu être ajoutées, et enfin une trentaine dont les dates ont dû être rectifiées. Le texte de chaque lettre est pourvu d'un commentaire sobre, parfaitement approprié à la pleine intelligence du sujet. Je me permettrai seulement de mettre le P. N. en garde contre l'autorité qu'il est enclin à donner à Tanner (*Societas Iesu apostolorum imitatrix*). Cet *historien*, comme il l'appelle gracieusement (p. 220, note), a cultivé de préférence le panégyrique, et il a à son passif plus d'une erreur, plus d'une exagération. Mais cette simple remarque n'enlève rien au mérite d'une publication, sur laquelle les maîtres mêmes de la critique littéraire ne tarissent pas d'éloges (1).

La déposition, faite par la Mère Angélique Arnauld, six ans après la mort du saint évêque de Genève († 1622), emprunte son principal intérêt à la qualité du témoin. Elle a connu intimement le saint, qu'elle tenait en une profonde vénération ; et ce fut grâce à ses conseils, à ses fréquentes visites et à ses exhortations spirituelles, qu'elle parvint à sortir des « extrêmes difficultés » qu'elle rencontrait à réformer un monastère confié à sa direction, « pendant qu'on faisait le procès à la supérieure pour beaucoup de désordres qui étaient arrivés » (p. 180). Et plus loin : « Il a pris la peine, ajoute-t-elle encore, jusqu'à sa mort, de m'écrire le plus souvent qu'il pouvait » (p. 182). Rien ne lui était plus familier que les lettres et les écrits de son charitable correspondant. C'est encore l'abbesse de Port-Royal qui nous a conservé un hommage splendide rendu par François de Sales à la vertu de la B^se^ Marie de l'Incarnation (p. 183). Il y a donc lieu de féliciter M. L. Macaire d'avoir découvert aux archives vaticanes et mis sous les yeux du grand public le témoignage d'une personne aussi bien informée de la sainteté de l'illustre évêque de Genève. Le document aurait encore gagné à être annoté modérément; il le comportait et je ne comprends pas pourquoi l'éditeur s'est soustrait à cette tâche. V. O.

**221.** — * James MURDOCH and Isoh YAMAGATA. **A History of Japan during the century of early foreign intercourse (1542-1651).** Kobe (Japan), Office of the « Chronicle », 1903, in-8°, 743 pp., cartes.

**222.** — * Francesco BONCOMPAGNI-LUDOVISI. **Le prime due ambasciate dei Giapponesi a Roma (1585-1615). Con nuovi documenti.** Roma, Forzani, 1904, in-8°, LXXXXI-71 pp., portraits et illustrations.

(1) Cf. R. DOUMIC, *Les Lettres de saint François de Sales*, dans REVUE DES DEUX MONDES, 15 octobre 1906, p. 924-35.

223. — * P. TACCHI VENTURI, S. I. **Il carattere dei Giapponesi secondo i missionari del secolo XVI.** Rome, 1906, in-8°, 53 pp. Extrait de la CIVILTA CATTOLICA, 1906, vol. I, p. 641-59; vol. II, pp. 147-58 et 414-34.

224. — F. TOURNIER. **Saint François Xavier d'après un manuscrit inédit du P. Auger,** dans les ÉTUDES (Paris), t. CIX (1906), p. 657-69.

L'époque traitée par MM. Murdoch et Yamagata représente le grand siècle de l'histoire du Japon. Ce qui le caractérise, c'est dans l'ordre politique le rétablissement, au sein d'une société féodale, d'une suzeraineté puissante et respectée sur tous les fiefs de l'empire; dans l'ordre militaire, les campagnes et la conquête de la Corée; dans l'ordre religieux, l'évangélisation d'une bonne partie des îles nippones, accomplie d'abord avec un immense succès par des membres de la Compagnie de Jésus, mais que des imprudences et des rivalités européennes font aboutir à d'irrémédiables catastrophes.

Sur ce sujet, qui n'est neuf ni dans ses lignes principales ni pour l'ensemble des détails, on possède une abondante littérature d'information : en premier lieu les lettres annuelles des jésuites et la correspondance des missionnaires, qui ont vécu le plus souvent ce qu'ils racontent ou qui ont recueilli leurs renseignements en observateurs exercés, calmes, d'une sûreté et d'une conscience à toute épreuve. Parmi ces maîtres épistoliers, il convient de réserver une place spéciale aux PP. Froez, Fr. Cabral, Al. Valegnani, P. Almeyda et Carvailho S. I. M. Murdoch n'a pas manqué de proclamer loyalement (par exemple, p. 150, note) la valeur de leurs écrits, et il s'en est servi en conséquence. Préoccupé d'écrire une véritable histoire, au sens moderne du mot, il y a souvent puisé autre chose qu'un simple trait édifiant; ce sont parfois des tableaux complets, remarquables de finesse, d'exactitude et de compréhension, qu'il en détache et qu'il insère tels quels dans la trame de son récit. Ceci soit dit sans reproche; bien au contraire. Mais en outre il a eu la coquetterie, paraît-il, d'aller se documenter aux sources japonaises. Dans sa préface, en effet, il remercie son collaborateur, M. I. Yamagata de lui avoir traduit des milliers de pages, empruntées aux meilleures autorités nippones, lui prêtant ainsi une assistance sans laquelle il n'aurait pu composer son ouvrage. M. Yamagata est aussi l'auteur des cartes nettes et précises qui ornent le volume et de l'index soigné qui le termine.

A vrai dire, quand on parcourt le livre de M. M., on ne se fait pas une idée très claire de l'influence que ces milliers de pages exotiques ont pu exercer sur sa préparation d'historien, et il n'eût pas été superflu d'établir, à l'usage des profanes occidentaux que nous sommes, la valeur des témoignages japonais, que, à l'entendre, il nous importe de

priser si haut. Ainsi, à première vue, leurs diverses statistiques semblent tenir de la fantaisie, et il est tel récit, par exemple celui de l'entrevue d'Ibi Masayoshi avec son prince, à son retour d'Europe, où il était allé étudier pendant neuf ans les différents systèmes de religions (p. 624), qui est absolument dépourvu de vraisemblance. Un peu de saine critique, pour le justifier, n'eût pas été hors de propos. Il aurait fallu aussi contrôler de plus près la narration faite par le professeur Naitò d'une conspiration chrétienne qui aurait éclaté vers 1613 sous le prince Okubo (p. 492-95). L'aplomb de ce professeur est extraordinaire, non moins que son imagination « for a very liberal amount of the apocryphal in the account of Okubo's conspiracy ». Et cependant son récit, ainsi dénoncé pour le fond, passe tout entier par le menu dans l'ouvrage de M.M., sans autre forme de procès. Ailleurs, l'auteur aime à citer, à l'appui de ce qu'il avance, et peu soucieux d'apporter d'autres preuves, l'histoire officielle du Japon. Mais ignore-t-il donc que le caractère officiel d'une publication n'est pas toujours un sûr garant de sa véracité? Et en général, à voir avec quelle confiance plutôt excessive M. M. accepte les matériaux de provenance japonaise, on est heureux de constater que, pour une cause ou une autre, il en a fait un emploi fort modéré.

Parmi les autres sources d'information utiles à consulter, il convient assurément de ranger les récits des voyageurs, acteurs ou témoins des événements qu'ils rapportent. M. M. n'a pas manqué d'y recourir, notamment au *Richard Cock's Diary in Japan*, 1615-1622 (publication de la Hakluyt Society, 2 vol., Londres, 1883). Assurément, ce journal ne ressemble en rien à la *Peregrinição* de Fernand Mendez Pinto, que l'auteur qualifie à bon droit de pur roman (p. 37); encore fallait-il se garder d'en exagérer l'importance. Cock se montre admirablement au courant de tout ce qui concerne l'établissement et les vicissitudes de la première factorerie anglaise au Japon (1615-23), des faits qui s'y rattachent et des parages qu'il a habités; dans ces limites, il constitue une autorité de premier ordre. Mais comme tous ceux qui tiennent un journal, Cock a recueilli en outre, dans ses souvenirs, l'écho de rumeurs qui échappaient complètement à son contrôle, et qu'on ne doit naturellement accepter que sous bénéfice d'inventaire. M. M. l'a peut-être un peu trop oublié. Pareille circonspection s'impose aussi à qui voudrait utiliser les documents publiés par Léon Pagès au second volume de son *Histoire de la religion chrétienne au Japon*. Cet auteur a écrit son livre avec hâte; de là des incohérences et des contradictions, que M. M. a toute raison de censurer (p. 448, note). Mais comment ne s'est-il pas aperçu que Pagès n'a guère mis plus de soin à trier les documents dont il s'est servi? que le fameux mémoire latin attribué à Louis Sotel (Pagès, t. II, p. 137-61) est, quoiqu'en pense M. M. (p. 629, note), un faux, dont on a fait justice depuis longtemps?

Enfin, quiconque connaît les écrivains de la Compagnie de Jésus qui se sont occupés de la mission du Japon, Fr. Solier, D. Bartoli, Crasset et Charlevoix, ne sera pas peu étonné, je crois, d'apprendre que des deux premiers, les plus sérieux, les plus graves et coutumiers de travailler sur un fond très considérable de pièces originales et inédites, il n'est pas fait une seule fois mention ; Crasset est cité quatre ou cinq fois, tandis qu'on recourt continuellement à Charlevoix, très inférieur aux trois autres et dont on aurait pu s'épargner la peine de réfuter certaines inexactitudes et exagérations, si l'on s'en était rapporté à ses devanciers. Sans doute, il est permis de reprocher à ces probes écrivains un défaut propre à l'époque où ils vivaient, celui de n'indiquer que fort vaguement les sources dont ils sont tributaires. Mais les références bibliographiques de M. M. ne brillent guère davantage par leur précision et elles réservent un beau surcroît de recherches à ceux qui auraient un jour l'envie de se rendre compte par eux-mêmes du bien fondé de certaines conclusions de son estimable ouvrage.

Resterait à signaler dans quel esprit cette nouvelle histoire du Japon a été composée. Sans m'attarder aux impertinences de langage lancées à propos de Galilée, de l'Inquisition, des sophismes de S. Thomas d'Aquin (p. 63), du sort de Giordano Bruno, des doctrines chirurgicales du moyen âge (p. 686), etc., je me contenterai de faire observer que la mentalité franchement rationaliste de l'écrivain, tout en déteignant sur mainte appréciation particulière, n'altère point la physionomie générale du drame religieux et politique qui s'est déroulé au Japon pendant plus de soixante ans. M. M. ne manifeste aucune sympathie pour l'apostolat des missionnaires ; il assiste impassible à leurs succès et à leurs revers, tandis qu'il se montre toujours très prompt à vanter la haute sagesse et la modération des gouvernants japonais et à justifier leurs mesures persécutrices. A ses yeux, le christianisme n'est pas un principe fécond de civilisation, et le Japon n'a guère souffert de s'être complètement, pendant deux siècles, séquestré du monde occidental. Malgré ces préjugés, l'auteur sait rendre hommage à l'héroïsme des vertus déployées par ces « fanatiques » de missionnaires ; et il est telle notice du P. Organtino Gnecchi et du B. Charles Spinola, quelques descriptions de martyres, où l'écrivain laisse éclater toute son admiration pour les champions d'une cause qui, au fond, ne lui plaît point.

La part ainsi faite des défaillances de l'écrivain, il nous reste à remplir un devoir de justice en attirant l'attention des lecteurs sur les mérites de son ouvrage, que l'on peut signaler d'un mot : c'est une véritable histoire. L'auteur ne se contente pas d'enregistrer les faits, qu'il s'efforce, s'ils sont importants, de recueillir aussi exacts que possible ; mais il s'applique avant tout à en analyser les causes et les effets, à pénétrer les mobiles secrets qui font agir les principaux personnages,

à débrouiller les intrigues et les trahisons qui vont sans cesse s'ourdissant. Avec cela, le souci constant de l'exactitude topographique et chronologique, la préoccupation de donner à la peinture des hommes et des mœurs leur couleur nationale (1), l'art de varier les tableaux et les portraits, de ménager l'intérêt en passant d'un exploit militaire à un incident diplomatique, d'une controverse religieuse à des négociations commerciales, d'une scène de carnage ou de martyre à des descriptions de touchante hospitalité. Mais le fond des choses sollicite avant tout l'attention de l'historien. C'est ainsi qu'il explique fort bien (p. 58 et suiv.) comment la passion du négoce chez ces insulaires de l'Extrême-Orient exerça une influence considérable sur les succès apostoliques de S. François Xavier. Désireux de nouer des relations suivies avec les marchands portugais et voyant la profonde vénération qu'ils professaient à l'égard du missionnaire, ils estimèrent que, pour gagner les bonnes grâces des trafiquants étrangers, ils n'avaient qu'à prodiguer à Xavier les marques de leur bienveillance. Et l'on sait que l'apôtre, faisant violence à sa modestie religieuse, ne fut pas le dernier à mettre cette situation à profit et qu'il consentit à paraître à la cour de certains princes japonais avec tout l'éclat d'un ambassadeur occidental. Mieux encore qu'aucun de ses devanciers, que Bartoli lui-même, M. M. a mis en pleine lumière que la crainte de la domination espagnole, dont on pouvait contempler les conquêtes dans les parages de l'archipel nippon, aux îles Philippines et dans la Nouvelle Espagne (le Mexique), a été l'origine de tous les maux des chrétientés japonaises. L'arrivée des marchands et des missionnaires castillans, de graves imprudences de zèle, des faux rapports, des vanteries maladroites, des rivalités commerciales, et, pis encore, des concurrences déloyales de prosélytisme religieux, ravivèrent sans cesse ces craintes, au point qu'on finit par croire dans les hautes sphères gouvernementales que l'Espagne, avec l'aide des nippons convertis au christianisme par l'avant-garde de ses missionnaires, menaçait sérieusement l'indépendance du pays. De là des crises de persécution, qui allèrent toujours s'aggravant, pour finir par l'extermination de la foi au Japon et par la proscription complète de tous les étrangers. Seuls les Hollandais parvinrent à conserver, dans la plus humiliante situation, leur misérable factorerie de Deshima.

Ce désastre ne fût peut-être jamais arrivé si, dans les débuts du moins, on avait fait observer scrupuleusement le bref de Grégoire XIII, du 28 janvier 1585, qui réservait l'évangélisation du Japon à la Compagnie de Jésus. Celle-ci se gardait bien d'y envoyer des Castillans. Mais on parvint à éluder la défense du souverain pontife; et dès 1593, d'autres

(1) Inutile d'ajouter, je pense, que les termes techniques et les noms propres japonais se présentent dans leur transcription véritable.

religieux, des Espagnols de Manille, pénétrèrent au Japon, comme faisant partie d'une ambassade envoyée par le gouverneur des Philippines (p. 283-84). Ce fut le prélude d'une invasion pacifique, qui ne tarda pas à susciter des complications et des conflits toujours plus aigus avec les autorités civiles du pays. Assurément, on peut mieux interpréter que ne l'a fait M. M. les intentions et le zèle des nouveaux ouvriers de l'Évangile, et il y a lieu surtout d'exalter leur magnanimité et leur héroïsme en face de la mort. Mais, d'autre part, les chapitres où l'auteur expose avec ordre et lucidité les péripéties de la débâcle religieuse et des causes qui la précipitèrent, sont des pages d'un poignant intérêt et, sous les réserves énoncées plus haut, d'une remarquable exactitude historique. C'est un mémorial indispensable à consulter par les hagiographes qui auraient à traiter les Actes des victimes, comparables sous tant de rapports aux martyrs de la primitive Église.

A l'occasion des noces d'or de Don Rod. Boncompagni et de Donna Agnès Borghèse, M. le prince Fr. Boncompagni-Ludovisi a tenu à offrir à ses grand'parents les prémices de son talent d'écrivain, en souvenir durable de ce joyeux jubilé de famille. Le sujet choisi par le sympathique auteur ne manque pas d'à-propos, puisqu'aussi bien les deux premières ambassades japonaises qui visitèrent la ville éternelle apportèrent leurs hommages, l'une en 1585 à Grégoire XIII, de la famille des Boncompagni, l'autre, trente ans plus tard à un Borghèse, le pape Paul V. Rome fit à ces nobles envoyés de l'Extrême-Orient un accueil pompeux et enthousiaste, dont on perçoit encore la note vibrante dans des relations contemporaines. De ces récits, combinés avec des documents nouveaux, qu'il a eu la bonne fortune de découvrir aux archives et à la bibliothèque vaticanes, M. le prince B. a réussi à composer un commentaire non moins exact que plein de charme et de vie. Il a eu soin de noter que la réception de la seconde ambassade à Rome n'eut pas l'éclat de la première; les démonstrations de joie furent aussi beaucoup moins vives; on se sentait mal à l'aise (p. LXXXV). Il est incontestable que l'éveil contre cette malencontreuse expédition et son chef, le bienheureux P. Louis Sotel, avait été donné au saint-siège et au roi d'Espagne par l'évêque du Japon Cerqueyra (cf. sa lettre du 5 octobre, 1613, chez MURDOCH, l. c., p. 598-99). Mais les requêtes mêmes que l'ambassadeur japonais osa présenter au pape, ne pouvaient, au cas où celui-ci y eût acquiescé, qu'aggraver singulièrement la situation déjà fort menacée des chrétientés nipponnes. Paul V le comprit et se déroba par un refus poli (BONCOMPAGNI, p. LXXXVII et p. 56, Document XIII). Ainsi cette longue pérégrination de dix ans échoua (MURDOCH, p. 594-607). Elle faillit tourner fort mal pour le Daté Masamune, qui l'avait couverte de son patronage, et elle coûta la vie à son protégé, le P. Louis Sotel, qui

périt sur le bûcher d'Omura, le 25 août 1624. Paix à ses cendres. Sotel a racheté par un glorieux martyre ses visées de vaine gloire, l'impétuosité irréfléchie de son zèle, ses injustes dénonciations. Et cette expiation lui a valu d'être placé par l'Église sur les autels.

En parcourant la correspondance des missionnaires jésuites du XVI[e] siècle, le P. Tacchi Venturi n'a pas eu de peine à fixer quelques traits distinctifs du caractère japonais. Il n'avait fallu à S. François Xavier qu'un séjour de quelques mois parmi les populations nipponnes pour s'apercevoir qu'elles portaient très haut le culte de l'honneur et le respect de la propriété. L'apôtre admirait la vivacité et la souplesse de leur intelligence, leur passion pour l'étude, le désir d'apprendre toutes choses par le menu détail, l'urbanité de leurs manières, une exquise sensibilité de cœur. Sans fermer les yeux sur les vices qui déshonoraient de si belles qualités, il estimait que des peuplades infidèles découvertes jusqu'alors, nulle ne pouvait soutenir la comparaison avec la race japonaise. Les lettres des missionnaires qui continuèrent les travaux de Xavier ne font que confirmer son appréciation. Ce sujet a même été l'objet d'une étude complète, due à la plume exercée du célèbre P. Al. Valignani. Notre distingué confrère, qui a eu la chance de retrouver ce précieux traité, n'a pas manqué, comme de juste, de lui faire de larges emprunts. Tous ces extraits, mis en relief par une riche et judicieuse annotation, témoignent encore d'une érudition bibliographique parfaitement appropriée à la matière. En même temps on se prend à espérer que les savants éditeurs des *Monumenta historica Societatis Iesu* ne tarderont pas, après de minutieuses explorations dans les archives et les bibliothèques du Portugal, à entreprendre la publication, aussi complète que possible, de la correspondance infiniment précieuse des missionnaires de l'Extrême-Orient.

L'article du P. Tournier se borne à détacher d'un dialogue français, composé en 1556 par le P. Edm. Auger à l'imitation du *De Oratore* de Cicéron, quelques passages, qui tendent à exalter la conversion et les mâles vertus du grand apôtre de l'Orient. Ces citations sont une contribution fort modeste à l'histoire de Xavier ; elles empruntent leur principal intérêt à la qualité des personnages que l'auteur met en scène dans son dialogue et qui appartiennent tous trois à la première génération de la Compagnie de Jésus. V. O.

225. — * Mons. Vincenzo SARLI. **Vita del B. Gaspare del Bufalo, canonico della basilica Marciana, fondatore della Congregazione dei Missionari del Preziosissimo Sangue di N. S. G. C.** Roma, Pallotta, 1904, in-8°, 418 pp., phototypie. — Le 29 août 1904 S. S. Pie X, en béatifiant le modeste fondateur de la Congrégation des missionnaires du Précieux Sang de N.-S. J.-C., honorait une carrière

consacrée exclusivement à l'apostolat parmi les populations de l'Italie centrale (1786-1837). C'est à cette vie sans éclat extérieur, toute faite de travaux féconds mais humbles, de vertus et d'épreuves dont l'apparence commune ne s'impose pas à l'admiration du monde, que Mgr V. S. est parvenu à nous intéresser. L'ouvrage, écrit d'après les procès de béatification, sera utilement consulté par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du mouvement religieux en Italie au commencement du XIX[e] siècle. E. Hocedez.

**226.** — P. Lucio Conde, O. S. A. **El venerable Esteban Bellesini,** dans La Ciudad de Dios, t. LXV (1904), p. 121-33. — Excellent résumé de la vie du bienheureux augustin. Il ne nous apprend rien de fort nouveau (cf. *Anal. Boll.*, XXV, 396); mais l'auteur n'avait d'autre prétention que de faire connaître aux lecteurs de la *Ciudad* la simple et attachante figure du modeste religieux. Ce but a été parfaitement atteint. E. Hocedez.

---

# PUBLICATIONS RÉCENTES

**Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.**

* Baur (Dom Chr.), O. S. B. *S. Jean Chrysostome et ses œuvres dans l'histoire littéraire.* Louvain, 1907, in-8°, xii-312 pp. (= Univer vité de Louvain. Recueil de travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie, 18).
* Bonavenia (P. G.), S. I. *La questione puramente archeologica e storico-archeologica nella controversia filumeniana.* Roma, Cuggiani, 1907, in-8°, 63 pp.
* Buchanan (E. S.). *The four Gospels from the Codex Corbeiensis... together with Fragments of the Catholic Epistles, of the Acts and of the Apocalypse from the Fleury Palimpsest...* (= Old-latin biblical Texts n° V). Oxford, at the Clarendon Press, 1907, in-4°, viii-123 pp., 3 fac-similés.
* Carrez (L'abbé L.). *Recherches sur saint Élaphe et saint Lumier, 17[e] et 18[e] évêques de Châlons-sur-Marne, 564-620.* Châlons-sur-Marne, Martin, 1907, in-8°, xii-262 pp., gravures.
* Chevalier (Chan. Ulysse). *Un nouveau document en faveur de Lorette.* Extrait des Mélanges d'archéologie et d'histoire

publiés par l'École française de Rome, t. XXVII (1907), p. 323-24.

DELEHAYE (Hippolyte), S. I. *Die hagiographischen Legenden*. Übersetzt von E. A. STÜCKELBERG. Kempten, Kösel, 1907, in-8°, IX-233 pp.

DELEHAYE (Père H.), S. I. *The Legends of the Saints. An introduction to hagiography*. Translated by Mrs. V. M. CRAWFORD. London, Longmans, 1907, in-8°, XV-241 pp.

* DRURY (T. W.). *Elevation in the Eucharist, its History and Rationale*. Cambridge, at the University Press, 1907, in-8°, XVI-188 pp.

* DUHR (Bernhard), S. I. *Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge*. Erster Band. Freiburg im Br., Herder, 1907, in-8°, XVI-876 pp., 163 illustrations.

* FOULKE (William Dudley). *History of the Langobards by Paul the Deacon*, translated with explanatory and critical Notes, a Biography of the Author and an Account of the Sources of the History. Philadelphia, University of Pennsylvania, 1907, in-8°, XLII-437 pp. cartes.

* GERTRUDE (Ste). *Le Héraut de l'amour divin. Révélations de sainte Gertrude, vierge de l'Ordre de Saint-Benoît, traduites sur l'édition latine des Pères Bénédictins de Solesmes*. Nouvelle édition, revue et corrigée. Paris, Oudin, 1907, deux volumes in-12, LXIII-348 et 396 pp.

* HOLZAPFEL (P. Heribert), O. S. F. *Franziskus-Legenden ausgewählt für das deutsche Volk*. Kempten, Kösel, 1907, in-12, XX-157 pp.

* KAVANAGH (Dean). *The Life of St. Humphrey (Saint Onofrius) hermit, by the abbot Paphnutius, translated from the Vitae Patrum*. London, Burns & Oates, s. a. (1906), 40 pp., gravures. — Élégant volume, contenant la traduction anglaise du texte *BHL*. 6336, sans notes ni préface de l'éditeur.

* KLEINERMANNS (Jos.). *Die biblischen Heiligtümer (das Schürztuch, Gräbtuch und Schweisstuch unseres Herrn Jesu Christi) in der früheren reichsabteilichen Benedictinerkirche, nunmehrigen Pfarrkirche zu Cornelimünster*. Cornelimünster, Giesen, s. a. (1907), in-8°, 50 pp., gravures.

* LANZONI (Can. Francesco). *San Petronio, vescovo di Bologna, nella storia e nella leggenda*. Roma, Pustet, 1907, in-8°, 315 pp.

* MASSINO (Johannes). *Gregor VII. im Verhältniss zu seinen Legaten*. Inaugural-Dissertation. Greifswald, Adler, 1907, in-8°, 80 pp.

* MECHTILDE (Ste). *Le livre de la grâce spéciale. Révélations de sainte Mechtilde, vierge de l'ordre de Saint-Benoît, traduites sur l'édition latine des Pères Bénédictins de Solesmes*. Nouvelle édition, revue et corrigée. Paris, Oudin, 1907, in-12, XXVI-508 pp.

* Metzner (Emil). *Beiträge zur Geschichte der Einführung des Christemtums in Preussen.* I. *Die Identität des Abtes Gottfried von Lekno mit Christian, dem ersten Bischof von Preussen.* II. *Die Beziehungen Christians zu Konrad von Masovien.* Graudenz, Jalkowski, 1906, in-8°, 64 pp.
* Mommsen (Théodore). *Le droit pénal romain.* Traduit de l'allemand par J. Duquesne. Tome II. Paris, Fontemoing, 1907, in-8°, 443 pp.
* Nostitz-Rieneck (Robert Graf). *Vom Tode des Kaisers Julian,* dans XVI Jahresbericht des öffentlichen Privatgymnasiums an der Stella Matutina zu Feldkirch (Feldkirch, 1907), p. 1-35.
* [Pijper (F.).] *Overzicht van geschriften betreffende de Nederlandsche Kerkgeschiedenis over de jaren 1905-1906.* In-8°, 42 pp. Tiré à part du Nederlandsch Archief voor Kerkgeschiedenis, t. IV, 1907, p. 410-50.
* Pradel (Fritz). *Griechische und süditalienische Gebete, Beschwörungen und Rezepte des Mittelalters herausgegeben und erklärt.* Giessen, Töpelmann, in-8°, viii-151 pp. (= Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten, III, 3, paginé 253-403).
* Savio (Fedele), S. I. *La questione di papa Liberio.* Roma, Pustet, 1907, in-12, 218 pp., gravure (= Fede e Scienza, 53-54).
* Schubert (Hans von). *Kirchengeschichte Schleswig-Holsteins.* I. Kiel, 1907, in-8°, xvi-419 pp. et appendices non paginés (= Schriften des Vereins für schleswig-holsteinische Kirchengeschichte, I Reihe, 3 Heft).
* Id. *Richtlinien und Aufgaben der schleswig-holsteinischen Kirchengeschichte. Vortrag.* Dans Schriften... II Reihe, 2 Heft, p. 121-40.
* Stückelberg (E. A.). *Denkmäler zur Basler Geschichte.* Basel, Schärer & Zimmerman, 1907, gr. in-8°, 33 planches en phototypie, avec texte.
* Stückelberg (E. A.). *Die Katakombenheiligen der Schweiz.* Kempten, Kösel, 1907, in-8°, ix-20 pp., 8 planches.
* Térèse (Sainte). *Œuvres complètes de sainte Térèse de Jésus.* Traduction nouvelle par les Carmélites du premier monastère de Paris, avec la collaboration de Mgr Manuel-Marie Polit. T. I et II. *Vie de sainte Térèse écrite par elle-même, suivie des relations spirituelles à ses directeurs.* Paris, Retaux, 1907, deux volumes in-8°, lxiii-458 et 472 pp., héliogravure.
* Vaganay (Hugues). Le *Rosaire dans la poésie. Essai de bibliographie.* Mâcon, Protat, 1907, in-4° carré, 56 pp.
* Van der Essen (L.). *Étude critique et littéraire sur les Vitae des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique.* Louvain, 1907, in-8°,

xx-447 pp., tableau (= UNIVERSITÉ DE LOUVAIN. RECUEIL DE TRAVAUX PUBLIÉS PAR LES MEMBRES DES CONFÉRENCES D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE, 17).

* VOIGT (H. G.). *Brun von Querfurt, Mönch, Eremit, Erzbischof der Heiden und Märtyrer.* Stuttgart, Steinkopf, 1907, in-8°, XII-525 pp., 4 héliotypies, 6 lithographies.

* WATRIGANT (Le P. Henri), S. I. *La « méditation fondamentale » avant saint Ignace. Étude historique et critique.* Enghien, 1907, in-8° 149 pp. (= COLLECTION DE LA BIBLIOTHÈQUE DES EXERCICES DE SAINT IGNACE. Études et documents, n° 9).

* WILHELM (Friedrich). *Deutsche Legenden und Legendare. Texte und Untersuchungen zu ihrer Geschichte im Mittelalter.* Leipzig, Hinrichs, 1907, in-8°, XVI-234-57* pp.

* WILMART (D. A.), O. S. B. *L'Ad Constantium liber primus de saint Hilaire de Poitiers et les Fragments historiques.* Bruges, Desclée, 1907, in-8°, 58 pp. Extrait de la REVUE BÉNÉDICTINE.

---

Nous avons reçu de la Sacrée Congrégation des Rites les procès dont voici la liste :

Massilien. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei Sororis **Annae Magdalenae Remuzat** sanctimonialis professae ex ordine Visitationis B. M. V. *Positio super validitate processuum* (1906). — Romana. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Annae Mariae Taigi** tertiariae professae ordinis Sanctissimae Trinitatis Redemptionis Captivorum. *Novissima positio super virtutibus* (1905). — Vicentina. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Antonii Pagani a Venetiis** sacerdotis professi ordinis Fratrum Minorum. *Positio super validitate processuum* (1907). — Assisien. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Antonii Pennacchii** presbyteri saecularis. *Positio super non cultu* (1906). — Nucerina Paganorum. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Caesaris Sportelli** sacerdotis professi e Congregatione SS. Redemptoris. *Positio super fama in genere* (1905). — Veneten. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Catharinae de Francheville** fundatricis Congregationis sororum Filiarum Beatae Mariae Virginis a Recessu Venetensi. *Positio super non cultu* (1907). — Nucerina Paganorum seu Compsana. Beatificationis et canonizationis servi Dei **Dominici Blasucci** clerici studentis in Congregatione SS. Redemptoris. *Positio super introductione causae* (1906). — Policastren. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Dominici Lentini** sacerdotis saecularis. *Positio super non cultu* (1906). — Romana seu Turritana. Beatificationis ven. servae Dei **Elisabethae Sanna** viduae tertiariae professae ordinis Minorum S. Francisci. *Positio super validitate processuum* (1906). — Tifernaten. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei sororis **Floridae Cevoli** monialis professae in monasterio Capuccinarum Tiferni. *Positio super virtutibus* (1906). — Sinarum seu Manilen. Beatificationis seu declarationis martyrii ven. servi Dei **Francisci de**

**Capillas** sacerdotis missionarii ordinis Praedicatorum in odium Fidei, uti fertur, interempti. *Positio super validitate processuum et non cultu* (1907). — Parisien. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Francisci Mariae Pauli Libermann** institutoris Congregationis Sanctissimi Cordis Mariae. *Prima positio super virtutibus* (1906). — Pinnen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei Fr. **Gabrielis a Virgine Dolorosa** clerici professi e Congr. clericorum regularium excalceatorum a Christi passione. *Positio super miraculis* (1906) *Nova positio super miraculis* (1907). — Neapolitana. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Ianuarii Mariae Sarnelli** sacerdotis e Congregatione SS. Redemptoris. *Nova positio super virtutibus* (1906). *Novissima positio super virtutibus* (1906). *Positio super validitate processus* (1907). — Baiocen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Ioannis Eudes** missionarii apostolici et institutoris Congregationis Iesu et Mariae nec non ord. B. M. V. de Caritate. *Positio super miraculis* (1906). — Nuscana. Confirmationis cultus ab immemorabili tempore praestiti servo Dei **Ioanni** episcopo Montis Marani sancto nuncupato. *Positio super cultu immemoriali* (1906). — Tridentina. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Ioannis Nepomuceni de Tschiderer** principis et episcopi Tridentini. *Nova positio super virtutibus* (1905). — Taurinen. Beatificationis et canonizationis servi Dei **Iosephi Cafasso** sacerdotis saecularis collegii ecclesiastici Taurinensis moderatoris. *Positio super introductione causae* (1906). *Positio super non cultu* (1906). — Barcinonen. Canonizationis B. **Iosephi Oriol** presbyteri beneficiarii ecclesiae Sanctae Mariae Regum. *Altera nova positio super miraculis* (1906). — Namurcen. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Iuliae Billiart** fundatricis Congregationis Sororum B. M. Virginis. *Positio super tuto* (1906). — Guastallen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Laurentii a Zibello** sacerdotis professi ordinis Minorum S. Francisci Capuccinorum. *Positio super validitate processuum* (1906). — Neapolitana. Beatificationis et canonizationis servi Dei P. **Ludovici a Casaurea** sacerdotis professi ex ordine Minorum fundatoris Congregationis Fratrum a Caritate e tertio ordine S. Francisci vulgo « Bigi » et Congregationis Sororum a Sancta Elisabetha ex eodem tertio ordine vulgo « Bige ». *Positio super introductione causae* (1906). — Romana seu Parisien. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Magdalenae Sophiae Barat** fundatricis Societatis Sororum a S. Corde Iesu. *Positio super miraculis* (1905). *Nova positio super miraculis* (1907). — Mantuana. Confirmationis cultus ab immemorabili tempore praestiti ven. servo Dei **Marco de Marconibus** ordinis S. Hieronymi Congregationis B. Petri de Pisis beato nuncupato. *Positio super casu excepto* (1906). — Toletana. Confirmationis electionis **Beatae Mariae Virginis** Guadalupensis in patronam praecipuam regionis « Extremadura » in Hispania (1907). — Valentina. Confirmationis electionis **Beatae Mariae Virginis** sub titulo Matris Desertorum in patronam praecipuam civitatis « Muro » in Hispania (1907). — Quebecen. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei sororis **Mariae ab Incarnatione** fundatricis monasterii Ursulinarum in civitate Quebecensi. *Positio super virtutibus* (1906). — Constantien. et Abrincen. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Mariae Magdalenae** in saeculo Iuliae Franciscae Catharinae **Postel** fundatricis et prioris superiorissae generalis instituti Sororum scholarum christianarum a Misericordia. *Positio super miraculis* (1906). *Nova positio super miraculis* (1907). — Andegaven. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Mariae Pelletier a S. Euphrasia** fundatricis Sororum a Bono Pastore. *Positio super validitate processuum* (1906). — Nullius Sublaquen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei Fr. **Mariani ab Arce Casali** laici professi ordinis Minorum S. Francisci. *Positio super fama sanctitatis in genere* (1906). — Tolosana. Confirmationis cultus ab immemorabili tempore praestiti servae Dei **Nathaliae a Tolosa** moniali professae ordinis B. M. V.

de Mercede Redemptionis Captivorum sanctae vel beatae nuncupatae (1905). — Romana seu Ianuen. Beatificationis et canonizationis servae Dei **Paulae Frassinetti** fundatricis pii instituti Sororum a S. Dorothea nuncupati. *Positio super introductione causae* (1906). *Positio super non cultu* (1906). — Oceaniae. Canonizationis beati **Petri Aloisii Mariae Chanel** sacerdotis e Societate Mariae Oceaniae protomartyris. *Alia nova positio super miraculis* (1906). — Parisien. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei sor. **Theresiae a S. Augustino** monialis professae ordinis Carmelitarum excalceatorum. *Positio super validitate processuum* (1906).

---

# ERRATA

P. 13-32 : Une difficulté technique résultant de la hauteur inégale des caractères arabes et des caractères latins, a rendu le tirage-fort défectueux par endroits. Bon nombre de lettres et plus encore de points diacritiques se sont brisés ou n'ont pas marqué. Le groupe مخ notamment est presque partout mal venu, par ex. p. 14, l. 6, lire : مختلفة ; p. 21, l. 10, lire : مخزي , etc.

P. 20, l. 9 : كلى lire : كل .

P. 27, l. 26, lire : a cruciatibus.

P. 150, l. 37, lire : vilenies.

---

# INDEX SANCTORUM

**Indicem in pagellas 161-297 vid. supra p. 298-301.**

---

# INDEX AUCTORUM

## QUORUM OPERA IN HOC TOMO RECENSITA SUNT

# HOC VOLUMINE CONTINENTUR



## ADERAT IN APPENDICE



Bruxellis. — Typis Iosephi Polleunis.


3 2044 072 045 255




Digitized by Google

